This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Z
1007
R32
1898
v.2

UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

D'HI

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XLVI.)

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLVI

UNIV. OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES LIBRARY

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1898

100042

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNÉE 1898

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Pages

Abydos (Fouilles d'). 469
Académie américaine de science politique, publications (Ch. Seignobos). 16
Achelis, Études sur Hippolyte (P. Lejay). 7
Actes des Apôtres 403
Addis, Documents de l'Hexateuque (J. S.). 186
Aegyptiaca 1
Affo. 260
Agahd, Les antiquités divines de Varron 104
Aiguillon (duc d'). 459
Alexandre, Le Musée de la Conversation, 3e éd. (Gaston Raynaud) 241
Alger au XVIIIe siècle. 457
Altmann, Documents sur l'histoire de la constitution allemande (A. C.) 269
Amélineau, Les Fouilles d'Abydos (G. Maspero). 469
Amérique (Une campagne contre l'Église d'). A. Loisy. 185
Anglès (Robert), Le traité du Quadrant. 126
Anthologie grecque. 4
Apostolidès, L'hellénisme égyptien (My) 85
Apôtres (Actes apocryphes des), II, 1, p. Bonnet (Paul Lejay). 403
Argondizza, Le voyage de Don Casciaro (E. Legrand). 468
Aristote, Poétique, p. Bywater (My) 164
Aristote, parva Naturalia, p. Biehl (My). 437
Augustin (saint), Confessions. 405
Augustin (saint) en Angleterre 445
Aulard, Études et leçons sur la Révolution française, II (Et. Charavay) 119
Aulard, Paris pendant la réaction thermidorienne (A. C). . . . 268
Autriche (l') en 1813. 462
Avellane (collection), II. 405

Digitized by Google

pages
Babrius, p. Crusius (My) 206
Bacchylide 502
Baedeker, Égypte, manuel du voyageur (G. Maspero) 497
Baldensperger (W.), Le prologue du quatrième Évangile (C. D.) 276
Bapst, Le maréchal Canrobert (A. C.) 351
Bartels, Hauptmann (A. C.) 352
Bates, Les cinq tribus ajoutées à celles de Clisthène (Am. Hauvette) 317
Bayer (J.), Histoire de la littérature dramatique hongroise (J. Kont) 304
Bechtel, Les sobriquets grecs devenus noms propres (A. Martin) 380
Becker (P. A.), Le cycle de Guillaume d'Orange (Ov. Densusianu) 326
Becker, Un humaniste au xvie siècle, Loys Le Roy (J. Flach). 153
Bedjan, Le Paradis des Pères (J.-B. Ch.) 167
Behaghel, La syntaxe de l'Heliand (V. Henry) 403
Bellaigue, Études musicales (J. Combarieu) 116
Beloch, Histoire grecque, II (Am. Hauvette) 339
Berenson, Les peintres de la Renaissance dans l'Italie centrale (S. Reinach) 308
Bergk, Anthologie grecque 4
Bernoulli, Chroniques de Bâle, V (R.) 450
Bertha (A. de), La constitution hongroise (J. K.) 491
Bertrand (Louis), La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du xviiie siècle (Raoul Rosières). 133
Besson, Gœthe, sa sœur, ses amies (A. C.) 78
— Le Trompette de Säkkingen (A. C.) 78
Bettelheim, Acta diurna (E. H. Bloch) 336
Beyerlé, Les membres des conseils de Constance (R.) 38
Bibliothèques et bibliothécaires 260
Bibliothèque nationale, catalogue de ses manuscrits (C. D.). 415
Biehl, Édition des Parva Naturalia 437
Bismarck, Mémoires, tome I, p. Busch (A. C.) 412
Blass, Édition de Bacchylide (My) 502
— L'éloquence attique, III, 2 (Am. Hauvette) 339
Blaydes, L'Agamemnon d'Eschyle (A. Martin) 359
— Adversaria (A. Martin) 359
Boer, Les négociations entre l'Espagne et les Pays-Bas, 1632-1633 (R.) 39
Boilly 492
Boissonnade, Correspondance de Thibaudeau (Et. Charavay). 118
Bolling, Le participe dans Hésiode (My) 143
Bonnefon, Souvenirs et mémoires, I (A. C.) 136

Digitized by Google

pages

Bonus, Perino, Schian, L'homme moderne et le christianisme (A. Loisy). 188
Bordeaux (Les épées de). 515
Borgius, L'Unité polonaise (R.). 433
Boule et Farges, Le Cantal (A. C.). 79
Boulvé, De l'hellénisme chez Fénelon (R. Rosières). 343
Bourdery et Lachenaud, Léonard Limousin, peintre de portraits (N. S.). 354
Brandrud, Le chapitre luthérien de Stavanger (R.). 38
Brandt, Édition de Lactance (P. Lejay). 438
Bréal, Deux études sur Gœthe (A. C.). 31
Breul, L'enseignement des langues vivantes (E.-H. Bloch). . . 519
Brock, Questions de grammaire (P. L.). 77
Bruchmann, Poétique (H. L.). 392
Brun, La Fronde dans le Soissonnais (A. C.). 267
Brunel, Édition de la Lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles (E. Ritter). 283
Brunetière, Manuel de l'histoire de la littérature française (C. Stryienski). 33
Bruns, Polybe et Tite Live (Am. Hauvette). 338
Bruston, Ignace d'Antioche, ses épîtres, sa vie, sa théologie (P. Lejay). 389
— Les paroles de Jésus récemment découvertes en Egypte (A. L.). 245
Brutails, Lettre sur les épées de Bordeaux. 515
Burn, Un manuscrit relatif à Philastrius. (P. L.). 416

Cabanès, Le cabinet secret de l'histoire (A. C.). 27
Cadoux, Le Collège Chaptal (R.). 40
Calais (siège de). 365
Campello della Spina, Les apologistes et les détracteurs de Machiavel (N.) 434
Camus (J.), La venue en France de Valentine Visconti (C. Enlart). 130
Canrobert. 351
Cantarelli, Les écrits latins d'Adrien (E. T.). 77
Capart, Les origines de l'Égypte (G. Maspero). 474
Carol, Chez les Hovas au pays rouge (B. Auerbach). 413
Carré (H.), Correspondance de Thibaudeau (Et. Charavay). . 118
Cart (W.), Précis d'histoire de la littérature allemande (E.-H. Bloch). 511
Cartault, La flexion dans Lucrèce. 412
Cesar, Guerre civile, p. Holder (Ém. Thomas). 201
Cesareo, Les poésies vulgaires de Pétrarque (P. N.). 409
Champollion inconnu. 42

Digitized by Google

pages
Chantepie de la Saussaye, La science des religions et la foi religieuse (Alfred Loisy) 188
Cherfils, Un essai de religion scientifique (M. Vernes) 145
Chine (Histoire de) 377
Christ, Éditions de Tacite de Joh. Müller (E. T.) 433
Christ, Histoire de la littérature grecque, 3e éd. (Am. Hauvette) 317
Cicéron, Lettres à Atticus, II, p. Pretor (Em. T.) 204
Cock, Citations bibliques en ancien anglais (C. Stryienski) . . . 15
Colomb, Campagne de César contre Arioviste (P. L.) 433
Columba, Bacchylide (My) 502
Conybeare, La Clef de la Vérité (A. Meillet) 169
— Le dialogue d'Athanase et de Zachée (M. D.) 444
Cordier (H.), Molière jugé par Stendhal (C. Stryienski.) . . . 230
Cottin, Toulon et les Anglais en 1793 (A. C.) 410
Courson (comtesse de), La persécution des catholiques en Angleterre, un complot sous Charles II (Jules Lecoq) 434
Cratévas 250
Crécy (bataille de) 365
Crusius, Anthologie grecque (My) 4
Cunéiforme (écriture), son origine 417
Cunningham, La civilisation antique de l'Occident (B. A.) . . . 82
Dalman, Les paroles de Jésus, I (Alfred Loisy) 484
Davout 27
Debidour, Histoire des rapports de l'Église et de l'État de France (Ch. Seignobos) 98
Delaporte, Pastels et figurines (R. Rosières) 213
Del Balzo, Dante (P. N.) 518
Delisle (L.), Un manuscrit de l'église de Lyon du temps de Charlemagne (L.-H. L.) 247
Demmer, Manuel d'histoire ecclésiastique (A. B.) 486
Demoulin, Les collegia juvenum dans l'empire romain (J. Toutain) 194
Des Marez, La propriété foncière en Flandre (Fr. Funck-Brentano) 170
Despiques, Notre pays meusien (A. C.) 435
Desrousseaux, Les poèmes de Bacchylide, traduits du grec (My) 502
Diels, Les poèmes d'Empédocle (J. Bidez) 221
Dorveaux, Le miroir des apothicaires et l'Antidotaire Nicolas (Ch. J.) 207
Du Mesnil, Madagascar, Homère et la question mycénienne (S. R.) 379
Dupont, Un poète philosophe au commencement du XVIIIe siècle, Houdart de la Motte (R. Rosières) 346

Digitized by Google

pages
DURANT-LAPIE, Saint-Amant (Raoul Rosières). 369
DZIATZKO, Contributions à la connaissance des livres et bibliothèques, 3-4 (A. Fécamp). 262
— Le Phormion de Térence (Émile Thomas). 361
Ebers (Travaux offerts par ses élèves à) 1
EHRHARDT, L'éthique de Jésus (M. Vernes). 127
EICHLER, La science des bibliothèques (A. Fécamp) 262
EICHTHAL (d'), Poèmes choisis de Bacchylide (My). 502
Élisa Bonaparte. 26
EMERY, Le présent historique en ancien latin (Paul Lejay) . . 86
Ératosthène, Catastérismes, p. OLIVIERI (My) 67
Eschyle, Agamemnon. 359
ESPINAS, La philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution française (André Lichtenberger). 256
Euripide, Alceste. 491
Euripide, Électre, Ion, Hélène, Le Cyclope, Iphigénie en Tauride, p. WECKLEIN (Albert Martin) 499
FAGNAN, Alger au XVIIIe siècle par Venture de Paradis (C. Sonneck) 457
FAGNIEZ, Documents sur l'histoire de l'industrie et du commerce en France (Fr. Funck-Brentano) 170
Fénelon (De l'hellénisme chez). 343
FERENCZI, Histoire du théâtre de Koloszvar (J. Kont). 304
FERGUSON, Les secrétaires athéniens (A. M.). 494
FERROTIN, L'abbaye de Silos (Alfred Morel-Fatio) 46
FESTA, Édition de Bacchylide (My) 502
Filastrius, p. MARX (P. Lejay). 12
FILSJEAN, Antoine-Pierre Ier de Grammont (R.) 434
FISKE, Collection dantesque de la Cornell University (A. Pératé) 267
FONCIN, Les pays de France, projet de fédéralisme administratif (A. C.) 513
FONTAINE (L.), Édition de la lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles (E. Ritter). 282
Fourier (Pierre) 303
FOURNIER (M.), Les collections canoniques attribuées à Yves de Chartres (L.-H. Labande). 229
François de Sales 24
FRIEDRICH (G.), Tibulle et Lygdamus (E. T.). 246
FRIES, Les histoires d'Israël (A. Loisy) 188
FUNCK-BRENTANO, Légendes et archives de la Bastille (A. C.) 53
FUOCHI, L'étymologie des noms propres dans les tragiques grecs (A. M.). 494
FURTWAENGLER, Les temples de l'Acropole (S. Reinach). . . . 298
— et URLICHS, Monuments de la sculpture grecque et ro-

Digitized by Google

pages
maine (S. Reinach) 300
Gauthier (F.-E.), Arany-Petöfi (J. K.). 138
Geffcken (G.), Études sur Ménandre (My) 420
Geffroy, Études italiennes (P. N.). 78
Gelzer, Hilgenfeld, Cuntz, Listes des Pères de Nicée (P. L.) 487
Gering, Aventures islandaises (V. H.). 14
Gilbert (W.), Édition de Martial (E. T.) 246
Giles, Dictionnaire biographique chinois (Ed. C.). 398
Girard (Paul-Frédéric), Manuel élémentaire de droit romain (Édouard Beaudouin). 195
Giraud (J.-B.), Documents pour servir à l'histoire de l'ornement au moyen âge et à la Renaissance (H. S.) 353
Gœthe. 350
Golubovich, Les supérieurs franciscains de Terre-Sainte (R.). 36
Golz, La comtesse palatine Geneviève (A. C.). 79
Gosse, Précis de la littérature anglaise moderne (E. L.). . . . 16
Gosset, Les billets de la caisse patriotique de Reims (A. C.). 268
Gottsched. 344
Goussen, Marius Sadhona (J.-B. Ch.). 42
Graesel, Manuel de bibliothéconomie (A. Fécamp). 260
Grandmaison (G. de), Un demi-siècle de Souvenirs (A. C.) . . 349
Grasso, Une erreur de Frontin (T.) 372
— L'Insula Allobroge (T.). 372
Gray, éd. Tovey (C. S.). 332
Guelliot, Les musées d'antiquités et d'ethnographie scandinaves (A. C.) 269
Guillon (E.), Nos écrivains militaires, I (A. C.). 348
Gumplowicz, Deux essais (L. L.) 467
Günther, Collection Avellane, II (P. L.). 405
Hahn (Ed.), Demeter et Baubo (S. Reinach). 161
Haller, Jovinien (P. Lejay). 9
Hamerling. 293
Hardy, Histoire religieuse de l'Inde (V. Henry). 357
Harmand, Brébeuf (R. Rosières). 158
Harnack (A), Histoire des dogmes, 3e éd. (C. D.) 487
Harrent, Les Écoles d'Antioche (J.-B. Ch.) 45
Harrisse, Boilly (Jules Rais) 492
Hauler, Le Phormion de Térence, 3e éd. (Émile Thomas) . . 361
Hauptmann. 352
Hayley, L'Alceste d'Euripide (A. Martin). 491
Heusler, Aventures islandaises (V. H.). 14
Hiller, Anthologie grecque. 4
Hippolyte (saint). 7
Holm, Histoire de la Sicile dans l'antiquité (Am. Hauvette). . 340
Holtzheuer, Christologie (C. D.). 276

Digitized by Google

pages
HOLTZMANN, L'époque du Nouveau Testament (M. Vernes). . 143
HORN, Saint-Étienne, roi de Hongrie (J. Kont). 489
HOURST, Sur le Niger et au pays des Touaregs (B. A.). 233
Hova (les). 413
HUBBE-SCHLEIDEN, Jésus bouddhiste (M. Vernes). 145
HUDE, Édition de Thucydide, I (Am. Hauvette). 101
HUEGEL (von), La méthode historique et les documents de l'Hexateuque (C. D.). 276
HUISMAN, Chronique strasbourgeoise (A.). 467
Ignace d'Antioche. 389
IMMICH, Préliminaires à la guerre du Palatinat (R.). 130
IMRE, Études littéraires (J. K.). 137
Inscription de Patras. 246
ISSLEIB, Maurice de Saxe prince protestant (A. C.). 374
JADART, Bibliographie historique et archéologique des Ardennes (A. C.). 269
JENSEN, Hittites et Arméniens (A. Meillet). 141
Jérôme (saint). 373
JESPERSEN, Phonétique (V. N.). 266
Jésus (Compagnie de), ses origines. 451
JOB, Traduction des Nouvelles études de mythologie, de Max Müller. 508
Jovinien. 9
JOVY, Bossuet, prieur de Gassicourt (G. L.-G.). 496
— J.-J. Rousseau à Grenoble en 1768. (A. C.). 136
JULICHER, Introduction au Nouveau Testament (M. Vernes). 143
JUNCKER, La rébellion polonaise 1846-1848. 39
KALBFLEISCH, Le logique de Galien (My). 125
KALKOFF, Rapports de la diète de Worms (R.). 37
KANNENBERG, Les trésors de la nature en Asie-Mineure (Ch. J.). 192
KARL (W. A.), La première épître de saint Jean (C. D.). . . 276
KARST, Manfred, I (R.). 495
KEMKE, Patrick Young, bibliothécaire de Charles I (R.). . . 455
KERATRY (comte de), Petits mémoires (A. C.). 371
KINARD, Les homélies de saint Wulfstan (J. L.). 247
KLETTE, Herrgot et Filelfe (E. J.). 152
KLOSTERMANN, Les homélies d'Origène sur Jérémie (P. Lejay). 7
KLUGE et LUTZ, Glossaire d'étymologie anglaise (J. L.). . . . 247
KNOELL, Confessions de saint Augustin (P. L.). 405
KOCH (A.), Commentaire de l'Odyssée (My). 245
KOMAROMY, Recherches sur l'histoire des Haidouks libres (J. K.). 270
KREYENBÜHL, La réforme de l'Église (M. Vernes). 127
LA BARRE DE NANTEUIL, L'Orient et l'Europe (B. A.). 435
LA BRIÈRE, Champollion inconnu (G. Maspero). 42
Lactance. 438

Digitized by Google

pages

LAFENESTRE et RICHTENBERGER, La peinture en Hollande (L. de Curzon) 237
— (André Pératé) 335
LA FERRIÈRE (H. de), Deux romans d'aventure au XVIe siècle (H. Hauser) 368
LAHARGOU, Édition de la lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles (E. Ritter) 283
LAMI, Dictionnaire des sculpteurs de l'École française (H. Lemonnier) 280
La Motte (Houdart de) 346
LANGE (Édouard), Les travaux sur Thucydide (Am. Hauvette). 101, 318
LANGLOIS (Ch. M.), Formulaires de lettres du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècles (L.-H. Labande) 228
LARGENT, Saint Jérome (M. D.) 373
LA ROCCA, Sextus Pompée (J. Toutain) 35
LARROUMET, Racine (R. Rosières) 212
LAUBMANN et Brandt, Édition de Lactance (P. Lejay) 438
LEA, Histoire de la confession et des indulgences dans l'Église catholique, I-III (Manuel Dohl) 319
LE BRETON, L'Aulularia de Plaute (P. T.) 517
LEFRANC, Les idées religieuses de Marguerite de Navarre (H. Hauser) 252
LESCA, Notes et lectures (Ch. DEJOB) 396
LETTERON, Registre du Comité supérieur (A. C.) 51
LÉVI (A), Les suffixes sigmatiques grecs (V. Henry) 359
LÉVI (Israel), L'Ecclésiaste (R. D.) 81
LÉVY (Benoît), L'architecture religieuse (C. Enlart) 128
LEWIS, Versification anglaise (Em. LEGOUIS) 22
LICHTENBERGER (Henri), Richard Wagner poète et penseur (A. Ehrhard) 74
— La philosophie de Nietzsche (A. Ehrhard) 178
Limosin (Léonard) 354
LINDBERG, Grammaire comparée des langues sémitiques (J.-B. Chabot) 217
LITZMANN, Le drame allemand (A F.) 114
LOBSTEIN, Dogmatique protestante (M. Vernes) 127
LOFORTE RANDI, Montaigne, Emerson, Amiel (Ch. Dejob) . . 395
LOT, Les Celtes (S. R.) 415
Loyola 451
LUCHAIRE, Mélanges d'histoire du moyen âge (K.-H. Labande) 227
LUCKWALDT, L'Autriche en 1813 (R.) 462
Lucrèce 381, 442
LÜDERS, Traduction des nouvelles études de mythologie de Max Müller 508
LUMBROSO (A.), Brochures sur la période napoléonienne (A. C.) 374

Digitized by Google

pages
— Muratiana (Ch. Dejob) 100
Lydus, De Ostentis (My) 21
MACGOWAN, Histoire de Chine (Ed. Chavannes) 377
MACHERINI, L'art à Citta del Castello (N.) 434
Madagascar et Homère 379
MAIGRON, Le roman historique à l'époque romantique, essai sur l'influence de Walter Scott (R. Rosières) 464
MALO (Ch.), Les champs de bataille de la France (A. C.) . . . 519
MALVERT, Science et religion (M. Vernes) 145
Manfred, 1250-1258 495
MANITIUS, Index de l'Archiv de lexicographie latine (P. L.) . . 335
Marguerite de Navarre 252
MARION, La Bretagne et le duc d'Aiguillon (R.) 459
MARMOTTAN, Élisa Bonaparte (A. C.) 26
Maroc (Bibliographie du) 364
Marquant (le dragon) 394
MARTIN et LIENHART, Dictionnaire des dialectes alsaciens, III (V. Henry) 112
— IV (V. Henry) 407
MARUCCHI, Les obélisques égyptiens de Rome (G. Maspero) . . 498
MARX, Filastrius (P. Lejay) 12
MASON, Saint Augustin en Angleterre (J. Loth) 445
Mathilde (l'impératrice) 447
MATYAS, Une expédition hongroise en Allemagne (J. K.) 269
MAZEL, La synergie sociale (E. d'Eichthal) 432
Ménandre 420
MÉNÉGOZ, La théologie de l'Épître aux Hébreux (M. Vernes) . . 143
MEYER (A.), Les travaux sur le christianisme primitif (A. Loisy) 188
MEYER (P.), Un légendier français du XIIIe siècle et Les Corrogationes Promethei d'Alexandre Neckam (H.-L.-H. Labande) 211
MICHEL (Henry), Le quarantième fauteuil (R. Rosières) 213
MILANI, Le Musée topographique de l'Étrurie (S. Reinach) . . 90
MODESTOV, L'origine des Sicules (A. Meillet) 245
MODONA, Affo (Ch. Dejob) 260
MORATI (A. de), Procès-verbal des États de Corse I-III (A. C.) . 51
MORF, Histoire de la littérature française moderne, I. (Paul Gautier) 409
MORRIS, Études sur Gœthe (A. C.) 350
MULLER (Hermann), Les origines de la compagnie de Jésus, Ignace et Lainez (R.) 451
MULLER (P. L.) et DIEGERICK, Documents sur le duc d'Anjou et les Pays-Bas, IV (R.) 157
MÜLLER (Franz), Annotations de Herbst sur Thucydide

Digitized by Google

pages
(Am. Hauvette) 101
Müller (Lucien), Troisième édition d'Horace (P. L.) 372
Müller (Max), Nouvelles études de mythologie (A. Pommier). 508
Müller (Michel), Questions critiques sur les tragédies de Sénèque (E. T.) 372
Musée de Berlin, Documents égyptiens, II, 1 9. (H. G.) . . . 498
Nerlinger, Le surnom de Maiselocker donné aux Strasbourgeois ; — État du château de Thann (R.) 495
Nestle, Édition du Nouveau Testament (J. S.) 186
Nicée (Pères de), leur liste 487
Niederlé, Les travaux relatifs à l'antiquité slave (Louis Leger). 272
Niese, Manuel d'histoire romaine (Ch. Seignobos) 5
Nietzsche 178
Norden (Éd.), La prose antique (A. Martin) 401
Norden, (W.), La quatrième croisade (N. Jorga) 341
Novakovitch, Code de l'empereur Douchan 355
Olivieri, Les Catastérismes d'Eratosthène (My) 67
Origène, ses homélies sur Jérémie 7
Ott, La morale chrétienne (M. Vernes) 145
Palacky, Mémorial de son premier centenaire (L. L) 271
Papamarkou, Les livres de lecture des écoles grecques (My) . . . 166
Paris (Gaston), Coquillart (A. Jeanroy) 68
— Les aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux (A. C.). 517
Pariset et Vallée, Carnet d'étapes du dragon Marquant (A. C.) 394
Paton, Anthologie critique grecque (My) 420
Pekar, Esthétique positive (Bela Lazar) 239
Pellegrini, Pétrarque (P. N.) 331
Pellissier (G.), Études de littérature contemporaine (R Rosières) 213
Penniman, La Guerre des théâtres (Jules Lecoq) 336
Perrone et Rinonapoli, Niobe (P. Decharme) 399
Pétrarque 409,518
Petrie, Deshasheh (G. Maspero) 61
— Six temples de Thèbes (G. Maspero) 478
Pfister, (A.) Le camp des alliés en 1814 et en 1815 (A. C.) . . 29
Pfister (Ch.), Les Mémoires du comte de Brassac (R.) 456
— Catherine de Lorraine (R.) 456
— Les derniers vestiges des remparts de Nancy (R.) 456
Philoponos, La création du monde, p. Reichardt (My) 3
Pichler, Les rapports de l'Autriche avec la France sous Joseph II (J. K.) 160
Pierre de Dace, Vie de Christine de Stumbele, p. Paulson, II (L.-H. Labande) 210
Pineau, Les vieux chants populaires scandinaves (V. Henry). 93

Digitized by Google

pages
PINET, Ecrivains et penseurs polytechniciens (R. Rosières) . . 213
PINGAUD, Saint Pierre Fourier (A.) 303
PINZA, La conservation des crânes humains (S. Reinach) . . . 121
PLAYFAIR et BROWN, Bibliographie du Maroc (R. C.) 364
POGNON, Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir (J.-B. Ch.) 43
POIRÉE, Le sens commun (M. Vernes) 145
POLIGNAC (M. de), La migration de l'âme, de Mlle Minka de Czobel (J. K.) 139
POMETTI, La marine italienne. — Savonarole (Ch. Dejob) . . 68
Portugais (les), leurs travaux nautiques 421
Prague (Exposition de) 271
PREUSCHEN, Palladius et Rufinus (J.-B. Ch.) 167
RABENLECHNER, Hamerling, I (E.-H. Bloch) 293
RADE, La religion dans la vie moderne (A. Loisy) 188
RADO, La constitution hongroise (J. Kont) 491
RASI, Le codex Bernensis 363
— Les acrostisches de l'Iliade latine (P. Lejay) 507
REBIÈRE, Les savants modernes, leur vie et leurs travaux (A. C.) 435
REICHARDT, La création du monde de Philoponos 3
REINACH (Sal.), Répertoire de la statuaire grecque et romaine (H. Lechat) 219
REINACH (Théodore), Poèmes choisis de Bacchylide (My) . . . 502
RESCH, Les Logia de Jésus (Alfred Loisy) 484
REUSS (Rod.), L'Alsace au XVIIe siècle, I (G. Pariset) 427
— Ephémérides de Jacques de Gottesheim (A. C.) 518
— La chronique strasbourgeoise du peintre J.-J. Walter pour les années 1672-1676 (A. C.) 343
Revue de philologie hongroise 139
Ribbeck, Poésie latine, I, trad. SAKELLAROPOULOS (My) 123
RIBERA, Le Justicia d'Aragon (H. Léonardon) 48
RICHTER (Gustave), Annales de l'empire allemand, III, 2 (R.) 110
RIECKS, Léon XIII et le culte de Satan 40
RITSCHL (A), Essais (M. Vernes) 127
ROBERT (C.), Les joueuses d'osselets d'Alexandros (S. R.) . . 297
ROBINET DE CLÉRY, Les îles normandes (B. A.) 252
ROBINSON (James Harvey), Pétrarque (P. N.) 518
ROERSCH, Correspondance de Loaeus, abbé d'Eversham (A.) . 416
ROESSLER, L'impératrice Mathilde (R.) 447
ROSSI (V.), Le quattrocento (P. N.) 331
ROUGÉ (de), Monuments des deux premières dynasties (G. Maspero) 474
Rousseau (J.-J.), Lettre sur les spectacles 282
SABBADINI, Études latines (P. N.) 78

Digitized by Google

pages
SACHAU, Le droit schaffiite (J.-B. C.) 337
Sadhona. 42
SAGHER (Em. de), Les archives communales d'Ypres (Des Marez). 373
SAGNIER, Les épées de bronze du musée Calvet (X.) 247
Saint Amant. 369
SAINT CLAIR, Les mythes égyptiens (G. Maspero). 2
SAKELLAROPOULOS, Traduction de la poésie latine de Ribbeck (My). 123
— Lettre de M. Sakellaropoulos et réponse de M. My. 265
Salamon (abbé de), Correspondance secrète avec le cardinal de Zalada (A. C). 349
SANCTIS (de), Écrits divers inédits ou rares, p. CROCE (Ch. Dejob). 394
Savonarole. 251
SCHANZ, Histoire de la littérature romaine (Em. Thomas) . . 383
SCHIFF, Nicolas V (R.). 36
SCHILLER (Œuvres de), p. BELLERMANN (A. C.). 374
SCHIRMACHER, Voltaire (P. Gautier) 333
SCHJOTT, Questions scientifiques modernes (A. F.) 187
SCHMID (G.), Noms de poissons et d'oiseaux chez les Latins (My). 122
SCHOENBACH, Le christianisme dans l'ancienne poésie allemande (A. C.). 319
SCHROEDER (H.), Lucrèce et Thucydide (Em. Thomas). 381
SCHURÉ, Sanctuaires d'Orient (G. Maspero). 41
SELL, Le développement de l'Église catholique au XIXe siècle (A. Loisy). 188
SENTENACH, La langue et la littérature sanscrites (V. H.). . . 399
SEPET, Les maîtres de la poésie française. 248
SIEBERT, Histoire de la philosophie allemande contemporaine (C.). 436
SINGER, Le Livre des Jubilés, I (J. S.). 186
SINNATAMBY, Letchimey, nouvelle singhalaise (V. H.) 398
Société pharmaceutique de Berlin, Rapports, VIII, I (Ch. J.) 294
SPIEGELBERG, La nouvelle en Égypte (G. Maspero). 497
STEIN (H.), Manuel de bibliographie générale (H. de Curzon) 242
STROMP, Apaczai (J. Kont.). 278
STROWSKI, Saint François de Sales (Ch. Dejob). 24
STUMME, Contes et poèmes de Tripoli (C. C.-G.) 249
Susemihl, articles qui lui sont offerts (My) 418
Tacite, Agricola, p. FURNEAUX (E. T.) 205
TANNERY (P.), Le Quadrant de Robert Anglès (My). 126
Tasse, Rime, p. SOLERTI (P. de Nolhac) 177
Térence, Phormion. 360

Digitized by Google

pages
TESTE, Notes d'histoire contemporaine (Casimir Stryienski). . 334
Thèbes (temples de) 478
Théophraste, Caractères, p. IMMISCH, CICHORIUS, etc. (My). . . 102
Thibeaudeau, sa correspondance 118
Thomas de Monmouth, Vie et miracles de Guillaume de Norwich, p. JESSOP et JAMES (A. Molinier). 109
THORODDSEN, Histoire de la géographie islandaise (B. A.). . . 60
Thucydide 101, 162, 381
THUREAU-DANGIN (Fr.), Origine de l'écriture cunéiforme (A. L.) 417
TORR, Deux portraits du Christ (J.-B. Ch.). 44
Toulon en 1793. 410
TOURNEUX, Sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française (A. C.). 79
TOVEY, Édition des poèmes anglais de Gray (C. S.) 332
Tripoli (contes et poèmes de). 249
TUXEN, L'empereur Tibère (J. Toutain). 223
UHL, Le portrait d'Arminius (A. C.). 78
UHLENBECK, Lexique étymologique du sanscrit (J. Vendryès). 273
VALLÉE et PARISET, Carnet d'étapes du dragon Marquant (A. C.). 394
Varron, Antiquités divines, p. AGAHD (P. Lejay). 104
Venture de Paradis, Notes sur Alger. 457
VEYSSIER, L'enseignement des langues vivantes (L. Roustan). 58
VIETOR, La prononciation de l'allemand écrit (A. Bauer). . . 467
VIGIER, Davout (A. C.). 27
VILLARI et CASANOVA, Savonarole (P. N.). 251
VINKLER, Castruccio Castracani (R.). 37
VINSON, Bibliographie de la langue basque (S. R.). 92
VITERBO (Sousa), Travaux nautiques des Portugais aux XVIe et XVIIe siècles, I (H. Harrisse). 421
Vitry-le-François, Mémoires de la Société de cette ville, tome XVIII. 267
VIVONA, Le quatrième livre de l'Énéide (E. Thomas). . . . 363
VOELTER, Le problème de l'Apocalypse (M. Vernes). 143
Voltaire. 333
WACHSMUTH, Lydus, De Ostentis (My). 21
Wagner (Richard). 74
Walter Scott, son influence. 464
WANIEK, Gottsched et la littérature de son temps (A. C.). . . 344
WARREN, Les propositions temporelles dans Thucydide (My). 162
WATRIGANT, La genèse des Exercices de saint Ignace de Loyola (R.). 451
WECKLEIN, Édition d'Euripide. 499
WELLMANN, Cratévas (Ch. J.). 250
WIEGAND, Les archives d'Alsace (A.). 467

Digitized by Google

pages

WINCKELMANN, Correspondance politique de la ville de Strasbourg au temps de la Réforme, II-III (R.). 95
WITKOWSKI, Les papyrus des Lagides (My). 164
WROTTESLEY, Crécy et Calais (Ch. Bémont). 365
WUNSCH, Les inscriptions séthianiques (C. Jullian) 108
YATAVARA, Un iataka bouddhique (V. H.). 398
Young (Patrick) 455
ZACCHETTI, Huit Laudes (A. Pératé). 267
ZACHARIAE, La lexicographie indienne (L. Finot). 219
ZEDLER, La bibliothèque de l'Université de Marbourg (A. Fécamp). 262
ZEISSBERG (H. de), Un registre de Barcelone contenant des lettres du roi Jacques II d'Aragon (R.). 495
ZELLER (B), Marie de Médicis chef du conseil (G. Syveton). . 69
ZIMMERN, Grammaire comparée des langues sémitiques (J.-B. Ch.). 217
ZIVY, Le treize vendémiaire an IV (A. C). 371

Digitized by Google

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'hstoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publiqne (supérieure et moyenne) en Belgique.

Digitized by Google

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 4 juillet — 1898

Aegyptiaca, travaux offerts à George Ebers par ses élèves. — SAINT-CLAIR, Les mythes égyptiens. — Philoponos, La création du monde, p. REICHARDT.—Bergk-Hiller, Anthologie lyrique grecque, p. CRUSIUS. — NIESE, Manuel d'histoire romaine. — KLOSTERMANN, Les homélies d'Origène sur Jérémie. — ACHELIS, Études sur Hippolyte. — HALLER, Jovinien. — Filastrius, p. MARX. — Aventures islandaises, p. GERING et HEUSLER. — COCK, Citations bibliques en ancien anglais. — GOSSE, Précis de la littérature anglaise moderne. — Publications de l'Académie américaine de science politique. — Académie des inscriptions.

Ægyptiaca, Festschrift für Georg EBERS, zum 1 mærz 1897, mit 1 Tafel in Lichtdruck und 9 Figuren im Text, Leipzig, W. Engelmann, 1897, in-8°, 152 p.

M. Ebers a atteint l'âge de soixante ans le 1er mars 1897 : quelques-uns de ses élèves se sont réunis pour lui présenter à cette occasion un témoignage de leur reconnaissance. Nul hommage ne fut mieux mérité. M. Ebers, tourmenté presque depuis sa jeunesse par une douloureuse maladie, n'a peut-être pas publié autant de mémoires de pure science que beaucoup d'entre nous, mais son influence sur les destinées de l'égyptologie a été des plus considérables Et d'abord, c'est lui vraiment le fondateur de la jeune école qui prospère aujourd'hui en Allemagne. Brugsch n'a laissé aucun élève. Des quelques auditeurs que Lepsius avait eus, deux seulement, Naville et Stern, ont fait œuvre d'égyptologue. Ebers a su attirer et retenir autour de sa chaire de Leipzig la plupart de ceux qui travaillent aujourd'hui. Il a fait d'eux des maîtres dont les disciples sont devenus maîtres à leur tour : il peut voir aujourd'hui trois générations s'étager au-dessous de lui, les enfants et les petits-enfants de sa science, Erman, Wiedemann, Pietschmann, Steindorff, Wilcken, Spiegelberg, Max Müller, Sethe, et d'autres qui ont fourni chacun leur contribution à ce volume. De plus, et ce n'est pas la partie de son œuvre que j'estime le moins haut, il a su intéresser les classes lettrées de l'Allemagne aux choses de l'égyptologie, pour lesquelles elles témoignaient avant lui une indifférence un peu dédaigneuse. Ses romans ont révélé à ses compatriotes la vie de l'Égypte pharaonique, grecque, chrétienne, et s'ils n'ont pas suscité des vocations, ils ont préparé autour des savants de profession un public intelligent et prompt à encourager leurs entreprises. J'ajoute que son influence a passé la frontière. M. Ebers a toujours rendu justice à ce qui s'accomplissait dans les pays voisins, en Angleterre, en France, en Italie, en

Digitized by Google

Russie, et il a contribué plus que personne, — j'en sais quelque chose, — à faire connaître ce qui lui semblait bon dans les travaux de ses confrères étrangers. Si ses amis avaient demandé le concours des savants du dehors, ils auraient rencontré parmi eux une bonne volonté universelle à les seconder dans l'hommage qu'ils voulaient rendre à leur maître.

Les matières traitées dans ce court volume sont trop variées pour que j'essaie de les examiner. Il faut convenir d'ailleurs que la reconnaissance a bien inspiré les auteurs : chacun de leurs mémoires présente un intérêt réel et mérite une étude approfondie, ceux-là même contre lesquels il me semble que j'aurais des objections à soulever, si je devais les analyser par le menu.

G. Maspero.

George Saint-Clair. **Creation Records discovered in Egypt, Studies in the Book of the Dead**, Londres, David Nutt, 1898, in 8°, xii-492 p.

M. George Saint-Clair pense avoir découvert l'explication des mythes égyptiens dans l'histoire du Calendrier égyptien. Ils lui révèlent un système religieux reposant sur l'observation des astres, et ils lui content toute une histoire de progrès astronomiques, de corrections et de retouches faites au calendrier, de changements théologiques survenus longtemps avant les siècles où remontent nos histoires écrites. Tout le système d'enseignement qu'ils représentent existait complet déjà il y a plus de six mille ans, et les hommes qui l'avaient élaboré n'étaient pas eux-mêmes de simples sauvages : M. G. St.-C. affirme qu'ils avaient découvert la sphéricité de la terre, et qu'ils connaissaient la précession des équinoxes, bien qu'ils en ignorassent la cause. Leur religion est donc une allégorie dont il fallait retrouver la clef, tâche d'autant plus ardue que leur civilisation et leur langue même sont mortes depuis deux mille ans bientôt et n'ont commencé que récemment à nous devenir accessibles. Cette clef, M. St-C. ne pense pas qu'elle ouvre dès à présent toutes les portes auxquelles on l'appliquera, mais il est certain qu'elle les ouvrira plus tard, quand lui-même et les autres auront acquis la dextérité nécessaire : en attendant, il a essayé de reconstruire systématiquement la religion entière, et le volume qu'il vient de publier nous expose les résultats auxquels ses recherches l'ont conduit.

Il y a beaucoup de faits bien observés et des conclusions curieuses dans ce qu'il nous dit, mais il faudrait beaucoup de place pour retracer seulement le cadre de sa démonstration et pour en indiquer les contours principaux. M. St-C. a travaillé à s'instruire et il a puisé à de bonnes sources, mais on sent partout qu'il n'est pas égyptologue pratiquant et qu'il est obligé de se fier au témoignage d'autrui. Il en résulte dans son œuvre certains disparates et certaines erreurs qui étonnent :

Digitized by Google

pour n'en citer qu'un exemple, il lit encore Sesoun le nom de la ville d'Hermopolis, quand depuis des années déjà Brugsch a montré qu'on devait le lire Khmounou, Ashmounéîn. Ce n'est là toutefois qu'une critique de détail : la grosse faute de M. St-C. est ailleurs, je crois. Elle consiste à n'avoir tenu compte que d'un seul élément pour expliquer la religion égyptienne tout entière, l'élément astral et calendrique. Les astres, la lune, le soleil, le calendrier même jouent un grand rôle dans la pensée religieuse de l'Égypte, mais d'autres éléments les accompagnent et souvent les priment que M. Saint-Clair a trop rejetés dans l'ombre. Je n'en ai pas moins lu son livre avec beaucoup d'intérêt partout, avec beaucoup de profit sur certains points.

G. Maspero.

Joannis Philoponi de Opificio Mundi libri VII, recensuit Gualt. Reichardt. Scriptores sacri et profani auspiciis et munificentia serenissimorum nutritorum almæ matris Ienensis, ediderunt seminarii philologorum Ienensis magistri et qui olim sodales fuere. Fasc. I. Leipzig, Teubner, 1897 ; xvi-342 p. (*Bibl. Script. græc. et rom. Teubneriana*).

La préface de cette édition indique brièvement ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage de Jean Philoponos. Ce savant du vi^e siècle le composa pour démontrer que la création du monde, suivant la Genèse, est vraiment exacte et scientifique ; il puise ses preuves dans toutes les sciences, sans se préoccuper d'ailleurs s'il reste dans le sujet ; il cite fréquemment les auteurs anciens dont les pensées lui semblent utiles à ses démonstrations [1] ; et ce qui attire encore l'attention, c'est qu'à côté du texte des Septante il transcrit également les versions d'Aquilas, de Symmaque et de Théodotion. C'est plutôt par son contenu, en somme, que cet écrit est intéressant, car le style en est souvent prolixe, diffus et parfois contourné comme à plaisir. Il était néanmoins nécessaire qu'il fût publié à nouveau : la seule édition existante, celle du P. Cordier (Balthazar Corderius, 1630), grec-latin, faite sur l'unique manuscrit de Vienne, est en effet d'une regrettable imperfection ; et elle fut reproduite sans amélioration dans la *Bibliotheca Patrum* de Gallandi (t. XII). M. Reichardt donne donc avec raison une nouvelle édition de ce texte. Il me semble pourtant exagérer le respect dû au manuscrit. S'il conserve à bon droit ἐντετύλικτο 97, 12, προοιμιάσατο 135, 25, je ne le crois pas autorisé à garder διασκεύασται 56, 7 (cf. διεσκεύασται 135, 21), περιπῆξας 2e pers. sing. aoriste 85, 2 (précédé de εἰ ; il faut lire περιπήξαις), et encore moins

---

1. M. R. donne généralement en note les références aux auteurs cités par Philoponos, quand ils sont cités par leur nom ; mais il y aurait beaucoup d'autres rapprochements à faire ; par exemple ce qui est dit sur la lumière et l'obscurité (p. 69 et sv.) renferme certaines réminiscences du περὶ ψυχῆς (l. III) d'Aristote.

Digitized by Google

ἐποχεῖτο 66, 20, puisqu'il corrige ὁμοίωσε 137, 7 « quod sæpissime librarius confudit ο et ω » (p. 340 note). P. 191, 9 il faut corriger ἄστρων en ἀστέρων avec Cordier, parce que le mot est ici du masculin (οὐδείς, πάντες); 247, 14 au contraire je n'aurais pas substitué ἐνανθρωπήσαντα à -πίσαντα ; cette dernière forme peut sans doute être une faute, mais les doublets ἑω·ίζω sont si communs, que M. R. aurait pu user ici de sa réserve ordinaire. Le passage 99, 9 n'est pas compris; M. R. dit p. 342 : « Supervacaneum videtur οὐκ 99,9 : ἐγένετο ἡλίου ἔκλειψις μεγίστη τῶν οὐκ ἐγνωσμένων πρότερον; confusæ sunt duæ sententiæ formæ : ὅση οὐκ ἔγνωσται πρότερον et μεγίστη τῶν ἐγνωσμένων. » Philoponos ne veut pas dire « telle qu'on n'en connaît pas d'aussi grande, » ni « plus grande qu'aucune éclipse connue; » son texte signifie clairement, et par lui-même et par les explications qui suivent : « très grande, d'un genre inconnu jusqu'alors », cf. 99, 14 : μὴ ἐγνῶσθαι τὴν τοιαύτην ἔκλειψιν τοῖς πρότερον χρόνοις, et plus loin ἐν πανσελήνῳ γέγονεν, ὅπερ φυσικῶς γενέσθαι ἐστὶν ἀδύνατον. Cf. encore 100, 25 παράδοξος καὶ ἀσυνήθης τῇ φύσει ἔκλειψις ἡλιακή, et 129, 19 διὸ ὑπὲρ φύσιν ἡ... ἡλιακὴ γέγονεν ἔκλειψις, ἐν πανσελήνῳ γενομένη. P. 99, 20 sqq. est l'explication de μεγίστη : Καὶ ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων τοῦ ἡλίου ἐκλείψεων, εἰ καὶ ὅλος ἐκλείποι ὁ ἥλιος, ἀκαριαῖον χρόνου μέρος ἀφώτιστος μείνας... ἐπὶ δὲ τοῦ δεσπότου Χριστοῦ ἀπὸ ἕκτης ὥρας ἕως ἐνάτης ἀφεγγὴς ὁ ἀὴρ ἔμεινε παντελῶς. — L'index, qui par son titre *(verb. et r. memorabilium)* exclut beaucoup de mots, devrait néanmoins être plus complet pour avoir toute l'utilité désirable; mais en somme ces critiques ne portent que sur des détails, et l'on saura gré à M. Reichardt d'avoir publié pour le *De Opificio mundi* un texte bon et lisible.

MY.

Anthologia lyrica sive Lyricorum græcorum veterum præter Pindarum reliquiæ potiores. Post Th. Bergkium quartum edidit Ed. HILLER. Exemplar emendavit atque novis Solonis aliorumque fragmentis auxit O. CRUSIUS. Leipzig, Teubner, 1897; LXXVIII-387 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana)*.

Bonne réédition de l'Anthologie lyrique de Hiller, qui est elle-même, comme on le sait, la quatrième édition de l'Anthologie de Bergk. Nul autre que M. O. Crusius n'était mieux désigné pour ce travail. Mais il n'a pas jugé à propos d'adopter les principes de Hiller en matière d'accentuation, pour ce qui concerne les fragments des poètes éoliens. Hiller les accentue suivant l'usage vulgaire, et allait même jusqu'à vouloir éditer Alcée et Sapho sans accents, alléguant l'incertitude dans laquelle on se trouve à ce sujet. Mais M. C. remarque fort justement que les nombreux témoignages des grammairiens ne sont pas quantité négligeable, et que, s'il est impossible de tirer des conclusions certaines pour le VIIe siècle, il n'est pas possible davantage de démontrer que la *barytonesis* n'était pas en usage à cette époque. Donc, termine-t-il

Digitized by Google

« nihil esse contendo, cur spretis grammaticorum atque papyrorum testimoniis vulgatam tonosin in fragmentis Æolensibus restituamus » (p. VIII-IX). Il accentue cependant κυλιχνᾶν Τηιᾶν (Alc. 65) et παίσαν (Alc. 80). On peut hésiter, sans doute, pour ces génitifs pluriels; R. Meister (*Griech. Dial.* I, p. 37) laisse la question en suspens et n'accentue pas. Mais pourquoi, à la fin du saphique, μιγεῖσα (Alc. 2, 3) et λίποισα (Saph. 1, 7), ou encore κεφάλαν (Alc. 43, 7) et κεφαλᾶς (Alc. 45) au second choriambe d'un grand asclépiade? Les fragments d'Alcée et de Sapho, tels qu'ils sont publiés ici, abondent en divergences de cette sorte : tantôt l'accent vulgaire, tantôt l'accent éolien [1]; et cela ne peut manquer de dérouter les étudiants. L'annotation (p. X-LXXVI) est précieuse pour les renvois aux ouvrages spéciaux et les nombreux renseignements qu'elle contient.

MY.

Ben. NIESE. **Grundriss der rœmischen Geschchite nebst Quellenkunde.** 2e édit. revue et augmentée. Munich, 1897, Beck VIII-265, p. 8°, 5 marks. Collection Iwan Müller *Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft*).

Cette nouvelle édition est considérablement augmentée (la première avait 151 pages, elle en a 265; l'Empire au lieu de 38 pages en tient 88); elle marque un progrès notable sur la précédente. Ce n'est plus seulement un abrégé d'histoire romaine, c'est un véritable manuel scientifique qui indique toutes les questions posées par l'érudition contemporaine et expose avec précision pour chacune la solution la plus probable en l'état actuel de la science, avec la référence aux ouvrages où elles sont traitées. Outre les indications bibliographiques dans des notes et à la fin des paragraphes, l'auteur a mis en tête de chacune des six périodes entre lesquelles il divise l'histoire romaine une notice critique parfois très longue sur les sources de cette période. Cette addition suffisait pour accroître notablement la valeur de ce manuel pour les étudiants et les professeurs; car ces notices — rédigées avec une précision, une concision, une clarté irréprochables, — condensent une masse énorme de renseignements et les résultats d'un travail de critique accumulé pendant plusieurs générations.

Personnellement, j'ai lu avec joie la notice du chap. II *Quellen und Ueberlieferung der ælteren rœmischen Geschichte*. Enfin, quelqu'un

---

1. Hiller disait dans sa réédition (1881) du Théocrite de Fritzsche, p. 271, que le rétablissement constant de la *barytonesis* et de la *psilosis* ne lui semblait pas répondre à un but scientifique; et, au contraire de Fritzsche, qui accentuait invariablement selon le système éolien, il n'admet cette accentuation que là où les manuscrits l'autorisent. La question peut être discutée pour Théocrite, dont l'éolien, en somme, est artificiel et n'est pas d'une pureté complète; mais il n'en saurait être ainsi pour les Éoliens de race comme Alcée et Sapho.

Digitized by Google

s'est décidé à écrire franchement ce que tous les historiens pensaient et que personne n'osait dire : Nous ne possédons sur l'histoire romaine jusqu'aux guerres puniques qu'une tradition peu sûre, l'histoire de la constitution n'est pas mieux connue que le reste, elle n'est pas moins légendaire ni moins falsifiée. On ne doit tenir compte que de la plus ancienne forme de la tradition, Polybe et Diodore, encore n'est-elle pas certaine; il faut se défier de tous les autres auteurs, non seulement de Tite-Live et de Denys, mais des antiquaires, même contemporains de Cicéron. L'auteur adopte donc le parti de réduire l'histoire des premiers siècles à l'exposition de la tradition la plus ancienne en se bornant à dégager les faits épars qui semblent fondés sur des renseignements sûrs, et en renonçant à reconstruire hypothétiquement la suite de l'évolution. Il avertit d'ailleurs que la tradition sur la période royale est purement légendaire, de basse époque et probablement aitiologique et que l'histoire de la lutte des ordres (v^e^-iiie siècles) est encore plus mal connue, s'il est possible, que celle des agrandissements de Rome en Italie (voir l'excellente notice de la page 37). Dans l'ensemble, la conception de l'ancienne constitution romaine se rapproche de celle d'Edmond Meyer.

Le récit suivi commence avec les guerres puniques; il est encore succinct quoique très plein de faits jusqu'au milieu du iie siècle et devient de plus en plus détaillé jusqu'au temps d'Auguste (de 149 à l'an 28 av. J. C. 80 pages). C'est la partie la plus développée. Dans la période des iiie et iie siècles M. Niese reproduit la tradition de Polybe (directe ou indirecte) qui était déjà pour les anciens la source unique. Dans la période suivante, il a échappé au respect superstitieux pour les affirmations des grands écrivains classiques, Salluste et César; de Cicéron il utilise surtout les Lettres; il se tient en défiance d'Appien. Au contraire, il tient grand compte de Diodore et tire souvent parti de Plutarque. L'exposé des luttes politiques et des réformes des Gracques, de Sylla, de César, d'Auguste, est précis et clair; les agitations confuses du temps de Catilina, de la période de rupture entre César et Pompée et des années qui suivent la mort de César 44 à 39, sont débrouillées avec un luxe de détails inattendu.

Pour le Haut-Empire le récit, à partir de la mort d'Auguste, devint plus sommaire; l'auteur a peu de confiance en Suétone qu'il déclare estimé au-dessus de sa valeur, il admet au contraire que Tacite, malgré sa forme littéraire, reproduit consciencieusement ses sources. Sa défiance légitime envers les *scriptores historiae augustae* a pour conséquence de réduire à un sommaire assez bref l'histoire des Antonins et des empereurs du iiie siècle. Le Bas-Empire, grâce à Ammien et aux écrivains chrétiens, est traité plus largement; le règne de Constantin est présenté comme une période de neutralité religieuse, sans respect pour la tradition fondée sur les récits suspects d'Eusèbe. Le récit est conduit jusqu'à 476 et suivi de quelques lignes sur les Ostrogoths.

La bibliographie paraît moins complète pour l'Empire que pour la

Digitized by Google

République; on ne sait comment s'expliquer l'oubli de l'excellente histoire critique du règne de Domitien par Gsell, et du livre de Hatch sur l'organisation de l'Église chrétienne (pour laquelle, outre les histoires générales [1], on ne trouve de renvoi qu'à des articles de Weingarten et de Friedländer et aux ouvrages médiocrement historiques de Renan).

Ch. SEIGNOBOS.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, Archiv für die von der Kirchenvæter-commission der kgl. preussischen Akademie der Wissenschaften unternommene Ausgabe der ælteren christlichen Schriftsteller, herausgegeben von O. von GEBHARDT u. Ad. HARNACK: Neue Folge, Leipzig, J.-C. Hinrich'sche Buchhandlung, 1897, in-8· :

I Band, Heft 3, **Die Ueberlieferung der Jeremia-Homilien des Origenes** von E. KLOSTERMANN; v-116 pp. Prix : 3 mk. 50.

I Band, Heft 4, **Hippolytstudien** von Hans ACHELIS; vi-233 pp. Prix : 7 mk. 50.

II Band, Heft 2, **Iouinianus**, Die Fragmente seiner Schriften, die Quellen zu seiner Geschichte, sein Leben u. seine Lehre, zusammengestellt, erlæutert u. im Zusammenhange dargestellt von Wilhelm HALLER; v-159 pp. Prix : 5 mk. 50.

Les deux premiers volumes sont un supplément de la grande édition des anciens pères grecs entreprise par l'Académie de Berlin et répondent pleinement au sous-titre qu'a reçu la nouvelle série des *Texte und Untersuchungen*.

M. E. Klostermann est chargé de préparer l'édition des Homélies d'Origène sur Jérémie. Il s'est trouvé amené à reprendre à nouveau toutes les questions relatives à ces homélies. Le nombre primitif de ces discours lui paraît avoir été donné exactement par Cassiodore : quarante-cinq. Ainsi en avait déjà jugé M. Preuschen. La date est moins certaine. M. K. pense qu'elles sont postérieures sûrement à 231-232, et peut-être à 244. Elles ont été prononcées à Césarée. Le texte nous a été transmis par trois genres de sources : les manuscrits, la traduction de 14 homélies par Jérôme et la tradition indirecte (citations, etc.) dans les auteurs grecs et latins. Les manuscrits sont au nombre de deux, Vat. gr. 613 (xve siècle) et Escurial Ω III 19 (xiie siècle), les mêmes que ceux du *Quis diues* de Clément d'Alexandrie. Mais tandis que l'Escurialensis était demeuré inconnu des éditeurs du *Quis diues* avant le travail de M. Barnard [2], Cordier avait, en 1648, publié les homélies d'Origène sous le nom de Cyrille qu'elle porte dans le manuscrit. Quant au Vaticanus, il avait été la base de la publication antérieure de Geisler. Huet reconnut l'erreur d'attribution commise par Cordier; mais, sans se préoccuper du rapport des manuscrits, il mélangea les deux traditions.

---

1. P. 229 n. 3; dans l'énumération des histoires de l'Eglise Müller est assurément une faute d'impression pour Mœller.

2. *Revue critique*, 1898, I, n° 25.

Digitized by Google

Comme nous l'avons vu à l'occasion du *Quis diues*, le manuscrit de l'Escurial est la source du Vaticanus et deviendra le seul fondement du texte. La traduction de saint Jérôme a été l'occasion pour M. K. d'une étude intéressante sur la méthode de l'écrivain latin. Après avoir rappelé les principes posés par Jérôme lui-même dans sa lettre à Pammachius (Ep. 57, *de optimo genere interpretandi*), M. K. montre que les modifications apportées par le traducteur à son original ont surtout un caractère littéraire ; elles ont pour but d'éclairer ou d'embellir le texte. Il ne semble pas que Jérôme ait cédé dans ces changements à des préoccupations dogmatiques, comme Rufin l'avait affirmé. Malgré ces altérations et l'incertitude où elles nous laissent, la version hiéronymienne est d'une trop haute antiquité pour qu'on la néglige complètement. Le tableau de comparaison des pp. 28-31 offrira de l'intérêt aux paléographes. M. K. met en parallèle 14 passages divergents fautifs dans le manuscrit de l'Escurial et exacts dans Jérôme. On y voit 8 exemples de bourdons (y compris 17), 5, 3 fautes d'origine paléographique (confusion entre Σ et E lunaires, entre ΛΑΝ, T et Γ), 1 faute due à la prononciation è de αι, deux erreurs provoquées par l'interprétation ou la pensée d'une sigle. La tradition indirecte transmise par les écrivains grecs est assez importante pour les homélies sur Jérémie. Elle est représentée surtout par les chaînes et accessoirement par la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. Dans ses additions et corrections, M. K. signale une chaîne de la bibliothèque Chigi qui paraît très importante. Il l'a connue trop tard pour en tirer parti dans l'appendice consacré aux extraits des chaînes et dans lequel il fait connaître trente morceaux qui avaient échappé aux recherches de ses devanciers. La tradition latine des homélies d'Origène est surtout intéressante pour l'histoire littéraire. Elle est représentée par deux noms, Ambroise et Jérôme. On sait à quel degré l'exégèse de saint Ambroise dépend de celle d'Origène. M. Klostermann en donne de nouvelles preuves en faisant les rapprochements suivants : Orig. in Ier. Hom. 17, 1 = Ambr. Ep. 32, 1-8; Hom. 21, 7 = De Elia et iei. 15, 56-16, 58; fg. in Ier. 31, 18 = De Paen. 2, 36. Ce dernier texte a inspiré également saint Jérôme, dont le commentaire sur Jérémie est tout imprégné d'Origène. Mais il le pille sans le nommer et, pour ne pas s'exposer au reproche d'origénisme, il mêle à ses emprunts de violentes attaques contre l'exégèse allégorique. Il va même dans une lettre au pape Damase jusqu'à s'approprier le juif derrière lequel Origène abritait déjà ses interprétations (Origène, in Ier. 19, 2; in Ier. 6, 1; 9, 1, et Hier., ep. 18, 15).

L'un des éditeurs de saint Hippolyte dans la collection de Berlin [1], M. Hans Achelis, avait promis de donner dans l'*Archiv* l'introduction détaillée, guide indispensable du lecteur à travers les fragments de

1. *Revue*, 1897, II. p. 221.

Digitized by Google

vingt-six ouvrages authentiques ou apocryphes publiés par lui. Il a fait mieux. Il a fait précéder son étude littéraire et critique d'une partie générale groupant en quatre chapitres les documents sur la vie et l'activité du personnage. S'il ne semble pas apporter une solution aux problèmes complexes que soulèvent les légendes hippolytaines, il a au moins le mérite de fournir un recueil critique de tous les témoignages. Au surplus, il serait imprudent d'entrer dans ce dédale de confusions et de fictions sans attendre les nouveaux textes que doivent publier les Bollandistes. Dans la partie spéciale de son ouvrage, M. A. traite de la tradition des ouvrages ou fragments suivants : 1° *de antechristo ;* 2° fragments sur la Genèse ; 3° ἐκ τῶν εὐλογιῶν τοῦ Βάλααμ ; 4° sur le Pentateuque ; 5° sur Ruth ; 6° εἰς ἐγγαστρίμυθον ; 7° εἰς τοὺς ψαλμούς ; 8° sur les Proverbes ; 9° sur saint Mathieu ; 10° *de apocalypsi ;* 11° contre Gaius ; 12° sur la Résurrection ; 13° περὶ ἀναστάσεως καὶ ἀφθαρσίας ; 14° εἰς τὰ ἅγια θεοφανεία ; 15° περὶ τοῦ ἁγίου πάσχα ; 16° falsification de la lettre du pape Jules Ier. Ainsi M. A. laisse de côté les nos 4, 7, 11, 12, 13, 15-17, 24 et 26 de son édition. A plusieurs reprises, il est obligé de parler des chaînes, notamment à propos des ouvrages mentionnés aux 1°, 2°, 8°, 9°, 15°. M. A. pense que Procope n'a pas connu d'autre œuvre exégétique d'Hippolyte que le commentaire sur la Genèse. A propos du *de antichristo*, M. A. détruit une erreur qui s'était établie depuis la Renaissance. Sur une indication d'Érasme, on croyait qu'il avait consulté à Bâle un manuscrit de cet ouvrage d'Hippolyte. M. A. a fini par retrouver ce manuscrit dans la bibliothèque des princes d'Œttingen à Maihingen ; il l'annonce dans un post-scriptum joint au volume. Ce manuscrit ne contient que le commentaire d'André de Césarée.

On voit que les livres de MM. Klostermann et Achelis complètent heureusement les éditions parues ou à paraître dans le *Corpus* de Berlin. Ils montrent avec quelle sûreté de méthode et avec quelle exacte conscience cette entreprise est dirigée et poursuivie. Le travail de M. Haller a pour objet également la littérature chrétienne. Mais c'est à la fois une édition et une étude, et il s'agit d'un auteur situé en dehors des limites fixées par la commission de l'Académie de Berlin.

Pour M. Haller, comme pour M. Harnack, Jovinien est « le premier protestant ». Cette qualité nous vaut le présent livre, comme nous l'apprend la préface. Puisqu'il en est ainsi, ne nous en plaignons pas, bien qu'il soit dangereux, pour ne pas dire contraire à l'esprit critique, de chercher dans un passé lointain les préoccupations de temps récents eux-mêmes abolis. Deux propositions de Jovinien semblent motiver l'appréciation de M. H. : « eos qui plena fide in baptismate renati sunt a diabolo non posse subuerti » et : « esse omnium qui suum baptisma seruauerint unam in regno caelorum remunerationem ». M. H. rapproche la seconde avec les doctrines stoïciennes, et il fait de ces deux propositions comme le centre de «l'hérésie» de Jovinien. C'est, après tout,

Digitized by Google

possible; mais saint Jérôme ne paraît pas s'en être douté. M. H. prétend qu'il a mal compris. D'autre part, la restriction « qui suum baptisma seruauerint » de la deuxième assertion diminue singulièrement la portée de la première, surtout si l'on songe que Jovinien admettait la nécessité de la pénitence. Il semble que c'est s'exposer à de lourds contresens de vouloir retrouver une thèse dogmatique au fond de toute controverse ecclésiastique. Le cas de Jovinien paraît plus simple. Il était l'adversaire de certaines formes de l'ascétisme, abstinence et célibat, que l'on essayait de généraliser en Occident. Jovinien est un personnage de la vie pratique. Il a attaqué non une doctrine, mais un régime, et il s'est mis en quête d'arguments. De là ce défilé de saints mariés, empruntés aux deux Testaments; de là cette assertion qu'au ciel il n'y a qu'une récompense pour les fidèles, ce qui veut dire simplement que gens mariés et continents seront traités de la même façon : « inter uirginem et uiduam baptizatas nihil interest » : ces mots reviennent à chaque instant dans la polémique. Les dangers auxquels sont exposés les gens mariés d'après les partisans de la virginité, sont imaginaires puisqu'il s'agit de fidèles baptisés, comme les autres; le démon ne peut rien sur eux. Et Jovinien précise immédiatement les mots « plena fide baptizati » en ajoutant : « si et ita permanserint » (Hier. adu. Iou. I, 33), et en se commentant lui-même : « Quicumque autem temptati fuerint, ostendi eos aqua tantum et non spiritu baptizatos, quod in Simone Mago legimus. » On a eu quelque peine à obtenir un tout cohérent avec les assertions, d'ailleurs fragmentaires, rapportées par Jérôme, Augustin, Ambroise. Le seul moyen, je crois, de réussir, sera de se placer au point de vue pratique et réaliste de Jovinien et d'oublier toute scolastique confessionnelle. Ce que l'on peut concéder, c'est qu'il a fait flèche de tout bois et s'est servi, sans y regarder de trop près, d'idées qui étaient dans l'air et que devait mettre en relief la controverse pélagienne. Il serait certainement retombé dans l'obscurité sans l'attaque furieuse de saint Jérôme. Cette attaque étonna beaucoup en Occident. Jérôme fut obligé de se justifier ; mais, dans ses explications, c'est toujours d'une certaine forme d'ascétisme qu'il est question : « Grande piaculum, euersae sunt ecclesiae, orbis audire non potest, si mundiorem uirginitatem diximus esse quam nuptias (Hier. ad Pamm., ep. 48, 20). » Comme les gens attaqués finissent toujours par avoir tort, Jovinien fut condamné.

Le recueil des fragments est tiré par M. H. du traité de saint Jérôme. M. H. a reproduit un texte imprimé. Le prologue du second livre de Jovinien est cité par Jérôme comme échantillon de son style (I, 2). M. H. essaie de défendre son héros en rappelant qu'il écrit d'ordinaire beaucoup plus simplement. A vrai dire ce prologue me paraît relever plus ou moins directement de l'école d'Apulée ; ce sont les mêmes jeux, les mêmes recherches, le même rythme. La première phrase n'est pas très claire : « Satisfacio inuitatis, non ut claro curram nomine, sed a

Digitized by Google

rumore purgatus uiuam uano. » Un manuscrit de saint Jérôme, Bibl. nat. lat. 1796, du IXe-Xe siècle, donne « harum more ». Faut-il lire : « horum more » ? Dans le même passage « omnis docibilis » est interprété par Neander « πᾶς θεοδίδακτος ». On pourrait peut-être lire : « deo (abrégé *do*) docibilis », avec une allitération semblable à celles qui se retrouvent dans tout ce morceau. Au ch. 5, le manuscrit donne un certain nombre de divergences intéressantes : *multe uirgines, suscepisse, Saram in typo ecclesiae, Iacob in uxore (uxorem?) seruierit, Quod si Ioseph, quin potius fidem parentis, Ipsumque Dauid... refert regis filiae, Quid dicam de Salomone, tres pueros inter maritos numerat* (il y a *ponit* dans la phrase suivante), etc. Quelques-unes de ces variantes mériteraient d'être examinées. Il en est qui soulèvent des questions grammaticales : (à la fin du ch. 5) « placuit tibi ut *esses* (au lieu de *sis*) sancta » ; (c. 33) « scorta atque postibula si fuerint baptizata (*baptizatae* ed.) ». On peut regretter que M. H. se soit contenté de réimprimer Vallarsi. Il y a çà et là des fautes évidentes dans son édition : p. 7 *Numque* pour *numquid ;* p. 33 Virgillianum ; p. 35, assunam. On trouvera fâcheuses aussi des formes barbares comme *Quiquumque*, *Quoquumque*. Le choix des fragments n'est pas toujours déterminé par des raisons bien claires. Dans le ms. 1796, les citations de Jovinien sont guillemettées, indication d'ailleurs sans valeur critique, mais dont on peut tenir compte après contrôle. Ainsi est donné comme citation : « Et quomodo, inquies, frequenter in ordinatione sacerdotali uirgo neglegitur et maritus assumitur ? » Il y a peut-être là une objection que se pose lui-même saint Jérôme. C'est cependant peu probable. M. H. cite ce texte en note (p. 16, n. 1). Mais M. H. attribue à Jovinien, sur la même page, une phrase que Jérôme annonce par : « At dices » (le ms. a ici *dicis*). A la suite des fragments, M. H. a groupé les *testimonia*. Le tout est divisé d'une manière commode en paragraphes et accompagné d'un commentaire continu [1]. Le travail est sérieux et rendra service. Les observations que j'ai faites n'ont pas eu d'autre but que de montrer l'intérêt de la question ; elle vaut la peine d'être reprise sous ses divers aspects. M. Haller aura eu le mérite de fournir un bon point de départ. Son livre serait d'un usage pratique s'il était accompagné d'une table.

Paul Lejay.

---

1. A l'usage de qui sont destinées des notes comme la suivante : « Plaute, un poète comique bien connu, qui mourut quatre-vingts ans avant la naissance de Cicéron » ? Citer Cicéron à propos des *centumuiri* mentionnés par Jérôme, montre trop ou pas assez d'érudition (pp. 54, 2 ; 55, 5.).

Digitized by Google

Sancti Filastrii episcopi Brixiensis diuersarum hereseon liber; recensuit Fridericus Marx (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, vol. XXXVIII); Vindobonae, Pragae, Tempsky; Lipsiae, G. Freytag; XLII-274 pp. in-8°. Prix : 10 mk.

M. Marx essaie de grouper dans sa préface ce que nous savons de Filastrius (orthographe donnée par les manuscrits) ou Filaster (autre forme attestée par les actes du concile d'Aquilée). Je ne vois pas qu'il ait rien ajouté au peu que nous savons. Filastrius fut évêque de Brescia, écrivit vers 383 ou 384, mourut avant 397 ; Augustin avait fait sa connaissance, avant d'utiliser son ouvrage[1]. D'après un manuscrit de Brescia, du XIe siècle, cité par Gagliardi et dont les leçons paraissent avoir été vérifiées par M. Polaschek, l'épitaphe de Filastrius aurait été ainsi conçue : « Filastrius beatissimae memoriae hic requiescit in pace. » « Non est quod de fide et antiquitate huius inscriptionis dubitemus », ajoute M. Marx. Je voudrais avoir la même sécurité. L'inscription n'est pas au *Corpus*, pas même dans les inscriptions fausses ; elle a pu échapper aux auteurs du recueil, ainsi qu'à M. E. Pais. Il me paraît difficile que, si elle est authentique, elle n'ait pas été rapportée inexactement. La formule *hic requiescit in pace* se met en tête (*C. I. L.*, V, Brescia, 4843, 4844) ; *B. M.* se met à la fin (4846, 4847), mais on a *B. M. in pace* en tête (4848). De plus, il est assez étonnant qu'on ait omis la qualité de Filastrius (cf. 4846 : *Fl. Latino episcopo*, avec tout le *curriculum* ecclésiastique du personnage). Il faut ajouter que le corps de Filastrius a quitté Saint-André en 838 (p. VIII). Si l'épitaphe n'avait d'autre garantie que Gagliardi, qui a si bien accueilli les falsifications de Rossi (*C. I. L.* V, p. 438 ; cf. p. 436), il faudrait être très sceptique[2].

Un autre point sur lequel je ne suis pas de l'avis de M. M. est la patrie de Filastrius. Il en fait un Alexandrin ou un Égyptien tout au moins. Les raisons extrinsèques sont très faibles. Il y a un Φιλάστριος philosophe, qui a visité deux fois les monuments de Thèbes (*C. I. G.*, III, 4817) : « τὸ β θεασάμενος ». Or, raisonne M. M., ce Philastrios devait être égyptien, à cause de sa qualité de philosophe, et parce qu'il a pu faire deux fois le voyage : mais, pourrait-on objecter, s'il a pris soin de noter son double voyage, c'est qu'il venait de loin. Tout cela est enfantin. Ce Philastrios serait-il égyptien qu'il n'y aurait rien à en conclure quant à la nationalité de l'évêque de Brescia. Les raisons tirées du traité ne sont pas plus sérieuses. Filastrius ne semble pas parler (121, 7 et 111, 5) des Italiens et des Romains « ut de gentibus a semetipso alienis ». Il s'agit dans les deux passages de la race et de la souche de ces peuples. S'il ne dit pas « nous », c'est peut-être par

1. Il y a, en réalité, dans la correspondance d'Augustin, quatre lettres de ou à Quotuult deus, relatives au *De hæresibus*, les lettres 221, 222, 223 et 224.

2. Voir *C. I. L.*, V, *559, une inscription fausse de la collection de Rossi et finissant précisément par *hic requiescit in pace*.

Digitized by Google

hasard, c'est peut-être aussi qu'à l'exemple de nombreux écrivains chrétiens, il s'oppose, lui et les fidèles, aux « nations ». Cf. 121, 11 : « de antiquitate *nostra* » ; 91, 3 « scriptura *nostra* », et tout le chapitre, où je ne vois pas vraiment comment il aurait pu dire autrement que les Latins, les Romains, les Italiens sortent de Latinus, de Romulus, d'Italus. Les Égyptiens sont nommés avec la même indifférence.

Il faudrait aussi connaître la provenance des renseignements mis en œuvre par Philastrius. Je mentionne, parmi les détails d'histoire profane, ce qui est dit du culte d'Hermes chez les Celtes (10, 2). M. Marx, p. XXXVII, renvoie sur cette question des sources, encore insuffisamment traitée, à Hilgenfeld et à Lipsius. Il aurait dû ajouter Harnack, *Gesch. der altchristl. Literatur*, I, p. 150 [1].

Les manuscrits de Filastrius sont peu nombreux. Je crois que non seulement le traité incomplet de saint Augustin, mais surtout le chapitre correspondant d'Isidore (*Orig.* VIII, 5), copié souvent séparément ou avec les chapitres voisins et analogues (voir par exemple B. N. lat. 14088, 15829), a contribué à faire négliger le traité plus volumineux de Filastrius. Nous avons un fragment du VIIIe siècle, contenant le chapitre 148, à Cheltenham, et les descendants de deux copies différentes ; l'une est représentée par un manuscrit de Corbie, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg (IXe siècle) ; l'autre, qui contenait aussi les traités de saint Ambroise *De Ioseph* et *De benedictionibus patriarcharum*, est représentée : 1° par un manuscrit de Corbie, disparu (contenait aussi les *Gesta abbatum Corbeiensium*) ; 2° par un manuscrit de saint Maximin de Trèves, utilisé par Sichard (1528), peut-être issu du précédent, perdu ; 3° par un manuscrit de Salzbourg, maintenant à Vienne (IXe siècle). Ainsi en tout quatre manuscrits dont nous retrouvions la trace. A cette courte liste, il faut peut-être ajouter un cinquième manuscrit. M. Léon Dorez me signale un Filastrius compris parmi les manuscrits grecs de Th. Gale (Bernard, *Catal. mss. Angliae et Hiberniae*, II, 185), n. 5853 (19 de Gale). Il est placé entre Épiphane et Nicétas, Augustin et Jean Damascène, et devait faire partie d'une sorte de *Corpus* hérésiologique gréco-latin ; de même, les numéros 5964-5966 forment un seul volume (Trinity College O 1, 2 = Schenkl 2370). Ce manuscrit est-il à Trinity College ? Il n'est pas catalogué par M. H. Schenkl, *Bibliotheca patrum latinorum Britannica*, II, 2, qui ne paraît pas avoir fait porter ses identifications sur cette partie du catalogue de Bernard.

L'établissement du texte par M. M. est soigné. L'éditeur a multiplié les signes de lacune. Le latin laborieux et incorrect de Filastrius

1. Par contre, le ch. 65 de Filastrius présente des analogies remarquables avec le symbole *Quicumque*. M. Burn, *The Athanasian Creed*, p. 51, a signalé une seule phrase ; mais c'est le ton général et comme le rythme de tout le passage qui rappellent l'énigmatique confession de foi. Il ne peut être bien entendu question que d'une influence de Filastrius sur l'anonyme.

Digitized by Google

offrait beaucoup de difficultés. Aussi M. Marx s'était-il fait un index complet des mots et des phrases et il s'est décidé à l'imprimer. C'est un grand service qu'il a rendu aux études de latin de décadence. Les autres tables contiennent les citations sacrées et profanes, les *notabilia* et les noms propres. La faute du titre (p 154) : *Nomina proria* est choquante. Nous avons là réunies toutes les ressources indispensables à l'étude de ce texte curieux et hérissé.

Paul LEJAY.

Eyrbyggia Saga herausgegeben von Hugo GERING. Halle, Niemeyer, 1897. In-8, XXXII-264 pp. Prix : 8 mk.

Zwei Islænder-Geschichten, die Hœnsna-thôres und die Bandamanna saga, mit Einleitung und Glossar, herausgegeben von Andreas HEUSLER. Berlin, Weidmann, 1897. In-8, LXIV-164 pp. Prix 4 mk. 50.

Le texte de grande étendue que publie M. H. Gering forme le tome VI de l'*Altnordische Saga-Bibliothek,* dont il dirige la publication avec MM. G. Cederschiöld et E. Mogk. C'est un long récit mouvementé, parfois pittoresque, agrémenté des épisodes les plus variés, des aventures du chef islandais Snorri (mort en 1031), de sa rivalité sanglante et héréditaire avec le chef Arnkell, de ses expéditions et de ses succès. L'intérêt de cette histoire, très digne d'inspirer un Walter Scott, se double de sa coïncidence avec les événements les plus considérables de l'histoire générale de l'Islande elle même : la conversion des Islandais au christianisme, la colonisation du Grönland et la découverte de ce fameux et mystérieux Vinland, que l'éditeur (p. 179), d'après les données de M. G. Storm, identifie définitivement avec l'Acadie et le Cap-Breton. Il n'a d'ailleurs rien épargné de ce qui était nécessaire ou utile pour commenter son sujet ou en éclairer les entours. Lui-même nous avertit, dans sa substantielle introduction, qu'il s'est livré à une collation nouvelle de tous les manuscrits; et il n'y en a pas moins de huit. Les notes d'histoire, de géographie, de jurisprudence,— car ces braves Germains étaient aussi processifs que batailleurs, et leur organisation est curieuse, ne fût ce qu'à titre de régime de transition entre le *Faustrecht* et l'autorité du juge, — ou même de simple interprétation grammaticale ou littéraire, tiennent en moyenne environ la moitié des pages. Il va sans dire que les passages versifiés, toujours si épouvantablement difficiles, sont accompagnés d'une construction en islandais et d'une traduction en allemand. Un tableau chronologique sommaire, de la première immigration norvégienne (874) à la mort de Snorri, et quatre index de noms propres complètent à souhait la publication.

Malgré cette abondance d'éclaircissements, on comprend aisément que l'ouvrage de M. Gering s'adresse avant tout, sinon exclusivement, aux scandinavistes de goût ou de profession. Aux débutants, qui n'ont pas toujours sous la main un dictionnaire détaillé de la langue islandaise,

Digitized by Google

il faut des textes plus courts, mais accompagnés d'un glossaire, qui leur permette d'emporter au besoin toute leur science avec eux à la promenade ou en chemin de fer. C'est à eux, c'est aussi aux nécessités de l'enseignement oral des langues scandinaves dans les chaires ou les conférences universitaires, qu'a songé M. A. Heusler, en publiant deux petits récits d'aventures dont le théâtre est respectivement le quartier occidental et le quartier septentrional de la vieille Islande. Soixante pages de texte, cent pages de glossaire : c'est la bonne mesure; car il ne s'agit point, avec une pareille langue, bourrée d'idiotismes et d'allusions, de se borner à la simple traduction des mots. Il faut les suivre, ou peu s'en faut, dans chacun de leurs emplois, donner sous telle ou telle tête d'article l'interprétation littérale, puis métaphorique, de cinq ou six phrases où elle figure, avec référence exacte au passage visé, en un mot, comme on dit, mâcher la besogne à l'élève, — faute de quoi il serait bien vite désorienté et découragé, — ou même au maître, ne fût-ce que pour épargner son temps. De cette tâche ingrate et méritoire, M. Heusler me paraît s'être acquitté de la façon la plus heureuse : son livre est de ceux qu'on peut aborder sans crainte et avec fruit, dès qu'on s'est rendu maître des premiers éléments de la phonétique et de la grammaire; et, moins les langues scandinaves sont représentées dans notre enseignement officiel, plus il faut en France recommander ce manuel aux rares autodidactes. Ils y trouveront un guide de tous les mauvais pas, un maître aussi diligent que sûr. Ce n'est pas d'aujourd'hui, au surplus, qu'ils sont fixés sur les aptitudes pédagogiques du savant *Docent* de Berlin.

V. H.

Biblical quotations in old English Prose-writers edited by Albert S. Cook. 1 vol grand in-8 London, Macmillan and C°, 1898, LXXX-330 pages. Prix : 17 sh.

Ce livre s'adresse tout à la fois aux théologiens et aux philologues. Les uns y trouveront les différentes altérations qu'ont subies les textes; les autres auront sous la main une chrestomathie commode de l'ancien anglais — commode, car ces citations sont familières ou, du moins, toujours accompagnées au bas des pages du texte de la Vulgate. On peut les lire sans le secours de grammaires ou de dictionnaires, et d'un siècle à l'autre suivre sans peine les changements philologiques. M. Cook insiste particulièrement sur l'intérêt que peuvent présenter ces extraits au point de vue de la sémantique, la *semasiology* comme on dit en anglais; mais ce sont surtout des matériaux pour l'étude plus simple du vocabulaire et de la syntaxe de l'ancien anglais.

Les documents réunis dans ce volume étaient d'un accès souvent peu facile — ils composent un ensemble des plus précieux. Nous y trouvons les citations bibliques empruntées par ordre chronologique au *Soin pas-*

Digitized by Google

toral de Gregory (version du roi Alfred), aux *Lois* du roi d'Alfred, à l'*Histoire ecclésiastique* de Bede (version du roi A.), à l'*Histoire* d'Orosius (version du roi A.), et enfin aux *Homélies* d'Ælfric.

La Bible entière figure dans ces extraits, et particulièrement la Genèse, l'Exode, les Psaumes, les Proverbes, Isaïe, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, les Épîtres aux Corinthiens, etc.

Le volume se termine par un index des mots principaux qui facilite les recherches.

Casimir STRYIENSKI.

A short history of Modern English Literature by Edmund GOSSE. London, Heinemann, 1897, 1 vol., 416 pages.

M. Gosse s'est proposé avant tout, nous dit-il, « de montrer le mouvement de la littérature anglaise, d'en faire sentir l'évolution ». Il avait peut-être des qualités trop rares et trop exclusives pour bien réussir dans cette tâche. Dans son *Manuel de l'histoire de la littérature française*, paru dans le même temps, M. Brunetière a atteint le but auquel M. Gosse a seulement visé. Mais M. Brunetière est un logicien qui paraît tirer ses plus hautes jouissances moins des œuvres littéraires elles mêmes que des idées qu'il a sur elles et des classements qu'il en propose. M. G. est ensemble un délicat poète et un érudit minutieux. Il annonce l'intention de faire des sacrifices de noms et de détails, et il en fait sans doute; mais avec tant de discrétion, que le sentier qu'il a cru frayer disparaît encore, de place en place, sous la végétation trop drue. Ce qu'on appelle *idée* en histoire littéraire ne serait-il qu'un grand coup de faux faisant une douloureuse trouée parmi les hautes herbes et les fleurs? M. G. manie la faux avec infiniment moins d'assurance que M. Brunetière. D'autres le lui reprocheront. Je me contente de dire que le mérite de M. G. n'est pas, à mon sens, dans le tracé de l'évolution. Il est dans la partie la plus difficile et la plus précieuse de toute critique, c'est-à-dire dans la finesse des jugements portés sur les auteurs successifs, bien que ces jugements soient souvent ici ramassés en quelques lignes ou en quelques mots. M. Gosse offre sans cesse le plaisir et la surprise de l'épithète nouvelle, parce qu'il a sur les écrivains, non pas des théories scientifiques, mais simplement les impressions personnelles d'un esprit très distingué.

E. L.

Publications of the American Academy of political science. Philadelphie, édité par l'Académie américaine, 1895-1898, in-8°.

Cette excellente collection de monographies continue à s'enrichir de

Digitized by Google

travaux solides, substantiels, concis, sans « littérature », tout à fait adaptés aux conditions nouvelles du public scientifique qui a besoin d'être renseigné vite et avec précision. La plupart sont des études techniques de science sociale ou administrative ; mais quelques-unes contiennent des idées d'ensemble originales, surtout en matière économique, qui méritent d'être signalées au public français. J'en donnerai une courte analyse, me bornant, à mon grand regret, à une mention sommaire pour les autres.

I. — Emory Johnson. *Industrial services of the railways* (18 p.) montre l'action produite sur l'industrie aux États-Unis par la création des chemins de fer, elle a consisté à « placer les industries en tenant compte des marchés et de la distribution des produits plutôt que des sources de fournitures », à « réduire les dépenses liées à la fabrication des objets », à diminuer les dépenses de la distribution, à rendre les prix plus stables. Les chemins de fer « possèdent la clef du commerce », leur pouvoir sur l'industrie doit donc être soumis à un contrôle public qui rende les tarifs équitables et stables.

II et III. — Emory Johnson. *Current transportation Topics* I (10 p.), II (11 p.) expose la jurisprudence en matière de tarifs de chemins de fer, tarifs différentiels, syndicats de compagnies, guerres de tarifs, tarifs pour l'exportation, droit des États de taxer les compagnies, droit de la commission du commerce entre États de régler les tarifs. Excellent commentaire de décisions judiciaires.

IV. — R. P. Falkner. *Crime and the Census* (28 p.), tout en reconnaissant les erreurs des statistiques de faits sociaux, regarde la statistique des délits comme un moyen sûr de mesurer la moralité du pays et cherche si le recensement décennal des États-Unis (*census*) fournit des chiffres utilisables et conclut que non, parce qu'il ne fait connaître que le nombre des gens en prison.

V. — E. T. Devine. *The shiftless and floating city population* (16 p.), donne des détails très instructifs sur les vagabonds des grandes villes américaines et les procédés légaux employés avec succès pour supprimer le vagabondage. Il combat ce préjugé très général (en Europe comme aux États-Unis) que le remède est de renvoyer les sans travail à la campagne ; au contraire, on doit les employer à la ville, car ils sont impropres au travail agricole ; l'essentiel est de bien élever les enfants.

VI. — J. H. Senner. *The immigration question* (19 p.) fait connaître le résultat de son expérience personnelle comme chef du service d'admission des émigrants à New-York. Le public, dit-il, est très mal informé de l'état actuel ; l'immigration en masse de gens misérables et dangereux dont l'opinion s'alarme encore, est déjà un phénomène disparu ; la statistique publiée dans ce travail le prouve. Ce changement est dû à la surveillance exercée sur les arrivants par la Commission d'émigration à New-York, tout émigrant refusé est renvoyé aux frais de la compagnie qui l'a amené. L'auteur suggère l'idée d'un service de

Digitized by Google

renseignements pour diriger les émigrants sur les points où on a besoin d'eux.

VII. — E. T. Heyn. *Postal Saving Banks* (29 p.) décrit le régime des caisses d'épargne postale en Angleterre, au Canada, en Autriche Hongrie, en France, Belgique, Suède, Russie, Italie, Hawaï, et recommande d'introduire l'institution aux États-Unis.

VIII. — J. H. Hamilton. *Relation of postal savings banks to commercial banks* (10 p.) discute les inconvénients des caisses d'épargne postales, le danger qu'elles font courir au commerce en lui retirant les capitaux.

IX. — E. R. Buckley. *Custody of State funds* (13 p.) expose les deux systèmes adoptés par les différents États pour le dépôt des fonds publics 1° le dépôt en banque pratiqué par quarante États ou territoires; 2° le trésor indépendant qui apparaît comme une survivance dans sept États (c'est le régime français). Il se prononce nettement pour le premier système. A cette étude est joint un tableau très instructif du régime actuel de tous les États (bilan moyen, lieu du dépôt, taux d'intérêts, garantie, choix des dépositaires, pertes, mois où l'excédent atteint son maximum, qui profite de l'intérêt, difficultés éprouvées par les banques pour payer les traites).

X. — S. B. Harding. *The Minimum principle in the tariff of 1828 and its recent revival* (17 p.) raconte l'histoire du tarif douanier de 1828, le fameux tarif protecteur qui provoqua la protestation de la Caroline du Sud, le premier qui ait adopté le principe d'un droit minimum gradué; il décrit les fraudes auxquelles il donna lieu, les réclamations et le correctif apporté en 1832. Il se plaint qu'on soit revenu à ce régime condamné par l'expérience.

XI. — M. A. Knapp. *Railroad pooling* (21 p.) cherche à faire comprendre aux lecteurs américains la légitimité de l'avantage des conventions entre compagnies de chemins de fer. Il remonte aux principes de l'économie politique pour établir ce qui est vraiment nuisible à l'industrie, puis, par une discussion d'une logique serrée et d'une remarquable clarté, il précise la question du règlement des tarifs de transport, il aboutit à une critique vigoureuse de la législation des États-Unis et de la théorie habituelle du public américain.

XII. — T. William. *Silver in China* (21 p.) fait l'histoire du cours de l'argent en Chine depuis les dynasties les plus anciennes (xive siècle av. J.-C.) jusqu'à nos jours. Il a voulu dissiper l'erreur répandue par les bi-métallistes que l'argent aurait en Chine maintenu sa valeur, et il y a réussi pleinement, car il montre que la relation de l'argent à l'or a suivi en Chine la même évolution que dans le monde européen. Ce qui a pu faire illusion, c'est la baisse des prix et surtout des salaires dus à la surpopulation.

XIII. — Ch. G. Tiedemann. *Silver free-coinage and the legal tender decisions* (14 p.) essaie de montrer que la frappe libre de l'argent

Digitized by Google

avec cours forcé serait une violation de la Constitution fédérale, comme contraire au principe du respect des contrats; car elle équivaudrait à une banqueroute de moitié. Il examine les décisions de la Cour fédérale favorables au cours forcé des billets pour montrer qu'elles ne s'appliqueraient pas au cas de l'argent.

XIV. — . A. Fairlie. *The economic effects of ship canal* (25 p.) étudie les révolutions produites sur l'organisation des transports par la création des canaux pour les navires de fort tonnage. Il s'attache aux exemples les plus concluants, le canal d'Amsterdam, le canal de Suez et le canal entre le lac Supérieur et le lac Michigan (dont le tonnage égalait celui de Suez en 1889 et atteint le double en 1896). La révolution consiste surtout dans un nouveau système de navires et un déplacement de la culture du blé.

XV. — J. R. Davis. *The Union Pacific railway* (35 p.). Histoire de la création et de l'administration de la ligne du chemin de fer du Pacifique depuis les premiers projets en 1832 jusqu'à la faillite de 1893. L'auteur étudie ensuite les trois plans en présence pour assurer le remboursement des créances de l'État fédéral sur les compagnies et les propositions faites par les rapports des deux chambres du Congrès.

XVI. — E. R. Johnson. *Railway Departements for the relief and insurance of employes* (45 p.) décrit les institutions d'assurance créées pour les employés de chemin de fer par les grandes compagnies américaines. Il distingue trois principaux systèmes, — assurance par des compagnies d'assurance, associations entre employés, assurance organisée par la compagnie. Il raconte l'histoire du régime d'assurance par la compagnie (le premier exemple ne remonte qu'à 1880), montre par une statistique l'accroissement continu des membres et, suivant l'usage américain, termine par une discussion sur les avantages pratiques de ce régime.

XVII. — B. H. Meyer. *The administration of Prussian railroads* (33 p.). Bon exposé de vulgarisation scientifique sur le régime des chemins de fer en Prusse, en particulier le règlement des tarifs, suivi d'une bibliographie établie correctement suivant la méthode allemande (la bibliographie est d'ordinaire la partie faible des travaux américains).

XVIII. — J. T. Young. *Administrative centralisation and decentralisation in France* (18 p.) expose d'une façon assez exacte [1] la formation de la centralisation administrative en France, et le mouvement inverse de décentralisation qui, depuis 1871, a augmenté les pouvoirs des conseils généraux et des municipalités. Comme presque tous les étrangers il se fait illusion sur l'importance du mouvement conservateur de

1. Il n'est pas exact de parler de « l'abolition des États provinciaux » ni de placer au temps de Richelieu la création des intendants; ni de représenter l'autonomie des directoires établie par la Constituante comme une « restauration des vieux États provinciaux ».

Digitized by Google

la Ligue de décentralisation et des œuvres de M. Deschanel; mais il voit bien le sens dans lequel se fait l'évolution actuelle, émancipation de la tutelle administrative, groupement des petites communes.

XIX. — E. Levasseur. *The concentration of industry and machinery in the United States* (20 p.) donne un chapitre de son livre l'*Ouvrier américain,* consacré à mettre en relief les caractères de l'industrie des États-Unis : épargne du travail humain, salaires élevés, travail intense, production en grand.

XX. — C. W. Macfarlane. *Pennsylvania Paper currency* (77 p.) étudie l'histoire du papier-monnaie qui a duré dans la colonie de Pennsylvanie de 1723 à 1770 et cherche à expliquer le phénomène surprenant que ce papier-monnaie ait maintenu sa valeur et que le pays ait joui d'une prospérité constante sous ce régime. Ce travail est appuyé sur un tableau des prix des principales denrées en Pennsylvanie dressé mois par mois de 1720 à 1775.

Ch. Seignobos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juin 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède au scrutin public pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Frédéric Godefroy, par 33 voix sur 39 votants, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, contre une voix à M. Delaville Le Roulx et cinq bulletins blancs. Le second prix est décerné à M. Léon-G. Pélissier, professeur à l'Université de Montpellier, pour son ouvrage sur *Louis XII et Ludovic Sforza*, par 27 voix sur 29 votants, contre une voix à M. Delaville Le Roulx et un bulletin blanc.

M. le Dr Hamy présente la reproduction photochromographique du manuscrit mexicain conservé au Musée ethnographique de la Propagande, à Rome. Cette reproduction a été faite par les soins de la Bibliothèque Vaticane et aux frais de M. le duc de Loubat. Une préface du R. P Ehrle contient l'histoire du manuscrit, qui provient des collections du cardinal Stefano Borgia. Ce manuscrit, de forme à peu près carrée, se compose d'une bande de peau de cerf de 10 m. de long sur 0 m. 27 de haut, composée de 14 pièces de différentes longueurs, collées ensemble et recouvertes d'une préparation blanchâtre. Quelques pages en avaient été reproduites dans un des ouvrages de Humboldt; mais il n'avait été publié intégralement, et d'une manière défectueuse, que dans le troisième volume de lord Kingsborough. De leur côté, MM. del Paso y Troncoso et Ed. Chavero viennent de publier à Mexico le commentaire, resté jusqu'ici inédit, composé sur ce manuscrit par le jésuite Fabrega, vers la fin du dernier siècle (t. V des *Anales del Museo nacional*). — M. Hamy ajoute qu'une reproduction du beau manuscrit mexicain du Palais-Bourbon, également exécutée aux frais de M. le duc de Loubat, paraîtra prochainement à la librairie Leroux.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — **11 juillet** — **1898**

Lydus, De Ostentis, p. WACHSMUTH. — LEWIS, Versification anglaise. — STROWSKI, saint François de Sales. — MARMOTTAN, Élisa Bonaparte. — CABANÈS, Le Cabinet secret de l'histoire, III. — VIGIER, Davout — A. PFISTER, Dans le camp des alliés, 1814 et 1815. — BRÉAL, Deux études sur Gœthe. — BRUNETIÈRE, Manuel de littérature française. — *Bulletin* : LA ROCCA, Sextus Pompée ; GOLUBOVICH, Les supérieurs franciscains de Terre Sainte ; SCHIFF, Nicolas V ; VINKLER, Castruccio Castracani ; KALKOFF, Rapports de la diète de Worms ; BEYERLÉ, Les membres des Conseils de Constance ; BRANDRUD, Le chapitre luthérien de Stavanger ; BOER, Les négociations entre l'Espagne et les Pays-Bas, 1632-1633 ; Juncker. La rébellion polonaise, 1846-1848 ; CADOUX, Le collège Chaptal ; RIECKS, Léon XIII et le culte de Satan.

Joannis Laurentii Lydi Liber *de Ostentis* et Calendaria græca omnia iterum edidit Curtius WACHSMUTH. Accedunt epimetra duo de Cometis et de Terræ motibus. Leipzig, Teubner, 1897; LXXII-366 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Cette seconde édition du *de Ostentis* de Joannes Lydus est sensiblement différente de la première, qui date de 1863 ; mais aussi les secours qu'a eus M. Wachsmuth pour l'établissement du texte sont bien plus considérables. La préface a été remaniée pour nous les signaler. Outre les manuscrits qui ont servi à la première édition et aux éditions données par d'autres savants (sur les *Parisini* R, S et le *Marcianus* V, quelques renseignements sont ajoutés à ceux de Hase), on a connu depuis par Graux et A. Martin un *Matritensis* (D) important surtout pour les chapitres 9-15, et par Wünsch un *Parisinus* (T) qui renferme un fragment nouveau (chap. 16). Pour le calendrier anonyme qui se trouve à la fin de l'*Isagoge* de Geminus, M. W. l'avait publié avec les leçons des deux manuscrits du P. Petau ; il ajoute maintenant celles de trois autres, communiquées par M. Manitius. Enfin deux nouveaux manuscrits, un *Laurentianus* (L) et un *Vaticanus* (V), ce dernier le plus ancien de tous les manuscrits connus (XIe ou XIIe siècle [p. LIV ; mais M. W. dit p. 198 : fere sæc. x]) ont fourni leurs leçons pour le texte des *Apparitiones* de Ptolémée. Pour compléter son édition, M. W. ajoute quelques extraits d'auteurs latins ayant rapport au calendrier, notamment de Varron, de Columelle et de Pline, ainsi que deux tableaux sypnotiques qui résument l'ouvrage de Ptolémée. Les *indices* sont nouveaux, sauf les tables des noms d'auteurs cités, et seront fort utiles. On pouvait donc s'attendre à une notable amélioration. Et

Digitized by Google

en effet, l'annotation critique est beaucoup plus abondante; le texte, soigneusement revu, est meilleur de tous points, car il y avait dans la première édition bien des lectures incertaines, ou contestables, ou même franchement mauvaises. Les nombreuses corrections introduites dans le prologue et la conclusion des *Apparitiones* sont dues pour la plupart à Fr. Unger. Les chapitres relatifs aux signes des astres et aux comètes sont ceux qui ont le plus gagné; grâce à D, le texte en est sensiblement plus complet et plus correct. Les excellentes leçons de ce manuscrit méritent en effet la plus grande confiance, et M. Wachsmuth a eu le plaisir d'y voir confirmées quelques-unes de ses conjectures de la première édition [1]; pourtant certaines de ses variantes, rejetées par l'éditeur, me semblent négligées à tort; comme D donne souvent, de toute évidence, la vraie leçon, ce serait à examiner de plus près. Somme toute, cette édition constitue un progrès indiscutable [2].

MY.

The foreign sources of Modern English Versification by C. M. LEWIS, Berlin, 1898, 1 vol. 104 pages.

L'effort de l'auteur porte sur la versification latine des premiers siècles du moyen âge. Il établit que le vers accentuel latin n'a pas son origine dans la poésie populaire. Le rythme accentuel est sorti du vers quantitatif par une évolution graduelle et naturelle. Les vers de Commodien — au IIIe siècle — sont un parfait spécimen de l'état de transition entre le vers métrique et le vers rythmique. Le vers accentuel est atteint au IVe siècle dans les hymnes de saint Ambroise.

En regard de ce vers latin accentuel paraît le vers latin purement syllabique, qui commence à la fin du VIe siècle avec les psaumes chantés à la musique grégorienne, laquelle ne réclame plus du vers qu'il soit rythmique. Les deux sortes de vers vivent côte à côte. M. Lewis considère comme l'erreur capitale des métriciens récents de n'avoir pas pris garde à ce dualisme et d'avoir été tentés de considérer toute la versification latine du moyen âge comme une versification simplement syllabique, où le rythme accentuel ne serait qu'un accident sans conséquence.

Le vers français d'abord rythmique n'est donc pas devenu syllabique sous l'influence du latin. Il a au contraire été rythmique d'abord sous l'influence du latin, puis s'est affranchi du rythme iambique dominant en raison de la nature même de la langue. M. L. donne une explication plausible et pénétrante de ce changement. Il a tort, toutefois, d'y voir

---

1. Par exemple 24, 2 ζώνην, 26, 11 ἅλως, 29, 9 ἑῷοι, 40, 9 διαφθεροῦσι, 44, 14 οὗτος.

2. Quelques fautes d'impression relevées çà et là : 30, 21 ῥαδίως sans iota souscrit; 45, 9 ἔμπρησμοι, 106, 6 πολιοκρουμένοις; dans le prologue et la conclusion des *Apparitiones* le mot ἰσημερινός est généralement mal accentué; 60, 2 lire πυρεκτικαί.

Digitized by Google

surtout une impuissance rythmique du français et de ne pas s'apercevoir que l'affranchissement de la stricte alternance rythmique est un précieux élément de variété ; il ne se rend pas compte que cette alternance chère à une oreille anglaise ou allemande devient vite insupportable à une oreille française et que les premiers poètes qui l'ont évitée ont fait preuve non d'impuissance mais de fine perception artistique.

La partie du travail consacrée à la versification anglaise est la plus sommaire et la plus contestable. C'est cependant vers elle que tout converge dans la pensée de l'auteur. M. L. veut prouver que le vers anglais moderne doit son alternance rythmique régulière aux modèles que lui fournissait la poésie latine religieuse, et qu'au vers français (dont l'influence sur lui aurait été exagérée) il ne doit guère que la tendance au syllabisme. M. L. élimine de son étude les vers anglo normands, avec leur tendance rythmique marquée, comme peu décisifs. Il attribue leur caractère rythmique à l'influence rétroactive de la versification anglo-saxonne, bien que nous n'ayons pas de preuves de cette influence, et bien que d'ailleurs le vers anglo-saxon ne fût pas lui-même rythmique au sens moderne. Il y aurait plutôt lieu, semble-t-il, de croire à un développement local du premier type de vers français, accentuellement rythmique, dont il a été parlé.

M. L. ne donne pas non plus l'explication de ce fait curieux que, si les vers octosyllabiques français quoique libres de rythme sont en grand nombre iambiques — peut être pour moitié — et si l'on trouve dans les poèmes français écrits avec ce vers des tirades entières purement iambiques, d'autre part l'octosyllabe anglais continue longtemps à présenter cà et là des vers *non iambiques*, c'est-à-dire divisés en trois parties, même au temps de Chaucer où l'octosyllabe atteint une grande perfection.

Je citerai comme exemples, pris entre le vers 70 et le vers 105 de la traduction du Roman de la Rose, les vers 74, 75, 87, 94, 103, 104, soit 6 exceptions sur 35 vers.

M. L. est plus bref encore et moins convaincant en ce qui est du décasyllabe anglais auquel s'appliquerait la remarque précédente. Il n'admet pas que Chaucer ait été influencé par le décasyllabe français quand il adopta ce vers. Une preuve lui paraît suffisante. Chaucer ne fait pas usage de la césure fixe, donc son vers est d'une nature essentiellement différente de celle du décasyllabe français. Il serait aisé de démontrer, par un semblable argument, que l'alexandrin de nos poètes récents qui n'a plus de césure fixe ne saurait avoir rien de commun avec celui de nos classiques, — ou même, pour rester sur le sol anglais, que le vers blanc de Gascoigne, avec sa coupe médiane constante, n'a pas la même origine que le vers blanc de Shakespeare. M. L. ne tient pas compte de l'existence dans Chaucer même de pièces entières à césure fixe (4 + 6), par exemple la ballade *Lak of Stedfastnesse* avec ses coupes masculines à la quatrième syllabe, si fortement marquées qu'en français

Digitized by Google

même et en l'absence de l'alternance iambique les vers paraîtraient monotones Nous connaissons très mal la chronologie de Chaucer. Si nous avions la série complète de ses ébauches et de ses œuvres achevées, nous constaterions sans doute chez lui une rapide et admirable progression vers la liberté des coupes, analogue à celle que Shakespeare a accomplie deux cents ans plus tard pour le vers blanc. Nous reconnaîtrions sans doute que Chaucer après avoir ajouté simplement la coupe française féminine (5 + 5) à la masculine (4 + 4), (voir par exemple sa ballade *Womanly Noblesse*), s'est ensuite inspiré de l'endacasyllabe italien pour ajouter une autre coupe, 6 + 4 Ce sont là les coupes *essentielles* auxquelles toutes les autres se ramènent. Or, toutes les variétés constatées, une lecture attentive fait reconnaître que les variétés mêmes n'ont leur valeur artistique que par *allusion* si j'ose dire à la coupe 4 + 6 qui demeure fondamentale. Celle-ci est assez dominante pour que les autres soient perçues comme des déviations voulues, heureuses, dont l'effet n'existerait pas si le vers était sans type idéal. J'ajoute que la reconnaissance de la césure par les métriciens anglais du XVIe siècle et son observance stricte par les premiers poètes de la Renaissance (Googe, Gascoigne, etc.) ne peut s'expliquer que par l'existence, si discrète soit elle, de celle-ci.

On peut ne pas être d'accord sur tous les points avec M. Lewis, mais il convient de le féliciter de la clarté vigoureuse avec laquelle il a mis en relief quelques traits importants d'une question complexe et difficile. Ceux qui s'occupent de versification française ou anglaise liront avec profit la thèse (car c'en est une) de M. Lewis. Tous attendront avec sympathie et avec espoir les futurs travaux du nouveau métricien.

Émile LEGOUIS.

STROWSKI (Fortunat). **Saint François de Sales.** Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1898. In-8 de VIII-424 pp.

Ce livre est une thèse de Sorbonne et une des plus intéressantes de ces dernières années, pour l'importance du sujet et la nouveauté des aperçus. M. Strowski a très nettement délimité son objet : comme on a beaucoup écrit sur saint François de Sales, il ne s'est point cru obligé à raconter sa vie, à rassembler au moins tons les faits essentiels qui la composent. Il s'interdit même de s'arrêter sur des épisodes saillants ou dramatiques quand il n'a rien de nouveau à en dire, surtout quand ils ne se rapportent pas à son dessein ; par exemple, dès qu'il a apprécié la liaison de saint François avec Mme de Chantal, il passe sur l'histoire de cette liaison ; il caractérise d'un mot l'ordre de la Visitation, mais n'en raconte même pas la période contemporaine du fondateur. Il se réduit expressément à définir, à mesurer l'influence exercée par son héros.

Digitized by Google

Tout le milieu de son livre est neuf, pénétrant, et, dans l'ensemble, d'une justesse inattaquable. Il marque très bien l'originalité de saint François comme saint et comme écrivain, sa vie austère et son désir de plaire, son imagination gracieuse et sa piquante finesse (voir p. 253 une excellente analyse de sa méthode d'observation) ; il prouve que l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* ne prétend pas simplement rendre la piété aimable, mais conduire doucement à une rénovation du cœur qui empreindra désormais de l'amour de Dieu jusqu'aux actes de la vie profane. Il démêle avec une délicate justesse par où saint François annonce les hommes du XVIIe siècle et par où il diffère d'eux ; par exemple, il fait voir que ses *Controverses* (1595) sont écrites dans le style régulier et élégant que Malherbe et Vaugelas vont bientôt rendre obligatoire, tandis que l'*Introduction à la vie dévote* est d'un style plus capricieux ; il montre que l'évêque de Genève n'achemine pas les prédicateurs vers la rhétorique méthodique des classiques (car rien n'est moins logique que ses plans de sermons et que la proportion dans laquelle il en développe les diverses idées), mais qu'il leur indique la matière de leurs instructions, la morale, l'analyse du cœur humain. Il n'y a guères à critiquer dans toute cette partie du livre que quelques longueurs, par endroits un peu plus de philosophie abstruse qu'il n'était nécessaire et quelques inexactitudes de détail. (Les fables de Fénélon et ses Dialogues des morts prouvent que le précepteur du duc de Bourgogne, bien loin de briser, comme le croit M. Str., l'énergie de son élève, cherchait à combattre en lui la faiblesse de caractère qui se cachait sous la violence insolente de ses premières années ; le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi même* témoigne que, si Bossuet décrit moins que Fénélon, il ne dédaigne pas plus que lui l'argument des causes finales ; l'oraison funèbre, dans Bossuet, vise, non pas à peindre une âme, mais à établir par l'histoire d'une âme une des lois d'après lesquelles Dieu gouverne le monde. Il ne sied pas d'appeler *amour* le sentiment qui unissait Mme de Chantal et saint François. Pour en finir, je soupçonne des fautes d'impression un peu bien fortes dans les phrases italiennes citées en notes pp. 86 et 112.)

Le commencement et la fin du livre, non moins intéressants, me semblent moins vrais. Si jusqu'en 1560 la Réforme avait été maîtresse, je ne dis pas de plus de la moitié des esprits éclairés et de la noblesse, mais de plus de la moitié de la France (p. 1), il est très vraisemblable que François Ier et Henri II eussent pris à l'avance le contre-pied de la résolution d'Henri IV et qu'ils auraient abjuré en disant : « Paris vaut bien un prêche. » Je ne crois pas non plus qu'à la fin du XVIe siècle on ne trouvât parmi les catholiques que des sceptiques uniquement retenus dans l'orthodoxie par la raison d'État (pp. 12-13, 17, 36 et *passim*) : M Str. lui-même constate ailleurs que, dès cette époque, de nombreux faits attestent un réveil général de la piété parmi les catholiques français ; et la Ligue à elle seule en fournit une preuve fâcheuse mais décisive. Il n'est pas juste non plus de dire que saint François de Sales do-

Digitized by Google

mine tout le XVIIe siècle: M. Str. signale dans de jolies pages (pp. 359 sqq., 372 sqq.) les services rendus à la tradition de saint François par Bérulle et par saint Vincent de Paule, et il ne prétend pas que son héros ait eu le génie d'un Bossuet ou d'un Pascal; mais, à le lire, on croirait que tous les grands hommes du siècle procèdent de lui. Il est trop évident que l'évêque de Genève n'a pas eu sur son temps l'influence d'un Descartes ou même d'un Arnault. Mais on peut pardonner à M. Str. d'exagérer un peu la portée d'une œuvre dont il a excellemment expliqué la nature.

Charles DEJOB.

Paul MARMOTTAN. **Elisa Bonaparte** avec un portrait, en héliogravure. Paris, Champion, 1898, In-8°, 317 p. 3 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Marmottan se compose de deux livres : 1° *Jeunesse et mariage;* 2° *Sous le Consulat.* La première partie est la moins bonne; l'auteur y commet plusieurs erreurs parce qu'il ne connaît pas l'histoire de la Corse, et, en outre, il est lourd, embarrassé; il a peine à se mettre en train; tout ce qui concerne l'origine, l'illustration et la généalogie des « Baciocchi » est très aride. Mais la seconde partie est intéressante : elle porte la marque de recherches personnelles qu'il faut encourager et louer; M. Marmottan y publie nombre de pièces ignorées ou fort peu connues, tirées des archives de Lucques et des collections particulières ou studieusement glanées dans diverses publications, et son récit, comme porté par ces documents, a meilleure allure. Il nous représente Élisa tenant un salon où elle reçoit les littérateurs de l'époque, se liant avec Fontanes et Roederer, séjournant tantôt dans le Midi, tantôt à Mortefontaine et au Plessis-Chamant. Ce tableau de la société du Consulat est curieux, neuf en quelques endroits : on y remarquera, par exemple, une lettre inédite de Fontanes du 4 octobre 1802 [1].

A. C.

---

1. P. 6, Charles Bonaparte, dit M. Marmottan, « admis en 1781 au nombre des douze gentilshommes de son pays, représenta plus d'une fois la nation entière; il avait été, notamment en janvier 1777, élu premier député de la noblesse auprès de S. M. Louis XVI »; il fallait dire qu'il fut un des membres de la commission des Douze et qu'il représenta la nation en l'année 1777 (où il fut élu au mois de juin) comme député de la noblesse; — *id.* Napoléon est sorti de l'École militaire de Paris en 1785 et non en 1786; — p. 9, lire Morlas et non *Morlax*; — p. 10, « ce cadet mal vêtu »; Napoléon était vêtu comme ses camarades; — p. 13, on ne goûtera guère des expressions comme « libertaire à outrance » (Lucien) et « une intellectuelle en herbe » (Élisa); — p. 17, l'expression « officier capitaine » est bizarre, et Napoléon, alors lieutenant en second et éloigné d'Élisa, ne put lui servir de tuteur; le tuteur était l'archidiacre Lucien que M. Marmottan appelle, je ne sais pourquoi, écuyer; — p. 20, lire

Digitized by Google

Dr Cabanès. **Le Cabinet secret de l'histoire.** 3e série. Paris, Charles, 1898. In-8, x et 814 pp.

Cette troisième série comprend plusieurs études La plus longue est celle qui traite de Jean-Jacques Rousseau. Elle renferme nombre de citations de l'écrivain, et plusieurs jugements curieux, notamment du professeur Lallemand, de Montpellier. Selon M. Cabanès, Rousseau eut le fétichisme amoureux, compliqué d'exhibitionnisme ; il était en outre, comme dit M. Jules Janet, rétentionniste ; quant à sa folie, à sa « vésanie », ce fut le délire des persécutions qui est un délire partiel, et « au vrai, sa maladie est des plus complexes ».

Suit un travail sur le docteur Chambon de Montaux, qui fut maire de Paris du 8 décembre 1792 au 4 février 1793 ; c'est une biographie complète, faite d'après des documents pour la plupart inédits [1], et l'on y remarquera la lettre où Chambon engage en 1820 la duchesse de Berry à nourrir elle-même son enfant.

Puis, M. Cabanès étudie deux culs-de-jatte illustres, Couthon et Scarron. Chacune de ces intéressantes biographies est accompagnée d'une consultation technique du docteur Brissaud qui détermine les causes de la paralysie de Couthon et la nature de la maladie de Scarron (rhumatisme chronique déformant).

Le volume, qui témoigne de recherches aussi subtiles qu'étendues, se clôt par des pages piquantes sur « les ossements royaux du Louvre et autres vénérées reliques ».

A. C.

Davout, maréchal d'Empire (1770-1823), par son arrière petit-fils le comte Vigier, précédé d'une introduction par Frédéric Masson. Paris, Ollendorff. 1898. 2 vol. in-8°, xix et 296, 408 p.

Ces deux volumes ne sont pas inutiles. Ils offrent une *Vie* complète de Davout. Mais l'auteur eût bien fait de ne pas mêler tant de documents

---

Petiti et non *Petity* ; — p. 24, M. Marmottan confond le mari de Mme Permon avec son fils ; Permon fils et non Permon père était « agent de finances aux armées d'Italie » ; — p. 26, on n'a pas de preuve que Napoléon fut nommé capitaine à l'armée des Ardennes ; — p. 27, il avait « fait tirer sur le peuple », quel peuple ? tout ce paragraphe est vague ; — p. 28, « le 1er septembre, veille de son départ » et p. 29, « le départ était fixé au 9 septembre » : il y a là contradiction ; — p. 35, « dénoncé par le fils de ce Rey qu'il avait autrefois livré », il n'a pas été question auparavant de ce Rey ; — p. 42, Paoli avait gagné l'Angleterre bien avant Pozzo ; — p. 80, lire Eggenwald et non *Enkenwold* (!) ; — p. 105, Cervoni était Corse et non Sarde ; — p. 123, singulier rapprochement entre Bonaparte et Sobieski ; — p. 193, le *Napoléon intime* de M. Arthur Lévy est qualifié ainsi : « l'ouvrage philosophique d'un brillant écrivain ».

1. P. 194, lire Vigée et non *Vigié*.

Digitized by Google

à sa narration et de ne pas reproduire les documents qui se trouvent ailleurs. Pourquoi, par exemple, donner tout le rapport du 23 mars 1805, et cela, sans dire qu'il se trouve déjà dans Mazade? Pourquoi reproduire, au lieu de le résumer, dans le récit d'Iéna, le journal des opérations du 3e corps ainsi que le rapport du 14 octobre? Pourquoi citer si souvent Marbot, et ne pas avoir consulté les sources allemandes, notamment pour 1806, Lettow-Vorbeck et pour 1814 les Mémoires de Rist? Toutefois on saura gré à M. le comte Vigier d'avoir montré dans son premier volume l'influence de Turreau sur Davout et publié intégralement la lettre (dont Claretie n'avait donné qu'un extrait) où le futur maréchal met Bouchotte en garde contre l'exaltation et lui recommande à deux reprises de « s'ancrer au port qui est la majorité de la Convention » (I,55). On lit également avec intérêt dans ce premier volume des pièces inédites ou généralement ignorées, comme la réponse « vive et ironique » de Davout à Chasseloup-Laubat (I,108) et les lettres où Duroc lui annonce l'arrestation de Moreau, la capture de Georges et l'exécution du duc d'Enghien. Le second volume renferme les quatre lettres de Davout découvertes récemment dans une édition de la *Pucelle d'Orléans* de Schiller et acquises par le musée d'Aix-la-Chapelle; grâce au concours du commandant Bazeries, celles qui étaient chiffrées ont pu être lues à peu près complètement. Mais le « clou » de ce second volume et de l'ouvrage, c'est le mémoire de Davout sur les Cent jours (II, 201-375). Ces précieux souvenirs, que le maréchal dicta à M. Gordon, précepteur de son fils, ont été tirés par M. V. des archives historiques de la guerre : on y trouvera nombre de renseignements intéressants, et, par exemple, on y apprend que Napoléon précipita son départ de l'île d'Elbe lorsqu'il sut par le *Journal des Débats* que le congrès de Vienne serait clos dans les derniers jours de février : l'empereur voulut rentrer en France « pendant la dispersion et le voyage des souverains, avant même qu'ils eussent le temps de se réunir de nouveau ». Ce mémoire capital suffirait pour assurer à la publication de M. Vigier, d'ailleurs soignée et consciencieuse, une grande valeur[1].

A. C.

---

1. L'auteur ignore que Davout était élève du roi ou boursier, qu'il fut nommé en cette qualité à l'École royale militaire d'Auxerre le 31 décembre 1779, parce que ses parents n'avaient que 1,100 livres de rente, mais qu'il était déjà à l'École depuis le 7 mai 1778 et qu'il en sortit le 24 septembre 1785; que, si ses succès scolaires furent modestes, il était néanmoins un des meilleurs sujets, puisque Reynaud de Monts (et non *Raynaud de Mons*) l'envoyait à l'hôtel du Champ de Mars. — Il eût fallu dire également que Davout fut un des meilleurs élèves de l'École royale militaire de Paris, puisqu'il fut un des quatre cadets-gentilshommes qui, à la suppression de l'École, reçurent chacun comme « distinction » un cheval de manège (c'étaient, outre Davout, Montarby de Dampierre, Des Montis de la Chevallerie et Souchet d'Alvimart; cf. Léon Hennet, *Les compagnies de cadets-gentilshommes et les Écoles militaires*, 1889, p. 112); — p. 22, lire Rancennes et non *Ronsenne*; — p. 27, Lafayette, et

Digitized by Google

Aus dem Lager der Verbündeten, 1814 und 1815, von Dr Albert Pfister, Generalmajor z. D. Stuttgart Deutsche Verlags-Anstalt, 1897. In-8°, XII et 480 p. 9 mark.

Cet ouvrage, fait avec grand soin et qui témoigne de longues recherches, offre quelques longueurs. A vrai dire, l'auteur ne dit le plus souvent que des choses connues. A quoi bon retracer les dernières heures de Napoléon à Fontainebleau, son voyage à travers la France en compagnie des commissaires étrangers (p. 237-243), et donner sur le congrès de Vienne tant de détails qui ne sont plus ignorés (p. 284-287)? Mais M. Albert Pfister est général-major et s'entend à son métier; ses réflexions sur les événements militaires ont du prix. En outre, il divise nettement sa matière; il ne fait que des citations intéressantes et topiques; il raconte avec assez d'agrément, et il sait insister sur les événements principaux, les marquer en traits caractéristiques, les accompagner de remarques vives et suggestives (cf. p. 247, le passage sur les « chasseurs de couronnes », qui souhaitent un petit duché sur la rive droite du Rhin). Les lecteurs français l'accuseront peut-être de chauvinisme, notamment lorsqu'il s'irrite que Louis XVIII soit ingrat envers les alliés, que Talleyrand renvoie les coalisés la bourse vide et jette parmi eux la pomme de discorde, qu'Alexandre recueille à bon marché le renom de magnanime et refuse de châtier la France, que les Allemands hésitent lâchement, *mit Hasenfüssigkeit*, à annexer des pays allemands (p. 251-257, 296, 409, etc.). Mais peu importe. Ce qui fait la valeur de sa publication, c'est la correspondance qu'il a consultée et dépouillée aux archives de la maison et de l'état de Wurtemberg. D'aucuns aimeraient peut-être mieux qu'au lieu de mêler cette correspondance à un récit continu et de la noyer, pour ainsi dire, dans une histoire des campagnes de 1814 et de 1815, il l'eût simplement publiée selon l'ordre chronologique dans le texte original qui souvent est français, et non en traduction allemande; il lui aurait de la sorte donné plus de relief. Mais ces lettres du roi Frédéric, des deux Wintzingerode père et fils, du comte Linden sont inédites et à plus d'un titre curieuses. On a cru longtemps et on croyait alors communément que le roi ne s'était déclaré qu'avec répugnance en faveur des alliés et qu'il restait en secret partisan du système français. M. P. démontre par les lettres mêmes de Frédéric que le monarque n'avait aucun attachement personnel pour Napoléon (p. 63). Quoi que prétendent Pertz et Bernhardi, M. P. n'a pu trouver que des preuves de l'inimitié sincère

---

non *Luckner*, était à la tête de l'armée du Nord; — id. (et p. 29), lire o'Moran et non *o'Morand;* — p. 37, l'auteur trouvera dans notre *Hondschoote*, p. 49, note 3, une curieuse conversation de Davout avec un agent de Bouchotte, Huguenin; — p. 39, sur la démission fort noble de Davout et la réponse que lui fit Bouchotte, il fallait citer le travail de Léon Hennet, *Le Maréchal Davout* (1885, p. 14-15), que M. Vigier ne pouvait ni ne devait ignorer.

Digitized by Google

et profonde de Frédéric contre l'empereur. Le roi combattait Napoléon, non par sentiment de patriotisme allemand, mais par aversion, par haine personnelle (depuis le jour de Kovno, 25 juillet 1812), et parce qu'il voulait conquérir son indépendance de souverain. A la fin de février 1814, lorsqu'on commençait à parler d'une paix séparée des Autrichiens avec Napoléon, il ordonna que ses troupes se réuniraient aux Russes qui étaient résolus à continuer la guerre jusqu'à la dernière extrémité. Battre Napoléon, le vaincre à jamais, lui ôter les moyens certains de se relever et de redevenir dangereux, obtenir une paix qui assure son existence politique et ne la remette plus en jeu peu de temps après (p. 85 et 163), voilà son désir. Il disait qu'un fleuve ne devait pas être une limite, qu'on ne pourrait jamais empêcher un passage sérieusement voulu et combiné, qu'une chaîne de montagnes formait une frontière solide, et que cette frontière solide, cette barrière, il fallait la tailler sur le sol même de la France. Il voulait que l'Alsace devînt allemande et il l'eût volontiers ajoutée, ainsi que Montbéliard, à son Wurtemberg qui aurait été le boulevard de l'Allemagne contre la France (p. 236) : il lui fallait un agrandissement d'un million d'habitants pour le moins. S'il a passé pour un adhérent de Napoléon, c'est qu'il s'opposait à l'unité allemande avec une extrême énergie et ne souhaitait que des états indépendants. Aussi craignait-il l'Autriche ; aussi demandait-il que le Wurtemberg eût une consistance et une étendue suffisante pour pouvoir résister, conjointement avec ses voisins du Sud, à la prépondérance autrichienne (p. 301). Il ne cesse, dans sa correspondance de 1814, de regimber contre les prétentions de François II et sa politique lente et perfide, de se moquer des « pauvres têtes viennoises », de se plaindre de Schwarzenberg et de son savant Radetzky dont les mémoires et les plans ne peuvent séduire que des ministres ineptes, de Gyulai qu'il voudrait faire fusiller (p. 152). Pour mieux combattre la suprématie de l'Autriche, il flatte la Prusse et surtout la Russie; il exalte le brave Blücher et l'empereur Alexandre qui vont toujours de l'avant et marchent en droiture sur Paris; il considère le tsar comme le protecteur des puissances de second rang. Les lettres de Neuffer et du comte de Wintzingerode en 1814 donnent l'impression du désordre qui régnait au quartier-général; elles renferment quelques particularités attachantes sur l'esprit de la population envahie qui accueille les alliés d'abord par des bénédictions et ensuite par des coups de fusil (p. 171), sur les sentiments des coalisés lorsqu'ils virent Napoléon manœuvrer sur leurs derrières pour « se jeter entre Metz, Luxembourg et Strasbourg » (p. 204), sur les combats et la capitulation de Paris, sur l'entrée des vainqueurs dans la capitale, sur les dispositions de l'armée française et des Français qui regrettent le Rhin et voudraient « se replacer dans cette attitude victorieuse dont la nation a contracté la douce habitude » (p. 259). De ci de là quelques anecdotes. Neuffer raconte, par exemple, qu'à Troyes Napoléon a fait venir le maître de la maison

Digitized by Google

où a logé Alexandre et l'a traité de misérable qui se glorifiait d'avoir été cocufié par l'empereur de Russie, et que le tsar, apprenant le propos, s'écrie en riant que le monsieur aurait dû tout uniment répondre à Napoléon : « Sire, j'ai une fille de dix-neuf ans; il n'est guère possible que ma femme puisse encore tenter l'empereur de Russie » (p. 188-190). Il faudrait citer encore les endroits où M. Pfister raconte la part du contingent wurtembergeois aux campagnes de 1814 et de 1815, notamment à Montereau où le roi s'indigne d'avoir sacrifié ses troupes pour expier les fautes d'autrui (p. 150; cf. p. 153-155 la relation du général Bangold); l'entretien du 7 octobre 1814 entre le comte Linden et Metternich (p. 305-308); les pages relatives aux négociations de 1815, l'Autriche refusant au Wurtemberg et aux États du sud tout agrandissesement, et Wintzingerode demandant en vain l'annexion, la restitution de l'Alsace. Mais le prince royal de Wurtemberg, devenu roi, se souvint du mémoire de Wintzingerode, et en 1854, il réclamait de nouveau la « clef de la maison », disait à l'ambassadeur de Prusse : « Donnez-nous Strasbourg et nous serons unis; mais tant que Strasbourg ne sera pas allemand, l'Allemagne du Sud, toujours sûre d'être inondée par les troupes françaises avant que le Nord puisse venir à son secours, ne pourra accéder à l'unité allemande et à une politique nationale [1]. »

A. C.

Michel Bréal. **Deux études sur Gœthe.** Un officier de l'ancienne France. Les personnages originaux de la Fille naturelle. Paris, Hachette, 1898, in-8°, 199 p. 3 francs.

Les deux études sur Gœthe que M. Bréal réunit en un volume après les avoir publiées dans des revues, ont un point commun : toutes deux ont trait à la France.

L'une nous représente, d'après le livre récent de M. Schubart (cf. *Revue critique*, 1897, n° du 14 juillet), le comte de Thorenc qui logea chez le père de Gœthe pendant la guerre de Sept Ans. M. B. a heureusement reconstitué la physionomie de ce personnage instruit, intègre, passionné pour son devoir, fier sans morgue aucune, naturellement généreux, et il conclut très justement que Thorenc nous donne une idée favorable des officiers de l'ancienne armée, mais que ce galant homme avait autre chose que ses qualités, un peu de cette bizarrerie qui « forme souvent un très utile accompagnement du mérite »; Thorenc aimait les tableaux et fit une râfle enragée parmi les œuvres d'art francfortoises; il était vif, irritable, et, malgré sa charge de lieutenant du roi, il eut un duel; il effraya ses hôtes par un semblant de sévérité pour les

---

1. Lire p. 163, Festieux et non *Fetieux*, et partout Yorck et non *York*. P. 415, Lezay-Marnesia est «verunglückt», non à Strasbourg, mais près de Haguenau, dans un chemin de traverse.

Digitized by Google

accabler de sa clémence l'instant d'après ; ... et « la postérité était présente à ses côtés, dans la personne d'un enfant ».

L'autre étude se rapporte à la *Fille naturelle* de Gœthe et à ses personnages originaux. C'est l'étude la plus fine, la plus fouillée, la plus complète que nous ayons sur le sujet. M. B. a lu très attentivement les *Mémoires* de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, d'où est tiré le drame de Gœthe, il les croit authentiques ; il prouve même qu'ils le sont ; des pièces, trouvées par lui chez un notaire de Paris, démontrent, aussi bien que les documents publiés dans des *Annuaires* du Jura, que Stéphanie-Louise, comtesse de Montcair-Zina (anagramme des noms de son père et de sa mère, le prince de Conti et la duchesse de Mazarin), a été élevée quelque temps comme princesse, puis emmenée au loin et déclarée pour morte, mariée de force avec un sieur Billet, procureur à Lons-le-Saulnier, par le même prêtre qui avait signé six mois auparavant son prétendu extrait mortuaire. On sait ce qui advint ensuite : pleine de l'orgueil de sa naissance, armée de papiers probants, elle quitte son mari, s'enferme au couvent, obtient sa séparation, défend au 20 juin et au 10 août le roi qui lui fait donner une pension — pension que tous les gouvernements maintiennent, non sans la diminuer — et meurt en 1825, affirmant jusqu'au bout son état de princesse et son nom de Bourbon. Il est évident, comme l'a très bien montré M. Bréal, qu'elle est, non pas une aventurière mue par de vulgaires motifs, mais, ainsi que l'avait pressenti Gœthe, une femme douée de qualités viriles, courageuse et vaillante, très instruite en outre — la plus instruite des Bourbons, disait Mercier, — déclamatoire, engouée de Jean-Jacques, écrivant quelquefois avec une force singulière et une réelle élévation. Ses *Mémoires* ne sont pas entièrement exacts ; dans certains endroits elle parle d'après les récits qu'on lui a faits plus tard, et non pas en son propre nom ; elle omet des détails qui ne lui sont pas absolument favorables ; elle tâche manifestement de se donner toujours le beau rôle. Toutefois, il ne faut pas récuser de parti-pris son témoignage. Sur nombre de points qui paraissent invraisemblables, elle dit la vérité : sur l'inimitié du comte de la Marche, son frère, sur Mme Delorme si « consommée dans l'art de la dissimulation » et « habile à prendre tous les masques », etc. Cette partie de l'étude de M. B. est d'ailleurs fort remarquable : M. B. y déploie dans l'explication de quelques épisodes, par exemple de l'éloignement de l'enfant, beaucoup de sagacité. Les pages qu'il consacre à la *Fille naturelle* ne sont pas moins intéressantes. M. B. fait voir que Gœthe a suivi son auteur pas à pas, mais qu'il a transporté les personnages « à un étage intellectuel supérieur », les a mis « dans une sorte de lumière élyséenne quelque peu artificielle » : le secrétaire (Jacquet) est devenu un disciple de la philosophie matérialiste du XVIIIe siècle ; le prêtre (Dubut), un hypocrite raffiné prêt à toute besogne ; la gouvernante (Mme Delorme), une vraie gouvernante de princesse, moins rusée, moins profonde et compliquée

Digitized by Google

que la femme du peuple représentée dans les *Mémoires;* le mari de la princesse, un homme digne d'elle par le caractère ; la princesse elle-même, un poète. M. B. examine ce que devait être la suite de la pièce ; il analyse le scenario de la deuxième partie, conjecture ce que devait être la troisième, expose comment Gœthe eut l'idée de relier intimement l'histoire de Stéphanie-Louise à celle de la Révolution et pourquoi la trilogie ne fut pas et ne devait pas être achevée, — ce qu'il ne faut pas regretter.

Il y a dans l'étude de M. Bréal sur la *Fille naturelle* bien des remarques judicieuses et pénétrantes (cf. p. 149, l'explication du sonnet caché dans une armoire et qui eût été retrouvé plus tard dans la prison du Temple). Il admire cette pièce, et il a raison : plusieurs scènes sont vraiment belles. Mais il note fort bien que le sujet est scabreux et que Gœthe « ajoute à l'odieux du sujet par le calme et la manie raisonnante des personnages ». On félicitera le savant professeur de ce travail qui le le place en très bon rang parmi ceux qu'il appelle les philologues gœthéens.

A. C.

Ferdinand Brunetière, de l'Académie française : **Manuel de l'Histoire de la littérature française**, 1 vol. in-12, Paris, Delagrave, 1898, VIII-531 pages.

Le manuel de M. Brunetière est une magistrale symphonie avec accompagnement d'orchestre.

Le livre se divise en deux parties superposées — le haut des pages contient une synthèse et le bas une analyse. avec commentaires bibliographiques. Ce plan nouveau est des plus heureux et réunit les avantages multiples d'une histoire et d'un dictionnaire. Le critique et le bibliographe chez M. B. sont également intéressants ; et, à bien réfléchir, l'un ne va pas sans l'autre ; depuis Sainte-Beuve il est bien difficile de sacrifier l'érudition à la rhétorique, et de parler littérature ex cathedrâ, sans nul autre souci que de se montrer éloquent.

La synthèse est divisée en *époques littéraires* que M. B. étudie principalement au point de vue des *influences des œuvres sur les œuvres*, non sans négliger toutefois les influences de race ou de milieu. Il y a donc des lacunes dans cette synthèse, mais des lacunes voulues. Je ne suis pas assez de Genève pour reprocher à M. Brunetière de n'avoir pas réservé une grande place à Calvin, ni assez méticuleux pour me plaindre de l'absence de Charles Nodier ou de Jules Sandeau ; mais que dire de l'ostracisme qui frappe Saint Simon et Mme de Sévigné ? M. B. s'en explique dans un avertissement. Il n'a parlé ni de la mère de Mme de Grignan, ni du puissant écrivain parce que les premières *Lettres* de Mme de Sévigné n'ayant vu le jour qu'en 1725 et en 1734, et les *Mémoires* de Saint-Simon qu'en 1824, leur influence n'est point

Digitized by Google

sensible dans l'histoire. Le raisonnement n'est-il pas un peu spécieux? M. B. n'est-il pas victime du problème bibliographique qu'il s'est posé et dans lequel il a voulu voir plutôt la lettre que l'esprit? N'y a-t-il pas moyen de concilier l'influence des œuvres sur les œuvres avec un exposé *chronologique* (sinon bibliographique) des ouvrages parus longtemps après qu'ils ont été écrits? J'admets que Mme de Sévigné — encore que ses lettres aient circulé parmi les « honnêtes gens » et aient tenu lieu de gazettes au moment même de leur envoi — j'admets que Mme de Sévigné n'ait pas eu une influence sur les œuvres de son temps, mais cette influence elle l'a subie elle-même; qu'elle l'ait voulu ou non, elle a écrit autrement que ceux qui l'ont précédée, et ses lettres placées à leur date dans une histoire de la littérature française ont une signification bien autrement directe que celle qu'elles ont par rapport à « cette émulation de correspondance dont on voit qu'à partir de cette date (1734), un grand nombre de femmes d'esprit se piquent » (p. v, note). Mme de Sévigné a écrit en une langue toute personnelle et pourtant bien de son temps — ses lettres sont souvent un commentaire des idées littéraires du XVIIe siècle — on y trouve, quoi qu'en pense M. Brunetière, la double influence qu'il recherche.

Un des traits caractéristiques de ce *Manuel*, c'est la sourdine que M. B. a su mettre à son violon; étudiant dans leur ensemble les époques littéraires il a été obligé de rendre à César ce qui est à César et de tenir compte de toutes les évolutions qui ont influé les unes sur les autres. A cet égard, sa symphonie est d'une merveilleuse unité, et si le *leit-motiv* de Bossuet est d'une belle sonorité — celui de quelques écrivains plus récents ne manque pas d'ampleur.

M. B. n'aime pas Stendhal — dans bien des occasions il l'a montré — et cependant Beyle, cette fois, est fort bien traité par le critique qui lui rend toute justice (p. 419) et nous fait oublier les épithètes malsonnantes qu'il a décochées autrefois à l'auteur de la *Chartreuse de Parme*. La défense de Balzac est aussi très belle, et c'est plaisir que de lire cette phrase : « Les taches du style de Balzac sont de la même nature, — eu égard à la différence de l'éducation et du temps, — que celles du style de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*; ou de Shakespeare peut-être ; — et on hésite ; — mais on est tenté de croire que c'est pour cela qu'on a pu l'appeler, — après Saint-Simon et Shakespeare, — « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine » (p. 445, 446, commentaire analytique au bas des pages).

Le soin que M. Brunetière a apporté à ce volume est merveilleux. Voici cependant une courte liste de rectifications et d'additions possibles. — Mazeppa ne représente par la *Russie* de Victor Hugo (p. 463), mais la Pologne — au XVIIe siècle la Podolie était une province polonaise. — Stendhal ne s'est pas peint dans Julien Sorel (p. 513) ; cette affirmation que l'on rencontre partout n'a aucun fondement sérieux; on trouve dans le *Rouge* quelques détails autobiographiques, souvenirs

Digitized by Google

d'enfance, épisode de la cave, enthousiasme pour l'empereur, etc. mais c'est tout ; Beyle n'avait pas l'âme noire de Julien — ni la *Correspondance*, ni la *Vie de Henri Brûlard*, ni même le *Journal* (écrit absolument pour lui-même) ne nous révèlent un être repoussant. — Parmi les sources de Vigny ne conviendrait-il pas de citer l'*Étude* d'Anatole France : *Alfred de Vigny*, 1 vol, in-12, Paris, 1868, dans lequel est ajoutée, à la fin, une note bien intéressante de J. M. de Hérédia ? — Le mot de Mme de Sévigné sur « l'auteur d'*Andromaque* » (p. 179-180) n'est il pas de Voltaire, qui en a trouvé les éléments épars dans la correspondance de la marquise ? Enfin, le volume de Eugène Crépet : Charles Baudelaire, *Œuvres Posthumes* et *Correspondances inédites*, in-8°, Paris, 1887, manque à la liste des ouvrages importants à consulter sur le poète des *Fleurs du mal*.

Casimir STRYIENSKI.

BULLETIN

— La brochure du concours Hoeufft (Académie néerlandaise) contient les pièces suivantes : *Laus Mitine*, par J. J. HARTMANN, le philologue de Leide bien connu (médaille d'or; 15 pp.); *Catullo Caluos*, par J. PASCOLI (28 pp.); *Epistula Flori*, par J. van der VLIET (12 pp.); *Christus seruator*, par J. J. HARTMANN (17 pp.); *Ophis et Alcon*, par A. ZAPPATA (21 pp.). Amstelodami, J. Muller, 1898, in-8.

— M. J. P. WALTZING publie la traduction de : *Introduction à la critique des textes latins basée sur le texte de Plaute*, par W. M. LINDSAY; Paris, C. Klincksieck, 1898; VIII-171 pp. in-12; prix : 2 fr. 50. Nous avons signalé l'original en son temps. Il suffit d'ajouter que M. Lindsay a profité de la traduction pour faire quelques changements et quelques additions. La traduction de M. Waltzing est fidèle et d'un tour aisé. — P. L.

— M. P. RASI, dont nous avons signalé plus d'un travail intéressant sur la littérature latine, nous envoie le tirage à part d'un compte rendu détaillé du livre de M. CARTAULT sur les *Bucoliques*. Il propose de lire, III, 102 : « *hice tibi*, neque amor causa est, uix ossibus haerent », ou « *his certe*.. , uix *ossa cohaerent* » ; VII, 19 : « *alterni* Musae meminisse uolebant ». (Estratto della *Rivista di Filologia ed' Istruzione classica* [XXVI, 1898], 11 pp. in-8.)

— Depuis quelques années, M. L. LA ROCCA étudie l'histoire de Sextus Pompée. En 1896, il a publié un opuscule intitulé : *La raccolta delle forze di terra fatta da Sesto Pompeo Magno Pio nella Spagna ;* il vient d'y donner une suite, sous le titre : *La raccolta della forze di terra fatta da Sesto Pompeo Magno Pio a Massilia.* Cette brochure n'est que le tirage à part d'un article inséré dans la *Raccolta di Studi di Storia Antica,* revue qui se publie à Catane (Fascic. III, p. 465 et suiv.). L'auteur y montre comment Sextus Pompée, après avoir quitté l'Espagne dans le courant de l'année 44 av. J.-C., arriva à Marseille, séjourna dans cette ville plusieurs mois et y recruta environ trois légions nouvelles. Cette étude est divisée en six paragraphes : 1. Sextus Pompée se rend à Marseille avec son armée d'Espagne ; 2. Sextus Pompée recrute de nouvelles troupes à Marseille ; 3. Le chiffre de ces nouvelles trou-

Digitized by Google

pes; 4. La date du sénatus-consulte qui nomma Sextus Pompée « *praefectus classis et orae maritimae* »; 5. La date de la condamnation de Sextus Pompée (sous le consulat d'Octave, en 43); 6. La date du départ de Sextus Pompée de Marseille. — Les discussions de M. La Rocca portent surtout sur des chiffres et des dates; elles sont sobres et nettes. Les conclusions peuvent en être admises, bien que parfois M. La Rocca accorde trop de valeur à de simples hypothèses. — J. Toutain.

— Le dernier fascicule des *Monumenta Germaniae historica* (tome XIII, 4e partie), vient de paraître (Berlin, Weidmann, 1898, in-4, 10 marks). — Il contient les tables des matières des *Chronica minora saeculorum IV, V, VI, VII*. Ces tables ont été rédigées par M. Joh. Lucas, à l'exception de la liste des consuls, qui est due à M. Mommsen lui-même et qui constitue véritablement des fastes consulaires. Ces *Indices* sont un modèle du genre. — R. C.

— Le P. Jérôme Golubovich, du couvent des Franciscains de Jérusalem, vient de mettre au jour, dans cette ville même, en un volume in-folio de belle apparence, la liste soigneusement revisée des supérieurs franciscains de Terre-Sainte, depuis le P. Elie de Cortone, le vicaire général de saint François d'Assise, jusqu'à nos jours (*Serie chronologica dei reverendissimi Superiori di Terra Santa, etc. Nuova serie compilata del P. Girolamo Golubovich*. Gerusalemme, tipografia del Convento di S. Salvatore, 1898, xxxii, 272 pages in-folio; prix : 5 fr.). Son travail est basé sur le récolement de milliers de chartes et de documents entassés dans trois grandes armoires bardées de fer au couvent du Saint-Sauveur, et renvoie partout aux sources imprimées. Tous ces gardiens, vicaires ou présidents de Terre-Sainte, ont été, sans exception, de 1219 à 1897, des Italiens. A ce travail sont joints trois appendices; le premier reproduit douze firmans et autres documents arabes de 1309 à 1472, tirés des archives conventuelles et traduits par le R. P. Léon Pourrière. Le second nous donne la liste des vingt-un sultans d'Égypte qui favorisèrent presque tous les Cordeliers établis en Palestine (1260-1496). Le dernier est un *État de la Custode de Terre-Sainte*, qui fournit des renseignements intéressants sur la situation présente des missions de l'Ordre et des établissements de bienfaisance qui en dépendent, soit en Terre-Sainte, soit en Syrie, en Arménie, à Chypre, etc. Nous y voyons que les écoles franciscaines comptent actuellement 4224 élèves des deux sexes et que les dons reçus pour l'exercice 1895-1896 ont atteint un total de 620,426 fr. 21. Une carte des missions franciscaines de Palestine est jointe au volume — R.

— M. Otto Schiff a fait paraître, dans les *Historische Studien* de M. Scheffer-Boichorst, des études sur le pape Nicolas IV, dont une partie a paru déjà comme dissertation académique (*Studien zur Geschichte Papst Nicolaus IV*, Berlin, Ebering, 1897, 84 p. in-8; prix : 3 fr.). C'est le cinquième fascicule de cette série de travaux, relatifs presque tous au moyen âge italien, publiés par le savant professeur de Berlin lui-même et par ses élèves; nous aurons à y revenir plus d'une fois, dans la suite, car les *Historische Studien* comprennent déjà une dizaine de volumes plus ou moins gros, parus coup sur coup dans les deux dernières années. L'étude de M. Schiff n'embrasse pas l'exposé de tous les actes du pontificat de Nicolas IV, ce général de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu pape le 22 février 1288 et qui occupa le Saint-Siège jusqu'au 4 avril 1292, personnage assez peu intéressant en somme, moine pieux, politique indécis, et qui garda sans la modifier l'attitude traditionnelle de ses prédécesseurs vis-à-vis de la France alliée, de l'Allemagne hostile et des Gibelins de la péninsule. M. S. ne s'est pas occupé, par exemple, des efforts de Nicolas IV pour organiser une nouvelle croisade, sujet déjà traité à fond par M. Roehricht, ni de sa participation à la lutte pour la couronne de Hongrie, examinée récemment par M. Ad. Huber. En

Digitized by Google

dehors d'une caractéristique générale de ce court pontificat, on trouvera dans son travail un exposé des vains efforts faits par Nicolas pour amener le roi d'Aragon à renoncer à la Sicile, et le récit du conflit pour l'Istrie, soulevé entre Venise et le patriarche d'Aquilée ; la sentence arbitrale du Saint-Père devait le trancher au moment où la mort enleva l'arbitre et laissa la République maître du territoire disputé. Au point de vue plus particulier de notre histoire nationale, l'étude de M. Schiff fournit quelques aperçus intéressants sur la politique espagnole de Philippe le Bel ; mais, en général, son consciencieux travail — c'est le seul reproche un peu sérieux à lui faire — manque un peu d'horizons plus étendus. — R.

— Le neuvième fascicule de la même collection renferme la biographie du célèbre condottiere lucquois Castruccio Castracani, qui remplit l'Italie centrale du bruit de ses triomphes pendant quinze ans (1314-1328), et mourut duc de sa ville natale par la grâce de Louis de Bavière et, plus encore, de sa puissante épée. C'est une véritable odyssée que l'existence de cet aventurier jeté tout jeune dans l'exil, combattant tour à tour — si l'on en croit la légende, — sous les drapeaux d'Edouard I d'Angleterre, de Philippe IV de France et de Henri VII d'Allemagne, s'attachant à la fortune des Scala de Vérone, puis à celle de la République de Venise et rentrant enfin, à trente-trois ans, par un coup de main hardi, dans ce Lucques qui l'avait vu partir enfant. Capitaine-général de la cité en 1316, seigneur à vie en 1320, duc héréditaire en 1327, ses luttes contre Pise, Pistoie, Florence, contre les papes et les rois de Sicile, grandissent encore sa renommée; il conduit Louis de Bavière à Rome, le fait couronner empereur, est nommé sénateur de la Ville Éternelle et s'éteint bientôt après, en pleine gloire, enlevé par une fièvre pernicieuse, le 3 septembre 1328, dans sa quarante-huitième année. Dans la profonde décadence politique de l'Italie, Castruccio Castracani est devenu de bonne heure un héros légendaire et, dès le xve et le xvie siècle, son histoire était surchargée de détails apocryphes auxquels sont venus s'en ajouter bien d'autres plus tard. M. Frédéric Winkler a tâché de débrouiller avec beaucoup de sagacité, d'après les sources primitives, la véritable biographie du général lucquois (*Castruccio Castracani, Herzog von Lucca*, Berlin, Ebering, 1897, 140 p. in-8 : prix : 4 fr. 50), rétablissant les concordances chronologiques, écartant d'une main impitoyable les broderies de la légende, et montrant l'homme, l'Italien du xvie siècle, soupçonneux, rusé, et par moments cruel, sous le héros à l'Arioste des narrateurs de la Renaissance. Castruccio Castracani n'en reste pas moins l'une des figures les plus curieuses, et l'on dirait volontiers, les plus sympathiques, de son temps. Si les Gibelins d'Italie étaient condamnés par la force des choses à succomber et à disparaître, de pareils champions firent au moins une fin glorieuse à une cause perdue. — R.

— Nous annoncions récemment la nouvelle édition des *Dépêches du nonce Jérôme Aléandre sur la diète de Worms en 1521*, traduites et annotées par M. Paul Kalkoff ; il a voulu compléter cet intéressant travail en présentant sous la même forme au public une douzaine d'autres rapports diplomatiques contemporains, relatifs à l'apparition de Luther à cette diète (*Briefe, Depeschen und Berichte über Luther, vom Wormser Reichstage, 1521*. Halle, Niemeyer, 1898, in-8 ; prix : 1 fr. 50). C'est le fascicule LIX des publications de la *Société pour l'histoire de la Réformation*. Nous entendons successivement sur le réformateur et son attitude à Worms les comptes rendus officiels ou plus intimes de Francesco Cornaro, l'envoyé de Venise, de Cuthbert Tunstal, de Geronimo dei Medici, de Gasparo Contarini, et le rapport de la Chancellerie impériale au Conseil de Castille. Bien qu'aucun de ces documents ne soit plus inédit (car on les trouve soit dans les *Monumenta* de Balan, soit dans le plus récent volume des *Reichstagsakten* de Wrede), on sera reconnaissant à M. Kalkoff de

100042

Digitized by Google

les avoir tirés de ces grandes collections qui ne sont pas accessibles à tout le monde, d'en avoir fourni une excellente traduction et surtout de les avoir si copieusement et savamment annotés. — R.

— Le même auteur nous a fait parvenir le tirage à part d'une étude sur le célèbre humaniste Jacques Wimpheling et sur les efforts qu'il a faits pour maintenir le catholicisme dans sa ville natale de Schlestadt (*Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*, Karlsruhe, Bielefeld, 1897-1898). C'est un récit détaillé de la réaction croissante du vieux « pédagogue de la Germanie » contre l'humanisme anticlérical de ses plus chers disciples et amis de la *Société littéraire* de Schlestadt, les Sapidus, les Phrygio, les Voltz, qui, presque tous, poussèrent jusqu'à la Réforme dont Wimpheling se détourna avec une sincère horreur, après avoir beaucoup fait — très inconsciemment d'ailleurs — pour en faciliter le succès en Alsace. M. K. montre une fois de plus, dans ce travail assez étendu, sa connaissance approfondie de l'ère de début de la Réforme allemande; peut-être est-il un peu trop ironique à l'égard de ce pauvre Wimpheling, dont on voulait faire, bien malgré lui, un novateur religieux. Cet honnête homme, sincèrement irrité contre les abus, surtout quand ils le blessaient lui-même — mais n'est-ce pas un peu le cas de tout le monde? — assez borné d'horizon, assez vain de sa gloriole littéraire — M. K. connaît-il un homme de lettres qui ne le soit pas, peu ou prou, et parfois avec moins de raison? — se sentait de plus en plus dépaysé dans le tumulte des passions grandissantes et contraires; on ne peut vraiment pas lui en vouloir d'avoir pris en grippe ses impudents et remuants amis, ni d'avoir boudé ce monde nouveau dont les orages bouleversaient sa vieillesse. — R.

— L'ouvrage de M. Beyerlé sur les listes des membres des Conseils de la ville de Constance au moyen âge (*Die Konstanzer Ratslisten des Mittelalters*, Heidelberg, Winter, 1898, VII, 252 p in-8; prix : 10 fr.), publié sous les auspices de la *Commission historique* badoise, qui a déjà patronné de nombreux travaux de mérite, est un travail d'intérêt absolument local, et ne se rattache même que très indirectement à l'histoire du grand-duché actuel, auquel Constance n'a été réuni que par le traité de Presbourg en décembre 1805. Ces *Ratslisten* sont empruntées aux registres et procès-verbaux du Magistrat de Constance, et vont de 1215 à 1548; l'éditeur les a fait précéder d'une esquisse d'une trentaine de pages, qui retrace le lent développement intérieur des franchises de la ville épiscopale et leur décadence infiniment plus rapide, qui aboutit à la confiscation de ces mêmes libertés par la maison d'Autriche en 1548. Notons, à titre de curiosité, que c'est sous le gouvernement paternel d'un évêque français, Gérard de Benars (1306-1318), que les bourgeois de Constance nommèrent pour la première fois leurs bourgmestres. Tout en reconnaissant les soins consciencieux apportés par l'éditeur à sa tâche, on ne peut s'empêcher de se demander si l'on n'aurait pu fournir, pour tout l'argent qu'a dû coûter son volume, quelque chose de plus attrayant au seul public — celui de Constance même — que ce travail peut intéresser. En se reportant à l'*Histoire de Radolfzell*, dont nous parlions récemment dans cette revue, en songeant à cette autre petite ville badoise dont M. le Dr Albert nous racontait si bien le passé, on se dit que les Constançais — pardon du néologisme! — doivent être à bon droit jaloux de la cité voisine, dont chaque bourgeois peut étudier les annales, tandis qu'on ne leur offre à eux, pour une somme relativement élevée, que d'arides et interminables listes de noms propres, également obscurs, sans même les agrémenter de la moindre notice biographique. — R.

— Il parait à Christiania, depuis 1858, une collection de documents relatifs à l'histoire ecclésiastique de Norvège, principalement au moyen âge et aux XVIe-XVIIe siècles. C'est la trentième livraison de ce *Norske Historiske Kildeskriftfond* que nous venons

Digitized by Google

de recevoir. Il renferme la première partie des procès-verbaux du chapitre luthérien de Stavanger pour les années 1571-1630 (*Stavanger Domkapitels Protokol, 1571-1630* udgivet... ved Andreas Brandrud, Christiania, Thronsen, 1897, 240 pages, in-8°, prix : 3 kroner) sans préface, ni introduction, qui seront jointes sans doute à la seconde partie de l'ouvrage. Ces procès-verbaux qui débutent par relater la nomination de George-Eric de Hadersleben à l'épiscopat (1571) sont rédigés par les notaires du chapitre, Jean-Pierre Birek, Pierre Henrici, etc., et s'occupent principalement de régler des cas de discipline ecclésiastique (questions de propriété, concubinages, coups et blessures, fiançailles rompues, divorces, etc.) et à ce point de vue ils présentent quelque intérêt pour l'histoire des mœurs et de la civilisation scandinave. Bien que les chapitres aient été créés pour défendre la « pure doctrine », au dire du paragraphe initial de notre recueil, on ne voit pas que celui de Stavanger ait jamais été appelé à traiter des questions dogmatiques ; peut-être n'y avait-il pas alors un seul hérétique dans ce bienheureux coin de pays. — R.

— M. G. de Boer a consacré une solide dissertation académique aux négociations pour la paix, ouvertes entre les États-Généraux des Provinces-Unies et le gouvernement de l'infante Isabelle, après l'invasion des provinces espagnoles par le stadhouder Frederik-Henri d'Orange en 1632 (*Die Friedensunterhandlungen zwischen Spanien und den Niederlanden in den Jahren 1632 und 1633*. Groningen, Noordhoff, 1898, VII, 142 p. in-8° ; prix : 2 florins, 40 kr.). Il nous y raconte en détail les dernières manifestations des États-Généraux belges, réunis à cette occasion, la conspiration du comte de Bergh et du duc d'Aerschoot et la rupture de ces négociations, amenée par le succès de Charnacé, que Richelieu avait envoyé à La Haye pour détourner les Hollandais de signer la paix. Charnacé réussit, on le sait, à conclure avec leurs Hautes-Puissances le nouveau traité d'alliance de 1634, et la guerre avec l'Espagne reprit avec une nouvelle ardeur. M. de B. ne nous apprend rien d'absolument nouveau, après les travaux de Gachard et ceux, plus récents, de MM. Waddington et Lonchay ; mais il rectifie ou complète certains détails, et sa thèse reste une monographie utile à consulter sur cet épisode de la longue lutte entre les deux pays, grâce aux documents inédits qu'elle a empruntés aux archives de la Néerlande et de la Belgique. — R.

— Les travaux allemands relatifs au mouvement insurrectionnel polonais dans la province de Posen, en 1848, sont nombreux, mais ils ne se distinguent pas d'ordinaire par une impartialité, difficile à garder, il est vrai, dans le conflit toujours aigu, toujours actuel de deux races et de deux nationalités hostiles. Ce n'est pas non plus par une attitude bien impartiale que se recommande le volume plus ou moins anonyme que vient de publier la librairie Perthes, de Gotha (*Im Polenaufruhr, 1846-1848, aus den Papieren eines Landrats, von* ***. Gotha, Perthes, 1898, 271 p. in-8 ; prix : 5 fr.). On le parcourra néanmoins avec intérêt parce qu'il sort de la plume d'un témoin bien informé. Le *landrat* Juncker, des papiers duquel est tiré ce récit ou qui l'a peut-être composé de tous points lui-même, était alors directeur du cercle de Czarnickau, dans la régence de Bromberg, et a été en dernier lieu, comme baron de Juncker, président supérieur de la province de Silésie. Très jeune encore quand il contribua, pour sa part, à la répression du soulèvement avorté de 1848, l'auteur, inspiré par l'esprit de la plus pure bureaucratie prussienne, est resté depuis — son livre le prouve — résolument hostile aux idées libérales aussi bien qu'aux aspirations nationales, et l'on voit trop à chaque page qu'il est à la fois juge et partie. Pourtant ces *Souvenirs* d'un sous-préfet à poigne, appelé à représenter le faible et vacillant gouvernement de Frédéric-Guillaume IV au milieu des populations slaves surexcitées par la Révolution déchaînée partout en Europe, sont dignes d'attention, comme analyse fidèle de l'état d'esprit des fonction-

Digitized by Google

naires royaux d'alors ; ils témoignent aussi de l'énergie individuelle que certains d'entre eux déployèrent au milieu de l'anarchie dans laquelle les ordres et contre-ordres venus de Berlin, avant et après la journée du 18 mars, avaient plongé gouvernants et gouvernés. Encore qu'il se loue peut-être un peu trop lui-même, notre *landrat* a fait certainement, à son point de vue, tout son devoir et plus que son devoir, dans la crise qu'il raconte en détail, pour le coin de terre qu'il gouvernait et où il parvint à contenir et à réprimer « la rébellion ». On trouvera dans son récit sobre et précis maint trait caractéristique pour les deux races en présence ; on le goûterait encore davantage — car c'est un observateur sagace—si sa plume ne s'appesantissait trop souvent, lourdement ironique, dans la rude main du vainqueur.

— M. Gaston Cadoux vient de faire paraître (*Un demi-siècle d'enseignement moderne*, Paris, May, 1898, 19 p. in-8) une courte mais substantielle notice sur le Collège Chaptal, à propos du cinquantenaire de l'établissement, qui porte ce nom depuis 1848, bien qu'il ait été créé, dès 1833, sous le nom de pensionnat Saint-Victor. C'est un hommage rendu à la mémoire de son fondateur, Prosper Goubeau ; c'est également un tableau statistique des rapides progrès du Collège, qui comptait 139 élèves en 1844, 1.391 en 1895 et 1.420 dans la présente année scolaire. C'est enfin un plaidoyer convaincu en faveur de l'enseignement moderne « également libéral... non moins propre à développer le sentiment esthétique, mais mieux fait, selon M. Léon Bourgeois (Lettre-préface), que la culture classique pour entraîner le plus grand nombre vers la vie réelle et vers l'action ».

— Que les révélations mirifiques de M. Léo Taxil sur le *palladisme*, sur miss Diana Vaughan et le culte de Satan dans les loges maçonniques aient vivement intéressé certains esprits faibles et naïfs en Allemagne et aient été largement exploitées par la presse ultramontaine ; que les aveux postérieurs du même sur la supercherie grandiose qu'il s'était permise pendant plusieurs années — avec quel succès, on le sait ! — aient transporté de joie certains adversaires de l'Église et aient été non moins largement exploités par eux, cela ne saurait étonner. Mais on trouvera singulier qu'un docteur en théologie ait cru devoir faire sur ce sujet une série de conférences dans plusieurs villes allemandes et les condenser en un volume pour l'édification du public. Il est vrai que c'est le même M. Riecks qui avait fait naguère de Jeanne d'Arc une quasi Allemande, libre penseuse, ou à peu près. Son ouvrage (*Leo XIII und der Satanskultus*, Berlin, Walther, 1897, xx, 301 p. in-8° ; prix : 3 fr 75.) est un livre de polémique aussi virulente qu'embrouillée, et dont l'utilité nous semble d'autant plus problématique, qu'il est fort mal rédigé, peu lucide dans ses explications et rempli de divagations qui ne se rattachent que de fort loin à cet épisode aussi curieux que peu édifiant de l'histoire de la bêtise humaine.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 18 juillet — 1898

SCHURÉ, Sanctuaires d'Orient. — LA BRIÈRE, Champollion inconnu. — GOUSSEN, Marrius Sahdona. — POGNON, Inscriptions mandaites des coupes de Khouabir. — TORR, Deux portraits du Christ. — HARRENT, Les écoles d'Antioche. — D. FEROTIN, L'abbaye de Silos. — RIBERA, Le Justicia d'Aragon. — Procès-verbal des États de Corse, I-III, p. A. de MORATI. — Registre du Comité supérieur, p. LETTERON. — Fr. FUNCK-BRENTANO, Légendes et archives de la Bastille, — VEYSSIER, L'enseignement des langues vivantes, — *Bulletin :* THORODDSEN, Histoire de la géographie islandaise.

Édouard SCHURÉ, **Sanotuaires d'Orient, Égypte, Palestine, Grèce,** Perrin, 1898, in-8°, XI-436 p.

On sait quelles idées guident M. Schuré dans ses écrits et dans sa vie. Il a voulu « voir de ses propres yeux cet Orient où il a vécu si longtemps par la pensée ; retrouver dans ses sanctuaires en ruines ou encore debout les traces et les symboles parlants de l'antique vérité ; évoquer dans ses temples mêmes les hommes et les actions qui jadis l'ont fait vivre et régner sur les armes ». Trois pays l'attiraient surtout, l'Égypte, la Grèce, la Palestine : il les a parcourus l'un après l'autre et la vue de leurs monuments a transformé pour lui en une « réalité splendide » « les vérités qu'il avait entrevues comme en songe dans notre brumeux Occident ». En Égypte, « résident les Idées-mères qui tiennent la clef de l'Intelligence. » En Grèce, « résident les formes mélodieuses qui tiennent la clef de la beauté ». En Terre-Sainte, « résident les Forces divines qui tiennent la clef de l'Amour ». L'Égypte, la Grèce, la Palestine sont décrites rapidement en pages brillantes, d'une couleur très chaude et d'un sentiment très juste, partout où l'ésotérisme ne surcharge pas le tableau d'ombres trop épaisses. M. S. a été ému jusqu'au plus profond de son âme par l'aspect des pays qu'il visitait, et il a su le plus souvent projeter son émotion dans l'âme de ses lecteurs.

Je laisserai à d'autres le soin de juger les conceptions qu'il se fait de la Judée et de la Grèce antique; celle qu'il se fait de l'Égypte ne répond pas, j'en ai peur, à la réalité. Si M. Schuré avait comme moi trente-cinq ans d'égyptologie sur la tête, peut-être serait-il moins porté à chercher une métaphysique profonde dans les doctrines de ce peuple que nous aimons tous deux : il n'y trouverait pas en tout cas l'origine de certaines doctrines qu'il professe.

G. MASPERO.

Digitized by Google

L. de la Brière, **Champollion Inconnu, Lettres inédites**, Paris, Plon, 1897, in-12. carré, 204 p.

La famille de Champollion-Figeac conserve, dans son château de Vif, en Dauphiné, ceux des papiers de Champollion-le-Jeune qui n'ont pas été déposés, il y a cinquante ans, à la Bibliothèque Nationale. Il y a là toute une mine à exploiter pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des origines de l'égyptologie, les notes, les cahiers, la correspondance de Champollion enfant avec son frère déjà homme, puis des brouillons de mémoires, les lettres d'Italie, surtout ces lettres d'Égypte, dont la partie publiée ne donne qu'une idée incomplète, et avec ces pièces d'intérêt scientifique, nombre d'autres qui nous révèlent un Champollion en déshabillé dont nos contemporains n'ont plus l'idée, petits vers amoureux ou galants, facéties d'une saveur un peu forte, tendresses et faiblesses intimes. M. de la Brière a pris de tout cela quelques fragments qui ont excité vivement notre désir de connaître le reste, et je voudrais croire qu'il ne s'en tiendra pas là. Le déchiffrement des hiéroglyphes a marqué l'ouverture des temps nouveaux pour les études de l'histoire antique, et tout ce qui touche le déchiffreur intéresse non seulement les égyptologues de profession, mais tous les savants en général : il serait temps que la famille se décidât à nous raconter ce qu'elle seule peut savoir sur celui de ses membres qui a rendu son nom illustre par le monde entier.

Les fragments de lettres et les notes citées par M. de la Brière sont bien choisis pour la plupart, mais pourquoi a-t-il reproduit tout au long cette fâcheuse parodie de Bajazet qui occupe un bon tiers de son petit ouvrage? Que Champollion l'ait commise dans un transport de grosse joie carnavalesque, on peut le comprendre et jusqu'à un certain point l'excuser ; c'est péché de jeunesse et d'entraînement, qu'il aurait mieux valu ne pas rendre public [1].

G. Maspero.

Martyrius-Sahdona's Leben und Werke, nach einer syrischen Handschrift in Strassburg. — Ein Beitrag zur Geschichte des Katholizismus unter den Nestorianern von Dr. Heinrich Goussen ; Leipzig, Harrassowitz ; in-8°, pp. 34-xx.

Voilà une brochure intéressante, car elle nous révèle l'existence d'un manuscrit syriaque contenant des ouvrages qui semblaient avoir totalement péri. — C'est une dissertation en deux chapitres : le premier est

1. On lit p. 65 : « Un savant anglais, le Dr Young, a cherché sans succès. *L'Anglais ne se connaît pas plus en égyptien qu'en malais ou en mantchou, dont il est professeur.* » Il n'est pas ici question de l'anglais Young, qui n'était pas professeur de malais ni de mantchou, mais du Français Langlès, avec qui Champollion avait querelle. Lire : *Langlès ne se connaît pas plus* etc.

Digitized by Google

consacré à la vie et au catholicisme de Sahdôna, évêque de Mahozé d'Ariwan en Mésopotamie au VIIe siècle, célèbre par ses démêlés avec le patriarche nestorien Jésusyahb III. Cet évêque portait avec le nom syriaque de Bar-Sahdé, le nom grec de Martyrius (transcription du précédent qui signifie litt. : *fils des Martyrs*). Celui-ci fut défiguré par les auteurs postérieurs et transformé en Mar Tyris (ou Tyrius). — La notice qui lui est consacrée dans *Le Livre de la Chasteté* [1], annotée d'après les lettres de Jésusyab III et quelques rares passages des historiens orientaux, forme la première section de ce chapitre. — L'auteur examine ensuite l'orthodoxie de Sahdona. Il adopte l'opinion d'Assémani, d'après laquelle il se serait converti du nestorianisme au catholicisme, et non point au monophysitisme. Assurément, les passages des œuvres de Sahdona cités à l'appui de cette thèse peuvent s'entendre dans un sens très orthodoxe ; mais pour quiconque sait combien on a joué sur les mots : *essence*, *substance*, *personne*, *nature*, dans ces controverses, et quel sens différent on leur attribuait, selon les circonstances, la démonstration ne serait pas suffisante. L'argument tiré de l'intervention de l'empereur Héraclius en faveur de Sahdona est d'un grand poids; mais il est un témoignage décisif que l'auteur n'a pu connaître. Dans le *Plérophories* de Jean de Maïouma, il est dit expressément que les monophysites chassèrent l'impie Martyrius [2]. Voilà un aveu formel, sorti de la bouche d'un monophysite, qui suffit à trancher la question. — Le second chapitre (pp. 21-34) donne la traduction allemande, suivie du texte autographié (pp. 1-xx) de quelques fragments des œuvres de Sahdona, tirés du manuscrit acquis, en 1895, par la bibliothèque de l'Université de Strassbourg. Ce manuscrit est du VIIIe siècle. Il contient : 1° un Traité sur la vie parfaite, en deux sections (36 chapitres) ; — 2° cinq Lettres à des amis; — 3° des Sentences sur la science spirituelle.

L'auteur nous promet prochainement une étude sur les Hérétiques et les Hérésies chez les Orientaux avec le Traité de Théodore Bar-Kouni sur les Hérésies postérieures au Christ. Elle sera la bienvenue.

J.-B. Ch.

Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir. Texte, traduction et commentaire philologique avec quatre appendices et un glossaire par H. Pognon, consul de France à Alep. — *Première partie*. Paris, 1898; Welter, édit. in-8° pp. 103, et 31 pl. hors texte. — Prix : 25 francs.

On a trouvé, en 1894, à Khouabir, sur la rive droite de l'Euphrate,

---

1. *Le Livre de la Chasteté* composé par Jésusdenah, évêque de Baçrah, publié et traduit par J.-B. Chabot; Rome 1896.

2. Je cite de mémoire ce fait qui est relaté dans l'étude sur les *Plérophories* lue par M. Nau au Congrès des Orientalistes de Paris et qui paraîtra dans les *Actes* du Congrès.

Digitized by Google

un grand nombre de coupes en terre cuite portant des inscriptions tracées au calame, pour la plupart en caractères mandaïtes. M. Pognon a acquis une partie de ces coupes et donne dans la présente publication le texte, la traduction et l'explication de trente et une inscriptions qui consistent toutes en formules magiques fort curieuses.

Dans son introduction, M. P. parle de la découverte des coupes, de leur forme et de leur disposition (elles sont, paraît-il, enfouies dans le sol, l'ouverture contre terre, ou deux à deux se fermant mutuellement, pour contenir les mauvais génies), — puis, des origines de la secte mandaïte, d'après les écrits de Théodore Bar-Kouni, auteur nestorien du IXe siècle (dont l'ouvrage n'est pas inconnu en Europe, comme le croit M. Pognon; car la bibliothèque de l'Université de Strasbourg en possède un manuscrit, dont M. H. Goussen a annoncé la publication prochaine), — enfin, de l'âge des coupes qu'il fait remonter aux deux ou trois premiers siècles de l'hégire.

Beaucoup de formules magiques sont composées des mêmes phrases, plusieurs fois répétées; ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les noms des génies et les noms propres des personnes en faveur desquelles les formules ont été écrites. Le premier appendice contient une étude sur ces noms propres. Avec lui se termine le présent fascicule. — M. Pognon nous annonce que le second donnera des extraits de l'ouvrage de Théodore Bar-Kouni. Il ne nous dit point expressément ce qu'il nous réserve pour le troisième et le quatrième. — Le dialecte et les doctrines mandaïtes étant encore assez mal connus, tout ce qu'il nous apprendra à ce sujet ne peut manquer d'être intéressant.

J.-B. Ch.

On portraits of Christ in the British Museum, by Cecil Torr, M. A. Cambridge, University Press, 1898; in-8, pp. 14 (avec quatre figures).— Prix : 1 sh.

La plaquette de M. Cecil Torr n'est pas, comme on pourrait le croire, une étude d'archéologie, mais bien de chronologie évangélique, dont l'occasion lui est fournie par deux portraits du Christ. Ces portraits, dessinés à l'aide de feuilles d'or intercalées entre deux verres, tels qu'on en a trouvé dans les catacombes, doivent remonter au milieu du IIIe siècle. L'auteur, frappé de ce que les plus anciens portraits du Christ le représentent très jeune et imberbe, se demande si cette tradition ne se rapprocherait pas beaucoup plus de la réalité que la donnée du texte évangélique qui lui assigne environ trente ans lorsqu'il commença sa prédication. Après avoir rappelé les divers éléments chronologiques qui peuvent entrer dans l'examen de la question, ainsi que les textes de Josèphe et ceux des Évangiles, sans être parvenu d'ailleurs à les concilier, M. C. Torr, manifestement influencé par le désir de trouver exactes les anciennes représentations artistiques, arrive

Digitized by Google

à cette conclusion : que le Christ fut crucifié vers sa vingtième année, après avoir reçu à seize ou dix-sept ans le baptême de Jean qui en avait alors lui-même environ trente; car c'est à ce dernier qu'il faudrait rapporter le passage : Luc, III, 23. — Il nous paraît bien douteux que cette opinion soit ratifiée par la critique historique.

J.-B. Ch.

Les Écoles d'Antioche. Essai sur le savoir et l'enseignement en Orient au IVe siècle après J.-C., par Albert Harrent. — Paris, Fontemoing; 1898; in-12; pp. 288.

Cet ouvrage, qu'on ne lit pas sans intérêt, ne justifie point son titre; c'est, en réalité, un « Recueil de passages des auteurs grecs et latins relatifs à la pédagogie ». D'Antioche, il n'est pas plus question que de Rome, de Byzance ou d'Athènes; mais, dit l'auteur, les écoles étant partout les mêmes, ce que les écrivains nous apprennent de celles des autres villes peut s'appliquer à celle d'Antioche. — C'est d'après saint Jérome, Platon, Aristote, saint Basile, saint Grégoire de Naziance, Horace, Gallien et surtout Quintilien qu'on expose le *Régime des Écoles* (chap. I). — C'est d'après saint Augustin et saint Jérôme qu'on donne (chap. II) les *Programmes* de l'École du « Premier maître »; celui de l'École « du Grammairien » est exposé d'après Quintilien et Apollonius Dyscole; une assez large part est faite à Libanius dans le paragraphe consacré à « l'École du Rhéteur ». — Les chapitres suivants parlent des *Études spéciales* (III), de *la Famille*, *du Pédagogue*, *de l'Étudiant* (IV), des *Maîtres* (V), de la *Rhétorique supérieure* (VI). Ces deux derniers sont surtout formés de citations de Libanius. L'auteur professe pour ce rhéteur une tendresse admirative; mais, par contre, il juge saint Jean Chrysostome avec une trop grande sévérité. — Chemin faisant, M. Harrent trouve l'occasion de s'élever contre l'intolérance et de proclamer les bienfaits de la liberté d'enseignement; loin de nous la pensée de le contredire; mais il nous semble qu'il va trop loin en paraissant condamner l'intervention de l'État jusque dans les programmes. Autre chose est de permettre à chacun d'enseigner ce qui lui plaît, et autre chose de laisser à tous la liberté d'enseigner ce que l'on demande — Ajoutons que le livre ne nous donne qu'un tableau bien imparfait du « savoir » en Orient au IVe siècle, même en restreignant l'appellation d'Orient au monde hellénique; et que ce siècle n'est pas si « mal connu » qu'on l'insinue; car on formerait une bibliothèque avec les études dont il a été l'objet sous tous les points de vue.

J.-B. Ch.

Digitized by Google

Histoire de l'abbaye de Silos, par D. Marius Férotin, bénédictin de Solesmes. Paris, E. Leroux, 1897, x et 368 p. gr. in-8°.

Recueil des chartes de l'abbaye de Silos, par D. Marius Férotin, bénédictin de Solesmes. Paris, E. Leroux, 1897, xxiii et 623 p. in-8°.

Ces deux ouvrages du même auteur sont le résultat de l'établissement dans les ruines d'une abbaye bénédictine de la Vieille Castille de quelques bénédictins français que la dissolution de leur congrégation avait contraints à s'expatrier. Non contents de reconstruire et de restaurer, au moins en partie, l'antique monastère de Silos, où ils furent autorisés à s'établir par le gouvernement espagnol, ils ont voulu aussi raviver la mémoire de son temps de splendeur et de toutes ses vicissitudes à travers l'histoire ; l'un d'eux, le P. Marius Férotin, s'est chargé de dresser les annales de l'abbaye dont la fondation remonte au moins au ixe siècle, et de là les deux ouvrages dont nous venons d'inscrire les titres ; un récit historique et un recueil des preuves de ce récit. L'un et l'autre portent la marque d'un esprit très sage, très attentif à toutes les difficultés du sujet et très judicieux. Il faut de plus admirer et louer sans restriction la belle opiniâtreté dont ont fait preuve D. Marius Férotin et les religieux de sa congrégation qui l'ont aidé pour reconstituer autant que possible les archives du monastère et réunir en un faisceau les témoignages si extraordinairement dispersés qui seuls nous donnent l'image à peu près exacte de ce que fut cet organisme détruit. La tâche était rendue d'autant plus difficile que les bénédictins français ne trouvaient, dans la littérature historique de l'Espagne, que bien peu de modèles à suivre ; nous pourrions même dire qu'ils n'en trouvaient qu'un, l'*Historia del real monasterio de Sahagun*, publiée en 1782, la seule histoire d'une abbaye bénédictine espagnole qui soit fondée sur l'étude consciencieuse de documents diplomatiques et accompagnée d'une ample collection de preuves.

L'histoire proprement dite de l'abbaye et de ses abbés n'offre pas, il faut le dire, un très grand intérêt et n'apporte pas un appoint de faits bien importants à l'histoire générale de la Castille au moyen âge ; mais si l'abbaye de Silos, un peu perdue dans ses montagnes, a été moins mêlée que d'autres à la vie de la nation et de ses rois, on ne saurait nier qu'elle fut, au xie et au xiie siècle surtout, un centre monastique des plus vivants et qui produisit beaucoup : c'est à cette époque qu'appartiennent deux écrivains notables, le moine Grimald, auteur de la vie latine du grand saint qui donna son nom à l'abbaye, et l'autre moine qui nous a laissé cette chronique inappréciable quoique inachevée, le *Chronicon silense*. Silos a été aussi, sous le gouvernement de saint Dominique, une école importante de copistes de manuscrits et les restes de ces grands travaux d'écriture témoignent de la belle activité qui régna pendant un temps dans l'abbaye. D. Marius Férotin a consacré un appendice de son histoire à la description des manuscrits qui formaient la bibliothèque du monastère avant sa suppression, de tous ceux du

Digitized by Google

moins qu'il a retrouvés soit à la Bibliothèque nationale de Paris, soi au British Museum, qui en ont recueilli le plus grand nombre, soit ailleurs encore : cette dissertation de bibliographie critique, où l'auteur a résumé et complété les travaux de M. L. Delisle et d'autres, est fort méritoire et laisse peu à désirer, on regrette seulement de ne pas y trouver une explication satisfaisante de cette étrange occultation des manuscrits de Silos pendant une vingtaine d'années. D. Marius Férotin nous apprend que le dernier abbé de Silos, Rodrigo Echevarria, confia en 1857 le dépôt de ces manuscrits à un de ses anciens confrères, le P. Sebastian Fernandez, alors vicaire de San Martin, et il ajoute : « On ne saurait dire au juste ce que devinrent alors nos manuscrits ; mais il est trop certain qu'ils furent mis en vente à Madrid dans le courant de l'année 1877 et revendus définitivement à Paris aux enchères publiques le 1er juin de l'année suivante. » Une grosse responsabilité, pour ne rien dire de plus, semble incomber à ce P. Fernandez ; mais nous aurions vraiment mauvaise grâce à protester, puisque c'est à ce religieux que nous devons sans doute de posséder à Paris de beaux spécimens d'écriture wisigothique. Les autres appendices de l'histoire de l'abbaye sont consacrés aux inscriptions, aux reliques et à la description de l'édifice lui-même. Les planches qui terminent le volume ne répondent malheureusement pas, par leur médiocre exécution, à ce qu'on pouvait attendre d'un livre composé avec tant de soin : les reproductions, surtout de chartes du xe siècle, trop réduites, ne peuvent être lues qu'à la loupe et ne donnent qu'une image bien infidèle des originaux.

Le *Recueil des chartes* a été dressé d'après les règles posées par nos meilleurs diplomatistes et mérite de grands éloges. Rien qu'à lire ces textes et sans avoir vu les originaux, l'on pouvait affirmer l'exactitude des transcriptions : cette opinion nous est confirmée par un érudit espagnol des plus compétents, D. Ramon Menéndez Pidal, qui a collationné quelques pièces et n'a relevé dans les lectures de D. M. F. qu'un très petit nombre de fautes, la plupart insignifiantes [1]. Une mention spéciale est due à l'index général : l'auteur y a relevé les noms de personnes et de lieux et beaucoup de mots latins ou espagnols du moyen âge. En général D. M. F. a bien interprété les difficultés que présentent les textes diplomatiques de son recueil ; çà et là cependant on peut différer d'avis avec lui. Voici quelques menues observations : *Padulibus* (p. 2) pour *paludibus* est une forme que l'auteur a bien fait de conserver et que confirment les noms de lieux d'autres pièces du même cartulaire : *Padule*, *Paul*, *Paduleia*, et tant d'autres, *Paul*, *Paules*, *Paular*, de plusieurs provinces d'Espagne, sans parler du nom commun *paul*, qui, en castillan, comme en portugais, s'emploie dans le sens de marécage. A l'ouest du domaine castillan, c'est au contraire

1. *Revista critica de historia y literatura espanolas*, numéro de mai-juin 1897.

Digitized by Google

palude et non *padule* qui a donné la forme vulgaire : nous avons ainsi *paudes* dans le poème d'Alexandre, str. 1321 (où les éditeurs ont lu *taudes*) et le nom de lieu *Paudel* (prov. d'Oviedo). — P. 17. L'explication de *tugaberit* par *togaverit*, dans la phrase *si tugaberit mea radice* me semble bien douteuse. Ne faudrait-il pas rattacher le mot au castillan *atusar*, *tusar*, tondre? — P. 25. *Manete* pour *mente* est évidemment une simple inadvertance du scribe; après avoir écrit *de manu propria*, il a répété la première syllabe de *manu* et écrit *ac manete devota* pour *mente devota*. — P. 53. *Mesta* ne peut être ni *meta* ni *meseta*. Le mot remonte certainement à *mixta* et doit signifier une terre quelconque; cf. *mestal*, « terre inculte ». — P. 433. La forme *andado* de la phrase « Et mando a Joan, mi *andado*, la mi parte de las viñas », aurait dû être relevée dans l'index; c'est le correspondant du moderne *alnado*. — P. 604. « *Pignorare*, avec le sens de piller, parfois de saisir un gage. » *Pignorare*, en castillan moderne *prendar*, signifie d'abord et essentiellement « saisir un gage », parfois, comme de juste, le saisir par un acte de violence; mais ce n'est pas « piller ». — P. 607. D. Marius Férotin explique de la façon suivante le mot *recovua* dans la phrase « nec pignorare *recovuam*, nec mercatorem », etc. « *Recovua*, probablement collecteur des dîmes du monastère (du mot *recovare*, recouvrer); peut-être convoi de bêtes de somme (*recua* en castillan). » D'abord, le synonyme de « recouvrer » est *recobrar*, non pas *recovar*. Ce dernier mot, inusité, se rattache naturellement à *cubare*; on trouve le substantif verbal *recova*, qui entre autres sens a ceux d'« achat de poules, d'œufs », etc., et de « meute de chiens de chasse ». Il se peut que le *recovua* du cartulaire soit pour *recova*; mais il semble plus probable d'y voir l'équivalent de *récua* (portug. *récova*), mot d'origine arabe et qui signifie « troupe de bêtes de somme ».

Il y aurait encore quelques autres interprétations à discuter et d'autres points d'interrogation à poser; mais n'insistons pas. Ces deux ouvrages sont des plus recommandables et font honneur à la congrégation des Bénédictins de Solesmes. Souhaitons qu'ils soient suivis de beaucoup d'autres analogues : les archives d'Espagne regorgent de cartulaires inédits qui n'attendent que des éditeurs et dont la publication servirait singulièrement les intérêts de l'histoire.

Alfred Morel-Fatio.

Julian Ribera Tarrago. Origenes del Justicia de Aragon. Zaragoza, Comas, 1897, in-12 (Colección de Estudios arabes).

Le livre de M. Ribera est formé de la réunion de huit conférences, faites à l'Université de Saragosse et à l'Athénée de Madrid, et qui forment comme autant de chapitres distincts. De ces huit conférences les quatre dernières sont d'un intérêt beaucoup moins particulier que

Digitized by Google

les premières. Ajoutées par l'auteur à l'appui de la thèse qu'il soutient, elles la confirment sans doute, mais par des considérations que leur caractère de généralité rend forcément un peu vagues, et la brillante dissertation de M. Ribera sur les lois de l'imitation dans l'humanité ne paraîtra peut-être qu'un hors d'œuvre après les chapitres beaucoup mieux documentés et plus concluants qui précèdent.

Le *Justicia* d'Aragon, ce juge suprême, qui, à certaines heures troublées, semble avoir été investi d'une autorité morale supérieure même à celle du roi, a souvent piqué la curiosité des historiens. Sans songer à contester l'originalité très réelle de ce type de magistrat, inconnu aux autres peuples de l'Espagne et du continent européen, il est permis de se demander si le *Justicia* a été créé de toutes pièces par la constitution aragonaise et surtout s'il a toujours eu ce caractère d'arbitre souverain. Que les attributions du *Justicia* aient varié, surtout en matière politique, cela ne pouvait entrer en doute, et en quelques pages très claires et très précises de sa quatrième conférence, M. R. expose l'histoire des variations de cette magistrature. Jusque vers la moitié du XIIIe siècle le *Justicia* reste confiné dans ses attributions de juge de la coutume, exerçant une sorte de juridiction analogue à certains égards à celle des cours de cassation modernes, plus étendue cependant. Plus tard, il se laisse entraîner dans les luttes politiques par les nobles et les Cortès, qui cherchent à étendre et à fortifier son autorité, dans le dessein de s'en faire pour eux-mêmes un abri contre les caprices du despotisme. Des résistances de la part du pouvoir royal, des répressions parfois sanglantes arrêtent à plus d'une reprise les empiètements d'attributions du *Justicia*. Cependant, au milieu du XVe siècle, son autorité arrive à son apogée : juge en dernier ressort, gardien et défenseur des *fueros*, il est inviolable et inamovible. Mais bientôt, le pouvoir central grandissant à mesure que se fait l'unité de la Péninsule, les privilèges du *Justicia* sont battus en brèche jusqu'à ce que sa charge même soit abolie en 1710 par Philippe V, triomphant de la rébellion des Aragonais.

La partie la plus obscure dans l'histoire de cette magistrature est celle de ses origines, et c'est précisément ce point que s'est proposé d'élucider M. Ribera. La persistance dans les royaumes chrétiens de l'Espagne de certaines institutions judiciaires musulmanes a été pour lui l'indice révélateur. Ce n'est pas une des parties les moins intéressantes de son travail que celle où il nous fait voir dans quel esprit de conciliation vécurent longtemps côte à côte les chrétiens, les juifs et les mahométans réunis par les vicissitudes de la conquête et de la reconquête sous une même domination. Pour ne pas dépeupler complètement les provinces nouvellement acquises, les princes catholiques n'avaient garde d'imposer brusquement aux populations musulmanes des institutions qui auraient trop violemment heurté leurs croyances et déterminé un exode général. C'est ce qui nous explique pourquoi tant de magistrats, d'officiers municipaux arabes furent conservés, souvent même sans qu'on pensât à leur don-

Digitized by Google

ner un nom aragonais ou castillan. Ainsi survécurent l'*Almojarife*, employé des douanes, le *Zalmedina*, magistrat supérieur de police et de justice criminelle, l'*Alguacil*, officier de police, exécuteur des sentences de la justice et de l'administration, le *Mustaçaf*, inspecteur des marchés et de la voirie municipale, l'*Alcalde*, imitation assez lointaine du *Cadi* musulman, et, dans la législation primitive de l'Aragon, sorte de juge de paix en matière civile. A constater ces analogies et d'autres encore entre nombre d'institutions aragonaises et arabes, M. R. s'est demandé si ce n'était pas chez les musulmans que l'on découvrirait le type original du *Justicia*. Et, en effet, il a existé chez eux un magistrat de ce genre dont les attributions se trouvent définies dans les « Institutions politiques » d'Almavardi, écrivain du ve siècle de l'Hégire. Appelé Chef ou Gouverneur des Injustices, il connaît des violations de la loi commises par les gouverneurs et autorités politiques, des abus de pouvoir des employés du Trésor et des douanes, des irrégularités dans le payement des appointements, des extorsions des fonctionnaires ou des personnages puissants; il a l'inspection des legs pieux, seconde l'exécution des sentences rendues par les juges ordinaires et, en cas de besoin, donne son appui aux officiers de haute police municipale; il veille à l'accomplissement des pratiques extérieures du culte; enfin, dans certains cas délicats où sa haute autorité morale peut être d'une salutaire influence, il devient juge ou arbitre entre simples particuliers.

D'abord prérogative des sultans, cette fonction de redresseur des torts et de juge suprême fut déléguée par eux lorsque l'exercice du pouvoir souverain dans toute sa plénitude devint impossible par la trop grande extension de leur royaume. C'est au xe siècle, sous le règne du calife de Cordoue Alhaquem II, que cette magistrature des injustices est le plus florissante. On la vit par la suite décliner, lorsque les domaines musulmans en Espagne allèrent en se morcelant, mais elle subsista dans les royaumes de Murcie et de Valence. Si l'on réfléchit que lorsque le Cid s'empara de cette dernière cité, il dut, selon toute vraisemblance, y respecter la plupart des institutions en vigueur, que le roi son contemporain et son allié, Pierre Ier d'Aragon, était familier avec les mœurs et la civilisation des Arabes au point de ne savoir écrire que leur langue, on peut très légitimement en déduire que c'est par cette voie que l'institution du *Justicia* pénétra en Aragon. Et l'on sera plus porté encore à accepter cette hypothèse, si l'on remarque que, d'après les plus lointains renseignements que nous possédions, les attributions primitives du *Justicia* aragonais, sont sensiblement analogues à celle du « Gouverneur des Injustices » arabe.

M. R. affirme sa thèse avec beaucoup de force et l'expose avec une grande clarté. Sans doute il manque encore le chaînon intermédiaire, un texte ancien et précis remontant à l'époque même où le *Justicia* aurait été transplanté en Aragon. Peut-être trouvera-t-on quelque jour cette preuve sans réplique. En attendant et à défaut de ce document péremp-

Digitized by Google

toire, nous nous rangeons volontiers à la théorie de M. Ribera, qui nous paraît élucider d'une façon très ingénieuse ce point d'histoire intéressant.

H. LÉONARDON.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse.

Procès-verbal de l'assemblée générale des États de Corse tenue à Bastia 1770-1773, publié par M. A. de MORATI, volumes I-III, Bastia, Ollagnier, 1897, In-8°, LIV et 97, 166 et 149 p.

Registre du Comité supérieur siégeant à Bastia du 2 mars au 7 septembre 1790, publiée par M. l'abbé LETTERON, Bastia, Ollagnier, 1898, in-8°.

La Société des sciences historiques et naturelles de la Corse est une de nos sociétés scientifiques les moins connues, et pourtant une des plus laborieuses et des plus méritantes. Tous les ans elle publie un ou plusieurs textes inédits du plus grand intérêt pour l'histoire de la Corse, et l'on éprouve pour le travail auquel elle se livre, une réelle admiration. Elle a jusqu'ici mis au jour trente-cinq volumes au nombre desquels nous citerons les traductions de la *Corse* de Gregorovius, de Pietro Cirneo, de l'*Histoire* de Filippini, de la *Guerre de Corse* de Roccatagliata, du *Théodore* de Varnhagen; d'importants recueils de documents, documents sur l'affaire des Corses à Rome, sur l'histoire de l'île pendant la Révolution et sous le régime anglais, sur une foule d'épisodes, comme la conspiration d'Oletta de 1769 et l'insurrection bastiaise de 1791, des *Mémoires*, ceux de Rostini, de Guelfucci, du colonel Jean-Laurent de Petriconi; des *Lettres* de Paoli, etc., etc. Certes, il y a peu de sociétés historiques en France qui aient autant fait, et nous regardons comme un devoir de rendre ici un public hommage à cette association si active, si zélée, ...et si ignorée sur le continent [1].

Les deux publications les plus récentes de la vaillante Société sont le *Procès-verbal des États de Corse* et le *Registre du Comité supérieur*.

M. A. de Morati, qui a déjà publié dans les volumes de la Société différents travaux sur la Corse au temps de Cosme Ier et de Philippe II, sur Sampiero et Vannina d'Ornano, sur la conspiration d'Oletta, a entrepris la réimpression des procès-verbaux de l'assemblée générale des États de Corse. On a les huit procès-verbaux des huit assemblées d'États qui eurent lieu de 1770 à 1789. M. de M. les donnera peu à peu en quatre volumes, en y joignant un cinquième volume qui con-

---

1. Cotisation annuelle des membres de la Société, 10 francs; abonnement au Bulletin, c'est-à-dire à la suite des publications, 12 francs pour la Corse et la France, 13 francs pour les pays de l'union postale, 15 francs pour les autres pays; s'adresser pour les abonnements à M. Campocasso, trésorier de la Société, ou à la librairie Ollagnier, à Bastia.

Digitized by Google

tiendra d'importants documents, rapports des députés envoyés à la cour et réponses du roi, discours prononcés à l'ouverture des sessions par le commandant en chef et l'intendant, etc. Dans le volume que nous analysons aujourd'hui, M. de M. a recueilli les procès-verbaux de 1770, de 1772 et de 1773. On y trouve l'histoire même de la Corse durant ces quatre années, car les États, bien qu'ils n'aient plus autant de pouvoir qu'au temps du gouvernement national, délibèrent sur une foule de questions, règlent la perception et la répartition de l'impôt, nomment le trésorier général, les trésoriers des provinces, les commissaires des juntes, les députés à la cour et les Douze nobles qui forment auprès des commissaires du roi une commission permanente. Il arrive d'ailleurs que les États disent la vérité à Marbeuf et à Narbonne; ils les secondent dans les mesures utiles; ils s'efforcent de diminuer les impositions, protestent contre le Domaine qui prend aux communes et aux particuliers de trop grandes étendues de terrains, etc. L'introduction que M. de M. a mise en tête du premier volume est très remarquable. L'auteur blâme justement la sévérité que Rossi déploie dans ses *Osservazioni storiche* contre les commissaires du roi et peut être est-il lui-même trop indulgent envers Marbeuf et les intendants. Mais il montre bien que les commissaires soumirent les États à un règlement sévère, relevèrent sans pitié la moindre critique, la moindre remontrance sur les actes du gouvernement : « leur formalisme fut extrême, leurs coups d'autorité fréquents » (p. XIX), et M. de M. rappelle certaines affaires retentissantes de l'époque, le procès d'Abbatucci, l'opposition de Petriconi qui fut si rudement châtiée. Toutefois, si leur administration avait le caractère et les vices du gouvernement absolu qu'ils représentaient, ils y apportaient quelque tempérament par leurs qualités personnelles, et ici M. de Morati présente au lecteur Marbeuf et Narbonne ainsi que les intendants, Chardon, Pradine, Boucheporn et La Guillaumye. Il conclut que les abus de l'ancien régime se firent sentir moins gravement en Corse qu'en France.

Le *Registre du Comité supérieur* est édité par M. l'abbé Letteron, professeur au lycée de Bastia et président de la Société. M. L. est un infatigable travailleur. C'est lui qui a publié les *Mémoires* de Rostini et les *Annales* de Banchero, qui a traduit le texte latin de Pietro Cirneo et de Roccatagliata ainsi que l'*Histoire* dite de Filippini, qui a fait paraître un recueil de pièces sur la Corse pendant les années 1737-1739, trois volumes de documents sur l'île durant la Révolution, les procès-verbaux des séances du parlement anglo-corse, les livres XII, XIII et XIV des *Osservazioni storiche* de Rossi, et il ne s'en tiendra pas là. Après avoir donné en 1894 la correspondance du Comité supérieur, il donne aujourd'hui le registre de ce Comité qui joua un très grand rôle en 1790. La nouvelle publication de M. L. montre mieux encore que la précédente l'importance que prit, au milieu des troubles de la Corse, cette assemblée de patriotes. Elle fait voir le nombre considé-

Digitized by Google

rable d'affaires que le Comité supérieur eut à examiner, et combien de questions il sut résoudre en employant presque toujours les moyens de conciliation, les *mezzi blandi*, de préférence aux *mezzi imperiosi*.

M. Letteron nous avait communiqué les épreuves de ce volume avant que parût notre second tome sur la jeunesse de Napoléon, et il cite dans sa préface un passage de notre livre d'après les épreuves que nous lui avions communiquées à notre tour; nous le remercions de l'honneur qu'il nous fait ainsi que de l'obligeance qu'il a mise à faciliter notre travail; si ce travail a quelque mérite, il le doit en grande partie aux publications de la Société historique et notamment aux recueils de textes si diligemment, si consciencieusement publiés par M. Letteron qu'on nous permettra d'assurer ici, une fois encore, de notre reconnaissance et qui, du reste, s'est acquis des droits à la gratitude de tous les studieux d'histoire corse.

A. C.

Légendes et archives de la Bastille par Frantz FUNCK-BRENTANO, avec une préface de V. Sardou. Paris, Hachette, 1898, in-8°, XLVIII et 275 p. 3 fr. 50.

Tout, ou à peu près tout, est curieux et neuf dans le livre où M. Frantz Funck-Brentano a recueilli sept études qu'il avait publiées dans diverses revues.

I. — *Les Archives de la Bastille*. M. F.-B. retrace l'intéressante destinée du dépôt où étaient réunis les documents sur les prisonniers.

II. — *Histoire de la Bastille*. M. F.-B. fait l'historique de la forteresse qui fut d'abord une citadelle militaire et devint ensuite une vraie prison d'État, puis une prison comme les autres où les détenus étaient mieux traités, une prison qui, de 1783 à 1789, demeura à peu près vide — car les vainqueurs du 14 juillet ne délivrèrent que sept prisonniers : quatre faussaires, deux fous et le comte de Solages, coupable d'un crime monstrueux et gardé sur une pension que payait son père.

III. — *La vie à la Bastille*. On a vu dans l'étude précédente que la Bastille était au XVIIIe siècle la prison la plus douce peut-être et la plus humaine de France. M. F.-B. décrit les transformations de la forteresse et montre qu'il n'y avait pas en Europe au siècle dernier un lieu de détention où les prisonniers fussent entourés d'autant d'égards et de confort.

IV. — *Le masque de fer*. Le doute n'existe plus aujourd'hui et le problème est résolu. Que disent les documents essentiels? Que le 18 septembre 1698 Saint-Mars, nommé gouverneur de la Bastille, amena avec lui de Sainte-Marguerite un prisonnier qu'il avait à Pignerol et qui gardait toujours un masque de velours noir; que ce prisonnier, d'abord enfermé dans la troisième chambre de la tour de la Bertaudière, fut mis le 6 mars 1701 dans la seconde chambre avec le

Digitized by Google

domestique Tirmon et y fut rejoint le 30 avril suivant par l'officier Maranville; que le 19 novembre 1703 ce prisonnier mourut et fut enterré le lendemain, après avoir été inscrit sur le registre de l'église Saint-Paul sous le nom de Marchioly. Le personnage est évidemment Mattioli, secrétaire d'État du duc de Mantoue. Il avait promis à Louis XIV, en audience privée, de livrer Casal, et il en avertit les ennemis du roi, les cours de Vienne, de Madrid, de Turin et la république de Venise. Outré, Louis XIV ordonna, sur la proposition de l'abbé d'Estrades, son ambassadeur près la république vénitienne, d'enlever Mattioli sans que personne sût ce qu'il serait devenu. Enlevé le 2 mai 1679 par Catinat, Mattioli fut déguisé, masqué, conduit à Pignerol. On le traita d'abord avec respect. Mais le duc de Mantoue qu'il avait trompé, non moins que Louis XIV, se déclara fort satisfait de son arrestation, et peu à peu le secret de cette violation du droit international perdit son importance; les égards diminuèrent et Mattioli finit par faire chambre commune avec des individus de la plus basse classe. Sans doute, il est nommé Marchioly sur l'acte mortuaire; mais Saint-Mars écrit toujours Martioly et le nom de l'Italien est autant défiguré sur le registre de l'église Saint-Paul que celui des deux témoins (*Rosage* pour Rosarges et *Reglhe* pour Reilhe). Ainsi se justifie le mot de Louis XV à Mme de Pompadour que le masque de fer était le ministre d'un prince italien et de Maurepas à Louis XVI, qu'il était sujet du duc de Mantoue.

V. — *Les gens de lettres à la Bastille*. M. F.-B. fait voir que ces « victimes du pouvoir arbitraire », ces « martyrs », Voltaire, La Beaumelle, Morellet, Marmontel, Linguet, ont été mieux traités qu'on l'a dit.

VI. — *Latude*. Il suffit de résumer ce que raconte M. F.-B. pour montrer l'étendue de ses recherches et la nouveauté de son étude. Jean-Henry, né à Montagnac, dans l'Hérault, d'un père inconnu et de Jeanneton Aubrespy, garçon chirurgien aux armées sous le nom de Jean Danry, licencié en 1748 et misérable, imagine d'envoyer à Mme de Pompadour une boîte explosive et se rend à Versailles où il annonce au premier valet de la marquise qu'il a vu deux hommes jeter ce paquet à la porte avec force menaces contre la favorite. Arrêté, découvert, il refuse d'avouer, passe, non pour un escroc, mais pour complice d'une conspiration, s'évade de Vincennes en poussant la porte du jardin, se cache, est repris, enfermé à la Bastille, d'abord dans un cachot, puis dans une chambre, s'échappe avec son compagnon Allègre en grimpant par la cheminée jusqu'à la plate-forme et en descendant par une échelle de corde patiemment fabriquée qu'il attache à l'affût d'un canon, arrive à Amsterdam, est derechef arrêté et ramené à la Bastille, mis au cachot durant trois années, remis ensuite dans une chambre, et alors sa tête se détraque. Il se dit noble et en apprenant en 1761 la mort d'un sien compatriote, Vissec de Latude, se déclare fils de cet officier et prend le nom de vicomte Masers de Latude. Il ne cesse

Digitized by Google

d'écrire, d'envoyer des mémoires à tout le monde, de forger des plans merveilleux, d'assurer qu'il a fait de sublimes découvertes. Il commet tant d'extravagances qu'on le met de nouveau au cachot et le transfère en 1764 au donjon de Vincennes. Là, il s'échappe encore. Ressaisi, reconduit à Vincennes, jugé fol par Malesherbes qui vint le voir en 1775, envoyé à Charenton où il affirme à tout venant qu'il est ingénieur géographe, il obtient enfin en 1777 sa liberté. Il en profite pour extorquer par des menaces de l'argent à une dame de qualité, et le voilà jeté à Bicêtre avec les voleurs. Mais il ne discontinue pas de rédiger des mémoires, et une relation de ses malheurs, perdue par un porte-clés au coin d'une borne de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, tombe entre les mains d'une petite mercière, Mme Legros, qui se remue infatigablement en sa faveur. Le beau monde s'émeut, s'attendrit sur cette captivité de trente-cinq ans. En 1784, Latude est relâché et pourvu d'une pension de 400 livres. Il vit chez Mme Legros qui reçoit le prix Montyon, et la plus haute société lui rend visite. Sous la Révolution, il se représente comme la victime des despotes. La Constituante, éclairée par Camus et Voidel, lui supprime sa pension. La Législative la rétablit et l'augmente. Latude meurt le 1er janvier 1805 à l'âge de quatre-vingts ans [1].

VII. — *Le 14 juillet*. Il y aurait ici des réserves à faire sur quelques points.

M. F.-B. parle d'une seule pièce installée par Cholat et Baron, lorsqu'il devrait parler de deux, sinon de trois pièces qui furent braquées sur le pont.

Il dit que Launey tira seulement un coup de canon [2]. Mais il ne mentionne pas la fusillade des Invalides et des Suisses. Son devancier Victor Fournel (qu'il a fréquemment suivi) dit fort bien que les Suisses faisaient un feu continuel par les créneaux et les trous pratiqués au pont-levis. Aussi ne fallait il pas citer la partie du témoignage de Pasquier assurant, contre toute vérité, que « la résistance fut complètement nulle » et qu' « on tira quelques coups de fusil auxquels il ne fut pas répondu, et quatre ou cinq coups de canon ».

Il prétend que Launey « ne voulant pas massacrer la foule, résolut de faire sauter la Bastille ». Mais c'était pour massacrer la foule que Launey voulait se faire sauter, et la Relation des invalides dit que les soldats répondirent à Launey qu' « ils se résignaient à tout plutôt que de faire périr un aussi grand nombre de citoyens ».

---

1. J'aurai voulu que l'auteur nous dise que l'avocat Thiéry, le rédacteur des *Mémoires* de Latude, est l'auteur d'un *Guide* de Paris intéressant et utile.

2. D'un des trois canons qui défendaient le dernier pont-levis. Mais, si, comme dit M. Funck-Brentano, pas un coup de feu ne partit des quinze canons placés au haut des tours (p. 258), c'est que les assaillants se trouvaient trop près et que les canons étaient trop lourds pour qu'on pût les soulever et en diriger la bouche vers le pied des murs.

Digitized by Google

Il rappelle qu'Elie donna sa parole d'officier qu'aucun mal ne serait fait à la troupe, et il ajoute que la parole ne fut pas tenue. Mais il devrait ajouter qu'Élie ne parla que pour son compte. Louis de Flue déclare nettement qu' « on ne voulut rien savoir de capitulation », qu'il y eut « pour unique réponse un cri général *ouvrez les portes* et *baissez le pont* », et il crut qu'il allait être massacré lorsque le pont fut baissé sur l'ordre de Launey.

Il a montré l'influence des retentissants *Mémoires* de Linguet et de Latude ainsi que du plaidoyer de Mirabeau contre les lettres de cachet. Mais peut-être n'a-t-il pas suffisamment insisté sur l'idée que le peuple avait gardée de cette Bastille où l'on pouvait être enfermé sans savoir pourquoi et rester sans savoir combien, sur l'impression que produisait l'aspect de cette noire et mystérieuse forteresse qui personnifiait l'ancien régime. Voici un mot de Danton qu'il n'a pas connu. Bien avant l'événement, lorsque Danton se baignait dans la Seine, il lui arrivait parfois de montrer le poing à la Bastille et de s'écrier : « Ce château-fort suspendu sur notre tête m'offusque et me gêne. Quand le verrons-nous abattu? pour moi, ce jour-là j'y donnerai un fier coup de pioche ! »

Il conclut que la prise de la forteresse est une « horrible et sanguinaire saturnale », que la Bastille n'est pas tombée « sous une poussée d'héroïsme du peuple de Paris », que la foule des vainqueurs est « une horde sauvage, la lie de la populace ». C'est vraiment aller trop loin. M. F. B. reconnaît lui-même qu'il y avait dans la foule qui se porta sur la Bastille des « citoyens honnêtes » à côté des « brigands ». Les soixante-trois gardes-françaises des compagnies de Ruffevielle et de Lubersac, les bourgeois de la milice parisienne qui suivirent ces gardes-françaises, l'ancien adjudant Hulin, directeur d'une buanderie de la Briche, le sous-lieutenant et porte-drapeau de La Reine-Infanterie Elie, Aubin Bonnemère qui sauva Mlle de Monsigny, le mercier Réole, l'épicier Pannetier, le cabaretier Cholat, le compagnon charron Tournay, l'ouvrier horloger Humbert, le basochien Maillard, le fils de Gudin de la Brenellerie, l'avocat Farcin du Mesnil, l'ingénieur Estienne, l'officier de la compagnie de l'arquebuse Ricard et Favereau qui menèrent Louis de Flue à l'hôtel de ville, Ducastel, Georget, Lamandinière [1], étaient ils des brigands ? N'y avait-il pas parmi les assaillants, comme disent les rédacteurs de la *Bastille dévoilée*, des bourgeois de toutes les classes, de simples ouvriers de toute espèce, des individus de tous les quartiers dont plusieurs n'avaient jamais manié d'armes ? Les assiégeants qui se jetèrent sur le petit pont-levis, n'étaient-ils pas, dit Réole, « presque tous bourgeois » ? Les citoyens qui formèrent la compagnie

1. Lamandinière prit part à la journée du 10 août : lieutenant en second dans les chasseurs à cheval de la légion franche étrangère, il était adjudant-général à l'armée de l'Ouest lorsqu'il fut tué le 17 juillet 1793 à Vihier ; je donne ce renseignement parce qu'il est inédit.

Digitized by Google

des volontaires nationaux de la Bastille ne témoignent-ils pas dans leur *Appel* que « plusieurs d'entre eux avaient les avantages d'une éducation distinguée » ?

Il y a d'ailleurs un point qu'on néglige d'ordinaire et qu'il faut mettre en évidence. On s'accorde à dire que la foule s'est portée à la Bastille comme elle s'était portée aux Invalides pour avoir des armes et des munitions. Mais il y avait dans les esprits une autre idée dominante. La Bastille était comme la citadelle de Paris, et la citadelle devait être occupée, gardée par les bourgeois. Cette idée règne alors dans toute la France, et c'est celle qui, en 1789, en 1790, pousse partout les habitants contre les citadelles et les châteaux-forts qui dominent les villes et les tiennent en bride. Le Comité permanent des électeurs qui forma la milice bourgeoise et, selon le mot de Lafayette, prit alors le commandement de la ville, ne songeait pas seulement à repousser les régiments étrangers : il sentait, disent les *Révolutions de Paris*, la nécessité de s'assurer de la Bastille ; il comprenait, pour nous servir de l'expression du général Thiebault, que, la Bastille prise, la cour perdrait un point d'appui pour les troupes qu'elle chargeait de châtier Paris. Le 14 juillet, à huit heures du matin, lorsque des particuliers vinrent lui annoncer que la rue Saint-Antoine était menacée par les canons de la Bastille, le Comité dépêchait à Launey trois députés qui obtenaient du gouverneur que les canons fussent retirés en arrière des embrasures. A midi, Thuriot, député du district Saint-Louis de la Culture, demandait à Launey que la direction des pièces fût changée, que la garde bourgeoise défendît le fort de concert avec la garnison, et ce Thuriot, le futur dantoniste, se rendait à l'Hôtel de Ville pour informer de la situation le Comité permanent. A une heure, le président du Comité, Delavigne, se charge d'aller dire à Launey que toutes les forces militaires sont sous la main de la ville et que le commandant de la Bastille doit recevoir dans la place les troupes de la milice parisienne, de même que le Comité faisait garder par des détachements mixtes de gardes françaises et de bougeois armés le Trésor royal et la Caisse d'escompte. A deux heures, le Comité permanent nomme une troisième députation dont le chef, Ethis de Corny, procureur du roi et de la ville, devra sommer Launey d'admettre les citoyens dans l'intérieur et pour la garde de la forteresse. Ce rôle du Comité permanent est de grande importance. Sans doute, le Comité n'envoie pas contre la Bastille les deux compagnies de gardes françaises qui sont entraînées par Hulin. Mais il est, en somme, — et bien que Victor Fournel ait raison de dire qu'il n'était pas en mesure d'imposer sa volonté au peuple — il est dans cette journée le centre de tout, le point de ralliement et de réunion : c'est à l'Hôtel de Ville que se succèdent les messagers qui annoncent la résistance de Launey et les progrès de l'attaque ; c'est à l'Hôtel de Ville que se rendent les vainqueurs et qu'ils conduisent les prisonniers. Et la garde bourgeoise, la milice parisienne n'est-elle pas intervenue ?

Digitized by Google

Tandis que les soixante-trois gardes françaises s'ébranlaient de la place de Grève sous la conduite de Wargnier et de Labarthe, des bourgeois ne marchaient-ils pas sous les ordres de Hulin qu'ils choisissaient tout d'une voix pour leur chef? Le commandant en second de la milice, le chevalier de Saudray, n'envoyait-il pas, entre deux et trois heures, cinq pièces qui furent servies par Bérard, Ducastel, Georget et les deux frères Leverre? Et dès lors, peut-on dire que le peuple de Paris n'a pas conquis la Bastille?

Ces chicanes importent peu. Sur nombre de questions, M. Funck-Brentano oppose la vérité à la fable, à la fausse tradition, et il y a plaisir à voir comme le jeune écrivain, avec la fougue et l'éclat de son âge, développe ses arguments, les met en bataille, les lance à l'assaut des légendes. Tout le monde voudra lire ce livre où il a revêtu d'une forme brillante, souvent spirituelle, pleine de verve et d'humour, ses minutieuses descriptions et ses démonstrations convaincantes.

A. C.

E. Veyssier. **De la méthode pour l'enseignement scolaire des langues vivantes.** Paris, Belin, 1898, in-8°. p. 204. Prix : 3 fr.

L'enseignement des langues vivantes manque d'une tradition et d'une méthode; de là ses tâtonnements et ses médiocres résultats. Ce sont ces regrets et ces griefs, déjà vieux, qui justifient l'apparition du présent petit livre. Les fera-t-il taire? Il est difficile de l'espérer. Une tradition ne se fonde pas en trente ans et une méthode ne se décrète pas. Du moins la tentative de l'auteur a-t-elle le mérite encore à peu près nouveau d'aborder le problème.

Il y a, dans le livre de M. Veyssier, deux parties principales, d'inégale étendue et d'inégale importance. La première, la plus courte, qui sert à la fois d'introduction et de conclusion (p. 7-33 et p. 181-204), renferme les principes de l'auteur, le point de vue sous lequel il conçoit la place, le rôle et l'importance de l'enseignement des langues vivantes, — ou du moins de l'allemand [1]. La seconde, la plus développée (p. 33-181), traite de la méthode dans ses généralités et dans l'application du détail.

Pourquoi enseigne-t-on les langues vivantes au lycée? Pour apprendre à les parler, répondent à la fois les Instructions et le public. Les langues anciennes ont un but éducatif, les langues modernes un but utilitaire. Mais dans la pratique le but utilitaire apparaît presque comme un leurre et le maître, se défiant à demi de ce fantôme vague et fuyant, est parfois tenté de se rejeter sur le but éducatif qui lui semble plus acces-

1. Il est peu question de l'anglais et point de l'italien ou de l'espagnol, M. V. le reconnaît lui-même, mais son titre promet trop.

Digitized by Google

sible. Cependant, comme il ne peut pas non plus oublier les programmes et paraître ignorer l'opinion, il fait les plus grands sacrifices à la *méthode orale*. Chez M. V. mêmes incertitudes. Il ne craint pas d'insister, avec raison, sur le milieu si artificiel de cet enseignement, sur ses résultats précaires, sur sa « stérilité relative ». Mais ne croyez pas qu'il ira chercher dans l'étude de l'anglais ou de l'allemand plutôt un moyen d'éducation et faire de leurs littératures les « humanités modernes ». Il est trop pieusement respectueux du latin, il se méfie trop de la valeur éducative des étrangers. Tout son livre recommande surtout, — et on ne saurait assez l'en louer, — la pratique orale de la langue, l'usage du parler courant. On ne peut pas lui reprocher d'enseigner les langues vivantes comme les langues mortes. Et d'ailleurs qui les enseigne ainsi ? la foule seulement et quelques académiciens se l'imaginent encore. Malgré tout on sent trop souvent chez l'auteur une véritable irrésolution dans la direction générale à suivre. Elle se trahit parfois dans des contradictions flagrantes : le professeur veut former l'ouïe des écoliers et il « donnera lecture d'articles de revues et de journaux » (p. 125) ; s'il prétend développer leur jugement et choisit l'exercice de la version, il n'osera pas en dicter le texte, l'oreille de l'élève n'ayant pas une éducation suffisante (p. 169).

Ainsi le malentendu subsiste. Il semble, il est vrai, que l'auteur n'ait pas voulu discuter les principes directeurs d'études encore naissantes. Il y avait pourtant intérêt à le faire. On s'entendra toujours assez facilement sur le détail de la méthode — il suffit de jeter les yeux sur les livres scolaires qui se publient tous les jours — ; mais sur les questions du but à poursuivre, des résultats vraiment accessibles dans l'étude des langues, du temps à leur consacrer, des sanctions scolaires et finales à leur donner, des attributions des maîtres chargés de les enseigner, toutes choses que les gens du métier ne sont pas appelés à décider, mais sur lesquelles on peut recueillir leur avis, il y aurait eu profit à entendre celui d'un homme compétent. M. V. a tenu simplement à donner sa méthode, en l'adaptant aux conditions présentes de l'enseignement, tel que les programmes l'ont constitué [1]. En dépit de son « caractère hybride », l'auteur essaie d'en tirer le meilleur parti et on ne peut qu'approuver les conseils pleins d'expérience qu'il donne sur l'emploi des méthodes variant avec l'âge des élèves et la matière enseignée. Il demande avec raison une méthode maternelle en bas, grammaticale au milieu, littéraire au sommet. J'ajouterai qu'il faudrait cesser de confier au même maître Jacques le soin de les appliquer toutes. On souscrira aussi à la façon dont M. Veyssier conçoit l'étude éclectique du vocabulaire et de la grammaire. Peut-être s'exagère-t-il les bienfaits d'une « entente sur le libellé des 2000 mots et locutions à enseigner » et

1. Beaucoup de chapitres ne sont souvent qu'une glose des paragraphes des *Instructions* de 1890.

Digitized by Google

« sur l'ordre à suivre dans l'enseignement des points généraux de la grammaire ». En général, le souci grammatical et même littéraire devrait dans l'étude d'une langue nous beaucoup moins préoccuper ; c'est le fond surtout qui importe, c'est lui qui par l'attrait qu'il inspire doit nous pousser à forcer l'obstacle de la forme. N'en est-il pas ainsi dans la réalité, et ne faudrait-il pas que déjà au collège il en fût un peu de même ?

Quant aux chapitres consacrés aux différents exercices oraux et écrits, entre lesquels se partage l'enseignement des langues vivantes, — lecture, récitation, conversation, thème, version, composition, — ils sont tous pleins de remarques sages, le plus souvent justes, toujours précises, qu'il y avait intérêt à coordonner et à présenter en un système rigoureux. On peut différer d'avis sur certains points de détail, mais dans l'ensemble on ne saurait que se ranger à l'opinion d'un homme qui en ces matières s'est surtout inspiré du guide le plus sûr, de l'expérience professionnelle.

L. Roustan.

BULLETIN

— M. Thoroddsen prévient avec franchise le lecteur que le second volume de son œuvre (*Geschichte der islændischen Geographie. Vorstellungen von Island und seiner Natur und Untersuchungen darueber in alter und neuer Zeit.* Zweiter Band. Autorisierte Uebersetzung von August Gebhardt. Leipzig, Teubner, 1898, xvi-383 p.), qui expose la géographie de l'Islande depuis le début du xviie jusqu'au milieu du xviiie siècle, contient peu de choses d'un intérêt général « pour les géographes et naturalistes allemands » (il eût pu dire : non islandais). Cependant l'histoire interne de l'Islande ne mérite pas de rester ignorée même pendant cette période particulièrement inglorieuse et inféconde. La Réforme n'avait provoqué dans l'île aucune émancipation ; elle avait fortifié le pouvoir de la royauté danoise qui pratiqua à l'égard de cette possession un peu perdue un pacte colonial plus strict que celui de l'Espagne. M. Th. attribue à l'institution du monopole commercial au profit de compagnies danoises le recul de la civilisation et de la prospérité ; les énergies sont étouffées ; les intelligences déprimées par la superstition, si vivace en une région où se rencontrent les phénomènes naturels les plus extrêmes. M. Th. ne se lasse pas de signaler les méfaits de la superstition. Malgré cela les notions sur l'Islande s'accumulent : les indigènes ont étudié la nature et les mœurs de leur petite patrie. M. Th. a dépouillé leurs descriptions, pour la plupart inédites : c'est dans la révélation de ces détails que réside le véritable intérêt de l'ouvrage. Les contemporains étrangers ont à peine connu l'Islande, et leurs récits que M. Th. analyse trop longuement, sont le plus souvent indignes de crédit. Il est peu de pays qui n'aient à envier à l'Islande un pareil recueil de renseignements sur leur passé. Mais on prend acte avec joie de la promesse d'un troisième volume qui s'étendra jusqu'en 1880 et qui sera d'un intérêt scientifique moins localisé. Il y aurait injustice à ne point signaler la virtuosité du traducteur qui a su rendre en un allemand archaïque la langue des vieux écrivains islandais. — B. A.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 25 juillet — 1898

PETRIE, Deshasheh. — OLIVIERI, Les Catastérismes d'Eratosthène. — G. PARIS, Coquillart. — POMETTI, La marine italienne; Savonarole. — B ZELLER, Marie de Médicis, chef du conseil. — H. LICHTENBERGER, Wagner poète et penseur. — *Bulletin* : BROCK, Questions de grammaire; CANTARELLI, Les écrits latins d'Adrien ; SABBADINI, Études latines; GEFFROY, Études italiennes; UHL, Le portrait d'Arminius; BESSON, Gœthe, sa sœur et ses amis, Le trompette de Saekkingen ; GOLZ, Geneviève dans la poésie allemande ; TOURNEUX, Sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française ; BOULE et FARGES, Le Cantal. — Académie des inscriptions.

FLINDERS PETRIE. **Deshasheh**, with a Chapter by F. Ll. GRIFFITH, M. A., F. S. A., 18th Memoir of the Egypt Exploration Fund, Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner et Quaritch, 1898, in-4 VIII-52 p. et 37 pl.

Déshashéh est situé sur la rive gauche du Bahr-Yousouf, à quelques kilomètres au Sud d'Ahnas el Médinéh, l'ancienne Héracléopolis. La montagne qui l'avoisine contient une nécropole où, parmi les tombes anonymes de la population moyenne et servile, on distingue encore les restes de plusieurs mastabas et de plusieurs hypogées assez étendus. Le service des Antiquités avait déblayé et clos les deux seuls hypogées qui contiennent encore des débris d'inscriptions et de tableaux : M. Petrie a copié ces fragments et il a exploré les autres sépultures pendant l'hiver de 1896-1897.

Les deux hypogées appartenaient à de hauts personnages de l'époque Memphite, qui résidaient probablement dans la cité voisine d'Héracléopolis. Le plus ancien est probablement celui d'Anaîti, s'il faut en juger le site qu'il occupe. Il s'ouvre au sommet de la colline, et les carriers n'avaient laissé au-dessus de la chambre funéraire que l'épaisseur de calcaire suffisante pour former un toit solide. La façade en était revêtue d'un parement de bloc dont les fondations subsistent encore, et la petite plateforme sur laquelle elle donnait avait été exhaussée par une couche d'éclats de pierre, épaisse d'un mètre environ : sur la droite, un peu en avant de la porte, une jarre ouvrait sa gueule à ras de terre, prête à recevoir les libations qu'on versait au mort les jours de fête. La chambre même est divisée en deux parties presque égales, par trois piliers rapportés ; deux d'entre eux ont été renversés par les Coptes qui transformèrent la tombe en chapelle, pour y tracer la démarcation ordinaire

Digitized by Google

entre les officiants et les fidèles présents à l'office. La paroi qui s'étend derrière cette barrière est creusée de trois niches. Celle du milieu tenait lieu de la stèle ordinaire : deux blocs, engagés au bas de la paroi, dissimulaient l'entrée d'un couloir incliné, sans décoration, et ce couloir, tournant sur la gauche à angle droit, débouchait dans le caveau. Une cavité ménagée dans le sol du sud au nord dessine la place du cercueil : M. Petrie y recueillit un crâne superbe qu'il estime être celui d'Anaîti lui-même. Un puits creusé plus tard au sommet de la colline atteint le caveau et montre le chemin que les voleurs antiques ont suivi afin d'arriver jusqu'à la momie. Ce qui subsiste des sculptures se trouve dans la première salle qui servait, selon l'usage, de chapelle funéraire.

Anaîti n'était pas un prince héréditaire de grande famille féodale, mais comme Amten (Matonoui), un haut personnage de l'administration pharaonique : ses titres le prouvent de reste Il était *connu du roi*, ce qui lui assurait un rang élevé dans la hiérarchie de cour, — *Mirou Ouapouatiou*, chef de l'administration civile et financière [1], dans le canton qu'il habitait, probablement celui d'Héracléopolis, — *Mirou Souton-manouou*, administrateur des biens et fondations royales [2], — régent de château, guide du pays [3], en d'autres termes, il avait tous les pouvoirs civils et même militaires nécessaires au bon gouvernement de sa province. Il avait épousé une femme, rangée comme lui dans la classe des *Connus du roi*, et qui était attachée avec le titre de *royale habilleuse* à la garde-robe du Pharaon : elle s'appelait Maraît-Minou. On ne connaît à ce couple qu'une ou deux filles et pas de fils. Les scènes figurées appartiennent presque toutes à cet ensemble de poncifs qu'on rencontre dans les tombes de Gizèh ou de Saqqarah vers cette époque : chasse, pêche, vie des bestiaux aux champs, voyage du mort en bateau aux régions de l'Occident, réception des offrandes, sacrifice du taureau avec accompagnement de danses et de chants. Tous les bas-reliefs étaient très mutilés : les danses, très ingénieusement rétablies par Petrie, nous montrent ces mimes, armées du bâton court à tête de coucoupha, qu'on voyait aux funérailles, et à qui leur insigne avait valu le nom de *doua-*

---

1. M. Griffith (*Deshasheh*, p. 42) explique ce titre comme désignant le *Superintendent of apportioning work*, et il rappelle qu'à Siout on rencontre assez souvent un « *Mer upt hetepu neter*, Superintendent of apportioning (?) divine Offerings ». Le sens nous en est fourni par les actes de Kahoun que M. Griffith a si bien publiés et interprétés. Je crois que le mot *ouopît*, *ouapîti* du titre est identique à ce mot *ouapît*, *ouapouatiou* qui sert à désigner et les gens soumis à la déclaration personnelle, et l'acte même par lequel on les déclarait : comme c'était sur cette déclaration qu'on établissait l'impôt, on comprend que les hauts fonctionnaires royaux fussent les chefs de l'administration qui les recevait, *Mirou ouapît*. Corriger en ce sens le passage des *Études Égyptiennes*, t. II, p. 186-187, où la traduction est trop vague.

2. Les *Souton-manouou* sont, autant que je puis le voir, les biens appartenant directement au roi et consacrés par lui à l'entretien d'une fondation quelconque, les *aoukaf* du roi, par opposition aux *noutir-hatpouou*, les *aoukaf* du dieu.

3. Sur ces titres, cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 169-172, 186-187.

Digitized by Google

tiou [1]. Au milieu de ces représentations banales, un tableau tranche par sa nouveauté, celui qui couvre la planche IV, et sur lequel on voit l'assaut d'une ville. C'est la première fois, en effet, que l'on rencontre une scène de bataille dans un tombeau de l'Ancien Empire, encore a-t-elle tant souffert que tous les détails n'en sont point faciles à discerner. A gauche du spectateur, dans les deux registres supérieurs, des fantassins égyptiens, armés d'une sorte de guisarme, se battent furieusement contre des hommes à la chevelure longue, serrée sur le front par une bande, vêtus d'une tunique tombant à mi-cuisse, et munis également de la guisarme. Les corps des barbares sont hérissés de flèches, mais aucun des Égyptiens n'est blessé de la sorte, ce qui prouve qu'ils étaient accompagnés d'archers ou, qu'avant d'aborder l'ennemi, ils l'avaient harcelé à distance. Dans le registre du bas, une bande d'Égyptiens emmène une chaîne de prisonniers, les femmes libres de leurs mains et conduisant leurs enfants, les hommes liés les bras derrière le dos : un des Égyptiens a jeté une jeune fille sur son épaule droite, et celle-ci s'accroche à la tête de son vainqueur pour ne pas tomber. A la droite du spectateur une enceinte longue, arrondie aux angles, un de ces *douars* dont j'ai signalé le nom, *ounouît*, dans l'inscription d'Ouni et dans les textes des Pyramides [2], occupe toute la hauteur de la paroi. Elle est flanquée de saillies placées à égale distance et qui sont non pas des créneaux, comme on dit d'ordinaire, mais des contreforts qui séparaient la muraille en sections verticales, et qui répondaient à ces panneaux de rainures qu'on remarque dans certaines forteresses égyptiennes, telles que la *Shounet eꜣ Zébîb* d'Abydos. Elle est en briques, et deux hommes armés de pieux pointus y pratiquent une brèche vers le bas, sous la surveillance d'un chef. A l'intérieur, les défenseurs ont découvert le danger qui les menace, et l'un d'eux se traîne sur ses genoux, vers le point attaqué en faisant signe à ses camarades de garder le silence : leurs propos l'empêcheraient de percevoir distinctement le bruit des coups. Cependant une échelle posée contre la muraille a permis à un corps égyptien de pénétrer dans la place par escalade, et l'intérieur de l'enceinte est rempli de confusion. Le chef de la ville, assis sur un trône, s'arrache les cheveux, tandis que des femmes, des vieillards et des enfants implorent son secours : ailleurs, des femmes et des enfants repoussent les assaillants et les désarment. Une inscription assez longue racontait les événements, mais les quelques signes qui ont échappé à la destruction ne permettent guère d'en saisir le sens. On y distingue seulement plusieurs noms de villes dont un, Nadaîa, est intact. M. Petrie croit qu'il s'agit d'une guerre contre les Asiatiques et rapproche, sans insister, le mot Nadaîa, du nom d'Anitha, qui s'applique à la position d'Es-Salt, à l'Orient du Jourdain. Je me bornerai pour le moment à rappeler qu'on lit dans les textes des Pyra-

1. *Papi I*, l. 245, *Mirinir*, l. 467, comme Griffith l'a bien vu (*Deshahéh*, p. 47).
2. *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XIV, p. 326-327

Digitized by Google

mides le nom d'une contrée de Nadît, Nadaît [1], qui, de même que les autres noms mystiques des régions de l'autre monde, doit avoir été appliqué d'abord à une partie du monde des vivants. Nadaît était un des séjours d'Osiris, et il semble qu'on doive le chercher du côté de la Libye plutôt que de celui de l'Asie : c'est dans la même direction, c'est-à-dire vers les Oasis que je chercherai la Nadaîa de notre tombeau, si, comme je crois, elle a quelque rapport avec la Nadaît des textes religieux.

Le second hypogée appartient à Shodou, et il présente des dispositions différentes de celles qu'on rencontre ordinairement : les chambres s'en succèdent de bas en haut et non de haut en bas, comme c'est le cas le plus fréquent. La façade en est ornée d'un portique soutenu par deux piliers et décoré de scènes, puis un passage montant conduit à une vaste chambre séparée en deux par une rangée, composée de deux pilastres et de trois piliers aujourd'hui abattus. Sur la gauche de la paroi occidentale, une petite porte menait à la chambre qui servait de serdab. Au milieu, la niche était creusée qui marquait l'entrée des appartements du mort, et, dans le sol de la niche, la gueule du puits funéraire s'ouvrait : une rigole étroite conduit du puits au serdab, et une autre, pratiquée à travers le plafond du serdab, aboutit à l'air libre, si bien que l'âme ou le double pouvait sortir du caveau et y rentrer sans obstacle. Shodou n'appartenait pas non plus à la noblesse féodale, mais il faisait partie de l'administration pharaonique, avec un grade plus élevé peut-être que celui d'Anaîti. Il était, en effet, non seulement *connu du Roi*, mais *ami unique*, et *premier sous le roi*, *grand dix du midi* [2], *administrateur des terres labourées*, *administrateur des vignobles* (*? shonouiou*), *prince de tous les herbages*, *prince des serfs attachés aux biens des rois morts* [3], *guide du pays des deux domaines du nome de la Gazelle*. Sa femme était sa sœur maternelle, et il en avait eu plusieurs enfants, filles et fils : l'aîné des fils avait la charge de *Régent de château*. Les scènes sont mieux conservées que celles qu'on aperçoit chez Anaîti, mais elles sont fort mutilées encore. On y distingue la chasse à l'hippopotame, les soins donnés aux troupeaux et plus particulièrement aux bœufs, la moisson, la préparation du mobilier funéraire, l'offrande, le sacrifice. Une d'entre elles serait des plus curieuses, si l'on y avait vraiment, comme M. Petrie le pense, la vue d'une Pyramide : mais elle a tant souffert que la restauration en est douteuse. Shodou vivait probablement à la fin de la Ve ou au début de la VIe dynastie, et c'est à cette époque également qu'on doit placer le tombeau de Nikhafîtkaou. Ce n'était pas un hypogée, mais un mastaba, érigé sur le penchant de la

1. Teti, l. 316, Papi I, l. 8, ssq.

2. Sur ce titre voyez Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 197-204.

3. Le titre *kharpou ka Khoui* désigne, sur les monuments d'Abydos (Erman, *Bemerkung zu den Funden von Abydos*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 11-12), des gens attachés aux tombeaux des vieux rois.

Digitized by Google

colline, et après avoir été violé dans l'antiquité, il a été détruit complètement, sans doute pour alimenter les fours à chaux. Le puits a rendu des statues de notre personnage, fort endommagées pour la plupart, mais dont une au moins est d'un fort beau travail, et comparable aux bonnes statues de Saqqarah et de Gizéh. M. Petrie a constaté l'existence de dix-sept statues, dont deux sont accompagnées des images plus petites de la femme ou du fils : de ces dix-neuf figures, sept représentent Nikhafîtkaou, deux Nofirsamous sa femme, six Nikhafîtka son fils. Le cercueil et la momie de ce dernier ont été retrouvés un peu plus loin. Il reposait dans une longue fosse, profonde de quatre ou cinq mètres, et munie, dans la paroi ouest, d'une sorte de loculus où ranger le mort. Il était couché sur le dos, la tête au nord, et la face tournée vers l'angle nord-ouest, un chevet en bois posait sur la poitrine, le corps était enveloppé complètement d'étoffe et en bonne condition ; il ne portait aucune trace d'embaumement, mais il avait été simplement desséché. Une tête de veau avait été placée dans le puits à la hauteur de la tête du cercueil, la cuisse de veau à la hauteur des pieds. Le cercueil était décoré d'inscriptions et de figures, dont les contours, tracés à l'encre noire, sont barbouillés de couleur bleue. Elles nous apprennent que Nikhafîtka était surnommé Ti, qu'il était ami unique, premier sous le roi, archiviste royal, etc., guide du pays de l'arbre Nârît supérieur, c'est-à-dire gouverneur pour le roi du nome d'Héracléopolis. C'était donc un personnage assez important, et s'il n'a ni hypogée, ni mastaba, comme son père et comme les autres administrateurs ensevelis à Déshashéh, c'est probablement qu'il mourut à l'improviste, avant d'avoir songé à se préparer sa *maison d'Eternité*.

Les tombes de la nécropole vulgaire, explorées par M. Petrie avec le soin qu'il met à ces opérations, ont fourni des documents importants pour l'histoire encore si obscure des divers modes de sépulture usités en Égypte. Il les a partagées en deux groupes, selon que l'intégrité du corps y avait été respectée, ou que les membres avaient été séparés plus ou moins complètement. Dans le premier groupe, il a constaté d'abord la présence d'un certain nombre d'individus allongés dans leur cercueil (nos 5, B, 117, peut-être 29). Le personnage du no 117 avait un cercueil rectangulaire, très solide, avec un couvercle ; il était entouré d'une masse considérable d'étoffe plus ou moins pourrie, et il portait au cou et aux poignets un collier et des bracelets d'amulettes en calcaire brun, en agate, en cornaline, en lapis-lazuli, en hématite, yeux symboliques, mains ouvertes ou fermées, abeilles, grenouilles, lions, tête de chacal, de léopard, d'hippopotame. D'autres personnages avaient été repliés sur eux-mêmes dans diverses positions, avant d'être enfermés au cercueil (nos 88, 120, 148, 250), tantôt fait de planches ajoutées, mais trop long pour eux, construit sur mesure à la taille de leur corps contracté, tantôt taillé d'une seule pièce dans un tronc de sycomore (nos 30 et 148b). Un vieillard (no 30) avait eu la cuisse gauche cassée pendant l'enfance, puis

Digitized by Google

raccommodée, mais assez mal pour que la longueur en eût diminué de plus de cinq centimètres : la canne sur laquelle il s'appuyait de son vivant avait été couchée à côté de lui dans le cercueil. Une femme (n° 150) avait eu la clavicule brisée, puis resoudée, mais les deux bouts chevauchent. Une autre femme (n° 148b) était collée au fond de son cercueil, par de la poix qu'on lui avait versée sur le corps au moment de l'ensevelissement. Une inscription est incisée au couteau sur une des parois de la bière, et la dame avait avec elle un trousseau complet, sarreaux à manches ouvrant sur la poitrine, et pièces d'étoffe servant de manteau. Dans plusieurs tombes, les corps n'avaient jamais eu de cercueil, et ils reposaient à même le sol, les uns allongés, les autres contractés. Beaucoup d'autres avaient été maltraités de telle sorte qu'on ne peut plus y reconnaître quelle était la position primitive des corps. Quelques unes des violations paraissent remonter à la Ve dynastie même, et elles ont été commises peu de temps après l'enterrement, d'autres sont l'œuvre des Égyptiens de la XVIIIe dynastie ; d'autres enfin datent de notre siècle. Le second groupe se divise également selon que le corps a été démembré partiellement ou complètement, et reconstitué ou non suivant un mode plus ou moins régulier. La première subdivision comprenait entre autres, une femme du nom de Maraî, qui était de son vivant favorite du roi et prêtresse d'Hathor. Le cercueil était grossier mais solide, et un panneau de bois l'accompagnait, sur lequel la préparation des offrandes et la traversée vers l'autre monde sont peintes sommairement : c'est comme le résumé en un seul tableau de la décoration d'une tombe entière, et il devait produire pour Maraî les mêmes effets que les tableaux soignés et développés des hypogées d'Anaîti ou de Shodou. Le cadavre a été desséché, non momifié, et la position qu'il a semble montrer que l'humérus gauche fut détaché au moment de la mise au cercueil. Ailleurs (n° 22) le corps était replié sur lui-même, et les mains, les pieds, les rotules, avaient été détachées. Dans plusieurs cas les mutilations avaient été plus graves, les bras enlevés, l'épine dorsale coupée et les côtes détachées (N, 29). Le démembrement avait été intégral dans la tombe n° 23, où, le couvercle soulevé et les linceuls déplacés, on s'aperçut que le cadavre d'une femme avait été mis en pièces puis reconstitué. Le crâne occupait le haut du cercueil, et quatre vertèbres y étaient attachées encore, mais un rouleau d'étoffes, long de dix centimètres, simulait le cou. Venaient ensuite une des vertèbres lombaires, puis les vertèbres dorsales interverties au hasard, puis les os du bassin, ceux des cuisses et des jambes, chaque jambe emmaillotée et formant un paquet séparé ; les bras étaient demeurés attachés aux épaules, mais les mains avaient été coupées et collées sur les avant-bras, et les côtes, les doigts de pied, les rotules, plusieurs des vertèbres cervicales étaient mêlées au voisinage de l'épine dorsale artificielle, entre la place du bassin et celle du cou.

L'examen de ces tombes conduit M. Petrie à des conclusions fort importantes. L'usage de dépecer les corps n'était plus alors un signe

Digitized by Google

d'origine et ne marquait pas chez ceux qui l'observaient une différence de race : c'était affaire de goût ou de tradition familiale et rien de plus. A cela près, on retrouve partout les mêmes objets, les mêmes coutumes, la même civilisation. Des planches fort bien faites montrent les squelettes en position, les crânes, les parties intéressantes du mobilier funéraire, et nous permettent de suivre les descriptions ou d'en vérifier l'exactitude. M. Griffith a donné la traduction des inscriptions conservées, et l'ensemble forme un volume des plus intéressants à lire et des plus utiles à étudier.

G. MASPERO.

Mythographi Græci, vol. III, fasc. I, **Pseudo-Eratosthenis Catasterismi**, recensuit Alex. OLIVIERI. Leipzig, Teubner, 1897, XVIII-76 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les *Catastérismes* attribués à Ératosthène ont été déjà souvent publiés; mais il ne semble pas que les éditeurs en aient bien connu les manuscrits. Quatre manuscrits en donnent le texte complet (LMOV) ; deux autres n'en contiennent que des extraits (RS). O (*Oxon. Barocc.* 119) servit de base à l'édition princeps de Fell (1672) et aux éditions subséquentes : Gale (1688) suit Fell; Schaubach (1795) suit Gale ; F. C. Matthiæ (1817) et Halma (1821) suivent Schaubach, à cela près que le premier ajoute les leçons de V (*Vindobon.* 142, autrefois 196). Westermann (1843) utilise également les leçons de V, et donne en outre quelques lecons de M (*Matritensis* 67) d'après Iriarte, et de S (*Vindob.* 341 Nessel) d'apprès Groddeck. Enfin Robert (1878), qui considère les *Catastérismes* comme un épitomé d'un ouvrage plus considérable, était jusqu'ici le dernier éditeur. M. Olivieri s'appuie surtout sur L (*Laurentianus Mediceus* 37) qu'il a le premier collationné, laissant de côté V qui en dérive ; il ne néglige pas néanmoins les leçons de S, qui en dérive également, non plus que celles de M et de O, qui remontent avec L à une source commune (désignée par Z). Mais ce qui est digne de remarque, c'est que les extraits contenus dans R (c'est ainsi que M. Ol. désigne un manuscrit de Venise, *Marcianus* 444) sont tirés, selon toute apparence, de Catastérismes plus étendus, et que ce manuscrit, par conséquent, représente une recension autre que Z ; aussi, dans le cas où le texte de R est trop différent, M. Ol. le donne en entier. On sait comment sont composés les *Catastérismes*; ce qui concerne chaque constellation comprend deux parties : la légende d'abord, puis le dénombrement des étoiles. M. Olivieri s'est surtout attaché à cette dernière partie, qu'il a souvent heureusement rectifiée et complétée, soit de lui-même, soit en s'aidant des *Astronomica* d'Hygin et des scholies aux *Aratea* de Germanicus, soit enfin grâce à la science de M. Schiaparelli.

MY.

Digitized by Google

G. Paris. **Le poète Guillaume Coquillart, chanoine et official de Reims** Reims, 1898, in-8 de 13 pages.

Nous n'apprendrons rien à aucun des lecteurs de cette *Revue* en disant que le plus bref article de M. G. Paris — cet article fût-il une lecture académique à demi improvisée — apporte toujours du nouveau sur le sujet qu'il traite et parfois en change complètement la face. C'est le cas pour cette notice sur Coquillart, que tout le monde ne songerait pas sans doute à aller chercher dans les Mémoires d'une Académie de province [1] et qu'il importe vraiment de connaître à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, si obscure encore, de notre littérature au xve siècle. M. P. y démontre que l'auteur des *Droits nouveaux* n'est pas le même que ce Coquillart qui, âgé de trente-neuf ans, traduisait Josèphe à Reims en 1460; puis il rétablit l'ordre, maladroitement brouillé par les éditeurs, des trois principales œuvres du poète (la troisième divisée en deux parties) et montre que ces ouvrages, datés de 1477-80 ont été composés, non à Reims, mais à Paris, alors que l'auteur était encore un « povre petit escolier », pour être récités en joyeuse compagnie, en un même jour de fête de quatre années consécutives; que ce sont, non des œuvres de maturité, à hautes prétentions satiriques, mais de simples « causes grasses » improvisées par un étudiant pour égayer des camarades en liesse. Cette démonstration, dont ne s'était avisé aucun des éditeurs ou critiques de Coquillart, éclaire vraiment d'un jour tout nouveau la vie et les œuvres de celui-ci : sa vie, parce qu'on n'est plus tenté de faire naître en 1421 l'homme que nous savons d'autre part avoir brigué un canonicat en 1483 et être mort en 1510; ses œuvres, auxquelles, il est vrai, nous sommes amenés à dénier la portée morale et sociale qu'on leur attribuait, mais où tout, même les obscurités et les négligences, s'explique bien mieux par les circonstances ici indiquées et l'âge présumé de leur auteur. M. Paris n'a pu, dans cette rapide esquisse, tirer parti de tous les documents réunis par lui-même ou mis par d'autres à sa disposition. Souhaitons qu'il le fasse bientôt et qu'il écrive, en l'honneur d'un de ses compatriotes les plus intéressants, le premier chapitre de cette histoire littéraire du moyen français qu'il nous a à peu près promise et qu'il se décidera, nous l'espérons bien, à nous donner un jour.

A. Jeanroy.

Pometti (Francesco). **Per la storia della marina italiana**. Rome, Forzani, 1898. In-8 de 122 pp.

— **Girolamo Savonarola nel 4° centenario della sua morte** (*Contributo di documenti vaticani*). *Ibid.* In-8 de 20 pp.

M. P. est un jeune et studieux auteur que nous avons eu déjà l'occa-

1. *Travaux de l'Académie de Reims*, tome CI, année 1897.

Digitized by Google

sion de préseuter aux lecteurs de la *Revue critique*. Il vient de trouver dans les Archives secrètes du Vatican la matière des deux publications que nous annonçons aujourd'hui. Nous devrions insister sur la première, qui est la plus importante ; mais, quoique M. P. ait écarté la partie archéologique et technique de son sujet, la compétence nons ferait défaut dans un ordre d'idées aussi spécial. Bornons-nous à dire que, dans la première partie de son mémoire, il esquisse l'histoire de la marine italienne, la façon dont on l'a comprise jusqu'à présent et la manière dont on devrait l'entendre ; dans la deuxième, il trace l'histoire politico-sociale des républiques maritimes et en général des contrées maritimes de l'Italie ; dans la troisième, il examine la période qui va de 1453 à 1700. Les 35 dernières pages offrent une suite de documents inédits. On verra d'ailleurs, dans le corps du mémoire, que M. P. a consulté, outre les archives précitées, les recueils des commissions d'histoire nationale (*Deputazioni di storia patria*) et qu'il connaît les travaux des érudits étrangers comme ceux de ses compatriotes.

L'autre brochure contient un aperçu intéressant sur la vie et l'œuvre de Savonarole et annonce d'importantes publications relatives au célèbre dominicain : un des maîtres de la science italienne, M. Pasq. Villari, va publier un choix de sermons, traités, poésies et lettres de Savonarole, avec l'épître biographique de frère Paolo Cinozzi et la Chronique de Simone Filipepi. De son côté, M. P. va publier une partie des *Giornate* de Lorenzo Violi, d'après un texte qu'il a retrouvé et qu'il y a lieu d'estimer plus authentique que celui qu'on en possède : comme Violi a suivi jour par jour la vie de Savonarole à Florence, on conçoit la valeur de ce document.

Charles Dejob.

B. Zeller. **Louis XIII. Marie de Médicis chef du conseil**, 1614-1616. 1 vol. in-12. XII-398 p. Paris, Hachette, 1898.

Ce dernier volume sur Marie de Médicis chef du conseil est certainement un des meilleurs que nous ait donnés M. Zeller. Je crois bien que le mérite en revient un peu au sujet. M. Z. est un annaliste très fidèle, très minutieux, qui nous raconte jour par jour la vie de la cour, sans rien oublier ni négliger des petits incidents, des petites querelles, des petites intrigues qui en tissent la trame. Il en résulte que lorsqu'il traite une période un peu vide, dame ! son récit traîne et l'intérêt languit. Tel n'est pas le cas pour ces trois années 1614, 1615 et 1616. Combien elles sont riches en événements ! La tenue des États-généraux, la célébration des mariages espagnols et le voyage de la cour à Bordeaux, la révolte de Condé et la paix de Loudun, le changement de ministère, l'arrestation de Condé ! Pour suivre l'action qui se précipite, toutes les marionnettes de ministres, de courtisans, de favoris que nous

Digitized by Google

a déjà montrées M. Zeller, Villeroy, d'Épernon, Concini, Léonora, se démènent, s'affairent, se bousculent, et dans un coin, sur un portant, se profile l'ombre aiguë de celui qui attend l'heure d'entrer en scène, de M. de Luçon.

Le héros de cette mauvaise pièce est le prince de Condé. En mettant son action en pleine lumière, M. Z. éclaircit plus d'un point obscur et renouvelle l'histoire du temps qui l'occupe, par exemple pour les États-généraux de 1614-1615. Il semble que tout ait été dit sur les vaines querelles des trois ordres et l'impuissance des États. Oui, mais la cause première de cet avortement? C'est que les États-généraux furent convoqués sur la demande de Condé qui se proposait d'accomplir par leur moyen une révolution gouvernementale et de s'emparer du pouvoir; que la cour déjoua ses projets en arrachant au pays des élections royalistes; que dès lors les États ne pouvaient plus remplir le seul rôle qu'on leur eût destiné; que la cour se garda bien de leur en assigner un autre; et qu'ainsi ils ne purent que donner un exemple de désordre et d'impuissance. Voilà ce que nous fait bien comprendre M. Zeller. Il nous montre les vains efforts de Condé pour ramener les députés au rôle d'opposants dont ils ne voulaient point. Le prince se fit d'abord arbitre dans quelques conflits et querelles de préséance qui marquèrent l'ouverture de la session. Il réussit ainsi à se donner quelque importance. « Ces faibles débuts ne manquèrent pas d'inspirer au prince une confiance excessive dans la réussite des prétentions qu'il avait conçues depuis longtemps et que le moment semblait venu de réaliser. Il fit donc travailler les États pour être nommé chef du conseil ou tout au moins surintendant des finances. Il put bientôt s'apercevoir qu'il n'avait nul crédit sur l'opinion des députés. Ils refusèrent au prince toute marque de faveur. L'assemblée lui resta close. » Condé alors « garda rigueur aux États, en se tenant pour la plupart du temps dans ses maisons de campagne autour de Paris » (p. 21). Il laissa le champ libre au gouvernement, ne chercha plus à agir sur les députés que par saccades et de biais : par exemple, en faisant circuler une sorte de pamphlet intitulé : *Discours composé pour être lu dans les États-généraux*, et en demandant à être introduit dans les États pour « représenter quelques-uns des points contenus dans cet écrit ». Sa demande fut repoussée. « Il s'agissait pour lui, dit M. Zeller, de mettre la main sur l'administration du royaume. Le gouvernement et l'assemblée s'unirent pour lui interdire toute entreprise de ce côté » (p. 58 et 59). L'historien nous montre par un curieux détail, avec quel soin on réservait la question gouvernementale : « Le 14 février (1615) un député de Bourgogne dit publiquement qu'il avait à dire des paroles de grande importance et que, s'il lui était permis de parler en toute liberté, il se proposait d'attaquer le chancelier et le maréchal d'Ancre. L'assemblée l'empêcha de prendre la parole sur ce sujet et le lendemain on le renvoya chez lui avec une pension de 2,000 écus. « Ainsi lui a servi de parler peu et à

Digitized by Google

temps, dit avec une brève ironie Matteo Bartolini » (p. 75). Voilà les dessous des États-généraux, des fameux États-généraux de 1614, et ils sont très « explicatifs ».

Le chapitre IV nous montre ensuite Condé essayant de reprendre avec le Parlement le jeu qui ne lui avait pas réussi avec les États. Il noua des « rapports familiers » avec les parlementaires. « Le prince n'allait que fort peu et souvent pas du tout au Louvre; mais il se montrait souvent dans Paris, escorté d'une foule de jeunes conseillers, qui ne se contentaient pas de danser chez lui, mais qui lui formaient une garde du corps tapageuse... Le Parlement en corps recommençait ses incartades et, poussé par les conseillers des enquêtes, délibérait sur des mesures d'État. Le gouvernement crut devoir intervenir. Il ne pouvait laisser le prince essayer de reprendre avec l'aide du Parlement le rôle qu'on ne lui avait pas laissé jouer avec les États généraux » (p. 112). C'était, dit M. Zeller, « une Fronde anticipée qui commençait » (p. 121). Elle échoua parce que Condé n'était pas homme à pousser jusqu'au bout une affaire épineuse et aussi, semble-t-il, à cause des opinions royalistes du peuple parisien (p. 121-122). Le Parlement lui-même rompit bientôt avec Condé et se réconcilia avec la cour.

Après ces deux victoires la cour peut enfin entreprendre le fameux voyage de Bordeaux et aller consommer là-bas les mariages espagnols. Pour ne point consacrer par sa présence l'acte politique qui a été le prétexte de toutes ses réclamations, Condé est obligé de recourir à la révolte ouverte. Sommé d'accompagner la cour dans le midi, il publie son manifeste et lève des troupes, au mois d'août 1615. La petite guerre qu'il fait au maréchal de Boisdauphin, commandant des troupes royales, n'a d'ailleurs rien de bien terrible et le 3 mai 1616, la cour et les princes traitent à Loudun. Les opérations militaires et les négociations de paix sont contées par M. Z., de la façon la plus détaillée, dans les chapitres VII et VIII. Ses recherches n'ont fait que confirmer ce que nous savions déjà : à savoir que Condé et ses amis n'ont fait la guerre que pour obtenir des avantages particuliers, des gouvernements, des pensions etc., et sans nul souci de l'intérêt général.

Piètre rebelle que le prince de Condé! Dans le livre de M. Z. il nous apparaît plus mesquin, plus cupide, plus poltron et plus méprisable que jamais. Pour qu'un tel homme pût troubler le royaume, il fallait qu'il trouvât dans ceux qui détenaient le pouvoir des adversaires aussi misérables que lui. De fait, ce volume est — encore que M. Z. se dérobe à cette conclusion — aussi bien la condamnation de Marie de Médicis et de ses ministres, y compris Villeroy, que celle de Condé. Prenez, par exemple, le chapitre V où sont décrits les préparatifs du voyage à Bordeaux, et vous y verrez à plein ce qu'était au juste ce gouvernement, dépourvu de toute autorité, obligé de négocier et de marchander avec tout le monde autour de lui, les princes, le Parlement, le

Digitized by Google

conseil de ville, etc., etc. Les petites habiletés de la peur et de la faiblesse s'étalent là dans toute leur laideur. La guerre civile, d'ailleurs, n'en est pas empêchée. Et comme elle est menée! Le maréchal de Boisdauphin ne peut arracher à la cour l'ordre de livrer bataille à Condé (p. 241-242). Les ministres sont préoccupés avant tout de ne pas se brouiller avec le rebelle. Ils se refusent à toute mesure sérieuse de défense. « On avait proposé dans le conseil de faire des levées à l'étranger. C'était le moyen de mener rapidement et énergiquement la guerre. Cette proposition s'était heurtée à une opposition générale. Mieux valait pour le roi, disait-on, user de la clémence vis à-vis de ses sujets et accommoder les choses au moyen d'une bonne paix » (p. 242). Ainsi, de faiblesse en faiblesse, le gouvernement se laissa entraîner aux négociations de Loudun. Et là encore mêmes défaillances. Le roi et la reine-mère — dit M. Z. en revenant, plus tard, sur les conférences de Loudun, — « avaient été l'un et l'autre trompés par tous et surtout par les ministres principaux qui avaient apporté beaucoup plus d'attention à se remettre bien avec le prince qu'à faire honnêtement le service du roi... Villeroy avait conseillé que l'on fît la paix et il avait tout facilité pour que l'on écoutât les vœux des mécontents... Le chancelier (Sillery)... avait trouvé un expédient pour rester attaché à sa place, celui de s'unir avec le prince de Condé et cela par le moyen de l'argent; il s'était engagé à lui en payer uue forte somme; c'était l'excellent maréchal de Bouillon qui avait négocié toute cette affaire » (p. 243).

Dans ces conditions, il semblait que Condé dût renoncer à demander, comme il l'avait fait jusqu'alors, le renvoi des ministres, et que, par contre, Marie de Médicis dut se ranger d'elle-même, à l'idée de ce renvoi qu'elle avait toujours refusé. C'était bien à peu près la situation. La reine et les Concini firent le remaniement ministériel et Condé le laissa faire. On élimina d'abord Brulart de Sillery, le chancelier ; les « chers collègues », Villeroy, Jeannin, prêtèrent avec zèle leur concours aux Concini pour jeter dehors, par les épaules, le vieux chancelier qui ne voulait pas partir (p. 255-258). Il fut remplacé par l'honnête du Vair, premier président d'Aix, que l'on ne devait pas tarder à trouver trop rigide et de vertu provinciale. Puis vint le tour de Jeannin qui perdit le contrôle général des finances et fut relégué dans les fonctions honorifiques de surintendant. Son successeur au contrôle fut un ancien « partisan », créature des Concini, Barbin. Enfin, le fils du chancelier Sillery, Brulart de Puysieulx, perdit les fonctions qu'il partageait avec Villeroy aux affaires étrangères. Joie de Villeroy qui crut qu'on le délivrait d'un rival ! Pas du tout : c'était pour donner le secrétariat d'état des affaires étrangères à Mangot, autre créature de Concini. Villeroy, relégué dans la charge de premier conseiller d'État, alla bouder dans sa maison de Conflans. En somme, on avait profité du mécontentement de Condé contre les anciens ministres, pour faire un

Digitized by Google

ministère nouveau, tout dévoué aux Concini. Les Concini réussissaient « à fonder sur la puissance ministérielle l'influence qu'ils avaient due jusqu'alors à leur action personnelle sur la reine-mère » (p. 259).

Condé laissa faire, ne rentra à Paris que quand tout fut fini (fin juillet 1616) et se réjouit de la ruine de ses vieux adversaires, sans y voir plus loin. A Paris il trouva les princes, Longueville, du Maine, Bouillon, Mayenne, Guise, plus que jamais montés contre les Concini, en train de combiner l'assassinat du maréchal (p. 281). La partie échoua, mais Longueville, au mois d'août, s'empara, par un coup de main, de Péronne qui était à Concini. Condé fut au courant de ces projets des princes, comme de ceux qui s'ourdirent pendant les fêtes données en l'honneur d'un ambassadeur extraordinaire du roi d'Angleterre : meurtre de Concini, enlèvement de la reine-mère, etc., mais, cajolé par Marie de Médicis et ses favoris, il trahit les princes, raconta tout à la reine (p. 303-305). Ainsi la cour fut mise en éveil. Et quand elle vit Condé recommencer les conférences avec les princes, elle crut qu'il revenait à ses anciennes pratiques, que la conspiration allait éclater et l'arrestation des princes fut résolue (p. 306-307). On sait comment Condé fut pris au Louvre et comment les autres échappèrent.

Voilà exactement le « processus » du fameux coup d'État, tel que M. Z. l'expose d'après une dépêche du résident florentin, Matteo Bartolini. Dès lors, il est impossible de voir plus longtemps dans l'arrestation de Condé un grand acte d'autorité, mûri, médité et accompli, dans le dessein de restaurer le pouvoir royal. Ç'a été une simple parade des Concini menacés, un pur mouvement réflexe. Là comme partout les Concini n'ont songé qu'à défendre leur situation personnelle, leur peau, leurs écus, et ils ont agi instinctivement. « Le coup » a été arrêté entre Marie de Médicis, eux et leurs créatures dans le ministère, Barbin et Mangot. Ce sont les noms que donne l'ambassadeur vénitien (p. 320). A ces noms on aime à en ajouter deux autres, ceux de Sully et de Richelieu, et par cela seul on étend la portée de l'acte dont nous parlons, on en cautionne, pour ainsi dire, la valeur politique. Cela est abusif. Il est vrai que l'ambassadeur vénitien donne le nom de Sully ; il est vrai qu'un passage des *Mémoires* de Richelieu (cité par M. Z. p. 320) mêle Sully à l'affaire ; mais : 1° l'ambassadeur vénitien ne fait que rapporter un bruit de cour et d'autre part le récit de Richelieu manque par trop de précision pour que l'on puisse en inférer que Sully ait donné le conseil d'arrêter les princes ; 2° Sully, la chose faite, a protesté, en face de la reine-mère, « qu'il n'avait eu aucune part à l'événement et que si on lui avait demandé conseil il n'aurait jamais porté la reine à une semblable résolution » (d'après l'ambassadeur vénitien, p. 321). Quant à Richelieu, M. Z. dit positivement : « Le nom de Richelieu ne figure nulle part au nombre des auteurs responsables de l'acte du 1er septembre » (p. 321). Richelieu, ne l'oublions pas, ne faisait pas encore partie du ministère ; il était simplement secrétaire des commandements de la reine-mère. A

Digitized by Google

t-il été mis au courant du projet et l'a-t-il encouragé? On le suppose, à cause de son intimité avec Barbin, de son caractère, de l'ensemble de sa carrière, par esprit de symétrie; mais on n'a aucune raison pour l'affirmer. M. Z. le suppose, mais ne l'affirme pas (p. 321-322). Les historiens critiques de Richelieu ne l'affirment pas davantage (V. Hanotaux, t. II p. 116-117). Il semble donc qu'il faille ôter Sully et Richelieu de cette affaire. Et ainsi on la réduit à ses justes proportions. L'arrestation de Condé n'a pas été un grand acte politique, mais un des mille expédients de la politique au jour le jour de Marie de Médicis. Elle rentre bien dans la tonalité générale de l'époque. Le gouvernement de Marie de Médicis était un gouvernement de petites finesses, de petites habiletés, de petits calculs, de peur, d'atermoiements, négociant avec tout le monde, ne se faisant obéir de personne, uniquement préoccupé de vivre, bafoué et content, parfaitement pitoyable et méprisable. M. Zeller ne le juge pas tout à fait ainsi, mais il le montre ainsi dans un livre minutieux, scrupuleux, instructif, et où ne manque pas ce qui peut-être manqua ailleurs au même historien : l'intérêt dramatique.

Gabriel Syveton.

Henri Lichtenberger. **Richard Wagner poète et penseur.** Paris, Alcan, 498 p. Prix : 10 fr.

Après les nombreux ouvrages qui ont fait connaître Wagner en France, M. Lichtenberger a pu penser qu'il y avait encore de ce vaste génie une face qui méritait d'être décrite. Il ne songe à refaire ni la biographie du maître ni le commentaire de chaque œuvre. Il s'attache exclusivement à nous exposer la marche de la pensée de Wagner, et par pensée il ne faut pas entendre l'ensemble de la production artistique, mais le travail de réflexion abstraite qui accompagnait cette production. Ce sont les méditations auxquelles Wagner s'est livré à propos de son art, méditations portant sur l'art dramatique lui-même, sur l'art en général, sur les rapports de l'art avec la politique et la religion. C'est le Wagner théoricien et raisonneur que M. L. nous présente, plutôt que le poète annoncé aussi par le titre.

L'entreprise est tout à fait légitime et intéressante, quoiqu'elle tende à mettre en relief chez Wagner le côté dont il aurait voulu lui-même qu'on s'occupât le moins et sous lequel nous apparaît le moins sa réelle grandeur. Wagner n'était pas un esprit de la famille de Lessing chez qui le travail de l'artiste consiste à revêtir, non sans effort, d'une forme sensible une conception de la raison. M. L. le sait bien ; il considère Wagner comme un impulsif dont les œuvres, loin d'être la mise en pratique d'un système préconçu, sont au contraire des créations spontanées où, une fois qu'elles étaient écloses, son analyse s'exerçant sur lui-même a découvert des tendances, des procédés, des dispositions d'esprit,

Digitized by Google

plutôt que des intentions. Ce sont ces dispositions d'esprit que M. L. appelle la « philosophie de Wagner ». En réalité il n'y a point de philosophie de Wagner. Une philosophie suppose une méthode, une discipline, une déduction systématique. Wagner n'a eu que des vues souvent confuses, flottantes, changeantes même, malgré cette unité de tendances que M. L. y découvre ; ses théories, sauf celles qui se rapportent directement à son art spécial de musicien dramatique, sentent l'improvisation et pèchent par l'à peu près. Nous y remarquons les défauts opposés aux dons qui nous émerveillent dans ses créations d'artiste.

Cette tâche particulière, relativement ingrate, si l'on songe au magique prestige de Wagner musicien, évocateur de poétiques légendes, constructeur de drames passionnants, cette étude sur Wagner dissertant, divaguant même quelque peu, à propos de ses œuvres, impuissant à nous convaincre par ses plus longs raisonnements, alors que deux notes de sa musique suffisent à nous subjuguer, M. L. l'a exécutée avec un soin extrême, avec une connaissance approfondie de la question, avec une critique dont sa ferveur pour le maître n'altère point la lucide impartialité. Son livre est un excellent spécimen de recherche objective, où l'auteur s'efface devant son sujet, tout en donnant une impression de chaleur et de vie.

Les idées de Wagner que M. L. réunit en un corps de doctrines, il les cherche avant tout dans les œuvres critiques, les poèmes et la correspondance du maître. Il n'oublie pas les circonstances extérieures qui ont pu agir sur le développement intellectuel de Wagner. Cependant il semble parfois que de ces faits extérieurs il n'ait pas tenu tout le compte nécessaire. Précisément parce que Wagner n'est pas un philosophe de profession, parce qu'il n'a pas poursuivi, comme un Kant, une pensée systématique indépendamment des événements publics ou des péripéties de la vie privée, il aurait toujours fallu chercher dans la biographie les causes de ces dispositions mentales et de ces états d'âme auxquels se réduit en somme sa philosophie. Deux moments par exemple où les idées de Wagner ont subi un contre-coup du dehors, ce sont la crise de *Tristan* et le retour aux idées chrétiennes. Aux causes qui déterminèrent cette explosion de pessimisme que fut *Tristan*, causes dont M. L. indique fort bien une partie (p. 303 sq.), n'aurait-il pas fallu ajouter comme l'une des plus importantes, plus active et plus directe même que la lecture de Schopenhauer la passion violente et douloureuse qui tourmenta Wagner vers cette époque là ? Pareillement, ce n'est point par lui-même, ce n'est point par un dégagement spontané d'un sentiment religieux naturel chez lui que Wagner a été amené au christianisme de *Parsifal*. Liszt, le célèbre virtuose devenu prêtre, n'a-t-il pas contribué grandement à développer le respect qu'il montra même pour les formes extérieures du culte catholique ?

Une source à laquelle M. L. a recouru dans un passage de son livre pour établir certaines intentions de Wagner, c'est la musique elle même.

Digitized by Google

Il nous montre fort justement qu'une grande partie du rôle de Hans Sachs nous échappe à la simple lecture du poème des *Maîtres Chanteurs* et qu'il est nécessaire d'entendre la partition pour saisir le drame qui se joue dans le cœur du cordonnier-poète. On pourra regretter que dans plusieurs autres cas M. L n'ait pas demandé à l'étude de la partition des lumières analogues Par exemple il pose la question de savoir si *Tannhaeuser* est une œuvre pessimiste ou optimiste, ascétique ou proclamant les droits de la vie. Deux commentaires de Wagner sont contradictoires sur ce point. Pourquoi ne pas chercher des éclaircissements dans l'ouverture qui résume l'esprit du drame? Le thème chrétien s'y oppose nettement au thème païen, puis les deux thèmes se joignent, se confondent et finissent par éclater à valeur égale dans la synthèse du final. Cette combinaison des deux motifs n'affirme-t-elle pas d'une manière saisissante l'idée à laquelle M L. aboutit après un long détour, à savoir « l'égale nécessité et l'égale beauté de l'amour et du renoncement »? — La partition nous fournit aussi la clef d'un rôle sur le sens duquel M. L. est en désaccord avec d'autres critiques. M. L. voit dans Erda « la conscience obscure de cette nécessité aveugle... qui régit l'univers » (p. 274) et se sépare de M. Ernst qui appelle la mystérieuse déesse une personnification de la nature Si nous examinons le motif musical qui accompagne les apparitions d'Erda ou de ses filles les Nornes, nous constatons qu'il est identique à celui qui exprime, dans l'*Or du Rhin*, les mouvements des vagues et, dans *Siegfried*, les bruissements de la forêt ; il apparaît dans toutes les voix qui disent à Siegfried la toute puissance de cet élément naturel, l'amour. Il semble donc bien qu'Erda ne fasse qu'un avec la nature inéluctable ; si elle est prophétesse, c'est que Wagner, exprimant une idée poétique et non une vérité philosophique, rend la nature consciente de sa force irrésistible.

On peut, sans crainte de trop s'égarer, découvrir une conception du monde dans les symphonies de Beethoven. De même la musique de Wagner peut, à elle seule, abstraction faite du poème qu'elle vivifie, nous renseigner sur certains mouvements de son esprit, surtout s'il s'agit d'optimisme et de pessimisme, c'est-à-dire plutôt de dispositions morales que de systèmes intellectuels. C'est à la musique qu'il faut demander l'essence de la pensée de Wagner, car Wagner est avant tout musicien. Le poète ne vient qu'au second rang, le philosophe en dernier lieu.

Le livre de M. L. s'adresse à ceux qui connaissent déjà suffisamment l'œuvre musical et concret de Wagner; il ne faudrait pas que les profanes y cherchassent la figure totale, éclatante de force et de vie, du magicien de Bayreuth, telle qu'elle apparaît à la suite d'une représentation. Ils seraient peut être effrayés de l'effort de réflexion qu'ils croiraient nécessaire pour pénétrer les intentions du compositeur, tandis qu'au contraire Wagner pose comme règle à l'artiste de transposer toute idée en émotion et parle lui-même au théâtre un langage que comprend

Digitized by Google

la masse incapable d'abstraction. Mais l'ouvrage sera lu avec le plus vif intérêt par les personnes qui, familiarisées avec les drames de Wagner, sont curieuses de plonger dans ce fond obscur qu'elles devinent derrière les créations lumineuses et vivantes. Celles qui ont étudié les écrits théoriques du maître admireront, en outre des qualités déjà signalées plus haut, le don qu'a eu M. L. d'exposer avec netteté des idées trop souvent fuyantes et brumeuses, dont il ne suffit pas de traduire l'expression allemande, mais qui ont presque toujours besoin d'être pensées à nouveau par un cerveau français.

A. Ehrhard.

BULLETIN

— Vient de paraître à la librairie Van Doesburgh, à Leyde : *Tegenstrijdigheden in de Taalkunde, uit het Fransch vertaald door* D. C. Hesseling en J. J. Salverda de Grave. C'est la traduction en hollandais, aussi élégante que fidèle, des *Antinomies linguistiques* de notre collaborateur M. Victor Henry. — A. C.

— M. A. Brock a présenté à l'université de Dorpat : *Quaestionum grammaticarum capita duo*, Iurieui. C. Mattiesen, 1897, 184 pp. in-8. Le premier point traité est la forme du superlatif. M. B. montre que la forme en *-imus* est tout aussi ancienne que la forme en *-umus* et que, si cette dernière parait préférée au vie siècle de Rome, *minumus* n'est nulle part sûrement attesté. Le deuxième « chapitre » est moins concluant. Il s'agit de l'alternance, dans les parfaits, des formes pleines en *-auisti* etc. et des formes en *-asti*. M. B. donne les deux conclusions suivantes : 1° tous les poètes iambiques jusqu'à Phèdre connaissent les deux formes, mais n'emploient les formes pleines qu'à la fin du vers ; 2° depuis Térence, ils n'emploient guère les formes pleines et Sénèque ne les a jamais, même à la fin du vers. Les verbes en *-oui*, *-êre* présentent quelques différences de détail. On peut comparer ces résultats à ceux qu'a obtenus, si différents, M. Meusel pour la prose de César, *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, 235 sqq. M. Brock a exclu de ses recherches les verbes en *-ire*, qui offrent des difficultés particulières. Un appendice sur la prosodie ancienne de *nisi* termine cette dissertation très soignée. — P. L.

— M. L. Cantarelli, professeur d'histoire romaine à l'Université de Rome, vient de publier dans les *Studi e Documenti di storia e diritto* (XIX, 1898), un mémoire intitulé : *Gli scritti latini di Adriano imperatore* (58 p. gr. in-4°). Introduction ; autobiographie ; discours ; poésies ; écrits variés ; écrits apocryphes ou d'authenticité douteuse. L'auteur connaît et cite à l'occasion tout ce qu'il y a de meilleur et de plus récent dans les derniers travaux de notre temps (Dürr, Bourget, etc.) ; son mémoire très instructif est de forme élégante et d'une lecture agréable. M. C. a contrôlé soigneusement avec les copies de l'éloge funèbre de Matidia le texte donné par Dessau et celui qu'a publié Vollmer, et il a relevé quelques divergences. Pour les lignes perdues, il propose lui aussi quelques restitutions. Quant à l'inscription même de Tivoli, M. C. croit qu'elle contenait, non l'éloge funèbre prononcé par Adrien *in ipso funere vel in ipsa consecratione*, mais plutôt un second éloge que l'empereur aurait prononcé en une autre occasion. La fameuse inscription de Lambèse est traduite et annotée Suivant l'auteur, qui donne de cela d'excellentes raisons, la lettre à Servianus est apo-

Digitized by Google

cryphe. — M. C. ne nous donne ici que la première partie de son travail, à savoir les écrits d'Adrien en latin. Plus tard viendront ses ouvrages en grec. — E. T.

— Au cours de ses recherches sur l'humanisme italien du xve siècle, M. Sabbadini se plaît à noter les détails que ce genre d'études fournit directement à la philologie latine. La série nouvelle qu'il donne de *Spigolature latine* (extrait des *Studi italiani de filologia classica*, vol. V.) se rapporte aux sujets suivants : le manuscrit de Lodi des œuvres rhétoriques de Cicéron, l'épître de Sappho à Phaon attribuée à Ovide, la Consolation à Livie, les Déclamations de Sénèque, celles de Quintilien, certains auteurs latins cités par Boccace, le grammairien Papirianus, la Vie de Virgile, de Donat, les fragments grammaticaux mis sous le nom de Pétrone. Ce ne sont que des notes souvent fort courtes, mais toutes fixant un point utile. — P. N.

— Le livre posthume d'Auguste Geffroy, *Études italiennes* (Paris, Colin, 1898, in-12 de xxii-311 p. avec une excellente préface de M. Georges Goyau), est formé d'articles d'importance inégale, tous intéressants par leur valeur littéraire et par l'autorité incontestable qu'avait, sur la plupart des questions italiennes, le regretté directeur de l'École française de Rome. On y trouve trois études sur la Florence de la Renaissance (Les grands Médicis, Savonarole et Guichardin d'après ses œuvres inédites parues en 1857-67) et quatre études d'intérêt spécialement romain, sur Rome monumentale pendant le moyen âge et la Renaissance, sur la légende de la Cenci, sur les Piranesi et les collectionneurs à la fin du xviiie siècle, enfin sur « la transformation de Rome en capitale moderne ». L'éditeur a eu soin de mentionner la date de chaque travail, qui marque très exactement l'état de la science à l'époque où il fut publié. On relira ces pages avec le plaisir particulier que donne toujours une information très précise et très contrôlée unie à une forme élégante et vivante, dont le secret n'est pas commun. Le travail de Geffroy sur ce qu'on appelle couramment en Allemagne « la Destruction de Rome » apporte, avec plus de modération que ceux de Gregorovius et d'Herman Grimm, une protestation non moins énergique et non moins autorisée contre le vandalisme militaire qui a déshonoré — et presque partout si inutilement — les souvenirs d'une ville qui n'appartient pas seulement à l'Italie. Ces conseils d'un ami judicieux et sincère auraient mérité d'être écoutés. — P. N.

— En trente-trois pages instructives et intéressantes, suivies de cinquante notules bibliographiques, M. le privat-dozent Wilhelm Uhl montre de quelle façon plus ou moins fantaisiste les poètes, écrivains et artistes, ont tracé le portrait d'Arminius. (*Das Portrait des Arminius*. Conférence faite à la Société royale allemande de Kœnigsberg le 24 février 1898. Kœnigsberg, Koch. 1 f. 25.) Il croit avec M. O. Rossbach que le véritable nom du Chérusque est Armenius ou Armenus, forme latine d'Irmino ou Irminmêr. Il énumère et apprécie les principales œuvres de la littérature allemande qui ont représenté Arminius et il insiste sur l'*Hermann* de Schœnaich — peut-être trop longuement — rappelle les œuvres de J. E. Schlegel, de Justus Mœser, de Klopstock, de Kleist, de Grabbe, etc. ; il n'oublie pas le roman de Lohenstein non plus que la statue exécutée par Bandel. — A. C.

— M. Paul Besson a fait tirer à part deux études qu'il avait publiées, l'une, *Gœthe, sa sœur et ses amies*, dans les « Annales de l'Université de Grenoble » (tome X, n° 2, 32 p.), l'autre, *Le Trompette de Saekkingen, de Scheffel*, dans la « Revue des langues vivantes » (19 p.). La première traite principalement des rapports de Gœthe avec sa sœur et retrace la courte existence de Cornélie. La seconde analyse l'œuvre de Scheffel et relève surtout l'admiration sincère et communicative du poète pour les pittoresques beautés de la Forêt Noire, son humour qui se manifeste dans une foule de détails caractéristiques, les particularités de son style et de sa versification :

Digitized by Google

M. Besson conclut fort bien que *le Trompette de Saekkingen* est charmant par la bonne humeur, la pétulance juvénile, l'espièglerie souveraine, par l'inspiration fraîche et pure de l'aventure sentimentale et invraisemblable qui fait le sujet du poème, par le profond sentiment de la nature. — A. C.

— Le travail de M. Bruno Golz sur la comtesse palatine Geneviève dans la poésie allemande (*Pfalzgræfin Genovefa in der deutschen Dichtung*. Leipzig, Teubner, 1897, in-8, vi, 499 p.), est très fouillé et consciencieux. Il comprend cinq chapitres. Dans le premier, l'auteur énumère ou analyse les drames de *Geneviève* joués et imprimés en Allemagne jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, notamment ceux des jésuites. Il passe, dans le deuxième chapitre, aux œuvres plus connues du peintre Müller, de Tieck, de Raupach, de Hebbel, de Ludwig, etc.; c'est une revue complète de tous les drames sur le sujet, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, et M. Golz montre fort bien que la pièce de Müller est un « fidèle reflet du *Sturm und Drang* », que le livre populaire a eu une grande influence sur Tieck qui accentue la couleur mystique, que Raupach n'a cherché que l'effet théâtral, etc. Le troisième chapitre est consacré aux compositions musicales (Schumann et Scholz); le quatrième, au *Volksschauspiel* et au *Puppenspiel;* le cinquième, aux poèmes comme celui de Weissbrodt. — A. C.

— Nul n'était mieux qualifié que M. Maurice Tourneux pour examiner et apprécier les *Sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française*. Chargé de faire à Oxford six conférences sur ce sujet, il publie aujourd'hui ces leçons, d'abord dans le *Bibliographe moderne* (1897, nos 5-6), puis à part (Picard, 1898, in-8, 85 p.). Il passe successivement en revue — et, le plus souvent, en ajoutant à cette mention une remarque instructive, une brève et juste appréciation — les histoires et précis de la Révolution, puis les recueils de documents sur les assemblées, leurs comités, leurs constitutions et leurs lois, sur les clubs, sur les particularités de l'histoire révolutionnaire de Paris et de la province, sur les différentes parties de cette histoire, histoire religieuse, histoire militaire, histoire des sciences, des arts, du théâtre et de la littérature, enfin les relations de voyages, les répertoires biographiques, les mémoires relatifs à la famille royale, à la Vendée et à l'émigration, les mémoires des principaux personnages de la Révolution et les travaux les plus importants dont ils ont été l'objet. Ce résumé bibliographique, cette esquisse que M. Tourneux développera sans doute plus tard, a le grand mérite de condenser en peu de pages une matière singulièrement abondante et de donner une idée claire et succincte de la « littérature » de la Révolution. Dès à présent, elle rendra de très grands services. — A. C.

— M. Marcellin Boule, docteur ès sciences, et notre collaborateur Louis Farges se sont associés pour publier sur *le Cantal* (Masson, in-16, 316 p. avec 85 dessins et photographies et deux cartes en couleurs, 4 fr. 50), un beau et solide volume. L'ouvrage, absolument complet, renferme sous sa forme concise ce qu'on sait actuellement sur cette si intéressante et pittoresque partie de l'Auvergne; c'est, comme dit le sous-titre, le guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue; les visiteurs du Cantal y puiseront tous les renseignements nécessaires tant au point de vue pratique qu'au point de vue scientifique. Il comprend deux parties : 1° la partie générale : géologie, orographie, hydrographie, climat, flore et faune, anthropologie, archéologie, histoire, l'homme actuel, administration, agriculture, produits minéraux, commerce et industrie (chacun des deux auteurs a rédigé dans ce tableau d'ensemble les chapitres qui rentraient le plus dans sa compétence, et les pages consacrées à l'archéologie et à l'histoire du département sont de M. Farges); — 2° la partie de détail ou les itinéraires et centres d'excursions qui sont le produit de la collaboration du naturaliste

Digitized by Google

et de l'historien. Ainsi conçu, composé non seulement d'après les œuvres de leurs devanciers, J.-B. Bouillet, Deribier du Châtelet, Durif et Ajalbert, mais d'après leurs propres recherches et leurs découvertes personnelles, écartant ce qu'il y avait d'erroné ou de trop longuement développé chez leurs prédécesseurs et ajoutant aux travaux précédents ce qu'eux-mêmes ont vu et trouvé, le livre de MM. Boule et Farges est un livre original, à la fois savant et agréable, monographie et guide tout ensemble. Il ne peut manquer d'attirer l'attention du public sur le Cantal et de détourner vers la Haute-Auvergne un peu du flot des touristes : quiconque fera le voyage, devra, pour joindre les joies de l'esprit au plaisir des yeux, emporter avec lui ce volume, d'ailleurs fort maniable. — A. C.

— Un congrès international des historiens aura lieu à La Haye au mois de septembre. Nous savons qu'il y aura une section allemande dont le comité est présidé par MM. Erdmannsdœrffer (Heidelberg), Lenz (Berlin), Fournier (Prague), Meyer de Knonau (Zurich) et G. de Below (Marbourg). On nous prie d'annoncer que le Congrès compte sur la présence de quelques historiens français.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juillet 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Giry fait une communication sur deux diplômes de l'église de Nantes, qui permettent de déterminer la date exacte (10 février 856) d'un traité conclu entre Charles-le-Chauve et le roi de Bretagne Eurispoë. Ce traité de paix et d'alliance a été négocié dans une grande assemblée tenue en Roumois, dans une localité probablement disparue, nommée *Vetus Domus*. — M. Heuzey présente quelques observations.

M. Foucart lit une note sur un décret d'Athènes, noté dans l'année 386 en l'honneur du roi des Thraces Odryses. Il restitue quelques-uns des passages mutilés et montre l'intérêt historique de cette inscription pour la connaissance de la politique suivie par les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace pendant le quatrième siècle.

M. André Joubin, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, attaché aux Musées impériaux de Constantinople, donne quelques détails sur l'organisation de ces Musées et sur les inventaires des monuments qui y sont conservés.

M. Ed. Blanc lit une étude sur des documents archéologiques, dont il présente des photographies, relatifs à l'expansion de la civilisation gréco-bactrienne au-delà du Pamir et à son contact avec la civilisation chinoise dans l'antiquité.

Léon Dorez

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 1er août — 1898

L'Ecclésiaste, p. Israel Lévi. — Cunningham, La civilisation antique de l'Occident. — Apostolidès, L'hellénisme égyptien. — Emery, Le présent historique en ancien latin — Milani, Le Musée topographique de l'Étrurie. — Vinson, Bibliographie de la langue basque. — Pineau, Les vieux chants populaires scandinaves. — Winckelmann, Correspondance politique de la ville de Strasbourg au temps de la Réforme, II-III. — Debidour, Histoire des rapports de l'Église et de l'État et France. de 1789 à 1870. — Lumbroso, Muratiana.

L'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira, texte original hébreu, édité, traduit et commenté par Israël Lévi, maître de conférences à l'École des hautes études ; première partie (ch. xxxix, 15 à xlix, 11) ; Paris, Ernest Leroux, 1898, grand in-8, p. lvii et 149. Dixième volume, fascicule premier, de la bibliothèque de l'École des hautes études, sciences religieuses.

L'édition critique des dix chapitres retrouvés de l'original hébreu de l'Ecclésiastique, que M. Israel Lévi vient de publier, est basée sur l'*editio princeps* de MM. Cowley et Neubauer. Le savant hébraïsant a contrôlé les lectures des premiers éditeurs sur les fragments d'Oxford et de Cambridge, et il a utilisé, avec la réserve qui s'imposait, les essais de restitution et d'interprétation que suscitèrent, de différents côtés, ces fragments dont l'apparition fut saluée comme une des plus importantes découvertes de ces dernières années. Lui-même les avait déjà expliqués dans ses conférences à l'École des hautes études, et il leur avait consacré plusieurs articles, en 1897, dans la *Revue des études juives*.

Dans des documents de ce genre, les difficultés s'accumulent et se dressent devant le critique, et l'espoir d'arriver à un résultat définitif est bien faible. Les fragments du manuscrit hébreu ont été découverts dans un état déplorable, enfouis avec de nombreux débris dans la chambre des débarras de la synagogue du Caire. Le manuscrit sur vélin ne présentait pas aux injures du temps la résistance du parchemin : les bas des pages ont disparu ; les lettres, en beaucoup d'endroits, sont effacées, et les vers ont, de leur côté, entamé les parties les moins usées. Ajoutez à ces accidents les altérations que le texte a subies à travers les siècles en passant par les mains des copistes. Les variantes d'un autre exemplaire, mises à la marge, montrent combien les derniers manuscrits s'écartaient du texte primitif. Mais ce texte primitif, ne peut-on pas remonter jusqu'à lui, à l'aide de la version grecque que le

Digitized by Google

petit-fils ou l'arrière petit-fils de Jésus ben Sira fit au IIe siècle avant J.-C.? La restitution, déjà tentée par M. Halévy, est d'autant plus séduisante qu'on a pour contrôle la version syriaque, également faite sur l'hébreu vers le IVe siècle de notre ère. Cependant la voie n'est pas aussi sûre et la tâche aussi aisée qu'on pourrait le croire. Le traducteur grec avait sous les yeux un manuscrit fautif; lui-même ne comprenait qu'imparfaitement l'hébreu et sa version est pleine de contresens [1]. La version syriaque n'est guère meilleure; elle porte du reste des traces d'une revision postérieure, faite d'après le grec. Ces deux versions ne doivent donc être utilisées qu'avec une grande circonspection.

M. I. L. a relevé les divergences qui existent, pour ces dix chapitres, entre l'hébreu, le grec et le syriaque, et il a montré, avec autant d'érudition que de sagacité, non seulement de quel côté était l'erreur, mais comment cette erreur s'était produite. Il a pu, de cette manière, donner de ces trois documents une caractéristique raisonnée. Ce n'est pas un des moindres mérites de cette édition d'avoir déblayé le terrain des végétations qui le recouvraient, et cette entreprise, qui devait précéder tout essai de reconstitution et d'interprétation, M. I. L. l'a accomplie avec succès. Nous ne prétendons pas que son travail ne prête pas à la critique; ce n'est pas certainement, non plus, la pensée de l'auteur. Le texte hébreu est tellement endommagé, dans certaines parties, que les restitutions les plus habiles ne seront toujours que des hypothèses. Mais, à notre avis, M. I. L. a pris la bonne route et son œuvre est un modèle de méthode.

Comme l'indique le titre, la publication de M. Israel Lévi est une *première partie*, qui appelle une suite. M. Schechter, professeur à l'Université de Cambridge, a été récemment explorer le local aux débarras dépendant de la synagogue du Caire; il y a trouvé d'autres morceaux de l'Ecclésiastique, en assez grand nombre, notamment la fin du livre. Ces fragments, lorsqu'ils auront été publiés, exerceront, eux aussi, la sagacité des hébraïsants et ils apporteront, avec leur précieux contingent, quelque lumière sur les questions que l'interprétation actuelle laisse encore douteuses.

R. D.

W. Cunningham. **An essay on Western Civilization in its economic aspects.** (*Ancient times.*) Cambrige Historical Series 1898. XII-220 p.

C'est une entreprise hasardée et subtile de décrire la vie économique

1. Ces considérations ont engagé M. Halévy à chercher dans les mots ὁ πάππος μου, par lesquels le traducteur désigne l'auteur de l'Ecclésiastique, le sens de « mon ancêtre » au lieu de celui de « mon grand-père », qu'on lui donne ordinairement; il fait remonter la composition de l'Ecclésiastique vers 290 avant J.-C., une centaine d'années avant la date admise jusqu'ici. M. Israel Lévi s'en tient à l'ancienne opinion, mais ses arguments ne sont pas décisifs; la conjecture de M. Halévy supprime bien des difficultés.

Digitized by Google

de sociétés qui ont pratiqué l'économie politique comme M. Jourdain faisait de la prose. Point de statistique — ce *vade mecum* de l'économiste; souvent même, nul renseignement contemporain sur les conditions qui ont provoqué ou régi les plus curieux phénomènes, tels que la législation de Solon ou le système monétaire de Carthage ou le système agraire des Germains de Tacite. Il y a de quoi exercer la divination de l'historien. M. Cunningham, qui ne se dissimule pas le danger de la méthode, s'y risque avec prudence et souvent avec bonheur.

Il remarque d'abord qu'un milieu géographique homogène est le théâtre de faits de même nature : entre les groupes du monde méditerranéen, Égyptiens, Juifs, Phéniciens, Grecs, Romains d'Occident et d'Orient, règne une communion de culture. M. C. recherche comment les arts et les conceptions se sont transmis de l'un à l'autre; les contrastes le préoccupent moins que les ressemblances.

M. C. passe la revue des communautés méditerranéennes en des chapitres substantiels, bien divisés, avec sous-titres à la manière anglaise. Il est sobre d'appareil critique, cite volontiers les sources originales, plus volontiers les ouvrages généraux et, au besoin, les études spéciales dont il est bien informé. Il ne craint pas d'interrompre l'exposé historique par le commentaire d'une théorie économique : on sent à la lecture que le livre a dû être professé. L'auteur aime à comparer l'état ancien au moderne, et par prédilection à celui de la Grande Bretagne; à propos de la législation de Solon il invoque le *Deccan Relief bill* de 1880; il note (p 105) que les mesures en vigueur à Athènes pour l'approvisionnement en grains et contre la spéculation ont été imitées par les villes anglaises.

Bien que souvent les idées de l'auteur méritent discussion, il faut se borner à en signaler ici quelques-unes auxquelles il semble s'attacher plus particulièrement.

Dans l'État des Pharaons, ce qui le frappe, c'est « la tyrannie industrielle » qui opprime le travailleur : c'est la complète identification du régime politique et social. Quant aux Juifs, M. C. prononce que c'est sous le règne de Salomon que le caractère de la race s'est formé (p. 52), quand fut instituée une sorte de ministère du commerce (*a commercial departement of state*), quand les Juifs condamnèrent les peuples sujets à peiner, selon la sagesse de l'Ecclésiaste qui oppose la vie de loisir intelligent au labeur manuel. M. C. ajoute que cette répugnance au labeur manuel a été regardée dans la suite comme le trait caractéristique de la race juive.

Mais les Juifs, peuple de pasteurs, ont été, en matière économique, à l'école des Phéniciens. Ceux-ci d'ailleurs ont tué l'énergie industrieuse de leurs voisins; ils ont été les fournisseurs exclusifs des articles manufacturés, ne pratiquant le commerce que pour se procurer les produits naturels à transformer M. C. dénonce l'égoïsme mercantile des Phéniciens, le manque d'un idéal politique qui ennoblit au moins les entre-

Digitized by Google

prises des grands monarques de l'Orient ; pour eux, la puissance commerciale est la fin de leur activité. « They are but gross and vulgar barbarians who treat it as an end in itself » (p. 69). Et les Anglais qui liront ces paroles partageront le mépris de M. C. pour ce peuple de marchands.

Les Phéniciens ont été les initiateurs du système colonial grec — et plus lointainement des hanses. — Les Grecs ont appris d'eux les arts textiles, la métallurgie, la construction navale. Mais, à la différence de leurs instituteurs, ils n'ont aspiré à la suprématie économique que pour réaliser la suprématie morale de leur race, et ils ont su, à l'encontre des Égyptiens, concilier la nécessité du travail avec la liberté du travailleur (p. 72). Les colonies phéniciennes avaient été des comptoirs, les grecques furent des foyers de civilisation.

Dans la Grèce, M. C. ne voit en quelque sorte qu'Athènes. Il lui consacre un chapitre intitulé : *City Life* : c'est une étude de la Cité antique au point de vue économique. De cette cité, assure M. Cunningham, le type a survécu en Europe à travers tous les bouleversements (p. 105). Mais Athènes périt pour avoir failli aux lois économiques : Périclès, par ses monuments de luxe, qui ne furent point des travaux d'utilité publique, ruina sa patrie; M. C. ne craint pas, en lançant cette accusation, de choquer les artistes ou les « sentimentalistes » (p. 121). Il n'est pas plus tendre pour la démocratie qui gaspilla le trésor, afin de satisfaire aux passions populaires. Dans un parallèle entre Athènes et Carthage, il vante la supériorité de cette dernière, dont la ploutocratie eut le bon sens de ne point sacrifier à la parade (p. 146).

Le contact avec Carthage fut fécond pour les Romains : ceux-ci furent, dans l'art naval, disciples de leurs rivaux. Mais ils leurs empruntèrent quelque chose de moins matériel : l'économie rurale ; c'est pendant les guerres puniques que se généralise la grande propriété, le *latifundium*, copié sur le modèle de Carthage. Pour parer au déficit des céréales, Rome dut se transformer en puissance maritime, détruire la piraterie, afin de maîtriser les chemins des pays producteurs de blés.

Sur l'immense champ d'exploitation qu'offrit l'Empire romain s'exerça l'activité des publicains et des gens d'affaires (*negotiatores*). M. C. examine leur rôle qui fut, à certains égards, bienfaisant ; mais il reproche à la République de n'avoir pas su enrayer les excès de la spéculation. Ce qui fait la gloire d'Auguste, c'est d'avoir créé un système financier, budgétaire, une comptabilité, tout ce que résume le nom de fisc. Mais, en dépit d'un cadre bien dressé et d'un contrôle organisé, l'Empire mourut de la même maladie interne que la démocratie athénienne : dépenses somptuaires auxquelles ont succombé tous les peuples anciens, exagération de l'assistance par l'État, enfin, manque de numéraire.

Cette question monétaire (entendue dans son acception la plus large) est une de celles qui inquiètent le plus vivement l'auteur : c'est le ressort de

Digitized by Google

la vie économique et sociale, à ses yeux. La fortune d'Athènes s'explique par la possession des mines de Laurium (p. 76). Ailleurs, il écrit cette phrase significative : « The history of Greek economic development gives us in a nutshell, as it were, the history of the world : there is seen the transition from natural to money economy » (p. 137). Il félicite Auguste d'avoir résolu le problème d'administrer un Empire « under monetary conditions » (p. 170, cf. p. 183, 187). L'argument, d'une si singulière portée sous la plume de l'auteur, est au plus haut degré suggestif. C'est cette épithète d'ailleurs qu'il faut appliquer au livre. On pourrait ajouter, au risque de parodier un vers célèbre, que M. Cunningham a :

Sur des pensers nouveaux fait de l'histoire antique.

B. A.

Dr B. Apostolidès. **Essai sur l'Hellénisme égyptien** et ses rapports avec l'hellénisme classique et l'hellénisme moderne. Tome Ier : L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire. Ier Fascicule. Paris, Welter, 1898 ; XLVIII-62 p.

Ce fascicule est le premier d'une publication entreprise par M. Apostolidès pour montrer les rapports de l'hellénisme en Égypte avec l'hellénisme classique ; il contient une introduction et le premier chapitre, intitulé *les Origines égyptiennes*. Les découvertes récentes de Naucratis, de Daphné, de Gurob et d'autres lieux encore, ont singulièrement modifié les opinions du monde savant relativement aux premiers établissements des Grecs en Égypte ; et l'identification des Haneb-u avec les Ἕλληνες a déjà suscité d'importantes recherches. Les Grecs sont, à n'en pas douter, antérieurs en Égypte à la sixième dynastie ; et en soumettant l'histoire de l'Égypte à un examen minutieux, M. Apostolidès se propose de déterminer les conditions dans lesquelles les peuples d'origine hellène se sont fixés sur les bords du Nil et l'influence qu'ils y ont exercée, et de montrer qu'en réalité les Grecs sont aussi anciens en Égypte qu'en Grèce même. Il n'est guère possible de juger au fond, sur un seul chapitre de 36 pages (sans les notes), ce que doit être une pareille étude ; ce qui est contenu dans ce premier fascicule en fait bien augurer, et nous souhaitons bon succès à l'auteur, à la condition qu'il n'abuse pas des raisonnements trop subjectifs, que ses déductions reposent sur des faits soigneusement contrôlés, et surtout que ses étymologies de noms propres n'aient pas un caractère trop fantaisiste.

My.

Digitized by Google

The historical present in early Latin; a dissertation presented to the faculty of Bryn Maur College fort the degree of doctor of philosophy by Annie Crosby Emery. Ellsworth (Maine), Hancock County publishing Company, 1897. 120 pp. in-8°.

M. Emery adopte une notion du présent historique fort ancienne : l'auteur voit les faits comme s'il y était présent, soit qu'il perde la notion de son propre présent, soit que, se transportant dans le passé, il se le rende présent. Par suite on considère ce temps comme essentiellement descriptif. Je ne veux pas discuter cette théorie vraisemblable. Il y a en tout cas, dans la syntaxe des temps latins, une analogie qui n'a pas encore été signalée et qui est de nature à confirmer cette interprétation : l'usage du passé, dans le style épistolaire, pour désigner des faits présents ; là aussi, l'auteur perd la notion de son propre présent et se transporte dans l'avenir, au moment où le destinataire lira la lettre et où les faits rapportés seront devenus passés.

M. E. étudie le présent historique dans Plaute, Térence, le *De re rustica* de Varron, et, accessoirement, dans les fragments des poètes dramatiques, d'Ennius, de Lucilius et des historiens. Parmi les verbes le plus volontiers usités au présent historique par ces auteurs, figurent en première ligne les verbes qui indiquent une action continue ou incomplète ; résultat conforme à la nature surtout descriptive de ce temps. Cependant on trouve aussi fréquemment des verbes ayant une valeur aoristique, indiquant des actions complètes et rapides : et ceci est un premier accroc à la théorie. J'ajoute que M. E. a tort de comprendre *inquit* dans sa liste de présents. Mais deux points sont surtout importants et demandent des éclaircissements : le mélange du présent avec d'autres temps et la concordance des temps du subjonctif avec le présent historique.

Au premier, M. E. consacre deux chapitres. Car, en fait, son chapitre IV, sur le présent historique dans les propositions subordonnées, rentre dans l'étude de la même question. L'explication de M. E. tend à ramener tous les cas à la notion première et originelle du temps. Cette vue est juste. Mais il eût fallu marquer davantage les développements que les Latins ont donnés à ce germe, développements qui s'éloignent notablement du point de départ. Il eût fallu aussi apporter quelques restrictions à la théorie. Le mélange fréquent de présents et de prétérits doit être considéré comme un de ces développements propres à motiver des atténuations de doctrine. D'abord, M. E. a manqué de netteté dans la classification des faits, faute d'avoir distingué avec précision le prétérit à sens aoristique du prétérit à sens perfectif. Ainsi *Phorm.* 859-881 (cité p. 36), nous avons la succession suivante : *sumus profecti, mittit*, adcurrit, prendit, resupinat, respicio, rogo, AIT, INQUIT, *perrexi*, accessi, astiti, compressi, *admoui* (ici une lacune de dix vers dans la citation de M. E.), *egreditur*, recipit, ait, *sum missus* Ce dernier verbe paraît avoir un sens quasi perfectif : « enfin l'on me renvoya, *et me voici.* »

Digitized by Google

Souvent, en effet, un dernier verbe est au prétérit, comme a remarqué M. Emery, pour marquer la conclusion, le terme final, le résultat de la série d'actions racontées au présent : cp. *Truc.* 654-655 ; *Aul.* 378 ; *Circ* 363 ; *Hec.* 42 (*potui* est un véritable parfait). Mais les autres prétérits du récit du *Phormio* sont de purs aoristes. Il en va de même pour un grand nombre de passages allégués par M. Emery.

Ceci devient plus étonnant, si l'on s'en tient à la doctrine du présent *descriptif*, quand on apprend de M. E. que l'imparfait est beaucoup moins fréquent à côté du présent que le prétérit : pas un exemple dans Plaute et dans Térence, un seul dans Afranius (140 R. ; E. p. 45), un seul dans Naevius (5), un dans Ennius (*A.* 191 M. ; A. 457 contient un imparfait d'effort ; E. 72-73), un dans Lucilius (1017 L. ; E. p. 74) : soit, quatre en tout, et plusieurs s'expliqueraient peut-être si nous avions le contexte. Ce résultat peut être de nature à inspirer des doutes sur l'exactitude de la théorie. Comment l'imparfait, le temps descriptif par excellence, peut-il être le moins employé de tous les temps avec le présent historique ? Il suffit d'écarter l'idée de description qui vient se joindre malencontreusement à la définition. L'écrivain, en usant du présent, se transporte par la pensée successivement à chacun des moments de l'action et les indique comme présents, de même qu'il userait du passé (aoriste), s'il adoptait le temps normal. Il n'y a pas de place, d'ordinaire, pour l'imparfait. Toute la partie de la conclusion de M. E. (p. 120), qui vise le caractère imperfectif du présent historique, me paraît donc contestable ; il ne semble pas, comme il l'affirme (voir aussi p. 31, n. 2), que les historiens de l'époque impériale aient notablement innové à cet égard [1]. M. E. s'est donc embarrassé dans ces classifications ; en réalité, l'imparfait est descriptif, l'aoriste (prétérit) est narratif ; le présent historique n'est ni descriptif ni narratif, mais, suivant l'heureuse expression de M. Delbrück, il est dramatique.

Quelques-unes des fonctions du prétérit au milieu des présents ont été assez bien mises en lumière par M. E. Il sert à introduire et à entamer le récit, poursuivi dans la suite au présent. Certains verbes, *occepi*, *incepi*, *uolui*, sont souvent de simples formules, amenant l'infinitif sur lequel est concentrée toute la force de l'expression. Ces fonctions se rattachent à ce que Deecke appelait le sens ingressif du parfait : M E. aurait pu renvoyer à cette grammaire [2].

Voici encore une observation très juste, mais dont M. E. eût pu facilement étendre la portée : « Dans quelques passages narratifs, le présent historique semble exprimer les faits importants et principaux, tandis que les faits connexes et subordonnés sont exprimés au parfait (p. 43) ».

---

1. M. E. n'évite pas quelques contradictions. P. 29, il dit que la différence du présent historique avec l'infinitif historique consiste principalement en ce que le premier peut avoir une valeur aoristique, tandis que l'autre temps est purement descriptif.

2. *Erläuterungen zur lateinischen Schulgrammatik*, Berlin, 1893, p. 82.

Digitized by Google

Dans ces formes de phrase, la proposition au passé est l'équivalent d'une proposition subordonnée, marquant une antériorité réelle ou logique. Quand j'ai indiqué ce rapport [1], je n'avais pas la prétention de rien dire de nouveau. Je vois que Ley, dans une dissertation mentionnée par M. E. (p. 32, n. 2), a expliqué d'une façon analogue un certain nombre de passages de Virgile, où le présent désigne l'action, le prétérit, le motif ou la cause [2]. Mais cette explication est beaucoup plus ancienne que je ne pensais; car je l'ai retrouvée dans Priscien (*Inst.* XVIII, 84; *Gr. lat.* III, 243, 27 K.) : « Praeteritum indicatiui cum praesenti solent coniungere, quando perfectionem rei res sequitur alterius altera ; et in illius quidem quae prior perficitur significatione, perfecto utuntur, praesenti uero in consequentis demonstratione »; suivent des exemples comme : « Quae uera *audiui*, taceo » (Ter. *Eun.* 103), dont il est facile de rétablir la forme paratactique : « Vera audiui, ea taceo. » Il m'est impossible dès lors de voir une extension poétique de l'emploi du présent dans des passages tels que Verg. Ae. II, 554-557 : « haec finis Priami..., hic exitus illum ... *tulit* ... : *iacet* ingens litore truncus. » Il n'y a là nullement un procédé littéraire, mais l'effet d'une tendance générale de la langue latine dans le jeu et la concordance des divers temps. De même c'est à tort, à mon avis, que M. Meusel a voulu corriger le texte des manuscrits dans un certain nombre de passages du *De bello gallico* qui se trouvent ainsi justifiés [3]. Cette explication trouve sa place, non seulement quand il s'agit de verbes indépendants, mais quand le verbe d'une proposition subordonnée est au passé et celui de la principale au présent. C'est le cas des exemples cités par M. Emery, pp. 93 et sqq., et de tous ceux que mentionne Priscien [4]. Quand, au contraire, la proposition subordonnée est au présent et la principale au passé, M. E. prétend que le choix du temps n'est pas déterminé par la place relative des propositions. Malheureusement ses tableaux sont fort obscurs (pp. 82 sqq.); celui de l'ordre des propositions ne nous renseigne qu'accidentellement sur le temps de la principale, et celui des temps employés dans chacune des propositions ne nous ren-

---

1. *Rev. de philologie*, XIX (1895), p. 154.

2. Voir aussi Draeger, § 123.

3. Telles sont les deux phrases similaires VII, 66, 2 et 89, 4 : « *conueniunt*...; *Vercingetorix consedit* conuocatisque ... praefectis ... demonstrat », « *iubet* produci, ipse ... *consedit*, eo duces *producuntur* ». Dans les deux cas, l'action de s'asseoir est un détail accessoire qui ne peut être mis sur le même rang que les autres actions rapportées, et l'on a l'équivalent de : « postquam consedit », ou d'un participe aoriste grec. De même I, 10, 3 *praefecit* : c'est après avoir mis Labiénus à la tête des troupes, que César part en Italie (*contendit*); ici, il y a antériorité de fait. Cf. Meusel, *Beitræge zur Kritik von Caesars Bellum gallicum*, dans *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, XLVIII (1894), pp. 340-345.

4. Même particularité en grec. Voir surtout le passage très caractéristique d'Hérodote, 2, 119.

Digitized by Google

seigne pas sur leur ordre respectif. Pour des conclusions sûres, il eût fallu combiner les deux modes de classement.

M. E. ne paraît pas avoir eu connaissance des *Beitræge* de M. Meusel cités plus haut. Il y eût trouvé pour César des explications analogues à celles qu'il propose lui-même pour les anciens auteurs : l'emploi du parfait pour indiquer le résultat d'un combat après le récit des épisodes au présent, l'expression de la pensée et de l'intention au passé suivie du récit de l'action au présent, l'invitation au passé et l'exécution au présent. Il eût pu faire son profit d'autres observations auxquelles il n'a pas songé. César, même quand le changement paraît motivé seulement par le besoin de varier, a soin de ne pas passer brusquement d'un temps à l'autre. Des parenthèses, des détails descriptifs, des réflexions coupent le récit et ménagent la transition. Dans le récit du *Phormion* cité plus haut, une série de passés est séparée d'une série de présents par les questions et les exclamations des interlocuteurs; il y a dix vers de dialogue interrompant la narration. M. E. les a remplacés par des points, sans se douter qu'il supprimait une partie essentielle du morceau. Un autre détail qui amène un changement de temps est l'emploi de formes verbales équivoques : *distribuit, constituit,* etc., qui peuvent être aussi bien des prétérits que des présents. C'est le cas de *ait* et de *inquit* (cf. Priscien, X, 1, 1-2; *Gr. l.* II, 494-495); ces deux verbes servent de transition entre deux autres groupes de temps dans le récit du *Phormion.*

Il est plus d'un passage où ces verbes *ait* et *inquit*, pas plus qu'en grec ἀμείβεται ou λέγει, ne doivent être considérés comme appartenant à la contexture du récit. Ce sont comme des noms d'interlocuteurs ou des signes de ponctuation introduisant les paroles des acteurs. Car ce qui est vrai surtout des historiens grecs, chez qui le style indirect est si peu développé, l'est dans une certaine mesure des écrivains latins. Ce rapport du présent avec la forme des discours est un autre côté de la question; il a été entièrement négligé par M. Emery. Cependant l'emploi du style direct dans la relation des paroles est l'équivalent de l'emploi du présent historique dans la relation des faits.

D'autres présents ne peuvent être classés parmi les présents historiques. Quand on dit : « Cicéron affirme... », on use d'un présent réel et non figuré, parce que nous avons les œuvres de Cicéron et que son affirmation nous est constamment présente. Dans cette catégorie rentrent les verbes γίγνεται, τελευτᾷ, τίκτει dont l'usage s'explique par la confection des tableaux généalogiques. La disposition synoptique de ces tableaux nous rend présents les faits enregistrés. Les listes de magistrats et de dynastes rentrent dans la même catégorie. La langue courante n'a fait que recueillir, en l'étendant quelque peu, une locution spéciale parfaitement justifiée. M. Delbrück use d'une formule trop réservée quand il appelle cette classe de présents « un type un peu différent [1] ».

1. *Grundriss der vergl. Grammatik der indog. Sprachen*, III, *Syntax*, II, 263.

Digitized by Google

Cette distinction semble n'avoir son application qu'en grec. Elle permet cependant de rendre compte d'un emploi latin. Dans les inscriptions, notamment dans les inscriptions triomphales, on trouve des présents qui ont jusqu'ici fort embarrassé : « *Fundit, fugat, prosternit* maxumas legiones » (inscr. de M'. Acilius Glabrio). On s'en tire en disant que les rédacteurs d'inscriptions triomphales « aiment » à se servir du présent. Il semble que ce goût trouve son explication dans la valeur synoptique de ces inscriptions, placées dans la maison près des images et, grâce aux lignes de peinture qui les relient, faisant partie du *stemma*, exposées dans la ville en des endroits apparents où elles se trouvaient groupées [1].

La discussion des emplois du présent historique et des échanges possibles avec d'autres temps nous a amené à préciser la nature de cette construction. L'autre point, la concordance des temps du subjonctif avec un verbe au présent historique dans la proposition principale ne me paraît pas donner lieu à de longues observations. On enseigne qu'en général le choix du temps est libre quand le présent précède, et le passé obligatoire quand il suit. M. Meusel a montré de plus que, dans le discours indirect, César emploie les temps principaux du subjonctif après un présent, sauf le cas où une forme passée d'un autre mode (participe ou infinitif) permet de changer la série des temps [2]. Les statistiques de M. E. confirment la règle générale : dans le cas où le choix n'est pas libre, elle est observée quinze fois chez les auteurs archaïques contre trois exceptions ; il y a en outre deux exceptions à la question indirecte. Il est probable que la règle mécanique formulée d'après l'ordre des propositions énonce un effet et que M. E. a donné la vraie raison du phénomène : « le présent l'emporte dans les propositions subordonnées qui sont plus intimement liées avec la principale et qui exposent l'activité ou la pensée du sujet de cette proposition principale » (p. 109).

Le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un travail tel que celui de M. Emery, c'est qu'il est fait avec soin et qu'on peut s'en servir pour reprendre à nouveau le sujet et préciser les points laissés dans l'ombre.

Paul Lejay.

L.-A. Milani. **Museo topografico dell'Etruria.** Firenze-Roma, Bencini, 1898. In-8, xvi-176 p. avec gravures et simili-gravures dans le texte.

M. Milani a beau nous dire, dans sa préface, que le Musée archéologique de Florence est à l'étroit, que c'est moins un musée qu'un maga-

1. Cf. Marquardt et Mommsen, *Manuel des antiquités romaines*, XIV, *La vie privée*, traduction Victor Henry, I, pp. 285, 286 n. 1, 287; — *C. I. L.*, I, p. 277 ; 2e édit., p. 186.

2. Riemann, *Syntaxe latine*, § 236, r. 2 ; Meusel, *Beiträge*, pp. 359-360.

Digitized by Google

sin, que le gouvernement a grand tort de ne pas étendre, à toute l'Italie, la loi Pacca en vigueur dans les seuls États ex-pontificaux, enfin que l'Amérique est en train de soustraire à l'Italie ses richesses archéologiques... On peut lui répondre, pour le consoler, que le musée en question est un des plus intéressants du monde, que l'édifice qui l'abrite se compose de salles bien éclairées—ce qui est l'essentiel—et que la triste loi Pacca est comme un fil de soie destiné à supprimer le recul d'une bouche à feu. Si quelques beaux monuments d'art et d'archéologie vont en Amérique, tant mieux pour elle et tant mieux pour eux. Car, devant toujours y rester rares, ils y seront plus remarqués et exerceront une influence plus bienfaisante que dans cette Italie encombrée de chefs-d'œuvre, dans cette Florence surtout, qui est moins une ville qu'un musée. Laissons donc ces plaintes pour annoncer que M. Milani, après avoir consacré des années à l'organisation du *Museo topografico dell' Etruria*, établi au rez-de-chaussée du musée archéologique, vient de nous en donner, sinon un catalogue, du moins une vue d'ensemble qui sera la bienvenue. Sous une forme quelque peu oratoire, il nous promène à travers les vieilles cités étrusques qui, presque toutes, ont fourni à son musée quelques monuments de premier ordre rappelant leur antique splendeur. Voici (p. 28) la *Tomba del Duce* de Vetulonia, puis la *Tomba dei Sette Camini* d'Orvieto (p. 49), puis les admirables frontons en terre cuite de Luna, œuvres capitales de la sculpture en Étrurie (p. 74), que M. Milani a eu l'honneur de restituer à l'aide d'innombrables fragments, le fronton récemment découvert du temple de Télamon (p. 95), enfin la précieuse collection des restes de la Florence romaine, disposée avec beaucoup d'art dans une cour du Musée (p. 113). Les conférences de M. Milani sont accompagnées de gravures et de zincotypies d'après des clichés dus à Mme la duchesse de Sermoneta (si les Américains enlèvent d'Italie les œuvres d'art, les Italiens devraient bien prendre aux Américains, par voie d'échange, l'art de fabriquer et de tirer les *similis*). Quelques œuvres importantes sont publiées ici pour la première fois; citons le lion en pierre de Valle Vidone (p. 83), un prétendu « guerrier celtique » en bronze de Télamon (p. 92) et l'Artémis « archaïsante » de Castiglion della Pescia, réplique de celle de Pompéi (p. 102). Les quarante pages de notes, imprimées en petits caractères à la fin du volume, s'adressent aux érudits et donnent, avec des indications complémentaires, la bibliographie des principaux objets. On remarque que M. Milani se cite volontiers lui-même et paraît en vouloir à ceux qui ne l'ont pas assez cité [1]. Chemin faisant, il indique quelques idées nouvelles en promettant de les développer bientôt; on ne peut que prendre acte de ces promesses et souhaiter qu'elles se réalisent. Pour ma part, j'aurai plaisir à connaître les arguments de M. Milani à l'en-

1. Quant à ceux qui l'ont critiqué ou contredit, ils sont fort à plaindre; voir sa polémique contre M. Davidsohn, p. 163 et suiv.

Digitized by Google

contre d'un adversaire commun « *il funesto miraggio fenicio della Helbig* » (p. 141).

S. Reinach.

Julien Vinson. **Essai d'une bibliographie de la langue basque.** Additions et corrections. Citations et références. Journaux et revues. Paris, Maisonneuve, 1898. In-8, xxii p. et p. 521-819. Prix : 25 francs (!).

Voici à la fois un supplément et un complément à l'*Essai d'une bibliographie de la langue basque* couronné par l'Institut en 1894. Le complément comprend deux divisions : 1° *Citations et références*, à savoir les titres d'ouvrages où il n'est qu'incidemment question de choses basques, par exemple (p. 705) : « Victor Hugo. *L'homme qui rit*. Livre I, ch. ii et xviii; livre II, ch. iii. » 2° *Journaux et revues*. — Ce fascicule n'est pas le dernier de l'œuvre. L'auteur se propose d'en publier un troisième comprenant « un nouveau et dernier supplément », avec les Tables générales. Il demande avec instance qu'on lui signale des erreurs ou des omissions et se plaint que la première partie de son *Essai* ne lui ait valu qu'un nombre restreint de correspondances. C'est ce qui arrive presque toujours quand on fait appel à la collaboration du public. Les lecteurs, même les mieux intentionnés, ne peuvent guère contrôler un pareil ouvrage sans le secours des tables générales; et le jour où ces tables paraissent, il est trop tard.

A ceux qui se sont occupés spécialement de bibliographie basque, comme aux autres, un pareil livre ne saurait inspirer que la sympathie et le respect. C'est le résultat d'un travail énorme, exécuté avec un souci religieux de l'exactitude. Voici quelques *addenda* que me fournit la comparaison de mes notes personnelles avec la troisième partie *(Journaux et revues)*.

Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte. Tome VI (1874), p. 227. Lettre (en français) de Mme Clémence Royer.

Ibid., t. VII (1875), p. 55. Crânes siciliens et basques (R. Virchow).

Association française pour l'avancement des sciences, session de 1874, p. 539. Répartition de la langue basque (Broca)

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Paris, 1867-1868, p. 370 (sur l'erreur de Retzius au sujet des crânes basques, communication de Broca).

Revue celtique, t. III, p. 468; t. IV, p. 111; t. V, p. 154.

Anthropologie (L'), t. I, p. 748; t. IV, p. 94; t. V, p. 276; t. VII, p. 588.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, 1894, p. 293; 1896, p. 663.

Archaeologia (de Londres), t. XVI, p. 116 (langue); t. XXXIV, p. 399 (chant national).

Digitized by Google

Sous la rubrique *Revue archéologique* (p. 795), M. Vinson cite, sans indication de millésime ni de tomaison : « E. Desjardins, *Découverte des ruines d'une cité inconnue aux environs de Plaisance.* » Ce travail figure dans la *Revue* de 1865, 1er semestre, p. 129 ; il y est question des Basques à la p. 135.

Je me reprocherais de ne pas signaler, en terminant, l'amusant *Avant-Propos* de M. Vinson. On y trouve ce mélange d'érudition passionnée, de candeur et d'humeur maussade qui constitue la psychologie des bibliographes.

S. R.

Les vieux chants populaires scandinaves (Gamle Nordiske Folkeviser). Étude de littérature comparée, par Léon Pineau. I. Époque sauvage. Les chants de magie. Paris, Bouillon, 1898. In-8, xiv-336 pp.

M. Pineau est un folkloriste distingué [1], et beaucoup plus éclectique qu'il ne semblerait au premier abord, à en juger par son introduction et la première moitié de son excellent livre. On lit sans désemparer pages sur pages où le nom de M. A. Lang revient à satiété, où les entités les plus nuageuses du maître nous sont données pour vérités évidentes [2], où le totémisme et l'animisme se disputent — non, se partagent — le cœur de l'écrivain. Et puis, tout à coup (p. 240), on s'aperçoit qu'il s'est parfaitement dégagé de cette atmosphère brouillée et déprimante, qu'il a compris à merveille la portée synthétique et philosophique de l'explication par les mythes naturalistes, et qu'il ne lui a manqué sans doute que de l'avoir embrassée la première pour savoir la mettre à sa vraie place, en bonne posture, au premier plan dans la genèse et l'évolution des idées religieuses de l'humanité. Un effort de plus, et les brumes de l'agriologie se dissiperont. Je ne veux pas revenir ici sur les réserves si graves et si nombreuses [3] qu'appellent les doctrines hâtives de M. Andrew Lang; mais je suis bien obligé de faire observer à M. P. que chercher du totémisme dans les chiens des enfers (p. 127), — simples chiens de garde comme en a tout berger et tout propriétaire rural, — est un excès de zèle qui fait sourire, et que la croyance aux totems, bien loin d'être universelle (p. 4), n'a été scientifiquement constatée que dans une infime minorité de tribus sauvages. Plus fâcheux encore (p. 227) est le malentendu qui rattache à l'animisme les démons védiques. Je me suis

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXV (1893), p. 150, et XXXVIII (1894), p. 366.

2. Si le sauvage croit aux loups-garous (p. 63), c'est qu'il « ne tire pas de ligne de démarcation entre lui et les autres choses qui existent en ce monde ». En bonne conscience, que signifie ce galimatias pédantesque? Pythagore, qui avait été le coq de Micyle, ne tirait apparemment pas de « ligne de démarcation » entre soi et sa basse-cour !

3. Cf. *Revue critique*, XLI (1896), p. 142.

Digitized by Google

reporté avec une légitime surprise au passage cité de M Oldenberg [1], et j'ai pu constater que l'éminent védisant, dont la pensée ne se dégage clairement ici que pour les initiés, ne dit toutefois rien de pareil : il ne parle que des démons des sorciers, de ceux à qui l'on rend les cultes affreux dont les rites se déroulent dans les cimetières, et non des démons proprement « védiques », c'est-à-dire de ceux du Rig-Véda, incarnations manifestes et exclusives des puissances de la nuit et de l'orage.

En signalant, puisque tel est mon devoir, ces erreurs ou ces exagérations, je suis heureux d'ajouter qu'elles entachent à peine le livre, par la bonne raison qu'elles y tiennent peu de place et qu'au surplus elles y sont extérieures. Qu'on les défalque : il reste ce que l'auteur a voulu écrire, une « étude de littérature comparée », où l'origine des idées importe infiniment moins que leur mise en œuvre. C'est toute une province peu connue de l'histoire littéraire, explorée en détail par un homme de goût, qui aime et sait faire aimer les productions de la muse populaire, qui les a colligées lui-même en divers domaines géographiques, et qui souvent, en traduisant quelque légende scandinave, a entendu un refrain poitevin chanter dans sa mémoire, également capable d'affirmer et de douter à propos, de traduire avec précision et élégance, de trier enfin toutes ces menues gemmes et de tendre de l'une à l'autre le fil léger qui les relie en les rehaussant par la symétrie ou le contraste [2].

L'ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur étudie les runes et les croyances magiques qui s'y rattachent, les métamorphoses humaines et animales, la métempsycose et en général le folklore mortuaire. La seconde est consacrée aux êtres surnaturels qui peuplent la surface ou les entrailles de la terre, le fond des eaux, et qui se mêlent activement à la vie des hommes. C'est là, ai-je dit, que le naturalisme reprend ses droits et que j'ai retrouvé, à ma grande satisfaction, la nuit et l'hiver vaincus par le jour et l'été [3]. La troisième partie, qui traite de

1. *Die Religion des Veda*, p. 60.

2. Rien n'égale la poignante mélancolie de certains thèmes de poésie populaire. La douleur de vivre a toujours été la grande inspiratrice, car elle est la seule réalité. Voir, par exemple, p. 129. — Il eût été bon, parfois, de serrer le texte de plus près. Ainsi le roi Canut (p. XI) ne se rendait pas à Ely, il passait devant (*ther bî*), lorsqu'il entendit le chant des moines ; autrement, l'ordre donné aux rameurs de s'en approcher pour le mieux entendre n'aurait pas de sens. Et comment, entre parenthèses, M. P., en citant *quatre* vers anglo-saxons, trouve-t-il le moyen d'y représenter la spirante dentale par *trois* signes différents? — P. XIII, « W. Grimm en date le » pour « les date du commencement du XIIe siècle ». — P. 23, « quand Atli *invite* ses beaux-frères à le venir voir, sa femme Gudrun, devinant une embûche, *grave* des runes qu'elle leur *fit* tenir par des messagers. » — P. 31, l. 17, lire « fut-ce ». — P. 120, « avec les larmes de ses yeux il les bénit ». Le texte porte : « Les pleurs de ses yeux bruns furent l'eau bénite » [de la sépulture]. — P. 130, l. 2, lire « trouble ». Ces négligences sont fort rares.

3. Les sept, neuf ou douze jeunes filles que le monstre jette à la fosse, ne sont-elles pas les nuits saintes du solstice d'hiver, les *Weihnachten*, qui jouent un si grand rôle dans tout le folklore indogermanique, et dont la dernière ramène le soleil renaissant adoré des bergers et des rois?

Digitized by Google

la forme des chansons, est pleine d'aperçus ingénieux et de rythmes dansants.

Je ne quitterai pas M. Pineau sans lui chercher encore une petite querelle. Il écrit certainement, en partie du moins, pour le grand public : pourquoi ne pas l'habituer à bien prononcer les mots étrangers? Il n'en coûterait rien d'imprimer « Thôr » au lieu de « Thor » (p. 54), et de préserver les *bôk-rûnar* (p. 24) de toute assonance fâcheuse avec le nom d'un verre à bière. Le lecteur intelligent a le droit d'exiger qu'on le renseigne sur tous les points qui prêtent au doute, à plus forte raison sur ceux qu'un trait de plume suffit à fixer.

V. Henry.

Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation, Band II-III, bearbeitet von Otto Winckelmann. Strassburg, Trübner, 1887-1898, xxi, 736, xviii, 780 pp. gr. 8°. Prix : 45 fr.

Parmi les nombreuses publications historiques patronnées depuis un quart de siècle soit par le gouvernement d'Alsace-Lorraine, soit par les municipalités alsaciennes, il en est peu qui présentent un intérêt supérieur ou même égal à celui qu'offre aux savants qui s'occupent de l'histoire du xvie siècle la *Correspondance politique de la ville de Strasbourg à l'époque de la Réforme*, dont le premier volume a paru il y a seize ans par les soins de M. Virck [1] et dont les deux suivants sont dus à M. O. Winckelmann, directeur des Archives municipales. C'est que, parmi les États protestants du Saint-Empire, la ville libre impériale a joué alors un rôle infiniment supérieur à ses forces matérielles, et exercé une influence morale, au-delà même des frontières de l'Allemagne, grâce à l'intelligence de quelques-uns de ses hommes d'État, grâce au fait surtout que, désintéressée de toute visée égoïste, la petite république rhénane a su représenter alors et défendre les intérêts généraux et supérieurs de son parti. Le véritable directeur de sa politique, de 1525 à 1553, le stettmeistre Jacques Sturm, fut, avec le landgrave Philippe de Hesse, le seul à peu près, parmi ses coreligionnaires, qui comprît, sans pouvoir la réaliser, la nécessité d'une union de tous les partisans des doctrines nouvelles, depuis les contrées scandinaves et l'Allemagne du Nord jusqu'aux cantons helvétiques, pour résister efficacement aux efforts combinés de la maison d'Autriche et de la papauté. Comme c'est lui qui, d'ordinaire, représente Strasbourg aux diètes de l'Empire, aux congrès de la Ligue de Smalkalde, et que c'est lui aussi qui rédige les rapports détaillés et lucides adressés à ses collègues à l'issue de ses

1. Il a été mis au jour et annoté par M. H. Virck en 1882 et embrasse les années 1517 à 1530. Le tome II est consacré aux années 1531-1539, le tome III aux années 1540-1545.

Digitized by Google

missions ou pendant qu'il négociait au dehors, M. W. en mettant au jour, pour la première fois, tant de documents de premier ordre, a rendu un notable service à tous ceux qui s'occuperont soit des dissensions intérieures des adhérents de Luther, soit de leur attitude politique au dehors, depuis la trêve de Nuremberg jusqu'à la veille de la rupture avec Charles-Quint. Les nombreux renvois à d'autres sources déjà connues, les notes judicieuses qui expliquent les textes [1], rehaussent encore l'utilité pratique de ce recueil, qui permet de suivre désormais, dans ses menus détails, le développement souvent contradictoire de la politique des protestants allemands, les rapprochements avec l'empereur amenés par des nécessités d'ordre extérieur, les dissidences qui s'accentuent chaque fois que la paix au dehors laisse un peu plus de liberté d'action au souverain, irréductible dans sa haine latente contre les libertés germaniques et l'hérésie religieuse. Malgré tous les accords passagers et les échanges de belles paroles, la méfiance réciproque perce partout et l'on reste au fond sur un pied de guerre inavoué jusqu'au moment où la guerre ouverte commence.

On comprend qu'il est impossible de relever en détail tout ce qui, dans ces quinze cents pages de documents inédits [2], présente un intérêt particulier. Mentionnons, à titre d'exemples, le rapport de l'ammeistre Jacques Meyer sur les conférences d'Ulm et de Schweinfurt, de mars à mai 1532 [3]; le rapport du même sur les négociations de Nuremberg, en juin et juillet de la même année [4]; l'exposé de la participation de Strasbourg à la guerre contre les Anabaptistes de Munster, en 1535 [5]; les lettres du Dr Ulric Geiger, médecin de M. de Boisrigault, ambassadeur de France en Suisse, sur ses voyages diplomatiques au printemps de 1539 [6]; le rapport si naïf de Simon Franck, *pfennigmeister* ou trésorier du contingent de la ville libre, sur la campagne de 1542 contre les Ottomans [7]; les dépêches du Dr Kopp au Magistrat, écrites au cours d'une mission auprès de l'empereur et datées de Milan, Crémone, Innsbruck, etc. (juin 1547) [8]; les pièces nombreuses relatives à la diète de

1. Çà et là l'on désirerait pourtant des indications un peu moins sommaires; ainsi — pour ne citer qu'un exemple — les notes sur Michel Servet et Sébastien Franck (III, 117-118) pourraient être plus complètes au point de vue historique et bibliographique.

2. Le gros du dossier de M. W. est naturellement emprunté à son propre dépôt; il a néanmoins trouvé plus d'une pièce curieuse dans ceux de Marbourg, Ulm, Bâle, etc.

3. On y remarque une conversation de l'électeur de Mayence avec Jacques Sturm sur Michel Servet (II, p. 117).

4. II, p. 161.

5. II, p. 323-329.

6. II, p. 540, 541, 557, 583.

7. III, p. 281.

8. III, p. 396. Ce Dr Henri Kopp, jeune jurisconsulte que le Magistrat avait envoyé faire des études de droit et de français à Bourges pendant six ans (III, p. 17), était

Digitized by Google

Spire, en février et mars 1543 [1]; les lettres de Jean Sturm, le célèbre humaniste, adressées au cours d'une mission diplomatique à la cour de France, de septembre à décembre 1545 [2]; le *Journal* enfin de Jacques Sturm, tenu pendant sa présence au congrès de Francfort où se réunirent les confédérés de Smalkalde (7 décembre 1545 — 9 février 1546) [3].

On peut suivre, en particulier, dans les deux volumes de M. W., l'attitude déférente et prudente observée par Strasbourg vis-à-vis de François Ier, et les relations courtoises, sinon tout à fait intimes, que ces documents montrent avoir existées entre la petite république et la couronne de France. Dès 1532 elle refuse de s'associer à la ligue que la maison d'Autriche essaie d'organiser entre son rival 4; en 1533, comme en 1537, le Conseil des Treize et François Ier échangent les promesses d'appui les plus cordiales et les assurances de bon vouloir les plus formelles 5, et le commissaire impérial, Jean d'Andelot, se plaint amèrement de ce que les sujets de la république accourent en masse (*haufenweis*) sous les drapeaux du Valois 6. En septembre 1542, nouveau refus formel de Strasbourg de s'associer à une ligue, même défensive, contre la France 7; en janvier 1543, refus aux capitaines impériaux de permettre le recrutement de leurs troupes sur le territoire de la ville 8; on voit que nous sommes assez loin de ce dévouement sans réserve pour Charles-Quint que certains savants allemands, meilleurs patriotes que critiques, revendiquent pour les Strasbourgeois de cette époque, infiniment moins entichés des Habsbourgs qu'ils ne s'imaginent.

Il va sans dire que l'on trouvera bien d'autres pièces encore, intéressantes à divers points de vue, dans la *Correspondance* de M. Winckelmann, traits de mœurs piquants 9, renseignements sur l'histoire reli-

---

un observateur sagace; au cours d'une de ses missions, il écrivait d'Anvers aux Treize, le 22 avril 1540, en parlant de la disposition des esprits aux Pays-Bas : « Il est à supposer que ces provinces, après la mort de Sa Majesté, se sépareront de la Maison d'Autriche » (III, p. 89).

1. On remarquera surtout la tentative faite par les villes libres, dirigées par Sturm, à ne pas se laisser entraîner par le vote des électeurs et des princes à la guerre contre la France (III, p. 458-464). S'il cède finalement, c'est pour que Strasbourg « ne soit pas assis au milieu des puces », c'est-à-dire attaqué et incommodé de toutes parts (III, p. 493), les colonels impériaux devant faire la montre de leurs troupes en Alsace.

2. III, p. 635. Il séjourna successivement à Amiens, Ham (*Han in Bickerdey*) et Villers-Cotterets.

3. III, p. 697.

4. II, p. 441.

5. François I. aux XIII, Arles, 16 septembre 1533 (II, 199); réponse des XIII, 13 octobre 1533 (II, 201); François I. aux XIII, Paris, 25 janvier 1537 (II, 407).

6. II, p. 333.

7. III, p. 318.

8. III, p. 353.

9. On verra, par exemple (III, p. 309), comment le margrave George de Brandebourg crut honorer tout particulièrement le grave stettmeistre strasbourgeois en le faisant danser après souper avec sa femme et ses deux filles.

Digitized by Google

gieuse et politique du temps [1], etc. Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui parcourront, la plume à la main, ce volumineux travail, regrette la peine que lui aura coûté ce dépouillement toujours fructueux. Une bonne table des matières, des noms de personnes et de lieux facilite d'ailleurs les recherches des travailleurs un peu presssés, et, en remerciant M. Winckelmann de tout ce qu'il nous a donné, il ne nous reste qu'à exprimer en terminant, un vœu : c'est que nous n'attendions pas encore dix ans le quatrième et dernier volume de ce beau recueil, après avoir fait preuve de cette patience exemplaire, bien qu'un peu forcée, à l'égard du troisième [2].

R.

A. Debidour. **Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France de 1789 à 1870.** (Bibliot. d'hist. contempor.) Paris, Alcan, 1898, in-8. II-740 p. 12 fr.

Il manquait une histoire de l'Église catholique contemporaine en France, M. Debidour a tenté l'aventure périlleuse d'en écrire une et il a réussi. En condensant les monographies nombreuses sur cette matière,

---

1. On peut signaler, sous cette rubrique, une lettre du syndic messin, Jean de Nidbruck, du 13 octobre 1542, sur la Réforme à Metz (III, p. 324).

2. Nous réunissons ici quelques menues observations, relevées à la lecture : III, 166. Le *Gonorius* dont parle la lettre des Treize au roi de France était sans doute un M. de Cossé, les seigneurs de Gonnor formant une branche de cette maison. — P. 185. Le *Vely* envoyé à Ratisbonne, en 1541, est Claude Dodieu, sieur de Velly, évêque de Rennes, mort en 1548, qui fut à plusieurs reprises ambassadeur auprès de Charles-Quint. Sa correspondance existe encore parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, au dire de Ludovic Lalanne. — P. 189, lire *Dunzenheim* pour *Duuzenheim*. — P. 276. Pour *Liny* lire *Ligny*. M. W. interprète le nom de rivière *die Elft* comme devant s'appliquer à l'*Elbe*. Puisqu'il s'agit aussi d'Essen dans la pièce, ne serait-ce pas plutôt l'*Erft*? — P. 335. M. W. croit qu'un endroit appelé *Sess* doit être *Cette;* cette ville me semble trop loin des Pyrénées; on pourrait songer soit à *Serres* (Aude), soit à *Céret* (Pyrénées-Orientales). — P. 361. M. W. suppose que l'endroit nommé *Bussy* doit être *Bussières*; mais ce pourrait également être *Buchy*. — P. 391. Le point d'exclamation après *Strabourg* est inutile. Au XVIe siècle on écrivait couramment ainsi ou plutôt encore *Estrabourg* — P. 495, il faut lire *Ausschuss* au lieu de *Ausschluss*. — P. 514. M. W. dit qu'on ne sait rien d'une querelle entre l'empereur Maximilien I et le Magistrat de Strasbourg; peut-être Sturm fait-il allusion, dans sa lettre, au dissentiment très sérieux de Maximilien avec la ville libre qui fut apaisé à la diète de Constance, en 1507, et que raconte tout au long la *Chronique strasbourgeoise* de J.-J. Meyer, p. 73-74. — P. 547. L'histoire scandaleuse de l'abbesse de Saint-Étienne, Adélaïde d'Andlau et de Louis Botz, a été également racontée déjà par Ferdinand Reiber, *Küchenzettel und Regeln eines Strassburger Frauenklosters*, 1891. — P. 591, il faut lire sans doute *Jacob Botzheim* au lieu de *Jacob Boheim*. — P. 635. Le *Fraxineus* cité ne peut pas être Jean *de Fresse*, ni ne peut pas avoir été évêque de Bayonne, car l'évêque de Bayonne s'appelait alors (il siégea de 1550 à 1565) Jean de Monstiers *de Froissac*. — P. 689, lire *zukommen* au lieu de *zuhommen*.

Digitized by Google

en dégageant de la masse énorme des textes les citations les plus concluantes et les plus caractéristiques, en reliant les faits de détail par une solide exposition de la marche générale des événements, il a composé « une narration explicative » à la fois assez claire et rapide pour retenir l'attention du public cultivé et assez exacte et précise pour satisfaire les historiens de profession.

L'ouvrage se divise en deux parties : *Révolution*, *Réaction*, précédées d'une *Introduction* sur l'ancien régime ecclésiastique. L'ordre est strictement chronologique, comme il convient pour l'exposé d'une évolution; chaque chapitre correspond à un moment nouveau dans la situation de l'Église. 1° *Laïcisation de l'État;* 2° *Constitution civile du clergé;* 3° *Les réfractaires;* 4° *Séparation de l'Église et de l'État;* 5° *La politique et la religion sous le Directoire;* 6° *Concordat de 1801;* 7° *Le Sacerdoce et l'Empire;* 8° *De Savone à Notre-Dame;* 9° *Concordat de 1843.* — Deuxième partie. — 1° *Concordat de 1817;* 2° *Le parti prêtre et le parti libéral;* 3° *De Lamennais à Montalembert;* 4° *L'Église et l'Université;* 5° *Expédition de Rome et loi Falloux;* 6° *De Pie IX à Cavour; Napoléon III, la question romaine et le syllabus;* 8° *Mentana et le Concile du Vatican.* En appendice sont reproduits vingt-un textes officiels, choisis parmi les plus importants, depuis la Déclaration de 1682 jusqu'à l'Encyclique et au *Syllabus*.

L'idée fondamentale qui domine cette longue narration, c'est que l'État français, ayant reçu de l'ancien régime une religion d'État obligatoire, n'est parvenu à établir la liberté de culte et l'indépendance du pouvoir civil que par une lutte continuelle contre les efforts du pouvoir ecclésiastique pour restaurer l'ancien régime. La laïcisation de l'État accomplie par la Révolution a rendu les rapports avec l'Église plus difficiles, l'opposition de l'Église plus puissante. Les classes privilégiées (noblesse et haute bourgeoisie) et les gouvernements depuis 1800 ont soutenu l'Église contre l'ennemi commun, la démocratie laïque. Ainsi s'explique la force de résistance que le pouvoir ecclésiastique a conservée jusqu'à 1870, terme de cette histoire.

Il serait inutile d'analyser une narration destinée non à apporter des faits inconnus, mais à marquer le caractère général des faits. Il serait trop long de discuter les conclusions de l'auteur sur chacun des événements. Presque toujours les faits essentiels sont bien vus et nettement présentés, l'enchaînement des causes et des effets est aperçu avec intelligence. En particulier, les mesures révolutionnaires contre le clergé apparaissent comme une réponse aux attaques des partisans de l'ancien régime (M. Debidour a fait un bon usage des travaux de M. Aulard et des articles de la revue *la Révolution* qui ont renouvelé cette histoire). Les relations entre Napoléon et le Saint Siège, les attaques du parti catholique contre l'Université sous Louis-Philippe, la campagne pour la loi de l'enseignement en 1850, l'opposition du haut clergé à l'Empire après 1859, sont présentées avec un choix heureux de détails caractéris-

Digitized by Google

tiques, une analyse pénétrante des motifs et des sentiments réels, des vues d'ensemble judicieuses qui font de ces chapitres une lecture exceptionnellement attachante et instructive.

L'*esprit* de cette histoire est vraiment scientifique, l'auteur a le droit de dire : Ce n'est « ni une thèse, ni un plaidoyer, ni un pamphlet ». Pourquoi a-t-il négligé d'adopter aussi le *ton* scientifique ? Lui qui est vraiment dominé par le désir de trouver la vérité et de la « dire sans réticence et sans faiblesse », pourquoi, en restant l'esclave de la tradition oratoire des historiens antiques, donne-t-il à des adversaires de mauvaise foi un prétexte à contester son impartialité ? Pourquoi des expressions telles que : « *insolences cléricales*, *bas calcul, marché misérable*, *politiques de sac et de corde* » ?

Les bibliographies placées au commencement de chaque chapitre sont exactes et complètes en général ; on regrette qu'elles se bornent à une énumération de titres sans aucune indication critique et que sous la rubrique inexacte de *Sources* on trouve pêle-mêle des *sources* véritables, — c'est-à-dire des documents contemporains — et des travaux postérieurs, et même des compilations médiocres comme Thiers, Vaulabelle, Elias Regnault.

Ch. Seignobos.

Lumbroso (A.) **Muratiana**. Rome, Modes et Mendel, 1898. In-8 et 203 p.

Tout le monde connaît l'importance de la collection napoléonienne de M. A. Lumbroso et les publications qu'il en a tirées. Aujourd'hui il nous donne des documents relatifs à Murat et aussi, quoique le titre du livre ne le promette pas, à Fouché. On y verra une relation nouvelle de la mort de Murat par un des compagnons de la descente au Pizzo et des lettres de Caroline Murat à qui la Restauration ne laisse le choix qu'entre l'Allemagne et les États-Unis et qui, établie en Autriche, sollicite tantôt Metternich, tantôt François II, pour la protection de ses intérêts ou de sa dignité. Plusieurs de ces lettres sont adressées à Mme Récamier et une au jeune Louis Napoléon. Quant à Fouché, on verra qu'il n'a pas trahi Napoléon dans sa mission de 1814 en Italie et l'on trouvera un sommaire détaillé de pièces qui le concernent et que M. Lumbroso a acquises à différentes époques.

Charles Dejob.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 32-33 — 8-15 août — 1898

LANGE, Les travaux de Thucydide. — Fr. MUELLER, Annotations de Herbst sur Thucydide. — HUDE, Edition de Thucydide, I. — Théophraste, Les caractères, p. IMMISCH, CICHORIUS, etc. — Varron, Antiquités divines, p. AGAHD. — WUNSCH, Les inscriptions sélhianïques. — Thomas de Monmouth, Vie et miracles de Guillaume de Norwich, p. JESSOP et JAMES. — G. RICHTER, Annales de l'empire allemand, III, 2. — E. MARTIN et H LIENHART, Dictionnaire des dialects alsaciens, III. — LITZMANN, Le drame allemand. — BELLAIGUE, Études musicales. — CARRÉ et BOISSONNADE, Correspondance de Thibaudau. — AULARDr Étndes et leçons sur la Révolution, II.

LANGE (Edmund). **Die Arbeiten zu Thukydides seit 1890**, eine kritische Uebersicht (aus dem 56 Bande des *Philologus* besonders abgedruckt), Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1897, S. 55, in-8.

MULLER (Franz), **Zu Thucydides Erklærungen und Wiederherstellungen aus dem Nachlass von L. Herbst**. I Theil : lib. I-IV (Beilage zum Programm des kœniglichen Gymnasiums zu Quedlinburg. Ostern 1898), Leipzig, Teubner, 1898, S. 34, in-8.

Thucydidis historiae. Ad optimos codices denuo ab ipso collatos recensuit D. C. Hude. T. I : lib. I-IV, Leipzig, 1898. S. XIV-352, in-8.

Les trois publications que je réunis sous la même rubrique se rapportent à Thucydide ; mais elles ont entre elles un lien plus étroit, un trait de ressemblance qui les rapproche davantage. Les deux premières sont en quelque sorte un hommage à la mémoire de Ludwig Herbst. M. Edm. Lange, continuant dans le *Philologus* la tâche que ce savant y a longtemps remplie, déclare dès le début s'inspirer du même esprit que son prédécesseur dans la critique des travaux relatifs à l'établissement du texte et à l'interprétation de Thucydide ; il ouvre son compte rendu par une appréciation élogieuse des dernières études de Herbst, et il défend partout la méthode du maître. M. Franz Müller fait mieux encore : il nous donne, d'après des papiers inédits, les annotations suprêmes de Herbst sur les passages les plus discutés de son auteur favori. M. Hude, assurément, représente une méthode, une école toute différente, et sa critique ne repose pas sur un égal respect de la tradition ; mais lui même se montre, dans cette importante édition critique de Thucydide, plus conservateur qu'autrefois, moins disposé à corriger par conjecture le texte des manuscrits. Cette tendance, que je ne voudrais pas exagérer, suffit pourtant à justifier, selon moi, la remarque de

Digitized by Google

M. Edm. Lange, qui croit voir, dans les travaux publiés de 1890 à 1897, un retour de l'opinion en faveur des idées de Herbst. La discussion, à vrai dire, n'est pas près de finir encore. La découverte récente du papyrus publié par Grenfell et Hunt (*Archaeological Report of the Egypt Exploration Fund* for 1896-1897), loin de résoudre la question, peut fournir des arguments aux partisans de l'une et de l'autre théorie : si, pour les cinq chapitres du livre IV que contient ce papyrus, la tradition du 1er siècle de notre ère nous apparaît comme presque partout conforme à celle de nos manuscrits, deux leçons nouvelles, dont l'une avait été déjà adoptée par conjecture (suppression de ὅτι au ch. 37, § 1), confirment et encouragent les efforts de la critique verbale. Quoi qu'il en soit, la ténacité de Herbst à défendre son système n'a pas été moins utile à la science que les hardiesses de Cobet et de Herwerden. C'est entre les deux systèmes qu'est sans doute la vérité, et c'est aussi cette voie moyenne qu'ont suivie presque tous les savants énumérés par M. Edm. Lange dans son compte rendu.

A côté des études critiques sur le texte, M. Edm. Lange signale et discute tous les ouvrages relatifs à la grammaire de Thucydide et aux questions historiques que soulève son témoignage. Dans cette dernière catégorie, j'ai noté un excellent travail de M. H. Wagner sur le siège de Platées : c'est une réponse décisive aux attaques de Müller-Strübing. Un autre problème historique, intéressant aussi, mais, ce semble, plus difficile, résulte des fouilles entreprises par M. W. Dörpfeld sur le versant occidental de l'Acropole d'Athènes : à la suite de ces fouilles, le ch. 15 du livre II de Thucydide, relatif à l'emplacement de la ville primitive, a été l'objet de nombreuses dissertations, que M. Lange apprécie avec impartialité, en s'inspirant surtout des idées émises à ce sujet par M. C. Wachsmuth, qui passe à bon droit pour faire autorité en ces matières.

L'édition critique de Hude ne peut manquer d'être accueillie avec faveur par tous les hellénistes : fondée sur une recension complète et nouvelle des principaux manuscrits, elle sera désormais la base de toutes les discussions sur le texte de Thucydide. Souhaitons que le tome II ne se fasse pas longtemps attendre.

Am. Hauvette.

Theophrasts Charaktere, herausgegeben, erklärt und übersetzt von der philologischen Gesellschaft zu Leipzig. Leipzig, Teubner, 1897; LXIV-277 p.

Les éditeurs, au nombre de huit [1], de cette nouvelle recension des

1. MM. Bechert (*Car.* 3, 5, 7, 27); Cichorius (Date de la composition; *Car.* 8, 23); Giesecke (*Car.* 13, 15, 21, 24); Holland (*Car.* 9, 10, 22, 30; Index); Ilberg (*Car.* 1, 2, 25, 26); Immisch (Histoire du texte; *Car.* 14, 16, 28, 29); Meister (*Car.* 4, 6, 17, 18); Ruge (*Car.* 11, 12, 19, 20). On comprendra que tout n'est pas d'égale valeur dans cette collaboration.

Digitized by Google

Caractères de Théophraste se proposent principalement de résoudre autant que possible les difficultés du texte, d'en éclaircir le sens par la comparaison de chaque trait avec les mœurs de l'époque, et d'obtenir ainsi une vue d'ensemble de chaque caractère en conformité avec ce que nous savons par l'histoire. La traduction, disent-ils, n'a aucune prétention et n'a été ajoutée que pour condenser, en quelque sorte, le commentaire explicatif; et ce commentaire, en effet, est bien la partie principale de l'ouvrage. L'introduction comprend deux subdivisions; dans la seconde, M. Cichorius établit que la scène des caractères 8 et 23 se passe en 319, et que les allusions politiques contenues dans ces deux morceaux doivent leur faire assigner cette même année comme date de composition. De là à conclure que les *Caractères* furent, dans l'ensemble, composés en 319, il n'y a qu'un pas; mais la conclusion s'impose-t-elle absolument? M. Immisch, dans la première partie de l'introduction, étudie les manuscrits. On sait qu'ils se répartissent en trois classes, suivant qu'ils contiennent les quinze, ou les vingt-trois, ou les vingt-huit premiers caractères; le *Vaticanus* gr. 110 (V), contenant les caractères 16-30, occupe une place à part, et est avec les célèbres *Parisini* 2977 (A) et 1983 (B), xe siècle, le plus important, pour ce qu'il renferme, de tous les manuscrits de Théophraste. Le texte est donné, sauf avis contraire, pour 1-15 d'après B, pour 16-30 d'après V; il va sans dire qu'il est accompagné d'un choix de variantes dues aux meilleurs manuscrits des autres groupes; après chaque caractère, le texte de l'*Epitome Monacensis*, sorte de résumé fait dans un but pratique, est donné in extenso. Ce qui est spécialement important dans le travail de M. Immisch, c'est le stemma des manuscrits. Je ne crois pas utile de le représenter ici; mais si l'on veut se reporter à l'édition, on verra que le raisonnement de M. I. est très serré, qu'il est difficile à contredire, et qu'il y a là un grand pas de fait dans une question qui n'était pas jusqu'ici d'une entière clarté. Enfin les éditeurs ont jugé, avec raison, que ces sortes de morales qu'on trouve à la fin de quelques caractères (1, 2, 3, 6, 8, 27, 29) ne sont pas dues à Théophraste; c'est un point depuis longtemps acquis; mais je ne crois pas, pour ma part, qu'elles doivent être retranchées d'une édition. Il résulte de tout ceci qu'on doit concevoir de ce travail une opinion très favorable : et en effet, le texte est établi avec soin, et le commentaire, qui a été évidemment l'objet d'une attention spéciale, est une source abondante de renseignements philologiques et archéologiques [1]. Pour qui sait combien les *Caractères* sont remplis de difficultés de toutes sortes, il n'y aura rien de surprenant si j'ajoute qu'il reste encore bien des incertitudes relativement au texte, et que parfois les explications proposées n'arrivent pas à faire la lumière; mais je crois que pour faire mieux il faudra attendre beaucoup d'études de détail. MY.

1. Dus en partie à MM. Wachsmuth et Studniczka.

Digitized by Google

M. Terenti Varronis Antiquitatum; Rerum diuinarum libri I, XIV, XV, XVI; præmissæ sunt quæstiones Varronianæ auctore Reinholdo AGAHD (Commentatio ex supplemento uicesimo quarto Annalium philologicorum seorsum expressa). Lipsiæ, in ædibus B. G. Teubneri, MDCCCXCVIII. 381 pp. in-8°. Prix : 9 Mk. 20

De la deuxième partie des *Antiquités* de Varron, les *Antiquités divines*, nous n'avons de fragments nombreux et un peu étendus que pour quatre livres, I, XIV, XV, XVI, c'est-à-dire pour le livre où Varron exposait les principes généraux de sa théologie et pour les trois livres consacrés aux dieux : *dei certi*, *dei incerti*, *dei selecti*. Seuls, en effet, ils pouvaient intéresser les chrétiens et alimenter la polémique religieuse. Les autres traitaient de questions rituelles et de détails de culte sans importance, sinon pour la pratique du paganisme. Comme ce sont les auteurs chrétiens qui nous ont surtout conservé ce qui reste de ce grand ouvrage, ils ont cité principalement ces quatre livres.

M. Agahd, qui s'était proposé d'en recueillir les fragments, avait donc à rechercher d'abord comment les Pères de l'Église les ont allégués. Dans ses *Quæstiones Varronianæ*, qui forment les cent trente-six premières pages de son livre, il étudie les citations de Varron dans saint Augustin, Tertullien et d'autres auteurs. Il rencontrait un certain nombre de questions controversées : ainsi l'hypothèse de Krahner qui attribue au *Curio* une partie des citations de la *Cité de Dieu ;* les rapports établis par Wilhelm entre Tertullien, Minucius Félix, Lactance, et Varron, Cicéron, Clément d'Alexandrie; les sources de Cornelius Labeo. Il y a là bien des points obscurs et qui le sont pour toujours. Le *Curio* de Varron devait contenir une première esquisse de ses doctrines. Il est impossible pour nous de distinguer les emprunts de saint Augustin à cet ouvrage et ceux qu'il fait à celui des *Antiquités*. Bien des idées devaient avoir passé de l'un à l'autre. C'est aussi un jeu, fort innocent mais peu justifié souvent, de vouloir trouver une source commune à deux informations analogues dans deux auteurs différents. Pourquo Cicéron n'aurait-il pas lu les *Antiquités divines*, publiées à la fin de 47, avant d'écrire son *De natura deorum*, commencé en 45, achevé en 44 ? L'orateur dédaignait-il les travaux de l'érudit? était-il insensible à la tentation de flatter l'actualité et inhabile à profiter de l'intérêt soulevé par le gros livre de Varron ? Pourquoi saint Augustin n'aurait-il pas connu, directement ou indirectement, les œuvres d'Hippolyte et exploité à son tour cet autre polygraphe ? Ces hypothèses n'excluraient pas l'utilisation secondaire de quelques moindres ouvrages. Elles sont simples malheureusement, et il est aisé de deviner le sourire méprisant qu'une si candide naïveté fait briller sur les lèvres du *Quellenforscher*. Ce ne serait cependant pas trop demander à ce savant personnage que de mettre un peu de clarté dans ses combinaisons et un peu d'ordre dans ses rapprochements. Or M. A. manque de l'une et de l'autre. Il a pourtant fait quelque effort çà et là pour en mettre et nous lui en serons

Digitized by Google

d'autant plus reconnaissants qu'il en a moins partout ailleurs. Je signale son tableau général des *dei certi*, p. 21 ; le tableau des citations de saint Augustin, p. 33 ; le tableau détaillé des *dei certi*, pp. 36-38. P. 44, M. A. a même pris soin de résumer en un stemme les idées de Wilhelm : il est regrettable qu'il n'ait pas songé à donner cette forme à ses propres idées. Les chapitres II et III auraient particulièrement besoin de telle conclusion synoptique. Le chapitre IV, « Quae Varronis R. D. librorum I XIV XV XVI relliquiae per Cornelii Labeonis scripta ad posteros perfluxerint », commence par la déclaration suivante : « Si iam quid ipse Labeo scripserit haud raro incertum sit, multo res incertior est ubi de fontibus eius agitur » (p. 114). Le chapitre V, « de dis certis incertis selectis », a surtout pour but de réfuter les notions inexactes répandues par Merkel et Preller. M. A. adopte, en effet, l'opinion de Wissowa sur les *dei certi* : ce sont les dieux dont la nature et les fonctions se laissent déterminer avec certitude. Les *dei incerti* sont ceux sur lesquels on n'est pas d'accord ; Varron déclare, au commencement du livre XV, qu'il a rapporté des opinions douteuses et qu'il lui a été impossible de ramener à un système les *dei incerti*. Les *dei selecti* rentreraient, d'après M. Agahd, dans la classe des *dei certi*. Comme Varron avait conçu le plan du livre XIV du point de vue de l'homme et de ses actions (Ps. Serv., *Ae.* 2, 141), il avait omis un certain nombre de divinités qui ne rentraient pas dans ce cadre, et, surtout, il n'avait pas exposé avec l'étendue nécessaire les fonctions des dieux les plus importants. Par suite, il avait dû les « choisir » pour les traiter à part dans le livre XVI. M. A. fait suivre ce chapitre d'un appendice sur les *indigitamenta*, où il argumente contre Peter en s'appuyant sur Wissowa. Il ne paraît pas avoir eu connaissance de l'article de M. Stolz, *Zur Bildung und Erklärung der römischen Indigeten-Namen*, publié dans l'*Archiv für lat. Lexicographie*, X, 151-174, où il aurait trouvé une confirmation de son explication d'*indigitamenta* (p. 132), un des points sur lesquels il s'écarte de Wissowa. Les deux dernières pages de la dissertation sont consacrées aux autres auteurs : Verrius, Ovide, Properce, Plutarque, Servius, etc. M. A. pense qu'il est difficile de retrouver chez eux avec certitude des traces de l'ouvrage de Varron.

Le recueil des fragments forme la seconde partie du volume. M. A. a distingué soigneusement les fragments d'origine douteuse, les fragments de place douteuse, et dans le texte, les parties certaines de celles qui peuvent être un mélange des paroles de Varron et de l'auteur qui le cite. Pour les divers auteurs, M. A. s'est servi en général des éditions critiques les meilleures, dont il cite le plus souvent l'apparat. Les écrivains ecclésiastiques dont il n'existe pas encore d'édition critique sont cités d'après Migne. Il aurait pu en corriger l'orthographe barbare (p. 201 *coelum, caetera*, etc.). Il existe d'ailleurs pour le traité d'Augustin contre Faust, une édition récente qui, malgré ses défauts, eût dû

Digitized by Google

être employée comme contrôle. Il est également regrettable que M. A. n'ait eu à sa disposition qu'un Servius de Thilo et Hagen dans lequel manquait le volume des Géorgiques et des Bucoliques. En revanche, M. A. doit à l'obligeance de M. E. Hoffmann, de Vienne, communication des variantes de l'important manuscrit de la *Cité de Dieu* conservé à Lyon (n. 523 *bis*), du VIe siècle et de sa copie (n. 523), faite au IXe siècle. Ces manuscrits n'avaient pas été connus de Dombart.

Sur les fragments eux-mêmes, il y a peu d'observations à faire. En général, M. A. s'est montré judicieux et prudent. P. 164 (I, 59), sur la condamnation des statues, cf. XVI, 6 (p. 201). P. 184, XIV 99 doit être rapproché de 108 (p. 186), et ces deux fragments, rapportés par Aulu Gelle (I 18 et XV, 30, 6), ont plus vraisemblablement figuré en tête du livre qu'à la fin. Varron en commençant ce livre, consacré surtout aux dieux des *indigitamenta*, devait parler d'étymologie, *de ratione uocabulorum*. C'était l'introduction naturelle à l'étude de divinités dont la plupart des noms sont si transparents et dénoncent à première vue la fonction de ceux qui les portent : « singulis actibus proprios deos ». Comme ces noms s'expliquent facilement par le latin, Varron devait être amené à condamner à la fois l'abus des étymologies étrangères et celui des étymologies purement latines : « en quoi Aelius, notre contemporain, s'est trompé quelquefois... », en ne rapportant pas au grec les mots qui en viennent. Par une faute analogue, on donne parfois, ajoutait-il, une étymologie grecque à des mots qui ont une autre origine, c'est le cas de *petorritum* qui est un mot gaulois. Cette dissertation préliminaire était parfaitement à sa place et amplement justifiée par les goûts de Varron. M. A. a donc eu tort de ne pas se laisser guider par l'indication expresse d'Aulu Gelle, qui place le fg. 99 « in primore libro ». Au commencement de ce livre se trouvait aussi une classification générale des dieux des *indigitamenta*, rapportée par Augustin (*C. D.* VI 9); M. A. en a tiré une simple division : *dii qui pertinent ad ipsum hominem*, *qui pertinent ad ea quae sunt hominis sicuti est uictus atque uestitus*, *qui pertinent ad alia quae huic uitae sunt necessaria*. Mais les paroles de saint Augustin indiquent seulement deux parties, la seconde est ainsi annoncée : « deinde coepit deos alios ostendere qui pertinerent, non ad ipsum hominis, sed ad ea quae sunt hominis, sicuti est uictus atque uestitus, et quaecunque alia huic uitae sunt necessaria. » Il me semble qu'il y a ici une seule subdivision, commençant par les dieux présidant aux choses qui touchent l'homme le plus directement, comme le vivre et le vêtement. P. 212, XVI 43 : de ce fg. (Aug. *C. D.*, 7, 28) paraît résulter une classification des *dii selecti*, les uns, les dieux, rattachés au ciel, les autres, les déesses, rattachées à la terre. La *ratio uerisimilis* rapportée par Augustin : « caelum esse quod faciat, terram quae patiatur, et ideo illi masculinam uim tribuit, huic femininam », devait probablement figurer avant l'énumération des dieux et déesses, avant le fg. 8. L'ordre adopté par M. A. dans la classification des notices parti-

Digitized by Google

culières est celui de l'énumération des *dii selecti* (*C. D.*, 7, 2). Il n'est pas sûr que Varron ait suivi cet ordre dans le détail. Il étudiait les dieux, en commençant par Janus, puis les déesses. Mais il me paraît douteux qu'il n'ait pas mis à part Mercure et Mars. Le but de Varron, dans ce seizième livre, était de montrer dans chaque dieu partiel et choisi un membre de ce dieu unique qu'était le monde pour les stoïciens. Or saint Augustin, reproduisant peut-être les paroles de Varron, nous dit : « Mercurium uero et Martem quo modo referrent ad aliquas partes mundi et opera dei quae sunt in elementis, non inuenerunt ; et ideo eos saltem operibus hominum praeposuerunt, sermocinandi et belligerandi administros » (*C. D.*, 7, 14). Pour Mercure et Mars nous revenons ainsi à l'idée dont Varron a fait le principe des *dei certi*, l'affectation d'un dieu à une action humaine ou à un détail de la vie quotidienne. Varron semble donc avoir suivi deux principes dans son choix de *dei selecti* : un principe d'ordre pratique, d'après lequel il a compris dans sa liste tous les dieux importants et honorés d'un culte public : Mars et Mercure ne pouvaient être exclus ; un principe philosophique, qui lui faisait inscrire les noms des divinités susceptibles de passer pour des fragments de la divinité totale. Le sens de *selecti* serait donc un peu différent de celui que nous avons indiqué plus haut d'après M. Agahd. Mais cette question se rattache à une autre plus vaste, celle de l'idée qu'il faut avoir des tendances et du but de l'ouvrage de Varron : quelle part doit-on attribuer à des vues apologétiques ? Ce sujet ne peut être traité incidemment [1]. P. 213, XVI, 45 a (*C. D.*, 7, 23 fin) : « Rusori ... quod rursus, inquit, cuncta eodem reuoluuntur. » Il paraît peu douteux qu'on doive écrire *rusus* : cf. Neue-Wagener, *Formenlehre*, II (3e éd.), p. 750.

Chacun des fragments est accompagné d'une double annotation, critique et explicative. Dans la deuxième annotation, on trouve cités les passages parallèles ou analogues, des renvois aux *Quaestiones* et la bibliographie récente. Ces renseignements témoignent d'une information étendue et rendront de grands services. M. A. aurait pu s'abstenir de reproduire les indications bibliographiques déjà données tout au long dans les *Quaestiones ;* ainsi p. 197 (cf. 79, n. 2, sur Larentina), et ailleurs. Dans l'ensemble, le livre de M. Agahd témoigne d'un grand

1. J'ajoute seulement que si les *dei certi* sont ceux qui ont des fonctions nettement délimitées, les *selecti* ceux qu'on peut réduire aux cadres de la théologie stoïcienne, les *dei incerti* seront les dieux qu'on ne peut grouper de manière à en faire un tout systématique. C'est le sens que j'attribuerais à *summam* dans les paroles de Varron : « Ego citius perduci possum ut in primo libro quae dixi in dubitationem reuocem quam in hoc quae praescribam omnia ut ad aliquam dirigam summam. » On entend d'ordinaire : une idée génératrice qui donne la clé des attributs et des fonctions de chaque dieu en particulier ; je crois qu'il s'agit plutôt d'une idée générale qui relie les *dei incerti* entre eux et fasse du livre qui leur est consacré un tout, *summa*.

Digitized by Google

travail et d'une compétence incontestable. Les réserves que j'ai cru devoir faire, surtout sur la forme et le plan, ne diminuent en rien son mérite. Ces défauts seront seulement un obstacle dans l'emploi sûr et rapide des matériaux si laborieusement amassés.

Paul Lejay.

Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom, herausgegeben von Richard Wünsch, Leipzig, Teubner, 1898, in-8° de 124 p., dessins dans le texte.

La magie antique obtient un regain de faveur; les papyrus publiés par MM. Wessely et Dieterich avaient montré le profit qu'elle apporte à l'histoire religieuse et littéraire; le recueil des tablettes attiques, donné récemment par M. Wuensch, est rempli de trouvailles archéologiques [1]. Sa publication des inscriptions sethianiques est une mine précieuse pour l'étude des sectes et des superstitions du IVe et du Ve siècles.

On trouva, vers 1850 [2], dans un tombeau de la Voie Appienne, un assez grand nombre de tablettes de plomb, couvertes d'inscriptions que de Rossi jugea « souverainement difficiles à déchiffrer ». De fait, sauf deux, elles sont demeurées indéchiffrées et inédites; et ce n'est qu'aujourd'hui [3] que M. Wuensch, après des efforts que l'on devine longs et tenaces, est parvenu à leur arracher leurs secrets. Ni lui ni personne ne regrettera sa peine.

Les inscriptions sont au nombre de 48, 5 latines et 43 grecques. Elles doivent être du début du Ve siècle [4]. Ce sont des imprécations ou des prières adressées aux dieux par des amateurs des jeux du cirque pour assurer la victoire à leurs favoris et la défaite aux chevaux et aux cochers de la faction adverse. — Jusqu'ici, rien de bien nouveau : des incantations de ce genre sont connues, et la terre africaine en a livré et et en livrera bien d'autres [5].

Mais ce qui est particulier aux tablettes de Rome, c'est que leurs auteurs ou signataires sont les adhérents d'une secte gnostique d'origine égyptienne. Les voyelles traditionnelles du gnosticisme y apparaissent

---

1. *Defixionum tabellae Atticae* dans le recueil des Inscriptions Attiques, 1897. La préface de ce fascicule renferme tous les textes anciens relatifs aux tablettes magiques, une étude complète sur ce genre de documents, et le catalogue de toutes celles, latines, osques ou grecques, que nous possédons. Il est vrai que ce catalogue est déjà incomplet, si nombreuses ont été les découvertes faites depuis deux ans.

2. M. W. a retrouvé la date grâce au livre de Matter, *Une excursion gnostique en Italie*, 1852, qu'il a eu raison de remettre en lumière.

3. Elles sont conservées au *Museo Kircheriano*.

4. M. Wuensch est parvenu fort habilement à les dater (p. 53 et s), surtout en rapprochant les noms qu'elles présentent de ceux qu'on trouve sur certains médaillon dits contorniates des temps de Théodose et d'Honorius.

5. J'imagine qu'il y en a un certain nombre dans les 55 tablettes découvertes récemment par M. Delattre à Carthage.

Digitized by Google

constamment. Osiris y est invoqué. Sur la plupart des plaques se trouve représenté le dieu égyptien à tête d'âne, Typhon-Seth.

L'étude que M. W. consacre à cette représentation l'amène à examiner à son tour, le très ou trop célèbre graffito du Palatin, où un dieu à tête d'âne est figuré sur la croix. La conclusion à laquelle il arrive, si discutée qu'elle sera sans doute, m'a paru cependant définitive. Le dieu d'Alexamenos n'est pas, comme on le répète [1], une caricature du Christ; le *graffito* n'est pas une injure adressée par un païen à un fidèle du Sauveur : c'est l'œuvre convaincue et respectueuse d'un gnostique, associant dans un naïf syncrétisme le Christ crucifié et Seth à la tête d'âne. Alexamenos a fait comme ces chrétiens que raillait l'empereur Hadrien [2] : *Qui Serapem colunt, Christiani sunt.*

Le travail de M. W. est bien conduit, les remarques ingénieuses abondent, la méthode est sûre et la science rigoureuse. M. Wuensch est un savant d'avenir.

Camille JULLIAN.

The Life and Miracles of William of Norwich, by THOMAS OF MONMOUTH, now first edited from the unique manuscript, with an introduction translations and notes, by A. Jessop... and Montague Rhodes James... Cambridge, imprimerie de l'Université, 1896, in-8. Planches.

En 1144, un jeune enfant, nommé Guillaume, dont les parents habitaient Norwich, disparut mystérieusement. Il existait dans la ville une juiverie; la fête de Pâques était proche, les antisémites d'alors, et tout le monde en cet heureux temps était antisémite, conclurent tout naturellement que le pauvre enfant, victime des Hébreux, avait figuré dans un sacrifice rituel. Le raisonnement était péremptoire, et en tout cas difficile à réfuter. On n'avait sans doute aucune preuve, aucune présomption, mais l'évêque et les clercs ne s'en montraient pas moins tout disposés à prendre la cause en main et à terminer l'affaire sommairement par le massacre des Juifs accusés. Malheureusement pour ces zélés défenseurs de la justice, il y avait à Norwich un vicomte, représentant du roi ; cet officier a l'audace de prendre les prévenus sous sa protection, comparaît avec eux devant la cour épiscopale et leur donne asile dans le château royal pour les sauver de la juste colère de la populace. Cette conduite était vraiment scandaleuse, mais tout s'expliqua le jour où l'on sut, par quelle voie on l'ignore, mais le fait n'en est que plus certain, que ces misérables Juifs s'étaient syndiqués et avaient versé

---

1. *Das Spottkruzifix*, disent d'ordinaire les érudits allemands depuis le travail de Jos. Haupt paru sous ce titre (1868).

2. En acceptant l'authenticité de sa lettre à Servianus (*V. Sat.* 8); M. W. dit au contraire après bien d'autres, que cette expression de la lettre est « d'un chrétien qui se plaint de ces confusions superstitieuses » (p. 117).

Digitized by Google

à l'officier royal la forte somme de cent marcs. Personne n'avait assisté à ce honteux marché, mais ce léger détail n'était pas pour rendre moins affirmatifs des journalistes du XIIe siècle. C'est ainsi que les juifs de Norwich ne furent point châtiés pour le crime qu'ils n'avaient point commis.

Le jeune Guillaume risquait fort d'être oublié; fort heureusement pour l'église de Norwich, à court de reliques, Dieu veillait sur ce saint martyr. On transporte solennellement le corps de l'enfant dans la cathédrale, et bientôt tout ce que le pays compte d'estropiés et de miséreux afflue au tombeau. Les miracles se multiplient pour la gloire de Dieu et de son saint, la honte des Juifs et aussi l'avantage de l'Église. Quelques années se passent et un moine de Norwich, Thomas de Monmouth, juge utile de conserver le souvenir de toutes ces merveilles. Il avait des prétentions, justifiées d'ailleurs, au beau style, une grande facilité et encore plus d'imagination, tout ce qu'il fallait en un mot pour remplir convenablement sa tâche. L'ouvrage, analysé au XVe siècle par Capgrave, cité encore par Bale, était inédit et méritait de voir le jour ; très curieux pour l'histoire des mœurs, il renferme mille détails pittoresques, parfois bien amusants. L'édition, faite sur le manuscrit unique, est accompagnée d'une copieuse et excellente introduction donnant tous les éclaircissements désirables sur l'auteur, l'histoire et le culte de William de Norwich, enfin sur cette légende du meurtre rituel si longtemps reproché aux Juifs. Dès le Ve siècle, l'historien Socrate raconte cette sotte et odieuse histoire et on pourrait dresser un long catalogue des malheureux Israélites, victime de cette inepte accusation [1]. On sait qu'elle a encore cours dans certains pays de l'Europe, en Hongrie notamment, et elle trouve encore des partisans dans des régions qui passent pour plus éclairées ; ce sont, il est vrai, soit des esprits malades, soit d'immondes pamphlétaires; mais qu'on y prenne garde, on verra peut-être avant peu se renouveler ces scènes monstrueuses du moyen âge. La légende en elle-même est absurde, elle était jugée telle par les papes du XIIIe siècle, mais qu'on ne s'étonne pas de la fortune qu'elle a trouvée auprès des gens qui la propageaient beaucoup ayant fréquenté les Musulmans ne croyaient-ils pas ceux-ci idolâtres ? Tout est possible quand le fanatisme a fait perdre à un peuple l'habitude du raisonnement.

A. MOLINIER.

Annalen der deutschen Geschichte des Mittelalters von der Gruendung des fraenkischen Reiches bis zum Untergang der Hohenstaufen, ein Handbuch, von Gustav RICHTER. III Abtheilung : Zeitalter der Ottonen und Salier, tom. II. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1898, XIII, 782 p. in-8°.

On connaît le plan des *Annales de l'Empire allemand au moyen âge*

1. Jusqu'au malheureux Raphaël Lévy, assassiné en 1670, et dont M. J. Reinach vient de raconter l'abominable martyre.

Digitized by Google

dont M. Gustave Richter, directeur du gymnase d'Iéna, a entrepris la publication depuis un quart de siècle. C'est un manuel et un instrument de travail très utile pour l'étudiant avancé et pour le professeur de l'enseignement secondaire désireux de vérifier un fait de détail, une date qu'il n'a pas le temps de rechercher dans les in-folio des *Monumenta* et qu'il est à peu près sûr de ne pas trouver dans les récits d'ensemble qui constituent d'ordinaire sa bibliothèque historique. L'ouvrage de M. R. remplace donc à la fois, dans une certaine mesure, les recueils de sources et les innombrables monographies qui existent sur tant de points de l'histoire d'Allemagne au moyen âge, et représente de la sorte une grande économie de temps et d'argent. Strictement établi sous forme d'annales, il mentionne dans le haut de la page les faits qu'il juge assez importants pour les y faire figurer [2] et en note on trouve, pour toutes les questions controversées, le texte même des sources, avec de brefs commentaires et des renvois précis à la littérature historique afférente. Les premiers volumes ont été publiés par M. R. seul [3], les derniers le sont avec le concours de MM. Horst Kohl et Walter Opitz.

Ce nouveau volume des Annales, en réalité le cinquième, est consacré à l'histoire de Henri IV, de Henri V et de Lothaire de Supplimbourg. L'appui précieux des *Jahrbücher für die Geschichte des deutschen Reiches* a fait défaut à l'auteur au milieu de sa tâche, puisque M. G. Meyer de Knonau n'est encore arrivé qu'à l'année 1077 dans sa belle *Histoire de Henri IV*, mais on ne s'aperçoit pas trop de l'absence de ce guide expérimenté, grâce au zèle consciencieux avec lequel M. R. et ses collaborateurs ont dépouillé la littérature, tant ancienne que moderne, si riche pour la période qui les occupe ici. Il est évidemment impossible de s'arrêter aux détails en annonçant un ouvrage de ce genre; nous devons nous borner à dire que l'auteur a fait son possible pour arriver à une certitude ou du moins à quelque opinion vraisemblable sur les nombreux points contestés de la vie publique et privée de l'infatigable adversaire de la papauté. Là, où, grâce au conflit de témoignages irréductibles, l'incertitude subsiste, on saura toujours au moins quelle est la manière de voir la plus récente ayant cours dans les régions scientifiques. Si M. R. nous semble parfois un peu trop admiratif pour

1. Les notes empiètent bien parfois d'une façon inquiétante sur le texte même des Annales et il y a des pages où l'on ne trouve qu'une ou deux lignes au dessus du trait; ce n'est pas beau comme aspect typographique, mais le chercheur en quête de renseignements critiques ne se plaindra pas de l'abondance des notes.

2. C'est là l'inconvénient le plus sérieux de l'ouvrage pour le travailleur isolé qui doit surtout s'en servir. M. R. élimine *forcément* une partie des faits fournis par les sources et tout *naturellement* il garde ceux qui présentent un intérêt *plus général*. Mais ce n'est pas toujours de ceux-là (qu'il trouverait du reste ailleurs) que le travailleur a besoin pour tel point de détail, pour telle ou telle monographie.

3. Le vol. I (*Les Mérovingiens*) a paru en 1873, les deux tomes du vol. II *Les Carolingiens et Conrad de Franconie*, de 1885 à 1887, le premier tome du vol. III (*Henri I à Henri III*) est de 1890.

Digitized by Google

Henri IV et pour Henri V, je ne vois pas qu'il ait écarté pour cela aucun des textes où les adversaires acharnés de l'empereur, Bruno, Manegold, *l'Annaliste saxon*, ont déversé contre lui leurs accusations les plus calomnieuses, sauf à les réduire après à leur juste valeur.

Au volume de M. R. est jointe une courte dissertation de M. Ernest Devrient sur la constitution de l'Empire sous les souverains de race saxonne et franconienne, et un index des sources et des travaux plus récents consultés par l'auteur. Nous ne pouvons que souhaiter à M. Richter les loisirs nécessaires pour terminer à bref délai le travail auquel il s'est consacré depuis tant d'années déjà et qui est, je le répète, éminemment utile, en faisant pénétrer la connaissance directe, encore que partielle, des sources historiques dans des milieux qui se seraient contentés sans lui d'employer des récits de seconde main.

R.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart. III. — Strasbourg, Trübner, 1898. In-8. 160 pp. cotées 305-464. Prix : 4 mk.

J'ai déjà dit tout le bien que je pense de cette excellente publication[1]. Je n'ai donc qu'à en reprendre l'analyse critique au point où je l'ai laissée.

Le participe donné (p. 310, col. 2) sous la forme *angheften* ne peut être que *ákheft* sans terminaison (= *angeheftet*) : il n'y a aucune raison pour que *heften* se conjugue en verbe fort. — La variante *omkheit* (*o* fermé, p. 313, 1), qui est en effet la seule connue à Colmar, ne saurait être phonétiquement la même que la forme *ongkheit* qui appartient à d'autres dialectes; car, tout au contraire, à Colmar, un *m* primitif devant *k* tend à s'assimiler en *ng*, et l'on ne comprendrait pas que dans cette position *ng* fût devenu *m*. Je suppose deux locutions distinctes, *los mi ongkheit* (laisse-moi sans me renverser », *los mi omkheit* « laisse-moi renversé » (ne me relève pas), aboutissant toutes deux au sens « ne me touche pas, laisse-moi en paix ». — P. 323, 2, à Colmar aussi, *hàlp* « demi » se fléchit *hàlvr hàlvi hàlps*. — P. 326, 1, le souhait à quelqu'un qui éternue est à Colmar *hálfikot*, prononcé en un seul mot avec un accent intense sur l'initiale. — P. 330, 2, la prononciation colmarienne est aussi *hüsàltong* « ménage », avec disparition totale de l'*h* médial. — P. 332, 2, on appelle également *schvavlhelsle* « allumette » un chalumeau à l'aide duquel on aspire un liquide. — P. 336, 2, on a omis la locution plus concise *khomplemante thaym* « compliments chez vous » (souvent ironique, pour envoyer promener un importun). — P. 337, 2, j'ai toujours pensé que l'inexplicable exclama-

1. Cf. *Revue critique*, XLV (1898), p. 82.

Digitized by Google

tion *himi hami* (dans un jeu d'enfant) était une corruption du fr. « qui vive ? — ami ». — P. 338, 1, à Colmar, *hamp* « chemise» (*a* très pur) et non *hèmp*. — P. 341, 1, noter que ce mot *Schnapphahn* « Räuber » a donné par emprunt le fr. *chenapan*. — P. 342, 1, « ôte-toi que je m'y mette » n'est pas français : suppléer « de là ». — P. 345 sq., en quelle place les auteurs noteront-ils le mot *hienrserp*, dont je ne connais pas l'étymologie, mais que je garantis pour désigner à Colmar « le mouron » (Zeisigkraut, Hühnerbiss) ? Serait-ce un composé jargonnant avec le fr. *herbe* pour second terme ? — C'est en tout cas un type curieux de jargon que la locution *der englisch Herre* « l'Angélus » (p. 368, 1) : moitié corruption, moitié traduction des deux mots *Angelus Domini*, par lesquels commence la prière. — P. 372, 2, la prononciation colmarienne est *horlipüs* (*o* ouvert) « hurluberlu ». — P. 377, 2, ajouter la randonnée enfantine : *kike kike hàrtse* (sic), *morne* (sic) *khome t spàtse, évrmorn ti fénke*... — P. 378, 1, la locution *harts of ekstain* « vomir », inintelligible en allemand, est la traduction du fr. « mettre le cœur sur le carreau ». — P. 385, 1, sous *hüse* « économiser », noter l'expression familière *àltr lomp vorom hesch ne khüst?* (warum hast du nicht gehäust ?) à un vieillard qui expie ses excès de jeunesse. — P. 409, 1, « année » à Colmar se dit *yôr*, avec un *ô* très long et très fermé, mais non pas un *û*. — P. 412, 1, sous *Josep*, on s'étonne à bon droit de ne pas rencontrer une expression aussi courante et populaire que celle de *râp-sèpi*, qui désigne usuellement les « vignerons » de Colmar et de la banlieue. — P. 429, 1, le mot *küyong* (sic), qui a d'ailleurs en effet perdu tout à fait le sens obscène, est emprunté au français. Ibidem, oublié la locution *kukû-atâ* (jeu d'enfant tout petit, qui consiste à se cacher et se montrer tour à tour). — P. 431, 2, à Colmar, le nom du « chou de Bruxelles » est *prislekhêl*. — P. 437, 1, à Colmar, la « camomille » s'appelle *khàmel*, homophone de *khàmêl*, sauf la quantité de l'*e*, qui souvent est négligeable en syllabe faiblement accentuée : ce qui justifie le lapsus attribué à une bourgeoise légendaire qui traduisait le composé *khàmèletê* par « thé de chameau ». — P. 443, 1, « cumin » à Colmar, non pas *màkhim*, forme injustifiable, mais *màkhémik*. — Et de même (p. 447, 1), « roi » se dit *khénik*. Je ne puis qu'engager les auteurs à soumettre à une sévère critique les documents qui leur sont fournis sur le patois de ma ville natale. — P. 457, 2, je ne réponds pas aussi absolument de la prononciation *khôpete* (*ô* fermé long) « goujon » : je crois l'avoir entendue ; mais je n'ai jamais pêché ni fréquenté de pêcheurs. — Enfin, sous *khopf*, en relevant *molekhopf*, les auteurs auraient pu ajouter que c'est spécialement à Colmar, dans la bouche du bas peuple, une injure à l'adresse des protestants (on y joint l'épithète *lütrischer*). Et, à propos de *krütkhopf* « tête de chou », je ne saurais mieux finir qu'en citant le distique bouffon que par exception je transcris sous sa forme strasbour-

Digitized by Google

geoise parce que je ne l'ai entendu qu'à Strasbourg et que probablement il est inconnu ailleurs :

Sisch als niks esô trürig on als niks esô petrîpt,
Als ven sich e krütkhopf en é rêsel ferlîpt.

Bien entendu, *sisch* = *es ist*.

V. Henry.

Das deutsche Drama in den litterarischen Bewegungen der Gegenwart, von Berthold Litzmann. Hamburg und Leipzig, Léopold Voss. 1896. In-8, 240 pages.

M. Litzmann, professeur de littérature moderne à l'Université de Bonn, a publié en février 1894 seize conférences sur le drame contemporain en Allemagne, faites dans le semestre d'hiver 1892-1893; cet ouvrage eut une seconde édition en avril 1894, une troisième en 1896 ; c'est cette de dernière édition, revue et augmentée, dont nous rendons compte.

Dans les cinq premières leçons, M. L. jette un coup d'œil sur la littérature allemande de 1870 à 1880, et s'étonne de la médiocrité des productions littéraires du temps dans le domaine de la poésie et du roman comme dans celui du théâtre; il rapproche du grand mouvement patriotique de 1813, qui a eu un écho si retentissant dans les lettres, les triomphes plus récents qui sont demeurés sans voix : « Il semblait que les yeux fussent aveugles, les oreilles sourdes et les mains paralysées » (p. 13), et « bien que la constellation fût heureuse, la moisson fut médiocre ». Le prix triennal de Schiller, fondé en 1859, ne fut pas donné de 1869 à 1878 ; l'opérette d'Offenbach et de mauvaises traductions du théâtre français, « qui agit sur les masses comme du poison », voilà ce qu'on préférait à l'art national. M. L., tout en avouant qu'il n'est pas wagnérien, signale le rôle de Wagner dans le mouvement de réaction nationale qui se prépare.

Il aborde ensuite le véritable sujet de son cours, c'est-à-dire le mouvement du théâtre de 1880 à 1890; il l'étudie dans les trois représentants de l'école nouvelle, Wildenbruch, Hauptmann et Sudermann.

L'admiration de M. L. pour Wildenbruch nous paraît bien excessive, quelque nuance qu'il essaye d'y apporter; si depuis Schiller et Kleist nul n'a eu, comme Wildenbruch, le don du théâtre ni le sentiment patriotique, il faut avouer qu'il y a plus de rhétorique que d'éloquence, plus d'enthousiasme de commande que de patriotisme réfléchi dans ses drames.

Nous nous associons plus volontiers au jugement de M. L. sur Gerhart Hauptmann, dont le tempérament original et la forte personnalité s'accusent à travers l'influence française et scandinave; en 1892, les quatre premières œuvres dramatiques du jeune écrivain avaient paru.

Digitized by Google

C'étaient *Avant l'Aurore*, la *Fête de famille*, *Hommes solitaires* et *Les Tisserands*. M. L. ne connaissait alors ni *Hannele*, ni *Florian Geyer*, ni *la Cloche;* les espérances qu'il fondait sur ces premiers débuts se sont réalisées depuis et l'avenir les justifiera sans doute encore.

Quant à Sudermann, il se trouve entre deux feux : pour les classiques, c'est un révolutionnaire; pour la nouvelle école, la « verte Allemagne », c'est un timide. Selon M. L. c'est un satirique, un Juvénal qui ne craint pas de flageller son temps et son milieu. Dans *l'Honneur* (1889), la *Fin de Sodome* (1890), *Magda* (1892), il montre à nu le « cancer » de l'Allemagne, il ne craint pas de mettre le doigt sur la plaie et de « rappeler à chacun son devoir, qui est de travailler à la guérison de tous ».

Essayons de dégager l'idée essentielle sur laquelle M. L. revient à diverses reprises, celle qui a dû frapper son jeune auditoire et produire une action féconde : un peuple a la littérature qu'il mérite. Or, les deux dangers que M. L. signale à l'Allemagne, c'est l'indifférence du public pour les questions littéraires d'une part, et d'autre part son engouement pour la littérature étrangère, qu'elle vienne de France, de Scandinavie ou de Russie, qu'elle s'appelle Zola, Ibsen ou Tolstoï. L'indifférence et le cosmopolitisme, voilà l'ennemi. Est-ce à dire qu'on puisse échapper aux influences étrangères? Non certes, mais une critique large n'est pas inconciliable avec une inspiration nationale; ce qu'il faut éviter, c'est une imitation servile des œuvres étrangères. L'optimisme de M. L. s'est justifié depuis lors et c'est avec un légitime orgueil que l'appendice de 1896 signale des œuvres nouvelles et des noms nouveaux.

La forme de ces leçons tient de l'improvisation; c'est le ton familier d'une causerie; il nous donne de la conception de l'enseignement universitaire en Allemagne une idée vivante. Sans chicaner l'auteur sur ce laisser-aller, où le mouvement vif et spontané de la pensée compense dans une certaine mesure l'absence d'art, signalons cependant quelques expressions d'un goût aristophanesque bizarre dans la bouche d'un professeur et sous la plume d'un écrivain (p. 211). Puisque nous en sommes au chapitre des regrets, signalons encore une abondance de termes français excessive. Sans aller avec les puristes jusqu'à demander la suppression, dans la langue parlée et écrite, des mots qui ont acquis droit de cité comme *pikant*, *Salon*, *Compliment*, *Repertoir*, *Operette*, *Monopol*, *Decoration*, et qui n'ont pas d'équivalent en allemand, je ferai remarquer à M. L., qui s'excuse (p. 61) de se servir du mot *Première*, que souvent il se sert de mots français quand le mot allemand correspondant ferait bien mieux son affaire (pourquoi *Enthusiasmus*, *Frivolitæt*, *Monoton*, *Singulær?*). Que dire aussi de ces combinaisons hybrides et monstrueuses qui ne sont d'aucune langue, comme *Acclimatisierbar*, *intermittierend*, *Comparserie*, *Bourgeoisliteratur*, *Bourgeoisgesellschaft*, *Demimondeatmosphäre* et *Cocottenwirtschaft!*

Il y a dans cet abus, chez un maître qui se dit soucieux de l'indépendance de la pensée et de la langue, une contradiction flagrante qui nous

Digitized by Google

choque doublement. Enfin, quelque intéressant qu'ait pu paraître à l'auteur l'appendice ajouté à l'édition de 1896 sous le titre de *Rückblick und Ausblick*, il y a au point de vue de l'ensemble et de l'unité du livre, une faute de composition que ne compense pas la valeur de ces quelques pages forcément un peu superficielles.

Malgré ces quelques réserves sur des questions de forme et de détail, tous ceux qu'intéresse le mouvement dramatique contemporain en Allemagne trouveront dans l'ouvrage de M. Litzmann une étude personnelle et des vues suggestives sur la question.

A. F.

CAMILLE BELLAIGUE. **Études musicales et nouvelles silhouettes de musiciens**, 1 vol. 423 p. (Delagrave).

Voici un ouvrage bien différent de ceux que nous avons eu l'occasion d'analyser jusqu'ici ; il faut se faire violence pour en parler librement, tant sont séduisantes les qualités de l'auteur. Dans ses *Derniers essais de critique et d'histoire,* Taine cite quelques phrases de P. de Saint-Victor, et il ajoute : « Quiconque a tenu une plume tressaille en lisant ces lignes ». M. Bellaigue mérite cet éloge ; c'est un écrivain de haute virtuosité et de sens artistique très sûr, ne traitant que de beaux sujets, érudit et enthousiaste, habile à trouver les formules littéraires qui donnent tout l'équivalent possible du beau musical. Mais les questions qu'il traite, ou qu'il effleure, touchent à l'histoire et à la science ; en pareilles matières, l'esprit, l'imagination, le sentiment ne suffisent pas ; j'ose dire, en me faisant violence, qu'ils sont accessoires, et même dangereux.

Le volume s'ouvre par une étude de 83 pages sur « *la musique au point de vue sociologique* ». L'idée d'écrire une telle étude est excellenteen soi, et nouvelle ; mais je crains qu'un lecteur ami de la précision se contente mal de ces pages, d'ailleurs très élégantes, sur la musique, considérée comme « art de société ». M. B. néglige d'abord de définir exactement ce dont il parle. Il devait nous dire ce qu'il entend par « fait sociologique ». Ensuite, quelle est sa méthode ? Quelles sont ses conclusions ? Peut-être serait-il embarrassé lui-même pour nous répondre, si nous le pressions beaucoup sur ces divers points. P. 10, M. B. indique avec une grande justesse l'idée essentielle de son sujet, lorsqu'il dit que le langage est le fait sociologique par excellence et que la musique sort du langage ; mais, cette idée si importante, il l'éclaire à l'aide de deux courtes citations, dont la seconde est de R. Wagner. Ce n'est vraiment pas assez. Ailleurs, les faits mentionnés sont presque toujours présentés d'une façon oratoire et ne font pas assez corps de preuves. M. B. nous devait une analyse de tous les faits qui, soit dans l'organisation technique de l'art musical, soit dans quelques-unes de ses formes artistiques, présentent un caractère d' « extériorité » ; je veux

Digitized by Google

dire tous les faits qui, ne s'expliquant que par l'existence d'une société, dominent l'œuvre du musicien et la déterminent, sont indépendants, en un mot, de toute création individuelle. Pour cela, au lieu de parler de la musique *en général* (ce qui ne laisse pas d'impatienter le lecteur), il eût été bon d'étudier certains types de musique nettement définis, tels que *musique latine* (le plain-chant), *musique romane*, etc... et aussi certains types de composition (par exemple les diverses parties de la symphonie, le *Rondo*, le *Scherzo*, etc...) et de nous montrer, par quelques monographies substantielles, comment chacun de ces types s'était formé. Ce programme présentait de sérieuses difficultés ; mais, puisqu'il avait abordé un pareil sujet, M. B. était tenu de le remplir. Il aura au moins le mérite d'avoir, le premier, signalé aux philosophes une question intéressante. — L'étude sur *Le réalisme et l'idéalisme en musique*, inspirée d'une conférence de M. F. Brunetière, offre les mêmes qualités et les mêmes lacunes : beaucoup de traits éblouissants et de fines observations; argumentation écourtée. M. B. commence ainsi le chapitre consacré au livre de Grove sur les neuf symphonies de Beethoven : « Ce livre manquait, et rien n'y manque. » La phrase est jolie; mais vraiment, elle semble provoquer la contradiction. — Les éloges décernés à Gounod et à Verdi, dans des chapitres spéciaux, m'ont paru être un peu excessifs ; il est vrai que cette partialité semble être la rançon de l'amitié personnelle qui unissait M. B. à l'auteur de *Faust* et à celui de *Falstaff*.

Dans les *Portraits et silhouettes de Musiciens*, M. B. trouve un emploi plus légitime de son grand talent. Il excelle à trouver le trait caractéristique, la formule qui résume avec éclat et justesse un grand nombre de faits, et met dans leur vrai jour la figure des maîtres les plus célèbres. Quelques-uns de ces médaillons (comme plusieurs de la série précédente, celui de Beethoven entre autres) sont de purs chefs-d'œuvre. L'auteur excusera mon pédantisme, si j'y relève quelques lapsus.

Le deuxième portrait est ingénieusement consacré à l'auteur inconnu du premier hymne à Apollon découvert à Delphes. Dans cet hymne, M. B. voit « une ligne mélodique.... *rehaussée par un contre-chant de flûte* » (p. 352). Cela est singulier. J'avoue ne pas comprendre. Il existe de cet hymne plusieurs traductions; j'en connais au moins une qui ressemble bien peu à celle de M. Th. Reinach. Quelle est celle qu'a adoptée M. Bellaigue ? Il néglige de nous en avertir; et, faute de ce renseignement, toute sa critique reste suspendue dans le vague...

Dans le portrait de J. S. Bach, M. Bellaigue dit « qu'on retrouve en lui jusqu'à son ancêtre, le meunier *boulanger* de Thuringe, car il a fait la musique substantielle, nourrissante et sacrée, comme le pain ». Cette phrase repose sur une légende non vérifiée. Aucun document ne permet de dire que Bach eut un ancêtre boulanger (Voir Spitta, *J. S. Bach*, t. I, p. 7, et la note).

Digitized by Google

Dans le portrait de Jean-Jacques Rousseau, qui est du reste fort bien fait, je regrette de ne pas voir mentionné ce que je considère comme le seul titre musical sérieux de Rousseau. Ce titre, c'est l'invention d'un genre. Créer un genre n'est pas un faible mérite ; surtout quand il s'agit du mélodrame. Rousseau en a donné la première idée dans une œuvre écrite en collaboration avec Coignet, négociant à Lyon, et intitulée *Pygmalion*, « scène lyrique », comme on disait alors, « *où les paroles ne se chantent point, et où la musique ne sert qu'à remplir les intervalles des repos nécessaires à la déclamation* » [1]. *Pygmalion* fut représenté sur la scène de la Comédie française, le 30 octobre 1775 [2] avec Larive dans le principal rôle, et eut un gros succès. Mozart, qui était en France à cette époque, fut tellement séduit par cette forme du drame, qu'il voulait l'adopter et la cultiver [3] ; il l'a fait, partiellement, dans son opéra de *Zaïde*. Les Allemands rendent fort bien justice à Rousseau sur ce point. Il y a trois ans, les gazettes musicales d'Outre-Rhin ont consacré d'assez nombreux articles au mélodrame, à l'occasion du centenaire de Georg Benda, auteur d'*Ariane à Naxos* (1774) et créateur du mélodrame allemand; presque tous ont fait remarquer que Rousseau avait le mérite de la priorité, car *Pygmalion*, avant d'être représenté à Paris en 1775, l'avait été à Lyon en 1770. N'aurions-nous pas mauvaise grâce à oublier nos œuvres originales, alors que l'étranger leur rend hommage ?

Jules COMBARIEU

Henri CARRÉ et P. BOISSONNADE. **Correspondance inédite du constituant Thibaudeau** (1789-1791); Paris, Champion, 1898, in-8, XXXI-214 p.

Ce recueil comprend 84 lettres écrites de 1789 à 1791 par le constituant poitevin Thibaudeau à la municipalité de Poitiers et au futur conventionnel Piorry. L'auteur, Antoine-René-Hyacinthe Thibaudeau, né à Poitiers le 2 novembre 1739, avocat en 1762, auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de Poitou*, fut élu, le 24 mars 1789, député aux États-Généraux par le Tiers-état de la sénéchaussée du Poitou. Esprit timide et timoré, il prêta le serment du Jeu de Paume et n'exerça aucune influence dans l'Assemblée constituante. Sa correspondance se ressent de cette médiocrité. Elle n'offre à l'histoire générale qu'une contribution bien maigre, mais elle contient des détails intéressants pour l'histoire poitevine. Il faut donc savoir gré à MM. Henri Carré et P. Boisson-

---

1. Lettre de Coignet, datée de Lyon, le 26 novembre 1770 et publiée dans le *Mercure de France*.

2. Reprises en 1780, 1799, 1822 (sur des théâtres divers).

3. Voy. sa lettre du 12 nov. 1778, dans Otto Jahn (*Mozart*, t. I, p. 577).

Digitized by Google

nade de l'avoir mise au jour et de l'avoir consciencieusement annotée. Les honorables éditeurs nous permettront toutefois de leur adresser quelques critiques. Pourquoi n'avoir pas remplacé la conférence sur Thibaudeau — aux pages IV, XXVII et XXVIII on a laissé l'expression *messieurs*, qui ne laisse pas de surprendre le lecteur — par une notice exacte sur la vie de ce constituant, dont le nom n'a survécu qu'à cause de son fils, le conventionnel ? Pourquoi n'avoir pas donné les prénoms, les dates de naissance et de mort ? Pourquoi avoir conservé l'orthographe des documents, au lieu d'avoir suivi la rationnelle méthode de rétablir dans ces textes l'orthographe moderne ? Quel intérêt peut avoir pour la philologie l'orthographe de Thibaudeau ou de son secrétaire ? Aucun, pas plus que leur style. Les éditeurs se sont trouvés dans cette situation bizarre, d'imprimer *avoit* dans la lettre II et *avait* dans la lettre VII.

Je signalerai aussi quelques erreurs d'orthographe, que les travaux de M. A. Brette permettaient d'éviter facilement. Il faut écrire *Briois de Beaumez* au lieu de *Briois-Beaumetz*, *Delay d'Agier* au lieu de *Dellay d'Agier*, *Gaultier de Biauzat* au lieu de *Gauthier de Biauzat*, *Regnaud de Saint-Jean-d'Angely* au lieu de *Regnault*. A la table on lit *Esprémesnil* au lieu d'*Eprémesnil*. C'est certainement une faute d'impression, car M. H. Henri Carré connaît bien l'orthographe du nom de ce constituant, sur lequel il a publié une très intéressante étude. Le nom de l'évêque constitutionnel de la Vienne Charles Montault est orthographié de deux façons différentes. Enfin, à la page 202, on cite parmi les députés de la Vienne à l'Assemblée législative *Montaut et Desilles*. Or il s'agit d'un seul personnage, Pierre Montaut des Illes. Cette erreur se retrouve à la table, où l'évêque Montault est confondu avec le député.

Ces critiques n'empêchent pas ma sincère estime pour MM. Henri Carré et P. Boissonnade, qui ont un rang distingué parmi les érudits provinciaux et ont produit des travaux estimés.

Étienne CHARAVAY.

A. AULARD. **Études et leçons sur la Révolution française**, 2e série. Paris, F. Alcan, 1898. in-18, 307 p.

Ce volume comprend six études : 1° Auguste Comte et la Révolution française ; — 2° Danton et les massacres de septembre ; — 3° La séparation de l'Église et de l'État ; — 4° Les causes et le lendemain du 18 brumaire ; — 5° Le Consulat à vie ; — 6° L'authenticité des Mémoires de Talleyrand. On y retrouve les solides qualités de critique, d'historien et d'écrivain qui ont définitivement fondé la réputation de M. Aulard et l'ont classé parmi les maîtres de la science historique : une sûre méthode d'information, un souci toujours plus vif d'impartialité et de véracité, une lumineuse clarté dans l'exposition des faits et une sévère

Digitized by Google

logique dans les conclusions. Ce penseur sait renouveler tous les sujets qu'il traite et en tirer un enseignement fécond. S'il a de l'admiration pour certaines personnalités, ce sentiment ne trouble pas sa raison et ne l'empêche pas de voir et de signaler les défauts de ses héros. Cette hardiesse lui a parfois attiré de singuliers mécomptes. Il eut l'idée d'étudier les ouvrages plus célèbres que lus d'Auguste Comte, et, en 1892, il consacra la leçon d'ouverture de son cours d'histoire de la Révolution française à exposer la théorie de ce grand philosophe sur la Révolution. Il défendit Voltaire et Rousseau contre les attaques d'Auguste Comte et, tout en exprimant son admiration pour le créateur du positivisme, il exprima le regret que l'esprit de système atténuât parfois la force et la justesse de ses déductions. Il s'associa à l'éloge de Danton, mais sans admettre que ce grand citoyen fût parmi les révolutionnaires « le seul ouvrier, le seul patriote, le seul sage, le seul homme d'État ». Mal lui en prit. Les positivistes firent un crime à M. A. de ses restrictions à l'égard de leur chef et ils l'accablèrent de sarcasmes et de malédictions. Il faut lire la réponse si modérée et si courtoise de M. A. à ses détracteurs.

Danton a été très calomnié; on lui a imputé les massacres de septembre. M. A. démontre que ces violences à jamais regrettables ne se produisirent que malgré Danton, et que c'est Marat qui y poussa le peuple, surexcité par les agissements des royalistes et par l'approche de l'ennemi.

L'étude sur la séparation de l'Église et de l'État montre que ce régime, dont on fait actuellement un épouvantail, exista dans notre pays du 18 septembre 1794 au 18 avril 1802 et ne produisit pas de mauvais résultats. Il se fût prolongé, si Bonaparte n'avait pas jugé nécessaire à sa politique de rétablir une religion d'État par le Concordat.

Les causes et le lendemain du 18 brumaire et le Consulat à vie donnent lieu à des études non moins suggestives. Enfin M. A a, le premier, discuté l'authenticité des Mémoires de Talleyrand, et sa critique a, on se le rappelle, rencontré une grande faveur parmi les historiens.

En résumé, ce nouveau volume de M Aulard est des plus instructifs et fait le plus grand honneur au penseur et au critique.

Étienne CHARAVAY.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 34-35 — 22-29 août — 1898

PINZA. La conservation des crânes humains. — SCHMID, Noms de poissons et d'oiseaux chez les Latins. — Ribbeck, Poésie latine, trad. SAKELLAROPOULOS. — KALBFLEISCH, La logique de Galien. — Le quadrant de Robert Anglès, p. P. TANNERY. — A. RITSCHL, Essais. — KREYENBÜHL, La réforme de l'Église — EHRHARDT, L'éthique de Jésus. — LOBSTEIN, Dogmatique protestante. — Benoit LÉVY, L'architecture religieuse. — CAMUS, Les joyaux de Valentine Visconti. — IMMICH, Préléminaires à la guerre du Palatinat. — BERTRAND, La fin du classicisme. — *Bulletin :* BONNEFON, Souvenirs et mémoires; JOVY, Rousseau à Grenoble; IMRE, Études littéraires; GAUTHIER, Arany-Petœfi; POLIGNAC, Migration de Czobel; Revue hongroise. — Académie des inscriptions.

Giovanni PINZA. **La Conservazione delle teste umane e le idee ed i costumi coi quali si connette.** Roma, 1898. In-8, 190 p. avec une planche et 39 gravures. (Extrait des *Memorie della Società geografica italiana,* vol. VII, p. 305-492. Se vend à la *Società geografica,* 102 via del Plebiscito.)

Toutes les superstitions relatives à la conservation des crânes humains ou des têtes momifiées, pour servir d'amulettes aux vivants, sont fondées sur l'idée primitive et quasi-universelle qu'il subsiste encore, dans les cadavres, un élément spirituel uni à la matière, dont la vertu bienfaisante s'exerce par contact ou par simple voisinage. M. G. Pinza a rendu un service important aux études d'ethnographie et de psychologie comparée en passant en revue ces diverses superstitions. Son travail témoigne de lectures très vastes et d'une érudition d'où la critique n'est pas absente. Les pratiques de la trépanation, l'usage des amulettes crâniennes, les croyances populaires touchant l'efficacité des dents et des cheveux des morts, etc., sont autant de conséquences ou de formes diverses de la même pensée, qui fait l'unité du livre de M. P. et qu'il poursuit, avec une méthode rigoureuse, dans ses multiples ramifications. Ainsi (p. 44), du concept primitif qui fait résider l'esprit dans l'ensemble de la tête, on passe facilement à l'idée que la force vitale est concentrée dans la chevelure. M. P. qualifie cette croyance de sémitique, à cause de la légende de Samson ; mais, quelques lignes plus loin, il la présente aussi comme aryenne et rappelle à ce propos (sans le citer, d'ailleurs) un texte des Védas, puis l'*Alceste* d'Euripide. Il ajoute que cette conception était également romaine et allègue, à cet effet, le passage de Virgile (*Aen.*, IV, 699) sur la chevelure de Didon. Je me permettrai de présenter sur ce point quelques observations. D'abord, il

Digitized by Google

n'est pas exact de dire que la chevelure de Didon doive être coupée par Proserpine (*...tagliata la chioma da Proserpina*); Virgile parle seulement d'un cheveu (*nondum illi flavom Proserpina vertice crinem Abstulerat*). Et ce cheveu n'est pas un cheveu quelconque; ce doit être, du moins dans la source ancienne que Virgile a suivie et qui ne paraît pas être romaine, un cheveu d'or (*flavus*). Pausanias (I, 19,4) raconte que la vie de Nisus, roi de Mégare, tenait à ses cheveux de pourpre, τρίχας πορφυρᾶς; mais il est question ailleurs de l'*unique* cheveu d'or de Nisus (Tretzes, *ad Lycophr.* 650) et Apollodore (II, 4, 5 et 7) mentionne aussi l'*unique* cheveu d'or auquel tenait la vie de Ptérélaos. Il me semble certain que le *flavus crinis* de Didon n'est pas autre chose que ce « cheveu vital. » On peut se demander si la même idée ne se reflète pas dans notre locution familière « ne tenir qu'à un cheveu », employée souvent en parlant de la vie, du salut, etc.

Je ne saurais entrer dans l'examen détaillé d'un ouvrage aussi riche en faits que celui de M. Pinza; qu'il me suffise d'en recommander chaudement la lecture et l'étude.

S. Reinach.

G. Schmid. **De Archestrati Gelensis et Q. Ennii fragmentis quibusdam** (Tir. à part du *Journal du Ministère de l'Instr. publique* de Russie, juillet 1896). Saint-Pétersbourg, Ricker, 1896; 19 p.

Le même : **De C. Lucilio et Archestrato** atque de piscibus qui apud utrumque inveniuntur et apud alios quosdam (idem, avril-mai 1897). Saint-Pétersbourg, Ricker, 1897; 33 p.

Le même : **De aquila quæ apud Horatium** carm. IV, l. IV, de αἰγυπιῷ, columba, ἅρπῃ, quæ aves apud Homerum inveniuntur (idem, janvier 1898). Saint-Pétersbourg, Ricker, 1898; 29 p.

Ces trois dissertations, relatives à des noms de poissons et d'oiseaux qui se rencontrent chez les auteurs anciens, ne sont pas sans intérêt. Déjà précédemment, dans le même recueil (février 1896), M. Schmid avait eu l'occasion de s'occuper de quelques poissons nommés par Homère; c'est encore de poissons qu'il s'agit dans les deux premiers opuscules dont nous parlons ici. Il nous reste onze vers d'un poème d'Ennius intitulé *Heduphagetica* (selon M. S. *Hedupathia* avec Bergk, ou *Hedupathetica*), imité d'Archestrate de Géla. M. S. cherche, dans les fragments d'Archestrate, les noms de poissons ou de coquillages cités par Ennius. Il y en a, en effet, plusieurs; pour ceux qui manquent, ils se trouvaient sans doute dans des vers aujourd'hui perdus du poète grec, et l'un deux, *umbra marina,* est ingénieusement retrouvé dans les mots ἐν μέτρῳ οὐ θέμις εἰπεῖν, son nom, en effet, étant σκίαινα, qui ne peut régulièrement entrer dans l'hexamètre. D'autres observations sont moins heureuses : M. S. oublie trop facilement qu'il étudie des fragments qui ne se correspondent pas; il refait à sa façon les vers d'Ennius pour y

Digitized by Google

faire entrer ἄρκτος, l'oursin, et καρίς, la squille, sous prétexte que ces mots sont dans Archestrate ; il use, dans ses restitutions, de scansions peu usitées, comme *apriclum* anapeste, ou insuffisamment justifiées, comme *Caria* fin de vers ; il voudrait également retrouver dans Ennius les πελωριάδες κόγχαι du grec, et suppose qu'Apulée a oublié un vers. Le scare n'est pas si dédaigné des pêcheurs grecs que M. S. veut bien le croire ; il est toujours estimé, au moins dans les Sporades méridionales, et considéré avec raison, selon le mot de Martial, comme *visceribus bonus*. — Dans la seconde dissertation, M. S. montre que Lucilius n'a imité ni Ennius ni Archestrate, et que l'imitation ne ressort pas de ce qu'il a nommé comme eux quelques poissons. J'y relève une intéressante discussion, à propos du *lupus*, sur le λάβραξ ; M. S. montre, d'après les textes, que les anciens en distinguaient deux espèces, le λάβραξ πελάγιος, le loup de mer ou loubine, et le λάβραξ ποτάμιος, la perche. Mais il est dans l'erreur en disant que la perche atteint rarement 25 centimètres. Ce qui concerne l'esturgeon et les κύνες que pêche Scylla (*Od.* XII, 96) est moins solide. — Les mœurs de l'aigle royal, de l'αἰγυπιός, qui suivant M. S. est le *falco peregrinus*, font le sujet du troisième opuscule. A propos du dernier, le vers d'Homère, *Od.* XXII, 304 ταὶ μέν (ὄρνιθες) τ' ἐν πεδίῳ νέφεα πτώσσουσαι ἕενται est l'objet d'une interprétation nouvelle et ingénieuse : νέφεα est attribut et équivalent à *en forme de nuage*, cf. *facta nube* de Virgile (*Én.* XII, 254) ; les oiseaux effrayés forment une sorte de nuage compact, qui fuit l'oiseau de proie et ne laisse aucun individu isolé. Ce qui suit est une explication détaillée du tir à l'arc décrit au chant XXIII de l'Iliade, et spécialement des mouvements de la colombe blessée par Mérion. L'oiseau ἅρπη, selon M. Schmid, est une sorte de gypaète ; rien n'est moins certain ; les renseignements anciens sont contradictoires et insuffisants pour qu'on puisse exactement l'identifier : les divergences des explications proposées en sont une preuve.

MY.

Ὄθωνος Ῥίββεκ (O. Ribbeck) Ἱστορία τῆς ῥωμαϊκῆς ποιήσεως, ἐξελληνισθεῖσα ὑπὸ Σ. Κ. Σακελλαροπούλου. Α'. Ἡ ποίησις κατὰ τοὺς χρόνους τῆς ἐλευθέρας πολιτείας. Ἐν Ἀθήναις, τύποις Π. Δ. Σακελλαρίου, βιβλιοπωλεῖον Κ. Μπέκ (Beck), 1897. Un volume de γ'-524 p. en 3 fascicules (nos 3, 7, 12 de la Bibliothèque Maraslis).

La *Revue* annonçait, à la date du 29 mars 1897 (p. 257), la traduction en grec de l'*Histoire de la poésie latine*, de O. Ribbeck, par M. Sakellaropoulos, professeur de littérature latine à l'Université d'Athènes. Le tome premier (*la Poésie latine sous la République*) vient d'être publié en trois fascicules dans la *Bibliothèque* fondée généreusement par M. Maraslis d'Odessa. L'ouvrage de Ribbeck est classique à plus d'un titre, et il était utile qu'il fût mis à la portée des humanistes

Digitized by Google

grecs qui ignorent l'allemand ; c'est donc un service que M. S. a rendu à son pays. Sa traduction, dans l'ensemble, est exacte et ne néglige rien d'essentiel ; le sens général de chaque phrase est toujours respecté, et pour la clarté, le traducteur a su la conserver malgré les difficultés qu'il a rencontrées. Il aurait pu, en maint passage, être plus fidèle : beaucoup d'adjectifs par exemple, souvent caractéristiques, sont ou rendus par un mot insignifiant, ou même simplement laissés de côté ; certains détails sont omis qu'un traducteur n'a pas le droit de supprimer ; en revanche, une foule de petites additions, inutiles pour l'expression de la pensée, et une tendance marquée au délayage. Laissons cependant ces chicanes, auxquelles un traducteur est toujours exposé : j'ai à dire quelque chose de plus sérieux. Je lis dans la préface ce qui suit : « J'ai voulu seulement faire remarquer à ceux qui prendraient la peine de comparer la traduction avec le texte allemand que si par endroits les pensées de l'auteur ont été rendues avec quelque liberté, ou si l'expression a été quelque peu modifiée, c'est qu'il était impossible qu'il en fût autrement. Mais en général, néanmoins, je me suis attaché à suivre très fidèlement et pour ainsi dire au pied de la lettre la phrase de Ribbeck. » Je regrette de dire que M. S., je ne sais pour quelles raisons, n'a pas appliqué cet excellent principe. Ce n'est pas le texte de Ribbeck, c'est la traduction française de Droz et Kontz qu'il a traduite, et dont sa version est l'image très fidèle. J'ai pris la peine de faire la comparaison qu'il demande ; mais j'ai comparé en même temps la traduction française, et cela non pour quelques passages pris çà et là, comme on le fait parfois pour juger une traduction, mais pour tout le premier fascicule, pour la plus grande partie du second, et pour plusieurs pages du troisième. Le premier seul m'aurait suffi. Je pourrais citer des exemples, par dizaines, de phrases ainsi calquées mot pour mot sur le français ; mais à quoi bon ? L'identité éclate jusque dans les plus petits détails : des mots ajoutés par Droz sont scrupuleusement traduits ; des mots omis dans le français manquent également dans le grec ; des mots allemands sont rendus chez les deux traducteurs par le même terme inexact ; quand Droz oublie le numéro d'un vers, M. S. l'oublie de même ; le tour de phrase enfin est la reproduction parfois servile du tour de phrase français. M. S. a certainement usé du texte allemand ; il serait injuste de ne pas le reconnaître, puisque précisément en deux endroits (en deux seulement) un examen après coup de l'original lui a fait rectifier une erreur commise par le traducteur français, et reproduite, naturellement, dans le grec. A propos du *Rudens*, Ribbeck (p. 78) cite v. 1235 ; Droz, par une erreur d'impression ou autre, cite v. 135 ; M. S. aussi 135, rectifié dans l'erratum en 1235. L'omission du 2, dira-t-on, peut être fortuite dans les deux cas. Soit ; mais encore Ribbeck (p. 7) en parlant du vers saturnien : « Es war ein mit regelrechter Silbenmessung gebauter... Vers ». Droz : « Ce vers se compose d'un nombre régulier de syllabes, » traduction fautive, tant au point de vue de l'allemand qu'à celui de l'exactitude des faits. De même

Digitized by Google

le grec : σύγκειται ἐξ ὡρισμένου ἀριθμοῦ συλλαβῶν, pris de toute évidence sur le français ; l'erratum corrige la faute : ἐκ συλλαβῶν ἐχουσῶν κανονικὴν προσῳδίαν. — J'ai dit ce que je devais dire. M. Sakellaropoulos a usé de son plein droit, et je me garderais bien de le contester ; mais il a eu tort d'écrire les phrases que j'ai rapportées plus haut. Sa traduction n'est pas pour cela moins bonne, puisque la traduction française est excellente ; mais quand je pense qu'il lui eût suffi d'un mot (quelque chose comme ceci : La traduction française de Droz et Kontz m'a été de quelque secours) pour éviter cette juste critique, je me dis en même temps qu'il a été bien téméraire, ou bien imprudent, de ne pas l'écrire.

My.

KALBFLEISCH. **Ueber Galens Einleitung in die Logik.** (Extrait du 23e Suppl. des *Jahrbücher f. class. Philologie*, p. 681-708). Leipzig, Teubner, 1897.

En terminant sa préface à l'édition de l'*Institutio logica* de Galien (Teubner, 1896), M. Kalbfleisch annonçait la dissertation qu'il vient de publier, dans laquelle il se propose de démontrer l'authenticité de cet ouvrage. Nous y distinguerons deux parties : la réfutation des arguments de Prantl, et les preuves directes que l'ouvrage est avec raison attribué à Galien. Contre Prantl, M. K. montre que Galien a effectivement écrit un commentaire sur les catégories d'Aristote, auquel renvoie l'auteur de l'εἰσαγωγή ; que la position de ce dernier relativement à la logique stoïcienne est précisément celle de Galien ; que ses opinions sur les axiomes sont les opinions de Galien lui-même ; qu'il n'y a pas contradiction entre l'εἰσαγωγή et l'enseignement de Galien relatif aux catégories ; enfin qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si cet opuscule n'est pas mentionné par Galien dans le catalogue qu'il dressa de ses écrits, parce qu'il lui est vraisemblablement postérieur, et que d'ailleurs d'autres ouvrages authentiques de Galien y manquent également. D'autre part, un certain nombre d'exemples cités dans l'εἰσαγωγή sont tirés de la médecine ; la distinction qui y est faite entre l'ἀπόδειξις et l'ἔνδειξις se rencontre encore ailleurs chez Galien, ce qui est tout simple, puisque la notion de l'ἔνδειξις était courante chez les médecins ; et en supposant même que l'ouvrage nous fût parvenu sans titre, ce fait, joint à ce que d'autres écrits de l'auteur, cités par lui-même, portent le même nom que des écrits de Galien, suffirait pour faire conjecturer qu'il est de ce dernier. Enfin, de ce que l'εἰσαγωγή ne parle pas de la quatrième figure du syllogisme, on ne saurait conclure contre l'authenticité, parce que rien n'atteste cette soi-disant invention de Galien, qui repose sans doute sur un malentendu, en ce sens que cette invention d'une quatrième figure se réduit à une simple distinction entre deux groupes de la première. Quant à la théorie d'Iwan von Müller, suivant laquelle l'εἰσαγωγή serait l'œuvre d'un compilateur qui aurait puisé dans d'autres sources et beau-

Digitized by Google

coup dans Galien, elle ne peut être soutenue en présence des nombreuses citations de Galien à la première personne, et de la disposition raisonnée de l'ouvrage. Conclusion : l'Εἰσαγωγὴ διαλεκτική nous est parvenue sous le nom de Galien ; rien n'oblige à refuser de la lui attribuer, et beaucoup de raisons s'opposent à ce qu'il n'en soit pas considéré comme l'auteur. — Ces questions d'authenticité sont bien délicates ; on les juge souvent, avec toute la sincérité possible, par esprit de système, et la subtilité y tient quelquefois une grande place. On y rencontre rarement une telle clarté de raisonnement, une telle netteté de logique, une telle solidité d'arguments. M. Kalbfleisch est convaincant, et je crois la question définitivement résolue.

My.

Le Traité du Quadrant de Maître Robert Anglès (Montpellier, XIIIe siècle), texte latin et ancienne traduction grecque publiés par M. Paul TANNERY (Tiré des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. nationale et autres bibliothèques t. XXXV, 2e partie). Paris, Impr. nationale ; librairie Klincksieck, 1897 ; 80 p.

Il existe une trentaine de manuscrits de cet opuscule, dont onze à la Bibliothèque nationale ; M. Tannery en donne le texte d'après quatre manuscrits antérieurs au XVIe siècle ; la traduction grecque en est publiée d'après le manuscrit grec 2385 de la même bibliothèque, écrit vers l'an 1500. Ce maître Robertus Anglicus était maître ès arts à Montpellier et vivait au milieu du XIIIe siècle ; mais c'est tout ce que l'on sait sur son compte ; on ignore même si son surnom *Anglicus* est un nom de famille ou s'il indique seulement sa nationalité. Je ne puis m'occuper, vu mon incompétence, des observations scientifiques faites par M. T. sur le quadrant, sa construction et ses imperfections au point de vue théorique : je parlerai seulement de la traduction grecque et de la façon dont le texte en est publié ; ce seront de simples observations que je soumets au savant éditeur. M. T. dit (p. 17) qu'il a corrigé seulement les fautes qui lui ont paru imputables au copiste, non au traducteur. Un certain nombre d'autres fautes, marquées d'une croix dans l'édition, auraient pu également être corrigées, car il me semble impossible que le traducteur ait pu les commettre. Par exemple 51, 13 μετὰ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ἡμερῶν τῶν μηνῶν ἐν ᾧ τυγχάνεις ; lire τοῦ μηνός ; le copiste a évidemment assimilé les désinences. Texte : cum numero dierum mensis in quo es. La lacune 53, 2 est certainement encore le fait du copiste, qui a passé de σπάρτος à σπάρτον en négligeant les mots intermédiaires ; on lira alors... ὁ σπάρτος, < εἶτα θὲς τὸν σπάρτον > ἐπὶ τὴν μέσην γράμμην ; le traducteur a suivi ici le texte donné par A : et postea pone filum super lineam mediam. Je remarque à ce propos que la traduction grecque a sûrement été faite sur un autre texte que celui du manuscrit B, donné ici par M. T. ; je n'y ai pas noté une seule concordance avec B seul. Le manuscrit avec lequel j'ai relevé le plus de concor-

Digitized by Google

dances est celui qui est désigné par A ; mais on comprendra que je reste ici sur la réserve. Il faudrait, en effet, connaître les leçons des deux *Barocciani* de la Bodléienne d'Oxford (nos 165 et 187), qui contiennent aussi la traduction grecque du traité du quadrant. Il ne me semble pas utile de signaler quelques autres fautes commises non moins certainement par le copiste ; quant à celles qui touchent à l'orthographe et à la grammaire, M. T. les a toutes corrigées, sauf τοῦ διαμέτρου 70, 12 et ἀφαιρεθείτο (corr. — θήτω) 54, 8 ; ἑλκύσθω 35, 12 est de toute façon un barbarisme qui ne devait pas être conservé ; enfin j'aurais également rectifié πολλαπλασιασθήτω ἐπὶ τὸν ιβ (cod. τῶν) 62, 7 et 71, 3 ; cf. 59, 9[1]. Relativement à la langue, M. T. note (p. 17) deux singularités : ἔστ' ἄν dans le sens de *donec*, pour ἕως ἄν, et surtout ἐν τῷ avec l'infinitif pour traduire le gérondif latin, « tournure qu'on pourrait croire empruntée au français. » Ἔστ' ἄν, quoique moins fréquent que ἕως ἄν, n'a rien de surprenant, étant de la bonne langue classique ; quant à ἐν τῷ et l'infinitif en ce sens, il remonte au Nouveau Testament. « Dans son lexique, il n'y a pas un seul mot de basse grécité. » Il y en a au moins deux : τρυπημέναι 55, 10 sans redoublement, et τριωνῶν (cod. τριώνων) 47, 6, que M. Tannery a corrigés (avec raison, car le traducteur prétend écrire en grec savant, et il a certainement laissé échapper ces formes vulgaires) en τετρυπημέναι et τριῶν. L'orthographe ῥάμα 51, 1 est peut-être aussi un vulgarisme (corr. en ῥάμμα) ; enfin on peut encore signaler l'usage constant de οὐ dans les propositions suppositives, qui n'est d'ailleurs pas propre à notre auteur.

My.

Gesammelte Aufsætze, von Albrecht Ritschl ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1893, Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). In-8, vi et 247 p.

Die Nothwendigkeit und Gestalt einer kirchlichen Reform, von Johannes Kreyenbühl ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1896, J. C. B. Mohr. In-8, 256 p.

Der Grundcharakter der Ethik Jesu, von Eugen Ehrhardt ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1895, J. C. B. Mohr. In-8, vi et 119 p.

Essai d'une introduction à la dogmatique protestante, par P. Lobstein ; Paris, Fischbacher, 1896. In-8, 250 p.

I. — Le fils de l'éminent théologien allemand A. Ritschl, de l'homme qui a su faire accepter par un groupe très considérable d'écrivains protestants l'idée d'un *consortium*, qui reconnaîtrait simultanément les droits de l'examen scientifique et le caractère révélé du christianisme, — je n'ai point à juger, je constate, — a soumis au public un volume formé

---

1. Lire 36, 4 τεταρτημόριον ; 50, 10 σημείωσαι. Une vingtaine de fautes d'accentuation : 37, 3 κατίοντος ; 43, 10 et 44, 6 Αἰγοκέρως et -κέρω ; 55, 8 ψηφίσον ; 56, 9 ἐάσον ; le reste sont des esprits rudes pour des esprits doux.

Digitized by Google

par la réunion de huit études, propres à faire ressortir la pensée de son père sur plusieurs points d'histoire et de doctrine. Il suffit de signaler cet intéressant recueil à l'attention de ceux qui veulent reconstituer le mouvement des idées religieuses en Allemagne dans la seconde moitié du XIXe siècle.

II. — M. Kreyenbühl a constaté que l'œuvre de la Réformation, fort méritoire pour son époque, ne répondait plus aux besoins du temps présent. Trouvera-t-il des gens disposés à soumettre à la dangereuse refonte d'un examen rigoureux les débris de la dogmatique protestante, qui surnagent dans le vague d'affirmations emphatiques et de visées sociales confuses? Nous en doutons. Son œuvre nous a semblé la manifestation d'un esprit très droit, animé de nobles attentions.

III. — Le dogme étant décidément relégué à l'arrière plan, la question de la conduite de l'homme en tant qu'individu et en tant que partie d'un groupe, en tant qu'élément social, prend une importance croissante. La morale, jusqu'ici simple annexe du dogme, veut se constituer à l'état de discipline indépendante et, selon les principes du protestantisme, qui prétend que la personne et l'enseignement de Jésus donnent la solution des problèmes qui se posent aux divers moments de l'évolution des sociétés, cherche sa formule dans les Évangiles. La tâche est malaisée. Nous trouvons l'aveu de cet embarras dans le titre même donné par M. Ehrhardt à sa laborieuse démonstration, titre dont voici la traduction exacte : *Du caractère fondamental de l'éthique de Jésus dans ses rapports avec les espérances messianiques de son peuple et avec sa propre conscience en tant que Messie* (zu seinem eigenen Messiasbewusstsein).

IV. — L'*Introduction à la dogmatique protestante* de M. Lobstein est divisée d'une façon très claire et rédigée d'une manière très agréable. Les personnes qui veulent se rendre compte du mouvement des idées dans la théologie protestante contemporaine ne sauraient prendre un meilleur guide.

Maurice VERNES.

E. Benoît LÉVY. **L'architecture religieuse.** Paris, May, 1898, in-8°. (*Petite bibliothèque de vulgarisation artistique publiée sous le patronage de la Société populaire des Beaux-Arts.*)

L'entreprise de la Société populaire des Beaux-Arts est des plus généreuses et des plus intelligentes; la façon de la réaliser par une petite collection populaire d'ouvrages très économiques, très portatifs, très clairs, résumant les caractères essentiels, est digne de tous éloges. M. Benoît Lévy a très bien défini dans sa préface le but à atteindre. Restait à appliquer le principe si sagement et si nettement posé. Il l'a fait de la façon la plus logique, en prenant dans la petite *Collection de l'enseignement des Beaux-Arts*, dont celle-ci n'est qu'un résumé, les livres

Digitized by Google

consacrés à l'*architecture religieuse* dont il avait à traiter. Ayant donc assumé l'entreprise courageuse de présenter en 62 pages toute l'architecture religieuse depuis l'époque mycénienne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (pourquoi n'avoir pas commencé dès l'époque mégalithique?) M. B. L. a trouvé d'abord dans les ouvrages de MM. Rayet, Collignon et Martha des éléments sûrs pour l'antiquité, d'autres non moins sûrs pour la Renaissance dans l'œuvre du regretté Palustre, de bonnes idées de Viollet le Duc, Gonse et Roger Milès pour le moyen âge, mais le moyen âge était la grosse pierre d'achoppement, car fidèle à son système logique, l'auteur a puisé ses notions sur *l'architecture romane* et sur *l'architecture gothique* dans la bibliothèque précitée, et il faut bien dire que si cette série contient de très bons volumes, ceux de M. Corroyer dépassent la mesure qu'atteignent d'ordinaire le paradoxe et l'ignorance de l'histoire. J'avais cru devoir le démontrer ici même au temps où parut le second de ces volumes (1892), et j'aurais pu regretter la dureté de mon appréciation si elle ne s'était pleinement rencontrée avec celle de MM. Anthyme Saint-Paul et de Fourcaud, si M. Eugène Lefèvre Pontalis n'avait adopté et reproduit nos critiques dans son ouvrage sur les monuments romans du Soissonnais, si M. Brutails n'avait porté en 1896, dans la *Correspondance historique*, un dernier coup écrasant aux théories de M. Corroyer, et si la *Chronique des Arts* n'avait donné tout dernièrement encore une éloquente réfutation d'une conférence qui avait été un essai de réhabilitation de la doctrine de M. Corroyer. J'aurais pu surtout croire que j'avais été trop dur si l'influence désastreuse d'une théorie aussi étrange qu'inexacte n'empoisonnait aujourd'hui l'enseignement populaire. Je rappelle qu'ignorant les textes les plus célèbres parmi les archéologues, M. Corroyer a cru la cathédrale d'Angers (vers 1152) antérieure à Saint-Denis (1140) et n'a tenu aucun compte de l'incendie qui détruisit en 1120 S. Front de Périgueux ; que, méconnaissant au même degré la simple évidence, il a vu une parenté entre la coupole et les voûtes d'Angers appareillées en voûtes d'arêtes, et vu enfin dans la coupole l'origine de la voûte d'ogives qui n'est qu'une voûte d'arêtes dont les arêtiers sont indépendants et saillants. Il est bien certain qu'en enlevant quatre grands quartiers d'une coupole sur pendentifs, on obtiendrait à peu près une croisée d'ogives, mais jamais cette opération peu naturelle n'est venue à l'esprit des premiers architectes gothiques, bien étrangers, du reste, à l'école périgourdine. Les coupoles sur branches d'ogives (Monsempron, tour des Morts de Sarlat, cathédrale de Salamanque pour ne citer que parmi les exemples que l'inventeur de la théorie semble ne pas connaître) sont des exceptions rares et dont rien ne prouve l'antériorité, bien au contraire. M. B. Lévy ne pouvait puiser à de plus mauvaises sources pour le moyen âge. De quelle réclame de liqueurs pseudomonastiques viennent ces renseignements (p. 58 et 56) que les bénédictins ont la robe blanche et les cisterciens la robe brune?

Digitized by Google

Il me semble que le moyen âge dénommait les premiers *moines noirs;* les seconds *moines blancs*. Ces données valent donc celles qu'il a acceptées sur l'origine du style gothique. Il semble superflu d'insister davantage sur un livre dont une nouvelle édition refondue d'après de bonnes sources rendrait les plus grands services.

C. Enlart.

Jules Camus. **La venue en France de Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, et l'inventaire de ses joyaux apportés de Lombardie.** Turin, Casanova, 1898, gr. in-8° de 64 p.

Nous sommes loin de posséder sur Valentine Visconti tous les détails que souhaiteraient la légitime curiosité et l'invincible sympathie qui s'attachent à sa gracieuse figure. Le travail de M. J. Camus atténuera en partie ces regrets. Comme son titre l'indique, il a deux objets bien distincts. Après avoir dit le peu que l'on sait des premières années de Valentine, l'auteur expose l'histoire des négociations qui amenèrent son mariage, puis les causes moins connues qui firent ajourner deux ans son départ pour la France; enfin les péripéties, les incidents et les fêtes qui accompagnèrent ce long voyage. Le début de cette étude est un résumé critique de très nombreux travaux antérieurs et disséminés; les dernières pages sont tirées de documents inédits intéressants dont soixante-douze extraits se trouvent à la fin de la brochure. La seconde partie du travail consiste dans la publication d'un inventaire des archives nationales qui décrit sommairement les nombreux et admirables joyaux de la jeune duchesse. Le comte Delaborde s'était borné à en donner quelques extraits, et Muratori avait publié, sans grande exactitude paraît-il, un autre inventaire qui est une sorte d'accusé de réception adressé par Louis d'Orléans à son beau-père et ne concorde pas absolument avec le document que nous donne M. Camus. Des notes indiquent les variantes des deux documents; d'autres notes fournissent des explications, le plus souvent d'après Gay, Delaborde et Godefroy. L'auteur s'est montré un peu sobre de commentaires personnels et de rapprochements, dans sa seconde partie. Mais sa publication, établie avec toute la méthode et toute la critique désirables, apporte aux historiens et aux archéologues une somme respectable de renseignements inédits et précieux.

C. Enlart.

Zur Vorgeschichte des Orléansschen Krieges. Nuntiaturberichte aus Wien und Paris, 1685-1688, nebst ergaenzenden Aktenstücken, bearbeitet von Max Immich, Heidelberg, Winter, 1898, xxiii, 388 p, in-8. Prix : 15 fr.

Le présent recueil de documents inédits, l'un de ceux qui intéressent

Digitized by Google

le plus l'histoire de France parmi tant d'ouvrages historiques publiés dans ces derniers temps en Allemagne, est essentiellement puisé dans les Archives du Vatican, qui nous ont déjà fourni tant de matériaux précieux depuis qu'elles ont été plus largement ouvertes aux érudits. C'est dans la correspondance du nonce de Paris, Angelo Maria Ranuzzi [1], et dans celle du nonce de Vienne, Francesco Buonvisi [2], que M. Immich a choisi la majeure partie des pièces qui, données soit *in extenso*, soit par extraits seulement, forment ces *Préliminaires à la guerre du Palatinat;* quelques autres correspondances, en bien plus petit nombre, sont empruntées aux Archives de Munich, à celles de Vienne et à celle du Ministère des affaires étrangères à Paris [3]. L'éditeur a fait précéder son très intéressant dossier d'une introduction historique sur la genèse du conflit né entre Louis XIV et Philippe-Guillaume de Neubourg, après la mort du dernier Électeur de la branche de Simmern, advenue le 26 mai 1685, dix mois à peine après la signature de la trêve de vingt ans, conclue avec l'Empire à Ratisbonne. Dire que cette introduction est rédigée dans un esprit sympathique à la France, serait affirmer une contre-vérité, mais aussi l'on ne saurait le demander à l'auteur d'un livre publié à Heidelberg et consacré aux débuts de cette cruelle campagne du Palatinat qui restera toujours une tâche humiliante dans l'histoire militaire du Grand-Roi. Aussi ne songerions-nous pas à en faire l'observation — tant la chose va de soi — si l'amertume de ces souvenirs douloureux ne semblait pas avoir empêché l'auteur de se rendre compte que les demandes du monarque français n'étaient pas le résultat d'un pur caprice, qu'il y avait des raisons politiques sérieuses, d'ordre stratégique surtout, qui poussaient Louis XIV à s'arrondir du côté de la frontière septentrionale d'Alsace pour mieux la protéger ; il devait saisir l'occasion de cette succession palatine qui lui fournissait, sinon des droits incontestables, tout au moins un prétexte plausible pour ces acquisitions territoriales. La question de droit féodal n'était peut-être pas aussi compliquée qu'il lui plaisait de dire, mais la situation politique pouvait le devenir, le jour où la maison d'Autriche, délivrée du péril turc, voudrait prendre sa revanche pour l'annexion de Strasbourg. Le roi de France aurait volontiers transigé, je crois, sur toute la succession mobilière et immobilière qu'il revendiquait au nom de la duchesse d'Orléans, Charlotte-Élisabeth, si Philippe de Neubourg avait consenti à céder quelques bailliages supplémentaires du Bas-Palatinat ; il ne se souciait nullement, à ce moment précis, d'une guerre euro-

1. Nunziatura di Francia, vol. 172a-179, 381-382.

2. Nunziatura di Germania, vol. 38. 209-215, 463. — Lettere di principi, vol. 114-118.

3. M. Immich nous dit dans son introduction que tout en reproduisant exactement les autres documents, il avait préféré *moderniser* les pièces en langue française. Les raisons qu'il donne de ce procédé nous semblent peu concluantes.

Digitized by Google

péenne nouvelle, et la longueur même des négociations menées à titre officieux par les représentants du Saint-Siège à Vienne et à Paris, en est la preuve convaincante. Si la mission de l'abbé de Saint-Arnoul, Jean Morel, avait abouti, si plus tard, en mars 1686, M. Frémyn de Morovas, le président au parlement de Metz que Louis XIV envoya comme commissaire à Heidelberg, était parvenu à persuader les conseillers du nouvel Électeur d'accorder les concessions réclamées au nom du duc d'Orléans, jamais on n'aurait songé à Versailles à recommencer la lutte qui venait à peine de cesser. C'est par une série d'incidents fâcheux que la situation s'aigrit peu à peu ; l'absurde histoire des émigrés huguenots brutalement enlevés à Mannheim et traînés à Vincennes comme coupables de complot contre la vie du monarque ; les protestations et les revendications, formulées de leur côté, par Brandebourg et Hanovre contre le testament de l'Électeur Charles ; le refus prolongé de son successeur d'accepter la médiation du Saint-Siège [1] ; la prétention, explicable après tout, de Louis XIV de vouloir substituer un durable *traité de paix* à la *simple trêve* de Ratisbonne ; l'affaire de l'enlèvement du cardinal Guillaume-Egon de Furstemberg à Cologne ; la querelle violente du marquis de Lavardin avec les autorités papales à Rome, vinrent accumuler successivement de part et d'autre des griefs supplémentaires, si bien qu'à la fin, ni l'empereur Léopold, ni le roi de France, ni le pape, ni l'Électeur palatin n'eurent plus une envie bien grande de se prêter à un arrangement à l'amiable. En présence de la formation menaçante de la grande Ligue d'Augsbourg, Louis XIV aurait certainement mieux fait de réserver toutes ses forces pour la lutte autrement importante qui ne pouvait manquer d'éclater à la mort de Charles II d'Espagne. Ce fut une faute politique autant que morale, de les gaspiller, dix ans durant, dans une guerre de conquête par laquelle il s'aliénait définitivement ce qui lui restait encore de sympathies en Europe. Mais on voit bien, en étudiant cette correspondance des deux nonces échangée avec le cardinal Cibo, le secrétaire d'État du pape Innocent XI, qu'il n'y a pas eu, de la part du roi, projet de conflit, arrêté d'avance et qu'il s'est longtemps imaginé, bien qu'à tort, qu'il obtiendrait ou l'adhésion de Philippe-Guillaume à ses demandes, ou tout au moins une sentence d'arbitrage favorable du Saint-Siège [2].

Quelles que soient d'ailleurs les opinions très divergentes à ce sujet, tout le monde sera d'accord pour recommander le recueil de M. Immich

1. Philippe-Guillaume a très naïvement motivé son refus dans une lettre à l'empereur Léopold, du 6 décembre 1686 : « *Eine jede guetliche mediation führet eine transaction in ventre und bey dergleichen transactionen heisset es : Dato et retento !* »

2. Il l'espérait d'autant plus que son ambassadeur à Rome, le cardinal d'Estrées, avait promis au Saint-Père, en guise de récompense, « l'abolition entière de la religion protestante dans les pays cédés à Votre Majesté » (Lettre de d'Estrées au Roi, 25 février 1687, Immich, p. 217).

Digitized by Google

comme une contribution fort utile pour l'histoire du règne de Louis XIV, et si l'on n'y surprend pas de secrets inédits sur la politique française du temps, on peut en suivre les développements sur un point spécial avec plus de détails que jusqu'ici, dans les fréquentes dépêches de Ranuzzi. On y glanera aussi çà et là quelques détails intéressants sur des personnages de l'époque [1]. Un léger défaut de l'ouvrage qu'on ne peut s'empêcher de relever en terminant, c'est qu'il s'arrête brusquement, à la date du 24 août 1688, alors que la guerre n'est pas encore déclarée. Une note finale à ce sujet aurait été, semble-t-il, absolument nécessaire [2].

R.

Louis Bertrand. **La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe en France.** in-12°. Paris, Hachette. 1897.

Enfin nous voilà donc sortis un moment de l'histoire littéraire métaphysique et rentrés dans l'histoire littéraire scientifique! Rien qu'en notant des faits à mesure qu'il les voyait s'accomplir, M. L. Bertrand a pu reconstituer l'histoire exacte de la révolution romantique et constater nettement le caractère de l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la littérature au début de ce siècle. Grâce à ses recherches nous sommes à présent certains qu'il n'y a aucun imbroglio de *moi* et de *non moi* à démêler en l'occurrence, — que le romantisme fut purement et simplement, comme l'affirmait Hugo en 1830, le « libéralisme dans l'art », — qu'on ne saurait le tenir pour un mouvement terminé ou avorté, puisque nous bénéficions toujours des libertés qu'il nous a reconquises, — qu'il règne encore et qu'il continuera à régner tant que l'*art poétique* de Boileau n'aura pas été remis en vigueur ou qu'un nouveau code littéraire n'aura pas été imposé aux écrivains, — et qu'enfin l'école parnassienne, loin d'avoir réagi contre lui, en a été au contraire la parfaite continuation.

Cette victoire de la méthode *à posteriori* est d'autant plus considérable que l'auteur commençait son étude en disciple de l'histoire litté-

---

1. Les amateurs de la prose incisive et naturaliste d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans apprendront avec chagrin que, dans la nuit où mourut sa mère, l'Électrice Charlotte (1688) on brûla au château de Heidelberg une masse de lettres familières que lui avait envoyées sa fille.

2. Quelques remarques de détail. P. 36, il était inutile de dire, en interprétant certaines initiales « *wohl* der duc de La Force » ; en effet à la p. 40, l'Électeur nomme expressément La Force. — P. 251 on ne s'explique pas les points d'exclamation qui accompagnent les totaux du compte qui y est reproduit. M. I. aurait-il oublié qu'il s'agit ici de florins et de kreutzer, que 211 kreutzer = 3 florins, 31 kreutzer et que par conséquent 21,173 florins + 3 fl., 31 kr. font bien les 21,176 florins indiqués au total? — P. 272, il faut lire à la dernière ligne *papiers, tiltres et comptes*, et non pas *papiers, filtres, etc.*

Digitized by Google

raire *à priori*. Il ne doutait point que le génie français, ayant trouvé sa forme définitive et complète dans le classicisme du XVIIe siècle, ne poursuivait ensuite plus à fond ses études grecques et latines que pour la perfectionner encore. Mais à mesure qu'il voyait les faits se préciser, il lui fallait bien reconnaître que le XVIIIe siècle, entraîné ici comme ailleurs par sa campagne philosophique à la recherche du vrai, scrutait les littératures anciennes avec la même curiosité et pour les mêmes raisons qu'il scrutait les littératures anglaise et allemande, c'est-à-dire non pour en extraire de nouvelles règles de rhétorique, mais pour y retrouver au contraire l'art de s'exprimer spontanément sans conventions et sans formules. Ce mouvement M. B. le reconnaît, le suit, le décrit, le proclame à chaque instant, mais, par malheur, sans oser renoncer à sa théorie première. De là un livre assez incohérent où les faits que l'auteur accumule ruinent sans trêve la démonstration qu'il entreprend et établissent irréfutablement la démonstration qu'il combat. Mais, comme les meilleurs raisonnements du monde ne sauraient prévaloir contre l'évidence des faits, M. B. arrive quand même à la vérité en poursuivant l'erreur, ainsi que Christophe Colomb découvrit l'Amérique en cherchant les grandes Indes.

Suivre le dessein de l'auteur à travers les incesssants conflits que se livrent l'historien et le théoricien qui sont en lui n'est pas chose aisée. Nous voyons (p. VII) que le mouvement de retour à l'antique qui se manifeste au XVIIIe siècle « est conforme à l'essence même du classiscisme, dont le principe fondamental est l'imitation », mais nous apprenons, quelques lignes plus loin, qu'il ne réussit pas « parce que les Français d'alors ne surent pas ou ne voulurent pas se dégager de la discipline classique ». Deux pages plus loin, il est dit au contraire : « On demande aux Anglais et aux Allemands modernes la même chose qu'aux anciens : plus de simplicité, plus de naturel, plus de force, plus de pathétique ! » En ce qui concerne l'antique, écrit-il p. 39, « il est trop évident que l'idéalisme de l'art français classique, avec son mélange de rationalisme chrétien et d'habitudes courtoises ou mondaines, y répugnait naturellement », ce qui ne l'empêche nullement d'écrire aussi, p. 118, que « le retour à l'antique, comme à l'expression la plus fidèle et la plus naïve de la nature, est bien l'aspiration générale des esprits et comme le vœu suprême du classicisme finissant ». Après avoir dit (p. VIII) que Chénier « ne se rattache à personne et ne mène à rien », il nous montre très nettement les romantiques « subissant l'influence d'André Chénier » (p. 379), tout en persistant à vouloir prouver qu'ils lui ont échappé [1]. Il prétend qu'entre le romantisme et la littérature

1. Il serait difficile, en effet, de mieux établir l'influence qu'exerça Chénier sur la poésie romantique qu'il l'a fait en cherchant à la contester. Mais si sa thèse n'avait pas été arrêtée d'avance, il aurait pu trouver bien d'autres preuves encore de sa fragilité, avec un peu plus d'attention. Les romantiques, à y bien regarder, abondent

Digitized by Google

antique la « rupture est complète » et prouve (p. 369) que Lamartine, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, ont été toute leur vie enthousiastes des anciens (p. 369). Perpétuellement il confond l'antiquité véritable avec l'antiquité créée par le siècle de Louis XIV, ce qui l'amène toujours à croire que retourner à la première est la même chose que retourner à la seconde. De là quelques jugements bien insolites sur divers auteurs et diverses œuvres. Il prendra Chénier pour un classique forcené, sans s'apercevoir que Chénier, retrouvant la sincérité d'accent de la poésie antique, inaugure ce retour à la sincérité qui est le romantisme et prouve bien, restaurant à son insu la manière de Ronsard, que le règne de Malherbe et de Boileau est passé. Il ira même jusqu'à faire des *Martyrs* le suprême effort du classicisme expirant sans constater ce fait si évident que cette œuvre relève bien plus d'Ossian, de Milton et de Klopstock que de la poétique du XVIIe siècle.

Mais si chez M. Bertrand le théoricien n'est pas d'une logique incontestable, l'historien est de grande valeur. Jamais encore on n'avait établi avec une telle abondance de preuves péremptoires : 1° que le XVIIIe siècle n'avait plus rien à tirer des formules conventionnelles du XVIIe siècle ; 2° qu'il demanda aux littératures antiques (particulièrement à celle de la Grèce qui était la plus originale) comme à celles de l'Angleterre et de l'Allemagne (qui lui paraissaient les plus libres) le secret de se dégager de ces formules ; 3° que le romantisme fut le résultat de ce mouvement d'émancipation. Malgré le vague de sa doctrine, ce livre reste assurément un des meilleurs qui aient été écrits depuis longtemps en histoire littéraire.

Raoul Rosières.

---

plus qu'il le croit en vers imités de Chénier. Celui-ci de Musset (*La coupe et les lèvres*, Act. V. sc. 1).

« Ne me comparez pas à la jeune immortelle »

est bien celui de Chénier (*L'aveugle*)

« Ne me comparez point à la troupe immortelle »

ceux-ci d'Hugo (*Feuilles d'automne*) :

... son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux.
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux »

rappellent bien ceux de la *Jeune captive*,

« Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie. »

Aug. Barbier avouait imiter ses *Iambes* d'A. Chénier, etc.

Digitized by Google

BULLETIN

— M. Paul Bonnefon vient de fonder une revue nouvelle, intitulée *Souvenirs et Mémoires*. Le premier numéro, daté du 15 juillet, contient le commencement des *Mémoires* de Mme d'Épinay, des lettres écrites pendant la campagne d'Italie, le début d'un mémoire de Dumouriez sur sa mission secrète en Pologne, un long compte rendu de deux livres d'histoire (deux jeunesses, Marie-Antoinette et Napoléon). Les Mémoires de Mme d'Épinay n'avaient pas encore été publiés intégralement; Brunet et Parison, qui les éditèrent en 1818, ont fait dans l'œuvre de Mme d'Épinay un choix, un arrangement agréable, mais arbitraire; M. Bonnefon donne le texte du manuscrit de la bibliothèque Carnavalet, dans ses parties inédites, en l'allure primitive et sous la forme épistolaire, sous l'apparence de roman que l'écrivain avait prêtée à son récit. Parmi les lettres de la campagne d'Italie on remarque trois lettres de Carnot à Bonaparte qui prouvent la confiance du Directoire dans le général et des lettres de Berthier à Joséphine qui est jalouse et fait épier son mari par l'amant de Mme Visconti. La relation de Dumouriez est tout à fait distincte de ses *Mémoires*, et, suivant le mot de M. Bonnefon, on y trouve l'exactitude de l'historien unie à l'agrément du conteur. La revue *Souvenirs et Mémoires* est mensuelle; elle doit, pour nous servir des expressions mêmes de son directeur, faire mieux connaître un genre de littérature français et national, servir ainsi de lien entre les diverses époques de l'histoire, et, sans toujours donner de l'inédit, insérer des œuvres qui seront toutes authentiques, caractéristiques, conformes au texte le plus complet et le plus digne de foi. Le texte est d'ailleurs accompagné d'un commentaire ou mieux d'un correctif; les erreurs, volontaires ou non, sont toujours relevées dans les notes. (Prix de l'abonnement annuel, 20 francs pour Paris, 22 francs pour les départements, 24 francs pour l'étranger; s'adresser pour ce qui concerne l'administration à M. Gougy, libraire, 5, quai de Conti, et pour ce qui concerne la rédaction, à M. Bonnefon, 1, rue de Sully, Paris.) — A. C.

— Auguste Ducoin avait, en 1852, dans son livre *Trois mois de la vie de J.-J. Rousseau*, analysé le manuscrit où Gaspard Bovier raconte minutieusement ses impressions durant le temps où il fut à Grenoble le compagnon du philosophe et comme son garde de la manche. Ce manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale. M. Ernest Jovy vient de le reproduire intégralement (*Un document inédit sur le séjour de J.-J. Rousseau à Grenoble en 1768*. Extrait des Mémoires de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François. 1898. In-8°, 168 p.) et il juge fort bien que cette œuvre, « sans grande élégance et sans grande finesse, respire une honnêteté et une simplicité parfaite », qu'on n'y trouve « ni acrimonie ni récrimination, rien de ce qui pourrait altérer l'esprit d'exactitude ». Il donne en outre les lettres adressées par Rousseau à Bovier ainsi que les autres lettres et fragments qui éclairent les dispositions de l'écrivain envers ses amis et hôtes de Grenoble, et, dans des appendices : 1° le témoignage de Servan et celui de Champagneux ; 2° quelques passages d'un autre manuscrit de Bovier qui raconte la part qu'il a prise aux troubles de Genève sous le ministère de Choiseul et qui se défend d'avoir été jacobin (à noter son jugement sur l'assemblée de Romans et Barnave « ce jeune imberbe furibond, auteur du premier écrit incendiaire qui ait souillé la ville de Grenoble et que ce nouvel Érostrate avait répandu avec une profusion scandaleuse », p. 146); 3°

Digitized by Google

l'arrêt du Parlement de Paris condamnant à trois ans de galères ce Thévenin qui assurait avoir prêté neuf francs à Jean-Jacques. — A. C.

— La Société littéraire *Kisfaludy* vient de réunir en deux volumes quelques études d'un de ses membres les plus distingués, M. Alexandre Imre, ancien professeur à l'Université de Kolozsvar, en Transylvanie. Ces *Études littéraires* (*Irodalmi tanulmanyok*, 350 et 410 pp. Budapest, Franklin) ne se distinguent pas seulement par une connaissance approfondie de la littérature nationale, mais aussi par des comparaisons très ingénieuses avec les littératures étrangères. Le premier volume contient les trois études suivantes : *La langue du lied*, *La corruption de la langue* et *La traduction d'Aristophane par Arany*. Les Hongrois sont justement fiers de leur poésie populaire. N'est-ce pas elle qui, vers 1840, a transformé et vivifié le lyrisme hongrois et a inspiré Petœfi, Arany et Tompa? M. Imre analyse très minutieusement les beautés des chansons hongroises; il pénètre dans le détail de leur composition, en compare plusieurs avec des chansons françaises et italiennes et arrive à cette conclusion que le *lied* hongrois, surtout la chanson d'amour et celle de la pouszta, ne le cède en rien, ni pour la beauté de la forme, ni pour la richesse de l'harmonie, aux chansons étrangères. Dans l'étude sur *La corruption de la langue*, l'auteur montre ses grandes qualités de styliste; son goût pur est choqué par les néologismes, les fautes de construction et les formes hybrides dont les romanciers et surtout les journalistes hérissent leur prose et qui commencent à menacer sérieusement le style hongrois. Il applique une page d'Edmond Schérer (*Études* V, 378) sur la recherche, l'affectation et le besoin de ne dire pas les choses comme tout le monde, aux écrivains hongrois, et démontre par de nombreux exemples comment la langue se corrompt sous la plume et dans la bouche de ceux qui n'en ont pas le sentiment. Il demande que les écoles de l'Alfoeld — la grande plaine hongroise — et celles des Sicules, ces foyers du vrai parler magyar, reprennent leur ancien éclat et que chaque écrivain se retrempe dans les œuvres des grands modèles, qu'il apprenne moins de langues étrangères dont l'influence, au point de vue du purisme, est toujours dangereuse. — La troisième étude (p. 155-350) est une contribution très précieuse à l'analyse du génie poétique de Jean Arany. Comment se fait-il, demande l'auteur, que le grand poète national qui a donné les épopées *Toldi* et *La Mort de Bude*, qui est, selon ses compatriotes, le Shakespeare de la ballade, se soit senti attiré dans sa vieillesse vers Aristophane et qu'il lui ait consacré, non pas quelques moments, mais plusieurs années de sa vie en donnant, dans le rythme de l'original, la traduction complète de ses onze comédies? M. Imre prouve par une analyse subtile que le fond de la poésie d'Arany est un humour très sain, que toute la gamme du comique, depuis le simple jeu de mots jusqu'à la bouffonnerie, se retrouve dans ses œuvres. Cet humour plutôt doux et passif se manifeste dans *Bolond Istok* (Étienne le fou), dans sa première épopée comique : *La Constitution perdue* et dans *Les Tziganes de Nagy-Ida*. Il n'est donc pas étonnant que le vieux poète ait beaucoup goûté Aristophane. Comme lui, il était patriote, mais n'aimait pas les démagogues; comme lui, il persiflait les poètes qui innovaient trop ; comme lui, il était pour l'ancienne bonne éducation. M. Imre entre dans tous les détails de cette traduction magistrale, en démontre la fidélité, la maîtrise de la langue qu'Arany y déploie, et trouve que le style de la comédie, moins développé en Hongrie que celui de la tragédie, ne peut que gagner par cette œuvre. — Le second volume se compose de deux études. La première traite de l'influence de la littérature italienne en Hongrie, M. Imre fait remonter les origines de cette influence aux XVIe et XVIIe siècles, lorsque de nombreux contes italiens furent traduits en hon-

Digitized by Google

grois, mais comme le remarque le savant auteur, il n'est nullement prouvé que ces traductions aient été faites sur l'original italien. Une adaptation française ou allemande a souvent servi d'intermédiaire. Le premier poète qui ait subi réellement l'influence italienne est Niclas Zrinyi, l'arrière-neveu du héros de Szigetvar, qui dans sa *Zrinyiade* (1651) s'est largement inspiré du Tasse. Cette influence démontrée déjà en partie par Arany, est traitée par M. Imre avec beaucoup de détails. Après Zrinyi, la littérature italienne est négligée, et il n'est même pas sûr que François Faludi (1704-1779), qui fut confesseur en langue magyare à Saint-Pierre de Rome, ait beaucoup subi l'action des poètes italiens. Le fond et la forme de certaines poésies lyriques montrent plutôt l'imitation des poètes légers du XVIIIe siècle français. Métastase, le poète doucereux de la cour de Vienne, fut souvent imité et traduit à la fin du XVIIIe siècle; mais, dès que la littérature magyare se fortifia, on l'oublia. Le premier grand lyrique, Alexandre Kisfaludy, s'inspire de Pétrarque dans son *Himfy*. Mais combien toute cette influence italienne est faible à côté de celle de la littérature française qui, depuis 1772, date du renouveau littéraire, jusqu'à nos jours, a changé à deux reprises le courant littéraire en Hongrie! — La seconde étude : *Petœfi et quelques poètes étrangers* (p. 150-410), est un essai de littérature comparée comme il y en a peu en magyar. La vie, le caractère et la poésie du grand lyrique hongrois sont mis en parallèle avec Béranger, Victor Hugo, Whitman, Heine, Burns et Léopardi. Dans la première partie (Petœfi et les Français), l'auteur esquisse la grande influence que subit la jeunesse hongroise, vers 1840 par la littérature française, notamment par les œuvres de Victor Hugo, Béranger, Lamartine et Alexandre Dumas père. Les idées démocratiques étouffées en 1795 par le procès de Martinovics, éclatent alors avec toute leur force et façonnent le génie de Petœfi, qui devint le Tyrtée de la Révolution. La jeunesse de 1840, se détourne de l'Allemagne que Kazinczy et son école avait opposée aux Français. Heine seul est admis dans ce cercle, mais n'était-il pas compté parmi les écrivains français? Le génie si primesautier de Petœfi se sentit surtout attiré vers Hugo et Béranger; c'est pourquoi son premier traducteur français, H. Valmore a pu dire qu'on retrouve chez lui des accents déjà familiers aux oreilles et aux cœurs français. — Rectifions, à la fin, une petite erreur (p. 177). Les articles sur Petœfi publiés dans la *Revue contemporaine* de 1856 et de 1860 sont, non de Mme Desbordes-Valmore, mais de Hippolyte Valmore qui a traduit, plus tard, avec M. Ujfalvy les poésies du poète hongrois — J. K.

— M. F.-E. Gauthier, vice-consul de France à Budapest, vient de publier, sous le titre : *Les grands poètes hongrois. Arany-Petoefi* (Paris, Ollendorff, 254 p.), les premières traductions en vers de deux poèmes épiques magyars : la première partie de la Trilogie *Toldi* d'Arany et *Jean le héros (Janos vitéz)* de Petœfi. Félicitons d'abord le traducteur du choix qu'il a fait. *Toldi* reflète fidèlement le caractère du peuple hongrois tel qu'Arany l'a conçu, et le poème est en même temps un tableau très réussi de la société hongroise au moyen âge sous le règne brillant de Louis d'Anjou. *Le héros Jean*, cette épopée comique que M. Dozon avait déjà traduite en prose (*Bibl. orientale elzévirienne*, 1877), méritait également les honneurs du vers, quoique le poète lyrique dans Petœfi soit bien supérieur au poète épique. M. Gauthier qui, comme il l'avoue, ne possède qu'imparfaitement le hongrois — on ne l'enseigne pas à l'École des langues orientales d'où sortent nos élèves consuls qui doivent, par conséquent, puiser leurs renseignements sur la Hongrie dans des ouvrages allemands — a été aidé dans sa tâche difficile par M. André Tinayre qui a fait ses études en Hongrie. La traduction se lit très agréablement, et l'on y sent très souvent l'impression de l'original. Que le traducteur n'ait pas réussi partout à rendre le tour original,

Digitized by Google

les nombreuses locutions populaires qui se trouvent justement dans ces deux poèmes; cela ne doit pas nous étonner. La langue française ne peut rendre tous ces idiotismes et, à moins d'avoir recours au provençal, comme le propose un critique de la *Revue philologique* de Budapest, il sera toujours très difficile, sinon impossible, de rendre toutes les beautés. Mais l'effort est très louable. Les huit poésies lyriques de Petœfi (*Depuis bien longtemps, A la fin de septembre,* une des meilleures de toutes les poésies de Petœfi, *Triste nuit, Le noble hongrois,* petite satire dont la traduction est la mieux réussie, *Chant National* où le souffle puissant de l'original n'est pas assez bien rendu, *Une Idée, Le Champ du Sang,* cette glorification de la conjuration de Martinovics, et en tête du volume l'*Épître de Petœfi à Arany* après la publication du *Toldi*) sont également les bienvenues et nous souhaitons que M. Gauthier donne bientôt, outre les deux dernières parties du *Toldi* qu'il nous promet, un choix de poésies lyriques de Petœfi. Ce qui est vraiment faible dans ce volume ce sont les notices, de quatre pages chacune, sur les deux poètes. Outre qu'elles fourmillent de fautes d'impression, elles sont souvent inexactes et tout à fait inutiles. Nous possédons aujourd'hui des études françaises sur Arany et Petœfi où le lecteur curieux peut se renseigner amplement et en toute sécurité. — J. K.

— M. Melchior de Polignac, qui a donné il y a deux ans un beau volume de *Poésies magyares,* a été moins bien inspiré en traduisant *La Migration de l'Ame* de Mlle Minka de Czobel (Paris, Ollendorff, 158 p.). Il eût été facile à M. de Polignac de trouver dans la littérature contemporaine hongroise des œuvres plus belles et surtout plus claires que cette allégorie sur la migration de l'âme en treize *vagues* (!). Ce poème — mêlé de prose — nous semble sortir, partie de l'École de M. Jules Bois et des Mages, partie du cénacle des symbolistes dans ce qu'ils ont produit de moins bon. Malgré l'énorme Sphynx qui entoure de ses griffes le globe terrestre sur le frontispice, ce n'est ni une philosophie de l'histoire dans le genre de la *Tragédie de l'Homme* de Madách, encore moins l'expression poétique de cette maxime mise en tête du volume : « Le germe de beauté morale enfermé dans chaque individu ne peut périr avec la forme et avant d'avoir atteint le but nécessaire. » Tous ces tableaux sont incohérents, trop obscurs pour qu'on puisse en dégager une idée nette. Il n'y a que le dernier (La Vision de la fin) qui montre une certaine force dans la conception. La poésie hongroise, qui aime surtout la clarté, serait bien malade, si on devait la juger d'après cette *Migration*. — J. K.

— Dans les dernières livraisons des *Nyelvtudományi Kœzlemények* (Revue de philologie hongroise), M. J. Kunos continue ses études sur les éléments étrangers dans la langue turque ; B. Munkacsi commente un chant épique des Ostjaks du sud dont la poésie populaire vient d'être révélée par les travaux du savant russe Patkanov; M. Bartha publie deux monuments de l'ancienne langue hongroise trouvés dans les Archives du musée national; M. Sebestyén prouve que l' « Oraison funèbre », le plus ancien texte hongrois que nous connaissions, date de 1205-1210; M. Gombocz étudie les éléments étrangers dans le vogoul et annonce l'*Essai de Sémantique* de M. Bréal ; M. Gédéon Petz étudie d'après Paul Hermann les principes de la lexicographie moderne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juillet 1898.

M. G. Schlumberger présente les photographies d'un coffret d'ivoire byzantin con-

Digitized by Google

servé au Musée Kircher à Rome. Ce coffret porte sur toutes ses faces de très curieuses représentations se rapportant principalement à la vie du roi David. Les nombreuses petites figures d'hommes et d'animaux sont sculptées avec une grande vérité. Les détails du costume de genre byzantin, ceux aussi du mobilier, sont très intéressants. Une longue inscription en vers, ainsi que la présence sur le couvercle du coffret d'un couple impérial béni par le Christ, indiquent que ce coffret a dû être fabriqué à l'occasion du mariage d'un *basileus* et d'une *basilissa*, vers la fin du x· ou le commencement du xi· siècle.

M. Ravaisson communique une observation qu'il a faite, lors d'un voyage à Rome, dans le Panthéon d'Agrippa. Le monument le plus important qui s'y trouve est le tombeau de Raphaël, construit et décoré d'après une prescription de son testament. L'autel de la chapelle funéraire est surmonté d'une statue de la Vierge portant sur son bras gauche l'enfant Jésus, qu'on appelle la Madone au rocher (del Sasso). Dans cette madone, œuvre de Lorenzetto, l'un des élèves favoris de Raphaël, et qui exécuta sous sa direction le célèbre Jonas de Santa Maria del Popolo, M. Ravaisson a reconnu une imitation d'une statue grecque qu'il a remarquée autrefois dans un des jardins du Vatican comme offrant un prototype de la Vénus de Milo, et dont il a fait exécuter alors un moulage qui fait partie de la collection des plâtres du manège du Louvre, actuellement en préparation. On ne peut guère douter que ce soit Raphaël lui-même qui ait désigné cette « aïeule » de la Vénus de Milo pour être placée et transformée en une Madone sur son tombeau. — M. Müntz présente quelques observations.

M. Cagnat communique, de la part de M. Gsell, professeur à l'Ecole des Lettres d'Alger, un mémoire sur un mausolée qui existe à Bled-Guitoun, en Kabylie. M. Gsell pense que ce tombeau, imitation du Madracen et du Tombeau de la chrétienne, est la sépulture de quelque roitelet maure, contemporain du Bas-Empire. — Il lit ensuite une étude de M. Gauckler, directeur du service des Antiquités de Tunisie, relative à quelques inscriptionsdécouvertes à Sidi-Amara (Tunisie) par M. Drappier, attaché au service des Antiquités. Elles révèlent le nom antique de la ville : Aviocala. L'une d'elles a rapport à un certain C. Arrius Calpurnius Longinus, parent de l'empereur Antonin le Pieux.

M. Léon Joulin expose, avec photographies et plans à l'appui, les résultats des nouvelles fouilles faites à Martres-Tolosanes, dont M. Dieulafoy a déjà entretenu l'Académie. On a fouillé ou reconnu dix villas disséminées sur une surface de trente kilomètres carrés. — La villa de Chiragan se distingue par l'importance de ses constructions et la richesse de sa décoration sculpturale. Une première villa, bâtie sous Claude, rappelle la maison dite de Diomède, à Pompéi; elle a reçu sous les Antonins des agrandissements considérables. Les sculptures, du premier et du second siècle, comprennent : 1° des sculptures architectoniques; 2° des ensembles décoratifs : grands médaillons de dieux, bas-reliefs des travaux d'Hercule, masques scéniques et bachiques; 3° soixante-dix statues, figurines, têtes, petits bas-reliefs mythologiques, etc.; 4° soixante-cinq bustes d'empereurs et de membres des maisons impériales, d'Auguste à Gallien, ou de personnages inconnus. La position géographique de la villa, ses sculptures religieuses et politiques s'accordent, avec les médailles, pour indiquer qu'elle a été habitée quatre siècles par des procurateurs chargés d'administrer des domaines impériaux situés dans la haute vallée de la Garonne et dans celle du Salat. Les villas fouillées à Couhin, La Chapelle, etc., étaient des propriétés privées luxueusement décorées. D'après les monnaies retrouvées, la vie s'est éteinte simultanément dans tous ces lieux pendant la grande invasion.

M. Léon Dorez, qui avait remarqué, dans deux lettres de l'édition aldine des Œuvres d'Ange Politien, la substitution du nom d'Alessandro Sarti à celui de deux frères engagés au service de Pic de La Mirandole, avait expliqué cette substitution par l'orgueil littéraire de Sarti lui-même. L'explication de M. Dorez rendait bien compte de l'introduction du nom de Sarti dans les deux lettres; mais elle ne donnait pas la raison de la suppression des noms des deux serviteurs de Pic. Cette raison se trouve dans les célèbres *Diari* de Marino Sanuto. En août 1497, Sanuto note que l'un des deux frères nommés dans les lettres en question, arrêté pour avoir conspiré en faveur de Pierre de Médicis, a avoué qu'il avait fait prendre du poison à Pic, son maître, afin de hâter sa mort. Marino Sanuto est précisément le dédicataire de l'édition aldine des Œuvres de Politien ; c'est donc lui qui a dû rappeler ce fait aux éditeurs, Alde et Sarti, un an après l'avoir inséré dans son Journal. Il est ainsi prouvé qu'au mois de juillet 1498, Sanuto était encore fermement persuadé de la véracité de la nouvelle recueillie par lui au mois d'août 1497.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 36-37 — 5-12 septembre — 1898

JENSEN, Hittites et Arméniens. — BOLLING, Le participe dans Hésiode. — JULICHER, Introduction au Nouveau Testament. — HOLTZMANN, L'époque du Nouveau Testament. — MÉNÉGOZ, La théologie de l'épître aux Hébreux. — VŒLTER, Le problème de l'Apocalypse. — POIRÉE, Le sens commun. — OTI, La morale chrétienne. — HUBBE-SCHLEIDEN, Jésus bouddhiste. — MALVERT, Science et religion. CHERFILS, Un essai de religion scientifique. — KLETTE, Herrgot et Filelfe. — BECKER, Louis le Roi. — MULLER et DICGERICK, Documents sur le duc d'Anjou et les Pays-Bas, IV. — HARMAND, Brébeuf. — ALEXANDRE, Le Musée de la conversation. — *Bulletin :* Ch. PICHLER, Les rapports de l'Autriche avec la France sous Joseph II; Revues hongroises.

P. JENSEN. **Hittiter und Armenier.** XXVI-255 p., plus 10 planches et une carte. in-8, Strasbourg 1898.

L'essai de déchiffrement des inscriptions dites Hétéennes ou Hittites qu'a publié dans le volume XLVIII de la *Zeitschrift* de la Société orientale allemande M. Jensen, l'assyriologue bien connu, n'a été ni beaucoup critiqué ni beaucoup approuvé. Pour appeler à nouveau l'attention sur cette question, l'auteur présente maintenant en volume une étude complète des inscriptions où, sans reprendre l'exposé de son déchiffrement, il discute en détail les hypothèses déjà indiquées par lui. Seule pourrait apprécier complètement le travail une personne qui aurait fait elle-même une étude approfondie des inscriptions ; on ne trouvera ici qu'un résumé rapide et la critique de certaines vues de l'auteur.

M. J. fixe tout d'abord le nom qu'on doit, suivant lui, attribuer au peuple duquel émanent ces inscriptions ; il s'arrête à la forme *Hâtê*, *Hâti* (ou *Khâtê, Khâti*) dont il rapproche la Κητίς des Grecs. Le titre de l'ouvrage fait prévoir que M. J. identifie ce nom à celui de *Hay* (pluriel *Haykh*) par lequel se désignent les Arméniens.

Suit une liste des inscriptions avec traduction. Puis, après une étude assez brève sur l'écriture, M. J. aborde la question capitale, celle de la langue. A ses yeux, le principe du déchiffrement étant une fois admis (et ce déchiffrement est assez séduisant), la langue des inscriptions des *Hâti* est l'arménien du XVe au VIIe siècle av. J.-C. ; on sait que nos textes arméniens ne sont sûrement pas antérieurs au Ve siècle ap. J.-C. ; il y a déjà dans cet énorme intervalle de temps de quoi rendre la démonstration de M. J. bien hasardeuse. L'élément *mi* (devant lequel on peut supposer une voyelle), traduit « je suis » par l'auteur, et la

Digitized by Google

finale *-sh* ou *-s* du nominatif n'indiquent pas plus l'arménien qu'une autre langue indo-européenne quelconque; la finale *-m* du génitif pluriel, posée par M. J. sur des fondements d'ailleurs assez fragiles, parlerait contre le caractère arménien de la langue, car la nasale finale de l'arménien était, à date ancienne, *n* et non *m*; la finale *-r* du génitif singulier qu'on trouverait aussi n'est ni indo-européenne, ni arménienne : les désinences en *-r* du génitif singulier sont strictement limitées aux démonstratifs et interrogatifs arméniens et il est inadmissible que les substantifs les aient perdues après les avoir possédées pendant un long temps; quant aux désinences du génitif terminées par une voyelle que suppose M. J., elles ne seraient admissibles que pour les thèmes en *-o-* puisque, à en juger par le nominatif, *-s* finale subsistait encore. Il n'y a, on le voit, rien à tirer des observations grammaticales. Les preuves tirées du vocabulaire ne sont pas plus convaincantes; en voici un exemple : l'arménien a deux mots pour « fils », le mot ordinaire *ordi*, d'origine inconnue, et un mot *ustr*, visiblement influencé par *dustr* « fille »; de ce mot *ustr*, fort obscur, M. J. rapproche trois lettres *str* qu'il lit sur nombre d'inscriptions; il trouve de plus un autre mot de sens analogue commençant par *s* : il ne lui en faut pas davantage pour rapprocher arm. *ʒawak* « rejeton, descendant », qui commence par un *ʒ* et qui, par suite, est un emprunt, sans doute peu ancien. Du reste, en général, les mots arméniens auxquels recourt M. J. sont des mots inexpliqués et qui doivent, pour la plupart, être des emprunts à des langues inconnues. Ce chapitre convaincra difficilement les linguistes qui ont étudié l'histoire de l'arménien [1].

M. J. tire aussi argument de la religion. Les noms de dieux des *Hâti* ne se retrouvent pas en arménien : les anciens dieux arméniens portent, pour la plupart, des noms iraniens; mais, d'après le peu que l'on sait d'eux, ils diffèrent beaucoup des personnages divins de la religion mazdéenne; c'est donc, dit M. J, que les anciens dieux ont été affublés de noms nouveaux et il procède à des essais d'identification. Il est clair que le fait admet bien d'autres explications,

Le volume se termine par quelques conclusions historiques que tire M. Jensen de son interprétation. Il est complété par un tableau des caractères avec la forme qu'ils affectent dans les diverses inscriptions; ce tableau conservera une valeur durable, quoi qu'on puisse penser des théories de l'auteur.

A. Meillet.

---

1. Si M. J. avait fait revoir ses restitutions indo-européennes, assez nombreuses, par un spécialiste, il se serait épargné bien des monstres.

Digitized by Google

George Melville Bolling. **The participle in Hesiod.** Thèse de doctorat de l'Université John Hopkins (Extrait du *Catholic University Bulletin*, vol. III, pp. 421-471); Washington, 1897.

Cette thèse serait aussi bien intitulée « le participe dans la poésie épique », car il y est question d'Homère autant que d'Hésiode. L'auteur s'y est proposé d'étudier les différences, dans l'usage du participe, entre la syntaxe attique et la syntaxe épique; mais je dois dire que la question est traitée bien superficiellement. En concluant que le participe devint de plus en plus une sorte d'abréviation équivalente à une proposition dépendante personnelle, M. Bolling ne nous apprend pas grand' chose de nouveau ; ce qu'il fallait montrer, c'est comment le sens de la valeur verbale du participe se développa de plus en plus au détriment du sens de sa valeur adjective, car c'est là précisément ce qui fait que les grammairiens modernes résolvent la proposition participiale en une proposition personnelle. Mais ce n'est là qu'un procédé d'explication qui ne touche en rien au fond même des choses; le participe n'est que l'équivalent logique, non grammatical, d'une proposition personnelle, parce que celle-ci appelle l'attention sur l'action, tandis que le participe l'appelle sur le sujet; et, en réalité, les deux propositions ἐπεὶ εὔξαντο et εὐξάμενοι ne sont pas d'une complète identité. L'extension en attique de l'usage du participe futur, du génitif absolu, du participe construit comme complément, est, en effet, digne d'être notée; mais tout cela n'est qu'indiqué, ou touché très brièvement; une certaine indécision est d'ailleurs visible en plusieurs points. Quant au tableau final, qui établit le rapport entre l'*Iliade* et l'œuvre d'Hésiode, touchant le nombre des participes employés par 100 vers, je n'en vois pas l'utilité; une telle statistique pèche par la base, la différence des sujets (M. Bolling le remarque souvent, mais n'en tient pas assez compte ici) s'opposant à ce qu'on en tire des conclusions solides.

My.

Einleitung in das Neue Testament, von Adolf Jülicher ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1894, J. C. B. Mohr; in-8°, xiv et 404 p.

Neutestamentliche Zeitgeschichte, von Oskar Holtzmann ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1895, J. C. B. Mohr; in-8°, viii et 260 p. (Ces volumes font partie du *Grundriss der theologischen Wissenschaften*, dont ils forment les tomes 6 et 8.)

La théologie de l'épître aux Hébreux, par Eugène Ménégoz ; Paris, Fischbacher, 1894; in-8°, 298 p.

Das Problem der Apocalypse, von Daniel Voelter ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1893, J. C. B. Mohr. In-8 , viii et 528 p.

I. — Par la simple division des matières de la substantielle *Introduction* de M. Jülicher, on se rend compte des modifications que cette branche d'études a subies dans l'enseignement de la théologie protestante. L'auteur traite successivement des *Épîtres authentiques de saint*

Digitized by Google

Paul, des *Épîtres pseudo-pauliniennes*, des *Épîtres catholiques*, de l'*Apocalypse*, *des Évangiles*, des *Actes des Apôtres*. L'histoire du *Canon* et l'histoire du *Texte* sont étudiées avec tous les développements *désirables*.

II. — Je suis embarrassé pour trouver l'équivalent français de l'expression *Neutestamentliche Zeitgeschichte ;* c'est l'ensemble des renseignements propres à faire connaître l'*Époque du Nouveau Testament*. On se rendra mieux compte de la nature d'un ouvrage de cette nature d'après ses divisions : 1° *Le terrain historique de la littérature du Nouveau Testament;* 2° *Organisation de la vie populaire chez les Juifs au temps des écrivains du Nouveau Testament;* 3° *Les conceptions religieuses des Juifs à l'époque du Nouveau Testament*. C'est un assemblage de données concernant l'histoire, la géographie, les institutions, coutumes, mœurs, idées, croyances. On voit combien ce cadre est élastique et susceptible d'extension.

Le cadre lui-même de la collection dite *Grundriss* m'inquiète par sa facilité à s'ouvrir à des branches annexes : voici qu'on annonce une *Histoire des missions* et un *Traité de pédagogie*. L'énumération déjà longue des matières à traiter (elle contient *vingt-deux* numéros) se termine par cette mention alarmante : *Andere Fächer werden nachfolgen*. Les collaborateurs du *Grundriss* semblent s'être multipliés à mesure qu'on leur mesurait plus sévèrement l'espace ; si l'étudiant doit ranger sur les rayons de sa bibliothèque vingt-cinq volumes de dimension moyenne au lieu de huit ou dix d'un format un peu plus fort, je ne vois pas trop ce qu'il a gagné au change. Mais cela, c'est l'affaire des éditeurs et des auteurs, qui montrent une grande bonne volonté à se plier aux exigences toujours croissantes du public théologique.

III. — Nous sommes bien en retard avec la *Théologie de l'épître aux Hébreux* de M. Eugène Ménégoz. C'est une œuvre fort distinguée, à laquelle on peut rendre pleine justice sans entrer nécessairement dans l'ordre d'idées propre à l'auteur. « Dans une Introduction, dit M. Ménégoz, nous examinons l'Épître elle-même en ce qui concerne son but, ses lecteurs, sa date, son auteur (qui ne saurait être, en tout état de cause, l'apôtre Paul), les faits saillants de son histoire. Puis, nous passons à l'étude de son contenu théologique et nous exposons successivement, dans leur relation organique, les idées de notre auteur sur le Christ, sur son sacrifice, sur la foi, sur la loi et sur les choses finales. » Je signale particulièrement à l'attention le chapitre qui traite des sources de la théologie de l'écrit étudié et de l'influence que cette théologie a exercée sur la dogmatique chrétienne. « Dans notre Conclusion, dit encore M. Ménégoz, nous essaierons de dégager de sa forme contingente et transitoire la valeur permanente de cette remarquable conception théologique. » Nous aurions d'expresses réserves à faire sur cette dernière partie, où le distingué professeur nous semble avoir singuliè-

Digitized by Google

rement surfait la valeur de l'intéressant écrit, que sa pénétrante étude met en une si vive lumière.

IV. — Revenant sur la question si complexe de l'*Apocalypse* dite de saint Jean, M. Voelter consacre à ce livre, sur lequel il a contribué à opérer une remarquable volte-face de l'opinion dans les cercles théologiques, un nouveau travail, des plus considérables. M. V. se plaint que l'on se trouve en présence d'une confusion d'idées croissant d'année en année. Sa parole autorisée aboutira-t-elle à établir l'accord sur les points essentiels? Nous n'osons trop l'espérer. Dans l'*Introduction* de Jülicher, appréciée plus haut, nous avons relevé la note suivante, d'un ton sceptique et résigné : « De nouvelles recherches sur la composition et la date de l'Apocalypse voient le jour presque mensuellement, sans qu'on puisse estimer que le jugement à porter sur les questions décisives en soit plus avancé. »

Maurice VERNES.

Le sens commun, études de philosophie religieuse, par Charles POIRÉE (de Garcin), préface de A. Réville; Paris, Fischbacher, 1894, in-12, XVII et 463 p.

La morale chrétienne d'après les enseignements de l'Évangile, par A. OTT, Paris, Fischbacher, 1895, in-12, 164 p.

Jésus est-il bouddhiste? Considérations laïques de HUBBE-SCHLEIDEN, traduit de l'allemand avec préface par M.-A. D. Paris, Alph. Picard, F. Alcan, 1894; in-12, 127 p.

Science et religion, par MALVERT, avec 85 figures dans le texte, 2e édition corrigée et entièrement refondue. Paris, Société d'éditions scientifiques (Place de l'École de médecine), 1895; in-12, 164 p.

Un essai de religion scientifique, introduction à Wronski, philosophe et réformateur, par Christian CHERFILS; Paris, Fischbacher, 1898; in-8, 230 p.

I — M. Albert Réville a entrepris, sur la demande d'une honorable famille de l'Agenais, la publication après décès, de notes rédigées par un propriétaire campagnard, curieux des choses de la philosophie et de la religion. La sincérité de l'honnête homme éclate dans cette confession, où l'on sent à la fois l'inexpérience et la marque d'un entendement lucide. « Qui suis-je? D'où viens-je? Où vais-je? Terribles questions, écrivait M. Charles Poirée en 1858, terribles questions, que chacun de nous s'est adressées. Incertitudes, qui m'ont environné dès ma jeunesse, qui ont arrêté mes pas dans toutes les carrières, qui m'ont tourmenté dans mon âge mûr et dont, enfin, je ne suis sorti qu'en y laissant la meilleure partie de moi-même. » — « Si je pouvais, poursuit-il, éviter à quelqu'un une partie des souffrances que j'ai éprouvées par cet état maladif de l'âme, je ne croirais pas avoir perdu toute ma vie. »

C'est la conduite de l'Église au lendemain de l'établissement du second Empire qui engagea M. P. à soumettre à un rigoureux examen les raisons de la foi, qu'il avait jusqu'alors pratiquée. Sincèrement libéral et républicain, il s'émut d'une attitude où l'intérêt et les passions mes-

Digitized by Google

quines s'étalaient trop ouvertement. « A la révolution de février, raconte-t-il, j'eus un tressaillement; je crus arriver à la conciliation de toutes mes pensées. Je vis le prêtre bénir l'arbre de la liberté, marcher au scrutin à la tête des fidèles, s'élancer à la tribune nationale. Mais, illusion bientôt perdue ! Ce n'était chez l'Église que rancune contre la monarchie bourgeoise et universitaire. Elle fait un signe, Lacordaire descend de la tribune ; puis, en décembre, croix et bannière en tête, elle passe au vainqueur. Pape, évêques, cardinaux, tous ensemble jettent l'anathème sur les catholiques qui restent républicains. Il fallut opter entre mes opinions politiques et mes opinions religieuses. Sous le feu de la persécution (dirigée contre les républicains des départements), mes sentiments républicains devenaient des idées précises, claires, évidentes, s'identifiant de plus en plus avec moi ; et cependant j'aurais eu le courage de les abandonner s'il m'avait été démontré que l'Église avait réellement mission et autorité. »

M. Poirée entreprit alors, avec un courage et une conscience qu'on ne saurait trop louer, la revue méthodique des preuves du christianisme. « Il me fallut, dit-il, repasser toutes les raisons qui m'avaient fait chrétien. Sans écouter les discours éloquents ou ironiques, les louanges ni les satires, je voulus revoir les pièces du procès, lire la Bible. Quel fut mon étonnement ! Le livre me tombait des mains, et je suis à me demander comment j'ai pu croire. Ce n'est pas sans un grand déchirement intérieur que je me suis séparé de la foi que j'avais choyée, à laquelle j'avais sacrifié. Mais, ô mon Dieu, je vous remercie du bonheur que vous m'avez accordé! Je renie une partie de mes opinions quand elles sont triomphantes ; je conserve les autres, quand elles sont persécutées ! »

Ce qu'il y a de véritablement intéressant dans ce volume, c'est la droiture, la loyauté, l'admirable candeur de l'auteur du « Sens commun ». Quant à la nature de ses arguments, ils sont empruntés pour la plupart à la polémique du XVIIIe siècle et n'apportent aucune contribution positive à l'étude des questions bibliques.

II. — M. Ott nous apparaît aussi comme une intelligence probe et une haute conscience ; mais de lui également nous dirons que ce qu'il y a de meilleur dans son livre, c'est l'homme.

Ne pourrait-on, dans l'état de désordre intellectuel du temps présent, grouper les bonnes volontés autour d'un programme commun ; et ce programme, consacré par l'assentiment des siècles, ne consiste-t-il pas tout simplement dans la morale de l'Évangile, débarrassée des éléments dogmatiques du christianisme ? Voilà les questions auxquelles l'auteur de la *Morale chrétienne* croit pouvoir répondre affirmativement.

« Nous avons soif de certitudes, dit-il, et on nous offre des systèmes. Ces systèmes sont quelquefois ingénieux, mais ils portent toujours le caractère d'arrangements factices... Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est d'une morale qui ait fait ses preuves. La morale chrétienne

Digitized by Google

répond seule à cette condition... La morale chrétienne a été le principe de tous les progrès sociaux dont est issue la civilisation moderne et, par l'essor qu'elle a imprimé à l'activité humaine, la cause première de tous les progrès artistiques, scientifiques et industriels qui en font la grandeur. »

Partant de ces propositions défendues par Buchez et son école, dont l'auteur se donne pour un des derniers survivants, M. O. indique l'objet précis de sa publication dans les termes suivants : « Si la morale chrétienne n'a pas cessé d'être la condition indispensable des progrès futurs, il peut être utile de constater, d'une manière précise et d'après les textes, en quoi consiste cette morale, quels sont les commandements qu'elle impose, etc. » En conséquence, M. O. a distribué sous un certain nombre de chefs toutes les indications que le Nouveau Testament contient sur la conduite des hommes et leurs relations réciproques, toutes prescriptions qui « impliquent évidemment l'existence de Dieu, lequel seul peut imposer des obligations aux hommes, les soumettre à des devoirs et leur conférer des droits », qui « impliquent, en outre, la foi en celui qui les promulgue (Jésus-Christ) et en sa mission divine ». Il faut encore, pour entrer dans la pensée de l'auteur, accepter une seconde donnée essentielle, « relative aux sanctions par lesquelles Dieu assure l'accomplissement de ses commandements ».

M. O. est-il si mal informé des tendances de la pensée moderne qu'il ne se soit point avisé, qu'en liant l'avenir des sociétés au christianisme, d'une part, qu'en réclamant, d'autre part, pour ses propositions d'entente sur le terrain de la morale chrétienne, une triple affirmation de Dieu, auteur de la loi morale, de l'autorité de Jésus, des sanctions de la vie future, il limite lui-même le champ de sa propagande? Il ne s'adresse, en réalité, qu'aux croyants et ceux-là aiment beaucoup mieux prolonger le cours de leurs polémiques dogmatiques que de faire le plus léger sacrifice d'amour-propre. Les catholiques bataillent contre les protestants ; les protestants de différente dénomination se disputent entre eux. L'avènement d'une large philosophie pourra seul départager des adversaires, qui semblent se battre plus pour des situations que pour des idées. Des hommes de bien, tels que M. Ott, qui ne songent qu'à l'accord des bonnes volontés, me paraissent bien isolés entre les théologiens qui subtilisent et les philosophes, qui n'admettent point qu'une morale se recommande par la qualité prétendue de son auteur, soit entité métaphysique, soit personnage historique. Au nom de ceux-ci, je crois pouvoir dire à l'auteur de la *Morale chrétienne d'après les enseignements de l'Évangile*, que son exposé, très bien intentionné, très loyal, laisse absolument sans réponse les principales questions qui concernent, soit l'individu, soit la société de notre temps. Et puis, il faut avoir le courage de l'écrire, la morale ou conduite de la vie est une chose très secondaire dans le christianisme ; le christianisme, dans sa forme première comme dans toutes ses variétés, est un *dogme*, une

Digitized by Google

croyance accompagnée d'une pratique rituelle, par laquelle on cherche à s'assurer le bonheur après la mort.

III. — *Jésus est-il bouddhiste?* Un écrivain français, qui a gardé l'anonyme, mais en qui sa préface dénote l'homme intelligent et bien informé, a lu avec un grand intérêt une étude allemande de M. Hubbe-Schleiden, où se trouve résumée la question des analogies chrétiennes et bouddhiques et il a eu la pensée de la faire passer en notre langue. L'écrivain germanique s'était inspiré, de son côté, de deux ouvrages estimés de R. Seydel, parus il y a une quinzaine d'années (1882 et 1884) et traitant, le premier, de l'*Évangile de Jésus dans ses rapports avec la tradition et l'enseignement du Bouddha*, le second de *la Légende du Bouddha et de la vie de Jésus selon les Évangiles.*

Après avoir énuméré les concordances les plus frappantes touchant les faits et la doctrine, l'auteur conclut que « la concordance, dans le fond et dans la forme, des Évangiles avec les livres sacrés du bouddhisme » ne paraît pas contestable. Comment expliquer cet accord ? « Il est bien évident, remarque-t-il, que des ressemblances particulières et, en quelque sorte, isolées, pourraient exister entre ces religions sans qu'elles fussent le résultat d'une influence réciproque. Une évolution indépendante aurait pu, en quelques parties, amener des faits, des pensées et des expressions analogues, mais cela ne saurait être le cas pour une conformité aussi grande et aussi générale. L'hypothèse d'une influence exercée par les Évangiles chrétiens sur les écrits bouddhiques doit être rejetée entièrement etc. » Reste à expliquer comment la rédaction des Évangiles a pu s'opérer sous des influences bouddhistes. En rappelant certains faits connus concernant la propagande du bouddhisme en Égypte et en Syrie antérieurement à l'ère chrétienne, Seydel était arrivé à l'hypothèse suivante : les Évangiles canoniques n'auraient pas été rédigés directement d'après un modèle bouddhique, mais le travail préparatoire à celui des Évangélistes aurait été fait par un écrivain chrétien inconnu, ayant vécu au commencement de l'ère chrétienne et placé sous des influences bouddhiques. En d'autres termes, une très ancienne rédaction, imprégnée d'éléments bouddhiques, figurerait parmi les éléments incorporés à nos évangiles traditionnels. Comment toutefois expliquer l'admission de faits ou de doctrines étrangers à la personne ou à l'enseignement de Jésus ? N'est-il pas plus simple de supposer l'influence bouddhique chez Jésus que chez un de ses biographes ? On admettra donc que Jésus lui-même aura été familiarisé avec les enseignements du bouddhisme. L'auteur résume sa pensée dans les lignes suivantes : « Si, dans le titre de cet opuscule, nous avons appelé Jésus *un bouddhiste*, il ne faut, naturellement, pas l'entendre dans un sens littéral et cependant nous l'avons fait avec plus de raison que ceux qui l'appellent *un juif :* Israélite, il l'était par son origine corporelle ; mais, dans sa conscience intime, il était un Aryen... Le Nouveau Testament concorde davantage avec les traditions bouddhiques qu'avec

Digitized by Google

celles de l'Ancien Testament. Il en résulte que les premières ont dû faire partie de l'enseignement propre à Jésus et répandu par lui dans le cercle ésotérique des apôtres. Il accomplit dans la même mesure les préceptes et les prédictions de la tradition hindoue et ceux de la tradition hébraïque. C'est ainsi seulement que s'explique la composition des relations sur la vie et l'enseignement de Jésus, dans lesquelles les textes bouddhiques ont pu être introduits avec plus d'abondance encore que ceux de l'Ancien Testament. Mais ce que les Évangiles empruntèrent au bouddhisme ne leur fut pas une substance *étrangère ;* le Christ lui-même avait son origine spirituelle dans le bouddhisme. L'intelligence de cette filiation doit avoir été, dans une certaine mesure, familière aussi à ses disciples et, pour illustrer historiquement la personne de leur Maître, ils n'avaient, pour ainsi dire, qu'à se reporter dans sa patrie spirituelle. »

Si j'ai quelque peu insisté sur cet opuscule, ce n'est pas que j'adopte ses conclusions. Jésus de Nazareth, quoi que prétendent Seydel, Hubbe-Schleiden et le traducteur de ce dernier, est à mes yeux un juif, un israélite absolument authentique. Et cependant, des idées qui n'appartiennent pas à la tradition juive pure, qui s'expliquent mal par l'influence des philosophies d'origine grecque, ont rapidement conquis une place considérable dans l'Église chrétienne : tels sont le quatrième évangile et les amorces du gnosticisme, dont le Nouveau Testament fournit de nombreux exemples. C'est du côté des influences orientales, hindoues, bouddhiques, que nous sommes portés à chercher l'explication de ce phénomène, bien que la voie de ces emprunts et de cette propagande reste fort obscure.

Cependant, que cette influence ait pu se produire et que la question tranchée ici d'une façon si absolue ait droit à se poser dans les cercles scientifiques, j'en trouve une preuve récente, — qui se joint aux précédentes — dans la très intéressante étude de M. Goblet d'Alviella, *Ce que l'Inde doit à la Grèce* (Paris, 1897). M. Goblet d'Alviella est amené, lui aussi, à « aborder un problème assez complexe, les rapports entre le christianisme des temps apostoliques et quelques-uns des systèmes religieux de l'Inde, qui offrent d'indéniables ressemblances avec certaines parties de la tradition chrétienne, je veux parler du krichnaïsme et du bouddhisme ».

Pour ce qui est du krichnaïsme, M. G. penche pour un emprunt fait au christianisme. Les ressemblances entre le christianisme et le bouddhisme « sont plus profondes et les chances d'emprunt plus considérables ». Ces ressemblances concernent : 1° le rituel, l'outillage du culte et les institutions religieuses; 2° la légende du fondateur; 3° le fond de la doctrine. « On ne peut, dit-il justement, écarter par la question préalable l'hypothèse que le christianisme à ses débuts se soit ouvert, dans une certaine mesure, aux doctrines, aux traditions, aux rites du bouddhisme. — Réciproquement, rien n'interdit d'admettre

Digitized by Google

que le bouddhisme ait pu largement puiser dans les écrits et même dans les rites des premières communautés chrétiennes... Les bouddhistes, lorsqu'ils ont ramené à l'unité les vagues renseignements dont ils s'étaient contentés pendant les premiers temps sur l'origine et la carrière de leur fondateur, ne se sont pas fait faute d'y ajouter tout ce qui leur semblait de nature à rehausser la grande figure du Bouddha, etc. » En somme, et bien que M. Goblet d'Alviella conclue par la négative en ce qui concerne une influence proprement dite du bouddhisme sur le christianisme naissant, j'estime que la question doit rester ouverte et je signale les trente pages du livre de ce savant d'une intelligence si ouverte, si lucide (p. 161-195), comme posant le problème dans ses véritables termes.

IV. — Il n'y a pas grand chose à dire sur *Science et religion*. L'auteur, qui signe Malvert, a beaucoup lu ; le résultat de ces lectures a été distribué sous les chefs suivants : la Trinité, le Soleil, la Croix, l'Évangile, le Culte, les Saints, la Science. L'auteur s'est proposé la critique du christianisme, particulièrement du catholicisme, car il parle du protestantisme avec une certaine sympathie. Sa philosophie, comme son érudition, est de second ordre. « La religion, dit-il, a été la première forme de la science. Son apparition correspond à une des phases de l'évolution humaine succédant à l'animisme des sauvages et au fétichisme primitif. Sous le voile allégorique des mythes se cache l'explication des grands phénomènes de la nature. Les premiers prêtres étaient des savants, des philosophes, qui ont initié leurs contemporains, à l'aide de rites et de cérémonies symboliques, aux premières notions d'astronomie, de météorologie, etc. Ils ont détourné au profit de la science les gestes et prières, par lesquels les premiers humains croyaient naïvement plaire aux puissances mystérieuses de la nature et mériter leur faveur. » C'est à peu près la théorie symbolique de Creuzer, depuis longtemps abandonnée par ceux qui s'occupent d'histoire des religions.

Dans un livre, dont les éditeurs semblent viser à une grande publicité, il eût été à propos de soigner davantage l'impression. Les noms propres ou spéciaux sont trop fréquemment estropiés.

V. — M. Christian Cherfils nous donne un exposé systématique des théories du mathématicien philosophe Wronski. Laissant de côté les travaux relatifs à la mécanique céleste, il étudie en lui le penseur, l'homme qui « a tenté d'établir avec les procédés rigoureux du mathématicien philosophe : 1° d'une manière générale, les bases de toute croyance supérieure; 2° d'une manière spéciale, les fondements du christianisme à venir, en d'autres termes, du véritable christianisme *philosophique* et, par suite, *sociologique*. » L'entreprise était doublement méritoire, d'abord parce que l'œuvre de H. Wronski est d'un accès difficile, en second lieu parce qu'une pareille étude ne peut intéresser qu'une catégorie très restreinte de lecteurs.

Digitized by Google

Mais M. C. a la foi. « Si la question Hoëné Wronski, écrit-il, était d'actualité il y a un demi-siècle, elle se pose et s'impose aujourd'hui, moins aiguë, plus troublante. » C'est ainsi que M. Cherfils, en disciple convaincu, a été amené à écrire un livre clairement ordonné, qui rendra de sérieux services.

En intitulant son étude *Un essai de religion scientifique*, M. C. nous livre immédiatement sa pensée profonde : pour lui le système de Wronski donne la réponse décisive aux aspirations religieuses de notre temps ; Wronski a posé les bases scientifiques de la religion, il a constitué celle-ci à l'état de science. M. Cherfils, faisant allusion à de récentes tentatives pour rapprocher la religion de la science, se félicite de voir que l'on entre de plus en plus dans l'ordre d'idées où s'était engagé son maître ; il me paraît qu'en cela il est victime de la plus étrange illusion.

Des hommes tels que H. Wronski et A. Ritschl appartiennent à des modes de sentir et de penser absolument incompatibles. Wronski veut constituer une religion, dont la démonstration puisse s'imposer par voie logique; c'est un métaphysicien effréné, qui part du kantisme pour reconstruire un système de croyance digne de la scolastique, et même, pourrait-on dire, plus absolu, plus exigeant que ne fut jamais la théologie du moyen âge. Albert Ritschl, tout au contraire, et les théologiens protestants, tels que M. A. Sabatier, qui défendent en France la même thèse, concèdent que, sur le terrain des sciences physiques et naturelles, d'une part, historico-critiques de l'autre, la religion, affaire de sentiment, doit s'incliner devant la science. Tandis que Wronski vise à une religion scientifique, les protestants de l'École transigeante concèdent à la science qu'elle a seule qualité dans toutes les questions qui n'intéressent pas directement les rapports de l'âme avec son Créateur. Il n'y a donc aucun point de ressemblance, aucune affinité entre ces deux écoles, dont les prémisses sont absolument contradictoires.

Voici le résumé des idées de Wrouski, qui ne peut laisser aucun doute sur ce point que leur auteur représente, non le progrès, mais la réaction théologique dans ce qu'elle a de plus audacieux, de plus insensé. Je l'emprunte à M. Cherfils, dont nul ne contestera la compétence : « La philosophie absolue (celle que W. se propose d'établir) doit, avant tout, fonder une *certitude infaillible* parmi les hommes, certitude qui n'existe pas encore (par parenthèse, je remarque jusqu'à quel point les gens d'extrême droite sont sévères pour le passé, dont ils se réclament ; voilà dix-huit siècles que le christianisme existe et son apologiste déclare que *la certitude n'existe pas encore*). — Elle doit, en conséquence, découvrir le principe *absolu* des choses, duquel seul découle toute réalité. — Elle doit, de plus, dévoiler la *création de l'univers* dans son origine, dans ses progrès et dans ses fins, *en la déroulant tout entière de ce principe absolu de toute existence*. — Elle doit même, en se fondant toujours sur cet immuable principe de réalité,

Digitized by Google

démontrer positivement, d'une manière rigoureuse, la création propre, non seulement de l'*Être* suprême ou de *Dieu*, mais de plus de ce *principe absolu lui-même*, qui est en Dieu la source de sa haute réalité. Elle doit ainsi, dans l'essence de l'acte de la création, découvrir la *loi* que suit nécessairement cette haute production spontanée de l'univers; et elle doit par là dévoiler aux hommes *la loi de création*, qui donne naissance à toute réalité quelconque. — Elle doit, par là même, non seulement être au dessus de *l'erreur*, dont elle connaît les sources et les abîmes, mais de plus au-dessus de la vérité elle-même, qu'elle seule *peut produire et établir* dans ce monde... — Elle doit surtout prouver, avec certitude, qu'avant l'époque actuelle, c'est-à-dire, avant le développement *accompli* de l'homme, où il est parvenu aujourd'hui, il lui était impossible, absolument impossible, non seulement de *connaître*, mais même de *concevoir* la vérité absolue. »

Qu'il ait convenu à Wronski d'accommoder ce que je me permets d'appeler une sorte de folie, de frénésie métaphysique, à la religion chrétienne, c'est pur effet de milieu et de circonstances, et cela me paraît un détail très secondaire. Il a beau dire que « la philosophie absolue doit montrer combien la religion chrétienne est *conforme* » aux prémisses ci-dessus indiquées, qu' « elle peut ainsi, par cette sublime conformité de la révélation avec la vérité absolue, démontrer rigoureusement l'*origine divine* du christianisme et sa véritable destination sur la terre », qu'elle « peut conséquemment indiquer avec infaillibilité, les destinées inévitables et l'unique *direction salutaire* de l'Église chrétienne et spécialement de l'église catholique », tout cet appareil de démonstration me semble plus dangereux pour la thèse que défend Wronski que pour celle qu'il combat. Théologien catholique, je signalerais Wronski comme le plus dangereux des rationalistes qui, dans l'enivrement de sa logique, refait Dieu et le monde à sa façon; historien de la religion, je considère sa tentative comme une survivance de la scolastique, comme un phénomène d'atavisme inquiétant; philosophe, je suis stupéfait qu'en plein XIXe siècle, on croie faire œuvre utile en jonglant avec quelques définitions, dont on peut tirer tout ce qu'on veut.

Néanmoins, je remercie M. Cherfils qui s'est acquitté de sa tâche avec autant de compétence que de modestie. Ce n'est pas sa faute si les châteaux de cartes de la métaphysique transcendante laissent froids les esprits élevés dans les méthodes critiques et expérimentales.

Maurice VERNES.

Johannes Herrgot und Johannes Marius Philelphus in Turin 1454-1455, ein Beitrag zur Geschichte der Universitæt Turin in XV Jahrhundert, von Dr. Theodor KLETTE. Bonn, Rœhrscheid und Ebbecke, 1898, VIII-72 p.

Le travail de M. Klette est fondé sur le ms. latin fol. 15 de la

Digitized by Google

bibliothèque de l'Université de Greifswald, manuscrit provenant du Hessois Jean Herrgot, recteur de l'Université de Turin dans l'année scolaire 1454-1455. Il contient soit des copies ou extraits d'ouvrages de droit canonique et de philosophie morale, soit des vers ou autres écrits de Herrgot lui-même ; soit surtout des harangues d'apparat prononcées par lui ou à lui adressées dans diverses circonstances de sa carrière rectorale et universitaire ; notamment : l'éloge de Herrgot, prononcé, à son installation comme recteur, par le fils du célèbre François Filelfe, Jean-Marie ; deux compliments de Herrgot au duc de Savoie ; les discours de Jean-Marie Filelfe et de Herrgot à l'occasion de la promotion de ce dernier au doctorat en droit canonique ; l'allocution de Herrgot à son successeur dans le rectorat. Ces documents, publiés in extenso en appendice, ont permis à M. Klette de reconstituer la biographie de Herrgot, jusqu'ici parfaitement inconnue, d'enrichir de quelques détails celle de Jean-Marie Filelfe, de donner une idée de la vie de l'Université de Turin, de ses cérémonies, de ses usages, d'ajouter quelques noms à la liste de ses recteurs, d'écrire en un mot un petit chapitre d'histoire littéraire et universitaire, d'intérêt peut-être un peu mince, réel cependant étant donné le peu que l'on sait sur l'Université de Turin au xve siècle.

E. J.

Henri Becker. **Un humaniste au xvie siècle. Loys Le Roy (Regius).** Paris, Lecène, 1896. In-8°, 409 p. (dont 100 p. d'appendices).

Louis Le Roi a tenu jusqu'ici un rang très effacé parmi les érudits, les penseurs et les politiques du xvie siècle. Mérite-t-il mieux ? M. Becker le croit ; j'en doute. Si disposé que je fusse à applaudir au nouveau lustre qui pouvait en rejaillir sur l'histoire du Collège de France, M. B. n'a pas réussi à me convaincre. Son livre ne comble pas la distance, immense à mes yeux, qui sépare Louis Le Roi d'un Budé ou d'un Ramus, ou de cet Adrien Turnèbe, son prédécesseur immédiat, que Montaigne estimait « le plus grand homme qui feust il y a mille ans ». Ce n'en est pas moins une étude méritoire, qui met en meilleure lumière les écrits et le talent d'un ouvrier infatigable de la renaissance des lettres antiques.

Louis Le Roi, comme beaucoup de ses contemporains, a voulu tout connaître, tout comprendre, tout embrasser, à l'aide des inépuisables trésors de sagesse que l'outil récemment retrouvé des langues orientales permettait d'exhumer. Traiter des affaires publiques, de la politique et de la guerre, de la diplomatie et de la jurisprudence, juger le passé et le présent, prophétiser l'avenir, donner des conseils aux gouvernants, aux chefs d'État, rien ne l'arrête, rien ne l'effraie, rien ne lui semble hors de la portée de son ambition, de son savoir ou de son esprit. Mais plus ses

Digitized by Google

visées sont hautes, plus sa position est précaire. Pour approcher les souverains, pour s'en faire écouter et obtenir, en échange, quelques maigres subsides, le voilà obligé de quémander, solliciter, suivre la cour, subordonner, quand il ne les peut concilier, les exigences de la science aux devoirs du courtisan.

La biographie prend, en pareil cas, une importance particulière, elle ne peut guère se séparer de l'œuvre littéraire, et je regrette que M. B. l'en ait détachée pour l'enfermer dans les bornes étroites d'une trentaine de pages, sans ajouter, du reste, aucun élément nouveau d'information à ce que l'on en savait déjà. L'activité scientifique de Le Roi n'y apparaît que d'une façon trop imprécise, parfois même inexacte ou incomplète. Ainsi M. B. cite (p. 12-13) une lettre à Jean Bertrand, cardinal de Sens, et il y voit (p. 243-244) la preuve que dès 1559 Le Roi avait conçu l'idée de son dernier écrit : *La Vicissitude des choses de l'Univers,* alors qu'elle se réfère manifestement aux deux grands projets d'ouvrages que mentionne déjà un privilège de 1561, et dont on trouve le plan à la suite de l' « Exhortation aux Français », je veux dire le *Dessein du royaume de France* et les *Monarchiques.*

Après cette courte biographie le volume presque tout entier est consacré à l'analyse des ouvrages de Le Roi. C'est beaucoup, c'est trop. Regius fut surtout un traducteur, or on n'analyse pas les traductions, pas plus que les commentaires qui les accompagnent, ou si on le tente, on disserte à côté, sur l'art de traduire, sur la valeur des originaux. M. B. n'y a pas manqué.

Il commence par s'arrêter aux écrits de circonstance, en latin, la Vie de Budé, un *De Pace,* une *Consolatio ad Catharinam.* Il en loue la belle latinité, je le veux bien, mais que de rhétorique, d'amplification, de lieux communs! Je sais plus de gré à Regius de l'*idée* qu'il a eue d'écrire une biographie de Budé, dès l'année de sa mort, et de nous avoir conservé sur ce noble esprit des détails précieux, que des rêves chimériques dont M. B. lui fait honneur : une croisade contre les Turcs pour mettre fin au schisme, c'est-à-dire à la Réforme! un appel à l'image lointaine d'États Unis d'Europe!

Il n'y a guère à retenir de ces écrits que la singulière circonstance de quelques passages se retrouvant dans Pascal (p. 49) et dans Bossuet (p. 66). Cette dernière rencontre surtout est frappante et elle ne peut que difficilement avoir été fortuite. Bossuet lisait donc encore Le Roi! J'ai peine à l'admettre. Je serais plutôt porté à croire — sans avoir le temps de le vérifier — qu'il s'agit d'emprunts communs à un écrivain de l'antiquité..

Helléniste et traducteur, Regius devra à M. B. d'être jugé plus équitablement. Thurot déjà avait proclamé avec sa grande autorité « qu'il était profondément versé dans la connaissance de la langue grecque », mais il mésestimait son style. M. B. prouve en détail qu'il savait bien le grec, qu'il n'a pas, comme on le lui a reproché, traduit Aristote

Digitized by Google

sur une version latine, qu'il a su non seulement interpréter, mais commenter habilement et Platon et Aristote et Démosthène, que sa forme est assez heureuse pour supporter parfois le parallèle avec Amyot.

Comme professeur royal (1572-1577), Regius nous intéresse par l'effort très louable qu'il a tenté de ne pas considérer seulement les auteurs anciens comme des théoriciens, mais aussi comme des observateurs et d'asseoir, avec leur secours, la politique sur une large base expérimentale. Les observations qu'il a faites chez les peuples contemporains et celles qu'il a recueillies chez les philosophes de l'antiquité doivent ainsi s'éclairer mutuellement, la théorie et la pratique marcher de front. Il s'avance si résolument dans cette voie qu'il n'hésite pas à rompre avec la vieille tradition des leçons faites en latin, que c'est en français qu'il commente Démosthène devant ses auditeurs. On peut même à bon droit le placer à côté de Montaigne comme un des premiers adversaires de l'étude trop exclusive des langues anciennes, un des premiers défenseurs d'un enseignement plus pratique et plus moderne. « N'est-ce point, dit-il, grand erreur que d'employer tant d'années aux langues anciennes comme l'on a accoustumé de faire, et consommer le temps à apprendre les mots, qui devroit estre donné à la cognoissance des choses, auxquelles l'on n'a plus ny le moyen ny le loisir de vacquer? »

Comme écrivain politique, Regius fut, à certains égards, un précurseur de Montesquieu, puisqu'il a exposé et appliqué tout au long la *théorie des climats*. Il faut remarquer seulement que le principe même de cette théorie ils le devaient tous deux à Aristote. Quant à l'idée de progrès dont M. B. veut lui faire un mérite, elle ne me semble avoir été ni conçue par lui avec ampleur ni formulée avec netteté. Le Roi ne va pas au-delà de la pensée que nous ne devons pas nous en tenir à ce que les anciens ont dit ou trouvé, mais inventer par nous-mêmes. Il ne s'agit donc que du progrès *possible* des lettres et des sciences, de l'effort personnel à accomplir pour faire mieux, plus et autrement que les anciens. Il n'est question au fond que de s'affranchir de l'autorité aristotélique sous laquelle le moyen âge avait vécu et cet affranchissement n'est-ce pas l'essence même de la Renaissance, le souverain principe dont Ramus fut le plus énergique champion? Ce que Le Roi se demande, ce qu'il met en vedette sur le titre même de son dernier ouvrage (La Vicissitude), c'est uniquement « s'il est vray ne se dire rien qui n'ayt esté dict au paravant : et qu'il convient par propres inventions augmenter la doctrine des anciens ». Quant à la croyance à l'avenir, aux droits de la raison, à la perfectibilité indéfinie de l'homme agissant dont M. B. prétend qu'il était plein (p. 281), si l'on veut savoir à quel point il en était dépourvu, il faut lire le jugement qu'il porte sur l'état moral de son époque (*Vicissitude*, f. 100 v° éd. 1579), il n'y eut pieça plus de malice au monde... tout est pesle mesle, confondu, rien ne va comme il appartient) et le tableau qu'il trace de l'avenir de l'humanité :

Digitized by Google

« Je prevoy des-ja en l'esprit plusieurs nations estranges en formes, couleurs, habits, se ruer sur l'Europe... qui destruiront nos villes, citez, chasteaux, palais, temples : changeront mœurs, loix, langues, religion, brusleront bibliothèques gastans tout ce qu'ils trouveront de beau en ces païs par eux occupez ; afin d'en abolir l'honneur et vertu... Et l'Univers approchant de la fin... emportant avec soy la confusion de toutes choses, et les réduisant à leur ancien chaos » (p. 112 v°-113 r°).

La valeur intellectuelle de Le Roi me paraît donc surfaite par son biographe en ce point comme en d'autres.

M. B. reconnaît dans sa conclusion qu'il a voulu d'abord ne prendre Regius que comme *unus inter multos*, comme un type de l'érudit de second ou troisième rang, infatigable travailleur, faisant des efforts surhumains pour maîtriser les immenses matériaux que l'antiquité lui offrait et pour les mettre en harmonie avec la doctrine chrétienne. — Voilà qui était bien. — Mais il a été séduit ensuite par le mérite scientifique et l'originalité des vues de son modèle et c'est à cette double valeur qu'il s'est appliqué à faire rendre une plus exacte justice. Ici je me sépare de lui. Le sentiment est généreux, mais il repose sur une conception erronée, à mon sens, de l'originalité de Le Roi. Cette originalité est beaucoup plus *personnelle* que *scientifique*, elle tient au caractère de l'homme plus qu'à ses idées. C'est donc ce caractère qu'il aurait fallu mettre au premier plan, en pleine lumière, et pour cela mieux eut valu sans doute analyser sa correspondance, dont M. B. ne parle presque pas, que ses écrits dont il parle si longuement. Au lieu de trois cents pages de texte, une centaine aurait pu suffire pour faire revivre, de manière à éclairer son milieu, une figure qui à coup sûr n'est pas banale, mais que l'on voit à peine se profiler sur le fond terne et blafard de ses traductions et de ses commentaires. M. Becker me répondra qu'il n'aurait pas eu alors la matière d'une thèse de doctorat ès lettres. Ce sont là des considérations qui ne relèvent pas de la critique : *De minimis non curat praetor*. [1]

Jacques Flach.

---

1. Pour prouver à M. B. que, malgré ses imperfections, j'apprécie son travail et l'ai lu jusqu'au bout, je lui signale une phrase malheureuse (p. 394) : « la corporation (des traducteurs), à part le brûlé vif Estienne Dolet, comptait, même à cette époque agitée, peu d'assassins présumés. » — Etienne Dolet, que je sache, n'a jamais été un *assassin présumé*. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. Je lui dirai aussi que sa bibliographie aurait demandé à être établie avec plus de soin. Elle n'est ni complète ni exacte. Ainsi la *Vicissitude* n'a pas eu une seule édition in-fol. sous trois dates différentes : 1575, 1576, 1577, mais trois éditions. La première est de 1575 (le privilège est du 10 mai 1575) la deuxième de 1577, la troisième (revue et corrigée sur l'exemplaire trouvé après le décès de l'auteur) de 1579. — Peut-être aussi eut-il été intéressant de mentionner le manuscrit original de deux livres de la Traduction d'Isocrate qui se trouve à la Bibl. nationale. (ms. fr. nouv. acq. 1843). Il est dédié à Henri II, daté de 1548 et porte sur une garde « Ludovicus Regius faciebat ».

Digitized by Google

Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584) publiés par P. L. MULLER et Alph. DIGERICK. T. IV. S'Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1898, XIV, 576 p. in-8.

Nous avons parlé, à deux reprises déjà [1], du vaste recueil de documents relatif à l'action politique française aux Pays-Bas représentée — combien tristement ! — par François d'Anjou. En annonçant l'ouvrage de MM. Muller, professeur d'histoire à l'Université de Leyde, et Alph. Diegerick, conservateur des archives de Gand, nous en avons expliqué le caractère et le cadre ; il suffira donc de signaler ici l'apparition du quatrième volume, l'avant-dernier, des *Documents*, qui s'étend, au point de vue chronologique, de février 1581 à mars 1583. Il comprend d'abord les événements qui se sont passés entre le traité de Bordeaux (janvier 1581) et la proclamation du duc d'Anjou comme souverain des Pays-Bas, en février 1582, puis les contestations incessantes entre gouvernants et gouvernés jusqu'à l'odieux guet-apens du 17 janvier 1583, par lequel le duc essaya de s'emparer de sa propre ville d'Anvers [2] ; il se termine par les piteuses négociations du prince français avec les États offensés, qui amènent un replâtrage provisoire de la situation, fortement compromise, par l'accord de Termonde (28 mars 1583).

On verra dans la préface (p. VII) les raisons pour lesquelles les savants éditeurs n'ont pas fait entrer dans leur recueil une foule de documents, lettres et actes relatifs à l'administration des Pays-Bas, au moment où François d'Anjou en était tout au moins le souverain nominal. Ils ne « traitent nullement, disent-ils, des relations personnelles entre lui et ses sujets », mais fournissent seulement « les matériaux nécessaires pour l'histoire du gouvernement exercé en son nom ». On ne peut s'empêcher de penser qu'un principe pareil, universellement admis, risquerait de mener fort loin les éditeurs de correspondances princières et de documents inédits en général. Car enfin, comment savoir ce qui est « personnel » dans les documents signés par un souverain, prince ou président de république ? Nous en connaissons de très intelligents et même d'illustres, dont les lettres *autographes* elles-mêmes ont été fabriquées par leur secrétaire *de la main* ; et combien d'autres, qui n'ont fait que copier les minutes soumises par un secrétaire d'État, ou dont quelque conseiller intime inspirait à la fois la forme et le fond ! Combien de souverains, solidement établis sur leur trône, n'ont « rempli qu'un rôle purement décoratif », tout comme le duc d'Anjou ! Mais nous ne cherchons pas querelle sur ce point à MM. Muller et Digerick ; loin de leur reprocher

1. *Revue Critique* du 4 novembre 1889 et du 26 décembre 1892.

2. On admire la modération magistrale de Guillaume d'Orange et son coup d'œil politique au lendemain de la trahison du Valois, qui le font traiter avec un respect extérieur, malgré sa méfiance profonde, le prête-nom nécessaire dans la lutte contre Philippe II.

Digitized by Google

de nous refuser de l'inédit, nous serions plutôt tenté de trouver, vu l'incapacité politique et la vilenie morale du personnage, qu'ils nous ont donné trop de documents sur Anjou, sur ses velléités d'action, si rarement traduites en faits [1], ainsi ceux sur « l'épisode sério-burlesque du mariage anglais », qui n'avaient rien à faire ici. En tout cas, quand le recueil des éditeurs sera complet — et nous espérons qu'il ne se passera pas de nouveau six ans jusqu'à l'apparition du prochain volume — il restera bien évident pour tout le monde que ce frère cadet de Charles IV et de Henri III, dont quelques-uns ont prétendu faire un habile politique, était un malheureux énervé, sans volonté ferme, incapable d'arrêter une ligne de conduite et surtout de la suivre avec persévérance, dédaignant de sacrifier le moindre de ses caprices au plus sérieux de ses devoirs. Alors que tout semblait sourire à des projets qui auraient assuré la grandeur de la France et la liberté des Pays Bas, ce triste rejeton d'une race épuisée a trouvé moyen de faire banqueroute à l'une et à l'autre et d'ajouter ainsi un peu de honte nouvelle à tout l'opprobre amoncelé déjà sur la tête des derniers Valois.

R.

René Harmand. **Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf.** Paris. Société française d'imprimerie et de librairie. in-8, 1897.

La critique moderne, réformant les verdicts trop sévères de Boileau, a déjà réinstallé Théophile et Saint-Amant aux places qui leur étaient équitablement dues. Peut-être resterait-il maintenant quelques efforts à tenter pour tirer de l'oubli profond où ils reposent deux autres poètes de la même époque : Guillaume Colletet et Georges de Brébeuf. Le volume que vient de consacrer à ce dernier M. René Harmand nous agrée déjà comme une bonne action.

Mais la bonne action, comme il arrive presque toujours en pareille occurrence, n'est malheureusement pas entreprise avec toute la mesure voulue. Écrire carrément que Brébeuf « mérite d'être cité au premier rang parmi les contemporains de Corneille » (p. 442), c'est de prime abord tout compromettre. Attribuer de plus une même valeur à toutes ses œuvres, c'est le desservir encore davantage, car il en est de si sûrement fastidieuses qu'elles suffiraient à étouffer de nouveau celles qui mériteraient de reprendre quelque vie.

Réhabiliter la *Pharsale* me semble, en toute conscience, impossible.

---

1. Nous croyons que les éditeurs font trop d'honneur au duc d'Anjou en affirmant que son expédition pour débloquer Cambray (août 1581) manqua « changer entièrement la situation de l'Europe occidentale ». Les Espagnols le connaissaient assez pour savoir que si on pouvait l'entraîner à un coup de main, il était incapable d'opérations compliquées et surtout prolongées. Un succès, quelque faible qu'il fût, avait pour conséquence nécessaire chez le duc, une longue période de repos et de paresse

Digitized by Google

Jamais les isomorphes alexandrins de la versification classique ne se sont succédé pendant tout un volume avec une si extraordinaire monotonie et quand le poète, pour les accidenter quelque peu, enfle la voix ou prodigue la couleur, il ne réussit qu'à les rendre grotesques. Quelques beaux vers, et même, si l'on veut, quelques beaux passages, ne sauraient en faire une œuvre qu'on puisse admirer aujourd'hui. Ce n'est là d'ailleurs qu'une traduction et la meilleure traduction possible peut témoigner de l'intelligence et de l'habileté d'un auteur mais non de son génie.

Encore moins faudrait-il essayer de nous vanter son *Septième livre de l'Enéide de Virgile en vers burlesques* et son *Lucain travesti*. C'est déjà un beau tour de force que de parvenir à lire jusqu'au bout les huit livres du *Virgile travesti* de Scarron, mais comme Scarron est le maître attitré du burlesque on s'y résigne, encore lorsqu'on veut se faire une idée de la littérature qui passionnait les beaux esprits du temps de la Fronde. Jamais, en réalité, l'esprit français ne s'est montré moins agile et moins fin ni son vers plus rampant et plus antipoétique.

Reste le Brébeuf des *Entretiens solitaires* et des *Poésies diverses*. C'est celui-là seul qui mérite notre attention.

Dans les *Entretiens solitaires* nous trouvons, en effet, par instants un vrai poète qui a ce grand mérite d'être à peu près le seul de son siècle à tenter la *méditation*. Il est visible que par les différentes formes de leurs strophes, par la nature de leur phraséologie, par leurs procédés lyriques, et même par l'essence de leur inspiration, ces *Entretiens* rappellent étrangement l'*Imitation de Jésus-Christ* que vient de rimer Corneille. On doit même avouer, pour être sincère, qu'ils ne la valent pas, car si le poème de Corneille ne peut être lu sans malaise, tant il fausse de ses grands vers héroïques les douces effusions de l'original, il n'en contient pas moins des morceaux tout à fait admirables qui en font quand même la plus belle œuvre lyrique que le XVIIe siècle nous ait laissée. Mais, du moins, en cette imitation d'une imitation, Brébeuf ne traduit pas, et souvent réussit à exprimer ses propres pensées en fort beaux vers.

Je ne sais pourtant si le livre qui doit lui permettre de revivre aujourd'hui ne serait pas plutôt ces *Poésies diverses* que M. H. me semble un peu trop dédaigner. Ce n'est pas là assurément de la haute poésie, au contraire c'est le plus frivole babillage qu'il soit possible d'imaginer. Toutefois il se pourrait bien que ce petit recueil fût le plus gentil que nous ait laissé la littérature des ruelles. Je cherche en vain chez tous les autres auteurs à la mode un pareil ensemble de gracieux madrigaux, d'aimables stances et de coquettes épigrammes. Brébeuf se montre vraiment là excellent dans un genre, et l'on peut le considérer comme le seul des petits rimeurs de son temps qui ait su constamment minauder sans trop d'affectation et redire des choses cent fois dites sans se traîner dans le lieu commun. On ne saurait lui opposer Voiture qui reste plutôt du monde de Marot que du monde des précieuses. Ce n'est guère qu'à Sara-

Digitized by Google

sin ou à Benserade qu'on pourrait le comparer, mais ni l'un ni l'autre n'ont cette délicatesse dans la mièvrerie.

Quoi qu'il en soit, l'étude de M. Harmand, très complète, très minutieuse, et résumant tout ce qu'il est possible de savoir sur ces œuvres trop oubliées, rend également service à notre histoire littéraire et à Brébeuf. Grâce à lui déjà l'*Histoire de la littérature française* que publie M. Petit de Julleville a honoré de quelques lignes l'auteur des *Entretiens solitaires*. C'est là un premier et fort beau résultat si l'on considère que cet ouvrage a complètement oublié, dans ses deux gros tomes consacrés au XVIIe siècle, d'accorder la même faveur à Segrais, à Mme Deshoulières, à Chapelle et Bachaumont, à Saint-Réal, et à maints autres.

Raoul Rosières.

BULLETIN

— M. Charles Pichler, professeur au gymnase académique de Vienne, a fait paraître dans le palmarès du lycée de Znaym, une étude sur les rapports de l'Autriche avec la France de 1780 à 1790, c'est-à-dire pendant le règne de Joseph II (*Die Beziehungen zwischen Oesterreich und Frankreich innerhalb der Jahre 1780-1790*, 38 pages). Le travail s'adresse surtout aux élèves des classes supérieures, et avec raison. Rien de plus fastidieux que les *Programmes* où l'auteur traite des questions que les élèves ne sont même pas capables de comprendre. M. Pichler a utilisé la correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz éditée par Arneth et Flammermont, et a traité tour à tour le rôle joué par Mercy à la cour de Louis XVI, la question orientale, les affaires de Hollande et le fameux projet d'échange de la Bavière. Il a su grouper habilement les différents passages de ces deux gros volumes pour présenter les différentes faces de ces questions. Il se place au point de vue autrichien et quoiqu'il accorde que la conduite de l'empereur et de son ministre n'était pas toujours correcte, il accuse la politique française d'un manque de franchise encore plus flagrant. P. 20, on aurait pu rappeler que la morgue des hommes politiques austro-hongrois vis-à-vis des Hollandais, qu'ils appelaient « insolents marchands de fromage », est de date assez ancienne : le comte Bercsényi, général en chef des armées de Rákoczy, apostrophait de la même manière l'ambassadeur hollandais Hamel-Bruyninx qui, avec les délégués anglais, entama les pourparlers en vue de la pacification des Hongrois avec l'empereur. — J. K.

— Dans la *Budapesti Szemle* nous signalons l'étude de M. Mahler sur le Calendrier des peuples anciens et l'Éloge du romancier Albert Palffy, un des membres du cercle des Dix dont Petœfi, Jokai ont fait partie et qui propageait puissamment les idées françaises. M. Vadnay retrace avec beaucoup de chaleur la vie de cet écrivain qui a joué un rôle assez important à côté de Kossuth et mourut en 1897.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 38-39 — 19-26 septembre — 1898

HAHN, Demeter et Baubo. — WARREN, Les propositions temporelles dans Thucydide. — Aristote, Poétique, p. BYWATER. — WITKOWSKI, Les papyrus des Lagides. PAPAMARKOU, Les livres de lecture des écoles grecques. — PREUSCHEN, Palladius et Ruffin. — BEDJAN, Le Paradis des Pères. — CONYBEARE, La clef de la vérité. — DES MAREZ, La propriété foncière en Flandre. — FAGNIEZ, Documents sur l'histoire de l'industrie et du commerce en France. — Tasse, Rime, p. SOLERTI. — H. LICHTENBERGER, La philosophie de Nietzsche. — Académie des inscriptions.

Ed. HAHN. **Demeter und Baubo.** Versuch einer Theorie der Enstehung unsres Ackerbaus. Berlin, Max Schmidt, s. d. (1897). In-8. 78 p.

« Cybèle mutile son amant Attis et, par là, le consacre comme son prêtre. Quand j'eus appris à estimer ce fait à sa valeur, l'origine des bœufs n'a plus été une énigme pour moi. » (p. 49.) Vous ne comprenez pas? C'est pourtant bien clair. Le bœuf attelé à la charrue, qui défonce le sol, est l'amant de la terre; la terre est Cybèle; le bœuf ou taureau châtré est Attis. Ne croyez pas que l'idée d'atteler le taureau châtré à la charrue ait été suggérée par une considération d'ordre pratique : il n'y a eu là, du moins à l'origine, qu'un rite religieux, le viol de la grande déesse féconde par l'animal qui lui était consacré. Mais pourquoi le taureau, et pas le cheval ou le porc? C'est que la grande déesse féconde a été de bonne heure assimilée à la lune, parce que la lune a des cornes et que le taureau en a aussi [1]. Je n'invente rien; tout cela est dans le livre de M. Hahn.

Mais il y a autre chose encore, et des choses excellentes. M. H. a fait justice du vieux préjugé qui marque ainsi, dans la civilisation, la succession des étapes : chasse et pêche; état pastoral; état agricole. L'agriculture, sous la forme primitive de la culture à la houe, a précédé de longs siècles l'agriculture qui fait usage de la charrue; elle a sans doute précédé aussi, du moins dans de vastes régions, le régime pastoral, qui implique la domestication des animaux et l'usage du lait des femelles. On sait que, dans toute la Chine, le lait est encore une boisson abhorrée. L'Amérique précolombienne connaissait l'agriculture, alors que, au Pérou seulement, on élevait un animal domestique, le lama. L'agriculture sans animaux domestiques, c'est la culture à la houe (*Hackbau*), qui

1. *Quia habet similiter cornua* (Lactance, *De falsa relig.*, XXI).

Digitized by Google

était pratiquée par les habitants des stations lacustres et servait à la culture de la plus ancienne des céréales, le millet. Une « époque du millet » a précédé l'époque du blé ; aujourd'hui encore, la culture du millet et de ses variétés s'étend sur un domaine immense, au-delà du domaine actuel de la culture du blé (par exemple chez les Ainos et à Formose). M. H. pense que le taureau a d'abord été, en Babylonie, un animal sacré et que le lait de vache a d'abord été offert à la divinité en sacrifice. Le labourage et la consommation du lait (par les prêtres) ont été primitivement des rites religieux. Passés dans le domaine pratique, ces usages ont ensuite été répandus dans l'ancien monde par de véritables missionnaires (p. 67), qui ont propagé en même temps certaines cérémonies religieuses d'un caractère orgiastique (Déméter, Attis, Baubo, etc.). Il est singulier que M. H. se rencontre ainsi, d'une manière tout à fait indépendante, avec M. A. Bertrand, qui, dans son livre récent, *La Religion des Gaulois*, insiste tant sur le rôle que des missions religieuses préhistoriques auraient joué dans l'histoire des civilisations [1].

Salomon Reinach.

Winifred Warren. **A Study of conjunctional temporal clauses in Thukydides.** (A Dissertation presented to the faculty of Bryn Mawr College for the degree of doctor of philosophy). Berlin, impr. Unger frères, 1897 ; 79 p.

Thucydide, que nous admirons souvent pour l'ensemble de ses peintures, vaut encore plus par le détail de son style ; et c'est faire œuvre de bon grammairien, donc œuvre utile, que de chercher à préciser les nuances souvent fort délicates qui résultent chez lui de l'emploi de telle ou telle forme verbale, de telle ou telle construction. M. Warren a choisi un point particulier de la syntaxe de Thucydide pour sa thèse de doctorat ; il a étudié la manière dont sont construites les propositions temporelles et a tâché de pénétrer plus intimement dans les multiples variétés de leur syntaxe. Il s'est borné aux propositions temporelles introduites par une conjonction, selon le plan suivant : modes, temps, radicaux, conjonctions, position respective des deux propositions principale et subordonnée. Ce noyau est précédé d'une introduction où M. W. étudie l'aspect général des deux propositions et les différentes manières dont elles expriment les rapports de temps, et suivi de deux chapitres de statistique ; l'un énumère tous les passages de Thucydide

---

1. M. Hahn n'est pas informé des découvertes de M. Piette (blé quaternaire, domestication du renne, etc.), dont il fera bien de prendre connaissance dans l'*Anthropologie*. Il a tort de parler (p. 57) du *Mercure gaulois sans sexe*, car c'est là une absurde invention du xviie siècle. La statuette de Berlin, qu'il cite en note, doit être fausse. M. H. devrait aussi se méfier des rapprochements institués par certains indianistes (*Anna Parna* et *Anna Perenna*, p. 56 !)

Digitized by Google

où se rencontre une proposition temporelle, disposés suivant les conjonctions ; l'autre classe ces conjonctions suivant le mode et le temps dont elles sont suivies, avec le nombre des passages respectifs. Cette thèse est bonne; elle est du nombre de celles qui apprennent quelque chose, qui nous font saisir les procédés de style d'un auteur, et nous mettent par suite en état de le mieux comprendre ; M. W. discute d'ailleurs avec une excellente méthode, connaît bien le texte de Thucydide, et sait également éviter l'obscur et le subtil, deux défauts assez communs aux faiseurs de grammaires. Je pourrais m'arrêter sur ces éloges ; mais j'ai quelques observations à faire sur des points de détail. Dans une proposition temporelle antécédente, dit M. W. p. 24, l'action purement antérieure est rendue par l'aoriste ; elle peut aussi être exprimée par le radical du présent — c'est-à-dire par l'imparfait, mais les deux exemples allégués p. 25 sont inexactement interprétés — de même qu'une action antérieure qui empiète sur l'action de la proposition principale, c'est-à-dire à la fois antérieure et simultanée. Mais dans la pratique, ajoute-t-il, l'usage du radical du présent est restreint à cette dernière expression, pour éviter l'ambiguïté possible. Est-ce bien une pareille raison qui empêche l'autre construction ? Et n'est-ce pas plutôt parce que l'idée d'une action antérieure, sans le moindre contact temporel avec l'action principale, est incompatible avec le radical du présent ? Dans l'exemple V, 72, 3 ἐπειδὴ γὰρ ἐν χερσὶν ἐγίγνοντο,... τὸ μὲν... δεξιὸν τρέπει... dire que l'on attendrait peut-être l'aoriste ἐγένοντο est une supposition que rien ne justifie ; si le lecteur conçoit dans ἐγίγνοντο à la fois l'idée d'antériorité et de concomitance, c'est uniquement parce qu'il sait qu'on ne peut « être engagé » sans auparavant « être entré en engagement », et s'il voit dans cette forme l'idée complète « lorsqu'ils eurent été engagés et qu'ils l'étaient encore », en réalité l'expression grammaticale n'y est pour rien, car la phrase n'exprime par elle-même que cette dernière phase de l'action, qui coïncide avec l'action exprimée par τρέπει ; or, c'est la fonction fondamentale de l'imparfait. VII, 5, 2 ἐν χερσὶ γενόμενοι ἐμάχοντο nous offre un rapport des deux verbes essentiellement différent, et ἐγένοντο ne serait pas plus à sa place dans la première phrase que γιγνόμενοι dans la seconde. M. W. estime qne l'imparfait marque l'antériorité pure et simple dans deux passages : II, 18, 3 ἐπειδή τε ξυνελέγετο ὁ στρατός, ἥ τε... ἐπιμονή... διέβαλεν, et V, 17, 2 : ἐπειδὴ... ἀλλήλοις ξυνεχωρεῖτο ὥστε... τὴν εἰρήνην ποιεῖσθαι,... ποιοῦνται τὴν ξύμβασιν. Pour le premier, il cite en regard II, 10, 3 ἐπειδὴ πᾶν τὸ στράτευμα ξυνειλεγμένον ἦν ; je vois la relation bien plutôt avec II, 13, 1 ἔτι δὲ τῶν Πελοποννησίων ξυλλεγομένων ἐς τὸν ἰσθμόν. Pour le second, j'y vois nettement la concomitance. M. W., d'ailleurs, n'ose pas être trop affirmatif (p. 25). Au cours du développement M. Warren interprète quelques passages ; à côté d'explications faibles comme celle de ἐπειδὰν δὲ ἡ ἐκφορὰ ᾖ II, 34, 3 (p. 45), il faut en signaler une nouvelle et vraiment ingénieuse de II, 51, 5, (p. 26-27) : ἐπεὶ καὶ τὰς ὁλοφύρσεις τῶν ἀπογιγνομένων τελευτῶντες

Digitized by Google

καὶ οἱ οἰκεῖοι ἐξέκαμνον ; τελευτῶντες = accomplissant, a pour régime ὀλοφύρσεις, et par suite ἐξέκαμνον n'est plus verbe transitif.

My.

Aristotelis de Arte poetica liber, recognovit brevique adnotatione critica instruxit I. Bywater. Oxford, typ. Clarendon, 1897 (1898 au faux-titre), vi-51 p.

L'édition de la *Poétique* que nous donne M. Bywater est essentiellement conservatrice, trop peut-être ; il s'en tient, sauf en des cas très rares, et là où une correction est vraiment indispensable, au Parisinus 1741 (A^c), dont il conserve le texte, même en des passages où des critiques, pourtant eux aussi très conservateurs, ont cru devoir suppléer par la conjecture à l'obscurité de la pensée ou à la corruption manifeste de la phrase. Quelques-unes de ses lectures personnelles sont fort ingénieuses : 1451^a, 3 συστημάτων au lieu de σωμάτων ; 1452^b, 7 ἐκείνου pour ἐκείνῳ ; 1457^a, 35 μεγαλειωτῶν, déjà soupçonné par Egger ; d'autres satisfont moins : 1456^a, 2 ὄψις dans un passage bien obscur ; 1459^a, 22 θεῖναι dans la phrase μὴ ὁμοίας ἱστορίας τὰς συνήθεις θεῖναι (cod. εἶναι), où l'on s'en tenait jusqu'ici à la belle correction de Dacier ἱστορίαις τὰς συνθέσεις. L'appareil critique est très sobre ; j'aurais voulu y voir notées certaines émendations des plus heureuses qui, me semble-t-il, auraient dû être mentionnées, sinon admises dans le texte : 1461^b 18 λυτέον pour αὐτόν M. Schmidt, ἐμμέτρου pour ἐν μέτρῳ Gomperz ; ou celles-ci encore, de Gomperz également : 1452^a, 33 περιπετείᾳ pour περιπέτειαι (cod. περιπετεῖαι) ; *id.* 35 ἔστιν ὅθ' ὅπερ pour ἔστιν ὥσπερ (ὡς ὅπερ Spengel). Mais je ne puis, pour le moment, examiner cette édition comme j'aurais plaisir à le faire : M. Bywater annonce un commentaire où il rendra compte de ses corrections, et sans doute aussi des passages qu'il a cru devoir conserver sans modification, et dont plusieurs me paraissent difficilement explicables avec la forme qu'ils ont dans le Parisinus. Si nous devons craindre de corriger Aristote lui-même, encore faut-il ne pas renoncer, sous ce prétexte, à retoucher, sans s'écarter des règles d'une critique prudente, ce qu'il y a de sûrement altéré dans le texte de la *Poétique*. Nous attendons donc le commentaire annoncé ; ce n'est que par lui que l'édition de M. Bywater acquerra sa pleine valeur et sa véritable signification.

My.

Stan. Witkowski. **Prodromus grammaticæ papyrorum græcarum ætatis Lagidarum.** Cracoviæ, sumptibus Academiæ litterarum ; apud bibliopolam societatis librariæ polonicæ, 1897 ; 65 p.

Ce volume, qui doit servir de préambule à une grammaire des papy-

Digitized by Google

rus de l'époque des Lagides, contient un avant-propos et des remarques critiques sur les textes publiés par les divers éditeurs de ces curieux documents. Cette étude sera la bienvenue; les inscriptions, quelque précieuses qu'elles soient, ne nous donnent pas toujours des renseignements suffisants sur la langue et la prononciation vulgaires, et il n'est pas inutile de réunir les observations qu'une lecture attentive peut suggérer sur la manière dont parlaient et écrivaient les Grecs établis en Égypte au troisième et au second siècles avant notre ère. Les résultats ne seront pas moins importants pour la lexicologie : des mots ont disparu, d'autres les ont remplacés, d'autres ont pris des acceptions nouvelles. L'auteur devra, cela se conçoit (et M. Witkowski prend soin de le dire), distinguer les différents genres des papyrus suivant la nature de leur contenu et le degré de culture de celui qui les a écrits ; il aura par conséquent à tenir compte des erreurs de prononciation et des fautes d'orthographe évidentes, pour que l'analyse de cette sorte de κοινή populaire soit faite avec méthode et avec fruit. M. W. s'est préparé à cette tâche par une revision soigneuse du texte des papyrus, à savoir ceux de Turin, du Vatican, de Leyde, de Paris, du British Museum, ceux de Flinders Petrie et de Grenfell. J'ai contrôlé ses lectures sur les fac-similés des papyrus du Louvre et de la Bibliothèque nationale, publiés après la mort de Letronne, qui en avait préparé l'édition, par Brunet de Presle et Egger. Elles sont généralement exactes; en voici cependant quelques-unes qui lui ont échappé. Pap. 12, 22 τρ]ίβεσθαι ; ce qui reste des premières lettres indique plutôt θλ]ίβεσθαι; 13, 12 la leçon κυριευούσης des éditeurs me semble exacte, à cela près qu'il faut mettre l'ι, entre crochets; le papyrus porte bien κυρευούσης, mais entre ρ et ε un pli a fait disparaître l'ι, de même qu'à la ligne suivante le jambage droit du N dans ἐάν; 23, 9 je lis ἀνεπήδησε et non ἀπεπήδησε ; *id.* 27 ἐν Σαραπειείῳ (ἐν τῷ Σ. edd.) ; 46, 12 τοὺς ὅρκους est au-dessus de la ligne (M. Witkowski, qui relève soigneusement ce genre de détails, en a laissé passer un assez grand nombre, par exemple 50, 20 τεταρτ, ν au-dessus ; 63, 8, 21 ὁμοις, ω au-dessus ; *id.* 13, 4 ἁμαρτησιν, μα au-dessus, etc.) ; 49, 18 μηθέν est corrigé de μηδέν ; 63, 7, 2 ταύτης de ταύτην ; 50, 18 περιστέρια · ἡ δ' ἐκπέφευγεν edd., περιστερίδ' Witk. ; lire περιστεριδῆα· ἐκπέφευγεν ; le Δ et l'A sont nettement distincts, et j'ajoute que ἡ δέ serait étrange dans ce récit informe, où toutes les phrases sans exception manquent de particules ; 63, 8, 11 προσειλῆφαι *(sic)* edd. ; lire προσειλῆψαι ; le ψ est certain, comme le montre la comparaison avec les autres ψ et φ de cette pièce, qui précisément sont assez nombreux et distinctement écrits ; 63, 6, 163 τὰ (om. edd.) κατὰ τὸν σπόρον ; 64, 38 λυπ η θείης et non λυμη θείης ; *id.* 27 il n'y a certainement pas ἐμαυτόν ; les troisième et quatrième lettres forment le groupe υπ, et je crois lire, sous toutes réserves d'ailleurs, ειυπτιον. Pap. 61 verso, 1 ἐπίφ et non ἐφίφ ; 11, 29 les éditeurs ont bien lu μεμαστιγωκέναι (.... στιγωκέναι dans le texte), comme le prouve la table des mots grecs. MY.

Digitized by Google

Charisios PAPAMARKOU. Τὰ ἀναγνωστικὰ βιβλία τῶν μικρῶν Ἑλληνοπαίδων. Athènes, Perris frères, 1897; 2 vol. de ιη-629 et ιδ-600 pages.

Je recule devant le jugement à porter sur ces 1200 pages; c'est assez de les avoir lues. Qu'on ne croie pas, sur la foi du titre, qu'il s'agisse d'une théorie pédagogique sur les livres et les méthodes de lecture à employer dans les écoles grecques. Une telle théorie — pour mieux dire des fragments de théorie — se rencontre, il est vrai, à certaines pages de l'ouvrage, comme I, 180 et suiv., où M. Papamarkou se prononce nettement contre l'illustration des alphabets et des livres de lecture; mais là où elle se trouve par hasard, elle est noyée dans un fatras de citations empruntées aux auteurs anciens [1], déformée par un pêle-mêle d'assertions étranges [2], étouffée dans un fouillis de digressions indigestes, au point qu'on se demande à chaque page où l'on en est et ce que l'auteur veut prouver. Disons-le d'ailleurs en quelques mots; ce qui ressort de la lecture de ce fastidieux travail, c'est ceci : M. P. a présenté ses ouvrages, alphabets et livres de lecture pour les écoles élémentaires, à un concours institué par le ministre de l'instruction publique en Grèce, alors M. Kalliphronas; il s'est vu préférer les ouvrages de ses concurrents; il maudit donc ses juges. Mais il les maudit avec une collection d'injures qui n'a d'égale que celle dont il accable ses rivaux récompensés; les lecteurs de la *Revue* ne tiennent pas, sans doute, à la connaître: il suffit d'ailleurs d'ouvrir l'un ou l'autre des deux volumes, au hasard (j'excepte, bien entendu, les longues pages remplies de citations), pour être édifié à ce sujet [3]. J'ajoute que le style, d'un bout à l'autre, est emphatique, théâtral, d'une prolixité énervante, et d'un inconcevable pédantisme. Les livres scolaires de M. Papamarkou ont été, paraît-il, favorablement appréciés en Allemagne; il le répète sur tous les tons, sans se lasser. Je veux bien croire qu'en eux-mêmes ces livres sont bien appropriés à leur but; je reconnais également que le rapport des juges du concours, d'après ce qu'il en cite, est parfois surprenant [4]; mais je n'ai à m'occuper ici que de l'ouvrage dans lequel il

1. Il est question, t. II, p. 263, de la compassion et de la pitié. M. P. énumère jusqu'à seize genres de pleurs, sous cette forme : δάκρυα μητέρων καὶ πατέρων... δάκρυα τέκνων... δ. γονέων... δ. γυναικῶν... δ. ἀδελφῶν... δ. ἀνδρῶν φιλοτίμων... etc. Suivent six pages de citations d'Homère. Puis il y revient encore p. 269 avec ce début : τὰ δὲ δάκρυα; Ὠκεανός; et nous assistons jusqu'à la page 280 au défilé de tous ceux qui versent des larmes dans Homère.

2. T. II, p. 137, « les animaux observent plusieurs des commandements du Décalogue, en particulier les 5e, 6e, 7e, 8e et 10e ». Plus loin, p. 139, « ils ont beaucoup de vertus chrétiennes ».

3. Les moindres sont *ignorant* et *idiot*.

4. M. P. en rapporte un passage (t. I, p. 315) où on le critique durement pour avoir osé dire qu'il neige et qu'il gèle en Grèce! Seulement M. Papamarkou, et ceci peut faire juger du reste, car le même procédé se rencontre à satiété, montre que la Grèce n'est pas à l'abri du froid ni de la neige en citant Homère, Hésiode, Xénophon,

Digitized by Google

plaide sa cause, et cet ouvrage, je dois le dire, met surtout en lumière la vanité et l'irascibilité de son auteur.

MY.

Palladius und Rufinus. *Ein Beitrag zur Quellenkunde des ältesten Mœnchtums. Texte und Untersuchungen* von Erwin PREUSCHEN. Giessen, J. Ricker; 1897; in-8°, pp. VI-268. Prix : 12 marks.

Acta Martyrum et Sanctorum; *tomus septimus* vel **Paradisus Patrum**, edidit Paulus BEDJAN, Congr. Miss. Lipsiae, O. Harrassowitz; 1897, in-8, pp. XI-1019 (en syriaque).

I. — Parmi les documents qui peuvent servir de base à l'étude des origines du monachisme oriental, on doit placer en première ligne l'*Historia monachorum in Ægypto* de Ruffin et l'*Historia lausiaca* de Palladius. Les rapports entre ces deux ouvrages (le second ayant plusieurs chapitres presque identiques au premier) ont suscité bien des problèmes historiques. M. Preuschen s'applique à leur examen dans la seconde partie de son ouvrage La première donne une édition critique de la version grecque de l'*Historia monachorum*, version qui, selon lui, date du commencement du ve siècle, et serait peut-être l'œuvre de Porphyre de Gaza, mort en 419. Cette édition est très bien faite, avec beaucoup de soin et un grand apparat critique. Mais n'eut-il pas mieux valu nous donner une édition, dans les mêmes conditions, du texte primitif? — Le texte est suivi de celui de cinq chapitres (10, 11, 19, 43, 86) de l'*Historia lausiaca*, qui ont été altérés par les interpolations.

Passant à l'examen des questions littéraires, M. P. arrive à des conclusions nouvelles et intéressantes. Pour lui, Ruffin est parfaitement l'auteur de l'*Historia monachorum*, mais la forme en est toute fictive : il n'a point fait le voyage d'Égypte (du moins en 394-395), comme l'insinue le contenu du livre, qui a été rédigé au plus tôt en 402, et probablement avant 404. — Les chapitres de l'*Historia lausiaca* étroitement apparentés à l'œuvre de Ruffin n'appartiennent pas à la rédaction primitive de Palladius : ce sont des interpolations. M. P. le prouve par l'examen des manuscrits, et sa démonstration nous paraît certaine. Par là s'évanouissent bien des difficultés; et on peut dès lors démontrer sans peine l'authenticité de l'ouvrage de Palladius. M. Amélineau, qui suppose gratuitement à Ruffin et à Palladius une source copte commune aujourd'hui perdue, avait promis de démontrer que ces deux écrivains ne sont pas les auteurs des ouvrages qu'on leur attribue, La dissertation de M. P. est une réfutation anticipée de cette démonstration qui paraît désormais difficile à établir.

---

les Hymnes homériques, Castorion, Polybe, Pausanias, Thucydide, Platon, Eschyle, Alcée, Curtius, Bursian, Neumann et Partsch (*Géogr. phys. de la Grèce*), Meyer (*Conversations-Lexicon*), et enfin les journaux grecs. Total huit pages.

Digitized by Google

M. Preuschen nous paraît être dans le vrai en ce qui concerne le fond de sa thèse ; mais il y aurait bien des réserves à faire sur maints détails de son argumentation.

En résumé, son livre est une excellente contribution à l'histoire du monachisme oriental et nous permet de bien augurer des autres travaux qu'il nous annonce sur ce sujet encore si imparfaitement étudié.

II. — En même temps que le livre de M. Preuschen, paraissait le tome VII des *Acta martyrum et Sanctorum* de M. P. Bedjan. Ce volume renferme l'ouvrage syriaque connu sous le nom de *Paradis des Pères*. C'est une compilation faite à la fin du VIIe siècle par un moine nommé 'Ananjesus, du couvent nestorien de Beit 'Abê. Elle a pour base l'*Historia lausiaca* et l'*Historia monachorum*, mais avec des changements, des additions, des transpositions [1]. La comparaison avec les textes originaux permettait de donner de cette œuvre importante une édition critique du plus haut intérêt tant au point de vue historique que sous le rapport philologique [1]. Malheureusement, ce n'est pas le but de M. Bedjan. Il se propose uniquement de publier des livres d'édification à l'usage des chaldéens catholiques de la Perse et se soucie fort peu des désiderata de la critique. Il a donné un texte parfaitement correct (corrigé au besoin), entièrement ponctué et rendu conforme à l'orthographe chaldéenne. Il donne en note un certain nombre de variantes, mais sans s'astreindre à choisir la meilleure. Il a fait quelques suppressions et quelques changements arbitraires dans l'ordre des matières ; mais ne s'est pas cru obligé de suivre le meilleur manuscrit (celui de Rome). Il n'est pas même toujours facile de distinguer quel est le manuscrit qui a été reproduit. Quoi qu'il en soit, mieux vaut encore pour nous avoir cette publication toute imparfaite qu'elle est. Elle pourra du moins servir de copie à celui qui aura la patience d'entreprendre une édition critique du *Paradis des Pères*, telle qu'on peut la désirer [3].

J.-B. Ch.

---

1. L'ouvrage syriaque est divisé en quatre livres, les deux premiers répondent plus ou moins aux deux parties (haute et basse Égypte) de l'*Historia lausiaca*, le troisième donne la version presque intégrale de l'*Historia monachorum* de Ruffin attribuée ici à saint Jérôme. La dernière, qui occupe plus de la moitié du volume (pp. 442-992), est intitulée (à tort) *Troisième partie de Palladius* et comprend un recueil d'*Apophtegmata Patrum*, soit sous forme de récit, soit sous forme de questions et de réponses. — M. B. a ajouté comme appendices un discours de saint Jean Chrysostome (*Hom. VIII in Matth.*) et un autre, attribué à Abraham de Nephtar (VIIe siècle), qui contiennent l'éloge de la vie monastique.

2. Quelques exemples pris parmi les titres seulement de la troisième partie ; ce livre a pour base l'*Historia monachorum* ; un manuscrit donne pour nom d'auteur *Ruffinus* ; l'éditeur préfère conserver *Hieronymus*. — P. 424, tous les manuscrits grecs sont d'accord pour lire le premier nom *Surus*, et le dernier *Anuph* ; on trouve aussi ces leçons en syriaque; mais l'éditeur donne dans le texte : *Aôr* et *Nouphi*. — De même, il a tort de préférer *Abin* à *Bénos* (p. 363) ; *Apollo* à *Apellen* (p. 396, ult.) ; — P. 436, *Philémon* doit être corrigé en *Piamon* ; etc.

3. Au moment de donner le bon à tirer. je reçois du même auteur un ouvrage

Digitized by Google

The key of truth. A manual of the Paulician church of Armenia, the Armenian text edited and translated with illustrative documents and introduction, by Fred. C. CONYBEARE. Oxford, 1898, in-8. CXCVI-203 p.

Au cours d'un de ses voyages en Arménie, M. Conybeare, qui a consacré le meilleur de son activité scientifique à l'étude de la philosophie et de l'Église arméniennes, a découvert un manuscrit daté de 1782, saisi chez un Paulicien pendant les poursuites qui eurent lieu contre la secte de 1843 à 1845 et conservé maintenant dans les archives du Saint-Synode d'Etchmiadzin. Le dernier possesseur du livre, se voyant découvert, a arraché environ 38 pages sur les 150 que comprenait l'ouvrage; c'étaient sans doute les plus compromettantes et, par suite, celles dont l'intérêt serait le plus grand pour nous. Ce qui reste du manuscrit nous fournit, pour la première fois, une idée exacte des doctrines et des pratiques des Pauliciens arméniens. M. C. en donne une édition d'après la copie qu'à faite pour lui le diacre Galoust Têr Mkrttschian qui a aussi revu les épreuves en les collationnant sur le manuscrit; il y joint une excellente traduction accompagnée de notes et complète les renseignements ainsi fournis par une série d'appendices où il reproduit en traduction les principaux témoignages arméniens du moyen âge sur les Pauliciens, réunissant ainsi tous les matériaux de la question et les mettant à la portée non seulement des arménisants, mais aussi des théologiens. Son livre sera indispensable à tous ceux qui étudient l'Arménie et en même temps à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la théologie chrétienne.

Le texte de la *Clef de la vérité* n'a ni date ni nom d'auteur; le colophon nous apprend seulement que l'original est antérieur à 1782. M. C. en fait remonter la composition jusqu'au milieu du IXe siècle. Sans vouloir diminuer la très haute importance de la publication, il sera permis d'exprimer des doutes à ce sujet. Sans doute la langue dans laquelle le texte est écrit n'est pas l'arménien vulgaire du XVIIIe siècle; mais c'est que la langue du XVIIIe siècle ne s'écrivait pas. C'est seulement en ce siècle-ci que les Arméniens se sont mis à écrire leur langue vulgaire; auparavant, seuls les hommes cultivés écrivaient — et toujours dans une langue aussi classique que leur degré d'instruction le leur permettait. L'auteur du texte connaissait bien la traduction arménienne de la Bible qu'il cite constamment; il n'y a aucune raison de croire que, même au XVIIIe siècle, il dût se servir d'une langue vulgaire à laquelle personne ne songeait alors à recourir. Au premier abord, la langue du texte ne donne pas l'impression de quelque chose de vraiment ancien :

---

intitulé : *Ethicon seu Moralia Gregorii Barhebraei*, in-8, pp. IX-606. C'est le troisième volume syriaque que M. Bedjan fait sortir, dans l'espace d'une année, des presses de Drugulin, à Leipzig. Quel contraste avec notre Imprimerie nationale qui, dans le même laps de temps, n'est pas parvenue à composer 100 pages de ma collection des *Synodes Nestoriens* !

Digitized by Google

le vocabulaire est banal et composé des mots les plus connus, la construction des phrases est plate; rien dans tout cela ne rappelle le IXe siècle. Il y a de plus nombre d'incorrections, difficilement attribuables à des copistes, et qui ne sont pas vraisemblables au IXe siècle; par exemple, l'auteur emploie souvent le nominatif là où l'on attend l'accusatif. Non seulement il n'existe aucune preuve de l'ancienneté du texte édité par M. C.; mais les probabilités sont pour une époque récente.

Dans l'introduction très étendue qui ouvre le volume, M. C. donne une étude complète des Pauliciens arméniens. Il ne se borne pas à indiquer leurs croyances et à rappeler les persécutions qu'ils ont eu à subir Il essaie de montrer leurs origines; d'après M. C. les Pauliciens étaient adoptionistes : ils ne croyaient pas, avec la théologie orthodoxe, que Jésus fût né Dieu et égal à Dieu le Père; d'après eux Jésus, né homme (mais sans péché), est devenu Christ au moment de son baptême. La pratique la plus caractéristique des Pauliciens était le baptême des adultes, le baptême des enfants étant l'une des choses qu'ils reprochaient le plus à l'Église établie. M. C. voit dans tout cela la suite d'une théologie aussi et plus ancienne que la théologie orthodoxe; il signale des croyances analogues à celles des Pauliciens dans tous les pays chrétiens : en Afrique, en Espagne, en Angleterre, en France (les Albigeois cathares), sur le Rhin, en Bulgarie (les Bogomiles), etc. On lira avec le plus vif intérêt cette étude érudite où l'on sentira presque la chaleur d'un croyant et où éclate partout la plus vive sympathie pour une cause persécutée pendant tant de siècles Seul, un théologien pourrait l'apprécier avec compétence.

L'ouvrage sort de la Clarendon press; un bon index en facilite l'usage. — Les transcriptions sont assez criticables et ne répondent pas toutes à ce que l'on sait de la phonétique arménienne; le 19e caractère de l'alphabet arménien ne vaut pas *dsh* mais *tsh*, exactement comme le 14e vaut *ts*; le 33e caractère est *ts* (aspiré) tout comme le 25e est *tsh* (aspiré); le 17e est *dz* tout comme le 27e est *dj* (*j* valant *j* français); M. Conybeare a méconnu ces trois parallélismes certains. Il est inutile de dire que cette critique n'enlève rien au mérite du livre.

A. Meillet.

Guillaume Des Marez. **Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen-âge et spécialement en Flandre**, avec plans et tables justificatives. Gand (Recueil des travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres), 1898 in-8 de xxv-392 p.

Gustave Fagniez. **Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France depuis le Ier siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du XIIIe siècle.** (Dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.*) Paris, libr. Picard, 1898, in-8 de LXIV-349 p.

L'ouvrage de M. Des Marez est du plus grand intérêt et de la plus

Digitized by Google

grande importance. Il repose sur des investigations étendues et fructueuses dans les dépôts d'archives, particulièrement dans les archives de Gand et d'Ypres. L'auteur a lu presque tous les ouvrages qui traitent de la question dont il s'occupe, les ouvrages allemands surtout ; enfin, il a su condenser le fruit de ses recherches d'une manière précise et vivante. Voilà bien des qualités et qui assurent à ce livre une place des plus distinguées parmi les nombreux travaux des érudits qui se sont occupés — et continuent de s'occuper avec passion — de la question tant controversée de l'origine et de la formation des villes.

Nous citerons parmi les parties les meilleures de l'ouvrage les pages où M. Des Marez retrace, d'après le cartulaire de Guiman, le tableau de la ville d'Arras à ses origines et, surtout, la manière vraiment lumineuse dont est expliquée l'agrégation au *portus* gantois des deux seigneuries ecclésiastiques de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, du Vieux-Bourg, de la commune du Châtelain et du quartier du Brabant. On y trouvera aussi une étude très fouillée, très minutieuse, appuyée sur une étude consciencieuse des documents inédits, de l'histoire de la propriété à Gand.

Les réserves qui vont suivre n'enlèvent rien à la grande estime où nous tenons l'ouvrage de M. Des Marez. Pour ne pas être d'accord avec lui sur les causes premières de la formation des villes, nous n'en devons pas moins le louer avec empressement d'avoir apporté des éléments de discussion tout nouveaux dans cette question où l'on en est trop souvent réduit à parler dans le vide, sans autre appui que des hypothèses.

Notre désaccord porte sur la théorie de la formation des villes par les marchands, que notre savant ami, M. Henri Pirenne, professeur à l'Université de Gand, a développée avec autant d'éclat que d'érudition dans deux articles de la *Revue historique*, articles qui ont fait sensation, on peut le dire sans exagération aucune. « Les villes se ramènent à des établissements de *mercatores* établis dans des endroits géographiquement favorables au commerce », écrit M. Des Marez, résumant la doctrine de son maître, M. Pirenne.

Il est bien entendu que nous ne parlons pas des villes neuves créées de toutes pièces au XIIe siècle, d'une manière artificielle bien que très efficace, pour telle cause ou telle autre, par des seigneurs laïques ou ecclésiastiques. Nous ne nous en occupons pas plus que les philologues ne s'occupent des mots de création savante, en étudiant les lois de la formation des langues romanes. M. Des Marez s'appuie, par exemple, sur des textes que fournit l'histoire de Hambourg. Il est certain que lorsqu'en 1188 Adolphe III de Schauenbourg fonda la grande cité marchande, il eut principalement en vue d'y attirer des commerçants ; encore ne peut-on pas dire ici que ce sont les marchands qui ont fondé la ville : Adolphe III lui-même y eut une part au moins aussi grande que la leur. D'ailleurs, nous voyons à cette époque un grand nombre de

Digitized by Google

villes neuves créées, non pour des marchands, mais pour des artisans, voire pour des agriculteurs.

Il s'agit des villes qui se sont formées par leurs propres forces, du VIIe au XIe siècle. A cette époque, comme l'a fort bien montré M. Pirenne lui-même, et en termes très forts, la vie est toute locale, stagnante, les moyens de communication sont presque nuls, en tous cas très rudimentaires et d'une lenteur extrême, le travail — et il faut lire sur ce point les puissantes dissertations de Karl Bücher, *die Entstehung der Volkswirtschaft* — le travail reste enfermé dans l'intérieur de chaque famille, *die Familienwirtschaft* (il s'agit de la famille étendue par les éléments du patronat), qui produit tous les objets nécessaires à son existence. Voilà qu'à cette époque où les moyens de communication sont presque nuls, où l'industrie est embryonnaire, nos auteurs voient surgir des commerçants qui fondent des villes. Les ont-ils vus dans un rêve, semblables à ces héros des poèmes wagnériens, apparaissant à la proue incrustée d'argent des navires aux voiles blanches, fendant de leur carène blanche les flots harmonieux de l'Escaut et du Rhin ?

M. Des Marez ne s'est pas aperçu qu'une seule phrase de son livre ruine tout son système : « Cependant la population ne tarde pas à s'agrandir : à côté des marchands proprement dits se constitue la classe des artisans. » Mais, dira-t-on, avant qu'il y eût des artisans dans les villes, avec qui et de quoi les négociants faisaient-ils le commerce ? Les produits agricoles s'échangeaient aux marchés (aussi quelques auteurs, exagérant un point de vue qui avait quelque chose de juste, ont-ils fait du marché l'origine de la ville). D'où venaient-ils les grands marchands, où allaient-ils, que faisaient-ils, quels étaient leurs moyens d'existence? Aujourd'hui où il existe des cités en grand nombre, où les moyens de communication, se multipliant de jour en jour, sont faciles et rapides, des villes peuvent être fondées par des commerçants. Aux VIIe-Xe siècles, où la vie économique était stagnante, comme M. Pirenne lui-même l'a si bien montré, dans la fondation des villes le commerce suppose de toute nécessité la préexistence de l'industrie.

Ailleurs, si nous écoutons M. Des Marez, ce ne sont pas seulement les marchands, ce sont les artisans eux-mêmes qui auraient eu une origine surnaturelle : « Telle était la situation (toute agricole) que la renaissance du commerce et de l'industrie allait modifier profondément. Dès le Xe siècle de nombreux immigrants affluent à Arras et s'établissent autour du monastère ». Voilà une époque où tout ce qui doit devenir des villes est encore à l'état agricole. Tout à coup viennent s'y installer des commerçants et des artisans et les villages se transforment en villes. Nous ne sommes plus dans le domaine de Richard Wagner, mais dans celui des contes de Perrault. Tandis que la baguette des fées changeait une citrouille en un gros cocher galonné d'or et des lézards en valets de pied, on voyait en Flandre, au Xe siècle, les artisans et les marchands pousser dans les champs comme des raves et des topi-

Digitized by Google

nambours, et venir se présenter à l'entrée des villages afin de les transformer en villes.

On verra par l'exemple qui suit où la force de l'idée préconçue peut conduire un esprit scientifique comme celui de M. Des Marez. Il étudie spécialement la formation de Gand, Bruges, Ypres, Arras, les grandes villes flamandes. Arras s'est formé autour et sur le terrain de l'abbaye Saint-Vaast, Bruges au pied de la burg du comte, Gand autour du château du comte de Flandre et des grandes abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon ; constatations évidemment très embarrassantes pour la théorie de la formation des villes par les marchands. M. Des Marez arrive à Ypres. Là il y avait une abbaye, l'abbaye Saint-Martin. Mais, dit M. Des Marez, on ne sait pas à quelle époque elle remonte. Puis il y fut construit, au XIIe siècle, par Philippe d'Alsace, un château en remplacement d'un *castellum* à trois tours. Puis, ajoute, M. Des Marez, tout le territoire d'Ypres faisait partie du domaine patrimonial du comte de Flandre, le prince y avait une résidence. Et il conclut: « Qu'il y eût, ou non, un *castellum* fortifié à Ypres, celui-ci ne décida pas de la fondation de la ville. Ce fut la situation géographique qui engagea les marchands à s'arrêter à cet endroit (sous prétexte que l'Yperlé était navigable). On voit par là que le rôle joué par le bourg dans la fondation de Gand et de Bruges n'est que secondaire. » La formation d'Ypres, autour de la résidence et sur la terre du comte de Flandre, est au contraire une nouvelle preuve de l'influence seigneuriale dans la création des villes, influence que déterminent d'ailleurs plusieurs textes précis. En voici un que nous fournit précisément, par hasard, le recueil de M. Fagniez. C'est la charte donnée, en 1228, par Guillaume de Dampierre à la ville de Saint-Dizier. Guillaume y fixe ses droits seigneuriaux et rappelle, à ce propos, ceux que le comte de Flandre avait à Ypres : « In eadem villa habebit dominus adpreciatores escarum suarum sub eodem modo quo comes Flandrie habet in villa Ypre et expectabitur de debito sicut expectatur comes in dicta villa. »

Aussi bien M. Des Marez donne-t-il lui-même un texte très intéressant pour expliquer la formation de la ville de Bruges au pied de la burg du comte de Flandre : « Jean d'Ypres, dans le *Chronicon Sancti-Bertini,* décrit très exactement l'origine de la ville » ; ce sont les propres paroles de M. Des Marez. Nous traduisons : « Après cela (la fortification du Bourg), pour les besoins de ceux qui y demeuraient, devant le pont-levis, commencèrent d'affluer les colporteurs qui vendaient les objets courants, puis les taverniers, puis les aubergistes. Pour la nourriture et le logement de ceux qui avaient à faire au comte de Flandre, lequel demeurait souvent là, on bâtit des maisons et des auberges, afin de loger ceux qui ne pouvaient être reçus dans l'intérieur du château. » M. Fagniez, qui s'arrête à ce texte, l'interprète, lui aussi, comme nous le faisons : « Tantôt c'est un château qui est le centre de cette agglomé-

Digitized by Google

mération... en peu de temps naît une grande ville, qui porte dans l'histoire le nom glorieux de Bruges. »

Au chapitre II, M. Des Marez critique la théorie par laquelle Arnold, écrivant l'histoire de la propriété dans les villes allemandes (*Zur Geschichte des Eigenthums in den deutschen Staedten*, Bâle, 1861), a essayé d'expliquer les origines de la tenure urbaine. Dans le cours de sa dissertation il se sert des expressions *droit domanial*, *juridiction domaniale*, pour traduire le mot *Hofrecht* des Allemands : « J'emploierai les mots de *juridiction domaniale, droit domanial*, avait dit M. Pirenne, pour désigner la juridiction et le droit que les Allemands appellent *Hofrecht*. On ne peut employer dans ce sens ni l'expression *juridiction seigneuriale* qui dit trop, ni celle de *juridiciton domestique* qui dit trop peu. » Il est curieux de noter que M. Fagniez, qui ne paraît pas avoir connu l'étude de M. Pirenne, ou, du moins, qui ne s'y est pas arrêté, reprend exactement la même expression : « Le travail (dans les villes) est, si l'on peut s'exprimer ainsi, domanial. » La rencontre de deux érudits de la valeur de MM. Pirenne et Fagniez devrait entraîner la conviction Nous ne croyons cependant pas que cette traduction soit heureuse. Elle contribue à jeter un faux jour sur certaines parties du livre de M. Des Marez où elle revient constamment. Après avoir répété que le mot « féodal » n'entraîne pas nécessairement une idée de domination militaire et de conditions agricoles, la vraie traduction serait « juridiction féodale, droit féodal »; et si l'on veut abandonner le mot « féodal », car il a réellement été trop déformé, on pourrait reprendre l'expression « patronal », qui fait très justement fortune depuis plusieurs années. Quoi qu'il en soit, si l'on veut remplacer le mot « domanial » par « féodal » dans le chapitre II de M. Des Marez, on verra que la théorie d'Arnold, telle qu'il l'expose, a beaucoup de vrai. « Arnold s'attache exclusivement à la censive féodale dans laquelle il découvre l'origine de la tenure urbaine. » A cette théorie, M. Des Marez ne fait que deux objections : « Arnold n'apporte en réalité qu'une seule preuve de l'origine patriarcale (ce mot est déjà plus juste que *domanial*) de la censive dans les villes, c'est l'existence du cens en volailles *(Hühnerzins)* qui lui semble un indice certain d'un état originaire de demi liberté. » « A Gand, objecte M. Des Marez, les chapons se retrouvent dans tout le *portus*, or la censive libre y était seule connue. Même dans les accensements du XIVe siècle on les stipule encore. » Cette remarque ne prouve pas que la théorie d'Arnold soit fausse. Bien au contraire, elle tendrait à montrer que les choses ne se sont pas passées dans le *portus* gantois telles que M. Des Marez nous les présente. « Arnold, dit encore M. Des Marez, assigne comme origine exclusive à la tenure urbaine, la tenure du droit *domanial* (lisez *féodal*, et mieux *patronal*), dont les destinées se confondent avec celles des demi-libres dans les villes. Et cependant s'il s'était arrêté un instant aux archives des grandes villes marchandes comme Lübeck et Hambourg, des villes neuves comme Fribourg en

Digitized by Google

Brisgau et Radolfzell... » Mais Hambourg, Lübeck, Fribourg et Radolfzell, sont toutes des villes neuves, et il ne peut être question de leur création de date postérieure et artificielle dans l'étude de la formation des villes.

En recherchant les conditions du *Portus Gandensis*, qui est comme le noyau de son sujet et dont tout son livre est issu, M. Des Marez ne s'est pas posé les différentes questions que voici : Pourquoi le *portus* avait-il lui aussi une *allmende*, c'est-à-dire des terrains communs pour la pâture des bestiaux? Pourquoi y avait-il dans le *portus* des steen, véritables demeures féodales, crénelées, *turrite?* Pourquoi y trouve-t-on, jusqu'au XIVe siècle, et très répandues, des redevances de caractère féodal, comme celle des chapons? Pourquoi est-ce la possession du sol, et non la grande situation commerciale, qui assurait les droits de bourgeoisie? Pourquoi enfin toute l'administration communale était-elle concentrée dans les mains de quatre familles, les Ser Sanders, les Ser Simons, les Borluut et les Bette? M. Des Marez a choisi, pour la justification de la théorie de la formation commerciale, exposée naguère avec une réelle éloquence par son maître, M. Pirenne, le terrain qui pouvait lui être le plus favorable, le *Portus Gandensis;* eût-il réussi à faire la preuve pour ce coin du pays flamand, que nous lui aurions encore opposé des centaines de cités où la théorie eût été inapplicable. Et voici qu'avec le *Portus Gandensis* lui-même la doctrine ne concorde pas.

Il y eut dans la formation des villes un élément moral et un élément économique. L'élément moral fut le patronat, l'élément économique fut, en premier lieu, la prospérité agricole. Below, en faisant dériver la communauté urbaine de la communauté rurale (*Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde*), a exagéré un point de vue juste. Le travail des métiers sort du travail agricole et ce n'est que lorsque le travail des artisans se fut développé sous son organisation patronale, que les promoteurs mêmes des métiers, pour en étendre l'essor, devinrent de grands commerçants. Aussi ne songeons-nous pas à nier que l'action des négociants ait grandement contribué à accroître la prospérité des villes, ni qu'ils y aient acquis promptement une situation prépondérante, mais l'élément commercial ne fut pas le noyau générateur.

Telles sont les observations que nous a suggérées la lecture du bel ouvrage de M. Des Marez. L'auteur en est un tout jeune homme, et nous souhaitons de grand cœur que ce livre lui soit, comme nous en avons le ferme espoir, le matin lumineux d'une belle journée.

II. — Il a déjà été rendu compte de l'ouvrage de M. Fagniez dans la *Revue critique*; mais on nous permettra d'en parler une seconde fois à cause de la partie de la préface où l'auteur formule à son tour une théorie de la formation des villes qu'il est intéressant de mettre en regard de celle de MM. Pirenne et Des Marez. M. Fagniez fait naître les villes de l'organisation « domaniale » du travail industriel.

Dans la Gaule romaine le travail est servile et érigé en fonction

Digitized by Google

publique : « Dans la Gaule française (pourquoi M. Fagniez dit-il germanique) il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, domanial, c'est-à-dire exigé par le grand propriétaire de ceux auxquels il a concédé des démembrements partiels de sa propriété Cette situation, qui en fait l'accessoire de la propriété foncière, se maintient sous les deux premières races. La création des villes la modifie. Les tenanciers, les *ministériales*, deviennent le noyau de la population urbaine qui se groupe autour de l'abbaye ou du château-fort. Ils restent liés à leur ancien maître par des prestations en nature et en main-d'œuvre, mais ils entrent en rapport direct avec le public, conservent le fruit de leur travail et apprennent à connaître le stimulant de l'épargne. A côté de la richesse foncière, qui s'est subordonné le travail et s'en est en partie attribué le produit, la richesse mobilière commence à compter. En passant du château féodal ou des *officinae* des établissements monastiques dans le bourg, qui en est comme le prolongement, les groupes d'artisans de la *familia* seigneuriale deviennent des corporations. » Puis apparaît, se greffant sur le travail industriel, le commerce qui le développe, en accroît l'importance et la prospérité.

Pour illustrer sa théorie, M. Fagniez donne la description du bourg de Saint-Riquier, formé par l'abbaye de Centule. Dès le IXe siècle, on y voit une rue des Marchands, qui fournit annuellement à l'abbaye un *pallium* de la valeur de cent sols, la rue des Armuriers qui fournissait la reliure des manuscrits, la rue des Cordonniers, celle des Foulons, celle des Pelletiers, celle des Marchands de vin, etc. Chacun de ces groupements était tenu, vis-à-vis de l'abbaye, à une redevance en nature en rapport avec son métier. On comptait cent dix chevaliers dans la rue de ce nom, qui étaient obligés au service militaire pour la défense de l'abbaye et du bourg, la rue des Sergents était exempte de toute redevance. On pourrait citer bien d'autres exemples que celui de Saint-Riquier, ajoute M. Fagniez, de ces corvées industrielles; toutes présenteraient ce trait commun d'être assignées sur des fonds de terre, et non directement imposées à leur détenteur, d'avoir un caractère réel et non personnel, d'appartenir à une économie sociale où la propriété foncière l'emporte dans la création de la richesse, sur le capital mobilier et sur le travail. « La chronique nous apprend qu'en 881, les Normands ayant, pour la seconde fois, mis le feu à l'abbaye, l'abbé, qui était alors saint Foulques, la restaura, commença la construction d'une forteresse dans la ville et d'une enceinte à l'entour et y distribua par métiers la population. » Voilà donc une ville ayant bien, et sans discussion possible, tous les caractères d'une ville, formée par l'abbaye de Centule. Cette seule constatation suffirait à détruire la théorie de MM. Pirenne et Des Marez. Le livre même de M. Des Marez nous convainc que la ville d'Arras a été fondée de la même façon, et Ypres aussi, mais sous un patronage laïque. Bruges se groupa autour de la burg du comte. A Gand, les villes Saint-Pierre et Saint-Bavon furent formées sous le

Digitized by Google

patronage ecclésiastique des deux abbayes, la commune du châtelain et la ville du vieux bourg par le patronat laïque du comte de Flandre. Quant au *portus* lui-même, qui se constitua parmi ces villes en dehors d'un grand patronat seigneurial, nous n'avons pas, pour en étudier la formation, des documents suffisamment anciens, mais les fortes traces du régime féodal qui y subsistait au XIIe et XIIIe siècle prouvent que le *portus*, lui aussi, fut créé par la grande puissance organisatrice de l'époque, le patronat. Qu'advint il? A Saint-Pierre, Saint-Bavon, dans le vieux bourg, une puissance seigneuriale imposante, celle des abbés et du comte, maintint plus longtemps la suzeraineté première dans son intégrité. Cette suzeraineté, éparpillée dans le *portus*, y fut plus rapidement emportée par le grand mouvement commercial et industriel. Le moment vint où l'organisation première à Saint-Pierre, Saint-Bavon, dans le vieux bourg, ne répondit plus aux conditions sociales, et, tout naturellement, ces villes s'agrégèrent au *portus*, qui les avait devancées dans l'ère des réformes exigées par la société nouvelle.

Des travaux précis et documentés comme ceux de MM. Fagniez et Des Marez font beaucoup, comme on le voit, pour avancer l'étude si intéressante des formes sociales aux premiers temps de notre histoire nationale, et les érudits leur en doivent une vive gratitude.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

Le Rime di Torquato Tasso. Edizione critica su i manoscritti e le antiche stampe a curadi Angelo SOLERTI. Vol. I, Bibliografia. Vol. II, Rime d'Amore. Bologne, Romagnoli-Dall'Acqua, 1898, in-8 de XVI-512 et 526 pages.

L'auteur de la belle *Vita di Torquato Tasso*, dont la publication a comblé les vœux des amis de l'histoire littéraire en résolvant de façon définitive tant de questions douteuses, poursuit en ce moment l'édition critique des œuvres du poète. Trois volumes contenant les *Poemi minori* et le théâtre ont été imprimés chez l'éditeur Zanichelli. L'énorme série des *Rime* commence à paraître dans la « Collection des œuvres inédites ou rares d'écrivains italiens du XIIIe au XIVe siècle », dirigée par M. Carducci. On se fera une idée de l'importance des *Rime* de Tasse en constatant que tout un premier volume est entièrement consacré à la bibliographie. Aucun lyrique n'a été doué d'une facilité plus prodigieuse que le poète de Ferrare. De très nombreux recueils manuscrits ont été formés de ses œuvres, à mesure qu'il les composait, une grande quantité d'éditions partielles, fort diversement composées, en ont été données avec ou sans son aveu, et il y a en outre beaucoup d'éditions postérieures à sa mort et de publications où se trouvent des centaines de compositions isolées. C'est cette bibliographie si compliquée de manuscrits et d'imprimés que M. Solerti a dressée avec une patience et un

Digitized by Google

soin qui font de ce travail un des plus importants que l'Italie ait produits récemment dans le domaine bibliographique. Les poésies de Tasse, qui vont être réunies pour la première fois dans leur ensemble, se présentent en trois groupes généraux : vers d'amour, poésies de circonstance et de cour, poésies religieuses et morales. Chacun de ces groupes est classé par ordre chronologique et comporte des divisions correspondant aux époques diverses de la vie de Tasse. Rien n'est plus logique et plus clair, surtout avec l'aide des notes très substantielles et très sobres de l'éditeur. Pour les vers d'amour qui remplissent à eux seuls tout le tome II, la chronologie ne peut évidemment être rétablie partout avec certitude. Ils sont classés en quatre livres : les deux premiers comprennent les vers en l'honneur de Lucrezia Bendidio et de Laura Peperara, le troisième les vers sur diverses personnes, le quatrième les pièces composées sur prière ou sur commande, qui sont si nombreuses dans l'œuvre de Tasse. La division générale de l'édition est conforme à celle qu'indiquait l'auteur, alors qu'il proposait à un éditeur, en 1591, la publication complète de ses œuvres. M. Solerti a donc la joie de réaliser le rêve du grand écrivain, à qui il a consacré tant d'années avec tant d'amour. L'édition sera même meilleure et plus complète qu'une édition faite par le poète en personne ; il se fût trouvé embarrassé de l'abondance et de la dispersion de ses œuvres et ne les eût pas recueillies en aussi grand nombre ni classées aussi méthodiquement.

P. DE NOLHAC.

Henri LICHTENBERGER, **La Philosophie de Nietzsche**, Paris, Alcan, 1898. 186 p; prix : 2 fr. 50.

Il est très naturel qu'une étude sur Wagner en entraîne une sur Nietzsche. L'éloquente et passionnée glorification de l'œuvre de Bayreuth par Nietzsche, suivie d'une condamnation non moins emportée, est un des grands faits de l'histoire du wagnérisme. On comprend que M. Schuré, l'auteur du *Drame musical*, ait été amené à s'occuper de l'homme qui, après avoir écrit l'enthousiaste apologie intitulée *R. Wagner à Bayreuth*, lança contre son idole détrônée les pamphlets du *Cas Wagner* et de *Nietzsche contre Wagner*. M. Lichtenberger de même devait être attiré par cette étrange personnalité qu'il rencontrait sur son chemin, lorsqu'il préparait son excellent livre sur *R. Wagner poète et penseur*. (V. la *Revue critique* du 25 juillet 1898.)

Précisément le fait d'être amené par Wagner à Nietzsche constitue un danger. Si l'on admire le créateur du drame musical, il est difficile de juger avec sang-froid l'écrivain qui nie la valeur de cette création avec d'autant plus d'âpreté qu'il l'avait exaltée d'abord. Chez M. Schuré l'on sent l'animosité du prosélyte contre le renégat. M. L. évite ce défaut ;

Digitized by Google

il sait imposer silence à son ressentiment, s'il en a. Son livre est un exposé aussi exact qu'équitable.

D'ailleurs, quoique la rupture avec Wagner ait coïncidé avec une orientation nouvelle de la pensée de Nietzsche, il ne faut pas en exagérer l'importance ; elle n'est qu'un des nombreux symptômes d'une profonde vie intérieure qui s'est transformée sans cesse. M. L. détermine avec précision les diverses phases de cette existence de penseur et d'artiste. Il montre bien que la période positiviste et négative qui s'étend de 1876 à 1882 n'est qu'un arrêt dans une marche impétueuse vers un idéal de joie, de vie et de lumière. Avec dates à l'appui, il fait justice de la légende qui voit dans les œuvres les plus originales et les plus hautaines de Nietzsche les élucubrations d'un cerveau déjà touché par la folie.

La philosophie elle-même, que Nietzsche dissémine en de nombreux recueils d'aphorismes, M. L. la coordonne et la condense en un régulier tableau d'ensemble, quoiqu'il ne se dissimule point que Nietzsche n'a jamais voulu édifier un système. Cet exposé est fait avec la même impartialité que le récit des relations avec Wagner. Les idées qui choquent le plus nos croyances invétérées, les propos qui nous blessent, non seulement dans notre respect pour des traditions sacrées, mais dans notre conscience d'hommes, M. L. les enregistre sans protester au nom de quelque principe attaqué. Il n'épouse point les colères des mystiques qui détestent en Nietzsche le meurtrier « du véritable, de l'éternel idéal humain », ou encore un « destructeur exaspéré par le poison subtil de l'orgueil intellectuel » (paroles de M. Schuré). Même dans sa conclusion, au lieu de prononcer un jugement personnel, il préfère rapporter l'impression produite par Nietzsche sur diverses classes de lecteurs et se borne à indiquer quelques-unes des raisons pour lesquelles l'audacieux révolutionnaire a droit à l'admiration de tout homme sans parti-pris. Cette discrétion, qui n'est ni de l'indifférence ni de l'impuissance à se former une opinion propre, est fort méritoire. L'image de l'auteur étudié n'est pas troublée par l'intervention perpétuelle du critique. La parole est à Nietzsche ; M. L. a eu le bon goût de la lui laisser, avec quelque autorité qu'il eût pu lui-même intervenir dans le débat.

La nécessité de faire un bloc d'une doctrine éparpillée et le devoir d'observation sereine que M. L. s'est imposé ont, il est vrai, un inconvénient : c'est de ne nous donner que la substance de la pensée de Nietzsche et de ne pas rendre compte des effets qu'il obtient par la forme dont cette pensée se revêt. On ne donnerait de Pascal qu'une notion imparfaite, inexacte même, si l'on se contentait d'extraire le suc de ses écrits. Nietzsche, dans une lettre à M. Georges Brandes, indique ses affinités avec Pascal. Pour le connaître tout entier, il nous faut entendre, comme chez Pascal, les cris que jette son âme torturée, les grondements de son cerveau qui se décharge en phrases rapides, haletantes, éblouissantes comme l'éclair ; il nous faut sentir le « génie effrayant » qui, par la seule

Digitized by Google

véhémence de son langage, fait passer dans notre âme quelque chose de l'épouvante qui le poursuit et imprime aux esprits les plus fermes un ébranlement, passager peut-être, mais irrésistible.

Les dimensions assignées à son travail ont forcé M. L. à passer un peu rapidement sur les liens qui rattachent la philosophie de Nietzsche au mouvement général de la pensée contemporaine. Nietzsche nous apparaît un peu trop dans son livre comme un « solitaire », qui échappe aux influences ambiantes. Nous voyons sans doute ce que Nietzsche doit à Schopenhauer, à Wagner et ce qu'il a de commun avec quelques autres esprits éminents du siècle. Mais on aurait voulu voir développer davantage quelques-unes de ces indications Un moment, M. L. compare le caractère de Nietzsche et celui de Brand, le héros d'Ibsen ; il aurait pu pousser davantage le parallèle, montrer quels problèmes notre époque a offerts aux méditations des deux prophètes de la société future et jusqu'à quel point les solutions se ressemblent. Un fait significatif, c'est qu'une des dépositaires de la pensée de Nietzsche, Mme Lou Andréas Salomé, a été en même temps une des plus ferventes admiratrices du poète norvégien. — En quelque contradiction que Nietzsche se soit mis avec l'opinion allemande, il nous semble néanmoins que certaines de ses idées ont eu leur origine ou du moins puisé leur force dans le sol allemand. M. Brandes n'a-t-il pas raison, lorsqu'il découvre quelque chose de prussien dans la théorie de la domination des forts? — Enfin, quoique dans une de ses lettres, Nietzsche déclare l'inspiration de ses œuvres entièrement indépendante des lieux où il a habité, il dit ailleurs qu'il lui eût été impossible de penser et d'écrire dans les brouillards du Nord. Le soleil de Nice, auquel il croyait, dit-il, comme y croit la plante, et le ciel pur de l'Engadine, son séjour favori, jettent dans son esprit la même joie et la même clarté que le soleil de Naples et l'azur de la Méditerranée dans l'esprit de Gœthe ; ils y font épanouir la même fleur d'optimisme et mûrir le même idéal païen.

Mais pour élucider ces points il aurait fallu ajouter la biographie à l'exposé des idées. M. Lichtenberger a restreint sa tâche. Le bonheur avec lequel il l'a exécutée nous fait regretter qu'il ne l'ait point choisie plus vaste.

A. Ehrhard.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 juillet 1898.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur l'oiseau emblématique de Karak figurant dans le sceau de Renaud de Chatillon, prince d'Antioche, seigneur de Karak et de Montréal.

Digitized by Google

M. de Mély présente l'estampage d'un des plus curieux monuments de la glyptique byzantine. C'est un camée du trésor de l'Heiligenkreuz, de Vienne, mesurant dix-sept centimètres de diamètre. Il porte, gravés autour de la tête d'une Vierge, ces mots : « Mère de Dieu, sainte Vierge, veille sur Nicéphore le Botoniate, serviteur du Christ! » Il se trouve par cela même daté des années 1078 à 1081. Jusqu'ici on ne connaissait aucun camée byzantin à date certaine.

M. Marcel Schwob établit, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Troyes, l'origine d'une célèbre légende du moyen âge, d'après laquelle Serlon de Wilton, abbé de l'Aumône, aurait vu apparaître un de ses disciples qui venait de mourir et qui lui apprit qu'il était damné pour s'être consacré à l'étude de la scolastique. Cette pseudo-apparition aurait eu lieu à Oxford, avant 1154.

M. Noël Valois fait une communication sur le concile tenu à Paris en 1398, et où il fut décidé que l'Eglise de France cesserait d'obéir au pape d'Avignon, Benoît XIII. Le dépouillement des bulletins de vote originaux permet de constater que les chiffres de la majorité et de la minorité ont été étrangement falsifiés par le gouvernement de Charles VI.

M. Naville, correspondant, fait une communication sur une boîte de style mycénien trouvée en Egypte.

M. Blanchet rend compte des fouilles qu'il a exécutées à Seddrata de Ouargla (Algérie), où il a trouvé les vestiges d'une ville berbère du xe siècle.

Séance du 22 juillet 1898.

M. Longnon, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. Lucien Merlet, de Chartres, correspondant depuis 1882, archiviste du département d'Eur-et-Loir, décédé dans sa soixante-douzième année.

M. Senart annonce que le monument que les amis d'Abel Bergaigne se proposent d'élever à ce savant, pourra être inauguré dans les premiers jours d'octobre prochain à Vimy (Pas-de-Calais).

M. Tosilesco, professeur à Bucharest et membre de l'Académie roumaine, communique les résultats des fouilles et recherches archéologiques que, depuis seize ans, il a entreprises en Roumanie. Après avoir résumé la discussion qui s'est élevée au sujet de la date du monument triomphal d'Adam-Clissi, l'auteur conclut que cette date reste toujours du temps de Trajan, quoique des savants, entre autres M. Furtwængler, de Vienne, aient voulu remonter jusqu'à l'époque d'Auguste. — Parlant ensuite du mausolée élevé auprès de ce trophée par Trajan en l'honneur de soldats romains tombés dans une bataille contre les Daces, il présente la restauration complète de ce monument, exécutée par l'architecte viennois Niemann, et indique un petit changement à faire dans la lecture de la troisième ligne de l'inscription; il faut lire *Neapoli Ponti* au lieu de *Nicopoli Ponti*. — L'année dernière, M. Tosilesco a découvert, à côté du trophée et du mausolée, une troisième construction de 50 m. de hauteur, composée de plusieurs murailles concentriques et paraissant avoir été une tour d'observation. — Dans la ville antique de *Tropacensium civitas*, située à quelques kilomètres du trophée, M. Tosilesco a découvert des édifices importants parmi lesquels il faut mentionner les trois portes de la ville, huit tours et trois basiliques, dont l'une est *byzantine*, l'autre *forensis*, et la troisième rappelle par sa grandeur la *Basilica Julia* de Rome. — Dans la seconde partie de sa communication, il parle des acquisitions faites par le Musée de Bucharest, entre autres de monuments épigraphiques dont la plupart sont inédits et ont un grand intérêt géographique en ce qu'ils renseignent sur les noms de *Six vici*, sur le *territorium Capidavense* et sur la *tribu Bessi*, la plus importante de la nation dace. Une de ces inscriptions est rédigée en deux langues, grec et latin, et contient un rapport sur la délimitation du territoire de Calatis. Une autre est un fragment de diplôme militaire délivré par Hadrien, en 119, à un *classiarius* de la flotte de Misène. — Dans la Mésie inférieure, M. Tosilesco a découvert plus de soixante localités antiques, des camps et des forteteresses, et le *triplum vallum* allant de Cernevoda à Constantze. — En Dacie, ses principales trouvailles sont : 1° deux limites ou *valum*, dont l'un, gigantesque construction de 800 kilomètres, traverse la Roumanie dans toute sa longueur ; 2° le *limes Alutanus*, série de *castella*, échelonnés tout le long de l'Olt et ayant pour avant-postes une autre construction, non moins gigantesque, une muraille en terre battue et cuite, couronnée par des créneaux et défendue par dix-sept *castella* sur une distance de 235 kilomètres; 3° cinq routes romaines, dont une seulement figure sur la carte de Peutinger. — En terminant, M. Tosilesco fait voir les plans de six *castra* romains, dont le plus important est celui de Droubita, qui défendait le pont de Trajan et dans lequel on reconnaît quatre époques différentes, celle d'avant Trajan, celle de Trajan, celle de Constantin et celle de Justinien.

M. Giry continue la lecture de son mémoire sur des documents angevins de l'époque carolingienne

Digitized by Google

Séance du 29 juillet 1898.

M. Viollet annonce que M. Léon Maître va publier incessamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* un document inédit des plus intéressants, qui ne laisse aucun doute sur l'existeuce d'une curie municipale à Poitiers et sur la persistance de l'usage de l'enregistrement à cette curie au VIIe siècle, sous le roi Dagobert. Il s'agit de l'acte de fondation de l'abbaye de Noirmoutier par Ansoald, évêque de Poitiers. Cet acte de fondation fut enregistré à la curie de Poitiers avec toutes les solennités qui étaient déjà connues par les archives de Ravenne ou par des formules de la période franque, formules qu'on pouvait, à la rigueur, suspecter d'archaïsme et considérer comme dénuées de valeur pratique. Ce scepticisme, commun parmi les érudits, ne serait plus de mise après la publication de M. Léon Maître. Ce précieux document est contenu dans une bonne copie du XIe siècle. Cette pièce fait partie d'un lot de chartes qui sont la propriété de M. de Terrebasse et qui proviennent du prieuré de Cunauld en Anjou.

M. Schlumberger communique une lettre dans laquelle M. Millet lui donne des détails sur les fouilles qu'il a entreprises au mont Athos. Puis il présente les photographies d'un petit reliquaire byzantin de la vraie croix, faisant partie de la collection de M. Engel-Gros, à Bâle. Ce monument doré, orné d'émaux d'une extrême finesse, représentant les offices de la Vierge, du Christ et de divers saints, porte au revers une inscription en beaux caractères grecs du XIe siècle, reproduisant les derniers versets du psaume XC. Ce petit joyau de l'art byzantin à son apogée passe, avec une extrême vraisemblance, pour avoir été rapporté de Constantinople en 1204. Longtemps conservé dans une église de Venise, il a passé, il y a quelques années, dans le cabinet de l'amateur alsacien fixé à Bâle depuis 1871.

M. Giry termine la lecture de son mémoire sur des documents angevins de l'époque carolingienne.

M. Clermont-Ganneau propose la restitution de diverses inscriptions existant sur quatre amphores découvertes à Beyrouth par M. Rouvier.

M. Blanchet, continuant la lecture de son mémoire sur les fouilles qu'il a exécutées à Siddrata de Ouargla, rappelle que cette ville, fondée au commencement du Xe siècle par les Berbères Hadites (Moabites) fuyant les armées fatimites, et détruite vers 1077 par le seigneur de la Kaala des Beni Hammed, avait attiré déjà l'attention des voyageurs depuis Largeau (1873), jusqu'à M Harold Tarry, qui y avait entrepris quelques fouilles. Grâce aux travaux de ses devanciers, M. Blanchet a pu, dès le début, s'attaquer à des monuments importants et bien conservés, tels que la mosquée, une maison, et surtout un véritable palais, presque intact, dont les murs s'élèvent encore à quatre mètres et plus, et dont la partie déblayée comprend trente-quatre pièces. Sur une cour centrale s'ouvrent deux portiques et trois chambres. Les murs, les colonnes et les chapiteaux sont couverts d'un stuc très fin, refouillé en arabesques. Les chambres sont cantonnées, aux quatre coins, de niches en coquille, nervées et gemmées, qui semblent avoir supporté des demi-coupoles, réunies par un berceau. La plus grande et la plus richement ornée de ces pièces a la forme d'un T; un lit de repos sculpté se trouve à l'extrémité de chaque branche. Le palais de Seddrata, avec sept colonnes ou demi-colonnes et 200 mètres carrés de décoration murale, est une contribution précieuse à l'histoire de l'art berbère au moyen âge. M. Blanchet croit que le principal intérêt réside en ce fait, que rien, en ces sculptures de l'an 1000, ne traduit l'influence directe de l'Orient musulman. Il y verrait plutôt le ressouvenir de l'art romain d'Afrique. Il cite à l'appui de sa thèse les fragments chrétiens des IVe et Ve siècles, relevés, depuis vingt ans, de Tunis à Oran, et qui semblent le modèle des sculptures de Saddrata. De la décomposition de l'art romain serait né, en Afrique, un art roman. Ainsi serait expliquée la ressemblance frappante qu'offrent ces sculptures berbères, oubliées au Sahara depuis neuf siècles, avec les fragments de même époque conservés à Brescia, à Milan, à Vérone, ou ceux qui proviennent de Saint-Samson-sur-Rille et de l'abbaye de Jouarre. Et peut-être en pourrait-on conclure, sans trop d'audace, que c'est au XIe siècle seulement, lors de la deuxième invasion arabe, que l'Afrique, de jour en jour plus détachée de l'Occident chrétien, aurait complètement cessé de vivre sur le vieux fonds de la civilisation romaine.

Séance du 5 août 1898.

M. Eugène Müntz, dans une communication sur la *Léda* de Léonard de Vinci, établit à l'aide d'un texte, jusqu'ici ignoré, de Cassiano del Pozzo, que cette peinture se trouvait encore en 1625 au château de Fontainebleau et qu'elle disparut avant 1642. On ignore ce qu'elle est devenue. La description de Cassiano del Pozzo permet du moins d'affirmer que Léonard de Vinci avait représenté son héroïne debout,

Digitized by Google

ayant près d'elle, sur le sol, deux œufs dont sortaient quatre jumeaux. Ce dernier détail offre une importance capitale et prouve que les différentes copies anciennes, dont l'une a été exposée à Paris il y a vingt-cinq ans, reproduisent avec une exactitude relative le chef-d'œuvre perdu de Léonard de Vinci.

M. le docteur Huguet, médecin militaire, chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission au M'Zab, situé dans le Sahara algérien, à 200 kilomètres au sud de Laghouat, fait une communication sur les premières origines de Guerara. Après avoir parlé des documents actuellement existants sur l'histoire du M'Zab, il développe un point spécial qui est celui des premières origines de Guerara, l'un des ksours du M'Zab, situé à 90 kilomètres environ du nord de Ghardaïa, ville principale de cette contrée. — Avant Guerara, ont existé dans le pays Ksour-el-Ahmar et M'Bertakh. L'existence de ce dernier Ksour est intimement liée aux débuts de l'histoire de Guerara. — Après avoir rendu hommage aux travaux de M. Motylinski, l'auteur a insisté sur les phases initiales de M'Bertakh et sur ses trois agglomérations d'habitants, dont l'une est devenue, dans la suite, le ksour lui-même, qui n'eut qu'une existence éphémère de quarante-deux ans.

M. Huguet présente, en outre, un croquis de l'ancien M'Bertakh et un plan de Guerara, le premier plan complet qui ait été dressé.

M. Pottier donne lecture d'un mémoire qui est une partie détachée de son *Catalogue du Louvre*. Dans cette étude, relative à la peinture à figures noires sur les vases grecs, il démontre, en s'appuyant sur des observations techniques faites par un dessinateur, M. Devillard, que les Grecs comme les Egyptiens, auxquels cette méthode est sans doute empruntée, ont eu recours au procédé de silhouettage de l'ombre projetée sur un écran blanc. Ce système explique à la fois les contours d'ensemble absolument justes et les incorrections nombreuses dans le détail, qu'on remarque sur les fresques égyptiennes et sur les peintures des vases grecs. — M. Pottier expose et discute les textes anciens qui ont trait à ce procédé de dessin.

M. Blancard, correspondant de l'Académie, a pensé que, pour donner une idée exacte du monnayage de Philippe le Bel, les chiffres et les raisonnements auxquels ils donnent lieu ne suffisent pas, puisque l'on s'en sert pour prendre la défense de Philippe IV contre l'accusation de faux monnayage, accusation que, depuis ses contemporains jusqu'à nos jours, on n'a cessé de porter contre lui. Au lieu de chiffres, M. Blancard présente, sous forme de graphique, la suite des variations du denier tournois depuis 1295 jusqu'à la mort de Philippe IV. Rien ne rend plus éloquemment que les lignes montantes et descendantes du graphique le jeu arbitraire des mutations monétaires contre lesquelles les sujets de ce roi protestaient et quelquefois s'insurgeaient. Il n'y a qu'à comparer à la ligne droite qui figure la direction du monnayage de saint Louis, le graphique monétaire de Philippe le Bel, pour comprendre le bien-fondé de l'accusation dont ce prince fut et est encore justement l'objet, accusation qu'on a dénommée faux monnayage, parce que ce terme est encore celui qui indique le mieux la nature des actes commis.

Séance du 12 août 1898.

M. Babelon lit un mémoire sur la numismatique et la chronologie des dynastes de la Characène (basse Chaldée). La collection Waddington acquise, l'année dernière, par l'Etat pour le cabinet des Médailles, renferme une importante série de monnaies des rois qui ont régné sur les bords du golfe Persique, depuis environ l'an 124 a. C. jusqu'à l'an 118 p. C. Ces monnaies, qui ont été trouvées, en 1878, par M. de Sarzec, dans ses fouilles de Tello, ont permis à M. Babelon de rétablir tous les noms de ces petits rois tributaires des Parthes et de reconstituer leur suite dynastique, sans interruption ni lacune. Le premier fut Hysparsinès, fondateur du royaume et de la ville de Charax; le dernier fut Attambélos IV, qui accueillit Trajan lors de l'expédition de cet empereur dans la vallée du Tigre.

M. Devéria voit certaines objections à ce que les monnaies présentées dans une des dernières séances par M. Edmond Blanc soient considérées comme chinoises ou comme ayant pu servir aux transactions entre les contrées d'Occident et le céleste Empire. Selon lui, si les caractères étranges qui en décorent le revers sont chinois, ils ne peuvent être lus que *Liou-chou*, c'est-à-dire *six chou*. Ce serait le poids nominal de la monnaie.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le corail dans l'antiquité. Cette substance a été connue des Grecs depuis le ve siècle a. C.; mais elle a été très rarement employée tant par les Grecs que par les Romains. Un fait très remarquable, c'est que le seul pays où l'on trouve en très grand nombre des objets de bronze rehaussés de corail est la région orientale de la Gaule, en particulier le département de la Marne. Or, ces objets appartiennent à une période bien limitée, qui paraît coïncider avec le ive siècle a. C. et le commencement du iiie. Plus tard, à l'époque de de César et à celle de la domination des Romains et des Francs en Gaule, on ne trouve plus de corail. L'explication de ces faits a déjà été suggérée par Pline, et elle

Digitized by Google

est confirmée par un ouvrage grec contemporain de Pline, le *Périple de la mer Rouge*. Vers le IIe siècle a. C., le corail commença à être tellement recherché en Inde que toutes les pêcheries de corail de la Gaule et, en particulier, celles des îles d'Hyères, furent exploitées par le commerce grec, qui en transportait les produits de Marseille à Alexandrie, puis d'Alexandrie en Inde, où les Grecs recevaient, en échange, des perles fines et des épices. Il ne resta bientôt plus de corail pour les habitants de la Gaule, et cette substance, devenue très rare, fut remplacée par l'émail.

Séance du 19 août 1898.

M. Clermont-Ganneau étudie deux petites lampes en terre cuite, du type qu'il a proposé d'appeler *lychnaria*, qui viennent d'être découvertes en Palestine et lui ont été communiquées par le R. P. Lagrange. La première porte une légende ainsi conçue : « La lumière du Christ brille belle pour tous. » La seconde porte une légende en vieux caractères arabes coufiques : « Fabriquée par *Djeiroûn*, fils de Yousef, à Djerach, en l'an 127. » Djerach est l'antique ville de Gerasa ; la date de l'hégire correspond à l'an 744 p. C. Déjà M. Clermont-Ganneau avait fait connaître une lampe tout à fait analogue, où il avait lu la date de 125 et le nom d'un autre céramiste, également de Djerach. Ces deux lampistes geraséniens étaient des Arabes chrétiens qui, sous le règne des derniers Ommiades, avaient conservé très fidèlement dans leur art industriel les procédés et les formes de la fabrication byzantine.

M. Salomon Reinach termine la lecture de son mémoire sur le corail dans l'antiquité.

M. Giry lit une note de M. Léon-G. Pélissier, professeur à l'Université de Montpellier, sur un chapitre de la chronique de Jean d'Auton. L'historiographe de Louis XII raconte dans ce chapitre, fort inexactement, un séjour que le roi et le cardinal d'Amboise firent à Paris en janvier 1502. Des documents inédits, tirés des archives de la République de Sienne, permettent de compléter et de rectifier ce récit et de reconstituer dans tous ses détails une solennité parisienne : l'entrée du cardinal d'Amboise. Les contemporains y ont noté, entre autres divertissements, des représentations sacrées et des « farces diverses ». C'est là une nouvelle preuve de l'importance des documents diplomatiques italiens pour l'histoire de ce temps.

Séance du 26 août 1898.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de R. P. Delattre, datée du 9 juin dernier. Grâce à la nouvelle subvention qui lui a été accordée, le R. P. Delattre a pu continuer ses fouilles dans la nécropole située près de Bordj-Djedid. Outre plusieurs petits coffrets funéraires avec couvercles en dos d'âne, un grand sarcophage en pierre blanche, de travail très soigné, a été découvert. Parmi les objets qui formaient le mobilier de ces tombeaux, il faut signaler des vases peints d'assez basse époque et quelques curieuses pièces de céramique : l'une d'elles, entièrement rehaussée de couleurs vives, représente un enfant ailé, étendu sur le ventre au milieu d'un plat à bords découpés. Au nombre des stèles recueillies, il s'en trouve une qui représente un édicule à fronton avec soubassement à deux degrés ; une autre, sur laquelle figure en relief la « femme à la main levée, » présente cette particularité que cette femme y est assise et non debout, comme on la rencontre ordinairement à Carthage. Ce détail, nouveau à Carthage, rappelle les figures de femmes du même genre des stèles de Marseille, de Cymé et de Clazomène, stèles également anépigraphes. Enfin, à l'aide de plusieurs sculptures romaines et d'une dédicace faite par les prêtres de Cérès, le R. P. Delattre a pu déterminer le véritable emplacement du temple de cette déesse. Cette dernière découverte a une importance particulière pour la topographie antique de Carthage. — MM. Clermont-Ganneau et Heuzey présentent quelques observations.

M. Oppert communique des remarques sur l'ouvrage récemment publié à Cambridge par le révérend Johns sur les textes juridiques de Ninive. Cette collection contient 600 pièces, dont beaucoup sont inédites.

M. l'abbé J.-B. Chabot fait une communication au sujet d'une inscription palmyrénienne, datée du mois de mars de l'an 193 et récemment publiée par M. D. H. Müller. M. Chabot montre que dans cette inscription il ne s'agit nullement de « sycomores », comme l'a cru M. Müller, mais de différentes parties d'un tombeau creusé et orné par trois familles associées pour l'érection de ce monument. Ce texte est d'un très haut intérêt philologique, à cause des mots et locutions qu'il renferme. — M. Clermont-Ganneau insiste sur l'intérêt de cette inscription.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — **3 octobre** — **1898**

Une campagne contre l'Église d'Amérique. — ADDIS, Documents de l'Hexateuque, II. — Nouveau Testament, p. NESTLE. — SINGER, Le Livre des Jubilés, I. — SCHJOTT, Questions scientifiques modernes. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, La science des religions et la foi religieuse. — FRIES, Les histoires d'Israel. — A. MEYER, Les travaux sur le christianisme primitif. — BONUS, PERINO, SCHIAN, L'homme moderne et le christianisme. — RADE, La religion dans la vie moderne. — SELL, Le développement de l'Église catholique au XIXe siècle. — KANNENBERG, Les trésors de la nature en Asie-Mineure. — DEMOULIN, Les collegia juvenum. — P. F. GIRARD, Manuel élémentaire de droit romain. — Cesar, p. HOLDER. — Lettres de Cicéron à Atticus, II, p. PRETOR. — Tacite, Agricola, p. FURNEAUX. — Babius, p. CRUSIUS. — Champier, Le Miroir des apothicaires, p. DORVEAUX et PLANCHON. — L'Antidotaire Nicolas, p. DORVEAUX et A. THOMAS. — Pierre de Dace, Christine de Stumbele, p. PAULSON. — P. MEYER, Un légendier français du XVIIIe siècle ; les Corrogationes Promethei d'Alexandre Neckam. — LARROUMET, Racine. — A. BENOIST, Essais de critique dramatique. — DELAPORTE, Pastels et figurines. — PELLISSIER, Études de littérature contemporaine. — Henry MICHEL, Le quarantième fauteuil. — PINET, Écrivains et penseurs polytechniciens. — Académie des inscriptions.

Une campagne contre l'Église d'Amérique (extrait du *Correspondant*). Paris, Lecoffre, 1898 ; in-8, 14 pages.

Ces quelques pages, écrites d'une main ferme, semblent destinées surtout à être lues par les hautes puissances ecclésiastiques. L'auteur, qui a cru devoir garder l'anonyme, y apprécie avec une juste sévérité les attaques violentes qu'une certaine presse catholique a dirigées depuis quelques mois contre les personnages les plus en vue de l'épiscopat catholique américain, à propos d'un livre traduit en français par l'abbé F. Klein (la biographie du P. Hecker, fondateur des Paulistes américains, par le P. W. Elliott, avec une introduction de Mgr Ireland et une lettre du cardinal Gibbons). On ne nous dit pas cependant pourquoi un pamphlet odieux et ridicule, que le cardinal-archevêque de Paris n'avait pas voulu autoriser de son *imprimatur*, a pu paraître à Rome, avec la permission du maître du Sacré Palais, et recueillir immédiatement l'approbation des Jésuites, de plusieurs journaux catholiques et semaines religieuses. Derrière des inventions grotesques, dignes de faire suite aux fameuses révélations de Diana Vaughan, il doit y avoir un motif inavoué, réel celui-là, et qui explique l'âpreté avec laquelle certaines gens ont combattu « l'américanisme ». Ne serait-ce point

Digitized by Google

parce que le P. Hecker a trouvé que le *perinde ac cadaver* de saint Ignace n'est pas la forme unique et définitive de la perfection chrétienne, ni le type de catholicisme qui convient aux Américains? On a raison de poser l'interrogation : « Après avoir tenté de faire croire ici, malgré l'enseignement vrai des papes et des conciles, que le catholicisme est incompatible avec les progrès de la science et de la civilisation, va-t-on entreprendre la tâche insensée de faire croire ailleurs qu'il ne pourra jamais s'accorder avec le libre génie d'une race qui représente ou qui gouverne plus d'un tiers de l'humanité? » Mais cette considération politique ne touche pas au fond des choses. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour les catholiques américains, qui sont assez forts pour se faire rendre justice, et la question de principes méritait d'être indiquée directement.

Alfred Loisy.

The Documents of the Hexateuch translated and arranged in chronological order, with introduction and notes, by W.E. Addis, vol. II, London, Nu, t, 1898; In-8, x-485 pages.

Novum Testamentum graece cum apparatu critico ex editionibus et libris manuscriptis collecto. Stuttgard, Privilegierte Württembergische Bibelanstalt, et Paris, Fischbacher, 1898; in-24, 660 pages.

Das Buch der Jubilæen oder die Leptogenesis; erster Theil, Tendenz und Ursprung, von W. Singer, Stuhlweissenburg (Hongrie), Singer; 1898; in-8, 322 pages.

I. — M. Addis a déjà publié, en 1892, un volume intitulé : *The Oldest Book of Hebrew History*, qui avait pour objet les parties historiques de l'Hexateuque. Celui que nous annonçons traite du Deutéronome et du Code sacerdotal. C'est une œuvre méthodique, réfléchie, d'une critique prudente. L'auteur est même disposé à croire que le Deutéronome a pu exister assez longtemps avant sa découverte, sous la règne de Josias, ce qui est bien invraisemblable. La découverte du Deutéronome ayant été tout autre chose qu'un accident fortuit, on a trouvé le livre qu'on avait préparé. Ce livre, d'ailleurs, avait été composé sur des matériaux préexistants. Mais M. Addis pense avec raison que l'analyse des chapitres xii-xxvi ne permet pas de reconstituer ces sources, pour autant qu'il ne s'agit pas du décalogue et du Livre de l'alliance. Des caractères spéciaux sont employés dans la traduction pour distinguer le Deutéronome primitif, les additions de l'école deutéronomiste, les gloses plus récentes; de même, dans la traduction du document sacerdotal. pour distinguer la source principale, la loi de sainteté, les additions postérieures. Des notes critiques et exégétiques très substantielles accompagnent la traduction. La loi promulguée par Esdras aurait été le Pentateuque tout entier. En résumé, travail consciencieux, complet, sans affectation d'originalité, utile à consulter, facile à lire.

Digitized by Google

II. — Très louable aussi est l'édition manuelle du Nouveau Testament grec préparée par les soins du prof. Nestle, sur le texte des dernières éditions critiques, dont un système de notations ingénieusement conçu permet de reconnaître les variantes. Les leçons notables des manuscrits, principalement du ms. D, sont aussi indiquées. Excellente œuvre de vulgarisation savante, et l'on peut dire de charité scientifique, car le prix de ce petit volume, très avenant dans son attirail critique, imprimé très correctement, est d'une modicité invraisemblable.

III. — D'après M. Singer, le livre des Jubilés aurait pour but de combattre l'opinion de gens qui déclaraient abrogée la loi de Moïse : il a donc été écrit contre saint Paul. En réalité, la polémique est dirigée contre l'inobservation de la Loi, non contre une théorie qui la consacrerait en principe. On sait que Paul rattache sa doctrine à certains passages de la Genèse, notamment le récit du premier péché et l'histoire d'Abraham : l'auteur du livre apocryphe est préoccupé d'autoriser la loi par le commentaire qu'il donne au texte biblique ; c'est pour réfuter Paul. A quoi il est aisé de répondre que cet auteur, qui ne fait pas la moindre allusion aux conclusions exégétiques de Paul, qui ne songe pas à les combattre, les a bien plutôt ignorées. Paul est universaliste et rabaisse l'honneur du peuple juif : l'auteur des Jubilés relève cet honneur, et cela me prouve qu'il a Paul en vue. — Cela prouve seulement qu'il était juif. Mais M. S. ne veut pas qu'il soit juif ; c'était un judéo-chrétien. Pourquoi ? Du moment qu'il combat seulement la théorie de Paul sur l'abrogation de la Loi, c'est qu'il était d'accord avec lui sur le reste (!). M. Singer signale ensuite quelques passages qui accusent une tradition particulière, non talmudique, et il croit sa thèse démontrée. Son judéo chrétien aurait écrit entre l'an 58 et l'an 70 de notre ère. Il est bien à craindre que beaucoup d'érudition n'ait été dépensée dans ce livre au service d'une hypothèse fantaisiste. La discussion manque souvent de clarté, et la subtilité rabbinique de l'argumentation ne rachète pas la pesanteur de l'exposition.

J. S.

Questions scientifiques modernes ; I. Religion et Mythologie ; II. Le Nouveau Testament, par M. P. O. Schjott. Christiania, Dybovad, 1898 ; in-4, 29 pages.

Dans ce rapport académique ce qui est présenté sous la rubrique « Nouveau Testament » n'est que le commentaire de trois ou quatre passages des Épîtres de saint Paul. La première partie contient des vues générales sur l'origine des religions et sur la critique biblique. La thèse qu'on y développe est celle-ci : « Tous ces peuples, qui devaient être à des époques différentes les dépositaires du christianisme, savoir les Grecs, les Romains et les Germains, ayant reçu leur religion, ou du moins ce qui en constitue l'essence, de la même source que les Juifs,

Digitized by Google

quelle qu'ait été d'ailleurs cette source, étaient par la nature de leur religion, comme prédestinés à leur mission historique, qui consistait à soutenir et à propager le christianisme. » Et l'auteur cite avec beaucoup de confiance certaines conclusions de MM. Sayce et Hommel, par exemple ce joli paradoxe : « Nous connaissons le temps des patriarches non seulement par de vagues conjectures, mais au moyen de sources absolument authentiques. » Il s'agit de l'état de la Palestine au xve siècle avant notre ère : on le connaît, en effet, par les documents assyriologiques de Tell el-Amarna, où les patriarches ne brillent que par leur absence. M. Schjott a découvert, pour son propre compte, que l'ange de Dieu, Hermès, le Logos procèdent d'une même source. Il n'a pas vu que les traces incontestables ou probables d'influence orientale sur la religion hellénique sont tout autre chose que les rapprochements signalés par lui et ne fournissent pas le moindre appui à sa conception systématique de l'histoire des religions.

A. F.

Die vergleichende Religionsforschung und der religiöse Glaube, von P. D. Chantepie de la Saussaye. In-8, 36 pages.
Moderne Darstellungen der Geschichte Israels, von S. A. Fries. In-8, 40 pages.
Die moderne Forschung über die Geschichte des Urchristentums, von Arnold Meyer. In-8, 94 pages.
Der moderne Mensch und das Christentum, Skizzen und Vorarbeiten, von A. Bonus, A. Perino, M. Schian. In-8, 40 pages.
Die Religion in modernen Geistesleben, von Martin Rade. In-8, 123 pages.
Die Entwickelung der katholischen Kirche in neunzehnten Jahrhundert, von Karl Sell. In-8, 112 pages.

Toutes ces brochures ont paru chez Mohr (Fribourg e. B. et Leipzig) au cours de la présente année. Les trois premières sont des rapports qui ont été présentés au congrès des sciences religieuses tenu à Stockholm en septembre 1897.

M. Chantepie de la Saussaye a traité avec une parfaite compétence et beaucoup de clarté un problème délicat : l'influence de la science des religions sur la foi religieuse. Il pose en principe qu'on n'a pas le droit de nier la science ou de fermer les yeux sur ses résultats, et que la foi est d'un autre ordre que la science. « Il appartient seulement à la culture la plus superficielle de croire que la science fait la vie et que la lumière de nos connaissances produit la religion. » La science des religions agit beaucoup moins sur la foi par ses conclusions vraiment scientifiques que par l'esprit qui préside à ses recherches. Comme science historique elle a un champ d'observation limité ; elle coordonne ses expériences au moyen d'hypothèses, mais les systèmes imaginés successivement pour expliquer l'origine des religions se sont trouvés insuf-

Digitized by Google

fisants, et même la théorie de l'évolution, si vraie qu'elle puisse être en principe, est pour nous d'une application incertaine dans l'ordre moral et religieux. On a cherché ce qu'il y a d'essentiel dans la religion et l'on a voulu conclure de là ce que pourrait être la religion de l'avenir : on n'obtient ainsi qu'un résidu philosophique sans valeur réelle, la religion étant fondée sur la foi, et la foi ne vivant pas d'abstractions. L'histoire des religions manifeste la relativité des symboles, mais non leur inanité. C'est suivre une méthode défectueuse, bien qu'elle ait été assez répandue, que de vouloir comprendre le christianisme par le moyen des autres cultes, et non ceux-ci par celui-là. Bien entendue, la science des religions élargit l'horizon de la foi sans énerver sa vigueur. La conception du salut dans le christianisme ne peut que gagner à être comparée avec la même conception dans le bouddhisme. Tout progrès de la science peut servir à la foi bien qu'il ne soit pas de lui-même un progrès de la foi, de la vie morale, et commence plutôt par lui servir d'épreuve. Toutes ces idées, qui sont d'un savant sincère et d'un homme religieux, sont développées par M. Chantepie de la Saussaye avec une parfaite modération de langage.

Avec M. Fries, on apprend comment la critique de Wellhausen, dont la position générale est regardée comme acquise, a pu être en ces derniers temps complétée et corrigée. En ce qui regarde la méthode, cette critique a été nécessairement plus littéraire qu'historique : on sent maintenant la nécessité, après avoir scruté les textes bibliques, de s'attacher aux idées pour les comparer avec celles des peuples voisins, aux faits pour les éclairer par l'histoire générale de l'Orient. Wellhausen avait présenté comme la clef de toute l'histoire israélite la centralisation du culte prescrite dans le Deutéronome et confirmée dans le Lévitique : on a trouvé depuis que les prescriptions légales visent le culte public, et que les circonstances, non la législation, firent tomber en désuétude les sacrifices du culte privé. Il semble néanmoins que le Deutéronome a changé tout à fait le caractère de ces sacrifices, et peut être M. F. a-t-il exagéré un peu l'importance des modifications apportées sur ce point à la conception de Wellhausen. En appréciant les récents travaux sur Esdras-Néhémie, M. F. se déclare favorable à l'hypothèse qui place la mission d'Esdras au temps d'Artaxerxès II. Il croit aussi que la loi promulguée par Esdras était le Code sacerdotal, et non tout le Pentateuque. Un retour à l'ancienne conception de l'histoire d'Israël lui paraît impossible ; mais la conception scientifique d'aujourd'hui n'est pas moins compatible que celle-ci avec l'idée de révélation. Décidément la critique est en voie de se convertir.

Qu'est le christianisme primitif relativement au Christ ? Telle est la question qui a surtout préoccupé les critiques depuis Baur. M. Meyer rappelle d'abord et discute les plus récents travaux concernant saint Paul, ses Épitres et le livre des Actes La tentative de l'école hollandaise qui a voulu contester l'authenticité de toutes les Épîtres est bien

Digitized by Google

exposée et bien jugée, c'est-à-dire condamnée dans ses conclusions essentielles. Pour les Actes, on admet généralement deux sources : une judéo-chrétienne pour le commencement, et le journal de voyage du compagnon de Paul *(Wirbericht)* pour la fin. Les Épîtres demeurent la source principale de renseignements sur l'attitude religieuse et la théologie de l'Apôtre. Cette théologie est toute formée dans les quatre grandes Épîtres : aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains. Paul déclare en avoir acquis les principes dès sa conversion, et sa sincérité ne fait pas doute. Mais certains critiques, et M. M. avec eux, oublient peut-être un peu trop facilement que les Épîtres ont été écrites une vingtaine d'années après la conversion de Paul, que l'Apôtre n'a jamais pris la peine d'analyser le travail qui s'était fait en lui au moment de sa conversion et dans les années suivantes, que ces années durant lesquelles Paul semble presque inactif ont été assez nombreuses et que si les idées de Paul sont arrêtées dans le temps où il quitte Antioche avec Barnabé pour son premier voyage de mission, si les circonstances de sa conversion doivent en être le point de départ, ce sont néanmoins ses expériences et ses réflexions durant la période intermédiaire qui ont dû leur donner forme et consistance. Supposé que son système doctrinal eût été complet dès l'abord, on ne voit pas pourquoi Paul ne l'aurait pas produit et appliqué plus tôt. Les événements ne l'ont-ils pas aidé à le développer et ne faut-il pas y voir la justification autant que le programme de son apostolat ? A propos du quatrième Évangile M. M. observe à bon droit que c'est le caractère du livre et non la personnalité de l'auteur qui est le point capital. Les origines de l'Apocalypse ne sont pas tirées au clair ; ici encore la question de composition littéraire se double d'une question historique plus importante, l'origine et la tradition des symboles apocalyptiques, où il n'est plus possible de voir des créations de l'auteur pour figurer les événements de son temps. M. M. paraît se défendre d'avoir une opinion sur l'origine et le rapport mutuel des Synoptiques ; il se montre plutôt défavorable à l'hypothèse d'un Évangile hébreu primitif. Sans doute personne n'a vu les *Logia* dont parle Papias. Mais on n'a aucune bonne raison de contester la vérité du renseignement donné sur ce sujet par Jean le Presbytre. Faut-il donc rappeler que ni Jésus ni le premier groupe de ses disciples ne parlaient grec ? Pour le fond, « quoique les Évangiles ne soient pas une relation diplomatique de ce que Jésus a dit et fait, ils attestent néanmoins que l'image ineffaçable du Jésus historique n'a pas cessé d'agir sur la communauté chrétienne ». La conception du « royaume des cieux » dans la prédication de Jésus, nonobstant les efforts de certains éxégèles pour l'amener à leur point de vue, n'a pas été purement spirituelle et morale : l'accomplissement du règne garde son caractère eschatologique. On a beaucoup écrit depuis quelques années sur la signification historique la dernière cène. Mais c'est là surtout que la remarque générale de M. M. a son application : « Ce sont des recherches, non des résul-

Digitized by Google

tats, que je viens de signaler. » Et M. M. conclut aussi en disant que la critique travaille pour l'Église et pour la foi. On ne l'a jamais tant dit qu'à ce congrès de Stockholm, sans doute parce qu'on avait conscience d'exprimer une vérité, mais une vérité contestée, et même une vérité qui a besoin de se réaliser.

Les trois lettres de MM. Bonus, Perino, Schian, sur le christianisme et l'homme moderne, sont curieuses à des titres différents. M. B. aborde la question sur le ton joyeux : il vit dans un temps, tout au moins dans un pays où il y a beaucoup de prophètes et où tous les prophètes sont pédagogues ; tous veulent être pratiques avec philosophie ; on sort d'un âge rationaliste et l'on est fatigué d'abstractions ; pourtant l'on n'a pas cessé de se faire une idée purement logique et rationaliste de la vérité ; il faudrait changer cela ; mais comment s'y prendre et comment l'homme moderne devra-t-il entendre le christianisme, M. B. nous le dira une autre fois. — Le discours de M. P. est plus grave : les hommes de notre temps sont assujettis à deux morales, une morale naturelle qu'ils n'observent guère, et une morale de convention à laquelle ils sont généralement fidèles ; celle-ci est fondée sur le droit, lequel résulte du milieu social ; la destruction progressive de l'ancien esprit légal est un retour à la nature ; cependant la société n'étant pas quelque chose de naturel mais d'artificiel, on refera un nouveau régime, moins étroit que l'ancien, mais plus rigoureux peut-être et que la postérité trouvera un jour insupportable ; il sera fondé sur la raison, la philosophie, ce sera un vrai contrat social ; il impliquera tout naturellement une transformation de la théologie et de l'Église ; l'idée du Dieu personnel perdra en « plastique » ce que la personnalité historique du Christ gagnera en consistance ; la morale sera très simple, et l'on érigera en dogme que l'homme n'est pas libre ; la société tendra une main secourable aux défaillants et ne procèdera contre eux que dans la mesure nécessaire pour empêcher les mauvaises volontés de se tourner en mauvaises actions ; on peut beaucoup attendre du progrès de l'anthropologie et de la psychologie. — L'homme moderne, écrit M. Schian, est celui qui marche avec son temps ; il y en a eu à toutes les époques (certes !) ; ce qui caractérise l'homme moderne d'aujourd'hui, c'est le goût du réel ; ce qu'il appelle science est la science du réel, dominée par les notions de loi, développement, progrès ; il veut paraître lui-même ce qu'il est, tendant au naturel et à l'individualisme ; les variétés de l'homme moderne sont très nombreuses ; mais au fond de toutes il y a l'homme, à qui s'adresse la religion chrétienne, susceptible d'être assimilée par les hommes modernes de tous les temps et du nôtre. — Ce serait déflorer ces jolies idées que d'en faire la critique. On voudrait seulement connaître l'âge des auteurs.

Il y a moins de paradoxes dans les conférences de M. Rade sur la religion et l'histoire, la religion et la science de la nature ; la religion et l'art ; la religion et la morale ; la religion et la politique, l'essence de la

Digitized by Google

religion. La religion est un fait historique, à comprendre par l'histoire. La science de la nature observe les phénomènes et remonte aux causes; la religion part de la foi à l'invisible et regarde les faits au point de vue de la finalité : tout fait réel est pour le savant dans l'ordre de la nature et pour le croyant dans l'ordre divin. Il ne faut pas confondre le sentiment esthétique avec le sentiment religieux, bien que les deux s'accordent à merveille. La religion et la morale sont aussi deux choses distinctes, qui ne sont ramenées à l'unité que dans une seule religion, celle du discours sur la montagne. Plus la religion est libre à l'égard de l'État et plus elle laisse l'État libre, plus énergique est son influence spirituelle sur la conduite de l'État. Les sources de la religion sont les expériences intimes des fondateurs religieux et des prophètes : tant que le contact de ces esprits créateurs déliera en nous des forces que nous n'aurions pas autrement, et enrichira notre être de biens qui sans cela nous manqueraient, la religion gardera victorieusement sa place dans la vie spirituelle de l'homme. M. Rade développe ces idées avec beaucoup de clarté, de précision, et la lecture de sa brochure est très attachante.

L'étude de M. Sell sur le développement de l'Église catholique en ce siècle est ce que peut être un travail fondé sur des informations suffisamment étendues, mais destiné à démontrer « le péril ultramontain ». C'est naturellement dans l'appréciation des faits contemporains qu'on pourrait trouver surtout matière à rectifications. Jusqu'à quel point M. Huysmans, « rigoureux infaillibiliste », est-il un témoin autorisé pour garantir « l'infériorité intellectuelle » des catholiques français, ce serait un point à examiner. En tous cas, c'est aller trop loin que d'imputer au triomphe de l'ultramontanisme français « l'infériorité intellectuelle » des catholiques allemands. Le cardinal Manning, que l'on cite à bon droit comme témoin du catholicisme anglais (en détournant passablement l'objet de son témoignage), savait fort bien à quoi s'en prendre, et il n'a pas compté les Français parmi les obstacles au progrès de l'Église catholique en Grande-Bretagne. M. Sell ne se trompe pas en disant que la défense de l'infaillibilité pontificale a fait écrire beaucoup de livres sans valeur historique, ou qui sont même, par certains côtés, un défi à l'histoire. Mais lui-même parle de cette infaillibilité comme un homme qui ne sait pas très bien ce que les théologiens catholiques entendent par là.

Alfred Loisy.

Karl Kannenberg. **Kleinasiens Naturschætze.** Seine wichtigsten Tiere, Kulturpflanzen und Mineralschætze vom wirtschaftlichen und culturgeschichtlichen Standpunkt. Mit Beitrægen von Prem.-Lieut. Schæffer und Abbildungen. Berlin, 1897, in-8, XII, 278 pages.

Le titre de cet ouvrage en indique clairement le but et la portée, en

Digitized by Google

même temps qu'il en fait pressentir l'importance; il faut ajouter que l'exécution répond entièrement à ce qu'on pouvait demander à l'auteur. M. K. Kannenberg a parcouru l'Asie-Mineure; ses études antérieures l'avaient, ce semble, fort bien préparé à étudier les richesses minérales, ainsi que la faune et la flore de cette vaste contrée; il a consulté tous les ouvrages — les allemands du moins — écrits sur le sujet qu'il voulait traiter; aussi nous a-t-il donné un tableau fidèle et exact des produits naturels et industriels du pays qu'il voulait nous faire connaître.

Son ouvrage est divisé en trois livres; le premier passe en revue les principaux animaux : mammifères, oiseaux, insectes, amphibies et reptiles, poissons, de l'Asie-Mineure; le second en énumère les plantes les plus importantes, et le troisième les minéraux les plus utiles. Le plus considérable de ces trois livres, et le seul sur lequel je veuille m'arrêter, est le second, qui traite des plantes cultivées. Après un court aperçu sur la richesse et la variété de la flore anatolienne, M. K. K. étudie successivement les plantes alimentaires — arbres fruitiers, dont beaucoup sont indigènes, légumes et condiments, — puis les diverses céréales et les plantes fourragères, ce qui lui donne l'occasion d'exposer l'état et les procédés de l'agriculture locale; il parle ensuite des narcotiques — le tabac et l'opium, — des plantes médicinales et industrielles, en particulier des textiles et des plantes tinctoriales et aromatiques, puis des fleurs et des arbustes sauvages ou d'agrément; enfin, dans un dernier paragraphe, il étudie la flore arborescente encore si riche de l'Asie-Mineure, malgré la destruction à laquelle l'incurie des Turcs [1] en a voué les plus belles forêts. Le tableau est complet et on en parcourt les différentes parties avec le plus grand intérêt et un profit non moins grand, tant M. K. K. s'y montre bien renseigné et a pris soin de nous faire connaître les plantes dont il parle sous tous leurs aspects et à tous leurs points de vue, historique, cultural, industriel. On ne s'en étonne que plus d'en voir quelques-unes — c'est le très petit nombre, il est vrai, — mentionnées presque sans autre indication; mais que d'articles excellents aussi et qui épuisent la matière sur la plupart des autres.

M. K. Kannenberg, quand il ne s'agit pas de plantes évidemment indigènes, essaie d'en indiquer l'origine; les renseignements qu'il donne à cet égard sont loin d'être toujours à l'abri de la critique; il ne paraît pas avoir connu l'ouvrage de Köppen sur les arbres et les arbustes cultivés ou indigènes dans l'Empire russe, et il a eu le tort de s'en rapporter à l'édition de 1883 du *Kulturpflanzen* de V. Hehn; il aurait trouvé dans celle de 1895 plus d'une rectification aux anciennes corrections de cet auteur excellent sans doute, mais qui n'a pas toujours été

1. M. K. Kannenberg revient à plusieurs reprises et avec raison sur l'influence funeste exercée par la domination turque sur l'état moral et industriel de l'Asie-Mineure; on s'étonne après cela de lire en tête de sa préface : « Les Turcs sont les Allemands, comme les Grecs sont les Français de l'Orient »

Digitized by Google

assez bien informé au point de vue botanique. Je ne voudrais pas toutefois terminer par une critique l'examen des *Richesses naturelles de l'Asie-Mineure*; j'aime mieux rappeler en finissant tout ce qu'on y trouve réunis de renseignements précieux, de connaissances bien digérées; j'ajouterai que trente et une reproductions photographiques de vues bien choisies, si elles ne sont pas indispensables, illustrent néanmoins agréablement cette publication, aussi instructive qu'attrayante.

Ch. J.

H. Demoulin, **Les Collegia juvenum dans l'empire romain**, Louvain, 1897, in-8°, 44 pages (Extrait du *Musée Belge*, tome I).

Le travail de M. Demoulin sur les *Collegia juvenum* dans l'empire romain est sérieux et intéressant. L'auteur a fait une étude personnelle et approfondie de tous les documents qui peuvent jeter quelque lumière sur le sujet traité par lui ; il a lu avec attention tous les ouvrages qui s'y rapportent. Son opuscule, bien composé, est d'une lecture facile et agréable. Après avoir indiqué brièvement l'état de la question, M. D. dresse la liste des *collegia juvenum* aujourd'hui connus ; il en montre l'organisation et la hiérarchie intérieures, il étudie la législation qui les concerne ; enfin, il s'efforce de déterminer quels en étaient le véritable caractère et la principale raison d'être.

Deux faits se dégagent surtout de cette étude. D'une part, les *collegia juvenum* ressemblaient beaucoup aux autres collèges, corporations ou associations de l'époque impériale. C'étaient des collèges à la fois religieux, funéraires et amicaux : religieux, parce qu'ils célébraient un culte, en général celui d'Hercule ; funéraires, parce qu'ils se préoccupaient d'assurer à tous leurs membres une sépulture convenable ; amicaux enfin, parce qu'ils créaient entre tous les *juvenes* qui en faisaient partie des liens d'amitié durables. — D'autre part, les *collegia juvenum* avaient pour mission spéciale d'organiser dans leur cité des fêtes appelées *juvenalia*, ou *lusus juvenum*, ou encore *lusus juvenales*. Ces fêtes consistaient en jeux du cirque, en représentations scéniques, en combats d'amphithéâtre. Dans quelques colonies et stations militaires, en particulier sur les frontières du Rhin et du Danube, les *collegia juvenum* étaient peut-être utilisés comme milices municipales.

Ces différents points sont exposés par M. D. avec beaucoup de netteté. Il démontre que les *lusus juvenum*, qui se célébraient en Italie et dans les provinces, étaient indépendants des *ludi juvenales* institués par Néron en 59 et qu'ils avaient un caractère public, municipal, incontestable. « En résumé, dit-il (p. 43), ce qui donna naissance aux *collegia juvenum*, c'est l'organisation des *juvenalia*. Mais en se constituant en collèges, les *juvenes* firent comme tous les collèges romains : ils se

Digitized by Google

donnèrent un culte, ils s'occupèrent des funérailles et ils eurent leurs réunions amicales. » M. D. pense donc que l'idée de célébrer les *lusus juvenum* est logiquement antérieure à l'institution des *collegia* et que ceux-ci se créèrent pour les célébrer. L'affirmation nous semble un peu téméraire. Il est ici fort difficile, en l'absence de tout document formel, de discerner ce qui a été vraiment la cause efficiente. Ne serait-il pas toutefois plus prudent de croire que les *collegia juvenum* sont nés d'abord par l'effet de cette tendance à l'association, au groupement, qui se manifesta alors sous tant de formes variées ; puis, que l'organisation et la célébration des *juvenalia* devinrent une de leurs préoccupations principales, au même titre et en même temps que le culte d'Hercule, les réunions amicales, et les obsèques des membres du collège ?

Nous voudrions, en terminant, attirer l'attention de M. Demoulin sur un fait qu'il a laissé dans l'ombre. Les inscriptions nous font connaître un peu plus de cinquante *collegia juvenum*. L'Italie seule en fournit plus des deux tiers; les provinces, où nous en trouvons la trace, sont la Bétique, la Gaule, les Germanies, le Norique, les Pannonies et la Dalmatie. Dans ces provinces, les *collegia juvenum* semblent n'avoir existé que dans les colonies (Aquae Sextiae, Vienna, Augusta Trevirorum, Virunum, Poetovio, Narona) ou dans les villes de garnison (Moguntiacum, Lauriacum, Brigetio). Nous avons déjà montré ici même, en rendant compte du livre de M. Mourlot sur l'*Augustalité* (*Revue Critique*, ann. 1896, I, p. 185) que des relations étroites avaient existé dans toutes les provinces entre le développement de cette institution et la diffusion du régime municipal romain. Il semble qu'une conclusion analogue s'impose à propos des *collegia juvenum*. Hors de l'Italie, où ils sont très nombreux, ces *collegia* ne se retrouvent que sur les points occupés soit par des colons soit par des légionnaires. C'est une institution qui s'est propagée d'Italie dans les provinces, et dont l'existence, dans une cité provinciale, implique la présence, dans cette même cité, d'un noyau de population d'origine italique ou d'une garnison militaire. Il paraît en être de même pour le culte des *Lares Augusti*. C'est, croyons-nous, par des recherches et des observations de ce genre que l'on réussira à déterminer avec précision dans quelle mesure les anciennes populations des pays réduits en provinces ont été mélangées d'éléments italiques ou romains et modifiées par eux.

J. Toutain.

Paul Frédéric Girard. **Manuel élémentaire de droit romain.** Un vol. Paris, Arthur Rousseau, 1re édition, 1896-1897; 2e édition 1898.

Nous autres Français, nous avons la réputation la plus fausse du monde. On nous représente régulièrement (et nous acceptons ce

Digitized by Google

reproche, qu'au besoin nous tournons en éloge) comme des gens tout à fait inaptes à la besogne patiente de l'érudition, au labeur grave, attentif, soigneux et long ; mais, en revanche (au moins dans l'opinion que nous voulons qu'on ait de nous), combien originaux, curieux des nouveautés, émancipés, et personnels, et prompts à sortir des chemins battus, et affranchis de toutes les routines ! Je me garderai de discuter si, d'une façon générale, c'est bien comme cela que nous sommes faits. Au demeurant, ces recherches qui consistent à déterminer le caractère d'une nation tout entière me paraissent absolument vaines. Mais, laissant de côté toutes les autres branches de l'activité intellectuelle, pour ne parler, comme il convient ici, que des seules études de droit romain, je ne puis pas m'empêcher d'observer combien, à ce point de vue là au moins et dans ce champ d'études, l'idée que l'on se fait de nos aptitudes est inexacte. Avons-nous été, en réalité, assez routiniers, et assez longtemps avons-nous traîné notre marche endormie dans la vieille ornière creusée par des siècles de scolastique ? Bien entendu, je ne parle ici que des manuels du droit romain, c'est-à-dire du livre élémentaire et classique où s'apprenaient les examens[1]. Car je ne saurais oublier à combien d'excellents travaux, d'allure et de valeur très scientifiques, et très au courant des acquisitions et des méthodes de l'érudition moderne, ont donné lieu un grand nombre d'institutions romaines ; et, parmi les livres eux-mêmes, consacrés, dans ces dernières années, non plus à quelque point spécial, mais à l'ensemble des institutions du peuple romain et au développement historique de son droit, comment ne pas signaler les *Institutions juridiques* de M. Cuq, dont l'apparition a vraiment été comme le soleil levant pour tous ceux-là qui avaient vécu jusqu'à ce jour dans la nuit des anciens manuels et de l'ancienne méthode ? Je ne parle pas non plus des cours où nous nous efforcions de faire entrer le plus largement possible cette lumière à laquelle restaient impénétrables les livres qu'achetaient nos étudiants. Mais comment ne pas admirer, alors que l'agrandissement des connaissances historiques, les découvertes presque quotidiennes de l'épigraphie, la philologie et l'archéologie classiques, les progrès des méthodes de critique des textes, et enfin la connaissance et la comparaison des législations anciennes, découvraient tant de faits inconnus, ou précisaient sur tant de points nos connaissances, ou corrigeaient tant d'inexactitudes, ou ouvraient tant d'aperçus nouveaux, ou élargissaient presque à l'infini notre horizon, l'espèce d'héroïsme avec lequel l'ancien manuel de droit romain s'obstinait à fermer portes et fenêtres, pour que le bruit du monde et de la science ne vînt pas le troubler dans la cave où il pratiquait, d'après des recettes séculaires, la fabrication des

1. Je tiens beaucoup à exclure de cette condamnation un ou deux manuels; mais je demande la permission de ne citer aucun nom propre, pour ne pas être désagréable aux autres.

Digitized by Google

définitions, des distinctions, des comparaisons, des conciliations, des brocards et des préceptes de droit! Seulement, s'il est vrai que le Français s'est montré, dans ce cas-là, longuement et obstinément routinier, en revanche, voyez combien, dès qu'il se met à la tâche de l'érudition, il marche sur cette route nouvelle d'un pas ferme, et assuré, et rapide, comme il rattrape les premiers partis qui l'ont distancé d'abord, et comme il semble peu par conséquent que ce terrain ne soit pas le sien, et que de telles études répugnent à son génie naturel! A peine élève, le voilà déjà maître. Ce type admirablement précieux du *Handbuch* allemand, quelque chose de presque analogue à la *Somme* des écrivains du moyen âge, non le guide pour préparer aux examens, mais le livre de chevet et d'usage, qui d'une science donne toute la substance et tout l'essentiel, qui condense et résume les découvertes de toute une génération et qui est le point de départ des découvertes de la génération qui vient, il n'en est pas de meilleur, pour l'étude du droit privé romain, et en Allemagne même, que le *Manuel* de M. Girard. A tous, maîtres et élèves, ce livre est devenu déjà l'instrument d'étude indispensable, le livre d'usage quotidien et continuel, toujours là sur la table de travail.

La langue mise à part (le français que M. G. écrit semble traduit de l'allemand), je ne vois que des éloges à faire. Ne pouvant naturellement analyser le contenu d'un pareil livre, ce qui serait en réalité passer en revue tout le droit romain, j'aurais désiré signaler au moins les matières, non pas certes nouvelles et jusqu'ici inconnues, mais que jusqu'ici les manuels de droit romain, par ignorance ou par inintelligence du mouvement scientifique actuel, avaient ou presque entièrement négligées, ou traitées d'une façon tout à fait insuffisante. Plusieurs de ces questions sont, en effet, d'une importance de premier ordre; elles ont été l'objet déjà, en France ou en Allemagne, d'études très attentives, et M. G., résumant toutes ces études et y ajoutant en général des remarques personnelles très fines et très exactes, leur a donné dans son *Manuel* la place qui leur revient justement. Mais ces questions elles-même sont trop nombreuses pour qu'il me soit permis même d'en donner l'énumération. Parmi elles, j'ai été heureux et très flatté de constater qu'il en est plusieurs à propos desquelles, depuis longtemps déjà, longtemps avant l'apparition du livre de M. G., j'ai soutenu moi-même, soit dans mes cours, soit ailleurs, une opinion tout à fait identique à celle de M. Girard, et en la fondant sur les mêmes raisons que les siennes. Par exemple, sur la date de la loi Aebutia, [1] date si importante à connaître, puisqu'elle est celle du triomphe de la procédure for-

1. Voy. le *Manuel*, p. 971, note 2, et surtout, pour la démonstration détaillée et pour la discussion, un article très important de M. Girard, *La date de la loi Aebutia*, paru (en français) dans la *Zeitschrift der Savigny Stiftung*, partie romaine, XIV, p. 11 à 54, et reproduit, à peu près sans modifications, dans la *Revue historique de droit*, 1897, p. 249 à 294.

Digitized by Google

mulaire, et, par la procédure formulaire, de l'activité réformatrice du préteur, j'ai professé toujours la même opinion que M. G. (la loi Aebutia est du commencement du VIIe siècle), et précisément pour les raisons tout à fait décisives que donne M. G. (principalement pour ce motif que la *lex Acilia repetundarum* nous montre d'une façon certaine la procédure des actions de la loi dominant encore au temps de la loi Calpurnia *repetundarum* de 605 et de la loi Junia, entre 605 et 631) [1]. Sur d'autres questions, au contraire, j'avais eu jusqu'ici une manière de voir différente de celle que j'ai trouvée dans le livre de M. G. Je ne fais nulle difficulté de reconnaître que, dans plusieurs cas, j'ai changé d'avis, tout à fait convaincu par lui. Par exemple, une idée sur laquelle M. G. revient souvent, et qui est, dans l'histoire du droit romain, d'une importance tout à fait capitale, est qu'il n'a pas pu exister d'actions de bonne foi avant la loi Aebutia, par conséquent avant le commencement du VIIe siècle, ces actions supposant nécessairement l'introduction de la procédure formulaire [2]. J'avais toujours tendu jusqu'ici à faire remonter à une date plus haute l'introduction de ces actions; et, notamment, pour ce qui est de l'introduction de l'action *empti*, ou, en d'autres termes, de la vente consensuelle, il m'avait paru que cette très grande réforme devait être considérée comme réalisée dès le VIe siècle (à cause du développement, déjà considérable à cette époque, des rapports internationaux, et sans doute du *jus gentiom*) [3]. Les raisons que donne M. G. pour reculer jusqu'au VIIe siècle l'admission dans le droit de toutes les actions de bonne foi, et par conséquent de tous les contrats consensuels, la vente comprise), me semblent, à la réflexion, convaincantes [4], et très volontiers, je me déclare converti sur ce point-là.

Il reste cependant d'autres questions sur lesquelles je ne cède pas. Là je persiste à croire que c'est M. G. qui est dans l'erreur. Exemples :

---

1. Voy. pour le développement de cet argument capital, l'article cité de Girard, *Revue histor. de droit* 1897, p. 282 à 287.

2. Voy. le *Manuel*, p. 511, note 5 (où la démonstration est surtout donnée); p. 516, note 1; p. 521; p. 525 et 526; p. 555 note 5; p. 568, note 8. etc. — Cf. l'article cité sur la loi Aebutia, *Rev. histor. de droit*, 1897. p. 254 à 256.

3. Voy. par exemple ce que j'ai dit là-dessus, dans mon livre sur la *Limitation des fonds de terre dans ses rapports avec le droit de propriété*, p. 153, note 2.

4. Sur l'histoire de la vente romaine, en général, voy le *Manuel*, p. 523 à 526. — Sur un seul point relatif à cette histoire, je me séparerais de M. G. Il conjecture qu'il y eut une époque où la vente, non encore devenue contrat consensuel, fut réalisée par des stipulations réciproques du vendeur et de l'acheteur (voy. p. 524, note 3). Rien, à mon avis, ne justifie une telle conjecture. Mais c'est là une question tout à fait étrangère à la date de l'introduction, dans le droit romain, de la vente consensuelle et de l'action *empti*. Sur ce dernier point, je ne fais nulle difficulté d'abandonner mon ancienne opinion pour adopter celle que M. G. me paraît avoir démontrée : (la vente consensuelle ne saurait être antérieure à la loi Aebutia, c'est-à-dire au début du VIIe siècle).

Digitized by Google

M. Mommsen, dans un article très important [1], a tiré du rescrit de Gordien aux habitants de Scaptoparène, toutes sortes de conclusions que M. G. adopte fidèlement [2]. La plupart de ces conclusions me semblent au contraire infiniment douteuses. Loin de prouver notamment, comme le pensent Mommsen et G., que, à partir du IIIe siècle, l'affichage (*propositio*), ait été un mode de notification des rescrits impériaux réservé proprement et exclusivement aux rescrits qui établissent une règle de droit et qui ne sont pas une simple réponse de l'empereur à quelque requête, l'inscription de Scaptoparène me semble prouver très positivement tout le contraire, puisqu'elle nous montre un rescrit de l'empereur Gordien, n'engageant à coup sûr aucun principe de droit et ne posant aucune règle [3], qui fut cependant affichée à Rome [4]. Je ne saurais non plus admettre l'idée que M. G. se fait de l'autorité législative des *responsa prudentium*, et l'explication qu'il donne des deux textes célèbres de Pomponius et de Gaius qui sont relatifs à cette matière [5]. La question extrêmement difficile, mais si intéressante, du droit de mariage des militaires citoyens romains, ne me semble du tout, comme à M. G. « aujourd'hui définitivement tranchée dans le sens de la prohibition [6] ». Sans doute les documents nouveaux, contenus dans les papyrus d'Égypte, prouvent que le militaire ne peut pas, au moins à l'époque de Trajan, emmener, s'il est marié, sa femme avec lui dans les camps, ou, s'il est célibataire, contracter un mariage pendant son temps de service et, par conséquent, avoir pendant ce temps des enfants légitimes [7]. Mais il me paraît certain que sur ce point là, la

1. Mommsen, *Gordians Dekret von Skaptoparene* (*Zeitschrift der Savigny Stiftung*, XII, p. 244 à 267).

2. Voy. *Manuel*, p. 59, 60. Cf. la notice placée par Girard, dans les *Textes*, en tête de la publication du rescrit de Scaptoparène (p. 165); cette notice résume l'article de Mommsen et en adopte toutes les idées.

3. C'est tellement vrai que, dans la circonstance, l'empereur répond tout simplement aux habitants de Scaptoparène qu'ils aillent trouver le gouverneur de la province pour régler leur affaire, ces choses-là ne valant pas la peine qu'on fasse pour elles un rescrit impérial. Voy. la réponse impériale dans les *Textes* de Girard, p. 166.

4. Texte de l'inscription (*Textes* de Girard, p. 165) : *propositarum Romae in porticu thermarum Trajanarum*. L'explication que donne Mommsen, dans l'article cité, du passage de la *Vita Macrimi*, 13, me paraît également très défectueuse. M. Mommsen conclut de ce texte (tel qu'il l'explique) que Trajan et ses prédécesseurs n'auraient jamais fait de rescrits ayant vraiment un caractère législatif (exactement de rescrits affichés, *propositi*, comme le sont, d'après Mommsen, les rescrits législatifs).

5. *Manuel*, p. 66, 67. — Malheureusement, les explications que j'aurais à donner sur ce point sont beaucoup trop longues pour qu'elles puissent trouver place dans ce compte rendu.

6. *Manuel*, p. 151, note 6.

7. Voy. la dessus les textes indiqués dans la note citée de Girard avec la bibliographie. Ajoutez, sur ces textes, l'article tout récent de M. Meyer, *die Aegyptischen Urkunden und das Eherecht der r mischen Soldaten* (*Zeitsch. der Savigny Stiflung*, XVIII, 1897, p. 44 et suiv.)

Digitized by Google

règle a changé à l'époque de Septime Sévère. Les textes juridiques du IIIe siècle déclarent, en effet, d'une façon positive ou bien supposent le militaire se mariant légalement, même pendant son temps de service [1]. Et précisément la permission que nous savons avoir été donnée aux soldats par Septime Sévère « d'avoir avec eux leurs femmes [2] » fit tomber l'obstacle que jusque-là la discipline militaire mettait à la cohabitation des époux et par là même à la formation d'un mariage légitime et à la naissance d'enfants légitimes. Sur d'autres points encore, je me sépare de M. G., par exemple sur le caractère et sur les effets, à l'époque ancienne, de la *fiducia* jointe à la mancipation [3]; sur le testament *calatis comitiis* [4] dans lequel il ne me paraît pas qu'il y ait jamais eu une loi véritable votée par le peuple; le peuple, à mon avis, jouait là simplement, à toute époque, le rôle de témoin. Mais tout cela demanderait des explications qu'il est évidemment impossible de donner ici, dans un compte rendu de quelques pages.

En terminant, j'ai presque envie d'exprimer, non un reproche sûrement (car ce que je vais dire est le plus grand de tous les éloges), mais une crainte. J'ai peur que le *Manuel* de M. G. ne soit trop bien fait. On ne peut pas lui en vouloir. Mais tout de même M. G., qui est du métier, sait comme moi combien parfois un livre trop bien fait, qui rend aux étudiants vraiment intelligents et curieux des services

---

1. Textes très nombreux d'Ulpien, Paul, Papinien, etc. On en trouvera un grand nombre dans l'article très remarquable consacré à la question du mariage des militaires par M. Scialoja, *Bulletino del Instituto di diritto romano*, VIII, p. 163 à 168. Cf. également Mispoulet, *Le mariage des soldats romains* (*Revue de Philologie*, 1884, p. 118 et 119) et Meyer, *Die rœmischen Konkubinat*, p. 102, 103. On peut ajouter aussi à ces textes juridiques un grand nombre de textes épigraphiques (voy. Mispoulet, *loc. cit.*, p. 115 à 117 et Meyer, *loc. cit.*, p. 103 à 107). Mais ils sont, je crois, moins décrits dans la question présente que les passages des jurisconsultes du IIIe siècle.

2. Γυναιξί συνοικεῖν (Hérodien, III, 8, 5). Il faut, à mon avis, entendre cela dans le sens le plus littéral : « avoir sa femme avec soi, cohabiter avec sa femme ». Mommsen pense que cela veut dire que les soldats eurent désormais le droit d'avoir une *concubina*, mais que les *justae nuptiae* leur restèrent interdites (voy. C. I. L. III, *Supplem.* p. 2011). Que les soldats aient pu, comme tous les citoyens, pratiquer le *concubinatus*, s'ils le préféraient aux *justae nuptiae*, cela n'est pas douteux. Mais pourquoi ne pas entendre tout simplement le passage d'Hérodien dans ce sens si naturel qu'ils peuvent désormais « vivre avec leur femme » (soit *concubina*, soit *uxor legitima*). Observez que précisément les études faites en Afrique sur le camp de Lambèse nous montrent que, à l'époque de Septime Sévère, le camp a cessé d'être habité tout le temps par les soldats, que ceux-ci désormais vivent à la ville et ne viennent au camp qu'aux heures règlementaires de service. Voy. Wilmanns, *Étude sur le camp de Lambèse*, trad. Thédenat, et Cagnat, *Armée romaine d'Afrique*, p. 451, 452. C'est l'application et la conséquence de la mesure prise par Septime Sévère, c'est-à-dire du droit accordé par lui aux soldats mariés de cohabiter désormais avec leurs femmes. Cf. Mirpoulet, *loc. cit.* p. 121.

3. *Manuel*, p. 509 à 512.

4. *Ibid.*, p. 780 à 782.

Digitized by Google

inestimables, parce que ceux-ci s'en servent pour aller plus loin et agrandir leur science, est au contraire dangereux pour beaucoup d'esprits, même appliqués et laborieux, mais dépourvus d'ambitions scientifiques et trop facilement satisfaits du trésor de connaissances qu'on leur a mis dans les mains. Cette fortune très belle qu'ils ont comme reçue, ou qu'au moins ils ont acquise sans trop grand mal, combien la trouveront suffisante à leurs besoins et jugeront qu'il serait inutile de se donner de la peine pour l'accroître encore! Si je dis cela, ce n'est pas, bien entendu, que je me plaigne que M. G. ait fait un livre excellent, c'est que j'ai cru m'apercevoir déjà de cette tendance de certains étudiants, d'ailleurs très bons, à apprendre ce livre et à croire qu'ils savent tout quand ils le savent. Et comme assurément rien ne peinerait plus M. Girard que de savoir que son livre, au lieu d'être un éveil pour les esprits, a été pour eux un prétexte au repos, je tiens à mettre en garde contre des habitudes déplorables, qui seraient aussi contraires aux intentions de l'auteur qu'aux progrès de la science, laquelle recule dès qu'elle n'avance pas, et n'est plus la science quand elle devient l'acte de foi à la parole d'un maître.

Edouard Beaudouin.

C. Juli Caesaris belli Civilis libri III rec. Alf. Holder. Leipzig, Teubner, 1898. In-8, 252 p. 10 m.

César est pour l'instant un auteur favorisé; ceux qui s'occupent des Commentaires ont à leur disposition de bonnes éditions, d'excellents index, dont un qui est unanimement cité comme l'index modèle; nous avons eu récemment l'édition critique du *De Bello Gallico* de M. Meusel et celle de tout le César par M. Kübler; voici une édition critique très étudiée et très soignée du *De Bello civili*. Nous ne pouvions rien souhaiter de mieux.

En dehors du texte et de l'apparat sur lequel nous reviendrons, l'édition contient un long *Index verborum* terminé par une *Clavis diplomatica, aperiendae archetypi speciei idonea* et un relevé des lettres qui sont prises souvent dans le ms. les unes pour les autres. En tête, une préface d'une paire de pages où sont énumérées les collations de mss. nouveaux, employés par l'auteur, avec le stemma qu'il propose pour le classement des mss.

Ai-je besoin d'ajouter qu'avant même d'ouvrir le livre de M. Holder, on pouvait prévoir sa valeur rien qu'au nom de l'auteur? Sa compétence en fait de mss. est connue de tous les latinistes. L'œuvre nouvelle de M. H. est tout à fait digne de sa réputation. La disposition générale de l'apparat qu'il nous donne est si claire que le lecteur le moins expérimenté pourra, pour chaque passage, dès le premier coup d'œil, juger de ce que fournit la tradition. Ajoutons à cela l'avantage de collations

Digitized by Google

nouvelles, ou revisées et complétées. Ainsi l'intérêt de l'édition reposera, pour une bonne partie, sur la collation du ms. de Torrentius ou *Lovaniensis*, que M. H. a retrouvé à Londres. Il vient renforcer le ms. d'Ashburnham et aide à constituer plus sûrement la recension de la première classe. Les conjectures sont rapportées soigneusement à leurs premiers auteurs, dont les noms sont donnés dans la forme de leur pays (Manuzio, Estaço, Chacon, etc.). On trouvera souvent au bas des pages le nom de M. Bücheler. M. H. avertit, dès la préface, qu'il doit au professeur de Bonn un bon nombre de corrections. Il en est qui sont des plus heureuses. Ajoutons ce qui est un mérite dans une entreprise comme celle-ci : une extrême correction dans l'impression [1].

Voilà pour les qualités sur lesquelles tout le monde tombera d'accord. Mais M. H. ne me pardonnerait pas de manquer d'indiquer avec la même franchise quelles sont, suivant moi, les parties faibles de son œuvre.

Premier reproche. Les nouveautés de l'édition qui frappent l'œil tout d'abord n'ont pas toutes un fondement solide ; il en est qui ne sont, suivant moi, qu'un trompe l'œil. M. H. vit habituellement dans le commerce des mss. Il a tenu visiblement à conserver exactement leurs particularités d'orthographe et leurs abréviations; en quoi il n'aurait pas tort certainement, toutes les fois qu'il s'agit de déterminer les rapports des mss. ou de reconstituer la recension de l'archétype ; mais était-il nécessaire de transporter toutes ces graphies dans une édition critique? C'est ici une tout autre question. M. H. est persuadé qu'il est bon de les reproduire, puisqu'il ne s'est pas rendu aux objections qu'on lui a adressées sur ce point quand il a publié la guerre des Gaules. En conscience, quel intérêt a pour nous ce fait que tel ms. ou telle classe de mss. ait écrit en toutes lettres ou en abrégé : *populus romanus*, *respublico*, *tribunus plebis*, *eques Romanus*, *legio?* Ne suffisait-il pas de noter ces abréviations quand, par exception, elle pouvaient avoir quelque utilité? Qu'on ne dise pas qu'il y a là simplement un surcroît de renseignements que peut négliger le lecteur. Ils alourdissent cet apparat, que l'auteur voulait rendre simple et clair ; ils détournent l'attention des difficultés véritables; et de même les particularités d'orthographe n'avaient besoin que d'être traitées à part dans une courte introduction [2].

---

1. Je n'ai relevé comme fautes d'impression que ces minuties : p. 43, à la première ligne du ch. 78, la ponctuation a été omise après *ægre* : il faut un point. Le trait d'union est tombé p. 46, à la fin de la première ligne.

2. De voir à la suite en quelques lignes (p. 22) *pr<a>eficit*, *pra<e>mittit*, *Pyren<a>eos*, *pr<a>esidiis*, *pr<a>esidium*, le lecteur est agacé : qu'a-t-il appris? P. 21, I, 35, 3, 6, l'écriture *ex <s(enatus)> auctoritate* ne semble-t-elle pas quelque peu puérile? Dès que le mot *senatus* a été omis dans les mss., en quoi importe-t-il qu'on le rétablisse en entier ou par abréviation? On verra dans tout le cours du livre [*h*]*is*, parce que les mss. d'une classe écrivent *iis*, ou *is*, les autres *his*. Quel intérêt y a-t-il dans cette faute banale, quelle est l'édition où de telles corrections ne

Digitized by Google

C'est surtout dans les nominatifs et accusatifs pluriels de la troisième déclinaison que se produisent ces prétendues nouveautés. Dès que, pour l'un de ces noms, apparaît une divergence entre les deux classes, M. H. les concilie aussitôt très libéralement en écrivant *eis*. De même pour les terminaisons des verbes. Il suffit qu'un ms. donne *-re* au lieu de *-ri* pour que M. H. écrive aussitôt *-rei*. La fin des verbes est-elle donc une place privilégiée où il n'y ait jamais de faute de copistes, ou n'est-ce pas bien plutôt la place la plus exposée, et ce genre de fautes n'est-il pas un des plus habituels ?

Admettons que cette prétendue reconstitution soit fondée et logique. Où nous conduit-elle ? Nous atteindrions, en fin de compte, tout au plus la forme primitive de l'archétype de nos mss., mais nullement ce qu'a écrit César. Car à qui fera-t-on croire qu'un auteur aussi scrupuleux se soit contredit lui-même en quelques lignes, à quelques mots de distance [1] ? Cette réserve faite, reconnaissons qu'en général l'apparat est fort bien ordonné. Seulement j'aurais voulu plus de clarté dans certaines références. Tel lecteur pourra ne pas savoir que les *scholia Hedickiana*, citées p. 81, sont simplement un programme de Quedlinbourg, 1879 : était-ce si long à indiquer ? Il est vrai que pour suppléer à toutes ces lacunes, il suffira de recourir à l'excellente *Tabula Conjecturarum* qui termine le lexique de Meusel.

Second reproche, qui a peut-être plus de gravité. M. H. est conservateur jusqu'à l'excès; il maintient dans le texte telle leçon, inadmissible pour le sens, que tous les éditeurs ont abandonnée [2].

Pour l'*Index verborum*, qui contient presque 100 pages, une objection vient forcément à l'esprit : cet index, qui a dû coûter tant de peine, était-il nécessaire ? n'avions-nous pas des index de César nombreux et

---

soient pas faites sans qu'on ait cru nécessaire de les signaler ? Parce que les représentants de la classe α (D') ont *adhabita* (I, 37), n'est-ce pas une affectation d'écrire ainsi au lieu de suivre l'orthographe ordinaire, qui est dans la classe β ?

1. Dans la même page (7), au même chapitre (II), à quatre lignes de distance, on lit *pollicerei*, et *polliceri*, la première orthographe ainsi rétablie parce que le ms. D. a *pollicere*. Comment concevoir que le chap. 35 du livre I finisse par cette orthographe panachée *aut* urbe *au* portibus ? M. H. attache grande importance à la graphie *pos* (= post) ; *passum* (= passuum) : est-ce vraiment chose si grave ?

2. Passe à la rigueur pour *componerentur* (III, 16, 4); mais au même passage retenir la leçon : *Pompei* summam esse..., me paraît absolument impossible. Comme rien n'avertit que tous les éditeurs corrigent ces deux passages, le lecteur de M. H. doit de lui-même refaire leur travail. A quoi bon ? Notons encore I, 85, 5 : *humanitate*, que depuis Alde on change en *humilitate;* ou III, 8, 4 : in Cæsaris *complexum*, sans croix, ni signe de doute : l'idée que Bibulus brûle de se jeter dans les bras de César est très réjouissante. Et ce sens est forcé ici ; car si l'on rapprochait : *Agric.* 17, 2 fin, *amplexus* est là employé avec un régime, si bien qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre les deux textes. I, 68, 4 : tous les mss. ont *præsentium;* M. H. est le premier des éditeurs, si je ne me trompe, qui ait introduit ce mot dans le texte ; mais n'eût-il pas fallu avertir que les anciennes éditions et tous les éditeurs, dans cette phrase difficile, lisent *præsentiam?*

Digitized by Google

quelques-uns très bien faits? Fallait-il dépenser là tant de travail et entasser à nouveau tant de chiffres? L'explication de cette répétition surprenante est à chercher sans doute dans la présence d'un index analogue à la fin de l'édition du *De Bello Gallico;* il a fallu lui faire un pendant et le compléter. Ajoutons comme autre excuse que notre index peut, de fait, ravir les amateurs de statistique : ne leur envions pas leurs plaisirs [1].

Ici, comme dans tout ce qui précède, j'aurais été fort en peine de signaler une vraie lacune. C'est du côté de l'excès et non par le manque que pècherait en vérité, ou, si l'on aime mieux, que paraît faiblir cette excellente édition.

Émile Thomas.

Letters of Cicero to Atticus book II. With introd. notes and app. ed. by Alf. Pretor, M. A. fellow of St-Catharine's college Cambridge, editor of Sophoclis *Trachiniæ* and *Cicero ad Atticum* book I. Cambridge at the Univ. Press. Pitt press series. 1898, pet. in-12. 147 p., 3 sh.

Nous avons tout lieu d'envier à nos voisins ces petites éditions qui, sous un joli format, mettent à la portée des élèves tel ou tel livre des lettres de Cicéron le tout, histoire et texte, soigneusement tenu au courant dans des notes presque toujours claires et substantielles. Je vois par la feuille de garde et par les renvois de quelques notes que M. P. a publié antérieurement le premier livre des lettres à Atticus. Je regrette de ne pas le connaître. Tous nos compliments à l'éditeur et aussi au comité qui dirige ces publications.

C'est naturellement aux grandes éditions anglaises de Tyrrell, Watson, etc., que se réfère cette édition classique. Le texte est presque partout celui de Tyrrell [2].

Je n'attache pas d'importance à une disposition qui nous paraîtrait singulière, et d'après laquelle les sommaires de chaque lettre sont placés en tête non de la lettre, mais des notes se rapportant à chaque lettre.

Le défaut véritable de ce petit livre, qui a beaucoup de mérites, est

---

1. Relevons dans cet index comme nouveauté heureuse (d'après V[1]), *remediabantur* (I, 81, 5), un verbe dont nous saluons l'entrée dans la langue classique. M. H. n'indique aux Corrigenda que cinq passages de l'index. Je m'étonnerais qu'il en fût quitte à si bon compte.

2. Puisque d'après l'auteur lui-même les divergences sont peu nombreuses, pourquoi ne pas les avoir brièvement indiquées? Il eût suffi pour cela d'une liste très courte. Les indications éparses dans les notes n'en peuvent tenir lieu. P. 19, l. 6 : le point après le chiffre romain est, je pense, une faute d'impression venue du texte de Tyrrell. Dans des passages difficiles, M. Pr. (p. 6, p. 8, p. 10, p. 17, etc.), met des croix devant les corrections qu'il adopte et qu'il recommande. Les croix se mettent d'habitude devant les *loci desperati*, et l'on ne manque pas d'être ici d'abord dérouté.

Digitized by Google

plutôt, suivant moi, dans un manque d'appropriation à son but. L'auteur ne prétend pas avoir donné une édition savante, ni originale; s'il s'agissait d'une telle œuvre, son livre n'en pourrait être, par les dimensions mêmes du cadre, qu'une sorte de réduction; mais M. A. ne nous donne pas davantage une édition classique. On ne sait en vérité à qui s'adressent les notes que nous lisons ici; elles ne conviennent sûrement pas à des élèves. Beaucoup de notes longues et verbeuses, traitent de conjectures (acceptées ou discutées) de M. Reid; elles sont très intéressantes, mais certainement ne visent pas des élèves. La rédaction du commentaire est parfois obscure et enchevêtrée ou suppose l'emploi d'autres éditions. Les lacunes surtout sont nombreuses et surprenantes [1]. Les traductions suivies et nombreuses qui sont mêlées aux notes ne peuvent tenir lieu des explications qui nous paraissent nécessaires, et ces traductions dans les mains d'enfants ne sont pas sans de graves inconvénients.

Ce n'est là d'ailleurs qu'une critique de forme; l'édition est très soignée, très au courant, ce qui est un mérite en un tel sujet; et l'on y relit avec grand plaisir cette correspondance si riche de forme et où l'on trouve toujours à apprendre.

É. T.

Cornelii Taciti Vita Agricolae edited with introduction, notes and map by Henry Furneaux, M. A. formerly Pellow and tutor of corpus Christi College. Clarendon Press, 1898, 176 p. in-8.

Voici un Agricola qui sert de suite et de complément à la Germanie du même auteur que nous avons signalée autrefois [2]. Il est édité sur le même plan et avec le même soin. La préface résume les études préparatoires de l'auteur, qui me paraissent très complètes et bien au courant. Le texte est celui de Halm, sauf une cinquantaine de passages [3] où l'éditeur a cru pouvoir se rapprocher davantage du texte des manuscrits. En tête, une longue introduction historique, comme les Allemands en mettent de leur côté au début de la Germanie; rien de plus naturel pour une édition anglaise.

Si l'on retrouve ici les mêmes qualités que dans les autres éditions

---

1. Ainsi p. VIII fin, pas un mot sur *Parilibus*; et IX, 1, sur *Solonio;* II, 2, 2, sur *Procilius*. Le renvoi (p. 84 en haut) pour l'explication de *litui* βοώπιδος est tout à fait insuffisant. A certains signes du texte ne correspond aucune note (ainsi p. 8 pour [*aliquod*]; p. 10, pour [*fiat*]). On ne sait pas au juste quel sens (p, 89 au bas) donne M. Pr. à *ipsius judicium*. Le sens que propose M Pretor p. 52, sur la l. 14 : me illum... *vindicem* æris alieni (a judge, a patron of foreign art), est sûrement erroné, etc.

2. Voir la *Revue* du 3 décembre 1894.

3. Ils sont énumérés dans la première note de la préface.

Digitized by Google

de M. Furneaux, l'on s'arrête aussi, ce me semble, au même point. Pour toutes les difficultés d'histoire, M. F. donne un bon exposé de ce que nous savons. De même pour les difficultés de texte, qui ne manquent pas dans le petit traité et qui sont parfois des plus graves; l'auteur les signale; je n'ai pas vu qu'il risque des solutions nouvelles; il se contente d'énumérer les hypothèses auxquelles on a songé, en indiquant et non pas toujours ses préférences. Comme M. F. a tenu à ne pas dissimuler l'état véritable de notre recension, les croix sont ici assez nombreuses, plus nombreuses que dans l'édition de Halm. La raison de M. F. est qu'il entend n'admettre que des corrections vraiment satisfaisantes.

M. F. a joint à son édition une carte de la Bretagne, au coin de laquelle se trouve un tracé de la position et la configuration de la Bretagne comme la concevait Tacite. C'est un dessin qui paraît d'abord on ne peut plus bizarre; mais il semble bien que c'était, ainsi que les Romains se sont figurés « la plus grande île qu'ils aient connue ».

Je note ci-dessous quelques vétilles [1]. L'impression que laisse le livre est des plus favorables. M. Furneaux n'a rien fait de mieux que ce nouveau volume, et, pour mon compte, je ne connais pas d'édition de l'Agricola où l'on soit, sur tous les points, plus vite et mieux renseigné. C'est quelque chose.

É. T.

Babrii Fabulæ Æsopeæ, recognovit, prolegomenis et indicibus instruxit Otto Crusius. Accedunt fabularum dactylicarum et iambicarum reliquiæ. Ignatii et aliorum Tetrasticha iambica recensita a C. Fr. Mueller. Editio major. Leipzig, Teubner, 1897; XCVI-440 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les travaux de M. Crusius sur Babrius sont bien connus du public; après Eberhard, c'est peut-être lui qui a le mieux mérité du fabuliste; et l'édition qu'il a publiée vers le milieu de l'année dernière est un service de plus qu'il a rendu aux lettres grecques. Elle est précédée de prolégomènes dont M. C. excuse la longueur : on ne s'en plaindra pas. Ils nous renseignent, comme doit le faire toute bonne édition, sur les manuscrits, particulièrement sur le cod. *Athous*, sur les curieuses tablettes d'Assendelft, où un écolier de Palmyre a écrit sous la dictée (ou de mémoire) quatorze fables (v. à ce sujet le tome LIII du *Philolo-*

---

1. Dans le sommaire, au chap. 7, au lieu de the *second* legion, qui est au moins équivoque, lire: la XXe légion.—Pourquoi des abréviations équivoques comme A qui représente tantôt les Annales, tantôt les notes d'Andresen? Au lieu de dire que Γ a *ntem* with +, n'eût-il pas mieux valu spécifier, comme Andresen, que ce ms. a *en marge* une croix, signe que le copiste ou quelque lecteur jugeait ce passage corrompu? — Pour expliquer *erecta* (18, 2), M. F. a rapproché à tort l'emploi de ce mot dans un sens tout différent chez Cicéron ou dans Tite-Live; je comparerais plutôt l'emploi d'*arrectus* dans Salluste (*Hist. Phil. Or.*, 8).

Digitized by Google

gus), sur les paraphrases, dont les principales sont la *Bodleiana* et la *Parisina*, et sur les imitateurs de Babrius. Mais ce n'est pas là, selon moi, ce qui fait le vrai mérite de ces prolégomènes. Je trouve tout leur prix dans les minutieuses et solides observations que M. C. a écrites sur la langue et la versification de Babrius, et qu'il a développées avec complaisance. Je ne crois pas que rien y soit omis de ce qui peut servir à l'étude et à la critique du texte. Ce n'est pas que tout lui soit personnel: les traits principaux de la métrique babrienne avaient été relevés par Lachmann et Eberhard; mais ils sont repris et complétés par M. Crusius, et étudiés non pas tant pour eux-mêmes que pour les secours que doit apporter leur connaissance à l'établissement d'un texte définitif. L'usage et la place des différents pieds, le choix des syllabes, les lois de l'accent et de l'élision, la disposition des mots, tout ce qui peut servir à pénétrer dans le dessein d'un écrivain qui n'est pas, comme pourrait le faire croire la nature de son œuvre, ennemi de la recherche et de l'artifice, est consigné avec autant de compétence que de pénétration. On pourra peut-être ajouter quelques détails; mais le principal est acquis, et ce qu'on trouvera de nouveau ne pourra que confirmer les règles posées. Dire après cela que nous possédons une excellente édition est superflu. Elle est complétée par les fables en quatre vers d'Ignace le Diacre (Ignatius Diaconus ou Magister ou encore Grammaticus), réunies par M. C. Fr. Müller, et par des tables, dont une (*Sermo Babrianus*) est un recueil complet des mots et des tournures employées dans les *Mythiambes* de Babrius [1].

MY.

I. Dr. P. DORVEAUX. **Le Myrouel des apothicaires et pharmacopoles** (Le Miroir des Apothicaires), par Symphorien CHAMPIER. Nouvelle édition revue, corrigée et annotée, avec une préface de M. G. PLANCHON, directeur de l'École supérieure de pharmacie de Paris. Paris, 1895, in-8, 56 pages.

II. Dr. P. DORVEAUX. **L'Antidotaire Nicolas.** Deux traductions françaises de l'*Antidotarium Nicholai*, l'une du XIVe siècle, suivie de quelques recettes de la même époque et d'un glossaire, l'autre du XVe, incomplète, publiées d'après les manuscrits français 25.327 et 14.827 de la Bibliothèque nationale, etc. Préface de M. Antoine THOMAS. Paris, 1896, in-8, XXII, 109 pages.

I. — Si l'on pouvait douter un instant de l'utilité qu'il y avait à donner une nouvelle édition du *Myrouel des Apothicaires* de Symphorien Champier, on serait convaincu du contraire, après avoir lu l'excel-

1. Les fables de Babrius sont disposées comme suit : Prol. I, fab. 1-107, prol. II, fab. 108-123 cod. Athous; 124-135 cod. Vaticanus gr. 777; 136-139 fab. dont la vraie forme est conservée par les tablettes d'Assendelft; 140 Ps. Dositheus; 141 fragment conservé par Natalis Comes; 142-194 paraphr. Bodléienne; 195-206 fab. qui doivent être attribuées à Babrius (fragments en prose); 207-250 fab. douteuses et divers fragments.

Digitized by Google

lente préface que M. P. Dorveaux a eu l'heureuse idée de demander à M. G. Planchon; il était impossible de mieux mettre en lumière le mérite et l'importance historique de l'œuvre de Champier que ne l'a fait le savant directeur de l'École de pharmacie de Paris. Après quelques lignes consacrées à la biographie du médecin érudit, M. G. Planchon s'est attaché à montrer ce qui fait l'intérêt et le caractère particulier du *Myrouel* ou *Mirouer* (Miroir) [1] *des Apothicaires*. Champier avait été frappé de deux choses, d'abord de la mauvaise qualité ou de l'incertitude que présentaient la plupart des drogues d'origine exotique, — et pour obvier à cet inconvénient, il ne voulait rien moins que leur substituer des drogues indigènes, — puis de l'ignorance du latin chez les apothicaires et les chirurgiens français, et des erreurs funestes où ils tombaient trop souvent dans l'application des remèdes. Dans un livre latin intitulé *Castigationes*, il avait relevé et consigné longuement toutes ces erreurs. Le *Myrouel* est un résumé français ou, pour me servir de l'expression même de l'auteur, une « manière d'épithomé en nostre langue gallicane », mis à la portée des moins instruits, « affin que les Apothicaires et Cyrurgiens-Barbiers n'ayent cause d'ignorance envers Dieu et le monde ».

On voit que, si Champier a eu tort de proscrire d'une manière trop absolue les drogues exotiques, le mobile auquel il a obéi, en composant d'abord ses *Castigationes* et plus tard son *Myrouel*, ne pouvait avoir plus d'à-propos, ni plus d'utilité. On pressent en même temps quel intérêt offre le manuel du savant médecin pour l'histoire de la pharmacopée à l'époque de la Renaissance. Appartenant, comme le remarque M. G. Planchon, à la période de transition entre les commentateurs des anciens et les premiers observateurs naturalistes, Champier, par son esprit vraiment scientifique, annonce et prépare ces derniers. Mais pour que son livre fût utile au lecteur moderne, il fallait qu'il fût publié par un éditeur aussi versé dans la connaissance technique, que dans l'histoire, des drogues. M. le Dr Dorveaux possède l'une et l'autre, et il apporte à tout ce qu'il fait un souci de l'exactitude, auquel j'ai déjà eu occasion de rendre hommage, et dont on trouve un nouvel exemple dans la publication que j'annonce aujourd'hui [2]. Par l'abondance et l'étendue des notes dont il a enrichi le Myrouel de Champier, il l'a rendu accessible à tous; par la compétence dont il fait preuve à chaque ligne [3], au

1. Dans *Myrouel*, *l* s'est substitué à *r* étymologique, comme dans autel (*altare*). Quant à *oué*, (*wé*), cette diphtongue représente la notation de *oi* au XVIe siècle.

2. Je devrais ajouter « bien tard »; mais un premier compte rendu fait l'année dernière s'est trouvé égaré; voilà comment j'annonce seulement en 1898 deux ouvrages publiés en 1895 ou 1896.

3. Je n'ai rien trouvé à redire dans toutes ces notes, tant elles sont exactes; voici pourtant un lapsus relevé p. 37, note 3. « Dunq mis pour *dont*, qui signifie alors ». Il est évident que *Dung* (*d'ung* pour *d'un*) est une coquille pour *dont*; mais ce dernier mot (*de unde*) signifie *d'où* et non pas *alors*; c'est *donc* (*tunc*), qui a eu primitivement ce dernier sens.

Digitized by Google

point de vue historique, comme au point de vue pharmacologique, il a fait du livre du savant du XVIe siècle une des sources d'information les plus précieuses, pour quiconque s'occupe de la thérapeutique à cette époque; les commentateurs des pharmacopes ou des médecins de l'antiquité aussi, n'y trouveront pas moins à puiser que les éditeurs des ouvrages d'histoire naturelle ou de médecine de la Renaissance. C'est dire toute l'importance que présente cette curieuse publication.

II. — L'édition de l'*Antidotaire Nicolas* n'en présente pas une moins grande : dans les quelques pages où il s'est efforcé de découvrir à quelle région et dans quel dialecte a été écrite la traduction de ce célèbre traité, M. A. Thomas a fait avec raison ressortir l'intérêt qu'elle offre aussi au point de vue philologique; c'était déjà une raison pour la publier; les renseignements précieux qu'on y trouve sur la pharmacopée du moyen âge en était une autre. Ce n'est pas que les traités du genre de l'*Antidotarium Nicolai* soient rares; mais la longue popularité de ce dernier, l'adoption de ses formules dans toutes les pharmacopées, lui donnent une importance toute particulière; il faut ajouter que l'insuffisance scientifique des éditions des divers *Arbolayres* ou traités semblables — je fais une exception pour la traduction de l'*Opera Salanitana* si bien publiée par M. Jules Camus — faisait depuis longtemps désirer qu'une œuvre plus complète de ce genre fût, elle aussi, publiée avec tout le soin et la compétence nécessaires. M. le Dr P. Dorvaux a comblé cette lacune en nous donnant, avec des notes nombreuses et bien choisies, qui éclairent et expliquent les termes obscurs, une édition irréprochable de la traduction, du XIVe siècle, de l'*Antidotarium*, renfermée dans le manuscrit français 25.327 de la Bibliothèque nationale [1]. L'infatigable érudit avait publié une première fois cette traduction dans le Bulletin no 13 de la « Société syndicale des pharmaciens de la Côte-d'Or » (an. 1894). C'est un texte soigneusement revu et suivi d'un glossaire alphabétique de tous les noms de drogues mentionnées, véritable résumé historique de l'ancienne matière médicale, qu'il nous donne aujourd'hui [2].

On comprend que je ne puisse ici passer en revue les 85 articles dont

---

1. M. le Dr P. D., outre la traduction de l'*Antidotarium* renfermée dans le manuscrit 25.327, a reproduit aussi en appendice un fragment de cette même traduction, conservé dans le manuscrit 14.827; mais ce fragment ne contenant que les six premières recettes, je ne crois pas devoir en parler.

2. A ce texte, M. le Dr P. D. a joint des « Recettes diverses », tirées du même manuscrit 25.327; les neuf premières, qui ont trait à « la garison des vins », nous montrent que les maladies dont peut être atteint ce précieux liquide sont bien anciennes, et que bien anciennement aussi on s'était ingénié à les combattre. Quant aux « recettes de médecine » qui suivent, elles ne donnent lieu à aucune remarque, la seconde exceptée, « charme pour ocire raucle [éruption] de festre (bouton) », dans lequel, comme il convient, une conjuration ou prière remplace une prescription médicale.

Digitized by Google

se compose l'Antidotaire du manuscrit 25.327; les lecteurs curieux de connaître les recettes de l'ancienne pharmacopée ne les parcourront pas sans plaisir, et les notes offriront aux moins au courant du sujet eux-mêmes, les éclaircissements nécessaires pour les comprendre et s'en faire une idée exacte; ils feront par là connaissance avec des remèdes depuis longtemps tombés en désuétude et dont la composition si complexe les étonnera; mais ils y retrouveront aussi quelques-unes des préparations de la pharmacopée actuelle, comme le miel rosat, l'huile de roses, l'oxcymel, l'onguent citrin, l'onguent populeum, etc., que le Codex a conservés au milieu de toutes les révolutions subies par les produits pharmaceutiques. Mais c'est surtout dans le Glossaire, œuvre exclusive du Dr P. D., qu'il y a à apprendre; les éditeurs d'anciens textes, où il est question de simples ou de drogues composées, feront bien, ou plutôt ne pourront se dispenser de le consulter, toutes les fois qu'ils auront une substance médicale à identifier; ils y trouveront tous les éléments d'une détermination aussi certaine que possible. On voit de quelle utilité peut être l'Antidotaire et quels services, tout ancien qu'il est, il peut être appelé à rendre; il faut donc remercier M. le Dr P. Dorveaux d'en avoir donné une nouvelle édition, et le féliciter d'avoir rempli sa tâche avec tant de soin et tant de compétence.

Ch. J.

Petri de Dacia vita Christinae Stumbelensis. Edidit Johannes Paulson. Fasc. II, secundum de vita Christinae librum continens. — Gotoburgi, Wettergren et Kerber, 1896. In-8, v-257 pages. (Scriptores latini medii aevi Suecani. I.)

Je me contente aujourd'hui de signaler l'apparition de ce deuxième fascicule de la vie de Christine de Stumbele par Pierre de Dace, que M. Jean Paulson vient de donner; je me réserve de revenir plus tard sur cette édition. M. J. P. annonce, en effet, la publication du premier fascicule, avec une introduction très détaillée, fournissant tous les renseignements qu'on est en droit d'attendre de lui. Un troisième suivra, qui contiendra, dit l'avertissement, des tables assez complètes.

Pour le moment constatons que le texte de cette édition, établi avec toute la science paléographique et toute la critique exigée pour de pareils travaux, est la reproduction d'un manuscrit, sur lequel M. Paulson a déjà, paraît-il, publié une étude et qu'il ne nous fait pas autrement connaître.

L.-H. Labande.

Notice sur un légendier français du XIIIe siècle, classé selon l'ordre de l'année liturgique, par M. Paul Meyer. Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. — Paris, imp. nat.; libr. Klincksieck, 1898. In-4, 69 pages.

Le titre de cette publication indique assez que le légendier français,

Digitized by Google

dont il est ici parlé, se distingue des recueils analogues par l'ordre dans lequel sont rapportées les vies ou légendes des saints. Les 168 morceaux dont il se compose, d'une importance et d'une valeur inégales, ont été traduits entre 1240 et 1280-1290 d'une compilation latine qui se rapproche beaucoup d'une *Abbreviatio in gestis et miraculis sanctorum*, conservée dans plusieurs manuscrits des XIIIe et XIVe siècles. En outre, 29 appartiennent à un fonds commun, qui a été utilisé pour la confection de différents recueils. Leur examen soulève plusieurs problèmes intéressants ; ils sont résolus pour la plupart par M. Paul Meyer avec son habileté et sa critique habituelles. On doit également féliciter cet auteur du soin minutieux qu'il a apporté dans la recherche des sources du texte latin des différentes légendes et des versions françaises de chacune d'elles. Son étude restera certainement comme un répertoire indispensable à quiconque devra utiliser des vies ou légendes de saints.

L.-H. LABANDE.

Notice sur les « Corrogationes Promethei » d'Alexandre Neckam par M. Paul MEYER. Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXV, 2e partie. — Paris, imp. nat. ; libr. C. Klincksieck, 1897. In-4, 42 pages.

Sous ce titre énigmatique de *Corrogationes Promethei*, que M. Paul Meyer traduit ingénieusement et à mon avis avec raison par « travaux d'un homme condamné à l'oisiveté », Alexandre Neckam, bien connu maintenant par plusieurs publications, avait écrit tout à la fois une œuvre grammaticale et une compilation théologique, la première devant servir de préambule à la seconde. Ces deux parties, séparées quelquefois par les copistes et considérées à tort comme des traités différents, étaient restées dans l'oubli, bien qu'elles ne l'eussent pas tout à fait mérité. Il faut donc savoir gré à la sagace érudition de M. P. M. d'avoir signalé en quoi elles sont intéressantes l'une et l'autre.

La première est un traité de grammaire élémentaire et incomplet, qui a surtout pour base le *Donatus major* et le Priscien ; mais si l'on y rencontre un peu plus de remarques personnelles que dans d'autres ouvrages semblables, on n'y trouve pas, dit M. Meyer, de conception véritablement originale. La seconde partie est un commentaire ou plutôt une explication, autant grammaticale que théologique, de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il faut surtout en retenir les gloses françaises pour les mots les plus difficiles. Chose digne de remarque : il n'y a rien en langue anglaise, quoique l'auteur, né à Saint-Alban en 1157 et abbé de Cirencester, ait passé la plus grande partie de sa vie en son pays. Il est vrai qu'après avoir étudié et même enseigné à l'Université de Paris, il devait, autant et même plus qu'un autre, regarder comme indigne de lui le langage de ses compatriotes.

L.-H. LABANDE.

Digitized by Google

Gustave LARROUMET : **Racine**. In-12. Paris, Hachette. 1898.

L'étude biographique et littéraire que publie M. Larroumet sur Racine sera certainement un des meilleurs volumes de la collection des *Grands Écrivains Français*. Il serait difficile de résumer avec plus de brièveté et d'élégance non seulement toutes les particularités de la vie du grand poète, mais encore toutes les appréciations auxquelles un examen attentif de ses œuvres peut donner lieu. En ce moment où Racine, plus en faveur qu'il n'a jamais été, est admiré « en bloc », cette notice a même un mérite plus rare encore, celui d'être sereinement impartiale. Non qu'elle le soit encore tout à fait, car un biographe subit toujours quelque peu l'influence des opinions régnantes, mais ce n'est guère que sur des points tout à fait secondaires qu'on pourrait la surprendre complaisante. Il n'est assurément pas très exact d'écrire : « *St-Genest* et *Polyeucte* sont des exceptions dans la tragédie antérieure à celle de Racine· Depuis que l'Église et le Théâtre avaient divorcé, l'histoire religieuse et le dogme étaient interdits au poète dramatique » (p. 152). On pourrait, en effet, objecter aussitôt la *Théodore* de Corneille, le *Saül* de Du Ryer, le *Martyre de Saint-Vincent* de Jean de Boissin, la *Sainte-Agnès* de Pierre Troterel et bien d'autres tragédies encore, sans compter que ce même sujet d'*Esther* avait déjà été traité par Pierre Mathieu, par Montchrestien, par Du Ryer, etc Je ne crois pas non plus qu'il faille admirer particulièrement en Racine « une variété et une souplesse qui vont de la mythologie à l'empire romain, font alterner une reine juive avec une sultane, Mathridate avec Iphigénie, et remontent aux demi-dieux de la fable avant d'aborder le Dieu de la Bible (p.70)»; Rotrou et Corneille en ont fait tout autant et les romanciers de l'époque en ont fait bien d'autres. C'est, me semble-t-il, s'illusionner beaucoup que de déclarer que son théâtre « toujours chrétien et français, représente les civilisations hébraïque, grecque, romaine, turque, avec une *fidélité savante et scrupuleuse* » (p. 153). J'ai bien peur que ce soit aller jusqu'au paradoxe que de dire : « le mot propre, l'expression consacrée par l'usage courant, est le fond de la langue de Racine », car il recourt en réalité à bien des périphrases très compliquées et souvent même d'un goût assez douteux pour éviter d'appeler les choses par leur nom. Le grand tragique a assez de mérites merveilleux pour que l'on puisse, par exemple, reconnaître, sans lui faire tort, que ces deux vers du récit de Théramène :

> Cependant, sur le *dos de la plaine liquide*
> S'élève à gros bouillons une montagne humide

sont deux très mauvais vers, et que Pradon, en la même scène de sa *Phèdre* concurrente, s'est montré bien meilleur poète, disant :

> Dans un calme profond la mer ensevelie
> Ainsi qu'un vaste étang paraissait endormie
> Et le zéphyr à peine en ce calme si beau

Digitized by Google

Frisait légèrement la *surface de l'eau*...
Une montagne d'eau s'élançant vers le sable,
Roule, s'ouvre et vomit un monstre épouvantable...

Mais je ne relève ces peccadilles que pour l'amour de l'exactitude. L'amour de Racine m'aurait sans doute fait commettre de bien plus gros péchés. Raoul Rosières.

Antoine Benoist. **Essais de critique dramatique**. In-12. Paris, Hachette, 1898.

« Après — dit l'auteur — qu'on a sué sang et eau pour expliquer des morceaux qui, étant aussi clairs qu'ils sont beaux, s'expliquent d'eux-mêmes et se passent de commentaires, il semble qu'on entend le lecteur vous répondre, comme Agnès au pauvre Arnolphe :

Tenez, tous vos discours ne me touchent pas l'âme :
Horace avec deux mots en ferait plus que vous » (p. 129).

On ne saurait faire de cet ouvrage une critique plus juste. Voilà assurément un livre qui peut rendre de grands services à ceux qui n'ont pas lu les cinq auteurs auxquels il est consacré — G. Sand, Musset, O. Feuillet, Augier, Dumas fils, — et il mérite, à ce compte, d'être mis en excellente place dans toutes les bibliothèques de collège. Mais quiconque les a lus aura sans doute fait les mêmes remarques que l'auteur, avec moins de soins peut-être, mais sans doute avec autant d'évidence. Les réflexions de M. Benoist sont toujours avisées, précises, exprimées avec clarté, seulement elles s'appliquent à la démonstration de vérités si manifestes que l'on se demande souvent à quoi bon tant de si louables efforts. N'est-ce pas un peu trop de soixante-trois pages pour établir que G. Sand « a moins le sens du théâtre que du roman » (p. 19), ou de quarante-six pages pour arriver à constater que si le théâtre de Musset, écrit pour la lecture, a pu réussir sur la scène, c'est que le poète « avait l'instinct du théâtre » (p. 131). Peut-être même le volume serait-il singulièrement allégé si l'on y supprimait des pensées dans le genre de celle-ci : « Il n'y a que les pièces bien faites qui, après trente-huit ans écoulés, puissent tenir l'affiche pendant une centaine de représentations » (p. 138). Mais une fois ces réserves indiquées, il ne reste plus qu'à louer une étude très consciencieuse, pleine d'aperçus judicieux, et qui n'offre prise à aucune rectification. Raoul Rosières.

Louis Delaporte. **Pastels et figurines**. Paris, Fontemoing, in-12, 1898.
Georges Pellissier. **Études de littérature contemporaine**. In-12. Paris, Perrin et Cie, 1898.
Henry Michel. **Le quarantième fauteuil**. In-12. Paris, Hachette, 1898.
Gaston Pinet. **Écrivains et Penseurs polytechniciens**. In-12. Paris, Ollendorff, 1898.

Si nombreux sont aujourd'hui les auteurs qui nous arrêtent pour

Digitized by Google

nous dire ce qu'il faut penser de Mme de Sévigné ou de Bossuet, d'Alphonse Daudet ou de M. Huysmans, que nous sommes bien contraints de nous borner à les signaler. On disserterait volontiers sur des études approfondies. Mais des impressions exposées en quelques pages ne sauraient offrir matière à de bien longues réflexions.

Les *Pastels et figurines* de M. L. Delaporte sont, paraît-il, une œuvre de début. C'est un recueil de brefs articles sur la plupart des littérateurs actuels et même sur quelques auteurs d'autrefois. On y prévoit un observateur précis et sincère écrivant d'un style souple et coloré. Attendons de M. Delaporte, pour en dire davantage, un livre plus substantiel.

M. G. Pellissier, lui, a déjà fait ses preuves. On peut même le considérer comme un de ceux qui ont le mieux réussi dans le genre de critique que les journaux quotidiens et les revues hebdomadaires rendent aujourd'hui indispensables : le compte rendu prompt et concis. Il s'en acquitte avec esprit, savoir et précision. La meilleure louange qu'on puisse lui faire est de dire qu'on se sent presque toujours d'accord avec lui lorsqu'on lit ces *Études de littérature contemporaine*. Parmi nos critiques attitrés, il en est peu qui semblent plus dégagés des routines de l'enseignement scolaire, aussi indépendants dans leurs appréciations, et mieux aptes à saisir de suite le fort et le faible d'une œuvre littéraire. C'est presque du reportage, mais un reportage excellent.

Je prise moins le *Quarantième fauteuil* de M. H. Michel. Ce sont les comptes rendus, publiés dans le *Temps*, des séances de réception qui se sont succédé depuis une dizaine d'années à l'Académie française. Au lendemain même de ces cérémonies, ils pouvaient avoir leur valeur parce qu'ils renseignaient promptement, mais depuis qu'on a eu entre les mains les discours du récipiendaire et de son introducteur, on en a su de suite bien plus long qu'ils n'en disaient. Le critique y conserve quand même la révérence que l'on doit à des personnes qui vous ont invité à leurs fêtes, et l'indécision des jugements précipités. Dix ans plus tard il nous faut avouer que nous ne pensons déjà plus comme l'auteur pensait alors. De tels croquis ne sauraient dès lors nous charmer que par l'*humour*, mais la manière châtiée de M. Michel ne lui a guère permis qu'une honnête fantaisie.

Quant aux *Écrivains et Penseurs Polytechniciens* de M. G. Pinet, c'est une liste de notices biographiques auxquelles il y aurait mauvaise grâce à demander des jugements médités. Cela ressemble un peu aux prospectus des bonnes pensions énumérant ceux de leurs élèves qui ont remporté des prix aux divers concours. Il s'agit pour l'auteur de montrer que l'École polytechnique a fourni, dans presque tous les genres, des écrivains remarquables, et rien de plus. Aussi force-t-il souvent la note admirative. Il vous dira, par exemple, que l'œuvre du Père Gratry est « la plus originale de la littérature du XIXe siècle » (p. 98), que les *Essais de critique générale* de M. Renouvier sont « le livre le plus

Digitized by Google

sérieux et le plus original du siècle » (p. 254, etc.). En réalité, parmi tous les écrivains qu'il cite, on ne voit guère que M. Armand Silvestre et M. Marcel Prévost qui fassent vraiment figure de littérateurs. Les autres sont des hommes d'élite qui, avec la haute culture dont ils jouissent, n'ont pas de peine à s'exprimer avec netteté et concision, mais dont cependant les œuvres offriraient difficilement une page à faire entrer dans nos anthologies. Si ce livre, comme le déclare souvent M. Pinet, doit prouver que la culture des mathématiques ne saurait nuire à la verve littéraire, la démonstration est loin d'être péremptoire. Mieux vaudrait reconnaître que, comme on n'entre à l'École polytechnique qu'à un âge où les vocations se sont déjà nettement affirmées, il est de toute évidence que ceux qui s'y font admettre se reconnaissent plus faits pour les sciences que pour la littérature et ne sauraient, en ce cas, promettre des littérateurs de grand tempérament. Une chose pourtant est à considérer : c'est le grand nombre de disciples que l'École polytechnique a fournis à Saint-Simon et à Fourier. L'utopie ne serait-elle pas une poésie déviée par la science ou une science déviée par la poésie ?

Raoul Rosières.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 septembre 1898.

M. Léopold Delisle lit une notice sur les procès-verbaux des assemblées de la Faculté de théologie de Paris pendant la période comprise entre les années 1505 et 1533. Ces procès-verbaux, disparus depuis le temps de Louis XIV, viennent d'être découverts par M. le duc de la Trémoïlle dans le dépouillement des Archives de sa maison, qu'il poursuit avec autant de persévérance que de succès. M. Delisle établit l'authenticité du registre si heureusement retrouvé et qui est écrit en grande partie de la main de Jean Taveau, bedeau de la Faculté. C'est un document de la plus grande importance pour l'histoire religieuse des dix-huit premières années du règne de François Ier. On y peut suivre jour par jour les détails de la lutte engagée entre les défenseurs de la vieille orthodoxie et les partisans de la Réforme. L'ébranlement que cette lutte acharnée détermina dans les esprits, à la Cour, en Parlement et surtout au milieu de l'Université, a laissé des traces profondes dans le résumé des délibérations, des discussions et des jugements de la Faculté. Beaucoup de séances sont remplies par la critique des écrits suspects, par l'examen d'ouvrages que des auteurs ou des libraires timorés ne voulaient pas faire imprimer sans une autorisation préalable, par la censure et la condamnation des propositions qu'on signalait comme entachées d'erreurs dans les cours publics, dans les soutenances de thèses, et surtout dans les prédications. L'examen des mesures à prendre pour se ménager l'appui de la Cour et du Parlement y tient une grande place. — M. Delisle en analyse quelques pages relatives aux rapports de la Faculté avec François Ier, Louise de Savoie et Marguerite d'Angoulême Il y est surtout question des écrits de Luther, d'Erasme et de Berquin. On y relève aussi des renseignements sur plusieurs incidents qui eurent un assez grand retentissement à Paris en 1530 et 1533 : l'examen de la validité du premier mariage de Henri VIII, roi d'Angleterre, l'émotion causée par les prédications de Gérard Roussel au Louvre, en présence de la reine de Navarre, et la censure dont fut menacé le livre de cette princesse : *Le Miroir de l'Ame pecheresse*. — Il est très intéressant de constater dans quelle mesure et avec quelles hésitations François Ier, sa mère et sa sœur intervinrent à plusieurs reprises, parfois pour encourager le zèle des docteurs, plus souvent pour le modérer et protéger plus ou moins énergiquement les persécutés. — On ne pourra plus s'occuper du règne de François Ier sans tenir

Digitized by Google

compte des délibérations de la Faculté de théologie. Au mérite d'avoir découvert un aussi précieux document, M. le duc de la Trémoïlle a joint celui de le mettre à la disposition du public; il en a fait don à la Bibliothèque nationale pour grossir le fonds des manuscrits que cet établissement doit à la générosité de ce bienfaiteur de nos musées et de nos bibliothèques.

Séance du 9 septembre 1898.

M. L. Delisle donne lecture d'une lettre de M. Th. Homolle, directeur de l'École d'Athènes, relative aux voyages et aux travaux entrepris par les membres de cette Ecole en Thrace, en Macédoine et en Bulgarie.

M. Clermont-Ganneau complète, à l'aide d'un estampage, les observations qu'il a présentées en 1896 sur un monument avec inscription nabatéenne dont M. Sachau a donné une interprétation erronée.

M. Blancard, archiviste du département des Bouches-du-Rhône, correspondant de l'Académie, lit un mémoire sur le domaine de Gardane, entre Marseille et Aix, acquis, le 26 juin 1454, par René d'Anjou, roi de Provence, qui, du reste, n'en paya jamais le prix. M. Blancard établit que Gardane fut un des séjours habituels du roi René, qu'il y fit de beaux festins et qu'il reconstruisit en partie le château aux frais des habitants. — M. Blancard ajoute que le fonds d'archives provenant de Gardane contient d'importants renseignements sur la vie rurale et l'économie agricole au xve siècle.

Séance du 16 septembre 1898.

M. Clermont-Ganneau décrit, d'abord, un poids en plomb, portant une inscription grecque au nom d'un agoranome, datée d'une des ères de Gaza et qui prouve que la charge de ce fonctionnaire avait une durée de trois mois; — ensuite, un cachet avec caractères phéniciens, au nom d'Abigaël, femme d'Assaiaou (celui que Jéhovah a fait); on se souvient que le nom d'Abigaël était celui de l'une des femmes du roi David.

Séance du 23 septembre 1898.

M. Oppert ajoute quelques remarques à ses observations sur le droit lignager en Assyrie. La famille, la tribu, les agnats, avaient un droit de réclamation sur tous les biens, même nobles. Pour les immeubles, cette coutume avait une grande analogie avec le droit de retrait lignager du droit germanique. Cette ancienne coutume, qui semble consacrée par des lois religieuses, excitait cependant à Ninive une vive répulsion. On dut édicter contre le revendicateur et ses descendants ou agnats, des peines énormes qui pouvaient monter à plus de 300,000 francs; on le menaça du sacrifice de ses enfants, etc. Cette précaution est prise contre toute espèce de vente. Ainsi, dans un contrat unique en son genre, un mari vend sa femme pour 170 francs à une marchande, en stipulant d'ailleurs qu'on devra avoir certains égards pour elle; mais cependant les agnats sont menacés d'amendes énormes dans le cas où ils voudraient annuler le marché. — MM. Deloche et Viollet présentent quelques observations.

M. Émile Eude, architecte, fait une communication sur le mouvement architectural à l'époque mérovingienne, d'après le poète Fortunat.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. F.-P. Thiers, conservateur du Musée de Narbonne, une seconde note sur l'inscription de Coligny (Ain). Dans sa première note, au mois de mars dernier, M. Thiers tentait de prouver que le cycle employé dans le calendrier de Coligny n'était autre que le cycle grec de Méton. Il démontre aujourd'hui nettement que ce texte n'est autre chose qu'une transcription grossière d'un texte grec préexistant. Il en conclut que les Celtes du Jura faisaient usage de la langue grecque mêlée de radicaux indigènes et qu'ils étaient initiés aux doctrines astronomiques de la Grèce. Il y avait donc entre la civilisation celtique et la culture grecque des liens plus étroits qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — **10 octobre** — **1898**

ZIMMERN, Grammaire comparée des langues sémitiques. — LINDBERG, Grammaire comparée des langues sémitiques. — ZACHARIAE, La lexicographie indienne. — Sal. REINACH, Répertoire de la statuaire grecque et romaine. — DIELS, Lea poèmes d'Empedocle. — TUXEN, L'empereur Tibère. — LUCHAIRE, Mélanges d'histoire du moyen-âge. — P. FOURNIER, Les collections canoniques attribuées à Yves de Chartres. — H. CORDIER, Molière jugé par Stendhal. — ROBINET DE CLÉRY, Les îles Normandes. — HOURST, Sur le Niger et au pays des Touaregs, — DEHÉRAIN, Le Soudan égyptien sous Méhémet-Ali. — LAFENESTRE et RICHTENBERGER, La peinture en Hollande. — PEKAR, Esthétique positive — ALEXANDRE, Le Musée de la Conversation, 3e éd. — STEIN, Manuel de bibliographie générale. — *Bulletin :* BRUSTON, Les paroles de Jésus récemment découvertes en Égypte; MODESTOV, L'origine des Sicules ; A. KOCH, Commentaire de l'Odyssée ; G FRIEDRICH, Tibulle et Lygdamus; Inscription de Patras; Livres parus à Athènes; SAGNIER, Les épées de bronze du musée Calvet; L. DELISLE, Un manuscrit de l'église de Lyon ; KINARD, Les homélies de saint Wulfstan; KLUGE et LUTZ, Glossaire d'étymologie anglaise ; SEPET, Les maîtres de la poésie française. — Académie des Inscriptions.

I. **Vergleichende Grammatik der Semitischen Sprachen.** Elemente der Laut- und Formenlehre von Dr HEINRICH ZIMMERN, A. O. Prof. d. Assyriologie an der Univ. Leipzig; mit einer Schrifttafel von J. Euting. — Berlin, Reuther et Reichard, 1898; in-12, pp. XI-194.

II. **Vergleichende Grammatik der Semitischen Sprachen** von E. O. LINDBERG. I. Lautlehre. A) Konsonantismus. — Gœteborg, Wettergren et Kerber, 1897; in-8, pp. XI-160.

I. — L'étude de la grammaire comparée des langues sémitiques présente des difficultés particulières qui résultent, d'une part, du petit nombre de textes conservés dans certains dialectes, et, d'autre part, de l'absence de vocalisation dans les écritures alphabétiques, c'est-à-dire dans tous les dialectes anciens qui ne sont pas écrits avec les signes cunéiformes. Néanmoins, grâce surtout aux découvertes épigraphiques de notre siècle, on possède aujourd'hui un certain nombre de mots communs aux divers dialectes, qui permettent d'essayer des études de grammaire comparée. Outre des traités sur l'un ou l'autre point spécial, nous avions déjà un fort bon travail en ce genre : les *Lectures on the comparative Grammar of the semitic Languages* de M. W. Wright (Cambridge, 1890). Celui que vient de publier M. Zimmern ne fera point oublier le précédent. Il n'est pas sans mérite toutefois. L'auteur a

Digitized by Google

exposé en un petit volume les principaux points de comparaison entre les différents dialectes sémitiques. Il se base surtout sur les travaux relatifs aux langues qui ont une littérature ; certains dialectes qui ne sont connus que par des documents épigraphiques, comme l'ancien araméen, le palmyrénien, le nabatéen, le moabite, ont été à peu près totalement négligés, et à tort. L'auteur procède surtout à l'aide de tableaux annotés : ce système lui permet de dire beaucoup de choses en peu de mots et d'être beaucoup plus complet que ne sembleraient l'indiquer les dimensions du volume. Il y a pourtant des lacunes dans son travail : pas de syntaxe et disproportion entre le chapitre consacré au verbe (80 pages) et celui qui traite des noms (15 pages). Ces défauts n'ont, d'ailleurs, point échappé à l'auteur, qui s'en excuse dans la préface. Il en est un autre, à notre avis ; M. Zimmern a adopté un système de transcription que nous approuvons fort : c'est le seul qui puisse être universellement admis, et qui consiste à rendre chaque consonne sémitique par un seul signe ; mais l'auteur en abuse vraiment ; à part l'alphabet comparatif, tout est donné en transcription. Il lui eût été facile, en bien des cas, d'employer les caracteres sémitiques, et d'aider ainsi la mémoire du lecteur, qui doit à son tour retranscrire mentalement les citations dans leur écriture originelle pour suivre avec profit les comparaisons établies. A part ces réserves, nous ne pouvons que louer l'ouvrage de M. Zimmern ; c'est le seul manuel élémentaire, méthodique et à peu près complet, que nous ayons : il est appelé à rendre service aux étudiants. — Une bibliographie (bien incomplète) mentionne les principaux travaux de grammaire sémitique comparée dont l'auteur s'est inspiré, et un tableau des principales formes d'écriture, dû à la main expérimentée du Dr Euting, termine l'ouvrage.

II. — La Grammaire de M. Lindberg sera beaucoup plus développée que la précédente. Elle est conçue à peu près sur le même plan. L'auteur paraît beaucoup moins au courant des derniers travaux philologiques que M. Zimmern : je veux dire des travaux allemands ou anglais, car l'un et l'autre ignorent ou affectent d'ignorer ce qui se fait en France : ni les publications de R. Duval sur les dialectes araméens, ni les travaux de Clermont-Ganneau sur les dialectes moabite ou autres, ni même le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, ne sont cités une seule fois (pas même dans la *Litteratur* de Zimmern). — Nous reviendrons sur cette publication quand elle sera achevée. Le présent fascicule ne contient qu'une partie de la phonétique, celle qui regarde les consonnes. Les 160 pages in-8 de M. Lindberg correspondent aux pages 15-36 de M. Zimmern. Les exemples sont nombreux et toujours donnés en caractères sémitiques, excepté naturellement pour l'assyrien.

J.-B. Ch.

Digitized by Google

Theodor ZACHARIAE. **Die indischen Wœrterbücher** (*Kosa*). Strasbourg, Trübner, 1897, 40 pp. (Grundriss der indo-arischen Philologie und Alterthumskunde, 1, 3, *b*.)

La section du *Grundriss* réservée à la lexicographie indigène revenait de droit à M. Zachariae. Ce philologue excellent, que ne rebutent point les tâches épineuses, a fait des *koças* son étude de prédilection ; il y est sans rival et presque sans compagnon. Ses *Beitræge zur indischen Lexicographie*, ses magistrales éditions de Çâçvata et de Hemacandra, ses copieux comptes rendus des *Gœttingische gel. Anzeigen* en ont montré l'importance et fixé la méthode. Il était donc admirablement préparé à résumer les progrès d'un ordre de recherches dont il a été lui-même l'initiateur et le principal artisan. Le fascicule de 40 pages consacré à cet exposé, s'il n'est pas un des plus importants de la collection, est au moins un des plus achevés. C'est un de ces travaux dont on a coutume de dire qu'ils épuisent la matière. On y trouve un inventaire bref, mais clair et complet, de tous les faits essentiels; quant aux détails omis, une abondante bibliographie permet de les retrouver facilement.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première traite des origines de la lexicographie indienne et des lexiques antérieurs au plus ancien qui subsiste, celui d'Amara ou celui de Çâçvata (car le droit d'aînesse est disputé par ces deux auteurs). Leurs prédécesseurs (Kâtya, Dhanvantari, Bhâguri, Ranti, Vararuci, Vâcaspati, Vikramâditya, Vyâdi, Vopâlita) ne sont connus que par leur nom et quelques citations ; pourtant, selon M. Gustav Oppert, l'*Utpalamâlâ* de Vyâdi et le *Trikânda* de Bhâguri existeraient encore dans le sud de l'Inde. — La seconde partie (*die Einrichtung der Kosa*) décrit les deux types de koça : *ekârtha* (synonymes), *anekârtha* (homonymes) ; l'ordre qu'ils assignent aux mots, les formules qu'ils emploient pour en marquer le sens, le genre, etc. — Enfin ; la troisième partie est une série de notices sur tous les koças existants. Dans la notice sur Hemacandra, je note ce jugement : « Malheureusement, des quatre koças mentionnés, la *Deçinâmamâlâ* est jusqu'ici le seul qui ait été publié comme on doit le souhaiter. » Cette sévérité est édifiante, car un des trois autres a été édité par M. Z. lui-même. Nous nous bornerons à souhaiter que les futures éditions de koças soient dignes de figurer à côté de celles qu'a données M. Zachariae : il faudrait être bien exigeant pour demander davantage.

L. FINOT.

Salomon REINACH. **Répertoire de la statuaire grecque et romaine.** Tome II (en deux volumes). *Sept mille statues antiques réunies pour la première fois avec des notices et des index*. 2 vol. in-8 de XXXVIII-852 pages, dont 826 de gravures.

Digitized by Google

Vol. I: p. I-XXXVIII et 1-416; vol. II : p. 417-852 (Paris, Leroux, 1898; chaque volume, 5 francs).

En publiant le *Clarac de poche* qui sert de tome Ier à son *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* (cf. *Revue critique*, 1897, II, p. 246-249), M. Salomon Reinach nous promettait, pour le tome II, plus de six mille statues ou statuettes antiques, qui manquaient à l'inventaire de Clarac. Il a été, comme on pouvait s'y attendre, au-delà de sa promesse : le tome II du *Répertoire* renferme sept mille figures, et l'abondance des matières a obligé l'auteur à le couper en deux volumes. La qualité des croquis nouveaux, il faut le reconnaître, est très inférieure à celle des dessins de Clarac; M. R. nous en avait lui-même avertis dans l'*Introduction* du tome Ier. On ne devra pas oublier, pour juger de cela avec équité, que beaucoup de ces croquis ont été exécutés d'après des calques pris dans de vieux livres sur de mauvaises gravures, et que ces gravures, si mauvaises qu'elles fussent, ne pouvaient pas être dédaignées, lorsqu'elles sont l'unique témoin d'œuvres aujourd'hui perdues ou égarées.

La plus grosse difficulté qu'a dû surmonter M. R. a été, non de réunir les matériaux de son *Corpus statuarum*, mais de les classer. Il les a rangés à la fois par sujets et par types, suivant un plan mixte. A vrai dire, il n'y a point de plan susceptible de contenter tout le monde; certains monuments devraient, à la rigueur, être reproduits plusieurs fois, à des places différentes. Mais cela serait vraiment d'une exigence un peu forte, que de demander à M. R. autre chose et plus qu'il n'a fait sur ce point. En tête du 1er volume, une table indique l'ordre dans lequel se succèdent les figures, et un *Index des types* permet de trouver immédiatement ceux qu'on aurait à chercher dans ce vaste *trésor*. Le deuxième volume se termine par un abondant *Index analytique*, grâce auquel on peut aller droit à n'importe quelle figure particulière. — Avant que l'impression du tome II fût achevée, M. R. avait déjà réuni plusieurs centaines de croquis nouveaux, qui lui ont fourni la matière d'un *Supplément*, où l'ordre des types se retrouve naturellement le même que dans le corps de l'ouvrage. Ce premier *Supplément* sera suivi d'autres, qui doivent être publiés successivement dans la *Revue archéologique*, en formant chacun un groupe de 100 croquis ; puis réunis, dix par dix, en des fascicules comptant chacun 1,000 figures. Signalons enfin que M. R. a donné une bonne et complète bibliographie archéologique, simplement en alignant par ordre alphabétique (p. XI-XXX) les titres des ouvrages qu'il a dépouillés en vue de son *Répertoire*. Il n'est sans doute pas un archéologue au monde qui ne trouvera là l'indication de beaucoup d'ouvrages inconnus de lui.

En remerciant M. R. du nouvel instrument de travail qu'il nous fournit, nous faisons comme lui un pressant appel à tous ceux qui peuvent l'aider, par la communication de documents inédits, à la poursuite de son œuvre : nous entendons par documents, non seulement les

Digitized by Google

photographies ou dessins de monuments nouveaux, mais les informations sur les monuments perdus ou mal connus. Car il faut espérer que M. R., malgré une restriction de mauvais augure (p. VIII), voudra nous donner un jour le troisième volume de son *Répertoire*, celui qui doit contenir une description détaillée de toutes les planches, avec une bibliographie mise au courant, selon le modèle que l'auteur a lui-même fourni dans sa réédition du *Voyage archéologique* de Le Bas. Le « vaste recueil de dessins d'après des vases » et l' « album de 500 têtes antiques, à l'exclusion des portraits », que M. R. promet pour un temps prochain, seront assurément bien accueillis, mais ne nous consoleraient pas d'être privés du *trésor* de science et de critique par où le *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* prendra seulement tout son prix. — M. R. termine l'Introduction de son tome II par ces mots : « Chacun sert la science comme il l'entend, et l'on a toujours quelque chance de la bien servir quand on pense à elle plutôt qu'à soi. » Il n'est personne, je crois, qui ne reconnaisse hautement que le labeur de M. Salomon Reinach est aussi désintéressé qu'infatigable, et quant à lui reprocher la façon dont il « entend » servir la science, l'archéologue qui risquerait un tel reproche prouverait seulement sa facilité à oublier les services rendus.

Henri LECHAT.

Ueber die Gedichte des Empedokles, von H. DIELS ; Sitz ber. der Akad. zu Berlin, 1898, p. 396 ss.

Les philosophes présocratiques ne nous sont connus que par de rares débris de leurs œuvres et par un mélange extrêmement confus de renseignements exacts, d'hypothèses et de fictions. M. Diels s'est assigné la tâche difficile de mettre de l'ordre dans ce désordre. Déjà son édition des fragments de Parménide à laissé bien loin derrière elle les recueils de Karsten et de Mullach. Une communication très intéressante « *ueber die Gedichte des Empedokles* », faite à l'académie de Berlin, donne à attendre pour l'édition prochaine des Φυσικά et des Καθαρμοί de ce poète-philosophe un progrès tout aussi considérable.

M. D. propose de rejeter dans les *Purifications* les extraits dont se composait, d'après le témoignage de Tzetzès, le livre III de la *Physique* : on donnerait ainsi raison à la tradition manuscrite de Suidas (s. v. Ἐμπεδοκλῆς) et l'on réduirait la *Physique* à deux livres ; on en écarterait des tirades d'un monothéisme spiritualiste que personne n'avait pu mettre d'accord avec le reste du poème ; on accentuerait le contraste entre les Φυσικά, traité exclusivement scientifique, et les Καθαρμοί, poème théologique fait à l'appui d'un essai de réforme religieuse, et l'on rendrait plus probable l'hypothèse — la plus vraisemblable de toutes pour M. D. — suivant laquelle le mysticisme des *Purifications* serait de la dernière période de la vie d'Empédocle,

Digitized by Google

devenu un dévot et une sorte de missionnaire Pythagoricien, après ses mésaventures politiques et son exil.

Le développement de cette thèse amène M. D. à nous révéler quelques-unes des trouvailles qu'il a faites : plusieurs fragments nouveaux, dont un très important et magistralement reconstitué (Plutarque, *Sympos.*, VIII 8 : [τὰ δόγματα] στεγάσαι φρενὸς ἔλλοπος εἴσω); un autre fragment (vers 347-350 Stein) dédoublé ; toute une série de conjectures excellentes.

Quand je suis l'argumentation si savante et si serrée de M. Diels, je me plais à lui donner raison. Mais — l'avouerai-je ? — si je reprends les considérations que je faisais valoir il y a quelques années à l'appui d'une thèse tout opposée, je me résigne mal à me donner tort. Je retrouve des objections qui me paraissent conserver toute leur valeur : le ton de la *Physique* est, en plus d'un endroit, celui d'un homme désillusionné ; pour un lecteur qui n'est prévenu d'aucune manière, le début des Καθαρμοί, adressé aux « amis d'Agrigente », ne produit pas l'impression d'un appel lancé par un exilé qui voudrait voir se rouvrir les portes de sa patrie; l' « occultisme » de la *Physique* (vers 24 ss. Stein) s'explique plus aisément si Empédocle passait déjà pour un thaumaturge que s'il en était encore à escompter des succès futurs ; les deux poèmes appartiennent à deux genres de propagande très divers, mais qui ont pu être contemporains, les rédactions seules portent la marque d'époques différentes ; je pense, non pas qu'Empédocle soit un mystique devenu sur le tard un naturaliste et un amateur de science positive, mais qu'il se donnait à la même époque, selon l'auditoire auquel il parlait, les dehors de l'un ou de l'autre; qu'il a seulement publié l'un après l'autre les poèmes où nous retrouvons les deux aspects de son enseignement.

Toutefois, je ne puis me dissimuler que les autres lecteurs auront moins de peine que moi à admettre la thèse de M. Diels, et, certainement, dans une controverse qui doit être résolue « uniquement au moyen de considérations psychologiques », la conviction se forme en grande partie, d'un côté aussi bien que de l'autre, d'impressions toutes subjectives. Avant de se décider, on aimera de voir l'édition complète des fragments d'Empédocle que M. Diels laisse espérer : elle nous réserve sans doute plus d'une surprise, maint extrait inédit, en tout cas des données beaucoup plus sûres. Et qui sait si ce n'est pas du sol de l'Égypte, qui vient de nous rendre un long morceau de Phérécyde, qu'il faudra, en fin de compte, attendre la solution d'un problème trop difficile à résoudre avec les renseignements dont nous disposons aujourd'hui [1] ?

J. Bidez.

1. P. 7 (402), l. 20 : les fautes νώτων γε et ἀίσσουσιν se retrouvent dans les deux seules citations que nous possédons du vers 348 ; prouvent-elles suffisamment que la source de Tzetzes est Ammonius? — p. 8 (403), l. 1, lire τρίτῳ ; — p. 9 (404), note 4, lire ζητήσουσι ; — p. 13 (408), note 1, l. 4, lire παραινεῖν, ἔλλοπος.

Digitized by Google

S. L. Tuxen, **Keyser Tiberius, en Kildekritisk Undersœgelse**, Copenhague; 1896, in-8° VII-240 p.

Sous le titre : *Keyser Tiberius, en Kildekritisk Undersögelse*, M. S. L. Tuxen a publié un volume de deux cent quarante pages, qui doit attirer l'attention de la critique. Cet ouvrage, qui a valu à son auteur le grade de docteur de la Faculté de Copenhague, témoigne à coup sûr de recherches nombreuses; on ne saurait dénier sans injustice à M. T. le mérite d'avoir tenté, après plusieurs autres, la critique des principales sources littéraires où l'on peut puiser la connaissance du règne de l'empereur Tibère; d'avoir réuni, pour cette période de vingt-trois années, un nombre considérable de faits et d'épisodes très variés; de s'être essayé à tracer un portrait équitable et fidèle du successeur d'Auguste. L'application et l'effort laborieux de M. T. sont incontestables. Ces qualités sont nécessaires à l'historien ; elles ne lui suffisent pas. L'éducation historique de M. T. est encore incomplète; sa méthode de travail présente beaucoup de lacunes.

D'abord, on ne saisit pas très nettement ce que M. T. a voulu faire. A ne considérer que le principal titre de son livre, *Keyser Tiberius,* et la reproduction de la statue de cet empereur, qui sert de frontispice au volume, il semble que son dessein ait été surtout d'étudier la vie, le caractère, la personnalité de ce prince : or, cette étude est reléguée à la fin du volume, où elle n'occupe que quarante pages. L'auteur nous répondra, sans doute, que par son sous-titre : *En kildekritisk Undersögelse*, il a indiqué nettement son intention de donner une place importante, dans son ouvrage, à la critique des sources. En réalité, l'œuvre manque d'unité : elle se compose de trois morceaux très différents, rattachés l'un à l'autre par un lien tout superficiel. Ces trois morceaux sont intitulés : *Les sources de l'histoire de Tibère ; — Histoire* (le terme *Annales* conviendrait mieux) *de l'empire romain de l'an 14 à l'an 37 après J.-C. ; — Le caractère de Tibère.* Il est impossible de discerner le vrai sujet du livre. Si c'est une monographie de Tibère, la seconde partie est inutile. Si c'est une histoire générale de l'empire sous le règne de Tibère, le répertoire chronologique, qui constitue uniquement cette seconde partie, ne saurait aux yeux de personne tenir lieu d'une telle histoire ; enfin, si M. T. a voulu simplement faire la critique des sources, on ne voit pas beaucoup ce qu'ajoutent à la première partie, où cette critique est tentée, les deux autres morceaux du livre. Il y a là une indécision de plan, ou plutôt, pour ainsi parler, un vice de construction qui nous paraît grave; et l'auteur reconnaîtra sans doute avec nous que son livre ne saurait être comparé au *Domitien* de M. Gsell ni à l'*Antonin le Pieux* de M. Lacour-Gayet, si complets, si méthodiquement construits, si solidement charpentés.

Si la composition de l'œuvre laisse beaucoup à désirer, plus graves encore nous paraissent les lacunes que l'œil le moins exercé apercevra

Digitized by Google

dans les matériaux recueillis par M. Tuxen. Ce ne sont pas des chicanes purement bibliographiques que nous cherchons ici à l'auteur. Nous voulons nous attaquer à une méthode, à un véritable système.

La première partie du livre de M. Tuxen, intitulée : *Les sources de l'histoire de Tibère,* est divisée en trois paragraphes : I *Tacite;* II *Suétone;* III *Dion Cassius*. En effet, l'auteur n'a guère puisé ses renseignements que dans les œuvres de ces trois historiens. Il y ajoute de temps en temps, mais très rarement, Velleius Paterculus. Concédons lui que ce sont là les sources *littéraires* de beaucoup les plus importantes et qu'il lui était permis de négliger les autres historiens, quoique pourtant il eût pu glaner ailleurs, dans Josèphe par exemple, maintes indications d'un réel intérêt. Mais aujourd'hui il n'est plus possible d'aborder un seul chapitre de l'histoire du monde romain sous l'empire, sans étudier de près les documents archéologiques, épigraphiques, numismatiques. Que M. T. feuillette seulement l'*Essai* de M. Gsell sur Domitien, parmi beaucoup d'autres ouvrages analogues, et il se rendra compte du parti que peut tirer de ces documents un véritable historien. Les progrès accomplis au XIXe siècle par l'archéologie, l'épigraphie et la numismatique ont presque renouvelé l'histoire de l'empire romain. L'architecture d'un monument, un texte gravé sur la pierre, quelques lettres ou quelques mots disposés autour d'une effigie ont parfois plus de valeur qu'une page de Tacite, un chapitre de Suétone, un paragraphe de Dion Cassius. Ce sont là des documents *objectifs,* qui nous révèlent des faits sans traduire en même temps ce que pensent de ces faits des hommes qui ont eu leurs préférences, leurs passions, leurs haines. Certes le principat de Tibère n'est point aussi riche en documents de cette nature que le siècle des Antonins ou le temps des Sévères ; mais il n'en est pas totalement dépourvu, et puisque M. T. consacre 99 pages aux sources de l'histoire de Tibère, il aurait dû ne pas les ignorer complètement. L'étude de ces documents a d'ailleurs plus d'un avantage : non seulement elle permet de compléter, de contrôler, de confirmer, ou, le cas échéant, de réduire à leur juste valeur les affirmations des historiens; mais encore elle redresse une véritable erreur d'optique. Pour qui se borne à lire Tacite, Suétone, Dion Cassius, l'histoire du monde romain sous l'Empire, c'est : d'une part, la gazette souvent scandaleuse ou puérile de Rome, de la Ville par excellence; d'autre part, le récit des événements politiques et militaires les plus marquants, dont l'empire et les frontières de l'empire sont le théâtre. Quant aux progrès de la civilisation, au développement de la vie provinciale et municipale, à la prospérité économique des régions soumises par Rome; quant à cette activité incessante, à cette fièvre, pour ainsi dire, qui bouillonne en maints pays, par exemple à Antioche, à Alexandrie, à Carthage, à Marseille, ces auteurs n'en disent rien ; et voilà précisément ce qui nous intéresse beaucoup plus que de savoir si Tibère fut avare ou simplement économe, ou encore s'il rechercha, pendant son séjour à

Digitized by Google

Rhodes, les *secretae libidines* dont parle Tacite. Il n'est point d'empereur sous le règne duquel le réseau routier du monde romain ne se soit étendu ; il n'en est point sous le règne duquel quelque fort ou quelque monument ne se soit élevé ; il n'en est point dont le nom ne soit inscrit au fronton d'un édifice, sur un piédestal ou sur un milliaire. Certes, nous ne reprochons pas à M. T. de ne pas nous avoir donné la liste de tous les documents épigraphiques, archéologiques ou numismatiques qui datent du principat de Tibère; mais nous lui reprochons de ne pas les connaître, de ne pas les avoir consultés, et par là d'être tout à fait incomplet.

Cette fidélité exclusive et vraiment étroite à ses trois auteurs favoris, cette ignorance de tout autre historien et de tout autre document a fait commettre à M. T. un oubli, que nous voudrions croire volontaire, tant il nous paraît excessif : dans la seconde partie de son livre, dans ces Annales détaillées de l'empire romain entre les années 14 et 37, il ne fait aucune mention du Crucifiement de Jésus-Christ ! ! ! Il est vrai que ni Tacite, ni Suétone, ni Dion Cassius n'en parlent. Cet oubli n'est pas le seul : M. T. ne cite ni la mort du roi de Maurétanie Juba en l'an 23 ; ni la lex Visellia de l'an 24, promulguée contre les affranchis qui usurpaient les droits civiques et le décurionat, ni l'arrivée de Ponce-Pilate en Judée comme procurateur en l'an 26, ni le sénatus consulte de l'an 29 contre les délateurs qui vendaient à prix d'argent leurs dénonciations et leurs témoignages; il ignore l'annexion à la Syrie de la Batanée, de la Trachonitide et de la Gaulanitide en l'année 34, ainsi que les événements qui se déroulèrent en Arménie la même année. En un mot, il suit ligne par ligne Tacite, Suétone et Dion Cassius. Il sait tout ce qu'ont raconté ces auteurs; il ne sait pas autre chose. Nous nous permettrons de faire observer à M. T. que l'histoire de l'empire romain ne peut plus et ne doit plus s'écrire ainsi.

Si des sources nous passons aux travaux modernes, nous constaterons chez M. T. des lacunes aussi graves. Dans une Introduction de quelques pages, l'auteur semble avoir voulu passer en revue les historiens et les critiques qui se sont avant lui occupés de son sujet : parmi les historiens, il nomme Niebuhr, Hoeck, Merivale, Stahr et Weisse; en un autre passage de son livre, il nomme Ranke; mais nulle part il ne mentionne Duruy *(De Tiberio imperatore ; — Histoire des Romains)*, Hertzberg *(Histoire de l'empire romain)*, H. Schiller *(Histoire de l'empire romain de la mort de César à l'avènement de Vespasien)*, J. Zeller *(Les empereurs romains)*. M. T. ignore de même ou croit inutile de citer Sievers *(Tiberius und Tacitus)*, Beesly *(Tiberius)*, Gentile *(Tibère selon la critique moderne)*. Parmi les philologues qui ont étudié la valeur de Tacite comme historien, M. T. nomme, à vrai dire, les principaux : Nipperdey, Froitzheim, Hortsmann, Karsten ; il n'oublie que le plus récent, M. Fabia, dont l'ouvrage intitulé : *Les Sources de Tacite* a obtenu, il y a moins de cinq ans, un si légitime

Digitized by Google

succès; il ne sait pas que, dans sa thèse latine *De Tiberio imperatore*, Duruy a consacré un appendice à la discussion des jugements de Tacite sur Tibère; enfin, il ne paraît même pas s'être rappelé le titre du livre de M. A. Schaefer : *Les Sources de l'histoire romaine; période de l'empire*.

Cette ignorance de beaucoup d'ouvrages sérieux, où son sujet était traité, a induit M. T. à refaire, sans grand profit pour lui-même ni pour la science, ce qui avait été déjà fait et fort bien fait avant lui. Nous avons dit plus haut que la seconde partie de son travail comprenait, sous le titre d'*Histoire de l'empire romain de l'an 14 à l'an 37*, un répertoire chronologique des événements qui s'étaient produits pendant cette période; les événements sont classés année par année. Cette partie du livre de M. T. est donc fatalement une reproduction plus ou moins renouvelée des *Fasti Romani* de Clinton, des *Zeittafeln der rœmischen Chronologie* de Peter, surtout de la *Chronologie de l'empire romain* de MM. Cagnat et Goyau. Aucun de ces ouvrages n'est cité. Or il est tout à fait frappant qu'à plusieurs reprises les faits sont présentés par M. T. exactement dans l'ordre où ils se trouvent placés par M. Goyau dans sa *Chronologie* (comparer par exemple les deux ouvrages pour les années 20, 21 et suiv., 27, 28, 33 et 35). Sans doute M. T. est beaucoup plus prolixe; tandis que M. Goyau énonce les faits en quelques mots très sobres, M. T. les raconte tout au long; mais le plus souvent son récit n'est qu'une traduction de Tacite, augmentée des renseignements complémentaires que fournissent Suétone et Dion Cassius.

Quant à la troisième partie, consacrée à l'étude du caractère de Tibère, elle appelle les mêmes critiques et les mêmes réserves. M. T. s'inscrit en faux contre la plupart des accusations dont Tacite a chargé la mémoire de cet empereur; mais il omet de dire que cette opinion a d'abord été soutenue par Duruy. M. T. n'est pas le premier historien qui s'efforce de juger avec sang froid et équité les princes contre lesquels s'est déchaînée la passion de Tacite; on pouvait donc s'attendre à ce que les travaux antérieurs du même genre fussent cités dans son livre. Il n'en est rien. L'auteur ignore ou dédaigne l'œuvre de Gentile : *Tibère selon la critique moderne*, autant que celle de Duruy. Il ne connaît sur le sujet qu'il a traité que quelques ouvrages allemands ou anglais; il en omet toutefois plusieurs. L'on nous permettra bien de faire remarquer qu'il ignore totalement les ouvrages français. Allons même plus loin et disons toute notre pensée. Ce n'est pas la première fois que nous constatons chez certains érudits étrangers cette ignorance de l'école historique française. Nous avons d'autant plus le droit d'en être étonnés, qu'en France la méthode contraire est presque toujours appliquée. Pour nous borner à l'histoire romaine, n'arrive-t-il jamais que la valeur d'un livre soit jugée moins d'après ses mérites propres que d'après le degré de ressemblance qu'il présente avec tel ou tel ouvrage

Digitized by Google

d'un grand savant allemand? N'oppose-t-on pas parfois la seule opinion de ce savant, tout à fait éminent d'ailleurs, à telle ou telle conclusion nouvelle puisée directement aux sources antiques? Que si cette méthode est parfois excessive, elle prouve du moins avec quel soin scrupuleux les érudits et les savants français se tiennent au courant des principaux travaux historiques publiés à l'étranger. Dès lors ne sommes-nous pas fondés à demander que les érudits et les savants étrangers nous accordent la même attention? Il règne dans notre pays une tendance à admirer tout ce qui nous vient du dehors et à déprécier tout ce se fait en France. Nous n'hésitons pas à déclarer que cette tendance, ou, si l'on veut, cette mode, est une cause de faiblesse. Rendons à autrui toute la justice due; mais ne dédaignons pas les œuvres françaises et sachons protester hautement, lorsque nous nous heurtons, comme chez M. Tuxen, à l'ignorance, voulue ou non, de tout ce qui a été publié en France sur un sujet donné.

J. Toutain.

Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire. — Paris, F. Alcan, 1897. In-8, 92 pages. (Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des lettres, III.)

Ce fascicule, paru l'an dernier, contient trois mémoires d'intérêt divers. Le premier, dû à la plume de M. Luchaire, est consacré à *Hugue de Clers et le « De senescalcia Franciae »*. C'est une étude approfondie et, je crois, définitive de la question relative à l'authenticité de ce document bien connu. Tout récemment, M. Ch. Bémont, dans le volume des *Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*, avait conclu pour la négative en ce qui concerne la première partie de ce traité, attribuée au comte Foulques Nerra, mais il s'était prononcé pour l'affirmative relativement à la seconde partie, celle où Hugue de Clers rapporte les négociations du comte Foulques V avec le roi Louis le Gros, en vue d'obtenir la reconnaissance des droits des comtes d'Anjou sur la grande sénéchaussée de France. Il y a quelques années, M. L. avait déjà déclaré, sans y insister autrement, qu'il n'y avait nulle confiance à témoigner à l'ensemble du *De senescalcia*; cette fois, il a voulu dissiper tous les doutes, il a tâché de pénétrer au fond des choses, il a exposé avec sincérité tous les éléments de la discussion, il a déployé une grande rigueur de critique et en ce faisant il est arrivé à confirmer sa première appréciation. Il faut le reconnaître, ses conclusions sont parfaitement logiques; après avoir comparé ses preuves et son argumentation avec celles de son honorable contradicteur, on est forcé de convenir que le droit est de son côté. Il a donc démontré, je dirais presque d'une façon mathématique, que la seconde partie du *De senescalcia*, acceptée

Digitized by Google

comme authentique par M. Bémont, n'a pas plus de valeur que la première, que son auteur avait certainement travesti les faits afin de justifier les prétentions du roi d'Angleterre, que le récit offre des invraisemblances et des faussetés tout à fait inacceptables, et qu'il y a toute espèce de raisons de croire que cet écrit, attribué à Hugue de Clers, a été produit seulement en 1158, c'est-à-dire à l'époque où Henri II d'Angleterre, préparant son expédition de Bretagne, tentait de se faire attribuer par le roi de France les fonctions de sénéchal. Il serait difficile maintenant de conserver au moins des doutes sur des faits aussi bien prouvés.

Le second mémoire, signé par M. Gustave Dupont-Ferrier, est intitulé : *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, d'après sa bibliothèque (1467)*. Pour ce prince du sang, une bibliothèque n'était pas un luxe frivole et inutile : sa collection ne se composait que d'ouvrages soigneusement choisis et étudiés avec prédilection. Aussi, après en avoir reconstitué l'ensemble au moyen du catalogue conservé à la Bibliothèque nationale, après avoir feuilleté les manuscrits qui en ont fait partie et relevé toutes les annotations portées par leur possesseur, M. Dupont-Ferrier a-t-il réussi à faire revivre la physionomie psychologique et morale de Jean d'Orléans et à nous faire connaître, son tempérament, ses goûts, ses affections; il nous l'a montré enfin « lettré, studieux et instruit », « assis à sa table, dans la salle de retrait aux tentures rouges, absorbé dans la lecture, le commentaire, la transcription de ses manuscrits ». Cette courte étude a donc plus d'un côté attrayant, et cela mérite d'être signalé.

En troisième lieu, M. Poupardin, dans une *Note sur Ebles, abbé de Saint-Denis au temps du roi Eudes*, a tenté de démontrer, à l'encontre de M. Ed. Favre, que le personnage de ce nom, archichancelier du roi Eudes, neveu de l'évêque Gozlin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis et de Jumièges, était bien le même que l'abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, frère de Ramnulfe II, révolté contre Eudes et tué en 892.

L.-H. Labande.

Formulaires de lettres du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle par M. Ch.-V. Langlois (6e article). Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXV, 2e partie. — Paris, imp. nat.; lib. C. Klincksieck, 1897. In-4, 38 pages.

M. Ch.-V. Langlois continue heureusement ses études sur les formulaires du XIIe au XIVe siècle, études dont j'ai déjà rendu compte ici même. Sa dernière notice est consacrée aux plus anciens formulaires, plus ou moins inconnus, de la chancellerie de France. Il a eu, en effet, la bonne

Digitized by Google

fortune de retrouver la table de celui qu'avait composé Jean de Caux, clerc du roi sous Philippe le Hardi, et de pouvoir justifier que ce recueil comprenait des formules de lettres missives privées, des modèles de lettres authentiques, principalement de lettres royales, et surtout une quantité de documents historiques, ordonnances, rapports, circulaires, etc., dont plusieurs semblent complètement perdus. La comparaison qu'il a faite ensuite entre un registre acquis en 1839 par les Archives royales de Belgique et le JJ 45 de nos Archives nationales, entre le ms. F. II 11 de la Bibliothèque impériale de Pétersbourg (autrefois n° LI du Trésor des chartes) et le JJ 52, entre le JJ 41 et le JJ 42b, entre le JJ 47 et le lat. 9784 de la Bibliothèque nationale, lui a permis d'établir encore qu'au commencement du XIVe siècle certains registres du Trésor des chartes avaient été tenus en partie double ; la première série servait aux recherches, tandis que l'autre, possédant des tables spéciales, suppléait à la rareté ou l'absence des formulaires à l'usage de la chancellerie. Par incidence, il démontre qu'il n'y a pas lieu de déplorer la perte de plusieurs volumes du même Trésor des chartes : les numéros supposés manquants n'étaient que des doubles.

L.-H. LABANDE.

Les collections canoniques attribuées à Yves de Chartres, par Paul FOURNIER,... Extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes, années 1896 et 1897. — Paris, A. Picard et fils, 1897. In-8, 225 pages.

Le volume annoncé ci-dessus continue la série des importants travaux de M. Paul Fournier sur le droit canonique. Avec un incontestable talent, avec une science sûre et une critique exercée, il a parfaitement exposé la composition, les sources et l'influence des trois collections attribuées au célèbre évêque de Chartres. La première en date, la *Tripartita*, est formée de deux parties, dont une compilation (collection A) de décrétales et de décisions conciliaires recueillies très probablement par Yves ou dans son entourage tout au moins. La seconde, le *Décret*, « vaste-magasin de textes », recueil de décrétales, de canons, de capitulaires, de documents historiques, de citations patriotiques, œuvre d'un caractère tout particulier et apportant dans le droit canonique d'alors une note originale, fut écrite presque aussitôt après la *Tripartita* et porte elle aussi, mais d'une façon plus manifeste encore, l'empreinte d'Yves de Chartres, bien que plusieurs auteurs aient refusé d'en convenir. Enfin, la fameuse *Panormia*, procédant du *Décret* comme le *Décret* de la *Tripartita*, sorte de bréviaire canonique abrégé et méthodique, est sans hésitation possible du même prélat ; on ne l'a d'ailleurs jamais sérieusement contesté. Ces trois ouvrages, plus ou moins rapidement exécutés, sont antérieurs aux conciles réunis par Urbain II à Clermont et Nîmes (1095 et 1096), mais de quelques mois seulement. A ce propos,

Digitized by Google

M. Paul Fournier émet une hypothèse heureuse que l'on accepterait bien volontiers, c'est que Yves les avait entrepris ou ordonnés en vue de ces mêmes assemblées solennelles. « Substituer, dit-il, des collections plus complètes, mieux pourvues de textes, et surtout de textes favorables à la réforme ecclésiastique, aux collections incomplètes et surannées telles que celle de Burchard, tel fut le but général que poursuivit Yves. Quant à l'occasion prochaine, ce fut probablement le désir qu'il éprouva de faire mieux connaître à ses collègues la législation ecclésiastique, qu'ils étaient appelés à compléter et à modifier. »

Cette étude offre donc bien des côtés nouveaux ; elle permet surtout de mieux apprécier l'œuvre canonique de l'évêque de Chartres, et dissipe sur de nombreux points connexes des erreurs et des obscurités. Elle est d'ailleurs écrite d'une façon très nette et avec beaucoup de logique ; l'auteur ne perd jamais de vue le but qu'il veut atteindre et ne s'écarte pas de sa voie. Peut-être pourrait-on lui reprocher des répétitions, surtout dans ses énoncés et dans ses conclusions ; mais on y gagne tellement de clarté et l'on suit si bien l'argumentation !

L.-H. Labande.

Henri Cordier, **Molière jugé par Stendhal.** 1 volume. Paris, chez tous les libraires. XLI-134 pages.

Les commentateurs de Stendhal se suivent et ne se ressemblent pas. M. H. Cordier, déjà connu par ses *Notes d'un curieux* (*Stendhal et ses amis*), est un guide sûr, exact et précis.

Dans une intéressante préface, M. H. C. a réuni un grand nombre de *Stendhaliana* qui seront une mine de renseignements pour les futurs biographes de Beyle : diverses observations sur Molière et sur Shakespeare, plusieurs lettres inédites, le dossier de Stendhal bibliothécaire, et enfin les notes relevées sur deux volumes de Vauvenargues ayant appartenu à l'auteur de *la Chartreuse*.

L'ouvrage lui-même est un commentaire de Beyle sur le *Misanthrope*, *Tartufe*, l'*Avare*, les *Fourberies de Scapin*, *Georges Dandin*, les *Femmes savantes*. Voici l'histoire de ce commentaire : « Un jour, dit M. C. dans *Stendhal et ses amis* (p. 17-18), M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul apporta chez moi six volumes reliés en basane. C'était un Molière, et quel Molière! Une édition banale, publiée en 1814, chez Nicolle, en 6 volumes in-8, et annotée par Petitot. Mais au commencement et surtout à la fin de chaque volume, de nombreuses pages additionnelles étaient couvertes de notes; d'autres envahissaient parfois le texte même de l'ouvrage : toutes rédigées dans l'une des trois ou quatre écritures que je connais de Stendhal. Du reste, une inspection rapide de l'exemplaire indiquait clairement sa provenance :

Digitized by Google

la reliure avait été faite pour Beyle. Les lettres H. B., marquées en queue sur le dos des volumes, n'auraient laissé aucun doute à ce sujet, si un memorandum en italien, contenu dans l'un des volumes, n'avait été encore plus explicite : « Comprato 42, in febrajo 1813, legato per soldi 50 il volume, nel seguente marzo ».

L'authenticité stendhalienne de ces notes n'est pas douteuse ; et M. C. a tenu la promesse qu'il avait faite en 1890 de publier les remarques jetées par Beyle sur ses six volumes. L'épigraphe de *Molière jugé par Stendhal* pourrait être de cet avis que Beyle s'adresse à lui-même : « Bannir le mot *excellent* et en général le plus possible les louanges vagues; il n'y a rien de si bête que de dire directement, ou avec finesse, que Molière, Corneille, etc., sont de grands hommes. Mon commentaire est une collection de choses communes, mais vraies. Je les écris pour m'éviter la peine de les réinventer, ce que j'ai fait au moins deux ou trois fois » (p. 85).

Stendhal paraît s'attacher surtout à cette idée que la comédie de Molière ne fait pas rire. A propos de *Tartufe*, il déclare : « Les défauts de la pièce sont 1° d'être un peu froide, une des causes c'est que l'action marche lentement; 2° qu'on y rit trop peu..... Je crois que le succès de la pièce est dû en partie à la scène de la table, qui est le *qu'il mourût* de la comédie » (p. 53-54). Et dans les *Réflexions générales* sur *Les Femmes savantes* : « Il m'est impossible, dit-il, de rire des personnages que je méprise trop décidément. » Jusqu'à la publication d'*Armance* (1827), Beyle est persuadé qu'il est homme de théâtre et qu'il pourra briller dans ce qu'il appelle énigmatiquement « l'art de Mocenigo ». On a de lui plusieurs essais dramatiques d'une médiocrité désespérante : *Letellier*, dont une scène (en vers) a été publié dans les appendices du *Journal*, et deux scènes de *La Gloire et la Bosse* ou *le pas est glissant*, comédie par un homme de mauvais ton (*Ermitage*, juin 1893, p. 305-310), qui est du 30 janvier 1826, et qui fut peut-être la dernière tentative de ce Molière manqué. Aussi est-il très amusant de voir Stendhal modifier l'intrigue de *Tartufe* : « De qui rit-on dans cette pièce? se demande-t-il, il faut avouer qu'on rit peu. Voilà un défaut auquel il était facile à un homme tel que Molière de remédier, placer par exemple un vrai dévot à côté de Tartufe, *un viel évêque pieux, oncle d'Elmire, âgé de soixante-dix ans et retiré à Paris*, comme l'ancien évêque d'Alais, M. de Beausset, où il jouit de beaucoup de considération dans la clique dévote » (p. 50-51).

A côté de ces idées puériles, il y en a naturellement de très justes, celle-ci entre autres : « Sur chaque pièce de Molière, tâchez d'avoir le jugement de contemporains; quand même ils (*sic*) ne vaudraient rien, on y aperçoit toujours de quelle hauteur l'écrivain s'est élancé. Se rappeler toujours dans les arts que si Cimabue fût né de nos jours, sans doute il eût été supérieur à David, quoique les tableaux de ce dernier valent infiniment mieux que ceux de Cimabue » (p. 132).

Digitized by Google

Aussi M. H. C. a-t-il raison de dire : « Je n'ajoute pas, en publiant aujourd'hui ces notes, un chef-d'œuvre inconnu à notre littérature; j'apporte de nouveaux matériaux à l'étude de la pensée dans notre pays » (p. II).

M. H. Cordier met un point d'interrogation après le nom de Seyssins (p. XIII), ce pseudonyme désigne Louis Crozet, le meilleur ami de Stendhal, et son collaborateur constant; c'est avec lui que Beyle étudia les pièces de Shakespeare et de Molière; les belles pages des *Mémoires d'un touriste* relatives au retour de Napoléon après l'île d'Elbe ont été rédigées par Crozet (voir Auguste Cordier : *Stendhal raconté*, 1 vol. in-4, Paris, 1893, p. 20).

Casimir STRYIENSKI.

ROBINET DE CLÉRY. **Les îles Normandes. Pays de home rule.** (Paris, Ollendorf 1898, 526 p.)

C'est le sous-titre qui indique l'esprit du livre. L'auteur s'adonne à l'étude détaillée de ces petites communautés qui, grâce à leur isolement insulaire, se sont développées spontanément. Ni la centralisation, ni la préoccupation des choses du dehors n'ont adultéré le droit coutumier, sur lequel repose l'ordre politique et social des îles normandes.

On croirait à tort que le régime soit identique chez les groupes voisins et parents. M. Robinet de Cléry signale des différences, même entre Jersey et Guernesey, où les cadres de l'administration et de la vie publique offrent de la ressemblance — sans parler de Sercq, où survit la féodalité. Nous ne suivrons pas l'auteur dans son analyse qui n'a rien de didactique, qui souvent semble décousue [1], et qui aurait exigé un résumé. Une impression s'en dégage, que les insulaires se sentent à l'étroit dans leurs constitutions surannées, même à Guernesey, où la vie agricole entretient pourtant un esprit plus conservateur ; des tendances libérales se font jour et contre le système censitaire et contre le rigorisme religieux, qui n'est point issu du puritanisme anglais, mais bien du calvinisme genevois. Le mécontentement a d'ailleurs une cause plus temporelle et moins respectable : les sociétés de tempérance ont atténué l'introduction des vins et liqueurs, qui fournissait le plus gros revenu.

Il apparaît aussi que les constitutions ne sont point parfaites : l'autonomie peut être mise en péril par le Conseil privé de la Reine qui sanctionne les décisions des États; les conflits avec les représentants du

1. P. ex. p. 142 et suiv. l'auteur prend texte de la publication d'un recueil des lois jersiaises de 1771-1881 pour analyser sans classement, un certain nombre de ces documents législatifs, — p. 145, il cite une loi de 1800 qui semble indiquer la rareté des femmes ; pour prouver le contraire, il invoque le recensement de... 1890.

Digitized by Google

souverain ne sont pas rares. D'autre part la Cour Royale, organe judiciaire, peut dans ses *Chefs Plaids*, intervenir dans la législation, « pouvoir exorbitant » dont il n'est pas mésusé. Enfin la justice est loin d'être gratuite.

M. Robinet de Cléry ne dissimule pas ces défectuosités ni ce malaise. Il admire surtout la ténacité avec laquelle les insulaires défendent leurs franchises, et entre toutes, leur langue. On sait qu'ici, comme au Canada, le français est menacé, et déjà fort anglicisé : la bibliothèque Guille-Arlès à Guernesey est comme un foyer de nationalité pour les indigènes [1]. Cela ne signifie pas que ceux-ci professent à l'égard de la France des sentiments de sympathie : ils affichent au contraire leur loyalisme britannique.

B. A.

Lieutenant de vaisseau Hourst. **Sur le Niger et au pays des Touaregs.** Paris, Plon, 1898, XII-479 p. ouvrage illustré de 150 gravures d'après les photographies de la Mission et accompagné d'une carte.

Le Niger mériterait vraiment l'appellation de fleuve français si l'on n'invoquait que la nationalité des explorateurs qui ont apporté sur la structure et la complexion de ses parties encore inconnues des révélations définitives. Sans faire tort à la gloire des Mungo-Park, des Barth, des Lander, on peut saluer comme les découvreurs du Niger les Caron, les Toutée, les Hourst. Le lieutenant Hourst avait fait vœu d'exécuter le plan de son « chef vénéré », de son « maître en toutes les choses soudanaises », le lieutenant Davout : la descente totale du fleuve. Ce *pium votum* a été accompli avec un bonheur insolent dans les « choses soudanaises ». Une flottille de trois chalands, dont le principal portait le nom de Davout, partie de Kabara le 22 janvier 1896, atteignit le 26 mars le point de Farca, où était rejoint l'itinéraire de Toutée, et en octobre achevait son trajet. Sur le parcours encore inexploré, la mission Hourst a reconnu deux sections : le bief de Tombouctou à Ansongo, relativement facile, d'environ 700 kilom. ; et au-dessous d'Ansongo, la région des rapides jusqu'en aval de Boussa, qui n'a été franchie que par un tour de force nautique, un miracle continu, grâce aussi au sang-froid, à la crânerie du personnel de l'expédition, blancs et noirs. Pourtant le chef avoue sans fausse pudeur qu'ils ont eu « peur pendant un mois ».

Ce n'est pas le lieu dans cette Revue d'examiner les résultats géographiques de l'entreprise ; ceux-ci se trouvent consignés sur une carte

---

1. P. 101, l'auteur écrit : « il est curieux de constater que la population rurale de l'île de Sercq, sans relations directes avec la France, et que visitent rarement les touristes français, est peut-être celle qui parle le français le plus pur ». C'est l'isolement et le régime féodal qui ont ici préservé le parler.

Digitized by Google

au 1 : 50,000e, échelle assurément significative pour un pareil morceau de l'Afrique; une réduction au millionième est annexée au volume. On pourra constater que plusieurs positions sont rectifiées, entre autres Rhergo et Say. Mais l'enseignement caractéristique qui s'en dégage, c'est la malfaçon irrémédiable du Niger depuis Ansongo jusqu'à Boussa. Il semble que cette section stérile et redoutable doive constituer, par le travers de la vallée, une sorte de marche entre les zones d'influence française et britannique. Quant aux 700 kilom. de Tombouctou à Ansongo, ils offrent une voie praticable et sûre, grâce aux levés et sondages de la mission.

M. H. ne s'est pas absorbé dans les observations d'hydrographie. Il a eu l'œil ouvert sur le pays et les gens. Il semble bien, d'après la description (p. 171), que le Niger saharien finisse à Bournou, exactement au 16e parallèle, et y touche un trait nouveau du relief africain : aux dunes succèdent les roches, plus pittoresques mais plus dangereuses, M. H. est moins enchanté par l'aspect de la contrée que ne le fut le commandant Toutée : il n'a pas vu la « petite Égypte » du bassin de Say, que son devancier a célébrée.

Quant aux hommes, M. H. les a étudiés avec curiosité, et, ce qui est plus méritoire, avec sympathie. Les riverains du Niger se partagent entre deux groupes ethniques, les Touaregs et les Noirs. M. H. consacre aux premiers un chapitre d'autant plus autorisé qu'il a voulu apprendre leur langue et en a rédigé un vocabulaire en collaboration avec le P. Hacquart. Le portrait qu'il trace du Touareg est flatteur : le Touareg n'est ni cruel ni fanatique, il est chevaleresque, galant, etc., vertus qui s'accordent mal, semble-t-il, avec une mendicité effrénée; la société touareg est féodale, organisée, « la race, affirme M. H., se civilisera » (p. 235).

M. H. doit quelque gratitude à ces peuples parce qu'il a conquis ou surpris leur amitié par un subterfuge — ne prononçons pas le gros mot d'imposture: il s'est fait passer pour le neveu de Barth, dont ils ont gardé le souvenir, ou pour mieux dire, le culte. Reste à savoir comment seront accueillis les naïfs qui n'auront pas l'esprit de se réclamer de cette parenté.

M. H. a pénétré aussi la psychologie des noirs, Toucouleurs, Peuls, et tutti quanti qu'il a pratiqués tant sur la route que durant son séjour à Fort Archinard, près de Say [1].

Son expérience du monde nigérien lui dicte la politique à essayer dans ces parages : s'accommoder avec les grandes tribus touareg, comme celle des Aullimiden, pour contenir les petites tribus pillardes; abandonner aux Touaregs les « terres à nomades » ou terres d'élevage; pro-

1. M. H. émet (p. 294) une opinion sur le développement intellectuel du nègre, de nature à intéresser les anthropologues. La tête du petit nègre que la mère porte sur son dos, est ébranlée, cognée à chaque mouvement de la mère. « Il est possible que l'effet de cette sarabande, subie par un tout jeune cerveau... concourt à l'abrutissement de la race. »

Digitized by Google

téger les « terres à sédentaires », c'est-à-dire les lisières riveraines où s'agglomèrent les noirs, où se récoltent caoutchouc, gutta, coton, etc. ; au besoin, lancer les nomades les uns contre les autres, selon l'antique maxime : diviser pour régner. Parmi les embryons de peuples noirs, profondément bouleversés par les ébauches d'empires des Hadj Omar, Ahmadou, Samory, peut-être la seule formule est l'alliance avec les non musulmans (p. 387). Encore la situation semble-t-elle avoir été bien définie par l'interprète de la mission : « Tous ces gens là se fichent de nous » (p. 373). Il faudra, certes, une diplomatie locale bien avertie pour démêler les intrigues des politiciens d'Afrique.

M. H. s'est trouvé aussi en contact avec les Européens, c'est-à-dire les Anglais ; les relations ont été des plus courtoises avec les officiers de la Royal Niger Company. Mais M. H. atteste que la dite Company usurpe sur notre sphère d'influence, où il englobe délibérément quatre États qui s'appellent Kebbi (celui-ci a traité avec Monteil), Dendi, Djerma, Maouri. Ce que valent d'ailleurs les traités avec les potentats nègres, M. Hourst ne le dissimule pas (p. 110).

En général, l'explorateur prend les choses et les gens du bon côté. Il est parfois aigre cependant, et ne paraît pas guéri complètement de cette maladie spéciale aux voyageurs dans le Soudan, la « soudanite », qui donne « l'esprit de contradiction absolue, presque l'intolérance intégrale ». On regrettera qu'elle ait été particulièrement maligne à l'égard du commandant Toutée.

Ce qui console de ces accès de méchante humeur et de rancune plus ou moins justifiée, c'est la verve du récit émaillé de sonnets soudaniens, et animé de jolies et fidèles images.

B. Auerbach.

H. Dehérain. **Le Soudan Égyptien sous Méhémet-Ali.** (Paris, Carré et Naud, 1898, xii-385 p. 7 cartes, index.)

La conquête du Soudan par Méhémet-Ali n'est pas un simple épisode d'histoire locale ; c'est un événement non seulement d'ordre africain, mais d'ordre européen. Loin que les conséquences en soient effacées, c'est après plus d'un demi siècle seulement qu'elles se manifestent dans toute leur signification. M. D. a consacré à cette entreprise un récit détaillé, minutieux même, enrichi de renseignements inédits ; car outre les informations recueillies en Égypte, M. D. a mis à contribution des documents manuscrits, les journaux de voyage de D'Arnaud, sa correspondance avec Jomard, conservés à la Bibliothèque de la Société de Géographie de Paris [1], le fonds égyptien des Archives des Affaires étrangères, etc.

1. Dans sa bibliographie M. D. mentionne des notes manuscrites de Fulgence Fresnel, des lettres de Marquet à Emin-Pacha et Ch. Rigolet, sans autres références.

Digitized by Google

L'auteur étudie d'abord les causes qui poussèrent Méhémet-Ali à cette extension vers le sud. Mais il néglige de rattacher cette œuvre à la politique générale du maître de l'Égypte. Outre qu'il oublie de présenter ce génial personnage, qu'au bout de quelques pages il laisse à l'arrière-plan, il ne montre pas comment, pendant son règne, ses conceptions se sont élargies, transformées, et, si l'on peut dire, européanisées. Nous lisons (p. 27) cette rubrique : Cause principale de la conquête : la cupidité de Méhémet-Ali. Plus loin (p. 100) cette phrase nous frappe : Méhémet-Ali se considérait « comme le possesseur virtuel des immenses contrées inconnues de l'Afrique » [1]. Avec la conquête, la pensée de Méhémet-Ali s'est donc développée, s'est formulée en une sorte de programme ou de système. M. D. ne paraît pas suivre d'assez près cette évolution. D'autres questions encore demeurent obscures pour nous. La cupidité de Méhémet-Ali fut déçue : « La conquête du Soudan a été au point de vue financier une affaire sans résultats marqués, et telle, si la nature du sujet autorise ce terme de négoce, qu'on peut la nommer une affaire blanche. » On sait, en effet, que les frais d'occupation dépassaient de beaucoup les revenus de la province. Pourquoi donc Méhémet-Ali a-t-il maintenu cette occupation qui lui coûtait gros ? M. D. est sur ce point, comme sur quelques autres, par trop discret. Pourquoi Méhémet-Ali qui s'était fait accorder par le sultan l'investiture du Darfour, qui en avait préparé l'invasion, renonça-t-il à l'attaquer ? M. D. laisse entendre qu'une mutinerie des Arnautes l'en détourna sans doute, et ajoute : « Peut être eut-il encore d'autres motifs pour changer de résolution » (p. 103). Ces motifs, l'auteur ne s'en inquiète pas, non plus que de ceux qui ont provoqué les expéditions sur le Haut Nil. S'il est vrai que le pacha ne se souciait pas de servir la science désintéressée, peut-on admettre que dans cette entreprise, renouvelée trois fois, il n'obéît qu'à « une série de caprices ». M. D. sent assez la valeur de cet argument, pour écrire : « Nous ne savons pas les motifs de sa décision. » Il rejette sans plus les hypothèses qui semblent, à première vue, autorisées, celles de Werne et de Lejean.

Si M. D. ne satisfait pas la curiosité du lecteur sur les desseins de Méhémet-Ali, en revanche il rédige, avec une impeccable précision, la chronique des campagnes. On louera l'esprit critique avec lequel il contrôle les sources, notamment pour les trois expéditions sur le Haut Nil ; il pénètre avec finesse l'état d'âme de deux des Européens qui y prirent une part active, le Prussien Ferdinand Werne et le Français D'Arnaud ; il attrape aussi des figures plus difficiles à saisir, celles de quelques Orientaux tels que le Circassien Ahmed Pacha, gouverneur

1. Pour appuyer cette assertion d'une singulière portée, et dont les Anglais paraissent se prévaloir, M. D. écrit en note : Renseignement oral de M. le comte Benedetti. La caution est évidemment digne de foi ; mais on eût aimé à connaître sur quelles preuves est fondée cette affirmation.

Digitized by Google

général du Soudan de 1838 à 1842, dont le portrait est prestement enlevé.

Le tableau de l'organisation du Soudan est bien tracé : on y surprend en action un régime assez mal connu, semi-barbare, semi-civilisé, et qui s'est imposé dans la suite même aux administrateurs européens des provinces équatoriales.

Enfin, M. D. a traité avec prédilection la partie géographique de son sujet. Le morceau le plus remarquable de son livre est la monographie de Khartoum. Le problème des sources du Nil défraie un historique d'une ampleur peut-être excessive : était-il indispensable de remonter à Guillaume Delisle et à d'Anville? Par contre, on saura gré à M. D. d'avoir reproduit les observations et relevés des Européens qui accompagnèrent les armées égyptiennes. D'ailleurs, le sens géographique de l'auteur se dénonce dans toutes les pages descriptives, par exemple celles où il indique que la vie nomade dans le Soudan oriental est commandée par le fléau de la mouche tsétsé (p. 62).

Mais quoique M. D. ait beaucoup sacrifié à la géographie, on demande à son ouvrage un autre genre d'enseignement. La conquête du Soudan égyptien implique tout un ensemble de résultats, les uns matériels et bruts, comme l'exploitation de l'ivoire et la traite des esclaves, les autres sociaux et politiques : tels la formation d'une nationalité soudanienne, sous le vocable et dans la communion du mahdisme, dont M. D. signale les débuts dès la conquête (p. 200) ; tels encore, la pénétration européenne (entendez : anglaise). Serait-ce en définitive à l'Angleterre que Méhémet-Ali aurait frayé la voie ? L'ouvrage de M. Dehérain éclaire les origines de ces questions ; c'est en quoi il est d'actualité.

Bertrand AUERBACH.

La peinture en Europe; catalogues raisonnés, etc. — **La Hollande,** par G. LAFENESTRE et Eug. RICHTENBERGER. — Paris, Société française d'éditions d'art, 1 vol. pet. in-8 avec 100 reproductions. Prix : 10 fr.

Ce nouveau volume est le cinquième de la collection dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et qui comprend en outre : *Le Louvre, Florence, la Belgique* et *Venise.* Il s'est fait un peu attendre, car il était annoncé, comme il convenait, pour le 1er janvier et n'a paru qu'au 1er juillet. Il n'y a pas lieu de croire cependant qu'il retarde d'autant le suivant, annoncé comme devant être consacré à *Rome*. Cette utile publication se poursuit donc régulièrement et, ce dont il faut aussi féliciter les auteurs, en s'améliorant chaque fois. Nous ne voyons vraiment pas ce qu'on pourrait trouver à reprocher à ce volume-ci, étant d'ailleurs admis le plan uniforme de ces inventaires, où l'on ne publie jamais qu'un choix des œuvres exposées, et où l'on tient à faire suivre de dissertations plus

Digitized by Google

ou moins longues la plupart des toiles un peu importantes. C'est de ce côté que se porteraient surtout nos chicanes : il y a de ces descriptions qui sont longues et un peu superflues; l'historique, indispensable cela va sans dire, pourrait souvent suffire et le tout, prenant moins de place, permettrait d'être plus complet [1] et d'aller plus vite en besogne. Mais il est juste de convenir que si ces manuels sont expressément faits pour les visiteurs, les voyageurs (nous avons même reproché à d'autres volumes ce caractère trop exclusif d'une classification, bien aléatoire, par salles d'exposition), ils s'adressent également aux critiques et aux érudits et doivent les renseigner suffisamment pour leur épargner toute autre recherche.

Dans le nouveau volume, les toiles sont classées par ordre alphabétique des auteurs, dans chaque musée ou collection, indépendamment de leur numéro de catalogue officiel. Un index général rapproche encore les toiles du même maître, des différents musées. Une préface courte, mais remplie de dates, donne un cadre général à cette histoire de la peinture hollandaise que content presque exclusivement les galeries de Hollande. Une bibliographie assez substantielle la suit et permet les références générales, indépendamment de celles qui sont éparses dans le texte. Enfin, chaque inventaire de musée est précédé d'une page d'histoire et de bibliographie spéciale.

Comme d'habitude, cent reproductions d'après des photographies, ornent le texte et donnent d'utiles, souvent même de charmantes indications. On paraît s'être efforcé de signaler, parmi les œuvres capitales, les moins répandues, et c'est fort bien fait. A noter aussi les fac-simile de signatures des artistes, joints aux descriptions.

Voici les villes dont on trouvera ici un catalogue des principaux tableaux : *Rotterdam*, *Delft*, *Dordrecht*, *Gouda*, *La Haye* (2 musées et 6 collections particulières), *Leyde*, *Haarlem*, *Amsterdam* (musée et 6 collections), *Utrecht*. On pourrait sans doute rencontrer, ailleurs que dans ces neuf villes, d'autres œuvres valant une description, voire une reproduction. Mais il ne faut pas perdre de vue que les auteurs de ces manuels écartent en général assez systématiquement les œuvres et les galeries modernes (telles celles de Groningue ou de Leeuwarden), dont l'intérêt ne dépasse guère le pays qui les vit naître. D'autres tableaux, épars dans des églises ou des monuments et sans lien entre eux, ont paru également négligeables. Il y a de ces lacunes-là dans tous les volumes de cette collection de *la Peinture en Europe* : mais aussi n'a-t-elle pas prétendu être complète.

Henri de Curzon.

---

1. Le catalogue de 1885 du musée d'Utrecht comporte 157 numéros; il y en a 32 ici, etc., etc.

Digitized by Google

Dr Charles Pekar. **Esthétique Positive** (*Positiv esztheticka*). Budapest, Hormoszky, 1898.

L'ouvrage de M. Pekár n'est, au fond, que l'analyse des sentiments esthétiques.

Pour nous donner une explication sur ces sentiments et afin d'introduire les questions générales sur la psychologie; pour pouvoir déterminer les propriétés spéciales aux sentiments esthétiques, M. P. nous fait une description détaillée de physique, d'anatomie et de physiologie.

En général, cette idée est admise par la psychologie-physiologique moderne. Aujourd'hui, l'on tient un compte très sérieux des documents physiologiques dans les recherches des phénomènes de la vie intellectuelle, et ceci en se basant sur la loi du parallélisme. M. P. ne peut donc pas — dans cette partie du moins — nous montrer du nouveau.

Aussi ne pouvons-nous considérer cet ouvrage qu'à un seul point de vue : Représente-t-il le plus récent point de vue de la science? Est-ce un résumé assez intelligible?

Pour ce qui est de la première de ces questions, nous pouvons dire que M. P. en est au courant, car son frère, M. Michel Pekár, professeur suppléant à l'institut physiologique, lui a été d'un grand secours.

Quant aux vérités définies qui se sont affirmées sur ce terrain, Pekár embrasse tout, mais hélas! il expose tout avec une telle précipitation, tout porte tellement le caractère d'une esquisse rapide, que cette partie de son livre ne peut être comprise par celui qui, au préalable, ne s'est jamais occupé de cette science.

Dans la partie physiologique, l'auteur passe en revue la définition du beau physiologique, de façon que la suggestion artistique puisse aussi exercer une impression agréable sur les sens, qu'elle puisse satisfaire les organes de sensation : car c'est la base de l'impression exercée par le beau artistique. Il définit ce qui est agréable à l'oreille, à l'œil, et ses expositions sont fondées sur les recherches de Helmholtz. Il passe ensuite sur les fonctions de l'écorce cérébrale, mais il ne connaît pas les recherches de Flechsig. Il ignore aussi cette lutte acharnée que les développements de Flechsig avaient provoquée au congrès de Munich. Flechsig a également localisé le centre de l'association dans le cerveau. Selon lui, les images mentales se forment là. C'est là que s'accomplit la formation imaginée de l'image, la préparation des mots d'un discours et de sa teneur, bref tout ce que, en général, nous appelons « l'esprit ». Cette découverte a rencontré beaucoup d'opposition, surtout de la part de Sachs qui nie d'une manière absolue que l'on puisse désigner un point quelconque de l'écorce cérébrale comme formant le centre de l'association. En un mot, selon ce dernier, il n'existe point de centre spirituel dominant.

Digitized by Google

L'anatomie cérébrale n'a donc pas encore démontré le point central de l'âme.

Que la vérité se trouve dans l'une ou dans l'autre de ces deux assertions, ce que M. P. aurait dû faire — étant donné le grand nombre des hypothèses — c'est une exposition de cette hypothèse d'une aussi capitale importance.

M. P. ne se déclare non plus catégoriquement au sujet des controverses entre les partisans et les dénégateurs de l'aperception, et bien qu'il fasse mention de celle-ci, il ne s'y étend pas beaucoup.

Il expose, ensuite, comment naît en nous l'idée de l'espace et du temps. Il passe rapidement sur ces théories et les critique d'une façon un peu trop cavalière. Il nous décrit l'organisation du cerveau artiste, c'est-à-dire il nous expose comment le cerveau range les impressions de sensation et quelles sont les réactions par lesquelles il répond. Enfin, il expose, d'une manière très détaillée, les conditions du beau contemplatif (beau contemplatif de l'espace et du temps), en déclarant comme principe essentiel l'unification. Quant au principe de l'apparence, il ne le touche qu'en passsant.

Nous voici arrivés aux questions de psychologie où l'auteur s'attache aux recherches du beau psychologique. Dans cette partie de son ouvrage, il s'appuie sur Fechner et sur Beöthy, qui ont déjà étudié et exposé à fond la théorie des sensations : image mentale et sentiment (Empfindung). Mais ici encore, Pekár reste conséquent à son principe fondamental et déclare de nouveau l'unification, comme étant la loi principale du fonctionnement esthétique. Puis, il passe à l'association des images. Selon lui, la mémoire est une fonction d'association, ainsi que l'imagination, la mélancolie, la rêverie : *tout cela, n'est, pour lui, qu'une seule et unique fonction* ayant la même loi pour base.

Mais il a beau nous expliquer ce fonctionnement avec une connaissance parfaite de la psychologie. Il a beau nous apprendre, en soulignant même, que l'évolution des images s'associe également au sentiment; que la loi esthétique de l'unification naît dans l'idée principale et dans la disposition fondamentale de l'état d'âme. Il a beau nous exposer le fonctionnement de la volonté et du mouvement, en déclarant que l'unification ne signifie autre chose que la concentration des réactions. Toute cette partie du livre est complètement manquée.

Et voici pourquoi.

Pekár n'a tenu aucun compte du rôle important que joue l'*imagination artistique* dans la construction d'une œuvre. L'imagination artistique n'est pas seulement un fonctionnement d'image, de sentiment et de mouvement, que nous les prenions isolément ou dans leur ensemble.

L'imagination artistique est la partie la plus importante dans la construction d'une œuvre artistique, ou pour mieux dire, *la création d'une œuvre artistique est le résultat de l'imagination artistique.*

Le défaut principal, chez Pekár, c'est qu'il analyse trop froidement,

Digitized by Google

trop sèchement. Il se passe de l'imagination, élément principal de l'effet artistique, aussi bien que de l'illusion, et *surtout de l'erreur sciemment commise qui fait naître une joie sans intérêt*. C'est le véritable effet de l'art (Conrad Lange).

L'imagination artistique est l'illusion que l'on se fait soi-même. Mais dans ce cas l'illusion est sérieusement commise en tant qu'elle porte le caractère de l'exercice sans but, sans intérêt. Elle n'en sert pas moins un grand but. Tout comme l'exercice qui développe l'agilité, l'adresse du corps, l'art développe l'agilité et l'adresse de l'âme, le sentiment des dispositions élevées, et ceci au moyen de la vie associée à celle des sujets imaginés.

Mais le développement de cette idée nous conduirait trop loin.

Résumons.

Le livre de Charles Pekár peut être appelé une œuvre de valeur, bien qu'il présente des lacunes en certaines de ses parties. Néanmoins, il ne résoud point la question principale, en négligeant le plus beau côté du problème qui, il faut l'ajouter, en est aussi le plus difficile.

Dr Béla Lazár.

Alexandre (Roger). **Le Musée de la Conversation**, répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques, avec une indication précise des sources. Troisième édition. Paris, Bouillon, 1897, in-8, de xii-582 pages.

Les philologues, les grammairiens, les curieux, ceux d'entre les gens du monde, moins rares qu'on ne croit, qui aiment à savoir ce qu'ils disent et pourquoi ils le disent, doivent remercier M. Alexandre de leur fournir dans son *Musée de la Conversation* l'explication, qu'on chercherait vainement ailleurs, d'une foule de locutions usuelles et de citations plus ou moins détournées de leur sens. Personnellement, nous lui sommes très reconnaissant du plaisir que nous avons éprouvé à lire son volume, où à chaque ligne on rencontre dans une expression familière, dans un type populaire, dans un vers isolé, une vieille connaissance, dont on avait un peu oublié les tenants et aboutissants, l'origine et même l'âge, mais que l'on a grande joie à revoir et avec qui on renoue bien vite amitié.

Le *Musée de la Conversation* est arrivé à sa troisième édition ; espérons qu'il ne s'arrêtera pas là, car c'est le propre de ces sortes d'ouvrages, qui s'adressent non seulement au présent, mais encore à l'avenir, de demander sans cesse des additions et des améliorations. Aussi ne comprenons-nous guère pourquoi M. A. a supprimé dans cette édition un certain nombre d'articles « comme ayant paru d'un trop minime intérêt ». Rien n'est à dédaigner dans les locutions, dont M. A. s'est

Digitized by Google

fait le collectionneur, et tel mot, telle expression que nous avons vus naître de nos jours et que nous comprenons bien encore, peuvent très promptement devenir inintelligibles pour ceux qui viendront après nous.

C'est ainsi que nous regrettons de ne pas voir figurer dans le *Musée de la Conversation* la ronde enfantine *Nous n'irons plus au bois Les lauriers sont coupés* et la romance de Fabre d'Églantine *Il pleut, il pleut, bergère*, d'une application journalière, non plus que la phrase *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* que nos enfants, dédaigneux des Contes de Perrault, ne connaissent déjà plus.

A côté de *Jocrisse* nous aurions voulu voir paraître le nom de *Cadet Rousselle*, qui lui aussi illustré par l'acteur Brunet, devint le héros d'un cycle dramatique. A côté de *Madame La Ressource*, pourquoi ne pas citer la *Madame Benoiton* de V. Sardou, devenue le type de la femme qui *est toujours sortie*. Pourquoi laisser de côté les types créés par A. Daudet, son *Tartarin* et son *Delobelle*, le plus vaniteux des *M'as-tu-vu* (écrit parfois *Matuvus*) ? Pourquoi enfin ne pas nous donner l'explication et l'origine des *Boirot*, des *Calino*, des *Guibollard* et des *Taupin*, dont les journalistes abusent chaque jour dans leurs *Nouvelles à la main?*

En dépit de ces désidérata, dont la liste pourrait s'allonger encore, le *Musée de la Conversation* n'en reste pas moins un ouvrage des plus utiles et des plus intéressants, qui rendra d'autant plus de services qu'il sera plus complet.

Gaston Raynaud.

Henri Stein. **Manuel de bibliographie générale** (Bibliotheca bibliographica nova). — Paris, A. Picard, 1 vol. in-8 de xx-895 pages; prix : 18 fr.

Ce livre était attendu depuis longtemps; c'est une vive satisfaction pour nous de pouvoir enfin le présenter à nos lecteurs. Il n'en est aucun parmi eux à qui il ne puisse être utile. C'est en effet la synthèse, en quelque sorte, des bibliographies parues depuis le xvie siècle sur tous les sujets imaginables. Fait un peu à l'image de l'excellente *Bibliotheca bibliographica* de Petzholdt, parue en 1866, ce travail, minutieux et considérable, a repris toute la matière en sous-ordre, et, en outre des modifications de classement nécessitées par les besoins modernes de la critique et de l'érudition, il apporte aux chercheurs un répertoire bien autrement au courant et substantiel, avec une rédaction plus concise et dépouillée de commentaires, mais non moins critique et originale.

C'est en effet le caractère qu'il convient de reconnaître au nouveau répertoire, où les notes explicatives sont brèves et réduites dans les

Digitized by Google

limites du possible, mais pour lequel « la majeure partie des livres indiqués a été vue par l'auteur, qui a tenté de se rendre compte de la valeur relative et actuelle de chaque bibliographie et qui ne s'est jamais laissé guider dans ses appréciations que par le pur intérêt de la science. Il a voulu faire un travail raisonné, parce qu'il n'admet pas d'autre bibliographie sérieuse et voudrait persuader au bienveillant public — sans espérer toutefois d'y réussir, — que la mission du bibliographe est tout autre qu'on le croit généralement : un fabricant de catalogues n'est pas plus un bibliographe qu'un fabricant d'eau de Seltz n'est un chimiste, qu'un comptable n'est un mathématicien ».

Développant son idée par l'exemple, M. H. Stein explique sa manière de procéder qui, pour notre part, nous a toujours paru la seule juste. Il y a des gens qui veulent *tout* mettre quand ils dressent une bibliographie : ce n'est pas un procédé critique, et souvent le mauvais et le faux auraient surtout pour résultat de nuire au bon, si le choix n'était fait par un esprit déjà compétent. A plus forte raison dans un manuel du genre de celui qui nous occupe, il eût été plus qu'inutile, il eût été nuisible d'enregistrer indistinctement toutes les bibliographies. Il en est de mauvaises, qu'il a fallu mettre à défaut d'autres, mais en prévenant; il en est de bonnes qu'il a fallu omettre, parce qu'elles avaient entièrement passé dans un travail plus récent et plus complet. Dans un cas comme dans l'autre, la chose est toute naturelle, ou plutôt c'était la seule à faire. D'ailleurs, tous les travaux indiqués dans le manuel sont utiles, en quelque point, à consulter. — « J'espère qu'aucun ouvrage capital n'aura échappé à mon attention,.., mais on voudra bien se souvenir que ce livre n'est qu'un choix, non arbitrairement fait, et que tel ouvrage bibliographique général (celui de M. H. Carrington Bolton, par exemple, sur la chimie) dispense absolument de mentionner une série de bibliographies spéciales antérieures, qu'il est désormais tout à fait superflu de consulter. »

Il n'y a pas lieu de donner ici des indications sur le classement adopté. Dans ses lignes générales, il comporte toujours les grandes divisions courantes, et pour les subdivisions, originales et neuves en plus d'un cas, il faudrait trop de place pour en parler. Notons cependant comme procédé commode et heureux, l'emploi le plus fréquent possible du classement « par langues » ou « par pays ». Faisons aussi remarquer, pour les chercheurs, que le classement est toujours présenté du général au particulier; de ce qu'il n'existe pas de bibliographie spéciale de tel sujet ou de telle personne, il ne s'ensuit pas qu'on ne trouve l'un et l'autre dans d'autres bibliographies plus générales ou collectives. Puis, pour donner une idée de l'importance de certaines divisions, notons les plus considérables : en tête, les bibliographies nationales (pp. 9-42) classées (par pays) en deux séries, bibliographies rétrospectives et bibliographies périodiques; les bibliographies des sciences, pures et appliquées (pp. 137-236); celles des sciences géographiques (pp. 325-400); celles des sciences

Digitized by Google

historiques (pp. 401-466); celles des biographies individuelles (pp. 497-554). Enfin, observons que s'il existait déjà, pour ces grandes classes, quelques outils généraux de travail, il n'y en avait pas pour les deux divisions suivantes : sciences sociales (pp. 113-136) et sciences religieuses (pp. 43-81).

Ce n'est pas tout, et l'on n'aurait pas une idée suffisante du nouveau manuel, si nous nous arrêtions là. Trois tables le terminent, qui n'ont pas donné moins de travail et ne seront pas les moins précieuses. La première est une *Géographie bibliographique, ou liste raisonnée des localités du monde entier qui ont possédé une imprimerie avant le* XIXe *siècle* (pp. 555-636). Chaque article comporte le nom actuel, le nom latin, le pays, la date originelle et la source de cette indication. Exemple :
BAUTZEN — *Budissina* (Allemagne, Saxe) — 1550 — Faulmann.
OXFORD — *Oxonium* (Angleterre) — 1478 — Madan.

Le second *Appendice* est un *Répertoire des tables générales de périodiques de toutes langues*, classé par grandes divisions de matières. Il est superflu d'insister sur la commodité de cette table, aussi utile que l'autre et non moins considérable (pp. 637-711). Enfin, vient un *Répertoire des Catalogues d'imprimés des principales bibliothèques du monde entier*, qui rendra encore des services journaliers (pp. 711-768).

Une table alphabétique des matières termine tout le volume, cela va sans dire, et, comme tout ici est de proportions considérables, elle ne comprend pas moins de 187 colonnes de très petit texte (pp. 803-895). On est vraiment un peu effaré, en terminant l'ouvrage, du labeur qu'il représente.

Il n'y a d'ailleurs que des éloges à faire à l'impression, très soignée, et à la variété des caractères employés, très nette et facile à saisir à l'œil.

Henri de CURZON.

BULLETIN

— Le septième fascicule du dictionnaire assyrien de M. MUSS-ARNOLT vient de paraître (*Assyrisch englisch-deutsches Handwœrterbuch*, p. 385-448; *kuldu kasadu*. Berlin, Reuther, 1898; 5 m.).

— Sous le titre : *Antisémitisme et méthode historique*, notre collaborateur Maurice VEPNES publie l'allocution prononcée par lui à l'assemblée générale de la Société des études juives (Paris, Durbacher, 1898, 12 pages gr. in-8). Le titre est parlant; peut-être le discours a-t-il déjà un peu vieilli.

— Une nouvelle revue d'histoire des religions paraît à Fribourg e. B., chez Mohr, sous la direction du Dr T. Achelis, avec la collaboration de MM. Bousset, Brinton, Gunkel, Hardy, Putschmann, B. Stade, Wiedemann, Zimmern, etc. (*Archiv fuer Religionswissenschaft*; quatre fascicules par an, abonnement, 14 m.). Le premier numéro contient deux articles de fonds, très remarquables chacun en son genre

Digitized by Google

l'un de M. E. Hardy, *Was ist Religionswissenschaft?* L'autre de M. H. Roscher, *Ueber den gegenwartigen Stand der Forschung auf dem Gebiete der griechischen Mythologie und die Bedeutung des Pan*. On lit dans le second fascicule une étude approfondie de M. Siecke sur le dieu Rudra dans le Rig-Véda, et une autre, également importante, de M. Waser sur Charon.

— M. C. Bruston publie quelques remarques intéressantes sur *Les paroles de Jésus récemment découvertes en Égypte* (Paris, Fischbacher, 1898; in-8, 18 pages) La lecture de la principale sentence : « Je me suis tenu au milieu du monde, *étant encore* en chair, *ou* je leur suis apparu, et je les ai tous trouvés ivres », est bien invraisemblable, et comme elle se fonde sur une restitution conjecturale du texte, il n'est guère possible de s'y arrêter (cf. *Revue critique*, du 15 novembre 1897, p. 330). Dans un appendice M. Bruston corrige trois passages de l'Évangile de Pierre : on ne voit pas bien ce que signifie la lecture Γυμναί, proposée pour le v. 42, au lieu de τιναι (qu'il faut lire sans doute ὅτι ναί). — A. L.

— Les livraisons 24-26 du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Elles renferment les articles suivants : *La statue du dieu Obodas, roi de Nabatène. — Les nouvelles inscriptions nabatéennes de Petra. — Sur quelques noms propres palmyréniens et nabatéens. — Les mots phéniciens* chatt « *année* » *et* chanôt « *années* ». — *Nouvelles inscriptions grecques et romaines de Syrie. — Gadara* χρηστομουσῖα. — *Une inscription inconnue du calife Abd-el-Melik à la Sakhra*. Ce fascicule termine le volume II du *Recueil d'archéologie orientale* et contient huit pages d'additions et rectifications, avec les tables et titres.

— M. Vasili J. Modestov vient de publier à part (à Berlin, chez Calvary) une série d'articles parus en 1897, *De Siculorum origine*, en faisant suivre l'original russe d'un résumé latin. Acceptant l'hypothèse que les Sicules sont une population ligure, il expose d'après les textes des historiens anciens comment les Sicules, partis du Latium, auraient traversé tout le sud de l'Italie pour passer enfin en Sicile où ils auraient rencontré le peuple des Sicanes. Puis il rapproche de ces conclusions les résultats obtenus par l'archéologie et l'anthropologie et montre comment toutes les données concordent et obligent à distinguer nettement les Sicules des Latins et des Osco-ombriens. — A. Meillet.

— La librairie G. Freytag, de Leipzig, vient de publier un ouvrage classique qui me semble destiné à rendre de grands services aux élèves, pour la lecture de l'Odyssée; il est intitulé *Schülerkommentar zu Homers Odyssee*, et composé par M. A. Koch, recteur du gymnase de Frankenthal. Dans la forme, c'est un vocabulaire, mais qui n'est pas alphabétique, auquel cas le livre ressemblerait à un lexique ordinaire et n'aurait pas l'utilité directe que l'auteur a voulu lui donner. L'ensemble des morceaux à lire dans l'Odyssée est divisé en quatre groupes, d'ailleurs bien distincts : 1) ce qui concerne le retour d'Ulysse à Ithaque, en passant par l'île des Phéaciens; 2) les récits chez Alcinoüs; 3) les événements d'Ithaque; 4) la Télémachie et la fin du vingt-quatrième chant, qui n'entraient pas primitivement dans le plan de M. Koch, et qui ont été ajoutés sur la demande de l'éditeur. Chaque mot n'est généralement mentionné qu'une fois, et ceux qui ne se rencontrent qu'une fois dans les morceaux désignés pour la lecture sont imprimés en plus petits caractères; enfin, chaque groupe est suivi de l'index alphabétique des mots expliqués. Voici maintenant comment est disposé ce vocabulaire : simplement suivant l'ordre des vers; le mot grec, et à côté le mot allemand qui y correspond dans le passage. On comprend quelle facilité est ainsi offerte à l'élève; il ne s'agit pas, en effet, d'expliquer, mais de lire; cela, il est vrai, suppose déjà l'élève familiarisé avec la grammaire grecque et la dic-

Digitized by Google

tion homérique; mais puisqu'il est uniquement question de la lecture, n'est-il pas précieux pour l'étudiant, qu'il veuille comprendre lui-même ou qu'il entende lire soit le professeur soit un condisciple, d'avoir immédiatement sous les yeux le sens des mots encore inconnus, au fur et à mesure qu'il les rencontre? Un tel ouvrage (IV-99 p.), avec cette disposition, complète heureusement le dictionnaire, doit imprimer facilement et rapidement dans l'esprit le sens des mots vus, et une tentative de ce genre serait, me semble-t-il, à la fois utile et bien venue pour nos élèves des classes supérieures. — My.

— Nous avons reçu un programme de M. Gustav Friedrich, de Schweidnitz, intitulé : *Zu Tibull und Lygdamus* (8 p.); c'est une étude sur les vers de Lygdamus, 5, 15-20, que je résume ainsi : par le tour, par les habitudes de style, ces vers sont certainement d'Ovide; d'autre part, par la manière dont ils sont amenés et encadrés, ils ne sentent en rien l'imitation et ne détonent nullement dans le recueil de Lygdamus. L'antinomie est résolue si l'on admet que Lygdamus était un ami d'Ovide, dont celui-ci corrigeait les essais. Nous aurions ici des corrections très habilement ou plutôt tout naturellement mêlées aux vers primitifs, et il n'y aurait eu de la part de Lygdamus ni imitation, ni réminiscence. Les poèmes du livre III n'auraient été publiés qu'après la mort d'Ovide. Telle est la thèse de l'auteur, qui est certainement ingénieuse. Avec cela, quelques remarques sur la maîtresse de Lygdamus, Néère, sans doute une courtisane, et sur quelques passages des premiers livres de Tibulle (I, 3, 49; 5, 47; 6, 7; 7, 55; II, 2, 21). — É. T.

— M. W. Gilbert vient de publier avec quelques retouches un nouveau tirage de l'édition stéréotype qu'il avait donnée dans la Bibliothèque Teubner en 1886. Les changements sont tous indiqués dans une page mise en tête du volume. Très peu de conjectures nouvelles, peu de modifications à la préface et au texte : l'apparat critique a été surtout remanié et mis au courant. J'ai vu les passages que M. G. a changés : les modifications sont presque toutes de détail; le but visible de M. G. a été de se rapprocher le plus possible de la recension des meilleurs manuscrits en tenant compte des habitudes de la langue du poète. J'ai noté que plusieurs leçons pour lesquelles se prononce maintenant M. G. n'ont pas été, comme il le voulait, corrigées dans le texte : (ainsi p. 40, où la préface porte l. 8 : saltant*em*, tandis que M. G. voulait écrire : saltant*is*. Il eût fallu de même : V, 6, 5 : fa*t*ente). — É. T.

— Une inscription latine — chose assez rare en Grèce, dans le pays des trésors archéologiques — a été trouvée récemment à Patras. Cette inscription a été d'abord publiée dans une correspondance de Patras du journal d'Athènes le Ἄστυ (14 juin 1898). Mais la transcription et l'explication étaient incorrectes. Le texte a été restitué dans le même journal (15 juin) par le professeur Sakellaropoulos Nous donnons ici le texte complet : Imperator Caesar M. Aurelius Antoninus Augustus Armeniacus et Imperator Caesar L. Aurelius Verus Augustus Armeniacus viam corruptam refici iusserunt. Comme Marc-Aurèle et Vérus portent sur l'inscription le titre d'Armeniacus (163 ap. J.-C.) et non pas celui de Parthicus (166), on peut en fixer la date à 164 ou 165 de notre ère. — S.

— Parmi les nouveaux livres parus à Athènes, notons : *Le Journal international d'archéologie numismatique,* dirigé par M. J. Svoronos. Le premier fascicule contient le travail de M. Svoronos sur les billets d'entrée des anciens, dont nous avons entretenu il y a quelque temps nos lecteurs. — Une *Histoire de Nauplie* par M. G. Lamprynides. — Une *Histoire de l'empire de Nicée et du despotat de l'Epire* (1204-1261), par M. Antoine Miliarakis. — La seconde livraison (année 1898) de l'*Annuaire du Parnasse.* Elle contient des travaux de MM. Pantazidis (Observations critiques sur les *Moralia* de Plutarque), Greg. Bernardakis (sur les an-

Digitized by Google

ciens scolies de Sophocle), S. C. Sakellaropoulos (Observations critiques et herméneutiques sur des auteurs grecs et latins), N. Politis (Explication des proverbes byzantins), S. Lambros (Catalogue des manuscrits du monastère d'Hagia à Andros et documents du patriarcat de Constantinople concernant la métropole de Sofia), D. Philios (sur une tête de Minerve d'Eleusis, avec une planche), A. Skias (Tombes anciennes des Thermopyles), M. Chrysochoos (Notes géographiques, Amphipolis, Eïon, avec planche), Th. von Heldreich (Flore d'Egine, avec planche).

— M. A. Sagnier a publié, dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, et fait tirer à part une *Étude sur les épées de bronze du Musée Calvet*. Ces épées sont au nombre de cinq : une à antennes, trouvée en Italie près du lac de Trasimène, une seconde d'un type rare, à poignée pleine, provenant de Vaison-Malaucène, trois autres de Lagnes et de Mirabel, présentant le type ordinaire de l'épée de bronze à soie plate. La planche de phototypie où sont réunies ces cinq épées ne porte aucune indication, aucun renvoi au texte. Le texte lui-même témoigne d'une connaissance insuffisante des questions relatives à l'origine et à la date des armes de bronze. L'auteur aurait trouvé des informations plus sûres dans le volume de MM. A. Bertrand et S. Reinach, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube* (Paris, 1894). — X.

— M. Léopold Delisle, dans une *Notice sur un manuscrit de l'église de Lyon du temps de Charlemagne* (tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. nat. et autres bibl.*, t. XXXV, 2e partie; Paris, C. Klincksieck, 1898), décrit les différents opuscules conservés dans un recueil appartenant aujourd'hui aux Pères Maristes de Sainte-Foi-lès-Lyon. Ce sont divers traités de logique, des morceaux destinés à servir de préliminaires au psautier, et des symboles résumant la foi catholique. Or, c'est le quatrième des manuscrits actuellement connus pour avoir été cédés à l'église de Lyon par l'archevêque Leidrade (798-814); de plus, ce volume, lors de sa donation, n'avait pas été écrit depuis bien longtemps, puisqu'il contient une pièce de vers du diacre Alcuin. Il offre donc un exemple des livres écrits en France du temps de Charlemagne, et présente une réelle valeur pour les études paléographiques : aussi bien les deux pages reproduites par M. Delisle en héliotypie fournissent-elles de précieux éléments de critique comparative. — L.-H. L.

— Dans sa courte étude sur les homélies de saint Wulfstan (*A study of Wulfstan's homilies, their style and sources*. Baltimore, J. Murphy, 1897, pp. 60), M. James P. Kinard, en se tenant dans le cadre d'une dissertation doctorale, a fait preuve de netteté d'esprit et d'érudition. Il a bien analysé les travaux de ses prédécesseurs sur le sujet, en particulier ceux de Napier : il a essayé de déterminer dans la collection d'homélies qui nous est parvenue sur le nom de l'archevêque d'York celles qui peuvent lui être attribuées avec quelque certitude (8 suivant Napier, 15 selon M. K.). Enfin, il a dégagé avec netteté le caractère particulier de l'œuvre de Wulfstan au point de vue littéraire en montrant ce qu'il y a de fort et même de relativement moderne dans les homélies du vieil évêque saxon. — J. L.

— Sous le titre *English Etymology, a select Glossary serving as an introduction to the history of the English language* (Strassburg, Karl J. Trübner, 1898, 4 marks, pp. viii et 234), MM. F. Kluge et F. Lutz nous présentent un travail qui ne saurait prétendre à une grande originalité. Ils reconnaissent eux-mêmes tout ce que leur glossaire doit à Skeat et, à dire le vrai, après les travaux de Skeat et le « New English Dictionary », en cours de publication, il y a peu de chose à faire, au point de vue général, en fait d'étymologie anglaise. Le glossaire de MM. K. et L. pourra rendre des services aux étudiants qui reculeraient devant l'achat du dictionnaire complet de Skeat : grâce à l'ordre alphabétique strictement suivi, il sera peut-être

Digitized by Google

d'un usage plus commode que le « Concise Etymological Dictionary », du même auteur, et en tout cas il est d'un prix moins élevé. En ce sens les auteurs du nouveau glossaire ont fait œuvre sinon originale et personnelle, du moins utile à quelques-uns. — J. L.

— Le XXXVIe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* de MM. Bachmann, Schoch, Bruppacher et Hoffmann-Krayer (Frauenfeld, Huber), a paru : il comprend les feuilles 50-59 du tome IV et va (p. 785-954) de *Narrô* à *Bueb* et ses composés.

— M. Marius Sepet vient de publier un très important ouvrage intitulé *Les maîtres de la poésie française*, Tours, Mame, 1898, 1 vol. in-8 (360 pages). L'ouvrage commence avec la *Cantilène de sainte Eulalie* et finit avec les œuvres de Mistral. Cet ouvrage, destiné aux gens du monde, sera très goûté des érudits et des historiens, car l'auteur juge avec un sens très sûr et très fin les œuvres et les hommes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 septembre 1898.

L'Académie délègue MM. Bréal et Oppert pour la représenter à l'inauguration de la statue de Volney, qui aura lieu à Craon (Mayenne), le 30 octobre prochain.

L'Académie délègue MM. Senart et Hamy pour la représenter à l'inauguration de la statue d'Abel Bergaigne, qui aura lieu à Vimy (Pas-de-Calais), le 9 octobre prochain.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. William Bazin, notaire à Paris, annonçant qu'un legs de 30,000 francs vient d'être fait à l'Académie par Mme veuve Chavée, pour fonder, en mémoire de son mari, Honoré Chavée, un prix de linguistique, qui devra porter le nom de « prix Chavée ».

M. Clermont-Ganneau présente la photographie d'un bloc de pierre, orné de sculptures étranges et d'une inscription araméenne de 16 lignes environ, très difficile à déchiffrer. Ce monument est conservé au Musée de Constantinople, et la photographie en a été communiquée à M. Clermont-Ganneau par le R. P. Scheil.

M. Babelon communique un rapport sur deux mémoires manuscrits, adressés à l'Académie par M. le Dr Jules Rouvier, de Beyrouth, et relatifs aux monnaies des villes d'Aradus et de Marathus, en Phénicie.

M. Babelon fait ensuite une communication sur un camée en calcédoine, trouvé dans les ruines d'Antioche et récemment acquis par le Cabinet des Médailles. Ce camée représente en haut relief le buste d'un empereur, probablement de Julien l'Apostat; il y a des traces de couleur sur le costume, les cheveux et la barbe; enfin, derrière la tête, on lit le nom féminin *Antoninae*. — M. Deloche présente quelques observations.

M. Senart annonce, au nom de M. Aymonier, que M. Rousseau, résidant à Nha Trang, a fait transporter en cette résidence l'inscription dite de Srî Mâra, la plus ancienne de celles qui ont été découvertes jusqu'ici en Indo-Chine et qu'Abel Bergaigne reportait au IIIe siècle. En outre, M. Rousseau a trouvé dans la même région plusieurs stèles nouvelles dont, en raison même de cette provenance, il est permis d'espérer qu'elles sont anciennes. M. Aymonier ajoute que M. Paris pourra bientôt envoyer à l'Académie des photographies et des estampages.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre du R. P. Delattre, datée de Saint-Louis de Carthage, 21 septembre, contenant de nouveaux détails sur les fouilles exécutées dans la nécropole punique voisine de Bordj Djedid. Un petit sarcophage en pierre blanche très tendre mérite particulièrement d'être signalé. Sur le couvercle est sculpté en haut relief un personnage en costume sacerdotal, coiffé d'un turban et portant une longue barbe bouclée; il est vêtu d'une robe collante, ne laissant à découvert que les pieds nus. Dans la main gauche, il porte une boîte de forme arrondie; la main droite est levée, la paume tournée en dehors. C'est la première fois que le R. P. Delattre rencontre un sarcophage de ce genre, dont la parenté avec les sarcophages trouvés en Phénicie par Renan est évidente.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 17 octobre — 1898

STUMME, Contes et poèmes de Tripoli. — WELLMANN, Cratévas. — VILLARI et CASANOVA, Savonarole. — LEFRANC, Les idées religieuses de Marguerite de Navarre. — ESPINAS, La philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution. — MODONA, Le père Affo. — GRAESEL, Manuel de bibliothéconomie. — DZIATZKO, Contributions à la connaissance des livres et bibliothèques, 3-4. — EICHLER, La science des bibliothèques. — ZEDLER, La bibliothèque de l'Université de Marbourg. — Lettre de M. Sakellaropoulos et réponse de M. My. — *Bulletin* : JESPERSEN, Phonétique; FISKE, Collection dantesque de la Cornell University, I; ZACCHETTI, Huit Laudes; BRUN, La Fronde dans le Soissonnais; Mémoires de la Société de Vitry-le-François, XVIII; AULARD, Paris pendant la réaction thermidorienne; GOSSET, Les billets de la caisse patriotique de Reims; GUELLIOT, Les musées d'antiquités scandinaves; JADART, Bibliographie des Ardennes; ALTMANN, Documents sur l'histoire de la constitution allemande; MATYAS, Une expédition hongroise en Allemagne; KOMAROMY, Recherches sur l'histoire des Haïdouks libres; Revues hongroises; L'exposition de Prague; Mélanges Palacky; NIEDERLÉ, Les travaux relatifs à l'antiquité slave.

M. STUMME. **Mærchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrica**; Hinrichs, Leipzig 1898, x-317 pp. 8°.

M. H. Stumme, poursuivant ses intéressantes études sur les dialectes arabes de l'Afrique du Nord, vient de publier un nouveau volume consacré cette fois au dialecte de la Tripolitaine. Celui-ci présente les mêmes qualités que nous avons eu déjà l'occasion de louer ici, dans les précédents, et aussi les mêmes défauts : complication extrême et, à mon sens, inutile, du système de transcription et des formules grammaticales à tournure algébrique; en outre, trop grand individualisme de la source presque unique à laquelle il a puisé la matière première traitée par lui. C'est moins le dialecte collectif de la Tripolitaine dont l'auteur nous présente l'analyse micrographique, que le parler propre au brave Sîdi Brahîm et au jeune nègre M'hemmed Brengâli; il est à craindre que M. Stumme n'ait fait la part trop large à l'élément perturbateur appelé dans le langage scientifique « l'équation personnelle [1] ».

C. C.-G.

1. La locution *sittîn s'nè* (littéralement « 60 ans » !) n'a rien de particulièrement tripolitain; elle est d'un emploi courant en Syrie, et équivaut à « je m'en moque bien », « la belle affaire » ! — *Cherrech* n'est pas à expliquer par *charadj*; c'est proprement « déraciner » (cf. l'hébreu *cherech*, au *piel*, même sens péjoratif); c'est un bel

Digitized by Google

M. Wellmann, **Kratevas**. Berlin, 1897, in 4°, 32 pages. Prix 3 marks.

Parmi les rhizotomes ou herboristes de l'antiquité, le médecin Cratévas occupe sans contredit la première place; mais malgré la célébrité dont jouit tout d'abord son livre des Plantes — Ῥιζοτομικόν —, cet ouvrage fut mis en oubli par le traité de la matière médicale de Dioscoride, et on n'en a longtemps connu que des passages de peu d'étendue épars dans Dioscoride lui-même, Pline, Galien et les commentaires de Théocrite et de Nicandre, fragments trop courts pour nous donner une idée de la méthode du pharmacopole grec. Aussi la publication par Luigi Anguillara, en 1561, dans son livre des Simples, de prétendus fragments de Cratévas avait-elle singulièrement piqué la curiosité des botanistes, et depuis lors s'est-on efforcé de retrouver le manuscrit d'où ils auraient été tirés. Toutes les recherches ont été inutiles et pour cause; M. Wellmann prouve, en effet, que ces prétendus fragments de Cratévas sont tous, moins un, de simples passages légèrement modifiés de Dioscoride; et quant au fragment qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de celui-ci, il a été purement emprunté au commentaire de Théocrite. La découverte d'Anguillara, à laquelle Sprengel croyait encore au commencement de ce siècle, se trouve ainsi réduite à néant; mais ce n'est pas à dire qu'on ne possède point de fragments authentiques de Cratévas. Tout au contraire; seulement ces fragments, au lieu de se trouver, comme l'affirmait Anguillara, dans un manuscrit de Venise, se trouvent dans le *Codex Constantinopolitanus* (C) de la Bibliothèque de Vienne.

Ce manuscrit précieux de Dioscoride, écrit à la fin du ve siècle pour Juliana Anicia, fille de l'empereur d'Occident, Flavius Anicius Olybrius, renferme du fol. 12 v° au fol. 387 r°, rangées par ordre alphabétique, les descriptions des plantes officinales avec des figures parfaitement conservées; de plus, du fol. 16 r° au fol. 82 v°, au-dessous du texte abrégé et en partie remanié de Dioscoride, se trouvent transcrites de la même main, seulement en écriture plus petite, et avec la mention Γαληνός et Κρατεύας ῥιζοτομικός, les articles concordants du περὶ δυνάμεως φαρμάκων et de Cratévas. Ces articles ont ceci de particulier qu'ils traitent uniquement des vertus médicinales des plantes, sans en donner la description. Cette circonstance amène M. W. à conclure qu'ils sont tirés, non du Ῥιζοτομικόν de Cratévas, mais d'un *Herbarium* illustré, mentionné par Pline, et dans lequel les descriptions du premier traité étaient remplacées par des figures.

Le polygraphe latin distinguait trois classes de pharmacopées, suivant

---

exemple de survivance antique dans les dialectes vulgaires d'Afrique, à mettre à côté de celui de *sellek* = *chillek* (phénicien), « délivrer », que j'ai relevé autrefois (*Rec. d'Arch. Or.*, I, p. 166). — Le nom turc-persan-arabe de la carabine, *chechkhâné*, doit signifier probablement à l'origine « hexagonal », de la forme du canon taillé à pans. — J'ai des doutes sur l'exactitude de la transcription *mutrâh*, « endroit », avec *â* long. — *Fettâla*, au sens de « queue », doit être apparenté à *fetîl*, « corde roulée, mèche ».

Digitized by Google

que les plantes y étaient dessinées ou décrites ou simplement nommées. Il range les noms de Kratévas, de Dionysios et de Métrodore dans la première, et comme Kratévas est le plus ancien des trois, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir, le premier des pharmacopoles anciens, associé l'image et la notice ; M. W. fait un pas de plus, et il montre très vraisemblablement que Cratévas a dû suivre dans ses deux traités l'ordre alphabétique. Mais dans quel rapport Dioscoride, qui s'en est servi, est-il avec son prédécesseur? Sa méthode est différente ; sa matière médicale appartient à la seconde classe de pharmacopées ; enfin il a décrit plus complètement les plantes et les a rangées dans un ordre plus rationnel, mais il n'y a pas mis d'illustrations ; si donc un certain nombre de manuscrits de Dioscoride sont ornés de figures, il est hors de doute, remarque M. Wellmann, que ces figures ont été ajoutées après coup. Cela amène le savant allemand à examiner les manuscrits illustrés de Dioscoride. Cet examen lui a montré que toutes les illustrations ont pour point de départ un seul et même original, le *Codex Constantinopolitanus,* et comme les noms joints aux figures de plantes et au texte ne concordent pas toujours, M. W. n'hésite pas à dire que la doctrine botanique qui sert de base au manuscrit C repose sur une tradition antérieure à Dioscoride et suivie par lui. Et il ajoute que, dans cet état de la question, on peut conclure que les figures du *Constantinopolitanus* sont empruntées à un Herbier illustré dans le genre et du temps de Kratévas, Dionysios et Métrodore. Les exemples que M. Wellmann a cités à l'appui de sa thèse la rendent très vraisemblable ; en tout cas, sa consciencieuse étude met parfaitement en lumière quelle est, dans l'histoire de la pharmacopée grecque, l'importance du rhizotome Cratévas, auquel la Grande Encyclopédie n'a pas jugé à propos de consacrer une seule ligne.

Ch. J.

P. Villari, E. Casanova. **Scelta di prediche e scritti di Fra Girolamo Savonarola,** con nuovi documenti intorno alla sua vita. In Firenze, G. C. Sansoni, editore, 1898. In-8 de xi-520 pages.

Lorsque M. Villari publiait, en 1859, les deux volumes de sa classique étude sur Savonarole, il se proposait de les faire suivre d'un troisième, qui eût renfermé un choix des sermons et des écrits du célèbre dominicain. Diverses raisons retardèrent, puis firent abandonner la publication. Cette année, il était nécessaire que le projet en fût repris. L'Italie, et la ville de Ferrare en particulier, se préparaient à célébrer la commémoration de 1498 ; d'autre part, une des sources les plus précieuses pour la biographie de Savonarole venait d'être découverte aux archives du Vatican par le comte Fueni et le professeur Pometti, qui cédaient généreusement tous leurs droits à MM. Villari et Casanova : c'est une

Digitized by Google

chronique de Simone Filipepi, frère du peintre Boticelli et l'un des plus fougueux partisans de fra Girolamo. L'Épître-biographie de fra Placido Cinozzi, disciple de Savonarole, que MM. Villari et Casanova publient en tête du volume, est également un document nouveau de haute importance. Très prudemment, les savants éditeurs ont renoncé à nous donner tous les sermons, dont les longueurs et les innombrables répétitions eussent bientôt paru intolérables; par leurs coupures habiles, le goût parfait qui a dirigé leur choix, ils ont réussi à faire un livre populaire et, tout à la fois, un livre indispensable aux lettrés. Quelques chapitres seulement des principaux traités, une bonne part des lettres et des poésies, s'ajoutant à l'éloquence enflammée des sermons, nous aident à reconstituer le caractère de Savonarole. Ce livre si bien conçu est présenté par le libraire Sansoni dans un format excellent, une belle typographie; on y trouvera la reproduction de quelques-unes des gravures qui furent en 1879 l'objet d'une monographie de M. Gruyer.

P. N.

A. Lefranc. **Les idées religieuses de Marguerite de Navarre d'après son œuvre poétique** (Marguerites et les Dernières Poésies). In-8 de 136 p. Paris, Fischbacher, 1898 (extraits du *Bull. du protest. franç.*).

En rendant compte ici même [1], il y a deux ans, de la publication des *Dernières Poésies*, j'exprimais le vœu de voir M. Lefranc nous donner une étude d'ensemble sur la religion de Marguerite. La présente plaquette ne donne pas à ce vœu une entière satisfaction, puisque M. L. s'est volontairement interdit de faire usage de trois ordres de sources : 1° de l'*Heptaméron*, où les conceptions de la reine sur la grâce sont cependant exprimées avec une grande netteté ; 2° de la correspondance de Marguerite; 3° des sources proprement historiques qui la concernent. Il a voulu limiter son enquête à l'œuvre poétique de la princesse, qu'il considère, avec raison, comme l'expression la plus complète de ses pensées intimes. Ce parti-pris donne à son étude un très grand charme; et les conclusions auxquelles M. L. arrive, en s'appuyant uniquement sur l'œuvre poétique de Marguerite, sont sensiblement les mêmes que celles qu'il aurait établies à la suite d'une enquête plus étendue. — Que valent ces conclusions ?

I

Sans attacher à cette coïncidence une importance exagérée, je dois dire que j'avais, pour mon compte (et en me plaçant au point de vue général

1. *Rev. crit.* t. XLI p. 512.

Digitized by Google

de la marche des idées au XVIe siècle), étudié presque toutes les pièces que M L. passe si minutieusement en revue, et que presque toujours les résultats que j'avais consignés dans mes notes sont d'accord avec ceux qu'il proclame. De son côté M. Vauthier avait énoncé en 1897, dit M. L. (p. 25, n. 1), « des idées tout à fait voisines ». Assurément cela ne suffit pas à prouver que nous ne nous trompons pas. Mais, ou les mots employés par Marguerite n'ont aucun sens, ou bien il faut admettre, avec M. L., que la pensée de Marguerite fut une pensée protestante, non seulement en 1531-1533, entre les deux premières éditions du *Miroir*, mais bien dès 1524, date du *Dialogue en forme de vision nocturne*. Et, contrairement à l'opinion professée par MM. Doumic et P. Toldo, Marguerite n'est pas redevenue catholique en vieillissant ; tout au rebours, c'est dans le *Triomphe de l'Agneau* (comme l'avait déjà si bien vu M. Frank), c'est même dans les *Dernières Poésies* (postérieures à 1547) que sa pensée religieuse s'exprime avec le plus d'indépendance.

M. L. a trop de goût pour oublier jamais que Marguerite n'est pas un théologien, qu'elle n'est pas l'esclave d'une logique absolue, qu'elle est « une âme ailée » ; mais il montre fort bien qu'elle a une doctrine « déterminée et personnelle ». Cette doctrine porte « l'empreinte de la Réforme, telle qu'elle était *alors* [1] acceptée en France par ses partisans les plus décidés ». Elle a donc « été sûrement protestante, mais à sa manière, et non pas encore à celle de ce tiers parti,... qui va de Rabelais, de des Périers, de Budé, jusqu'à... un Sadolet, à un Pierre Duchâtel ». C'est la tirer trop à soi que de vouloir en faire, comme beaucoup de critiques, une sorte de Montaigne en jupons ; cela est tout aussi faux que de voir en elle, suivant le mot de M. Toldo, « un Calvino in gonella ». Ce qu'on doit dire, c'est qu'elle n'est pas calviniste. Elle admet bien, comme Calvin, que « dès le commencement du monde, avant même la création de l'homme et par conséquent antérieurement à la chute, Dieu a décidé l'élection d'un certain nombre de ses créatures, ce qui implique nécessairement la réprobation des autres » ; mais il faut noter que cette nécessité terrible, Marguerite, sauf en un seul passage [2] peut-être, ne l'a jamais exprimée. Il y a même entre Calvin et elle autre chose qu'une simple différence de ton. M. L. nous le prouve par l'interprétation neuve et hardie qu'il nous donne aujourd'hui de la *Comédie jouée au Mont-de-Marsan*. Il nous montre en effet que le langage, si étrange au premier abord, tenu par la *Ravie* [3] *de l'amour de Dieu, bergère*, « est absolument celui des libertins spirituels », de cette secte que Calvin, dans une lettre célèbre, reproche précisément à Marguerite de protéger. C'est la doctrine de l'amour, c'est « une exagération systé-

1. Il s'agit du *Miroir*, 1331.
2. Dans l'*Oraison de l'âme fidèle :*

Au reprouvé en son péché esteint.

3. Et non pas *Raine*, comme M. L. avait lu tout d'abord.

Digitized by Google

matique et exclusive de certains principes fondamentaux de la Réforme »; c'est, poussée jusqu'à ces dernières conséquences « l'idée chère à Marguerite, et sur laquelle reposait, en réalité, tout l'édifice dogmatique des premiers protestants, à savoir qu'il n'y a que Dieu et que l'homme n'est rien [1] ». M. L. confirme ainsi les vues déjà exprimées par Ch. Schmidt dans son étude sur *Le mysticisme quiétiste en France au début de la réformation* : en 1544, disait celui-ci, la reine accueillit Pocquet et Quintin, « chefs d'une secte mystique... dont les doctrines étaient si conformes aux siennes [2] ».

II

Accepterons-nous aussi complétement une autre idée de M. L , une conjecture extrêmement séduisante? Je veux parler de l'identification de Clément Marot avec le héros de la *Complainte du détenu prisonnier* [3]. Cette identification repose, à vrai dire, sur une base des plus fragiles : il n'est pas absolument certain (s'il est infiniment probable) que Marot ait été emprisonné à Ferrare ; or M. L. pour mieux établir ce fait, s'appuie sur la *Complainte* [4], alors qu'il s'agit précisément de prouver que le « détenu prisonnier » de la *Complainte* est bien Marot. Une plus grosse objection, qui m'était d'abord venue à la pensée et que j'ai aussi entendu soutenir par M. Frank, est tirée du texte lui-même :

> Te souvient-il de quand j'étais pasteur ?
> Veiz tu jamais que de tout le troupeau
> J'aye arraché seulement une peau, etc.,

ces expressions semblent bien désigner un ecclésiastique, non pas un simple prédicateur bénévole de la Réforme, comme Marot, mais un ministre de l'Évangile. Cela est si vrai qu'on avait pensé tout d'abord à identifier le prisonnier avec Gérard Roussel, ce qui ne peut se soutenir.

J'avoue que ma confiance dans la force de cette objection a été fort ébranlée par la lecture de l'*Appendice A* de M. L. Dans une pièce dont il est l'auteur, Marot se donne à lui-même le nom de « *pastoureau* chrestien » ; il se compare aux « faux pasteurs » ; il s'écrie (c'est presque le langage que lui prêtait Marguerite) :

> J'ay veu le temps, ô Pan, que je soulois
> Aller louant ton grand nom par les bois ;...
> Mais à présent...
> ...je laisse ma houlette...

---

1. M. G. Paris écrivait avec raison dans le *Journal des Savants* que cette *comédie* est l'une des œuvres « qui nous révèlent le mieux le fond de ses pensées religieuses ».

2. *Bull. du protest. fr.* t. VI p. 449, p. 455.

3. P. 65-90 et appendices A et E.

4. P. 85 : « Or, à mon avis, la *Complainte, si visiblement inspirée par le sort de Marot* [ce qui est à démontrer], vient apporter un argument puissant et nouveau en faveur de la thèse soutenue par M. Bonnet ».

Digitized by Google

Quoi d'étonnant si Marguerite a mis dans la bouche de Marot des images dont celui-ci avait coutume d'user en parlant de lui-même ? Marot, à tort ou à raison, se considérait comme une sorte de ministre de Dieu, et il y a grand chance pour qu'il ne fasse qu'un avec le « détenu prisonnier », auquel Marguerite envoya des vers pour le consoler [1].

III

Il est une des *Marguerites* que M. L. me paraît avoir traitée trop à la légère ; c'est l'*Histoire des Satyres et des Nymphes de Diane* [2], où il voit « une composition essentiellement profane ». Encore qu'elle soit imitée de Sannazar [3], il me paraît qu'en l'écrivant Marguerite n'a pas plus oublié ses préoccupations religieuses habituelles qu'en contant les nouvelles de l'Heptaméron. Le mal, y déclare la royale poétesse, le mal n'est pas une création de Dieu, mais bien de « Faux-Cuyder » ; or on sait le rôle que le *Cuyder*, c'est-à-dire la croyance au mérite personnel, joue dans la théologie de Marguerite.

C'est *Cuyder* qui a

engendré grands sommes
D'inventions, moyens, subtilitez,...
Pour parvenir au point jà prétendu,
De bien, non bien, si bien feust prétendu,

c'est-à-dire, sans doute : *Cuyder* a fait créer les œuvres, moyens d'arriver au salut, qui n'est plus salut si l'on a cru y parvenir par elles. — Le sujet du poème, c'est que

...vertu d'ignorance guydée,
Enfin, des Dieux est bien souvent aydée...

Qu'est cela, sinon la doctrine de la grâce ? Les Nymphes, qui ont cru pouvoir impunément s'écarter de Diane, sont obligées de l'appeler à leur secours, en des termes qui rappellent singulièrement ceux de Marguerite s'adressant au Christ :

,..mais ta bonté divine,
Par charité qui toutes autres cœuvre,
Effacera le mal de ton chef d'œuvre.

---

1. Notez (p. 87) que Marot a effectivement reçu à Ferrare des vers de Marguerite.
2. Ed. Frank, t. III p. 167.
3. Il serait bon, au reste, de s'entendre sur le sens de cette expression, que tous les critiques répètent sans, peut-être, avoir pris la peine de lire Sannazar. Sans doute Marguerite s'est inspirée des thèmes généraux déjà employés par Sannazar. Mais le sujet des *Satyres et Nymphes de Diane* est bien de son invention ; il ne figure dans aucune des douze églogues de l'*Arcadia*. Voici ce sujet : les Nymphes ont cru pouvoir se livrer sans péril à l'innocent plaisir d'écouter chanter les satyres ; Diane, dont elles se sont éloignées, ne peut plus les protéger ; poursuivies par les satyres, elles implorent la déesse, qui consent à les sauver ; elle ne punit que leurs corps, qu'elle change en saules

Digitized by Google

Nous ne voulons compter pour tous mérites
Sinon qu'à toy (encores très petites
Et du tout riens) *avons été vouées.*

L'allusion à la grâce conférée par le baptême n'est elle pas ici transparente? Et quand les Nymphes disent à la déesse :

ainsy qu'un festu
Retire à soy l'Ambre, ta grand vertu,
Nous unissant à toy, nous rendoit telles,
Que nous estions *par ta grand beauté belles...*
Et tout pouvant par ton puissant Possible,

ne rappellent elles pas Marguerite demandant à Dieu de reluire en elle « comme soleil en verrière » ? En s'écartant de Diane, les Nymphes ont failli perdre leur vertu, car

...rien sinon *la participation*
De ta bonté et grâce tant requise,
Ne nous donnoit cette vertu exquise...
Avecques toy fusmes très accomplies,
Hors d'avec toy sommes toutes remplies
Et de malheurs et d'imperfections...

Aussi Diane, vraie figure de la grâce, peut-elle dire :

Las ! *en pensant sans moy quelque chose estre,*
Par ce Cuyder, par qui se sont senties
Telles que moy, hors de moy sont sorties.

J'inclinerais donc très fortement à voir dans cette pièce, sous le voile païen, une allégorie protestante[1]. Je propose cette interprétation à M. L.; s'il l'accepte, il y gagnera d'avoir, à l'appui de sa thèse générale, un argument de plus.

Je m'excuse d'avoir consacré un si long compte rendu à un opuscule qui n'a pas deux cents pages. Mais les questions traitées par M. L. sont des plus intéressantes et des plus délicates. Et il est telle plaquette qui vaut un gros livre.

H. Hauser.

Alfred Espinas. **La philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution française.** Paris, Alcan, in-8 de 412 p.

Le récent volume de M. Espinas se compose de deux parties. La première comprend une série de leçons d'ouverture prononcées en Sorbonne et de fragments des cours qui y furent professés. La deuxième consiste en une étude assez détaillée du babouvisme. En mettant à part les deux premiers chapitres qui nous exposent la méthode de

1. Dans un passage très embrouillé (p. 194), on peut même se demander si les Satyres, qui n'ont pas réussi à s'emparer des Nymphes, ne sont pas les prêtres, qui n'ont pas su prendre les âmes.

Digitized by Google

l'auteur et ses idées générales, ce volume est un des plus considérables qui aient été consacrés à l'histoire des idées politiques et sociales du XVIIIe siècle en France.

En voici la thèse principale : « Les physiocrates et Voltaire exceptés [ce dernier dans une certaine mesure], les tendances dominantes de la philosophie du XVIIIe siècle sont... socialistes. » Elles s'épanouissent sous la Révolution. En même temps que se multiplient les attentats contre la propriété, les théories qui les justifient se reproduisent plus souvent. Déguisé sous l'aspect de guerre aux droits féodaux, à l'aristocratie, aux mauvais citoyens, de mesures de salut public, le socialisme apparaît sans voiles dans la conjuration de Babeuf. C'est le terme naturel du courant qui a grossi pendant tout le siècle.

Si M. E. s'était borné à dire que chez beaucoup d'écrivains du XVIIIe siècle et de politiques de la Révolution il y avait des tendances socialistes très remarquables, je me trouverais entièrement d'accord avec lui. Mais il professe que ces hommes sont, non des précurseurs du socialisme, mais de vrais socialistes, le socialisme étant un trait caractéristique de leur pensée. Cela est-il exact ?

Il n'y a pas obligation, on peut l'admettre avec M. E., de restreindre le mot socialisme à la seule doctrine de Marx. Encore faut-il en préciser rigoureusement le sens pour éviter des malentendus. Si l'on appelle socialiste la croyance vague que l'État doit veiller attentivement à la prospérité matérielle des citoyens et que le souverain a le droit de prendre des mesures économiques générales sans que les individus puissent protester, il faudra dire que, à part quelques jurisconsultes romains, presque tout le monde aryen a été socialiste jusqu'au XVIe siècle. Il est vrai que, tant que cette doctrine demeure théorique et juridique et que les droits de l'individu sont pratiquement respectés, elle entraîne si peu de conséquences pratiques qu'elle se distingue à peine de l'opinion universelle que le gouvernement est fait pour le bien des gouvernés.

M. E. n'admet dans le monde que cinq crises socialistes qu'il énumère. Sans discuter ce chiffre très discutable, nous savons donc qu'il attache au mot socialiste un sens plus précis. Et je crois être à peu près d'accord avec lui en entendant par socialiste la doctrine qui attribue à l'État le droit et le devoir d'intervenir en matière de propriété dans un sens égalitaire ou communiste. Seront donc socialistes les hommes qui professent consciemment cette théorie. J'insiste sur le mot « consciemment », car c'est élargir de nouveau à l'infini la définition du socialisme que de qualifier de socialistes les hommes qui professent des théories dont quelques applications, imprévues par eux, pourraient porter atteinte à la propriété individuelle : à ce compte, les manchestériens eux-mêmes seraient des socialistes puisqu'ils ont fourni la première base des critiques de Marx.

Au sens précis que nous venons de donner au mot socialiste, les philosophes du XVIIIe siècle sont-ils socialistes ; un des traits caractéris-

Digitized by Google

tiques de leur pensée est-il de tendre à une nouvelle répartition de la richesse? On ne peut répondre à cette question qu'après un examen approfondi de leur œuvre. J'ai fait ailleurs cet examen. Il m'a amené à constater combien par des côtés divers, accessoires, par des voies détournées et baroques, ils sont arrivés à traiter la question de la propriété; de quelles restrictions pratiques ils ont eu soin d'entourer ceux de leurs principes qui pouvaient paraître alarmants; combien ils ont été conservateurs dès qu'ils sont sortis du domaine de l'utopie; dans quel désordre, avec quelle absence de progression régulière, leurs ouvrages se sont succédés; combien peu leurs contemporains en ont compris et mesuré le prétendu socialisme. Ils songent si peu à jeter les bases d'un nouvel ordre social, qu'à partir de 1770, au moment où l'on entrevoit l'ère des réformes positives, ils cessent à peu près complètement d'attaquer la propriété individuelle pour s'occuper de questions plus brûlantes. Un livre en 1780 énonce encore des principes subversifs: c'est celui de Brissot. Mais rappelons-nous que sa seule conclusion pratique était l'adoucissement des lois sur le vol, et qu'il ne put assez désavouer plus tard sa dissertation de jeunesse.

Aussi, dans le mouvement de presse de 1789, il n'y a à peu près pas trace de velléité socialiste. M. E. explique très ingénieusement que le mouvement socialiste du siècle aboutit à un programme d'appropriation pour une classe d'individus et d'expropriation pour les autres. La suppression des droits féodaux serait une crise de socialisme. Elle put paraître telle aux privilégiés. Aucun de leurs adversaires ne la conçut ainsi. M. E. oublie que les physiocrates furent parmi ceux qui les attaquèrent le plus violemment; et vraiment, si eux aussi sont socialistes, qui ne l'est pas? Qu'avec des principes analogues à ceux dont on se servit pour abattre la féodalité, on puisse opérer bien d'autres dépossessions, le fait est exact. Mais, encore une fois, on n'est socialiste que si on l'est consciemment: sans quoi Louis XIV, dépouillant les protestants, et les abolitionistes, déclarant que les nègres ne peuvent être possédés, le sont eux aussi.

Le gouvernement militaire qui rationnne la population d'une ville assiégée, réquisitionne les munitions et les subsistances, ne l'est pas davantage, non plus que le chien qui vole un os, ou le filou qui escroque un porte-monnaie. La Convention et les Comités dans le temps de crise que traversa la France réquisitionnèrent toute la richesse nationale; les pauvres affamés et affolés pillèrent et volèrent les riches; des despotes jacobins se gorgèrent impunément en mainte occasion. Ce ne furent pas là des actes de socialisme. Sans doute bien des jacobins avaient devant leurs yeux l'idéal d'un état égalitaire qui leur semblait d'autant plus désirable que justement les riches étaient les ennemis de la République. Jamais toutefois, et ceci est à l'honneur de leur sens politique qu'on a trop nié, jamais ils n'entreprirent systématiquement une réorganisation de la société sur des bases nouvelles; le principe de

Digitized by Google

la propriété individuelle demeura respecté ; il y eut des actes et des discours qui lui furent très hostiles ; il n'y eut pas contre elle le mouvement général qui aurait commencé la « socialisation » de la France.

La conjuration de Babeuf fut loin d'être aussi vaste et aussi précise que la présente M. E. Les plus exaltés des jacobins en firent partie, en effet. Mais bien peu connurent dans leur ensemble les idées de leur chef. C'était une franc-maçonnerie où le nombre des initiés de haut grade était restreint. Babeuf lui-même recommandait à ses confidents de dissimuler le but véritable de l'entreprise de peur d'effrayer ses partisans. Elle ne fut pas le couronnement du mouvement général des idées des philosophes du siècle et des politiques de la Révolution, comme il semble d'après le livre de M. E. Elle fut un fait divers, très curieux, très significatif, où, pour la première fois dans les temps modernes, un esprit vraiment socialiste apparut et où l'on s'aperçut pour la première fois de quelles applications insoupçonnées de leurs auteurs eux-mêmes étaient susceptibles les théories réputées jusqu'alors inoffensives chez les philosophes. Les rédacteurs du code civil firent leur profit de cette remarque.

J'ai résumé plus haut la thèse de M. E. Je voudrais, pour m'y ranger pleinement, l'atténuer à peu près comme il suit. Dans l'attaque générale que dirigea la philosophie du XVIIIe siècle au nom de la raison pure contre le legs traditionnel du passé, la propriété fut discutée maintes fois et attaquée de diverses manières. En 1789, ces critiques purement théoriques ne préoccupèrent pas la masse de la nation avide de réformes positives. Elles trouvèrent plus de crédit quand la Révolution s'inspira des doctrines philosophiques les plus audacieuses : violée à maintes reprises, la propriété, concentrée dans les mains des aristocrates, put vraiment paraître menacée dans son principe en 1793-1794. La réaction qui suivit le 9 thermidor dissipa les rêveries égalitaires. Elles prirent pour la dernière fois une forme agressive dans la conjuration de Babeuf qui est le point de départ du socialisme moderne. Celui du XVIIIe siècle n'avait guère été autre chose qu'une doctrine morale, appuyée par des réminiscences puériles d'une érudition incomplète, très différent de celui qui aujourd'hui prétend prendre racine dans les bases même de la société actuelle.

Je me reproche, au terme de ce trop long compte rendu, de n'avoir guère formulé que des critiques. Elles suffisent à montrer le profond intérêt du livre de M. Espinas. Les lecteurs ne manqueront pas d'apprécier eux-mêmes l'érudition, le sens critique, la pensée logique et philosophique, le talent d'exposition de l'auteur.

André LICHTENBERGER.

Digitized by Google

MODONA (Leonello). **Bibliografia del padre Ireneo Affò.** Parme, typog. Battei 1898. Gr. in-8° de 226 p.

Dans la première partie de cet ouvrage, M. Modona trace le portrait du savant franciscain I. Affò (1741-1797), montre qu'il fut très versé, non seulement dans l'histoire locale de Parme, mais dans une foule de connaissances, même dans les matières d'art, qu'il a entretenu une vaste correspondance, qu'il a eu le courage et le goût de protester contre l'idolâtrie qu'inspiraient les vers de Frugoni, qu'il a même eu l'esprit assez indépendant pour contester au fameux fondateur de son ordre la paternité des célèbres cantiques. Dans la deuxième partie, M. Modona donne le catalogue des œuvres publiées et inédites d'Affò, y compris ses lettres dont il extrait de nombreux passages. — Il manque malheureusement à ce travail un index méthodique et alphabétique avec renvois aux pages; une liste des correspondants d'Affò et une liste chronologique de ses lettres ne peuvent évidemment suffire pour faire retrouver, soit dans la première partie, soit dans les citations de la deuxième, ce qui se rapporte aux nombreuses questions traitées par Affò, à ses relations avec les grands personnages et les lettrés de son temps.

Charles DEJOB.

Arnim GRAESEL, **Manuel de bibliothéconomie.** Edition française revue par l'auteur et considérablement augmentée. Traduction de Jules LAUDE. — Paris, Welter, 1897, in-8. XIX-628 p., 72 fig., 13 tableaux. Prix : 12 fr. 50.

Lorsque parurent, en 1890, les *Grundzüge der Bibliothekslehre* de M. Arnim Graesel, chacun eut conscience qu'on possédait enfin un bon et solide manuel de bibliothéconomie, appelé à faire désormais autorité en la matière. Aussi l'ouvrage eut-il un brillant et rapide succès en Allemagne et hors d'Allemagne. Dès 1893, M. Capra en publiait une traduction italienne, enrichie de bon nombre de documents relatifs aux bibliothèques de son pays. En France, où on l'avait également apprécié de suite à sa juste valeur, le ministère de l'Instruction publique désignait les *Grundzüge* comme recueil de textes officiellement prescrit pour l'épreuve de langue allemande à l'examen du Certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire universitaire, et notre regretté collègue, le Dr Tracou, bibliothécaire de l'Université de Lille, allait en entreprendre une traduction française, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever à l'affection des siens.

L'idée de Tracou a été reprise et réalisée par un autre bibliothécaire universitaire, M. Laude, et cela dans des conditions exceptionnellement favorables, qui donnent à la nouvelle rédaction, dont nous lui sommes redevables, une valeur toute particulière.

Digitized by Google

Le livre que nous offre M. L. n'est point, en effet, une simple traduction des *Grundzüge*, mais bien, comme l'indique le titre et comme on va le voir, une seconde édition, en francais, de l'ouvrage de M. G.

Sans doute, c'est le texte original, celui de 1890, qui a servi de point de départ, et M. L. a commencé par le traduire intégralement avec toute l'exactitude et toute la perfection que lui rendaient faciles sa profonde connaissance de la langue allemande et son habileté à manier la langue française. Mais, ce premier travail achevé, auteur et traducteur se sont associés dans une collaboration dont on a peu d'exemples, pour soumettre le texte primitif à une révision totale, à un remaniement complet, à une refonte d'ensemble, en se plaçant pour cela à un triple point de vue.

D'une part, si les *Grundzüge* avaient conquis d'emblée l'unanimité des suffrages par la façon magistrale et sereine dont toutes les questions de bibliothéconomie y étaient exposées, discutées et résolues, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, par places, la rédaction de l'ouvrage n'était pas à l'abri de tout reproche. Certains passages étaient obscurs et avaient déconcerté le traducteur italien, qui s'était borné à plaquer sur la phrase allemande une phrase italienne aussi peu lucide que l'original. On constatait en quelques endroits des longueurs, des répétitions, voire même çà et là des contradictions. Une sévère et méticuleuse révision de cette traduction préalable a fait disparaître jusqu'aux plus légères taches et nous a mis en possession d'un texte aussi clair que correct, aussi coulant qu'agréable à lire.

D'autre part, l'auteur avait amassé entre temps une série de documents aussi précieux qu'abondants, d'observations inédites sur des questions nouvelles ou susceptibles de plus amples développements, d'indications bibliographiques sans cesse accumulées et fidèlement tenues à jour depuis 1890, bref tout un ensemble de renseignements qu'il destinait à la publication d'une seconde édition allemande des *Grundzüge*. Tous ces matériaux, traduits par M. L., ont été fondus dans le texte primitif, ajoutés en note ou rejetés à la fin du volume sous forme d'appendices. Telle était, en effet, la richesse des observations et informations patiemment recueillies par M. G., que plus d'une brève remarque consignée incidemment dans les *Grundzüge* avait pris sous sa plume la forme d'une véritable dissertation, que telle indication bibliographique donnée en passant au bas d'une page était devenue peu à peu une bibliographie aussi complète qu'intéressante. On ne pouvait songer à intercaler dans le texte des additions aussi longues et aussi importantes, qui parfois ne rentraient plus directement dans le cadre de l'ouvrage et qui, en tout cas, étaient hors de proportion avec l'ensemble du manuel. On a donc pris le parti très sage de les grouper à la fin du livre en une série d'appendices, où elles constituent comme autant de petits traités spéciaux, qu'on lira chacun pour soi avec autant de profit que d'intérêt. C'est ainsi que nous trouvons là, pour ne citer que les morceaux d'une certaine

Digitized by Google

étendue, des études sur les associations et congrès de bibliothécaires, sur la profession de bibliothécaire, l'enseignement de la bibliographie et de la science des bibliothèques et les examens professionnels de bibliothécaire, une revue aussi utile que bien disposée de la bibliographie des bibliographies, un exposé critique des différents systèmes bibliographiques, un aperçu très suggestif sur le fonctionnement du dépôt légal surtout en Allemagne, et nombre d'autres remarques détachées de moindres dimensions, mais non de moindre importance.

En troisième lieu, enfin, M. L. n'a pas oublié que cette nouvelle forme de l'ouvrage s'adressait avant tout à des lecteurs français, et, de même que M. Capra avait déjà ajouté à sa traduction quelques notices relatives aux bibliothèques italiennes, de même M. L. a incorporé à la nouvelle rédaction tout ce qui était de nature à nous intéresser, soit à propos de l'installation de nos grandes bibliothèques parisiennes et, avant tout, de la Bibliothèque nationale, soit à propos de l'organisation, des règlements et du fonctionnement de nos bibliothèques universitaires.

On pouvait craindre au premier abord que ce travail en partie double, cette accumulation successive de documents n'aboutissent qu'à la production d'un manuel bourré de faits et abondant en renseignements, mais un peu décousu et fort indigeste. Il n'en est rien : auteur et traducteur ont su si bien combiner leurs efforts, coordonner leurs apports respectifs, associer leurs idées et identifier leur point de vue, que de cette coopération d'un genre peu commun est sorti un livre tout d'une pièce, d'une ordonnance irréprochable, d'un plan aussi simple que rationnel, d'une unité parfaite, d'une limpidité idéale, un traité d'une valeur doctrinale hors de pair, d'une utilité pratique sans égale.

Disons, pour terminer, qu'un index alphabétique des plus copieux et des mieux disposés, établi par M. Laude avec un soin qui lui fait honneur, rend toute recherche prompte et facile, et n'oublions pas de féliciter l'éditeur, M. Welter, qui n'a rien épargné pour donner au volume, soit par l'abondance des planches, soit par l'élégance de l'exécution matérielle, tous les attraits que devait posséder un livre de cette valeur.

A. Fécamp.

---

1. **Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten**, herausgegeben von Karl Dziatzko, Heft 10-11 : **Beitræge zur Kenntniss des Schrift-, Buch-und Bibliothekswesens**, III-IV. — Leipzig, Spirgatis, 1896-1898, 2 vol. in-8. IV-133 et IV-125 p., 2 pl. — Prix : 6 mk et 7 mk 50.).
2. Ferd. Eichler, **Begriff und Aufgabe der Bibliothekswissenschaft**. — Leipzig, Harrassowitz, 1896, in-8. (32 p.).
3. Gottfr. Zedler, **Geschichte der Universitætsbibliothek zu Marburg von 1527-1887**. — Marburg, Elwert, 1896, in-8. (XI-166 p., 3 pl.).

I.— M. Dziatzko a reconnu de très bonne grâce que le titre des *Beitraege*

Digitized by Google

zur Theorie und Praxis des Buch- und Bibliothekswesens, qui avaient paru jusqu'ici comme fascicules de sa *Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten*, pouvait donner lieu à quelque équivoque et prêtait le flanc à certaines critiques, que nous n'avons pas été, du reste, le seul à lui adresser[1]. Les fascicules 3 et 4 de ces *Beitraege* se présentent donc cette fois sous un nouveau titre, celui de *Beitraege zur Kenntniss des Schrift-, Buch- und Bibliothekswesens*.

Cela ne change rien, ni à la valeur individuelle et intrinsèque de chacun des articles, qui continuent, dans leur infinie variété, à être excellents, mais restent absolument disparates[2], ni à la question de principe, soulevée par nous et par d'autres, question sur laquelle M. D., tout en cédant pour la forme, semble vouloir faire ses réserves les plus expresses pour le fond.

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une discussion de pure « philosophie bibliothéconomique », si l'on peut dire. Mais on nous permettra de faire remarquer que les objections tirées par M. D. de ce qu'a pu être le *Serapeum* entre 1840 et 1871 ne sont guère de nature à justifier la composition plus qu'hétérogène d'un recueil paraissant en 1896-98. Sans vouloir rechercher si le *Serapeum* n'est pas mort de cette dispersion même de ses forces, nous ne saurions trop répéter que depuis cette époque les conditions du travail scientifique se sont modifiées du tout au tout. Nous l'avons dit, et, puisqu'on semble ne pas vouloir le comprendre, nous sommes bien forcé de le redire, chaque science a aujourd'hui ses organes spéciaux ; c'est là qu'on va chercher le résultat des progrès incessants de chacune d'elles, c'est donc là que doivent aboutir les contributions spéciales relatives à chacune d'elles. Tout recueil, prenant les allures d'un vrai « potpourri », s'écarte des conditions normales de la production scientifique et doit finir par lasser la patience des travailleurs ; car, loin de leur venir en aide, il ne sert qu'à leur créer des ennuis, à leur ménager des surprises désagréables et à enfouir dans ses colonnes des articles de valeur, qu'on ne songera pas à aller consulter là, parce qu'instinctivement on serait allé les chercher partout ailleurs.

Nous ne pouvons donc que réitérer, à propos de ces nouveaux fascicules (et cela, M. D. n'en doutera pas, sans autre préoccupation que l'intérêt bien entendu de la science des bibliothèques), ce que nous disions ici-même il y a deux ans : un recueil qui s'annonce de prime abord comme devant offrir une série de travaux relatifs à la « Bibliothekswissenschaft », s'engage implicitement par son titre même à se

1. *Revue Critique*, 1896, 1er sem., p. 266 sqq. — Cf. *Centralblatt fur Bibliothekswesen*, 1897, p. 228 sqq. ; *Revue internationale des Archives, des Bibliothèques et des Musées*, I, 1, p. 72-73.

2. Le fasc. 3 contient 9 études, le fasc. 4 en contient 6, traitant des matières les plus diverses. Si intéressants qu'ils soient, nous ne pouvons même en donner ici une énumération sommaire.

Digitized by Google

renfermer dans l'étude des questions théoriques et pratiques qui intéressent directement cette science, à savoir, comme nous le disions et comme nous le maintenons, leur histoire, leur organisation, leur administration et leur fonctionnement. Lors donc que nous y trouvons nombre d'articles, fort intéressants du reste, apportant toutes les glanures que celui-ci ou celui-là a pu faire en fouillant les vieux fonds de telle ou telle bibliothèque, nous avons le droit de dire que ce n'est pas cela que nous attendions et de regretter que ces monographies soient noyées dans une revue où on n'ira peut-être pas les chercher et n'aient pas trouvé asile dans quelqu'une des revues spéciales où leur place semblait tout indiquée.

II. — Si nous insistons une fois de plus sur ces idées, c'est que l'éminent professeur et bibliothécaire de Gœttingue, non seulement semble ne céder qu'à contre-cœur aux objections qui lui ont été faites un peu de tous côtés, mais encore menace de faire école et de contribuer par sa juste et légitime autorité à établir et à aggraver cette confusion regrettable entre la science des bibliothèques et les multiples études, qui, pour trouver dans les bibliothèques leur champ d'exploration le plus naturel et le plus fécond, n'en relèvent pas moins avant tout soit de la bibliographie, soit de la paléographie, soit de l'archéologie, soit de l'histoire, soit de bon nombre d'autres disciplines. A ce compte, en effet, la « Bibliothekswissenschaft » finirait par n'être ni plus ni moins que la science de tout ce qui a été écrit, peint, dessiné, gravé, imprimé, la science du livre dans son extension la plus illimitée et la plus abusive.

Et c'est bien là, en somme, la définition qu'essaie d'en donner M. Eichler dans la brochure reproduisant la conférence faite par lui au Congrès des Bibliothécaires de Vienne. Elle témoigne certes des meilleures intentions et d'un grand amour pour la science des bibliothèques; mais elle ne réussit guère, et c'était pourtant le but avoué par l'auteur, à nous dire au juste en quoi consiste cette science, encore moins, et cela eût été cependant d'une importance capitale, à en définir le but et à délimiter son terrain propre.

Composée avec entrain, avec cette virtuosité et cette pointe de sentimentalité un peu pathétique et non exempte d'emphase que peut expliquer la circonstance, elle aboutit en définitive à l'énonciation d'une formule, à laquelle nous avouons ne pas comprendre grand chose, tant elle est abstraite, vaste, vague et en même temps compréhensive. Qu'on en juge, du reste :

« La « Bibliothekswissenschaft » est l'étude des monuments litté-
« raires considérés dans leur origine et dans leur mode de développe-
« ment, de propagation et d'utilisation. »

Si la science des bibliothèques est tout cela, elle embrasse et absorbe toutes les autres sciences; théologie, droit, philosophie, histoire, philologie, linguistique, physique, chimie, mathématiques, etc..., etc..., ne sont plus que des dépendances de la science des bibliothèques.

Digitized by Google

Mais à quoi bon insister? De telles doctrines, nous allions dire de telles rêveries, ne pourraient que provoquer dans les esprits, à notre époque de spécialisation à outrance, un trouble, dont la science des bibliothèques serait la première à souffrir, si elle ne trouvait un peu partout des adeptes moins embrassants et moins prompts à l'enthousiasme peut-être, mais de vues plus nettes et plus précises, des représentants plus modestes sans doute, mais plus pratiques et, en fin de compte, plus réellement scientifiques.

III. De ce nombre est l'auteur de l'excellente Histoire de la Bibliothèque Universitaire de Marbourg, dont il nous reste à rendre compte à nos lecteurs. M. Zedler nous présente un tableau aussi sobrement esquissé qu'intelligemment groupé des destinées souvent un peu ternes, parfois plus brillantes de cette bibliothèque. Partout, soit qu'il nous entretienne des bâtiments et de l'aménagement des locaux, soit qu'il nous parle du personnel, soit qu'il nous énumère les accroissements des collections, les ressources variables dont on a disposé dans telle ou telle période, soit enfin qu'il nous fasse assister aux travaux d'organisation et de réorganisation de l'établissement, les documents, reproduits sans luxe inutile ni détails insignifiants, mais avec une fidélité scrupuleuse, disposés dans un ordre judicieux, qui en fait ressortir l'importance, parlent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes et sont comme autant de leçons de l'expérience, leçons dans lesquelles chacun, parmi les gens du métier, trouvera à la fois une instruction théorique des plus solides et un enseignement pratique des plus fructueux. Bref, nous ne saurions mieux rendre hommage aux qualités déployées par M. Zedler dans son travail, qu'en souhaitant à bon nombre de bibliothèques universitaires, surtout à celles dont le passé est déjà long et glorieux, un historiographe aussi attachant, aussi compétent, aussi consciencieux et aussi suggestif.

A. Fécamp.

LETTRE DE M. SAKELLAROPOULOS.

Monsieur le Directeur,

Dans les nos 34-35 de la *Revue Critique* (p. 123) je vois un article sur ma traduction grecque de l'Histoire de la poésie latine de Ribbeck (Bibliothèque Maraslis), signé My. L'auteur de cet article, après quelques généralités sur mon travail, me blâme de ne pas avoir été très fidèle au texte de l'original, et, ce qui est plus grave, trouve que j'ai été bien téméraire ou bien imprudent de ne pas avoir dit tout ce que je dois à la traduction française de MM. Droz et Kontz. Permettez-moi, Monsieur le Directeur, de dire deux mots de réponse à mon censeur, et d'espérer que ma lettre trouvera place dans la *Revue Critique*.

M. My ne se rend pas compte de la difficulté — difficulté qui touche presque à l'impossibilité — de la traduction de l'Histoire de Ribbeck en grec moderne. En un grand nombre d'endroits le texte de l'auteur est si obscur, si *subjectif*, la pensée se tient dans un tel vague, que même des lecteurs allemands en saisissent difficilement le sens exact. En outre, le style allemand est par lui-même tellement différent du style de notre langue, qu'un remaniement était indispensable. Ce remaniement était

Digitized by Google

encore nécessaire pour une autre raison. Je jugeais que les lecteurs auxquels je m'adressais, avaient besoin de lire certaines choses, trop succinctement exposées dans le texte original, d'une manière pour ainsi dire plus ample et plus détaillée. C'est à ces différents besoins que vise tout ce que je dis dans ma préface sur la manière que j'ai employée dans mon travail. Il me fut donc nécessaire d'avoir recours à tout ce qui pouvait rendre ma tâche moins difficile, et naturellement la traduction française devait en première ligne me venir en aide. Je m'étais adressé à M. Edouard Droz en lui exprimant combien le travail qu'il avait publié en collaboration de M. Kontz m'avait été utile, et de me faire savoir si la traduction française serait continuée. M. Droz m'a répondu avec une bienveillance dont je lui suis reconnaissant que malheureusement les deux autres volumes de l'œuvre de Ribbeck ne paraîtront pas. Je regrette de ne pas avoir le droit de publier ce que M. Droz m'écrivait sur la difficulté de la tâche. Quoi d'étonnant si en maint endroit je me suis tenu plus près de la phrase française, qui a beaucoup plus d'affinité avec le grec, que de la phrase allemande ? Du reste, il ne s'agissait pas de la traduction d'une œuvre littéraire proprement dite, mais d'une œuvre d'érudition.

La traduction française m'a induit, il est vrai, à commettre une bévue que je me suis hâté de corriger dans les Errata, mais si M. My désire savoir combien d'inexactitudes j'ai évitées, qu'il se donne la peine de comparer les pages 178, 250, 263, 278, 416 de la trad. française avec les pages correspondantes de la trad. grecque. Loin de moi la pensée de critiquer la traduction française ; je reconnais qu'elle est excellente, mais la tâche était en soi très difficile et les premiers traducteurs étaient par cela exposés à de certaines inexactitudes que j'ai peut-être évitées parce que mon travail avait été rendu grâce à eux moins difficile.

En plusieurs endroits, j'ai fait presque du travail personnel (cf. entre autres p. 348 et 450 de la trad. grecque). Ayant à traduire un livre où il n'y a pas une seule citation, je me suis tenu à reconstruire pour ainsi dire tout l'échafaudage de l'érudition qui est la base du texte de l'Histoire. J'ai été obligé de retrouver toutes les sources ; tous les textes latins ont été traduits du latin, et j'ai rendu par les textes originaux tout ce qui se rapporte aux auteurs grecs. J'ai même rectifié quatre passages, qui dans l'original n'étaient pas très exacts (p. 69, 76, 287, 317). Dans tout ce travail mon ἐπικριτής ne trouve pas un mot pour me rendre justice et tout ce qu'il dit de mon livre se résume dans ce que je n'ai pas déclaré le profit que j'ai tiré de la trad. française. Mais de tous les changements que j'ai introduits dans le texte, j'ai jugé de même inutile de faire une longue explication dans ma préface.

Dans quelques jours le bureau de la *Revue Critique* recevra le 1er fasc. du IIe vol. (172 pages), tout entier consacré à Virgile. J'aime à espérer qu'à propos du IIe vol. *qui n'est pas traduit en français*, M. My voudra bien me rendre plus de justice.

SAKELLAROPOULOS.

RÉPONSE DE M. MY.

« La difficulté de traduire Ribbeck en grec moderne » est donc cause que M. Sakellaropoulos a préféré suivre Droz. Puisqu'il l'avoue maintenant, avec quelques réticences, il est vrai, je me déclare satisfait, et M. S. ne s'imagine pas sans doute qu'il me fait le plus vif plaisir en reconnaissant que j'ai vu clair. Quant au second volume je lui rendrai la justice qu'il méritera; mais je me réserve, n'ayant pas en ce moment mes notes à ma disposition, de citer, à l'occasion de ce prochain article, quelques passages du premier volume qui éclaireront les lecteurs.

MY.

BULLETIN

— M. O. JESPERSEN poursuit la publication de son excellente *Phonétique* (cf. *Revue critique*, 1898, n° 3). Les pages que nous avons sous les yeux (169 à 328, 1 pl.) con-

Digitized by Google

tiennent l'étude des mouvements des lèvres, de la pointe et du plat de la langue, du voile du palais et des cordes vocales. Elles forment le commencement de la *Partie spéciale*, qu'un dernier fascicule achèvera. Le « clou » de cette partie de l'ouvrage, c'est une série de vingt instantanés, pris sur un sujet qui a des dents admirables et qui dit : « Je vous aime ». Sur la p. 304, on doit faire observer qu'en français l'*o* de *sauf* se prononce — sauf erreur — sensiblement plus ouvert que celui de *sauve*. — V. H.

— Le *Catalogue de la collection dantesque de la Cornell University*, dont la première partie, consacrée aux œuvres de Dante, vient d'être publiée à Ithaca (New-York) par les soins de M Willard Fiske, rendra, une fois terminé, les plus grands services à l'histoire de la littérature italienne. Nous devons déjà à M Fiske une publication analogue sur Pétrarque. Celle-ci, qui peut être considérée dans sa première partie comme un minutieux complément de Colomb de Batines, sera, dans la seconde partie, un travail entièrement neuf: le dépouillement et l'analyse sommaire de tout ce qui a été écrit sur Dante. Nous reviendrons, quand cette publication sera terminée, sur les trésors de bibliographie qu'elle nous réserve. — André Pératé.

— M. le professeur Corrado Zacchetti a fait paraître chez l'éditeur Ghilini, à Oneglia, huit *Laudes* considérables, dont trois entièrement inédites; la leçon qu'il en donne, tirée d'un manuscrit de Fonte Colombo, garde, malgré les nombreuses incorrections, cette forme ombrienne originale à laquelle il faudra bien que soit ramené le texte des antiques *Laudes*, si jamais se publie l'édition tant désirée de Fra Jacopone. — André Pératé.

— M. Félix Brun a publié dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, et tiré à part des *Lettres inédites concernant le Soissonnais et les pays voisins pendant la guerre de la Fronde*, Ces lettres sont tirées des archives du ministère de la guerre et de celles des affaires étrangères Elles vont du mois de juin 1648 au mois de novembre 1658 et retracent les opérations des troupes royales contre les troupes d'Espagne, de Lorraine et de la Fronde, les difficultés qui s'élèvent entre généraux et bourgeois pour le vivre et le coucher des soldats, les mesures que prennent Mazarin et Le Tellier pour mettre les places fortes en sûreté. Quelques épisodes sont curieux et méritent d'être brièvement cités : les intrigues du lieutenant du roi Sanguin à Soissons, la rivalité fort âpre du duc de Montbazon et du maréchal d'Estrées dans Soissons même, les marchandages de Mazarin et de Manicamp au sujet du gouvernement de La Fère, la retraite d'Hocquincourt de Fismes sur Soissons, les sièges du Câtelet, de Coucy, de Chauny et surtout la défense de Guise par Bridieu qui fait, selon le mot de Le Tellier, une si longue et généreuse résistance (p. 134). Notons aussi la misère que nous révèlent la plupart de ces lettres; l'Anglais Digby, lieutenant général et l'un des grands ravageurs de la Fronde, un de ceux qui virent le mieux et qui causèrent les maux effroyables de cette époque, écrit à Le Tellier le 23 novembre 1649 : « Les soldats et les chevaux auraient fait meilleure chère dans les déserts qui ne produisent que du gland, qu'ils n'ont faite ces jours passés dans la Picardie, laquelle ils auraient pu croire tout à fait dépeuplée, à moins que les coups de fusil qu'on leur tirait à chaque coin de bois et de chaque église ou carrière les eussent appris qu'il y avait encore des hommes » (p. 99). M. Brun a reproduit aussi exactement que possible la graphie de ces lettres et y a joint, au bas des pages, quelques courtes notes biographiques. Le volume est terminé par une table des localités citées de l'Aisne, de l'Oise et de la Marne. — A. C.

— Le tome XVIII (1893 à 1896) des Mémoires de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François* qui vient de paraître (Vitry-le-François, typogr. Tavernier, 1898. In-8°, 454 p.) renferme une Notice historique sur la géométrie d'Euclide et sur ses

Digitized by Google

commentateurs, par M. Edme Jacquier, une étude de M. Mougin, sur un cimetière gallo-romain aux Marvis, et deux travaux de M. Ernest Jovy, l'un *Pascal et Montalte, essai de solution d'un petit problème d'histoire littéraire relatif à Pascal* — sur lequel nous reviendrons —, l'autre, *Les conciles nationaux de l'Église constitutionnelle en 1797 et en 1801, d'après des lettres inédites de François Detorcy*. Ce dernier travail n'est pas terminé : M. Jovy nous donne, pour l'instant, les lettres de François Detorcy, ancien supérieur du Séminaire de Reims, à Diot, évêque constitutionnel de la Marne, et au presbytère constitutionnel de la Marne (pp. 175-328) ; il publiera plus tard, dans le tome XX de la Société, la seconde partie de ce mémoire qui comprendra une biographie détaillée de François Detorcy et quelques considérations sur l'histoire de l'Église constitutionnelle. — A. C.

— M. Aulard a publié récemment le tome onzième de son *Recueil des Actes du comité de salut public* (Paris, Leroux, 1897, in-8°, 765 p.); ce tome va du 21 pluviôse au 25 ventôse an II, c'est-à-dire du 9 février au 15 mars 1794. Il fait paraître en même temps le tome premier d'un nouvel ouvrage, *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire* (Paris, Cerf. Noblet, Quantin, 1898, in-8°, xvi et 777 p.). M. Aulard y réunit des documents qui feront connaître les vicissitudes, au jour le jour, de l'esprit public depuis le 10 thermidor an II jusqu'au 21 prairial an III (28 juillet 1794-9 juin 1795). Il reproduit les rapports adminisratifs émanés durant la période thermidorienne de la Commission de police. Cette Commission, comme il nous l'apprend dans sa précise et solide Introduction, rédigeait des rapports quotidiens qui, bien que d'un style incorrect et négligé, offrent un tableau complet de la vie de Paris : « ils sont bien moins mensongers, bien moins partiaux, bien plus dignes de créance que les assertions des gazetiers thermidoriens. Ce n'est point là une littérature de mouchards que l'histoire doive dédaigner. Ce ne sont point de ces fables policières, légendes puériles, calomnies bêtes, dénonciations fantaisistes, comme on en rencontrera plus tard dans les documents analogues. Les inspecteurs s'efforcent surtout d'y voir clair, de bien démêler les véritables sentiments de la population, et les membres de la commission de police tâchent à résumer leurs rapports dans le même esprit d'impartialité intelligente. Paris revit sous cette plume policière, mais relativement probe. Il ne manque presque à ces administrateurs que l'art d'écrire pour qu'ils se trouvent avoir tracé un tableau achevé de la réaction thermidorienne dans ses aspects à la fois les plus précis et les plus fugitifs » (p. viii-ix). Outre ces rapports M. Aulard a utilisé une autre espèce de témoignages contemporains : les journaux. Non qu'il publie in extenso tous les textes relatifs à l'esprit public. Resserré dans les limites de quelques volumes, il a dû réduire l'étendue des documents, il a dû couper et résumer; mais il avertit le lecteur par des points suspensifs, lorsqu'il fait une suppression, et il imprime les résumés en caractères plus petits et entre crochets; enfin, il indique chaque fois sa source et permet ainsi de recourir aux originaux. Sa publication rendra les plus grands services aux études historiques. Schmidt avait donné des extraits des rapports de police; mais il avait ignoré certaines séries des archives nationales, avait fait de courts et insuffisants extraits, avait copié hâtivement, sans critique et sans règle, avec une négligence parfois incroyable. Pareillement, Dauban n'avait publié dans son *Paris en 1794* qu'un petit nombre d'extraits. L'ouvrage de M. Aulard — où les noms propres sont identifiés autant que possible — n'était donc pas inutile et il fera connaître au public un ensemble de précieux documents. — A. C.

— On sait que, pendant que la Constituante créait les assignats, les villes créaient des bons pour remédier à la rareté du numéraire et monnayaient les gros assignats. Cette opération fut menée parfaitement à Reims. M. Pol Gosset lui consacre quel-

Digitized by Google

ques pages intéressantes dans une brochure, *Les billets de la caisse patriotique de Reims* (Reims, impr. coop. 15 p., in-8°, avec quatre reproductions). Il décrit seize billets de cette caisse patriotique et comble par là les lacunes de ses devanciers qui n'avaient fait que citer quatre et cinq types. — A. C.

— M. O. Guelliot a visité les *Musées d'antiquités et d'ethnographie scandinaves* (Reims, Michaud. In-8°, 29 p.) Il les décrit rapidement; il en admire la « richesse étonnante » ; il juge qu' « il suffit de les parcourir pour se mettre en quelques heures au courant de la vie des peuples du Nord » et, à la fin de son intéressant exposé, il émet l'idée de créer à Reims un musée ethnographique de la Champagne, musée dont il se représente à l'avance les sections et les vitrines, musée qui recueillerait sans grands frais nombre d'objets déjà rares et toute sorte de documents anciens ou récents de l'histoire champenoise. — A. C.

— A l'occasion du congrès de la Société française d'archéologie qui devait se tenir — et qui ne s'est pas tenu — dans les Ardennes en 1898, M. Henri Jadart a publié un *Essai d'une bibliographie historique et archéologique* de ce département (Arcis-sur-Aube, Frémont. In-8°, 27 p.) qui rendra de grands services. Il donne d'abord la liste des ouvrages généraux selon l'ordre chronologique de publication; puis la liste des ouvrages relatifs aux communes, selon l'ordre alphabétique. Les monographies de villages et de cantons sont indiquées, ainsi que les publications sur les noms de lieux, sur la topographie, sur les monnaies, les sceaux, les curiosités, les œuvres d'art. Les grands recueils ni les revues n'ont pas été dépouillés, mais M. Jadart a groupé deux cent fiches sur le sujet, et l'on reconnaîtra avec lui que son *Essai* sera, malgré d'inévitables lacunes et omissions, profitable aux chercheurs. — A. C

— M. W. Altmann, bibliothécaire et privatdozent à Greifswald, a publié tout récemment à la librairie berlinoise Gaertner, en deux volumes, un choix de documents relatifs à l'histoire de la constitution allemande depuis 1806 (*Ausgewæhlte Urkunden zur deutschen Verfassungsgeschichte seit 1806*. In-8°, 312 et 213 p.). Ce nouveau recueil est, comme les précédents recueils du même éditeur, destiné à un but pratique ; il sera utile notamment aux étudiants du droit et de l'histoire, et il justifie pleinement son sous-titre « zum Handgebrauch für Historiker und Juristen ». Le second volume est surtout intéressant; il renferme les lois les plus importantes de ces derniers temps, lois militaires, religieuses, électorales, monétaires, etc. — A. C.

— M. Florian Matyas, élu récemment membre ordinaire de l'Académie hongroise, publie dans les *Mémoires* de la compagnie une brochure intitulée : *Une expédition hongroise en Allemagne avant la prise de possession de la Hongrie* (29 pages), qui rectifie de nombreuses dates relatives à l'époque la plus ancienne de l'histoire hongroise. L'auteur constate d'abord que les *Monumenta Arpadiana*, édités, en 1849, sous le nom d'Endlicher, ne méritent pas beaucoup de confiance : les documents y sont souvent tronqués. Ainsi, par exemple, la charte du roi Béla IV de 1267 n'est pas copiée sur l'original, mais sur la mauvaise copie du *Codex diplomaticus* de Fejér, et dans les lois de saint Ladislas (I, 39), il faut lire, au lieu de Sancti Mauricii : *sancti Martini*. M. Mátyás combat ensuite l'opinion des savants qui croient que les Hongrois avaient déjà fait irruption dans les environs de Hambourg et de Brême en *862*, c'est-à-dire trente-sept ans avant leur établissement en Hongrie. Il prouve que le témoignage des *Annales Bertiniani* (Dani magnam regni eius (Ludovici) partem caedentes et igne vastantes praedantur ; sed et hostes, ante illis populis inexperti, qui Ungri vocantur, regnum eius populantur. — Ad annum 862) est une interpolation. Les Annales de Fulda ne mentionnent pas cette invasion des Danois et des *Ungri* et toutes les autres sources que M. Mátyás cite avec beaucoup de soin en insistant sur les expressions *antea inexperti* et *incogniti*, emploient les mêmes termes pour l'inva-

Digitized by Google

sion de 915. Finalement l'auteur prouve que l'année de la mort d'André I··, de la maison des Arpad, doit être fixée à 1061 et non à 1060, et corrobore l'année de la mort du roi Coloman (1116) par deux sources contemporaines. — J. K.

— La commission historique de l'Académie hongroise a chargé M. André Komaromy de faire des recherches dans les archives de l'ancien district haïdouical (Districtus haidouicalis) à effet d'écrire l'histoire documentée des Haïdouks. Dans son Mémoire : *A szabad hajduk tœrténetére vonatkozó levéltári kutatások* (*Recherches dans les archives sur l'histoire des Haïdouks libres*, Budapest, Académie. 1898 ; 76 p.), M. K. rend pour la première fois compte de ses études. Les Haïdouks formaient, à la fin du xve siècle, la milice des frontières ; au xvie siècle, dispersés par l'invasion des Turcs, ils offraient leurs services aux seigneurs, et les Diètes d'alors retentissaient souvent des plaintes élevées contre eux, car aux braves soldats se mêlaient aussi de nombreux serfs qui ne pensaient qu'à piller et à brûler. Étienne Bocskay, que les Haïdouks avaient soutenu dans ses luttes contre la maison d'Autriche, leur donna enfin leur « grande charte » le 12 décembre 1605 et les établit aux confins des comitats d'Arad, de Bihar et de Szabolcs. Ils devinrent alors *libres* (*szabad*), c'est-à-dire nobles et exempts d'impôts et de corvées, et comptèrent 9,254 hommes, en grande partie membres de la petite noblesse que les Turcs avaient chassée de leurs terres. Établis dans dix communes, ils s'administrèrent eux-mêmes et dépendirent d'un capitaine qui résidait à Cassovie. M. K. étudie surtout leur histoire depuis Bocskay jusqu'à la chute de Georges II Ràkoczy. Nous les voyons alors presque toujours suivre les drapeaux de l'Indépendance sous Bethlen et les Ràkoczy, refusant souvent le service à l'empereur, comme en 1619 lorsque Ferdinand II leur ordonna de faire irruption en Bohême. Ce furent, en somme, des guerriers redoutés des Turcs et détestés des Autrichiens, mais très aimés de la population hongroise. C'est pourquoi la jeune fille, dans la chanson populaire, dit à un soldat de l'armée régulière (1741) : « Si tu étais haïdouk, je t'aimerais, mais tu n'es qu'un soldat (*katona*, au service de l'Autriche), je ne puis t'aimer. » Ces Haïdouks ont conservé certains privilèges jusqu'à nos jours. Depuis 1876, leur district forme le comitat Hajdu, chef-lieu Debreczen. M. K. nous initie, dans un dernier chapitre, à l'administration et à la juridiction de ce district au xviie et au xviiie siècles et donne dans l'*Appendice* plusieurs documents intéressants, notamment les statuts de 1643 et la lettre de François II Rákoczy datée du 31 octobre 1703, par laquelle ce prince les appelle sous ses drapeaux pour combattre les Autrichiens. — J. K.

— Le *Magyar Nyelvœr* (Gardien de la langue hongroise) sous la direction de M. Simonyi continue sa vaillante campagne en faveur du pur langage, recueille les données du folklore hongrois et les dictons populaires. M. Gombocz y disserte très savamment sur les principes de la philologie actuelle ; Pierre Balogh tente une nouvelle classification des adverbes ; Vozari enregistre les termes nouveaux ou populaires dont le romancier Kemény s'est servi, Kalma étudie le dialecte de Mohacs et Ekker, la langue du poète Gyœngyœsi du xvie siècle ; Balassa expose les principes d'après lesquels les dialectes hongrois doivent être étudiés, car cette Revue met tous les ans au concours plusieurs questions de ce genre. — J. K.

— Dans les *Irodalomtœrténeti Kœzlemények* (Revue d'histoire littéraire), nous signalons une étude très approfondie sur le poète et critique Jean Bacsanyi par François Szinnyei ; celle de Illésy sur Antoine Szalkay, écrivain peu connu du xviiie siècle qui a traduit l'Énéide travestie de Blumauer ; les pages de M. Joseph Bayer sur « Le Réveil d'Arpad », pièce de circonstance écrite par Vœrœsmarty pour l'ouverture du Théâtre national de Budapest (1837) ; la première partie d'une étude de M. Csaszar sur les comédies d'Alexandre Kisfaludy, et le travail de Louis Kaufmann

Digitized by Google

où nous trouvons réunis tous les passages de la correspondance très étendue de Kazinczy où il parle des auteurs grecs et latins. La *Revue* donne en outre, comme son modèle français, de nombreux documents littéraires inédits. — J. K.

— Le dernier numéro de l'*Akadémiai Ertesitœ* (Bulletin de l'Académie, juin) donne le compte rendu in extenso de la séance solennelle de l'année courante. Dans le discours du président, le baron Laurent Eœtvœs, nous constatons de nouveau le désir de la docte compagnie de sortir de l'isolement où elle se trouve par suite de l'ignorance de la langue hongroise en Europe. Elle favorisera dorénavant certaines publications savantes en langues étrangères et fera connaître au monde savant le résumé de ses travaux. Une revue française à l'exemple de l'*Ungarische Revue*, qui a cessé de paraître en 1896, nous semble le moyen le plus apte à atteindre ce but louable. Dans la même séance, on a félicité M. Joseph Bokor d'avoir mené à bonne fin le premier dictionnaire encyclopédique hongrois (*Pallas-Lexicon*, Pallas est le nom de la société d'édition) en seize volumes; le secrétaire perpétuel, M. Szily, a lu son rapport sur les travaux de l'année qui paraîtra prochainement en français et l'historien Arpad Karolyi, attaché aux archives de la cour, a esquissé le rôle historique de Bocskay qui a défendu la liberté politique et religieuse, au commencement du XVIIe siècle, contre la Maison d'Autriche. Bocskay, comme son successeur sur le trône de Transylvanie, Gabriel Bethlen, auront leur statue à Budapest, et c'est l'empereur-roi qui a ordonné que ces deux champions de la liberté fussent compris dans le nombre des dix figures historiques qui ont illustré la Hongrie. — J. K.

— L'excellente revue *Egyetemes philologiai Kœzloeny* a publié de janvier jusqu'à juillet le sixième *Rapport* sur les ouvrages concernant l'antiquité, les littératures française et étrangères parus de 1895 à 1897 en France. Peu de revues allemandes publient des tableaux aussi complets de notre vie savante que ce *Kœzloeny*, dirigé par les académiciens Némethy et Petz. Dans la même revue, nous relevons une étude esthétique très approfondie de M. Hegedues sur l'*Alceste* d'Euripide et une dissertation très savante de M. Gal sur l'influence de Du Bos sur Lessing. Le sujet y est traité avec beaucoup plus de détail que dans le travail analogue de Konrad Leysaht (Greifswald, 1874). — J. K.

— En 1895 la ville de Prague a été le théâtre d'une exposition fort remarquable : l'*Exposition ethnographique tchèque slave*. J'ai rendu compte de cette exposition dans le volume *Russes et Slaves* (2e série, p. 340-357). Le souvenir en sera perpétué par le magnifique volume que viennent de lui consacrer MM. E. Klusacek, Em. Kovar, L. Niederle, Fr. Schaffer, F A. Subert. (*Narodopisna Vystava* etc. librairie A. Otto, Prague). Ce volume de près de 600 pages in-4°, orné d'environ 200 aquarelles ou photographies, est un véritable monument élevé à l'ethnographie des pays de la Couronne de Saint-Vacslav et des pays Slovaques. La Revue spéciale de M. Zibrt, *Cisky Lid*, (le peuple tchèque) a également consacré d'importantes monographies à cette mémorable exposition. — L. L.

— On vient de célébrer à Prague le centième anniversaire de la naissance de l'historien national François Palacky. A cette occasion, la Société royale des sciences de Prague, l'Académie royale tchèque et la Matice ceska (société pour la publication de livres populaires) se sont réunies pour publier un *Mémorial* du Centenaire. C'est un volume in-8° publié par les soins de la *Matice* et qui renferme une série de monographies relatives au célèbre historien. Le recueil s'ouvre par une ode du poète Vrchlicky. Il contient des travaux de MM. Goll, Helfert, Hoslinsky, Kalousek, Rieger, Patera, Tadra, Tomek, Zibrt, etc. Quelques étrangers ont tenu à honneur de collaborer à ce recueil. Nous citerons pour la France, MM. Leger et Denis, pour l'Angleterre, MM. Maurice et Morfill, pour la Russie M. Zigel. — L.

Digitized by Google

— M. L. Niederlé, professeur d'archéologie à l'Université de Prague, vient de faire paraître le premier numéro d'un recueil qui paraît destiné à rendre de grands services : *Vestnik Slovanskych Starozytnosti* (Indicateur des travaux relatifs à l'antiquité slave). Ce recueil, auquel ont collaboré des savants de presque tous les pays slaves, est rédigé dans toutes les langnes slaves, en français et en allemand. Il contient l'indication ou l'analyse de plus de trois cents publications relatives à l'antiquité slave : les articles sont datés de Moscou, de Varsovie, de Prague, de Sofia, etc. Autrefois, les Tchèques, quand ils avaient besoin d'une langue internationale, employaient l'allemand. Nous constatons avec plaisir qu'il lui préfèrent aujourd'hui le français. Notre langue est la seule qui figure à côté du texte tchèque, sur la feuille du titre et sur la table des matières. La Revue de M. Zibrt *Cesky Lid* (le peuple tchèque) publie également ses sommaires en français. L'*Indicateur* est publié par la librairie Bursik et Kohout; le prix du présent fascicule est de 4 fr. Tout en publiant cet important recueil, M. Niederlé travaille à un grand ouvrage destiné à remplacer les antiquités slaves de Schafarik; le chef-d'œuvre de Schafarik a paru en 1857. Depuis ce temps-là la science a marché. Nous souhaitons que M. Niederlé puisse mener à bonne fin sa noble entreprise. — Louis Leger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 octobre 1898.

M. Eugène Müntz fait une communication sur Léonard de Vinci et l'invention de la chambre noire. Cette invention, jusqu'à ce jour, a été tour à tour attribuée à Leon Battista Alberti, à un certain don Pafnuzio, à Jérôme Cardan, à G. B. Della Porta. M. Müntz, se fondant sur le témoignage du colonel Laussedat, membre de l'Académie des Sciences et directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, établit que la prétendue invention d'Alberti ne consistait qu'en une sorte de diorama. Tout autorise, au contraire, à affirmer que Léonard de Vinci a, le premier, entrevu le fonctionnement de la chambre noire, dont il assimile le rôle à celui de l'œil humain. Dans les manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut, publiés par M. Charles Ravaisson-Mollien, Léonard décrit avec la plus grande netteté les phénomènes que l'on observe en plaçant une feuille de papier en regard d'un petit soupirail rond, pratiqué dans une pièce obscure. A diverses reprises il revient sur cette expérience. Le principe de la chambre noire était donc trouvé. Mais la pratique exigeait encore divers perfectionnements. Cardan, dans son *de Subtilitate*, publié en 1550, proposa de faire usage d'une lentille de verre. G. B. Della Porta, enfin, imagina l'appareil portatif.

Léon Dorez.

(*A suivre*).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 24 octobre — 1898

UHLENBECK, Lexique étymologique du sanscrit. — F. de HUGEL, La méthode historique et les documents de l'Hexateuque. — W. BALDENSPERGER, Le prologue du quatrième évangile. — KARL, La première épître de saint Jean. — HOLTZHEUER, Christologie. — STROWP, Apaczai. — LAMI, Dictionnaire des sculpteurs de l'École française. — J.-J. Rousseau, Lettre sur les spectacles, p. FONTAINE, BRUNEL et LAHARGOU. — RABENLECHNER, Hamerling, I. — Rapports de la Société pharmaceutique allemande, VIII, 1. — Académie des inscriptions.

C. C. UHLENBECK. **Kurzgefasstes etymologisches Wœrterbuch der altindischen Sprache.** — Amsterdam. 1898. Première partie (de A à paç-). La seconde partie doit paraître dans l'été de 1899.

M. Uhlenbeck, le savant professeur d'Amsterdam, auquel on doit déjà un manuel de phonétique sanscrite et un excellent dictionnaire étymologique de la langue gotique, publie aujourd'hui la première partie d'un lexique étymologique du sanscrit, qui trouvera sans doute auprès du monde savant la même faveur que ses précédents ouvrages. C'est un répertoire très complet, suffisamment méthodique [1] et en général bien informé; l'auteur, et il faut le louer de sa décision, a cru même devoir mentionner certaines étymologies très contestables, dans la pensée qu'un mauvais rapprochement peut parfois en suggérer un meilleur à un lecteur attentif. Aussi trouvera-t-on réunis dans ce livre une foule de renseignements précieux, qui le rendent très utile à consulter. Dirai-je qu'il le serait plus encore, si une place, même restreinte, avait été faite à la bibliographie? M. U. avait sans doute prévu le reproche, quand il se défend dans sa préface d'avoir voulu composer un dictionnaire, se bornant, dit-il, à un lexique « sans prétentions ». Je crois cependant qu'il aurait pu, au moins sur les questions importantes, donner quelques renvois bibliographiques, sans augmenter beaucoup les modestes proportions de son livre, et pour le plus grand profit du lecteur. L'élève indianiste qui voudra contrôler un rapprochement ou s'expliquer un traitement phonétique obscur, ne saura où trouver le renseignement qui

1. On est un peu étonné cependant de trouver un article spécial pour des composés comme *anehâ*, *dîrghabahu*, *dîrghâyus*, *durvacas*, etc., ou des juxtaposés comme *dyâushpitâ*. En revanche, j'ai noté l'absence du mot *Kship*, f. « doigt ».

Digitized by Google

lui manque, et il regrettera toujours que cet ouvrage très suggestif excite sa curiosité sans l'aider à la satisfaire.

Je ferai une observation semblable à propos des explications phonétiques que l'auteur fournit succinctement sur quelques points obscurs ; on en rencontre d'excellentes, mais elles ne sont pas assez nombreuses. On trouve par exemple que l'*â* du sk. *câru*s représente un ancien *ê*, tandis que le latin *câru*s a un *â* long primitif, et l'irlandais *cara* un *a* bref. C'est fort juste : l'explication est suffisante, et elle tient une ligne. On regrette alors que l'auteur ne se soit nulle part prononcé au sujet de la loi de Brugmann et rapproche indifféremment *gáyas* et *gój*, *ghanás* et φόνος, *dámas* et δόμος d'une part, *jânu* et γόνυ, *târas* et τόρος, *dâru* et δόρυ d'autre part ; il aurait pu donner une courte explication sous l'un de ces mots ; un renvoi aurait suffi pour les autres. De même, sous *gûhati*, il indique bien la difficulté du rapprochement v. norr. *gygr* et gr. Γύγης, qui est après tout d'un intérêt secondaire ; ne pouvait-il pas aussi indiquer la difficulté phonétique du rapprochement *ahám* = ἐγώ ou duhitár = θυγάτηρ ? Pourquoi encore, après avoir dit que *jákshati*, *jákshiti* étaient des formes redoublées de *ghásati*, ne pas expliquer en deux mots la présence du *j* ? — P. 143 et 144, sous les mots *nábhas* et *náva*, l'auteur explique par l'analogie le *d* initial des mots lithuaniens *debesìs* et *devynì* ; n'accepte-t-il pas l'explication phonétique proposée par M. Meringer (Sitzberichte der Kais. Akad. der Wissensch. zu Wien. CXXV. 1891, p. 40 et s.) [1] ? De plus, est-ce que le grec δνόφος n'était pas mieux à sa place ici que sous le mot *ksháp*, *kshapâ* ? — P. 69. Il est bien difficile de rapprocher purement et simplement les deux mots *klámyati* (qu'il ne faut pas accentuer ; le mot est de basse époque) et *çrâmyati* (mot védique) ; plusieurs siècles les séparent, cela suffit peut-être à expliquer la différence de consonne. — P. 71. Le génitif *jmás* est tout à fait régulier : * *ghsmas*, d'où * *jhsmas* devait aboutir à * *jχhmás* d'après la loi de Bartholomae, et * *jχhmás* ne pouvait donner autre chose que *jmás* ; quant à la forme *gmás*, il faut noter qu'on la rencontre exclusivement à l'intérieur de la locution *diváç ca gmáç ca* (cf. Grassmann). — P. 96 s. u. *jatháram*. M. Meillet a expliqué le δ de δέλτα (au lieu de γ) comme analogique de δελφύς (M. S. L., VIII, p. 281) : cela paraît très vraisemblable. — On peut se demander pourquoi M. U. sépare les deux mots *kálayati* et *cárati* : ils peuvent tous deux provenir d'une racine * qel-, et le sens ne s'y oppose pas. En revanche, pourquoi rapproche-t-il les mots *krpânas* lit. *kerpù* lat. *carpô*, qui sont nettement séparés par M. Meillet (M. S. L., VIII, p. 282) ?

Voici maintenant quelques rapprochements que M. U. a cru devoir laisser de côté et qu'il aurait pu avec avantage ajouter à ses listes : *króçati* et lit. *kraukiù* (Wackernagel, *Altind. gram.*, p. 229) ; — *kákhati* et arm. *kakankh* ; l'absence de ce dernier mot est plus grave ; l'arménien

1. Cf. d'ailleurs Wiedemann, *Handbuch der litauischen Sprache*, p. 27.

Digitized by Google

en effet nous atteste que l'on doit partir d'un i. e. * *khankh-* (cf. les articles de M. Meillet dans M. S. L. passim) ; — le mot *krakaras*, pour lequel l'auteur ne signale aucun congénère, aurait pourtant une famille assez nombreuse d'après M. Grammont (Dissimilation, p. 178) ; — on a depuis longtemps rapproché *krnâti* du slave *krŭnŭ* « mutilé » ; — pourquoi, sous le mot *kuçîlava*, ne pas indiquer la vieille étymologie *ku-çîla*, quand ce ne serait que pour la repousser ? — De même, à propos de *nákshatra* « constellation », « ce que la lune atteint dans sa course à travers le ciel ». — Sous le mot *pátu*, pourquoi ne pas signaler les rapprochements proposés par M. Whitley Stokes (*Urkelt. Sprach.*, p. 21) avec l'allem. *spalten*, le bret. *faouta* et *aoten* ? — Sous le mot *kharoshthî*, il manque une mention de l'hypothèse de M. Ludwig (*Gurupûjákâumudi*, p. 70).— A propos de *ca*, l'auteur aurait pu distinguer deux particules de valeur très différente, l'une servant de copule, « et », et l'autre marquant la généralité, « *kaçça* » (cf. Meillet, M. S. L., X, p. 271 et ss. à propos du lat. *plerique*).—Sur certains points, l'auteur semble un peu trop affirmatif, soit pour admettre, soit pour rejeter des étymologies contestables ; il y a des chances par exemple pour que le nom de la *gángâ* n'ait de rapport avec la rac. *gam* que dans l'étymologie populaire. Un point d'interrogation aurait de même été à sa place après les rapprochements très douteux : *kârus* et gr. κήρυξ (M. S. L., VIII, p. 282) ; *garut* et lat. *uolâre* (Wackernagel, *Altind. Gramm.*, p. 171). On s'étonne de voir le mot *attâ* traité de « spätes onomatopoëticum » : pourquoi « spätes » ? Est-ce que ces noms de parenté n'appartiennent pas au contraire au plus vieux fonds indo-européen ? — Un « gewiss » semble également de trop dans l'article *apsarâs*, dont l'étymologie ordinaire *ap-saras* est fort suspecte. — A propos du mot *krâmati*, M. V. Henry me signale un rapprochement personnel, encore inédit, avec le cymr. *craff*, bret. *krenu* (cf. *vikrama* pour le sens).

L'interprétation, souvent fort controversée, de certains mots védiques obscurs, ne pouvait évidemment occuper ici une large place. Il me semble pourtant que l'auteur aurait pu tenir compte de certaines tentatives d'explications intéressantes : p. 2. *akshnôti*. M. Weber a traduit *nir akshnuhi* (A. V., IV, 22. 1) par « entmanne » (A. V., IV, p. 92. *Ind. Stud.*) ; il faut peut-être rapprocher de ce mot la forme difficile *âskunoti* (A. V, XII, 4. 6) que M. V. Henry traduit par « fend » (A. V., X-XII, p. 204 et 251). — P. 6. *ádhrigu*, que l'auteur déclare inexpliqué, a pourtant été l'objet d'un essai d'explication de la part de Bergaigne (40 hymnes, p. 18 et 114). — P. 49. *Kavâri*. Voir sur ce mot une suggestion de M. Meillet (M. S., L. VIII, p. 422, n. 6). — P. 81. *Guráte* « beifällig annehmen » (Grassmann) a été déjà rapproché du gr. βόλεται, qu'il recouvre exactement. — P. 98. *Jálâsha* a été très heureusement interprété par M. Bloomfield, Contrib. IV (*Am. J. of Philol.*, XII, p. 426). — P. 132. *Drávina*. Voir M. S. L., X, p. 99, n. une observation de M. V. Henry. — P. 132. *Drahyát*. On s'étonne de ne pas voir

Digitized by Google

mentionnée l'ingénieuse étymologie de M. Schulze (K. Z., XXVII, p. 606) reproduite par M. Wackernagel dans sa grammaire, p. 10 : cf. got. *drigkan*, all. *trinken*. — P. 153. *Pataurá* serait à supprimer si l'on admet la correction de M. V. Henry (A. V., X-XII, p. 117) sur le passage, d'ailleurs inintelligible, A. V., XI, 9. 14. — Enfin, les deux mots obscurs *ucchlakhá* (A. V., X, 2. 1) et *jâyânya* (A. V., VII, 76. 3) ont été expliqués par M. V. Henry (A. V., X-XII, p. 5 et 47 ; VII-IX, p. 98).

Toutes ces observations n'ôtent rien de la valeur du livre de M. Uhlenbeck qui contient d'excellentes choses, et qu'il ne tenait qu'à son auteur de rendre parfait, à mon avis, en y joignant des renseignements bibliographiques. La lecture en est agréable et facile, grâce à une excellente impression et à une correction parfaite[1]. La transcription adoptée est à très peu de chose près celle du manuel sanscrit de Bergaigne ; c'est dire que le livre sera très commode à un lecteur français. Il est regrettable que pour l'arménien l'auteur n'ait pas suivi la transcription de Hübschmann ; c'est là un véritable embarras pour tous ceux, et ils sont nombreux, auxquels les formes arméniennes ne sont pas familières.

J. Vendryès.

La méthode historique et les documents de l'Hexateuque, par le baron Friedrich von Huegel. Paris, Picard, 1892, in-8, 40 pages.

Der Prolog des vierten Evangeliums, von W. Baldensperger, Freiburg i. B.. Mohr, 1898, in-8, vii-171 pages.

Johanneische Studien, von W. A. Karl. I Der erste Johannerbrief. Freiburg i. B., Mohr, 1898, in-8, vii-104 pages.

Christologie, Vorlesungen von O. Holtzheuer. Berlin, Wiegandt, 1898, in-8, 92 pages.

I. — L'étude de M. von Hügel a été présentée au Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Fribourg en septembre 1897. Ses conclusions sont celles que défendent aujourd'hui la plupart des critiques. M. von H. a voulu montrer que la méthode critique n'a rien d'arbitraire, que la distinction des sources est fondée sur des particularités littéraires assez nombreuses et assez facilement reconnaissables pour qu'il ne soit plus permis de la nier en principe et de ne pas la reconnaître dans l'ensemble. Cette distinction est confirmée par l'évolution des idées et des institutions, qui permet de dater relativement les sources. Le Diatessaron de Tatien présente un phénomène littéraire analogue à la compilation de l'Hexateuque. C'est la première fois que

1. Je signale seulement des substitutions de caractères sans importance aux mots *adris açmaras*, *kīnāras* et *pavis*. Le signe de longueur sur l'*e* de *grex* (s. u. *grāmas*) est-il une faute d'impression ? En tout cas, Kœrting donne *gr x* avec ĕ bref, comme *grĕgis*.

Digitized by Google

les opinions de la critique moderne sont défendues aussi ouvertement par un savant catholique. Mais l'auteur n'a pas écrit seulement pour ses coreligionnaires, et son mémoire est assez savant et original pour se recommander à l'attention de tous les exégètes.

II. — M. Baldensperger soumet à un nouvel examen le prologue du quatrième Évangile et croit trouver la clef non seulement du prologue mais de tout l'Évangile dans l'intention que l'auteur aurait eue de combattre et de réfuter une école qui mettait Jean-Baptiste au-dessus du Christ. L'existence d'une telle secte dans le temps et le milieu où fut écrit le quatrième Évangile n'est pas autrement attestée ; c'est de l'Évangile surtout qu'on est obligé de la déduire. Et c'est l'existence de cette secte, admise par hypothèse, qui sert à expliquer l'Évangile. Cependant il ne s'agit pas ici d'un cercle vicieux. Si le livre a réellement un but apologétique ou polémique, on doit bien s'en apercevoir : il faut prendre garde seulement de trop attribuer à cette intention et de vouloir la reconnaître dans des endroits où elle ne s'accuse pas. La démonstration de M. B., très serrée, très étudiée, préparée par de longues recherches, cela est visible quand même l'auteur ne le dirait pas, un peu trop systématique peut-être, aboutit à une conclusion générale qui paraît certaine. L'auteur, quel qu'il soit, du quatrième Évangile n'a pas écrit dans un but purement didactique, pour exposer sa conception christologique, mais il visait directement certaines doctrines qu'il voulait abattre et que son livre est destiné à ruiner. Parmi ces doctrines celle dont il est surtout préoccupé, au moins dans les premiers chapitres, semble être l'idée que Jean-Baptiste aurait été égal ou même supérieur à Jésus. Ce n'est pas que la polémique soit pour l'évangéliste la chose principale, et M. B. lui-même le reconnaît, mais c'est à l'occasion de cette polémique inévitable que s'affirme la théologie du Logos, et c'est en vue de la situation créée par cette controverse qu'elle est développée. L'Évangile n'est pas tout entier dans la polémique, mais la polémique est son point de départ. Ainsi présentée, l'hypothèse est justifiée par le livre même d'où on l'extrait. On peut la dire autorisée par la nature des choses, une œuvre telle que le quatrième Évangile ayant dû être en quelque sorte commandée par les circonstances, et ne pas se produire comme le fruit de méditations philosophiques sur un problème abstrait. Nombre de particularités jusqu'à présent inexpliquées ou mal expliquées se comprennent aisément par les raisons qu'en donne M. B. Il est néanmoins à craindre que, dans les détails, le savant critique n'ait été entraîné par les charmes de son hypothèse un peu plus loin qu'il ne fallait. Pour ne citer qu'un exemple, il n'est pas du tout évident, ni nécessaire pour l'antithèse entre le Verbe et Jean, que la formule : ἐγένετο ἄνθρωπος, dans *Jean*, I, 6, soit en rapport direct avec le v. 3, de façon que Jean-Baptiste soit formellement présenté comme une créature du Verbe et que le rattachement de ὃ γέγονεν au v. 4, réclamé par le rythme du prologue et par l'enchaînement naturel des idées (à condition que l'on traduise :

Digitized by Google

« En ce qui avait été fait, — c'est-à-dire dans le monde, — était la vie », ce qui explique pourquoi la vie était la lumière des hommes), ne soit même pas à discuter comme hypothèse possible.

III. — Le travail de M. Karl sur la première Épître de saint Jean est purement exégétique, mais très solide et original. Les notes explicatives qui précèdent la traduction sont très substantielles. L'auteur y montre bien que les exégètes, qui étudient surtout le quatrième Évangile, sont parfois trop pressés d'expliquer les détails de l'Épître d'après les passages de l'Évangile que l'analogie du sujet et du style invite à y comparer. Cette remarque s'applique dès la première phrase, où l'on reconnaît volontiers le Verbe incarné qu'annonce le prologue de l'Évangile, tandis qu'il s'agit directement de la doctrine du salut par la communication de la vie divine. M. Karl se réserve de formuler plus tard des conclusions sur l'auteur de l'Épître et la date de sa composition.

IV. — Avec M. Holtzheuer nous abordons le terrain de la théologie dogmatique et même scolastique. Il s'agit de définir le Christ dans l'unité de sa personne et la dualité de sa nature. Les formules traditionnelles de la théologie sont conçues comme des idées ou plutôt comme des réalités absolues. On trouve l'annonce de l'incarnation dans les paroles que Iahvé adresse au serpent du paradis terrestre. Le travail de l'exégèse critique paraît ignoré en grande partie : on le condamne tout de même. Ce qui ressort de cette brochure, c'est surtout la difficulté, que M. Holtzheuer ne semble pas voir, de traduire les formules de l'ancienne théologie dans le langage de la philosophie et de la critique modernes.

C. D.

Apáczai Cseri János mint paedagogus (Jean Cseri Apaczai, pédagogue), par Ladislas Stromp. Budapest, Hornyanszky, 1898. 150 p.

Les savants hongrois s'occupent beaucoup, depuis quelque temps, de Jean Cseri Apaczai (1625-1660), qui a eu le mérite de faire connaître le premier la philosophie cartésienne en Hongrie, et cela à une époque où le reste de l'Europe était encore hostile à ces doctrines. Qu'on considère Apaczai comme savant, ou comme ardent apôtre de la langue nationale dans l'enseignement, ou comme pédagogue, il excite toujours l'admiration, quand on se rend compte des difficultés contre lesquelles il eut à lutter. Né en Transylvanie, il fit ses études au célèbre collège de Gyula-Fehérvar où Bethlen et ses successeurs avaient appelé les plus grands savants de l'Europe. En 1648, Apaczai est envoyé, comme plusieurs de ses coreligionnaires, aux universités hollandaises. A Franeker, Leyde et principalement à Utrecht, il étudie la théologie, la philosophie, les langues classiques et orientales. Les doctrines de Descartes enseignées à Utrecht par de Roy, à Leyde par Heidanus et Heerbrot,

Digitized by Google

les œuvres de Ramus exercent alors leur influence décisive sur lui. Il est fier de pouvoir « faire parler Ramus en hongrois » dans sa *Magyar Logicatska* (1654); dans son *Encyclopédie hongroise* (1653-1655), il donne le résumé de toutes les sciences, dans l'esprit de Descartes qu'il nomme « le rénovateur de toute la philosophie, la gloire de son temps, le plus noble entre les nobles que Dieu a donné aux hommes comme preuve de sa bonté. » Rentré en Transylvanie, il fut nommé professeur à Fehérvar. Ses disciples l'adoraient; les Mémoires de Nicolas Bethlen en font foi, mais réformateur trop hardi, attaquant ses adversaires avec acharnement, il fut accusé d'hérésie par son collègue Isaac Basire, l'ancien chapelain de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui exerça beaucoup d'influence sur le prince Georges II Rákoczy. On dut le déplacer et l'envoyer à Kolozsvár où son discours d'ouverture sur la réforme de l'enseignement eut un grand retentissement. Mais déjà la phtisie minait son corps chétif et, après trois ans d'enseignement, elle mit fin à ses jours dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1660, à l'âge de trente-cinq ans.

Au moment où Apaczai voulut réformer l'enseignement hongrois trop scolastique, un autre pédagogue, Amos Coménius, dirigeait le célèbre collège de Sárospatak, et devint, par son *Orbis pictus*, le grand réformateur de l'éducation. Mais, cruelle destinée! tandis que Coménius a une renommée universelle, Apaczai, qui travaillait indépendamment de lui, n'est connu qu'en Hongrie! Le temps, sans doute, lui manquait pour donner une de ces œuvres qui marquent dans la pédagogie, car malgré les idées originales remuées dans son *Oratio de studio sapientiae* (1655) et son *Oratio de summa scholarum necessitate earumque inter Hungaros barbariei causis*, éditée seulement de nos jours, et d'autres *Disputationes*, il faut avouer que ce ne sont que des dissertations, brillantes sans doute, mais vite oubliées, même en Hongrie où les germes semés au courant du XVIIe siècle ne pouvaient se développer à cause de l'état déplorable du pays, miné par des luttes séculaires contre les Turcs et la maison d'Autriche. Apaczai fut vite oublié et ce n'est que de nos jours que la science hongroise reconnaît en lui un de ses apôtres les plus brillants.

L'étude de M. Stromp, divisée en trois parties (*Études d'Apaczai, ses œuvres, son système pédagogique*), se distingue surtout par un exposé clair des idées pédagogiques d'Apaczai qui fut le premier en Hongrie à demander un système scolaire basé sur l'étude de la langue nationale, surtout dans les basses classes, à faire entrer dans l'enseignement les leçons de choses, à faire apprendre les langues plutôt que la grammaire. la morale plutôt que la théologie, et à procéder toujours par la méthode inductive. Ses idées sur le rôle des professeurs et sur les écoles sont empreintes d'une hauteur de vues rare à cette époque. M. S. réfute, avec raison, ceux qui dans l'*Encyclopédie* ne voient qu'une compilation maladroite. Apaczai, dit-il, à l'âge où il composa cette œuvre —

Digitized by Google

véritable montagne au milieu d'un désert, comme dit Szily — ne pouvait être versé dans toutes les branches de la science qu'il traitait ; puis il nomme lui-même ses sources. Il s'agissait pour lui principalement de rendre accessible la science en langue hongroise, et tout le monde reconnaît avec quelles difficultés il eut à lutter pour créer un vocabulaire. Il est vrai que tous les mots qu'il a forgés n'ont pas obtenu droit de cité, mais il en a trouvé bon nombre qui se sont maintenus, notamment le mot *elme* pour exprimer *l'intellect* et pour lequel les linguistes lui sont si reconnaissants. Il est, en tout cas, le premier qui ait vu clairement qu'une nation ne vit que par sa langue et par ses écoles.

M. Stromp a ajouté à son intéressant essai la liste complète et exacte des œuvres d'Apaczai et le titre des quarante-deux livres ou dissertations consacrés à sa vie et à ses œuvres.

J. Kont.

Dictionnaire des Sculpteurs de l'Ecole française du moyen âge au règne de Louis XIV, par Stanislas Lami, statuaire, avec préface par Gustave Larroumet. 1 vol. 4°, 581, pp, Champion 1898.

Voici un des nombreux ouvrages dont nous avons grand besoin pour l'histoire de notre art français, jusqu'à présent si dénuée d'instruments courants de travail : un dictionnaire qui résume les notions acquises sur la vie et les œuvres des sculpteurs nationaux et dont chaque article est accompagné d'une bibliographie. De pareils livres sont très utiles, à une condition expresse, celle de l'exactitude, car on ne les consulte jamais qu'à ce point de vue et il faut qu'on puisse avoir confiance en eux. Ni M. Lami ni ses confrères ne m'en voudront, si j'ajoute qu'on est tenté d'examiner celui-ci avec d'autant plus d'attention que la pratique de l'art et celle du document jurent un peu de se trouver ensemble. On ne court pas deux lièvres, dit le proverbe, à plus forte raison deux gibiers si différents. Eh bien, le livre de M. L., statuaire, est un livre documenté et j'ai grand plaisir à dire tout de suite qu'il rendra de réels services à tous ceux qui ont besoin d'être informés vite et suffisamment. Or, chacun en a toujours besoin en dehors de sa spécialité J'ai vérifié quelques lettres prises au hasard. Je n'affirmerais pas qu'on n'y trouverait ni erreurs, ni fautes d'impression, ni lacunes, j'en ai rencontré moi-même plusieurs à une première lecture. Les plus graves ont été rectifiées dans un erratum (mais qui donc lit les errata !) ; les autres sont relativement peu nombreuses, parfois vénielles. Voici quelques exemples. La date de Th. Almant est 1462, non pas 1642. — Pour Avigny, il faut lire 1525 au lieu de 1535. — Lire Hilaire Pader non Pater, (p. 27). — L'*Eva Pandora* de Cousin n'est pas, que je sache, au Musée de Sens et les vitraux de la Chapelle de Vincennes ne sont qu'une attribution. —

Digitized by Google

Semblançay n'a jamais été surintendant des finances ; à coup sûr il ne l'était pas en 1510 (p. 209). — D'où peut venir (dans l'article sur Goujon) l'idée de donner à G. Pilon le « bas-relief principal de la porte de Carnavalet » ? — Le bronze de Coisevox n'a pas été détruit dans l'incendie de 1871, il figure aujourd'hui dans la cour de Carnavalet. — Les Jacquet travaillaient à Saint-Gervais bien avant 1542. — Sur Le Moiturier, on peut consulter Marquet de Vasselot : *deux œuvres inédites d'A. l. M.* Mélanges Piot. 1896. — L'attribution de la statue de Claude de France à François Marchand me paraît plus que problématique. — Marguerite d'Autriche est morte en 1530, au lieu de 1520 (p. 402). — Thevet n'a pas écrit l'histoire des hommes illustres, mais les *Vrais portraits et vies des hommes illustres*, et la date de publication (1584) le rangerait plutôt parmi les historiens d'Henri III que d'Henri II. — Pour Paganino, on aurait pu signaler que Daniel Marot a reproduit le tombeau de Charles VIII. — A propos de Ponce, il n'y a pas à hésiter sur la question de Jean d'Alesso. — La duchesse de Retz, de Prieur, est au Louvre (cet article présente bien des obscurités). — L'entrée de Louis XII à Lyon eut lieu en 1499, non pas 1490. — On eût pu dire que les *anges* de Sarrazin se voient encore à Saint-Nicolas-des-Champs. Quant à ses *Enfants à la chèvre*, ils n'ont pu être exécutés pour Marly en 1640, par l'excellente raison que Marly n'existait pas. On les y transporta plus tard. — A Strasbourg il s'agit de Conrad IV (au lieu de III), et Erwin de Steinbach est mort en 1319 n. s.). Ces petites taches — et d'autres — montrent que les ouvrages de ce genre devraient toujours être revus par des lecteurs anonymes de bonne volonté (on en rencontrerait facilement) avant le bon à tirer. Elles enlèvent quelque chose, mais peu à la valeur et à l'utilité du livre.

Si l'on veut le juger à un point de vue plus général, on doit d'abord se rendre bien compte de ce que l'auteur a voulu faire. On n'a à lui demander ni des aperçus nouveaux, ni des recherches personnelles, tout simplement le résumé judicieux des recherches des autres. M. L. n'a pas mal répondu à ce programme. Pourtant, j'ai à lui présenter quelques observations sur des questions de méthode. Et tout d'abord l'avant-propos : M. L. aurait dû y fournir surtout des explications sur ses procédés de travail, sur l'ensemble des recueils et des livres consultés, sur le parti adopté par lui pour les références, les citations, sur le système suivi pour les indications relatives aux musées, etc. Il s'est borné à expliquer (insuffisamment) ce qu'il entendait au sens large sous ce terme de Sculpteurs de l'École française et ce qui l'avait déterminé à s'arrêter vers le milieu du XVIIe siècle. Sur ces différents points, il est assez hésitant au cours de l'ouvrage. Il a esquissé un certain nombre d'aperçus généraux, inutiles puisque M. Larroumet s'en était chargé dans la préface. Et çà et là, il a laissé passer certaines phrases malencontreuses, qui feraient supposer chez lui quelque inexpérience en fait de maniement des textes ou des idées. Ainsi, voulant constater que les

Digitized by Google

artistes d'autrefois recevaient un traitement médiocre, il écrit (p. VI) : « Ne voyons-nous pas Jean Goujon, *le grand artiste de la Renaissance*, toucher à Rouen un salaire de *quelques sous* pour *ses travaux* à l'église Saint-Maclou ? » Or, à cette date, c'est-à-dire vers 1540, Goujon devait atteindre une trentaine d'années ; sa réputation, s'il en avait une, était toute locale. C'est absolument comme si l'on invoquait le *grand* Ingres, en 1807, vendant à Rome un portrait pour quelques francs. Mais voici plus : les 26 sous 8 deniers, que toucha Goujon, représentaient environ 6 francs, et en valeur relative à peu près 30 fr., ce qui est quelque chose au XVIe siècle. Enfin, Goujon les a reçus non pour *ses travaux* à Saint-Maclou, mais seulement « pour sa peine d'avoir fait 2 pourtraicts pour faire une custode pour porter le corps de Nostre Seigneur ». M. L. lui-même a cité le texte. Mais il l'a lu ou interprété en artiste ! Encore quelques réserves sur la phrase de la fin, où il est question de la décadence de la Renaissance sous Henri IV et Louis XIII, comme si les deux temps n'en faisaient qu'un !

Dans ce malheureux avant-propos, trop long décidément bien qu'il compte à peine trois pages, je note encore cette phrase : « Nos monuments mutilés, mais encore debout, après les mauvais jours des guerres de religion et ceux de la Révolution. » Pourquoi donc M. L. n'ajoute-t-il pas le XVIIe et le XVIIIe siècle ? Ignore-t-on que les grands seigneurs et le clergé ont détruit presque autant que les Réformés ou les Révolutionnaires ? Qui donc a renversé le Jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois, le château de Monceaux, *mutilé* en partie Notre-Dame, etc. ?

Je me suis arrêté sur cet ouvrage, parce que je le considère comme bon, mais aussi parce qu'il fallait aussi examiner et dire jusqu'à quel point il l'est. Ensuite, parce qu'il rendra d'autant plus de services qu'il aura été plus contrôlé ; et je souhaiterais de rencontrer chez d'autres et par d'autres une contre-épreuve ou un complément de mes appréciations. Enfin, parce que M. L., je l'espère, poussera au moins jusque vers 1789 la suite nécessaire de ce premier travail et qu'il pourra profiter de ces observations, si elles sont justes.

Tel qu'il est, le livre fait honneur à la conscience de son auteur, à sa probité scientifique, à son goût noble et éclairé pour notre art du passé. Il aura exactement l'utilité que modestement M. Lami lui attribue : « faciliter les recherches qui pourront être faites à l'avenir sur l'histoire de la sculpture française, du moyen âge à la Renaissance »

Henry LEMONNIER.

J.-J. Rousseau, Lettre à d'Alembert sur les spectacles; texte revu d'après les anciennes éditions, avec une introduction et des notes, par M. Léon FONTAINE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, lib. Garnier, 1889. 334 pages.

J.-J. Rousseau, Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, publiée avec une introduction, un sommaire, des appendices, et des notes historiques et gramma-

Digitized by Google

ticales, par L. BRUNEL, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au Lycée Henri IV. Paris, lib. Hachette, 1896, XXXI et 220 pages.

J.-J. Rousseau, Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, édition classique, par M. l'abbé LAHARGOU, docteur ès lettres, supérieur de l'école de Notre-Dame à Dax. Paris, lib. Poussielgue, 1897. XXXII et 144 pages.

Les ouvrages de Rousseau ne peuvent pas se passer d'introductions et de notes. Je me rappelle mes premières lectures, et combien je me trouvai désorienté quand j'abordai cet écrivain retors. Ses paradoxes, son ton d'assurance, son art de surprendre et de dérouter le lecteur, ne permettent guères de se passer d'un guide. On entre de plain-pied chez Voltaire; Rousseau est d'un plus difficile accès : pour bien comprendre chacun de ses écrits, il en faut connaître le point de départ, il faut savoir l'occasion qui les a fait naître. Les éditions de MM Fontaine, Brunel et Lahargou ont été faites à l'usage des classes ; mais un commentaire comme le leur est indispensable à bien des lecteurs, et il peut être utile à tous.

M. Fontaine, le premier en date, a donné l'introduction la plus développée. Les notes de M. Brunel contiennent souvent des remarques utiles sur des points que M. Fontaine n'avait pas touchés. Quant à M. Lahargou, nous le verrons, il est très inférieur aux deux commentateurs qui l'ont précédé. C'est de l'édition de M. Fontaine que je parlerai d'abord.

Page 13. M. Fontaine cite en note Marc Monnier : *Le théâtre à Genève au* XVIIIe *siècle. Bibliothèque universelle*, mars 1873. Cet article a été recueilli par Marc Monnier dans son livre : *Genève et ses poètes*. Paris, librairie Fischbacher, 1874. Le passage cité par M. Fontaine s'y trouve page 161.

Page 22. « On avait promis, dit M. Fontaine, de lui envoyer *(à d'Alembert)* à Paris, un mémoire contenant les principaux détails nécessaires à son article. » Jacob Vernet parle de ce mémoire dans la première de ses *Lettres critiques d'un voyageur anglais, sur l'article* GENÈVE *du Dictionnaire encyclopédique, et sur la lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau :* « On lui avait parlé à Genève d'un mémoire manuscrit composé depuis peu par un Genevois, homme de lettres, pour un étranger de distinction. Ce mémoire m'est connu. Il contient un abrégé de l'histoire de Genève et une description exacte de son gouvernement et de sa police, tant civile qu'ecclésiastique, sans dire autre chose de sa religion, sinon que l'on y professe la religion réformée. L'académicien *(d'Alembert)* pria un de ses amis de lui procurer une copie de ce mémoire. Il le reçut à Paris, et il en a fait un très grand usage, jusqu'à en copier plus de la moitié, presque mot à mot. » — Vernet ne dit pas tout ce qu'il sait, et son biographe est plus explicite : « Lorsqu'il *(d'Alembert)* fut de retour à Paris, il se fit envoyer un mémoire manuscrit sur l'histoire de notre république, que M. Vernet avait composé autrefois pour un jeune seigneur russe. » *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages de M. J. Vernet*, 1790, p. 54.

Digitized by Google

Page 35. « Les philosophes, dit M. Fontaine, faisaient courir ce mot mordant d'une spirituelle Genevoise, Madame Huber : que les prédicants étaient occupés à donner un état à Jésus-Christ. » Et M. F. ajoute : « Les ennemis du Consistoire n'avaient pas tort. Une profession de foi si péniblement rédigée perd tout le mérite d'une manifestation spontanée. » M. F. cite en note une lettre [de Voltaire] à d'Alembert, du 23 février 1758.

Cette date n'est pas juste; et le mot cité n'est pas de Madame Huber, mais de Madame Cramer. Voltaire écrivait à d'Alembert le 5 février : « La profession de foi des sociniens honteux est sous presse et presque finie. Ils ont consumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui est bien long, disait-on. — Il faut un peu de temps, répondit Hubert, quand il s'agit de donner un état à Jésus-Christ. » Dans la lettre suivante, du 13 février, Voltaire rectifiait son dire : « Ce n'est point Hubert qui a dit que les prédicants étaient occupés à donner un état à Jésus-Christ, c'est Madame Cramer; elle en dit quelquefois de bonnes. »

Ce n'est pas non plus du Consistoire qu'il s'agit; c'est la *Compagnie des pasteurs et professeurs* qui a répondu à d'Alembert; mais on confond souvent à l'étranger ces deux corps; et c'est ce qu'a fait d'Alembert lui-même dans la *Justification de l'article* GENÈVE *de l'Encyclopédie* : « La déclaration tant annoncée, dit-il, a vu le jour; et quoique *le Consistoire* ait employé six semaines à la dresser, elle a pleinement justifié l'auteur de l'article. »

Enfin, j'avoue que je ne juge pas comme M. F. la déclaration de la Compagnie des pasteurs. Il est commode assurément de s'en tenir au symbole d'Athanase : on s'y réfère, on proclame sa foi, et tout est dit. Il est très commode aussi de se placer au point de vue de Madame Cramer. On sourit, on hausse les épaules: c'est bientôt fait; et là non plus il n'est pas question de délibérer longtemps. — C'est autre chose quand on veut, comme la Compagnie des pasteurs, en s'appuyant sur les Écritures qu'on croit divinement inspirées, choisir des formules théologiques qui ne donnent pas trop de prise aux adversaires, et qui soient acceptées par l'unanimité d'un corps assez nombreux, où règne une certaine liberté d'idées. Qu'il faille pour cela quelques semaines, c'est tout simple.

Page 58. L'ouvrage de Rousseau parut dans le courant d'octobre, dit M. Fontaine; et il met en note : Le 20 octobre, d'après M. Maugras : *Voltaire et Rousseau*, p. 68. Mais Rousseau écrivait à Rey le 24 octobre : « Mon ouvrage est en vente à Paris depuis le 2 de ce mois; je l'appris le 7, par hasard; le 8 et le 9, je fis retirer mes exemplaires; et tous ceux à qui j'en ai fait présent ne m'en ont su aucun gré, parce qu'ils en avaient déjà. »

Page 117. Le livre que Rousseau désigne sous un autre titre est, en effet, comme le conjecture M. Fontaine, l'*Instruction chrétienne* de Jacob Vernet, qui a eu quatre éditions : 1752, 1756, 1771, 1807. Le

Digitized by Google

chapitre qu'il cite (livre XI, chapitre XIII) est dans le second volume de l'ouvrage; et ce volume est intitulé : *Doctrine chrétienne*, comme les trois derniers volumes sont intitulés : *Morale chrétienne*. Rousseau a cité le titre du volume, au lieu de celui de l'ouvrage entier. « Sur la tolérance chrétienne, dit-il, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre dans le onzième livre de la *Doctrine chrétienne* de M. le professeur Vernet. » En fait, le chapitre XIII du livre XI est intitulé : *Comment on doit agir envers ceux qui s'écartent de la saine doctrine ; et comment, sans gêner la liberté de sa conscience, on peut empêcher que la diversité des sentiments ne trouble l'ordre de l'Église*. Mais Rousseau a cité, en l'abrégeant, le titre courant de ce chapitre : *Correction et tolérance chrétienne*.

Je donne toutes ces indications, qui paraissent minutieuses, parce que ce morceau de Vernet a une véritable importance pour la biographie de Rousseau, et pour l'histoire de ses rapports avec le clergé de Genève. Jean-Jacques a trop pris au mot les promesses de tolérance qu'il y avait lues ; il s'est exagéré la largeur d'esprit qu'il pouvait espérer de trouver chez ses pasteurs, et c'est ce qui explique la surprise qu'il éprouva quand l'*Émile* fut condamné et flétri à Genève. Rousseau s'était aveuglé ; et quand il fut désabusé, il en voulut naturellement à ceux qui avaient fait à ses idées un accueil qu'il n'avait pas su prévoir.

Page 122... *utiles et agréables*... dans le texte ; d'après la note, les premières éditions portent :... *agréables et utiles*... Cette dernière leçon est celle qu'on retrouve dans l'ouvrage de Vernet que cite Rousseau ; et, par conséquent, c'est la bonne, c'est celle qu'il fallait laisser dans le texte. Il faut dire que Rousseau ne s'est pas attaché à copier littéralement ce passage du livre de Vernet, dans lequel on lit : « des leçons *également* agréables et utiles pour toutes *sortes de* conditions... » Plus haut encore, on remarque des divergences de texte analogues, et aussi insignifiantes.

Page 135 (note). Muralt, dit M. Fontaine, publia, en 1725, à Zurich, ses *Lettres sur les Anglais et les Français*. — La première édition de ces *Lettres* a été publiée en 1725, à Genève. C'est ce que j'ai établi dans mon édition des *Lettres* de Muralt, Berne et Paris, 1897, page 281. L'édition de Zurich est l'édition revue et augmentée de 1728. Les *Lettres sur les Anglais et les Français* y sont suivies de l'*Instinct divin*; et par conséquent c'est cette édition que Rousseau a eue entre les mains (Lettre de Deleyre à Rousseau, 2 novembre 1756. — *Nouvelle Héloïse*, VIe partie, septième lettre).

Page 167. Rousseau dit, dans une note, qu'il avait à se plaindre des discours de Madame de Graffigny, l'auteur de *Cénie*. Il le savait par Deleyre, qui lui avait écrit, le 23 août 1757 : « Le déchaînement est tous les jours plus terrible (*contre Diderot*). Madame de Graffigny fait courir le bruit que vous avez rompu avec votre ami, depuis qu'on le traite si mal. C'est bien peu vous connaître; il aurait tort maintenant, que

Digitized by Google

vous ne l'abandonneriez pas. Laissons ces tracasseries de femme et de bel esprit aux gens qui ne savent que faire. »

Page 185. La note sur M. Rivaz, à la suite de laquelle M. Fontaine place la date : (1759), était déjà dans l'édition originale de 1758. C'est cette note, j'imagine, qui a été cause de la distraction de d'Alembert, relevée par M. F. à la page 328; à moins que d'Alembert n'ait eu quelque réminiscence d'une conversation où Rousseau aurait parlé à ses amis de son passage en Valais et des souvenirs qu'il avait gardés de ce pays (*Nouvelle Héloïse*, première partie, vingt-troisième lettre).

Page 186 (note). La citation d'une lettre de Deleyre est faite de seconde main; il eût mieux valu la citer d'après le texte même que M. Streckeisen a publié (*Jean-Jacques Rousseau, ses amis et ses ennemis*, tome I, page 184). La réponse de Deleyre à Métastase est simple et judicieuse.

Page 212. « On n'a jamais fait encore, dit Rousseau, en quelque langue que ce soit, de roman égal à Clarisse, ni même approchant. » Depuis deux ans déjà, Jean-Jacques avait commencé à écrire la *Nouvelle Héloïse*; je ne sais s'il y a lieu de s'arrêter sur ce mot : *encore*, et si Rousseau avait les mêmes sentiments que Dante a exprimés dans le onzième chant du *Purgatoire* :

> Cosi ha tolto l'uno a l'altro Guido
> La gloria della lingua, *e forse è nato*
> *Chi l'uno e l'altro caccerà del nido.*

Page 227... *Les taxes involontaires*. C'est un sens inusité que Rousseau donne ici à l'adjectif *involontaire*, un sens qui n'est pas le même que dans les expressions : un crime involontaire, un hommage involontaire, c'est-à-dire un crime qu'on a commis sans le vouloir et qu'on déplore; un hommage qu'on a rendu sans le vouloir et qu'on se serait bien passé de rendre. Dans ce sens ordinaire du mot *involontaire*, il y a l'idée qu'on a été surpris et que la surprise vous a fait faire ce qu'on n'eût pas voulu : cette idée n'a pas lieu pour ce que Rousseau appelle *des taxes involontaires;* il veut dire des taxes qu'on est forcé de payer, dont le paiement ne dépend pas de votre bonne volonté. La Fontaine emploie cet adjectif dans le même sens, quand il fait dire par saint Malc à son maître :

> Redouble la rigueur d'un joug involontaire.

Page 232 (note). M. F. dit qu'une partie du *Spectateur* anglais avait été traduite en français par Moët en 1754. Mais Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, parle d'une traduction française du *Spectateur*, en huit volumes, dont le premier parut à Amsterdam en 1714, le sixième en 1726, etc.

Page 246. L'ivresse... en Suisse est presque en estime, dit Rousseau. Cent cinquante ans avant lui, Davity, un cosmographe de grand mérite, trop oublié aujourd'hui, avait exprimé la même idée dans un des chapitres de son livre : *les États du monde*, dans le *Discours de l'Empire*

Digitized by Google

d'Allemagne : « Ce n'est pas parmy eux, dit-il, un vice de s'enyvrer ; et mesme ils disent que les fins et trompeurs ont introduit l'abstinence du vin, afin de ne descouvrir leurs mauvaises pensées après avoir beu. »

Page 277. « Que ceux dont le ciel a béni les travaux, dit Rousseau, viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche. » Cent vingt ans avant lui, Jacob Laurent, dans *le Genevois jubilant*, petit volume in-4°, publié en 1635 à l'occasion du premier centenaire de la Réformation, avait donné le même conseil en des termes semblables : « Jeunes hommes Genevois, je vous supplie que sortant de votre ville pour les voyages où vous êtes enclins, soit pour aller faire quelque temps du séjour autre part, vous y soyez toujours en bon exemple et en édification. Faites comme les abeilles qui sortent assez souvent de leurs ruches, mais ce n'est que pour cueillir le meilleur de la rosée et des fleurs. Par après, venant à y rentrer, c'est pour y former du miel en abondance de ce qu'elles ont amassé dehors. »

Je prends maintenant l'édition de M. Brunel ; et j'aurai plus d'une fois, en la feuilletant, l'occasion de revenir au commentaire de M. Fontaine.

Page 20 (note). « Les rigoristes de Genève, dit M. Brunel, avaient vu de mauvais œil le précédent ouvrage de Rousseau, le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Une partie notable des pasteurs, surtout parmi les plus vieux, le tient fort suspect d'irréligion. » — Je ne vois pas sur quoi s'appuie cette assertion.

« M. Rousseau annonce trop le Déisme », disait le père Castel [1]. Le savant jésuite, mort dans les premiers jours de l'année 1757, connaissait Rousseau personnellement, comme les pasteurs genevois ; il n'a pu lire que ses premiers ouvrages ; mais il en a très bien compris l'arrière-pensée. Je ne sache pas qu'on puisse citer un mot pareil venu de Genève, avant la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*, ni que rien témoigne qu'à Genève, avant cette date, on ait tenu Jean-Jacques suspect d'irréligion. Avant 1761, les vieux pasteurs : Maystre, Perdriau, Sarasin, Vernet, de Waldkirch, tout aussi bien que les jeunes, dans leurs lettres, dans leurs rapports au Consistoire [2], partout où nous pouvons saisir leur pensée, ont toujours traité Rousseau avec faveur.

Page 27. M. B. met en note : Il en faudrait *(pour leur être utiles)*. Cette glose qui n'est pas nécessaire, n'est pas non plus la meilleure qu'on pût donner. Je crois que Rousseau a employé l'antithèse : *il faut... il faudrait*, dans le même sens que celui qui disait, en parlant d'une parente qui n'avait pas avec lui la familiarité amicale qu'il aurait désirée : C'est la plus *comme il faut* de mes tantes, et la moins *comme il faudrait*.

---

1. *Esprit, saillies et singularités du père Castel*. Amsterdam, 1763, page 391.
2. *Étiennes chrétiennes*. Genève, 1881, 1884. — Manuscrits de la Bibliothèque de Neuchâtel.

Digitized by Google

Page 75..... une Constance. Il faut identifier ce nom de comédie. M. F. indique l'héroïne du *Préjugé à la mode;* mais Constance, dans cette pièce, est la femme légitime de celui qui l'aime : un mari infidèle, qui est revenu à de bons sentiments et qui n'ose avouer son amour :

Un préjugé, fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe si doux.

Cette Constance n'est donc pas la « maîtresse » dont parle Rousseau, MM. F. et B. indiquent aussi la Constance du *Fils naturel;* mais ils remarquent eux-mêmes que cette pièce n'avait pas encore été jouée à Paris. Deleyre, dans une lettre à Rousseau du 1er octobre 1757, lui dit qu'on a joué deux fois le *Fils naturel* à Saint-Germain.

Ne s'agirait-il pas de la sœur du comte de Tufière, dans le *Glorieux* de Destouches? Constance est son véritable nom, quoiqu'elle garde le nom de Lisette jusqu'au moment où, dans le cinquième acte, sa noble naissance est reconnue. Elle donne à son frère les meilleurs conseils, pour le mettre en garde contre ses défauts.

Page 77. *C'est toujours la dame de cour qui fait dire le catéchisme au petit Jehan de Saintré.* Rousseau a lu le roman d'Antoine de la Sale dans l'édition que Gueullette a publiée en 1724. Je ne vois pas pourquoi M. B. et M. F. (p. 169) citent à ce propos M. de Tressan, qui, en 1758, n'avait pas encore publié son Jehan de Saintré.

Page 109. *Nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur,...* M. B. interprète *civilement :* conformément à la civilité, c'est-à-dire, selon Bossuet, « à la douceur et à la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables ». J'interprète cet adverbe un peu autrement. Vivre civilement, c'est vivre dans la société civile. Un homme déshonoré ne peut y trouver une place où il soit à l'aise.

Page 178. Rousseau cite en latin un passage de Platon ; le voici, d'après la traduction de M. Cousin :

« Si jamais un homme habile dans l'art de prendre divers rôles et de se prêter à toutes sortes d'imitation, venait dans notre État et voulait nous faire entendre ses poèmes, nous lui rendrions hommage comme à un être sacré, merveilleux, plein de charmes ; mais lui dirions qu'il n'y a pas d'homme comme lui dans notre État et qu'il ne peut y en avoir ; et nous le congédierions, après avoir répandu des parfums sur sa tête et l'avoir couronné de bandelettes ; et nous nous contenterions d'un poète et d'un faiseur de fables plus austère et moins agréable, mais plus utile, dont le ton imiterait le langage de la vertu, et qui se conformerait, dans sa manière de dire, aux règles que nous aurions établies en nous chargeant de l'éducation des guerriers. »

MM. Perey et Maugras (*Vie intime de Voltaire,* p. 207) et M. Maugras (*Voltaire et Rousseau,* p. 72) citent une lettre de Mme de Constant à son mari : « Il y a un passage de Platon, dit-elle, appliqué indirectement à Voltaire, qui a mis les Délices en fureur contre lui. Voltaire déclame violemment, sans croire que nous en connaissions la véritable

Digitized by Google

raison ; car ce que Rousseau dit sur lui tout à plat est fort obligeant. » Sur quoi MM. Perey et Maugras mettent en note : « C'est une erreur ; le passage s'appliquait à Diderot. »

Mais pas du tout ; le passage s'appliquait bel et bien à Voltaire. D'une manière voilée, mais très intelligible, Rousseau disait aux Genevois que la sagesse ne leur permettait point de souhaiter que se prolongeât le séjour de Voltaire au milieu d'eux. MM. Perey et Maugras paraissent avoir confondu cette citation de Platon, avec celle de l'*Ecclésiastique*, qui est dans la préface de Rousseau. Un passage que deux personnes d'esprit ont ainsi mal compris, méritait une note qui manque aux éditions de MM. Fontaine et Brunel.

Page 189. *Elle ne doit point ajouter sur le mariage...* MM. F. et B. auraient dû rétablir dans cette phrase la particule *donc*, qui en a été enlevée au grand déplaisir de Rousseau (lettre à Rey, 20 juillet 1758.)

Les librairies Hachette et Garnier se sont adressées à des hommes compétents, quand elles ont demandé à MM. Fontaine et Brunel de préparer les éditions dont je viens de rendre compte. Les deux commentateurs se sont, en somme, très bien acquittés de leur tâche. Je regrette de ne pouvoir accorder le même éloge à M. l'abbé Lahargou.

Il commence par donner une biographie de Rousseau, qui fourmille de petites erreurs. J'en ai compté trente en huit pages, et j'en ai laissé passer. Dans le commentaire, il y en a beaucoup moins, je le reconnais ; bien qu'il arrive à M. l'abbé L. de trébucher, comme dans la note 5 de la page 36, là même où M. F. lui avait montré le chemin. Je reconnais aussi qu'il n'est pas facile de bien annoter un auteur qu'on n'aime pas, un ouvrage qu'on voudrait ne pas voir dans les mains des jeunes gens. On remarque que vers la fin M. l'abbé L. est à bout de patience ; il n'y tient plus et éclate en exclamations : « Quelle idée et quelle extravagance ! » — « Est-il possible d'écrire sérieusement ces choses ? » — « Cela se réfute t-il ? Cela peut-il se soutenir ? »

M. L. a cru devoir faire des coupures dans son texte, en supprimant tantôt une phrase et tantôt deux ou plusieurs pages (voir pp. 93, 94, 97, 115 *ter*, 126 ; ailleurs peut-être encore). Toutes ces suppressions n'étaient pas nécessaires ; et, par exemple, au lieu de supprimer cette phrase : « Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde », il y avait une note à faire, qui manque aux éditions de MM. Fontaine et Brunel. Il fallait dire que Rousseau — comme don Diègue : « Nous n'avons qu'un honneur : il est tant de maîtresses ! » et comme Harpagon, qui dit à sa fille Élise : « Préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse .. » — emploie le mot de *maîtresse* dans un ancien sens, inusité maintenant : jeune personne qu'on aime et qu'on veut épouser. Ainsi, dans *Émile*, au livre IV : « En lui peignant la maîtresse que je lui destine..... » et au commencement du livre V : « Puisque notre jeune gentilhomme, a dit Locke, est prêt à se

Digitized by Google

marier, il est temps de le laisser auprès de sa maîtresse. » Et dans les Entretiens sur *le Fils naturel*, Diderot prend ce mot dans le même sens, quand il dit à Dorval : « On vous accuse d'avoir inspiré de la tendresse à la sœur de Clairville et d'en avoir pris pour sa maîtresse. »

Je n'hésite pas à contredire ceux qui croiraient que Rousseau, dans la phrase citée, a employé le mot de maîtresse dans le sens qu'on lui donnerait aujourd'hui. Relisez la page qui précède et celle qui suit. La maîtresse dont parle Rousseau, c'est Hermione, Zaïre ou Paméla ; ce n'est pas Musette ou Marguerite Gautier.

Comme M. Brunel, M. l'abbé L. a divisé la lettre de Rousseau en trois chapitres ; et la division qu'ils adoptent est la même, sauf au commencement du premier chapitre, où je préfère le parti qu'a pris M. Lahargou. M. B. a bien fait, en revanche, de se contenter de distinguer ces trois chapitres dans son sommaire, et de ne pas introduire dans le texte, comme M. L. a cru pouvoir se le permettre, des séparations que Rousseau n'y avait pas mises. Quoi qu'il en soit, on a ainsi une idée nette du plan général de l'ouvrage.

M. F. a eté seul à donner aux différents paragraphes un numéro d'ordre. M. L. a quelquefois réuni deux paragraphes (pp. 5 et 35) en supprimant les alinéas qui les séparent ; ailleurs (p. 4), il coupe un paragraphe par un alinéa qui n'était pas dans le texte de Rousseau ; ailleurs (p. 31), il remplace un point d'interrogation par un point d'exclamation : c'est agir trop librement avec son auteur.

Les *Lettres critiques* de Vernet et la Correspondance de Voltaire pendant les années 1757 et 1758, sont essentielles à lire pour connaître les circonstances au milieu desquelles a paru la *Lettre sur les spectacles*. MM. Perey et Maugras (*Vie intime de Voltaire*) et M. Maugras (*Voltaire et Rousseau*) ont publié des lettres inédites de Diderot et de d'Alembert, qui s'ajoutent utilement au dossier de cette affaire. On y peut joindre encore trois lettres inédites de d'Alembert; la copie des deux premières m'a été communiquée par M. Vernes d'Arlandes ; l'original de la troisième est à la Bibliothèque de Genève.

« *A monsieur J. Vernes, ministre de l'Évangile à Genève.*

« Monsieur,

« Il faut que vous n'ayez pas encore lu l'article *Genève*, puisque vous prétendez que j'y accuse vos Ecclésiastiques de n'avoir pas beaucoup de foi à l'Écriture-Sainte. Je dis, au contraire, formellement, que vous avez beaucoup de *respect* pour Elle, et que vous expliquez de votre mieux les passages de l'Écriture qui peuvent paraître contraires à voz opinions : cela suppose que vous reconnaissez l'autorité de ce livre. Ainsi, Monsieur, vous voyez que le Clergé de Genève n'a sur cet article aucune imputation à me reprocher. Comme c'est la seule chose dont vous vous plaignez dans votre lettre, c'est aussi la seule à laquelle j'aurai l'honneur de vous répondre.

Digitized by Google

« Je dois seulement vous ajouter, Monsieur, que quand vos Ecclésiastiques auront lu avec attention l'article *Genève,* ils me remercieront peut-être, au lieu de se plaindre. Il est vrai que je ne leur accorde pas beaucoup de foi aux peines éternelles, ni à la Trinité ; et vous savez mieux que personne combien le fait est vrai ; mais bien loin d'avoir cru les blesser en cela, j'ai imaginé qu'ils me sauraient gré d'avoir exposé leur manière de penser, dont il m'a paru qu'ils ne se cachaient pas, et qu'ils cherchaient même à se faire honneur.

« Au reste, Monsieur, quelque parti que prennent vos Messieurs par rapport à moi, vous devez, comme ami de M. de Voltaire, les avertir qu'il n'a pas la moindre part à l'article *Genève,* ni directement, ni indirectement; qu'il ignorait même absolument que ni moi, ni d'autres, travaillassions à cet article. Si la colère théologique doit tomber sur quelqu'un, c'est sur moi seul; et j'en attends tranquillement les effets.

« A l'égard de la dissertation que vous avez insérée dans votre Recueil, permettez-moi, Monsieur, de vous représenter qu'ayant eu l'honneur d'être lié avec vous, j'avais lieu de m'attendre que vous m'en donneriez communication ; je vous aurais convaincu aisément du peu de fondement de l'imputation de M. Reverdil. Il vous aurait même suffi de jeter les yeux sur l'article *Arrérage*, page 706 du premier volume (*de l'Encyclopédie*) colonne I, vous y auriez vu : 1° que je n'y dis en aucun endroit, comme M. Reverdil l'avance, *que l'intérêt est aussi bien dû et aussi légitimement exigé que le principal;* 2° que je distingue formellement deux sortes d'intérêt, le simple et le composé; et que je traite séparément de ce qui est dû au créancier dans l'une et l'autre hypothèse, sans rien décider d'ailleurs quant au moral.

« Nos théologiens, beaucoup plus intraitables que les vôtres, n'auraient pas manqué de tirer avantage de mon silence, si je l'avais gardé en cette occasion ; cette raison, Monsieur, et mon estime pour vous, a produit la lettre que vous avez lue dans le *Mercure.* Si Fréron ou Palissot m'eussent attaqué de leur chef, je ne m'en serais guère mis en peine. J'avais écrit dès le 1er novembre à M. Necker (*professeur de mathématiques à Genève, et frère du célèbre ministre de Louis XVI*) pour vous demander là-dessus un mot d'éclaircissement; j'ai attendu jusqu'au 20 du mois que, ne recevant point de réponse, ni de vous, ni de lui, j'ai cru même devoir à moi-même ma justification.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« A Paris, ce 17 décembre 1757.

« D'ALEMBERT. »

« *A Monsieur J. Vernes, ministre de l'Évangile, à Genève.*

« Monsieur,

« Je ne me rappelle point ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire; et quand je me le rappellerais, je serais au désespoir de compro-

Digitized by Google

mettre ni vous, ni personne. Mais, pour ce que je sais, c'est que je n'ai rien avancé, dans l'article *Genève*, sur la manière de penser des Ecclésiastiques, qui ne m'ait paru public et connu de tout le monde; j'ai même cru voir que les ministres se faisaient honneur de cette façon de penser ; et je pense qu'ils n'ont pas tort ; car, quand on rejette la tradition et l'autorité de l'Église, on ne peut être conséquent, selon moi, selon Bossuet, et selon mille autres, sans être socinien.

« Vous voyez donc, Monsieur, que mon dessein n'a point été d'offenser personne : à Dieu ne plaise ! Je n'ai pas prévu que cela vous dût faire tant de peine ; mais je ne puis empêcher à présent que cela ne soit écrit ; et je n'y vois point de remède, que de prouver à toutes les Églises protestantes que vous avez raison de penser ainsi, parce que vous raisonnez mieux que les autres.

« M. Tronchin m'a fait l'honneur de m'écrire au nom de vos Messieurs; je lui ai répondu, et je crois qu'ils doivent être contents de ma réponse; je me flatte d'avoir satisfait à ses plaintes. J'ai prié M. de Voltaire d'accommoder cette affaire conjointement avec lui, si cela est nécessaire ; mais, en vérité, on fait bien du bruit pour peu de chose.

« Mes compliments, je vous prie, à M. Necker qui, ce me semble, n'ose plus m'écrire; dites-lui que je l'aime toujours, comme s'il m'écrivait.

« Je n'ai point vu l'article *Humeur*, dont vous me parlez; et M. l'abbé Morellet (?) ne m'a point remis le mot *Idolâtrie :* peut-être l'a-t-il donné à M. Diderot. Au reste, je viens de renoncer à l'*Encyclopédie*. Ce n'est point, comme on le publie à Genève, votre article *Genève* qui en est cause ; car cet article ne me paraît point exciter ici des plaintes ; ce sont les personnalités ridicules, et même infâmes, qu'on publie contre nous, avec approbation et protection du gouvernement ; les sermons qu'on prêche à la cour et dans les églises ; les censeurs nouveaux qu'on veut nous donner, et qui exerceront une inquisition intolérable contre nous ; et mille autres raisons, qui me font chercher à garder le silence.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« D'Alembert. »

« Paris, 15 janvier [1758].

En date du 25 juin 1758, Rousseau avait écrit à d'Alembert, pour lui dire qu'il allait publier un ouvrage, en réponse à l'article *Genève*. D'Alembert lui répondit par le billet qui suit :

« A Paris, le 27 juin [1758].

« Bien loin, Monsieur, d'être offensé de ce que vous avez pu écrire contre mon article *Genève*, je suis au contraire très flatté de l'honneur que vous m'avez fait ; j'ai beaucoup d'empressement de vous lire et de profiter de vos observations. Vous pouvez me faire adresser l'ouvrage sous l'enveloppe de M. de Malesherbes, rue Neuve des Petits-Champs ; je l'en préviendrai, et l'ouvrage me sera remis.

Digitized by Google

« Je vous embrasse de tout mon cœur ; je vous prie d'être persuadé que je vous aimerai et vous honorerai toute ma vie.

« D'ALEMBERT.

« *P.-S.* Nous avons perdu le 23 de ce mois une bataille sur le Rhin. M. de Gisors est très dangereusement blessé. Ce serait pour notre ami M. de Leyre une perte irréparable. »

Une lettre publiée par Streckeisen (*Rousseau, ses amis et ses ennemis*, I, 176) nous renseigne en effet sur l'embarras où se trouva Deleyre après la mort du comte de Gisors.

Quant à Diderot, nous connaissons le sentiment qu'il éprouva en lisant l'ouvrage de Rousseau, par deux écrits qui datent de la fin de 1758 : l'un, que MM. Perey et Maugras ont publié dans la *Jeunesse de madame d'Épinay*, pp. 537 et suivantes ; l'autre est une lettre adressée à M. N .., à Genève (œuvres de Diderot, éd. Tourneux, XIX, 447). Une note de l'édition Brière, reproduite par le dernier éditeur, dit que cette lettre est probablement de l'année 1757. Mais elle est évidemment postérieure à la publication de la *Lettre sur les spectacles*.

Eugène RITTER.

HAMERLING. **Sein Leben und seine Werke.** Erster Band : Hamerling's Iugend von Dr. Michael Maria RABENLECHNER. — Hamburg. Verlagsanstalt und Druckerei A.-G. (vormals J. F. Richter). 1896. In-8, 432 p. Prix : 5 mark.

S'il faut en croire le titre et les promesses de la préface, l'ouvrage en trois volumes que M. Rabenlechner entreprend, ne sera pas une simple biographie. L'étude approfondie de l'œuvre si considérable de Hamerling y occupera une place nécessairement importante. Mais alors attendons-nous à une bonne demi-douzaine de volumes. Dans le premier, M. R. conduit à grand peine son héros jusqu'à la dix-septième année, et Hamerling est mort à cinquante-neuf ans, laissant plus de vingt volumes dont plusieurs chefs-d'œuvre.

M. R., qui ne dédaigne pas les moindres essais de l'écolier [1], qui nous cite tout au long son « journal » [2] et ne nous fait grâce ni de ses bulletins scolaires (pp. 130-131), ni de ses billets de confession (p. 329), se verra contraint, s'il veut rester dans les limites prescrites, de sacrifier, ou

1. Cf. pages 96-116, dix-huit lettres écrites à l'âge de douze ans par Hamerling du cloître de Zwettl ; il eût suffi d'en citer une ou deux. — Cf. encore l'interminable analyse des « Martyrs », pp. 146-168 ; — « Eutychia » (pp. 186-210) donné in extenso, plusieurs narrations sans intérêt (pp. 210-219), etc... etc... M. R. ne peut se résoudre à choisir.

2. Cf. pages 221-290 ; 298-308, 315-323 ; 325-333, etc... Il eût été facile de résumer ce journal en une quinzaine de pages.

Digitized by Google

la biographie du poète ou, ce qui serait plus grave, l'étude de ses œuvres. Le défaut de proportion saute aux yeux dès à présent.

Ce premier volume est trop touffu, trop bourré de documents qu'il eût été préférable de publier à part ou de rejeter à la fin de l'ouvrage. Les citations occupent plus des deux tiers du livre.

Toutefois, ceux qui ne connaissent pas l'autobiographie si attachante et si précise de Hamerling pourront lire avec profit le travail de M. Rabenlechner. Ils y trouveront sur les premières années, sur la jeunesse du poète, sur ses entours, une foule de renseignements puisés aux sources et en partie inédits. M. R., qui est, d'ailleurs, en possession des papiers laissés par le poète, ne s'est pas contenté de lire tout ce qui, de près ou de loin, a trait à son sujet ; il s'est livré à une enquête personnelle, d'une scrupuleuse minutie, et il n'a pas épargné sa peine. Bien habile qui, après lui, trouvera de l'inédit ! Mais cette fureur de l'inédit, cette chasse aux documents n'ont pas porté bonheur au livre de M. Rabenlechner[1]. En s'efforçant de faire un ouvrage impersonnel, « objectif », l'auteur n'a pas su éviter de lui donner l'aspect d'une compilation. Pourquoi citer longuement, à tout propos, l'autobiographie, au lieu de la résumer ou d'y renvoyer le lecteur[2] ? Une édition des *Stationen* avec un commentaire remplirait le même office que le gros volume de M. R. et serait d'une lecture infiniment plus attrayante.

On chercherait vainement dans ces 400 pages des vues d'ensemble, des considérations générales. L'image du poète est effacée, noyée dans la masse des documents ; on laisse au lecteur le soin de l'en dégager. La personnalité de l'auteur ne se manifeste que par de courtes réflexions, par des notes au bas des pages.

En somme, c'est moins un livre que M. Rabenlechner présente au public que les matériaux consciencieusement amassés d'un livre, ou, pour mieux dire, d'un ou de deux chapitres. Sachons lui gré cependant d'avoir entrepris une tâche utile et ingrate. Les volumes qui suivront, nous dédommageront, ne fût-ce que par le sujet même, de la lecture parfois pénible de celui-ci.

E.-H. Bloch.

Berichte der deutschen Pharmaceutischen Gesellschaft im Auftrage der Gesellschaft herausgegeben vom Vorstand. Achter Jahrgang, Heft. I. Berlin, 1898, in-8°, 32 pages.

Cette publication rentre bien peu dans le domaine de la *Revue cri-*

1. M. R. n'a point fait, d'ailleurs, de trouvaille importante ; il n'a pas ajouté de traits nouveaux à la physionomie du jeune Hamerling telle qu'elle nous est connue par l'autobiographie et par les écrits de Rosegger, Kleinert, etc...

2. Le premier chapitre n'est qu'une paraphrase des *Stationen meiner Lebenspilgerschaft*.

Digitized by Google

tique; c'est à peine aussi s'il est permis de mentionner ici le premier article qu'elle renferme : W Wicke, *Des innovations dans les appareils de polarisation;* il n'en est pas de même de la communication de M. P. Siedler, *Sur des drogues nouvellement importées*, communication qui rentre dans la géographie économique et industrielle. M. P. Siedler passe successivement en revue la noix de cola, le café des colonies allemandes, le caoutchouc et les produits analogues des colonies portugaises d'Afrique, le baume et le quinquina de Saint-Thomé, ainsi que l'huile retirée d'une espèce d'Andropogon de cette île, la gomme arabique provenant de la colonie allemande du sud-ouest africain, et quelques autres substances exotiques, entre autres l'écorce de manglier, employée comme tanin. Il y a là des renseignements curieux et une preuve de l'intérêt porté par les Allemands aux produits que leur fournissent leurs jeunes colonies ou que leur commerce peut tirer des pays étrangers.

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 octobre 1898 (suite).

M. Gauckler, directeur du service des antiquités de Tunisie, présente les photographies et aquarelles de plusieurs grandes mosaïques romaines à sujets réalistes, récemment découvertes et transportées au Musée du Bardo. — La plus importante a été trouvée dans une villa romaine, à Medeina, au fond de la Tunisie centrale, au cours de fouilles entreprises par deux officiers du 3e bataillon d'Afrique, MM. Ordioni et Quoniam, et terminées par la direction des antiquités. C'est une sorte de catalogue figuré de la batellerie maritime et fluviale à l'époque des Antonins, qui se développe sur un vaste pavement d'*atrium* affectant la forme d'une croix grecque. Aux extrémités opposées de la croix se correspondent, d'une part, une tête d'Océan et un fleuve couché; de l'autre, deux paysages marins; au milieu, évoluent en tous sens, sur les flots, 25 navires de types différents. Chacun d'eux est désigné par son nom latin, parfois accompagné de son équivalent grec et d'une citation de poète latin. Sur sept hexamètres complets tracés sur le pavement, quatre sont inédits; trois sont d'Ennius, de Lucilius et de Cicéron. Cette mosaïque offre l'image d'une quinzaine de bateaux romains dont on ne connaissait que les noms; elle révèle en outre l'existence de huit types totalement inconnus jusqu'ici. Deux autres mosaïques à sujets réalistes ont été découvertes par M. Gauckler à Carthage; elles remontent à l'époque de Constantin. L'une d'elles offre de grandes analogies avec la célèbre mosaïque de Lillebonne, qui était elle-même l'œuvre d'un artiste originaire de Carthage; elle représente les divers épisodes d'une chasse, notamment un sacrifice champêtre à Apollon et Diane, devant un temple qui abrite les statues chryséléphantines de ces deux divinités. — L'autre figure une salle de banquet avec 25 personnages, échansons, musiciens, danseuses, etc. Les convives sont accroupis à la turque sur de larges banquettes à dossier qui leur servent à la fois de siège et de table et ressemblent à celles qu'on voit encore dans les cafés maures de Tunis.— Enfin, les dernières fouilles pratiquées dans une basilique byzantine, à l'Oued Ramel, ont amené la découverte, dans un bâtiment annexe, d'une mosaïque, très incomplète, qui représente un chantier de construction en pleine activité, sans doute celui de la basilique elle-même. Le sanctuaire proprement dit et le baptistère cruciforme qui l'accompagne étaient aussi entièrement pavés de mosaïques à symboles chrétiens. — M. Gauckler donne quelques renseignements sur la collection de mosaïques réunies au musée du Bardo et sur l'atelier de mosaïstes qui y fonctionne sous la direction de M. Pradère.

M. Clermont-Ganneau appelle l'attention de l'Académie sur les badigeonnages dont sont en ce moment victimes les monuments antiques de Jérusalem, comme la mosquée

Digitized by Google

d'Omar. De nombreux édifices ont subi cette toilette, entre autres la vieille mosquée de la Khankah, en partie enclavée dans l'église du Saint-Sépulcre, où cette opération avait amené une découverte inattendue, celle d'une inscription latine des Croisades. On écrit de Jérusalem à M. Clermont-Ganneau que le cadi a donné immédiatement l'ordre de détruire ce texte des infidèles. C'est à peine si on a eu le temps d'en prendre une copie sommaire qui a permis de reconnaître qu'il s'agissait de la dédicace du palais patriarcal par le premier patriarche franc de Jérusalem, sous Godefroy de Bouillon. Ce document prouve que la Khankah s'élève sur l'emplacement même de ce palais fameux, et il confirme le dire des anciens chroniqueurs arabes, assurant qu'elle avait été fondée dans le palais des Patriarches, transformé en couvent de Soufis par Saladin, le lendemain de la prise de Jérusalem.

Séance du 14 octobre 1898.

M. Cagnat lit une nouvelle note de M. le lieutenant de vaisseau de Roquefeuil sur les sondages qu'il a opérés dans la baie de Kram pour arriver à la connaissance des ports antiques de Carthage. Cet officier est parvenu à constater certains faits qui rectifient sur des points importants les relevés de ses prédécesseurs et, en particulier, du plus célèbre d'entre eux, Falbe. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

L'Académie désigne M. Dieulafoy comme lecteur à la séance publique annuelle.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre du R. P. Delattre sur les dernières fouilles de Carthage. Le puits où a été trouvé le petit sarcophage dont le couvercle porte un personnage drapé et barbu, n'avait pas été entièrement exploré. La chambre située au fond du puits avait été seule complètement vidée; il restait, vers le milieu du puits, une seconde chambre à deux auges, qui était pleine de terre. C'est le 6 octobre seulement qu'elle a été déblayée. Outre les auges renfermant des squelettes avec le mobilier ordinaire, on y a trouvé quatre petits sarcophages simples; mais dans l'auge de la cellule à gauche, sous le plafond, un cinquième petit sarcophage était encastré dans le rocher. Sur le couvercle de ce petit sacorphage est gravé au trait un personnage barbu, à longue robe, la main droite levée et portant dans la gauche, devant la poitrine, une sorte de coupe ou de cassolette. La tête repose sur deux coussins ornés de glands. La silhouette seule du personnage et des deux coussins sur lesquels la tête repose, se détache en relief. Ce personnage paraît représenter un Carthaginois revêtu de la même dignité que celui qui est sculpté en haut relief sur le sarcophage précédemment découvert. Mais, cette fois, il y a son nom et son titre. La tranche du couvercle, du côté de la tête du personnage, porte une inscription gravée en caractères puniques, et le R. P. Delattre croit pouvoir la traduire: « Baalchillek le *rab* ». — MM. Viollet et Deloche présentent quelques observations.

M. Huguet, médecin-major, chargé de mission, fait une communication sur l'histoire des premières relations de la France avec le Mzab. Ce pays est occupé par la France depuis 1882; mais dès 1852 la question de l'occupation du Mzab s'était posée, après la prise de Laghouat. M. Huguet expose les différents épisodes de cette conquête.

M. Omont fait part des résultats de la Conférence internationale récemment tenue à Saint-Gall (Suisse) pour examiner les causes de destruction qui menacent les très anciens manuscrits et étudier les moyens d'assurer leur conservation. Le R. P. Ehrle, préfet de la Bibliothèque Vaticane, qui avait pris l'initiative de la réunion de cette conférence, avait pu, grâce à l'autorisation du Souverain Pontife, mettre sous les yeux des membres de la Conférence des spécimens des plus anciens et des plus précieux manuscrits de la Vaticane restaurés par ses soins: les deux manuscrits de Virgile à peintures, le palimpseste du *de Republica* de Cicéron, le Fronton, le Strabon, le Suétone, etc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 31 octobre — 1898

ROBERT, les joueuses d'osselets d'Alexandros. — FURTWAENGLER, Les temples de l'Acropole. — FURTWAENGLER et URLICHS, Monuments de la sculpture grecque et romaine. — L. PINGAUD, Saint Pierre Fourier. — BAYER, Histoire de la littérature dramatique hongroise. — FERENCZI, Histoire du théâtre de Kolozsvar. — BERENSON, Les peintres de l'Italie centrale sous la Renaissance.

Carl ROBERT. **Die Knœchelspielerinnen des Alexandros.** Halle, Niemeyer, 1897. In-4, 34 p., avec une planche et huit vignettes (21e Winckelmannsprogramm de Halle.)

Le 24 mai 1746 on découvrit, à Herculanum, une plaque de marbre portant une peinture signée de l'Athénien Alexandros. Souvent publiée, elle a enfin été copiée très exactement par M. Gilliéron et reproduite en couleurs, par le soins de M. Robert, avec une perfection qu'on ne surpassera pas. La scène représente deux jeunes filles agenouillées jouant aux osselets; derrière elles, au second plan, une femme debout, dans une attitude courroucée et maussade, paraît l'objet des sollicitations de deux jeunes filles, qui s'efforcent de la consoler ou de l'apaiser. Le mot de l'énigme est donné par les inscriptions qui accompagnent les personnages. Les joueuses sont Aglaié et Hileaira ; la femme maussade est Latone, que tentent de concilier Niobé et Phoibé. Latone et Niobé étaient, comme dit Sappho, de bonnes amies ; mais voilà qu'une querelle née d'une partie d'osselets les a brouillées. Tel était peut-être le sujet d'une composition lyrique inspirée de Sappho; l'original du tableau serait probablement, dans cette hypothèse, l'ex-voto du poète couronné.

M. Winter a récemment soutenu, ou plutôt proclamé, que les *Astragalizousai* étaient une peinture attique du ve siècle, exécutée à l'encaustique. M. Robert n'a pas eu de peine à montrer qu'il y a là deux erreurs. D'abord, le tableau sur marbre d'Herculanum est une copie romaine d'un original grec de la fin du ve siècle (vers 420, suivant M. R.); ensuite, il n'est pas vrai qu'il soit peint à l'encaustique. M. Winter pensait que la Nemea de Nicias (Pline, XXXV, 27) devait être peinte à l'encaustique sur marbre, puisque Auguste la fit insérer dans le mur de la Curia Julia; mais M. R. signale opportunément des

Digitized by Google

découvertes récentes faites à Pompéi, desquelles il résulte que des tableaux *sur bois* étaient souvent encastrés dans le stucage des murs. L'existence même de peintures à l'encaustique sur marbre est encore à démontrer.

Cette dissertation est suivie de deux *excursus*, l'un sur les bas-reliefs de la base de la Némésis de Rhamnus, où paraissent trois figures debout analogues à celles du tableau d'Alexandros, l'autre sur une statue de la collection Jacobsen, que M. Robert rapproche de l'Agavé du vase de Midias. Il s'abstient de proposer un nom ; j'avais, pour ma part, au vu de la photographie, songé à Latone effrayée par le serpent Python.

S. R.

A. Furtwængler. **Zu den Tempeln der Akropolis von Athen.** Munich, 1898 (extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Bavière, 1898, III, p. 349-390.)

I. Depuis plus de douze ans, M. Doerpfeld soutient que le temple archaïque d'Athéna, construit en tuf, fut réparé après les guerres médiques et subsista sur l'Acropole jusqu'à l'époque romaine. Il a encore récemment maintenu cette théorie (*Athen. Mitth.*, 1897, p. 159-178), en y introduisant cependant une modification importante. L'état de conservation relative de l'entablement du vieux temple l'a convaincu que la colonnade extérieure ne s'était pas écroulée au moment où les Perses exercèrent leurs ravages sur l'Acropole. Cette colonnade, dit-il, a été démolie plus tard, lors de la construction de l'Erechthéion, et c'est seulement la *Cella* du vieux temple qui a été réparée et conservée. M. Furtwængler a déjà combattu les idées de M. Doerpfeld dans les *Meisterwerke* ; il les réfute ici une fois de plus et, à mon avis, avec plein succès. L'objection capitale est toujours celle-ci : pourquoi, construisant un temple aussi soigné que l'Erechthéion, les Athéniens l'auraient-ils écrasé, dissimulé presque, en laissant subsister, à quelques mètres du Portique des Caryatides, une vieille bâtisse devenue inutile depuis la construction du Parthénon ? Une inscription atteste formellement que l'ancienne statue d'Athéna fut transportée du temple archaïque dans l'Erechthéion, qui, dans la suite, s'appela « le vieux temple » parce qu'il abritait la vieille image. Mais comme on n'a découvert aucune trace d'un temple archaïque qui aurait été remplacé par l'Erechthéion, un passage souvent cité d'Hérodote (VIII, 55) fait difficulté : il y est question d'un Ἐρεχθέως νηός où se trouveraient l'olivier sacré et la source saline. Or, dans Hérodote, νηός signifie toujours un sanctuaire couvert. M. F. avait proposé d'écarter cette « aporie » en remplaçant, dans le passage en question, νηός par σηκός, qui désigne un sanctuaire à ciel ouvert. Il signale maintenant un passage de Denys d'Halicarnasse (*Antiq. Rom.*, XIV, 4) qui est évidemment calqué sur celui d'Hérodote

Digitized by Google

et où on lit, en effet, σηκός. Cela semble bien prouver que, du temps de Denys, le texte d'Hérodote portait le mot qu'y a rétabli M. F.

II. Dans ses *Intermezzi* (p. 17), M. F. a émis l'opinion que l'Athéna de l'École des Beaux-Arts, autrefois à la villa Médicis, proviendrait du fronton oriental du Parthénon, dont elle aurait occupé le milieu. Le travail de cette statue est certainement attique et du ve siècle ; les dimensions et la nature du marbre concordent ; cependant on a présenté deux objections, auxquelles M. F. s'efforce aujourd'hui de répondre. La première est d'ordre matériel : la plinthe de la statue de l'École des Beaux-Arts offre des traces de goujons auxquels ne correspondent pas de trous sur le rebord du fronton. M. F. avait d'abord supposé que l'Athéna du fronton oriental du Parthénon, enlevée du temple grec par Néron, aurait-été fixée dans le fronton de quelque temple romain. A cette hypothèse gratuite, il en substitue une bien plus simple, qui lui a été indiquée par M. Sauer : les goujons étaient prévus par Phidias, mais ils n'ont pas été mis en place, parce qu'on a trouvé moyen de s'en passer. La seconde objection est plus grave. Cette statue d'Athéna immobile, avec les plis cannelés de sa draperie tombante, a-t-elle vraiment pu former le centre d'une composition où toutes les figures connues sont en mouvement? Comme M. F. nous soumet (p. 371) une nouvelle restauration de l'ensemble du fronton, avec l'Athéna Médicis au milieu, artistes et archéologues peuvent se former une opinion en regardant le croquis qu'il a publié. Pour ma part, je ne suis pas du tout convaincu. Il me semble qu'une Athéna en mouvement, paraissant sortir du fronton, ferait mieux l'affaire. Je sais bien que M. F. plaisante cette manière de voir et croit Phidias incapable d'avoir attribué à la déesse nouveau-née une tentative de suicide ; mais c'est là une boutade, un argument de conférence publique, qui ne peut être, à mon avis, sérieusement invoqué.

III. Dans ses *Meisterwerke* (p. 208), M. F. a posé en fait, comme une vérité désormais acquise, que le temple de la Niké Aptère avait été construit en 425, sous l'influence du parti clérical d'Athènes qui voulait faire pièce à Périclès en gâtant l'harmonie des Propylées. Or, en 1897, M. Cavvadias a découvert, sur l'Acropole, une inscription de 450 av. J.-C. environ, qui prescrit l'édification d'un temple sous la surveillance de Callicrate ; le texte prouve qu'il s'agit bien du temple de la Niké Aptère, dont la prêtresse est mentionnée sur une inscription postérieure, gravée au revers. Ainsi paraissait confirmée l'opinion de M. C. Robert, qui attribuait le petit temple de Niké au milieu du ve siècle et le croyait antérieur aux Propylées (437-432) [1]. Mais M. F. ne veut rien entendre. Il se tire d'affaire en disant que la construction prescrite par le décret retrouvé n'a pas eu lieu ; car, dit-il, ce n'est pas seulement à notre

1. Je maintiens, à ce sujet, ce que j'ai écrit dans les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1897, p. 550.

Digitized by Google

époque que des projets de bâtiments sont restés dans les cartons. Assurément, mais pour justifier une telle hypothèse, il faudrait *prouver* que le petit temple ne peut pas être de 450. Or, les preuves qu'allègue M. F. (détails du chapiteau, style des sculptures) ne sont nullement décisives. Il lui arrive, avec le temple d'Attrina Niké, le même accident qu'avec le monument d'Adam Klissi. Dans l'un et l'autre cas, une inscription découverte à la dernière heure vient lui donner tort ; alors, d'un vigoureux coup d'épaule, il écarte l'une et l'autre inscription. C'est trop commode.

Inutile de dire que ces trois essais de M. F. sont remplis d'observations justes et intéressantes. Même quand elle s'égare, sa science, coulant toujours à pleines eaux, dépose un riche limon où les pépites d'or ne manquent pas. Les cailloux pointus et coupants n'y manquent pas non plus. Comme à l'ordinaire, M. Kekulé von Stradonitz en reçoit la meilleure part ; mais il en reste pour son élève M. Winter, pour M. Benndorf (ce qui est très injuste), pour feu Dümmler, même pour M. Michon, accusé d'avoir reproduit les erreurs frivoles de M. Winter. M. Furtwaengler a donc mis, dans ces pages académiques, de quoi charmer les archéologues, les philologues et, subsidiairement, les amateurs de boxe.

Salomon Reinach.

Denkmæler griechischer und rœmischer Skulptur für den Schulgebrauch... herausgegeben von A. Furtwængler und H. L. Urlichs. Handausgabe. Munich, Bruckmann, 1898. In-8, xii-179 p., avec 52 planches en photogravure. Prix : 4 mark.

La grande collection de photographies inaltérables d'après des sculptures antiques, entreprise par la maison Bruckmann, a fini de paraître en 1898 ; elle comprend 100 livraisons in-folio à 20 mark chacune, plus un index de 73 p. dû à M. Arndt (2 mark). De cet ouvrage il a déjà été publié un choix pour les écoles, formant un in-folio de 50 planches à 100 mark. Enfin, on nous offre aujourd'hui, au prix très modéré de 4 mark, un in-8 contenant 52 réductions en similigravure — excellentes, disons-le tout de suite — d'après les clichés du grand ouvrage. Cela fait, si j'ai bien compté, trois moutures tirées du même sac Ce système présente un grand inconvénient, dont MM. Furtwængler et Urlichs, à défaut de la maison Bruckmann, auraient dû s'émouvoir. Une même reproduction photographique porte désormais trois cotes différentes, suivant qu'on la cite d'après les *Denkmæler* à 2,000 mark, les *Denkmæler* à 100 mark ou les *Denkmæler* à 4 mark. Il n'y a même pas de table de concordance permettant de se reporter facilement de la petite édition à l'une des grandes. On a vu que le choix de 50 planches in-folio s'appelle *Schulausgabe* et que le volume à 4 mark s'appelle *Handaus-*

Digitized by Google

gabe. Ce dernier terme prête singulièrement à l'équivoque. On s'imagine d'abord que c'est une véritable *édition manuelle* des Denkmæler, un « Bruckmann de poche » et qu'on y trouvera, réduites à un format raisonnable, toutes les planches de la grande édition. Or, en réalité, ce n'est qu'une *Handausgabe* de la *Schulausgabe*, c'est-à-dire une réduction de la réduction. Donc, tout en sachant gré à la maison Bruckmann de la belle exécution et du bas prix de la *Handausgabe*, on ne peut que constater l'inutilité scientifique de ce petit livre et regretter le trouble qu'il apportera à cette tâche déjà si compliquée et si agaçante des archéologues – l'indication de références faciles à contrôler.

Je possède, les ayant fait exécuter pour mon usage personnel, d'excellents clichés 8 1/2 × 10 d'après presque toutes les planches de la grande édition des *Denkmæler*. Si la maison Bruckmann veut vraiment publier une *Handausgabe* de sa grande œuvre, non un ouvrage scolaire avec une titre propre à donner le change, je lui offre δωρεάν mes clichés, qu'elle fera reproduire à sa façon. Je n'y mets qu'une seule condition : c'est qu'elle ne vendra pas la vraie *Handausgabe* à un prix dépassant 30 mark.

J'oubliais de dire que les clichés des *Denkmæler* servent encore, à la même maison Bruckmann, pour un album populaire intitulé *Klassischer Skulpturenschatz* : ce qui fait une quatrième mouture. Et, enfin, que les *Griechische und Rœmische Portraits*, de la même maison, ouvrage in-folio en cours de publication, au prix de 2,000 mark, ont également fourni des clichés pour la *Handausgabe*. Sans doute, nous aurons bientôt la *Schulausgabe* des *Portraits* et la *Handausgabe* de cette *Schulausgabe*. Après tout, si le public est un peu victime de ces éditions polyonymes et polymorphes, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Il lui a plu de payer cinq francs la feuille, en souscrivant aux *Denkmæler*, des photographies qu'Alinari et Brogi fournissent à 75 centimes ; comme il a ainsi couvert, et bien au-delà, les frais de publication des *Denkmæler*, il est tout naturel que les clichés, dûment « amortis », éprouvent le besoin de venir prendre l'air et de solliciter les acheteurs sous des déguisements nouveaux. Une fois entré dans cette voie, on arrive à faire des livres pour les clichés et non des clichés pour des livres. Si les clichés sont bien venus, ce n'est pas un mal qu'ils se répandent ; mais il est toujours bon d'être prévenu qu'on va revoir de vieilles connaissances.

Le choix des 52 monuments commmentés par MM. Furwængler et Urlichs n'est pas sans provoquer quelque surprise. Parmi ces 52 chefs-d'œuvre figurent la Melpomène du Vatican et les Dioscures du Monte Cavallo, qui sont des statues médiocres ; mais on y cherche en vain l'Aphrodite de Milo ! Nous trouvons (pl. 10) une restitution de la Niké de Paeonios ; mais il n'y a pas trace de la Niké de Samothrace ! Faut-il vraiment attribuer à un chauvinisme scientifique — qui, dans l'espèce,

Digitized by Google

serait le *nec plus ultra* de la sottise — l'exclusion des deux chefs-d'œuvre conservés au Louvre?

A d'autres égards, le choix des éditeurs a été sévèrement guidé par des raisons de convenance (ou soi-disant telles). Les hommes nus sont tous pourvus de feuilles de vigne et il n'y a pas une seule femme nue; même pour l'Aphrodite de Cnide, on s'est borné à donner une réplique de la tête, conservée dans la collection Kaufmann à Berlin (pl. 22.) On pourrait s'étonner de cette pruderie si l'on ne savait, d'autre part, avec quelles critiques malveillantes et même imbéciles la pédagogie allemande doit compter, toutes les fois qu'elle veut faire une place à l'art dans l'enseignement trop *formel* de ses lycées. En voici un exemple. Une feuille cléricale de Coblence, le *Rhein-und Moselbote*, publiait au mois de janvier dernier la note suivante: « Dans le nouveau gymnase *Kaiserin Augusta*, les corridors et les escaliers ont été décorés récemment de toutes sortes d'images se rapportant à l'antiquité classique. Ainsi, par exemple, sur le premier palier, sont suspendues des reproductions du *Gaulois mourant* et du *Laocoon*. Il est possible que ces images aient quelque importance comme spécimens de l'ancien art païen, mais on doit se demander, d'autre part, si le sens de la moralité peut être, de la sorte, fortifié et nourri chez les jeunes gens, en particulier chez les très jeunes. Et pourtant, c'est la moralité qui est la plus haute noblesse de l'homme[1]. » Ainsi il s'est trouvé un homme assez stupide pour déclarer dangereuse, *dans un gymnase de garçons*, l'exhibition du Gaulois mourant et du Laocoon! La manière dont ce zélote parle de la « *antik-heidnische Kunst* » ne laisse, d'ailleurs, aucun doute sur les principes dont il s'inspire et sur le drapeau qu'il sert.

Il ne faut donc pas en vouloir à l'éditeur et aux auteurs de la *Handausgabe* s'ils n'ont donné qu'une idée incomplète de la beauté grecque; disons même qu'ils ont fait preuve d'un certain courage, puisqu'ils ont publié le *Laocoon* et le *Gaulois mourant*.

Les notices de MM. Furtwængler et Urlichs, rédigées pour les écoliers et les gens du monde, n'ont aucune prétention à l'érudition; les rares citations grecques ou latines y sont traduites en allemand, ce qui suffit à en marquer le caractère. Mais ces notices sont intéressantes; elles apportent, dans un langage simple, des faits précis; elles sont exemptes de déclamation et de sensiblerie. L'auteur de la *Grammaire des arts du Dessin*, Charles Blanc, ne pouvait parler du Parthénon ou de l'Erechthéion sans larmes dans la voix; ce travers, encore assez répandu, ne peut être imputé à MM. F. et U. Bien entendu, on n'est pas obligé d'être toujours de leur avis. Ainsi (p. 40), je crois tout à fait inadmissible l'interprétation traditionnelle du bas-relief d'Orphée et Eurydice; je ne suis pas non plus d'accord avec M. Urlichs (p. 76) sur les mérites de l'Artémis de Versailles, que j'aurais, pour ma part, volontiers omise;

1. *Gazette de Francfort*, 24 janvier 1898.

Digitized by Google

enfin, je me refuse à croire, avec M. Furtwængler et après Winckelmann, que le groupe de Ménélas représente Oreste et Électre. Mais, en pareille matière, l'essentiel est d'éveiller la réflexion des élèves, en même temps que leur sentiment artistique ; et je crois que les notices de MM. Furtwængler et Urlichs répondent fort bien à ce double objet.

Une des similigravures est mauvaise et serait à refaire : c'est la Niobé de Florence (pl. 33).

Salomon REINACH.

Saint Pierre Fourier par Léonce PINGAUD (Collection « *Les Saints* »). Paris, Lecoffre, 1898. 212 pp. in-12.

Ce livre pourrait être proposé en modèle aux hagiographes; M. Pingaud a su y concilier le respect du croyant et la sincérité de l'historien. Il n'a pas dissimulé les parties moins sympathiques de son héros, notamment ses petites habiletés de conduite à l'égard des jésuites. Ceux-ci n'ont pas non plus trouvé dans M. P. la complicité tacite et la secrète admiration qu'on observe parfois avec surprise chez des historiens non catholiques. Ils sont dépeints dans leur ordinaire façon d'agir, souples et onctueux, adversaires insinuants de toute œuvre et de toute entreprise qui peut menacer ou diminuer leur domination sur les âmes. C'est eux que Fourier rencontre quand il fonde la Congrégation de Notre Dame, (les Oiseaux), première institution de femmes vouée, dans l'esprit du fondateur, à l'enseignement gratuit du peuple, et que Fourier aurait voulu sans clôture et sans maison mère. C'est eux encore qui gênent le réformateur des chanoines de Saint-Augustin, devenus chanoines réguliers de Notre Sauveur, empêchent de s'affermir dans des règles définies et reconnues une société religieuse vouée à l'instruction et à la direction des consciences, et sont responsables de la lenteur et de l'échec final de la réforme. En même temps, nous assistons au développement et à la mise en pratique des idées pédagogiques de Fourier. Il faut louer encore M. P. de la netteté de ses affirmations à l'encontre de théories qu'on nous présente souvent comme des dogmes intangibles. Le biographe est heureux de signaler dans les entreprises de Fourier « une réaction contre l'école mixte, cette institution à la fois surannée et rudimentaire qui nous est revenue d'Amérique, dans ce siècle, à l'état de nouveauté plus vantée et plus ingénieuse que rationnelle et féconde » (p. 47). Nous voudrions pouvoir citer également une page (p. 72) sur l'usage des récompenses, où M. Pingaud, d'accord avec Fourier et avec le bon sens, raille doucement la pédagogie naïve qui tient trop peu de compte de la nature humaine, déjà tout entière dans l'enfant. Cette œuvre même de l'enseignement populaire n'est pas surfaite, comme généralement aujourd'hui, et M. P. la voit ce qu'elle est, averti par son héros, qui « n'eut pas compris qu'on regardât le commerce quotidien avec le papier

Digitized by Google

manuscrit ou imprimé comme une des fins essentielles de l'homme ». D'autres chapitres nous apprennent comment Fourier a connu dans le détail les besoins et les misères du peuple lorrain à sa cure de Mattaincourt et s'est préparé à exercer une action sociale limitée, mais bienfaisante et avisée. Les historiens prêteront plus d'attention au récit des relations de Fourier avec les princes lorrains. Car ce prêtre, mort à Gray, en terre comtoise, avait ce trait particulier d'être un patriote étroitement attaché à ses princes et à sa petite patrie ; aussi son influence ne s'est guère étendue hors des limites de la Lorraine. Comme la vie d'un saint et d'un fondateur d'ordre ne s'arrête pas à la mort, M. Pingaud a retracé brièvement l'histoire des fondations et de la renommée de Fourier ; l'idée d'aller prendre dans les *Mémoires* de Mme Roland une description du couvent parisien de Notre-Dame est d'un écrivain habitué à puiser l'histoire de la France moderne aux sources les plus diverses [1]. Sous la trame d'un récit vif et toujours intéressant, on sent en effet l'érudit informé, qui a recouru aux documents originaux énumérés en tête de la biographie [2].

A.

---

1. **A magyar drámairodalom tœrténete.** (Histoire de la littérature dramatique hongroise) par Joseph Bayer. Budapest, Académie, 1897. 2 volumes in-8, xv-541 et 494 p.
2. **A Kolozsvari szinészet és szinkaz toerténete**, (Histoire du théâtre de Kolozsvár-Clausembourg) par Zoltán Ferenczi. Kolozsvár, Ajtai, 1897. vi-539. gr. in-8.

M. Bayer est l'historien attitré du théâtre hongrois. Son premier grand ouvrage en deux volumes : *A nemzeti játékszin tœrténete* (1887) nous a retracé les débuts difficiles, les péripéties et les luttes des premières troupes hongroises qui, depuis 1790 jusqu'à l'ouverture du Théâtre national de Budapest (1837), avaient pour mission d'éveiller le goût pour le jeu de la scène. Luttes vraiment émouvantes, car aucun genre littéraire ne fut si longtemps négligé en Hongrie que l'art dramatique. La raison en est bien simple : il n'existait pas de théâtre et il n'y avait pas de centre intellectuel. Presbourg et Pest étaient des villes allemandes et les premières troupes hongroises n'avaient pas seulement à vaincre l'apathie du public, mais encore les obstacles que leur suscitaient les troupes allemandes qui défendaient âprement leurs positions.

---

1. Nous goûtons moins les rapprochements par lesquels M. P. a voulu, à la manière d'autrefois, clore certains de ses chapitres : pp. 132 (Receveur), 155 (Lacordaire).

2. P. 67, l. 6, faut-il lire « *par* laquelle » ? — Lire p. 73, l. 16 : « *par* des analyses » ; p. 96, l. 3 du bas : « ses *disciples* » ; p. 102, l. 2 du bas : « ce conflit, assez mesquin » ; p. 152, l. 9 du bas : « *les* plus jeunes écoliers » ; p. 153, l. 10 : « ne *s'explique*-t-on ».

Digitized by Google

Au commencement de notre siècle, ces dernières avaient un très beau théâtre à Pest, tandis que les troupes hongroises étaient forcées d'errer de ville en ville et végétaient! Lors du réveil national, en 1790, on commença à s'intéresser à cette cause et malgré le retard causé par le mauvais vouloir des autorités, les scènes se multipliaient dans les villes de province, jusqu'à ce que les deux capitales eussent leur théâtre : Kolozsvár le sien en 1821, et Pest en 1837. L'histoire de ce dernier est l'histoire même de la littérature dramatique hongroise.

M. B. qui, dans son premier ouvrage, s'était occupé exclusivement de l'histoire extérieure du théâtre, aborde dans les deux beaux volumes couronnés par l'Académie, les œuvres même et nous donne un tableau aussi exact qu'attrayant de toute la littérature dramatique depuis ses origines jusqu'en 1867[1]. Les origines jusqu'à l'arrivée de Bessenyei (1772) sont vite déblayées. Du XVIe au XVIIIe siècle on ne trouve que deux ou trois pièces magyares issues de la lutte entre catholiques et protestants, puis les nombreux titres des drames scolaires latins des Jésuites, les tentatives en hongrois des Paulistes et des Piaristes : le tout en manuscrit ou perdu. Lorsqu'enfin Bessenyei et son groupe littéraire commencent à traduire quelques pièces françaises, ils le font plutôt pour être lus que pour être joués, surtout pour montrer que la langue hongroise est apte à exprimer aussi bien les passions tragiques que les idées burlesques. De 1790 jusqu'à l'arrivée de Charles Kisfaludy (1819), on traduit, on adapte, mais on ne crée rien d'original. Quelques pièces de Molière, de Voltaire, de Falbaire, surtout les pièces larmoyantes et les comédies de Kotzebue dont le culte est illimité et qui inspire encore Kisfaludy, forment le répertoire. Kisfaludy crée la comédie hongroise; Gombos, Bolyai et Gaal sont également les ouvriers de cette première heure, sans beaucoup d'originalité, surtout sans force et sans relief. La tragédie de Katona *Bánk-bán* (1820), incomprise au milieu des pièces de Kotzebue et d'ineptes tragédies de fatalité, fait l'effet d'un volcan au milieu d'une vaste plaine. Mais peu avant l'ouverture du Théâtre national, la Hongrie fait connaissence avec le drame romantique français qui, pendant vingt-cinq ans, dominera sur la scène hongroise. La préface enthousiaste dont le baron Joseph Eötvös fit précéder sa traduction d'*Angelo* (1836) indique le chemin à suivre. Szigligeti qui présidera pendant quarante ans aux destinées du théâtre et publiera une centaine de pièces depuis le vaudeville aux types hongrois jusqu'à la tragédie, en passant par le drame historique et la comédie, quelques jeunes talents comme Czakó, Obernyik, Charles Bernstein dit *Hugo*, Kuthy, Vahot : tous sont disciples de nos romantiques. Ils choisissent

1. Les concours académiques fixent régulièrement cette date comme limite. Il semble que pour les trente dernières années qui se sont écoulées depuis le dualisme, la perspective nécessaire, ou peut-être les travaux préliminaires manquent. Mais jusqu'à quand s'arrêtera-t-on à 1867?

Digitized by Google

des sujets magyars, mais les traitent dans la manière de Victor Hugo ou de Dumas père. Le courant démocratique et révolutionnaire de 1840 les favorise. Grâce à eux, le théâtre marchait vers sa perfection lorsque la Révolution l'arrêta dans son développement. De 1850 à 1867 la tragédie et le drame historique n'osent plus parler librement, la censure biffe tout ce qui est suspect. C'est alors que les dramaturges se tournent vers le drame social. Et de nouveau, c'est la France qui donne les modèles. « L'imitation des pièces françaises, dit M. B. (II, p. 300) voilà ce qui caractérise le drame social hongrois de 1850 à 1867. » Au lieu de Victor Hugo, on imite Scribe, qui cède plus tard la place à Feuillet, Augier et Dumas fils. — On peut voir par ce simple résumé combien fut grande l'influence française depuis l'ouverture du Théâtre national jusqu'au dualisme ; et nous pouvons ajouter que dans les trente dernières années elle n'a rien perdu de son intensité.

M. B., tout en insistant sur les pièces qui resteront, n'a pas négligé les œuvres de deuxième et de troisième ordres. Il a fallu souvent les chercher dans les archives du Théâtre national car une minime partie seulement est imprimée. La division du livre selon les genres dramatiques a forcé l'auteur de parler à différentes reprises des grands écrivains qui se sont essayés dans plusieurs genres ; cet inconvénient nous a privés d'une vue d'ensemble sur l'œuvre de Szigligeti. Le jugement de M. B. sur lui nous semble un peu sévère. Szigligeti possédait au plus haut degré le don du théâtre ; c'est un Scribe, si vous voulez, et s'il n'a pas le vol aussi haut et la langue aussi châtiée qu'un Vörösmarty ou un Czakó, s'il ne crée pas des situations tragiques, comme Katona, il n'est pas moins vrai qu'il a fourni pendant quarante ans le pain quotidien et a trouvé le moyen de ne jamais être ennuyeux. — L'éloge enthousiaste de la *Tragédie de l'Homme*, à la fin de l'ouvrage, est mérité ; mais n'oublions pas que le théâtre ne vit pas de ces productions isolées et grandioses qui veulent donner la philosophie de la marche de l'humanité.

Les Appendices contiennent des matériaux très utiles ; tels que les titres des drames scolaires des Jésuites de 1601 à 1775, ceux des pièces jouées dans les écoles des Piaristes et des Paulistes de 1700 à 1783, et des Frères Mineurs de 1721 à 1784 ; quelques programmes de ces pièces scolaires ; le répertoire inédit dressé par Mérey en 1796 des pièces traduites ou originales ; les traductions hongroises des pièces de Kotzebue, complément très utile à la thèse de M. Rabany dont M. Bayer a suivi la bibliographie ; le répertoire des pièces originales du Théâtre national de 1837 à 1867 et de nombreux Index[1].

II — Le théâtre de Kolozsvár a célébré, en 1892, son centenaire. La Commission des fêtes avait chargé M. Ferenczi, le biographe de Petöfi,

1. Tome II, p. 377. Gozlan doit être rangé parmi les écrivains *français*, et non *italiens*.

Digitized by Google

de raconter, d'après les archives de ce théâtre, son histoire. M. F. en érudit consciencieux a profité de cette occasion pour retracer, à son tour, le développement de l'art dramatique en Hongrie. Lui, comme M. Bayer, consacre les premiers chapitres aux drames scolaires des protestants et des Jésuites. M. F. est entré avec un peu plus de détail dans cette question, car en Transylvanie, dès l'arrivée de Honterus, disciple de Luther, nous voyons ces jeux organisés à Brasso (Kronstadt) dans la première moitié du XVIe siècle. En général, le théâtre rencontrait, en Transylvanie, un terrain plus favorable que dans la Hongrie proprement dite. Moins dévastée que la Hongrie, on y trouve avant le XVIIIe siècle une vie intellectuelle plus intense. Les représentations théâtrales à la cour et dans les manoirs des nobles n'étaient pas rares; la langue française y étant très répandue, on trouve au XVIIIe siècle la troupe d'un nommé Philippe Colignon, celles de Bienfait et de Diwaldt — c'est un Duval —; la noblesse elle-même joue des pièces françaises et les traduit. C'est ainsi que la première traduction hongroise du *Cid* (1773), due au comte Teleki, paraît à Kolozsvár. La première troupe régulière, constituée en 1792, se composait presque entièrement de nobles. Les étudiants de Nagy-Enyed publient la même année la traduction de deux pièces de Molière : *Le Mariage forcé* et *Le Médecin malgré lui; Brutus* et *Tancrède* de Voltaire sont jouées en 1794. Dès 1795 la Diète vota la construction d'un théâtre national; le baron Nicolas Wesselényi, ardent patriote, considéra la scène comme un moyen puissant pour agir sur la nationalité et sur les mœurs. Il s'y adonna corps et âme et les statuts qu'il élabora montrent quelle haute idée il avait de l'art théâtral. Quoique les sommes nécessaires pour la construction du théâtre fussent votées dès 1811, il fallut attendre encore dix ans jusqu'à l'ouverture. A la première représentation (12 mars 1821) tous les rôles étaient tenus par des nobles.

M. F. a mis en œuvre tous les documents des archives et il a poussé son enquête jusqu'en 1892. Une grande partie de ces documents intéresse l'histoire littéraire, car ils nous donnent minutieusement le répertoire de la troupe transylvanienne. La composition de cette troupe est moins importante, de même que les notes des architectes, et, en général, tout ce qui se rapporte aux détails infimes.

En résumé, nous pouvons dire que grâce aux travaux de MM. Bayer et Ferenczi, rien ne reste obscur dans l'histoire du théâtre hongrois et nous souhaitons que les autres genres littéraires — épopée, poésie lyrique, roman — trouvent des historiens aussi bien informés et aussi consciencieux.

J. Kont.

Digitized by Google

Bernhard Berenson. **The central Italian painters of the Renaissance.** Putnam, Londres et New-York, 1897. In-16, 205 p., avec une phototypie de la *Donna Velata* en frontispice.

Les petits livres que M. Berenson consacre à l'histoire de la peinture italienne de la Renaissance sont conçus suivant un plan tout particulier [1]. Ce ne sont ni des résumés ni des manuels, car on n'y trouve point de détails biographiques, point d'anecdotes; ce ne sont pas non plus des monographies érudites, car toute discussion, toute indication de sources y fait défaut. Chaque volume comprend deux parties. Dans la première, M. B. se demande quels sont les caractères distinctifs d'une école de peinture et comment ils ont été mis en évidence par le génie individuel des grands artistes; ceux de second ordre ne sont même pas nommés : c'est une course sur les sommets. Dans la seconde partie, l'auteur publie des listes systématiques d'œuvres d'art, classées sous le nom de chaque peintre, en faisant cette fois une place aux plus obscurs; cela est d'autant plus nécessaire que sa critique sabreuse attribue volontiers à de pauvres hères presque inconnus des œuvres qui figurent dans les Musées sous de beaux noms. Ces listes ne résultent nullement du dépouillement des catalogues officiels. M. B. n'y mentionne que les tableaux qu'il a vus lui-même, ou dont il a eu entre les mains des photographies de premier ordre. Il ne motive pas non plus ses attributions, qui sont des jugements sans considérants, sinon sans appel : c'est à prendre ou à laisser. Le public aurait pu, en effet, laisser tout cela; au contraire, non seulement le public — ou, du moins, le public de certains pays — a été attiré par ces hardiesses, mais les conservateurs des Musées, gens de profession très *conservateurs*, ont déjà modifié plus d'une étiquette d'après les ukases du jeune savant américain. C'est qu'on a reconnu, sous ce dogmatisme quelque peu agaçant, une science solide, étonnamment vaste, scrupuleusement honnête, et, sous le parti pris d'être bref, la volonté et la faculté de toucher juste. Ce sont là des qualités peu banales et qui finissent par commander le respect.

Il était relativement facile de caractériser l'école Vénitienne et l'école Florentine : ici, les grands coloristes; là, les grands dessinateurs. Cependant M. B., dans son volume sur les Florentins, ne s'est pas contenté de les qualifier de dessinateurs; précisant davantage, il a reconnu en eux les plus éminents parmi les « peintres de figures » et leur a attribué une vertu dont il n'avait point encore été question dans l'histoire de l'art, celle d'avoir su rendre à la perfection les « valeurs tactiles ». Cette expression, à peine lancée, est devenue presque célèbre; elle risque cependant d'être mal comprise. Ce que M. B. désigne par là, c'est

1. *The Venitian painters of the Renaissance* (3e éd., avec 24 excellentes photogravures); *The Florentine painters of the Renaissance* (édition illustrée sous presse). On annonce un quatrième et dernier volume : *The north italian painters.*

Digitized by Google

essentiellement la faculté de donner, sur un panneau à deux dimensions, le sentiment rapide et net de la troisième, ce qui produit chez le spectateur un accroissement de vitalité et, par suite, le plaisir esthétique. Un simple dessin à la plume de Léonard peut faire naître ce sentiment, parce que les lignes y possèdent, comme en puissance, la suggestion de la profondeur. Faites calquer un de ces dessins par un élève : la forme sera respectée dans le calque, mais quelque chose aura disparu : ce « quelque chose », ce sont les *valeurs tactiles*. En vérité, si le nom est nouveau autant qu'heureux, l'idée qu'il résume me semble avoir déjà été présente à l'esprit de Delacroix. Parlant de Rubens, il écrit dans son *Journal* [1] : « Je remarque que sa principale qualité, c'est la prodigieuse saillie, c'est-à-dire la prodigieuse vie. Sans ce don, point de grand artiste ; c'est à réaliser le problème de la saillie et de l'épaisseur qu'arrivent seulement les plus grands artistes. J'ai dit ailleurs que, même en sculpture, il se trouvait des gens qui avaient le secret de ne point faire saillant... Raphaël, malgré le peu de couleur et de perspective aérienne, est en général très saillant dans les figures individuellement. On n'en dirait pas autant de ses modernes imitateurs. » Le fait que Delacroix insiste sur le manque de *saillie* dans certaines sculptures, prouve qu'il ne la confondait pas avec le relief matériel, ni avec l'apparence du relief : c'est bien la suggestion de la troisième dimension, l'appel au sens du toucher dont il parle ; il le fait un peu faiblement, en écrivain mou et imprécis, mais en artiste qui a senti ce que M. B. devait avoir l'honneur d'exprimer [2].

Si les Vénitiens ont la magie de la couleur, les Florentins celle de la forme et des « valeurs tactiles », que restera-t-il aux Siénois, aux Ombriens et à Raphaël? On pourrait répondre que ces peintres ont pour eux le *charme* et que Raphaël, génie synthétique, possède à la fois le charme, le dessin et la couleur. Mais une des qualités maîtresses de M. B., c'est qu'il ne se contente pas à peu de frais; il a cherché autre chose et trouvé mieux.

A ses yeux, les peintres dont il vient d'être question se distinguent par deux caractères : ce sont de grands *illustrateurs* et de grands *compositeurs dans l'espace*. Avec cela, ils ont pu avoir, à des degrés variables, le don de la couleur ou celui des valeurs tactiles; comme coloristes, ils n'approchent pas des Vénitiens ; comme peintres de figures, ils sont inférieurs aux Florentins. Mais ce qu'il y a de particulier à leur génie

---

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1894, p. 373.

2. Des idées très analogues à celles de M. Berenson ont été émises par le sculpteur Adolf Hildebrand (*Das Problem der Form in der bildenden Kunst*, 2e éd., Strasbourg, 1897). Aux *tactile values* de M. Berenson correspond, chez l'auteur allemand, la « *Klarheit uber die rœumliche Beschaffenheit des Dargestellten.* » Évidemment, dans le domaine de l'esthétique, le temps des formules métaphysiques est passé.

Digitized by Google

et à l'attrait qu'ils exercent tient dans ces quelques mots : *composition dans l'espace* et *illustration.*

Ces termes ne se comprennent pas sans commentaires. La « composition dans l'espace » n'est pas seulement le groupement des figures, car, ici encore, avec le mot d'espace, intervient l'idée de la troisième dimension. Il s'agit moins de la juxtaposition des figures que de celle des plans qu'ils jalonnent. Il faut qu'on respire librement auprès des personnages, qu'on sente autour d'eux le souffle vivifiant du grand air. Comparez, à cet égard, l'*Apothéose d'Homère* d'Ingres et l'*École d'Athènes* de Raphaël : ce n'est pas tant par la qualité du dessin et de la composition que ces œuvres diffèrent; ce qui fait la supériorité de Raphaël, c'est surtout l'arrangement en profondeur. Comme l'a remarqué Delacroix, la perspective aérienne et la couleur n'y ont rien à voir : l'essentiel, c'est l'instinct des valeurs tactiles appliqué au groupement.

M. Berenson prête un sens particulier au mot *illustration.* Dans toute œuvre d'art, il distingue deux ordres de qualités, les unes décoratives, les autres illustratives. La décoration, c'est tout ce qui fait appel aux sens, la couleur, le dessin, le mouvement, la composition même; l'illustration, c'est l'image évoquée. Ainsi, l'on a mille fois traité, en peinture, le sujet du Jugement de Salomon; mais la fresque de Raphaël s'impose à nos mémoires au point d'en bannir toutes les autres interprétations du même sujet. C'est là le triomphe de l'illustration, triomphe si peu subordonné à des qualités de technique qu'une gravure même médiocre en conserve et en renouvelle l'impression. — Mais, objectera-t-on, c'est de la composition que vous parlez là. — Non, ce n'est pas de la composition *stricto sensu,* dont les qualités (symétrie, harmonie, clarté, etc.), sont encore d'ordre technique et indépendantes de l'image en tant que traduction d'une idée. En somme, la conception de M. B. rappelle un peu celle de Nisard, sur l'expression définitive des idées générales par les littératures classiques. L'illustration parfaite est peut-être le résultat d'un choix instinctif, dicté par le génie, entre un nombre infini de vêtements que peut revêtir la pensée de l'artiste, là où ce choix aboutit à une formule qui, désormais, paraîtra adéquate à cette pensée. Rappelons de nouveau, à titre d'exemples, la série de compositions, d'ailleurs faiblement dessinées et mal peintes, qui forment l'immortelle *Bible de Raphaël.*

Abordons maintenant l'esquisse du développement historique.

L'œuvre du grand Siénois Duccio a fourni à M. B. la matière d'une bien intéressante analyse. Le premier, Duccio transforme en grandes illustrations les pictographies du moyen âge, que des âmes pieuses avaient déchiffrées pendant des siècles. Pourquoi ce maître, qui compose presque comme Raphaël et qui nous donne aussi le sentiment de l'espace, est-il moins célèbre que son contemporain Giotto ? C'est que Giotto avait une qualité qui manquait à Duccio, qualité qui est un viatique pour les œuvres d'art : le sentiment des valeurs tactiles. Les personnages de Duccio

Digitized by Google

ont beau être admirables : ce sont des ombres enluminées. Ils ne vivent pas, parce qu'ils ne stimulent pas le sens du toucher, parce qu'ils ne pèsent point sur le sol, parce qu'ils ne nous font prendre aucune part à leurs efforts. C'est sans doute que cet artiste de génie emploie un alphabet de formes créé par d'autres, qu'il opère sur des types traditionnels. Peut-être a-t-il étudié à Constantinople même, où il se sera approprié le trésor des motifs et des attitudes que la Grèce avait transmis à l'art byzantin du IXe siècle. « Duccio est, en réalité, le dernier des grands peintres de l'antiquité, contrastant ainsi avec Giotto, qui a été le premier des modernes. » M. B. s'excuse presque de dire ces choses et il les relègue en note (p. 41), car, remarque-t-il, « je n'écris pas une histoire de l'art ». Espérons que cette histoire viendra un jour.

L'art de Duccio, en fournissant aux Siénois les émotions dont ils étaient avides, fut fatal à son école ; « il obligea les peintres qui le suivirent à produire cet article pernicieusement populaire, l'illustration expressive. » Simone Martini ajoute encore à Duccio par le charme de la beauté individuelle et de la couleur ; mais la décadence commence et se précipite avec les Lorenzetti. « Forme, mouvement, composition, même la profondeur et la signification de l'ensemble, tout est sacrifié à l'expression de l'émotion la plus triviale et la plus facile (il s'agit des fresques de la Passion à Assise). Pour trouver des exemples d'une telle anarchie, il faut aller en Espagne ou étudier quelques peintres allemands» (p. 49). Le peintre inconnu du Campo Santo de Pise, l'auteur du *Triomphe de la Mort*, est aussi un grand illustrateur, mais qui subordonne son art à la recherche des contrastes violents « comme l'ont fait de nos jours Maupassant, Ibsen et Tolstoï ». L'école de Sienne fut un instant ranimée par l'influence florentine et la Renaissance proprement dite y compta deux grands artistes, Matteo di Giovanni et Neroccio di Landi. Puis ce furent des étrangers qui vinrent y travailler, Signorelli, Pintoricchio, Pérugin, Sodoma. C'est l'Ombrie qui allait reprendre et développer l'idéal de la peinture siénoise et donner ainsi au sentiment religieux du moyen âge sa plus haute et sa plus touchante expression.

Avant de passer aux Ombriens, M. B. étudie à part un maître et ses deux disciples, qui n'étaient ni Siénois ni Ombriens, mais habitaient la Toscane méridionale et la Romagne : Piero dei Franceschi, Signorelli et Melozzo da Forli, tous supérieurs, dit-il, même aux plus illustres des Ombriens. M. B. défend Piero du reproche d' « impersonnalité » et va jusqu'à dire qu'il trouve l'expression des physionomies « superflue et même parfois troublante », parce qu'elle détourne l'esprit des impressions purement artistiques que donnent les valeurs tactiles et le mouvement. Moins majestueux que Melozzo, Signorelli est plus profond ; c'est le précurseur et presque le rival de Michel-Ange dans le traitement du nu. « Il reste un des plus grands, je ne dis pas des plus agréables illustrateurs des temps modernes. Sa vision du monde peut sembler austère,

Digitized by Google

mais elle est déjà la nôtre. Son sentiment de la forme et ses images sont les nôtres. » Et M. B. compare ses illustrations de Dante (à Orviéto) à celles de Botticelli, remarquant avec raison combien ces dernières, œuvres pourtant d'un artiste de génie, nous parlent une langue que nous ne comprenons plus.

La peinture ombrienne, rameau détaché de l'école de Sienne, se révèle d'abord avec Gentile da Fabriano. A l'influence de Florence, par l'entremise de Benozzo Gozzoli, elle dut ses premiers maîtres originaux, Lorenzo de Viterbe, Niccolo de Foligno et surtout Fiorenzo di Lorenzo, le grand peintre de Pérouse, maître de Pintoricchio et de Pérugin. Ces deux artistes sont populaires; ce sont, pour tous les amis de l'art, mieux que des noms. M. B. les traite l'un et l'autre avec sévérité. Les meilleures fresques de Pintoricchio sont des œuvres de *genre* raffinées, et les mauvaises — entre autres celles de la Libreria de Sienne — ne séduisent que par la décoration architectonique; quant au traitement des figures, il est au-dessous de rien. Pintoricchio n'a guère été qu'un remarquable « compositeur dans l'espace », mais, en cela même, inférieur à Pérugin, qui, lui, n'a été surpassé que par Raphaël. Comme « compositeur dans l'espace », vous entendez bien, et en cette qualité seulement, car Pérugin est si peu capable d'exprimer le mouvement que ses figures dansent au lieu de marcher et, au repos, n'appuient jamais sur le sol; illustrateur de mérite, mais non éminent, il dessine, à mesure qu'il avance en âge, de plus en plus mal, à tel point que M. B. compare les figures de ses grandes compositions, très aérées, très spacieuses, à des paroles stupides accompagnant une musique solennelle. Quant au charme pénétrant de ses « airs de tête », à son sentiment exquis de la beauté juvénile, M. B ne les oublie certes pas, mais ce sont là des qualités qui le touchent peu. Rappelons-nous ce qu'il disait tout à l'heure de Piero! Notre critique craint visiblement de se laisser séduire un instant par le joli. Un ami peintre me disait un jour à Rome : « Je crois que ce que vous admirez dans Pérugin, c'est ce qu'il a de commun avec Bouguereau. » J'en fus tout confus sur l'heure; mais j'ai essayé de réagir. La peur d'avoir l'air d'aimer Bouguereau est un état d'esprit fort répandu, sorte de snobisme qu'il serait intéressant d'analyser. Le sujet est difficile; M. Berenson nous y aiderait sans doute, s'il le voulait...

Ceux qui, depuis plusieurs années, suivent avec un intérêt croissant les publications de M. B., attendaient non sans curiosité son chapitre promis sur Raphaël. Évidemment, le divin Sanzio devait passer « un mauvais quart d'heure ». L'admirateur passionné des Vénitiens et des Florentins, de Velasquez, de Manet, de Puvis de Chavannes, de Degas — car M. B. est tout cela — ne résisterait pas au désir de rabaisser l'homme auquel la voix populaire, qui n'est pas celle des artistes, a subordonné tant d'autres gloires. M. B. s'est, en effet, montré hostile, mais avec le ferme dessein d'être équitable. Voyons les éloges d'abord. Raphaël est le plus grand illustrateur qui ait jamais existé; l'antiquité

Digitized by Google

païenne et l'antiquité judéo-chrétienne lui ont fourni les motifs d'images inoubliables qui ont réalisé toutes les visions de la Renaissance et sont restées, depuis quatre siècles, gravées dans les imaginations des hommes. Son type de Vierge, mi-chrétienne et mi-païenne, ni trop idéale ni trop sensuelle, a conquis le monde et garde encore sa conquête. Prince des illustrateurs, Raphaël est aussi celui des « compositeurs dans l'espace »; à cet égard, la fresque de la *Dispute* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Même lorsqu'il ne s'agit que d'un groupe placé au devant d'un paysage, comme dans la *Belle Jardinière*, Raphaël a su éveiller, plus que nul autre, le sentiment de l'espace infini dominé par la personnalité humaine. Faut-il ajouter qu'il a peint des portraits admirables? M. B. ne s'est pas abstenu de le rappeler.

Maintenant, cet extraordinaire créateur d'images était un coloriste médiocre et — qui le croirait? — un faible dessinateur. Mais il faut ici traduire M. B. (p. 112), dans la mesure où sa prose compliquée est traduisible : « Il y a eu depuis cinq siècles des artistes d'un génie bien supérieur. Michel-Ange est plus grandiose et plus puissant, Léonard plus profond et plus délicat. Chez Raphaël, nous ne trouvons pas exprimée, comme chez Giorgione, la suavité du monde, ni, comme chez Titien et chez Véronèse, sa fierté et sa splendeur. C'est seulement comme illustrateur qu'il est le rival de ces hommes : car, pour les qualités essentielles de la peinture de figures, Raphaël ne doit pas être un instant mis sur le même rang que les grands Florentins... Si vous le mesurez à l'aune que vous appliqueriez à des artistes comme Pollaiuolo et Degas, vous l'aurez vite condamné au limbe radieux des médiocrités lourdement dorées; car le mouvement et la forme (*sic*!) répugnaient à son tempérament, sinon à son esprit, autant qu'à celui de son patriarchal précurseur, Duccio. Parcourez les légions de dessins qu'on lui attribue pour ne conserver que le petit nombre de ceux dont il est certainement l'auteur. Oseriez-vous placer même ces quelques dessins parmi les œuvres des grands dessinateurs? Ou bien encore, regardez sa *Mise au tombeau*, la seule composition qu'il ait essayé de traiter dans son entier comme devrait être traitée toute sérieuse peinture de figures, pour l'amour des valeurs tactiles et du mouvement qu'elle doit exprimer. Vous voyez que la pauvre créature, bien docile et patiente, a travaillé et sué pour mener à bien ce que sa tête concevait, mais ce que son cœur ne comprenait pas — la communication directe de la forme. Le résultat est l'une des plus brutales *académies* que l'on puisse voir, du moins en dehors de ce charnier de peintures primées qui est la galerie des Prix de Rome à l'École des Beaux-Arts. »

Cette page, dans le livre de M. B., *ouvre* le chapitre sur Raphaël. Après cela, les éloges même les plus sincères ont je ne sais quoi de contraint et ressemblent à des concessions. Il n'y a pas à le dissimuler : depuis Courbet, parlant de « votre Môssieu Raphaël », on n'avait guère été aussi sévère pour Sanzio. Et que va dire M. B. de ses disciples?

Digitized by Google

Simplement ceci, qu'ils avaient les défauts de leur maître sans ses qualités. « Rien d'étonnant si nous avons abandonné Giulio Romano, Pierino del Vaga, Giovan Penni, Michel Angelo Caravaggio et leurs ignobles compagnons — à l'oubli. C'est tout ce qu'ils méritent. »

Or, si j'ouvre les listes de M. Berenson, je trouve que nombre des œuvres les plus célèbres, crues de Raphaël, sont attribuées par lui à Jules Romain. Quelqu'un a dit spirituellement que la critique morellienne dépouillait les riches pour enrichir les pauvres; mais les pauvres, même enrichis de la sorte, ne trouvent pas grâce auprès de M. B.; le Jules Romain de la *Vierge au voile*, de la *Vierge Garvagh*, de la *Vierge de François Ier*, de la *Perle de Madrid*, n'en est pas moins, à l'en croire, un triste gueux. On nous avertit, il est vrai, qu'il a travaillé sur des esquisses de Raphaël; mais comment se fait-il qu'aucun des raphaélistes modernes, pastichant le maître, n'ait jamais approché de la hauteur où trône encore, malgré M. B., le prétendu Jules Romain? Notez bien que je ne parle pas du Jules Romain authentique, qui est vraiment un pauvre sire, mais de celui qui se dissimulerait, sous le nom de Raphaël, dans tant d'œuvres consacrées par l'admiration des hommes. De deux choses l'une : ou M. B. a tort de lui attribuer des chefs-d'œuvre, ou il a tort de lui refuser tout génie. *Tertium non datur*.

M. Brunetière demandait un jour qu'on cessât de faire de la critique littéraire à propos d'œuvres d'art et qu'on nous donnât, pour les juger, des raisons d'artiste. C'est là, en effet, un genre de critique bien négligé et, par le peu que nous avons dit, on voit de combien d'éléments nouveaux il est redevable à M. Berenson. C'est bien des œuvres d'art, en effet, qu'il s'occupe; on peut même trouver singulier qu'il accorde si peu d'attention au milieu où elles ont pris naissance. Nous apprenons de lui que Sienne aimait l'émotion et qu'elle avait de gros murs, que l'histoire de Pérouse est la plus sanglante de celles des républiques italiennes. Et c'est tout. Là où Taine eût écrit dix pages brillantes, M. B. se contente d'une rapide allusion. A tout prendre, il a peut-être raison, car s'il est facile de décrire le milieu, et puis de décrire les œuvres, il est impossible de marquer nettement, dans la plupart des cas, comment celui-ci a influé sur celles là. Mais il est plus surprenant que M. B. fasse aussi complètement abstraction de ce qui touche à la technique de l'art. Il dit quelque part que, lorsqu'un dîner est bon, on ne dit pas qu'il a été bien cuit, car cela regarde les cuisiniers, mais qu'il a bon goût, ce qui regarde seul la critique. Je ne sais s'il n'y a pas là quelque sophisme. Les caractères de la sculpture égyptienne sont aussi inexplicables sans le granit que ceux de la sculpture grecque sans le Paros; et, dans l'histoire de la peinture, non seulement il faut compter avec la substitution de l'huile à la détrempe, mais avec l'usage de plus en plus répandu du modèle vivant, la science des raccourcis et de la perspective, les progrès de l'anatomie, l'emploi du clair-obs-

Digitized by Google

cur, etc. Sans doute, et il le répète plus d'une fois, M. B. n'écrit pas une histoire de la peinture; mais est-il possible, même quand on veut juger de haut, de négliger le développement historique de ce qu'on peut appeler l'alphabet de l'art?

En réalité, M. B. n'a pas le tempérament d'un historien. C'est un connaisseur doublé d'un philosophe, plus fier peut-être de sa philosophie que de ses talents de connaisseur. On le dit élève et continuateur de Morelli; cela n'est vrai qu'à moitié. Morelli avait un sentiment très fin des nuances de style; il fut un admirable expert en écritures d'art. Mais, à cela près, c'était presque un philistin. Quand on a lu et relu ses trois volumes, on y a vainement cherché une idée générale, un jugement personnel et délicatement motivé sur un homme de génie. Appeler Raphaël « le divin Urbinate » est le plus haut effort de sa critique, quand elle ne s'arrête pas, très près de terre, aux questions d'authenticité. M. B. a adopté la méthode de Morelli pour les expertises, c'est-à-dire qu'il ne se fie ni à l'impression d'ensemble, ni aux documents écrits, mais demande aux œuvres mêmes, étudiées presque à la loupe, de faire la preuve de leur origine. Une fois mis, par cette méthode, en possession de matériaux qu'il croit authentiques, il a hâte de songer à autre chose : au-delà de l'œuvre, il cherche le peintre, au-delà du peintre, le penseur. Voilà ce que Morelli n'a point fait et ce dont peu de Morelliens sont capables. Une bonne part de l'originalité de M. B. tient à ce qu'il a lu Aristote et Kant, étudié les littératures antiques et les langues orientales avant de se faire critique d'art. Peut-être n'a t-il manqué qu'une chose à son éducation universitaire : c'est d'avoir manié, ne fût-ce que pendant quelques mois, l'ébauchoir ou le pinceau.

Discuter les listes d'artistes et d'œuvres d'art par lesquelles se termine le livre de M. B. serait se lancer dans des développements sans fin. Quelques remarques doivent suffire. Sous le nom de Melozzo, on cherche vainement les tableaux de Berlin et de Londres; sous celui de Pérugin, le tableau de Grenoble; sous celui de Signorelli, la grande *Nativité* du Louvre, etc. A propos de Jules Romain (p. 146)[1], M. B. nous avertit que la lettre E désigne les œuvres peintes sous la direction (*guidance*) de Raphaël; mais cette lettre manque à la *Sainte Famille* de François Ier, au *Saint Michel*, au portrait de Jeanne d'Aragon. De ces trois œuvres, les deux premières figurent de nouveau sous le nom de Raphaël (p. 173), avec la remarque : *execution by Giulio Romano*. Il y a là une inconséquence. Mais ce qui est dit du portrait de Jeanne d'Aragon en est une autre, car à qui fera-t-on croire que Raphaël soit resté tout à fait étranger à l'exécution de ce portrait? Je remarque encore qu'il n'est question nulle part de la *Sainte Marguerite* du Louvre, alors que celle

1. A la même page, au lieu de *Venus and Vespasian*, lire *Titus and Vespasian*. P. 198, au lieu de *St Gervaise*, lire *S. Gervais*.

Digitized by Google

de Vienne est attribuée à Jules Romain. A la page 96, M. B. a fait de Raphaël l'élève (*pupil*) de Pérugin; à la p. 171, dans les listes, il se conforme à la doctrine de Morelli en le présentant comme l'élève de Timoteo Viti et l'auxiliaire (*assistant*) de Pérugin. Il faudrait choisir. P. 174, je vois que les figures des fresques de la Farnésine sont de Jules Romain, mais elles ne sont pas énumérées parmi ses œuvres. Ce sont là des vétilles. Ce qui est plus grave, c'est la manière dont sont présentées ces listes. Il n'est plus permis, à la fin du XIXe siècle, de prétendre faire œuvre d'érudit en écartant, comme des *impedimenta*, les preuves les plus indispensables de l'érudition. M. B. a sans doute de bonnes raisons pour ne pas croire à l'authenticité des Melozzo de Londres; je ne lui demande pas de me les dire tout au long, mais je le prie de ne pas supprimer la question en supprimant toute mention de l'œuvre. Je voudrais aussi savoir pourquoi, dans la liste des peintures de Raphaël, il omet les tableaux de Bridgewater et de l'Ermitage, s'il agit ainsi par négligence ou par conviction. M. B. devrait, dans des éditions subséquentes, refondre ses listes suivant les principes suivants : 1° énumérer, sous le nom de chaque peintre, *tous* les tableaux qui lui sont attribués par les catalogues sérieusement faits, quitte à imprimer entre crochets les titres de ceux qu'il croit apocryphes; 2° lorsqu'il assigne une œuvre à un auteur, en désaccord avec les notices officielles, ajouter entre parenthèses le nom de celui qui a pris la responsabilité de l'attribution, ou le sien. Il est vraiment intolérable de voir introduire dans ces listes, qui se répandront de plus en plus sous le nom de M. B., des découvertes ou des hypothèses dues à Cavalcaselle, à Morelli, à Frizzoni, à Bode et à bien d'autres, sans qu'on puisse les distinguer de celles qui sont propres à M. B. Si, dans le présent volume, il avait adopté le système que je recommande, il l'aurait grossi de cinq pages à peine, et il eût fait cesser un malentendu dont les conséquences peuvent être fâcheuses. Ayant lui-même déjà, et non sans raison du reste, accusé certains confrères d'emprunts indiscrets, il doit se mettre lui-même à l'abri de toute accusation de ce genre. Les vulgarisateurs seuls — et on les estime en conséquence — ont le droit d'oublier le principe *suum cuique*. Je termine par cet avertissement amical le compte rendu d'un livre singulièrement instructif et suggestif, auquel je souhaite, en France, beaucoup de lecteurs. Mais je dois décourager par avance ceux qui songeraient à le traduire : M. Berenson — *experto crede* — est intraduisible.

Salomon REINACH.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 7 novembre — 1898

CHRIST, Histoire de la littérature grecque, 3e éd. — BATES, Les cinq tribus ajoutées à celles de Clisthène. — Edm. LANGE, Les travaux sur Thucydide. — SCHOENBACH, Le christianisme dans l'ancienne poésie allemande. — LEA, Histoire de la confession et des indulgences dans l'Église catholique, I-III. — BECKER, Le cycle de Guillaume d'Orange. — Pétrarque, éd. PELLEGRINI. — V. ROSSI, Le Quattrocento. — K. SCHIRMACHER, Voltaire. — TESTE, Notes d'histoire contemporaine. — LAFENESTRE et RICHTENBERGER, La peinture hollandaise. — *Bulletin* : MANITIUS, Index de l'Archive de lexicographie latine; PENNIMAN, La guerre des théâtres; BETTELHEIM, Acta diurna.

CHRIST (W.), **Geschichte der griechischen Litteratur**, 3e édition, Munich, 1898, 945 p. grand in-8°. Prix : 16 mk. 50.

Voici la troisième édition d'un ouvrage désormais classique. Ce manuel a rendu, depuis dix ans, trop de services à tous les hellénistes pour qu'il y ait lieu d'en faire ici l'éloge. Disons seulement que le savant auteur a dû grossir encore son livre, pour le mettre au courant des découvertes et des publications récentes : la deuxième édition comptait 770 pages; la troisième atteint le chiffre formidable de 945 ! Et cependant, M. Christ ne s'est pas départi de sa sobriété ordinaire : des œuvres entièrement nouvelles, comme les mimes d'Hérondas et le traité d'Aristote sur la *Constitution d'Athènes,* occupent ici à peine une page, et, si Bacchylide en prend quatre à lui tout seul, on avouera que ce n'est pas trop pour une découverte littéraire d'un aussi haut intérêt. La bibliographie, quelque précieuse qu'elle soit, laisse, ce me semble, à désirer : répartie, un peu arbitrairement, dans les notes et dans des appendices placés à la suite de chaque chapitre, elle laisse de côté, surtout parmi les publications étrangères à l'Allemagne, des livres pourtant considérables. En dépit de ces lacunes, et malgré quelques fautes d'impression inévitables, cette nouvelle édition d'un bon livre ne manquera pas d'obtenir le même succès que les précédentes.

Am. HAUVETTE.

BATES (Fred Orlando), **The five post-Kleisthenean tribes** (*Cornell Studies in Classical Philology*, n° VIII), Macmillan, 1898, 71 p. in-8.

Ce travail forme le VIIIe fascicule des *Études de philologie clas-*

Digitized by Google

sique publiées depuis 1887 par la *Cornell University* de New-York. J'ai eu déjà l'occasion de louer dans la *Revue critique* (20 avril 1896) l'*Index Antiphonteus* de M. van Cleef. L'étude de M. Bates sur les cinq tribus ajoutées aux dix tribus athéniennes de Clisthène n'est pas faite avec moins de savoir et de soin. Le sujet n'a pas sans doute une haute portée historique; mais cette organisation des tribus nouvelles a pourtant son importance dans l'histoire intérieure de la cité athénienne. Le *Corpus inscriptionum atticarum*, avec ses derniers suppléments, a fourni à M. B. les éléments essentiels de son travail, en particulier pour la répartition des dèmes attiques entre les tribus *Antigonis* et *Démétrias*, *Ptolémais*, *Attalis* et *Hadrianis*. Les textes littéraires ont ici peu de place; je relève seulement une intéressante discussion sur la date de la création de la tribu *Ptolémais* : contrairement à l'opinion de MM. Beloch et Köhler, M. Bates se prononce pour l'année 229 avant J.-C.

Am. Hauvette.

Lange (Edmund), **Die Arbeiten zu Thukydides seit 1890, zweites Heft** (aus dem 57 Bande des *Philologus* besonders abgedruckt). Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1898, 121 p. in-8°.

En rendant compte, il y a quelques semaines (*Revue critique*, 8-15 août 1898), du premier fascicule de cette publication, je ne m'attendais pas à en recevoir si tôt la suite. M. Edm. Lange passe en revue, dans ce nouveau cahier, d'abord, les éditions et les traductions de Thucydide, puis les écrits relatifs à la vie et à l'œuvre de l'historien. Cette nomenclature, pourtant assez longue, offre encore des lacunes, et M. L. avoue lui-même que bien des travaux lui ont échappé. Espérons que désormais tous les auteurs et éditeurs voudront adresser leurs publications sur Thucydide à un critique aussi consciencieux que savant, aussi modéré dans la forme que fidèle à ses principes. Beaucoup des travaux mentionnés dans ce fascicule sont déjà connus de nos lecteurs : j'ai rendu compte, ici même, des éditions de MM. Steup, Hude, Forbes, et des mémoires académiques de M. Kirchhoff, réunis en un volume (1895). Dans cette seconde catégorie d'ouvrages, je relève un compte rendu développé d'un curieux mémoire de Max Büdinger, intitulé *Poesie und Urkunde bei Thukydides*. Ce travail, déjà ancien (il date de 1891), avait passé presque inaperçu, ce me semble, et j'avais hésité, je l'avoue, à en parler, tant l'auteur me paraissait avoir fait fausse route, en recherchant dans Thucydide l'influence d'Homère, de Pindare et d'Aristophane ! M. Lange s'exprime à ce sujet avec une entière franchise, et son jugement sévère me semble appuyé sur les meilleures raisons.

Am. Hauvette.

Digitized by Google

A. E. Schœnbach, **Das Christentum in der altdeutschen Dichtung**, Vier Abhandlungen, Graz, Leuschner und Lubensky. 1897, in-8°, XII et 267 p. 6 mark.

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, nous avons là quatre dissertations ou études (*Nibelungen*, *Klage*, *Kudrun*, *Alphart*). Dans chacune, nous trouvons d'abord une liste de toutes les formules religieuses du poème et des passages relatifs à la religion, puis un exposé clair et complet des opinions exprimées jusqu'ici sur l'œuvre, enfin les remarques personnelles de M. Schœnbach. — On notera dans les pages sur les *Nibelungen* l'interprétation de quelques passages : str. 1897, 3 ; il faut simplement traduire, comme nous l'avons déjà fait : « Eh bien, buvons le breuvage d'adieu et payons le vin du roi. » — Pareillement, dans la partie du livre consacrée à la *Klage*, M. S. explique avec justesse de nombreux endroits et il emploie des arguments solides pour attribuer le poème à un ecclésiastique autrichien. — Dans le chapitre (le plus utile de l'ouvrage) où il traite de *Kudrun*, M. S. rapproche de la scène de Kudrun et de l'ange la scène de Marie et de l'archange Gabriel, insiste sur la foule des épithètes qui caractérisent l'héroïne, etc. Mais ce qu'il faut avant tout signaler, c'est la comparaison qu'il fait entre le poème des *Nibelungen* et celui de *Kudrun*, le premier, plus simple et raide, le second, plus varié, plus abondant ; c'est la preuve qu'il donne que l'auteur ou le remanieur de *Kudrun* a connu par cœur les *Nibelungen* et que dès lors la date de *Kudrun* doit être reculée de plusieurs dizaines d'années ; c'est la suite de témoignages qu'il apporte pour démontrer que « l'idée que le poème a du paysage et des châteaux royaux semble empruntée aux contrées de la Méditerranée, Palestine, Syrie, Chypre, et non aux pays allemands de la mer du Nord », que « les nombreuses descriptions sur le domaine de la navigation, n'offrent presque pas de termes allemands », et que « les expressions les plus importantes sont puisées dans la langue des marins du Levant », bref que le *costume* est celui des dernières croisades. — Le volume se termine par une étude sur la *Mort d'Alphart* que M. Schœnbach place dans la seconde moitié du XIIIe siècle. — Ce recueil sera très utile aux historiens de la poésie allemande du moyen-âge par la quantité d'observations de toute sorte qu'il contient.

A. C.

Henry Charles Lea. **A history of auricular confession and indulgences in Latin church**; Vol. I-II, Confession and absolution ; XII-523 et VIII-514 pp. ; vol. III, Indulgences, VIII-596 pp. In-8, Philadelphia, Lea brothers and C°, 1896.

Le livre de M. Henry Charles Lea renferme deux œuvres distinctes : une apologie du protestantisme en matière de pénitence, ou, plus exactement, une critique des croyances et des pratiques catholiques ; et

Digitized by Google

une histoire de la confession et des indulgences. Naturellement nous ne pouvons nous occuper ici que de cette dernière [1].

Histoire de la confession : il serait plus exact de dire : histoire de la pénitence, car M. L. embrasse toute l'histoire de la discipline pénitentielle. Mais les mots « confession auriculaire » sont sans doute destinés à accentuer dès la première page la tendance religieuse du livre. Le but de M. L. est de montrer que la confession auriculaire, telle qu'elle est pratiquée depuis le XIIIe siècle au moins, est d'institution récente et une source de démoralisation dans les pays catholiques. Le premier point, le seul qui nous intéresse, n'est pas difficile à prouver. Les théologiens catholiques eux-mêmes commencent à le reconnaître [1]. Cette attitude n'est pas en désaccord avec leurs principes ; ils ont toujours affirmé que l'Église était maîtresse de régler le mode et l'application du pouvoir des clés (pouvoir de remettre les péchés). M. L. a de cette conception une notion fort inexacte, quand il écrit (I, 488) : « Le concile de Trente, dans une sereine inconscience, déclara que les mots *Ego te absolvo* sont la seule partie essentielle de la formule du sacrement de la pénitence... Le concile à son insu proclame devant le monde entier qu'avant le milieu du XIIIe siècle une église infaillible n'avait jamais administré à ses enfants une absolution valide, bien que cette absolution fût indispensable à leur salut. » Il est pourtant clair que ce point de discipline est réglé pour l'avenir sans impliquer un jugement sur les pratiques du passé. Cela est si vrai que Clément VIII laissa aux prêtres grecs de l'Italie méridionale la faculté d'absoudre les chrétiens de leur rit par l'ancienne formule déprécative, sous la seule réserve d'employer dans la confession des Latins la formule indicative prescrite par le concile de Florence. M. L. a tort de s'égayer à la pensée des Grecs sauvés par une simple formule déprécative (I, 489). Le pape agissait en ce cas avec la conscience de son pouvoir disciplinaire, de la même manière que, plus tôt, le concile de Trente.

Nous touchons ici à l'une des confusions qui obscurcissent ou

---

1. A titre d'information, contentons-nous de rapprocher du chapitre XXII de M. Lea (II, 412) sur l'influence de la confession, les paroles étonnantes de M. Stapfer, *Bossuet et Adolphe Monod*, p. 403 : « Il est un peu plus digne de remarque que la confession catholique ait paru (à A. Monod) offrir certains avantages dont il regrettait vaguement la privation. Ce regret n'est point très rare, d'ailleurs, dans le clergé protestant, et la confession n'a jamais cessé d'y exister en secret, sinon comme institution officielle. »

2. Malnory, *Quid Lexovienses monachi discipuli sancti Columbani ad regulam monasteriorum atque ad communem Ecclesiae profectum contulerint*, pp. 62-63. Boudinhon, *Sur l'histoire de la pénitence*, art. dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, II (1897), 330 sqq. Combien la situation est intenable pour les théologiens sincères qui veulent prouver le contraire, c'est ce que montre bien Funk, art. *Bussdisciplin*, dans le *Kirchenlexicon* de Welzer et Wette, éd. de 1883, II, 1561 sqq.; la distinction qu'il essaie de mettre entre la pénitence ecclésiastique et la pénitence particulière est évidemment artificielle.

Digitized by Google

faussent complètement l'exposé des faits dans ce savant ouvrage. Il fallait distinguer entre le principe dogmatique et l'institution pénitentielle. A mélanger l'histoire du dogme et celle de l'institution, on risquait de prendre pour une phase de l'évolution de l'un les modifications apportées dans les règles de l'autre. Si jusqu'à la fin du xe siècle, la formule d'absolution a la teneur d'une prière, il ne faut pas en conclure que l'efficacité du rit était considérée comme douteuse. M. L. passe sous silence des textes qui affirment nettement le contraire. Citons seulement ce passage d'une lettre du pape Léon Ier : « Multum utile ac necessarium est ut peccatorum reatus ante ultimum diem sacerdotali supplicatione solvatur [1]. » Même aujourd'hui, le prêtre catholique ne se considère pas comme une sorte de magicien opérant la rémission des péchés par la récitation d'un texte ; il se donne pour le représentant et le messager de Christ. Il n'est pas sûr qu'une idée inexacte de ce rôle d'intermédiaire n'ait pas conduit M. L. à méconnaître les analogies du passé avec le présent.

Cette même question de l'efficacité du rit se pose avec plus d'acuité pour la période ancienne, pour le temps où la seule pénitence pratiquée était la pénitence publique, précédée de l'aveu secret ou public. Demander si la pénitence était alors un sacrement est mal poser la question. M. L. n'a pas de peine à montrer la variété des sens du mot *sacramentum* dans l'antiquité chrétienne [2]. Il ne s'agit de retrouver ni le mot, ni la notion précise que les scolastiques lui ont attribuée. Ce qui est légitime, c'est de chercher quelle valeur les chrétiens attachaient aux rits pénitentiels. D'après M. L. ils avaient seulement un caractère ecclésiastique, mais on ne voulait savoir ce qu'ils produisaient dans la situation de l'âme vis-à-vis de Dieu. La pénitence avait pour objet d'exclure ou de réadmettre dans la société chrétienne ceux qui y étaient astreints, rien de plus. Cette thèse est difficilement conciliable avec les formules mêmes du rituel. Dans le plus ancien de nos sacramentaires, le sacramentaire dit gélasien (viie siècle), le diacre dit à l'évêque : « Redintegra in eo, apostolice pontifex, quicquid diabolo scindente corruptum est, et orationum tuarum patrocinantibus meritis, per divinae reconciliationis gratiam fac hominem *proximum Deo*, ut, qui antea in suis perversitatibus displicebat, *nunc iam placere se Domino in regione vivorum* devicto mortis suae auctore gratuletur » ; et l'évêque, dans la prière eucharistique suivante, demande à Dieu pour le pénitent : « ne renatum lavacro salutari *mors secunda* possideat ». On peut objecter la

1. Ep. 91 ; on voit comment il faut entendre le passage cité par M. L. (I, 461, n. 3) : « ut indulgentia Dei supplicationibus sacerdotum nequeat obtineri » (Ep. 108, 2) ; il néglige de dire que Léon, dans cette dernière lettre, ajoute : « hanc praepositis Ecclesiae tradidit potestatem ».

2. I, 469. Cette variété se rencontre de même en grec pour μυστήριον, et dès les premiers documents judéo-chrétiens, cf. Hatch, *Essays in Biblical Greek*, pp. 57-62.

Digitized by Google

date assez moderne de ce texte ; mais M. L. attribue le changement de croyance à l'influence des fausses Décrétales (milieu du IXe siècle) [1]. D'ailleurs, cette comparaison de la pénitence avec le baptême est classique et fort ancienne. On la trouve déjà dans saint Jérôme, dans saint Ambroise, dans les *Constitutions* apostoliques (IVe ou Ve siècle), dans saint Augustin. Mais plus que tous les textes que l'on peut alléguer, il y a un fait que M. L. a passé sous silence et qui nous montre le prix attaché à la pénitence ecclésiastique. M. L. consacre un chapitre (I, 76-104) aux moyens par lesquels on pouvait effacer ses péchés d'après Origène, Augustin, Ambroise, Césaire d'Arles, etc. La pénitence n'est pas mentionnée. Mais il a négligé une distinction faite par ces auteurs entre les fautes capitales ou mortelles et les autres. Les premières ne peuvent être effacées par les seules bonnes œuvres, mais seulement les secondes. Les fautes graves n'ont d'autre expiation que la pénitence. Or les bonnes œuvres sont présentées comme ayant une valeur rédemptrice aux yeux de Dieu. Ce sont des actes d'une portée individuelle, nullement ecclésiastique. Il suit de là que le rachat des fautes capitales par la pénitence sera de même nature. Elle les efface, comme les œuvres pies effacent les fautes moindres. Et de plus, la pénitence classera le pécheur dans un rang spécial de la société chrétienne. Ainsi elle a, dès cette époque, un double caractère, ecclésiastique et sacramentel, si ce terme récent peut être employé. M. Lea, qui, dans son deuxième volume, traite longuement des deux espèces de péchés (II, 233 sqq.), a commis une erreur fréquente dans l'analyse des systèmes : il a séparé deux doctrines qui se complètent.

Cette distinction de l'élément disciplinaire et de l'élément sacramentel dans l'ancienne pénitence publique nous paraît être la clé d'un texte de saint Cyprien, objet de discussions infinies. L'évêque de Carthage décide qu'en son absence ou en l'absence d'un prêtre, un diacre pourra, dans le cas de nécessité, recevoir la confession d'un pénitent muni d'un libelle d'indulgence et absoudre le délinquant : « ut, manu eis in paenitentiam imposita, veniant ad Dominum cum pace quam dari martyres litteris ad nos factis desideraverunt ». M. L. a parfaitement raison de ne voir là aucun acte sacramentel (I, 10) ; le diacre, délégué par l'évêque, introduisait de nouveau le moribond dans la société chrétienne, et la mention des lettres d'indulgence prouve que la réconciliation ainsi opérée était d'ordre ecclésiastique. Mais M. L. dépasse les termes du texte en en concluant que pour Cyprien la pénitence n'avait pas d'efficacité spirituelle définie. Nous voyons, par un récit d'Eusèbe, que, dans un cas analogue, le prêtre empêché pouvait envoyer au pénitent l'eucharistie par un laïc. Ce récit est la contre partie de l'hypothèse de Cyprien. L'eucharistie opérait la réconciliation du pénitent directement avec Dieu et indirectement avec l'Église ; l'imposition des mains

1. I, 127.

Digitized by Google

par le diacre avait des effets inverses. Il n'est pas gratuit de supposer que, dans le cas visé par Cyprien, l'eucharistie était administrée au pénitent après l'imposition des mains. Dans les idées du temps, la réception de la cène était liée à l'absolution pénitentielle [1].

Nous insistons sur la discipline des premiers siècles parce que pour cette époque surtout le livre de M. L. appelle de sérieuses réserves. C'est un répertoire très complet de tout ce que les théologiens catholiques ont écrit au moyen âge et dans les temps modernes sur le sujet. On peut même dire que M. L. a trop étudié les scolastiques et les théologiens postérieurs. Il trouvait là une théorie précise, arrêtée dans le menu détail, construite logiquement sur quelques principes et sans égard à l'histoire antérieure. Comme les écrivains catholiques, mais dans un autre esprit, il a cherché dans la période préscolastique la vérification de cette théorie. Cette préoccupation l'a tellement absorbé qu'elle lui à fait commettre des méprises singulières. Dans l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun, on lit : « Quid valet confessio? — Quantum baptismus : sicut enim in baptismo originalia, ita et in confessione remittuntur peccata actualia. » M. L. conclut que, pour Honorius, la confession seule, sans la contrition ni la satisfaction, opère la rémission des péchés. Quel est le prédicateur moderne ou même l'écrivain catholique qui n'emploie le mot « confession » pour désigner le sacrement de pénitence? Honorius lui-même, dans cet ouvrage, déclare la pénitence nécessaire pour les pécheurs coupables de fautes graves : M. L. cite le texte à la même page (I, 206).

Cette préoccupation a eu la plus fâcheuse influence sur le plan même de l'ouvrage. M. L. a pris dans la théorie moderne du sacrement tous les éléments qui sont déclarés le constituer : confession, juridiction, secret, absolution, satisfaction, etc., et a poursuivi l'histoire de chacun d'eux depuis les origines jusqu'à nos jours. Ainsi se trouvent séparés les renseignements significatifs assez rares donnés par les écrivains ecclésiastiques antérieurs au moyen âge ; ils ne deviennent clairs que si on les rapproche. D'autre part, certaines influences décisives, comme celle de l'église romaine, ne sont pas mises en lumière autant qu'il conviendrait [2]. Pour retracer une histoire aussi longue et aussi variée, il n'y avait qu'un plan approprié : l'ordre chronologique et géographique. Le principal dommage causé par le plan de M. L. a été la méconnaissance presque complète de l'évolution de l'institution pénitentielle. M. Boudinhon, dans des articles très remarquables, a montré qu'elle comprend trois grandes phases : celle de la pénitence publique, celle de la pénitence tarifée, celle de la pénitence privée. Nous ne pouvons ici que renvoyer

1. Cypr., ep. 18, I (p. 524 Hartel). Cp. Eusèbe, *H. E.* VI, 44 (histoire de Sérapion.

2. M. L. (I, 110-111) paraît peu au courant des dernières recherches sur les Canons d'Hippolyte ; c'est probablement une œuvre apocryphe et un témoin de la discipline de la grande église romaine (non d'une secte).

Digitized by Google

à l'exposé de M. Boudinhon [1]. Si M. L. avait eu cette vue d'ensemble, il n'eut pas négligé l'un des détails les plus curieux de son sujet : le relèvement de la situation des pénitents au milieu d'une société devenue moins austère et la confusion de cet état avec l'ascétisme proprement dit à l'aurore du moyen âge. L'état de pénitence est si peu une déchéance en Gaule au ve et au vi^e^ siècles qu'il est conciliable avec la cléricature et que Césaire d'Arles doit lutter de tout son pouvoir pour rétablir les anciennes exclusions maintenues sévèrement par les papes [2]. Un autre trait se dégage de l'histoire de la pénitence considérée dans son ensemble. L'écrivain catholique ne l'a d'ailleurs pas signalé. A l'origine, la pénitence a surtout un caractère social. La situation du pénitent vis à-vis de l'Église, sa mise hors de l'assemblée des fidèles, puis sa rédintégration : voilà ce qui est au premier plan, et M. L. peut nier de très bonne foi qu'alors on ait cru aux effets religieux et intimes de la pénitence. Aujourd'hui, avec ce que les théologiens modernes appellent la « confession de dévotion », la pénitence est devenue comme une pratique de la piété individuelle. Ce ne sont pas les pécheurs publics et les criminels des pays catholiques, dont M. L. nous donne la statistique (II, 432 sqq), qui usent de la pénitence, mais les chrétiens désireux de la perfection. Encore une fois, comme au temps de Césaire d'Arles, la pénitence devient l'apanage des meilleurs, mais avec cette différence qu'elle est un exercice de la dévotion individuelle et secrète. Des deux éléments qui l'ont constituée à toutes les époques, l'un domine dans l'antiquité, l'autre dans les temps modernes, de manière à imprimer à une même institution des caractères différents. Toute l'histoire de la pénitence tient entre ces deux termes, entre la forme surtout sociale des premiers siècles et la forme surtout individuelle de nos jours. N'est-ce pas là un chapitre important de l'histoire du sentiment religieux lui-même et de son évolution ? Il est vraiment fâcheux que les préoccupations de M. L. et son plan n'en laissent rien soupçonner [3].

Le même défaut d'idées générales, le même oubli des grandes lignes de l'histoire dans la scrupuleuse attention apportée au menu détail des faits et des incidents dogmatiques se retrouvent dans le troisième volume consacré aux indulgences. Ici encore la théorie moderne de l'indulgence a été prise pour point de départ et on a très rapidement conclu que les indulgences n'existaient pas dans l'antiquité chrétienne. Un historien plus avisé des transformations sociales et des déguisements par lesquels passent les institutions eût apporté plus de circonspection.

---

1. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, II (1897), 306 et 496, sur la pénitence ; III (1898), 434, sur les indulgences.

2. Malnory, *Saint Césaire, évêque d'Arles*, 61.

3. Dans le chapitre consacré au probabilisme et à la casuistique, M. L. a montré très bien les abus, tout en trahissant une sensibilité étrangère aux nuances et une inintelligence des choses morales assez fréquentes chez les protestants de langue anglaise.

Digitized by Google

L'affaire des *lapsi* au temps de Cyprien et la question des *libelli* distribués par les martyrs demandaient une étude approfondie. M. L. l'expédie en quelques phrases. Mais surtout il valait la peine de faire sentir la profonde modification que subit sous nos yeux la notion de l'indulgence. Pendant longtemps, l'indulgence, adaptée à la forme des tarifs pénitentiels, était une dispense d'une certaine partie de la peine imposée par le ministre de l'Église. Maintenant, non seulement elle n'a plus de sens intelligible pour nous depuis la disparition des livres pénitentiels, mais elle est en train de n'avoir plus aucun rapport avec la pénitence, comme l'a indiqué discrètement M. Boudinhon. La définition, donnée encore aujourd'hui, ne correspond plus à l'objet défini. Le tarif des indulgences devient un tarif non de rémission, mais de mérite acquis. C'est la transformation complète d'une notion religieuse, transformation parallèle d'ailleurs à celle de la pénitence elle-même, réduite à n'être plus souvent qu'une pratique pieuse. Nous ne pouvons qu'indiquer brièvement ces idées, M. L. s'est laissé trop absorber par le détail et le côté en quelque sorte matériel de son sujet. Ce troisième volume est, au reste, comme les deux autres, un recueil inappréciable de faits curieux et de renseignements inattendus sur les dévotions catholiques. M. L. paraît cependant avoir négligé certains travaux récents, principalement l'édition Duchesne du *Liber pontificalis* dont les notes fournissent tant de données multiples sur les édifices et les usages de Rome.

Dans ce long article, nous n'avons guère fait de place qu'à la critique. L'œuvre de M. L. est trop sérieuse pour que nous n'attachions pas de l'importance aux points qui laissent encore en nous un doute après son exposition si consciencieuse. Mais nous tenons à ne pas la quitter sans avoir rendu hommage à ses grandes qualités. La première de toutes est la sincérité. L'auteur a fait un louable effort d'impartialité et n'a puisé les éléments de son information qu'à des sources catholiques. Malheureusement son éducation et son milieu ne lui ont pas toujours permis de voir clairement la portée des textes [1]. Au reste, on ne peut

1. M. L. (I, 116) conclut de Jérôme, ep. 14, 8-9 (*ad Heliod.*), que cet auteur subordonnait l'efficacité de l'ordination à la dignité du sujet; mais il est clair que « non omnes episcopi episcopi sunt » veut dire seulement que tous les évêques ne sont pas dignes de leur honneur. Le texte du commentaire sur saint Mathieu (cité *ib.*) doit être interprété d'après les paroles si claires de la lettre à Héliodore; M. L. pousse trop loin l'assimilation des prêtres de l'ancienne loi à ceux de la nouvelle. Les passages de saint Augustin, *Serm.* 40, 5 et 99, 8, allégués I, 117 et 118, signifient que c'est Dieu, en définitive, non le prêtre, qui remet les péchés, et que la valeur de l'absolution dépend de la foi et des dispositions du pénitent; cf. *serm.* 99, 9. — Un certain nombre de textes intéressants paraissent avoir été négligés : Ambr., *de paen.*, 1, 7 : « Ius hoc (de lier et de délier) solis permissum sacerdotibus est »; cp. I, 36 et II, 12; Augustin, *serm.* 351, 9 : « Veniat (peccator) ad antistites per quos illi in ecclesia claves ministrantur ». — M. L. se fait de la conception ancienne l'idée suivante. Jésus-Christ a donné à ses apôtres le pouvoir des clés et ce pouvoir, après les apôtres, a passé à l'Église prise dans son ensemble, et non aux évêques. Il resterait encore des traces de cette conception dans saint Bernard. Mais M. L. omet

Digitized by Google

désirer que l'histoire religieuse soit écrite par des hommes entièrement dégagés de croyance ; ils feraient payer leur impartialité indifférente par l'inintelligence des phénomènes religieux. Un autre mérite des trois volumes de M. L. est l'énorme quantité de faits et de textes réunis au prix d'un travail qui a dû être très grand. Si la synthèse en est un peu absente, on doit avouer que cet ouvrage seul l'a rendue possible [1]. Il aura, nous l'espérons, un autre mérite : celui d'ouvrir une période scientifique et sereine de l'histoire de la pénitence. Nous avons maintenant un premier dépouillement des documents. C'est un bon point de départ pour les études de détail, dans lesquelles les textes seront minutieusement discutés. A tous ces titres, nous devons être très reconnaissants à M. Lea pour ce livre considérable.

Deux tables alphabétiques, à la fin de chacune des parties, font de cet ouvrage le plus commode des répertoires. Manuel Dohl.

Ph. Aug. Becker, **Der südfranzœsische Sagenkreis und seine Probleme**, Halle, 1898, in-8°, 81 pp.

Ph. Aug. Becker, **Der Quellenwert der Storie Nerbonesi ; Wilhelm Korneis und Mœnch Wilhelm, Uebersetzung des neunten Teils der Karlamagnussaga und Auszüge aus Ulrichs von Türheim Willehalm**, Halle, 1898, in-8°, 75 pp.

On a beaucoup écrit dans ce dernier temps sur cette branche de l'épopée française qu'on appelle généralement le cycle de Guillaume d'Orange. C'est un sujet des plus attrayants et des plus obscurs en même temps, ce qui explique les nombreux travaux qu'on lui a consacrés et les non moins nombreuses hypothèses qu'on a émises sur l'origine des différents personnages qui figurent dans ce cycle. Les deux études de M. Becker, dont nous allons nous occuper ici, viennent apporter quelques nouvelles contributions à l'étude de cette question. On y trouvera des remarques intéressantes, mais aussi des idées trop hardies, des conclusions bien contestables.

Dans la première de ces brochures, M. B. nous donne quelques renseignements sur les chansons de geste qui composent le cycle de

---

de dire qu'une des propositions d'Abélard condamnées sur l'initiative de saint Bernard est ainsi formulée : « Nos dicimus quod hoc (*Accipite Spiritum sanctum*, etc) dictum est solis apostolis non successoribus eorum. » Cette même doctrine paraît être déjà celle des Novatiens, pour certains péchés, ainsi que le déclara leur évêque Acésius au concile de Nicée : « Il n'est pas en la puissance des prêtres, mais en la seule puissance de Dieu de pardonner ce genre de faute » (Sozom., *H. E.*, I, 22 ; cité incomplètement par M. L. I, 69). — La critique de certains documents est insuffisante. Voir plus haut pour les Canons d'Hippolyte I, 134 se trouvent citées pêle-mêle, en témoignage de la doctrine de saint Bernard, les œuvres authentiques et les œuvres apocryphes.

1. Il manque, à vrai dire, un chapitre préliminaire sur les devanciers de M. L. et sur les controverses des temps modernes.

Digitized by Google

Guillaume et expose les résultats des dernières recherches dont elles ont fait l'objet. M. B. distingue dans l'ensemble du cycle deux groupes : le groupe des chansons sur Guillaume et celui des poèmes dont le personnage principal est Aymeri de Narbonne. Nous ne saurions pas admettre cette division, puisqu'elle exclut des chansons comme *Foucon de Candie* et la *Prise de Cordres et de Sebille*, où le rôle principal n'est attribué ni à Guillaume ni à Aymeri. Elle pourrait évoquer en outre des idées fausses sur la formation du cycle, en nous faisant croire que les chansons sur Aymeri ont formé d'abord un groupe à part que les trouvères du XIIe et du XIIIe siècles auraient rattaché au cycle de Guillaume. En réalité, les poèmes qui chantent les exploits d'Aymeri sont sortis des chansons sur Guillaume et ne sont, par conséquent, qu'une branche de ces dernières.

M. B. s'efforce partout de formuler des théories nouvelles et de réfuter les opinions de ses prédécesseurs. D'après M. B, tous ceux qui se sont occupés de l'histoire du cycle de Guillaume auraient accordé trop d'importance aux nombreux passages des chansons de geste où l'on fait allusion à des récits qui ne nous sont pas conservés dans des poèmes spéciaux. M. B. a le tort de contester partout la valeur de ces témoignages et de ne pas distinguer les cas où de telles allusions ne peuvent pas être considérées comme des inventions des jongleurs. Ainsi, M. B. révoque en doute la relation qui existerait entre deux passages d'*Aymeri de Narbonne* et du *Siège de Barbastre* et le fragment de la Haie (pp. 24-27, cf. p. 32). Les deux poèmes français parlent d'une lutte qu'Ernaud le Roux aurait eu avec le payen Borel et ses fils. Or, comme ce dernier personnage figure aussi dans le fragment de La Haie où il lutte contre Ernaud, Bertram, Bernard et Guibelin, n'est-on pas en droit de conclure que les trois textes reposent sur un même récit qui formait le sujet d'un poème français aujourd'hui perdu ? Cette opinion, que M. Gaston Paris a exprimée jadis et que j'ai aussi acceptée [1], est vivement contestée par M. B. Les faits racontés par *Le Siège de Barbastre* et par *Aymeri de Narbonne* n'auraient rien à faire, d'après M. Becker, avec le récit du fragment de La Haie, puisque le ton des deux poèmes français diffère beaucoup de celui du texte latin. Tandis que ce dernier ne nous parle que d'un combat sanglant entre les Français et les payens, les deux chansons françaises introduisent dans le récit des incidents burlesques qui contrastent avec le ton sérieux du fragment latin. Mais est-ce vraiment un argument sérieux, celui-là ? La différence de ton ne s'explique t-elle pas par l'esprit de l'époque à laquelle appartient chacun de ces textes ? M. B. aurait mieux fait de comparer ces textes au point de vue de leur

1. *La Prise de Cordres et de Sebille*, Paris, 1896, p. XCIII-XC (« Société des anciens textes français »).

Digitized by Google

fonds commun; il aurait pu voir alors que les traits communs qu'on y constate prouvent plus que les différences qu'il a signalées.

D'autres exemples nous montrent encore qu'il ne faut pas mépriser, comme l'a fait M. B., les témoignages des jongleurs sur l'existence d'autres poèmes épiques que ceux qui nous sont parvenus. Les vers d'*Aliscans* et d'*Aymeri de Narbonne* qui parlent des exploits d'Aymer contre les Sarrasins à Venise ne trouvent-ils pas une confirmation dans un passage de la chronique d'Auberi de Trois-Fontaines qui atteste l'existence d'une chanson sur Aymer [1] ? L'auteur de la *Prise de Cordres et de Sebille* ne rappelle-t-il pas (vv. 2372-2378, 417-423) quelques incidents de *Guibert d'Andrenas* qui se trouvaient en effet dans les manuscrits de ce poème ? Si l'opinion de M. B. était fondée, nous ne pourrions pas comprendre pourquoi les jongleurs se seraient amusés à faire allusion à des choses inconnues pour leurs auditeurs. Quand Bertrand de Bar-sur-Aube rappelle, à la fin d'*Aymeri de Narbonne,* les exploits des Narbonnais, on voit bien qu'il s'adresse à un public qui devait connaître les chansons qu'il résumait. Comment admettre alors que le jongleur champenois aurait parlé des aventures d'Ernaud sans que ses auditeurs aient eu connaissance d'une chanson qui racontait de plus près le passé de ce fils d'Aymeri ?

Pour ce qui concerne la présence d'Aymeri dans l'épopée, M. B. propose, contre la théorie que j'ai développée dans l'Introduction de la *Prise de Cordres et de Sebille* (pp. XLIX et suiv.), une nouvelle solution (pp. 19-22). Tout en admettant avec moi qu'on ne peut pas prouver l'existence de chansons sur ce personnage avant le XIIe siècle, M. B. croit qu'Aymeri a dû être connu, de très bonne heure, par les trouvères, en qualité de père de Guillaume. Cette hypothèse que l'auteur ne cherche pas à appuyer par des preuves solides, soulève plus d'une objection. J'ai montré ailleurs [2], et personne ne m'a contredit, qu'avant le XIIe siècle il n'y avait pas encore un cycle de Guillaume à proprement dire. L'auteur du *Pèlerinage de Charlemagne* nous fournit les premiers éléments de ce travail cyclique qui devait s'accomplir un siècle plus tard. Les jongleurs ont dû établir tout d'abord des liens de parenté entre Guillaume et les autres personnages qui nous sont présentés comme ses frères. Ce n'est que plus tard qu'ils ont vu la nécessité de donner un père à cette nombreuse famille, ainsi réunie. On confond toujours ces deux phases du travail cyclique de la geste de Guillaume, tandis qu'on ne devrait pas oublier que l'une a dû précéder l'autre. On se demande alors comment l'auteur du *Pèlerinage de Charlemagne* aurait pu parler d'un père de Guillaume à une époque où un tel personnage n'avait aucune

1. M. Demaison, *Aymeri de Narbonne,* Paris, 1887, t. I, p. CCXII. M. B. se rapporte aussi (p. 27) au témoignage d'Auberi, mais nous ne comprenons pas pourquoi, quelques pages avant (pp. 24-25), il parle des allusions aux chansons sur Aymer comme si elles étaient de simples inventions des trouvères.

2. *Romania*, t. XXV, p. 495 ; cf. *La Prise de Cordres et de Sebille*, p. CIV.

Digitized by Google

raison de figurer dans l'épopée. M. B. croit peut-être que l'auteur du *Pèlerinage* s'est amusé à mentionner le nom d'Aymeri seulement par plaisir de citer un nom. C'est un procédé familier aux poètes d'aujourd'hui, mais on ne devrait pas l'attribuer à un auteur comme celui du *Pèlerinage de Charlemagne*.

Contre les arguments que j'ai apportés [1] pour montrer qu'à l'époque où fut composé le *Pèlerinage de Charlemagne* on ne connaissait pas encore un personnage épique du nom d'Aymeri, et que par conséquent les vers 739, 765 de ce poème, où est mentionné le nom du père de Guillaume, ont été interpolés plus tard, M. B. me fait l'objection que les mss. *Aa* de la *Karlamagnus Saga* donnent aussi la leçon *Aymeri* (*Eimer*) au vers 739. Je dois revenir ici sur cette question, puisque la critique qu'on a faite à mes assertions n'a pas envisagé tous les arguments que j'ai développés dans mon étude sur le *Pèlerinage*. J'ai montré que la présence de Bernard au vers 764 ne se concilie pas du tout avec l'esprit du poème, et que par conséquent l'épithète de « fil le conte Aimeri » ne peut pas remonter à l'original. Personne ne m'a pas contredit ce fait, et je ne serai convaincu de la fausseté de ma théorie que le jour où l'on prouvera que *Bernard*, et non *Turpin*, est la bonne leçon du texte. Quant au vers 739, je ne comprends pas comment on pourrait admettre que le nom d'Aymeri se trouvait déjà dans K [2], quand ni *R* ni *Bb*, qui remontent à K, n'ont pas conservé la moindre trace de ce nom. Est-il possible de croire que le rédacteur de *R*, aussi bien que celui de *Bb*, ont omis, indépendamment l'un de l'autre, le nom du père de Guillaume? Les leçons de *SD*, qui sont encore plus près de l'original, ne nous confirment-elles pas aussi l'absence du nom d'Aymeri dans la rédaction *K*, à laquelle se rattachent toutes ces versions? J'avoue que si on conteste les conclusions auxquelles je suis arrivé après l'examen de tous ces textes, on ne devrait plus se fier à aucune classification de manuscrits. Quant au nom d'Aymeri dans le texte français du poème, M. B. dit qu'il serait bien difficile de le remplacer, puisqu'il se trouve à l'assonance. M. Gaston Paris m'a fait la même objection [3]. Mais je propose aujourd'hui de restituer le vers 759 de la manière suivante :

« Veez ici Guillelme », li reis Hugue li dist.

Cette restitution me semble d'autant plus probable que le vers tel qu'il est imprimé par M. Koschwitz ne se rattache pas bien aux lignes précédentes. Les mots « li reis Hugue li dist » sont demandés par le sens, parce que c'est le roi Hugues qui répond ici à Charlemagne, et le

1. *Romania*, t. XXV, pp. 481 et ss.
2. Voir la classification des versions du *Pèlerinage* dans mon article de la *Romania*, t. XXV, p. 484.
3. *Romania*, t. XXV, p. 496.

Digitized by Google

poètedevait rappeler ce fait à ses auditeurs [1]. Notre correction est en outre corroborée par les leçons des vers 764, 800 et par le vers 151 qui, tel qu'il avait été donné par M. Koschwitz, ne présentait pas un sens satisfaisant [2]. Les mss. *Bb* de la *Karlamagnus Saga* donnent enfin la leçon *Hugon konuugr svarar* [3] qui traduit exactement les mots que nous avons introduits dans le texte français.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur la deuxième brochure de M. B qui contient une étude sur les sources des *Storie Nerbonesi*, une traduction de la branche IX de la *Karlamagnus Saga* et des extraits d'Ulrich de Türheim. Je regrette que M. B. n'ait pas étudié d'une manière plus approfondie les rapports des *Storie Nerbonesi* avec les chansons du cycle de Guillaume. Ce qu'il nous dit dans son étude n'a pas beaucoup fait avancer nos connaissances sur la compilation d'Andrea da Barberino. C'est un travail fait en hâte et trop superficiel. M. B. aurait mieux fait de soumettre à un examen plus consciencieux les chansons qu'on a publiées jusqu'à présent, en laissant de côté celles sur lesquelles nous ne sommes pas suffisamment renseignés. C'est trop hardi de conclure que les *Storie Nerbonesi* n'ont aucune valeur, quand nous savons combien il reste encore à faire pour éclaircir les rapports des chansons du cycle de Guillaume et des remaniements qu'elles ont subis. Je ne crois pas que M. B. ait raison quand il dit qu'Andrea da Barberino travaillait d'après un manuscrit cyclique de la geste narbonnaise. Les manuscrits de Venise nous montrent plutôt que les chansons de notre cycle ont pénétré en Italie isolément. C'est une question qui devra d'ailleurs être examinée de plus près, comme beaucoup d'autres qui se rapportent à l'histoire de l'épopée française transplantée en Italie.

Pour conclure, je dois dire que la méthode suivie par M. B. dans ses études est bien dangereuse, puisqu'elle nous mène à des conclusions trop souvent contestables. C'est parce qu'il tient trop à cette méthode que M. B. n'arrive pas toujours à distinguer les faits importants de ceux qui n'ont pas grande valeur pour l'histoire du cycle de Guillaume. C'est pour cette raison aussi que son travail est en grande partie un travail de destruction. Et, pour employer un mot de Her-

---

1. M. Koschwitz imprime ainsi le passage en question :

« Sire », dist l'emperere, « tot al vostre plaisir :
Cil recomencerat cui en avrez choisit. »
« Veez ici Guillelme, fil le conte Aimeri. »

Il ne faut pas oublier que le poète récitait ces vers et que, par conséquent, il devait attirer l'attention du public sur ce point, que Hugues parle dans ce dernier vers. Pour nous qui lisons, le sens est clair, puisque les guillemets indiquent bien la réplique de Hugues, mais au moyen âge on n'aurait pas bien compris ce passage s'il n'y avait pas les mots que nous avons restitués.

2. Voir notre correction de ce vers dans la *Romania*, t. XXV, p. 488.

3. C. Unger, *Karlamagnus Saga*, 1860, p. 480.

Digitized by Google

der, on ne devrait pas détruire sans bâtir — et bâtir sur des bases plus solides.

OV. DENSUSIANU.

Francesoo Petrarca. I Trionfi secondo il codice Parmense 1636 collazionato sugli autografi perduti, edito da Flaminio PELLEGRINI Cremona, Luigi Battistelli, 1897, in-4° de XIX-65 p. Prix : 10 fr.

M. Fl. Pellegrini a publié un ouvrage qui vient compléter sur des points intéressants les travaux de MM. Appel, Mestica, etc., sur le texte des œuvres italiennes de Pétrarque. Il est de notoriété chez les pétrarquistes qu'il a existé, au XVIe siècle, des collections de poésies de Pétrarque diversement choisies par les lettrés et prises sur les autographes du poète, plus nombreux alors que ceux qui restent aujourd'hui. Il y a à ce sujet une page souvent citée de Beccadelli. On a retrouvé un certain nombre de ces copies qui portent d'ordinaire le relevé des variantes trouvées dans les brouillons de Pétrarque, analogues à ceux des célèbres feuillets de la Vaticane, et souvent aussi les notes marginales en latin qu'il avait l'habitude de glisser dans ses minutes. Ces notes fixaient le lieu et l'heure de son inspiration, de ses retouches, ou encore quelque réflexion morale. M. P. a découvert, à la bibliothèque Palatine de Parme, un élément nouveau de cette tradition. C'est un manuscrit des *Trionfi* écrit au XVIe siècle par un fervent admirateur de Pétrarque, dont M. Pellegrini n'a pu déterminer le nom, et contenant une collation de variantes et de notes marginales qui proviennent évidemment d'originaux perdus et ne font double emploi que pour quelques feuillets avec des collations déjà connues. L'explicit latin de Pétrarque, daté du 12 février 1374, l'année même de sa mort, montre bien que l'autographe que le copiste a eu sous les yeux est une des dernières rédactions du poète. On ne peut songer à analyser un travail où l'intérêt principal réside dans l'excellence de la reproduction diplomatique ; il suffit d'attester que c'est une contribution de grande valeur à l'histoire du texte des *Trionfi*.

P. N.

Storia letteraria d'Italia : Vittorio ROSSI. **Il Quattrocento.** Milan, Fr. Vallardi, S. d. [1897], in-8° de VIII-444 p. Prix : 11 fr.

Une grande entreprise de librairie intéressant l'histoire littéraire vient de commencer à Milan chez l'éditeur Vallardi. La *Storia letteraria d'Italia*, destinée à fixer l'état de la science à la fin de notre siècle, doit former neuf volumes, y compris un premier volume sur la littérature romaine. Celui qui a été livré d'abord aux souscripteurs, en

Digitized by Google

dehors de tout ordre chronologique, est celui de M. Vittorio Rossi. On sait quels bons et nombreux travaux le professeur de Pavie a publiés sur le xve et sur le xvie siècles ; il était préparé à accepter l'une ou l'autre des deux périodes. C'est le *Quattrocento* qui lui a été confié, et il n'y a qu'à louer la façon dont il l'a traité. Son œuvre d'écrivain est en même temps une œuvre de savant et peut servir de modèle aux volumes qui suivront. Le texte n'a point de notes, la lecture devant être facilitée au grand public ; mais un appendice en petit texte comble cette lacune et établit presque pour chaque page une abondante bibliographie critique. Cet appendice sera d'une réelle ressource pour les travailleurs, et j'en sais qui en ont déjà tiré beaucoup de parti. Quant au texte, il trace d'une façon lumineuse, et avec la maîtrise qui n'appartient en vulgarisation qu'aux érudits de première main, tout le vaste tableau de la littérature italienne du xve siècle. Une large part est faite à l'Humanisme, qui est à cette époque l'éducateur presque unique de l'esprit italien. Plus de la moitié de la littérature en Italie à cette époque, j'entends de celle qui compte, est formée par la littéraure latine de l'Humanisme. Cette proportion se retrouve dans le livre de M. Rossi. Les trois premiers chapitres tout entiers et une bonne partie des suivants reprennent en sous-œuvre et corrigent, sans qu'il y paraisse, le célèbre livre de Georg Voigt. Le reste de l'ouvrage pousse une quarantaine d'années plus loin. Ce sont des années importantes pour l'histoire des lettres latines et italiennes, puisque on y trouve les noms de Politien, de Pulci, de Pontano, de Sannazar, de Pic de la Mirandole, tout le mouvement littéraire de la cour du Magnifique et de celle de Ferdinand d'Aragon La conclusion de l'auteur est assez franchement favorable à un siècle, absorbé sans doute par la recherche de la forme et enivré de la beauté antique, mais qui a contribué, par cette recherche même et cet enthousiasme, à élargir les voies devant la pensée de la Renaissance qui s'affirmera plus vigoureusement au siècle suivant.

P. DE NOLHAC.

Gray's English Poems, original, and translated from the Norse and Welsh, edited with introduction and notes by D. C. TOVEY, M. A. Clark Lecturer at Trinity College, Cambridge, 1 vol. Cambridge, at the University Press, 1898, xvi-290 pages.

Ce volume comprend 79 pages de texte et 211 pages de notes. La proportion n'est peut-être pas très bien gardée. Mais il faut voir dans ces notes une histoire de chacune des pièces et de chacun des poèmes de Gray, bien plutôt qu'un commentaire. N'est-il pas regrettable que pour cette édition préparée avec tant de soin M. D. C. Tovey n'ait pas pu consulter tous les manuscrits autographes de la fameuse *Elegy?* Il nous avoue qu'il n'a pas vu le manuscrit Wharton (au Musée britan-

Digitized by Google

nique, fonds Egerton) et qu'il n'a étudié que très rapidement celui de Pembroke College, Cambridge. Il se contente de citer les variantes d'après les éditeurs qui l'ont précédé. M. Tovey s'attaque à la question si épineuse des rimes comme *poor* et *door*, et à propos des vers 30 et 32 de l'*Elegy*, des rimes *obscure* et *poor*; il donne comme explication la tendance gallicisante (?) (*Gallicizing tendency*) de Gray et suppose que le poète prononçait *obscure* à la française — l'hypothèse est invraisemblable et du reste ne résoudrait guère le problème, notre son *u* n'ayant aucun son correspondant en anglais.

C. S.

Voltaire : Eine Biographie, von Dr. Kæthe Schirmacher. Leipzig; Reisland, 1898, xv-556 pages.

Mlle Schirmacher n'a pas eu la prétention de renouveler la biographie de Voltaire. Elle ne fait que résumer les travaux antérieurs et mettre à la portée du grand public les recherches de ses devanciers. Mlle Sch. a su se borner dans son œuvre, et ce n'est pas là son moindre mérite. On éprouve, en effet, la tentation, quand on parle de Voltaire, de parler du XVIIIe siècle tout entier, si nombreuses ont été les relations du philosophe avec tout ce qu'il y avait d'illustre en ce siècle. Mlle Sch. a largement mis à contribution l'ouvrage de M. Desnoireterres, sans se perdre dans l'infini détail.

Elle a divisé son livre en quatre grandes parties. D'abord, une introduction, qui est un tableau de l'ancien régime, inspiré surtout de Taine et de Tocqueville. Voltaire ne peut être considéré, en effet, comme un simple homme de lettres : son influence sur la société de son temps, si elle n'a peut-être pas été aussi grande qu'il eût voulu le faire croire, a été cependant très réelle : il fallait faire connaître les abus de cette société. — La biographie proprement dite de Voltaire comprend trois autres parties; Mlle Sch. étudie dans la première le *libre-penseur*; dans la seconde, le propagateur des idées scientifiques, philosophiques, morales, des idées de droit et de tolérance; dans la troisième, le philanthrope. Nous admettons ces divisions, en faisant remarquer simplement qu'il ne faut pas les prendre trop rigoureusement. C'est l'inconvénient de ces larges généralisations de séparer avec trop de netteté dans l'existence d'un homme des idées qui se tiennent et s'engendrent.

Mlle Sch. a voulu montrer surtout dans l'œuvre de Voltaire ce qu'il y a de profondément universel, ce qui intéresse l'humanité. C'est ce qui explique qu'elle ait peu insisté sur le côté purement littéraire de cette œuvre. Et, en effet, que reste-t il de Voltaire, qui soit encore vivant et qui justifie la gloire prodigieuse dont il a joui? Son théâtre sur lequel il comptait pour passer à la postérité, n'est plus guère connu que des érudits. On lit encore quelques-unes de ses épîtres, ses contes, ses

Digitized by Google

lettres. Mais aux yeux du monde, il est resté surtout le Voltaire de la dernière partie de sa vie, le défenseur des Sirven et des Calas, le philosophe de Ferney, le *Roi Voltaire*.

C'est ce que Mlle Sch. a bien mis en lumière. Elle a montré aussi avec raison le caractère cosmopolite de son œuvre. Voltaire, cet écrivain si français par le style, n'est pas essentiellement français par la pensée ; il « a vécu, dit Mlle Schirmacher, pour le monde entier, pour l'univers ». La remarque est juste, elle domine tout le livre.

Il faut louer, comme dans le précédent ouvrage de Mlle Schirmacher sur Théophile de Viau, la clarté de l'ouvrage et la netteté des divisions, sauf les réserves que nous avons faites [1].

Paul GAUTIER.

Notes d'Histoire contemporaine, par Louis TESTE. 1 vol. Paris, Champion, 1898, IV-430 pages.

L'éditeur Honoré Champion a choisi, pour les réunir en ce volume, quelques-uns des très nombreux articles que M. L. Teste a publiés depuis une vingtaine d'années. C'est, dit-il, avec des notes, prises sur le vif, que l'historien peut s'éclairer. Il n'a pas tort. On ne saurait regretter que ces feuilles volantes aient été imprimées à nouveau et conservées en un livre facile à consulter et très agréable à lire. M. L. T. est Dauphinois, comme Stendhal ; il a la plupart des qualités de ses compatriotes ; il est surtout très fin observateur. Ces *Notes* touchent à tout, à nos institutions, à nos hommes politiques, à nos écrivains, mais elles valent surtout par les souvenirs personnels dont elles sont émaillées, et par mille et une digressions qui mettent en relief une érudition de bon aloi, ou un tour d'esprit très original. Et, avantage inappréciable, M. L. T. ne parle jamais que des gens qu'il a connus ou étudiés ; à ce compte il n'est vraiment pas « journaliste ».

Ce livre est édité avec beaucoup de soins. Quelques légères erreurs pourront disparaître dans une seconde édition.

Le nain polonais, Jean *Krassowski*, et non *Crazowski* (p. 412), n'eut pas sur l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne l'influence que lui prête M. L. Teste. Les mémoires de Jehan Choisnin, de Châtellerault, nous apprennent que cette victoire diplomatique fut l'œuvre de l'évêque de Valence, Montluc ; le marquis de Noailles et le comte de la Ferrière qui tous deux ont publié les documents relatifs à cette élection, n'attachent pas grande importance à la légende du Nain.—Il y a confusion, p. 343, la comtesse Potocka ne déjeûna pas chez Talleyrand avec

---

1. Un index accompagne le livre. A noter dans cet index quelques fautes d'impression : *Ane littéraire*, p. ex., pour année littéraire, je pense, etc.

Digitized by Google

le duc de Laval, et ce n'est pas après ce déjeuner qu'elle « se donna le plaisir d'une visite au maréchal Davout », puisqu'elle quitta Paris immédiatement après (voir *Mémoires de la comtesse Potocka*, p. 287-290). — M. L. Teste cite l'anglais très correctement, mais il commet l'erreur commune et consacrée d'écrire (p. 163) *mistress* pour *Mrs.* devant un nom propre anglais, alors que ce mot ne doit pas être prononcé *mistress*; mais quand on voit un *milord* ou une *milady* s'acclimater en France, il n'y a plus rien à dire.

Casimir STRYIENSKI.

La Peinture en Europe. La Hollande, par Georges LAFENESTRE et Eugène RICHTENBERGER. Ouvrage orné de cent reproductions photographiques, in-8 de XV-397 p. cart. toile. Paris, May, 1898. 10 francs.

Album d'images, catalogue de musées et travail d'érudition tout ensemble, le charmant volume de MM. Lafenestre et Richtenberger continue dignement la série de « La Peinture en Europe », où ont déjà paru le Louvre, Florence, Venise et la Belgique. Il ajoute à ses mérites intrinsèques celui de venir à propos; c'est le guide nécessaire en ce premier mois d'automne, où le pèlerinage d'Amsterdam et la dévotion à Rembrandt s'imposent. Par Rotterdam, Delft, Dordrecht, Gouda, La Haye, Leyde, Haarlem, il nous achemine vers l'heureuse cité où sont exposées, pour un temps trop bref, des œuvres peu connues du plus grand de tous les peintres. Cependant, en ce voyage restreint, nous avons appris à goûter tout l'art hollandais, dont les photogravures de l'ouvrage nous donnent le choix judicieux, et l'histoire en est résumée dans une substantielle Introduction. Des catalogues nouveaux de collections célèbres forment un important appoint de la publication : ainsi la liste de la petite mais précieuse série de peintures primitives appartenant au Musée archiépiscopal d'Utrecht. Parmi les gravures, il en est aussi d'absolument nouvelles, entre autres celle du délicieux Van der Meer de la collection Six, la *Laitière;* mais pourquoi, des trois Holbein du Musée Royal de La Haye, avoir reproduit le seul dont l'authenticité soit plus que douteuse?

André PÉRATÉ.

BULLETIN

— L'index des dix premiers volumes de l'*Archiv für lateinische Lexikographie u. Grammatik* (herausgegeben von Ed. WOELFFLIN) vient de paraître sous forme de fascicule supplémentaire au tome X (*Zehnter Jahrgang, Ergænzungsheft, Register zu Band I-X* ; Leipzig, Teubner, 1898 ; 573-623 pp. in 8). Il est l'œuvre de

Digitized by Google

M. M. MANITIUS. On y trouve les mots et les choses classés sous les rubriques *Lateinisch, Romanisch* (cette dernière subdivisée par langue). Une liste des articles non dépouillés figure en tête. Il n'y a pas de table d'ensemble des articles par nom d'auteur. — P. L.

— M. Josiah H. PENNIMAN dans son livre *The War of the Theatres* (Boston. 1897. Ginn and Co. pp. 168) étudie une question obscure à la fois et fort curieuse de l'histoire du théâtre anglais sous le règne d'Elizabeth. Il s'agit de cette querelle littéraire où fut peut-être mêlé Shakspeare et qui mit aux prises non seulement les compagnies rivales d'acteurs, mais des hommes de lettres de haute valeur comme Ben Jonson, Dekker et Marston. Le mérite de M. Penniman dans son livre a été de se garder des hypothèses hasardeuses et des conjectures non justifiées : il étudie les pièces auxquelles cette querelle fameuse a donné naissance et essaie d'en tirer des éclaircissements et des données précises. La question a été embrouillée comme à dessein par certains érudits, comme M. Fleay, qui ont donné libre carrière à leur inventive imagination. M. P. aurait peut-être pu signaler avec plus de netteté les fantaisies de cet érudit, dont un savant de la valeur de M. Bullen a pu dire avec justesse : « Il est profondément regrettable qu'il diminue son crédit par son habitude de mêler ensemble faits et fictions. » (Marston, Works. Introduction p. xc). — Jules LECOQ.

— Sous le titre *Acta diurna. Gesammelte Aufsætze. Neue Folge.* (Wien. Pest. Leipzig, Hartleben, 1 vol. in-8, 312 pages, 4 mark), M. A. BETTELHEIM a réuni en un volume 28 articles qui ont, pour la plupart, paru dans la « Münchener Allgemeine Zeitung », dans la « Nation » et dans « Cosmopolis. » Il y traite sous forme de causeries — parfois un peu longues, — en un style entraînant et coloré, les sujets les plus variés, et intéresse presque toujours par la sincérité et la chaleur de ses convictions, la finesse de ses aperçus, la sûreté et la variété de son érudition. Il expose avec force détails les origines et le développement de la fortune littéraire et — financière — de la librairie Reclam, raille avec esprit le mouvement sioniste, passe en revue les productions les plus récentes des romanciers, des poètes lyriques et dramatiques, des écrivains populaires de l'Allemagne et de l'Autriche. Dans tous ses jugements, fortement motivés, très sévères en général (surtout pour les poètes lyriques), M. B. fait preuve d'une impartialité absolue et d'une largeur de vues remarquable. Si parmi ses articles deux ou trois ont perdu le mérite de l'actualité, si d'autres sont quelque peu diffus, il n'en reste pas moins vrai que l'ouvrage de M. Bettelheim sera lu avec plaisir et avec fruit par tous ceux qui veulent suivre le mouvement littéraire de l'Allemagne contemporaine. — E. H. BLOCH.

— L'Académie des Sciences de Prague vient de publier le premier volume de la correspondance et de notes de François Palacky. A dater de 1818, Palacky a tenu à jour, avec diverses interruptions, un carnet qui renferme des indications fort intéressantes sur l'histoire de ses travaux et de son temps. Le premier volume va de 1818 à 1863. Il est publié sous la direction de M. V. NOVACEK. — L. L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — **14 novembre** — **1898**

SACHAU, Le droit schaffiite. — BRUNS, Polybe et Tite-Live. — BLASS, L'éloquence attique, III, 2. — BELOCH, Histoire grecque, II. — HOLM, Histoire de la Sicile, III. — NORDEN, La quatrième Croisade. — La chronique strasbourgeoise de Walter, p. REUSS. — BOULVÉ, De l'hellénisme de Fénelon. — WANIEK, Gottsched. — DUPONT, La Motte. — GUILLON, Nos écrivains militaires. — Correspondance de Salamon, p. RICHEMONT. — GRANDMAISON, Un demi-siècle de souvenirs. — MORRIS, Études sur Gœthe. — BAPST, Canrobert, I. — BARTELS, Hauptmann. — GIRAUD, L'armement au moyen âge. — *Bulletin*. — Académie des inscriptions.

Muhammedanisches Recht nach Schafiitischer Lehre, von Eduard SACHAU. (Lehrbücher des Seminars für oriental. sprachen zu Berlin, Band XVII).— W. Spemann, Berlin, 1897; in-8· pp. XXXII-879-27.

Les rapports de plus en plus étendus entre les nations européennes et l'Orient provoquent chaque jour de la part des érudits occidentaux de nouvelles recherches sur l'histoire ou la condition des peuples avec lesquels les hasards de la politique ou les intérêts commerciaux nous mettent en relation. Les études relatives au monde musulman surtout ont été nombreuses en ces derniers temps. Elles viennent de s'accroître du présent volume, qui fait partie de la collection publiée par le Séminaire des langues orientales de Berlin, institution copiée sur notre École des langues orientales vivantes. — Tandis que les doctrines hanéfites prévalent parmi les musulmans soumis à la domination de la Turquie, ce sont au contraire les rites et le droit schafiites qui sont principalement admis dans les territoires de l'Afrique orientale dépendant de l'Angleterre et de l'Allemagne. Voilà pourquoi M. Sachau a consacré son temps et sa science à nous donner un exposé fort intéressant du droit schafiite.

Le travail comprend deux parties distinctes : les principes du droit schafiite présentés dans le Compendium d'Abou Souga' (mort en 590 Hég. = 1194 p. C.), et l'exposé de ces principes rédigé avec clarté et beaucoup d'érudition, d'après les juristes les plus autorisés et principalement d'après Bagouri (mort en 1260 = 1844), dont l'enseignement fait autorité parmi les docteurs de la célèbre école de la mosquée d'Élahzar, au Caire, le centre des études juridiques chez les musulmans. — L'ouvrage est partagé en six livres qui traitent successivement :

Digitized by Google

1) du droit matrimonial — 2) de l'affranchissement [droit des esclaves] — 3) du droit de succession et des testaments — 4) du droit réel [choses et obligations], — 5) du droit judiciaire [procès] — 6) du droit pénal. — Pour chaque livre on donne d'abord le sommaire, et la traduction d'Abou Souga', puis les remarques qui forment la partie principale de l'ouvrage. — Le texte arabe du traité d'Abou Souga' est donné en appendice d'après l'édition de Boulak (1307 = 1890). — Le volume de M. Sachau n'est donc pas à proprement parler un traité de jurisprudence, mais bien un exposé du droit schafiite. Il s'adresse sans doute tout d'abord à ceux qui sont appelés à surveiller l'application de ce droit, mais il se recommande aussi à ceux qui s'appliquent aux études juridiques, et d'une façon générale à tous ceux aujourd'hui, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent aux choses du monde musulman.

J.-B. C.

Bruns (Ivo), **Die Persœnlichkeit in der Geschichtsschreibung der Alten**, Berlin, W. Hertz, 1898, S. VIII-102, in-8.

M. I. Bruns est un esprit subtil, pénétrant, volontiers systématique. Son récent ouvrage, *Das litterarische Porträt der Griechen*, dont j'ai rendu compte ici-même (*Revue critique*, 30 mai 1898), contenait, avec d'assez graves défauts de composition, des vues profondes et originales. La partie la plus remarquable peut-être était celle qui traitait des historiens. M. B. signalait chez eux une double tendance dans la peinture des personnages historiques : tantôt l'appréciation personnelle de l'historien s'exprimait librement et directement sous la forme d'un jugement, d'une réflexion, qui s'ajoutait à l'exposition des faits, sans risquer de les modifier ; tantôt, au contraire, ce jugement restait sous-entendu, ou plutôt faisait corps avec le récit historique lui-même, s'y mêlait implicitement et tendait à l'adapter aux idées personnelles de l'historien. Cette seconde méthode était essentiellement celle de Thucydide ; la première, que M. B. appelle subjective, est celle de Polybe. Aujourd'hui M. B. poursuit cette démonstration, en comparant Polybe et Tite-Live. L'historien latin procède autrement que son modèle grec ; il n'est pas de la même école, il se rattache à Thucydide, et Tacite fait de même. Telle est, en quelques mots, la thèse ; mais, comme elle ne se présente pas d'abord avec tous les signes de l'évidence, comme il y a des exceptions apparentes et d'autres réelles, M. Bruns a recours à des analyses minutieuses pour mettre en lumière les nuances parfois fuyantes de sa pensée. On le suit avec quelque peine, mais avec l'intérêt soutenu que mérite une étude aussi délicate.

Am. Hauvette.

Digitized by Google

BLASS (Fr.), **Die attische Beredsamkeit**, IIIe Abtheilung, II^er Abschnitt : *Demosthenes' Genossen und Gegner*, IIe Auflage, Leipzig, Teubner, 1898, S. VI-422, in-8

Avec cette seconde partie du tome III se termine, en seconde édition, le grand ouvrage de M. Blass sur l'éloquence attique. Les quatre volumes qui le composent forment aujourd'hui une œuvre achevée, sinon parfaite, que résume, au début du tome IV, une table générale des chapitres, et que couronne, à la fin du même volume, un index des noms propres et des termes de rhétorique. En outre, cinquante pages environ contiennent des *addenda* aux trois premiers volumes : M. Blass y examine à nouveau certaines questions sans cesse controversées, comme l'authenticité des tétralogies d'Antiphon (p. 363-366), ou complète l'énumération des jugements portés par divers auteurs sur tel ou tel orateur attique : à la page 378, il comble une lacune du tome II en signalant l'appréciation de Fénelon sur « la mollesse de style » et « les faux brillants » d'Isocrate. Ailleurs, c'est d'après un livre tout récent (*The origin and growth of Plato's Logic*) qu'il étudie la théorie désormais fameuse de M. Lutoslawski sur le développement du style de Platon et sur les principes de *stylométrie* appliqués à la chronologie de ses œuvres. Enfin, dans un appendice de six pages (p. 397-403), il répond aux sévérités de M. I. Bruns à l'endroit de Démosthène : il n'admet pas que Démosthène soit rendu responsable des violences déplorables qui déparent l'éloquence attique à son déclin; il rappelle que l'exemple est venu d'ailleurs, et que les plus grossières invectives se trouvent chez Eschine et chez Dinarque.

Am. HAUVETTE.

BELOCH (Julius), **Griechische Geschichte**, II^er Band, bis auf Aristoteles und die Eroberung Asiens, mit einer Karte. Strasbourg, Trübner, 1897, XIV-714 p. in-8. Prix : 9 mk.

Un exposé rapide et clair des événements historiques, une attention particulière au mouvement des esprits, aux transformations de la société et des mœurs, un style alerte et personnel, une extrême indépendance à l'égard de la tradition, une critique sévère, parfois excessive, des historiens anciens, un mélange inattendu d'assertions gratuites et de minutieuses démonstrations, tels sont les mérites et les défauts que j'ai déjà relevés dans le premier volume de cette *Histoire grecque* (*Revue critique*, 11 décembre 1893). Le tome II se recommande par les mêmes qualités, si ce n'est que peut-être, dans l'étude d'une période historique mieux connue, l'auteur a dû suivre de plus près les témoignages traditionnels et mettre un frein à la hardiesse de ses idées personnelles, à l'intransigeance de sa critique. Dans le récit de l'expédition de Sicile, par exemple, je le vois s'attacher pas à pas au texte de Thucydide, quitte

Digitized by Google

à contester seulement — sans preuve suffisante d'ailleurs — les chiffres donnés par l'historien pour l'armée de terre de Nicias après le désastre de la flotte dans le port de Syracuse. L'histoire du IVe siècle occupe les deux tiers du volume : M. Beloch y juge avec sévérité la politique et l'attitude de Démosthène; l'éloquence même du défenseur de la liberté athénienne ne trouve pas grâce devant lui : il insiste sur le caractère grossier de cette éloquence, sur les calomnies où elle se complaît, sur les entorses qu'elle donne impudemment à la vérité (p. 374). Ce ton tranchant, ces jugements sommaires ne laissent pas que de déparer, ce me semble, une œuvre d'ailleurs puissante et originale.

Am. Hauvette.

Holm (Ad.), **Geschichte Siciliens im Alterthum**, Dritter (Schluss-) Band, Leipzig, Engelmann, 1898, S. XVI-787, in-8.

On pouvait craindre que M. Holm n'eût renoncé à poursuivre une entreprise interrompue depuis vingt-quatre ans : le tome I de cette *Histoire de la Sicile* remonte à 1870, le tome II à 1874. Un si long retard a du moins permis à l'auteur de compléter son bel ouvrage par des *addenda* considérables et par une *Histoire de la monnaie sicilienne jusqu'au temps d'Auguste.* Huit planches en phototypie, une carte et un index général accompagnent ce troisième et dernier volume. Le plan n'a pas changé : dans une série de chapitres sans notes, l'auteur expose la suite des événements depuis l'année 264 avant J.-C. jusqu'à l'année 902 de notre ère, et cet exposé contient environ 300 pages; puis viennent, imprimées en caractères beaucoup plus serrés, 200 pages de remarques et d'éclaircissements, destinés aux travailleurs. Cette disposition matérielle a plus d'inconvénients peut-être que d'avantages; mais elle était imposée à l'auteur par ses précédents volumes. Quant aux vues historiques de M. Holm, elles s'appliquent ici à une période qui échappe à ma compétence particulière : aussi me bornerai-je à louer, avec l'abondance et la précision des recherches, la sûreté d'une méthode qui va droit aux faits essentiels de l'histoire. C'est ainsi que les événements politiques, parmi lesquels un seul, la première guerre punique, a une importance vraiment considérable, tiennent ici une place restreinte; au contraire, M. H. met un soin particulier à peindre l'état général des mœurs et de la civilisation siciliennes à diverses époques, notamment au Ier siècle avant notre ère, sous la domination de la république romaine, et au VIIe siècle après J.-C., sous la domination byzantine. Pour la première de ces deux époques, les *Verrines* fournissaient à l'auteur une mine précieuse d'informations; mais il a dû soumettre à une critique sévère un témoignage trop souvent suspect : le résultat de cette enquête n'est guère favorable à Cicéron, et M. H. ne peut s'empê-

Digitized by Google

cher de rappeler à ce propos comment la même épreuve, appliquée jadis par lui au témoignage de Thucydide dans le tome II de la même *Histoire*, avait mis en lumière l'exactitude et la véracité de l'historien grec. Pour l'état de la Sicile byzantine, M. Holm a pu mettre à profit la publication récente du Registre de Grégoire Ier ; il a tiré de la correspondance de ce pape un tableau animé de la civilisation sicilienne vers l'an 600 de notre ère.

Am. Hauveite.

Walter Norden. **Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz.** Berlin, Behr, 1898, in-8°, 108 pages.

La « quatrième » croisade devait récupérer Jérusalem, elle conquit Constantinople; on n'avait pas pu maintenir le royaume latin de Syrie, on en établit néanmoins un autre sur les bords du Bosphore. On a considéré cette expédition contre la ville impériale comme un changement de direction, une déviation. Ceux qui prirent la croix pour reconquérir les Lieux Saints furent trompés et se virent amenés à accomplir une œuvre pour laquelle ils n'auraient pas quitté leurs éloignés pays de l'Occident.

C'est le fond commun des opinions diverses émises jusqu'ici touchant cette « guerre sainte ». Ce qu'on a discuté, et discuté avec passion, il y a bien vingt ans, alors que commença à s'accentuer le mouvement d'intérêt pour ces grandes gestes du moyen âge qui ont été les croisades, furent les responsabilités. Les combattants du Christ étaient de bonne foi ; qui les a égarés donc, qui les a dirigés vers les buts profanes de ses propres intérêts ? L'empereur, d'après le comte Riant ; Venise, d'après L. de Mas Latrie. Philippe de Souabe aurait employé, dans le premier cas, la croisade comme un moyen de se concilier le pape ou bien, si Innocent III se montrait inflexible, de le frapper dans le plus profond de son cœur, en gâtant l'œuvre sainte, en la détournant vers des buts dynastiques. Dans l'autre cas, les Vénitiens auraient acheté, en égarant les croisés, la bienveillance exclusive du Soudan, d'amples concessions de commerce, des traités qui furent l'argent de Judas pour leur « trahison ».

La conception que se forme M. Norden de la « quatrième » croisade est tout autre. Il n'y aurait eu personne de trompé et pas de trompeurs. Les choses se passèrent d'une manière plus simple qu'on ne l'admettait jusqu'ici. Tout le monde fut sincère dans ce mouvement, ce qui n'empêcha pas les Sarrasins de rester à Jérusalem, pendant qu'un chevalier flamand devenait empereur d'Orient, le successeur de Constantin le Grand et de Justinien.

Pour défendre cette idée, l'auteur s'appuie sur les relations antérieures entre l'Occident et l'empire grec. Il effleure les rêves normands

Digitized by Google

de conquête byzantine, les appétits de revanche des croisés maltraités par les défiants et arrogants βασιλεῖς de Constantinople, il poursuit la formation et l'augmentation du sentiment de mépris et d'antagonisme naturel qui sépara bientôt les deux moitiés si diverses d'allures, de sentiments, d'idées du moyen âge chrétien. Il arrive ainsi à l'idée qui dut germer bientôt dans les masses, et plus haut que cela même, que, pour se saisir de Jérusalem et y dominer avec sécurité, il faut s'appuyer sur Constantinople.

Si la prise de Zara fut un acte inexcusable, une flétrissure pour l'expédition qu'elle inaugurait et dont elle ne devait, en aucun cas, faire partie, la première conquête de Constantinople et l'établissement du jeune Alexis durent être considérés comme une préparation de la croisade, comme une opération préliminaire. On n'abandonnait pas la croisade en la facilitant, et ce n'était pas faire œuvre inutile que d'établir, à la place d'un vieux schismatique soupçonneux, un jeune prince apparenté à l'empereur d'Occident, bien disposé envers l'Église romaine, avec laquelle il voulait réunir son Orient, et envers les croisés sur les épaules desquels il était monté sur le trône. Or, Alexis fut ce que devait être un empereur byzantin; il suivit la conduite que lui imposaient sa situation, la vieille tradition grecque, le sentiment général de son peuple. Alors, l'ancienne idée trouble qu'il fallait en finir avec les Grecs de Constantinople s'imposa de nouveau, clairement, à l'esprit des croisés, encouragés par leur première conquête. Ainsi, par la force des circonstances, l'inattendu arriva. Personne n'avait prévu ce grand changement; d'autant plus faut-il admettre que personne ne l'avait préparé. On était parti, chefs et soldats, sincèrement, sans arrière-pensée, vers Jérusalem. Et même après que Constantinople eût été soumise, les croisés n'eurent pas la conscience de s'être égarés. La prise de Jérusalem leur viendra bientôt, espéraient ils, et l'empire latin d'Orient s'éteignit, en caressant peut-être cette naïve et sainte espérance.

L'idée est non seulement originale, mais aussi très naturelle, et le livre de M. Norden, qui est en partie une thèse de doctorat, mérite, sans doute, d'être signalé d'une manière spéciale. Il faudra le lire en s'occupant de la « quatrième » croisade.

Mais j'affirme qu'on le lira avec peine. L'auteur n'écrit pas mieux que presque tous les débutants dans son pays. Le sujet est repris deux fois : d'abord comme exposition, ensuite comme polémique ; le titre de l'ouvrage entier est en même temps celui de la première partie; la table des matières précède l'ouvrage et ne donne pas l'indication des pages; il y a bien des obscurités, des longueurs, et quelques comparaisons prétentieuses. Tout le monde ne peut pas bien écrire, il est vrai; mais, en se donnant un peu de peine, on arrive à s'exprimer d'une manière nette et suivie. Et peut-être est-ce un devoir, puisqu'on admet encore généralement qu'un livre est fait pour être lu.

N. Jorga.

Digitized by Google

La Chronique strasbourgeoise du peintre J. J. Walter pour les années 1672-1676, texte et traduction annotée par Rodolphe Reuss. Paris, Berger-Levrault. 1898, in-8, 177 p.

M. Reuss avait déjà publié en 1879 un fragment de la *Chronique Strasbourgeoise* du peintre Jean-Jacques Walter, celui qui raconte la guerre de Trente ans. Il donne aujourd'hui la partie relative à la guerre de Hollande de 1672 à l'année 1676 où Walter dépose la plume. Le texte allemand est reproduit d'après un manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg. La traduction française, naturellement très exacte et fidèle, se trouve en regard. On trouvera dans ce journal de Walter plus d'un trait intéressant, plus d'un détail piquant pour l'histoire des mœurs, et même quelques particularités nouvelles pour l'histoire des campagnes de Turenne et du Grand Électeur en Alsace. Comme le remarque M. Reuss dans la notice préliminaire, Walter, protestant zélé et partisan de l'indépendance de Strasbourg, nous fait connaître les passions qui à cette époque agitaient les esprits ; après avoir déblatéré contre Ferdinand II, il se sent repris d'attachement pour l'Empire à mesure que le danger welche se rapproche, et les Français deviennent pour lui ce qu'étaient naguère les Impériaux, des mécréants et des maudits. Il plait par son ton naïf, et, chose curieuse, la prose de ce gallophobe est toute farcie de gallicismes.

A. C.

Léon Boulvé : **De l'hellénisme chez Fénelon**, in-8°. Paris. Fontemoing, 1897.

L'étude de M. Boulvé, pour soignée qu'elle soit, semblera sans doute un peu superficielle. Redire constamment que Fénelon fut, de tous les auteurs du XVIIe siècle, celui qui eut le sens le plus large de la littérature grecque n'est pas soutenir une thèse qui ait besoin d'être bien longuement démontrée. Exposer qu'il s'inspira de Xénophon dans son traité de l'*Éducation des filles*, de la *Cyropédie* et de l'*Odyssée* dans son *Télémaque*, d'Esope dans ses *Fables*, ou de Lucien dans ses *Dialogues des Morts*, ce n'est pas non plus explorer l'inconnu. Ce serait chose fort louable au contraire de rechercher jusqu'à quel degré Fénelon s'imprégna de l'esprit grec, en comparant les passages de ses œuvres qui sont évidemment imités de l'antiquité avec les textes antiques eux-mêmes et en cherchant dans ses modèles l'origine de sa phraséologie, de ses épithètes, de ses métaphores ou de ses procédés de développement. Or, c'est justement ce que M. B. n'a pas fait. Une simple lecture des éditions de *Télémaque* citant les sources de Fénelon — celle de Boissonade (1824) ou celle de Colincamp (1849) — en apprendra bien davantage que les considérations auxquelles il s'est livré.

M. B. a cependant, dans ce travail, une thèse qui lui est propre. C'est

Digitized by Google

de prétendre que Fénelon avait l'intelligence complète de la littérature grecque, mais que, la jugeant trop païenne, il avait toujours pris soin avec un tact exquis de la christianiser. Pour nous, il semble plutôt que cette adaptation de la pensée antique à la morale moderne est bien souvent involontaire chez Fénelon. Il ne pouvait évidemment comprendre la littérature antique que dans la mesure où l'état des études philologiques et archéologiques permettait aux hommes de son temps de la comprendre, c'est-à-dire d'une manière encore très imparfaite. Aussi ne vit-il la Grèce qu'à travers ses habitudes intellectuelles de chrétien, ne pouvant posséder une idée assez exacte du paganisme pour la voir telle qu'elle était. Ajoutez que M. Boulvé soutient sa thèse avec des arguments qui sont loin d'être toujours solides. Dès qu'une vertu lui paraît un peu délicate, il déclare de suite que les Grecs ne pouvaient la connaître. Page 145, par exemple, il exposera que la fidélité conjugale date tout au plus des derniers temps de la République romaine ou même des premiers siècles chrétiens, cela sans penser un seul instant à la Pénélope de l'*Odyssée*. Mieux vaudra donc encore relire les quelques pages sur Fénelon qu'Egger a dispersées dans son *Hellénisme en France*. « Fénelon, dit Egger, laisse voir en son hellénisme de singulières méprises de goût et d'histoire » (t. II, p. 117). « Dans son *Télémaque*, dit encore Egger, les souvenirs coulent comme de source et l'imitation disparaît, pour ainsi dire, dans le *parfait naturel d'une imagination restée chrétienne et française en décrivant le monde païen* » (t. II, p. 149). Voilà qui semble bien plus près de la vérité. Si Fénelon a tant christianisé l'Hellénisme, c'est bien souvent sans le vouloir et surtout parce que l'hellénisme ne l'avait pas suffisamment hellénisé.

Raoul Rosières.

Gottsched und die deustche Litteratur seiner Zeit, von Dr Gustav Waniek. Leipzig, Breitkopf und Haertel, 1897, in-8, xii et 698 p., 12 mark.

Pour composer ce gros livre sur Gottsched et son temps, M. Waniek — auteur d'une bonne étude sur Pyra — a consulté une foule de brochures et de recueils du xviiie siècle, ainsi que les lettres et papiers de Gottsched qui sont à Dresde, à la bibliothèque de la Cour, et à Leipzig, à la bibliothèque de l'Université. Son ouvrage est donc complet ou peu s'en faut.

Il l'a divisé en vingt chapitres. Nous voyons Gottsched faire ses études à Königsberg, s'enfuir à Leipzig, y fonder les *Tadlerinnen*, puis le *Biedermann*, se chamailler déja avec Henrici et les Suisses, réorganiser la « Société allemande », projeter la réforme du théâtre et faire jouer son *Caton*, publier sa *Kritische Dichtkunst* et les *Beitræge*. C'est le temps de la dictature de Gottsched et de l'expulsion d'Arlequin, le temps où le professeur de Leipzig « se sent une autorité sur le domaine

Digitized by Google

de la poésie », où « ses efforts se transplantent dans le reste de l'Allemagne », où, sur ses instances, les meilleurs esprits tâchent de rendre la langue plus correcte et plus aimable (p. 325). Mais bientôt commence son conflit avec les Suisses. Vainement il se signale alors à l'Allemagne en répondant aux provocations de Mauvillon, « non par la polémique, mais par l'action et par l'histoire » (p. 396) et en « donnant une vue d'ensemble des créations positives de l'esprit allemand », en créant pour le drame la *Deutsche Schaubühne* et pour les autres genres les *Belustigungen* de Schwabe. Gottsched est attaqué de tous côtés, peu à peu abandonné. Les collaborateurs des *Bremer Beitræge* lui refusent l'obéissance, et cette défection de sa jeune garde lui est plus sensible que tous les assauts auxquels il avait été exposé jusque là (p. 511). Pourtant il lutte encore ; il lance sa *Deutsche Sprachkunst*, fait un voyage presque triomphal à Vienne où Marie-Thérèse le salue comme le maître de la langue allemande, exerce pour longtemps une grande influence sur la culture viennoise. Par malheur, Klopstock se présente, et Gottsched lui oppose Schönaich ; de nouveaux adversaires entrent dans la lice, entre autres Lessing qui, après avoir gardé une certaine réserve, inflige au « dictateur » sur ce domaine dramatique où il avait remporté ses premières et plus grandes victoires, la dernière et la plus honteuse défaite (p. 632). Dès lors, Gottsched ne se consacre plus qu'à des œuvres scientifiques.

Sans faire oublier l'ouvrage de Danzel, la publication consciencieuse de M. W. rendra de grands services. Il est impartial et juge Gottsched à sa vraie mesure (bien qu'il se trompe ou s'exprime obscurément lorsqu'il compare Gottsched à Rousseau et assure que Gottsched pousse aussi le cri de nature et combat aussi pour la nature). Il montre très bien que son héros était pauvre d'idées, mais qu'il a su remplir sa tâche, qu'il a guerroyé avec succès contre le latin dans la science et contre le français dans la vie sociale, qu'il lutta bravement pour l'unité de la langue écrite, s'efforça de chasser les mots étrangers et le style de chancellerie, régla l'orthographe, prêcha par l'exemple et la doctrine une prose claire et élégante, qu'il est un des ancêtres du journalisme allemand, qu'il a excité le goût de l'étude de l'ancienne langue, appelé l'attention sur les œuvres d'autrefois, livré d'abondants matériaux pour l'histoire du drame allemand, qu'il a défendu vigoureusement l'*Aufklærung*, plaidé contre l'orthodoxie la cause de la religion naturelle, écrit un utile manuel de philosophie selon Leibniz et Wolf. On sent d'un bout à l'autre du livre que Gottsched, si étroit, si pédantesque, si « caporal » qu'il fût, a été nécessaire en son temps. Certaines parties méritent un éloge sans réserve : la réforme du théâtre, l'attitude de la Neuber, le cortège des collaborateurs et auxiliaires de Gottsched, la galerie de ses adversaires, l'appréciation de la critique des Suisses et de leur supériorité relative à la critique du Saxon.

Ce n'est pas que l'ouvrage soit parfait. Il offre quelquefois des lon-

Digitized by Google

gueurs, et en plusieurs endroits l'exposition languit et fatigue le lecteur. Quelquefois aussi l'auteur esquisse à peine ce qu'il avait annoncé et nous cause ainsi une déception (voir le peu qu'il dit sur l'action que Gottsched exerçait à Vienne). Il a eu grand tort de suivre strictement l'ordre chronologique : l'essentiel ne ressort pas, les points décisifs paraissent à peine, on n'a trop souvent que des assertions isolées, et les jugements frappent moins parce qu'ils sont comme noyés dans le récit des événements. Mais ce livre où abondent les détails, où abondent les analyses et les résumés d'ouvrages et de revues rares ou presque inaccessibles, est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Allemagne au XVIIIe siècle.

A. C.

Paul DUPONT : **Un poète philosophe au commencement du XVIIIe siècle. Houdar de la Motte**, in-8, 318 p. Paris. Hachette.

Poète ? Nul ne le fut moins que ce bon Houdar de la Motte qui ne fit de vers qu'à l'aide de formules et ne s'éleva jamais au-dessus du convenable. Philosophe ? C'est aussi un bien gros mot pour désigner un simple critique dont tout l'effort de penseur fut de mettre en question l'excellence des formules littéraires qui l'avaient si mal servi. Le titre de versificateur-théoricien serait assurément préférable. Serait-ce donc que M. Dupont aurait exagéré la valeur de son héros ? Nullement. Je m'empresse même de déclarer que je connais peu de thèses aussi impartiales et aussi judicieuses. M. D. ne fait aucune difficulté de reconnaître que La Motte est « un poète médiocre et artificiel comme pas un », que ses tragédies sont « des pièces d'écolier », que son adaptation de l'*Iliade* aux convenances du goût moderne est « son œuvre la plus malheureuse et sa plus grande erreur », que ses odes ne révèlent « qu'une froide et plate imitation », que ses églogues manquent des qualités les plus essentielles : « la spontanéité de l'inspiration, le sens et le goût de la nature », que ses fables enfin restent presque toujours aussi prosaïques que banales. Quant au théoricien, il en analyse avec la même sûreté de goût les assertions bonnes ou mauvaises. C'est pourtant comme critique que La Motte va sembler prendre en ce livre une ampleur quelque peu inattendue. On ne se l'imaginait pas si clairvoyant sur le fort et le faible des règles classiques, si fécond en vues audacieuses, si indépendant, disons même si romantique. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on s'aperçoit bientôt qu'il fut loin d'être aussi hardiment novateur que cette étude, pourtant si bien informée et si consciencieuse, le laisse paraître. Il y a ici manifestement, non pas une erreur d'appréciation, car, je le répète, la sagacité de M. D. est irréprochable, mais tout au moins une illusion d'optique qui provient sans aucun doute de ce que l'auteur a considéré trop isolément son personnage. Son seul tort

Digitized by Google

est d'avoir oublié d'exposer en un chapitre préliminaire quel était l'état des théories littéraires au moment où La Motte se mit en campagne.

S'il avait écrit ce chapitre, on aurait vu tout de suite, en effet, que loin d'être un promoteur, La Motte n'avait fait en réalité que résumer des revendications formulées et reformulées sans cesse depuis cent ans. Était-ce une nouveauté, par exemple, que de signaler les inconvénients de la règle des trois unités et de souhaiter qu'on pût prendre quelques libertés avec elles ? Sans remonter jusqu'au fameux manifeste de François Ogier (1628) qui demeure encore, même après la Préface de *Cromwell*, ce que l'on a écrit de plus péremptoire contre elles, il est aisé de se souvenir de Corneille disant : « Il est facile aux spéculatifs d'être sévères, mais s'ils voulaient donner dix ou douze poésies de cette nature, ils élargiraient peut-être les règles plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. » Demander qu'on renonçât à tous les rôles inutiles et si peu naturels des confidents, nourrices, etc, était encore une réforme réclamée par Corneille dès ses premières pièces. Corneille encore avait essayé, dans *Andromède* et dans la *Toison d'or*, de ramener sur le théâtre la mise en scène et la multiplicité des décors que souhaitait La Motte, et Corneille toujours, comme La Motte le voulait aussi, s'était ingénié, dans *Rodogune* et dans *Héraclius*, à compliquer l'action principale d'épisodes et d'incidents. Écrire une tragédie en prose n'avait même rien de bien subversif puisque le propre législateur du théâtre classique, D'Aubignac, l'avait déjà fait. Il n'était pas jusqu'au *Coriolan* mouvementé dont La Motte esquissait le plan qui n'avait été déjà presque réalisé par Hardy.

Ainsi considéré, La Motte apparaît sans doute bien moins original. Néanmoins il garde encore deux mérites qui suffisent à expliquer la haute situation littéraire dont il a joui en son temps.

D'abord il eut celui de reprendre ouvertement une campagne qui semblait à cette heure presque abandonnée. On n'osait plus trop récriminer contre les règles dramatiques de l'Académie et de Boileau, depuis que Racine avait écrit des chefs-d'œuvre, en les acceptant toutes. Mais on s'était vite aperçu qu'il fallait être un homme de génie pour réaliser de pareils tours de force, car les plus habiles écrivains s'étaient évertués sans succès à imiter le maître. L'hostilité se ranimait contre les règles. Fontenelle le premier avait risqué contre elles quelques critiques, mais, comme il avait abandonné la poésie et le théâtre pour se retirer dans la prose et dans la science, ses boutades n'avaient guère eu de conséquences. Avec La Motte, au contraire, tous les griefs d'autrefois méthodiquement exposés s'imposaient à la discussion des lettrés.

Son second mérite est d'avoir dit tout cela étant académicien. Jusqu'à lui c'était un acte de rébellion que d'oser prétendre que tout n'était pas pour le mieux dans la poétique du grand siècle; après lui il était possible de la discuter gravement et posément, non plus dans les petites

Digitized by Google

coteries des cafés et des salons, mais dans les assemblées les plus savantes. La critique entreprise par en bas allait continuer maintenant reprise par en haut : c'était la ruine du clacissisme poursuivie par les classiques eux-mêmes.

Ces réflexions une fois faites, on pourra lire sans crainte d'erreur et avec beaucoup de profit la thèse de M. Dupont, car elle étudie à fond l'œuvre de Houdar de la Motte et fait revivre très exactement jusqu'en ses moindres détails cette physionomie un peu trop oubliée qui mérite de rester en convenable place, sinon dans la littérature, au moins dans l'histoire littéraire.

Raoul Rosières.

Nos écrivains militaires, Études de littérature et d'histoire militaire par E. Guillon. Première série : Des origines à la Révolution. Paris, Plon. 1898, in-8, II et 339 p., 3 fr. 50.

M. Guillon a voulu « retracer dans son ensemble l'histoire de notre littérature militaire, en signaler les principales productions, en apprécier les caractères, et en fixer l'originalité. » Le premier volume traite des écrivains de l'ancien régime.

Bien qu'il ait groupé les personnages par périodes sans les énumérer selon l'ordre chronologique, l'auteur a fait un manuel plutôt qu'une histoire. Il donne trop de place à la biographie et à la pure histoire militaire; il cite trop de morceaux connus ou parfois ne cite rien du tout; il n'est pas assez précis, assez neuf dans les appréciations qu'il nous présente. Le sujet était beau, mais peut-être fallait-il l'étudier plus longuement et le creuser davantage. Si M. G. eût mûri son travail, il ne dirait pas que le chant allemand qui célèbre la victoire de Louis III à Saucourt en 881 (et non en 882) est en *langue romane* ; il citerait le Loyal serviteur dans l'édition Roman et Puységur dans l'édition Tamizey de Larroque ; il connaîtrait le *La Noue* de Hauser; il ne croirait pas aveuglément sur la campagne d'Austrasie le biographe de Vieilleville; il ne dirait pas, en faisant deux batailles d'une seule, que Turenne a battu les Impériaux à Colmar et à Türkheim [1] ; il n'aurait pas coupé en deux son étude sur Guibert, du reste un des meilleurs morceaux du livre; il aurait analysé le *Soldat-Citoyen* de Servan qu'il ne fait que mentionner ; il ne confondrait pas les deux Keralio (car le Keralio écrivain n'est pas le Keralio qui fut inspecteur des écoles militaires); il ne passerait pas si lestement sur Grimoard ni sur le prince de Ligne

---

1. Quand nos professeurs cesseront-ils d'écrire *Salzbach* au lieu de Sassbach ? (p. 151, 170, 172). — Qu'est-ce que le combat du Golo (p. 309) ? Ne faut-il pas dire le combat de Pontenovo ?

Digitized by Google

qui, ne lui en déplaise, nous appartient, quoique belge, tout autant que le genevois Jean-Jacques Rousseau, etc.

Mais le style de M. Guillon, bien que négligé, est rapide, agréable. Il a mis en lumière nombre de noms peu connus, et, si vite qu'il les ait faites, ses lectures ont été copieuses. Son livre sera feuilleté par nos écoliers avec plaisir, voire avec profit, et ceux d'entre eux qui se destinent à la carrière militaire y apprendront mainte chose qu'ils ne trouveraient pas ailleurs et y puiseront le goût des études historiques.

A. C.

Correspondance secrète de l'abbé de Salamon avec le cardinal de Zalada 1791-1792, publiée par le vicomte de RICHEMONT, Paris, Plon, 1898, in-8, XLIII et 549 p.

L'abbé de Salamon assurait dans ses *Mémoires* — que l'abbé Bridier a publiés en 1892 — qu'il avait été nommé internonce du pape à Paris et s'était acquitté de ces fonctions pendant toute la durée de la Révolution, qu'il entretenait avec le cardinal secrétaire d'État une correspondance diplomatique suivie. M. de Richemont a trouvé aux archives secrètes du Saint-Siège une liasse de ces lettres de M. de Salamon et les minutes des réponses du cardinal secrétaire d'État de Zalada. Ces lettres qui se succédaient de semaine en semaine, vont du 29 août 1791 au 6 juin 1792. Elles retracent les affaires particulières de la nonciature, et surtout les événements de la politique générale, les dernières séances de la Constituante, la plupart des séances de la Législative, les commencements de la guerre. On y retrouve l'entrain et la vivacité des *Mémoires*, et l'on comprend que Zalada ait dit qu'il dévorait ces missives où il y avait « variété et multiplicité de détails ». M. de Richemont a du reste, dans son introduction, fort bien apprécié le caractère de cette correspondance, et il a édité le texte avec très grand soin [1].

A. C.

Geoffroy de GRANDMAISON. **Un demi-siècle de Souvenirs.** Paris, Perrin, 1898, in-8°, 345 p. 3 fr. 50.

M. de Grandmaison a bien fait de réunir ces études où il passe en

---

1. Lire toutefois p. 218 Buzelot et non *Busselot*; p. 231 et 316 Vietinghoff et non *Wittinghof*; p. 430 d'Elbhecq et non *d'Albecy*; p. 432 Berthois et non *Berthon*; p. 437 Du Chastellet et non *Du Chatelet*; p. 228 le prince d'*Amstad* doit être le landgrave de Hesse-Darmstadt; p. 388 le M. Aubert qui s'intéresse aux religieuses et que l'index qualifie de général, est le même que le sieur Dubayet cité p. 406 (Aubert-Dubayet, député à la Législative et alors lieutenant-colonel du 82e régiment).

Digitized by Google

revue les Mémoires de Barras, de Norvins, de Talleyrand, de Pasquier, de la maréchale Oudinot, de Saint-Chamans et de Du Barail. Non seulement il déploie en jugeant ces Mémoires et leurs auteurs beaucoup de finesse, de sagacité, d'esprit. Mais il connaît fort bien ce demi-siècle dont il analyse les souvenirs — quoiqu'il ait tort de dire que Napoléon « ne pouvait exercer à Toulon par son grade qu'une action secondaire ». — Il sait choisir, dans les livres qu'il nous présente, les passages les plus attachants ou les plus importants, et il caractérise justement et non sans goût la forme de ces autobiographies. Il écrit avec agrément et vivacité. Il a le courage de son opinion : Varennes, où le maître de poste arrêta Louis XVI, est pour lui « l'endroit où le misérable Drouet a commis son forfait ». L'étude sur Pasquier, à la fois ample et instructive, est peut-être la meilleure du volume.

A C.

Gœthe-Studien, von Max Morris. Berlin, Skopnik. 1897, In-8· 172 p. 2 mark 40.

Ce petit livre est l'œuvre d'un esprit sagace et subtil. On ne peut toujours approuver M. Morris et plusieurs de ses interprétations n'entraînent pas la certitude. C'est ainsi qu'il voit dans le *Mærchen* une image de la cour de Weimar : l'homme à la lampe serait Gœthe ; le prince, Charles-Auguste ; la belle Lilie, la duchesse Louise ; le serpent vert, Anne-Amélie ; le géant, la France, etc. : très joli, mais très risqué. De même, on aura peine à croire que Charlotte de Stein soit la reine de la nuit dans la seconde partie de la *Flûte enchantée*. Mais, à propos de la *Disputation* universitaire qui devait avoir sa place dans le *Faust*, M. M. prouve que Gœthe avait puisé l'idée dans le *Spiegel* d'Erasme Francisci. Il démontre que dans une scène qui se serait passée la nuit de la St-André, aurait eu lieu la première rencontre de Faust et de Marguerite (qui va voir son futur bien-aimé dans le cristal). Il complète heureusement le commentaire de M. Jacobi sur le *Parnasse allemand*. Ses conjectures sur la plupart des *Weissagungen des Bakis* sont fort séduisantes : la 5e des prophéties désignerait Numance luttant contre Rome (voir la pièce de Cervantes) ; la 6e, Gustave Wasa ; la 12e, Titus, etc. Il trouve une resssemblance frappante entre l'action des *Affinités electives* et un récit des Mille et une nuits. Enfin, les éditeurs et lecteurs de *Faust* ne devront pas négliger l'étude qui ouvre le volume et qui traite de la « polémique littéraire » du poème : M. Max Morris prétend que la *Halbhexe* est le dilettantisme ; la *Trœdelhexe*, le venimeux journal de Kotzebue (*der Freimüthige*) ; Servibilis, Böttiger-Ubique ; le Dudelsack de l'*Intermezzo*, Kotzebue ; le « Geist der sich erst bildet » ; Jean-Paul ; le « Pärchen », Gleim et Jacobi ; le puriste, Klopstock ; la « junge Hexe », Gœthe lui-même ; la matrone, Caroline

Digitized by Google

Herder — toutes choses peu plausibles, peu convaincantes, et qui ne laissent pas de nous intéresser et de nous instruire.

A. C.

Le maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle, par Germain Bapst. Tome premier. Avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1898. In-8°, xv et 560 p. 7 fr. 50.

Canrobert n'a pas voulu écrire ses Mémoires. M. Bapst les a, pour ainsi dire, écrits sous sa dictée. Il voyait quotidiennement le maréchal, l'écoutait, prenait des notes, transcrivait chaque soir la conversation de la journée, puis refondait et condensait son récit, après avoir consulté dans les archives publiques les pièces officielles qui confirmaient les faits. C'est ainsi qu'est né le livre dont nous rendons compte. Dans la première partie de l'ouvrage qui traite de la jeunesse de Canrobert, M. B. lui laisse la parole. Plus tard, lorsque le maréchal devient un personnage historique, M. B se substitue à lui.

Ce tome premier comprend huit chapitres. Le maréchal retrace d'abord son enfance, ses années de collège, son séjour à Saint-Cyr, ses débuts au 47e de ligne et ses relations avec des vétérans de la Révolution et de l'Empire, des « héros inconnus », ses garnisons diverses. Viennent ensuite les années d'Algérie, les expéditions de Mascara, de la Tafna, de Tlemcen, le combat de la Sikack, l'assaut de Constantine. Canrobert, blessé, gagne le continent, puis retourne en Afrique et contribue, sous les ordres de Bugeaud, à la conquête du Dahra. Après la prise de Zaatcha, il est nommé général. Appelé à Paris pour prendre le commandement d'une brigade, il participe au coup d'État.

Le chapitre relatif au coup d'État est tout entier de la main de M. B. Elle renferme nombre de détails curieux sur les préliminaires de l'événement et la « sécurité absolue » où vivait Paris. On y a la preuve que Canrobert n'était pas dans le secret : il agit, comme il dit, disciplinairement, sur l'ordre de son supérieur qui lui enjoignait d'occuper la place de la Madeleine avec sa brigade. Tout se passa tranquillement jusqu'au 4 décembre. Ce jour-là, lorsque des coups de fusil furent tirés sur la troupe, il y eut comme une panique dans la colonne qui suivait le boulevard Poissonnière; les chasseurs ne répondirent pas, ni les gendarmes mobiles, mais les lignards, et, pendant que Canrobert courait à la queue de la colonne en ordonnant de mettre l'arme au pied, un capitaine d'artillerie tirait le canon. Ce fut, dit le maréchal, une « riposte irraisonnée, intempestive, exécutée malgré les commandements et les objurgations des chefs. » Canrobert — qui avait voté pour Cavaignac à l'élection du président de la République — demanda à être mis en retrait d'emploi : on lui offrit le grade de général de divi-

Digitized by Google

sion qu'il refusa net en déclarant que les barricades de Paris ne comptaient pas comme campagne.

Ce qui fait l'attrait de ce livre, ce sont les anecdotes qui l'émaillent. Une foule de personnages, généraux, colonels, capitaines, lieutenants, défilent devant nous, et chacun d'eux est dessiné au passage. Quoi de plus intéressant, de plus curieux, par exemple, que la vie d'Aymonin (p. 69-112)[1] ou celle de Verberné (p. 248-252), que les souvenirs du général Meynadier (p. 171-180), que la pittoresque biographie du colonel Combes (p. 180-188) et que l'odyssée d'Adolphe Marbot (p. 321-348)?

Les historiens de l'Algérie tireront grand profit de ce volume. Canrobert raconte avec verve les pénibles commencements de la conquête et trace un vivant portrait de Bugeaud qu'il qualifie de grand homme (p. 265)[2], de Duvivier « quelque peu braque », de Changarnier dont les qualités étaient gâtées par une vanité sans bornes, de Lamoricière « vrai type de la vivacité gauloise », de Cavaignac « toujours triste, mais le cœur le plus droit et le plus loyal », de Saint-Arnaud « véritable chef », etc.

M. Bapst s'est très bien acquitté de sa tâche difficile et il faut le féliciter de la publication de ces Mémoires, de ces « souvenirs d'un siècle » qu'il ne s'est pas contenté de recueillir, mais qu'il a coordonnés, raccordés, vérifiés minutieusement et au prix de longues recherches[3].

A. C.

Gerhart Hauptmann, von Adolf Bartels. Weimar, Felber, 1897. In-8°, 255 p.

M. Bartels traite rigoureusement Hauptmann. Il relève les emprunts du dramaturge qui a, pour chacune de ses pièces, un « parrain », et il note à diverses reprises que ce qui manque avant tout à Hauptmann, c'est la *Gesammtanschauung*, la vue d'ensemble d'un caractère : Hauptmann représente fort bien un seul côté du personnage, mais non le personnage entier. Toutefois M. B. rend justice aux qualités de l'auteur : il lui reconnaît un « immense talent d'observation et de description du détail ». Certains passages du livre de M. B. sont particulièrement intéressants : la comparaison entre Lenz et Hauptmann, le parallèle entre *Götz* et ce *Florian Geyer* qu'on ne peut bien comprendre qu'avec l'aide de l'ouvrage de Zimmermann, la critique du *Biberpelz* où le

1. Cette biographie d'Aymonin prend une trop grande place et aurait pu faire un chapitre à part.

2. Cf. p. 377 « Bugeaud fit en trois ans ce que dix ans d'efforts n'avaient pu produire. »

3. P. 110, Bautzen est dans la Haute Lusace, et non dans la Suisse saxonne; p. 135, dire : évêché de Fulda et non « province de Fuld ».

Digitized by Google

milieu est si justement rendu, et celle des *Weber*, « œuvre absolument inappréciable pour la connaissance de l'âme du peuple », les passages où M. Bartels montre que Hauptmann est vraiment poète « sur le sol de la réalité, sur le sol de sa race et de sa patrie ». Cette étude, très consciencieuse, très fouillée, un peu trop sévère par instants, mérite d'être lue et consultée.

A. C.

Documents pour servir à l'histoire de l'Armement au moyen-âge et à la Renaissance, par J.-B. Giraud, conservateur des Musées archéologiques de la ville de Lyon. Tome I. Lyon, impr. A. Rey, 1895-1897, in-8 de 232 pages.

Sous ce titre, M. J.-B. Giraud dont on connaît les savants travaux sur les arts du métal et les origines de la soie, et à qui a été confié le soin de cataloguer les armes et armures de la collection Spitzer, se propose de publier ou de réimprimer une série de documents annotés et expliqués. Les cinq fascicules déjà parus, et qui forment une suite encore inachevée, contiennent : *I. La boutique et le mobilier d'un fourbisseur lyonnais en 1555* ; — *II. Les épées de Bordeaux ; archéologie comparée des industries du fer dans la Biscaye française, le pays de Guyenne et le duché de Savoie ; — III. Inventaire des épées ou dagues du comte de Salm, conservées dans l'hôtel de Salm à Nancy en 1614* ; — *IV. La boutique de Jean de Vouvray armurier à Tours en 1512* ; — *V. Documents sur l'importation des armes italiennes à Lyon à l'époque de la Renaissance.*

Des divers documents publiés dans ces cinq plaquettes, un seul est inédit : c'est l'inventaire de l'armurier tourangeau, Jean de Vouvray. Mais que M. Giraud réimprime ses anciens travaux ou certains textes donnés par autrui, ou qu'il nous apporte de l'inédit, il sait faire œuvre nouvelle en recueillant un texte plus exact et plus complet, et en élucidant les difficultés de ce texte à l'aide de nombreux documents d'archives et d'extraits divers. On le sent maître sur son terrain, et qu'il aborde la Savoie, le Lyonnais, la Lorraine ou la Touraine, on s'aperçoit vite que non seulement tout ce qui a été écrit sur ces matières lui est familier, mais qu'il a aussi compulsé les registres des notaires et d'autres sources précieuses qui complètent d'une manière très intéressante les textes par lui si savamment présentés. Un spécialiste compétent pouvait seul écrire les quelques pages que nous trouvons dans le 5e fascicule sur la *buffa*, pièce d'armure toujours mal définie dans les dictionnaires et omise dans le Glossaire de V. Gay ; et nul mieux que M. J.-B. Giraud n'était en situation de nous donner sur l'importation des armes italiennes à Lyon des détails circonstanciés qui ont au moins autant d'intérêt pour l'histoire économique que pour l'histoire des arts. De même pour le chapitre consacré aux armuriers français et étrangers en Touraine, qui complète

Digitized by Google

les renseignements épars dans les publications de Giraudet et de Grandmaison. Quant au 2e fascicule, il contient des assertions aussi neuves qu'imprévues sur la fabrication des épées dites « de Bordeaux » ; on les a toujours crues d'origine girondine, tandis qu'elles sont sorties des ateliers de Bordeaux en Savoie, une petite localité industrielle et féodale des environs de Chambéry où il existe encore aujourd'hui une papeterie. Certaines erreurs ont la vie dure, et il est malaisé de les déraciner ; celle qui touche à la fabrication des épées de Bordeaux est du nombre, et les Bordelais se sont émus et ils attaquent les conclusions de M. Giraud ; mais ce sera peine perdue.

Nous souhaitons que la collection de *Documents pour servir à l'histoire de l'Armement au moyen âge et à la Renaissance* compte encore de nombreux fascicules, car, à en juger par ce qui a déjà paru, elle présentera un intérêt exceptionnel et constituera un groupement des plus attachants.

H. S.

L'œuvre des peintres émailleurs de Limoges : Léonard Limosin peintre de portraits, d'après les catalogues de ventes, de musées et d'expositions et les auteurs qui se sont occupés de ces émaux, par L. Bourdery et Em. Lachenaud. Paris, L. H. May, 1897 ; in-8 de [IV]-XXXII-395 p. avec pl.

M. L. Bourdery, conservateur du musée spécial de l'émaillerie à Limoges, a entrepris, avec le concours de son compatriote M Lachenaud, depuis un certain nombre d'années, un grand ouvrage sur l'œuvre des peintres émailleurs de Limoges; 17,000 fiches descriptives ou critiques sont déjà classées dans ses cartons, par noms d'artiste. En attendant l'achèvement de cet ouvrage considérable, véritable monument élevé à la gloire des émailleurs limousins, les auteurs ont détaché de leurs notes un fragment et non le moins intéressant. La grande figure de Léonard Limosin (1505-1577) dépasse toutes les autres de toute la hauteur de son génie, et la galerie iconographique qui nous est offerte, avec reproductions à l'appui, ajoute un charme nouveau et une curiosité naturelle à la sensation d'art qu'elle procure à nos yeux. Léonard a créé le genre du portrait en émail; les principaux personnages de la cour des Valois et les célébrités contemporaines ont défilé tour à tour sous son pinceau. Grâce à des recherches persévérantes dans les musées, dans les catalogues d'expositions rétrospectives, chez les collectionneurs et amateurs, on est parvenu à en retrouver 131, qui sont minutieusement et soigneusement décrits par ordre alphabétique, avec un luxe de détails et de renvois bibliographiques qui donnent la note exacte du travail entrepris par les deux écrivains.

Les plus beaux portraits exécutés sur émail par Léonard Limosin sont incontestablement ceux de Catherine de Médicis, du connétable de

Digitized by Google

Montmorency, de Galiot de Genouillac, de Louis de Gonzague, de Jeanne d'Albret, de Diane de Poitiers, de Charles de Guise, de Calvin et d'Amyot. L'estime accordée à ces ouvrages incomparables est telle aujourd'hui que, même en l'absence de signature de l'artiste, ces portraits ont atteint dans ces ventes jusqu'à 60,000, 75,000 et même 97,000 francs (Louis de Gonzague). Les plaques anonymes portent l'empreinte du talent de l'artiste à un point qui ne permet aucune erreur d'appréciation et qui ne peut laisser aucun doute dans l'esprit. Les rapprochements et les recherches ont, d'ailleurs, permis à MM. Bourdery et Lachenaud de faire d'utiles rectifications aux identifications antérieures de certaines pièces ; c'est là un des résultats naturels d'une entreprise aussi générale, quand cette entreprise est dirigée par des érudits d'expérience et de savoir. Or l'un des auteurs joint à sa grande connaissance des émaux anciens un réel talent d'artiste-émailleur qui lui permet de juger l'œuvre de ses illustres devanciers en homme particulièrement expérimenté et sagace et lui a facilité l'étude pratique de la fabrication des émaux, sur laquelle il a écrit une intéressante préface.

Un grand nombre de reproductions, des tableaux de comparaison et des index complètent admirablement ce livre qui, il faut l'espérer, sera bientôt suivi des autres volumes devant composer « l'œuvre des peintres émailleurs de Limoges ».

H. S.

BULLETIN

— M. Stojan Novakovitch vient de donner (1 vol. in-8, Belgrade, 1898, aux frais de la fondation Kolarats), une nouvelle édition du fameux code de l'empereur Douchan (1349 et 1354), qu'il avait déjà publié il y a une vingtaine d'années. Cette édition est accompagnée d'une introduction sur l'origine des lois serbes, et notamment du code de Douchan, et d'une étude sur les divers manuscrits, d'un commentaire détaillé et d'un index alphabétique.

— MM. J. Karlowicz, Krynski et W. Niedzwiecki, viennent de publier à Varsovie le premier fascicule d'un nouveau dictionnaire de la langue polonaise (*Slownik jezyka polskiego*), destiné à remplacer les dictionnaires existants, qui sont jusqu'ici fort incomplets. Le premier fascicule (lettre A) comprend 3540 mots, alors que le dictionnaire de Linde en donne 165, et celui de Vilna 1633. La lettre B aura 8650 mots contre 2984 chez Linde et 4299 dans le dictionnaire de Vilna. L'ouvrage formera quatre vol. grand in-8 et ne coûtera que 10 roubles (environ 30 francs).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 octobre 1898.

L'Académie procède à l'élection des trois commissions suivantes :

Prix ordinaire (études du moyen âge) : sont élus MM. Delisle, Paris, Viollet et Deloche ;

Digitized by Google

Prix Bordin et prix Delalande-Guérineau (antiquité classique) : sont élus MM. Perrot, Boissier, Girard, Foucart, Weil et Bouché-Leclercq.

M. Eugène Müntz annonce que Mme Charles Garnier, veuve de l'éminent architecte, vient d'offrir à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, en souvenir de son mari, une importante collection d'ouvrages imprimés, de photographies et surtout de dessins d'architecture. Parmi ceux-ci figurent des relevés du Forum de Trajan, du temple de Vesta à Rome et des bains de Pouzzoles. Plus précieux encore est le recueil des monuments du royaume de Naples se rattachant à la domination angevine. M. Garnier y a reproduit les monuments funéraires de la dynastie d'Anjou conservés dans les églises de Donna Regina, de Santa Chiara, de San Giovanni a Carbonara, de San Lorenzo et de San Domenico Maggiore à Naples, ainsi que dans diverses autres villes de l'Italie méridionale, Andria, Salerne, etc. Il y a là un important supplément graphique aux recherches que M. Bertaux a entreprises dans l'Italie méridionale sous les auspices de l'Académie.

M. Bréal communique un mémoire où il retrace l'historique du prix Volney. A l'origine, le concours était réservé aux ouvrages relatifs à l'alphabet universel. En 1843, sur la proposition d'Eugène Burnouf, la destination du concours fut modifiée ; on n'y admit plus que les travaux linguistiques (la langue française exceptée).

M. Heuzey présente, au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique, un compte rendu sommaire du rapport de M. J. de Morgan, délégué général du ministère en Perse, sur sa première campagne de fouilles en 1897-1898. Les fouilles ayant eu lieu sur l'emplacement de Suse, M. Heuzey commence par rendre hommage aux importants résultats obtenus sur le même terrain, il y a douze ans, par une autre expédition française, la mission Dieulafoy. L'œuvre capitale de cette première mission a été l'étude, dans les couches de ce terrain, de ce que l'on peut appeler l'étage perse ou achéménide. Le grand fait nouveau des fouilles de M. de Morgan, c'est la pénétration dans la couche proprement susienne, appelée aussi élamite ou anzanite. Il s'agit d'une très ancienne nation asiatique qui a été l'ennemie séculaire de l'Assyrie et de la Chaldée. Une série de galeries souterraines ont d'abord établi la nature archéologique de différentes couches de l'ancien tumulus de la citadelle de Suse, le *Memnonium* de la légende. Puis, sur le plateau supérieur, deux grands édifices, l'un en brique crue et l'autre en brique cuite, ont été en partie déblayés; on y a trouvé de nombreuses briques au nom des rois susiens. Plusieurs objets d'intérêt archéologique ont été découverts hors du second édifice, d'où ils semblent avoir été emportés lors de la ruine de Suse par les Assyriens. Ce sont surtout : 1° un obélisque portant 1,500 lignes d'écriture; 2° une table de bronze malheureusement brisée, que portaient des figures humaines d'un modelé remarquable; 3° enfin, une grande et très belle stèle, d'un art saisissant, représentant une scène de bataille dans les montagnes. Le style dérive, non de l'art assyrien, dont il évite la dureté, mais de la grande source originale de l'art chaldéen dont il offre une forme avancée, visant à l'élégance et à l'élancement des formes. Ces premiers résultats sont pleins des meilleures assurances pour la continuation des fouilles qui promettent d'ajouter un nouveau chapitre à l'histoire de l'Orient.

Séance du 28 octobre 1898.

M. Ch.-E. Bonin, vice-résident de France en Indo-Chine, à qui l'Académie a confié une mission dans la Haute-Asie, adresse à M. le Secrétaire perpétuel un rapport sur une reconnaissance archéologique qu'il a faite aux temples d'Omei-Shan, la montagne sainte des Tibétains et des Chinois bouddhistes, où l'on voit « l'ombre de Dieu ». Il a joint à ce rapport des estampages, des inscriptions et des spécimens de l'imagerie religieuse des bouddhistes.

M. Salomon Reinach communique, de la part de M. Michel Clerc, conservateur du Musée de Marseille, une inscription romaine très mutilée, récemment découverte par M. Raynal, vérificateur des douanes, à Tarry-le-Rouet (Bouches-du-Rhône).

L'Académie se forme en comité secret.

M. Paul Foucart lit une note sur une découverte que la Société archéologique d'Athènes a faite à Eleusis. On a fouillé une nécropole renfermant quatre couches de tombeaux. La couche supérieure, d'après les objets recueillis, date du VIIe ou VIIIe siècle a. C. Dans la couche la plus basse, qui est beaucoup plus ancienne, deux tombes contenaient des pierres en porcelaine égyptienne, des scarabées à légendes hiéroglyphiques, et, ce qui est plus important, on a trouvé dans l'une d'elles une statuette d'Isis. C'est une preuve matérielle à l'appui de la thèse que M. Foucart a soutenue sur l'origine égyptienne des mystères d'Eleusis. — MM. Reinach et Perrot présentent quelques observations.

(*à suivre.*) Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — **21 novembre** — **1898**

HARDY, Histoire religieuse de l'Inde. — A. LÉVI, Les suffixes sigmatiques grecs. — BLAYDES, L'Agamemnon d'Eschyle; Adversaria.— Térence, Phormion, p. DZIATZKO. VIVONA, Le quatrième livre de l'Énéide. — PLAYFAIR et BROWN, Bibliographie du Maroc. — WROTTESLEY, Crécy et Calais. — LA FERRIÈRE, Arabella Stuart et Anne de Caumont. — DURANT-LAPIE, Saint-Amant. — ZIVY, Le treize vendémiaire. — KERATRY, Petits mémoires. — *Bulletin* : Horace, p. L. MUELLER, 3e éd.; M. MUELLER, Remarques sur les tragédies de Senèque; GRASSO, Une erreur de Frontin et l'Insula Allobroge; P. LARGENT, Saint Jérôme; E. de SAGHER, Les archives communales d'Ypres; ISSLEIB, Maurice de Saxe, prince protestant; Schiller, Œuvres, p. BELLERMANN, IX-XIV; LUMBROSO, Ecrits divers. — Académie des inscriptions.

Indische Religionsgeschichte von Prof. Dr. Edmund HARDY. (Sammlung Gœschen.) — Leipzig, Gœschen, 1898. Pet. in-8 cart. de 152 pp. Prix : 0 mk. 80.

Cet excellent opuscule de vulgarisation comprend, à la suite d'une introduction ethnographique, quatre chapitres qui correspondent respectivement aux quatre grandes périodes de l'histoire de l'Inde.

1° Des temps les plus reculés au VIe siècle avant notre ère. — Je n'ai d'autre réserve à formuler, sinon que l'auteur recule terriblement ces temps les plus reculés; mais, comme il s'abrite de l'autorité de M. Jacobi (p. 11), j'accorde volontiers que son dogmatisme est en meilleure compagnie que mon scepticisme[1]. A cela près, M. H. nous mène, par un chemin aisé, de la mythologie enfantine des Védas à l'audacieuse théologie des Upanishads : dans les origines il sait faire une part motivée et, somme toute, équitable à l'animisme et au naturalisme (p. 36), et ses élégantes traductions de quelques hymnes védiques suppléent aux détails que l'étroitesse de son cadre lui interdisait au sujet de chacune des entités divines.

2° Du VIe siècle avant au VIe siècle de notre ère. — C'est l'époque des grandes crises philosophiques et religieuses : le bouddhisme, le jaïnisme, le vishnouisme et le çivaïsme s'épandent en larges ondes et se partagent pacifiquement l'éducation de la conscience populaire. Ici le point de vue mythique passe nécessairement au second plan ; mais on pourrait même

1. Il ne m'entrera pourtant jamais dans l'esprit que le sanscrit et le grec pussent se retrouver si semblables après une séparation et un isolement de plus de 40 siècles.

Digitized by Google

reprocher à M. H. de le perdre entièrement de vue. Il y a du mythe dans toute religion. Que Bouddha ait existé, je le veux bien, quoique nous n'en ayons aucune preuve positive ; mais, s'il est un fait indéniable, c'est qu'il a assumé sur sa personne tous les attributs essentiels du dieu solaire, et il n'est plus permis de s'en taire (p. 66) après le livre de M. Senart. De même encore, je consens que K*r*sh*n*a (p. 91) soit un ancien « Stammesheros » ; mais cet évhémérisme simpliste n'explique point sa confusion avec le dieu solaire Vish*n*u. La vérité, c'est qu'il est lui-même une incarnation mythique, le « soleil noir » ou « aveugle » de la nuit, comme l'indiquent surabondamment, et son nom même, et son histoire, et son union constante avec Arjuna, le « soleil blanc », son jumeau.

3° Du VIe au XVIe siècle. — Le brahmanisme reconquiert le terrain perdu : très habilement, — car cette initiative a dû venir de lui, et non des sectes populaires qui n'avaient aucun intérêt à se noyer dans son sein (p. 108), — il s'approprie la mythologie confuse du vishnouisme et du çivaïsme, et les incorpore dans sa théologie mystique, qu'il a faite assez vaste et flottante pour embrasser et concilier tous les contraires. Mais l'auteur, si je ne me trompe, tombe un peu dans le travers de ces brahmanes syncrétistes, lorsqu'il cherche à la symbolique religieuse des raisons purement humaines et de bon sens terre-à-terre. Il nous dira, par exemple (p. 114), que, si Çiva est le patron des comédiens, c'est peut-être tout uniment parce que les gens de théâtre avaient pris l'habitude pieuse de prier le dieu destructeur pour qu'il épargnât leur œuvre. Point du tout : c'est qu'il est, de par ses origines mythiques, le danseur par excellence ; si M. H. était aussi familier avec les œuvres dramatiques de l'Inde qu'avec sa littérature religieuse, il n'aurait pas hésité sur ce point, car les dramaturges eux-mêmes se seraient empressés à l'éclairer [1].

4° Du XVIe siècle jusqu'à nos jours. — Le mouvement unitaire préparé par la période précédente s'accentue et s'affirme de plus en plus, sous l'impulsion de nobles penseurs, favorisée en outre par la centralisation relative qui pour la première fois réunit l'Inde entière en un corps de nation. Ainsi se fonde une religion qui, respectueuse des superstitions populaires, peut néanmoins se plier aux postulats les plus élevés de la métaphysique rationaliste.

---

1. Oui, la danse, a dit le sage,
Est un gracieux hommage
Offert au regard des Dieux :
Dans sa souplesse infinie
L'universelle harmonie
Semble se peindre à nos yeux ;
Sur l'éternelle cadence
Le Seigneur danse, Oumâ danse,
Couple mystique en un corps.....

Mâlavikâgnimitra, stance 4.

Digitized by Google

Il faut louer M. Hardy d'avoir su faire tenir en si peu de pages tant d'aperçus précis en leur complexité.

V. HENRY.

Attilio LEVI, — **Dei Suffissi uscenti in Sigma.** — Torino, Loescher, 1898. In-8, 56 pp. Prix : 2 fr.

L'auteur s'est proposé d'examiner tous les suffixes sigmatiques de la langue grecque, quelle que soit leur fonction, soit flexionnelle ou dérivative. La partie la plus longue et aussi la plus originale de cette monographie est celle qu'il a consacrée à la formation aoristique et où il s'efforce d'attribuer à un suffixe à initiale vocalique et finale sigmatique un grand nombre des phénomènes qui passent aujourd'hui pour relever de racines dissyllabiques. On ne saurait dire qu'il y ait entièrement réussi, et l'on doit regretter sa faible information en bibliographie française, où il ne paraît guère connaître que le *Mémoire* de M. de Saussure et mon *Compendio* en traduction italienne. C'est peu, et le simple dépouillement du *Muséon* de Louvain et des *Mémoires de la Société de Linguistique* aurait pu apprendre à M. Levi que les voies où il s'engageait avaient été déjà en partie frayées avant lui. Mais je sais trop par expérience la difficulté de s'orienter parmi de nombreux travaux d'approche, disséminés un peu partout, pour en faire grief à un débutant dont en somme la statistique est consciencieuse et l'initiative intéressante.

V. HENRY.

Aeschyli Agamemnon. Cum annotatione critica et commentario edidit Fredericus H. M. BLAYDES. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1898. Un vol. in-8 de XVI-392 pages Prix : 8 marks.

Adversaria in varios poetas graecos et latinos scripsit ac collegit Fr. H. M. BLAYDES. Même librairie, 1898. Un vol. in-8 de VIII-202 p. Prix : 4 marcs.

Dans la préface de son ouvrage intitulé *Adversaria in Aeschylum* et publié en 1895 (cf. *Revue critique*, n° du 6 janvier 1896), M. Blaydes exprimait l'intention de donner une édition de l'*Orestie*. La première pièce de cette trilogie paraît aujourd'hui : on voit que M. B. n'a pas tardé à tenir sa promesse. En même temps que cette édition d'Agamemnon paraît un volume d'*Adversaria in varios poetas graecos et latinos*. Dans la préface d'Agamemnon, nous trouvons une exposition de la méthode qu'emploie M. B. comme éditeur de textes antiques. Cette méthode consiste en deux principes essentiels : ne laisser aucune difficulté sans essayer de l'expliquer, de la résoudre ; ne pas négliger de signaler les passages que l'on croit gâtés, même si l'on n'a pas réussi à

Digitized by Google

trouver le remède ; ce remède d'autres le trouveront; ce n'est pas rendre un médiocre service que de signaler le mal. « Dimidium enim medelae latentis corruptelae indicationem esse experientia doctus affirmare possum ». Ce sont là assurément d'excellents principes et on ne peut nier que M. B. ne les applique consciencieusement. Il passe rarement à côté d'une difficulté sans essayer de la résoudre, et il est certainement parmi les philologues contemporains un de ceux qui ont su le mieux signaler des fautes dans nos textes, et qui quelquefois ont trouvé la bonne correction. Assurément tout cela ne va pas sans des excès. Il y a dans cet amas de conjectures proposées par M. B. un stock considérable de non-valeurs, qu'il faut rejeter : l'important, c'est, qu'une fois le triage fait, il reste un peu de bon

Comme toutes les éditions données par M. Blaydes, cette édition de l'Agamemnon sera utile et pour les mêmes raisons : on y trouve réunis un grand nombre de renseignements qui sont le plus souvent épars et dispersés partout ; bien des passages sont expliqués d'une façon ingénieuse : quelquefois aussi des corrections sont proposées qui méritent d'être signalées, ainsi celles des vers 16, 78, 122, 308, 627, etc. Un des défauts de M. Blaydes dans sa grande édition d'Aristophane, son érudition un peu courte relativement à l'histoire et aux antiquités grecques, est ici moins sensible, par la nature même du sujet. Assurément il faut se résigner à trouver ici encore bien des choses qui ne se rapportent pas à la question, ou qui ne présentent aucun intérêt, ou qui même ne sont pas exactes. Ce défaut est surtout marqué dans le volume des Adversaria. Quoiqu'il en soit de ces réserves, on se sent pris d'un sentiment de respect et, disons-le, d'admiration pour cet homme, qui a déjà tant travaillé, et qui, arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, entreprend avec une sereine assurance, de donner une édition très détaillée de cette trilogie de l'*Orestie,* qui est une des parties les plus difficiles de toute la littérature grecque.

Albert Martin.

Ausgewæhlte Komœdien des P. Terentius Afer zur einführung in die Lectüre der altlateinischen Lustspiele erkl. von Karl Dziatzko Erstes Bændchen : *Phormio.* Dritte verænderte Auflage bearbeitet von Dr Edmund Hauler. Teubner, 1898. in-8°, 228 p.

L'édition du *Phormion* (1874) a été le premier ou l'un des premiers ouvrages de M. Dziatzko ; elle avait été fort bien reçue ; mais les excellents travaux de l'auteur (édition annotée des Adelphes, édition du Térence complet chez Tauchnitz ; articles substantiels sur les prologues, sur Donat et, en général, sur tout ce qui touche à Térence), toutes ces œuvres de fond avaient depuis dépassé infiniment et forcément rejeté dans l'ombre l'essai primitif. Cependant sa valeur a été appré-

Digitized by Google

ciée dans les gymnases allemands et aussi à l'étranger; une deuxième édition du *Phormion* annoté, très remaniée, a paru en 1884; nous avons même appris que la recension du *Phormion* de M. Dziatzko a passé l'Océan; on l'a traduite en anglais pour l'Amérique [1]. Notez que les peuples qui lisent l'anglais, ont cependant l'excellent Térence de Wagner. Aujourd'hui qu'une troisième édition devenait nécessaire, M. Dziatzko, retenu par d'autres travaux, n'a pu se charger lui-même de la révision. Elle a été confiée à un jeune docteur de Vienne. Élève de M. Hartel et de M. Schenkl, M. Edmund Hauler s'est fait surtout connaître jusqu'ici par sa publication des fragments des histoires de Salluste, tirés du palimpseste d'Orléans (1886). Je crois qu'il n'a signé depuis que des articles de Revues. Ce qui l'a désigné au choix de l'éditeur, ç'a été la recension détaillée qu'il a donnée de la deuxième édition du *Phormion* de M. D. dans la *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* (1855). Cependant M. H. avait touché encore à Térence par des études, publiées dans les *Wiener-Studien*, sur les manuscrits principaux de Térence, sur le Bembinus et aussi sur un fragment qui existe à Vienne. M. D. a formellement laissé au nouvel éditeur toute liberté pour ce nouveau travail, et il lui a communiqué les secours dont il disposait, notamment une nouvelle collation du Bembinus. M. H. a reçu aussi d'un docteur de Vienne qui se trouve en Italie, M. Kauer, des collations du Bembinus, du Victorianus et de l'Ambrosianus.

Bien qu'il pût ainsi disposer de secours nouveaux, M. H. n'a nullement entendu modifier pour le fond le travail de son prédécesseur. Il a voulu seulement le mettre au courant. Mais il fallait, d'autre part, dégager la responsabilité de chacun des éditeurs dans la nouvelle forme de l'œuvre. Pour cela M. H. a sagement renoncé aux incommodes additions entre crochets. Une astérique, mise en tête des notes ou développements nouveaux, supprime ici la possibilité de toute confusion [2]. Ces notes additionnelles, d'ailleurs, sont si nombreuses que nous avons ici, ou peu s'en faut, une œuvre toute nouvelle [3]. Le livre est parfaitement au courant, et je ne vois pas ici ce qui manque [4]. Nous nous plaindrions plutôt du contraire. L'enchevêtrement des notes, principalement dans l'Introduction, rend la lecture pénible. Dans chaque page

1. H. Morgan, Gambridge, 1894 (avec reproduction des miniatures du Vatican). Le livre a servi de libretto pour une représentation donnée en latin sur le théâtre de l'Université par les étudiants de Cambridge.

2. Pourquoi cette indication du sens de l'astérique est-elle omise dans les Abkürzungen (p. 74)?

3. La première édition avait 108 p. et celle-ci en a 228; elle est donc plus que doublée.

4. Signalons pourtant par exception une lacune : je ne crois pas qu'à l'heure présente, dans une introduction générale au Térence, on puisse se contenter des quelques lignes et de la note (3) qui sont consacrées, p. 27, au commentaire de Donat. Il fallait être plus explicite et plus clair. — Que veut dire : p. 34, n. 2; Dziatskos Dissert. *Thes.* VI?

Digitized by Google

s'accumulent les renvois au supplément (Anhang) de la fin, sans préjudice des renvois à tous les livres et revues d'usage. Il y a certainement partout, dans l'introduction comme dans les notes, abus de citations, références, parenthèses, etc. C'est à s'y perdre. M. H. nous édifie sur toutes les minuties de la métrique; mais il arrive qu'ailleurs, sur des points essentiels, par exemple sur tel jeu de scène (au v. 508), nous perdons pied et qu'alors le commentateur nous abandonne. A prendre l'édition dans son ensemble, il me semble qu'à force de vouloir tout dire, de tout noter, M. H. risque d'en arriver à ce singulier résultat de n'être plus compris. Il est clair que l'on touche ici à la limite raisonnable, au delà de laquelle le lecteur débordé renoncerait sûrement à suivre le commentateur. On ne s'étonnera pas non plus de trouver dans le commentaire plus d'une contradiction. On relèverait encore cà et là un défaut de clarté : telle note de Dziatzko (p. ex. sur 491) se rapporte à un texte qui a été changé dans la nouvelle édition et que M. Hauler, pour être clair, aurait dû rétablir tout au moins en tête ou dans le cours de sa note au supplément. Pourquoi le lecteur est-il forcé de recourir à une autre édition pour comprendre le sens de telle italique (par ex. au vers 85)? On avait reproché au livre de M. Dziatzko d'être destiné aux savants bien plus qu'à des étudiants. Voilà une critique dont s'est peu soucié le réviseur [1]; est-il si sûr qu'elle fût sans justesse? Parmi les lecteurs de M. Hauler, y en aura-t-il un seul qui ait même la pensée de se reporter à tous les renvois de n'importe quelle page?

Je crains d'être injuste en insistant autant sur le seul défaut de ce bon livre Je devine facilement que M. H. n'était pas libre; il lui a semblé nécessaire de conserver de l'œuvre précédente tout ce qui pouvait être utile; en même temps M. H. voulait faire preuve d'une compétence personnelle. De là cet excès. Il faut attendre M. H. aux œuvres ou, par exemple, à telle pièce qu'il publiera seul : nous sommes sûrs d'y retrouver la netteté habituelle de son esprit et ses autres qualités. Elles se font jour dans la masse même qu'on nous a offerte ici : par exemple, dans ce qui nous est dit du Bembinus où M. Hauler distingue des corrections qu'il date autrement que ne l'a fait Umpfenbach [2], et aussi dans un tableau récapitulatif des manuscrits (p. 29) avec leur répartition en classes et l'indication de leur âge, de l'espèce d'écriture qu'ils emploient et de leurs lacunes.

A la fin se trouve un index contenant les mots, noms, ou notes auxquels le lecteur peut ainsi se reporter sur-le-champ.

Émile Thomas.

---

1. L'auteur déclare nettement (p. VI un peu après le milieu) qu'il a fait son édition avant tout pour les philologues.

2. Voir le début du Kritischer Anhang, où M. H. nous donne les résultats d'études nouvelles sur le manuscrit, entreprises par lui et par ses élèves.

Digitized by Google

Francesco Vivona. **Sul IV libro dell' Eneide appunti critici ed estetici.** Loescher. Torino, 1898, 19 p. in-8°.

La postérité a eu, depuis des siècles, pour l'Énéide une admiration qui contrastait avec les doutes et la défiance du poète. C'est seulement depuis quelques années que la critique a prétendu découvrir dans le poème de Virgile maints défauts, faiblesses, contradictions, imperfections de tout genre. Ce travail a été fait en Italie par M. Sabbadini dans une étude que j'ai le regret de ne pas connaître [1]. Il est repris ici par M. Vivona pour ce qui concerne Didon et le livre IV. M. V. veut qu'on cherche dans la critique du texte l'explication de toutes les contradictions et des obscurités qu'il met hors de doute. Ainsi, il critique l'intervention d'Anna dont le caractère est vague, l'action mal définie. L'introduction de ce personnage secondaire est, d'après lui, une addition faite après coup et malheureuse; car elle s'accorde mal avec le reste et ne fait que gêner la suite. Dans le récit primitif, Didon s'adressait directement à Énée. Mais c'est, comme bien on pense, sur le caractère de Didon elle-même que porte l'effort des nouveaux critiques. Ils prétendent que ce caractère est mal fixé et qu'il reste vague forcément, parce que Didon changed'humeur et de résolution d'une scène à l'autre. Si nous objectons que telle paraît bien être, suivant le poète, l'âme des amants et que Corydon et Gallus ne s'accordent pas beaucoup mieux avec eux-mêmes, on nous répond qu'un tel raisonnement n'est pas digne d'une critique sérieuse (p. 17 au milieu : ma questo non è far della critica seria). Un musicien moderne eût dit, je pense, à tort ou à raison, qu'il manque ici le *leitmotiv* avec son accompagnement habituel. Mais nous avons affaire à un critique : suivant M. V. les hésitations, les résolutions tout opposées entre lesquelles se débat l'héroïne sont dues pour la meilleure part aux additions qui sont venues se greffer successivement sur le poème. Le caractère de Didon se serait ainsi peu à peu transformé. Avec ce point de départ et en appliquant avec une sorte d'obstination ce qu'il croit une bonne méthode, M. V. relève minutieusement tout ce qui lui paraît obscur dans le livre IV; là se cachent, suivant lui, les traces de retouche et aussi les restes du premier canevas, abandonné plus tard par le poète; parmi les vers discutés vient naturellement le fameux hémistiche *cumulatam morte relinquam* (436). Pour justifier sa thèse [2], M.V. ne manque pas de recourir, suivant

1. Notons en passant que le lieu et la date de publication du travail de M. Sabbadini auquel va se référer coup sur coup M. Vivona, n'est clairement indiqué nulle part dans sa brochure.

2. Suivant M.V. il faut découvrir ici le contraire du sens apparent, et le vers signifierait : si Énée accueille ma demande, je renoncerai à mourir. — La conjecture proposée par M. Vivona : *tum ablata* morte, est certainement manquée et me paraît caractériser assez bien sa méthode.

Digitized by Google

l'habitude, à l'hypothèse de certains déplacements de vers [1]. Il supprime aussi tel vers qui le gêne (645). C'est une coquetterie d'hypercritique que nous nous attendions bien à rencontrer ici.

Après cette première partie sur la composition du livre IV et sur les remaniements successifs dont M. V. croit trouver la trace, vient un développement sur la valeur esthétique de l'épisode de Didon. M. V. se réfère ici à des études italiennes que je ne connais pas. Le désaccord porte surtout, paraît-il, sur le degré d'originalité que les modernes accordent ou refusent ici au poète : originalité admirable pour les uns, très contestable aux yeux des autres. J'avoue ne voir dans les citations de M. Vivona que beaucoup de phrases sans intérêt véritable, et, à côté de cela, les fantaisies les plus singulières. La partie esthétique de cette brochure vaut, à mes yeux, la partie critique. Parlons franc : les savants sérieux ont tort de se lancer dans des aventures comme celle-ci. Prétendre distinguer dans un livre de l'Énéide les parties dont il s'est composé, et cela sans avoir le moindre point d'appui extérieur, sans autre guide que les idées *a priori* qu'on se fait de telle situation, de tel caractère; prétendre séparer, transposer ces parties; les vouloir dater, c'est se repaître l'esprit de chimères. Que dire de ceux qui, non contents de se perdre en de telles fantaisies, entraînent avec eux dans ces brumes des débutants dont ils ne peuvent que fausser l'esprit sans remède !

Émile Thomas.

R. Lambert Playfair and Robert Brown. **A bibliography of Morocco from the earliest times to the end of** 1891, Londres, 1893, in-8, 476 (Fait partie des Supplementary papers of the royal geographical Society, vol. III, part. 3).

Ce n'est pas la première fois que l'on donne une bibliographie du Maroc. Renou, au nom de la Commission scientifique d'Algérie, en avait publié une, fort honorable pour l'époque, en 1846 ; M. de la Martinière l'avait complétée en 1889 par un supplément important. M. le lieutenant-colonel Playfair, le savant Consul général d'Alger, qui a été mêlé plus ou moins directement depuis de longues années aux choses de l'Afrique du Nord était mieux préparé que tout autre à parfaire l'œuvre de ses devanciers. Son catalogue contient 2243 numéros, y compris les cartes, les documents manuscrits et les différents papiers diplomatiques conservés dans les archives d'Angleterre. C'est dire, en deux mots, le service que cette compilation rendra aux travailleurs. Elle aurait pu en rendre davantage si les auteurs avaient procédé avec plus de méthode scientifique. Deux exemples suffiront à le montrer. MM. P. et B. ont

1. Ainsi, les vers 592-606 devaient, dans une forme antérieure, se trouver avec quelques différences entre 532 et 554; les vers 632-647 après le vers 521 etc.

Digitized by Google

cru devoir citer quelques ouvrages anciens, par exemple ceux de Pline et de Ptolémée. A la suite du nom, ils donnent une analyse des renseignements fournis par l'auteur et énumèrent les éditions. Mais avec quelle inexpérience, on en jugera par cet extrait (p. 223): « Les meilleures éditions de Pline sont celles de Julius Sillig, et de Louis Janus. Mais pour la valeur scientifique les traductions françaises d'Hardouin et de Panckoucke et Grandsagne en vingt volumes sont préférables. On peut encore recourir à la vieille édition de Philémon Holland. Il y a aussi une traduction anglaise de John Bostock avec de nombreuses notes et illustrations ». Voici un autre détail non moins caractéristique. Chaque auteur est rapporté à la date où il a écrit l'ouvrage ou l'article cité, par exemple Strabon à l'année 20 av. J. C. Quel n'a pas été mon étonnement de trouver Polybe une première fois à l'année 145, puis à l'année 1473 ; Pomponius Mela à l'année 41 et à l'année 1543 ! En regardant, on s'aperçoit que 1473 et 1543 sont des dates d'éditions princeps. De même Léon l'Africain figure au n° 45 (date 1550), 49 (1556), 50 (1556), 51 (1559), 106 (1600), 149 (1617), etc. Le moindre inconvénient de ce procédé dispersif est de gaspiller le temps du lecteur. Mais il faut oublier les imperfections en présence de la richesse des informations. Le livre se termine par une carte, peu nette d'ailleurs, qui, comme le livre lui-même, est très fournie.

R. C.

Crecy and Calais, from the original records in the Public Record Office, by the Major-general the Hon. George WROTTESLEY. (Reprinted from the *Proceedings of the William Salt archæological Society*, 100 exemplaires seulement mis en vente). Londres, Harrison, 1898, vi-284-xxxii p. gd. in-8° avec 9 planches en couleur.

Ce beau volume est avant tout un recueil de textes. On y trouve l'inventaire complet et l'analyse minutieuse des actes concernant l'expédition d'Édouard III en France en 1346-1347 et le détachement qu'il envoya au secours de ses alliés en Bretagne, actes qui ont été transcrits sur les rôles suivants : *French roll*, pour les années du règne d'Édouard III, 19, 2e partie, 20, 1re et 2e parties, 21, 1re et 2e parties (1345 1347); *Memoranda Roll*, *Queen's Remembrancer*, pour les années 21 à 35 ; (1347-1361); *Norman Roll*, pour l'année 20 (1346); enfin le *Calais Roll*, qui forme la 4e partie du rôle des lettres patentes de la 21e année (1347). Le *French roll* contient essentiellement les ordres émanés de la chancellerie royale pour la levée et l'armement des troupes destinées à l'expédition et, plus tard, aux renforts que nécessita le siège très meurtrier de Calais. Dans les *Memoranda* de l'Échiquier, ont été transcrits les ordres exonérant du service militaire, ou plutôt de l'obligation de fournir à l'armée des hommes d'armes et des archers de

Digitized by Google

ceux qui avaient servi en personne dans l'expédition. Ces documents ont fourni à l'auteur les noms de plus de 800 chevaliers et écuyers. Le *Norman Roll* et le *Calais Roll* contiennent des chartes de pardon [1] et de franchises [2] concédées à ceux qui s'étaient bien comportés pendant la guerre. Ces concessions auraient dû être faites sous forme de lettres patentes scellées du grand sceau, mais comme ce dernier était resté en Angleterre, on délivra aux intéressés des brefs sous le sceau privé, et l'on transcrivit ces brefs sur des rôles à part pour tenir lieu des titres définitifs, tant qu'ils n'auraient pas été échangés contre des lettres patentes, seules admises à être produites en justice. Aux documents provenant des archives publiques de Londres, M. le général Wrottesley a ajouté la liste, dressée par Walter de Wetewang, trésorier de la maison du roi, de tous ceux qui reçurent une solde militaire en 1346-1347, c'est à-dire en réalité de tous ceux qui figurèrent à l'armée, depuis le prince de Galles, jusqu'aux chapelains, aux gens de cuisine et aux ménestrels.

D'après ce qui vient d'être dit, on peut juger de l'intérêt que présentent ces documents : d'abord nous avons les noms à peu près de tous ceux qui combattirent à Crécy et devant Calais, et plus d'une famille anglaise, aujourd'hui encore, retrouverait au besoin dans ce livre ses titres de noblesse [3]. En outre nous savons exactement le nombre de combattants qu'Édouard III put opposer aux hordes françaises : environ 7,000 hommes à cheval (2,000 hommes d'armes lourdement armés, et 5,000 archers et « hobelarii ») 12,500 fantassins (1,748 fournis par les villes, 3,580 archers fournis par les comtés et 7,100 gallois); en tout par conséquent un peu moins de 20,000 hommes. Les documents nous disent comment ces hommes étaient recrutés,

1. Les crimes les plus ordinaires dont on obtenait ainsi le pardon étaient ceux de vol, d'homicide, de félonie, de contraventions aux lois qui protégeaient les forêts royales; on trouve aussi celui d'avoir fait circuler de la monnaie fausse ou prohibée (des « Lucenburghs », p. 257), ou d'avoir fait sortir du royaume des laines, des cuirs, des peaux, sans payer les droits, etc. D'ordinaire ceux qui bénéficiaient de ces lettres de rémission servaient à leurs frais et devaient s'engager à rester à l'armée jusqu'à la fin de la campagne. Parmi ces bannis qui rentrèrent en grâce et en faveur, on signale p. 267 sir John de Maltravers le Vieux, un des gardiens d'Édouard II quand ce roi fut assassiné. Le roi lui donna un « hospitium » et des terres à Calais (p. 279).

2. La franchise la plus commune était l'exemption d'être appelé à faire à l'avenir partie des « assises, jurys et reconnaissances ».

3. Selon M. le général Wrottesley, trois des comtes ou barons, dont les bannières flottèrent à Crécy, ont aujourd'hui des descendants en branche masculine : Talbot (earl of Shrewsbury), Willoughby et West (earl De la Warr). Parmi les milliers de chevaliers et écuyers qui figurent dans le volume, cinquante-six sont encore représentés par des descendants mâles, mais la plupart dans des branches cadettes. Quinze seulement sont encore en possession des terres que possédait leur ancêtre lors de la bataille de Crécy et dans le nombre se trouve l'auteur lui-même. — Dans les planches en couleur sont reproduites les bannières de soixante-neuf barons qui combattirent à Crécy.

Digitized by Google

combien chaque seigneur banneret devait en fournir, combien chaque comté, combien les villes. On remarquera que le nombre d'hommes demandé à chaque comté forme toujours un chiffre rond, et presque toujours des multiples de dix (rarement de cinq). Nous y voyons aussi très nettement les éléments dont se composait cette armée dont le caractère est si moderne en dépit de son recrutement féodal : cavaliers, fantassins, ouvriers et « artilleurs ». Nous apprenons les noms de plusieurs de ceux qui furent tués, ou faits prisonniers, ou qui moururent durant le siège, enfin les récompenses accordées à plusieurs des survivants [1]. Aucun chroniqueur ne saurait nous donner une aussi forte impression de réalité.

Dans l'introduction, M. le général Wrottesley a résumé les principaux résultats numériques fournis par les documents et dressé la liste des comtes, barons et chevaliers dont les noms y figurent ; quant à la partie strictement historique de l'expédition, il s'est contenté de traduire le journal de marche de Michel de Northbury, un des clercs du roi, qui se trouve dans la chronique de Robert d'Avesbury, et le récit de Froissart ; il y a seulement ajouté quelques considérations techniques sur la composition de l'armée, « la plus complète machine de guerre que les Anglais aient envoyée au dehors jusqu'à l'expédition d'Égypte en 1882 » (p. 9), sur les ressemblances qu'offre la campagne de 1346 avec celle de Crimée, et sur l'importance stratégique pour l'Angleterre de l'occupation de Calais. Ce n'est donc pas une simple compilation que nous apporte ce beau volume ; l'auteur y a mis un accent personnel, et à tous égards, sa publication devra être consultée par les historiens français.

C'est une bonne partie de l'histoire militaire de la campagne de 1346-1347 que nous a donnée M. le général Wrottesley. Il n'a pas tout dit, sans doute parce qu'il n'a pas voulu tout dire. Il note fort justement quelque part que les chevaux des hommes d'armes étaient enregistrés et, s'ils périssaient à l'armée, étaient remboursés par le roi à leur propriétaire. Relativement à ce sujet, on a publié assez récemment un « Rotulus de equis Banerettorum, militum simplicium, scutiferorum, vallettorum, hospicii regis, appreciatis in guerre Scocie » pour l'année 1298 [2]. Ce document se rapporte à la bataille de Falkirk ; n'y a-t-il

1. Page 256, le roi confirme un acte par lequel Henry, comte de Lancastre, donne à Étienne « de Romylo » la prévôté de ce que l'auteur appelle « the suburb (*umbraria*) of Bordeaux cum canali maris and the profits thereof ». Page 257, il confirme également une lettre patente du même comte qui accorde à maître « Burgondus de Lia », clerc du roi, les offices de contrôleur « of St. Elege » [lire saint Elegi ou saint Eloi] de Bordeaux, avec la « scribania canalis aque » et la prévôté « of the suburb (*umbraria*) » de Bordeaux. M. le général Wrottesley n'a pas vu qu'il s'agissait ici du palais de l'Ombrière, qui était dans Bordeaux, et qui était l'ancien palais des ducs d'Aquitaine, où résidait le prévôt du roi. Le canal dont il est aussi question est sans doute le ruisseau ou « estey » du Peugue.

2. Publié par Henry Gough : *Scotland in 1298 ; documents relating to the campaign of Edward the first in that year*. 1888.

Digitized by Google

rien de pareil aux archives anglaises pour celle de Crécy? Autre point d'interrogation : dans les « writs » adressées par le roi aux shériffs des comtés et aux magistrats des villes pour la levée des gens de guerre, on trouve souvent la mention des armes, par exemple du nombre de flèches que devaient fournir les communautés d'habitants; on ne nous parle pas de ce qu'on appelle aujourd'hui le service de l'intendance; n'y aurait-il rien dans les *Pipe rolls* [1] ou ailleurs? Nous savons, en effet, que les rois d'Angleterre prenaient grand soin des vivres et des ravitaillements [2]. Il y a d'intéressantes recherches à faire dans cette direction et il n'est pas douteux que, si l'on cherche, on trouvera. Enfin, M. Wrottesley a laissé volontairement de côté tout ce qui touche à la partie maritime de l'expédition [3]. Autant de points que devrait approfondir l'érudit qui se proposerait de dresser le tableau définitif de l'expédition de 1346-1347 [4]. Aux savoureux documents publiés par M. Wrottesley, les archives anglaises permettraient certainement d'en ajouter beaucoup d'autres.

Ch. Bémont.

Hector de la Ferrière. **Deux romans d'aventure au XVIe siècle. Arabella Stuart. Anne de Caumont.** Paris, Ollendorf, 1898, in-8° de XXII-198 p.

On ne reverra probablement plus guère, en France, de figures dans le genre de celle d'Hector de la Ferrière, vrai gentilhomme de lettres, devenu érudit « par un caprice de la destinée », pour avoir un jour découvert un vieux chartrier dans un vieux manoir. M. Baguenault de Puchesse, dans une notice placée en tête de ce volume (*Le comte Hector de la Ferrière, sa vie et ses travaux. 1811-1896*), a tracé de cette figure une esquisse indulgente. Il y aurait fort à dire sur les méthodes de recherche, les procédés de critique et les jugements d'Hector de la

1. Ces rôles nous renseignent sur les approvisionnements des châteaux royaux pendant le soulèvement féodal de 1173-1174 (voir *Revue historique* t. LXIV, p. 135). Parleraient-ils aussi bien pour le XIVe siècle ?

2. Voir pour le XIIIe siècle l'article d'Élie Berger dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1893, p. 1-44, et, d'une façon plus générale, la thèse de Fr. Funck-Brentano, *De exercituum commeatibus* XIIIe *et* XIVe *saeculis*, 1897.

3. On trouve sur ce point les détails les plus minutieux dans l'article de M. de La Roncière qu'a inséré la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, année 1897, p. 554

4. Dans les listes dressées par M. Wrottesley, nous voyons figurer des médecins, ce qui prouve qu'il y avait au moins un embryon du service de santé. On y voit aussi des messagers. Dans un rapport sur une mission de M. Eugène Déprez à Londres, qui vient de paraître dans l'*Annuaire* de l'École des hautes études pour 1899, on trouve des détails sur une série dite *Nuncii* du fonds de l'Échiquier; elle renferme les comptes remis à l'Échiquier par les ambassadeurs envoyés par Édouard III. A l'aide de ces documents, M. Déprez a pu dresser la liste presque complète, année par année, de toutes les ambassades envoyées en France, en Aquitaine, à la cour d'Avignon, auprès de Louis de Bavière, en France, en Zélande, en Savoie, en Espagne, etc., de 1327 à 1369 (*Annuaire*, p. 95). M. Mirot a continué le travail de dépouillement après 1369. La liste dressée par ces deux érudits doit paraître très prochainement dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

Digitized by Google

Ferrière, si, après tout, il n'avait rendu quelques services en publiant des documents trouvés à Pétersbourg et à Londres. Il ne faut pas trop lui en vouloir d'avoir fait usage de ces documents presque exclusivement pour peindre l'extérieur du passé, les modes, la vie de cour, le luxe et surtout — honneur aux dames! — les passions et passionnettes d'autrefois. Il a ainsi entretenu, chez les gens du monde et les désœuvrés, ce qu'on est convenu d'appeller le goût de l'histoire; après tout ce n'est pas un crime. Ce goût trouvera très amplement à se satisfaire dans l'histoire d'Arabella Stuart, nièce infortunée de l'infortunée Marie, victime de la très méchante reine Bess, d'une vilaine grand-mère qui ressemble aux mauvaises fées de Perrault, et aussi (plus que ne le dit de la Ferrière) du roi Jacques Ier, qui redoutait en elle une rivale possible; de même que dans l'histoire d'Anne de Caumont, comtesse de Saint-Paul. Il est en réalité, dans ce chapitre, très peu parlé de la comtesse de Saint-Paul, mais beaucoup des aventures de sa mère, Marguerite de Lustrac, qui faillit être princesse de Condé. Ces deux bluettes sont écrites de ce style lâche, précieux et gracieusement incorrect dont usait l'auteur; les pièces authentiques y sont, comme dans les préfaces des gros in-quarto dont on lui avait un peu imprudemment confié la publication, découpées en dialogues piquants, en conversations de salon. C'est l'œuvre d'un galant homme, qui aimait à se jouer autour de l'histoire, et qu'on a eu seulement le tort de prendre parfois pour un historien.

H HAUSER.

Paul DURAND-LAPIE : **Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies**, in-8°, 521 p. Paris, Delagrave, 1898.

Un jour, en traversant un marché, M. Durand-Lapie avisa dans un tas de livres un vieil exemplaire des œuvres de Saint-Amant, l'acheta, l'entr'ouvrit en rentrant chez lui et tout étonné d'y découvrir quelques beaux vers, s'enthousiasma pour cette victime de Boileau, voulut le connaître à fond, et, après maintes recherches, résolut de lui consacrer un livre.

« Le hasard seul m'a amené à écrire les pages suivantes » dit-il en nous racontant tout cela. On s'en aperçoit un peu. Malgré les études très vastes et très minutieuses auxquelles il s'est livré pour bien connaître son héros, quelques petites erreurs prouvent çà et là que nous n'avons pas affaire au travail d'un professionnel. Dire par exemple que Saint-Évremond a écrit ses *Académiciens* en 1643, c'est ignorer qu'une lettre de Chapelain (*Lettres de Chapelain*, t. I, p. 230) prouve que dès 1638 le public s'amusait déjà de cette grosse farce. On ne peut écrire non plus qu'en 1643 Saint-Amant tourna en ridicule les Matamores « qu'il était alors de bon ton de railler depuis que Corneille et Cyrano de Bergerac les avaient mis sur la scène » (p. 271), car le *Pédant joué* de Cyrano est tout au plus de 1645. Accoler au nom de Sorel la sèche épithète « plus connu comme historiographe de France que comme poète » est une

Digitized by Google

négligence bien bizarre envers l'auteur de cette *Histoire comique de Francion* qui aura près de trente éditions avant la fin du XVIIe siècle. Il serait difficile aussi de faire fréquenter en 1623 le salon de Mlle de Gournay par le cardinal Du Perron qui était mort en 1618, etc. M. D.-L. a d'ailleurs le défaut de ne citer presque jamais ses sources, ce qui lui fait commettre bien des erreurs qu'il aurait évitées en recourant une dernière fois à ses textes pour les indiquer, et ce qui laisse toujours en quelque méfiance le lecteur déjà mis sur ses gardes par la remarque d'une inexactitude.

Néanmoins à force d'étudier les œuvres de Saint-Amant vers par vers M. D.-L. a réussi à reconstituer la biographie de son poète avec une précision que n'avaient pas encore atteinte jusqu'ici les deux meilleures études qui lui avaient été consacrées : celle de Philarète Chasles et celle de Livet. Il a su retrouver les moindres circonstances de sa vie et, chose plus difficile encore, le suivre année par année en Amérique. en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Pologne, en Hollande, en Suède, et presque compter un à un ses voyages de Paris à Rouen. Je ne vois pas bien à vrai dire que l'argumentation de M. D.-L. pour prouver que Saint-Amant était gentilhomme de naissance soit triomphante et je ne suis pas du tout persuadé, malgré une seconde argumentation moins décisive encore, qu'il n'était pas simplement gentilhomme-verrier. Mais sur bien d'autres points les renseignements peu connus se pressent aussi abondants que solides.

Je ferai bien en terminant un reproche général à M. Durand-Lapie. — mais libre à lui d'estimer que je me trompe — c'est, non d'avoir cité beaucoup de vers de Saint Amant, mais de n'en avoir cité que de bons, ce qui finit par lui donner à la longue l'apparence d'un très grand poète. Bien que Saint-Amant ait en effet écrit parfois des vers de vrai poète, il est très inégal et — comme on s'en apercevra de reste quand, en son *Moïse sauvé*, il essaiera de traiter un sujet de poésie pure — ce n'est pas même un poète. Il dit ce qu'il voit et sent, mais sans voir ni sentir autrement que tout le monde. En vain même chercherait-on dans ses œuvres complètes quelqu'une de ses belles bouffées d'inspiration qu'on rencontre çà et là dans celles de Théophile. Mais c'est un homme d'esprit qui a beaucoup de verve, et le plus habile versificateur qu'on puisse souhaiter. Lorsqu'entre deux brocs, à la *Pomme de Pin*, il débite d'une voix tonnante ses poèmes bachiques, on dirait qu'il est là pour sonner le ralliement de tous les mots et de tous les tours de phrase proscrits par Malherbe, et tous accourent s'accouplant dans ses vers avec le pittoresque pêle-mêle d'une foule en fête, les nobles et les abjects, les fiers et les honteux, les élégants et les débraillés, minaudant ou glapissant, roucoulant ou hurlant, secondant leurs remous avec des sonorités de rimes incroyables, se poussant et s'entraînant dans la plus folle sarabande. Peut être bien en somme a-t-il fait les vers les plus pittoresques de son siècle et, si le pittoresque n'est pas

Digitized by Google

toujours admirable lorsqu'il est un peu trop quelconque, il peut du moins plaire encore par sa singularité. Or cette singularité est très plaisante chez Saint-Amant et, certes, elle suffit très largement à lui mériter dans notre histoire littéraire une place un peu meilleure que le coin exigu où on le parque encore par une trop longue déférence pour Boileau. Raoul Rosières.

Le treize vendémiaire an IV, par Henri Zivy, étudiant à la Faculté (6e volume de la Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris), Paris, Alcan, 1898. In-8°, 132 p. 4 fr.

Ce volume fait honneur et à son jeune auteur, M. Zivy, et à son maître M. Aulard, et à la Faculté des lettres de Paris. C'est l'étude la plus complète et la meilleure que nous ayons sur le 13 vendémiaire. Les devanciers de M. Z. s'étaient contentés de lire Danican, Lacretelle et surtout Réal. M. Z. a consulté les actes des Comités de salut public et de sûreté générale, les trop rares documents des sections, la correspondance militaire que renferment les archives de la guerre, et les journaux de l'époque. A l'aide de ces sources il a traité le sujet de bonne et solide façon. Il expose d'abord le conflit, la campagne engagée par les royalistes contre le décret du 5 fructidor, le soulèvement des sections, l'incroyable agitation de Paris. Puis, il raconte avec de curieux détails l'insurrection, la réunion des électeurs au Théâtre-Français, l'expédition contre la section Le Peletier, les préparatifs des deux partis, la nomination de Barras, les mesures de Bonaparte, la défaite des sectionnaires causée par « l'ineptie du commandement » et « l'infériorité des armes ». Il termine en retraçant les suites de la journée et en insistant sur le rôle des royalistes qui avaient véritablement conduit l'assaut et l'opinion contre la Convention : « là était le danger pour les institutions républicaines; la question de la royauté n'était pas agitée au 13 vendémiaire, mais le lendemain de la victoire des sections, elle se posait. » On ne reprochera pas grand chose à M. Zivy : il n'a pas connu les *Mémoires* du général Desperrières, non plus que les Souvenirs (inédits) de Bozio, et, à vrai dire, il n'y aurait presque rien trouvé; Bozio affirme le rôle de Gentili. A C.

Petits Mémoires, par le comte de Keratry, Paris, Ollendorff, 1899, In-8°, 382 p. 3 fr. 50.

Ces *Petits Mémoires* offrent une lecture agréable et rapide. Dans la plupart, M. de Keratry retrace des scènes qu'il a vécues. Quelques-unes sont des chroniques, voire des nouvelles. On relèvera dans ce qui touche à l'histoire la biographie du colonel Maréchal qui soutint durant l'insurrection arabe de 1871 un siège de soixante-trois jours dans le fort Napoléon, l'anecdote relative à la tête de Richelieu, des lettres inédites

Digitized by Google

de George Sand, des pages intéressantes sur les « responsables » de la guerre de 1870, sur Castelar et sur la mission de l'auteur en Espagne après le 4 septembre (il devait demander à Prim un secours de 80,000 hommes !), un tableau de New-York et de Chicago [1].

A. C.

BULLETIN

— Lucien MÜLLER est mort quand la troisième édition stéréotype de son Horace venait à peine de paraître. C'est rendre à ce savant un hommage mérité par tant d'années d'études horatiennes que de signaler ce dernier ouvrage : *Q. Horati Flacci Carmina ;* tertium recognouit L. MUELLER; editio stereotypa maior ; Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCVII ; LV-303 pp. in-18. Cette édition ne diffère pas notablement de la précédente et ce sont toujours les mêmes principes de critique. Pour les Épîtres et les Satires, l'auteur renvoie fréquemment à sa grande édition explicative publiée à Vienne (cf. *Rev cr.*, 1894, II, 255). Il comptait donner une édition analogue des odes et des épodes. En écrivant ses prolégomènes, il espérait la faire paraître à la fin de 1897 ou au commencement de 1898. Elle était donc tout près de son achèvement, et, de fait, L. Müller n'y renvoie pas moins souvent qu'aux deux autres volumes. Il faut espérer que ce travail ne restera pas inédit et qu'on nous donnera les *nouissima uerba* d'un des latinistes qui ont le mieux connu Horace. — P. L.

— La thèse de Berlin de M. Michael MUELLER : *In Senecæ tragædias quæstiones criticæ*, contient, dans l'ordre des pièces, des remarques assez bonnes sur certains vers de Sénèque, passim des conjectures heureuses (*Phœn.* 768 : Emisit) ; aussi des observations justes sur les habitudes de style et de langue du poète : mais en quel latin pénible, obscur et contourné tout cela est rédigé ! Nombre de notes portent sur de simples changements à la ponctuation. Beaucoup d'autres ne me semblent ni vraiment éclaircir le sens ni résoudre les difficultés du texte La tâche entreprise était certainement au-dessus des forces d'un débutant. — É. T.

— Nous avons reçu deux notes de M. Gabriele GRASSO : l'une extraite des Rendi-conti del R. Ist. Lomb di sc. e lett., série II, vol. XXXI, 1898 (7 p), a pour titre : *Una questione di topografia storica ed un errore di Frontino tra le imprese di Filippo II di Macedonia ;* il s'agit du nom qui se trouve dans les Stratagemata : I, 4, 13, et que Gundermann lit : στενά, détroit, ce qui indiquerait, ce semble, le Bosphore (on lit plus loin : angustias *freti*, et il est question de la flotte des Athéniens). Mais Frontin a mal compris et rattache à tort à la guerre contre Byzance (340) un stratagème de Philippe qui se rapporte à sa guerre contre les Amphissiens (339) ; il est exposé plus exactement par Polyène : IV, 2, 8 ; στενά représente en fait un défilé de montagne, entre le Céphise et Amphissa. — La seconde note extraite de la *Rivista geografica Italiana* (Anno V, fasc. V-VI, 1898) a pour titre : *Sui limiti dell' Insula Allobrogica* (7 p) L'*insula* serait formée par le territoire à peu près quarré qui s'étend au nord de l'Isère, entre le Rhône, l'Isère et Saint-Génis ; elle comprendrait même la Haute-Savoie et le Valais. M. Grasso tire ses preuves des textes de Tite-Live et de Polybe.

1. P. 145 l'empereur n'a peut-être pas dormi dans la nuit du 15 au 16 août 1870, mais il n'a pu entendre les détonations des obus, car on ne se battait pas — P. 172 c'est le 31 octobre et non le 8, que Flourens discourait, monté sur la table des délibérations du gouvernement.

Digitized by Google

Il discute les objections géographiques ou autres qu'on a opposées ou qu'on serait tenté d'opposer à cette identification. Pour expliquer la phrase de Tite-Live : incolunt *prope* Allobroges, on entendra qu'il y avait plusieurs fractions de cette *gens* et que provisoirement Hannibal était resté sur la rive gauche de l'Isère. — T.

— *Saint Jérôme* (Paris, Lecoffre, 1898; XVI-208 pp. in 12; Collection « Les Saints »), par le P. LARGENT, de l'Oratoire, est un livre agréablement écrit, avec çà et là quelques affectations et quelques fleurs inopportunes. Mais pourquoi suivre si fidèlement Tillemont et se croire obligé de l'appeler, sans motif en ce livre, « docteur parfois suspect » (p. XI)? De même on estime assez Richard Simon pour lui emprunter l'histoire des versions hiéronymiennes et l'on mentionne sans à propos « ses hardiesses parfois excessives et ses irrévérences » (p. 150). N'est-ce pas manquer envers ces grands hommes de reconnaissance et jusqu'à un certain point de loyauté? Le livre est divisé en deux parties : la vie et la doctrine. La partie dogmatique est un peu faible ainsi que les indications sur la doctrine de Jérôme disséminée dans la première partie. L'auteur n'a pas une notion bien nette de l'histoire du dogme. Son jugement sur Origène (p. 56) est injuste et superficiel. La tentative de supprimer une période origéniste de la vie de Jérôme (pp. 58, 71) est manquée. Sur la question de l'éternité des peines, notamment, il y a eu des variations de doctrine que l'auteur, absorbé par des préoccupations apologétiques, n'a pas su noter (pp. 194-195). La courte note de M. Turmel, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, III, 1898, 308, n. 1, renseigne plus exactement l'historien que les pages du P. Largent. De plus l'apologie est maladroite; car le seul passage cité où l'on doit retrouver « la doctrine catholique » (commentaire sur *Eccl.* XI, 3) est un développement oratoire susceptible de toutes les interprétations. Les considérations des pp. 174 sqq. sur la véracité de la Bible sont plus heureuses. Le rapprochement entre Jérôme et Bossuet, défenseurs de la tradition (p. 152), laisserait place pour bien des rectifications de détail, et il est permis de moins admirer que le P. Largent l'esprit apporté par l'un et par l'autre dans cette étude de la tradition. La phrase de *Dial. I contra Pelagianos*, 22, paraît viser le remaniement de saint Pierre (p. 115), et non sa querelle avec saint Paul. P. 198, sur la création de l'heure canoniale de Prime, il faut maintenant renvoyer à Pargoire, *Rev. d'hist. et de litt. religieuses*, III, 281. La question de l'unité des versions préhiéronymiennes est trop vite tranchée, p. 26. En somme, livre de seconde main, à l'usage des gens du monde. — M. D.

— Le vaste et intéressant dépôt de la ville d'Ypres a enfin trouvé dans son archiviste actuel, M. Émile de SAGHER, un travailleur actif et intelligent (*Notice sur les archives communales d'Ypres et documents pour servir à l'histoire de Flandre du* XIIIe *au* XVIe *siècle*. Ypres, Callewaert-De Meulenaere. 1898, VII-414 pp.). La publication de M. de S. contient plus que le titre pourrait faire supposer. L'auteur y publie dans une première partie l'analyse claire, et accompagnée par ci par là de citations heureusement choisies, d'une multitude de documents non inventoriés par ses prédécesseurs. Plusieurs de ces pièces présentent un très grand intérêt pour l'histoire de la France. D'autres ont trait à l'administration intérieure de la Flandre ou à son histoire politique, d'autres au droit privé flamand. Dans la seconde partie, M. de Sagher donne un aperçu sommaire des diverses collections qui composent les archives confiées à ses soins. Cet aperçu, qui semble fort complet, fait connaître au public savant les richesses innombrables que contient le dépôt yprois. A la fin du livre, l'auteur ajoute trois tables qui permettent de nous mouvoir facilement dans l'ouvrage. Nous ne pouvons nous empêcher de féliciter vivement M. de Sagher de cette excellente notice. Elle nous sera d'un grand secours en attendant le catalogue général et méthodique dont il nous annonce la préparation. — G. des MAREZ.

Digitized by Google

— M. S. Issleib, professeur au gymnase royal de Leipzig, connu déjà par les études qu'il a publiées en 1879, en 1883 et plus tard encore dans l'*Archiv für sæchsische Geschichte* sur Maurice de Saxe, vient de faire paraître une étude sur ce personnage, considéré comme prince protestant (*Moritz von Sachsen als protestantischer Fürst*. Conférence faite au cercle commercial de Leipzig le 25 février 1898, Hambourg, Richter, 1898. In-8°, 36 p. 302e fascicule de la collection Virchow). C'est une biographie, à la fois rapide et solide, de Maurice de Saxe. L'auteur a lu nombre de lettres de son héros, et, dit-il, c'est un plaisir de les lire, car elles sont écrites dans une langue brève, vigoureuse, nerveuse. Il estime que le refus opposé par Maurice à l'empereur de revenir à l'église catholique, mérite autant d'admiration que la déclaration des protestants à Augsbourg en 1530. Il justifie l'alliance de l'électeur avec la France: « nous ne pouvons transporter dans ces temps-là nos vues d'aujourd'hui ». Il montre enfin comment l'élève de Charles-Quint surpassa son maître, infligea à l'empereur, en le forçant de fuir d'Innsbruck à Villach, sa « plus profonde humiliation », et par là « brisa la puissance espagnole en Allemagne, anéantit le plan impérial d'un empire héréditaire hispano-allemand ». Il conclut qu'il n'y aurait pas eu, sans Maurice, de paix de religion d'Augsbourg et que tous les luthériens ou protestants lui doivent autant qu'à tout autre héros de la foi évangélique. — A. C.

— Nous avons rendu compte à plusieurs reprises de l'édition Bellermann des *Œuvres de Schiller* (Leipzig et Vienne, Institut bibliographique; cf. *Revue critique* 1896, n° 40; 1897, n° 16; 1898, n° 24). Les derniers tomes de cette édition, que nous venons de recevoir, méritent la même mention élogieuse. Les volumes IX et X contiennent tous les poèmes qui ne sont pas dans les cinq premiers volumes. On trouve dans le volume IX, outre les premières poésies de Schiller, l'*Anthologie* de 1782, les *Tabulae votivae* et les *Xenies* de l'*Almanach des Muses* de 1797, toutes les épigrammes qu'ont fait connaître Boas et Schmidt-Suphan, les poésies douteuses, *Semele*, le *Kœrner's Vormittag*, le *Menschenfeind* et les fragments du *don Carlos* donnés par la *Thalie*. Le volume X renferme tous les fragments dramatiques d'après le texte de Kettner qui a revu avec le plus grand soin les papiers de Schiller et qui joint, dit justement M. Bellermann, la sagacité philologique et l'observation consciencieuse de la tradition à un jugement sûr des vues critiques et dramatiques du poète. Les volumes XI et XII sont consacrés aux traductions ainsi qu'aux remaniements scéniques des *Brigands* et de *Fiesque*. Le volume XIV reproduit six récits de Schiller, tirés du *Wirtembergisches Repertorium* et de la *Thalie*, quelques articles de philosophie et d'esthétique, les préfaces, annonces et recensions, les discours et travaux de l'élève de l'Académie militaire de Stuttgart, ses rapports médicaux, le *Versuch über den Zusammenhang der thierischen Natur des Menschen mit seiner geistigen*. Ces derniers volumes de l'édition sont dus à MM. Bellermann et Hans Zimmer. M. Zimmer a été chargé des volumes XI et XII et on louera ses appréciations sur les fragments dramatiques de Schiller et ses remarques sur les changements apportés par Dalberg aux *Brigands* et à *Fiesque*; il dit fort bien que les « petits changements ont été faits habilement, mais que les « grands » ne sont que des « détériorations ». En somme, cette édition de Schiller, en quatorze volumes, avec ses introductions solides, son bref et instructif commentaire au bas des pages, ses appendices, listes des variantes, indications des sources, etc., est peut-être la meilleure que nous ayons de l'auteur de *Wallenstein* et de *Tell*. — A. C.

— M. Albert Lumbroso poursuit, avec le zèle ardent et infatigable qu'on lui connaît, ses études sur la période napoléonienne. Il a publié ou fait tirer à part tout récemment : 1° une contribution aux *Nozze Pecco Vigna* (lettre du général Savary au prince Camille Borghese et déclaration publique de Lucien Murat prétendant au trône

Digitized by Google

de Naples); 2° des *Satire e vari motti* relatifs au gouvernement de Napoléon Ier, empereur des Français et roi d'Italie ; 3° une réimpression d'un opuscule assez rare et fort utile à connaître pour l'histoire des Français en Toscane dans les années 1799-1801, *La Toscana dal 25 marzo 1799 al 20 maggio 1801*; 4° un fort intéressant article sur le roi Joachim Murat et sa cour d'après une correspondance inédite de ce prince avec Napoléon (tiré de la *Nuova Antologia*, 1er août 1898); 5° un passage des mémoires du général Jouan sur la campagne de 1800 et la bataille de Hohenlinden (extrait du *Carnet historique et littéraire*, 15 juin 1898) ; 6° la cinquième série de ses *Miscellanea Napoleonica* qui contient un récit tiré des notes autographes du comte d'Argout, sur le rôle du général Gilly à Nîmes en 1815 et sur la capitulation de La Palud; ce récit, communiqué à M. Lumbroso par M. Gabriel Monod, ne change rien à ce que nous savons de l'expédition du duc d'Angoulême dans le Midi et de la capitulation du 8 avril ; mais il montre sous un jour nouveau l'attitude de Gilly et nous apprend que le général se cacha de 1815 à 1817 dans sa propriété de La Vernède. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 octobre 1898 (suite).

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur la villa royale chananéenne de Gezer. Gezer est une des villes les plus anciennes de la Palestine. Le site de cette ville — principal boulevard des Juifs dans leurs guerres contre les Séleucides, puis théâtre, sous le nom de « Mongisart », d'une grande victoire remportée par les Croisés sur Saladin — avait été vainement cherché par tous les archéologues. En 1871, M. Clermont-Ganneau avait proposé de l'identifier avec une localité arabe appelée Tell-el-Djezer. Cette identification, accueillie avec quelque scepticisme, fut un peu plus tard confirmée par la découverte, faite par M. Clermont-Ganneau, à 800 mètres environ à l'est de Tell-el-Djezer, d'une série d'inscriptions en hébreu et en grec, de l'époque des Macchabées, gravées sur le rocher et contenant ces mots décisifs : « Limite de Gezer ». Il s'agissait de la limite du territoire sacré qui entourait la ville sacerdotale, Gezer étant devenue une ville lévitique sous la domination juive. — M. Clermont-Ganneau avait supposé qu'il devait exister d'autres inscriptions similaires marquant la limite du côté Sud, Ouest et Nord. Il annonce à l'Académie que, grâce à ces indications, le R. P. Lagrange vient de découvrir une nouvelle inscription grecque et hébraïque, identique à celles qui avaient déjà été trouvées au sud de Tell-el-Djezer. Il émet le vœu que l'Académie veuille bien charger le R. P. Lagrange de poursuivre sur le terrain des recherches qui ne peuvent manquer d'amener d'intéressantes découvertes.

Séance du 4 novembre 1898.

M. Héron de Villefosse annonce que M. Paul Dissard, qui a acquis pour le Musée de Lyon les fragments de bronze trouvés l'an dernier à Coligny (Ain), est parvenu à reconstituer le monument original d'une manière complète et qui semble certaine. Il y a, en réalité, non pas deux tables, comme on l'avait cru d'abord, mais une seule table de 1 m. 48 de longueur sur 0 m. 90 de hauteur. Le texte du calendrier ainsi reconstitué est divisé en 16 colonnes. Il comprend une période de cinq années ou d'un lustre, formée de 62 mois lunaires, dont deux mois complémentaires, soit 1835 jours en tout, ou 367 jours pour l'année moyenne. — M. Héron de Villefosse ajoute qu'on avait trouvé à Vichy, en 1867, et que l'on conserve aujourd'hui, au Musée de Moulins, l'épitaphe d'un soldat, L. Fufius Equester, qui est ainsi qualifié: *Milit. coh. XVII. | Lugduniensis ad | monetam.* Le nom de cette cohorte indiquait qu'elle résidait à Lyon et veillait à la sûreté de l'atelier monétaire, qui y avait été établi par Auguste. Le numéro de cette cohorte empêchait de la rattacher à un autre corps que celui des cohortes urbaines, mais jusqu'ici l'inscription de Vichy était le seul document qui la fît connaître. M. P. Dissard écrit à M. Héron de Villefosse qu'on vient de trouver à Fourvière, non loin de l'emplacement présumé de l'atelier monétaire, et qu'il a pu acquérir, pour le Musée des antiques de Lyon, un second document où la cohorte XVII est mentionnée. C'est un disque en bronze, de 0,098 de diamètre, qui porte, gravée

Digitized by Google

au pointillé, une inscription de quatre lignes : *L(ucii) Manl(ii) Nigrini mil(itis cohor(tis) XVII.* La partie supérieure du disque est munie d'un anneau, et le revers, d'une tige sur plan carré de plus de 0,08 de longueur. Le tout est formé d'un seul morceau de bronze et sans aucune soudure.

M. Longnon, président, annonce que l'Académie propose pour le prix Bordin, à décerner en 1901, le sujet suivant : « Quels ont été les sentiments des Romains et leurs principes de gouvernement à l'égard des Grecs, pendant la période républicaine, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments? » — L'Académie proroge à l'année 1901 la question suivante sur laquelle aucun mémoire n'a été adressé en 1898 : « Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satirique); s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues. » — Elle propose pour le prix ordinaire, à décerner en 1901, le sujet suivant : « Dresser la liste alphabétique des noms qui figurent dans les chansons de gestes françaises imprimées, antérieures au règne de Charles V. » Elle retire du concours la question suivante qui n'a pas été traitée : « Étude sur les sources des martyrologes du IXe siècle. »

M. Besnier, membre de l'École française de Rome, fait une communication sur les fouilles qu'il a exécutées en Algérie, aux frais de l'Académie, dans le camp romain de Lambèse. Ces fouilles ont eu pour but le déblayement du quartier où s'élevaient les salles de réunion (*scholæ*) des collèges de sous-officiers.

M. Marcel Schwob, après avoir rendu hommage aux travaux de M. Longnon, qui ont fixé les limites et la méthode de ses investigations, identifie deux légataires de François Villon, Guillaume Cotin et Thibault de Vitry (*Petit Testament* h. 27 et 28 ; *Grand Testament*, h. 121, 122, 123, 124) :

C'est maistre Guillaume Cotin
Et maistre Thibault de Victry,
Deux povres clercs parlans latin,
Paisibles enfans, sans estry,
Humbles, bien chantans au lectry :
Je leur laisse cens recevoir
Sur la maison Guillot Gueuldry
En attendant de mieulx avoir.

Guillaume Cotin et Thibault de Vitry étaient deux personnages considérables, tous deux chanoines de Notre-Dame de Paris, et âgés, au moment où écrivait Villon, d'au moins 75 ans. Ils étaient fort riches, et Thibault de Vitry, fils d'un maître général des monnaies, habitait, rue Michel-le-Comte, l'ancien hôtel de Jacques Responde, frère du grand banquier Digne Responde. Tous deux étaient conseillers au Parlement. Tous les ans, Villon les entendait chanter au lutrin à la fête de Saint-Benoît, le 11 juillet : ce jour-là, les chanoines de Notre-Dame venaient chanter à l'église Saint-Benoît, dont Villon habitait le cloître. La maison Gueuldry était la maison d'un boucher de la rue Saint-Jacques, qui devait le cens au chapitre de Notre-Dame, mais qui resta insolvable pendant plus d'un demi-siècle. La raison des attaques de Villon, c'est qu'en 1456 les chanoines de Saint-Benoît, dont il tenait le parti, étaient en procès avec Notre-Dame. — Dans le *Grand Testament*, en 1461, la satire devient encore plus violente. Villon feint de s'intéresser vivement aux pauvres « clergeons », qui sont si « beaux enfans », « jeunes et esbatans », droits comme joncs ». Or, en 1461-62, Guillaume Cotin et Thibault de Vitry, qui avaient plus de 80 ans, étaient certainement impotents. Villon leur offre de leur faire obtenir des bourses au collège des *Dix-huit clers* ; or c'étaient les chanoines de Notre-Dame eux-mêmes qui conféraient ces bourses à de pauvres écoliers, et ce collège des Dix-huit était établi dans l'Hôtel-Dieu. Villon termine ainsi :

Aucunes gens ont grans merveilles
Que tant m'encline envers ces deux :
Mais, foy que doy festes et veilles,
Oncques ne vy les mères d'eulx !

Et en effet, Villon n'avait pu les voir : elles étaient mortes, sans doute, dès la fin du XIVe siècle. — Le commentaire de M. Schwob rend à ces deux passages de Villon toute leur valeur comique.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — **28 novembre** — **1898**

MACGOWAN, Histoire de Chine. — DU MESNIL, Madagascar, Homère et la question mycénienne. — BECHTEL, Les sobriquets grecs devenus noms propres. H. SCHROEDER, Lucrèce et Thucydide. — SCHANZ, Histoire de la littérature romaine. — BRUSTON, Ignace d'Antioche. — BRUCHMANN, Poétique. — VALLÉE et PARISET, Carnet d'étapes du dragon Marquant. — De Sanctis, Écrits inédits ou rares, p. CROCE. — LOFORTE-RANDI, Montaigne, Émerson, Amiel. — LESCA, Notes et lectures. — Académie des inscriptions.

Rev. J. MACGOWAN : **A history of China.** London, Kegan Paul, Trench, Trübner, 1897, in-8° de 622 pp. et 1 carte.

Le Rev. J. Macgowan a tenté de donner en 600 pages un résumé de l'histoire de Chine depuis les temps les plus reculés jusqu'au traité de Shimonoseki (1895).

M. M. s'appuie exclusivement sur les historiens chinois. Il néglige par là même tous les renseignements qu'auraient pu lui donner l'archéologie et l'épigraphie. Il paraît ignorer le merveilleux déchiffrement des inscription turques de l'Orkhon qui lui aurait fourni un chapitre du plus haut intérêt sur les relations de la Chine avec les peuples de la Mongolie au VIIIe siècle de notre ère; il ne souffle mot ni des inscriptions de *Ts'in Che-hoang-ti*, ni des sculptures de la dynastie *Han* au *Chan-tong*, ni du traité Tibétain-chinois dont M. Bushell a publié l'estampage ni de l'inscription hexaglotte de *Kiu-yong koan,* si curieuse pour le philologue, ni des édits bilingues en écriture *pa-se-pa* et en Chinois expliqués par M. Devéria, ni des inscriptions juives de *K'ai-fong fou*. C'est à peine s'il mentionne dans une note (p. 325) la stèle nestorienne de *Si-ngan fou*.

Les historiens chinois sont fort incomplets lorsqu'ils traitent des peuples non chinois, Dans l'ouvrage de M. Macgowan, ces peuples restent obscurs et mystérieux. Les *Hiong-nou* sont introduits sans que rien puisse nous faire supposer qu'ils sont de race turque. Les Turcs *Tou-kiue* sont appelés, je ne sais pourquoi, des Turcomans. Les Tourfans et les Ouigours sortent d'on ne sait où. Quant aux *Kin*, il ne semble pas que M. M. ait lu le livre dans lequel M. Grube a fait connaître la langue des Joutchen et ses rapports avec le Mandchou. Les peuples de l'Indo-Chine ne sont pas mieux traités. Les Tableaux historiques de l'Asie, de Klaproth, quoique vieux de soixante ans, donneraient des idées infi-

Digitized by Google

niment plus claires sur l'ethnographie des peuples étrangers qui ont joué un rôle dans l'histoire du Céleste empire.

Les ouvrages indigènes sur lesquels se fonde M. M. ne sont pas les vingt-quatre histoires canoniques, mais simplement des résumés de ces histoires, tels que le *T'ong kien kang miou* ou le *Kang kien i tche lou*. Les auteurs de ces résumés suivent l'ordre chronologique exprimé par les règnes des empereurs successifs. Dans les nombreuses occasions où la Chine a été divisée entre plusieurs dynasties rivales, ils déclarent, pour des raisons souvent assez secondaires, qu'une de ces dynasties est seule légitime et ils rapportent aux règnes de ses souverains toute l'histoire de l'époque; il en résulte que les autres dynasties sont presque entièrement sacrifiées. Le même défaut se retrouve dans le livre de M. M. où on voit à peine ce que furent les dynastie *Wei* et *Ou* à l'époque des trois royaumes, ou les empires des *Leao* et des *Kin* à l'époque des *Song*.

En rapportant tous les évènements aux règnes des souverains, les historiens chinois dont nous parlons ont une tendance à attribuer trop d'importance aux faits et gestes des empereurs. Le livre de M. M. pourrait être fort allégé si l'on en retranchait tous les mots prétendus historiques, toutes les petites révolutions de palais, toutes les descriptions de batailles qui ne nous apprennent en réalité rien du tout sur la Chine même. Pourquoi d'ailleurs M. M. s'est-il cru obligé de consacrer un paragraphe à chaque souverain? Plusieurs empereurs ont eu des règnes insignifiants; il eût suffi de dresser en tête de chaque dynastie une liste chronologique et de ne parler dans le texte que des événements d'importance.

Enfin l'histoire de Chine me paraît inintelligible si on ne l'éclaire pas par la géographie. Quand il s'agit d'un pays aussi immense que celui-là, il est de toute nécessité que d'innombrables cartes viennent à tout instant nous montrer la région où se passent les faits qu'on relate. Le premier volume de l'ouvrage de Richthofen sur la Chine, encore qu'il ne traite que de quelques points spéciaux, nous offre un excellent spécimen de cette alliance de la géographie et de l'histoire. M. M. s'est contenté de mettre à la fin de son volume une carte dont on peut louer la clarté (elle semble, en effet, tracée à l'usage des enfants de dix ans), mais dont je ne louerai pas l'exactitude, car le *Hoang ho* y a son embouchure au sud de la presqu'île de *Chan-tong* et le *Mékong* y prend sa source en dehors de la frontière chinoise!

Le livre de M. M. ne contient pas un seul caractère chinois. Une histoire sérieuse ne saurait cependant se passer d'un index où les noms propres seraient donnés sous leur forme indigène. A tout le moins, si l'on se borne à se servir de transcriptions, est-on tenu de suivre un système rigoureux. Or, dans l'ouvrage que nous examinons, le même nom est écrit de plusieurs façons différentes : aux pp. 348-349 on trouve successivement *Chwang Tsung*, *Chwang Ts'ung* et *Ch'wang Tsung*; le nom d'*Apauki* est écrit toutes les fois qu'il se présente (pp. 342, 346, 349)

Digitized by Google

avec une faute d'impression qui le transforme en *Apanki*. Les nom des familles sont souvent mal distingués des noms personnels : on trouve *Sz Ma-ts'ien* (p. 24) et *Sz-ma-ts'ien* (p. 101) pour *Sz-ma Ts'ien*; *Tze-ma-kwang* (p. 405) pour *Sz-ma Koang*; *Chu Ko-liang* (p. 141) pour *Chu-ko Liang*; *Yu Wen-hwa* (p. 286) pour *Yu-wen Hwa-chi*. L'auteur abrège certains noms d'une manière fautive : *Chang Kiu* (p. 313) pour désigner le personnage qu'il a appelé précédemment *Chang Kiu-ling*; *Wang Ngan* (p.383) pour *Wang Ngan-shih*. A la p.444, j'ai bien peur que M.M. n'ait pris le nom de la principauté thaïe de *Papesifu* pour un nom d'homme.

Au point de vue scientifique le livre de M. Macgowan me paraît médiocre; il n'est pas au courant des progrès de nos connaissances et il aurait pu aussi bien être écrit il y a cinquante ans qu'aujourd'hui. En tant qu'œuvre de vulgarisation destinée à renseigner les gens qui ne savent rien du tout sur l'histoire de Chine, il pourra rendre des services; il est écrit d'une plume assez alerte et ne renferme pas d'erreurs trop considérables.

Ed. CHAVANNES.

François du MESNIL. **Madagascar, Homère et la question mycénienne.** Deuxième édition. Paris, Delagrave, 1898. In-16, 201 p.

On nous avait déjà dit que le rusé Odysseus de l'*Odyssée* n'était autre qu'Homère lui-même; maintenant nous apprenons de M. F. du Mesnil, ingénieur à l'île de la Réunion, que « le voyage qui fait l'objet de l'*Odyssée* s'est effectué dans la mer des Indes et a eu pour terme Madagascar; que le voyage des Argonautes a consisté à faire le tour de l'Afrique; enfin, que la civilisation mycénienne avait étendu ses relations commerciales et maritimes à la terre entière » (p. 12). N'est-il pas étonnant, en effet, de découvrir à Madagascar deux coutumes de la Grèce antique qui n'ont jamais, parait-il, existé en Europe? « Ces coutumes consistent en ce que les femmes s'épilent et portent leurs petits enfants dans le dos, enveloppés entièrement, sauf la tête, dans un pagne qu'elles enroulent autour du buste » (p. 11). La démonstration, ainsi esquissée, serait restée incomplète si l'étymologie n'était venue la confirmer. Elle est venue: jugez-en. « Lamba, *Lanos Bana*, ouvrage de femme en laine. Gidro (singe), *Geitôn andros*, le voisin de l'homme. Satroka (chapeau), *Sattô trokos*, ce qui se met sur la chose ronde. Misafo-rano (commerce charnel par le contact de l'eau), *Midzis apsis ranis*. » Je ne savais pas un mot de Malgache; me voilà pourvu pour le reste de mes jours. Mais je ne comprends pas bien ce que signifie le commerce par le contact de l'eau et ma connaissance du grec ne va pas jusqu'à saisir l'explication qui est donnée de ce phénomène.

S. R.

Digitized by Google

Fritz Bechtel. **Die einstaemmigen maennlichen Personennamen des Griechischen die aus Spitznamen hervorgegangen sind** (Extrait des Abhandlungen de la Société des sciences de Gœttingue, Nouvelle série, t. II, nº 5). Berlin, Weidmann, 1898. Un vol. in-4° de 86 pages. Prix : 5 m. 50.

Les sobriquets grecs ont été l'objet d'une étude consciencieuse, quoiqu'un peu confuse, de la part de M. Grasberger. Cette étude parut en 1883 : c'était un simple programme de gymnase; en 1888, il en fut donné une seconde édition complètement remaniée et considérablement augmentée ; la brochure était devenue un assez gros volume (voir *Revue critique*, nº du 1er juillet 1889). M. Bechtel ne refait pas aujourd'hui le travail de M. Grasberger ; il étudie seulement parmi les sobriquets grecs ceux qui ont perdu leur qualité de sobriquet pour devenir des noms propres. Le fait est assez fréquent dans les langues modernes ; il est, au contraire, assez rare en grec. Par cela seul que le sobriquet implique le plus souvent une idée de moquerie et de dérision, il répugnait aux Grecs d'en faire un nom propre. L'idéalisme de la race grecque ne se montre nulle part plus clairement que dans la nomenclature des noms propres : ils rappellent presque tous des idées de beauté, de bonheur, de gloire. Les peuples modernes sont plus réalistes ; tous ont été atteints, plus ou moins, par l'esprit de moquerie qui a sévi au moyen âge. Assurément les noms « de bon augure » ne manquent pas chez les peuples modernes ; mais les noms-sobriquets y ont pris un développement considérable. D'ailleurs chez les Grecs eux-mêmes, ces derniers noms ne laissent pas de fournir un contingent respectable. Et comme ces deux tendances contradictoires, l'une qui crée les noms de bon augure, l'autre qui recourt aux sobriquets, se retrouvent chez presque tous les peuples, il faut reconnaître qu'il y a bien là un trait particulier de l'esprit humain. De ces deux tendances, c'est tantôt l'idéalisme qui l'emporte, tantôt c'est le réalisme, tantôt une sorte d'équilibre semble s'être établi ; il est intéressant d'étudier comment se sont établies ces différentes proportions ; il y a là des indices qui ne sont pas à négliger pour distinguer une race ou une époque. Le seul reproche que nous ayons à faire à M. Bechtel, c'est que nous ne trouvons pas dans son ouvrage d'idée générale du genre de celles que nous venons d'exposer. Une conclusion manque ; on désirerait savoir en quoi la langue grecque se distingue sur ce point des autres langues, quelle est sur ce domaine sa part d'originalité. Nous sommes loin de méconnaître la valeur de l'ouvrage de M. Bechtel. Les classifications, dans lesquelles sont distribués tous ces noms, sont des plus rationnelles ; elles sont justifiées par des discussions intéressantes ; de plus, bien des noms ont été l'objet d'explications utiles. Pour toutes ces raisons, l'ouvrage, comme l'auteur en exprime l'espoir dans sa préface, rendra des services. Assurément M. Bechtel n'a pas eu l'intention de tout dire ; mais l'essentiel est donné. La seule lacune qui mérite d'être relevée concerne la catégorie des noms qui indiquent un état social ou une fonc-

Digitized by Google

tion dans l'État, comme Φύλαρχος, par exemple, Πολίτης, Βασιλεύς; plus tard on aura Κοίρανος, Πρύτανις, Τύραννος, Τυραννίων, etc.

Albert MARTIN.

Prof. D· Hans SCHRŒDER oberlehrer. **Lukrez und Thucydides**, Eine Studie zum sechsten Buche des Lukrez. Beson dere Beilage zum Jahresbericht des Protestantischen Gymnasium zu Strassburg. Progr. n· 544. 1898, 36 p. in-8.

On sait combien est difficile la question des rapports de Lucrèce et de Thucydide dans la description de la peste d'Athènes. Tel passage, où le poète paraît suivre et traduire l'historien, présente des divergences qu'on ne peut expliquer que par les plus singulières méprises sur la construction et sur le sens du texte grec. S'il s'agissait de modernes, nous dirions que le poète a commis de gros contre-sens ou de véritable bourdes [1]. Mais une telle hypothèse est-elle vraisemblable chez un poète philosophe tout imbu de la science grecque? Faut-il croire qu'il était à ce point distrait ou déjà égaré en composant la clausule de son poème? Pour rejeter les bourdes sur d'autres que Lucrèce, on a imaginé que le poète ne suivait pas Thucydide, mais Épicure ou quelque livre épicurien de second ordre traitant des maladies [2]. Recourir à l'un de ces intermédiaires supposés *(Mittelmann)* est une ressource connue dont on use pour sortir des problèmes insolubles. M. Sch. montre fort bien qu'il est invraisemblable qu'un livre de philosophie ait contenu un extrait aussi long, une traduction aussi littérale d'un historien. Suivant lui il est sûr que Lucrèce a traduit directement Thucydide.

Jusque-là nous sommes d'accord avec l'auteur. A-t-il résolu aussi bien les autres difficultés? J'en doute fort. On explique bien telle méprise de Lucrèce par l'omission d'une particule copulative ou parce que le poète n'a pas vu tel changement de sujet qu'impose le sens. Très bon expédient qui ne peut toujours servir. L'écueil principal est que, pour nous prononcer avec une entière certitude, il nous faudrait être plus sûrs que nous ne le sommes du sens véritable des passages difficiles de Thucydide. Quand nous voyons d'aussi bons juges que Classen et Poppo différer du tout au tout sur le sens à donner à certains mots de l'historien (par ex. ἐξέκαμνον) il y a là de quoi nous rendre modestes.

Je suis très frappé des arguments par lesquels M. Sch. montre que Lucrèce n'a pas su, ou qu'il a oublié, dans sa description, qu'Athènes était assiégée; mais conclure de là que Lucrèce ne savait rien de l'expédition d'Archidamus, qu'il n'a lu absolument de l'historien que quatre

---

1. Voir le commentaire de Munro ou celui de Giussani.
2. C'est une hypothèse de M. Woltjer.

Digitized by Google

chapitres (49-52) et qu'il a ignoré entièrement la méthode, le style, le caractère de la guerre du Péloponnèse, voilà ce que j'ai peine à digérer.

J'ai noté aussi dans ce programme quelques vues originales; ainsi je viens d'indiquer que M. Sch. croit pouvoir marquer nettement les limites des emprunts que fait le poète à l'historien; il montre que l'imitation est fort inégale; que tantôt Lucrèce traduit, et même littéralement, phrase par phrase et mots par mots; tantôt il se donne toute liberté; il ajoute et même donne tout autre chose. M. Sch. en général s'efforce très sagement d'expliquer les vers à la place où ils sont dans les manuscrits ; de petits mots de Thucydide lui servent à défendre telle leçon de Lucrèce (ainsi à la fin il appuie la leçon *prius* à cause de πρότερον); il est vrai qu'au besoin il admet de hardies divergences.

M. Sch. suppose dans le manuscrit grec dont se servait Lucrèce plusieurs leçons particulières : ἐπῆσαν pour ἀπῆσαν; ἱδρωθέν au lieu de ἱδρυθέν (sous-ent. αἷμα); il profite aussi de telle faute d'un manuscrit pour supposer l'emploi de vieux mots *repedabat* (= recedebat; suj. *mos totus*) au lieu de *trepidabat; incunctata* ou *celerata* pour *incomitata* (en donnant à *funera rapi* ce sens : les morts survenaient coup sur coup).

J'admets fort bien, on le voit, qu'il y ait de bonnes choses à recueillir dans ce programme; mais que de peine il faut se donner pour aller les chercher, et il s'en faut qu'on soit payé de sa peine. L'auteur est fort loin de dominer son sujet; et comme s'il n'y avait pas ici assez de difficultés de fond, M. Sch. en crée à plaisir par sa forme confuse et obscure. Défaut infiniment plus grave que la hardiesse de certaines interprétations ou de telles conjectures. Je comprends à merveille que M. Sch. cite avec éloges Bockemüller; il est bien de son école. M. Sch. ne serait-il pas théologien, philosophe? il n'est sûrement pas philologue, ou s'il l'est, il est sûrement de ceux qui sont par leur faute illisibles.

En somme donc pas d'exposition claire; pas de méthode sûre; peu de résultats nets. On devine l'impression finale. Quelle que soit la justesse de mainte remarque de détail, je crois que, pour l'ensemble, le travail de M. Schrœder est manqué; c'est dommage à cause de la peine qu'a prise l'auteur et de l'incontestable intérêt du sujet traité.

Émile Thomas.

---

1. Quel enchevêtrement de mauvaises raisons (p. 35) sur l'influence exercée à Rome par l'œuvre et le nom de Thucydide! que d'affaires et quel étalage confus de textes à propos du *fletus* près des mourants (p. 18 au bas et 19 en haut)! etc.

Digitized by Google

Martin SCHANZ, prof. an der Univ. Würzburg. **Geschichte der rœmischen Litteratur** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. Erster Theil : Die rœmische Litteratur in der zeit der Republik. Zweite Auflage, mit alphabetischem Register. Handbuch der Klass. Altert. Wissensch. von Ivan von MUELLER, t. VIII. München 1898. Oskar Beck. in-4, 421 p.

Voici un de ces livres qu'on voudrait feuilleter à loisir, quitter et reprendre parallèlement à d'autres travaux. Il n'y a sûrement pas d'autre méthode pour en bien juger. Qu'il me suffise aujourd'hui de rendre avec toute l'exactitude possible l'impression que m'a laissée une première lecture forcément assez rapide.

M. Schanz nous explique dans la préface qu'il a dû reprendre le début de son histoire avant de l'avoir achevée. Comme les deux premiers tomes n'existent plus en librairie, on a demandé à l'auteur d'en donner une révision en le priant de remettre à plus tard la composition du tome IV. Voici d'abord la nouvelle édition du tome I ; le plan général n'a pas été changé ; le travail de révision a porté sur des remaniements de détail et s'est traduit principalement en additions. L'édition nouvelle a gagné surtout en étendue ; elle compte 121 pages en plus [1] ; les grandes additions se reconnaissent facilement [2] ; elles ont été le plus souvent provoquées par des publications récentes [3]. Le livre est au courant ; on trouvera ici l'analyse des travaux les plus récents, qu'ils aient été faits en Allemagne ou hors d'Allemagne, eussent-ils été dispersés dans les revues les plus diverses [4]. Outre les analyses, faites très consciencieusement et avec pleine clarté, M. S. ne craint pas de donner textuellement à l'occasion les conclusions ou tel extrait particulièrement important d'un auteur étranger [5]. Les publications de cette année ont été incorporées, pour la plupart, dans le texte même, preuve du soin et de l'habileté de l'éditeur [6]. Tout en dépouillant pour nous une masse énorme de matériaux : ouvrages anciens, revues modernes et documents de tout genre [7], M. S. a su ménager la clarté de son exposé, au fond comme dans la disposition extérieure. Son histoire est digérée, c'est l'œuvre d'un esprit clair, toujours maître de lui malgré le poids énorme qu'il soutient.

M. S. a aussi profité de l'occasion qui lui était offerte pour suppléer à quelques lacunes de son premier travail [8]. M. S. s'est aussi corrigé. Il

1. Dans la première édition le tome I avait 304 p.

2. Les paragraphes ajoutés suivent l'article correspondant de l'ancienne édition, en répétant le numéro suivi d'une lettre : 122 a : das Fortleben Cæsars ; 154 a : Rückblick, etc.

3. Ainsi le § 197 a sur la Rhétorique à Hérennius, suite du livre de M. Marx, etc.

4. Voyez par exemple p. 165-166, le § sur la biographie de Lucrèce.

5. M. Boissier est cité, p. 91, n. 1 ; M. Sabbadini, p. 88 au milieu.

6. Il a fallu cependant ajouter à la fin 4 p. de Nachtræge.

7. La *Revue critique* est citée à l'occasion (par ex. p. 166 au bas, etc.).

8. Ainsi 154 a est un jugement général (Rückblick) sur les traités de rhétorique de Cicéron, jugement qui, même sous cette forme nouvelle, peut paraître vraiment maigre et insuffisant ; de même le § 193 a contient un jugement général sur Varron.

Digitized by Google

nous avertit lui-même[1] que, sur certains points, il exprime ici des opinions toute différentes de celles qu'il avait soutenues dans la première édition. Ai-je besoin d'avertir que l'auteur qui a les honneurs de ce premier volume est naturellement Cicéron[2]? Signalons enfin une des nouveautés les plus heureuses de l'édition ; à savoir un index spécial pour ce volume, qui facilite toutes les recherches. Régulièrement M. S. réunit à la même place tout ce qui concerne un auteur ; c'est seulement par exception, et très rarement que ces indications sont séparées les unes des autres. Notons par contre la disposition adoptée pour les renvois ; ils se trouvent assez rarement dans le texte entre parenthèses ; le plus souvent ils sont groupés dans les remarques imprimées en petits caractères et qui sont (innovation commode) presque toutes précédées d'un titre ; enfin (je ne sais si cette autre innovation est heureuse) d'autres textes ou références sont rejetés dans des notes semées au bas des pages. Que telle ou telle place ait été choisie pour des raisons bien nettes, on ne le voit pas toujours.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de ce qui concerne proprement cette nouvelle édition. Mais je crains que ces détails ne suffisent pas à nos lecteurs, alors surtout que la *Revue* ne leur avait pas jusqu'ici présenté l'ouvrage de M. Schanz. Qu'on me permette donc de dire quelques mots de cette histoire considérée dans son ensemble ; voyons surtout en quoi et par quoi elle se distingue des livres fort bons, chacun dans leur genre, de Bernhardy et de Teuffel. Si j'ai bien compris les préfaces et la pratique de M. S., voici le caractère nouveau qu'il a voulu donner à son ouvrage.

Remarquons d'abord que le cadre général et que le point choisi comme terme est ici différent. M. S. entend pousser son étude jusqu'à l'œuvre de Justinien. Il fait aussi à la littérature chrétienne et aux documents sur lesquels elle se fonde (ainsi les *Acta martyrum*), une place bien plus large que Teuffel. On peut voir déjà par le tome III avec quel soin M. S. suit les progrès de l'esprit chrétien, et quelle précision et quelle compétence il apporte dans l'analyse des premières œuvres des Pères. Par là il a donné à son histoire une originalité véritable. Mais je laisse ce qui appartient à la dernière moitié de l'ouvrage où la matière est différente, et je reviens à la méthode qu'on voit appliquée partout et dès le premier volume.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici tout ce que nous devons à Bernhardy et à Teuffel. Leurs bibliographies sont très complètes et assez commodes. Mais de ce côté, il y a eu, également chez l'un et l'autre, quelque excès.

---

1. Ainsi p. 234 note 1, à propos des *Pseudo-Sallustiana*, M. S. s'appuie là sur les communications que lui a faites, par lettres, M. Wirz, l'un des auteurs les plus compétents sur Salluste.

2. L'article Cicéron occupe ici 113 p. contre 79 dans l'édition précédente. Il est fort bien distribué.

Digitized by Google

L'histoire de la littérature latine a été par eux quelque peu livrée en proie à l'érudition. Malgré la richesse de vues et la solidité de sens critique de Bernhardy, malgré l'extrême clarté de Teuffel, on s'apercevait trop que ces deux historiens étaient tous deux bibliothécaires de leurs universités de Halle et de Heidelberg. Il y a certainement en ce sens, même dans les dernières éditions de Teuffel, un excès que M. Schwabe n'a pu entièrement faire disparaître. Il nous donne trop, sans assez de choix et sans que nous puissions souvent savoir, à moins d'une étude personnelle, comment il faut nous orienter. M. S. au contraire se montre très sobre ; il va droit à l'ouvrage qui compte, et, sur tout ce qu'il cite, se prononce sans ambiguité, ni ménagement. A coté de telle édition ou de tel travail, on rencontrera une recommandation expresse (treffliche Abhandlung, vortreffliche Monographie); ailleurs une condamnation qui n'est pas moins expresse (hypothèse invraisemblable, travail manqué..., etc.). M. S. a dû se faire ainsi plus d'un ennemi : tout au moins sachons-lui gré de n'avoir pas hésité à nous dire toujours ce qu'il pense. Ces jugements sont souvent motivés et presque toujours modérés.

De même dans les questions controversées (et combien y en a-t-il ici ?) Teuffel se bornait trop à une analyse des travaux importants alors qu'il nous faut cependant des conclusions quelconques, fussent-elles provisoires. Ici du moins on en trouvera. M. S. s'est imposé comme règle de se faire sur toutes ces questions une opinion personnelle. Il ne se borne pas à analyser : il prend parti ; sa critique est en général très modérée et plutôt conservatrice [1]. Que M. S. n'ait pas toujours raison, cela est très probable ; mais louons cette franchise qui tranche avec les précautions d'usage. Du côté de la clarté il y a donc ici un effort de plus ; en quittant le livre, le lecteur peut désormais contrôler à sa guise ce qu'il a lu ; mais il sentira dès l'abord qu'il est aussi bien informé que cela était possible ; il sait de quoi il s'agit, et son guide lui a appris tout ce qu'un esprit peut recevoir d'un autre. En cela surtout consiste, à mon sens, la supériorité de cette histoire sur les précédentes.

On pouvait trouver aussi que Teuffel, malgré le talent dont il avait fait preuve ailleurs (ainsi dans ses Studien und Charaktere), s'était, dans toute la partie proprement littéraire de son histoire, montré par trop réservé. Son livre, si riche de détails, manque de corps. C'est un lexique des auteurs latins bien plus qu'une image de l'évolution ou des évolutions qui se sont produites dans la littérature romaine. M. S. a tâché d'éviter l'écueil : tous les grands articles sont suivis (au moins dans cette nouvelle édition), d'une conclusion générale, et le fonds de l'ouvrage a ainsi plus de substance [2]. Ce qui ne veut pas dire que par ce côté le livre me satis-

1. Ainsi il tient (p. 297) pour l'authenticité des lettres de Brutus : I, 16 et 17. Voyez aussi (p. 387 et suiv.) les objections qu'il fait à M. Marx au sujet de la Rhétorique à Hérennius.

2. Pour montrer que cette histoire de la littérature est conçue sous une forme plus développée et non plus comme une sorte de manuel, citons l'article Térence où

Digitized by Google

fasse entièrement. Quand M. S. remaniera à nouveau son histoire, je suis bien sûr qu'il sentira lui-même qu'il lui reste en ce sens de nouveaux progrès à faire.

Enfin, dès la première édition, M. S. s'est donné un avantage sérieux sur Teuffel en débarrassant ses notes de l'indication des travaux qui concernent la langue ou la critique bien plus que l'histoire de la littérature. Les recueils bibliographiques renseignent là dessus très suffisamment les spécialistes. M. S. a bien raison de les renvoyer à la Bibliotheca d'Engelmann-Preuss.

Venons aux critiques de détail que j'ai notées en lisant la nouvelle édition du premier tome.

Dans un livre si dense et où il fallait ménager la place, un moyen d'en gagner aurait été, ce semble, de réunir en tête dans une bibliographie détaillée les titres (souvent assez longs) avec les dates et lieux de publication des ouvrages très souvent cités[1]. Au lieu d'énumérer les diverses publications de Giussani sur le système d'Epicure (p. 170 au bas), n'eût-il pas été plus simple de renvoyer au tome I de son édition (Studi Lucreziani) qui les reproduit ou les résume? — Pourquoi dans cette nouvelle édition s'imposer comme règle d'indiquer l'origine de tels fragments d'auteur (par ex. pour Ennius, p. 71, n. 6 et p. 72 n. 1 et 2)? Le lecteur sera-t-il pour cela dispensé de recourir à une édition générale de l'auteur visé?

Je ne comprends pas non plus l'utilité de ces longues traductions en vers qui suivent la citation de vers ou de séries de vers cités avec le texte latin[2]. Qui ne peut comprendre sans traduction les vers cités, ne se

---

chacune des pièces est analysée avec soin et aussi caractérisée avec finesse; de même pour les pièces de Plaute, pour les différentes œuvres de Cicéron, etc.

1. Ouvrez la p. 27; dans la première moitié de la page, on a trois fois avec tous les détails le titre de l'Einleitung de Wachsmuth : à quoi bon? Et que de fois reviennent, avec toute la longueur du titre, l'histoire de la poésie de Ribbeck et: Die antike Kunstprosa de Norden (Leipzig, 1898)! Par ex. aux p. 345-346, en deux demi-pages, on a deux renvois détaillés à Norden, et cinq à Ribbeck (soit à tous les paragraphes). Et cette note qui revient comme un refrain dans l'article Cicéron, (au bas des p. 247, 254, 258, 261, 272, 274) avec quelques variantes: Uber die Verwertung dieser Rede bringt eine interessante Notiz Zielinski, etc. Il était si facile d'en finir une fois pour toutes avec de tels ouvrages. Un essai a été fait en ce sens par M. S. (p. 298, note, *Diss*); mais c'est un essai gauche, insuffisant et maladroit, puisque M. S. se servait d'une abréviation équivoque pour désigner une dissertation dont le titre, assez long, ne devait être donné que plus loin. Cette maladresse se reproduit encore ailleurs. Sauf les cas où il s'agit d'éditions ou d'études fondamentales, qu'on groupe à la fin d'un article, je ne comprends pas qu'on cite un savant, sans indiquer aussitôt avec précision le titre de son travail.

2. Vers des Ménippées de Varron; la traduction du principal morceau est empruntée à Mommsen (p. 366); vers du poème de Lucrèce qu'un professeur de Munich, M. Seydel, a traduit en vers; M. S. recommande coup sur coup cette traduction (p. 168 et la note 2 de la p. 171) et en cite des morceaux; rien de mieux dans un article de revue: mais ici? Voir aussi aux p. 73; 182; 185; 233, etc.

Digitized by Google

déclare t-il pas, par le fait même, comme incapable d'employer une histoire telle que celle-ci? Notez qu'à côté de ces traductions inutiles, il y a dans le texte telle allusion à des vers non cités (p. 73) que le lecteur pourra fort bien ne pas saisir. Et de même, pour tel autre texte cité et qui est certes difficile, j'aurais voulu par contre une traduction ou une explication [1].

Je pourrais, sans doute, en cherchant bien relever des tâches de composition : par ex. des répétitions d'idées ou de remarques dans la même page, (par ex. p. 297 ; Gurlitt, sur *Ep. Brut.* I, 15) ; ou encore, des allusions à telle conclusion ou telle démonstration qu'on ne découvrira et qu'on ne comprendra qu'ultérieurement (p. ex. p. 302, vers bas, ce qui concerne Asconius) ; aussi telle expression malheureuse [2] : quelques fautes de rédaction [3] ; mais en somme il n'y a là que des minuties sur lesquelles je me garde d'insister.

Les lacunes sont très rares. Voici celles que j'ai notées. Je ne vois pas mentionnée, à l'article Varron, la *laudatio Porciæ* citée *Ad. Att.* XIII, 48, 2. Elle est au contraire dans Teuffel ; et il y a aussi chez celui-ci, pour la même raison, un article Lollius qui manque ici 4.—Dans le § qui concerne les rapports de Lucrèce et de Memmius (p. 170 en haut), il eût fallu non pas simplement citer l'étude de M. Marx, mais avertir que d'après lui le poète aurait été un affranchi. Je ne vois rien sur la question des rapports de Lucrèce avec Thucydide dans la description de la peste. Il aurait fallu tout au moins mentionner p. 270 en haut, à l'article : Pisos Gegenschrift, la thèse récente d'après laquelle nous aurions dans l'*Invectiva Sallustii* des restes du pamphlet de Pison. J'ai bien vu que p. 281, M. S. rejette, (suivant moi, avec raison), cette idée de MM. Reitzenstein et Schwartz. Un renvoi n'était pas moins nécessaire à la place indiquée. — M. S. se rallie (p. 232 au bas) à l'interprétation qu'a donnée Ribbeck du mot de Cassius Severus sur les discours de Salluste :

---

1. Par ex. dans la citation des lettres *Ad. Att.* XV, 1, 2 : ut eam ne ambitiose... (p. 242 au milieu), n'eût-il pas fallu indiquer le sens de ces derniers mots? Peut-on citer, sans aucune explication, la scolie de Servius, très difficile, qui est transcrite, p. 360 à la fin de la première remarque?

2. On lit (p. 229 au bas) que la lettre de Pompée dans les histoires de Salluste est « ein... *Dokument* » ; c'est une expression équivoque ; car au fond M. S. précise lui-même, p. 231 au bas, que sauf deux exceptions, ces discours et lettres ont été composés par l'historien.

3. Au bas de la p. 85 : Spricht Terenz die Sprache *des Salons* : qu'est ce qu'un *salon à Rome?* — Je n'aime pas qu'on appelle Varron « un romantique à Rome », (p. 378 au bas) ; j'aime encore moins, si défendable que soit au fond la comparaison, la phrase citée de M. Usener où Varron est assimilé à une grue qui aurait transporté la cargaison de l'érudition alexandrine aux chariots de l'ère moderne (Ibid. n. 1).

4. La raison de l'omission est sans doute l'article de Mommsen (Hermès, XV. p. 99 et s.), mais de ce que cette Porcia aurait été une sœur de Caton (*ibid.*, p. 101 note), et non pas la femme de Brutus, je ne vois pas qu'on soit autorisé pour cela à ne pas mentionner la *laudatio* de Varron dans ses œuvres.

Digitized by Google

mais comment croire qu'il y ait eu dans l'antiquité des discours politiques de Salluste connus et publiés dont il ne soit resté aucune trace dans les grammairiens qui le citent si souvent ? — J'ai vu aussi avec quelque étonnement que M. S. admet (p. 238 au bas) l'authenticité du prétendu discours d'Hortensius pour Verrés cité par Quintilien. On sait, ne fût-ce que par les *Invectivæ in Ciceronem*, ce que vaut le témoignage de Quintilien en pareille matière. — Par suite de la confusion entre deux leçons (*subsistens* au lieu de *adsiduis*) nous lisons (p. 171 à la note, au 5e vers), la leçon sûrement fausse et inconséquente : *nemu' adsiduis*. — En tête des nombreuses citations de la Rhétorique à Hérennius, (p. 388 et suiv.) il eût fallu indiquer le sens des crochets (< >) ; il s'agit là non de conjectures d'éditeurs, mais de mots indispensables qu'on trouve dans la récension de la seconde classe (les *integri* ; opp. les *mutili*). — Pourquoi citer un passage de Cornélius Népos (p. 341, note) simplement par la page de l'édition de Halm ? — Pourquoi ne pas donner (p. 286 en haut) le lieu et la date (Bielefeld und Leipzig, 1897) de la collection des discours de Cicéron, publiée par M. Schmalz à la librairie Velhagen ?

J'ai dit plus haut que M. S. fait ici plus de place aux études littéraires et qu'il a donné de bons extraits d'excellents travaux. Mais ses choix ne sont pas tous heureux ; certains jugements littéraires cités sont parfois insignifiants ; d'autres sont empruntés à des auteurs peu compétents [1]. Et pour le fond, le jugement sur Cicéron (p. 348), surtout dans la forme sommaire où il se trouve (p. 404) au résumé qui termine ce tome, n'est il pas vraiment trop sévère [2] ? Et combien est dur, quoiqu'en somme moins injuste, le jugement général sur ses discours (p. 284) ? *Ne sis ei Calenus*. Comme M. S. (p. 284, n. 2) je trouve quelque peu exagérée l'admiration de M. Zielinski [3] ; mais n'allons pas donner dans l'autre excès.

En vue d'une autre édition je signale ci-dessous quelques fautes d'impression [4].

---

1. Par ex. p. 186 ; p. 182 et 183 aux notes ; p. 241 au milieu, première remarque, etc.

2. Je vois que M. Luterbacher (*Jahresber. d. phil. Vereins*, p 216) vient de faire sur ce point les mêmes réserves.

3. Voir la *Revue* de 1897, II, p. 85.

4. P. 33 au bas, pourquoi un point après XIII dans la citation de Cicéron ? P. 44, 5 l. avant le bas, lire introduction. Dans la phrase française qui est au milieu de la p. 86, imprimer tête. P. 91, n. 2, à la ligne 2, l. : urbe. P. 124, à la note, 2 col. : commoratorum. P 211, l. 18 : ponctuer : Buch, als... P. 212, à la 1re colonne des notes, dernière ligne, entre parenthèses, lire *b. Alex.* et non *b. Afric.* P. 231 lire au titre de l'histoire de Ch. de Brosses : dans le cours *du* VIIe siècle. P. 235, à la fin de la première remarque, effacer *in* entre *concedat* et *laurea*. P. 237, au milieu à l'avant-dernière ligne de la *Litteratur*, l. Dictionnaire. P. 256, l. 2 : au lieu de den *ersten* Punkt, lisez den *zweiten*, ou écartez l'équivoque qui résulte des phrases citées au bas de la p. 255. P. 307 au bas : il n'aurait pas fallu indiquer le choix de lettres de Cicéron de Cucheval, Paris, 1896, sans ajouter qu'il s'agit de la réimpression d'une édition bien plus ancienne et fort médiocre. P. 387, à la fin de la n. 2, l. : *rhetoricis*.

Digitized by Google

Je ne connais pas à l'heure présente de livre qui résume mieux que celui-ci, d'une manière plus claire, plus vivante, plus complète tout ce que nous savons de l'histoire de la littérature latine jusqu'à Auguste. Suivant moi cette histoire, surtout sous cette nouvelle forme, va faire date. Elle sera dans nos études un instrument indispensable. Je prie d'avance ceux qui seraient tentés de se plaindre de ses imperfections et de ses lacunes de n'oublier jamais tout ce qu'elle aura apporté de neuf dans cet ordre de recherches. Aux yeux de quelques latinistes, quand l'éditeur de Platon a fait irruption, en 1890, dans l'histoire de la littérature romaine, il pouvait bien paraître un intrus. Par les qualités qui se sont dégagées de plus en plus dans les tomes II et III de son histoire et qui paraissent mieux encore dans cette seconde édition du tome I, M. Schanz a gagné bien plus que le droit de cité parmi nous; il a conquis tout à fait son public; désormais il fera très justement autorité. A la fin de sa première préface, l'auteur faisait appel aux sentiments de bienveillance avec lesquels doit être reçu un travail lourd et compliqué comme celui-ci. Après avoir lu cette nouvelle édition, il ne s'agit plus de courtoisie; tout lecteur se sentira obligé envers l'auteur à un devoir strict de reconnaissance.

Émile THOMAS.

Ignace d'Antioche, ses épîtres, sa vie, sa théologie. Étude critique suivie d'une traduction annotée, par Édouard BRUSTON. Paris, Fischbacher, 1897. 283 pp. in-8°

M. Bruston renverse la théorie de Renan. Renan avait admis comme seule authentique l'épître aux Romains et rejeté les six autres lettres. M. B. n'admet que les six et rejette l'épître aux Romains. Dans l'intervalle, est intervenu le travail considérable de Lighfoot. On avait accepté généralement ses conclusions. En France, le théologien qui s'est occupé le plus sérieusement de la question ignatienne après la publication de Lighfoot, M. Jean Réville, s'était rangé à l'avis de l'éditeur anglais.

Parmi les arguments de M. Bruston, il y a des arguments d'impression. Le ton de l'épître aux Romains est différent des six autres. M. Bruston, qui ne comprend qu'une ardeur raisonnable, ne peut attribuer

---

P. 317 au milieu, l. : peripa*tet*isch. P. 321 au milieu, l. : Revue de philol. 2 (1878). P. 324, vers le bas, l : Lüt*joh*ann. P. 328 au milieu, l. : acco*mm*odatur. P. 338, vers le milieu, l. : *de* Caqueray. P. 361. La date véritable de l'ouvrage de M. Boissier sur Varron est 1861 ; je suis sûr que M. Boissier regrettera le lapsus qui reporte ici son livre en 1875. A l'index p. 421, après Volcacius Kommentator Ciceros 352, ajouter n. 7. Et de même il eût été bon, et il n'était pas difficile, de préciser un peu mieux les renvois dans ces larges pages.

Digitized by Google

au même auteur les œuvres d'un esprit rassis et la lettre où s'exprime avec âpreté le désir du martyre. Il s'est à peine demandé s'il n'y a pas des cas où les esprits les plus rassis s'emportent ; c'est pourtant un phénomène que chacun de nous peut constater autour de soi, et il y a des chances pour que notre époque ne soit pas privilégiée à cet égard. La différence de ton de l'Épître aux Romains s'explique par la différence des circonstances et du but. M. B. écarte, sans insister, cette hypothèse qui méritait d'être regardée de plus près, surtout si l'on admet avec lui (pp. 74-75), qu' « abstraction faite de ce qui est particulier à l'une et aux autres, il y a différence de degré dans les caractères communs ». Il est tel passage de l'épître aux Smyrniens qui contient déjà, sous une forme brève et resserrée, comme en germe, tout l'enthousiasme de l'épître aux Romains : « Près de l'épée, près de Dieu. Au milieu des bêtes, au milieu de Dieu... Je supporte tout, l'homme parfait lui-même (Jésus) me remplissant de force. » Il y a au fond du débat une question de goût littéraire. M. B. trouve forfanterie là où Renan voyait tant de beauté qu'il ne pouvait croire que le document fût l'œuvre d'un faussaire. C'est une question de sentiment qui ne se résoud pas par une argumentation.

M. B. insiste beaucoup sur l'aspect de la tradition manuscrite. Il l'a résumée dans un tableau fort commode. Nous avons deux recensions, l'une, la plus courte, considérée en gros comme authentique par Lighfoot (*A*), l'autre plus longue, manifestement interpolée (*B*). *B* nous est connu par un grand nombre de manuscrits grecs et latins. *A* est représenté : 1° par une version latine du XIIIe siècle ; 2° par le manuscrit grec de Voss donnant les six épîtres authentiques de M. Bruston, et trois pièces apocryphes contenues déjà dans *B*, la dernière incomplète, le manuscrit finissant brusquement ; 3° par le manuscrit de Ruinart, contenant les actes (postérieurs) et l'épître aux Romains. Le texte de *A* correspond aux citations d'Eusèbe, non celui de *B*. De l'état de la tradition de *A*, M. B. conclut que Romains voyage avec les actes et représente une œuvre postérieure comme eux. Il ajoute que rien ne prouve que le manuscrit de Voss, incomplet, contînt aussi l'épître aux Romains. Cependant la traduction latine (*A* 1°), pour autant que le manuscrit de Voss peut aujourd'hui y correspondre, nous fournit toutes ces pièces dans le même ordre, puis d'autres, d'ailleurs apocryphes. La seule conclusion possible est que cette version et le manuscrit de Voss sont les témoins d'une édition faite par un amateur qui a groupé, comme l'auteur de *B*, toutes les pièces connues relatives à Ignace [1]. Nous ne pouvons donc atteindre le terrain solide de la période préphilologique

1. On peut conjecturer, si l'on veut, que ce recueil s'est fait en deux fois et représente la réunion de deux recueils partiels : *Aa*, contenant les six lettres authentiques de M. Bruston et cinq apocryphes; *Ab*, renfermant les Actes et l'épître aux Romains. Le manuscrit de Ruinart représente *Ab*.

Digitized by Google

du recueil ignatien, et il n'y a rien à tirer de son histoire telle que nous la savons.

Il y a cependant quelques indices de la période antérieure à la constitution du recueil *A*. Ce sont les citations d'Eusèbe et la version syriaque abrégée. Celle-ci se réfère en fait à quatre lettres : Polycarpe, Éphésiens, Romains, Tralliens. Eusèbe cite les sept épîtres. Quant à imaginer un recueil contenant six ou sept lettres dès ce temps-là, c'est oublier l'état matériel des documents à cette date ancienne. Ils coexistaient sous forme de rouleaux séparés. C'est sans doute après le temps d'Eusèbe, qu'on les a réunis en *codex*, de manière à former un *corpus* [1]. Comme les *uolumina* ont dû se perpétuer encore quelque temps à côté des *codices*, il a dû se constituer des groupements différents, suivant le goût et les opinions des amateurs. Toutes ces combinaisons sont donc récentes; elles n'ont aucune utilité pour la démonstration de l'authenticité. Il reste seulement qu'Eusèbe a considéré les sept lettres comme l'œuvre d'Ignace.

Le point de départ de la thèse de M. Édouard Bruston paraît avoir été une observation de M. Ch. Bruston. Ignace, dans quatre de six épîtres, qualifie les diacres de σύνδουλοι. Il en conclut qu'il était diacre lui-même. Or, dans la lettre aux Romains, l'auteur se donne pour évêque. Malheureusement saint Paul qualifie de même Tychique : Τυχικὸς ὁ... πιστὸς διάκονος καὶ σύνδουλος ἐν Κυρίῳ. M. B. fait observer que la situation ecclésiastique est différente : c'est possible. Mais rien ne prouve qu'Ignace, sans en tenir compte, n'ait pas imité saint Paul. Il y a là une influence purement littéraire qui s'accorde avec ce que M. B. appelle le paulinisme d'Ignace.

M. B. fait valoir, en outre, d'autres considérations qui supposent la question résolue. M. Zahn avait conclu de l'épître aux Romains que, déjà à l'époque d'Ignace, l'autorité de l'église de Rome s'affirmait. « Nous en concluons au contraire que l'épître aux Romains est postérieure (p. 89). » Cette conclusion implique une pétition de principe.

Les arguments tirés de la théologie des épîtres sont plus sérieux. Ils mériteraient d'être examinés de près. Tous ne sont pas également solides. M. B. voit (p. 87) des traces de gnosticisme dans un passage sur l'eucharistie qui est d'une netteté évidente; mais il n'y reconnaît même pas l'eucharistie, gêné sans doute par sa conception du christianisme ancien. Il parle d'ailleurs tantôt de gnosticisme, tantôt de montanisme, ce qui ne rend pas ses idées bien claires. Les données ecclésiologiques des six lettres sont déduites en particulier de divers passages où l'auteur compare l'évêque à Dieu et les anciens aux apôtres. M. B. conclut qu'il n'a pas la notion de l'origine apostolique de l'épiscopat. Mais la comparaison d'Ignace paraît empruntée à la situation que nous font connaître les Évangiles; le Christ était entouré de ses apôtres, comme plus tard l'évêque par les anciens. Ce qui prouve qu'on ne doit pas trop presser

1. Birt, *Das antike Buchwesen*, p. 100.

Digitized by Google

ces comparaisons, c'est le passage de la lettre aux Tralliens (c. 3), où Ignace compare d'abord les diacres à Jésus-Christ, puis l'évêque au Père et le conseil des anciens à un cercle d'apôtres.

Le principal mérite de M. B. est d'avoir ramené l'attention sur les difficultés du problème ignatien. Il les a loyalement mises en lumière, lors même qu'elles paraissaient contredire sa solution personnelle. Ainsi, malgré l'assertion de la p. 38, les contradictions signalées p. 43 entre les actes et la lettre aux Romains rendent difficile la supposition d'une origine commune pour les deux documents. Cette partie de l'ouvrage est aussi la plus originale. Sur la vie et la doctrine d'Ignace, en dehors des conclusions spéciales et assez étonnantes ressortant de la thèse de M. Bruston, il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de neuf, après Lighfoot, MM. Réville et von der Goltz. La traduction française est la bienvenue; il est regrettable que M. Bruston, quelque opinion qu'il ait sur l'épître aux Romains, ait cru devoir l'exclure de son plan.

Paul Lejay.

Kurt Bruchmann. **Poetik. Naturlehre der Dichtung**; Berlin, Hertz 1898.

M. Bruchmann s'est attaqué à une tâche redoutable : à notre époque de spécialisation à outrance il a cherché à donner un tableau d'ensemble du développement de la poésie universelle tel que nous pouvons l'imaginer d'après les travaux de détail les plus récents des anthropologistes et des historiens. M. B. n'est pas un esprit dogmatique et systématique à la façon d'un Fichte ou d'un Hegel; on sent qu'il a une médiocre confiance dans le raisonnement abstrait, dans les spéculations aventureuses sur la nature du beau ou sur la philosophie de l'art et de l'histoire; il procède en naturaliste et aime mieux constater des faits que formuler des théories plus ou moins hasardeuses. Convenons aussi que cet amour du *fait réel* donne à son œuvre une certaine solidité rassurante. M. B. a beaucoup lu : il a parcouru les travaux des anthropologistes sur les manifestations poétiques des peuples primitifs; il est renseigné sur l'histoire de toutes les littératures indo-germaniques et si son érudition est, comme de juste, de seconde main, elle nous paraît, autant que nous pouvons en juger, sinon très profonde, du moins assez sûre. Mais à un autre point de vue cet amour des faits entraîne un sérieux inconvénient. Le livre de M. B. a trop souvent le caractère d'une aride compilation, et d'une compilation assez élémentaire. Veut-il par exemple nous décrire l'évolution de l'art dramatique, il nous exposera successivement et séparément l'histoire de l'art dramatique chez les peuples primitifs, chez les Chinois, les Sémites, les Hindous, les Perses, les Grecs, Romains, Italiens, Français etc. Or ces diverses paragraphes sont forcément très courts et présentent en général un intérêt assez médiocre parce qu'ils ne

Digitized by Google

nous donnent pas autre chose qu'un résumé extrêmement sec et concis des différentes histoires spéciales de l'art dramatique, parcequ'ils forment, pour cette raison, de petites unités trop isolées les unes des autres et parce que les lois générales que M. B. devrait mettre en relief ne se dégagent pas assez nettement de cet exposé trop *pragmatique*. Cette manière de fractionner le sujet en une série de petites dissertations indépendantes a le grave inconvénient de nous dissimuler précisément de grands faits, d'importance très générale, qu'un livre comme celui de M. B. devrait s'attacher à mettre en relief. C'est ainsi que, pour prendre un exemple particulier, les rapports de la poésie et de la musique ont été, selon moi, beaucoup trop négligés par M. B. Et il lui arrive, faute de les avoir assez envisagés, d'exposer d'une manière très insuffisante l'évolution générale de l'art dramatique allemand par exemple. Le drame classique allemand représente selon lui « la réaction puissante de la nature contre la civilisation » ; il s'altère ensuite sous l'action de deux « éléments étrangers » : le « fatalisme » et le « fantastique » des romantiques ; enfin dans les temps modernes le « réalisme » tend à dominer, d'une façon même trop exclusive, dans le drame. — On se condamne en effet à présenter ainsi le développement du théâtre allemand si, sous prétexte que R. Wagner est un musicien, on croit pouvoir, comme le fait M. Bruchmann, le passer entièrement sous silence. Or j'estime que la naissance du drame musical, du XVIIIe au XIXe siècle, est précisément un des faits les plus considérables de l'histoire de l'art dramatique, et que le drame idéaliste wagnérien est le dernier terme d'une évolution qu'on voit se dessiner chez Schiller et Gœthe et qui se manifeste surtout dans le drame romantique. Si donc le drame *littéraire* allemand est devenu aujourd'hui *réaliste*, c'est que le drame *idéaliste* s'est en même temps fait *musical*. Il va sans dire que je ne prétends nullement imposer à M. B. la théorie que je viens d'esquisser en quelques lignes ; ce que je lui reproche, c'est de n'avoir pas posé dans son « histoire naturelle » de l'art un problème important, celui de l'action réciproque de la musique et de la poésie, action qui se manifeste, dans le domaine de la poésie lyrique et de la poésie dramatique, non seulement en Allemagne mais dans toute l'histoire de l'art européen. D'une manière générale d'ailleurs l'esprit de synthèse fait un peu défaut au volume de M. Bruchmann, ce qui est fâcheux dans un ouvrage de cette nature : il a juxtaposé un grand nombre de résultats partiels, mais sans avoir donné à son livre une véritable unité organique. *Sa Poétique*, œuvre estimable, mais sans éclat et sans grande originalité, est un catalogue de faits d'un incontestable intérêt, mais n'ouvre pas de perspectives nouvelles à la pensée.

H. L.

Digitized by Google

Carnet d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du Centre pendant la campagne de 1792, publié d'après le manuscrit original par G. Vallée et G. Pariset. Paris. Berger-Levrault. 1898, In-8°, xxxix et 274 p. 3 fr. 50.

Le *Carnet d'étapes* du dragon Marquant, dont le manuscrit est à la Bibliothèque municipale de Nancy, avait déjà été publié par extraits. MM. Vallée et Pariset en donnent le texte complet. Peut-être méritait-il une simple brochure, et non un livre. Il renferme quelques longueurs, et le brave dragon, comme l'avouent les éditeurs, n'a pas toujours compris les opérations auxquelles il participait ni vérifié nombre de faits qu'il atteste. Ses *Démarches et actions* n'ont pas, ce nous semble, une aussi réelle importance qu'on nous le dit. Toutefois, ce récit est intéressant ; il contient par instants de curieux détails, notamment sur la campagne de l'Argonne et sur la retraite des Prussiens; il nous renseigne sur l'état d'esprit des soldats, sur leurs craintes et leurs défiances, sur l'impression que les nouvelles de Paris produisaient dans les camps, sur l'opinion que l'armée avait de tel ou tel général. Le dragon Marquant s'attache résolument au nouveau régime; il n'aime pas Lafayette « dont la physionomie pateline annonçait le caractère efféminé » et il le traite de fourbe; il regarde la monarchie comme « essentiellement mauvaise ». Les éditeurs se sont acquittés de leur tâche avec le soin le plus scrupuleux et avec une telle conscience qu'on se demande si Marquant méritait tant d'honneur. Ils ont identifié les noms propres, corrigé les erreurs, complété en certains endroits les indications de Marquant, dressé une carte géographique de tous les noms de lieu cités, accompagné le texte d'un excellent commentaire qui nous paraît plus impeccable encore que l'érudition de certain historien (p. xxxviii) — et mis en tête du volume une introduction aussi attachante que solide sur la famille de notre dragon, sur sa vie, sur l'intérêt qu'offrent ses mémoires, sur les destins de son manuscrit [1].

A. C.

De Sanctis (Francesco). **Scritti varii inediti o rari a cura di B. Croce.** Naples, Morano, 1898. 2 vol. pet. in-8, de xxv-378 et 352 pages : 8 francs.

On trouvera dans ces deux volumes des études sur Manzoni, sur la poésie chevaleresque en Italie, sur Machiavel, sur Leopardi, sur Settembrini, et aussi sur la *Phèdre* de Racine, sur l'*Assommoir* de M. Zola, sur la candidature du prince Lucien Murat au trône de Naples ; de plus, on y rencontrera les éléments d'une biographie, d'une bibliographie de De Sanctis et d'une histoire critique de ses doctrines ; mais l'importance

1. P. 62 et 78 lire Peraldi et non *Péraldy*.

Digitized by Google

de cette publication qui d'ailleurs fait suite à d'autres, est dans la tentative à laquelle elle se rattache. Si intéressantes que soient les opinions de De Sanctis, quelque confirmation qu'elles aient souvent trouvée dans des travaux postérieurs, il s'agit moins dans la pensée du savant éditeur, M. Croce, de les répandre que de remettre en honneur la méthode d'où elles procèdent. On sait qu'en Italie plus que partout ailleurs domine aujourd'hui l'école érudite. Au contraire, De Sanctis partait surtout, d'un côté, de l'étude psychologique des textes et, d'un autre côté, du sentiment des besoins actuels de l'Italie politique; c'est, par exemple, le désir de retremper l'énergie des Italiens qui lui inspirait pour le réalisme une sympathie qui finit par le rendre quelquefois injuste pour les *Promessi Sposi* après l'avoir aidé à les comprendre, et qui lui faisait tout pardonner à Machiavel parce qu'il avait enseigné à vouloir. M. C. n'a pas tort de souhaiter que les jeunes critiques de sa patrie, tout en continuant à fouiller les archives, se soucient un peu plus de faire œuvre vivante, de conclure, de remonter des faits de détail aux hommes qui les ont accomplis ou subis, de ne pas séparer absolument l'étude et les préoccupations publiques. Dans la première partie de ce siècle, la fantaisie oratoire et l'esprit de parti régnaient dans la critique italienne ; elles en sont sorties et c'est tant mieux, mais il serait bon d'y introduire plus souvent à leur place, d'une part, les vues d'ensemble, et, d'autre part, les soucis du patriotisme.

Charles Dejob.

Loforte Randi (Andrea). **Nelle letterature straniere (1re serie): Universali: M. de Montaigne, R. W. Emerson, H. F. Amiel.** Palerme, Reber, 1899. In-12 de 309 p.

La valeur de ce livre n'est pas dans l'originalité du fond : l'auteur disperse trop sa pensée pour approfondir les sujets qu'il traite; il annonce cinq autres séries d'études où il courra à travers tous les genres, tous les siècles, toutes les littératures. Mais il écrit avec une élégance, une aisance, un naturel dont il ne trouve pas toujours le modèle dans les critiques de son pays. Par un singulier bonheur, l'admiration exaltée pour l'Allemagne qui se remarque dans plusieurs passages de son étude sur Amiel n'a point communiqué à son style la lourdeur pédantesque qui se prend souvent chez les écrivains d'outre Rhin. Elle lui donne seulement une notable malveillance pour l'esprit français et pour le siècle de Louis XIV (v. p. 108-109). S'il goûte pleinement Montaigne, c'est qu'à ses yeux Montaigne n'est pas un Français, mais un Anglais fourvoyé (p. 107). Mais, s'il exagère l'originalité de Montaigne aux dépens de Pascal (p. 44 sq.), et aussi son abnégation (p. 75-76), son livre n'en est pas moins d'une lecture agréable. C'est l'œuvre d'un homme qui juge par impressions vives.

Charles Dejob.

Digitized by Google

LESCA (Giovanni). **Leggendo e annotando.** Rome, Loescher, 1898. In-8 de 390 p.

La *Revue Critique* s'est occupée en leur temps des travaux originaux de M. Lesca. Elle doit aujourd'hui un mot au volume où il réunit un certain nombre de comptes rendus parce qu'on n'y trouve pas seulement l'analyse des beaux ouvrages de MM. P. D. Pasolini (Caterina Sforza), P. Sabatier (S. François de Sales), Solerti (le Tasse), A. Graf (Foscolo, Manzoni, Leopardi), etc., et l'appréciation des poésies de MM. Pascoli, A. Baccelli, Marradi; M. Lesca a d'ailleurs soin d'indiquer les principaux écrits publiés depuis les ouvrages qu'il avait annoncés (v. sur Caterina Sforza, p. 31, n. 1; sur S. François, la note qui suit la p. 390). Mais, de plus, les publicistes relèveront quelques aveux courageux sur la misère de la Sicile, même dans des villes de 46,000 habitants comme Modica (p. 63 sq. — Le peuple sicilien en mainte localité se nourrit d'herbes, de fèves, ne mange du pain qu'une fois par semaine, et pourtant demeure en général tranquille et respectueux, p. 65. — Sur la persistance de la dévotion, (v. p. 69). Un peu embarrassé pour remercier M. L. de son article sut la Société d'Études Italiennes, je suis à mon aise pour le féliciter sur son très curieux article relatif au projet de Société d'Études Françaises que la mort de M. R. Bonghi et L. Ferri a fait momentanément abandonner. Il est enfin très méritoire à lui d'avoir constaté la peine qu'a eue Gregorovius à s'habituer à l'idée de Rome capitale (p. 235-236), et d'avoir éloquemment réfuté l'étonnante assertion que l'indépendance de l'Italie est l'œuvre des Allemands (p. 255-256).

Charles DEJOB.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 novembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Héron de Villefosse communique une note de M. Pr. P. Thiers, relative au calendrier de Coligny. M. Thiers dit que la réunion en une seule table des fragments de cette inscription, opérée par M. Dissard, ne saurait modifier en rien ses conclusions au sujet du cycle employé dans ce monument. L'existence dans l'angle supérieur gauche de cette table d'une lettre D isolée, qui est sans aucun doute la transcription du Δ primitif, indique clairement que les diverses tables contenant le texte étaient numérotées; on posséderait donc la quatrième table de l'inscription complète. Ainsi tomberait l'hypothèse d'un cycle luni-solaire de 5 ans, que l'antiquité n'a pas connu et qui d'ailleurs est en désaccord avec l'astronomie.

M. Léopold Delisle communique une série d'observations sur un mémoire de M. de Manteyer, relatif au ms. 540 du fonds de la Reine de Suède, au Vatican, qui contient un martyrologe à l'usage de la cathédrale de Toulon, et sur les recherches entreprises par le même érudit au sujet des origines des manuscrits de Petau aujourd'hui conservés dans le fond de la Reine.

M. Paul Viollet lit un mémoire sur les membres de la commune au moyen âge. — MM. Deloche, Bréal et Paul Meyer présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — **5 décembre** — **1898**

GILES, Dictionnaire biographique chinois. — YATAVARA, Un jataka bouddhique. — SINNATAMBY. Letchimey, Nouvelle singhalaise. — SENTENACH, La langue et la littérature sanscrites. — PERRONE et RINONAPOLI, Niobé. — NORDEN, La prose antique. — BEHAGHEL, Syntaxe de l'Heliand. — Actes apocryphes des apôtres, II, 1, p. BONNET. — S. Augustin, Confessions, p. KNOELL. — Collection Avellane, II, p. GUENTHER.— MARTIN et LIENHART, Dictionnaire des patois alsaciens.— CESAREO, Les poésies de Pétrarque. — MORF, Histoire de la littérature française moderne, I. — COTTIN, Toulon et les Anglais en 1793. — BUSCH, Mémoires de Bismarck, I. — CAROL, Chez les Hova. — Les catalogues des manuscrits de la Bibliothèque nationale. — *Bulletin :* F. LOT, Les Celtes; ROERSCH, Loaeus.

H. A. GILES : **A Chinese biographical dictionary**. London, Quaritch, 1897-1898. 1 vol. in-8 de VII 1022 pp.

Le nom de M. Giles suffit à recommander cet ouvrage. Aussi me bornerai-je à le signaler aux lecteurs de la *Revue critique*. Le Chinese Reader's Manual de Mayers, publié en 1874, avait été jusqu'ici le seul dictionnaire biographique où on pût trouver rapidement des informations sur les hommes célèbres de la Chine. Le travail de G. est plus complet puisqu'il renferme 2579 articles, au lieu de 974. Il est surtout utile lorsqu'il s'agit des hommes politiques de ce siècle sur le compte desquels le livre de Mayers était à peu près muet; le Chinese biographical Dictionary deviendra le vade-mecum, non seulement du sinologue, mais aussi du journaliste, du diplomate et de tous ceux qui sont tenus de bien connaître les choses de Chine. On peut regretter que M. Giles n'ait pas indiqué pour chaque article les sources auxquelles il a puisé ses renseignements; il est souvent difficile de contrôler ou de compléter ses notices.

Ed. C.

Digitized by Google

Ummagga Jâtaka (the Story of the Tunnel), translated from the Sinhalese by T. B. Yatawara M. C. B. R. A. S. — London, Luzac, 1898. In-8 cart., VIII-242 pp. Prix : 10 sh.

« **Letchimey** » a Tale of old Ceylon. By « Sinnatamby » with illustrations. — London, Luzac, 1898. Gr. in-8 carré cart., 63 pp. Prix : 5 sh.

On sait ce que c'est qu'un jâtaka bouddhiqne. Celui-ci est, paraît-il, fort goûté et d'un style particulièrement brillant en singhalais; mais en traduction anglaise, d'ailleurs précise et élégante, il ne tranche pas sensiblement sur le genre de littérature auquel il appartient. Ce sont d'abord de menues devinettes, résolues à la satisfaction générale par le Bouddha enfant, qui manifeste ainsi sa mission divine [1]. Puis vient l'interminable récit des aventures d'un roi qui a l'inappréciable bonheur de posséder le Bouddha parmi ses conseillers intimes, de ses succès quand il l'écoute, de ses revers lorsqu'il le néglige; le tout aboutissant à sauver ce roi et son épouse, en les faisant passer par un souterrain construit à miracle, qui donne son nom au conte et qui ressemble singulièrement aux voies mystérieuses suivies par l'aurore et le soleil dans les mythes naturalistes. Ce qu'on doit louer dans une pareille œuvre, ce n'est pas seulement l'érudition et le zèle du traducteur, mais aussi sa méritoire patience ; et il n'est que juste de remercier l'éditeur des soins apportés à la publication.

Il y a mieux que du soin, presque du luxe, dans l'impression de la petite nouvelle singhalaise dont l'héroïne Letchimey, un peu passive ainsi qu'il sied à une Orientale, ne manque point de séduction dans sa grâce frêle et trop chargée de bijoux. L'histoire se passe au temps des conquêtes et des prédications portugaises, et les deux amants sont chrétiens : plus heureux que Chactas et Atala, ils vivent ensemble de longs jours ; mais j'en ai dit assez pour faire soupçonner que leurs aventures ne sont pas du ressort de cette *Revue*.

V. H.

---

1. Alors le roi envoya ses ordres aux gens du quartier de l'est, disant : « Envoyez-moi un taureau qui soit blanc de tout le corps, qui ait des cornes sur les jambes et une bosse sur la tête, et dont le cri se compose invariablement de trois notes. Si vous ne m'en envoyez un pareil, vous serez condamnés à une amende de mille pièces. » Les gens du quartier, ne sachant ce que signifiait cette énigme, le demandèrent au Pandit, qui leur répondit : « Le roi veut que vous lui envoyiez un coq blanc. Le coq a des ergots aux deux pattes : c'est pourquoi on dit qu'il a des cornes sur les jambes. Il a une crête sur la tête : c'est pourquoi on dit qu'il y a une bosse. En chantant il donne nettement trois notes, une courte, une moyenne et une longue : c'est pourquoi on dit que son cri se compose de trois notes, sans plus. Donc envoyez un coq blanc. » Et les gens suivirent son avis.

Digitized by Google

Narciso SENTENACH. **La Lengua y la Literatura Sanskritas**, conferencias dadas en el Ateneo de Madrid. — Cordola, 1898. In-8, 90 pp.

Le titre seul de ce livre implique une œuvre de simple vulgarisation. A quel point elle est superficielle, on en jugera par un détail : les Védas n'y tiennent en tout que trois pages et demie, où l'auteur appelle Rudolf von Roth « Rott » et M. Max Müller « Max-Muler » ; de Whitney, de M. Bloomfield, de la littérature brâhmanique, pas un mot. Au surplus, ses aperçus, pour être compilés de ci de là, ne manquent pas toujours d'originalité : c'est ainsi qu'on apprend avec stupeur (p. 42) que « le sanscrit ne fut *jamais* langue vivante ». C'est apparemment pourquoi il croit pouvoir le traiter avec désinvolture, y néglige même l'indication de la quantité et s'imagine avoir expliqué le nom de l'écriture dêva-nâgarî en écrivant (p. 35) que *deva* signifie « dieu » et *nagari* (sic) « ville ». Il faudrait se féliciter de voir l'Espagne entrer à son tour, bien que tardivement, dans les voies frayées par la philologie contemporaine ; mais il est difficile d'espérer que les publications de ce genre soient de nature à l'y orienter.

V. H.

G. PERRONE et L. VOLPE RINONAPOLI. **Niobe**, contribuzione allo studio della mitologia comparata. Milano-Palermo, Remo Sandron, 1898, 63 pp. in-8.

Dans un coin de la province italienne de Teramo, à Penne, deux jeunes professeurs qui ont, disent-ils, le défaut commun d'aimer à s'entretenir plutôt avec les morts qu'avec les vivants, ont employé récemment les loisirs de leur exil à étudier des questions de mythologie grecque. L'une des plus délicates, celle de la signification du mythe de Niobé, a attiré surtout leur attention : c'est le résultat de ces recherches qu'ils nous donnent dans une publication vraiment intéressante, qui vaut la peine d'être signalée.

Pour Max Muller, Niobé n'était autre chose qu'un nom de la neige ; pour G. Cox, elle était une personnification de la nuée. Nos deux critiques démontrent par d'excellentes raisons (p. 24-27) que Max Muller et Cox et ceux qui les suivent, « gens trop épris de leur région céleste pour jamais pouvoir se résigner à descendre d'un mètre au-dessous des nuages », ont lâché la bride à leur imagination, et que l'explication qu'ils nous offrent de la légende de Niobé est inadmissible. Preller était plus près du vrai, quand il reconnaissait dans la fille de Tantale une divinité de la terre, mère inconsolable qui pleure sa progéniture, la végétation printanière détruite, à la canicule, par les ardeurs du soleil. Mais son interprétation n'embrassait pas toutes les parties du mythe ;

Digitized by Google

elle restait incomplète. MM. Perrone et Rinonapoli se sont appliqués à la développer et à la compléter.

Ils n'y apportent, d'ailleurs, aucune idée préconçue et leur opinion repose sur un examen très soigneux et très attentif des textes. Après avoir cité les mythographes modernes qui ont parlé de Niobé (Chompré et Lefranc méritaient-ils vraiment l'honneur d'une mention ?) et indiqué les sources antiques du mythe, depuis les vers connus (762-786) du vingt-quatrième chant de l'Iliade jusqu'aux *Chiliades* de Tzetzès, ils étudient les variantes de la légende, variantes qui leur paraissent, et nul n'y contredira, pouvoir se réduire facilement à l'unité. Ils remarquent, avec non moins de justesse, que pour se rendre compte de la valeur d'un mythe, il ne faut pas l'isoler, mais le rattacher au contraire à ceux qui semblent être de même famille. Or, la figure de Niobé se mêle à d'autres figures mythiques : son histoire fait partie d'un cycle. C'est ce cycle qu'il convient donc d'étudier. Là est la partie la plus importante et la plus neuve du travail de MM. P. et R. On pourra contester quelques-uns des rapprochements qu'ils instituent entre la légende de Niobé et celles qui en sont voisines : il n'est pas évident, par exemple, que l'histoire de Lycaon soit un remaniement des éléments de celle de Niobé (p. 39). Mais on sera frappé de l'esprit méthodique des deux mythographes et des efforts qu'ils font pour bannir toute fantaisie de leurs interprétations. Les conclusions de cette sérieuse enquête, qui se trouvent commodément réunies en un tableau synoptique (p. 54), sont, sous leur forme essentielle, les suivantes.

Niobé, fille de Tantale et de Dioné, épouse d'Amphion, mère glorieuse d'une belle et nombreuse progéniture, est la terre humide, fertilisée par les pluies, fécondée par la brise printanière, et qui, au renouveau, se pare de fleurs et de tendres bourgeons. Apollon et Artémis tuant à coups de flèches les enfants de Niobé, ou Assaon les livrant aux flammes, ce sont les rayons ardents du soleil d'été qui consument et brûlent la végétation. Les jeunes victimes restent neuf jours sans sépulture; le dixième, les dieux eux-mêmes les ensevelissent : entendez par là que les produits du sol, desséchés par la chaleur, gisent longtemps dans la poussière, jusqu'au moment où les pluies automnales les font rentrer dans le sein de la terre. Niobé se consumant en larmes après la mort de ses enfants, métamorphosée ensuite en pierre, n'est-ce point encore la terre qui, sous l'ardeur solaire, exhale et épuise toutes ses humeurs, pour finir par se dessécher et par se durcir entièrement? Et, si des enfants de Niobé survit la seule Chloris, épouse du fleuve Néleus, n'est-ce point que, de la luxuriante verdure, il ne reste alors que les algues nourries par l'eau des rivières?

Cette ingénieuse interprétation fera sourire quelques sceptiques : elle nous paraît à nous fort vraisemblable, sinon dans chacun de ses détails [1],

1. Pourquoi, par exemple, Chloris représenterait-elle seulement les algues? Ne peut-

Digitized by Google

du moins dans son ensemble. Et, comme elle est fondée sur une étude précise des documents, on ne peut qu'encourager les deux jeunes savants italiens à persévérer dans la voie où ils se sont engagés. Il est plus d'un problème de mythologie grecque que n'éclairent ni les Védas, ni la Phénicie, ni l'Égypte, et qui a sa solution dans la Grèce même.

P. Decharme.

Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance von Eduard Norden. Leipzig, Teubner, 1878. 2 vol. in-8 de xviii-450 et 451-969 pages.

M. Norden n'a pas voulu, comme il le dit dans la préface de son ouvrage, écrire une histoire détaillée de la prose antique. Une telle histoire, ajoute-t-il, ne pourra être composée que lorsque bon nombre de travaux préparatoires auront été publiés et auront préparé la voie. Ce que dit M. N. est parfaitement juste ; aujourd'hui même cela est vrai plus que jamais. Notre connaissance de la prose antique s'est enrichie, depuis quelques années, de vues nouvelles sur le nombre et la mesure, sur le rythme à la fin des phrases, etc. Ces vues sont encore toutes récentes : il faut attendre qu'elles aient donné les résultats qu'elles doivent produire. Si considérable que soit l'ouvrage de M. N., on comprend qu'il aurait été impossible à l'auteur de faire tenir même dans ces deux gros volumes l'histoire détaillée d'une part si grande des deux littératures grecque et latine. M. N. fait commencer la prose antique avec l'enseignement des sophistes, avec Thrasymaque de Chalcédoine et Gorgias. Ce sont les sophistes qui ont vraiment créé la prose grecque; Hérodote lui-même a subi leur influence. M. N. suit le développement de la prose grecque jusqu'à Aristote et Théophraste. Il passe ensuite à la prose latine et l'étudie depuis ses origines jusqu'à Tite-Live. A partir de l'époque impériale, la prose se développe parallèlement dans les deux pays ; les points de contact sont devenus plus nombreux et plus étendus. Avec le second volume commence l'étude de la prose chrétienne. Cette étude s'arrête, pour le monde grec, avec saint Grégoire de Nazianze, saint Basile et saint Jean Chrysostôme. L'auteur n'a pas touché à la littérature byzantine; il renvoie simplement pour cette période au grand ouvrage de Krumbacher. Mais si M. N. abandonne ainsi l'Orient, il poursuit en Occident l'étude de la prose latine pendant tout le moyen âge et la Renaissance. Le dernier chapitre est consacré à étudier l'influence que la prose antique a exercée sur les littératures

---

elle être, d'une façon plus générale, l'image des plantes qui croissent sur les rives des fleuves, où leur verdure, entretenue et rafraîchie par l'eau, résiste au soleil?

Digitized by Google

modernes par quelques-uns de ses défauts, l'abus de la rhétorique, les faux ornements, les pointes et le précieux.

On voit quelle immense carrière M. N. s'est proposé de parcourir; elle s'étend sur un espace de près de deux mille ans. L'auteur a su s'acquitter avec honneur d'une tâche si lourde. Il y a quelques points faibles dans son travail, quelques parties un peu sacrifiées; mais l'ensemble de l'ouvrage est bon; il suppose un effort considérable, de longues lectures faites avec soin et intelligence; il est rempli de remarques ingénieuses et justes. Nous signalerons, en particulier, pour l'époque classique, ce que dit l'auteur de Thucydide, de Démosthène, de Cicéron et de Tacite. Le chapitre consacré à exposer la conception que les anciens s'étaient formée de l'histoire est un des plus intéressants de l'ouvrage.

Un mérite que nous sommes heureux de signaler chez l'auteur parce que souvent nous avons le regret de constater qu'il fait défaut chez beaucoup de ses compatriotes, c'est le vif désir dont il est animé pour connaître ce qui a été publié en France et l'esprit de bienveillance avec lequel il juge les ouvrages des savants et des critiques français. Il y a certes quelques lacunes graves dans la connaissance que possède M. N. de notre littérature scientifique; mais on voit qu'il a fait de grands efforts pour combler ces lacunes. Il nous dit, par exemple, que les ouvrages français manquent souvent dans les bibliothèques des Universités allemandes et que les savants étrangers ne peuvent pas compter sur la Bibliothèque nationale de Paris. En effet, le règlement est formel; notre grande Bibliothèque peut envoyer à l'étranger nos manuscrits les plus précieux, elle ne peut pas faire sortir un imprimé. Il est vraiment regrettable que les Universités françaises ne puissent prêter leurs livres aux Universités étrangères. Il y a là un oubli de nos traditions de libéralité et de courtoisie. Nous, à Nancy, nous pouvons emprunter des livres à l'Université de Strasbourg; nous refusons aux professeurs de Strasbourg ce même droit pour les livres de notre Université. C'est très fâcheux.

L'ouvrage de M. Norden se termine par deux appendices assez étendus et très intéressants : le premier, Ueber die Geschichte des Reims; le second, Ueber die Geschichte des rythmischen Satzschlusses. Dans le premier de ces deux appendices, la littérature grecque classique est vraiment trop sacrifiée; pour Aristophane, par exemple, il y avait autre chose à citer que deux vers des Thesmophoriazusae, 198-199 [1].

Albert MARTIN.

---

1. Nous avons noté quelques fautes d'impression; en voici deux assez graves : p. 29, μέγος au lieu de μέγας; — p. 34, le texte du vers d'Ennius est : spatio qui saepe supremo. M. N. donne spatiis, etc.

Digitized by Google

Die Syntax des Heliand, von Otto Behaghel. — Vienne (Tempsky) et Leipzig (Freytag), 1897. In-8, xxvi-382 pp. Prix : 18 mk.

Il y a bien des manières de concevoir une étude de syntaxe. Celle de M. Behaghel est à coup sûr la plus précise et la plus minutieuse. Vous souvient-il des exercices d'analyse logique qu'on vous a fait faire dans votre enfance ? Pour moi, ce furent de trop brèves délices : « proposition principale absolue, sujet simple et incomplexe », etc. L'auteur s'est livré à ce travail sur toute l'étendue du *Heliand* et nous en apporte le résultat. Son livre est, dès lors, un ouvrage de consultation beaucoup plus que de lecture ; mais, comme ouvrage de consultation, les germanistes l'estimeront indispensable; car d'aucun document germanique il n'existe une pareille syntaxe, ni même d'aucun document indo-européen, puisque la *Syntaxe Védique* de M. Delbrück est construite sur un plan sensiblement différent, plus didactique et moins statistique. Personne ne connaît le *Heliand* comme M. B. : il s'est imposé la tâche de donner l'énumération complète de tous les exemples des catégories syntactiques qu'il relève ; là où l'énumération a dû être tronquée parce que les cas étaient trop nombreux, le lecteur en est averti par un *z. B.* Bref, de même qu'il y a des lexiques alphabétiques de mots, ce livre est un véritable lexique méthodique de groupes de mots.

V. Henry.

Passio Andreae, ex actis Andreae, martyria Andreae, Acta Andreae et Matthiae, Acta Petri et Andreae, Passio Bartholomaei, Acta Ioannis, Martyrium Matthaei; edidit Maximilianus Bonnet. Lipsiae, apud Hermannum Mendelssohn, 1898 ; xxxvii-262 pp. in-8. (*Acta apostolorum apocrypha* post Constantinum Tischendorf denuo ediderunt R. A. Lipsius et M. Bonnet, partis alterius Vol. I).

M. Max Bonnet poursuit l'œuvre entreprise par Lipsius de nous donner une seconde édition des Actes apocryphes des Apôtres. Dans un premier volume, Lipsius avait publié les Actes de Pierre, de Paul, de Paul et Thècle, de Thaddée[1]. Nous avons maintenant le premier fascicule du deuxième volume dont le titre indique suffisamment le contenu. Le deuxième fascicule comprendra les Actes de Philippe et de Thomas, et, en appendice, les Actes de Barnabé.

La méthode suivie dans cette édition paraît la seule possible pour ces textes de basse époque et dont presque chaque copie, chaque famille au moins, représente une rédaction différente. M. B. a reconstitué ces rédactions et en publie le texte superposé. Quant à la teneur même du

1. Cf. *Revue critique*, 1891, I, 328.

Digitized by Google

texte, il la donne telle qu'elle résulte de l'étude des mss. ; les conjectures et les corrections sont rejetées dans l'annotation. Enfin pour chaque rédaction, les seules variantes des classes de mss. sont données, et les fautes particulières à des mss. isolés sont omises. Par cette méthode, on obtient la plus grande clarté possible et il est facile au lecteur de s'orienter à travers une tradition très touffue. M. B. en a recueilli le premier les bénéfices. Il a su ainsi distinguer les deux versions grecques de la Passion d'André, confondues par Tischendorf.

Deux de ces morceaux se présentent aujourd'hui en latin sous leur forme la plus ancienne. Les rédactions grecques sont des traductions du latin en grec. Ce sont la Passion d'André et la Passion de Barthélemy. M. B. a donné ailleurs la démonstration détaillée de ce rapport, inverse de celui que l'on attend [1]. Il n'est que juste de mentionner ces résultats ici, une des plus jolies découvertes que l'on ait faites en ce domaine. Il y a d'autres conclusions à extraire de la préface pour ceux qui s'occupent de l'histoire de ces textes. M. B. donne (pp. XVII sqq) la liste des passages concernant André qui se retrouvent dans nos divers documents et dans ceux qu'il a publiés en 1895 sous les titres de *Narration* et d'*Éloge* d'André [2]. On peut déjà par ce dépouillement sommaire se faire une idée des Actes primitifs dont nous n'avons plus que des dérivations troublées. Pour les actes de Jean, l'édition de M. B. réunit pour la première fois et complète ce que Tischendorf, Zahn, Thilo et James ont publié séparément. Un ms. de Patmos, signalé autrefois par Victor Guérin, nous donne en plus toute une partie des Actes restée inconnue jusqu'ici.

Tous ces textes sont des textes grecs, sauf les deux cas indiqués ci-dessus d'un original latin. Il n'existe de version latine ancienne que pour une petite partie des Actes d'André et de Matthieu (ms. de la Valicellane, du XIe siècle) et pour le Martyre de Matthieu. Ce dernier morceau est édité d'après un ms. de l'Escurial du IXe siècle, dont M. B. a respecté même les singularités orthographiques (par exemple *quum*, si ordinaire dans les copies faites en Espagne). On voit en revanche quelle mine abondante ce fascicule présente aux recherches des hellénistes pour l'histoire de la transformation du grec ancien. M. B. le signale discrètement dans sa préface. Les indices qu'il nous promet pour le second fascicule, contiendront certainement un tableau de tous les faits intéressants.

Il est superflu d'insister sur le soin minutieux et le labeur ingrat dont ces pages témoignent. Nous n'avons pas fait un compte exact des mss. consultés, mais le nombre en doit dépasser soixante. L'auteur s'excuse

---

1. *Byzant. Zeitschrift*, III (1894), 458 et *Analecta Bollandiana*, XIV (1895), 353.

2. *Supplementum Codicis apocryphi II, Acta Andreae cum laudatione contexta* etc. (cf. *Rev. cr.* 1896, I, 307); dans la préface de ce travail, le rapport entre les divers textes est déjà longuement étudié.

Digitized by Google

modestement de n'avoir pu atteindre ceux de Grèce et d'Orient. Il est vraisemblable qu'il n'a en tout cas rien laissé échapper en Occident. Parmi les tables promises nous demandons celle des mss. cités; elle sera fort utile pour compléter et préciser les renseignements donnés dans les catalogues à l'aide des notices toujours si exactes de M. B. Elle sera en même temps le plus éloquent éloge de l'œuvre. Mais on n'attendra pas ce moment pour lui rendre justice. Tous ceux, qui à un titre quelconque, recourront au volume de M. Bonnet reconnaîtront l'abnégation et le zèle de l'éditeur.

Paul LEJAY.

S. Aureli Augustini Confessionum libri tredecim. Ex recognitione P. KNŒLL. Lipsiae. Teubner (*Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana*), 1898, IV-348 pp. in-12.

Cette édition est une preuve de l'utilité de la critique. M. Knœll a cédé aux observations qui lui ont été adressées de divers côtés et perdu un peu de la confiance aveugle accordée au *Sessorianus* dans l'édition de Vienne [1]. En 6 passages, il a rétabli des mots tombés, conservés par les autres mss; en 19 passages, il a préféré une autre leçon à celle du *Sessorianus*. C'est évidemment un progrès, mais il est insuffisant. Pour ma part, je maintiens mes réserves anciennes sur tous les points où il ne leur a pas été donné satisfaction. Quand on devra citer saint Augustin, il faudra recourir à l'édition bénédictine en même temps qu'à celle de M. K.

L'apparat critique a été réduit à un choix de variantes du *Sessorianus* et du ms 1911 de la Bibliothèque nationale. Le nombre des références à la Bible et à d'autres ouvrages a été un peu accru. Deux tables, l'une de ces références, l'autre des noms propres, terminent le volume. Cette dernière, par un oubli inexplicable, manque à la grande édition.

P. L.

Epistulae imperatorum, pontificum, aliorum, inde ab a. CCCLXVII usque ad a. DLIII datae, Auellana quae dicitur collectio. Rec. O. GUENTHER. Pars II, Epistulae CV-CCXXXXIIII; Appendices; Indices (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, uol. XXXV, p. II). Vindobonae, Pragae, Tempsky; Lipsiae, Freytag, MDCCCLXXXXVIII. Pp. I-VI, 495-976 in-8. Prix : 14 mk. 20.

Ce deuxième volume complète l'édition Günther de la *Collectio*

1. Cf. *Rev. cr.*, 1898, I, 226.

Digitized by Google

Auellana. Il témoigne du même soin et de la même compétence que la première partie parue en 1895 [1]. Nous avons dans ce volume principalement des lettres du et au pape Hormisdas : correspondance avec l'empereur, avec le patriarche de Constantinople ; avec l'évêque de Thessalonique, qui pendant longtemps avait fait les fonctions d'un représentant du pape, mais se trouvait alors dans une situation délicate (Duchesne, *Autonomies ecclésiastiques, Églises séparées*, p. 263) ; avec le synode de Constantinople. La dernière pièce est l'opuscule d'Épiphanius *De XII gemmis rationalis*. En appendice : *Rationis* (sic) *reddendae Acacium a sede apostolica competenter fuisse damnatum ; Narrationis ordo de prauitate Dioscori Alexandrini ; Ablatio ex gestis quibus Acacius monstratur hereticus ; Libellus professionis fidei quem constituit papa Hormisda.*

Quatre tables alphabétiques terminent l'ouvrage : *scriptorum, personarum et locorum, rerum et uerborum, initiorum.* On pourra se rendre compte surtout par la seconde et la troisième de l'importance de la publication de M. G. Tels articles, comme *appellationes* et *subscriptiones* résument d'une manière précise la diplomatique de ces anciens documents. De précieux renseignements topographiques se trouvent réunis sous l'article *Roma*. La langue de ces textes est abondamment éclaircie par la troisième table. Il suffit de citer quelques détails pour en laisser voir l'intérêt : *debeo* explétif avec l'infinitif ; *cum* prenant le sens de *si*, *quia* celui de *quando* et de *dum* ; l'infinitif employé au sens du subjonctif impératif de la 1re personne du pluriel ; *denique* employé pour *nam* (surtout par Faustinus) ; *hora* devenu adverbe dans *hora quidem... hora uero* (= *modo...modo*) et *ad horam* (= *statim*) ; *praesentes*, type de notre locution « les présentes » ; *mox* signifiant « dès que » ; une négation explétive insérée après le comparatif et *quam*, comme en français dans le même cas après « que » ; la construction de *in* avec l'ablatif se substituant, à celle de *in* avec l'accusatif, tandis qu'on ne cite pas d'exemple de la confusion inverse ; etc. Il faut remercier M. Günther d'avoir ajouté à son excellente édition ces tables qui en sont le meilleur commentaire et l'introduction indispensable à l'intelligence de ces textes de basse époque.

P. L.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart. IV. — Strasbourg, Trübner, 1898. In-8, 160 pp. cotées 465-624. Prix : 4 mk.

Avant de continuer l'examen de cet ouvrage [2], je consigne ici une

1. Cf. *Rev. cr.*, 1896, II, 227,
2. Cf. *Revue Critique*, XLV (1898), p. 82, et XLVI (1898), p. 112.

Digitized by Google

observation préliminaire qui, je l'espère, ne semblera point déplacée. Je ne sais quel accueil il a reçu en Allemagne ; mais les auteurs ont pu voir que la France y prenait grand intérêt. Or je ne m'aperçois point qu'ils utilisent ni même mentionnent les suppléments et les corrections qu'elle a pu leur fournir. Je veux croire que le cadre trop rigide de leur œuvre s'y oppose pour le moment, et qu'ils se réservent d'en tirer parti dans leur dernière livraison. Mais on eût aimé à être fixé sur ce point essentiel, et un simple avis imprimé au verso de la couverture y eût suffi.

Parmi ces rectifications de détail, il en est une qui, sauf meilleur avis, s'imposerait dès à présent. On dira que je suis un témoin suspect ; mais vraiment il faudrait que l'*è* ouvert colmarien en diphtongue eût bien changé, depuis moins de trente ans que j'ai quitté l'Alsace, pour être devenu l'*a* franc noté par MM. M. et L. Ils écrivent *liaja* « mentir » (p. 576, 1), là où j'écrirais *lièye*[1], et *fatjalàm* (= *fettiglahm*, p. 585, 2) dans un article où je relève une citation de Mangold qui écrit *fattjelam*. Or Mangold est, en fait d'expressions et d'élocution colmariennes, une autorité excellente, avec laquelle mes souvenirs concordent absolument. Bien plus, MM. M. et L. (p. 607, 2) écrivent, comme j'écrirais moi-même, *frlière* « perdre », qu'ils devraient dès lors orthographier *frliare* pour être conséquents ; car il m'est impossible de percevoir à l'audition la moindre nuance entre la voyelle médiale de *lièye* et celle de *frlière*, et je suis sûr qu'un appareil enregistreur, aussi délicat qu'on le suppose, n'y ferait aucune différence. Je conclus : ou les auteurs se sont adressés, pour le dialecte colmarien, à plusieurs témoins dont les impressions auditives n'ont pas exactement coïncidé ; ou leur témoin unique a parfois manqué de logique dans ses transcriptions Il sera indispensable de passer le rouleau sur ces menues aspérités.

Je reviens maintenant à l'ordre alphabétique. – P. 468, 2, « curieux » à Colmar se dit *khóryôs*, et non pas *khüryôs*. — P. 471, 2, la corruption *khàrteplàng* « cataplasme » est inconnue à Colmar : j'y ai toujours entendu dire *khàteplàng*, qui est la reproduction presque inaltérée de la prononciation française du XVIIe siècle, *cataplâme*. — P. 472, 2, « casaquin » se dit *kasavèk*, et non *khasavèk*. — P. 474, 1, on a omis l'expression *khásiki òyke* « yeux chassieux ». — P. 478, 2, on ne trouve pas la forme colmarienne du mot « catéchisme », qui est *khàtekhésmes* (*é* long). — P. 492 ou ailleurs, manque le mot colmarien qui désigne le hoquet, *tr klókser*. — P. 503, 2, je n'ai jamais entendu nommer *nàreknétle* l'os cubital ; en tout cas, l'expression *s nàrepaynle* est bien plus usuelle. — P. 515, 2, manque la forme colmarienne

1. Et de même *krièy* « guerre », etc. Je rappelle encore une fois que mes transcriptions, dans le présent recueil, ne peuvent être que fort approximatives : d'une manière générale, *e*, *é* et *è* ont la même valeur respective qu'en français.

Digitized by Google

du mot « cruche », *e krüey*. — P. 523, 1, la locution *kròpf schlâye* me paraît être une déformation inintelligible du nom français du « jeu de la *crosse* ». — P. 525, 2, la corruption bizarre de *klystier* en *kréschtier* n'est pas expliquée : je suppose une influence analogique du mot *krescht* « apprêté » = *gerüstet* — P. 531, 1, le séneçon s'appelle à Colmar *kritslekrüt*, et non *kritsl-* ou *kritsel-*. On m'en a fait souvent cueillir, dans mes promenades, pour des serins en cage. — P. 541, 2, la formule d'adieu la plus commune est *lâve si vôl*. — P. 544, il eût fallu noter que *lièvr* = *lieber* est, comme en allemand, le comparatif obligé de *kârn* = *gern*. — P. 547, 1, la phrase colmarienne est *târ làcht nór van e hüs ómfàlt*, « il n'y a que les accidents pour le faire rire ». — P. 561, 2, sous *leiden* « souffrir », manque un calembour anecdotique qui est un bon spécimen de prononciation. On est censé demander à un juif : « *vóróm lite-n-er nét* (= *läutet ihr nicht*) *én èyri khériche ?* » Et il répond : « *mr han scho kenüe kléte* (= *gelitten*) [1]. — P. 563, 1, *Lótekhári* est aussi un surnom désignant un personnage lourd et gauche. Je vois encore la surprise d'une personne qui employait volontiers ce mot, un jour qu'on lui dit qu'il correspondait au prénom français « Léger ». — P. 568, 2 : à l'école primaire j'ai entendu appeler *khòchelèfl* un camarade dont la lèvre inférieure faisait saillie. J'ignore d'ailleurs si le sobriquet est consacré ou si c'était un *Witz* isolé. — P. 578, 2, oublié la phrase allitérante par laquelle on désigne un ahuri : *lüe vè-n-er lüeyt*, textuellement « regarde comme il regarde ». — P. 604, 1, ajouter la locution *e kháschprle làrifári*, « un polichinelle, un plaisantin », et noter que ce dernier mot est une évidente altération du refrain français *la fari*[*dondaine*]. — P. 606, 1, si l'observation faite sous *schüellêrer* a la prétention d'être générale, elle n'est pas exacte : à Colmar je n'ai presque jamais entendu que *schüelmayschtr*. — P. 607, 2, à propos de *liri*, je signale le cri usité à Sierentz pour appeler les oies : *vüri vüri vüri* (*v* français, mais hélas ! il faudrait pouvoir noter l'accent !). — Ibidem, qu'est-ce que l'anglais *lowry* et comment serait-il arrivé en Alsace ? — P. 618, 2 : dans mon enfance les enseignes d'auberges portaient *hier logiert man*, et je n'ai jamais vu l'orthographe *loschiert* qui m'aurait frappé ; mais, bien entendu, on prononçait *loschiert* comme aussi *loschemant*. — P. 624, 1, l. 17 du bas, lire *Weibsperson*.

V. Henry.

---

1. « Pourquoi ne *sonnez*-vous pas [les cloches] dans vos églises (synagogues) ? — Nous avons déjà bien assez *souffert* [des persécutions]. » L'*i* de *lite* = *læuten* est bref et celui de *lîte* = *leiden* est long ; mais ils se confondent absolument en prononciation rapide.

Digitized by Google

Su le « Poesie volgari » del Petrarca. Nuove ricerche di G. A. Cesareo. Rocca S. Casciano, L. Cappelli, 1898. In-8° de 315 p. Prix : 5 fr.

L'année a été bonne pour les études sur les œuvres italiennes de Pétrarque. Après l'intéressant volume, si judicieux et si neuf, de M. Henry Cochin sur *La Chronologie du Canzoniere*, les recherches de M. Flaminio Pellegrini sur *I Trionfi secondo il codice Parmense 1636*, les travaux du R. P. Cozza-Luzi et de M. Salvo-Cozzo, voici un nouveau volume, considérable par son étendue et par les sujets qu'il aborde. M. Cesareo a donné à Pétrarque, en ces dernières années, la meilleure part d'une activité dont il a fourni tant de preuves sur d'autres domaines. On a lu déjà, dans les revues où elles ont paru, presque toutes les études dont se compose son livre ; mais on est heureux de les trouver réunies et mises au courant des observations nouvelles. On relira d'abord le mémoire, très discuté lors de son apparition dans le *Giornale storico*, sur l'ordonnance générale du *Canzoniere* et le grand travail consacré à établir quelle part de la fantaisie personnelle et du développement psychologique du poète est venue modifier l'image et le personnage de Laura. En ces deux études, les opinions de M. Cesareo demandent à être mises en regard de celles de M. Cochin. Les autres sont relatives à l'éternelle question des rapports de Pétrarque avec les œuvres de Dante, traitée ici avec un certain renouvellement d'information, et à l'étude du vers du *Trionfo d'Amore* où est affirmée la priorité de l'école sicilienne dans la création de la poésie vulgaire en Italie. L'examen d'un manuscrit Chigi, précieux pour l'histoire du texte de Pétrarque, et celui de l'édition des *Rime* donnée par M. Mestica, d'après le manuscrit original retrouvé jadis au Vatican, complètent ce volume, indispensable à toute bibliothèque pétrarquesque.

P. N.

Geschichte der neuern franzœsischen Litteratur (XVI-XIX (**Jahrhundert**), von Henri Morf. — Strasbourg, Trübner, 1898, in-8° x, 246 pages.

Ce volume est le tome premier d'une histoire de la Littérature française moderne, qui doit en comprendre quatre, du commencement du XVIe siècle jusqu'à la fin du XIXe. Il traite de la littérature française du XVIe siècle, et est divisé en trois parties : la première comprend les écrivains intermédiaires entre le moyen âge et la Renaissance, les Grands Rhétoriqueurs, Jean Marot, Lemaire de Belges etc. ; la seconde est consacrée aux commencements de la Renaissance et à l'époque de François Ier ; la troisième nous montre l'épanouissement et la décadence de cette période littéraire; c'est la partie la plus importante du livre de M. Morf et celle qu'il a traitée avec le plus de soins.

Digitized by Google

Cet ouvrage témoigne d'une érudition consciencieuse, un peu trop peut-être, à notre avis. Il est exagéré, dans un simple manuel, de parler de R. de Collerye ou de Ravisius Textor. Il s'agit beaucoup plus, à notre sens, d'indiquer les grands courants littéraires, sans se perdre dans le détail des auteurs ou des œuvres secondaires, surtout dans un ouvrage qui n'est pas destiné seulement aux professeurs et aux étudiants, mais aussi aux gens instruits désireux de perfectionner leur culture intellectuelle.

D'ailleurs, il y a beaucoup de clarté et de science dans ce premier volume; il y aurait plus à élaguer qu'à ajouter. Une excellente bibliographie où se trouvent notés tous les ouvrages importants concernant la littérature et la langue du XVIe siècle, sera consultée avec fruit, même par les étudiants français [1].

Paul GAUTIER.

Paul COTTIN. **Toulon et les Anglais en 1793 d'après des documents inédits.** Paris, Ollendorff. 1898. In-8, XV et 455 p.

Le travail de M. Cottin est très sérieux et consciencieusement fait. L'auteur a consulté des sources que ses devanciers avaient négligées : tout ce qu'ont écrit les Toulonnais et les documents italiens, espagnols et anglais. Il est allé à Londres où il a eu communication de la correspondance de l'amiral Hood et du cabinet britannique. Il est allé à Toulon où il a trouvé quelques pièces intéressantes dans les registres et papiers de la municipalité, de la préfecture maritime et du génie. Il n'a pas négligé nos archives historiques de la guerre et de la marine. Il reproduit dans son livre quelques dessins du peintre aixois Granet, l'entrée des Sans-culottes à Toulon et des croquis de batteries, ainsi qu'une aquarelle de l'ingénieur Sardou qui représente les environs de la place.

Ce qui fait la valeur et l'originalité de ce livre, c'est, pour prendre à l'auteur une des premières lignes de son avant propos, « ce qui s'est passé à l'intérieur de la ville ». Il raconte avec détail comment Toulon appela les Anglo-Espagnols, et l'on remarquera surtout dans la première partie de son volume, ce qu'il dit des chefs de la marine, Trogoff, Saint-Julien, Chaussegros, des ordonnateurs civils Vincent et Puissant, du baron d'Imbert. Il montre que la Grande Bretagne ne fit pas de grands efforts pour conserver une ville où elle « s'arrogeait le pouvoir suprême », puisque, de toutes les puissances représentées à Toulon, ce

---

1. Quelques fautes d'impression : *G. du Bartus*, au lieu de *du Bartas*. — Ronsard né au château Possonnière, au lieu de : château *de la* Possonnière, etc.

Digitized by Google

fut elle qui fournit le moins de troupes. Il narre les épisodes du siège en insistant, à chaque escarmouche et combat, sur le rôle particulier des alliés, Anglais, Espagnols, Piémontais, Napolitains, Toulonnais (cf. p. 148 la composition du régiment de Royal Louis). Il donne de curieux renseignements sur la mésintelligence qui régnait entre les assiégeants et sur les prétentions des Anglais qui voulaient diriger les opérations militaires, s'approprier tous les vaisseaux français et faire de Toulon un port britannique. Il analyse une correspondance inédite entre les princes émigrés et le cabinet de Saint-James qui refusa au comte de Provence l'autorisation de passer à Toulon. Les dernières pages du volume sont consacrées à l'évacuation de la place et au sort des Toulonnais. M. Cottin ne reproche pas aux Anglais d'avoir brûlé une partie de la flotte et de l'arsenal ; mais il les blâme d'avoir traité Toulon en ville conquise : « à Toulon comme partout et toujours, l'Angleterre poursuivait son plan d'étendre sa puissance maritime et commerciale aux dépens de celle de la France, seule nation capable de lui tenir tête sur mer [1] ».

A. C.

---

1. P. 15 écrire Lisle et non *l'Isle*. — P. 16 Avignon a été attaqué et pris le 25, et non le 27 (erreur très répandue du reste et qu'on trouve même dans le livre de Krebs et Moris). — P. 142 c'est le 7 septembre et non le 31 août, qu'a eu lieu le combat où Dommartin fut blessé. — P. 165-166 le *maréchal Stein* doit être le général Stain. — P. 184 Paoli ne méditait pas *depuis longtemps* de livrer la Corse à l'Angleterre. — P. 187 lire Fornali et non *Fornelli*. — P. 209 l'équipage de siège n'a jamais compris *cent* pièces (en réalité soixante et onze). — P. 223 *don* Edouard Nugent (?) — P. 268 l'auteur oublie de dire que Dugommier était général de division. — P. 272 les arguments contre la fausseté de la lettre de Barras et de Fréron ne sont pas convaincants. — P. 247 l'affaire est du *30* et non du 29 novembre. — P. 290 le mot que l'auteur conteste, est bien de O'Hara, et Napoléon le rapporte dans la *Correspondance* IV, 664. — P. 312 « le colonel Bonaparte » ; Bonaparte était alors adjudant-général chef de bataillon, et n'a jamais été colonel. — P. 409 « *elle* poursuivait... », il y a là un lapsus, car il est question auparavant des Anglais, et non de l'Angleterre. — P. 44, 87, 146, etc., le Maudet dont il est question est le vieux Maudet (il avait alors soixante-treize ans) qui commandait naguère à Calvi et que les représentants avaient envoyé à l'armée du Var ; cf. *Jeunesse de Napoléon*, II, 307. — Parmi les Toulonnais que cite l'auteur, je ne trouve pas le nom de Percevault : né à Dinan, receveur des devoirs dans la province de Bretagne, Percevault fut, après la suppression de cette administration, nommé receveur du timbre à Toulon ; membre du comité général des sections, il reçut dans la nuit du 21 au 22 août 1793 des mains du capitaine Cook des dépêches de Hood qu'il porta au comité, et renvoyé à l'amiral par le comité dans la nuit du 26 au 27, servit de guide aux troupes qui vinrent débarquer sous le fort Sainte-Marguerite. Capitaine et trésorier quartier-maître au régiment de Royal-Provence par nomination d'O'Hara, et, après avoir gagné l'Angleterre, revêtu des mêmes fonctions au régiment de Contades (brigade d'Oilliamson), il fit la seconde expédition de Quiberon et rentra en France où il obtint de Napoléon la place de contrôleur des contributions directes dans le département des Deux-Sèvres.

Digitized by Google

Les Mémoires de Bismarck recueillies par Maurice Busch. Tome premier. La guerre de 1870-1871. Paris, Fasquelle. 1898. In-8°, 340 p. 5 francs.

Bien des pages de ce volume ont déjà paru dans le livre de 1878, *Bismarck et sa suite pendant la guerre.* Mais Busch a rétabli quelques passages qu'il avait omis et supprimé certains adoucissements. Aussi, ce qui frappe surtout dans l'ouvrage, c'est l'âpreté du langage, c'est la brutalité des jugements du chancelier non seulement sur les Français, sur Napoléon III, sur Gramont, mais sur les personnages de ses entours et sur plusieurs de ses contemporaîns. Il ne se contente pas de dire qu'il faut fusiller ou pendre les francs-tireurs et bombarder Paris sans pitié, que l'empereur ignore toutes choses et n'a jamais pratiqué qu'une politique stupide, que Gramont est une brute et Jules Favre un phraseur, un comédien, que Thiers a la vanité d'un enfant gâté et se laisse tirer les vers du nez, que la province est l'ilote de Paris et la France, une nation de zéros, une collection de troupeaux, une masse de Cafres dociles et serviles. Il se moque des diplomates, de Rechberg, de Radowitz, de Bernstorff, de Goltz ; il raille la lésinerie du duc de Cobourg, il blâme le prince royal « qui ne travaille pas assez et se montre trop facilement content quand il a de l'argent plein ses poches et que les journaux font son éloge » ; il assure que Blumenthal a gagné les batailles du *Kronprinz* ; il raconte que le roi Guillaume lui a menti : « Il m'a dit qu'il avait donné l'ordre de commencer le bombardement, mais j'ai compris que ce n'était pas vrai. Je le connais ; il ne sait pas mentir ou ne sait pas s'y prendre. Ainsi, là, il a immédiatement changé de couleur. Je l'ai regardé bien en face, dans les yeux ; il n'a pu soutenir mon regard et a détourné la tête. » Il va jusqu'à dire que, s'il n'était pas chrétien, il ne servirait pas un Hohenzollern dont la famille n'est pas plus noble que la sienne. Plusieurs endroits du volume sont vraiment intéressants : la panique au soir de Saint-Privat, la vue du champ de bataille, l'affaire de Sedan vue des hauteurs et l'arrivée du général Reille en parlementaire, les entrevues de Donchery, surtout l'insistance avec laquelle Bismarck revient sur l'annexion nécessaire de l'Alsace et de Metz, et les motifs qu'il invoque. Mais Busch devrait écrire Fauquemont et non *Montfaucon* (p. 45), Frénois au lieu de *Fresnoy* (p. 108), Yorck au lieu de *York* (p. 114) et il croit naïvement que la bataille de Mars-la-Tour s'appelle ainsi parce que « la lutte a eu le plus de violence dans ce village »... où en somme, l'on ne s'est pas battu (p. 48)[1].

A. C.

1. p. 137 lire Bockenheimer et non *Bochrenheimer* ; p. 210, Tann et non *Thann*.

Digitized by Google

Jean CAROL. **Chez les Hova** (Au Pays Rouge). Paris, Ollendorff 1898, 431 p.

D'après la conception platement utilitaire qui règne aujourd'hui sur la colonisation, le problème le plus urgent est l'inventaire et l'exploitation des ressources naturelles du domaine nouvellement annexé; il s'impose pourtant de prime abord une tâche non moins nécessaire que la description du sol, des plantes et des bêtes, surtout lorsque le conquérant affronte, comme c'est le cas à Madagascar, une nation, une société de longue date organisée : c'est l'étude des institutions, des mœurs et des idées. Pour cette véritable œuvre de pénétration, les littérateurs, quand ils s'en mêlent, sont merveilleusement doués: ils portent dans cette investigation une curiosité à la fois plus naïve et plus perspicace, plus d'humanité aussi que les explorateurs professionnels et les administrateurs civils et même militaires, trop dédaigneux de la matière humaine. C'est pourquoi le livre de M. Jean Carol rendra de précieux services à la colonisation de Madagascar. L'auteur, attaché au cabinet du résident général M. Laroche, a été bien placé pour tout voir, le cadre et les gens. Il dessine du milieu un tableau pittoresque autant que précis, ce dont témoigne le titre même de l'ouvrage : l'Imerne est le Pays Rouge ; car (comme le remarque l'écrivain) chaque pays a sa couleur et son odeur. Ce massif de roche rouge est cerné par la forêt comme le crâne rasé d'un dominicain par la couronne de cheveux. Cette image vaut tout un exposé géographique.

Mais M. C. s'intéresse moins aux paysages qu'à ceux qui les habitent.

L'enquête morale à laquelle il s'est livré exige une double préparation : d'abord la connaissance de la langue, que l'auteur s'est appropriée, — ce qui lui permet l'emploi judicieux de l'orthographe phonétique (ainsi : *Houve* et non *Hova*) ; — en second lieu, le dépouillement de tout préjugé européen, ou plus spécifiquement français, dont l'expression la plus agaçante est la blague, cette blague que le confrère Grosclaude avait emportée dans la grande île comme son meilleur viatique pour la prospection des terrains aurifères, et sans doute pour tromper son *auri sacra fames*. M. C. est toujours sérieux — ce qui n'est pas synonyme d'ennuyeux ; et, autre mérite, il est sympathique aux sujets qu'il observe, sans jamais devenir leur dupe.

La sincérité de M. C. apparaît surtout si l'on compare ses découvertes et conclusions aux témoignages toujours prévenus — sinon suspects — des missionnaires et des fonctionnaires. Devant ce *vazaha* qui ne portait ni soutane ni uniforme, les âmes malgaches semblent s'être plus volontiers dénudées : le tréfonds du caractère houve, selon M. C., c'est la douceur commune aux peuples océaniens ; une sorte de fatalisme qui est une force ; avec cela, nul idéal, nulle morale religieuse : aussi le christianisme n'a pas de prise ; c'est un culte et non une foi. Il est bon de connaître cette âme à la fois fruste et complexe, pour négocier avec le

Digitized by Google

Houve, pour employer sa main d'œuvre. On se ferait illusion en travaillant à la modifier ; car, chose curieuse, l'Européen qui a longtemps pratiqué l'indigène, le vieux colon, adopte la complexion morale du Houve, et cette transformation insoupçonnée déconcerte l'Européen. Ce n'est pas en une dissertation de psychologie que M. C. révèle tous ces faits ; c'est par des anecdotes, des portraits croqués sur le vif, d'amusants tableaux de mœurs.

Après les individus, l'auteur examine la société de l'Imerne. D'abord l'organisation politique, ce régime bourgeois, au sens français du mot, dont l'incarnation fut le dernier ministre malgache Rainilaiarivoune. Celui-là fut un homme d'État; mais à côté de lui, que de fantoches plus ou moins malpropres ! M. C. a connu de près cette singulière cour de Tananarive où la chronique scandaleuse trouve à se défrayer. Mais, à côté de traits malicieux, M. C. a des accents émus pour la reine déchue et quelques autres victimes de la « généreuse France ».

M. C. a rencontré pour l'intelligence des institutions et traditions un collaborateur peu commun, un confrère malgache, Nimbol Samy, qui a écrit pour lui un petit traité des plus instructifs. S'il est vrai que Nimbol Samy pénètre et explique mieux qu'aucun Européen le sens des coutumes et des idées de ses compatriotes, il inspire toutefois quelque méfiance. C'est un *gensdelettres* tantôt jouant à l'esprit fort à l'égard de certaines pratiques ou croyances malgaches et tantôt embellissant la vérité, pour en imposer au *vazaha*, par amour-propre national, comme fit, il y a quelques années, le lettré chinois Tcheng-ki-tong ; avec cela, homme d'esprit : il définit le mariage non pas un nœud indissoluble, mais un nœud coulant. Quoi qu'il en soit, on possède là une contribution des plus originales à l'ethnologie des Houves.

Il faudrait appeler l'attention des gouvernants de Madagascar sur l'analyse critique du Code malgache, où M. C fait le départ entre le vieux fonds juridique indigène et les dispositions d'inspiration chrétienne, ou plus exactement méthodiste. L'auteur demande que l'on respecte les lois saines et sages, adaptées à ceux qu'elles régissent. Mais cet avis sera-t-il entendu ? Les Français aiment assez à approprier les choses et les gens aux principes importés de la métropole. En second lieu — ceci est tout personnel — M. C. n'est point en bonne odeur auprès de l'administration actuelle : il signale les vices du système nouveau, qui a rompu avec l'essai loyal du protectorat inauguré par M. Laroche ; il dénonce les procédés brutaux ou indélicats, les cruautés des militaires, les hypocrisies de notre civilisation. Souhaitons que l'avenir ne justifie pas les patriotiques alarmes de M. Carol.

B. Auerbach.

Digitized by Google

LES CATALOGUES DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La publication du *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale* (Leroux, éditeur) se poursuit avec activité : depuis 1895, sept volumes in-8 ont été publiés par M. Omont, avec la collaboration de MM. Auvray, Couderc et de La Roncière. Les deux derniers volumes de ce catalogue, dont l'ensemble contiendra la description de plus de 27,000 manuscrits, paraîtront dans le courant de l'an prochain, et la publication sera terminée par une table générale alphabétique, en deux volumes, que rédige M. Vidier.

Le fonds français des *Nouvelles acquisitions*, constitué vers 1860 et qui compte près de 9,500 manuscrits, pourra former plus tard la matière d'un catalogue supplémentaire, publié sur le même plan, en 3 volumes in-8. L'éminent administrateur de la Bibliothèque nationale, M. L. Delisle, a déjà fait connaître une grande partie de ces nouvelles acquisitions dans ses deux volumes de *Manuscrits latins et français*, parus en 1891, et auxquels font suite les notices des manuscrits nouvellement acquis publiées depuis par M. Omont, tous les deux ans, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

A côté du *Catalogue général* viennent se grouper différents catalogues des Collections historiques annexes du fonds des manuscrits français de la Bibliothèque nationale.

En 1891, M. Omont a publié, en un volume in-8, le *Catalogue de la Collection Moreau* (1834 nos), et, en 1898, en un autre volume in-8, le *Catalogue de la Collection de Fontanieu* (881 nos) ; M. Dorez vient de publier, en deux volumes in-8, un *Catalogue de la Collection Dupuy* (958 nos), qui sera complété prochainement par un troisième volume, contenant une introduction historique et la table alphabétique de cette importante collection. On peut annoncer aussi la publication future de plusieurs autres catalogues des *Collections Baluze et Duchesne*, par M. Auvray ; de la *Collection Clairambault*, par M. Dorez, des *Collections de Colbert* (*Cinq Cents* et *Mélanges*) par MM. Couderc et de La Roncière.

Un catalogue spécial et détaillé de la *Collection Anisson* sur l'imprimerie et la librairie, principalement à Paris, aux XVIIe et XVIIIe siècles (mss. français 22.061-22.193), a été rédigé par M. Coyecque et formera deux volumes in-8, qui paraîtront en 1899.

Le quatrième et dernier volume de l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, publié par M. Omont, vient aussi de paraître. Outre une introduction historique, des listes des manuscrits datés et des copistes, des concordances des anciens numéros des manuscrits, on trouvera dans ce volume les notices de deux cents manuscrits grecs, acquis en ces dernières années, et une table générale alphabétique embrassant l'ensemble de l'importante collection de manuscrits grecs, au nombre de plus de 4,700 volumes, conservés à la Bibliothèque nationale.

C. D.

BULLETIN

— Dans la *Revue Encyclopédique Larousse* du 5 novembre 1898, M. F. Lot a publié un article d'ensemble, très richement illustré, sous ce titre : *Les Celtes*. C'est

Digitized by Google

un exposé intéressant et bien informé des diverses questions historiques, ethnographiques et archéologiques qui se rattachent à ce grand sujet. On regrettera toutefois que l'auteur, dont la compétence personnelle est encore à démontrer, ait usé de formules tranchantes et quelque peu malséantes en appréciant les travaux de ses devanciers. Ainsi il déclare (p. 954) que la distinction des Gaulois et des Celtes « est fondée sur une série de contresens et une méconnaissance complète de la critique historique » ; il estime (p. 962) que « le tome Ier de l'*Histoire de France* de Henri Martin n'est qu'un tissu d'inepties lamentables. » Apparemment, M. Lot ne l'a jamais ouvert et croit qu'il est occupé tout entier par les rêveries des Celtomanes auxquelles H. Martin a eu le tort (partagé, d'ailleurs, par Michelet et bien d'autres) de ne pas refuser son assentiment. — P. 958, une grosse erreur : « Signalons encore pour les funérailles, qui étaient somptueuses, le rite de l'inhumation. » César ne parle que de l'incinération. P. 959 : « Ogmios, dieu de l'éloquence, connu par un passage de Lucain. » Ce n'est pas Lucain qui a parlé d'Ogmios, mais Lucien. P. 960 : « L'ivresse sévissait chez les classes inférieures dès le Ier siècle avant notre ère (Timagène chez Ammien Marcellin, XV, 12). De ce qu'Ammien a cité Timagène dans son chapitre sur les Celtes, il ne s'ensuit nullement que tous les renseignements qu'il y donne dérivent de cet historien. Les habitudes d'ivrognerie des Gaulois sont certainement bien antérieures au Ier siècle, puisqu'il en est question dès le IVe ; mais Ammien parle des mœurs de son temps et Timagène n'a rien à y voir. P. 962, M. Lot prétend que, dans leurs copies des statères d'or de Philippe « les Celtes atteignirent du premier coup la perfection. » C'est absolument inexact ; l'auteur paraît avoir mal lu une phrase de M. Babelon (art. *Gaulois* dans la *Grande Encyclopédie*, p. 609). Enfin (p. 962 encore), on s'étonne d'entendre citer « M. de Cougny » ; ce brave homme n'a jamais eu, que nous sachions, de prétention à la particule. — S. R.

— La librairie Mohr (Fribourg en Brisgau, Leipzig, Tubingue) publie une deuxième édition « améliorée et augmentée » de la *Geschichte der Philosophie* de M. W. Windelband, professeur à l'Université de Strasbourg. L'ouvrage paraît par livraisons, et en aura quatre, chacune au prix de 3 mark. La première qui vient d'être publiée, (p. 1-144) comprend l'introduction, la première partie *(philosophie des Grecs)* et vingt pages de la deuxième partie (*philosophie hellénistique et romaine*). — A.

— M. A. E. Burn, l'éditeur du symbole dit d'Athanase, veut bien me renseigner sur le ms de Trinity College O. 5. 18, que j'ai signalé dans le n° du 4 juillet (p. 13). Il ne contient pas Philastrius, mais une liste des hérésies mentionnées par Philastrius; cette liste est du XVII siècle. Puisque je suis en train de compléter les détails paléographiques de mes comptes rendus, il me faut signaler la notice détaillée du ms de Paris 10,264 (cf. *Revue*, 1898, I, p. 283), donnée par M. Delisle dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1897, 741-743. Elle m'avait échappé et j'en dois la connaissance à l'auteur. Le copiste de ce ms est l'imprimeur Arnaud de Bruxelles qui a publié une vingtaine de volumes à Naples entre 1472 et 1477. — P. L.

— M. Alphonse Roersch publie la *Correspondance inédite de Loaeus, abbé d'Eversham* (Gand, Siffer, 1898 ; 171 pp. in-8). Jean van Loo ou Loaeus fut abbé d'Eversham de 1582 à sa mort survenue en 1594. Il était le centre d'un petit cercle d'humanistes, l'historien Jacques Marchant, le poète latin Jacques Sluper, le professeur François Haemus, etc. La présente correspondance est publiée d'après le ms 903 de la bibliothèque de l'Université de Gand. — A.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — **12 décembre** — **1898**

Fr. Thureau-Dangin, Origine de l'écriture cunéiforme. — Articles offerts à Susemihl. — Épigrammes érotiques de l'Anthologie. p. Paton. — J. Geffcken, Ménandre. — Viterbo, Les travaux nautiques des Portugais. — Rod. Reuss, L'Alsace au xvii' siècle, I. — Mazel, La synergie sociale. — *Bulletin :* Colomb, Campagne de César contre Arioviste ; Tacite, Germanie, p. Christ ; Borgius, L'unité polonaise; Campello, Machiavel ; Magherini, L'art à Citta di Castello ; Mme de Courson, Un complot sous Charles II ; Filsjean, Antoine-Pierre I de Grammont ; Despiques, Notre pays Meusien ; Rebière, Les savants modernes ; La Barre de Nanteuil, L'Orient et l'Europe ; Siebert, Philosophie allemande contemporaine. — Académie des inscriptions,

Recherches sur l'origine de l'écriture cunéiforme, par François Thureau-Dangin. Première partie : Les formes archaïques et leurs équivalents modernes. Paris, Leroux, 1898, in-8, xvi-110 pages.

Jusqu'à présent il n'existait qu'un seul travail d'ensemble sur les formes anciennes de l'écriture cunéiforme, celui qui avait été publié par le regretté A. Amiaud (*Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne, archaïques et modernes*, par A. Amiaud et L. Méchineau ; Paris, 1887), et par suite des dernières découvertes en Chaldée, ce travail était devenu insuffisant. M. Thureau-Dangin, qui s'est déjà fait connaître avantageusement comme assyriologue par la publication de plusieurs inscriptions archaïques, a pu, grâce aux nombreux documents qu'il a consultés au Louvre, à Londres et à Constantinople, recueillir presque deux fois plus de signes que n'avait fait Amiaud, et présenter pour chaque signe des formes beaucoup plus anciennes. Amiaud, en effet, pour la plupart des signes, n'avait pu remonter plus haut que la période cunéiforme, tandis que M. T.-D. a pu donner la majeure partie des signes dans leur forme linéaire. Un certain nombre de signes archaïques ne sont pas encore assimilés. Cependant M. T.-D. a pu accroître dans de notables proportions la liste des formes assimilées avec certitude, et rectifier des assimilations erronées. Il a particulièrement insisté sur les altérations de l'écriture qui se sont produites par la confusion de signes différents à l'origine.

Digitized by Google

Dans la pensée de l'auteur, ce recueil des signes doit servir de base à une étude sur l'origine et le développement de l'écriture cunéiforme. Ce problème délicat, qui touche de près à la brûlante question du sumérien, semble pouvoir être abordé utilement et grandement élucidé, sinon tout à fait résolu, puisque tous les signes essentiels, ou bien peu s'en faut, sont aujourd'hui connus et que pour chacun de ces signes on possède des formes d'un caractère suffisamment primitif. Espérons que M. T.-D. ne nous fera pas trop longtemps attendre la seconde partie de ses recherches. La méthode exacte qui règne dans la première fait très bien augurer de ce qui nous est promis.

Deux questions particulières ont été discutées par M. T.-D. dans son avant-propos. D'abord, la date relative des plus anciennes inscriptions : on prouve contre M. Hilprecht, qui attribue une antiquité exagérée aux inscriptions de Niffer, que les inscriptions les plus anciennes et les plus importantes au point de vue épigraphique sont celles de Telloh. L'autre question regarde la direction primitive de l'écriture. Il est admis généralement, comme le suggèrent à première vue les plus anciennes inscriptions, que les signes étaient primitivement disposés dans le sens vertical. Dernièrement M. Delitzsch (*Die Entstehung des aeltesten Schriftsystems;* Leipzig, 1897), a soutenu que, nonobstant les apparences, l'écriture cunéiforme avait toujours été horizontale, comme elle est dans les inscriptions de basse époque. Il se fonde sur ce que, envisagés dans le sens vertical, les signes présentent un grand nombre de clous horizontaux dont la tête est à droite et qui, se dirigeant vers la gauche, ne semblent pas avoir pu être aisément tracés de la main droite sur l'argile. M. Thureau-Dangin maintient l'opinion commune, autorisée par les monuments, et il explique le fait dont il s'agit « en admettant, dès l'origine du système cunéiforme, c'est-à-dire bien antérieurement aux plus anciennes inscriptions sur argile connues, l'habitude, chez les scribes, de coucher la tablette à écrire sur le côté gauche : les signes qui, *théoriquement*, demeuraient verticaux, devenaient ainsi, *pratiquement*, horizontaux. Le fait d'écrire dans un sens différent ne faisait pas perdre de vue le sens véritable et originel : on dut cependant s'accoutumer de bonne heure à lire comme on écrivait, dans le sens horizontal, et cet usage s'est sans doute généralisé bien longtemps avant que sur les stèles ou sur les statues les inscriptions eussent cessé d'être disposées dans le sens primitif. » L'hypothèse est ingénieuse et naturelle. M'est avis que ce livre fait honneur à l'assyriologie française.

A. L.

Festgabe für Franz Susemihl. Zur Geschichte griechischen Wissenschaft und Dichtung. Leipzig, Teubner, 1898 ; 93 p.

A l'occasion du 70e anniversaire de M. Susemihl, trois de ses disciples

Digitized by Google

ont réuni en un volume les articles suivants : M. Wellman, *Das aelteste Kræuterbuch der Griechen;* A. Schmekel, *Ænesidem und Cicero;* G. Knaack, *Hero und Leander*. Ces articles si divers ont cependant un point commun : tous trois recherchent des sources d'ouvrages connus. Le second, qui est en dehors de mes études habituelles, s'occupe de la source des *Academica* de Cicéron. M. Wellmann pose la question des sources de Théophraste ; après la comparaison de plusieurs descriptions de plantes empruntées à Théophraste et à Dioscoride, après des rapprochements avec certains passages de Nicandre, il conclut qu'en dernière analyse Théophraste, Dioscoride et Nicandre ont eu une même source, qui était non pas un ouvrage de botanique proprement dite, mais un ouvrage plus spécialement pharmacologique. L'auteur plus ancien, source commune de Théophraste et de Dioscoride, était selon toute apparence un médecin qui décrivait les plantes et leurs propriétés médicinales, et ne serait autre que Dioklès de Carystos, du IVe siècle av. J.-C. M. W. met alors en parallèle des fragments de Dioklès avec Dioscoride et Nicandre, pour justifier cette conclusion. Ces rapprochements sont intéressants, sans être pourtant toujours très persuasifs : n'est-il pas téméraire d'établir des conclusions sur des similitudes de termes qui, dans une description de la même plante, doivent nécessairement être identiques? Il resterait toujours à démontrer, à mon avis, comment il se fait que Dioscoride, un fureteur, ne cite pas Dioklès, s'il lui emprunte quelque chose. On adoptera néanmoins la conclusion principale de M. W., à savoir que le plus ancien livre de botanique populaire et de médication par les plantes est l'ouvrage de Dioklès et non le neuvième livre de l'*Historia plantarum* de Théophraste. — M. Knaack, que je trouve beaucoup trop sévère pour Musée, cherche d'où lui vint l'idée de son poème, en même temps que la source des deux héroïdes connues attribuées à Ovide. Pour lui, l'original est un poème de Callimaque, et il est tellement convaincu de l'existence de cet original, qu'il souhaite qu'on le retrouve en Égypte. On ne peut le reconstruire, dit M. K., mais on peut en retrouver par conjecture les traits essentiels. Cela n'a rien que de facile, à première vue, en combinant Ovide et Musée ; mais si l'on n'aime pas Musée, et c'est le cas pour M. K., tout ce qui ne plaira pas dans son poème sera de son invention ; et un passage agréable dans le latin, comme l'attente de Héro (dont M. K. aurait pu relever la préciosité) devait être vraisemblablement dans l'original, « bien que Musée l'ait totalement laissé de côté. » Autres goûts, autres combinaisons. Ce qu'il y a de plus sérieux dans l'article de M. K., c'est la partie où il cherche les traces de l'histoire de Héro et Léandre dans les littératures grecque et latine; mais puisque lui-même, en fin de compte, semble craindre de s'être laissé entraîner trop loin par sa fantaisie, je me plais à reconnaître que cette fantaisie est agréable, que M. Knaack a bien fait de s'y abandonner, et que l'article qu'elle a produit est d'une lecture des plus intéressantes.

Digitized by Google

A la fin du volume, un catalogue des articles et ouvrages de M. Susemihl, par ordre chronologique, de 1850 à 1896.

MY.

Anthologiæ græcæ erotica. The love epigrams or book V of the Palatine Anthology, edited, and partly rendered into english verses, by W. R. PATON. Londres, D. Nutt, 1898; IX-201 p.

Ce joli petit livre est l'aimable distraction d'un savant qui se délasse de plus importants travaux. Les épigrammes érotiques forment, comme chacun sait, le cinquième livre de l'Anthologie Palatine; M. Paton les publie accompagnées pour la plupart d'une traduction en vers que je n'aurai pas la témérité de juger, quoique par endroits elle me semble rendre plutôt l'idée que les termes mêmes de la phrase [1]. Elles sont annotées d'un appareil critique restreint, choix fait dans l'édition de Stadtmüller; ce sont les principales leçons du manuscrit palatin. M. Paton y a ajouté des conjectures personnelles et des observations relatives au texte, dans lequel il a même introduit plusieurs corrections. Il en donne pour raison, bien qu'il n'eût pas besoin d'excuse, que si une traduction est fondée sur une correction, il faut bien imprimer le texte comme l'on pense qu'il devrait être. Le raisonnement est spécieux; mais qui pourrait songer à se plaindre? L'helléniste aura Stadtmüller; le lecteur anglais qui saura le grec ne trouvera là rien d'excessif; et celui qui l'ignore se délectera en lisant sans arrière-pensée la traduction de ces petites pièces dont plusieurs sont pleines de charme et de poésie [2].

MY.

J. GEFFCKEN. **Studien zu Menander** (Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Wilhelms-Gymn. in Hamburg. Ostern 1898). Hambourg, 1898, impr. Lütcke et Wulff; 20 p. in-4.

Il ne faudrait pas juger cet opuscule sur le petit nombre de ses pages : il est plus nourri de faits et d'observations que beaucoup de gros volumes. M. Geffcken a jugé avec raison que le moment n'est pas encore venu d'écrire un ouvrage d'ensemble sur Ménandre, malgré les découvertes récentes; mais aussi il prouve par sa discussion actuelle que des études de détail ne sont point du travail perdu. On lira avec fruit cette

---

1. M. Paton dit lui-même p. 10 : « Je réclame l'indulgence pour cette traduction, qui est vraiment trop libre. » — P. 20, quand le grec dit simplement κύων, il n'est pas heureux d'appeler ce chien Hector.

2. J'ai relevé dans le grec une quarantaine de fautes d'impression.

Digitized by Google

comparaison entre l'*Aulularia* et les fragments du *Dyscolos*, d'où il ressort avec évidence que la pièce latine est bien conçue dans l'esprit de Ménandre; de même que, selon toute probabilité, le δύσκολος n'est pas seulement « l'homme intraitable », mais qu'il est δύσκολος précisément parce qu'il est avare. L'Euclio de Plaute lui correspond jusque dans les détails. — Une seconde étude, où M. Geffcken tente de retrouver le plan d'une autre pièce de Ménandre (Ἥρως), à l'aide d'une comparaison avec un passage d'Alciphron III, 37, est également intéressante, mais beaucoup moins solide, et donne plus de place à la fantaisie. Le vraisemblable, ici, ne sort pas du domaine de la vraisemblance, et il faudrait d'autres arguments pour démontrer que le plan ainsi reconstruit est autre chose qu'une ingénieuse hypothèse.

MY.

SOUSA VITERBO. **Trabalhos Nauticos dos Portuguezes nos seculos XVI e XVII. Parte I. Marinharia.** Lisbôa, Typographia da Academia Real das Sciencias. 1898. 2-341 pp. in-4.

L'historien ne saurait témoigner assez de gratitude à ces savants consciencieux, désintéressés et modestes dont la vie entière est consacrée à d'arides investigations dans les archives. Somme toute, eux seuls, en histoire, font œuvre durable !

Au nombre des plus zélés, il faut citer M. Sousa Viterbo, de Lisbonne. Cet érudit s'est surtout donné pour champ de recherches les fameuses archives de la Torre do Tombo [1] et, comme sujet, les travaux nautiques des Portugais. Ce n'est que justice. Leurs découvertes et leurs conquêtes en Afrique, en Asie, en Amérique, tant au sud qu'au nord, comptent parmi les plus belles pages de l'histoire maritime du monde. Ces glorieux efforts ne le cèdent qu'aux mémorables entreprises de Christophe Colomb, qu'elles ont peut-être suggérées et tracées, par les tentatives des marins portugais dans l'Océan Atlantique dès 1431, par la communication que fit Fernâo Martins au grand Génois de la lettre de Toscanelli au roi de Portugal ; voire par les îles imaginaires dont les pilotes lusitaniens émaillaient leurs portulans et les données, plus ou moins légendaires, que Colomb recueillit aux Açores.

Déjà en 1890, M. S. V. avait publié une première série de ses *Trabalhos nauticos* qui se recommandait notamment par d'intéressants documents sur Bartholomeu Velho, cosmographe portugais au service de

---

1. Selon nous, ce sont les recherches dans les archives tabellionaires du Portugal qu'il faudrait maintenant explorer. En mettant à jour des contrats et des quittances on arriverait sans doute à recueillir d'importants renseignements sur les nombreux voyages transatlantiques des Portugais au XVIe siècle.

Digitized by Google

Charles IX et décédé à Nantes le 20 février 1568. En 1894 parut une seconde série, plus importante que l'autre, à cause des renseignements remontant à la première moitié du XVIe siècle. On y remarquait surtout une suite de pièces concernant Felipe Guillen, personnage très curieux et qui mériterait une biographie étendue. Apothicaire à Séville, où il naquit vers 1487, c'est au fond de son officine qu'on le voit chercher une méthode pour déterminer la longitude en mer, dont certains lui attribuent même la découverte, construire ou perfectionner les instruments nautiques, cultiver les belles-lettres et devenir grand joueur d'échecs. Nous le trouvons ensuite à Lisbonne dès 1527 au service de Joâo III, qui le comble de faveurs. C'est l'époque de sa vive controverse sur des questions d'astronomie avec Simâo Fernandez, « grande astrologo mathematico », et qui lui valut une satire de Gil Vicente, le Molière portugais.

Cette publication contenait également des notices sur André et Lopo Homem, Léon Pancaldo, pilote savonésien au service du Portugal, Jorge et Pedro Reinel et deux des Teixera.

L'ouvrage dont le titre figure en tête du présent article est une nouvelle édition de ces notices, mais augmentée de beaucoup d'autres [1]. Nous en comptons plus de deux cent cinquante, toutes bien documentées. A noter, au courant de la plume :

IX. Alcaçova Sotomayor (Simâo). Lettre de Mendez de Vasconcellos à Joâo III, 10 nov. 1532, montrant que ce fameux cosmographe se réconcilia avec son roi. Il périt trois ans après, assassiné par ses matelots au cours d'une exploration du détroit de Magellan (avant octobre 1535).

XII. Alvarado (Pedro d'). Lettre de Manuel Corte-Real à Joâo III, 19 janvier 1537, annonçant l'arrivée à Angra d'Alvarado « adeantado de Guatemala, que vinha de conquistar a provincia de Honduras »; lettre qui complète la série donnée par Navarrette dans sa *Biblioteca marítima española*.

XVIII. Andrade (Pero d'). Lettre de Joâo III, de 1522, rappelant les découvertes que ce navigateur, jusqu'ici inconnu, accomplit pour le compte de Manuel, mais sans dire où ni quand.

XXV. Barbosa (Duarte). Lettres de ce beau-frère et compagnon de Magellan, 1513 et 1514, se rapportant à Cochin et Cananor.

XXVI. Barbosa (Duarte). Homonyme. Pilote royal. Lettre de 1534 à son sujet.

XXIX. Botelho Pereira (Diogo). Détails sur cet « habilissimo cosmographo » (avant 1534), dont nous cherchons depuis longtemps la mappemonde qu'il présenta à Joâo III.

---

1. Comme la plupart des publications faites en Espagne et en Portugal, il manque à cet ouvrage un index général des noms.

Digitized by Google

LII. Dias (Bartholomeu). Pilote. Encore un homonyme du célèbre navigateur. Quittance du 13 mai 1514.

LIII. Dias (Estevâo). Curieuse pétition adressée au « Gouuerneur de limdye » par l'équipage de la *Marie de bon secours*, appelée aussi *Le grand Anglais*, et commandée par ce pilote portugais pour le compte d'armateurs de Rouen en 1527.

LXIV. Escolar (Pero). Pilote de la caravelle de Nicolau Coelho de l'escadre de Vasco da Gama, et qui fit ensuite partie de l'expédition au cours de laquelle Cabral découvrit le Brésil. Lettres du roi Manoel lui accordant une pension ; 1515 et 1517.

LXXXIV. Fernandez (Pero). Pilote qui s'enfuit du Portugal pour conduire des navires français aux Indes. Lettre de Mascarenhas, datée d'Anvers, le 22 janvier 1532.

LXXXVII. Fernandez (Simâo). « Estroliquo », l'adversaire de Felipe Guillen. Documents de 1525 à 1537.

XCVII. Galvâo (Antonio). Deux lettres importantes écrites de l'hôpital de Tous-les-Saints à la reine Catharina et à son petit-fils D. Sebastiâo. Dates non données. N'y a-t-il aucun espoir de retrouver son Histoire de la découverte des îles Moluques, ms. cité par Léon Pinelo ?

CVI. Gomes (Estevâo). Lettre de Joâo III à Luiz da Silveira, 3 mars 1523, où mention est faite tant de ce célèbre navigateur que de Bernaldo Pirez, Alvaro de Mesquita et Joâo Rodriguez Mausinho.

Nous ne pouvons pas tout citer. Mais puisque M. S. V. ne s'en est pas tenu exclusivement aux archives de la Torre do Tombo, il est permis de lui indiquer quelques noms peu connus bien que dignes de figurer dans ses listes. Pour la première moitié du XVIe siècle et les voyages au nouveau monde seulement, notons parmi les Portugais :

Abreo ou Abreu (Pedro) [1]. Envoyé vers 1510 par Alfonso de Albuquerque pour découvrir les îles Moluques. Entra au service de l'Espagne en 1519, compagnon de Magellan et de Loaisa.

Acosta (Martin de). Pilote du *San Lazaro* et qui découvrit la Basse Californie en 1533. (Expédition de Hernando de Grijalva).

Acuña (Rodrigo de). Compagnon de Garcia de Loaisa dans son expédition au détroit de Magellan en 1527 et historiographe de cette entreprise.

Anriquez ou Ourives (Juan). Pilote dans l'expédition de Juan de Solis, équippée à Lepe en 1512.

Anriquez ou Ourives, fils du précédent, « seu filho, que diz que sabe tanto com'ele ».

Braga (Joâo de). D'après qui furent nommés certains bas-fonds de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, avant 1529. (selon la carte de Ribeiro).

Burgos (Simon de). Survivant de l'expédition de Magellan.

---

1. Nous conservons l'orthographe des documents espagnols.

Digitized by Google

Castañeda (Bartolomé Ruiz). Pilote-major dans une expédition à l'Océan Pacifique (Muñoz, mss.)

Castañeda (Johan de). Pilote-major de Gaspar de Espinosa dans son expédition au Pacifique en 1520.

Fernandez (Antonio). Pilote de Magellan, différent des deux homonymes cités par M. S. V.

Ferreira (Cristobal). Pilote de Magellan.

Fonseca (Francisco de). Pilote désigné pour accompagner Magellan.

Gallego (Vasco). Pilote royal d'Espagne en 1514. Pilote de Magellan sur la *Victoria;* mourut en mer le 28 février 1521. Dans son testament; il signe « Velasco Gallego ».

Gallego de Carvalho (Vasco). Est dit avoir accompagné Joâo de Lisboa au rio de la Plata, dès 1506. (Muñoz mss.).

Gil (Miñ). Pilote désigné pour accompagner Magellan en 1519.

Gonzales (Anton). Pilote de Antonio Sedeño en 1538.

Gonzalves (Amador). Pilote qui fit naufrage en 1543. (Oviedo).

Jaquez (Christoval), qui captura nombre de navires français près de Bahia en 1526, et ne commanda aucunement l'expédition de Vespuce en 1503. Il y a beaucoup à dire sur ce navigateur.

Leïte (Diogo), qui dressa une carte du Brésil en 1531, malheureusement perdue.

Margallo (Pero). Expert à la junte de Badajoz.

Mezquita (Alvaro de la). Né à Estremoz, neveu de Magellan qu'il accompagna sur la *Victoria*. Devint capitaine du *S. Antonio*.

Mezquita (Martin de la). Autre parent de Magellan, désigné pour l'accompagner comme pilote.

Mora (Rodriguez de). Pilote qui passe pour avoir accompagné Magellan dans son mémorable voyage.

Pires (Luis). Un des pilotes de Cabral en 1500. Cela fait le huitième pilote portugais de ce nom au xvie siècle.

Saa (Diogo). Grand mathématicien, versé dans la science nautique, adversaire de Pedro Nunez. Son *De Navigatione* a été imprimé à Paris en 1549. in-8.

Sequeira (Diego Lopez de). Un des membres les plus compétents de la junte de Badajoz.

Serrano (Juan Rodriguez). Célèbre pilote. Accompagna Alonso Velez de Mendoza en 1499, Pedrarias Davila en 1514, et commanda le *Santiago* de l'expédition de Magellan, au cours de laquelle il mourut, en mai 1521.

Teixeira (Domingo). Il y a une belle mappemonde sur peau de vélin, $1^m \times 50$ c., signée de lui et datée de 1573, aux archives du Dépôt hydrographique. C'est le quatrième cartographe de ce nom.

Tristan (Diogo), Pilote au service de l'Espagne en 1524.

Vaez (Manoel). Pilote qui fit naufrage aux Antilles en 1548.

Digitized by Google

Vaz (Martin). Pilote qui découvrit l'île qui porte son nom près la côte du Brésil (selon l'*Islario* de Alonso de Santa Cruz).

Les additions ou corrections suivantes à certains articles de M. S. V. ne seront pas non plus hors de propos :

III Afonso Francez (Joâo). Il n'était nullement Portugais, mais bien Français, né dans la localité de Saintonge, canton de Segonzac, arrondissement de Cognac. Son vrai nom était « Jean Fonteneau, dit Alfonse de Saintonge », ayant emprunté le nom patronymique de sa femme, Valentine Alfonse, laquelle peut avoir été Portugaise. Ces faits ont été récemment démontrés par M. Georges Musset, archiviste à La Rochelle, chercheur habile et fort exact.

X. Alcarraz était prénommé Antonio.

XXXV. Carvalho se nommait Joâo Lopez de Carvalho. Il est le « Jean Carvajo » de Pigafetta et le « Joâo Carvalho » de Barros. Il entra au service de l'Espagne au moins dès 1517 et mourut à Tidore le 14 février 1522.

11 bis, p. 333. Coelho (Nicolau), accompagna Cabral et fut le second, sinon le premier Européen qui foula le sol du Brésil, le 23 avril 1500. (Vicente Yañez Pinzon peut l'avoir précédé, quelques mois auparavant, 8° plus au nord).

LXII. Dourado (Fernâo Vaz). Les collections du palais de Liria, à Madrid, renferment un superbe atlas de ce cartographe, dédié à D. Luis de Ataide, vice-roi de l'Inde, daté : « Em goa, ho anno de 1568 » et très bien décrit par Mme la duchesse d'Albe, comtesse de Siruela, dans son utile *Catalogo de las colecciones del palacio de Liria*, Madrid, 1898.

XCVIII. Garcia (Diogo). Cespedes le qualifie, comme M. S. V. de « Piloto da Burgaleza », mais en ajoutant qu'il semble avoir accompagné Jorge de Melo aux Indes en 1545.

CXX. Homem (André). Sa belle carte, conservée à Paris au Ministère des affaires étrangères n'est pas datée de 1557, mais bien : « Antverpiæ anno millesimo quingentesimo quinquegesimo nono ». M. S. V. dit que « André Homem achava-se homisiado em França no tempo de Francisco Ier, de quem se confessava cosmographo ». Il avait demeuré en France quatre années chez Joâo Pereira, ambassadeur de Portugal. On le voit à Londres en 1567. M. S. V. cite une lettre de Paris, 28 février 1565, où Homem dit : « estando rescebido par cosmographo del Rey como se ue polla portaria de Monsieur le almiral ». Il aurait donc été aussi au service de Charles IX.

CXXII. Homem (Diogo), fils de Lopo. Sa carte de 1572 n'est pas la seule qui se trouve à la Bibliot. nat. de Paris (mss. Portugais n° 45). La section de Géographie en possède une de 1559 (C. 4. 877), une de 1574 (B. 2446) et un atlas non daté (n° 1,021) mais qui nous paraît remonter à 1559, comme celui du British Museum. Ajoutons qu'on en connaît

Digitized by Google

encore au moins huit: 1557 et 1575 à l'arsenal de Venise; 1558 et 1560 à la Marciana; 1561 à la Bibl. nat. de Parme; 1568 (à la Bibl. roy. de Dresde); 1569 à la Bibl. Vittorio Emanuele de Rome (ex-Collège Romain?),et un, non daté, aux archiv. commun. de Volterra. En 1545, Diego Homem s'enfuit en Angleterre, après avoir été condamné à l'exil en Afrique pour homicide commis à Lisbonne. M. S. V. publie ses lettres de grâce (11 juillet 1547). Il se peut que sa parenté avec André et Antonio Homem, dont le séjour en France est attesté, soit la source des renseignements qui donnent beaucoup d'importance à certaines délinéations de ses cartes, comme nous le montrons dans l'ouvrage intitulé *Évolution cartographique de l'île de Terre-Neuve au* XVIe *siècle*, prêt pour l'impression.

CCIV, p. 274. Le pilote Rodrigo ALVAREZ, dont il est question dans la lettre de Joâo Rodriguez, accompagna Solis en 1515 et Sébastien Cabot en 1526 au Rio de la Plata. Alonso de Santa Cruz, parlant dans son *Islario* d'îles qui se trouvent à l'embouchure de ce fleuve dit : « Se llaman yslas de Rodrigo Alvarez por las aver descubierto un piloto que con nos otros llevavamos ».

CXXIII. HOMEM (Lopo). Le 16 février 1517 le roi Manoel « lhe concedia o privilegio de fazer e corrigir as agulhas de marear que fossem necessarias nas armadas reaes, tanto para a navegaçâo da India e Mina, como para qualquer parte. » Ce privilège fut confirmé le 4 août 1524. La bibliothèque du duc de Salviati, à Rome (ex-Pise), renferme une grande carte nautique de ce cartographe. Elle porte : « Lopo Homem me ffez e. L. », mais n'est pas datée.

CXXV. LISBOA (Joâo de). Selon Alexandre de Gusmâo, cité par Varnhagen, il aurait visité la côte du Brésil dès 1506 et communiqué des renseignements à Magellan touchant le cap de Santa Maria. En tout cas, le *Padron general* de Chavès, dressé en 1536, inscrit au Brésil un *Rio de Johan de Lisboa*. Est-ce le même ?

CXXXI. Ce Pero de LEDESMA « Piloto e descobridor... que suppômos, hespanhol », nous paraît être simplement Pedro de Ledesma, pilote andaloux, né en 1476, qui accompagna Colomb en 1498 et 1502, Pinzon en 1508 et Dias de Solis en 1515. C'était un homme de caractère équivoque, et nous soupçonnons fort que le document, malheureusement non daté, cité par M. S. V. ne soit qu'une simple offre de service faite clandestinement par ce Ledesma au roi de Portugal.

CLXXXII. PIRES (André). Son *Arte de Navegar* n'est, en grande partie, qu'un plagiat de la *Suma* de Enciso. La cote exacte de ce ms. à la Bibliot. nat. de Paris est 40, et non 47, erreur du catalogue.

CXCVI. RIBEIRO (Diogo). Mourut le 16 août 1533, laissant des enfants. Mais il y a un homonyme, également prénommé Diego, qui fut pilote de Diego de Nicuesa en 1508.

CCXV. SELAYA (Sancho de). Il épousa Maria, fille de Gil Gonzales d'Avila.

Digitized by Google

CCXXVI. Teixeira (Joâo). Bien qu'en 1602, il déclare avoir appris pendant « muitos annos a fazer cartas de marear », ce qui semble le faire naître dans le second tiers du XVIe siècle, la Bibliot. nat. possède de lui une carte du Brésil datée de 1640. Sa réputation était telle que, selon Juan et Ulloa, dans les discussions concernant la ligne de demarcation, le Portugal ne voulut admettre que des cartes de lui.

CCXXVII. Teixeira (Luiz). La Bibliot. nat. de Florence possède un atlas de ce cartographe, daté de 1587.

Sebastian Alvarez, dans sa lettre du 18 juillet 1519 au roi de Portugal, parlant de l'expédition de Magellan, dit : « Van portugueses pilotos : Carvalho, Estéban Gomez, Serrâo, Vasco Gallego, Alvaro y Martin de Mesquita, Francisco de Fonseca, Cristobal Ferreira, Miñ Gil, Pedro de Abreu, Duarte Barbosa, Antonio Fernandez, Luis Alonso de Beja, Joan de Silva. »

Ainsi cette mémorable entreprise, accomplie sous pavillon espagnol, à un certain moment ne compta pas moins de quatorze pilotes portugais. A ceux-ci, viennent s'ajouter, le commandant en chef, les cosmographes chargés de la partie technique : Ruy el Francisco Faleiro, ainsi que les trois cartographes qui en fournirent les éléments : Pedro Reinel, Jorge Reinel et Diego Ribeiro, tous également nés en Portugal. C'est là un fait, à l'honneur de ce pays, et que l'histoire doit rappeler.

Henry Harrisse.

Rodolphe Reuss, **L'Alsace au dix-septième siècle.** Tome Ier. Paris, Bouillon, 1897, in-8, XXXVI-735 pages (116e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études).

Voici juste 250 ans que l'Alsace est entrée en France : il n'est pas mauvais que, malgré tout, on s'en souvienne encore parmi nous, et qu'il y ait des historiens pour nous le rappeler. Mais M. Rod. Reuss n'aurait certainement pas pu mener son œuvre à bonne fin, s'il avait toujours été attaché à son poste actuel de maître de conférences à l'École des Hautes-Études, à Paris. C'est en Alsace même qu'il a rassemblé presque tous les matériaux de son livre, et d'abord à Strasbourg, où il a été de longues années conservateur de la Bibliothèque municipale, et dont il connaît l'histoire mieux que personne; il n'a pas négligé les fonds alsatiques Heitz (à l'Université de Strasbourg) et Chauffour (à la bibliothèque de Colmar); enfin, il a utilisé les documents manuscrits conservés aux archives municipales et départementales de Haute et Basse Alsace. Les recherches ont été méthodiquement délimitées : M. R. ne s'est proposé d'épuiser ni toutes les sources allemandes, ni toutes les sources françaises qui ont, les unes et les autres, leur importance pour l'histoire d'Alsace ; celles-là pour la première moitié, celles-ci pour la seconde moitié du XVIIe siècle : il s'est placé en Alsace, au point de vue

Digitized by Google

alsacien, il a travaillé principalement sur des textes alsaciens, et, telle quelle, il est difficile d'imaginer enquête plus étendue et plus approfondie.

On pourra s'en faire une idée en parcourant l'excellente notice bibliographique qui figure en tête du volume ; et il est à remarquer que l'auteur a systématiquement omis toutes les sources qui n'intéressent l'Alsace qu'incidemment ou par un détail trop minime (pamphlets, factums, etc.) : sa liste y gagne en clarté et pourrait être donnée comme une « bibliographie choisie » de l'Alsace d'autrefois [1]. De même M. R. s'est réservé de donner en notes, dans le corps du volume, quelques indications sur les pièces d'archives qu'il a consultées. Peut-être eût-il été préférable d'en indiquer sommairement les caractères généraux, ne fût-ce que pour renseigner le lecteur sur la nature des fonds d'archives alsaciens, et pour lui montrer comment et suivant quelle mesure, dans chacune des sections de l'ouvrage, le manuscrit se combine avec l'imprimé. Car M. R. ne s'est pas contenté de prendre la substance des nombreuses monographies de détail qu'il cite dans son introduction, il les a pour la plupart contrôlées d'après leurs sources, et, reprenant l'enquête à frais nouveaux, il a vu les lacunes à combler, il y a pourvu par des recherches originales, en sorte qu'il a pu, le premier, exposer d'ensemble et en détail, la situation matérielle et morale de l'Alsace au XVIIe siècle. Là est la grande nouveauté du livre, et qui subsisterait, même si on ne tenait pas compte de tout l'inédit qu'il apporte, et des faits nouveaux qu'on trouve à tous les chapitres.

La tâche était difficile. Quoique vieille de deux siècles, la période choisie par M. R. provoque encore aujourd'hui d'ardentes polémiques. Des deux côtés des Vosges, il semble qu'on ne puisse parler du traité de Westphalie, sans penser au traité de Francfort. Et puis, en Alsace, comme partout ailleurs au XVIIe siècle, la question religieuse prime toutes les autres : la lutte trentenaire a été d'abord religieuse, et le gouvernement français, sitôt établi en Alsace, s'est montré nettement favorable à la cause catholique. Comme si elle n'était pas assez compliquée en elle-même, l'histoire de l'Alsace au XVIIe siècle est comme

1. Il n'y manque qu'une table alphabétique d'ensemble, qu'on trouvera sans doute fondue dans la table générale à la fin de l'ouvrage. A côté de cette bibliographie manuelle d'Alsace, il convient de signaler la bibliographie critique des historiens d'Alsace, que M. R. a publiée comme thèse latine de doctorat : *De scriptoribus rerum alsaticarum historicis inde a primordiis ad saeculi* XVIII *exitum* (Argentorati, ap. Frid. Bull, 1898, in-8°, XII-250 p.). Dans ce volume, M. R. a dressé le catalogue critique des sources historiques de l'Alsace, à peu près comme Wattenbach et O. Lorenz ont fait pour l'Allemagne du moyen-âge, mais avec une double supériorité : restreinte à une seule province, son étude est plus détaillée, et, au lieu de s'arrêter à la fin du XVe siècle, elle poursuit jusqu'au XVIIIe siècle. Écrite en un latin très clair, terminée par une excellente table, elle est d'un maniement commode et constitue un précieux instrument de travail pour les historiens d'Alsace.

Digitized by Google

obscurcie de la double sentimentalité patriotique et religieuse : la plus respectable assurément, mais la plus susceptible qui soit.

M. R. s'en est tiré à force de probité scientifique. Il a l'érudition vigoureuse et saine. Tous les faits qu'il expose sont accompagnés de leur référence, et, autant qu'il nous a semblé, la documentation du livre est d'une remarquable certitude. Mais surtout, M. R. a l'esprit réaliste ; il va droit au fait concret, et, presque toujours, ses conclusions sont des compromis, car la réalité se moque de la logique sectaire. « Le texte définitivement adopté des paragraphes fondamentaux relatifs à l'Alsace [dans le traité de Munster]», écrit-il par exemple (p. 167), à la fin d'une discussion qui est un modèle de critique informée et judicieuse, c'est « le produit mal venu d'un conflit long et pénible entre les parties contractantes, conflit qu'aucun des combattants n'a été assez fort pour clore par une victoire complète. » On ne saurait mieux dire, et s'il existe quelque manière d'interpréter les obscurités voulues de « l'instrument de paix », c'est bien celle qui nous est ici donnée. Il semble dès lors assez oiseux d'argumenter indéfiniment sur la signification précise du Landgraviat d'Alsace — titre ou territoire — qui fut alors concédé à la France. — Pareillement, M. R. n'hésite pas à montrer les conséquences fâcheuses de la politique religieuse suivie par Louis XIV en Alsace ; mais il relève aussi les bienfaits du gouvernement français dans la vie économique et l'administration, notamment dans la justice, si importante à une époque où l'on ignorait encore le service militaire et l'école obligatoire, ces deux procédés usuels d'assimilation dans les provinces conquises (p. 332). Partout ainsi. M. R. est impartial parce qu'il est objectif, et sa modération est comme un gage de vérité : elle n'offusquera que les chauvins ou les fanatiques.

Mais aussi, parce qu'il et objectif, M. R. a voulu dresser de la réalité un inventaire intégral. L'histoire, telle qu'il l'a conçoit, n'est pas seulement politique et religieuse : elle embrasse tous les faits de la vie sociale. *L'Alsace au* XVIIe *siècle* aura deux volumes. Le tome I (soumis cette année à la Sorbonne comme thèse française de doctorat), traite successivement, en cinq livres, du pays (géographie, population, aperçu sommaire de l'histoire d'Alsace jusqu'au XVIIe siècle); de l'histoire (politique et militaire), des institutions (administration générale, provinciale ; finances, justice, armée), des territoires (étendue et organisation), et de l'état économique de l'Alsace au XVIIe siècle (agriculture, industrie, commerce). Une longue analyse ne suffirait pas à montrer le nombre et la variété des questions traitées par M. Reuss : bornons nous à l'essentiel. — L'histoire de l'Alsace au XVIIe siècle (livre II, p. 47 à 266) n'est, dit l'auteur à maintes reprises, qu'un abrégé. M. R. suppose connus les faits de politique européenne qui ont leur contre-coup en Alsace, il ne donne pas le portrait en pied des personnages, il n'entre pas dans le détail topographique des opérations militaires, il ne s'attarde pas à décrire les scènes historiques, même les plus pittoresques : mais il

Digitized by Google

résume les événements avec une si admirable lucidité, avec une telle sûreté d'information, que désormais on ne pourra plus guère s'occuper des guerres et de la diplomatie du XVIIe siècle, en tant qu'elles se rapportent à l'est de la France, sans consulter au préalable l'exact récit qu'il nous en a fourni.— Tout au contraire, le livre IV (p. 361 à 536 : les territoires alsaciens), est exclusivement local. « Il faudra s'armer de quelque courage et de beaucoup de patience pour plonger dans ce fouillis de territoires » qu'était l'Alsace vers 1648 ; il sera bon de se munir aussi d'une carte (la dernière en date est celle de M. Schulze, au fascicule 27 des *Statistische Mittheilungen über Elsass-Lothringen*, 1896). Mais, pour peu qu'on connaisse le pays, ou qu'on en ait l'amour au cœur — et comment le connaître sans l'aimer ? — on suivra avec un intérêt passionné M. R. dans la minutieuse revue qu'il passe presque village par village, des possessions ecclésiastiques, seigneuriales et municipales qui s'enchevêtraient alors dans la Haute, et plus encore dans la Basse Alsace. — Le livre V (p. 537 à 719) est de lecture attachante et facile (comme aussi le livre II, lorsque l'auteur décrit les mœurs en même temps que les rouages administratifs). Procédés et productions agricoles (vignes, forêts, bétail) ; organisation industrielle (corporations) et industries principales (mines, métallurgie, orpailleurs, salines, poudreries, verreries, tuileries et poteries, tissage, brasseries, tabac ; etc.), routes, postes, péages, foires et marchés, navigation, monnaies, et articles de commerce : tous les détails de la vie économique du pays sont mentionnés, classés et décrits avec une précision sagace et singulièrement instructive. M. R. n'a pas eu ici à dépouiller les répertoires généraux d'histoire européenne, comme au livre II, ou les monographies locales, comme au livre IV ; les faits qu'il nous apporte sont nouveaux pour la plus grande partie, et le livre V procure ainsi une importante contribution à l'histoire économique, encore si mal connue du XVIIe siècle. Par son contenu, il est en outre comme le préambule nécessaire du tome II, où M. R. étudiera la condition sociale des habitants de l'Alsace, avant d'aborder les faits d'ordre intellectuel et religieux.

Toute la vie matérielle et morale des Alsaciens d'autrefois aura donc été reconstituée, et l'on voit dans quel ordre : M. R. a adopté un plan systématique dont les rubriques, abstraites et générales, pourraient, sans modification, servir à tout autre pays, comme à toute autre époque que l'Alsace au XVIIe siècle. Ce sont elles, et non les périodes chronologiques qui constituent, en quelque sorte, l'ossature de l'ouvrage. M. R. a composé un tableau. Rien n'est plus naturel lorsqu'il s'agit d'une histoire paisible, sans événements saillants, sans crises politiques et religieuses, ou, pour tout dire d'un mot philosophique, que M. R. nous excusera d'employer, lorsqu'il s'agit d'une époque organique. Par exemple, il est difficile d'imaginer qu'on présente autrement qu'en tableau l'histoire de l'Alsace au XVIIIe siècle. Mais en va-t-il de même au siècle précédent ? « Des cent années du XVIIe siècle, l'Alsace en a passé

Digitized by Google

cinquante-trois, et même davantage, en état de guerre » (p. 28). A la guerre de trente ans succèdent les guerres de Louis XIV. Tout est modifié en Alsace : depuis la situation du pays en droit des gens, jusqu'au fond même de la population. Au point de vue politique, les changements aboutissent tous au même fait : l'occupation française, ou en proviennent ; mais cette occupation elle-même ne s'est opérée que très lentement : avant 1648, la France avait déjà pris pied en Alsace, et elle n'a guère achevé sa conquête qu'après la prise de Strasbourg. Ainsi, de toute manière, le XVIIe siècle a été pour l'Alsace une période critique, et ce n'est guère qu'aux deux extrémités du siècle, tout au début et tout à la fin, que les conditions générales de la vie historique présentent quelque statibilité. N'eût-il pas été plus conforme à la nature des choses que le plan du livre reproduisît de plus près les phases successives du XVIIe siècle en Alsace ? En histoire, pour faire comprendre une crise, il faut la suivre pas à pas, dans son évolution chronologique.

M. R. s'en est, du reste, fort bien rendu compte, car nul n'est moins que lui d'esprit systématique, et son plus grand souci est justement de ne pas dénaturer la réalité par des conceptions à priori. Il a donc respecté l'ordre chronologique dans chacun de ses développements. Le résultat n'est pas toujours des plus heureux : le XVIIe siècle naît et meurt autant de fois qu'il y a de livres dans l'ouvrage, sinon même de chapitres dans les livres, et de sections dans les chapitres. Au livre III, le lecteur a quelque peine à se faire une idée d'ensemble précise de la manière dont l'administration française s'est progressivement superposée, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, à l'administration antérieure, de l'époque impériale. Au livre IV, il arrive fréquemment que M. Reuss remonte jusqu'au moyen âge, et descende jusqu'en 1870. Cinquante fois nous voyons défiler les « Suédois », à cinquante points de vue différents, sans que jamais (sauf peut-être au livre II) ils nous soient présentés une bonne fois, en eux-mêmes. Ailleurs, les rubriques générales adoptées par l'auteur, ne concordent pas ou empiètent les unes sur les autres : c'est ainsi qu'au premier abord la description générale du pays (livre I, chap. I) paraît écourtée ; mais on retrouvera plus loin (livre V, ch. I et II) les faits qu'on y cherchait inutilement, et non pas tous, à la vérité : la question du climat, à peine indiquée p. 18 à 20, n'est pas reprise ultérieurement. Cf. de même, livre I. chap. II et livre II, chap. II : démographie historique. Ces exemples pourraient être multipliés : il est certain que la disposition des matières prête parfois à critique.

Mais ce ne sont là que des réserves sur la forme plutôt que sur le fond, et encore convient-il d'ajouter qu'avant de porter un jugement définitif sur la tenue générale de l'ouvrage, il faut attendre que celui-ci ait été entièrement publié : somme toute, on peut dès à présent augurer sans témérité de *l'Alsace au* XVIIe *siècle* qu'elle sera classée parmi les œuvres historiques les plus remarquables de ces dernières années en France.

G. Pariset.

Digitized by Google

La Synergie sociale par Henri MAZEL. 1 vol. in-18, 1-356 p. Armand Colin et Cie, éd. 1896.

Le titre de cet ouvrage lui a certainement nui — si j'en juge du moins par moi-même qui, effrayé de son appellation bizarre, l'ai laissé sur ma table plusieurs mois, sans l'ouvrir. Puis, l'ayant ouvert, je l'ai lu jusqu'au bout avec un vif intérêt. Dans ces 350 pages où l'auteur a voulu, un peu audacieusement, renfermer « le passé, le présent et l'avenir de la société », il y a assurément beaucoup de vues aventureuses et d'outrance dans les opinions — mais aussi une force et un mouvement d'esprit remarquables. Bien qu'indépendant en général, l'auteur semble se rattacher surtout aux idées de Le Play et de Taine, notamment en ce qui concerne la Révolution française pour laquelle il est d'une sévérité qui aboutit à l'injustice. Ce n'est pas tout que de maudire la Révolution : il faut l'expliquer ; et on ne peut l'expliquer sans instruire le procès de l'ancien régime, ce qui a été le cas de Taine. M. M. ne tombe pas dans la contradiction qu'on a reprochée à celui-ci, mais parce qu'il se contente de glorifier, sans l'analyser, l'état social qui a précédé 1789, ce qui rend 1789 incompréhensible. « Tout bien, écrit-il, se serait produit sans la Révolution : nul bien n'est sorti d'elle. » C'est vraiment paradoxal.

Ce que je préfère dans le volume de M M. c'est son esprit général favorable à l'énergie individuelle considérée comme base unique de la grandeur et de la prospérité des nations, parce qu'elle est la base de la coopération ou « synergie » sociale. Il ne tarit pas sur ce sujet et en y insistant est souvent éloquent. Il l'est aussi en définissant par antithèse le danger social : « Il n'y a jamais eu qu'un danger social, et ce danger existe toujours, aujourd'hui plus grave même. Il siège dans chaque âme et se nomme Bassesse. »

Le livre de M. M., malgré ses défauts et ses erreurs, est le livre de quelqu'un qui pense et fait penser.

Sa conclusion générale : « En résumé, la conception sociale semble aujourd'hui partout plus juste qu'autrefois » est, à mon avis, exacte et réconfortante. Il la déduit d'un examen intéressant des principales doctrines sociologiques contemporaines, depuis les économistes du XVIIIe siècle jusque et y compris M. Tarde.

L'auteur qui écrit souvent très bien, emploie parfois aussi des mots bizarres et qui sentent l'école décadente : *Patrial*, *alme*, *ariste*, *ascèse*, etc. Il a des phrases comme celle-ci qui fait sourire (il s'agit de Thiers) : « Cet homoncule a toujours été nauséeux aux cœurs almes. »

Eugène D'EICHTHAL.

Digitized by Google

BULLETIN

— M. G. Colomb, sous-directeur du laboratoire de botanique à la Sorbonne, nous envoie : *Campagne de César contre Arioviste*, Paris, Leroux, 44 pp. in-8. (Extrait de la *Revue archéologique*). D'après M. C. la route prise par César, depuis Besançon, forme à peu près un arc de cercle dont le cours du Doubs serait la corde, en passant par Cussey-sur-Ognon, Olselay, Pennesières, Vallerois-le-Bois, Villersexel, et s'arrête à Arcey. L'entrevue du *Bel. gal.*, I, XLIII, aurait eu lieu sur le tertre de La Chaux, au delà de Montbéliard, et la grande bataille, en deçà, autour d'Arcey. Il faudrait avoir la minutieuse connaissance que M. C. possède des lieux pour discuter son hypothèse. Je me borne à observer qu'un des fondements philologiques sur lesquels il l'appuie est ruineux. I, LIII, 1, on lit : « Nec prius fugere destiterunt quam ad flumen Rhenum milia passuum ex eo loco circiter V peruenerunt. » Tel est le texte de tous les mss. de César. On corrige d'ordinaire, d'après Orose et Plutarque, en « quinquaginta ». Il faudrait discuter la valeur de cette correction, que M. C. a prise pour la rédaction originale. Il ne s'agit donc pas seulement de savoir s'il y a entre VM et LM une différence sensible : l'aspect de la phrase exclut d'ailleurs ce groupement de lettres. M. C. ajoute : « Le mot *cinquante mille* est en toutes lettres dans le texte et non pas en chiffres romains. » Cette assertion, fondée sur nos éditions courantes, est contredite par les dernières recherches sur César (Meusel, *Beitræge*, 234-235). Malgré ces réserves, l'étude de M. Colomb apporte à la question des données nouvelles qui ne pourront être négligées par les futurs éditeurs. — P. L.

— M. A. Th. Christ a été chargé de revoir les éditions de Tacite de Joh. Müller qui font partie de la collection Freytag. Il a donné, il y a deux ans, le tome I des *Annales;* voici la *Germanie*. Louons la petite table ajoutée à la fin du volume pour noter les changements apportés ici au texte de l'édition de 1884. — É. T.

— Nous recevons le 4e fascicule du tome Ier d'un *Archiv für Religionswissenschaft* publié sous la direction de M. Th. Achelis, et avec la collaboration de divers savants, parmi lesquels nous relevons les noms de MM. Hardy, Hillebrandt et Roscher. Ce fascicule contient un article de M. Polivka sur les nombreuses variantes relevées, surtout en pays slaves, de la légende de Polyphème, — il en est d'une ineffable absurdité, — et une étude approfondie de M. Tiele sur l'âge probable de l'Avesta, où la thèse moderniste de J. Darmesteter est vigoureusement combattue. L'*Archiv* paraît à la librairie J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), à Fribourg-en-Brisgau, en quatre fascicules qui forment un volume de 400 pages environ. Le prix d'abonnement est de 14 mk. par an. — V. H.

— A propos du trois cent cinquantième anniversaire de la création de l'*Unité polonaise*, c'est-à-dire de la fondation des Églises de réfugiés tchèques en Pologne, le chef spirituel de ces congrégations, M. le Dr Eugène Borgius, le successeur des évêques célèbres du XVIIe et du XVIIIe siècle, un Amos Comenius et un Jablonski, a publié un opuscule sur leur passé (*Aus Posens und Polens kirchlicher Vergangenheit*, Berlin, Wiegandt und Grieben, 1898, IV, 130 p. in-8). Nées du mouvement hussiste, les Églises de l'Unité l'ont dépassé d'assez bonne heure, ont persisté, à travers plusieurs siècles d'oppression sur le sol natal, puis en terre étrangère, et ont fini par se rattacher de nos jours à l'Église évangélique de Prusse, tout en conservant dans son sein une certaine autonomie. Le récit de M. B. n'est pas toujours très lucide ni très

Digitized by Google

précis, affectant à certains moments un cachet plus scientifique pour reprendre ensuite l'allure d'un résumé populaire. Néanmoins, comme la littérature sur la matière n'est pas fort riche, il pourra servir à orienter, dans une certaine mesure, ceux qui voudraient étudier l'histoire de la Réforme dans les pays slaves, sans les dispenser cependant de compléter leurs études par la lecture d'autres travaux plus étendus. — R.

— Le comte Paolo Campello della Spina vient de publier une plaquette intitulée : *I detrattori e gli apologisti del Machiavelli* (Città di Castello, Lapi, in-8 de 34 p. Prix : 1 fr). Ces observations historiques très sérieuses ont pour but de mettre en garde l'esprit italien contre les apologies, trop multipliées en ces derniers temps, des doctrines politiques du grand chancelier florentin. — N.

— L'éditeur Lapi, de Città di Castello, met en vente le grand ouvrage de M. Magherini-Graziani sur l'histoire artistique de cette intéressante ville de la vallée du Haut-Tibre. L'*Arte a Città del Castello*, édité in-4 avec grand luxe, comporte 89 planches hors texte et un atlas de 63 reproductions d'architecture, peinture, décoration, orfèvrerie, etc. Aucun travail aussi étendu n'a encore été consacré à la monographie d'une petite ville italienne. — N.

— Le livre de Mme la comtesse R. de Courson, *La persécution des catholiques en Angleterre. Un complot sous Charles II* (Paris, Firmin-Didot et Cie, 1898, xii et 335 p., 3 fr. 50), a tout juste la valeur historique d'un chapitre de la Vie des Saints. Il est inspiré d'un bout à l'autre par une foi vive, un ardent désir de glorifier les malheureuses victimes du fanatisme protestant. Ce ne sont peut-être pas les meilleures conditions d'esprit pour écrire l'histoire. Les sources où aime à puiser Mme de C. sont l'apologie des catholiques par l'évêque catholique Challoner et surtout les Archives des Jésuites (*Records of the English province*). Ce n'est peut-être pas suffisant pour présenter les faits dans toute leur intégrité. Heureusement tout le monde est depuis longtemps d'accord sur la valeur des accusations portées contre les catholiques par Titus Oates et ses acolytes; et on pourrait s'étonner avec Mme de C. que des fables aussi complètement dénuées de toute vraisemblance aient pu trouver la moindre créance, même auprès du populaire, si on ne savait par trop d'exemples fameux que tout sang-froid et toute justice disparaissent lorsqu'entre en jeu l'animosité religieuse s'appuyant sur le sentiment national. Sur le fond même des faits on ne peut que s'accorder avec Mme de Courson. Mais quand elle énumère les miracles accomplis après leur mort par les malheureuses victimes des haines religieuses du temps, quand elle relate les preuves irréfutables, suivant elle, de l'intercession divine, elle pénètre sur un terrain qui n'est plus celui de l'histoire et où nous ne pouvons la suivre. Il n'est que juste de rendre hommage au talent distingué de l'auteur. L'ouvrage est écrit d'un style fluide, net et probe, sans afféterie et sans prétention; mais c'est, je le répète, moins un livre d'histoire, qu'un livre d'édification religieuse. — Jules Lecoq.

— M. l'abbé Paul Filsjean vient de publier une bonne biographie de l'archevêque de Besançon, *Antoine-Pierre Ier de Grammont* (Paris, A. Picard, 1898, ix, 256 p. in-18), qui occupa le siège de la métropole bisontine de 1662 à 1668 ; il fut l'un des plus influents agents de la politique de Louis XIV dans les régions nouvellement conquises sur la monarchie espagnole, en même temps qu'il exerça une influence considérable et généralement salutaire sur les affaires ecclésiastiques du pays. Bien documentée, écrite sur un ton simple et sans viser à l'effet, l'étude de M. Filsjean est une contribution utile à l'histoire de l'Église de France, de ses querelles, de ses réformes et de ses créations dans la seconde moitié du xviie siècle et elle fournit plus

Digitized by Google

d'un trait caractéristique au tableau des mœurs provinciales et de la société franc-comtoise à cette époque. — R.

— La brochure que M. Paul Despiques, professeur au lycée de Bar-le-Duc, a publiée sous le titre *Notre pays Meusien* (Bar-le-Duc, Constant Laguerre. In-8, 25 p.) a été tirée de l'*Annuaire de la Meuse* pour 1898, et il est rare qu'un annuaire ait une aussi solide et belle préface. M. Despiques expose la géologie du département de la Meuse, ses montagnes, ses rivières; il nous fait visiter ses villes, Bar, Ligny, Ancerville, Vaucouleurs, Commercy, Saint-Mihiel, Verdun, Montmédy; il nous décrit ses monuments, l'église d'Avioth et l'ossuaire de Marville. Dix-neuf dessins de M. Wladimir Konarski rehaussent le prix de cette plaquette intéressante, écrite d'une façon très vivante et pittoresque ; ils représentent, entre autres curiosités du « pays meusien », le pont Notre-Dame et le gros-horloge de Bar, le portail de l'église de Rembercourt-aux-Pots, le château de Ligny, la maison du roi à Saint-Mihiel et la porte de France à Vaucouleurs. — A. C.

— Sous le titre *Les savants modernes, leur vie et leurs travaux d'après les documents académiques, choisis et abrégés* (Paris, Nony. In-8, VIII et 455 p.), M. A. Rebière a résumé l'existence et l'œuvre des principaux savants français ou étrangers qui ont fait partie de l'Académie des sciences. Il commence à la fondation de l'Académie, à la découverte de l'attraction universelle et du calcul infinitésimal. Pûis, après cet exposé sur l'histoire et le rôle de l'institution, il range chronologiquement, en trois chapitres, les mathématiciens, les physiciens, les naturalistes. Chaque notice se compose d'un résumé de quelques lignes où M. R. donne la biographie du savant, ses découvertes, ses ouvrages, et de plusieurs extraits, pour la plupart tirés des travaux historiques de l'Académie. Ces extraits font la valeur et l'attrait du livre ; ils sont bien choisis, et, comme dit M. R., ils plairont par la variété des tons, car ils sont tantôt fins et élégants, tantôt chauds et colorés, et s'élèvent parfois jusqu'à l'éloquence : ils offrent d'ailleurs de beaux exemples de labeur modeste et de dévouement; surtout, ils mettent en lumière les idées développées par le savant et les choses qu'il a trouvées. Le livre de M. Rebière met ainsi à la portée des esprits cultivés les grands noms, les grands faits et les grandes lois de la science; pas de détails, mais des aperçus d'ensemble et des points de vue généraux. P. 118 on ne dit pas l'*École militaire*, mais l'École du génie de Mézières. — A. C.

— Sous ce titre, d'une concision ambitieuse, *L'Orient et l'Europe* (Didot, 1898. XX-351 p.), M. le baron Amaury de La Barre de Nanteuil a cru pouvoir publier une série de chapitres écrits dans ce genre spécial qu'on appelle dans les classes la rédaction d'histoire. Les aspirants à la « carrière » et les candidates au brevet trouveront dans ce volume une chronologie exacte des souverains depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'aujourd'hui, et des cartes figurant à des époques décisives l'état territorial de l'empire ottoman. Ces cartes sont la meilleure partie de l'ouvrage, bien que les hachures du relief et celles des divisions politiques s'y brouillent dans une grisaille uniforme. Quant à l'exposé, le fil conducteur tantôt s'y enchevêtre tantôt se casse. L'auteur, dont la bibliographie est des plus sommaires, n'a su ni classer les faits ni présenter les idées générales. Ne cherchez pas une vue d'ensemble sur la naissance et le conflit des nationalités balkaniques : c'est par épisodes dispersés au cours du récit que le mouvement se perçoit. L'auteur ne s'inquiète pas davantage — en dépit du titre de son livre — de l'influence morale que l'Europe exerce sur l'Orient : rien de la Jeune Turquie ni de la Jeune Égypte dont les idées modernes se marient si étrangement aux traditions de l'islam ; rien du contrôle européen ni du régime international qui sont pour la Turquie et l'Égypte des garanties de durée. M. de L. B. se plaît

Digitized by Google

surtout aux négociations diplomatiques et voici, pour finir, quelques-unes de ses appréciations cueillies au hasard : L'Italie, dit-il, « ne nous pardonnait point d'avoir réclamé Nice et la Savoie pour prix de notre alliance » (la question romaine est traitée par prétérition !). — « La Prusse était née de l'inaction ou de la complicité de NapoléonIII... et voilà que la statue devenue colossale, effrayante, faisait maintenant peur à son propre sculpteur » (p. 187). — « Le roi Charles (de Roumanie), exécuta docilement les ordres que lui avait donnés le Congrès de Berlin... de nationaliser les juifs habitant ses États » (p. 227). Les Anglais se sont « arrangés pour que le canal de Suez puisse, en temps de paix comme en temps de guerre, être traversé par toutes les flottes, la leur y comprise (sic) » (p. 234). Est-ce bien « *en Arménie* » seulement que le sultan actuel a entrepris l'extermination de toute une race » ? (p. 238). M. de la Barre de Nanteuil a le tort d'écrire *Buckarest* et *Prokejostem* (au lieu de Prokesch-Osten). — B. A.

— M. Otto Siebert publie à la librairie Vandenhoeck et Ruprecht de Goettingue une Histoire de la philosophie allemande contemporaine depuis Hegel (*Geschichte der neueren deutschen Philosophie seit Hegel, ein Handbuch zur Einführung in das philosophische Studium der neuesten Zeit.* In-8, vii et 496 p., 7 mark 50). L'ouvrage commence par un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de la philosophie de Kant à Hegel et sur les « efforts philosophiques » depuis Hegel. Viennent ensuite trois sections : I. Rameaux des anciens systèmes et directions analogues : école de Hegel, école spéculative des théistes, école de Herbart, école de Schleiermacher, école de Fries, école de Baader, école de Beneke, Arthur Schopenhauer et ses adhérents, Adolphe Trendelenburg, résurrection du thomisme et d'autres anciennes philosophies. II. *Réaction :* le matérialisme, l'essor des sciences naturelles, le positivisme. III. *Nouvelles tentatives* : le néokantisme, essais d'un nouveau système. Le livre se termine par une conclusion. Il renferme en appendice une bibliographie et un index. On peut dire qu'il est fait avec soin et conscience. S'il n'abonde pas en idées générales et en aperçus d'ensemble, il offre un tableau exact et clair des écoles philosophiques de l'Allemagne contemporains. — C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 novembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection de deux candidats à la chaire de persan, vacante à l'École des langues orientales vivantes. Elle présente, en première ligne, M. Clément Huart, par 34 voix; en seconde ligne, M. Gantin, par 26 voix.

M. Philippe Fabia, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lit un chapitre, intitulé *Le règne de Poppée*, d'une étude sur la seconde femme de Néron, et conclut que sa domination fut plus malfaisante encore que celle d'Agrippine.

M. le docteur Hamy annonce que M. le duc de Loubat a retrouvé la *Clave general de Jeroglificos Americanos* de Don Ignacio Borunda, avocat de l'Audience royale de la Nouvelle-Espagne. On croyait que cet ouvrage, communiqué par son auteur au dominicain Servando Mier et saisi chez lui par l'autorité ecclésiastique, avait passé en Espagne, où des recherches inutiles furent faites; il était resté au Mexique, dans les archives de N.-D. de Guadalupe, où M. le duc de Loubat l'a retrouvé, au cours d'un récent voyage. Il vient d'être publié à Rome en un volume in-8.

M. Paul Viollet présente, à l'occasion de sa dernière communication, quelques observations sur la valeur attribuée au moyen âge au mot *consul*. M. Viollet cite une série de textes qui prouvent qu'à cette époque on a très souvent rapproché *consul* de *consulere*.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur deux inscriptions grecques découvertes en Palestine. Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — **19 décembre** — **1898**

Aristote, Parva naturalia, p. BIEHL. — BRANDT, Lactance — CARTAULT, La Flexion dans Lucrèce. — Dialogue d'Anastase et de Zachée, p. CONYBEARE. — MASON, Saint Augustin en Angleterre. — ROESSLER, L'impératrice Mathilde. — Chroniques de Bâle, V, p. BERNOULLI. — H. MULLER, Ignace et Lainez. — WATRIGANT, La genèse des Exercices d'Ignace de Loyola.— KEMKE, Patrick Young.— PFISTER, Brassac en Lorraine, Catherine de Lorraine, Les remparts de Nancy. — Venture, Alger au XVIII· siècle, p. FAGNAN. — MARION, La Bretagne et le duc d'Aiguillon. — LUCKWALDT, L'Autriche en 1813. — MAIGRON, Le roman historique de Walter Scott. — *Bulletin* : GUMPLOWICZ, Deux essais; WIEGAND, Les archives de l'Alsace; HUISMAN, Chronique strasbourgeoise ; VIETOR, La prononciation de l'allemand écrit; ARGONDIZZA, Don Casciaro. — Académie des inscriptions.

Aristotelis **Parva naturalia** recognovit G. BIEHL. Leipziq, Teubner, 1898 ; XVII-168 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Malgré plusieurs passages interpolés, les opuscules réunis sous le nom de *Parva naturalia* sont, à n'en pas douter, du même auteur que le περ ψυχῆς qui les précède dans cinq manuscrits. Il y avait une difficulté dans l'établissement du texte : les manuscrits qui comprennent en tout ou en partie ces petits traités forment deux familles, dont l'une offre souvent des leçons fautives ou obscures, là où l'autre est plus claire et plus correcte. M. Biehl a préféré avec raison les leçons de la première famille, dont le représentant le plus important (E, *Parisinus* 1853) est aussi de beaucoup le plus ancien, et à laquelle ses fautes mêmes doivent faire accorder plus d'autorité. Il en résulte des divergences assez sensibles avec les autres éditions ; mais n'y a-t-il pas plus de probabilité, grâce à cette méthode, de retrouver la main même d'Aristote ? La prudence la plus élémentaire engageait cependant l'éditeur à ne pas négliger le témoignage de la seconde famille, d'autant plus qu'un seul manuscrit de la première contient les *Parva naturalia* en entier, les autres faisant défaut pour le dernier tiers environ. M B. a su apporter un juste tempérament à son principe directeur. Ces leçons de la deuxième famille sont d'ailleurs assez souvent confirmées par les anciens commentateurs, négligés à tort par Bekker (Alexandre d'Aphrodisias, Thémistius, Michel d'Ephèse). M. B. a également mis à contribution une vieille traduction latine du XIIIe siècle, ainsi que les anciennes éditions, et n'a d'ailleurs

Digitized by Google

négligé aucun des secours que pouvait lui fournir l'érudition moderne. L'appareil critique contient donc les variantes des manuscrits, les lectures des commentateurs anciens et des premières éditions, les conjectures proposées par les savants, et en outre certaines leçons de E rectifiées par M. B. dans sa collation de ce manuscrit; un index développé termine le volume. Cette extrême conscience et le soin apporté par M. Biehl à enregistrer tout ce qui peut être utile à l'étude du texte feront justement apprécier cette nouvelle édition par les hellénistes et par les philosophes[1].

MY.

L. Caeli Firmiani Lactanti opera omnia; accedunt carmina eins quae feruntur et L. Caecilii qui inscriptus est de Mortibus persecutorum liber. Partis II, fasc. II. L. Caecilii qui inscriptus est de Mortibus persecutorum liber uulgo Lactantio tributus; recensuerunt Samuel BRANDT et Georgius LAUBMANN; indices confecit Samuel BRANDT. (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, uol. XXVII, II, 2). Vindobonae, Pragae, F. Tempsky; Lipsiae, G. Freytag; MDCCCLXXXXVII. Pp. I-XXXVI; 169-568.

Lucii Caecilii liber ad Donatum confessorem De Mortibus persecutorum uulgo Lactantio tributus; edidit S. BRANDT. Pragae, Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag; MDCCCLXXXXVII. IV-50 pp. in-18.

S. BRANDT, **Uebert die Enstehungsverhæltnisse der Prosaschriften des Laotantius** und des Buches de Mortibus persecutorum (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, ph. hist. Classe, Bd. CXXV, VI). Wien, 1891, F. Tempsky. 138 pp. in-8.

L'édition de Lactance, maintenant achevée, est une des parties les plus réussies du *Corpus* de Vienne. Si parfois nous avons dû montrer quelque sévérité pour tel ou tel volume de la collection, nous ne pouvons que faire des éloges de l'œuvre considérable de M. Samuel Brandt. Comme complément de toute l'édition, ce fascicule nous apporte sept pages d'additions et de corrections, qui témoignent de l'activité et de la conscience montrées par l'éditeur jusqu'à la dernière minute, et cinq tables alphabétiques : auctorum, expilatorum et testium, nominum et rerum, uerborum rerumque grammaticarum notabilium, index graecus. Lactance n'est pas seulement un écrivain intéressant de la décadence latine et un théologien; ses œuvres ont pour les philologues une grande importance à cause des débris qu'il nous a conservés des doctrines anciennes. On voit par suite quels services vont rendre ces tables minutieuses et exactes.

Du texte, il ne restait à publier que le *De mortibus persecutorum*. On sait que cet opuscule ne se trouve plus que dans un ms. de Moissac

---

1. P. XV, lire *Thurot* au lieu de *Thyrot*.

Digitized by Google

(B. N. lat. 2627). La nouvelle édition donne d'une manière que l'on peut considérer comme définitive toutes les particularités de ce ms. La première page offrait des difficultés spéciales qui n'avaient pas encore été complètement levées depuis Baluze. Outre les données acquises par ses prédécesseurs, M. B. a utilisé une copie du ms. faite pour l'Académie par André Laubmann, la photographie des deux premières pages, enfin un fac similé de la première page exécuté par M. Omont. Le résultat de ce multiple examen a été le déchiffrement complet de la première page sauf en un point où l'on ne peut plus rien lire. Le ms. est du XIe siècle avancé. Si la paléographie ne conduisait pas à cette conclusion, le tableau des particularités orthographiques donné pp. XIV-XV suffirait à ne pas faire remonter plus haut cette copie (*ci* pour *ti* très souvent, *e* pour *ae* et *oe*, erreur dans l'attribution de l'*e* cédillé quand il y a *e* et *ae* dans le même mot : *seuiaebant* avec *e* cédillé deuxième, *nichil*).

M. B. a rendu justice aux précédents éditeurs. On trouvera dans sa préface une description exacte de leurs travaux et dans son annotation la plupart de leurs conjectures. Le reste est facile à trouver, grâce à l'abondante annotation de l'édition de Bauldri où M. B. a eu raison de le laisser. M. B. publie pour la première fois complètement les émendations de Bentley découvertes à Londres par Zangemeister. Enfin M. B. a contribué pour sa part à la correction du texte. Voici ses principales conjectures : c. 3, 8 ante *imperium* Christi ; 19, 3 *incipit* senex ; 27, 1 Herculius... cogitare coepit illum... *susceptis inimicitiis*... esse uenturum... et urbe munita et rebus *omnibus* diligenter instructa ; 28, 4 tanquam Superbus alter exactus (sans *est*) ; 29, 1 profectus *est* ; 31, 2 securem alteram *iis* inflixit ; 33, 7 odor *it* non modo ; 38, 1 nisi *caecam* et *effrenatam* ; 38, 6 *barbarorum* seruitutem ; 40, 1 praesidi *Bythiniae* ; 40, 3 *eum* cum praesidio ; 44, 7 cumque *conspiceretur* ; 44, 9 *sed* manus Dei ; 49, 6 sicut ii qui *torquentur* ; 50, 3 se *immiscuerat* ; 50, 4 *item* Seueri filium ; 50, 5 in omnia Maximiani *bona*... *se* cedere ; 52, 4 diurnis nocturnisque precibus *ei supplicemus*.

La petite édition du *De Mortibus* reproduit la grande avec une annotation critique très sommaire et une table des noms propres.

La préparation du travail avait été commencée par M. Georges Laubmann. Mais d'autres occupations retardèrent l'éditeur qui finit par transmettre ses notes à M. Brandt, et c'est celui-ci qui a terminé l'édition d'accord avec son collègue. Ces circonstances expliquent pourquoi elle s'est faite attendre si longtemps et c'est ce retard qui m'excuse à mon tour de n'avoir pas annoncé plus tôt la dissertation de M. Brandt sur la chronologie des œuvres de Lactance. La partie principale de cette dissertation est en effet consacrée à démontrer que le *De Mortibus* ne doit pas être attribué à Lactance. A avoir attendu, nous gagnons de saisir la pensée de M. B. dans son expression la plus récente. Le mémoire communiqué à l'Académie de Vienne a provoqué deux articles de M. Belser

Digitized by Google

dans la *Theologische Quartalschrift* (1892, pp. 246 et 439). M. Brandt a répliqué dans les *Jahrbücher für kl. Philologie* (1893, t. 147 pp. 121 et 203) et dans une note de ses prolégomènes (n. 6, p. XVIII). Sur quelques points, M. Brandt a été amené à modifier son opinion.

D'après M. B., Lactance né en Afrique vers 260, s'établit à Nicomédie après 290, comme professeur public. En 303, il perd sa charge, en vertu de l'édit du 24 février. C'est de ce moment qu'il recueille les matériaux des *Institutions*, grand ouvrage apologétique auquel l'auteur attache la plus haute importance. A ces travaux préliminaires appartient le *De Opificio Dei*, terminé en 304, compilation où il n'y a presque absolument rien d'original. Les *Institutions* ont été achevées avant la mort de Maximien, en 310 ; car V. 23, Lactance n'aurait pas manqué de la mentionner à l'appui de ses menaces, comme l'auteur du *De Mortibus* qui l'a décrite (c. 28-30). Il est probable que la date de l'achèvement de l'œuvre doit être placée en 308 ou en 309. Où était alors Lactance ? En Gaule, répond M. B. C'est là le point décisif pour la question du *De Mortibus*. Saint Jérôme nous apprend que Lactance a été le précepteur de Crispus (*uir. ill.*, 80; *Chr.* a. 2333). Crispus naquit en 304, peut-être en 302 (Seeck, *Zeitschrift fur wiss. Theologie*, 1890, 69). Si, comme le croit M. B., Lactance était en Gaule depuis 307, Crispus lui eût été confié bien jeune. Mais saint Jérôme ne dit pas que Lactance fût venu pour cela. Il a quitté l'Orient bien plutôt à cause de la persécution et afin de terminer en paix son grand ouvrage (voir le ton du *De Op.* I, 1 ; 3 ; 2 ; 20, 1 ; de *Inst.* 4, 18, 2). Des pays entre lesquels il avait le choix, l'Italie et l'Afrique jouissaient de la paix religieuse depuis 305, mais étaient dévastées par la guerre de Sévère et de Maxence (en 307), de Maxence et d'Alexandre (en 308-310). Restait la Gaule, gouvernée par Constantin qui avait séjourné à Nicomédie jusqu'en 306 et que Lactance avait pu voir, dont il connaissait en tout cas les sentiments autrement que par ouï-dire. Le voyage de Lactance en Gaule, loin d'être en contradiction avec les données du problème, paraît donc vraisemblable. Et qu'il doit se placer pendant la composition des *Institutions*, c'est ce que prouvent deux passages, V, 2, 2 et 11, 15 (« cum in Bithynia... docerem » ; « uidi ego in Bithynia... »). Il y parle de son séjour à Nicomédie au passé et sur le ton de quelqu'un qui écrit ailleurs. Le préceptorat et la situation politique et religieuse de l'empire nous amènent à penser que Lactance est alors en Gaule. Il a pu devenir précepteur de Crispus presque aussitôt après son arrivée. Car le panégyriste Nazarius (p. 243, 3 Baehrens) vante en 321 dans Constantin le jeune, né en 315 ou 316, une formation littéraire hâtive: « *maturato studio* litteris habilis » ; Constantin le jeune avait alors six ans au plus. Son père faisait donc commencer de très bonne heure l'éducation de ses fils. L'absence d'allusions à Constantin dans les *Institutions* (les discours de 1, 1, 12 et 7, 27, 2 sont apocryphes) donnent lieu de croire qu'elles

Digitized by Google

étaient presque entièrement rédigées quand l'auteur entra en relations avec le prince.

D'autre part, il résulte de l'étude du *De Mortibus* que cet opuscule a été composé après 313 (en 315 d'après M. B.) par un personnage ayant séjourné à Nicomédie de 310 à 313. Or Lactance, qui a fui la persécution dès 307, n'a pas dû revenir à Nicomédie avant 313. La persécution n'a fait qu'une très courte relâche, depuis l'édit de tolérance de Galère (30 avril 311) jusqu'à sa mort. Mais à cette date les *Institutions* étaient publiées. L'auteur pouvait-il reparaître dans la ville du prince qu'il avait clairement désigné par les mots : « illa est uera bestia » (*Inst.* 5, 11, 5)? Il ne semble pas. Il n'y a donc pas de place pour un séjour de Lactance à Nicomédie pendant les années où, dans cette ville, l'auteur du *De Mortibus* faisait provision de traits haineux.

L'étude du style confirme l'hypothèse de la différence des auteurs. Sans doute, il y a dans le *De Mortibus* bien des détails qui rappellent Lactance. Mais ils sont plutôt le fait d'un imitateur des *Institutions* alors dans toute leur nouveauté, que d'un écrivain original. Et ils sont démentis par la tenue de l'ensemble, sensiblement inférieure à la distinction et à l'élégance du professeur africain.

En regard de ces conclusions, voici la chronologie défendue par M. Belser :

307-310, Lactance est dans un pays inconnu, loin de Nicomédie;
310-311, peut-être avant, achèvement des *Institutions ;*
314, décembre, achèvement du *De Mortibus ;*
315-316, *Epitome ;*
318-320, *De Ira Dei.*

M. Belser se fonde sur divers textes des *Institutions* (notamment 4, 27, 3). Mais la principale objection à la thèse de M. Brandt est l'attribution par saint Jérôme du *De Mortibus* à Lactance. Ainsi déjà à la fin du IVe siècle, ce pamphlet faisait partie du *Corpus Lactantianum*. Il n'est pas impossible, après tout, que l'œuvre de l'élève ait été mise à la suite de celles du maître. Il reste cependant des doutes. L'argumentation de M. Belser a obligé M. Brandt de modifier certaines assertions, notamment sur la date du préceptorat.

Une autre objection vient à l'esprit. Les chronologies des deux savants ne sont pas tellement différentes qu'on ne puisse les faire accorder, et alors la question du *De Mortibus* reste entière. On la résoudra suivant qu'on admettra ou non la possibilité d'un séjour de Lactance à Nicomédie après 309. Le lieu où les *Institutions* ont été achevées n'a plus d'importance. C'est peut-être le résultat le plus clair de cette polémique. En tout cas, ceux qui se risqueront à la lecture de la brochure et des articles de M. B. me sauront peut-être gré d'avoir d'avance indiqué quelques-unes des conclusions; car l'exposition de ces questions difficiles n'est pas aidée par des subdivisions et des résumés qui seraient cependant fort utiles. J'ajoute, pour être complet, que M. O. Seeck,

Digitized by Google

Geschichte des Untergangs der antiken Welt, pp. 426 et sqq.; émet une autre hypothèse. Lactance serait l'auteur du *De Mortibus;* il l'aurait composé en Gaule après la mort de Dioclétien, vers 320. Cette date, est considérée comme possible par M. Schanz, *Gesch. der röm. Litteratur*, III, 381. Elle n'a d'ailleurs qu'un rapport secondaire avec la question d'authenticité. M. Brandt s'est contenté de la mentionner.

Quelle que soit l'opinion à laquelle on se range, on ne peut méconnaître l'importance des recherches de M. Brandt. Son œuvre constitue un ensemble incomparable de données relatives à Lactance et l'on ne recommencera pas de sitôt son exacte et précise édition.

Paul Lejay.

A. Cartault. **La Flexion dans Lucrèce** (Université de Paris, Bibliothèque de la faculté des lettres, V); Paris, Alcan, 1898; 122 pp. in-8.

Nous avions sur Lucrèce de bonnes études grammaticales, mais elles ne portaient que sur le détail. Les commentaires, surtout ceux de Lachmann et de Munro, avaient le même caractère fragmentaire. Il nous manquait un livre d'ensemble. C'est ce qu'a tenté pour la flexion M. Cartault. Il a eu soin de distinguer les cas où nous sommes réduits au témoignage des manuscrits de ceux où la métrique nous permet des conclusions plus sûres. Il a recouru aux éditions de Lachmann, de Munro, de Bernays, de Brieger, de Giussani et de Heinze. Ce travail offre donc de sérieuses garanties.

On pourra lui faire une critique. C'est d'être borné à la flexion. M. C. était maître de délimiter son étude. Mais il lui a été fort difficile de traiter son sujet sans en sortir et il eut dû joindre la phonétique à la morphologie. De fait, au moins une fois, il a mélangé les deux ordres de données, en traitant de la conservation de *o* bref après *u* (*aeuom, relinquont*). Comme M. C. part d'un point de vue morphologique, cette question est traitée à deux places différentes, suivant qu'il s'agit de substantifs ou de verbes.

Une lacune d'une autre nature est le défaut de conclusion sur l'état de nos manuscrits. C'était le cas de déterminer dans quelle mesure ils pouvaient avoir conservé la graphie ancienne. Cette multitude d'observations conduisait en effet à un certain nombre de probabilités.

Ces résultats sont intéressants. Voici les principaux. Lucrèce emploie rarement les formes grecques de la première déclinaison [1]; dans les

---

1. La lecture *ambrosias*, gardée par M. C. dans l'une des deux rédactions proposées pour VI, 971 (p. 14), me paraît difficile à défendre. M. C. renvoie à *homoeomerian*, I, 830 et 834; mais, dans le passage, Lucrèce donne expressément cette forme comme mot grec et se plaint de ne pouvoir le traduire: *ambrosia* n'est pas entouré d'un tel commentaire.

Digitized by Google

manuscrits, il y a des traces peu fréquentes de la déclinaison grecque pour la deuxième déclinaison, assez nombreuses pour la troisième. Le génitif en *-ai* des substantifs est très fréquent à la fin du vers (107 exemples sur 166; 153 formes en *-ae*). M. C. en conclut que Lucrèce se laisse guider par la commodité métrique; mais cette couleur archaïque des fins de vers n'est-elle pas voulue? Il n'y a que trois exemples de ce génitif pour les adjectifs contre une vingtaine de formes en *ae*. L'unique datif en *-ai* (I, 453), contesté par Lachmann, est défendu par M. C. qui discute le passage. M. C. a en faveur de sa thèse la grande rareté dans Lucrèce du datif singulier de la première déclinaison. Le génitif des noms en *-ius* est en *-i*, celui des adjectifs (trois fois) en *-ii*; M. Cartault, pour V, 1006, propose de lire *nauigiis*. A la troisième déclinaison, M. C. cite les formes connues *colos*, *uapos*, *arbos*; considère comme très suspect l'ablatif *rationi* (III, 74; VI, 66) et rejette l'ablatif *calori* (VI, 969). La forme de l'ablatif singulier des participes présents n'est pas encore sujette à une règle fixe; en général, elle est en *-i*, quand le participe est plutôt adjectif; en *-e*, quand il garde son sens verbal. Les distinctions établies par Neue et Wagener, *Formenlehre*, II, 3e éd., p. 90, ne s'appliquent donc pas à Lucrèce. Le datif de la quatrième déclinaison est en *-u* dans le seul exemple certain (V, 101). Le génitif de la cinquième déclinaison est toujours en *-ei*, sauf *rabies* (IV, 1083); au datif, on a *rei* deux fois. La forme *ibus* du démonstratif est très vraisemblable II, 88, assez vraisemblable VI, 1012, peu vraisemblable IV, 934 et VI, 755. Le datif-ablatif *ollis* est surtout fréquent à la fin du vers (9 exemples sur 11, contre 17 *illis*, dont 15 datifs). On peut se poser la même question que plus haut pour les génitifs en *-ai* et ici il n'y a plus de raison métrique possible. On ne trouve jamais dans Lucrèce *quibuscum* ni le datif en *-o* de *ullus*, *alius*, etc.; le datif féminin en *-ae* de ces pronoms est attesté une fois, et l'on a de plus les formes *alid*, datif *ali* (7 et 1 fois).

L'infinitif en *-ier* se rencontre 48 fois dans 36 mots, l'infinitif en *-i*, 468 fois dans 178 mots; il y a 26 cas du type *mutarier* comme dactyle cinquième et 12 cas de types divers à la même place. M C. invoque encore ici la commodité métrique; ce n'est pas la seule explication possible. Là aussi, ne peut-on pas voir l'effet d'une préoccupation pour donner à la fin du vers une couleur archaïque? L'imparfait de la quatrième conjugaison est toujours en *-ibat*, sauf *apsiliebat* (VI, 1217). M. Cartault ne croit pas au parfait en *at* dans *inritat* (I, 70) et *disturbat* (VI, 587); dans les deux cas il admet la possibilité d'un présent historique; *superat* (V, 396) est une correction de Lachmann et le vers est corrompu. Dans les composés de *ire*, le parfait est toujours en *-it*, sauf III, 710, 798 et probablement 690; Lachmann, qui admet les formes en *-it* seulement devant consonne, s'est trompé. Les formes pleines des parfaits en *-aui*, *-eui*, *-oui*, sont extrêmement rares à la troisième personne du pluriel et aux troisièmes per-

Digitized by Google

sonnes du plus-que-parfait de l'indicatif et du subjonctif, du futur antérieur, du subjonctif parfait et de l'infinitif : VI, 3; V, 1162 ; de même on ne trouve pas de formes en *-iui*. Les formes en *-erunt* sont habituelles dans ces catégories de verbes, tandis que les formes en *-ere* dominent dans les parfaits en *-i* (47 contre 21) et en *-si*. Dans les parfaits en *-i*, l'*e* est tantôt bref (11 fois), tantôt long (10 fois). Le passif des verbes en *-ficio* est tantôt en *fici : effici* (M. C. ne croit pas à *effit ut* de Munro, II, 1004), *offici*, et *interfieri*, *defieri; conficere*, « accomplir », fait *confieri; conficere*, « venir à bout de détruire », donne *confici*.

Il n'est possible de donner ici qu'une très petite partie des résultats des statistiques de M. Cartault. Il suffit d'en signaler l'intérêt comme l'exactitude. Plus d'un commentateur et d'un grammairien ira prendre dans cette brochure des faits précis et des chiffres,... sans en indiquer toujours la provenance.

Paul Lejay.

The Dialogues of Athanasius and Zacchaeus and of Timothy and Aquila, edited by F. C. Conybeare (*Anecdota Oxoniensia*, Classical series, part VIII). Oxford, at the Clarendon Press, 1898 ; lix-104 pp. petit in-4, Prix : 7 sh. 6.

Le Dialogue d'Athanase et de Zachée est publié pour la première fois par M. Conybeare d'après le manuscrit de Vienne, th. gr. 248, du xii siècle au plus tard. L'éditeur a contrôlé le texte sur l'ancienne version arménienne que les Mékhitaristes de Vienne impriment en partie à ses frais dans l'édition des *Paralipomena Armeniana* d'Athanase. Cette version permet de combler quelques lacunes et fournit la fin de l'opuscule. La forme actuelle de ce Dialogue ne peut être antérieure à 300, mais M. C. signale des rapports littéraires et doctrinaux avec les *Testimonia aduersus Iudaeos* attribués à Grégoire de Nysse, les Dialogues d'Apollinaire sur la Trinité, le *Contra Noetum* d'Hippolyte, le traité d'Origène contre Celse, le *Contra Marcionem* de Tertullien et un passage de Justin.

Le Dialogue de Timothée et d'Aquila offre peut-être plus d'intérêt. Les citations du Nouveau Testament se réfèrent plutôt aux évangiles apocryphes du type de l'évangile de Pierre et des *Acta Pilati* qu'aux livres canoniques. De telles influences se sont, d'ailleurs, exercées aussi sur l'autre écrit, car son auteur paraît avoir eu sous les yeux un évangile de l'enfance, d'après lequel, entre autres particularités, Jésus naissait à Jérusalem (§ 75 et la note 1 de M. C p. 43). Sur d'autres points, le Dialogue de Timothée et d'Aquila reproduit des allégations déjà formulées par Épiphane, *De Mensuris et Ponderibus ;* comme il les complète, il faut songer à une source commune. Or, quelques-unes de ces assertions, relatives au rôle d'Hadrien à Jérusalem, coïncident avec

Digitized by Google

des détails rapportés par le *Chronicon Paschale*, Chrysostome *(Adv. Iudaeos)*, Jérôme *(in Zach., XI ; in Ier. XXXI)*, Eusèbe et Jean Malalas. Jérôme se réfère à des *ueteres historiae*. M. Gelzer soupçonne que la source d'un des textes de la Chronique est une chronique locale de Jérusalem. Notre dialogue aidera donc à restituer cette source. M. C. l'a publié en appendice d'après le Vatic. gr. Pii II, nº 47, du XIIe siècle. Ce texte avait déjà été signalé par Mai. Il a des lacunes, dont une paraît considérable (p. 97 ; fol. 127).

Les deux ouvrages ont d'ailleurs des rapports frappants. Ils semblent être deux rédactions d'un même écrit, bien plus ancien, comme le prouvent les citations des apocryphes. Une autre rédaction est sans doute conservée dans l'*Altercatio Simonis et Theophili*, publiée en 1883 par M. Harnack. Ces indications suffisent pour montrer quel intérêt présente la publication de M. Conybeare.

Il a accompagné le texte du Pseudo-Athanase d'un commentaire suivi, consistant surtout en de nombreux rapprochements. Il est fâcheux qu'un index ne permette pas de retrouver facilement les renseignements précieux qui sont consignés dans cette annotation et dans l'introduction. L'index des passages bibliques, très utile, ne suffisait pas. Deux photogravures reproduisent une page du manuscrit de Vienne et deux pages du manuscrit du Vatican.

M. D.

The mission of St Augustine to England according to the original Documents, being a Handbook for the Thirteenth Centenary, by Arthur James Mason, D. D. canon of Canterbury, and lady Margaret, professor of Divinity in the University of Cambridge. Cambridge, University Press, 1897.

Le but des auteurs de ce livre de circonstance a été de réunir tous les documents concernant la mission de saint Augustin en Angleterre, de façon à laisser les faits parler par eux-mêmes et établir nettement la situation de l'Église d'Angleterre vis-à-vis de l'Église de Rome.

La préface expose succinctement et clairement la nature et la valeur des documents en question. Comme toujours, l'histoire du vénérable Bede est admise sans discussion : il est entendu que Bede est le plus digne de foi des historiens. Je ne cacherai pas que, sans suspecter la bonne foi de Bede, je me méfie de ses jugements. Sa haine pour les Bretons, haine qui s'explique par les massacres et les ravages de Catwallon en Northumbrie, est bien connue ; elle a quelque chose de si âpre et de si violent qu'il est difficile d'accepter aveuglément ses assertions en ce qui les concerne. Cette réserve faite, les auteurs ont apporté dans leur analyse autant de prudence que de science. Contre l'abbé Duchesne, ils soutiennent l'authenticité de la célèbre épître contenant les réponses du pape Grégoire aux questions d'Augustin (Epist. lib. XI,

Digitized by Google

ind. IV, num. 64, et en partie Bede, I, XXVII). Les raisons ne sont décisives d'aucun côté. Les textes sont puisés aux meilleures sources.

Les textes sont suivis de quatre dissertations, d'intérêt et de valeur inégales.

Dissertation I. The political outlook of Europe in 597, by C. W. Oman.

C'est un exposé clair et substantiel de la situation politique de l'Europe vers 597. M. Oman est un des rares écrivains anglais qui rendent justice aux Bretons en lutte contre les Anglo-Saxons. Il constate qu'aucune province de l'ancien empire romain ne lutta avec autant de vaillance que la Bretagne contre l'invasion germanique et que la victoire ne se décida en faveur des envahisseurs qu'au bout de deux cents ans de guerres continuelles.

Dissertation II. The mission of Augustin and bis companions in relation to other agencies in the conversion of England, by the Editor.

C'est le morceau capital du volume. La thèse de l'auteur, c'est que la mission grégorienne établie en Kent, en dehors de la Northumbrie et de l'Est-Anglie, n'a guère contribué directement à l'évangélisation des autres parties de l'Angleterre. Il n'en est pas moins vrai que dans le Wessex, si ce ne sont pas des membres de la mission grégorienne qui ont implanté le christianisme, ce sont tout au moins des missionnaires imbus des mêmes idées. Essex a été évangélisé d'abord aussi par des envoyés de Grégoire. Il est vrai que le christianisme y disparut à peu près vers 616 et que son restaurateur dans cette zone fut un Celte, saint Cedd. Le roi Sigberct lui-même avait été baptisé vers 653 par un scot Finan. En Northumbrie même, les brillants résultats des efforts de Paulinius furent à peu près annihilés à la suite du renversement de la dynastie chrétienne en 633. Le roi breton Catwallon et le roi payen de Mercie, Penda, se livrèrent dans ce pays à d'affreux ravages qui amenèrent la destruction presque complète du christianisme, C'est le scot Aidan qui l'y rétablit. La Mercie, tout le monde le reconnaît, a reçu son christianisme de l'Église scotique de Northumbrie [1]. Les auteurs ne seraient donc pas loin de la vérité, s'ils se contentaient d'affirmer que le triomphe définitif du christianisme en Angleterre, sa pénétration dans les esprits et les cœurs, furent dus, pour une très large part, aux efforts des missionnaires irlandais, à leurs vertus, leurs exemples et à la supériorité de leur caractère et de leur culture. Mais il paraît contraire aux faits de contester que l'Église d'Angleterre doive sa constitution définitive, sa forme et son esprit à l'Église romaine établie dans le Kent. Le personnel *choisi* ou *accepté* par le véritable grand homme de l'Église anglaise primitive, Théodore de Tarse, a toujours été fidèle à l'esprit de Rome et à la discipline romaine.

1. Bede, *Hist. Ecc.*, III, 21, 24; IV, 3.

Digitized by Google

Dissertation III. The Landing-place of St Augustine with a map, by T. Mck. Hughes.

C'est un examen minutieux et consciencieux de la topographie de l'île de Thanet, où aborda Augustin.

Dissertation IV. On some liturgical points relating to the mission of St Augustine, by The Rev. H. A. Wilson.

Le point le plus intéressant de cette étude porte sur la question de savoir en quoi l'administration du baptême chez les Bretons différait de l'usage romain auquel Augustin voulait les soumettre. L'auteur discute toutes les opinions émises, saus en adopter aucune.

J. Loth.

Kaiserin Mathilde, Mutter Heinrich's von Anjou, und das Zeitalter der Anarchie in England, von Oskar Roessler. Berlin, Ebering, 1897 (Historische Studien, VII). XIII, 443 p. in-8. Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. Roessler est une étude consciencieuse, mais bien développée pour un sujet aussi restreint que celui qu'il a choisi. Assurément, la question de la succession au trône d'Angleterre après la mort de Henri Ier et de l'avènement de la dynastie d'Anjou, est digne de l'intérêt d'un historien, mais la personnalité de *l'emperesse* Mathilde n'est pas, quoi qu'en puisse penser l'auteur, de taille à être placée de la sorte en vedette, ni faite pour éveiller l'admiration grandiloquente dont il fait preuve en énumérant ses moindres faits et gestes [1]. Ce n'est pas tout de dépouiller soigneusement les recueils de diplômes et de chartes, les chroniques allemandes et les récits anglais ; il faudrait encore proportionner son style aux événements qu'on relate et ne pas magnifier le moindre détail des sources, selon la méthode, malheureusement trop répandue encore, de certains médiévistes, qui excellent à presser un petit texte insignifiant, de manière à lui faire rendre bien au delà de son sens exact et précis [2] ; heureux encore quand une imagination trop

---

1. M. R. ne craint pas d'affirmer, par exemple, que la fille de Henri Ier a, même avant son retour au pays natal, et comme impératrice, sur le continent, « *eine welthistorische Bedeutung* », alors que son rôle y est d'une insignifiance absolue.

2. Ainsi, puisque dans une source on l'appelle « la bonne Mathilde », et dans une autre « *piissima Mathildis* », M. R. nous raconte que « *le peuple allemand* ne la vit quitter qu'avec regret l'Allemagne à la mort de son époux ». Parce qu'elle a confirmé la possession d'un lopin de terre en passant un jour à Rocca Carpinata, il en conclut qu'elle joua « un rôle important à la cour en Italie », et qu'elle « participa aux soucis du gouvernement ». Parce qu'elle signe la mise au ban d'un voleur de biens d'Église, lors de son séjour à Castrocaro, M. R. s'empresse de constater « une influence directe de la reine sur les affaires publiques ». — Il faut lire les paroles assez sèches d'Orderic Vital et de Robert du Mont, sur son départ, pour apprécier l'imagination de M. R. racontant « l'amour incroyable des Allemands, qui ne pouvaient s'habituer

Digitized by Google

féconde ne les pousse pas à raconter ou à affirmer des faits d'ordre matériel ou psychologique que d'autres moins habiles y chercheraient en vain [1]. Comment peut-il savoir, par exemple, quelles étaient les intentions des chevaliers anglais qui accompagnèrent Mathilde à Utrecht? Comment a-t-il fait pour apprendre que le caractère de la jeune femme était « *ungewoehnlich liebenswürdig* »? Ou que, vivant aux côtés de l'empereur Henri V, cet homme « âpre et traîtreux » (*schroff und hinterlistig*), elle a partagé avec lui tout le bonheur et les tristesses de la vie dans une « union merveilleusement harmonieuse » (*in einer wunderbar harmonischen Ehe*)?

La partie de l'ouvrage consacrée à l'activité de Mathilde en Angleterre est tout naturellement mieux étoffée, si je puis dire, puisque là du moins elle a joué un rôle politique, encore que ce ne soit pas précisément le rôle éminent « parmi les héroïnes de l'histoire universelle », que lui attribue M. R. Mariée à vingt-sept ans avec Geoffroi Plantagenet, un enfant de dix-sept ans, elle se brouille avec lui, se réconcilie, donne le jour au futur Henri II (c'est certainement l'acte le plus important et le plus *historique* de son existence!) et entame enfin la longue et compliquée lutte contre Étienne de Blois, qui lui dispute le trône, à elle et à son fils. M. R. nous la raconte avec des détails si nombreux qu'on s'y embrouille parfois; lui-même, d'ailleurs, nous parle de « victoire décisive » (p. 232), bien longtemps avant que la guerre soit finie. Étienne ne joue pas le beau rôle dans ce récit; bien que « popu-

---

à croire qu'ils seraient privés dorénavant de cette main souvreaine, si douce et si puissante, qui depuis quinze ans avait répandu les bénédictions et les bienfaits sur les territoires de l'Empire », etc.

1. Ce sont surtout les appréciations psychologiques, si difficiles et si hasardeuses, avec les matériaux incomplets dont nous disposons, qui tentent l'auteur : Henri d'Angleterre montre la «*vorahnende Sicherheit einer genialen Natur*», Robert de Glocester a un « *genialen Blick* »; Étienne de Blois est un « *politischer Charlatan* », mais c'est surtout dans l'appréciation de la reine Mathilde qu'il se donne libre carrière; d'abord, « les passions héroïques et viriles reposent encore, germes délicats, dans son sein »; puis « sa douceur se change en une dureté inflexible, qui se combine maintenant avec l'orgueil et une méprisable fierté ». Quoi d'étonnant d'ailleurs? « En quittant l'Allemagne, elle avait tout perdu, puissance et honneur, bonheur et amour... elle ne voulait plus que vengeance et le pouvoir à tout prix! » Finalement sa conduite despotique « frise la folie »; mais M. R. trouve cependant que ses passions « ont quelque chose de vraiment grandiose et rappellent les types féminins des Niebelungen ». Il est si discret d'ailleurs, que c'est par une incidente seulement que nous apprenons le « *leidenschaftliches Liebesverhaeltniss* » de la reine avec Brian Fitz-Count, à un moment où l'âge aurait déjà pu calmer ses ardeurs. Elle passe ses dernières années « dans le recueillement et la pénitence, après une vie agitée »; aussi, quand « la vieille héroïne » ferma les yeux à Rouen, « les belles vertus féminines qui l'ornaient jadis avaient toutes reparu ». Sur un point nous voudrions défendre la souveraine contre son admirateur; si aux conférences de Winchester (avril 1141), elle est décidée d'avance à céder le pouvoir à son fils (p, 297), elle ne peut pas y montrer en même temps « une ambition plus repoussante que jamais » (p. 300).

Digitized by Google

laire », « aimable » et « chevaleresque », c'est un être irrémédiablement « frivole ». Ce mot revient à chaque instant à propos du prétendant (p. 130, 132, 249, etc). Sur les droits d'Étienne en tant qu'opposés à ceux de Henri d'Anjou, on peut différer d'ailleurs d'opinion, en compagnie de savants aussi autorisés que MM. Round et Freeman, qui se refusent à le regarder comme un usurpateur ; ce n'est pas un des chapitres les plus clairs de l'ouvrage que celui dans lequel M. R. combat la manière de voir de ces savants anglais.

Le style de M. R. appellerait aussi quelques observations; bien qu'il ne semble pas beaucoup aimer la France (il signale quelque part « *den ausschweifenden Geist der grande Nation* »), il lui emprunte un peu trop son vocabulaire ; il y a dans la langue allemande des équivalents pour les mots *Complicen*, *Briganten*, *Mêtier*, *eklatant*, *requiriren*, *paralysiren*, etc., etc.

En nous arrêtant un peu longuement aux défauts du travail de M. Roessler, nous n'avons pas voulu méconnaître et nous ne songeons pas à nier les mérites sérieux de son livre. Il a réuni de nombreux matériaux ; il a tâché de les mettre en œuvre, s'y appliquant avec trop de zèle peut-être, c'est-à-dire suppléant aux lacunes des sources et de la tradition par des développements qui effaroucheront les lecteurs expérimentés et leur inspireront peut-être pour tout le travail une défiance qu'il ne mérite pas partout. Nous croyions qu'on était d'accord aujourd'hui pour reconnaître que, pour le moyen âge tout au moins, l'histoire *pittoresque* était inadmissible, à moins qu'il ne s'agisse de tableaux de mœurs ou de l'exposé d'institutions générales ou locales. Il serait fâcheux qu'on en revînt aux errements de la période romantique, où ces amplifications des textes ne choquaient personne, et c'est pour cet unique motif que nous avons appuyé sur ce que nous considérons comme un grave défaut de méthode. L'historien qui ne sait pas se résigner, pour les époques plus reculées du passé, à ne pas *analyser* tous ses personnages, à ne pas *expliquer* tous leurs actes, ne sait pas encore entièrement son métier; il doit s'estimer heureux s'il réussit à en établir l'existence et s'il ne commet pas d'erreurs en les énumérant.

R.

---

1. P. 118, lire *Sarthe* pour *Sarte*. — P. 119, il est au moins bizarre de parler d'une « guerre de guérillas » au XIIe siècle. — P. 213, lire *Falaise* pour *Falèse*. — Quand l'auteur parle (p. 15, p. 262), de « cadeaux immenses » ou d'un « butin incommensurable » (*unermesslich*), on pourrait croire que M. R. n'a aucune idée de la rareté des métaux précieux à cette époque. — P. 398, il faut lire sans doute *Newcastle* au lieu de *Neuburg*. — P. 409, lire *Vernon* au lieu de *Verno*. — P. 411, M. Roessler ne nomme pas même le couvent où Mathilde passa les années de sa « paisible pénitence ». — P. 417, lire *Annales Cameracenses* pour *Camercenses*.

Digitized by Google

Basler Chroniken, herausgegeben von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel. Fünfter Band, bearbeitet von Aug. Bernoulli. Leipzig, Hirzel, 1895, vi, 606 p. In-8.

C'est un peu tard que nous avons été mis à même de rendre compte du cinquième volume des *Chroniques Bâloises*, dont nous avons parlé, plusieurs fois déjà, depuis un quart de siècle, aux lecteurs de la Revue. Cette collection des historiens bâlois du moyen âge avance lentement, mais avec cette solidité d'érudition qui caractérise en général les productions de la science helvétique et inspire dès l'abord toute confiance à ceux qui sont appelés à en utiliser les travaux. M. Aug. Bernoulli continue dignement, dans ce tome V, les traditions de W. Vischer, A. Socin, etc. Il nous y donne d'abord les *Grandes Annales de Bâle*, (238-1416), les *Petites Annales de Bâle* (1308-1415), la *Chronique de Henmann Offenbourg* (1413-1445), puis la *Chronique de Henri de Beinheim* (1365-1452) et ses continuations jusqu'en 1473, et la *Chronique anonyme* de 1445, enfin la *Chronique anonyme des guerres de Bourgogne* (1473-1479), en y joignant de nombreuses pièces justificatives et des *excursus* sur certains points de détail. Le tout est accompagné de notices substantielles sur les auteurs de ces récits et sur les manuscrits eux-mêmes [1]. Les plus curieuses de ces chroniques contemporaines sont celles de Henmann Offenbourg et de Henri de Beinheim. Le premier, né à Bâle, en 1379, a beaucoup voyagé et fréquenté les personnages marquants de l'époque, tant en Allemagne qu'en Italie ; il a été chambellan de l'empereur Sigismond, il a visité la Palestine en 1437 et a joué un rôle considérable dans les affaires de sa ville natale, jusqu'à ce qu'il se soit brouillé avec ses concitoyens à propos de l'invasion du dauphin Louis en 1444. Il est mort en 1459, âgé de quatre-vingts ans, et son récit est, sur bien des points, d'une importance supérieure à celle qu'on attribue d'ordinaire avec raison aux chroniques locales. Quant à Henri de Beinheim, fils naturel d'un baron de Fleckenstein [2], il était en 1428 official de son oncle, l'évêque Jean de Bâle, puis il quitta l'Église pour le droit, et fut l'un des diplomates les plus accrédités de la cité, jusque vers le milieu du xve siècle. C'est donc également un témoin de sérieuse valeur.

La littérature historique bâloise est si riche en monuments du passé, que l'éditeur nous annonce que deux volumes seront encore nécessaires pour arriver jusqu'à la moitié du xvie siècle, et au triomphe définitif de la Réforme à Bâle, date à laquelle est fixée provisoirement la clôture du

---

1. Signalons aussi l'utile *Glossaire* que M. A. Gessler a joint au volume.

1. Les barons de Fleckenstein étaient d'assez puissants dynastes de la Basse-Alsace, vers les confins du Palatinat. Beinheim est actuellement un bourg insignifiant près de Seltz, sur les bords du Rhin.

Digitized by Google

recueil. Souhaitons seulement qu'il ne se passe pas trop d'années jusqu'à ce qu'on atteigne ce but.

R.

Hermann MULLER. **Les origines de la Compagnie de Jésus. Ignace et Lainez.** Paris, Fischbacher, 1898, VI, 329 p. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La genèse des Exercices de saint Ignace de Loyola, par le P. H. WATRIGANT, de la Compagnie de Jésus (Extrait des *Études*). Amiens, imprimerie Yvert; en vente chez l'auteur, Chaussée Périgord, 38. 110 p. gr. in-8. Prix : 4 fr.

La question des Jésuites est à l'ordre du jour partout, dans l'État et dans l'Église; il n'est pas étonnant que la science, elle aussi, se sente attirée de nouveau vers des problèmes historiques qui touchent aux intérêts les plus élevés de la société moderne et qui, même au point de vue de la curiosité pure, présentent, par l'extrême difficulté de les poser et surtout de les résoudre, un intérêt tout particulier. M. Hermann Muller a entrepris, dit-il, ses recherches au courant d'autres études historiques et « dans un simple but de curiosité ». Il a consacré beaucoup de temps à l'examen des origines de la plus puissante, de la plus persistante, de la mieux organisée des sociétés secrètes qui aient jamais existé dans le monde; il a voulu les scruter avec une impartialité complète; « on a tout dit pour ou contre les Jésuites, tout peut-être, sauf la vérité sans passion et sans fard [1]. Les Jésuites pris en bloc ne sont ni des saints ni des hypocrites consommés; ils sont tout simplement des hommes, des hommes comme les autres, capables de vertus et d'héroïsme, mais sujets aussi à l'erreur et à la défaillance... Je croirais avoir fait un grand pas vers la lumière si je parviens à établir une vérité aussi simple et aussi dénuée d'artifice ». Seulement M. M. avoue qu'on se trouve en face de difficultés presque insurmontables quand on veut scruter les origines de la Compagnie de Jésus; si les documents de seconde main abondent, les documents originaux sont en bien petit nombre et leur intégrité paraîtra tant soit peu suspecte à plusieurs; la solution définitive du problème « n'appartiendra qu'à nos arrière-neveux ». Peut-être; mais il n'est pas bien certain qu'on arrache jamais aux Jésuites leur secret tout entier, et le jour où quelque révolution politique ou religieuse donnerait libre accès aux archives secrètes de l'*Al Gesu* de Rome, il est douteux que les savants d'alors y trouvent des dossiers qui feraient la lumière, la Compagnie n'étant formée ni de méditatifs ni d'érudits, mais bien de volontés agissantes soumises à une volonté suprême, et le mot

---

1. M. Muller est peut-être un peu sévère pour certains de ses prédécesseurs; des savants comme MM. Gothein, Jean Huber, etc., ont également eu la prétention assez justifiée de dire la vérité « sans passion et sans fard ».

Digitized by Google

d'ordre ayant été de tout temps, comme le rappelle l'auteur, de supprimer les preuves et de les détruire partout (p. 116).

C'est donc dans des conditions assez défavorables qu'il faut aborder la question des origines de cette Société, qui n'est ni un ordre monastique, comme ceux du moyen âge, ni une congrégation religieuse pareille à celles des temps modernes, et que se pose cette autre question subsidiaire : Jusqu'à quel point saint Ignace a-t-il été le véritable créateur et le législateur de son Institut, tel que nous le connaissons aujourd'hui? La tradition nous affirme, il est vrai, que depuis trois siècles et demi il n'a subi aucun changement, ni altération, ni réforme; est-ce bien vrai?

M. M. examine tout d'abord les récits sur la conversion du saint, sur sa retraite au Montserrat et ses exercices ascétiques à Manrèse. C'est bien certainement de la *Santa Cueva* qu'est sortie la société de Jésus; mais les contours en étaient-ils nettement tracés déjà dans l'esprit et dans l'imagination du pèlerin obscur qui ne songeait encore qu'à se rendre au Saint-Sépulcre de Jérusalem? Cette question se rattache de la façon la plus intime à la date de la conception et de la rédaction des *Exercices spirituels*. Sont-ils le fruit des méditations du pénitent solitaire, inspirées par une révélation surnaturelle d'en haut, comme le veut la tradition orthodoxe, sont-ils le fruit de ses lectures, des conseils et des enseignements qu'il trouva chez les Bénédictins du Montserrat, comme l'ont dit dès le XVIIe siècle des auteurs de l'ordre de saint Benoît et comme le répètent aujourd'hui plusieurs autres que ne guide aucune jalousie professionnelle? M. M. a longuement discuté, en entrant dans le détail des textes, les incontestables emprunts faits par saint Ignace à Dom Garcia de Cisneros et à d'autres auteurs [1]. Il faut bien que la vérité de ces assertions ne soit plus niable, puisqu'au même moment le R. P. Watrigant, dans un travail très détaillé, paru d'abord dans les *Études* de la Compagnie, en arrivait presque à faire des concessions analogues à l'esprit critique. Après avoir commencé par dire que « le monopole des attaques contre l'originalité des *Exercices spirituels* » avait appartenu jusqu'ici « aux auteurs jansénistes, juifs et protestants » (p. 40), il est amené lui-même, par la force des choses, à reconnaître « l'influence directe » de l'abbé de Montserrat « dans la genèse des Exercices de saint Ignace » (p. 59). Il accorde aussi, comme « assez probable », que Dom Jean Chanones « avait communiqué à son pénitent...

1. C'est à cette occasion que M. M. se plaint de la manière de discuter de ses adversaires, le seul passage où sa sérénité presque inaltérable ait fléchi devant un accès d'humeur, d'ailleurs assez naturel en matière aussi épineuse. « Au fond, dit-il, le Jésuite est un controversiste par tempérament, mais un controversiste doublé d'un rhéteur; le but le mène et certains scrupules d'exactitude sont pour lui lettre morte ». Nous ne prétendrons pas le contraire; mais, pour être sincères, avouons que bien des gens, qui ne sont Jésuites ni de robe longue ni de robe courte, ressemblent singulièrement aux controversistes incriminés de la sorte.

Digitized by Google

des instructions, des règles spirituelles dont il aura fait quelque usage dans son livre » (p. 25). A-t il cru vraiment gagner beaucoup sur l'adversaire, en affirmant ensuite que bien « des sages leçons dont on a fait jusqu'à présent honneur à Cisneros, ont été textuellement empruntées à des prédécesseurs qu'il ne nomme pas »? Personne ne lui sera plus reconnaissant que la science impartiale de la peine qu'il a prise pour marquer tout ce que saint Ignace doit à Ludolphe le Chartreux, Gérard de Zutphen, le *Rosetum* de Mauburnus, etc. Sans doute le P. Watrigant n'abandonne pas pour cela l'inspiration surnaturelle du saint; « les exercices qu'il a pris ailleurs par fragments et à l'état informe, ne sont devenus que par lui ce manuel de la vie surnaturelle que le Vicaire de Jésus-Christ a pu recommander spécialement à tous les fidèles ». Mais c'est là une opinion théologique, et nous ne faisons ici que de l'histoire.

Il y a de même une concession marquée dans ce que dit le P. Watrigant de l'origine *chronologique* des Exercices spirituels. Jadis les fidèles y voyaient un texte inspiré, dicté par le Très Haut à son serviteur dans la solitude de Manrèse. M. Muller a fort bien établi qu'on ne connaît pas le texte espagnol *primitif*, le seul qu'Ignace de Loyola ait pu rédiger alors, puisqu'il ne savait pas le latin ; qu'on ne savait donc pas ce qui avait été ajouté, changé aux conceptions primitives du saint, jusqu'à une époque assez éloignée de sa phase initiale. Le P. Watrigant, tout en maintenant qu'il a fait à Manrèse une première rédaction de ses Exercices, accorde pourtant et démontre lui-même (p. 43) que le texte espagnol *actuel*, « tel qu'il a été publié d'après le manuscrit autographe du saint », n'a pu être écrit « qu'après ses études latines et même après ses premières études philosophiques et théologiques. »

Mais il n'y a pas que les *Exercices spirituels* à l'actif du fondateur de la Compagnie de Jésus, il y a les *Constitutions* de l'ordre, plus discutées encore, au sujet de leur origine ignatienne. Et c'est sur ce point là que M. Muller nous a donné l'un des chapitres les plus curieux et les plus neufs de son livre, en n'affirmant pas seulement, mais en démontrant l'étroite ressemblance d'une foule de prescriptions des constitutions avec les règlements des grandes associations et confréries religieuses musulmanes du nord de l'Afrique, qui existaient depuis longtemps déjà, les Chadelya, les Quadrya, etc. Saint Ignace aurait donc emprunté les cadres de son ordre à l'Islam, absolument comme Mahomet emprunta ses doctrines à l'Église orientale et au judaïsme. Sans doute, il est quasiment obligatoire de rencontrer des analogies entre toutes les sociétés, religieuses ou politiques, plus ou moins secrètes, qui ont existé et qui existeront dans le monde, étant donné le moule de la cervelle humaine et les rubriques de notre esprit, qui restent constantes à travers les siècles. Mais au cas présent, il ne s'agit pas seulement d'analogies isolées et fortuites, mais du calque délibéré d'institutions, de rituels et de formules ; sur ce point, le plus habile controversiste aurait difficilement

Digitized by Google

raison contre les preuves administrées par M. Muller et qui, pour le nombre et la valeur, défient toute réfutation [1]. Détail curieux, dès le XVIe siècle, des ennemis des Jésuites avaient déjà — tant la haine rend parfois clairvoyants les adversaires — deviné quelque chose de cette vérité historique; mais, mal orientés, ils rattachaient les traditions de l'ordre à la secte palestinienne des Ismaëliens ou *Haschichin*, et cette erreur évidente, avec les intentions malveillantes qui s'y rattachaient, avait rendu la riposte facile aux défenseurs de la Compagnie. Maintenant ces emprunts et les *Constitutions* en général, sont-ils attribuables à saint Ignace? Quelles sont les modifications introduites par Lainez, après qu'il eut vaincu au sein de l'ordre l'opposition des Bobadilla, des Rodriguez et autres, opposition dont les traces, malgré les habiles et persévérantes retouches des historiographes de la Compagnie, n'ont pu être entièrement effacées? Questions des plus délicates à trancher, puisqu'on en est réduit sur bien des points à des hypothèses et que ceux qui seraient les mieux à même de nous renseigner, s'il leur plaisait de le faire, n'ont mis jusqu'à ce jour aucun empressement à remplacer la légende par l'histoire. Il faudrait même attendre bien longtemps encore pour arriver à la certitude absolue, s'il était vrai, comme l'assure M. Muller, « qu'en fait d'erreurs historiques concernant sa Compagnie, un Jésuite ne redresse jamais que celles qui lui sont préjudiciables » (p. 143). Cependant notre auteur a fait son possible pour arriver, du moins, à des solutions approximatives et vraisemblables et, en l'état actuel du problème, on devra se contenter de ce qu'il dit sur l'activité de Lainez, suffisamment appréciée par ce mot : « Le malheur d'Ignace fut de juger trop favorablement ses successeurs. » C'est, en tout cas, à Lainez et à Aquaviva que la Compagnie dut l'organisation définitive grâce à laquelle on l'a vu régir l'Église et la chrétienté catholique pendant des siècles, organisation si puissante qu'elle reste toujours au-dessus des lois, jusque dans les pays où, légalement, elle n'existe même pas [2].

R.

---

1. J'ajouterai, d'ailleurs, que je trouverais absurdes ceux qui reprocheraient à saint Ignace de s'être approprié en partie l'organisation des *Kouans* de l'Afrique du Nord, pour donner une cohésion plus complète à son œuvre. On peut être d'avis différent sur la valeur de celle-ci, dans son ensemble, et nous avons dit là-dessus notre manière de voir ici même (*Revue* du 24 février 1896), mais sur cette question d'origine on ne peut que féliciter le fondateur de l'ordre d'avoir apprécié d'un coup d'œil si sûr la valeur d'un pareil cadre.

2. Pour l'historien — je ne dis pas pour le moraliste — ce résultat obtenu par Lainez fait naturellement du second général des Jésuites une personnalité des plus intéressantes et des plus remarquables de l'histoire moderne. Une biographie complète de ce grand manieur d'hommes serait, à certains égards, plus curieuse encore et plus instructive que celle de saint Ignace lui-même. Mais il a travaillé « à la plus grande gloire de Dieu » par des moyens trop humains, pour que ses disciples soient disposés d'en donner jamais autre chose que des panégyriques sans portée, et personne

Digitized by Google

Patricius Junius (Patrick Young) Bibliothekar der Koenige Jacob I und Carl I von England. Mittheilungen aus seinem Briefwechsel, herausgegeben von Johannes Kemke. Leipzig, Spirgatis, 1898, vi, xxix, 146 p. In-8.— Prix: 11 fr. 25.

Le recueil de la correspondance de Patrick Young, le bibliothécaire de Jacques Ier et de Charles Ier d'Angleterre, forme le douzième volume de la collection bien connue de M. K. Dziatzko, directeur de la Bibliothèque de Goettingue, qu'il fait paraître, depuis une série d'années, sous le titre de *Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten*. Ce n'est pas un des plus intéressants de la série. Le digne conservateur de la *Library* et du Cabinet des médailles des deux premiers Stuarts n'est pas, par lui-même, un personnage bien intéressant; il a commencé fort tard à écrire et son érudition s'est attachée de préférence à la publication de textes patristiques fort indifférents aux lecteurs d'aujourd'hui. Il possédait une belle collection de manuscrits grecs et latins, très connue de son temps[1]. Il était d'une obligeance à toute épreuve, paraît-il, à l'égard des savants qui lui demandaient des collations de textes et qui naturellement, ne lui marchandaient pas les éloges et les épithètes admiratives. Mais on n'en est pas moins déçu en parcourant leurs lettres, copiées sur les originaux, aujourd'hui perdus, par Thomas Smith, le bibliothécaire de la *Cottonienne*, mort en 1710, et publiées par M. Kemke. Sauf une courte apparition à Paris, en 1617, Patrick Young ou Patricius Junius — c'est ainsi qu'il avait latinisé son nom — n'a jamais visité le continent et la liste de ceux qui lui écrivirent [2] est assez considérable et renferme les érudits les plus célèbres de la première moitié du XVIIe siècle, Casaubon, Cluver, Lindenbrog, Meursius, Peiresc, Heinsius, Du Puy, Godefroy, Saumaise, Gronovius, Vossius, et bien d'autres. Mais des deux cents épîtres environ réunies par M. K. il en est relativement peu qui soient réellement intéressantes pour l'historien, qu'elles soient écrites en latin, en grec, en anglais ou en français; ce sont des lettres de recommandation, des billets d'excuses (entre autres pour un garçon qui a fait, trois jours durant, l'école buissonnière !), des missives diverses, envois de volumes prêtés, remerciements pour services rendus, accusés de réception, etc., qui n'auraient un intérêt de curiosité que s'ils émanaient d'un

---

en dehors de la Compagnie, n'a les documents nécessaires pour tenter l'entreprise avec quelque succès. Il ne ferait d'ailleurs plaisir qu'aux « jansénistes, protestants et juifs », et risquerait de rouvrir certaines plaies mal cicatrisées. En effet, les RR. PP., qui ont obtenu de la papauté reconnaissante la canonisation de tant des leurs, n'ont jamais demandé, ou du moins n'ont jamais obtenu que l'Église fît de Lainez un saint. Rome n'a pu s'empêcher de se souvenir que ce violent lui avait forcé la main.

1 Acquise en majeure partie par Isaac Vossius, elle se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Leyde.

2. De 1609, où s'ouvre la correspondance, jusqu'en 1652, date de la mort de l'ancien bibliothécaire royal, il y a eu évidemment plus de 188 lettres écrites ou reçues par lui. Ce sont seulement les fascicules qu'Atwood, son gendre, retrouva et remit à Smith.

Digitized by Google

personnage infiniment plus considérable. L'éditeur avoue à la fin de son introduction biographique [1] que l'image de cet excellent homme (Junius) s'est peu à peu effacée; nous doutons fort que son travail, très consciencieusement fait d'ailleurs, parvienne à lui rendre du relief et des couleurs.

R.

Les Mémoires du comte de Brassac, gouverneur de Nancy (1633-1635), par Ch. Pfister. Nancy, typ. Crépin-Leblond, 1898, 122 p. In-8.

Catherine de Lorraine (1573-1648), par le même. Nancy, Berger-Levrault, 1898, 92 p. In-8.

Les derniers vestiges des remparts de Nancy, par le même. Nancy, Crépin-Leblond, 1898, 20 p. In-8. (planches).

Ces trois mémoires, publiés coup sur coup, nous montrent avec quel zèle et quel succès M. Pfister prend à cœur la tâche spéciale qui lui a été dévolue le jour où il fut appelé à la chaire « d'histoire de l'Est de la France » à l'Université de Nancy. Le plus important des trois est celui qui traite des *Mémoires du comte de Brassac*, ou, pour parler d'une façon plus correcte, des Mémoires relatifs à l'activité de M. de Brassac en Lorraine, rédigés sur ses papiers officiels par le sieur Marivin. Ce n'est qu'une partie du manuscrit primitif, qui semble perdu pour le reste, et qui s'étendait aussi sur les autres parties de la vie du gouverneur de Nancy. M. Pfister en a retrouvé l'autographe à la bibliothèque de Lyon ; il en a pris copie et nous en donne de copieux extraits, contrôlés et savamment annotés, comme on pouvait s'y attendre de la part de l'historien de la capitale lorraine. Il y a joint un aperçu biographique sur ce Jean de Galard de Béarn, comte de Brassac, qui est un personnage curieux à étudier pour lui-même ; huguenot convertisseur d'abord, puis huguenot converti, il représenta pendant plusieurs années la France auprès du Saint-Siège et la confiance de Richelieu en fit le premier gouverneur de Nancy après la conquête de la Lorraine et l'expulsion de sa dynastie légitime. M. Pf. nous a très clairement exposé la tâche difficile, pour ne pas dire impossible, que lui réservait ainsi le grand ministre et les raisons qui devaient le faire échouer dans sa tentative de rallier les Lorrains à la couronne de France. Après les grands travaux de MM. d'Haussonville, des Robert, etc., son étude est une contribution importante à l'histoire provinciale et générale de ce temps.

Le mémoire sur la princesse Catherine de Lorraine, fille du duc Charles III et de Claude de France, tout en se rapportant à la même époque, nous transporte sur le terrain plus particulièrement religieux et

---

1. On l'aurait voulu un peu mieux ordonnée, et exploitant davantage les documents qu'elle précède.

Digitized by Google

décrit, en les rattachant à une personnalité marquante, quelques-uns des épisodes les plus curieux du grand mouvement de réforme monastique qui se produit alors par toute la catholicité. Passionnée pour la vie cloîtrée, fondatrice de nombreux monastères, sans vouloir abdiquer pourtant sa position de sœur et de tante de souverains régnants, Catherine de Lorraine, princesse du Saint-Empire, en sa qualité d'abbesse de Remiremont, n'est peut-être pas un personnage bien équilibré, et je ne sais si elle paraîtra aussi absolument sympathique à tous les lecteurs qu'elle l'est à son historien; mais en tout cas ils suivront avec un vif intérêt les péripéties de ses longues luttes avec les nobles chanoinesses de son abbaye qui n'avaient pas le goût de la clôture ni celui des macérations, et qui finirent par l'emporter sur le fond, malgré les efforts de Catherine et ceux des hauts dignitaires de l'Église dont elle invoqua l'appui[1].

Le troisième travail de M. Pf. s'adresse surtout aux archéologues de Nancy même ; il a voulu conserver le souvenir d'un des derniers restes de l'ancienne enceinte de la ville, le bastion le Marquis, au moment où la sape allait le faire disparaître et niveler ce témoin de l'activité de Vauban ; il avait été construit en 1672 sur l'emplacement d'ouvrages dressés dès la fin du XVIe siècle; chemin faisant, le savant professeur discute et rectifie toute une série de détails relatifs aux fortifications de Nancy.

R.

Alger au XVIIIe siècle (Notes sur Alger) par Venture de Paradis. Édité par E. Fagnan. Tirage à part de la *Revue Africaine*. 178 pp. In-8. Alger. Jourdan. 1898.

Venture de Paradis, qui fut chargé du cours de turc lors de la création de l'École spéciale des langues orientales vivantes et devait mourir pendant l'expédition de Syrie en qualité de premier interprète de l'armée d'Égypte, avait passé la plus grande partie de sa carrière dans les consulats des pays musulmans du bassin méditerranéen. Au cours d'un séjour qu'il fit à Alger, de 1788 à 1790, il rassembla, sous le titre de *Notes sur Alger*, vraisemblablement en vue de les publier, des renseignements sur la Régence et particulièrement sur l'organisation et le fonctionnement de l'Odjak. Ce sont ces notes que M. Fagnan, qui a exploré les

1. M. Pfister appelle l'abbesse qui précéda Catherine *Élisabeth Rhingraff*, une fois même *Élisabeth de Rhingraff*. Il y a là une légère erreur; c'était une *comtesse* de Salm, des *Wild — und Rheingrafen* de ce nom ; il faudrait donc l'appeler tout au moins « la rhingravine Élisabeth ».— Il n'est peut-être pas absolument correct non plus de dire qu'Antoinette de Lorraine « fut choisie comme femme par le duc Jean Guillaume de Clèves Juliers. » Le malheureux idiot auquel on livra la princesse, pour essayer de continuer sa lignée, était absolument incapable de *choisir* une compagne.

Digitized by Google

cinq volumes, formant à la Bibliothèque nationale le recueil des papiers de V. et en a déjà fait plusieurs extraits insérés dans la *Revue Africaine*, organe de la Société historique algérienne dont il est le dévoué secrétaire, publie aujourd'hui avec un titre modifié mais plus précis.

On ne remarque pas dans le manuscrit de V. les grandes divisions très distinctes qui caractérisent ces sortes de travaux. Il est probable qu'il y consignait pêle-mêle et à mesure qu'il les recueillait, les renseignements qu'il parvenait à se procurer, se réservant de les classer et de les coordonner lors de leur mise en œuvre.

Après une description physique d'Alger et de la Régence, très précise pour la ville et généralement exacte pour le reste du pays, V. passe en revue l'agriculture, le commerce et l'industrie, dit quelques mots des différentes races qui peuplent la contrée et arrive à l'étude du Gouvernement et du monde officiel : dey, fonctionnaires du divan, chefs militaires et soldats, saïs et corsaires, prêtres et magistrats défilent longuement devant lui et ce qu'il en dit corrobore ce qu'on en savait déjà. Mais il rapporte nombre de faits moins connus. C'est ainsi qu'il nous apprend (p. 40) que les juifs commanditaient les corsaires et que l'un deux (p. 47), non content de participer de ses deniers à la lutte contre les chrétiens, avait embrassé l'Islamisme afin de pouvoir se livrer de sa personne à la piraterie, était parvenu au rang de vice-amiral et « avait fait une fortune considérable à la course ». Il nous montre ailleurs (p. 134) les Anglais prenant le parti des pirates algériens contre les nations chrétiennes qui avaient à souffrir de leurs déprédations. En divers lieux il fait de l'esclavage un tableau moins attristant que celui auquel était accoutumée l'Europe d'alors : « (p. 50 et suiv.) Tous les domestiques des consuls, « des négociants, ouvriers et artisans européens, des Pères de la Mission « et de l'hôpital espagnol sont choisis parmi les esclaves. On en donne « aux cacheriés ou casernes des Turcs pour les tenir propres et pour « servir. Ce ne sont point les esclaves les plus à plaindre ; les Turcs les « traitent avec douceur et humanité..... Il y a trois bagnes à Alger dans « lesquels sont enfermés les esclaves chrétiens appartenant au beylik et « destinés au service de la marine et des travaux publics. Ce sont les « seuls esclaves qui soient à plaindre, en exceptant cependant de ce « nombre les charpentiers, les calfats et ceux qui afferment les tavernes : « tous ceux-ci ont le moyen de gagner de l'argent et même leur rachat « en peu d'années. .. Mais la plus grande partie dissipent tout au jeu, à « la bonne chère, à la débauche et il y en a bien peu qui songent à se « procurer leur liberté par une sage économie... ». Il y a plus : cette condition d'esclave représentée à la chrétienneté sous de si sombres couleurs paraissait aux transportés et même aux soldats d'Oran moins misérable que la vie qu'ils menaient dans cette citadelle sans cesse bloquée : « La place d'Horan, dit V. (p. 52), procure, une année dans « l'autre, cent esclaves de toutes nations. Ce sont des soldats ou des gens « condamnés à un exil perpétuel qui préfèrent l'esclavage au sort de

Digitized by Google

« vivre dans ce préside; ils sautent les remparts et vont sur les terres du « Gouvernement du Ponant [Beylik de Mascara], où ils sont arrêtés ».

Les notes de V. se terminent par un curieux parallèle entre l'Odjak et l'Ordre de Malte, un exposé de la situation financière de la Régence et quelques détails sur l'administration locale et les usages de la ville d'Alger.

Cet exposé renferme de nombreuses redites que, moins scrupuleux, M. F. eut pu faire disparaître sans en diminuer l'intérêt. Il a eu le soin d'indiquer ces rédactions multiples comme aussi quelques contradictions presque inévitables dans un travail préparatoire dont les éléments étaient puisés à des sources diverses; enfin il fait suivre le texte d'un index qui en est en quelque sorte le sommaire et facilite les recherches.

L'étude de cette société à part que fut l'Odjak a toujours offert un vif attrait à la curiosité des chercheurs; ils sauront gré à M. Fagnan de les avoir mis à même de lire les observations, jusqu'ici ignorées ou peu s'en faut, de Venture de Paradis.

C. Sonneck.

La Bretagne et le duc d'Aiguillon, 1753-1770, par Marcel Marion, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux, Paris, Fontemoing, 1898, VI, 624 p. 8°. Prix : 10 francs.

La lutte acharnée des États et du Parlement de Bretagne contre la monarchie chancelante de Louis XV est un des épisodes les mieux connus ou du moins les plus universellement cités, même dans les histoires populaires, parmi les symptômes avant-coureurs de la Révolution. La tradition en a fixé les traits d'une façon peu flatteuse pour le monarque et ses représentants officiels, en réservant ses éloges pour les défenseurs des libertés bretonnes. Est-ce à tort, est-ce à raison? C'est là ce que s'est demandé M. Marion, et dans une étude très documentée, un peu touffue peut-être pour embrasser seulement seize années de l'histoire d'une province, il vient nous apporter les résultats de ses réflexions et de ses recherches. Ils troubleront fort, je le crains, la quiétude de bien des gens, s'ils restent acquis, mais ce n'est pas là certes un motif pour les repousser de prime abord. Il nous plaît assez que, de temps à autre, quelque esprit critique ou généreux se lasse d'entendre appeler Aristide un juste et Démade un coquin, qu'il essaie de reviser les vieux procès jugés par l'histoire universelle et prononce soit un réquisitoire foudroyant contre les heureux qu'elle avait glorifiés, soit une apologie bien sentie en faveur d'un des malheureux qu'elle a flétris. C'est, en effet, quoi qu'en pense l'auteur, une réhabilitation presque complète d'un des personnages les plus décriés de notre histoire moderne que nous apporte M. M. dans son livre sur *la Bretagne et le duc d'Aiguillon*. Il a eu la malechance de réunir contre lui, de son vivant, la

Digitized by Google

noblesse provinciale, les parlementaires, les pamphlétaires et les philosophes et certes il ne s'attendait pas lui-même, et on ne s'attendait pas à lui découvrir, à plus d'un siècle de distance, un défenseur aussi érudit et aussi désintéressé ! Le « noir et profond courtisan », le soldat peu courageux, lutinant les meunières durant le combat de Saint-Cast et sortant de là, « couvert de farine et de gloire », l'impérieux interprête du despotisme royal vis-à-vis des États de Bretagne et du Parlement de Rennes, l'intrigant éhonté qui manœuvrait à la cour pour unir la « cabale dévote » au « parti des mauvais lieux », le ministre inepte et pusillanime qui humilia la France devant l'étranger — ce sont bien là les accusations qu'on retrouve partout à son adresse — se change sous la plume de M. M. en un administrateur prévoyant et sage, un militaire plein de bravoure, en un défenseur des libertés provinciales pour lesquelles il plaidait « avec une excessive énergie » à Versailles, en vrai protecteur de cette Bretagne si ingrate. Et si l'on a conservé ce mauvais souvenir de lui dans nos annales, c'est uniquement à la mauvaise querelle de quelques magistrats turbulents qu'il doit cette atroce physionomie. L'auteur accorde bien qu'il ne fut pas un héros impeccable, ni « exempt des faiblesses ordinaires de l'humanité », mais en somme il nous le dépeint comme un galant homme et veut que nous le tenions, nous aussi, pour une victime atrocement calomniée.

Une invite aussi brusque à une volte-face aussi complète ne laisse pas de vous étourdir au premier abord et c'est avec une certaine anxiété que j'ai abordé la lecture du gros volume de M. Marion, prêt à me rendre à la vérité, que je désirais vivement connaître, et doutant pourtant quelque peu qu'il fût si facile de la saisir. A mesure que j'avançais dans ma lecture, mon opinion s'accentuait et s'affermissait, avec le concours de l'auteur, et en fermant le volume, j'avais, grâce à lui, grâce aux lumières qu'il m'avait données, une idée arrêtée sur les troubles de Bretagne. Ce n'est pas la sienne assurément, mais comme ce sont les faits réunis par son labeur érudit, qui l'ont fait naître, je me permets de lui soumettre ici ma manière de voir, sans apporter d'ailleurs au débat d'autres documents que ceux qu'il a fait connaître ; dossiers d'archives, plaidoyers, pamphlets, il a si bien dépouillé toutes les pièces afférentes que rien d'important n'a pu lui échapper.

C'est par la lecture de ces dossiers d'archives qu'il a sans doute commencé jadis son travail ; il y a trouvé, dès le début, la trace de l'agitation violente des esprits, des accusations haineuses que chaque parti portait contre ses adversaires, et il s'est dit qu'il fallait les vérifier avec soin avant de les admettre ; le duc d'Aiguillon contre lequel se manifestaient principalement ces colères et ces haines, comme le plus immédiat et le plus en vue des représentants du pouvoir central, lui est apparu, dès ce moment, comme une espèce de bouc émissaire dont le sacrifice, demandé par les uns, était consenti par les autres ; c'est dans cette disposition d'esprit qu'il a continué à compulser ses dossiers, à noter les

Digitized by Google

témoignages des contemporains; noblesse et parlementaires ont paru devant lui sous un jour de plus en plus défavorable, tantôt violents et brutaux, tantôt lâches et perfides, égoïstes toujours. Le dégoût que lui inspiraient les dignes gentilhommes s'amusant à des cris d'animaux dans leurs délibérations politiques ou les dignes magistrats qui descendaient solennellement de leurs banquettes fleurdelysées pour batifoler avec des comédiennes, a profité au duc seul, comme au plus faible des lutteurs. Étant le plus faible, il a paru à M. M. le plus intéressant et bientôt, par une illusion d'optique fort naturelle, il lui a semblé l'unique victime de ce triste conflit.

Cette conviction, très sincère, très facile à suivre dans sa genèse, a pu naître surtout chez l'auteur, parce qu'il a trop isolé dans son sujet, le duc d'Aiguillon et la Bretagne. S'il avait suivi plus attentivement son héros dès sa naissance, s'il avait étudié plus à fond cet Emmanuel-Armand Vignerot du Plessis de Richelieu, comte d'Agenais, puis duc d'Aiguillon, de sa naissance à sa tombe, il n'aurait pu se faire illusion sur sa valeur propre autant qu'il l'a fait. Je sais bien qu'il est assez disposé à traiter de pruderie ridicule et même hypocrite les reproches qu'on a fait au duc sur sa conduite à la cour [1]; mais il n'obtiendra pas que l'individu qui établissait sa faveur à la cour de Louis XV en lui cédant sa maîtresse, qui fut l'ami de la Chateauroux et de la Pompadour et le conseiller le plus intime de la Du Barry, soit jamais considéré comme un honnête homme; il ne saurait faire que, porté au ministère par la maîtresse reconnaissante, d'Aiguillon n'ait été l'un des plus mauvais ministre d'un règne qui s'abîmait dans la honte. Il n'a pas été autre en Bretagne qu'il ne fut à Versailles : insolent quand il se croyait le plus fort, toujours imprévoyant pour l'avenir, peu scrupuleux sur les moyens employés pour vaincre, incertain souvent sur la conduite à tenir, non par conviction ni conscience, mais par crainte de s'enferrer ou de se créer des ennuis

Seulement — et là je suis entièrement d'accord avec l'auteur — il était, dans l'exercice de ses fonctions locales, lié d'une part par les ordres

---

1. M. M. veut qu'on en « finisse une bonne fois avec ces accès de pudeur indignée et les explosions de dégoût qui sont de style » quand paraît le nom de la Du Barry, Il m'accordera pourtant, puisqu'il parle de toutes les maîtresses royales, qu'il y a quelque différence entre les amours du jeune Louis XIV et de Mlle de La Vallière et les accointances séniles de Louis XV avec la fille Vaubernier. Il me permettra surtout de regretter qu'il trouve que « nous nous calomnions nous-mêmes en réservant notre indignation pour les torts de nos propres souverains ». Je ne sache pas qu'un écrivain honnête et véridique ait jamais hésité à flétrir les turpitudes de la vie d'une Catherine II, ou celles d'un prince-régent d'Angleterre. et en tout cas, c'est se faire une idée singulière des devoirs de l'historien, que de lui conseiller de passer sous silence les vices et les travers de nos monarques, pour ménager la bonne réputation du pays au dehors. On lui rend service au contraire en le dégageant des compromissions honteuses du passé.

Digitized by Google

venus de la Cour, ordres durs et ineptes souvent, et plus souvent contradictoires. Il avait d'autre part derrière lui des gens — son excellent oncle Saint-Florentin, par exemple — qui le poussaient, le harcelaient et n'osaient pourtant le soutenir à fond, désireux avant tout de ne pas se susciter d'affaires. Il avait enfin devant lui des gens qui ne valaient guère mieux et ne combattaient pas toujours avec des armes plus loyales. Encore que je n'admette pas absolument toutes ses conclusions, il est certain que le livre de M. Marion m'a fait perdre mes dernières illusions sur M. de la Chalotais et son libéralisme, sur l'amour de la justice et la passion du droit qui animaient les parlementaires. de Rennes, « Ifs » ou sécessionnaires, sur la sincérité de l'intérêt que la noblesse et le clergé de Bretagne prétendaient porter aux misères trop réelles du pauvre peuple. Cette partie de la « légende », il l'a détruite, ou à peu près, pour tous ceux qui voudront étudier son consciencieux travail; mais je crains bien que son client ne profite que très imparfaitement de ce succès partiel. J'accorde que l'opinion publique l'a traité plus durement qu'elle n'eut fait cent ans plus tôt, j'accorde aussi qu'on a lancé contre lui certaines accusations calomnieuses ; les plus vils peuvent encore être calomniés comme les meilleurs. Mais je ne saurais pour cela passer à l'extrême opposé, et ne voir en d'Aiguillon que la victime innocente d'une infâme persécution. Je comprends encore moins que l auteur se berce de l'illusion que l'appui du duc aurait pu être d'une utilité très grande à Louis XVI au début de la crise finale, par ses « qualités inestimables de ténacité, de décision, d'énergie ». Il n'avait guère montré ces qualités, jeune et confiant en lui-même, à Rennes; comment les aurait-il déployées, vieux, usé, détesté, à Paris et à Versailles? Il a bien fait de mourir en 1788; s'il avait tardé de quelques années, il aurait été l'une des premières victimes, et l'une des moins intéressantes, de cette Révolution qui allait faire passer son inflexible niveau sur les irréconciliables adversaires d'autrefois, gouverneurs et États, parlements, intendants et privilégiés de tout ordre, et les réconcilier dans la paix du tombeau.

R.

Oesterreich und die Anfaenge des Befreiungskrieges von 1813, von Absohluss der Allianz mit Frankreich bis zum Eintritt in die Koalition, von Friedrich Luckwaldt. Berlin, Ebering. 1898, xvi, 407 p. In-8. (Historische Studien, X.)

L'auteur, élève de M. Max Lehmann à Berlin, a entrepris son travail dans le but de faire du grand ouvrage de M. Oncken, qui n'est « qu'un amas de matériaux » un véritable récit historique (*wirklich zu einem Geschichtswerk um zugestalten*), en ajoutant aux nombreux documents

Digitized by Google

déjà accessibles des pièces nouvelles empruntées aux archives de Vienne[1], et de donner ainsi au public un travail « à la fois utile et agréable ». Utile est exact ; agréable est peut-être trop dire, car ce n'est pas sans un effort parfois pénible qu'on se fraie un chemin à travers le dédale des intrigues tortueuses de la politique autrichienne durant les mois qui vont de décembre 1812 à août 1813. Mais ce n'est pas à M. Luckwaldt qu'on peut reprocher cette fatigue, et on lui doit au contraire des remerciements pour avoir si consciencieusement retracé les méandres des conseillers de François Ier, ce faible et prudent monarque, toujours hanté de la terreur des « Jacobins », toujours désireux d'être « raisonnable », mais auquel on fit approuver successivement comme également raisonnables, des attitudes singulièrement différentes. M. L. nous peint en couleurs très vives la situation misérable de l'Autriche au moment de la campagne de Russie ; il nous parle de Napoléon avec toute l'équité qu'on peut légitimement demander à un historien de l'Allemagne moderne et il n'y a pas lieu de contester son dire quand il affirme que c'est lui qui, joueur enragé sous une fausse apparence de froideur, a plus fait que Metternich lui-même pour pousser l'Autriche dans les bras de la Prusse et de la Russie, par ses prétentions exorbitantes et ses réticences calculées, soit vis-à-vis du général de Bubna, envoyé de la Hofburg aux Tuileries en décembre 1812, soit dans les entrevues de Dresde avec Metternich en juin 1813[2], soit enfin lors des dérisoires conférences où Caulaincourt et Narbonne devaient rencontrer le représentant de l'empereur François à Prague, en août 1813. Une fois le traité de Reichenbach signé avec la Russie par le comte de Stadion le 27 juin 1813, le moment favorable était passé; quand Metternich dictait à Caulaincourt, le 8 août, les sept paragraphes de son ultimatum, l'Autriche — l'auteur l'avoue lui-même — ne voulait plus sérieusement la paix, mais on ne saurait lui en faire un reproche, car Napoléon la désirait encore bien moins, et sa réponse (négative) n'arrivait à Prague que le 11 août seulement, alors que le délai extrême, dont il était avisé suffisamment à l'avance, expirait la veille à minuit.

Cela ne veut pas dire que Metternich se soit montré grand politique en cette occurrence ; il risquait fort de se faire écraser et sans l'épuisement profond de la France, sans l'obstination criminelle de Napoléon, il aurait pu payer cher cette série d'intrigues, de marches et de contremarches diplomatiques qui firent pendant huit mois le désespoir des

---

1. Il a consulté les papiers de Bubna, l'ambassadeur extraordinaire à Paris, ceux de Stadion, ceux de Lebzeltern, envoyé à Kalisch, et ceux de Metternich. Il est intéressant de constater l'éloge que M. L. fait de l'exactitude du récit du baron Fain et de Bignon, en les confrontant avec ses dossiers d'archives.

2. Peut-être trouve-t-il Metternich un peu trop sublime (*erhaben*) avec Gentz, à cette occasion. « *Der tobende Imperator erschien ihm klein.* » (p. 319).

Digitized by Google

patriotes allemands, avant de substituer, à l'étonnement général, l'entente cordiale avec la Russie à l'entente cordiale avec la France[1].

R.

Louis MAIGRON : **Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott.** In-8°, 444 pp. Paris, Hachette, 1898.

De 1820 à 1830 les romans de Walter Scott suscitèrent en France un enthousiasme extraordinaire. Toute notre littérature romanesque s'en trouva de suite révolutionnée. Nos auteurs secondaires qui n'avaient ni assez de talent ni assez d'originalité pour faire mieux ou aussi bien se mirent à les imiter suivant leur forme et ne réussirent guère qu'a en donner de médiocres contrefaçons. Nos écrivains de valeur qui avaient trop de talent et trop d'originalité pour s'astreindre à les copier simplement eurent vite fait de les transformer en œuvres d'un genre plus ou moins différent. — Voilà une histoire bien simple, bien naturelle, et que M. Maigron était homme à nous raconter avec autant d'érudition que d'agrément.

Par malheur il est de mode depuis quelques temps de ne plus étudier aucune période de l'histoire littéraire sans s'ingénier à y découvrir un genre strictement délimité et se persuader qu'il est obligatoirement tenu de s'y développer, régner et décroître. M. M. n'a pu résister à l'envie de suivre la mode et, comme de telles conceptions *a priori* ne se réalisent jamais sans violenter quelque peu les faits, il est tout naturellement arrivé à compliquer beaucoup cette histoire et même, j'en ai peur, à la dénaturer en certains points.

Voici d'abord, une centaine de pages pour rechercher en quel état se trouvait le roman historique en France au moment où l'influence de Walter Scott allait le transformer. Cette embryogénie du genre n'est peut-être pas traitée avec toute la rigueur scientifique désirable. D'après M M. le roman historique français naîtrait avec l'*Astrée*. C'est la une assertion qui peut paraître doublement erronée. D'abord l'*Astrée*, imitée de la *Diana* de Montemayor, est purement un roman pastoral et si l'action qui y est racontée a l'air de se passer aux temps mérovingiens, c'est qu'une ère très lointaine convenait seule à d'aussi idéales fictions, mais cette Gaule mérovingienne où l'on voit des nymphes et des chevaliers aussi bien que des druides et des rois barbares, n'affecte aucune prétention historique et son véritable nom est « où il vous plaira ». Ensuite

---

1. Le style n'est pas exempt de gallicismes; Metternich est un « *brillanter Kauseur und perfekter Cavalier.* » — « *Einen Echec verwinden* » etc. — P. 63, il faut lire sans doute *Kerl* au lieu de *Karl*, puisque M. de Bubna s'appelait Ferdinand et non Charles. — P. 188 lire *Schwarzenberg* au lieu de *Scharzenberg*. — P. 307, l. *Diaries* au lieu de *Diairies*, etc.

Digitized by Google

nous avions des romans nettement historiques bien avant l'*Astrée :* tels, par exemple, ce *Jehan de Paris*, écrit sous Louis XII, ou ce *Jehan de Saintré*, écrit sous Louis XI, qui narrent tous deux des aventures du temps du roi Jean, et, par de là, tous nos romans de la Table-Ronde et même toutes nos chansons de geste. C'est, comme ou le sait, de ces anciens écrits du moyen âge que naquirent les romans de Walter Scott et, chose digne de remarque, c'est d'eux aussi que naquirent nos romans historiques du XVIIe siècle qui, après plusieurs essais plus ou moins heureux, (*La Pucelle,* de Béroalde de Verville, etc.) commencèrent leur règne triomphal avec la *Cassandre* de La Calprenède. Que M. M. ne croît pas ici à une conjecture de notre part : ce sont les écrivains du XVIIe siècle eux-mêmes qui affirment le fait. Toutes les fictions du moyen âge s'étaient éteintes au XVIe siècle, étouffées par le triomphe de la littérature gréco-latine, mais au XVIIe siècle elles se ranimaient à l'envi. Les écoliers les lisaient avec passion dans les collèges [1]; Chapelain faisait ses délices de l'étude des romans de la Table-Ronde [2]; Sarasin avait sur sa table le *Saint-Graal* et le *Perceforest* entre son Lucrèce et son Salluste [3]; G. Colletet lisait le soir en famille les romans des Preux [4]. Et Chapelain fait dire à Sarasin en termes formels. « Entre les choses qui m'ont plu (dans le *Lancelot*) j'y ai vu la source de tous les romans qui, depuis quatre ou cinq siècles, ont fait le plus noble divertissement des cours de l'Europe [5]. »

Avec la *Cassandre* de La Calprenède le roman historique moderne apparaît organisé. Il ne reste plus qu'à le suivre — tantôt déformé par l'esthétique classique, tantôt dénaturé par des préoccupations philosophiques ou morales, puis régénéré enfin par l'érudition — à travers le *Grand Cyrus*, la *Princesse de Clèves*, le *Télémaque*, les *Incas*, *les Natchez et les Martyrs*. Quant au courant réaliste, que M. M. voit se développer à côté de ce courant plutôt idéaliste, et qui engendrait la lignée des romans transformant en fictions des aventures connues ou secrètes de l'histoire contemporaine, il détermina en réalité un genre tout particulier qui n'a rien de commun avec le roman historique proprement dit et qui se forma au temps de Louis XIV lorsque la manie d'écrire des *Mémoires* devint tellement à la mode qu'il sembla tout naturel d'en attribuer aux grands personnages qui n'en avaient point composé ou même d'inventer de grands personnages pour leur en prêter d'imaginaires.

Mais voici Walter Scott apparu. On le lit avec passion, on l'imite avec fureur, il fait école Dans les œuvres qu'il inspire M. M. ne va pas

---

1. Sorel : *Francion*, l. III.
2. Chapelain : *De la lecture des vieux romans*. (édit. A. Feillet, 1870).
3. Sarasin : *Œuvres* (édit. 1683) l. I, p. 259 et 414.
4. G. Colletet : *Poésies diverses*, 1656 p. 341.
5. Chapelain : *De la lect. des vieux rom* p 3.

Digitized by Google

manquer de vouloir constater les trois phases d'une évolution méthodique. Pour lui le roman historique nouveau s'organise avec le *Cinq-Mars* de Vigny, se développe avec les *Chouans* de Balzac, atteint sa perfection avec la *Chronique du temps de Charles IX* de Mérimée, dégénère avec la *Notre-Dame de Paris* de Hugo, et agonise avec l'*Isabelle de Bavière* de Dumas. En zoologie, rien de plus légitime que de suivre le progrès et la décadence d'un genre à travers une succession d'individus naissant les uns des autres ; mais il n'en est pas de même à travers une série de romans composés presque simultanément par des auteurs de natures très diverses. Peut-être, dans le cas présent, l'amour—excessif à mon avis — que lui inspire la *Chronique du temps de Charles IX*, a-t-il amené M. M. à concevoir ce scenario en cinq actes plus que la sérieuse observation des faits. Si Vigny, par suite de quelque mésaventure de librairie, avait fait paraître son *Cinq-Mars* un an plus tard, toute cette histoire se trouverait bouleversée et si Hugo avait écrit sa *Notre-Dame* deux ans plus tôt, la dégénérescence qu'elle révèle aurait précédé la maturité que manifeste la *Chronique du temps de Charles XI*. Et que de conséquences bizarres découlent encore de cette thèse! Il va va falloir admettre — contre l'opinion de soixante ans de postérité — que *Notre-Dame*, œuvre de dégénérescence, est incontestablement un livre moins remarquable que les *Chouans*, œuvre de progression ! On devra tenir pour certain que si Paul Lacroix fait de si mauvais romans, ce n'est pas parce qu'il manque de talent, mais uniquement parce qu'il écrit pendant la période de dégénérescence inaugurée par Notre-Dame! Que M. M ne croie pas que je veuille blâmer ici l'introduction de la doctrine évolutive dans l'histoire littéraire : tout au contraire j'estime que l'histoire littéraire ne peut devenir vraiment scientifique qu'en suivant cette doctrine Mais encore faudrait-il bien la connaître auparavant et n'en pas appliquer les lois comme au hasard. Or, ici, une seule de ces lois pouvait être invoquée, celle-ci : quand un genre se naturalise dans un milieu qui diffère de son milieu natal, il y dégénère ou n'y progresse qu'en se différenciant. Le roman historique tel que l'avait conçu Walter Scott ne pouvait s'implanter en France sans s'altérer et c'est pourquoi il tourna si vite à l'épopée avec Hugo et à la narration pure avec Dumas : il y eut différenciation plutôt que dégénérescence.

Mais si contestable que puisse paraître la théorie que développe M. Maigron, son livre n'en est pas moins une œuvre très remarquable au point de vue historique. Sur l'engouement provoqué par l'avènement des romans de Walter Scott, sur les innombrables imitations qu'ils succitèrent, sur l'influence considérable qu'ils exercèrent dans tous les genres littéraires et même artistiques, l'auteur a écrit des pages pleines de recherches minutieuses. On peut signaler particulièrement comme excellents de tous points les deux chapitres qu'il consacre à étudier la révolution radicale que les *Waverley Novels* firent subir à la manière d'écrire l'histoire et la part qu'ils eurent dans la création de notre

Digitized by Google

roman réaliste et naturaliste Jamais encore cette période de notre histoire littéraire n'avait été fouillée avec tant d'érudition et de patience. — C'est plus qu'un livre à lire, c'est un livre à conserver.

Raoul Rosières.

BULLETIN

— M. Gumplowicz, professeur à l'Université de Graz, a publié (Innsbruck, Wagner) deux travaux inédits de son fils Max Gumplowicz, lecteur à l'Université de Vienne. Enlevé à la science par une mort prématurée, M. Max Gumplowicz s'était fait remarquer par une dissertation très intéressante sur le chroniqueur Martin Gallus. Les deux essais posthumes ont pour objet le duc Zbigniew (onzième siècle) et la lutte du rite latin et du rite slave en Pologne. Ce petit volume renouvelle les regrets qu'a laissés à tous les amis de l'histoire la brillante et trop courte carrière de M. Max Gumplowicz. — L. L.

— M. Guillaume Wiegand, directeur des Archives de la Basse-Alsace (anciennes archives départementales du Bas-Rhin) vient de publier une conférence faite il y a quelque temps à Strasbourg sur les Archives de district et les Archives communales de la province, sur leur organisation administrative, leur importance scientifique; etc. (*Bezirks-und Gemeinde Archive im Elsass, ein Vortrag*. Strasbourg, Heitz u. Mundel, 1898, 31 p. in-8.) — On y remarquera l'éloge des règlements spéciaux dressés par l'administration française de 1841 à 1844, et le vœu motivé de voir les anciennes archives départementales fondues en un établissement unique, administratif et scientifique à la fois, qui concentrerait ainsi tous les documents relatifs au passé de l'Alsace-Lorraine, sauf cependant les dépôts des communes, que M. G. Wiegand regretterait de voir devenir ainsi moins accessibles aux amateurs de l'histoire locale. — A.

— Sous le titre un peu bien vague de *Chronique strasbourgeoise*, (Bruxelles, Revue de l'Université, 1898), un jeune docteur belge, M. Michel Huisman, a résumé dans une brochure qu'il dit lui-même « rédigée à la diable », et qu'on aurait voulu çà et là plus exacte de nuances, ses impressions scientifiques durant un séjour de six mois à l'Université de Strasbourg. Il y a fréquenté certains cours d'histoire et de droit, bien accueilli par les maîtres, moins bien, semble-t-il, par la « froide jeunesse » académique, aux « manières compassées » et « drapée dans cette noble dignité dont le *Herr Studiosus* germain ne se départit jamais »; cette seule affirmation prouve bien, en effet, qu'il l'a fort peu connue. On lira surtout avec intérêt ce qu'il dit des *Séminaires* historiques de MM. Bresslau et Varrentrapp et du *Séminaire* économique de M. Kuapp, aux travaux desquels il a été associé, et dont il vante à bon droit l'abord accueillant et la haute valeur scientifique. — A.

— M.W. Vietor, professeur à l'Université de Marbourg, publie la quatrième édition de son livre *Die Aussprache des Schriftdeutschen* (Leipzig, Reisland. In-8, 119 p.) Le changement le plus important à signaler consiste dans le traitement du *g*. M. V. avait admis dans les premières éditions pour le *g* médial et final la prononciation fricative comme normale, parce qu'elle paraissait « la meilleure *(die vorzueglichere)* il y a une quinzaine d'années »; la prononciation occlusive n'était que tolérée. Maintenant, au contraire, c'est cette dernière qui est déclarée normale, et la première n'est

Digitized by Google

plus que tolérée. M. Vietor veut bien nous informer que l'orthoépiste doit être, selon lui, moins un législateur (*Sprachmeister*) de la prononciation qu'un observateur. Le sens exact de *Sprachmeister* est « maitriseur de la langue. » Maitriser la prononciation d'une langue vivante, de sa langue maternelle, cela se comprendrait sous la plume d'un Gottsched. Quant à l'observation de la langue parlée, elle conduit à un résultat tout différent de celui auquel M. Vietor croit être arrivé. Il n'existe pas en effet pour aucune langue une prononciation unique ; il y a des prononciations multiples qui varient de région à région, d'individu à individu, voire chez le même individu, suivant l'âge ou encore suivant les dispositions où il se trouve en parlant. Et cela est vrai pour cette chose artificielle qu'on appelle l'allemand littéraire plus que pour toute autre langue. — Alfred Bauer.

— Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de la *Revue critique* un fort joli volume de vers qui nous arrive du fond de la Calabre. Il est intitulé : *Il viaggio di Don Casciaro o il Socialismo svelato*, a pour auteur M. Antonio Argondizza, archiprêtre de S. Giorgio Albanese, et se recommande aux bibliophiles par une exécution typographique qui fait le plus grand honneur à l'imprimerie du *Popolano* de Corigliano Calabro. C'est une satire mordante contre « les douceurs du Socialisme » ; elle est écrite dans une langue admirablement claire et limpide ; le style est facile, coulant et naturel ; l'esprit pétille à chaque ligne et la sécheresse inhérente au sujet disparaît sous les fleurs. M. A. sait relever les plus vulgaires détails par une manière de dire originale qui lui est toute personnelle. Je ne crois pas exagérer en affirmant qu'il peut marcher de pair avec Berni pour la moquerie piquante, l'élégance, l'à-propos, l'imprévu. *Don Casciaro* est, en outre, un livre d'une haute portée morale : nous voudrions le voir traduit dans notre langue, mais il faudrait une main supérieurement habile pour faire passer en français toutes les beautés de cette poésie fine et délicate. On nous permettra d'ajouter que l'auteur n'est pas un inconnu dans le monde littéraire. Il a mis au jour plusieurs ouvrages historiques très estimés, un *Essai sur les mœurs américaines*, etc., etc. On est en droit de se montrer surpris qu'un livre tel que *Don Casciaro* n'ait pas été édité par une grande maison de librairie. Il est en vente chez M. Argondizza lui-même, à S. Giorgio Albanese (province de Cosenza) au prix modique de 1 fr. 25. Nous engageons vivement les amis de la littérature italienne à se procurer ce volume : il leur fera certainement passer quelques charmantes heures. — É. Legrand.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 25 novembre 1898.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant :
1° Discours de M. Auguste Longnon, président ;
2° Notice sur la vie et les travaux de Eugène de Rozière, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel ;
3° La statuaire polychrome en Espagne, par M. Dieulafoy.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 26 décembre — 1898

Amélineau, Les nouvelles fouilles d'Abydos. — De Rougé, Monuments des deux premières dynasties. — Capart, Les origines de l'Égypte. — Petrie, Six Temples de Thèbes. — Resch, Les Logia de Jésus. — Dalman, Les paroles de Jésus, I. — Demmer, Manuel d'histoire ecclésiastique. — Harnack, Histoire des dogmes, 3e éd — Gelzer, Hilgenfeld, Cuntz, Listes des Pères de Nicée, — Horn, Saint-Étienne, roi de Hongrie. — Rado, La constitution hongroise. — Harrisse, Boilly. — *Bulletin :* Hayley, L'Alceste d'Euripide; Ferguson, Les secrétaires athéniens; Fuochi, L'étymologie des noms propres dans les tragiques grecs; Karst, Manfred, I; Zeissberg, Un registre de Barcelone; Nerlinger, Maiselocker et État du château de Thann; Jovy, Bossuet, prieur de Gassicourt.

Amélineau. **Les nouvelles fouilles d'Abydos** (1897-1898). 1898, Paris, Leroux, in-8, p. 65.

J. de Rougé. **Monuments contemporains des deux premières Dynasties récemment découverts en Égypte** (Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LVII). Paris, 1898, in-8, 16 p.

J. Capart. **Notes sur les origines de l'Égypte d'après les fouilles récentes.** (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, t. IV, novembre 1898). — Bruxelles, Jean Viselé, in-8, 39 p. et IV planches hors texte.

I. — C'avait été d'abord toute une dynastie de *Mânes* et ses monuments, c'est aujourd'hui le tombeau d'Osiris et la sépulture commune d'Horus et de Sît : toute la mythologie égyptienne y passera. Il faut cette fois encore faire deux parts dans l'œuvre de M. Amélineau, et distinguer entre les faits qu'il apporte et les théories qu'il échafaude sur les faits.

Les faits sont très importants, et les voici. L'exploration débute par l'ouverture de dix-huit tombeaux en briques, *voûtés* au témoignage de M. Amélineau, c'est-à-dire présentant en plus petit la même disposition que j'ai observée jadis dans les mastabas du second type de Saqqarah[1]. Les squelettes y étaient couchés dans des cercueils en bois, avec des variantes de la position contractée; on y voyait des vases en terre de toute forme et de toute capacité, de beaux couteaux en silex, des bouchons de jarre au nom du roi Ahaîti du tombeau de Neggadèh. Le tout

1. Je remarque la même disposition en voûte dans certaines tombes d'El-Kab que M. Quibell vient de publier (*El-Kab*, pl. 1, 2).

Digitized by Google

relevé, on passa au déblaiement des plus grandes buttes de décombres qui demeuraient à ouvrir. Comme toujours, les débris de stéles et de vases, les objets d'offrande, les tessons avec inscriptions hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques, abondaient; çà et là, des pièces curieuses et des tas de ces mèches enduites de cire ou de résine qu'on brûlait dans plusieurs cérémonies du culte funéraire [1], ou des couches de ces menues branches de sycomore encore feuillues que les assistants et certains prêtres portaient à quelques époques pendant les enterrements ou les offices commémoratifs des morts [2]. Les parties excentriques de la butte dissimulaient des tombeaux de dimensions inégales, disposés à l'est sur trois rangs, plus grands et plus soignés à mesure qu'on se rapproche du centre. Il semble du reste que cette région de l'est fût occupée exclusivement par des femmes, et l'on y a ramassé des boucles de cheveux en quantité, les unes tressées simplement, les autres agencées de la façon la plus compliquée. La zone du nord et ses trois lignes de petits édifices appartenaient aux hommes, et les corps y avaient reçu chacun sinon une peau revêtue de laine, du moins un fragment pouvant tenir lieu de la peau entière [3]. Il n'y a que deux files de tombes à la région sud, et il semble que les cadavres y aient été momifiés : elles étaient encombrées pour la plupart d'étoffes jetées à même ou conservées dans des coffres en bois, et M. Amélineau tend à croire qu'elles avaient abrité les nains dansants attachés au culte. L'abondance des proscynèmes à Osiris répandus partout parmi les déchets semblait indiquer qu'on ne devait pas être bien loin d'un sanctuaire dédié à ce dieu. De fait, les fouilles de décembre 1897 et de janvier 1898 mirent au jour, vers le centre de la butte, une grande fabrique où M. Amélineau reconnut le tombeau d'Osiris, cité par les auteurs classiques des temps gréco-romains.

C'est, à en juger par le plan, un rectangle, presque un carré, comprenant une cour où l'on accédait par un escalier assez étroit, et quatorze chambres ou niches, groupées sur trois des côtés intérieurs, cinq à l'est, cinq au sud, quatre au nord : les deux chambres d'angle sont murées entièrement et sans communication avec le dehors. Une partie des autres, au nord et au sud, est décorée d'une sorte de niche profonde de 0,02 centimètres, large de 0 m. 40 environ et haute de plus de 1 m. 50, dont M. Amélineau ne s'explique pas l'usage [4]. Une longue rainure

1. Ce sont les *Qamhît*, dont il est question au contrat funéraire de Siout, par exemple, et qu'on voit assez souvent enflammées aux mains des prêtres dans certaines cérémonies de l'enterrement.

2. Voir, par exemple, la scène reproduite dans Wilkinson, *Manners and Customs*, édit. Birch, t. III, pl. LXIX, en face la page 459.

3. Une allusion à cet usage est faite au *Conte de Sinouhît*, l. 198, et l'une des momies de Déir el-Bahari était enveloppée dans une peau de mouton.

4. Il aurait pu se rappeler le fait analogue des niches peintes en rouge que M. Petrie a découvertes à Tell el-Amarna et qu'il nomme *red recesses* (Petrie, *Tell el Amarna*, p. 21, § 39).

Digitized by Google

ménagée au centre de la cour était comme parquetée de planches en cèdre, maintenues par des clous légers ou par des fils en cuivre : c'est peut-être l'emplacement de la châsse d'Osiris et ses débris. Les chambres étaient pleines pour la plupart de jarres énormes, mesurant 1 m. 30 de hauteur, coiffées de leurs bouchons, le pied encore enfoncé dans le sable. Où se trouvait exactement le lit en granit gris qui est la pièce capitale de la découverte? M. Amélineau se borne à raconter que « le 2 janvier 1898, vers quatre heures et demie de l'après-midi, comme il était occupé à relever les mesures de la chambre H, où l'on venait d'achever le déblaiement, un ouvrier vint tout à coup lui dire que, de l'autre côté du tombeau, on venait de trouver une pierre couverte d'inscriptions ». Des photographies du monument ont été publiées dans le *Monde illustré* [1], et elles nous permettent de juger, sinon le style, du moins l'aspect général. C'est un bloc oblong, simulant un lit funèbre, pieds de lion, tablier mince bordé d'une inscription hiéroglyphique, têtes de lion au chevet, l'intervalle entre les pieds plein, comme c'est l'usage dans les monuments de ce genre que nous possédons en petites dimensions [2]. La momie s'allonge, les mains sorties du linceul selon l'usage et tenant la croix et le fouet d'une forme inusité, la face découverte, le bonnet blanc en tête. Le phallus était dressé, un épervier y posait, et le tout représentait le moment précis où, selon la légende, Osiris mort s'était ranimé sous les caresses d'Isis et l'avait fécondée : quatre éperviers, les quatre enfants d'Horus, avec la bannière de leur père, veillaient aux quatre coins de la momie comme ils veillent sur les quatre maisons du monde. M. Amélineau, sans faire remonter le monument jusqu'au temps d'Osiris, « le croit archaïque, que cet ar- « chaïsme soit voulu ou non ». Il en reporte la facture jusqu'à l'Ancien Empire, sauf à admettre qu'un roi inconnu l'usurpa plus tard. L'Isis a disparu entièrement, sa fonction ayant blessé la pudeur des spoliateurs coptes, mais le nez seul et une parcelle de la bouche du dieu ont disparu avec la barbe postiche.

Des sondages exécutés un peu partout ne produisirent rien ou pas grand'chose, mais au nord-ouest de la grande butte, un nouveau tombeau surgit, celui du roi Pirsenou, qui avait été violé comme les autres, et dont M. Amélineau donne le plan en même temps que la description. De nouvelles tranchées ouvertes un peu plus loin furent stériles encore et, de guerre lasse, il abandonna la partie pour cette année au moins. Les faits sont des plus curieux, et ils complètent heureusement les renseignements que la nécropole d'Om el-Gaab nous avait fournis sur ces vieilles époques Combien ne seraient-ils pas plus précieux si M. Amélineau s'était décidé à publier dès à présent les plus

1. *Monde illustré*, numéro du 16 avril 1898.

2. Voir le lit en miniature de Râ au Musée de Gizéh (Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 130, n° 1621).

Digitized by Google

caractéristiques des objets recueillis ! Il aurait pu le faire aisément sans beaucoup de frais, car vingt ou vingt-cinq des soixante-cinq pages dont sa brochure se compose suffiraient à contenir tout ce qu'il nous a révélé de positif, sans même sacrifier l'énoncé de ses théories ; le reste est rempli par de longues considérations sur ses états d'âme successifs et sur d'autres sujets indifférents à la science. Pourquoi n'a-t il pas remplacé ce superflu par les facsimilés de quelques inscriptions, par des clichés montrant l'aspect des lieux, ceux-là mêmes qu'il n'a pas refusés à des journaux d'agrément comme le *Monde illustré ?* Je suis convaincu que son éditeur n'aurait pas regardé à une augmentation de dépenses qui, assurant un intérêt durable à la brochure, lui aurait valu un débit plus considérable. Il en est donc des fouilles de cette année ce qui en avait été de celles des deux campagnes précédentes : on n'a de l'auteur de la découverte qu'un compte rendu incomplet malgré son développement. Cependant les monuments principaux, ceux qui sont déposés au Musée de Gizèh ou ceux qui attendent un acheteur à Paris, finissent par être publiés en Allemagne, en France, en Angleterre, en Égypte, dans des ouvrages ou des journaux divers. Pour peu que M. Amélineau persévère dans cette habitude désastreuse, tout ce qu'il y a de vraiment curieux dans ses collections sera dessiné, reproduit, discuté, commenté à la ronde, et le jour où il sortira enfin de son inertie, il ne lui restera plus qu'une chose à son compte dans sa trouvaille, les théories bizarres qu'il en a tirées avec une vaillance digne d'une meilleure cause.

On sait quel est le système. Toutes les tombes d'Om-el-Gâab, au moins les royales, appartiennent aux temps qui précédèrent les dynasties humaines de Manéthon. Les rois de la première campagne sont les représentants d'une lignée de *Manes* ou de *Morts*, et ces Mânes ou ces Morts, qu'on avait réputés fabuleux, auraient été des personnages réels ayant vécu et régné sur tout ou partie de l'Égypte. Le grand tombeau de l'an dernier serait celui d'Horus et de Sît, et la chapelle osirienne de cette année-ci le tombeau d'Osiris, non pas ces tombeaux simulés de dieux dont il est question dans tout le monde antique, mais des tombeaux véritables où des rois nommés Horus, Sît, Osiris, auraient été ensevelis avant d'être déifiés par les descendants de leurs sujets : les dynasties divines de Manéthon ne seraient en réalité que des dynasties humaines divinisées. Les motifs que M. Amélineau apporte à l'appui de ses dires sont parfois extraordinaires. C'est ainsi qu'il a une page déconcertante de naïveté pour expliquer l'isolement du monnment d'Horus et de Sît. « La raison doit en être cherchée dans le rôle funeste « que la tradition attribue à ces deux dieux qui, pour se venger, l'un de « la mort de son père, l'autre de l'outrage de son frère en faisant triom- « pher la civilisation qu'il prônait, remplirent l'Égypte de crimes et de « sang. » On leur accorda les honneurs funéraires dus à leur majesté, « mais il n'y eut pas l'expansion populaire qui s'était manifestée en « faveur d'Osiris. On ne leur donna que ce qu'on ne pouvait pas leur

Digitized by Google

« refuser, et on les mit côte à côte après leur mort, comme le disent les « inscriptions trouvées sur les bouchons : « *Ils ont paru, les deux « Dieux, se combattant à coups de leurs deux casse-têtes; ils se sont « reposés ici dans ce tombeau.* » Après quarante ans de luttes intes- « tines, les habitants de l'Égypte en avaient eu assez, ils avaient forcé « l'oncle et le neveu à faire la paix, à se partager l'Égypte et, après leur « mort, ils ne s'étaient pas privés du plaisir ironique de réunir ensemble « ceux qu'ils appelaient les deux Dieux, les deux combattants, etc. Et « jamais personne ne songea un seul moment à mettre sa tombe sous la « protection de ces deux adversaires si longtemps irréconciliables [1]. » Tout cela dans un titre royal empreint sur les bouchons des jarres d'eau ou de vin : je doute qu'il se trouve un égyptologue de métier pour endosser la traduction de M. Amélineau et pour approuver les conséquences qu'il en déduit.

M. Amélineau se croit l'objet de jalousies et de persécutions sans fin. Il a tort, en vérité : au cours d'une carrière difficile, nul n'a rencontré plus de personnes disposées à lui venir en aide, soit dans les écoles qu'il a fréquentées, soit dans les Académies dont il a ambitionné les prix, chez les savants officiels et chez les amateurs qui lui ont payé les frais de ses fouilles. Et pourtant, au ton qu'il prend pour parler des uns ou des autres, on le sent mécontent de tout et de tous, depuis Champollion qui n'en peut mais, jusqu'aux plus jeunes d'entre nous comme Chassinat. Cette fois-ci, c'est à M. de Morgan qu'il en a. Il lui attribue « un but secret », qui est « l'établissement d'une doctrine préconçue, à savoir « que la civilisation égyptienne provient en droite ligne d'une autre « civilisation asiatique d'origine et probablement chaldéenne »; il blâme « la désinvolture avec laquelle M. de Morgan rejette des *faits* qui « ne sont pas un soutien des théories qui lui sont chères », et s'il doit juger par là de toutes les observations faites par l'ancien directeur des Musées, il « doit avouer qu'il ne saurait trop se garder de ses conclusions « hâtives [2] ». Tout cela aurait pu être dit sans aigreur, car si quelqu'un a le droit de se plaindre de M. de Morgan, ce n'est pas M. Amélineau, qui lui doit le privilège de fouiller seul Abydos pendant quatre ou cinq ans. Si donc il a été critiqué vivement pour d'autres de ses travaux, c'est qu'il avait donné l'exemple, et si sa théorie des dynasties divines n'a pas été admise, c'est qu'assurément elle ne pouvait pas l'être. S'il s'était borné à déclarer que les Égyptiens eux-mêmes connaissaient aussi mal les débuts de leur histoire que tout autre peuple, qu'ils avaient recueilli et classé un peu au hasard les noms des personnages dont leurs trois premières dynasties sont remplies, que ces noms ne représentent pas tous ceux des souverains primitifs, mais qu'on en peut trouver qui sont peut-être antérieurs au Ménès placé au début de la liste, personne n'au-

1. *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, p. 52-53.
2. *Id.*, p. 35-37.

Digitized by Google

rait protesté et moi moins que tout autre, car c'est ce que j'ai répété vingt fois à mes cours, et M. Amélineau, qui a été longtemps mon auditeur, ne l'ignore point. Si même M. Amélineau avait certifié qu'un certain nombre des noms retrouvés par lui appartenaient à ces personnages inconnus des Annalistes pharaoniques, on l'eût prié d'indiquer les raisons qui le portaient à tenir ce langage, et pourvu qu'elles fussent bonnes, on se serait incliné devant le fait. Mais M. Amélineau, au lieu de s'enfermer dans une réserve prudente, s'est attelé à une théorie évhémériste si singulière qu'on a bien été obligé de le rappeler au sentiment de la réalité. Le système de Manéthon, ou plutôt le système égyptien qui nous est arrivé à travers Manéthon, prenait l'histoire à la création et énumérait des dynasties de Dieux et de Mânes avant d'arriver aux dynasties des hommes : il n'a jamais admis que les Mânes eussent été des humains, non plus qu'Osiris, Isis, Horus, Sît. On peut rejeter son classement, qui ne répond certainement pas à la réalité de l'histoire pour les vieux âges, et c'est pour l'avoir repoussé que j'ai laissé incertaine la question de savoir si le roi Manou de Naggadèh était *un* Ménès ou *le* Ménès traditionnel ; du moment qu'on le respecte, il faut le conserver tel que l'auteur le concevait, et ne pas voir dans les Mânes et dans les dieux autre chose que ce qu'il y voyait lui-même, des êtres différents de l'humanité.

II. — Et maintenant, où convient-il de classer les noms découverts par M. Amélineau ? Les deux brochures, dont j'ai inscrit le titre en tête de cet article, résument nettement l'opinion de la majorité des égyptologues en la matière. On sait qui est M. Jacques de Rougé ; M. Capart est un jeune homme qui, tout en finissant ses études à l'Université de Bruxelles, s'est adonné aux hiéroglyphes avec une passion tenace. Il n'a pas encore eu le loisir d'achever des mémoires originaux, mais dans les résumés qu'il a faits de doctrines courantes en égyptologie, il a déployé une facilité d'exposition, une netteté de critique et une science de la bibliographie qui font bien augurer de lui pour l'avenir. M. de Rougé cite les conclusions que j'avais formulées après la première communication de M. Amélineau et dans lesquelles je constatais que « le résultat « serait déjà des plus importants si quelques-uns d'entre [ces person- « nages] prenaient place parmi les Thinites, successeurs du fabuleux « Ménès. » Et il ajoute : « M. Maspero n'avait pas vu, je crois, les « monuments eux-mêmes et, en tout cas, il ne pouvait alors connaître « ceux qui ont été découverts l'année dernière. Aujourd'hui que certains « d'entre eux ont été publiés, on peut se rendre compte combien les « suppositions de M. Maspero étaient prudentes, car les monuments « eux-mêmes sont venus lui donner pleinement raison [1]. » Pour

1. M. de Rougé cite ce que j'ai dit dans le numéro du 8 février 1897 de la *Revue critique*. Ce n'était que le développement de la phrase sommaire que j'avais con-

Digitized by Google

M. de Rougé, les rois de M. Amélineau ne sont pas les Mânes, mais les Pharaons des premières dynasties humaines, et il en est de même pour M. Capart. « M. Maspero, dit-il, dans les observations présentées de-« vant l'Académie, après la lecture du mémoire de M. Amélineau, croit « qu'il est plus prudent de se contenter d'attribuer les monuments « retrouvés aux deux premières dynasties, sans remonter à ces périodes « obscures sur lesquelles les traditions d'époque historique sont souvent « contradictoires [1]..... On a vu précédemment quelle était la théorie de « M. Amélineau : les premiers sont, d'après lui, antéhistoriques : le « monument exhumé la seconde année des fouilles étant celui des dieux « Horus et Set, les dynasties divines « entrent de plein pied dans l'his-« toire. » Enfin, le tombeau découvert cette année non loin du précé-« dent ne peut être que celui d'Osiris. Si l'on se rappelle ce qui a été « exposé plus haut, l'explication proposée sera rejetée *à priori :* les « rois d'Abydos ne sont pas les Νεκύες, puisque la lecture de leurs noms « les identifie avec des souverains de la Ire dynastie; le tombeau d'Horus « Set n'est autre que celui de Khasakhmouî, prédécesseur immédiat de « Snofroui, premier souverain de la IVe dynastie. C'est donc dans les « limites de la Ire à la IVe dynastie qu'il faut chercher à placer le nou-« veau roi dont le monument funéraire a été découvert [2]. » En dehors de MM. J. de Rougé et Capart, presque tous les égyptologues qui ont parlé de ces rois s'accordent à les placer dans les trois premières dynasties et à laisser M. Amélineau tout seul chez les Mânes et parmi les dynasties divines : il est impossible d'en juger autrement avec les matériaux que nous connaissons.

Tout ce que M. Capart nous dit des populations premières de l'Égypte est fort exact et répond bien aux résultats des fouilles de MM. Amélineau, J. de Morgan et Petrie ; mais me permettra-t-il de réclamer à ce

---

sacrée à ce point de la question dans le résumé des observations présentées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : « Les analogies... ne nous encouragent pas « à en reculer la date au-delà des époques préhistoriques. *Il eût été bien beau déjà « de retrouver quelques noms de souverains appartenant aux dynasties thinites* » (*Comptes rendus*, 1897, p. 200). J'avais voulu d'abord écarter tout le fatras de débris appartenant à vingt époques diverses dont M. Amélineau avait fait circuler des photographies sous les yeux de l'Académie, puis montrer que les quelques pièces archaïques qu'il nous apportait avec le reste appartenaient non pas aux Mânes, mais aux dynasties historiques, à la IIIe, peut-être aux deux premières dynasties C'est ce que M. Amélineau n'a pas voulu comprendre, c'est en tout cas ce qu'il n'a pas dit, et ce qui a trompé les personnes qui ont lu sa brochure ; sans lire ensuite la critique que j'en ai faite dans la *Revue critique*. Si M. Schweinfurth, par exemple, avait connu mes paroles authentiques, il n'aurait pas écrit dans un de ses articles que : « Na-« mentlich verschloss sich an der Spitze der heutigen Ægyptologen Maspero in « Paris dieser Ansicht auf das Entschiedenste. » J'ai fait, non contre les faits eux-mêmes, mais contre les interprétations qu'en donnait M. Amélineau, les réserves qu'il y avait à faire en saine critique.

1. J. Capart, *Notes sur les origines de l'Égypte*, p. 12.

2. *Id.*, p. 20.

Digitized by Google

propos la parole pour un fait personnel? Il attribue à tous les égyptologues « une opinion d'après laquelle l'Égypte n'aurait pas connu les « premiers tâtonnements de la civilisation. Le développement artistique « et intellectuel de l'Égypte apparaissait déjà si grand, à une époque si « reculée, que l'esprit se refusait à supposer encore les longues périodes « nécessaires pour passer de l'état primitif à cet état parfait que les do- « cuments nous faisaient connaître. L'usage des outils, des armes de « pierre, continué pendant toute la période historique, portait à attri- « buer tous les silex taillés ou polis à cette même époque [1]. » Je ne sais si vraiment la plupart des égyptologues se forgeaient cette idée : je ne l'ai jamais eue pour ma part. Les études sur les tombeaux de l'ancien empire memphite, que j'avais entreprises au Collège de France et qui ont fourni matière à mes cours de 1876 à 1880, m'avaient prouvé que non pas seulement l'Égypte, mais les Égyptiens mêmes qui l'habitaient aux temps historiques, avaient débuté par l'usage exclusif du silex avant d'utiliser les métaux. J'avais résumé mon opinion sur le sujet dans une formule que j'ai répétée souvent alors : « L'Égypte est le modèle le plus « complet du genre de civilisation qui peut se développer, *en vase clos*, « chez un peuple muni uniquement de l'outillage en pierre. » J'en suis arrivé depuis lors à me persuader que la vallée du Nil ne fut jamais, à proprement parler, *un vase clos*, et qu'elle entretint de toute antiquité des rapports très intimes de navigation et de caravanes avec les nations de l'Afrique et de l'Asie orientale, mais je ne me suis jamais départi du reste de la formule. Mon système devait être exposé dans ce livre *sur les Rites funéraires* dont ma nomination au poste de Boulaq m'empêcha d'achever la rédaction, et nul en dehors de ceux qui survivent parmi mes rares auditeurs d'alors n'est obligé de le connaître, mais j'ai souvent exprimé depuis ce temps-là les mêmes idées, je les ai même imprimées en dernier lieu dans un ouvrage qui est assez répandu, dans le premier volume de mon *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. Là, parlant des débuts de l'Égypte, j'avoue « que les premiers Égyptiens « étaient des demi-sauvages, analogues à ceux qui vivent encore en « Égypte ou en Amérique, organisés comme eux, outillés comme eux [2]... « La plupart [des armes] servaient à la lutte corps à corps, bâtons, « massues, *lances garnies* d'un os aiguisé ou *d'une pointe de pierre*, « *haches en silex*, sabres et casse-têtes en os et en bois..... *Tel était à* « *peu près l'équipement le plus ancien* qu'il nous soit permis de deviner; « mais l'Égypte connut fort tôt le cuivre et le fer... Enfin le croc et *la* « *masse à manche en bois à tête en pierre blanche*, *après avoir été les* « *armes préférées des princes*, demeurèrent jusqu'aux derniers jours « les insignes les plus respectés de la royauté [3] ». Si ce n'est pas là pro-

1. *Notes sur les origines de l'Égypte*, p. 6.
2. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 52.
3. *Id.*, p. 58, 59, 60.

Digitized by Google

clamer qu'il y a eu un âge de la pierre en Égypte comme ailleurs, je ne sais plus ce que parler veut dire. Ce qui a détourné l'attention de ces déclarations, c'est un passage où, constatant qu'on n'avait pas alors (en 1893) d'ateliers de silex qu'on pût reporter de façon certaine au-delà des âges historiques, je disais : « Rien ou presque rien ne subsiste des « générations primitives : la plupart des armes et des outils en silex « taillés qu'on a découverts en différents endroits ne sauraient, jusqu'à « présent, leur être attribués de façon authentique. » C'était, on le voit, la négation de certains faits particuliers que je considérais comme controuvés; c'était si peu la négation du principe, que j'ajoutais immédiatement après : « *Les habitants de l'Égypte ont continué d'employer la pierre*, où d'autres peuples usaient déjà des métaux [1] ».

C'est pourtant après avoir lu et cité ce passage que M. de Morgan, m'englobant dans une dénomination générale, a écrit quelques lignes curieuses. « La plupart des archéologues se sont basés, pour nier l'exis- « tence en Égypte de l'âge de la pierre, sur ce fait que pendant toute la « période pharaonique, des Égyptiens firent usage de silex taillés. C'est « justement dans la persistance de cette coutume (continuation d'usa- « ges qui d'ailleurs restent encore à prouver), qu'ils eussent dû puiser « les documents les plus positifs sur l'existence de l'homme à l'état « néolithique, dans ces usages enracinés à tel point chez les popula- « tions qu'il aurait fallu des milliers d'années pour les détruire. D'où « serait venue aux Égyptiens pharaoniques l'idée de tailler le silex, « si toutefois nous admettons qu'ils en aient fait usage, s'ils n'avaient « pas reçu cette notion de leurs ancêtres ou de leurs prédécesseurs dans « la vallée du Nil, s'ils n'étaient restés pénétrés des coutumes qui ré- « gnaient autrefois sur tout le nord de l'Afrique [2]. » Comment M. de Morgan n'a-t-il pas vu que c'était sur cette perpétuité même de l'emploi de la pierre aux temps des Pharaons que je m'appuyais pour reconstituer l'armement et l'outillage *en pierre*, en bois, en os, des Égyptiens antérieurs aux Pharaons ? M. Amélineau, dans un cas pareil, a parlé, je l'ai rappelé, de « la désinvolture avec laquelle M. de Morgan a rejeté « des *faits* qui ne sont pas un soutien des théories qui lui sont chères »; ce que je sais des procédés de travail de M. de Morgan me porte à être plus indulgent, et à penser qu'il y a là une simple inadvertance, facile à expliquer par la rapidité avec laquelle il a composé son ouvrage. Aussi je n'y insisterais pas plus que je n'ai fait sur plusieurs fautes du même genre, si d'autres savants n'avaient répété ces allégations sans en vérifier l'exactitude. C'est ainsi qu'on a vu Schweinfurth affirmer, en pensant à moi, que « les égyptologues s'obstinaient à méconnaître l'âge de la pierre « en Égypte », et que, tout récemment, j'ai été pris à partie vigoureusement dans des discussions écrites ou parlées, comme un ennemi per-

1. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 49.
2. J. de Morgan, *L'Age de la Pierre et les Métaux*, p. 186-187.

Digitized by Google

sonnel du silex. J'ai même reçu à ce sujet des lettres indignées de très honnêtes gens qui ne pouvaient comprendre pareille aberration de ma part, et qu'il m'a fallu détromper longuement : j'avoue que je suis heureux de saisir cette occasion, et, remettant les choses au point en ce qui me concerne, de faire ma paix avec tous les savants qui s'intéressent aux âges de la pierre égyptiens.

La brochure de M. Capart montrera très précisément à ceux d'entre eux qui ne sont pas égyptologues la position actuelle de ces questions si neuves et encore si obscures. Je leur en recommande la lecture, et je termine en exprimant le vœu que l'auteur continue à nous tenir au courant des faits nouveaux qui ne manqueront pas de se produire : il nous épargnera à tous des recherches longues à travers des journaux et des brochures qu'on ne se procure pas toujours aisément en dehors de leurs pays d'origine [1].

G. Maspero.

Flinders Petrie, **Six Temples at Thebes**, 1896, with a Chapter by W. Spiegelberg, 1897, London, B. Quaritch, in-4, IV-33 p. XXVI pl.

Les grands temples royaux de la rive gauche, à Thèbes, sont bien connus des savants et des touristes, Gournah, Déîr-el-Baharî, le Ramesséum, Médinét-Habou : on néglige le plus souvent les chapelles moindres ou les grands édifices presque entièrement ruinés qui les accompagnaient jadis, et qui formaient comme une lisière ininterrompue à la plaine thébaine. C'est à ceux-là que M. Petrie s'est attaqué pendant les mois d'hiver de 1895-1896, et il publie dans le présent volume les documents de toute nature qu'ils lui ont rendus.

Il les a classés par ordre chronologique, des débuts de la XVIIIe dynastie à la fin de la XXe. Les plus anciens proviennent du tombeau du prince Ouazmosou, déblayé par Daréssy sous la direction de Grébaut en 1887, et dont le plan a été publié dans la première livraison, la seule parue, du *Musée Égyptien* (pl. IV), avec un certain nombre de monuments découverts au cours des fouilles (pl. I-VI) [2]. M. Petrie y a recueilli fort peu de chose, une bague en terre émaillée bleue au nom d'Amenhotpou III, un beau scarabée vert d'Amenhotpou II, un fragment de vase bleu avec la dédicace à une *épouse divine d'Amon*, dont le nom est perdu [3]. Il a pu constater seulement que la chapelle fut remaniée par

---

1. Je renvoie, pour mon appréciation du *tombeau d'Osiris*, à ce que j'ai dit dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions* de cette année. Le lit peut être de la XXIIe dynastie et même d'une dynastie postérieure, la saite. par exemple; mais il faudrait pour en juger voir l'original même, et je suspends mon jugement.

2. Cf. l'article publié dans la *Revue Critique*, 1890, t. II, p. 410-413.

3. Petrie, *Six temples at Thebes*, pl. III, 25, 26, 27.

Digitized by Google

Amenhotpou III, probablement pour être consacrée au culte funéraire d'une des filles du Pharaon [1]. Le temple d'Amenhotpou II, situé un peu au nord du Ramesséum ne lui a pas fourni beaucoup plus que celui d'Ouazmosou : il y a signalé seulement les fondations en pierre des murs, et des bases de colonnes, sous lesquelles on avait enterré les dépôts de fondations ordinaires, puis une statue assise du Pharaon représenté sous forme d'Osiris, mais dont la tête a disparu malheureusement. Elle se dressait au fond de la cour, sur l'un des côtés de la porte principale, et une autre statue du même genre lui faisait pendant, comme c'est le cas dans le Memnonium de Ménephtah et dans celui de Ramsès II. Plusieurs séries de pièces importantes ont été déterrées soit dans l'enceinte même, soit dans les ruines d'édifices en briques qui l'avoisinent : un autel brisé au nom d'un premier prophète de Thoutmosis III divinisé, un certain Râ, dont la tombe existe encore à Gournah, une stèle d'un prince Douîrnehahou, où les figures et le texte ont été tracés à l'encre, mais non encore incisés par le sculpteur, et par laquelle on apprend que ce personnage « avait suivi le roi sur l'eau et sur la terre, dans les « contrées du midi et du nord » sans jamais éprouver un moment de défaillance (pl. XV) ; enfin, une quantité assez considérable de jarres intactes ou brisées, la plupart sans inscription. L'une d'elles porte sur la panse deux notes hiératiques à l'encre noire. L'une ne contient que le cartouche-prénom d'Amenhotpou II, et nous enseigne probablement la date à laquelle le vin a été mis en pot. L'autre nous apprend, avec la date de l'an XXVI, le nom du vigneron Paînahsi, et elle soulève, sans la résoudre sûrement, une question du plus haut intérêt : Amenhotpou II avait-il régné plus de vingt-cinq ans, comme le veulent les listes manéthoniennes, ou bien une dizaine d'années seulement? M. Petrie, rattachant la date de notre jarre au nom royal qu'on lit plus haut, donne raison à Manéthon, et il y a grand'chance qu'il en soit ainsi [2]. Il faut noter néanmoins que les deux inscriptions sont séparées et qu'elles peuvent à la rigueur nous indiquer deux moments différents : en premier lieu, la mise en bouteilles du vin sous Amenhotpou II, en second lieu la livraison de la jarre à Paînahsi, en l'an XXVI d'un roi qui serait alors Amenhotpou III. Un grand fragment de stèle, ramassé non loin du dépôt des poteries, avait été consacré par un Mînmosou, fils d'Atousiri, qui, lui aussi, avait servi bravement dans l'armée [3]. Il avait accompagné son maître sur eau et sur terre, parcouru les terres des Fankhou, brisé l'effort des rebelles au pays de Lotanou : pour peu que les fouilles continuent, nous finirons par connaître le nom de la plupart des officiers égyptiens qui conquirent l'Asie sous les Pharaons thébains de la XVIIIe dynastie.

1. *Six temples at Thebes*, p. 3.
2. *Id.*, p. 5-6.
3. *Id.* p. 6, 21-22.

Digitized by Google

Les chapelles de Thoutmosis IV et d'Amenhotpou II ont rendu davantage. Celle de Thoutmosis IV, qui est au sud du Ramesséum et du monument d'Ouazmasou, n'avait jamais été fouillée, bien que Lepsius en eût reconnu l'attribution. Elle a souffert au point que, dans plus d'un endroit, ou en est réduit à rechercher les tranchées creusées dans le roc pour asseoir les fondations. Elle possédait un pylone en briques de moyenne taille, une cour traversée par une chaussée en pente douce, conduisant à un second pylone également en briques, derrière lequel s'ouvrait une seconde cour adossée à la colline, bref, une disposition en terrasses, analogue à celle qu'on remarque à Déîr-el-Bahari : l'édifice principal s'élevait sur la deuxième des terrasses, et il comportait une façade à double rang de quatorze colonnes, dans le genre de celle qu'on voit encore à Gournah dans le temple de Séti Ier, mais plus élégante. La cour qui s'étendait derrière la façade était bordée sur trois de ses côtés par une triple colonnade, dont il ne subsiste que des bases circulaires en petite quantité : chaque rang avait quatorze colonnes, et le tout constitue un ensemble unique jusqu'à présent dans ce qui nous reste de l'architecture égyptienne, tant par la triple rangée des supports que par leur nombre. On distingue vaguement en arrière une salle hypostyle, sur laquelle s'ouvraient de petites chambres obscures et parmi elles le sanctuaire proprement dit. La décoration a disparu presque entièrement, reliefs et statues : quelques fragments de ces dernières ont été ramassés çà et là au cours des fouilles, avec plusieurs stèles qui ne manquent pas d'intérêt [1]. Sur l'une d'elles, Thoutmosis IV adore une déesse armée en guerre, et debout sur un cheval; le nom a été détruit, mais c'est une des divinités syriennes belliqueuses dont le culte s'était introduit en Égypte vers cette époque, probablement Asiti, ainsi que le veut Spiegelberg [2], peut être Anaiti. Deux autres ont été élevées en vertu d'une coutume dont on avait déjà la preuve par ailleurs, celle de donner aux temples une partie du butin, hommes ou mobilier, qu'ils avaient fait sur les pays étrangers [3]. Le roi Thoutmôsis IV, debout devant le dieu Amonrâ, lui fait, dans un cas, la libation d'eau, dans l'autre, l'offrande du pain blanc. La très courte légende qui explique l'objet de la cérémonie débute par un mot GARAÎT qui, signifie au sens premier, *prise*, puis *réception*, *installation* 4. Il s'agit sur la première stèle de captifs asiatiques : « Ins-

1. Petrie, *Six Temples at Thebes*, p. 6-8.

2. *Id.* p. 21.

3. Cf., par exemple, les établissements de prisonniers libyens ou asiatiques dont le *Grand Papyrus Harris* nous parle à plusieurs reprises (*Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*, t. II, p. 460-461, 472, etc.).

4. Les stèles donnent une fois le T féminin, et une fois elles le retranchent, mais les deux orthographes masquent probablement le même mot : le T final avait commencé de tomber dans la prononciation à la XVIIIe dynastie et même avant, et sa marque disparaissait souvent dans l'écriture, si bien que G[A]R[AI] est l'équivalent exact de G[A]R[AI]T. Le mot me paraît avoir passé en copte, avec une valeur analogue à celle que je lui prête, dans GHOILE, GHOEILE, *T.*, DJÔILI, *M.*, *habitare uti hospes,*

Digitized by Google

« tallation [GARAÎT] au Château de Manakhpîrourî des Syriens que Sa « Majesté a pris dans la ville de Qaza.... » ; le nom de la ville est détruit malheureusement à moitié, et peut se compléter de différentes manières, QAZATOU, Gaza, ou QAZAROU, Gézer, par exemple [1]. Sur l'autre stèle, il est question d'Ethiopiens : « Installation [GARAOU] de Kaoushou la vile que « Sa Majesté a ramenée de ses campagnes » ; cette dernière inscription, probablement à la suite de la campagne de l'an VII [2]. Le *Château de Manakhpîrourî* n'est pas une ville ou une forteresse bâtie en Syrie, c'est le temple de Thoutmosis IV dans la nécropole thébaine, celui-là même où les stèles ont été trouvées [3] : le roi, en fondant un Memnonium pour son culte funéraire lui attribuait et les esclaves nécessaires aux travaux et les revenus qui assuraient la perpétuité des offices.

Ménephtah avait bâti son temple derrière celui d'Aménôthès III, dont les *Colosses de Memnon* indiquent encore le site, et il avait employé comme matériaux des bas-reliefs ou des fragments de statues qui avaient appartenu à l'œuvre de son prédécesseur. Les débris déterrés au cours des excavations ont permis à M. P. d'affirmer que le temple d'Aménôthès III était précédé d'une longue avenue de chacals gigantesques en grès tendre, au piédestal desquels était adossée une statue du roi debout, à demi emmailloté comme Osiris, et tenant une croix ansée dans chaque main ; une autre figure qui représente un personnage célébrant les rites, se rencontre sur les mêmes piédestaux, et, comme les restes de la légende la qualifient *fils du roi*, M. Petrie y croit discerner celui qui fut plus tard Aménôthès IV-Khouniatonou [4]. Une stèle martelée par cet Aménôthès IV, restaurée par Séti Ier, puis brisée et employée par les ouvriers de Ménephtah dans les fondations d'une colonne, montrait Aménôthès III vainqueur des Nègres et des Asiatiques. Le roi, droit sur son char, écrasait sous les roues ses ennemis renversés et tordus dans des poses tourmentées ; il ramenait à califourchon sur ses chevaux, agenouillés sur le timon, enchaînés à plat sous la caisse, les principaux des chefs révoltés. Le travail de ce morceau est d'une pureté et d'une délicatesse qui n'ont jamais été dépassées plus tard, même à la meilleure époque de Séti Ier [5]. De la chapelle de Ménéphtah lui-même, il ne subsiste

---

hospitari, habitare. La forme trilitère de la racine GARGAIT, GARGAI, que j'ai rencontrée dans des fonctions analogues, s'est maintenue en copte comme GHÔRGH. *T.*, DJÔRDJ, DJRÔDJ, *M. habitare, habitari*, et dans une de ses valeurs dérivées, comme GHRÊGHE, *T.* GHRÊDJI *M.*, *Dos*.

1. Spiegelberg pense à Qazaouadana, mais Qazaouadana est en plein pays de Khâti, dans le Taurus, et il s'agit ici d'une ville habitée par des Kharouî, c'est-à-dire par des Syriens du sud.

2. Lepsius, *Denkm*, III, 69 *e* ; Champollion, *Monuments de l'Égypte ou de la Nubie*, t. I, p. 164.

3. Spiegelberg, qui a donné de ces deux monuments une interprétation toute différente, pense qu'il s'agit d'une forteresse palestinienne (*Six Temples*, p. 20-21).

4. Petrie, *Six Temples at Thebes*, p. 10.

5. *Id.*, p. 10, 23, pl. X.

Digitized by Google

guère que des portions d'inscriptions insignifiantes : les deux seuls monuments qui soient d'un intérêt considérable sont le buste du roi, conservé aujourd'hui à Gizéh, d'une technique un peu rude, mais d'une intensité de vie extraordinaire [1], et la grande stèle d'Aménôthès III sur le dos de laquelle on a gravé un récit poétique de la guerre contre les Libyens en l'an V. Le texte d'Aménôthès III est des plus intéressants, car il raconte de manière assez nette l'histoire des travaux entrepris par ce souverain sur la rive gauche de Thèbes, à Louxor, à Karnak, et en Nubie à Soleb [2]. Celui de Ménéphtah possède une valeur littéraire réelle, et la façon dont il décrit les suites de la bataille, les sentiments de terreur que la défaite inspire aux Libyens, la joie dont l'Égypte est remplie à l'annonce du succès, est partout très vivante, et même très originale par endroits. Ce n'est pas là toutefois ce qui a si fort attiré l'attention sur ce document : c'est, vers la fin, le passage où le nom du peuple d'Israel se rencontre pour la première fois de manière certaine sur un monument contemporain de l'Exode. Toute une littérature s'est accumulée rapidement autour de ces quelques lignes, et je n'ai pas l'intention de les discuter ici tout au long : je ferai seulement quelques observations très brèves à leur sujet. 1° Les traductions que j'en connais jusqu'à présent rendent le passage, comme si les membres qui le composent avaient tous la même forme grammaticale. Ainsi dans Spiegelberg: « Pas un ne lève la tête parmi les Neuf-Arcs. Dévasté est Tehenou, « Khéta est calmé,.... le peuple d'Israel est désolé,... leurs moissons ne « sont plus, Khor (la Palestine) est devenu comme une veuve pour l'Égypte [3]. » En y regardant de plus près, on voit qu'il n'en est pas ainsi. Le premier membre de la série géographique où Israel figure a son verbe à la forme en NE, N, qu'on appelle par habitude le passé, et tous les autres membres sont à ce que l'on appelle le présent, c'est-à-dire que le sujet y régit son verbe directement, sans l'intermédiaire d'aucune proposition : *Khoufa-ne-tihonou, Khati hotpou, haqou pa Kanânâ,..... Israîlou fakaît ben paraîtouf Kharou, khopirou mâ kharaîtou*, etc., ce qui, traduit littéralement, en employant les expressions mêmes de Spiegelberg, signifie : « *A été* dévasté Tihonou, Khêta *est* calmé, saisi *est* le « Kanâan....., le peuple d'Israel *est* désolé, ses moissons ne sont plus, « Khor *est* comme les veuves pour l'Égypte. » Or, en Égyptien, les formes diverses du verbe ont un emploi syntactique très net, qu'il faut bien se garder de négliger sous peine d'erreur. Sans entrer dans une discussion qui serait ici hors de propos, je dirai que le changement de forme dans ce passage me paraît répondre à une nuance fort importante. Je la rendrai plus sensible en paraphrasant le texte au lieu de le traduire

1. *Six temples at Thebes*, p 13, pl. VI, 12, 13.
2. Ce texte a été publié et traduit avec commentaire par Spiegelberg, *die Bauinschrift Amenophis' III*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 37-54.
3. Pétrie, *Six Temples*, p. 28.

Digitized by Google

littéralement : « Maintenant que les Libyens ont été écrasés, personne « ne bouge plus parmi les barbares du désert, Khâti est en paix,..... le « peuple d'Israel est rasé et n'a plus de graine, le pays de Kharou est « comme les veuves de l'Égypte ». Le poète, après avoir décrit les effets de la victoire aux bords du Nil, passe à l'indication de ceux qu'elle produit à l'étranger ; il dit que, les Libyens battus, aucun des vassaux ou des ennemis traditionnels de l'Égypte n'ose remuer, et, pour animer son développement, il énumère certains de ces ennemis, ceux-là sans doute qui avaient pris part aux dernières révoltes. Il ne s'agit pas ici nécessairement de faits réels qui se seraient accomplis à peu près en même temps que la guerre Libyenne, mais d'un développement de rhétorique renfermant des allusions à des faits plus ou moins antérieurs ou postérieurs à cette guerre. Nous savons que la victoire est de l'an V de Ménéphtah, mais nous ignorons à quelle date le chant et la stèle qui le porte furent affichés, si c'est en l'an VI par exemple, ou en l'an X. Le malheur des Israîlou, ainsi que celui des gens d'Ascalon, est donc un fait dont nous ne connaissons pas encore l'instant précis. 2° On a cherché le site de la ville d'Ianouâmam, soit du côté de la Phénicie[1], soit vers Jamnia au voisinage de Joppé[2]. Dès le moment de la découverte, je l'avais placée dans la montagne de Juda[3], l'identifiant avec la Janoum qui est mentionnée une fois dans le livre de Josué (XV, 53). Je ne vois aucune raison de renoncer à cette identification.

Les deux derniers Memnonia explorés par M. Petrie sont ceux de l'un des derniers rois de la XIXe dynastie, Siphtah, et de sa femme Taousirît. Le premier était à peu près aussi considérable que celui de Mînéphtah, le second n'était pas beaucoup plus important que celui d'Ouazmosou. L'un et l'autre avaient été décorés médiocrement, et le peu de sculptures qu'ils renfermaient étaient assez médiocres. Ce que M. Petrie y a relevé de plus caractéristique, ce sont de nombreux dépôts de fondation, qui ne laissent aucun doute sur l'attribution des édifices aux deux souverains. Le chancelier Baî, qui joua un rôle prépondérant à cette époque, et qui assit peut-être Siphtah sur le trône, a laissé son nom et ses titres sur des blocs mêlés à la maçonnerie du temple de son protégé : il y a là une preuve nouvelle de son influence, mais on n'y voit rien qui permette d'en expliquer la cause ou d'en suivre le progrès. L'étude des cartouches de Taousirît, modelés servilement sur ceux de Ramsès II, a fait penser à M. Petrie que cette princesse régna d'abord seule, puis qu'elle épousa Siphtah et partagea le trône avec lui, enfin qu'après la mort de son mari,

---

1. Petrie, *Egypt and Israel*, dans the *Contemporary Review*, May 1896, p. 623.
2. Naville, *les dernières lignes de la Stèle mentionnant les Israélites*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 34-36.
3. *Sur un Monument Égyptien portant le nom des Israélites*, dans le *Journal des Débats*, 14 juin 1896.

Digitized by Google

elle régna seule de nouveau pendant quelque temps[1]. Cet arrangement n'a rien d'impossible en soi, mais les faits allégués ne sont pas assez décisifs pour emporter la conviction, et il convient de ne l'accepter qu'à titre provisoire. Ce sont là les grands résultats de cette campagne thébaine, où M. Petrie n'a pas été moins heureux que dans ses fouilles précédentes. Il a été aidé à la publication par Spiegelberg, qui lui a traduit et commenté brièvement ses textes: ils ont fait à eux deux un bel ouvrage, dont notre science profitera grandement.

G. Maspero.

Die Logia Jesu nach dem griechischen und hebræischen Text wiederhergestellt, von A. Resch. Leipzig, Hinrichs, 1898; in-8, xxxii-302 pages.

Die Worte Jesu, mit Berucksichtigung des nachkanonischen jüdischen Schriftums und der aramæischen Sprache erœrtert von G. Dalman. Band I, Einleitung und wichtige Begriffe. Leipzig, Hinrichs, 1898; in-8, xv-320 pages.

M. Resch est bien connu par ses longues et érudites recherches sur les sources primitives de l'histoire évangélique. Dernièrement, il nous restituait en grec et en hébreu un Évangile de l'enfance, source commune de Matthieu et de Luc, auquel on peut reconnaître tous les mérites, sauf celui d'avoir jamais existé (*Das Kindheitsevangelium*, Leipzig, 1897). Maintenant c'est l'Évangile hébreu, les *Logia* dont parle Papias, l'œuvre authentique de l'apôtre Matthieu qui nous est proposée dans sa forme prétendue originale. Tout a été dit sur la méthode de M. Resch, et son dernier ouvrage ne fait que montrer l'application suivie des principes formulés par lui dans ses écrits antérieurs. Son protévangile contient tout ce qui se trouve dans les trois Synoptiques, et d'autres choses encore. En voyant l'assurance avec laquelle il procède, on est tenté de se demander si c'est bien Matthieu qui a pris des notes pendant le ministère de Jésus, et si ce n'est pas M. R. lui-même qui était là et qui se prend maintenant pour Matthieu. Le problème synoptique est complètement retourné. Il ne s'agit plus, en effet, d'expliquer par la dépendance directe ou indirecte à l'égard d'une même source ce qu'il y a de commun entre les Synoptiques, mais de comprendre comment d'un évangile plus développé, plus régulièrement ordonné que Marc, Matthieu ou Luc, on s'est avisé d'extraire trois écrits plus courts, où les matériaux du premier auraient été disloqués sans raison apparente, les discours désarticulés à plaisir, tandis qu'il était si facile de s'en tenir à l'excellent livre qu'on avait, et dont il existait, au dire de M. Resch, plusieurs versions grecques. On n'explique pas ce phénomène. Au fond, M. R. a pris surtout pour guide le troisième Evangile, sans faire attention que Luc, dès les premiers mots, laisse entendre qu'il a eu plus de

---

[1] *Six Temples at Thebes*, p. 15-16.

Digitized by Google

deux sources, et que pas une de celles qu'il a connues n'était l'œuvre d'un apôtre. Il est parfaitement arbitraire de prendre dans *Luc* III, 1, la mention d'Hérode et de Caïphe, à l'exclusion d'Auguste, de Ponce-Pilate et des autres, pour en faire l'introduction du protévangile. Si l'on suit l'ordre de Luc pour les tentations du Christ, il ne faut pas parler des anges qui le servent : Luc n'a rien dit des anges, parce que Jésus, à Jérusalem, n'avait pas besoin d'eux ; pour garder les anges il fallait suivre Matthieu, dont l'ordre a toute chance d'être primitif relativement à celui de Luc. Mettre l'expulsion des vendeurs du temple avant le ministère galiléen est aller contre l'esprit de toute la tradition synoptique : les raisons d'ordre spéculatif qui ont amené la transposition de ce fait dans l'Évangile de Jean n'ont rien à démêler avec le protévangile. L'insuccès de Jésus à Nazareth ne peut pas être placé en tête du ministère galiléen, et les paroles (*Luc*, IV, 23) : « Fais donc ici ce que tu as fait à Capharnaüm » montrent bien que ce morceau a été arraché par Luc à un contexte où l'on racontait pour commencer le séjour et les miracles de Jésus à Capharnaüm. De ces remarques, dont il serait superflu d'allonger la liste, on peut conclure que Luc n'était pas à regarder comme le plus fidèle témoin du plan suivi dans le protévangile. Quant au texte hébreu que nous donne M. Resch, il n'a qu'une valeur hypothétique. Il reste douteux que beaucoup des récits attribués par M. R. au protévangile aient été rédigés d'abord dans un idiome sémitique ; il est à peu près certain que tous les discours du Christ ont été prononcés en araméen ; et c'est toujours une question de savoir si le proto-Matthieu fut rédigé en cette langue ou bien en hébreu. L'hébreu ne doit pas être écarté à priori ; mais il faudrait des arguments positifs pour déposséder l'araméen, langue parlée par Jésus, de la probabilité antécédente qui milite en sa faveur. Malgré tout, la *version hébraïque* de M. R. ne laisse pas d'être fort instructive, et utile même pour l'intelligence des Évangiles. Il est fâcheux que le savant auteur ait eu trop de confiance dans son hypothèse, qu'il l'ait trop élargie en l'étayant trop peu, et que sa méthode critique ne soit pas aussi rigoureuse que son érudition est abondante.

En M. Dalman nous entendons un avocat du protévangile araméen. Ici la méthode est sévère, et la critique bien éveillée. On commence par distinguer, dans les *sémitismes* des Évangiles, les *aramaïsmes* des *hébraïsmes*, et l'on trouve que les aramaïsmes appartiennent surtout aux discours de Jésus, les hébraïsmes aux récits, principalement aux récits de Luc, où ils sont, selon toute vraisemblance, imités du style des Septante et ne viennent pas d'une source hébraïque. M. Resch appuie sa thèse de l'Évangile hébreu sur certaines variantes des Synoptiques interprétées par lui comme des traductions différentes d'un original hébreu : M. D. choisit les exemples qui sont supposés les plus probants et montre que les variantes proviennent d'une autre cause, ou bien que la double traduction s'explique aussi facilement sur un original ara-

Digitized by Google

méen que sur un original hébreu. Les anciens témoignages concernant l'Évangile hébreu, s'entendent très naturellement d'un livre écrit dans la langue parlée communément par les Juifs de Palestine au temps du Christ. Pas un seul de nos Évangiles n'a été composé directement d'après le recueil araméen des discours de Jésus. Il ne faut pas oublier que, de son côté, M. Resch ne croit pas que les évangélistes ont consulté sans intermédiaire l'Évangile hébreu et qu'il suppose presque autant de versions distinctes qu'il y a d'auteurs dans le Nouveau Testament. M. D. admet, sans doute avec plus de raison, que les sources écrites des Synoptiques n'étaient pas des traductions des Logia ; mais on ne voit pas qu'il ajoute, et il faudrait ajouter, que ces sources devaient dépendre, médiatement ou immédiatement, de l'évangile araméen pour les discours du Seigneur. Peut-être n'était-il pas nécessaire de prouver avec tant de soin que les savants qui, en ces derniers temps, se sont occupés de l'araméen évangélique, ne connaissaient pas assez les anciens dialectes palestiniens. La partie la plus précieuse et la plus originale du travail de M. D. consiste dans l'examen des principales idées évangéliques et de leur expression native en araméen : le royaume des cieux ou règne de Dieu, le siècle à venir, la vie éternelle, le monde, le Père céleste et les autres désignations de Dieu, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, le Christ, le Fils de David, les noms de Seigneur et de Maître appliqués à Jésus. Sur tous ces points il y a d'excellentes remarques qui éclairent la théologie du Nouveau Testament. Citons au hasard celles qui concernent la préexistence du Messie, où l'on a eu tort de voir un dogme reçu « dans les cercles apocalyptiques », l'originalité de la conception évangélique du règne de Dieu, les diverses formules des Synoptiques où entre le mot « cieux » (trésor aux cieux, lier et délier dans les cieux, les clefs du royaume des cieux, etc.), le sens du mot *amen*. Les chapitres concernant le « Fils de Dieu » et le « Christ » sont particulièrement instructifs. M. Dalman a réuni dans un appendice les passages messianiques de la littérature juive postcanonique : Oracles sibyllins, Psaumes de Salomon, livre d'Hénoch, Apocalypse de Baruch, etc. On ne peut que souhaiter de voir paraître bientôt la suite de cet excellent travail.

Alfred Loisy.

Leitfaden der Kirchengeschichte, von E. Demmer. Berlin, Wiegandt, 1898 ; in-8°, 105 pages.

Manuel élémentaire d'histoire ecclésiastique, clair et bien ordonné. Depuis l'époque de la Réforme, on n'y trouve plus guère que l'histoire du protestantisme, qui remplit la moitié du livre. L'ouvrage est d'ailleurs conçu dans un esprit large, nullement sectaire, et le ton y est toujours très modéré. L'auteur admet sans hésitation le martyre de

Digitized by Google

l'apôtre Pierre à Rome. Peut-être aurait-il bien fait de se montrer plus circonspect à l'égard de son voyage à Babylone. N'y aurait-il pas lieu aussi, même dans un livre élémentaire, de ne pas indiquer l'an 33 comme date certaine de la mort du Christ?

A. B.

Dogmengeschichte von A. Harnack (dritte Auflage), Freiburg c. B., Mohr, 1898; in-8°, XII, 408 pages.

Cet abrégé de l'histoire des dogmes commence par une définition du christianisme qui ne ressort pas très nettement de l'histoire elle-même : « Le christianisme est la religion dans laquelle la faculté d'une vie heureuse et sainte est liée à la foi en Dieu comme Père de Jésus-Christ. » On se passerait fort bien d'une conception aussi systématique pour aborder l'histoire des dogmes chrétiens. Dans le grand manuel de M. Harnack, l'abondance des données purement historiques rejette le système au second plan. Il n'en est plus de même ici, et la valeur du livre n'y gagne pas. On peut dire néanmoins, et toute proportion gardée, de l'abrégé comme du manuel, que la première partie, la plus développée, celle qui traite du dogme christologique, est excellente ; que la seconde partie, concernant le dogme augustinien de la grâce et la théologie du moyen âge est bonne ; que la troisième partie, relative à « la fin du dogme » dans le catholicisme, le socinianisme et le protestantisme, est très discutable (voir *Revue* du 13 décembre 1897, p. 444). Notez que la première partie occupe la moitié du volume, que l'ouvrage est très substantiel, aussi clair que la matière le comporte, et que si la période moderne n'a pas été traitée aussi largement qu'elle le mériterait ni sans doute comprise comme il faudrait, l'ensemble constitue une lecture très suggestive. On ne saurait trop la recommander soit aux théologiens de profession et à tous ceux qu'intéresse l'histoire des idées, soit même à ceux qui, sans être théologiens ni philosophes, éprouvent de temps en temps le besoin de parler théologie et qui auraient le souci de se documenter sur le sujet avant d'y toucher.

C. D.

Patrum Nicaenorum nomina, latine, graece, coptice, syriace, arabice, armeniace; sociata opera ediderunt H. Gelzer, H. Hilgenfeld, O. Cuntz; adiecta est tabula geographica (*Scriptores sacri et profani*, auspiciis et munificentia serenissorum nutritorum almae matris Ienensis; ediderunt seminarii philologorum Ienensis magistri et qui olim sodales fuere; fasc. II). Lipsiae, Teubner, 1898; LXXIII-266 pp. in-18.

Ce volume était depuis longtemps attendu. Il est le fruit d'un travail

Digitized by Google

ingrat et nécessaire. Nous avons enfin un tableau complet des listes des Pères de Nicée, dispersées dans quarante manuscrits appartenant à vingt-trois bibliothèques d'Europe et d'Orient. Les auteurs se sont réparti la tâche : M. Cuntz a édité le texte latin, M. Hilgenfeld les textes syriaque et arabe, M. Gelzer a pris la partie la plus importante et s'est chargé des textes grec, copte et arménien. C'est aussi M. G. qui a étudié le rapport des rédactions entre elles et restitué le texte original dans le chapitre XI de l'introduction

Le texte latin comprend quatre versions différentes entre lesquelles se répartissent les collections canoniques de Maassen de la manière suivante : 1° collectio Hadriana, Hispana (celle-ci en partie); 2° fragment de Vérone, collectio Corbeiensis (partie), Burgundiensis, S. Mauri, Iustelliana, Vaticana; 3° collectio Frisingensis, Teatina, Quesnelliana; 4° collectio Coloniensis, Corbeiensis (partie), Hispana (partie). Comme on le voit par cette indication sommaire, les manuscrits de chaque collection n'appartiennent pas nécessairement tous à une même famille. Ce désaccord vient de ce que les copistes ont pu prendre les canons d'une part et les signatures d'autre part. M. Cuntz a édité son texte sur quatre colonnes correspondant aux quatre sources. Les recensions I et II forment une famille s'opposant à IV; III est issue d'un original commun avec IV, mais qui a subi une contamination avec II.

Les Grecs ont négligé les noms des Pères de Nicée. Le principal témoin, Théodore le lecteur, se plaint déjà de ne pas les avoir tous; mais il se fondait sur le chiffre de 318, déjà attesté par Athanase. Ce chiffre ne paraît pas avoir d'autre fondement qu'une application d'un passage de la Genèse (XIV, 14; cp. Ambroise, *De fide ad Grat.*, I prolog., 5). Eusèbe ne parle que de 250 pères, et les listes fournissent 280 noms environ [1].

Les versions copte, syriaque, arabe et arménienne sont données dans l'écriture originale, dans une transcription en caractères romains et dans une traduction latine. Une table placée à la fin de l'introduction indique la méthode suivie pour ces transcriptions. La version syriaque est double : l'une des deux rédactions se trouve dans un manuscrit de Nitrie, l'autre dans la collection canonique d'Ebediesu.

De la comparaison de ces listes, résulte qu'elles se répartissent en deux classes. La première est constituée par deux exemplaires . l'un, plus complet, représenté par la famille latine I, la version syriaque de Nitrie et la version arménienne; l'autre, écourté, qui est la source de la famille latine II et de Théodore le lecteur. Cette classe est de beaucoup la mieux conservée. L'autre cependant permet sur certains points de la corriger; elle comprend surtout la troisième et la quatrième familles de la version latine et la version copte. Le texte grec du Vaticanus et la

1. Un manuscrit grec du Vatican (Regius 44) contient un index indépendant de celui du manuscrit de Venise de Théodore le lecteur.

Digitized by Google

version arabe représentent enfin des rédactions interpolées d'après des légendes postérieures et où l'on cherche à atteindre le chiffre de 318. D'autres sources, comme les historiens, les écrits hagiographiques, les additions de la liste copte, apportent quelques noms nouveaux. On arrive ainsi au chiffre de 232 ou 237.

Cet index ne remonte, d'ailleurs, aux actes du concile que par une voie indirecte. Les noms sont, en effet, rangés par provinces, avec le nom du métropolitain à la tête de chaque province. Dans les actes, ils devaient figurer par ordre de dignité ; après les noms des légats, on devait avoir ceux des patriarches, puis ceux des métropolitains, puis ceux des évêques. Les ennemis du concile, sous Constantin et sous Constance, réussirent à en abolir presque entièrement les actes. Sous Julien seulement, Athanase les rétablit en 362 dans un synode réuni à Alexandrie et c'est à ce travail de restauration que doit remonter tout ce que nous en avons.

Telles sont les principales conclusions de M. Gelzer; elles seraient plus nettes, s'il ne les avait pas presque constamment supposées connues du lecteur. C'est ainsi qu'il est fort difficile de se faire une idée de la version syriaque nestorienne et l'on est tout surpris, en arrivant à la p. LXVI seulement, de tomber sur la mention, quasi incidente, de la troisième recension (arabe et Vaticanus grec). Cinq tables très soignées terminent le volume ; on aurait pu en diminuer le nombre avec avantage pour la rapidité des recherches, en réunissant plusieurs d'entre elles en une seule. Il est à peine besoin d'insister sur les services que ce livre rendra aux historiens et aux géographes.

P. L.

Saint Etienne, roi apostolique de Hongrie par E. Horn. Paris, Victor Lecoffre, 1899, 197 pages.

La constitution hongroise. Précis historique d'après le Dr. Samuel Radó, par A. de Bertha. Paris, Plon, 1898; 183 pages, gr. in-8°.

I. La dynastie arpadienne a donné plusieurs saints à l'Église ; parmi eux le plus célèbre est saint Étienne, le premier roi de Hongrie, auquel le pape Sylvestre II envoya, en l'an 1000, une couronne pour le récompenser du zèle qu'il montra dans la conversion de ses sujets païens. Sa place était donc marquée dans la série : *Les Saints* où M. Horn, l'élégant traducteur des romans de Jókai et de Mikszáth, vient de lui consacrer un volume. Il y montre beaucoup de lectures, une appréciation juste de l'œuvre accomplie et une grande admiration pour son héros et même pour ceux qui l'entouraient.

Pour faire mieux comprendre la mission du roi apostolique, M. H. a fait précéder sa biographie d'un chapitre sur l'origine des Magyars, sujet déjà traité avec plus d'ampleur et plus de critique par le regretté

Digitized by Google

Sayous dans sa brochure *Les Origines et l'époque païenne de l'histoire des Hongrois* (1874), qui était comme l'annonce de sa grande Histoire. M. H. a eu recours également aux *Monumenta Arpadiana*, à l'Anonyme du roi Béla, à Simon Kézai et à Thuróczy, mais il a trop mêlé la légende aux faits positifs. Il est vrai qu'il n'est pas très aisé de distinguer la vérité de la fiction dans ces Chroniques écrites trois ou quatre siècles après les événements. Pour la vie de saint Étienne nous sommes un peu mieux partagés. Hartvic, qui a écrit au commencement du XIIe siècle, sous le règne de Coloman, n'était pas contemporain de saint Étienne non plus; mais il n'y a qu'une soixantaine d'années entre la mort du roi et sa chronique. Pendant ces soixante ans s'est effectué le grand changement : la Hongrie était devenue catholique. Car il ne faut pas se le dissimuler, l'œuvre de saint Étienne ne fut vraiment achevée que par saint Ladislas (1077-1095). C'est alors qu'Étienne est canonisé, que le peuple commence à oublier les coutumes païennes, devient religieux et que le *regnum Marianum* se constitue. M. H. aurait dû insister encore davantage sur la lutte presque séculaire entre l'élément magyar, païen et les nombreux étrangers — Italiens et Allemands — qui entouraient le roi. Il aurait dû dire que la résistance des nobles au catholicisme n'était pas due à leur attachement aux anciens cultes. La conversion, en Hongrie, se compliquait d'une question constitutionnelle. Les grands chefs qui auparavant se sentaient les égaux du duc et n'avaient jamais été soumis à aucune redevance, se virent forcés de payer les dîmes et d'établir dans leurs domaines des couvents et des écoles. De là leur révolte et leurs cris : « Lapidons les évêques, arrachons les entrailles aux prêtres, étranglons les savants, pendons les percepteurs des dîmes, détruisons les églises et brisons les cloches. » Encore sous Béla I (1061-1063) la victoire du christianisme n'était nullement définitive. — Le chapitre sur la Sainte Couronne, où nous trouvons intercalé le récit de Thierry, est plutôt agréable à lire qu'instructif; par contre tout ce que M. H. dit de la constitution stéphanoise, des fondations du roi apostolique et de son caractère peut être consulté, même à côté de Sayous. L'éloge de la femme de saint Étienne, Gisèle, princesse bavaroise, nous semble dépasser les limites. Il ne faut pas oublier qu'elle était à la Cour l'âme du parti allemand et italien et que, malgré les nombreuses et magnifiques chasubles qu'elle envoya aux églises et aux couvents, elle avait trempé dans l'horrible attentat commis contre Vazul, héritier désigné par saint Étienne. C'est grâce à elle que Pierre le Vénitien a pu monter sur le trône après la mort du saint roi et nous savons que c'était un triste personnage qui voulait faire de sa patrie une province germanique et que le parti national a dû enfin le chasser du pays.

Malgré ces remarques [1] le livre de M. Horn est bon à consulter et

1. Nous pourrions ajouter que la citation des sources est défectueuse. M. H. se contente, en effet, de transcrire le titre, mais n'indique jamais la page; quand il

Digitized by Google

surtout d'une lecture agréable. L'historien y trouvera des renseignements utiles.

II. Au moment où la lutte des nationalités attire les regards vers l'Autriche-Hongrie, un résumé succinct de la Constitution hongroise est le bienvenu. M. Radó a publié en 1898, sous le titre *Die ungarische Verfassung geschichtlich dargestellt* (Berlin, Puttkammer), un ouvrage où il a exposé clairement que la constitution hongroise, une des plus anciennes de l'Europe, est la meilleure preuve du sens politique de ce peuple qui, pendant mille ans, avait à combattre toute sorte d'ennemis et qui est sorti victorieux de la mêlée. Nous trouvons dans cet ouvrage non pas des théories abstraites, mais l'exposé du développement historique de la Constitution qui, depuis les Arpad et les Anjou, avait au fond très peu changé jusqu'en 1848. Les temps anciens sont traités très rapidement; l'auteur appuie surtout sur les lois constitutionnelles de mars 1848, sur l'époque de la réaction qui a duré jusqu'au dualisme (1867) et explique avec assez de détails le rapport que le compromis de François Deák a créé entre la Couronne et le Parlement, puis la situation de la Croatie et de Fiume vis-à-vis du royaume de Saint-Étienne. Le chapitre sur les Nationalités s'efforce de prouver que le fédéralisme favorisé par la réaction autrichienne après la Révolution de 1848-1849 a pitoyablement échoué et que c'est l'intérêt même des différentes nationalités habitant la Hongrie d'avoir un royaume uni, fort et capable de faire prévaloir leurs exigences en face de l'Autriche. L'auteur démontre que les plaintes actuelles sous ce rapport sont exagérées. La traduction française de cet ouvrage nous semble surtout appelée à anéantir la légende qui s'est formée depuis quelques années en France à ce sujet.

---

s'agit d'un article, il ne nomme pas la Revue où il a paru. — P. 33 et suiv. il attribue trop d'importance à l'évêque fanfaron Pilgrim et ne dit pas assez du rôle des Italiens qui furent les premiers missionnaires des Hongrois; il eût été bon de consulter à ce sujet les derniers travaux de Georges Volf. — P. 61, il faut lire *Sayous* et non *Sayoux*. — P. 85, il est exagéré de dire, après Boldényi, que Joseph II ne compte pas parmi les souverains légitimes de la Hongrie. Quelques membres de la Diète de 1790-1791 prétendaient seulement que le roi, par son refus de se faire couronner, a « rompu le fil de la succession ». — P. 139, il fallait dire que les « Exhortations » de Saint-Etienne à son fils, Imre, sont apocryphes. — P. 159, *Tata* (Totis) n'est pas un village mais une ville — Le chroniqueur cité p. 8 et 57 s'appelle Thuróczy (voy. p. 179 où nous trouvons la bonne orthographe). — A propos du titre *apostolique* on aurait pu rappeler que c'est Marie-Thérèse qui s'en servit la première. Napoléon Ier, à ce qu'il semble, ne connaissait pas l'origine de ce titre que les rois de Hongrie ont le droit de porter. C'est pourquoi il écrivit à Maret, duc de Bassano (23 sept. 1809) : « Mon intention n'est point de donner à l'empereur d'Autriche le titre d'*apostolique*. Vous feindrez de croire que ce titre appartenait à l'empereur d'Allemagne; il ne l'est plus maintenant, et il n'est pas plus apostolique que moi; je suis aussi chrétien que lui. » — Les citations latines auraient dû être surveillées; M. H. aurait ainsi évité l'horrible solécisme, p. 20 : Nihil de nobis sine NOS. — P. 131. *Quinquecclesiensis* est l'*adjectif* de *Quinquecclesiae*, nom latin de la ville de Pécs (Fünfkirchen).

Digitized by Google

Aujourd'hui, les meilleurs esprits en Hongrie regrettent certains abus de cette politique des nationalités qui, sous le gouvernement Tisza, a peut-être trop insisté sur le *summum jus;* ils auraient préféré la politique sage et conciliante dont le grand Széchenyi fut le partisan avant 1848. Mais actuellement la fermeté nécessaire s'allie avec plus d'indulgence. On laisse toute liberté compatible avec la sécurité de l'État, et les hommes qui dirigent aujourd'hui l'Intérieur, les Cultes et l'Instruction publique font tout le possible pour ne pas froisser les sentiments. Il est vrai qu'on ne peut plus s'inspirer de la maxime de saint Etienne : « Regnum unius linguae imbecille et fragile est », car l'unité de la langue, comme dit M. Radó, est d'un secours considérable pour la formation de tout État unifié. Cependant les réformes projetées amélioreront sensiblement la situation politique en Transylvanie. Il serait à souhaiter que ces difficultés fussent aplanies; alors le tableau que nous trace l'auteur à la fin de son livre du développement financier, des lois politico-ecclésiatiques serait tout à fait sans ombre.

La traduction de M. de Bertha ne se lit pas facilement; elle sent trop le dictionnaire. Les tournures en sont souvent gauches, sans rien dire des locutions incorrectes [1].

J. Kont

Louis Boilly, peintre, dessinateur et lithographe, par M. Henry Harrisse. *Société de propagation des livres d'art*. Paris, 1898. ouvrage orné de nombreuses reproductions, dont 10 héliogravures.

Les Goncourt avaient réhabilité Dubucourt; Carle Vernet était victorieusement sorti, naguère, d'une exposition fatale à la gloire de sa dynastie. Il restait, pour que justice fût rendue aux peintres des mœurs françaises durant les dernières années du XVIIIe siècle et le premier tiers du XIXe, à sauver la mémoire de Louis Boilly. M. Henry Harrisse s'y est appliqué avec une patience fervente et un soin très heureux à se défier des dissertations et des anedoctes, des hypothèses et des thèses, préférant au roman d'une vie d'ailleurs médiocre et à l' « à propos » d'une œuvre nombreuse, hâtive et menue, le catalogue des simples travaux où s'enferma cette existence. Il y fallait quelque courage. Si c'est pour l'artiste une pénible aventure que de traverser la jeunesse

---

1. Lire : *indo-germanique* et non *indo-germaine*, *Finnois* et non *Finnes* (p. 1); *la dégringolade* est trop populaire; *renaquit* est peu usité; on dit la *Pragmatique sanction* et non la *Sanction pragmatique*. « Jusqu'au dernier filament nerveux » est une traduction littérale et gauche; « pour *tangiblement* démontrer » (p. 79); « les premiers vagissements de la vie constitutionnelle » (p. 70); « on sentait déjà brûler les épidermes par les flammes du Balcan en feu » (p. 163), sont des tournures plutôt bizarres!

Digitized by Google

intolérante de tant de régimes, sans le refuge d'un idéal secret, ni le goût très vif des idées — et tel semble bien avoir été le cas de Boilly — quelle rare et périlleuse fortune pour un lettré quand l'occasion se présente ainsi de raconter cinq ou six sociétés par la série des *Amants*, des *Amours*, des *Amitiés*, des *Caresses*, des maternités voluptueuses, des *Comparaisons* furtives, des sentimentalités à titre de refrains; par *la Douce impression de l'harmonie*, *L'arrivée d'une diligence* et *Werther;* — par le *Banquet des Girondins*, *la prison des Madelonnettes*, l'*arrestation de Garat;* par les *Enrôlés* et les *Incroyables;* — par le *Départ des conscrits de 1807* et la *Lecture du Bulletin de la Grande Armée;* — par la *Queue au lait*, *la galerie du Palais du Tribunat*, les *Agioteurs du Palais Royal*, la *Fête au général Bonaparte*, l'*Entrée du Jardin turc*, la *Distribution de vin*, l'*Intérieur d'un café;* — par la *Politique au Jardin des Tuileries*, l'*Économie politique* et *les Journaux;* — par le *Libéral* et l'*Ultra;* — par le *Triomphe de Marat*, *Napoléon et son maître d'écriture* et *La Bonté de la duchesse d'Orléans;* — par plus de deux cents portraits qu'on sait, de Necker, de Robespierre et de Sadi Carnot; de Chauderlos de Laclos et de David; — de Philippe-Égalité et de Bonaparte; de Casimir Delavigne et de Pigault-Lebrun; — de Mme Roland, de Mme Tallien, et de Mme Récamier; — par plus de quatorze cents pièces que M. Harrisse décrit ou cite, peintures, lithographies, dessins, lavis et aquarelles! Cette fortune, l'auteur, riche de si précieuses découvertes, l'a écartée. Il faudrait, pour en manifester quelque regret, être assuré que les tableaux des mœurs, des modes, des événements révèlent mieux l'esprit d'un temps que ne font les créations d'une imagination plus libre; que les *Sabines* de David, par exemple, nous renseignent moins que le *Sacre*, l'*Hamlet* de Delacroix, moins que la *Barricade*; l'*Été*, l'*Hiver* ou la *Sainte-Geneviève* de Puvis de Chavannes moins que le *Centenaire des États généraux* de M. Roll, ou l'allégorie des *Vérités* de M. Eugène Carrière moins que le *Tsar à la revue de Châlons* de M. Detaille .. Boilly lui-même avait-il la prétention d'exprimer quelque aspect de l'idéal divers des générations contemporaines? La *Sainte-Famille* qu'il exposait en 1795 suffirait peut-être déjà à éveiller le doute. Il trouva des accents à la Greuze — après Prudhon — pour célébrer l'Empereur. Il se complut à des trompe-l'œil et à des grisailles quand l'heure tragique et lumineuse de Gros, de Géricault, de Delacroix était venue. Il a laissé un portrait de Houdon modelant le buste de Napoléon : ce jour-là le statuaire signait l'abdication d'un art de vérité élégante. Il a peint le *Tableau du Sacre de David exposé au Louvre* et la foule amassée qui s'y initiait inconsciemment au réalisme moderne; et il s'est tenu à mi-chemin des deux siècles et des deux vérités, souriant dans cette tourmente de terreurs rouges et de terreurs blanches, curieux de grâces faciles et ingénieuses, de couleurs légères et proprettes, d'émotions plaisantes, et de techniques. Tant de bonhomie

Digitized by Google

désarmerait les mieux prévenus, s'ils n'étaient convertis par le zèle érudit de M. Harirsse. L'auteur est entré dans son personnage jusqu'à en prendre cette humeur chagrine que peut-être Boilly aurait manifestée à l'égard de notre temps si, après avoir boudé le classicisme et le romantisme, il s'était heurté à de nouvelles formules, pour protester enfin contre ces « coups de sonde dans l'infini » dont on se gausse et par où se distingue pourtant le génie des maîtres mineurs du talent des petits-maîtres.

Jules Rais.

BULLETIN

— M. Herman Wadsworth Hayley, professeur à l'Université Harvard, publie aujourd'hui (Boston, Ginn and Cie, 1898, un vol. petit in-8, LXXVII-178 p.) une édition de l'*Alceste* d'Euripide, qui est faite avec soin, sans apporter rien de bien nouveau. L'introduction est très étendue ; elle donne tout ce qui est nécessaire pour la connaissance de la légende, pour l'interprétation de la pièce et l'histoire du texte. Ce que dit l'auteur sur les monuments figurés est trop long. Il consacre de longues pages à les décrire. Je doute fort qu'elles intéressent les étudiants américains. Une reproduction toute simple, sans grands frais, ferait bien mieux leur affaire. Sans ce secours indispensable, la description la plus belle du monde est chose oiseuse ; le lecteur n'y voit pas plus clair que s'il lisait une description topographique qui ne serait pas accompagnée d'une carte. — Albert Martin.

— Un autre professeur américain, M. William Scott Ferguson, fellow of Cornell University, nous donne une bonne étude sur les secrétaires Athéniens (Cornell Studies in classical Philology. VII. *The Athenian Secretaries*. New-York, Macmillan. Un vol. in-8, 1898, p. 80). Le sujet choisi par l'auteur est très intéressant et assez difficile. Il s'agissait d'abord d'expliquer et de compléter à l'aide des inscriptions les renseignements donnés par Aristote dans la *République des Athéniens*, ch. 54, 3-5 sur le secrétaire du Conseil L'auteur avait ensuite à reconstituer la liste de ces secrétaires. C'est ce qu'il a fait. De 352 à 322, la liste est complète : de 322 à 307 se présente une interruption de quinze ans qui correspond à la crise politique amenée par la mort d'Alexandre ; la tradition se trouve renouée peu après et la liste est de nouveau complète jusqu'à l'an 104. L'auteur étudie aussi les autres secrétaires en fonction dans l'État Athénien, le γραμματεὺς τοῦ δήμου, le γρ. ἐπὶ τοὺς νόμους, le γρ. τῆς βουλῆς καὶ τοῦ δήμου, etc. Il traite diverses questions qui se rattachent à la question des secrétaires, par exemple l'ordre officiel dans lequel étaient rangées les dix tribus, la répartition des dèmes dans chaque tribu. — A. M.

— Dans une courte brochure, M. Fuochi étudie une question intéressante, c'est cette tendance curieuse que les tragiques grecs ont tous montrée de chercher ou d'inventer des étymologies pour les noms des personnages qu'ils mettent sur la scène (*Le etimologie dei nomi propri nei tragici greci*, Firenze-Roma, Bencini, 1898. Un vol. in-8, Extrait des *Studi italiani di Filologia classica*, vol. VI, p. 273-318). Ce travail, qui aurait pu être plus développé, est conduit avec méthode et clarté. L'auteur a classé les noms propres d'après leur composition grammaticale en prenant surtout pour base la construction que les grammairiens appellent la figure étymolo-

Digitized by Google

gique. Les divers emplois de cette construction sont étudiés en tête de la brochure. L'auteur promet un travail plus développé sur le sujet; on ne peut que l'encourager à continuer ses études. — A. M.

— M. Auguste Karst a repris, dans le sixième fascicule des *Historische Studien* du Séminaire de M. Scheffer-Boichhorst, un chapitre du sujet bien souvent déjà traité par les historiens allemands, et auquel ils reviennent volontiers, la chute des Hohenstaufen et la catastrophe des derniers représentants de cette race maudite par l'Église, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à celle de Conradin. Il nous raconte l'histoire de Manfred, l'énergique et rusé bâtard impérial, depuis la mort de Frédéric à Fiorentino, en décembre 1250, jusqu'à son propre couronnement à Palerme en août 1258 (*Geschichte Manfreds vom Tode Friedrichs II bis zu seiner Kroenung*. Berlin, Ebering, 1897, xiv, 184 p. in-8. Prix : 5 fr.). Il discute en même temps les points, où il n'est pas d'accord avec ses derniers devanciers, Schirrmacher, Fahrenbruch, Doeberl, etc. Aussi le travail est-il d'une lecture un peu pénible et il faut être très au courant de la *littérature* du sujet, pour suivre avec fruit les déductions de l'auteur. Celui-ci combat surtout l'autorité de la *Historia de rebus gestis Friderici II, Conradi et Manfredi* du « soi-disant » Nicolas de Jamsilla, le chroniqueur qui, d'après lui, a trop souvent induit en erreur feu Schirrmacher, l'auteur des « derniers Hohenstaufen » Une faute d'impression (p. xiii) fait paraître cet ouvrage en 1817 au lieu de 1871. Malheureusement. M. K. ne nous donne aucun détail sur les motifs qui le guident dans son appréciation défavorable de cette source jusqu'ici fort appréciée, se réservant d'en parler « ailleurs »; il aurait mieux valu qu'on pût trouver ici, en même temps que l'accusation, les raisons qui la justifient. Quoi qu'il en soit, c'est un travail d'érudition très méritoire et l'on ne peut qu'engager l'auteur à raconter encore les huit dernières années de la vie de Manfred Seulement, qu'il ne cède pas à la malencontreuse habitude, qui sévit en ce moment en Allemagne, d'employer dans ses narrations le jargon courant du journalisme et le patois parlementaire. Qu'auraient dit Ranke et Waitz, en lisant dans une dissertation d'un séminaire scientifique de Berlin des phrases comme celle-ci : *Die Antwort des Papstes war ein kalter Wasserstrahl* (p. 5) ? — R.

— M. Henri de Zeissberg, dont nous annoncions il y a quelques mois la biographie d'Élisabeth d'Aragon, l'épouse de Frédéric le Beau d'Autriche, vient de publier, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne*, un travail complémentaire à cette étude (*Das Register n° 318 des Archivs der Aragonischen Krone in Barcelona*, Wien, Gerolds' Sohn, 1898, 91 p. in-8). Ce sont les lettres écrites par le roi Jacques II d'Aragon à son gendre et à sa fille, de 1314 à 1327; elles sont au nombre de 89, et tirées d'un registre du xive siècle, conservé aux Archives royales de Barcelone, fortement rongé par les vers, de sorte que la restitution intégrale des textes n'a pas été partout possible. Cette correspondance n'est pas sans intérêt pour certains points de l'histoire interne de la maison d'Autriche; elle nous fait connaître surtout quelques détails nouveaux sur la politique italienne de Frédéric le Beau et sur ses efforts pour obtenir du Saint-Siège la reconnaissance de ses droits à la couronne d'Allemagne. — R.

— M. Ch. Nerlinger, attaché à la Bibliothèque nationale, vient de faire paraître dans la *Collection alsacienne*, éditée par la librairie F. Staat à Strasbourg, deux plaquettes relatives à l'histoire de deux localités d'Alsace. L'une est consacrée à discuter l'origine du surnom de « pipeurs de mésanges », donné aux Strasbourgeois dès le xviie siècle et qu'ils conservent encore aujourd'hui (*Le surnom de Maiselocker donné aux Strasbourgeois*, 1898, 12 p. in-8); tout en repoussant avec raison la légende

Digitized by Google

qui le rattache à l'expédition de Henri II sur les bords dn Rhin (1553), et celle, plus singulière encore, que raconte F. Piton dans son *Strasbourg illustré*, l'auteur laisse en définitive la question en suspens. Dans le second opuscule, M. Nerlinger, utilisant certains documents trouvés par lui dans les Archives de la Côte-d'Or et à Thann nous donne un *État du château de Thann en Alsace au* xve *siècle*, suivi de l'énumération des *Revenus du duc de Bourgogne à Thann*, à la même époque (1899, 33 p. in-8). On y puisera maint détail curieux pour l'histoire économique de l'Alsace d'alors; c'est une nouvelle contribution à l'histoire de l'occupation bourguignonne d'une partie de cette province, histoire que l'auteur a déjà étudiée à diverses reprises. — R.

— La *Revue critique* a signalé récemment (1898, t. I, p. 355) une notice de M. Ernest Jovy, qui se rapportait à un fait inconnu de l'histoire littéraire de Bossuet; voici aujourd'hui une autre étude, du même auteur, sur un épisode de la carrière ecclésiastique du grand orateur, qui a déjà été l'objet de discussions parmi ses historiens : *Bossuet, prieur de Gassicourt-les-Mantes, et Pierre du Laurens. Quelques factums oubliés contre Bossuet* (Vitry-le-François, 1898, in-8, 111 pages). M. Jovy rappelle d'abord, surtout d'après les études de Floquet, mais en les contrôlant et en les corrigeant au besoin, dans quelles circonstances Bossuet, alors archidiacre de Metz, prit possession, en 1661, du prieuré de Gassicourt-les-Mantes; comment ce bénéfice lui fut disputé par de nombreux compétiteurs, tous religieux profès; comment le procès qui en résulta se termina en faveur de Bossuet, grâce à une transaction. L'intérêt de cette étude n'est pas dans l'exposé d'une querelle déjà connue, bien que cet exposé soit fait ici avec une indépendance d'esprit qu'on ne trouve peut-être pas toujours chez les historiens de Bossuet; il est dans la publication et dans le commentaire de documents inédits, qui ont un rapport direct avec la question de Gassicourt. Le premier de ces documents, qui est le plus long et le plus curieux, est le factum pour dom Pierre du Laurens, religieux de Cluny, resté seul en présence de Bossuet; la citation de saint Ambroise donnée comme mot de la fin (p. 44), *Quanta in uno facinore sunt crimina*, peut faire juger du ton avec lequel un régulier, plus tard évêque de Belley, attaquait un séculier, plus tard évêque de Meaux. Les autres textes publiés pour la première fois par M. Jovy sont un factum pour dom Paul de Rancher, un factum pour dom Pierre du Laurens contre des compétiteurs autres que Bossuet, et une addition au factum de Pierre du Laurens contre Bossuet. L'éditeur de ces textes étudie ensuite les événements de la vie de Bossuet qui ont trait au prieuré de Gassicourt; il poursuit l'histoire de ce prieuré jusqu'à sa disparition, en 1737. Un appendice énumère les documents sur Gassicourt et son prieuré qui se trouvent aux Archives nationales. En somme, publication utile, qui enrichit l'histoire de Bossuet de documents nouveaux et intéressants. — Ces mots : « Ce religieux... devint évêque d'Auguste et suffragant de Metz » (p. 5) ne paraissent ni clairs ni corrects. De quelle *Augusta* est-il ici question? Quant à Metz, ce n'était pas une métropole, mais un évêché, dont le titulaire était lui-même suffragant du métropolitain de Trèves. — G. L.-G.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 53 — 31 décembre — 1898

SPIEGELBERG, La nouvelle en Égypte. — Beedeker, Égypte. — Documents égyptiens du Musée de Berlin, II, 1-9. — MARUCCHI, Les obélisques égyptiens de Rome. — Euripide, Electre, Hélène, Le Cyclope, Iphigénie en Tauride, p. WECKLEIN. — Bacchylide, p. BLASS, FESTA, DESROUSSEAUX, d'EICHTHAL et REINACH, COLUMBA. — RASI, Le Bernensis 363 et les acrostiches de l'Ilias latina. — Max MUELLER, Nouvelles études de mythologie, trad. JOB et LUEDERS. — W. CART, Précis de littérature allemande. — FONCIN, Projet de fédéralisme administratif. — Lettre de M. Brutails — *Bulletin* : LE BRETON, L'Aulularia ; G. PARIS, Huon de Bordeaux ; REUSS, Journal de Gottesheim ; ROBINSON, Pétrarque ; MALO, Champs de bataille de France ; BREUL, L'enseignement des langues vivantes. — Académie des inscriptions.

W. SPIEGELBERG, **Die Novelle im Alten Ægypten, ein Litterar-historischer Essay.** — Strasbourg, Trübner, 1898, IV-53 pages.

C'est le texte d'une conférence faite à Strasbourg en 1897, et destinée à révéler au grand public tout ce côté si curieux de la littérature égyptienne. M. Spiegelberg a résumé très nettement l'histoire du Roman en Égypte, énuméré à leur date et analysé les œuvres principales qui nous sont parvenues en plus ou moins bon état, expliqué ce qu'elles ont de bizarre pour nous et de vraiment original. Les fragments de traduction qui sont intercalés çà et là ont été revus sur les textes mêmes et ils appartiennent pour la plupart à M. Spiegelberg. C'est une œuvre de vulgarisation dans toute la force du terme, claire, précise, intéressante, juste assez longue pour que le sujet puisse s'y développer à l'aise, juste assez courte pour que l'attention d'un auditoire étranger à nos études n'ait point le temps de se fatiguer. On sent que M Spiegelberg s'amusait lorsqu'il écrivait ces pages, et je suis certain qu'il amusera ses lecteurs assez pour les instruire, sans qu'ils s'en aperçoivent, de choses qu'ils ont l'habitude de considérer comme ennuyeuses ou comme incompréhensibles.

G. MASPERO.

Egypte. — Manuel du Voyageur par Karl BÆDEKER, avec 27 cartes et plans de villes, 48 plans de Temples, etc. et 65 vues et dessins. — 1898, Leipzig, Bædeker, et Paris, Paul Ollendorf, CXCII-399 p.

C'est la traduction française, par M. Wagnon, du Guide dont j'ai déjà

Digitized by Google

annoncé l'édition allemande, ici même, l'an dernier. Le gros de l'ouvrage appartient à Steindorff, et les chapitres d'introduction qui exigeaient des connaissances spéciales ont été rédigés chacun par l'homme qui connaissait le mieux la matière : les considérations sur l'*Origine et l'État actuel de la population* par G. Schweinfurth, l'*Islamisme* par A. Socin, l'*Architecture Arabe en Égypte* par Franz-Pacha, qui a dirigé longtemps les travaux de l'administration des *wakfs*. Les quelques petites erreurs qui avaient été signalées dans l'édition allemande ont disparu de l'édition française, et des additions importantes ont été faites, ainsi un plan nouveau de Philæ, d'après les relevés de Lyons. Le tout forme un ensemble à la fois utile et agréable, facile à emporter, facile à consulter, d'une érudition sûre, mais presque toujours discrète, qui sait diriger l'homme de métier dans ses recherches et n'encombre pas le touriste de mille renseignements où il se perd.

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den Kœniglichen Museen zu Berlin. — Griechische Urkunden, t. II, livr. 1-9, 1894-1896, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, in-folio, 288 pl.

La grande publication de Berlin suit son cours par l'entremise des mêmes collaborateurs, Wilcken, Viereck, Krabs; c'est la même clarté, le même soin minutieux, la même sûreté de déchiffrement. L'intérêt des pièces présentées se soutient; la façon dont elles sont présentées est toujours aussi utile aux intérêts véritables de la science et des savants. Quand aurons-nous autant de documents précieux, ou, si c'est trop exiger que de souhaiter à nos Musées une part des dépouilles de l'Égypte, quand publierons-nous de façon aussi commode et aussi généreuse les trésors que les générations précédentes avaient su acquérir pour eux ?

H. G.

Orazio Marucchi. **Gli Obelischi Egiziani di Roma illustrati con Traduzione dei Testi Geroglifici**, deuxième édition, Rome, Ermanno Lœscher, 1898, in-8° 11-156 p. et 4 planches en autotypie.

C'est la seconde édition d'une notice parue il y a sept ans déjà, et que le public avait fort bien accueillie. M. Schiapparelli a joint à ce petit volume une courte lettre affectueuse, dans laquelle il exprime tout le plaisir que la lecture de l'ouvrage lui a causé, et, de fait, les éloges qu'il donne à M. Marucchi sont bien mérités. Il ne s'agit pas ici d'un de ces grands recueils, tels que ceux de Zoega, d'Ungarelli, ou de Parker, pour citer des types différents du genre, mais d'un mémoire de courtes dimensions, qu'on peut au besoin emporter dans la poche et aller com-

Digitized by Google

parer sur place aux originaux eux-mêmes. Il serait assez facile de relever çà et là quelques inexactitudes de transcription ou de traduction, mais, somme toute, l'ensemble est fort bien réussi, et M. M. n'aura pas de peine à effacer d'une édition prochaine les quelques taches qui sont éparses encore dans la présente. A propos du sens qu'il convient d'attribuer aux obélisques, M. Marucchi adopte complètement l'interprétation mystique de Schiapparelli, et il pense que ce sont des monuments essentiellement religieux et essentiellement solaires. Qu'ils aient été à la fin des symboles solaires et réservés pour l'usage des temples, je n'y contredis pas, mais on se servit d'eux pendant longtemps pour décorer l'entrée des palais royaux et même des grandes maisons nobles ou des villas. Je crois qu'à l'origine ils étaient l'équivalent des pieux de forte taille, puis des piliers isolés, sur lesquels on affichait le nom et les titres d'un chef aux portes principales de son habitation. Les dieux en eurent d'abord en tant que maîtres du temple où ils vivaient, puis peu à peu ils s'en réservèrent le privilège, et les particuliers ou n'eurent plus le droit d'en ériger, ou n'en érigèrent plus. Ces obélisques-affiches, si l'on peut les appeler ainsi, sont encore fréquents dans les tombeaux de l'Ancien-Empire Memphite, où ils manifestaient le rang du maître : je ne me rappelle pas qu'on les ait signalés en pareille position, passés les débuts de l'empire thébain.

G. Maspero.

Euripidis Fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein, Vol. I, Pars IV **Electra**. Edidit N. Wecklein. Leipzig, Teubner. 1898. Un vol. in-8, p. 70. — Pars V. **Ion**, p. 83. — Pars VI, **Helena**, p. 88. — Pars VII, **Cyclops**, p. 37. — Vol. II Pars. I. **Iphigenia Taurica**, p. 88.

La présente publication sera accueillie avec joie par le public savant. L'édition critique d'Euripide, entreprise par la maison Teubner, a éprouvé le même sort que l'édition critique d'Aristophane, entreprise aussi par la même maison. Les deux savants, auxquels avait été confiée la tâche de préparer ces éditions, sont morts l'un et l'autre en laissant leur œuvre à peine commencée. Inaugurée en 1869 par la publication des *Equites*, interrompue tout aussitôt, reprise après un intervalle de douze ans par la publication du *Plutus* et des *Ranae* en 1881, des *Ecclesiazusae* et des *Thesmophoriazusae* en 1883, arrêtée de nouveau par la mort de l'éditeur Ad. von Velsen, c'est seulement l'année dernière, après un intervalle de quatorze ans, que l'édition d'Aristophane a pu être continuée, grâce au concours d'un savant compétent, M. K. Zacher. L'édition d'Euripide a éprouvé les mêmes vicissitudes : c'est en 1878 que Prinz en publia le premier fascicule contenant la tragédie de *Médée*; en 1881, il donna *Alceste;* en 1883, *Hécube*. Il mourut peu après. L'œuvre qu'il avait commencée semblait abandonnée. Elle est reprise aujourd'hui

Digitized by Google

après un intervalle de quinze ans au grand profit de la science. Le soin de la continuer a été confié à un des savants d'Allemagne qui se sont le plus occupés des tragiques grecs. M. Wecklein a débuté en 1869 par un travail sur la critique de Sophocle, *Ars Sophoclis emendandi*. Depuis cette époque, il a publié une longue série de travaux, qui presque tous concernent la tragédie grecque. Il s'est trouvé des gens à l'humeur chagrine pour dire que cette liste était trop longue. M. W. a fait à ces critiques malveillants la seule réponse qu'il y avait à faire : il a continué à travailler, il a allongé encore cette liste qu'on trouvait trop longue.

L'édition est purement critique ; elle ne traite que de la constitution du texte. M. W. s'est conformé au plan primitif. La seule innovation qu'il s'est permise a été d'ajouter à la fin de chaque pièce un *appendix coniecturas minus probabiles continens*. Les conjectures plus certaines sont indiquées, avec les leçons des manuscrits, dans les notes qui accompagnent le texte au bas des pages. Il est facile de voir que la réunion de toutes ces conjectures a coûté de longues recherches. Même pour un homme qui a une connaissance si complète du texte des poètes, il y a là une somme de travail qui mérite toute notre reconnaissance Nous avons ici un pendant à ce riche corpus de conjectures que Wecklein a composé pour sa grande édition d'Eschyle publiée chez Calvary.

Quant à la source du texte, la question cette fois est fort simple. Les cinq pièces, publiées aujourd'hui, appartiennent toutes à ce qu'on appelle la seconde famille des manuscrits, famille inférieure à la première, mais qui a l'avantage inappréciable de nous avoir conservé dix pièces qui manquent dans les autres manuscrits. La famille, à laquelle appartiennent nos cinq pièces, est représentée par trois manuscrits le Laurentianus 32, 2 (L),le Laurentianus, conv. sop. 172 (G), le Vaticanus-Palatinus 287 (P). Prinz, qui avait le premier signalé et étudié G, pensait que ce manuscrit et P sont de la même main, qu'ils ne formaient primitivement qu'un même volume, qui fut coupé en deux et qui a formé depuis deux manuscrits distincts. Naturellement il attribuait une grande valeur au manuscrit qu'il avait découvert. Mais U. de Wilamowitz et Vitelli ont reconnu qu'en somme G et P ne sont que des copies de L. Vitelli cependant déclare que cette infériorité des deux manuscrits n'est pas une vérité absolue et que la question doit être étudiée à nouveau pour chaque pièce [1]. M. W. semble accepter l'opinion du savant italien. Ainsi il admet pour l'*Electre* et l'*Hélène* que G dérive de L, pour l'*Iphigénie en Tauride* que P. dérive de L ; mais pour les deux autres pièces il ne dit rien. Dans les trois premières pièces la dépendance de G et de P vis-à-vis de L est marquée par un trait commun : ce sont des fautes qui s'expliquent

1. M. Vitelli a de nouveau exprimé cette opinion dans une lettre qu'il a adressée à M. van Herwerden, et que le savant hollandais a insérée en partie dans la préface de son édition de l'*Hélène* d'Euripide, Leyde, 1895 ; cf. p. VII.

Digitized by Google

toutes de la même façon, par une fausse lecture de L ; presque toujours, dans ces divers passages, le texte de L présente une ambiguïté qui a pu égarer facilement un copiste. Les exemples cités par Wecklein pour l'*Électre*, en particulier, sont des plus probants. Par exemple, au v. 633, on ne voit pas bien si la leçon de L est λέξων ou δούλων, le copiste de G a lu λέξων qui est fautif : au v. 730 il donne εὐθῦς fausse lecture de ἀοῦς leçon de L ; cf. encore v. 589 etc. Ainsi ce ms. L, que Kirchhoff jugeait inférieur même à G, est considéré aujourd'hui comme l'archétype de G et de P, au moins pour bon nombre de pièces ; et ces deux derniers manuscrits n'ont plus que la valeur de copies dont nous possédons l'original ; elles ne servent qu'à expliquer ou à confirmer les leçons de cet archétype, quand ces leçons sont douteuses. L'appareil critique de la nouvelle édition est constitué à l'aide des collations laissées par Prinz ; M. W. s'est servi aussi des collations nouvelles faites dans ces dernières années par Ziegler, Wilamowitz, Vitelli, Piccolomini, Olivieri, Mancini, etc ; pour le *Cyclope*, il a pu se servir d'une collation faite par Th. Preger.

Nous avons dit que, pour les cinq pièces éditées aujourd'hui par Wecklein, nous ne possédons que des manuscrits de la seconde famille : c'est dire que pour ces cinq pièces le texte du poète nous est parvenu en assez mauvais état. Aussi l'œuvre de la critique a été ici particulièrement utile ; depuis la Renaissance, le texte d'Euripide a été très sensiblement amélioré. M. W. apporte lui aussi sa contribution à cette œuvre de restitution des textes antiques. Les corrections, qu'il a insérées dans le texte ou qu'il a simplement proposées, sont assez nombreuses. Quelques unes méritent d'être signalées. *Hélectre*, 146 λείβομαι pour διέπομαι, 150 παρειάν, pour κάρα, 438 πορεύουσαι τόν pour πορεύων τὸν τᾶς. 649 μία pour μέν, 668 χοροῦ pour φόνου d'après *Iphig. en Taur.* 1046 où se trouve la même faute. 837 ἀναρρῆξαι pour ἀπορρήξω en combinant deux conjectures, l'une de Schenkl, l'autre de Musgrave, 876 ἀμετέρας pour ἀμέτερον. 983 λόχον pour δόλον d'après *Androm.* 1114. — *Ion* 518 ἕν pour εὖ. 687 ἀτάρ pour οὐ γάρ, 726 ὧν τόθ' pour ὄντος. 1014 δὲ θρόμβος pour δ' ἀριθμός. — *Hélène* 309 σαφῆ (pris à la fin du v. 310) pour ἔπη et 310 ἄπο pour σαφῆ, 345 νύχιον pour χθόνιον ; 365 la correction δάκρυα δάκρυσι soulève toujours cette objection que le mot δάκρυον est déjà employé dans la même phrase. Les vers 1310-1311 sont une autre *crux philologorum* ; M. Wecklein écrit au v. 1310 θηρῶντό τε et adopte pour le vers suivant la correction ζεύξασαι θεαί de Badham ; c'est peut-être là le meilleur parti à tirer de ce passage. V. 1447, il écrit χαρθ' ὁμοῦ pour χρήστ' ἐμοῦ, en combinant deux corrections dues à Nauck et à Herwerden. — *Cyclope*, 307 la correction παῖδάς τ'ἀπάτορας pour πολιούς τε πατέρας est un de ces arrangements pour lesquels on peut dire *se non è vero è bene trovato*. — *Iphig. en Taur.* 306 παύρῳ pour μακρῷ L P ou μικρῷ du correcteur de L. La correction du v. 633 est jolie, mais elle

Digitized by Google

s'éloigne beaucoup du texte, ἐλαίῳ σὸν κατασπείσω δέμας pour ἐλαίῳ σῶμα σὸν κατασβέσω.

Albert MARTIN.

Bacchylidis carmina cum fragmentis edidit Fr. BLASS. Leipzig, Teubner, 1898; LXV-200 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le Odi e i frammenti di Bacchilide, testo greco, traduzione e note, a cura di N. FESTA. Florence, Barbèra, 1898; XXXIX-175 p.

Les Poèmes de Bacchylide de Céos, traduits du grec d'après le texte récemment tiré d'un papyrus d'Égypte, par A. M. DESROUSSEAUX. Paris, Hachette et Cie, 1898; VIII-124 p.

Poèmes choisis de Bacchylide traduits en vers par E. D'EICHTHAL et Th. REINACH. Texte grec révisé et notices par Th. Reinach. Illustrations d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. Paris, Leroux, 1898; VIII-85 p. in-4.

Bacchilide, par G.-M. COLUMBA (Extrait de la *Rassegna di antichità classica*, partie bibliographique, p. 81-103); s. l. n. d.

Les poèmes de Bacchylide occupent à juste titre non seulement les hellénistes, mais tout le monde littéraire et tous ceux qui aiment les choses grecques; les commentateurs sont déjà légion, les éditeurs s'empressent, les traducteurs se multiplient. Il en est ainsi pour tous les textes importants que mettent au jour d'heureuses trouvailles; et la science n'a pas dit son dernier mot sur l'Ἀθηναίων Πολιτεία et sur les *Mimes* d'Hérondas. L'année qui s'achève a vu paraître, entre autres ouvrages dignes d'attention relatifs au poète retrouvé, l'édition de M. Blass, celle de M. Festa, augmentée d'une traduction en italien, la traduction française de M. Desrousseaux, et le magnifique volume de MM. d'Eichthal et Th. Reinach, où le texte de quatre odes est accompagné d'une traduction en vers. L'édition de M. Blass est précédée d'une importante préface où sont discutées plusieurs questions délicates, entre autres celle de l'âge du papyrus et celle des mètres de Bacchylide. Je me rangerais plutôt à son opinion, en ce qui concerne la date du document, qu'à l'avis de M. Kenyon, qui s'appuie principalement sur la forme de certaines lettres pour attribuer le manuscrit au milieu du premier siècle av. J.-C. Guidé surtout par des raisons orthographiques et par la comparaison avec l'orthographe du papyrus d'Hérondas, M. B. ramènerait au contraire le manuscrit de Bacchylide au premier siècle de notre ère. C'est là une question à trancher par un examen approfondi de l'orthographe et de l'écriture des papyrus. La préface passe rapidement sur ce que nous pouvons savoir du poète par ses œuvres; était il, comme on l'a dit, en dissentiment avec Pindare, cela me paraît fort douteux; les allusions que l'on croit trouver dans Pindare et dans Bacchylide lui-même sont ou inexactement interprétées ou si peu transparentes qu'on ne peut en obtenir que des conclusions ou trompeuses ou sans consistance. La métrique des odes occupe ensuite le savant éditeur. Je n'insiste

Digitized by Google

pas sur la science déployée dans cette discussion ; pour les morceaux les mieux conservés, le texte est généralement sûr et le mètre s'établit facilement. Mais que de difficultés encore et que d'incertitudes ! Les rapports des strophes entre elles, la mesure des différents membres, la nature des longues de plusieurs temps sont autant de points délicats sur lesquels on s'entend sans doute en principe, mais qui provoquent, lorsqu'il s'agit d'appliquer les théories dégagées avec beaucoup de peine, une foule de menus désaccords dont le moindre est que, pour obtenir une concordance exacte entre le texte et le rythme, les uns corrigent, les autres non, suivant la mesure générale et la forme métrique qu'ils attribuent à l'ensemble du poème. Si M. B., par exemple dans l'ode V en l'honneur d'Hiéron, lit au sixième vers de l'épode α (v. 36) κάμοι, et de l'épode β (v. 76) ἐναντία, en conservant les leçons du manuscrit, tandis que M. Th. Reinach corrige κάμνοι et εἰναντία, cela tient à ce que ces deux savants considèrent chacun d'une manière différente et le rythme de ce vers et l'ensemble même de l'épode ; et c'est pour la même raison qu'au v. 22 du *Thésée* (XVII) M. Reinach transpose les mots σεισίχθονος τέκος, ainsi conservés par M. B. Je pourrais citer encore plusieurs passages où les éditeurs nous donnent ainsi des textes différents suivant leur conception des strophes ; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces questions. Le tableau des mètres, qui dans l'édition de M. B. précède le texte des odes, et les notes qui l'accompagnent suffiraient d'ailleurs pour montrer combien il reste encore d'obscurités relativement au rythme dans une bonne partie des poèmes de Bacchylide : πάρεστι μυρία κέλευθος. Voici maintenant comment est disposée cette édition, qui fera un excellent instrument de travail pour ceux qui n'auront pas à leur disposition l'édition princeps ou les fac similés. Le texte du papyrus est donné en caractères courants aux pages paires, avec tous les signes qui l'accompagnent, accents, esprits, signes prosodiques, paragraphes, etc. ; au bas les renseignements complémentaires ; aux pages paires, le texte de M. B., également accompagné de remarques critiques. M. B. s'écarte rarement du papyrus, et quand il le fait, c'est généralement pour une raison de métrique ; les cas où une autre raison a motivé une correction sont relativement peu nombreux. Quant aux restitutions des passages mutilés, M. B. diffère souvent du premier éditeur ainsi que des autres savants qui ont tenté de combler les lacunes du texte. Il y aura nécessairement un choix à faire plus tard entre ces diverses conjectures : telle qui paraît excellente aujourd'hui devra peut-être être rejetée, comme aussi un essai qui semble médiocre sera peut-être le seul définitivement admis. Il appartiendra aux éditeurs futurs de peser scrupuleusement chacune des restitutions proposées ; et l'édition de M. B. leur sera d'un utile secours, car l'appareil critique ne néglige aucune des conjectures dignes d'être notées. Le volume se termine par les fragments de Bacchylide et un index bien composé dû à M. Crönert. J'ajoute, pour augmenter la bonne opinion que l'on doit avoir de ce livre, que M. Blass indique, aux pages LXIII-

Digitized by Google

LXV, les noms, avec les références exactes, de tous ceux qui ont contribué avant lui à la restitution et à l'interprétation des poèmes de Bacchylide; cet index est complété page 198.

L'édition de M. Festa est accompagnée de la traduction. Un avertissement aux lecteurs expose avec une extrême clarté quels sont les principes qui ont guidé l'auteur dans sa manière de rendre le texte et de le publier. Il n'a, dit-il, d'autre prétention que celle de faciliter aux personnes cultivées l'intelligence des poèmes de Bacchylide; il a donc cherché avant tout à être fidèle, sans pourtant s'astreindre à être trop littéral, et complété sa traduction par des notes destinées soit à éclaircir quelque passage obscur, soit à fournir des renseignements historiques ou mythologiques, soit encore à confesser, quand il y a lieu, l'incertitude de l'interprétation, plus rarement enfin à discuter le texte, car la critique des leçons proposées fait l'objet d'un appendice spécial. Le texte reproduit le papyrus sans en changer les divisions : M. F. a systématiquement écarté toute considération relative à la métrique, préférant attendre que les savants soient arrivés « à cet accord parfait dont ils semblent, pour le moment, plutôt éloignés sur bien des points » (p. VII). Ce n'est pas que le texte en lui-même n'ait pas été l'objet de ses soins; c'est à lui que l'on doit l'heureuse restitution II, 1 ἄ[ιξεν ἁ]σεμνοδότειρα Φήμα, au lieu de ἄ[ιξον, ὦ de Kenyon, ainsi que plusieurs autres non moins satisfaisantes, auxquelles il attribue seulement un caractère provisoire, mais qu'admettra sans doute la bonne critique. D'autres au contraire sont forcées et inadmissibles, comme XVII, 28 ἐξέβαλ' ἂν Προκόπτας, qui est loin de remédier à ce passage difficile et jusqu'ici sans solution définitive. Mais, comme le dit M. F., le texte de Bacchylide exercera longtemps encore le talent divinatoire des philologues. Pour la traduction, je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper qu'elle satisfera les juges les plus difficiles. Sans être terre à terre, elle suit le texte pas à pas, avec une rare exactitude; la précision des termes employés donne une image fidèle de l'original. Elle n'en tiendra pas lieu, naturellement; je suis de ceux qui pensent avec M. F. que c'est une thèse sophistique de soutenir qu'une solide culture classique peut être fondée sur des traductions; mais elle en donnera, à ceux qui ignorent le grec, une idée aussi approchée que possible; elle a d'ailleurs par son style une valeur littéraire qui la fera goûter davantage. Le volume s'ouvre par une introduction dans laquelle M. F. parle de Céos et de ses légendes, de l'époque de Bacchylide, de sa vie ou plutôt du peu que nous en connaissons, enfin de son œuvre et de la place qu'il convient de lui assigner dans la littérature. Ces quelques pages n'ont d'ailleurs aucune prétention à la nouveauté; au lieu de discuter des questions dont la solution lui semble prématurée, M. F. cherche plutôt à instruire le lecteur et à lui faire goûter le poète qu'il traduit : il y a réussi.

Satisfaisante dans son ensemble, la traduction de M. Desrousseaux offre cependant prise à la critique. Il ne s'agit pas, bien entendu, des

Digitized by Google

passages incertains où des restitutions différentes donnent nécessairement des sens différents, non plus que de quelques endroits où l'on peut hésiter sur la ponctuation ; je n'ai en vue que les morceaux où le texte est nettement établi, et pour lesquels il ne peut y avoir nulle incertitude. La traduction est çà et là flottante et pourrait être plus exacte; le style est souvent lourd, et la phrase n'est pas toujours d'une clarté irréprochable[1]. Je sais bien que Bacchylide, quoique beaucoup plus simple que Pindare, n'est pas pour cela facile à traduire; j'ajoute qu'une traduction quelconque n'est pas si aisée qu'on pourrait le croire ; mais je m'imagine volontiers que la version dont je parle aurait certainement gagné à être plus longuement polie. M. Desrousseaux a donné jusqu'ici assez de preuves de sa compétence d'helléniste pour que les imperfections de son ouvrage ne soient pas imputables à des circonstances tout extérieures ; et ses récentes études sur les odes du poète grec ont montré qu'il sait interpréter et parfois heureusement restituer le texte. Je reconnais d'ailleurs que sa traduction, si l'on ne veut pas la comparer trop minutieusement avec le grec, comme j'ai dû le faire par devoir professionnel, est largement suffisante pour faire connaître et apprécier les poèmes de Bacchylide.

J'arrive enfin à la publication de M. Théodore Reinach : χρὴ δ'ἀλαθείας χάρτν αἰνεῖν. Elle comprend quatre poèmes (V, III, XVII, XVI) traduits en vers par MM. E. d'Eichthal et Th. Reinach, dont trois avaient déjà été lus à une séance du comité de l'Association pour l'Encouragement des études grecques, le 3 février dernier, et que les membres de l'Association présents à la séance générale annuelle (5 mai) ont eu la bonne fortune d'entendre dire par Mlle Moreno, de la Comédie-Française. Si l'on pense qu'une traduction en vers ne peut éviter des infidélités, des longueurs, des paraphrases, on n'a certes pas tort, en ce qui concerne du moins un grand nombre de traductions de ce genre; et cependant celle de MM. d'E. et R. prouve le contraire. Il y a bien, sans doute,

---

1. Négligences relatives au sens : p. 7 « compter dans son empire le plus grand nombre d'Hellènes » est un contre-sens; p. 18 pour la première fois (μοῦνον); p. 19 Zeus père des grandeurs (μεγιστοπάτωρ); p. 33 « la richesse, qui même à l'inutile donne une utilité » n'est pas le sens de τόν ἀχρεῖον τίθησι χρηστόν ; c'est une pensée fréquemment exprimée chez les auteurs anciens, et que M. D. retrouvera aussi dans Molière ; *utilité, inutile* n'ont rien à faire ici; p. 60 la vertu produisant la gloire (βρύουσα δόξᾳ) ; *id.* les pieds *humides* des filles de Nérée (ὑγροὶ πόδες) n'est ni exact ni de bon goût; p. 91 « Zéphire... est venu à son aide pour lui *donner* plus tôt le fruit de ses épis murs » ; λικμήσῃ (*vanner*), dont le sujet est Eudème, est autrement expressif. Négligences relatives au style : p. 9 « rien n'est hors de la créance de ce qu'invente la pensée divine » est bien obscur ; p. 28 « l'Espérance détourne à son profit les jugements des hommes » n'est guère plus intelligible, et je crains même que ce ne soit un contre-sens ; p. 75 « tout deuil est moindre que le malheur qui se révèle à nous » traduit μεῖζον ἢ πενθεῖν ἐφάνη κακόν, on voit de quelle manière ! p. 77 « la paix est pour les mortels mère de grands biens,... et que sur les autels la blonde flamme brûle,... et que les jeunes gens aient pour souci... »

Digitized by Google

quelques passages où les traducteurs ont dû subir les exigences du mètre français : c'était inévitable ; mais en revanche combien d'heureuses inspirations, combien de vives tournures, combien d'expressions dignes du modèle, plus exactes peut-être, avec leur coloris poétique, que celles qu'aurait pu suggérer une traduction en prose ! Les odes III et XVII surtout sont remarquablement rendues, les traducteurs ayant su conserver non seulement le nombre, mais encore, autant que pouvait s'y prêter notre langue, le rythme des vers de l'original. Mais l'ouvrage n'est pas destiné seulement aux amis des belles lectures ; M. R. a voulu qu'il fût en même temps utile à tous ceux qui aiment les monuments de l'ancienne Grèce, et rendît service aussi bien aux hellénistes qu'aux archéologues et aux historiens. Pour ceux-ci, des notices intéressantes et précises expliquent à quelles occasions ces pièces furent composées et à quelles légendes le poète fait allusion ; pour les archéologues, de fines illustrations empruntées à des monuments contemporains éclairent les mythes racontés par le poète, et, par une réciprocité fréquente, trouvent à leur tour un commentaire vivant dans ses poèmes[1] ; pour les hellénistes enfin, qui sont plus sensibles aux charmes d'une admirable langue et à l'infinie délicatesse de ses nuances, le texte grec en regard de la traduction. C'est une véritable édition que M. Th. Reinach a donnée de ces quatre poèmes ; des notes critiques signalent les corrections qu'il a introduites dans le texte, corrections dont un grand nombre lui sont propres, et ont été proposées dans la *Revue des Études grecques* (janvier-mars 1898). Je n'ai pas à les examiner ici ; elles sont dues pour la plupart à des considérations rythmiques, et j'ai dit plus haut quelques mots à ce sujet ; parmi les autres, je note surtout la correction III 78 διδύμους (σ') ἀέξειν, qui me paraît s'imposer.

Je signale en terminant un article de M. Columba, qui reproduit la leçon d'ouverture (18 janvier 1898) d'un cours sur Bacchylide, professé à l'Université de Palerme. Un premier paragraphe renseigne sur le papyrus et les morceaux qu'il contient ; un second, sur ce que nous pouvons savoir du poète, et sur son genre de talent ; un troisième enfin nous parle des rapports entre Bacchylide et Simonide d'une part et Pindare de l'autre ; mais cela se réduit à quelques observations tendant à prouver, et je suis de cet avis, qu'il ne faut pas chercher des imitations dans toutes les rencontres de Bacchylide avec ces deux poètes, en ce qui concerne soit les mots, soit les pensées. L'érudition a le devoir de faire ces rapprochements, mais conclure à des imitations est toujours téméraire.

MY.

1. Quatre planches sont hors texte, dont la première, en frontispice, donne un fac similé des colonnes 9 et 10 du papyrus.

Digitized by Google

P. Rasi, **A proposito di un facsimile di parte del codice Bernensis 363.** Torino, Loescher, 1898; 9 pp. in-8. Estratto dalla *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, xxvi, fasc. 3.

P. Rasi, **Sugli Acrostici dell' Ilias latina**; Torino, Loescher, 1898; 15 pp. in-8. (Extrait du même recueil, ib.)

Dans le premier de ces articles, M. Rasi relève un certain nombre d'inexactitudes de la collation du *Bernensis* publiée par Keller et Holder dans leur édition. En dehors de variantes graphiques sans intérêt, il y a lieu de mentionner : *carm.* 3, 6 (titre) *ad populum* romanum ; 3, 9, 18 *deductos* q. ; 1, 27, 8 *rem*anente (non : *remante*) ; 1, 28 *ad archyta*m. Ce sont de petites erreurs inévitables dans toute première collation. On n'arrive à la parfaite exactitude, en pareille matière, que par des contrôles successifs. L'utilité des reproductions en fac-simile de manuscrits entiers, comme celles que dirige M. de Vries, sera précisément de rendre ces examens plus fréquents et plus faciles.

Dans le deuxième article, M. R. reprend la question des acrostisches du commencement et de la fin de l'*Ilias latina* : Italicus... scripsit ; il les révoque en doute. Il en donne trois raisons générales. La première est assez faible. Il s'étonne qu'on ait attendu si longtemps pour faire cette découverte, puisque l'ouvrage était très lu surtout au moyen âge. Mais rien ne prouve que la découverte n'ait pas été faite plusieurs fois avant M. Bücheler. Le nom d'Italicus a disparu du titre : peut-être ne s'y est-il jamais trouvé. Le titre ancien pouvait être, comme dans la plupart des manuscrits, *Incipit liber Homeri*, et le nom du traducteur et abréviateur, par une de ces petites finesses chères aux pédants de toute époque, était caché et destiné à exercer la sagacité des élèves. N'oublions pas d'ailleurs que nos manuscrits ne sont pas antérieurs au xie siècle. L'attribution à *Pandarus* ou *Pindarus* peut venir des deux premiers mots, *Iram pande*, comme l'a conjecturé M. Sabbadini. Nous aurions là un raffinement d'écolâtre mis en verve par l'acrotische. L'existence du nom *Italicus* n'était pas de nature à satisfaire la pauvre tête d'un décadent. Ce processus d'absurdité me paraît encore plus probable que la confusion matérielle imaginée par M. Sabbadini. Une deuxième raison de rejeter l'existence des acrostisches est que l'auteur n'avertit pas de leur existence. Mais dans quel journal illustré, M. R. a-t-il vu qu'on joignait la solution au rébus ? Car l'*Ilias latina* ne dépasse pas ce niveau. Il cite une épigramme de l'Anthologie de Riese où le lecteur est prié poliment de faire attention aux initiales des vers. Mais c'est la seule sur six pièces à acrostisches. Dans l'anthologie épigraphique de M. Bücheler, que M. R. n'a pas consultée, on trouve un avis n°s 108, 109, 273 ; mais il n'y en a pas aux n°s 220, 301, 436, 437, 439, etc. La seule raison sérieuse alléguée par M. Rasi, c'est qu'il faut corriger deux commencements de vers (7 et 1065 ed. Plessis). Il défend très bien surtout le texte du vers 7 : *ex quo*. Mais cela prouve seulement que l'on n'a peut-être pas apporté le

Digitized by Google

vrai remède à la corruption du texte. P. 9, n. 2, les raisons alléguées contre l'ordre du v. g : *Quis deus hos iussit ira contendere tristi*, sont mauvaises. L'existence d'une « licence » métrique est un motif suffisant pour soupçonner une corruption, et il est faux de dire qu'il n'y a pas ici d'autres raisons ; car l'ordre : *Quis deus hos ira tristi... iussit* donne un rythme lourd et haché, et le rapprochement banal *ira tristi* est à lui seul suspect. Quoi qu'il en soit de ces réserves, l'article de M. Rasi est un résumé très complet des hypothèses proposées.

P. L.

Nouvelles études de Mythologie, par Max Müller, professeur à l'Université d'Oxford, — traduites de l'anglais par L. Job, docteur ès lettres, professeur au lycée de Nancy [1]. — Paris, Alcan (Bibl. de philosophie contemporaine), 1898. — In-8, x-651 pp. Prix : 12 fr. 50.

Beitraege zu einer wissenschaftlichen Mythologie, von F. Max Müller, aus dem Englischen übersetzt von Dr. H. Lüders. I. — Leipzig, Engelmann, 1898. In-8, xxxij-408 pp. Prix : 11 mk.

La Mythologie fut longtemps simple matière à développements de rhétorique ou de morale : on se demandait bien quel pouvait être le sens caché de ces contes merveilleux et souvent bizarres ; mais après en avoir dégagé tant bien que mal quelque enseignement ou quelque symbole, on se tenait pour satisfait, on ne croyait pas qu'il fût possible de pénétrer plus avant. De nos jours on ne se contente plus d'étudier les monuments et les médailles, de soumettre les fables à une interprétation toujours entachée d'arbitraire : la mythologie ne relève plus seulement de l'humanisme et des beaux-arts; elle rentre parmi les plus importants des problèmes psychologiques.

L'ouvrage de M. Max Müller est une sorte d'encyclopédie de la question mythologique ; on y trouve exposées, examinées et critiquées dans le plus menu détail toutes les théories qu'elle a fait naître, toutes les variétés, soit de la méthode ethnologique, qui compare entre elles les mythologies âryenne et sémitique, et met en parallèle les fables des Grecs avec les légendes colligées chez les peuples barbares, soit de la méthode anthropologique, qui cherche dans le fétichisme et le totémisme des sauvages contemporains le premier stade de toute religion. La première partie du livre est consacrée à cette étude rétrospective ; et lorsque M. M. répond à une objection ou critique une théorie, il faut reconnaître qu'il le fait avec un remarquable talent de polémiste et avec une ardeur toute juvénile : il sait manier l'ironie, lancer discrètement un trait d'esprit, sans jamais abandonner le ton de la plus correcte courtoisie ; et d'ailleurs il apporte dans la discussion une telle largeur d'idées, un si parfait esprit de conciliation, qu'il semblerait devoir rallier aisément ses contradicteurs.

---

1. Sur l'original anglais, voir aussi : *Revue critique*, XLIII (1897), p. 373.

Digitized by Google

L'auteur arrive ensuite à l'exposé de sa propre théorie, à laquelle on peut dire qu'il a consacré sa vie. Pour lui la mythologie est « une maladie du langage ou de la pensée », ou plutôt une réaction du langage sur la pensée ; la question mythologique devient donc une question de psychologie, et, puisque notre moi ne s'objective guère à nous que par le langage, un problème de linguistique. Les premiers objets de la pensée et de la parole ne sont le plus souvent que la description poétique des phénomènes les plus saillants de la nature. La race indo-européenne fit des forces physiques ses premières divinités ; mais à ces peuples jeunes il fallait du mouvement et de la vie ; aussi la nature conçue par leur enfantine imagination n'est pas la nature inerte, mais la nature animée et douée par eux des sentiments dont ils étaient pleins eux-mêmes : ciel, soleil, matin et soir, jour et nuit ne sont pas des objets bruts, ni de froides abstractions, mais des êtres agissants, mus comme des agents humains par des passions et des pensées. Les dieux furent donc à l'origine les représentations personnifiées des grands phénomènes de la nature ; les faits que nous considérons comme naturels, furent tenus pour les actes de ces personnages. Une fois que l'on eut pris goût aux contes merveilleux, qui devaient nécessairement sortir d'une conception d'après laquelle les formidables ouvrages de la nature étaient considérés comme émanant d'une volonté individuelle, on ne tarda point à forger d'autres contes du même genre, là même ou la matière faisait défaut [1].

Si donc les noms des Dieux ne sont que des épithètes qui désignaient les phénomènes naturels dont nous sommes journellement les témoins, c'est à l'analyse, à l'étymologie et à la comparaison des noms mythologiques qu'il faut demander l'explication des légendes communes aux différentes races de la grande famille âryenne. Car, puisqu'il existe entre les Aryas et nous une tradition incontestable et ininterrompue de langage commun, un héritage de pensée commune a dû passer d'eux à nous, et c'est par la comparaison des langues de cette grande famille que nous parviendrons à renouer les anneaux de la chaîne. Aussi, pour donner plus de netteté et de précision à sa méthode, M. M. consacre un long chapitre au rapide exposé des principales règles de phonétique et d'apophonie dont la connaissance est nécessaire à toute comparaison. Mais aussitôt après se pose une question : les règles phonétiques qui ont donné aux mots de chaque dialecte âryen leur physionomie particulière, s'imposent-elles avec une égale rigueur aux noms propres, et sur-

1. On doit ajouter que la doctrine max-müllérienne a reçu, dans ce qu'elle avait à l'origine de trop raide et de systématique, qui rebutait certains esprits, de nombreux et importants correctifs auxquels l'auteur rend pleinement justice. Je signale notamment la théorie de la « devinette primitive » de M. V. Henry (*Revue des Études Grecques*. V, p. 281 sq., etc.), qui rend plus vraisemblables, en les expliquant par des jeux d'esprit artificiels et voulus, les singulières alliances de mots qu'on mettait jadis sur le compte de la naïveté des anciens âges.

Digitized by Google

tout à ceux des dieux et des héros mythologiques? Si leur stricte observance est la condition sine qua non de toute recherche étymologique, il faut renoncer à triompher des difficultés et des irrégularités que l'on rencontre dans la comparaison des noms des dieux et des héros. Mais puisque l'on ne peut expliquer certaines anomalies de mots même communs et usuels, puisque l'on doit recourir à l'hypothèse de l'analogie ou de phénomènes similaires, pour rattacher à la loi certaines dérivations inexpliquées, puisque le dépérissement phonétique dénature entièrement certains mots jusqu'à en effacer toute trace d'étymologie, force est bien de ne pas traiter avec une exacte et impitoyable rigueur des noms propres qui dans toutes les langues sont sujets à des corruptions venant de raccourcissements familiers ou de surnoms fantaisistes. D'ailleurs ne faut-il pas tenir compte de ce qu'il y avait de tous les noms des dieux des variantes dialectales? Les noms divins ayant toujours un caractère sacré, les Grecs ont bien pu garder aux appellations de leurs dieux la forme qui leur était la plus familière, si bien que cette forme, une fois transportée hors de son domaine, et désormais incomprise, était fatalement vouée à la corruption.

Il est superflu de dire que le livre de M. M. abonde en hypothèses ingénieuses, en détails intéressants et pittoresques, en étymologies au moins séduisantes et plausibles. Sans doute un critique sévère y relèverait bien des redites : l'auteur a cru devoir frapper fort et souvent pour mieux enfoncer les clous qui lui sont chers. Un linguiste intraitable sur le chapitre des lois phonétiques ne sera point embarrassé de signaler mainte dérivation hasardée. Mais ces intransigeances ne sont point ici de saison. Ce qu'on s'accordera certainement à louer, c'est la chaleur de conviction et la verve de style qui soutiennent d'un bout à l'autre l'attention du lecteur, et auxquelles les idées elles-mêmes empruntent un irrésistible attrait.

La traduction de M. L. Job n'est pas seulement élégante et fidèle : elle fait mieux que rendre l'original, elle en a, par endroits, toute la vivacité et la grâce malicieuse. Le traducteur a dû, de plus, s'imposer la tâche infiniment minutieuse de vérifier toutes les références de M. Max Müller aux textes des Védas ; car il en a corrigé, sans le dire, quelques-unes qui étaient fautives.

En même temps que cette traduction française paraîssait le premier volume de la traduction allemande du même ouvrage. Comme, dans ces conditions, cette dernière ne paraît pas destinée à se répandre beaucoup en France, on se bornera ici à féliciter M. Max Müller du succès très légitime qui accueille en tous pays les produits de son « atelier ». et M. Lüders, distingué sanscritiste, de s'être fait en Allemagne l'interprète de sa pensée [1].

A. Pommier.

---

1. M. Maspero n'étant pas un écrivain anglais, les références à ses œuvres devraient

Digitized by Google

Précis d'histoire de la littérature allemande, avec notes bibliographiques et tableaux synchroniques, par L. William CART. Paris. Klincksieck, 1898. 1 v. in-12. 467 pages. Prix : 5 francs.

L'ouvrage de M. Cart commence par une bibliographie générale de la littérature allemande, complétée ensuite, au bas des pages, par des notes bibliographiques sur chaque période et sur chaque écrivain important. Malheureusement ces indications, trop détaillées pour certains auteurs, insuffisantes pour d'autres [1], mentionnent à côté d'ouvrages de premier ordre des dissertations et des programmes sans valeur. Elles auraient pu être précieuses si l'auteur avait caractérisé, d'un mot rapide, les ouvrages qu'il recommande.

Par le plan et les dispositions générales, le nouveau précis ne diffère pas sensiblement des ouvrages analogues qui ont paru en Allemagne, et dont M. C. s'est d'ailleurs beaucoup servi [2].

L'auteur divise l'histoire de la littérature allemande en neuf périodes. Au début de chaque période il place quelques considérations générales, ordinairement brèves et un peu vagues. Puis il nous présente, presque toujours sur un même plan, les écrivains de cette période, en une suite de notices biographiques et littéraires indépendantes les unes des autres. C'est, si l'on veut, une galerie de portraits. Les auteurs ne sont presque jamais placés dans leur milieu; nous ne voyons clairement ni les influences qu'ils ont subies ni l'action qu'ils ont exercée [3]. De même, ce qu'on pourrait appeler « les grands courants » de la littérature allemande est omis ou à peine indiqué. On ne trouvera pas une page sur les tendances panthéistiques, mystiques, piétistes, sur l'influence de Kant, de Hegel, de Schopenhauer (qui n'est nommé qu'en passant) sur l'humour et les humoristes, sur le pessimisme dans la littérature contemporaine. On cherchera vainement autre chose que des renseignements épars sur l'influence de la Bible en Allemagne, sur l'influence de Voltaire sur Wieland et Lessing, de Diderot sur Lessing, de Thomson sur Haller, E. de Kleist, etc .., de Rousseau, de Macpherson-Ossian 4 et de Young sur le *Sturm und Drang*. Wolf, le maître de Nicolai, de Gottsched et

---

être données par le titre et la pagination de l'édition française, ou — si elles sont traduites en allemand — par ceux de la traduction allemande, mais non par ceux de la traduction anglaise (*Dawn of Civilisation*, etc.).

1. M. Cart, néglige en général, de citer les introductions des éditions complètes, plus utiles souvent que de gros volumes (cf. l'introduction d'Elster à l'édition de Heine, celle d'A. Grün à l'édition de Lenau, etc.).

2. On se demande pourquoi, dans la troisième période, M. Cart étudie l'épopée qu'il appelle « courtoise » avant l'épopée populaire. L'ordre contraire semblerait plus naturel et plus logique.

3. Parfois M. Cart ne groupe pas même ensemble les écrivains qui appartiennent à une même école; il ne parle pas, par exemple, du groupe de Halle.

4. M. Cart, qui cite à plusieurs reprises le nom d'Ossian (p. 205, 207, 248, 287), ne mentionne pas une seule fois, ce qui est imprudent, la supercherie de Macpherson.

Digitized by Google

de la plupart des *Aufklärer*, est à peine cité. Les origines, les caractères et les théories de l'*Aufklärung*, du *Sturm und Drang*, du romantisme et de la Jeune-Allemagne sont insuffisamment exposés et analysés. Il eût peut-être mieux valu donner plus d'importance et de place à ces études d'ensemble que de citer une foule d'écrivains inconnus, et toutes les œuvres, même les plus médiocres, des grands écrivains.

L'auteur a trop sacrifié, en ce sens, au désir qu'il exprime dans sa préface d'être complet. De là souvent quelque sécheresse, trop de noms et de dates inutiles, trop de détails purement biographiques [1]. Et cependant on pourrait signaler mainte omission. M. C. n'a pas même cité le nom de Beat-Ludwig von Muralt (1665-1745), l'auteur des *Lettres sur les Anglais et les Français*, un précurseur de Bodmer, qui a exercé une grande influence sur Haller. Drollinger, « l'Opitz suisse », dont Haller se reconnaît le disciple, et qui fit de Bâle un véritable centre littéraire, est également passé sous silence. Une omission plus grave est celle de Varnhagen d'Ense, de Rahel et des salons de Berlin au commencement du XIXe siècle. Citons encore, au hasard, parmi les oubliés, Michaelis et Willamow, dont les fables sont encore lues, même en France, G. Forster, etc...

On eût désiré, d'autre part, un peu plus de détails sur l'œuvre ou sur l'influence de quelques écrivains intéressants. Thomasius [2], l'un des fondateurs de la critique et du journalisme allemands, méritait mieux que deux lignes (p. 151). Les services rendus par Klopstock à la langue et à la versification ne sont pas assez mis en relief. Il eût été bon de rappeler que, le premier, Klopstock s'est servi du mètre libre [3]

M. C. a le grand mérite de nous donner des analyses claires, exactes et intéressantes, d'une foule de chefs-d'œuvres. Mais il cite trop rarement, et les citations qu'il fait, en français, sans le texte allemand, sont ou trop connues (comme *le Corbeau et le Renard* de Lessing, les *Deux Muses* de Klopstock), ou inutiles (cinq vers de Brockes, six lignes de *Sturm und Drang*, quatre vers de Klopstock p. 198), ou trop courtes (un vers des Nibelungen!) [4].

---

1. Cf. pages 31-32, 40, 95-96-97, 102-104, 144-147, 161-162, 190, 377-378, 399-402. La biographie de Walther von der Vogelweide est beaucoup trop détaillée; de même celle de Bürger, de Gœckingk, de Lenz, etc...

2. Cf. le vif éloge que Schiller en fait dans une lettre à Gœthe du 29 mai 1799.

3. M. Cart oublie de mentionner, parmi les ouvrages de Klopstock, la *République des Lettres*. Est-il bien juste de citer l'*Eislauf* comme une des odes les moins obscures de Klopstock?

4. M. Cart traduit ainsi une des premières phrases du *Laocoon* : « Ils (ces deux arts, la poésie et la peinture) représentent des choses absentes auxquelles ils donnent l'apparence de la réalité... tous deux ils nous trompent et cette erreur même nous est agréable. » — Est-ce bien le sens? Je préférerais la traduction suivante : « Tous deux nous montrent comme présentes des choses absentes, nous présentent l'illusion comme une réalité : tous deux nous donnent des illusions et ces illusions nous plaisent. »

Digitized by Google

Les appréciations littéraires sont presque toujours conformes à l'opinion moyenne des grands critiques allemands et ordinairement justes. Quelques-unes, toutefois, sont sujettes à contestation. Il n'est pas exact, par exemple, que « l'inspiration soit souvent romantique » chez Hamerling (p. 374) malgré son « Chant de cygne du romantisme », et « la prédilection pour tout ce qui est mystérieux, étrange et sombre » est un des traits les moins accusés de son talent. Il n'est nullement certain, comme M. C semble l'affirmer, que la légende du Juif-Errant soit allemande. On trouverait sans trop de peine d'autres jugements un peu hasardeux, sans parler de quelques inexactitudes matérielles [1].

Malgré ces réserves, l'ouvrage de M. C. est un travail consciencieux, utile, d'une lecture intéressante et agréable. Il n'est pas aisé d'écrire un Précis; il y a trop d'écueils à éviter. Il faut féliciter M. Cart d'en avoir évité beaucoup et lui savoir gré d'avoir entrepris et, en somme, mené à bien, une tâche aussi laborieuse et ingrate.

E.-H. Bloch.

Questions du temps présent. Les pays de France, projet de fédéralisme administratif, par P. Foncin. Paris, Colin, 1898. Brochure in-16, p. 80, 1 franc.

Il n'y a qu'à résumer cette excellente brochure où M. Foncin plaide la cause du système décentralisateur ou mieux du fédéralisme administratif —non pas du fédéralisme politique que la France, unie depuis des siècles et bien autrement homogène que la plupart des autres États européens, ne peut adopter sans danger. Il montre que nos départements, d'ailleurs trop petits et trop faibles, ne correspondent pas à des régions naturelles, ne sont que des débris de provinces. Selon lui, les unités locales de la France seraient les arrondissements qu'on peut identifier *grosso modo* aux « pays », à ces pays dont l'usage a consacré les frontières et les noms, Vermandois, Thiérache, Vexin, Evrecin, Bessin, Avranchin, Rémois, Porcien, etc. Quant aux unités provinciales ou régions administratives qui conviendraient à la France actuelle, M. F. les détermine et les énumère de la façon suivante.

Bassin de Paris. *Paris*. — *La région parisienne* (Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise).—*La région du Nord* (Nord).—La *Picardie* ou région de Somme-et-Liane (Somme et Pas-de-Calais) – *Haute-Champagne* ou région de l'Aisne-et-Marne (Marne, Aisne, Ardennes avec Reims pour métropole) — *Basse-Champagne* ou région de la Haute-Seine (Aube, Haute-Marne, Yonne) — *Haute-Normandie* ou Seine occidentale (Eure et Seine-Inférieure) — *Basse-Normandie* ou région d'Orne et-Vire

1. M. Cart dit que Gœthe fut reçu docteur en droit. Gœthe se contenta du titre de licencié et ne voulut pas subir d'autres examens à la Faculté de Strasbourg.

Digitized by Google

(Calvados et Manche) — *Maine et Perche* ou région de Sarthe et-Mayenne (Orne, Mayenne, Sarthe) – *Orléanais* ou Mayenne. — Loire (Loiret, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher) — La région « composite mais cohérente » du *Centre* (Cher, Indre, Allier, Nièvre avec Bourges pour capitale) — *Anjou-Touraine* ou région de Loire-et Maine. (Maine-et-Loire, Indre et-Loire).

Ouest et Sud. (Massif armoricain, bassins d'Aquitaine et massif central) : *Haute-Bretagne* (Ille-et-Vilaine et Côtes du Nord) — *Basse-Bretagne* ou région d'Aulne-et-Blavet (Finistère et Morbihan) — *Basse-Loire* (Loire-Inférieure et Vendée) — région de l'*Ouest* (Vienne, Deux-Sèvres, Charente, Charente-Inférieure avec Poitiers pour métropole) – *Guienne* ou Aquitaine inférieure (Gironde, Dordogne et Lot-et-Garonne) — *Haut-Languedoc* ou Aquitaine (Haute-Garonne, Tarn, Tarn-et-Garonne, Lot et Ariège) — Gascogne et Béarn ou *Pyrénées occidentales* (Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Gers et Landes) — *Marche et Limousin* (Haute-Vienne, Creuse et Corrèze) — région du *Massif Central* (Puy-de-Dôme, Cantal et Haute-Loire) — région du *Sud* (Hérault, Aude, Basses-Pyrénées et Aveyron, avec Montpellier pour métropole) — région des *Cévénnes* (Gard, Lozère, Ardèche).

Est (massif alpestre, bassin rhodanien, Jura, Vosges, plateau lorrain) : *Provence* — *Corse* — *région dauphinoise* ou des Alpes. — *Savoie* — *région lyonnaise* (Rhône-et-Loire) — *région bourguignonne* ou de la Saône — *région jurassienne* ou Franche-Comté — *région lorraine* ou du Nord-Est.

Voilà trente-et-une régions entre lesquelles peut se partager le territoire. Elles se rapprochent, en somme, des anciennes provinces, et elles sont homogènes pour la plupart, sont fortes, compactes, vivantes, sans avoir des dimensions trop étendues, assez équivalentes et analogues entre elles — et, comme dit M. Foncin, si, après tout, elles ne répondent pas à toutes les conditions désirables, il a fait voir que cette division régionale de la France n'a rien de chimérique.

Il n'y a donc plus de départements dans le système de M. Foncin. Il y a des régions qui comprennent chacune une douzaine d'arrondissements ou pays. On supprime dès lors les deux tiers des préfectures. On forme des conseils régionaux revêtus d'attributions plus larges que nos conseils généraux actuels et qui sont de petits parlements administratifs. On donne aux régions des capitales qui sont à la fois des centres d'attraction vis-à-vis des pays et des points de résistance du côté de Paris, car il s'agit « d'empêcher l'écoulement incessant de la province vers Paris, l'engorgement de ce cœur énorme et l'atrophie du corps entier ». Ces capitales possèdent ou des Universités ou des écoles supérieures.

Ajoutons que pour les pays ou arrondissements, M. Foncin propose de reviser rationnellement leurs limites et de rendre ces circonscriptions plus complètement historiques, naturelles et pratiques. On ferait de

Digitized by Google

leurs communes de simples sections, et le pays serait une grande commune ou plutôt un syndicat de communes qui aurait une assemblée, très différente du conseil d'arrondissement et chargée d'administrer librement les affaires locales sous le contrôle d'un représentant du pouvoir central ou *contrôleur de pays* (de même que le conseil régional administrerait les affaires de la région sous le contrôle d'un préfet ou *contrôleur régional*).

Tout cela est ingénieusement déduit et mérite réflexion. Nos politiciens feront bien de méditer cette si instructive et suggestive brochure. Mais il serait injuste, en terminant cette analyse, de ne pas louer la façon claire et agréable dont l'auteur présente les choses et surtout sa description des *régions* si pittoresque, si saisissante dans sa brièveté.

A. C.

LETTRE DE M. BRUTAILS.

Bordeaux, le 8 décembre 1898.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En lisant l'un des derniers numéros de la *Revue Critique* (n° 46, p. 353) je constate, non sans quelque surprise, que nous n'en avons pas fini avec la question des épées de Bordeaux.

On sait de quoi il s'agit : interprétant des textes des XII°-XIV° siècles qui célèbrent les épées de Bordeaux, M. Giraud, conservateur du Musée archéologique de Lyon, estime que ces armes étaient fabriquées non pas dans la capitale de la Guienne, mais à Bordeau (Savoie), un hameau près du lac de Bourget, et sur une propriété de la famille Giraud.

Vous permettrez à un Gascon de faire justice de cette fantaisie, et d'exposer brièvement dans ce but les titres de l'une et de l'autre localité.

1° *Quels sont les titres de Bordeaux (Gironde). Tous* les textes du moyen âge où le nom de Bordeaux peut être identifié se rapportent, *sans exception*, à Bordeaux (Gironde). Tel est le cas d'un inventaire du château d'Annecy.

M. Giraud objecte qu'il s'agit d'ouvriers isolés, et qu'il ne saurait être question pour Bordeaux (Gironde) d' « une industrie de l'arme blanche, fonctionnant dans le sens large du mot »; en effet, la force motrice manquerait « sur les bords de la Garonne vaseuse», et, de plus, il n'y a pas de mines de fer en Bordelais; or, les industries ne prospèrent pas en dehors des pays qui les approvisionnent de matières premières.

Tout est inexact dans cette argumentation, et les théories et les faits. En ce qui concerne les théories, il n'est pas permis d'assimiler à notre industrie contemporaine l'industrie du moyen âge. De ce qu'il faut une force motrice à nos manufactures il ne s'ensuit aucunement qu'elle fût nécessaire dans une boutique de fourbisseur d'épées.

En fait, Bordeaux avait, en outre de la Garonne « vaseuse », des fontaines célèbres et des ruisseaux; sur l'un étaient installées des tanneries ; l'autre, qui actionnait des moulins, coulait précisément dans le quartier des armuriers.

Quant à la loi économique des milieux, qui présiderait au développement des industries, je ne vois pas qu'elle empêche Châtellerault de forger des armes loin des mines de houille et de fer, ni Lyon de tisser des soies sans posséder de magnaneries»

Digitized by Google

ni l'Angleterre de mettre en œuvre des matières textiles que son agriculture ne produit pas. A plus forte raison, cette loi ne saurait étouffer une industrie de luxe.

Au surplus, la mer et la navigation rapprochaient les pays; et, si on estime que les mines du Périgord et des Landes sont trop éloignées pour alimenter les fabriques bordelaises, la Biscaye pouvait très facilement leur envoyer ses fers.

M. Giraud parle, il est vrai, de droits prohibitifs qui auraient fermé la ville aux fers de la région; il cite une taxe municipale de 12,50 o/o. Voyons quel pouvait en être le résultat. D'un quintal de fer, 40 à 50 kilogrammes, on devait bien tirer au minimum 36 lames; ce quintal de fer était payé à Bordeaux, en 1395, 26 sous, sur lesquels le droit d'entrée absorbait environ 3 sous, ou 36 deniers. C'est 1 denier par lame. Or, nous avons de la même époque deux documents sur le prix des épées bordelaises : une épée valait, d'après l'un, 1,050 deniers; d'après l'autre, au moins 1,230 deniers. C'est dire que la taxe considérée par M. Giraud comme « une véritable prohibition » grevait le prix des épées de moins de 1/1000e.

J'ai suivi l'archéologue lyonnais dans ses divers arguments. Mais on n'écrit pas l'histoire *a priori*, et toutes les considérations théoriques tombent devant les faits. Or, les faits sont décisifs : les armuriers bordelais cités dans les chartes sont si peu des ouvriers isolés que Bordeaux possédait une rue des *Armuriers* et, en 1526, une confrérie des *Espadiers*, dont l'origine est inconnue et qui au XVIIe siècle encore faisait, je crois, enregistrer ses armoiries à l'Armorial général.

2° *Quels sont les titres de Bordeau (Savoie)*. C'est bien simple : il n'y en a pas. Les documents qui mentionnent les épées de Bordeaux sont, je l'ai dit, des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Or, les textes réunis par M. Giraud — deux au total! — sont de la fin du XVIe siècle.

Le grand argument de M. Giraud est tiré de ce qu'en 1581 Montaigne, revenant d'Italie, nota, en passant à Bordeau (Savoie), que l'on forgeait dans cette localité des épées « de grand bruit ». Ces épées étaient-elles réellement si fameuses, et une impression de voyage suffit-elle à vider la question? Je ne le crois pas. Montaigne a pu se tromper, ce n'est pas lui qui aurait dit le contraire. S'est-il effectivement trompé? Oui. En effet, on a étudié le passé de l'industrie sidérurgique dans la Savoie; on a écrit l'histoire de Bordeau (Savoie); en un mot, on a réuni les éléments d'information. Et cependant, à l'appui du témoignage de Montaigne, M. Giraud ne fournit qu'une seule pièce : c'est un contrat de 1576, qui prouve qu'à cette date il existait à Bordeau (Savoie) un *martinet* où on forgeait des épées.

En tout état de cause, ces deux textes de la fin du XVIe siècle ne prouvent rien pour le moyen âge, qui est seul en question.

Je me résume : il s'agissait de savoir si la capitale de la Guienne, avec son commerce étendu, sa marine puissante, sa rue des *Armuriers*, sa confrérie des *Espadiers* pouvait entretenir un commerce d'exportation d'armures : M. Giraud répond négativement, et il prétend que Froissart, par exemple, quand il vante les épées de Bordeaux, a voulu nommer un hameau ignoré, qui comptait six feux en 1497 et sept feux en 1568 [1]. C'est là que M. Giraud place le centre d'une industrie « fonctionnant dans le sens large du mot »!

En vérité, pour être dirigée contre Bordeaux et la Garonne « vaseuse », cette théorie n'en est pas moins une pure *gasconnade*.

Veuillez agréer, etc

J.-A. BRUTAILS.

---

1. La question a été reprise, sérieusement cette fois, dans la *Revue Savoisienne*, par M. Jules Camus. M. Giraud n'avait même pas prouvé que Bordeau (Savoie) existât au XIIe siècle. M. Camus nous apprend que ce hameau possédait une église paroissiale vers 1100, que le nombre des feux s'élevait à vingt-trois en 1334, mais que sur le nombre des habitants il ne paraît pas qu'il y eût d'artisans.

Digitized by Google

BULLETIN

— M. Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales vivantes, a été chargé par la famille du colonel Sir Henry Yule et par l'éditeur, M. John Murray, de préparer et de diriger la publication du *Book of Ser Marco Polo;* il sera reconnaissant aux personnes qui voudront bien lui donner de nouvelles indications ou lui signaler des corrections à faire.

— M. Paul Le Breton, ancien élève de l'École des Hautes-Études, a publié *Quelques observations sur l'Aulularia de Plaute* (Paris, Klincksieck, 1898; 62 pp. in-8; prix : 2 fr. 50). Cette brochure est divisée en huit chapitres : I. *Généralités sur le théâtre à Rome;* II. *Des indications scéniques dans les pièces de Plaute*; III *De la distribution en actes de l'Aulularia;* IV. *Strobilus et Pythodicus;* V. *La « scène » dans l'Aulularia;* VI. *Les jeux de scène dans l'Aulularia;* VII. *Notes critiques;* VIII. *Scène qui commence au v. 280*. Le chapitre VI est le plus intéressant : il renferme des indications utiles à l'intelligence de la pièce. M. L. B. est d'avis (ch. IV) de substituer le nom de *Pythodicus* à celui de *Strobilus*, pour désigner l'esclave de Lyconides : les raisons qu'il invoque ne sont pas bien décisives. Parmi les corrections qu'il propose (ch. VII, VIII, et ailleurs), celles des vers 55, 262 et 828 nous paraissent plausibles. Quant au remaniement de la scène qui commence au v. 280, il ne nous satisfait pas complètement. — P. T.

— Les fascicules 60 et 61 du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero viennen de paraître. Le fascicule 60 commence avec le mot *Ferrum* (fin), le fascicule 61 est consacré entièrement au mot *Fiscus* (L. Pasqualucci, éditeur).

— M. Gaston Paris offre au public et à notre jeunesse française un renouvellement de la chanson de geste de Huon de Bordeaux (*Les aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France, mises en nouveau langage*. Paris, Firmin-Didot. In-4° de 315 p.). Il a dégagé le récit du vieux trouveur artésien de quelques longueurs; il l'a débarrassé du remplissage que la trop facile allure des tirades monorimes suggérait au poète; il y a fait plusieurs retouches d'ailleurs fort peu importantes, et ainsi, grâce à ce travail — auquel M. Paris, a, de son aveu, pris autant de plaisir peut-être que l'auteur — la charmante et toute française histoire de Huon de Bordeaux se présente à nous dans sa franche saveur, sa grâce alerte, son allure primesautière, et elle aura sans doute auprès des enfants la vogue dont elle a joui jadis auprès des pères. M. Paris a mis en tête de sa traduction une préface très instructive et attrayante sur le poème, sur ses personnages, sur Auberon, le petit roi sauvage aux longs cheveux d'or, au visage d'enfant plus beau que le soleil en été, sur Huon, le français par son aventureux courage, son inébranlable loyauté, sa confiante générosité, son étourderie, son imprudence et cette légèreté de cœur que lui reproche Auberon, sur Charlemagne qui conserve de la grandeur dans sa tyrannie capricieuse, etc. Il montre que l'œuvre est bien composée, intéressante du commencement à la fin, pleine d'aventures curieuses et piquantes. Il apprécie parfaitement la forme du poème « L'auteur n'attachait pas de prix à la sobriété, à la beauté du style, ou à la valeur choisie des mots. Il enfilait les longues suites de ses *laisses* sans le moindre scrupule d'employer, pour obtenir la rime, les formules banales qui composaient depuis longtemps le matériel roulant de ce genre de composition, et qui ne choquaient pas plus les auditeurs que celles des modulations de « vieille » dont le jongleur les

Digitized by Google

accompagnait. Aussi son récit est-il prolixe et chargé d'inutilités et de redites; il présente dans les descriptions, dans les combats, dans les discours, des longueurs qui, apparemment, ne déplaisaient pas au XIIe siècle, mais qui fatigueraient au XIXe; enfin, il n'est pas exempt de négligences, d'inadvertances, de petits oublis et même de contradictions. Mais il est toujours animé, vif, plein d'entrain et de mouvement; il abonde en tournures heureuses, en expressions trouvées; on sent qu'en écrivant ce poème, l'auteur s'est amusé tout le temps et c'est ce qui fait que son poème nous amuse encore. » Le volume est édité avec beaucoup de soin, de goût et de luxe; les caractères typographiques, les aquarelles de Manuel Orazi, les encadrements des pages, la couverture en couleurs, contribueront au succès de la publication, succès que *Huon de Bordeaux* a eu dès son apparition, et qui s'est poursuivi pendant des siècles dans la version, si lourde et gauche qu'elle soit, de la *Bibliothèque bleue* jusqu'à Wieland et Weber. — A. C.

— M. Rodolphe Reuss a fait tirer à part du « Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace (tome XIX, 1re livraison), sa publication des *Éphémérides* de Jacques de Gottesheim. Ce Jacques de Gottesheim, strasbourgeois de naissance, était docteur en droit, reçut au moins les ordres mineurs et devint prébendier du Grand-Chœur en 1517. M. Reuss nous raconte, dans les sept premières pages de sa brochure, ce qu'il a pu trouver sur ce personnage, qui fut « au moins dans sa conduite, sinon dans ses principes, un esprit des plus modérés et des moins enclins aux violences ». Dans les pages suivantes (p. 8-21) il donne, d'après un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg, le seul fragment qui ait été conservé du *Diarium* de Gottesheim. Ce fragment va de l'année 1524 à l'année 1543. Il est intéressant parce que Gottesheim y narre ce qui se passait à Strasbourg dans le second quart du XVIe siècle et que, resté fidèle à l'ancienne foi, il reproduit les impressions des catholiques. Malheureusement, ce n'est qu'un fragment copié sans doute sur le manuscrit original — lequel semble décidément perdu — à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du suivant par un *épitomateur* anonyme, protestant à coup sûr, qui voulait, comme le conjecture M. Reuss, extraire de ce texte des renseignements authentiques sur ce membre de la famille des Gottesheim. M. Reuss a commenté le fragment avec son soin habituel, et la connaissance intime qu'il a des choses strasbourgeoises se revèle dans chacune de ses notes. — A. C.

— Le premier ouvrage, croyons-nous, qui soit écrit en Amérique sur Pétrarque, vient d'être publié (New-York et Londres, G. P. Putnam's Sons, 1898, in-8 de 436 p.), par M. James Harvey Robinson, professeur d'histoire à Columbia University, avec la collaboration de M. H. Winchester Rolfe. L'ouvrage est intitulé *Petrarch the first modern Scholar and Man of letters*, et c'est surtout l'humaniste et l'initiateur de la culture moderne que M. Robinson a mis en lumière, à l'aide des récents travaux parus en Europe. Cette tentative très heureuse mérite d'être particulièrement signalée. — P. N.

— La collection des *Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri*, réunie et commentée par M. Carlo Del Balzo, et dont la *Revue* a eu mainte fois à s'occuper, est arrivée à son sixième volume (Rome, Forzani, 1898, in-8 de 596 p.). Elle comprend les écrivains de toute langue qui ont parlé de Dante en vers, de 1642 à 1740. — P. N.

— Notre collaborateur, G. Lacour-Gayet, vient de faire paraître l'ouvrage suivant, sur lequel la *Revue critique* aura l'occasion de revenir : *l'Éducation politique de Louis XIV*, Paris (Hachette), 1898; un volume de x-472 pages in-8 (7 fr. 50).

Digitized by Google

— M. Ch. Malo a eu l'heureuse idée de retracer dans un beau volume qui paraît à la librairie Hachette *les Champs de bataille de la France* (In-4°, 385 p.), ceux de l'ancienne monarchie, de la Révolution et de l'Empire, et ceux de la dernière guerre franco-allemande. Il a, à l'occasion de cette publication, visité tous ces champs de bataille et il les décrit *de visu* d'une façon très fidèle et intéressante. Quant aux récits proprement dits, il les a demandés aux historiens militaires qui « ont donné, à son avis, les relations les plus exactes, les plus complètes, les plus impartiales, mais surtout les plus claires et les plus vivantes ». C'est ainsi qu'il emprunte le récit d'Azincourt à Barante et le récit de Rocroy au duc d'Aumale. Le texte est accompagné de plans, extraits pour la plupart de la carte de l'état-major, de portraits authentiques et de vues, notamment de monuments commémoratifs. — A. C.

— Sous le titre de *The teaching of modern foreign languages in our secondary schools* (Cambridge, University Press, 1898, pp. 1-86. 1 vol. in-12. Prix : 2 sh.), M. Karl Breul, lecteur à l'Université de Cambridge, publie quelques conférences qu'il a faites à des futurs professeurs d'allemand. L'ouvrage se divise en deux parties. Dans la première (p. 1-42), la plus intéressante, l'auteur parle de l'enseignement des langues vivantes en général; dans la seconde (p. 43-56), il traite de l'enseignement de l'allemand en Angleterre. M. K. Breul se montre homme de goût et d'expérience par la défiance qu'il marque pour les méthodes actuellement prônées. Moins utilitaire que les néo-philologues allemands, il ne veut pas suivre non plus les errements de la vieille école. Il demande un enseignement vivant qui, tout en contribuant à la culture intellectuelle et morale des élèves, leur donne des connaissances pratiques. L'ouvrage de M. Breul, d'une lecture agréable et facile, se termine (p. 57-82) par une excellente bibliographie raisonnée du professeur d'allemand. — E. H. Bloch.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1898.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a reçu de Hamdy-bey, directeur du Musée impérial de Constantinople et correspondant de l'Académie, de nouveaux estampages des monuments araméens d'Arabissos. Ils contiennent la reproduction d'un nouveau texte faisant partie du même ensemble et confirmant la conjecture de M. Clermont-Ganneau, à savoir qu'il s'agit bien de bas-reliefs et d'inscriptions commémoratives exécutés à l'occasion du mariage d'un roi de Cappadoce avec sa propre sœur. Dans la nouvelle suscription, on croit reconnaître le nom d'Ahoura Mazda ou Ormuzd, le dieu suprême de la religion iranienne, ce qui achève de démontrer que ces monuments, uniques jusqu'ici en leur genre, doivent être rapportés à l'époque perse.

M. Clermont-Ganneau communique ensuite, d'après une lettre qu'il a reçue du R. P. Germer-Durand, le texte de l'inscription des Croisades récemment découverte à Jérusalem, dans l'ancien palais patriarcal, et immédiatement détruite sur l'ordre du Mufti. Elle était gravée en cinq lignes sur un des voussoirs du linteau d'une ancienne porte et se composait d'un hexamètre latin : *Arnulfus patriarcha domum qui condidit istam*... La suite était gravée sur un autre voussoir; mais elle a été détruite avant qu'on ait eu le temps d'en prendre copie. Il s'agit donc bien du célèbre Arnoulfe le Chancelier, premier patriarche latin de Jérusalem sous Godefroy de Bouillon, et c'est à lui qu'il faut faire remonter la construction du palais patriarcal adjacent à l'église du Saint-Sépulcre, palais transformé en mosquée musulmane par Saladin, après l'expulsion des Croisés

L'Académie se forme en comité secret.

M. G. Saige, archiviste de la principauté de Monaco et correspondant de l'Académie, lit un mémoire sur la fondation de la vicomté de Carlat, qui se constitua par la fusion, au IXe siècle, d'un district de la Haute-Auvergne avec une fraction du Rouergue. Il explique cette formation anormale en s'appuyant sur des documents d'où il résulterait qu'il y eut origine commune entre les comtes d'Auvergne de la première dynastie

Digitized by Google

et les comtes de Rouergue, souche des comtes de Toulouse, qui furent maîtres du Quercy, du Limousin et d'une grande partie de l'Aquitaine du nord jusqu'au milieu du xe siècle.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur deux inscriptions grecques de Palestine.

Séance du 8 décembre 1898

M. le secrétaire perpétuel communique une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, demandant l'avis de l'Académie sur la création d'une mission archéologique française permanente en Indo-Chine.

M. Max Collignon donne lecture d'une lettre de M. Gauckler, informant l'Académie des découvertes qu'il vient de faire sur l'emplacement d'une villa romaine située à El Alia, au S de Mahdia. Il a mis à découvert un grand pavement en mosaïque offrant la représentation d'un paysage avec la faune et la flore caractéristiques de l'Égypte. Un fleuve, le Nil, chargé d'embarcations, serpente autour du tableau; les rives sont peuplées de fermes, de villas, de pavillons, de temples, au milieu desquels se trouvent des scènes rustiques traitées dans le style alexandrin.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de présenter des candidats aux places vacantes de correspondants étrangers et de correspondants nationaux. — La première de ces commissions est composée de MM. Perrot, Paris, Bertrand, Weil, Maspero et Senart. — La seconde est composée de MM. Delisle, Deloche, Héron de Villefosse, de Barthélemy, Havet et Cagnat

M. Blancard fait une communication sur quelques analogies qu'il a remarquées entre la numismatique chinoise et celles de Rome et de la Grèce. — MM. Devéria et Babelon présentent quelques observations.

M. Théodore Reinach commence une communication sur un temple élevé par les femmes de Tanagre.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 16 décembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Clermont-Ganneau offre, de la part du docteur Troisier, le moulage d'une petite stèle punique provenant de Tunisie. C'est un ex-voto à la déesse Tanit et au dieu Baal-Hammon, fait par une femme appelée Sophonibaal. M. Clermont-Ganneau propose de reconnaître dans ce nom la forme originale, vainement cherchée jusqu'ici, du nom carthaginois de la fameuse Sophonibe ou Sophonisbe des historiens grecs et romains, fille d'Asdrubal et femme des rois numides Syphax et Massinissa.

M. Héron de Villefosse offre, au nom de M. le capitaine Espérandieu, une planche en couleur intitulée : *Calendrier de Coligny ; assemblage des fragments de MM. Dissard et Espérandieu ; compléments par M. Espérandieu* (novembre 1898). En tête de cette planche se trouve aussi la reproduction de la tête virile en bronze découverte avec les fragments du calendrier.

M. Th. Reinach achève la lecture de son mémoire sur un temple élevé par les femmes de Tanagra en l'honneur de Cérès et de Proserpine, au iiie siècle a. C. Les frais de la reconstruction de ce temple, déplacé, sur l'ordre de l'oracle, par les Tanagréens, furent couverts par une souscription ouverte parmi les femmes à Tanagra. Une grande inscription, récemment acquise par le Musée du Louvre, fait connaître les termes du décret et les noms des femmes qui ont souscrit, au nombre d'une centaine. Puis vient une liste d'offrandes (vêtements, bijoux), faites par les Tanagréennes à la garde-robe des deux déesses. — M. Foucart présente quelques observations.

Séance du 23 décembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret pour procéder à l'élection de sept correspondants, dont quatre nationaux et trois étrangers. Ont été élus correspondants nationaux : MM. Max Bonnet, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier ; Paul Fournier, professeur à la faculté de droit de l'Université de Grenoble; Poulle, fondateur de la Société archéologique de Constantine; René Basset, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger. — Ont été élus correspondants étrangers : MM. Julius Euting, bibliothécaire de l'Université de Strasbourg ; Dœrpfeld, directeur de l'Ecole allemande d'Athènes ; Oscar Montelius, professeur à l'Université de Stockholm.

M. Salomon Reinach annonce que M. Gsell, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, a reconnu, sur un bas-relief provenant de Carthage, les copies des trois grandes statues de Mars, de Vénus et d'Octave Auguste qui ornaient à Rome le temple de Mars Ultor.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

Digitized by Google

TURE

furent maîtres
rd jusqu'au mili

deux inscriptions

re de l'Instruc
on archéologiq

rmant l'Académie
romaine située
nt en mosaïque
ractéristiques de
du tableau; les
milieu desquels

e présenter des
correspondants
. Perrot. Paris,
e MM. Delisle,

a remarquées
M. Devéria et

élevé par les

d'une petite
t et au dieu
ont-Ganneau
née jusqu'ici,
toriens grecs
nissa.
une planche
ragments de
embre 1898).
ile en bronze

élevé par les
ecie a. C. Les
par les Tana-
s à Tanagra.
tait connaître
nombre d'une
par les Tana-
nte quelques

e sept corres-
correspondants
l'Université de
ersité de Gre-
: René Basset,
correspondants
bourg; Dœrp-
esseur à l'Uni-

supérieure des
es copies des
nt à Rome le
DOREZ.

EROUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 236 853 8

UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google